



**HAL**  
open science

## Les sensibilités à l'effort en course à pied (France, 1910-1940) : genèse d'une culture athlétique

Aurélien Chebre

### ► To cite this version:

Aurélien Chebre. Les sensibilités à l'effort en course à pied (France, 1910-1940) : genèse d'une culture athlétique. Education. Université Rennes 2, 2023. Français. NNT : 2023REN20004 . tel-04143827

**HAL Id: tel-04143827**

**<https://theses.hal.science/tel-04143827>**

Submitted on 28 Jun 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# THÈSE DE DOCTORAT DE

L'UNIVERSITÉ RENNES 2

ÉCOLE DOCTORALE N° 604  
*Sociétés, Temps, Territoires*  
Spécialité : STAPS (74° CNU)

Par

**Aurélien CHÈBRE**

**Les sensibilités à l'effort en course à pied (France, 1910-1940)**

Genèse d'une culture athlétique

Tome 1

Thèse présentée et soutenue à Rennes, le 13 janvier 2023

Unité de recherche : Laboratoire Valeurs, Innovations, Politiques, Socialisations et Sports (VIPS<sup>2</sup>)

## Rapporteurs avant soutenance :

Claire Blandin                      Professeure, Université Sorbonne Nord  
Luc Robène                         Professeur, Université de Bordeaux

## Composition du Jury :

Rapporteurs :	Claire Blandin	Professeure, Université Sorbonne Nord
	Luc Robène	Professeur, Université de Bordeaux
Examineurs :	Daphné Bolz	Professeure, Université de Rouen
	Olivier Chovaux	Professeur, Université d'Artois
	Yohann Fortune	Maître de conférences, Université Rennes 2
	Christophe Granger	Maître de conférences HDR, Université Paris-Saclay
Dir. de thèse :	Jean-Nicolas Renaud	Maître de conférences HDR, ENS Rennes
Co-dir. de thèse :	Pascale Goetschel	Professeure, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Université Rennes 2  
École doctorale Sociétés, Temps, Territoires

Aurélien CHÈBRE

## **Les sensibilités à l'effort en course à pied (France, 1910-1940)**

Genèse d'une culture athlétique

Tome 1

**Jury :**

**Claire Blandin**

Professeure, Université Sorbonne Nord

**Daphné Bolz**

Professeure, Université de Rouen

**Olivier Chovaux**

Professeur, Université d'Artois

**Yohann Fortune**

Maître de conférences, Université Rennes 2

**Christophe Granger**

Maître de conférences HDR, Université Paris-Saclay

**Pascale Goetschel**

Professeure, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

**Jean-Nicolas Renaud**

Maître de conférences HDR, ENS Rennes

**Luc Robène**

Professeur, Université de Bordeaux



## Remerciements

Avant de fouler la piste, je tenais à remercier les personnes qui m'ont accompagné, soutenu et aidé durant ces quatre années de recherche années intenses et passionnantes.

Je remercie Jean-Nicolas Renaud pour sa confiance dans mon projet de recherche, son écoute, sa gentillesse, sa générosité, les livres prêtés, donnés parfois, et tout le reste.

Je remercie Pascale Goetschel pour ses conseils précieux, ses qualités humaines, sa rigueur dans le suivi de mon travail depuis le Master 2, et la richesse de nos discussions.

Je remercie Christophe Granger pour m'avoir aidé à construire mon sujet de thèse, me sensibilisant à la thématique des sensibilités sportives.

Je remercie Georges Vigarello, Bernard Maccario, Thomas Bauer, Jean Saint-Martin et Luc Vollard pour leur aide, répondant avec beaucoup de gentillesse et d'enthousiasme à mes sollicitations.

Je remercie les archivistes de la médiathèque de l'Institut National du Sport, de l'Expertise et de la Performance (INSEP) pour leur accueil chaleureux et leur dévouement dans la conservation d'archives de grande qualité.

Je remercie les membres du laboratoire Valeurs, Innovations, Politiques, Socialisations et Sports (VIPS<sup>2</sup>) de Rennes 2.

Merci à Jean Bouin, Joseph Guillemot, Jean Vermeulen, Paavo Nurmi, Jules Ladoumègue et tant d'autres athlètes qui, par le papier, l'image ou le son, m'ont offert un spectacle grandiose.

À ma famille et, bien sûr, à Hélène.



# Sommaire

<b>Introduction</b> .....	9
<b>Partie 1 (1910-1919) : Éveils des corps : les fondements d'une communauté émotionnelle singulière</b> .....	49
<b>Chapitre 1</b> : Apprécier l'effort athlétique : la « formation des habitudes perceptives » .....	51
<b>Chapitre 2</b> : Intégrer un club, se trouver une seconde famille .....	94
<b>Chapitre 3</b> : Courir en temps de guerre (1914-1919) : trois espaces de pratiques pour trois registres de sensibilités distincts.....	135
<b>Partie 2 (1919-1932) : Profondeurs des corps : l'acmé du sensible</b> .....	201
<b>Chapitre 4</b> : La mise en spectacle des émotions athlétiques, une entreprise pédagogique .....	203
<b>Chapitre 5</b> : Les Jeux Olympiques de Paris en 1924, une fête du muscle .....	249
<b>Chapitre 6</b> : Anatomie du sensible et dissections athlétiques. L'enrichissement des savoirs pour l'entraînement .....	297
<b>Partie 3 (1932-1940) : Désenchantement des corps : la tradition athlétique en question</b> ....	352
<b>Chapitre 7</b> : « On ne court plus pour le plaisir » : les crises de la Fédération Française d'Athlétisme .....	354
<b>Chapitre 8</b> : Cinéma et radiodiffusion. Les nouvelles médiations culturelles des émotions athlétiques .....	391
<b>Chapitre 9</b> : Déplacer les seuils de tolérance à l'effort, vers un entraînement plus intense.....	425
<b>Conclusion : La fabrique des sensibilités athlétiques</b> .....	457

## Prolégomènes

Il m'est arrivé de me demander lorsque je faisais mes premiers pas à l'université qui pouvait bien lire les thèses de doctorat : textes obèses, dont les atours académiques rebutent. Ont-elles vocation à être consultées en dehors d'un cercle restreint de scientifiques ? Alors qu'à mon tour je m'apprête à noircir la feuille, ces questions resurgissent, non que j'aspire à quelque succès d'édition, mais plutôt à donner du sens au travail de recherche que je mène. La vulgarisation, j'en suis certain, peut s'accorder avec le souci de précision et de rigueur attendu dans un manuscrit. Aussi, les pages qui vont suivre ne s'adressent pas uniquement aux chercheurs en histoire du sport, ou encore aux sportifs familiers de la chose athlétique. Les non-spécialistes curieux sont les bienvenus, et je ne compte pas uniquement sur les nombreuses illustrations disséminées dans le texte pour accrocher le lecteur. Un effort d'explicitation dans l'écriture est de mise. Au-delà de la connaissance historique proprement dites, la recherche en tant que processus vivant sera à l'honneur, dévoilant les arrières-cuisines de l'enquête. Faire part de son cheminement intellectuel parfois tortueux, c'est aussi renoncer au ton surplombant, *ex cathedra*, qui laisserait à penser que la connaissance brute tombe naturellement sur la feuille comme la pomme mûre sur l'herbe. Je m'appliquerai donc à vous proposer, chers lecteurs, chères lectrices, une « histoire à colombages », avec preuves apparentes<sup>1</sup>. Familier de l'architecture bretonne, je relève le défi.

---

<sup>1</sup> Je reprends ici la jolie formule d'Ivan Jablonka (Ivan Jablonka, *L'Histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Points, 2017, p. 296).



# Introduction

« Les sports ouvrent à l'esprit un nouveau royaume de sensibilité. »<sup>2</sup>

---

<sup>2</sup> Maurice Boigey, « Les sports et la beauté », *Manuel scientifique d'éducation physique*, Paris, Payot, 1923, p. 514.

Vous avez dit « sensibilités » ?

Je crois devoir retracer ici ma rencontre avec le « sensible ». Mes premières activités de recherche, à partir de 2015, avaient trait au vêtement sportif féminin durant l'Entre-deux-guerres au sein du magazine *Vogue Paris*<sup>3</sup>. Attiré par la thématique du corps à l'effort, les travaux de Georges Vigarello, depuis ses contributions aux trilogies *Histoire du corps* (2005-2006), *Histoire de la virilité* (2011), *Histoire des émotions* (2016-2017), jusqu'à son *Histoire de la perception du corps* (2014), ont eu sur mon parcours une influence décisive. De la lecture attentive de ces ouvrages a germé une envie, et de cette envie a fleuri un projet : entreprendre une histoire des sensations sportives<sup>4</sup>. Je dis bien sensations et non pas sensibilités car il m'apparaissait clair, du moins au départ de l'aventure, que se limiter aux sensations corporelles — spécifiques, exacerbées, omniprésentes dans le quotidien des sportifs — était déjà bien suffisant. Pour ne prendre que l'exemple de la course à pied, plus personne ne s'étonne aujourd'hui des nombreuses références somatiques mobilisées par les athlètes. Ainsi, lorsque Christophe Lemaitre, revenant de blessure, s'aligne aux départs des 100 mètres et 200 mètres lors des championnats de France d'athlétisme en 2017, il entend « profiter de cet enchaînement de courses pour retrouver des sensations »<sup>5</sup>. Propos banalisés, au point que l'acception même du terme « sensations » devient incertaine. À l'entraînement, la connaissance de soi par les sensations intimes permet d'adapter les séances en fonction de son état de forme<sup>6</sup>. Certains exercices comme le *fartlek* jouent sur les variations d'allures réglées individuellement pour progresser dans les épreuves de demi-fond et de fond. Dans le même esprit, l'essor du mouvement minimaliste aux États-Unis puis en France, préconisant la pratique pieds nus, *Barefoot*, traduit un besoin de retrouver les sensations naturelles de course que la technologie et les semelles épaisses auraient émoussé<sup>7</sup>. Popularisée par l'ouvrage de Christopher

---

<sup>3</sup> Ce travail de recherche a été mené lors de ma 3<sup>e</sup> année de licence, et s'est poursuivi ensuite en master 1, sous la direction de Jean-Nicolas Renaud. Les grandes lignes de ce mémoire ont fait l'objet d'une publication (Aurélien Chèbre, Jean-Nicolas Renaud, « Le vêtement sportif féminin durant l'Entre-deux-guerres : la révolution de velours du magazine *Vogue Paris* », *Modern and Contemporary France*, vol. 28/3, 2020, p. 329-343).

<sup>4</sup> Cette thèse est la poursuite sinon l'aboutissement d'un travail de recherche entamé en Master 2 (Aurélien Chèbre, « *Rythmes du stade* ». *Les sensibilités à l'effort en course à pied en France (1910-1930)*, Mémoire de Master 2 dirigé par Pascale Goetschel, Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2019).

<sup>5</sup> Interview de Christophe Lemaitre réalisée par BFM TV et RMC sport, mise en ligne le 15 juillet 2017. <https://rmcsport.bfmtv.com/mediaplayer/video/athletisme-lemaitre-enchaîner-les-courses-pour-retrouver-des-sensations-964837.html> Vidéo consultée le 29 mai 2019 à 11h38.

<sup>6</sup> Jérôme Sordello, « Progresser en s'entraînant aux sensations », *U-run.fr*, 27 juillet 2013, <https://www.u-run.fr/26399-progresser-en-sentraînant-aux-sensations> Article consulté le 29 mai 2019 à 14h44.

<sup>7</sup> L'homo sapiens serait biologiquement adapté à la course de fond grâce aux arches élastiques du pied. Or, la technologie moderne et l'activité humaine d'aujourd'hui auraient, selon certains scientifiques, désaccoutumé l'homme à courir pied nu (Frédéric Brossard, Daniel Dubois, *Barefoot et minimalisme, courir au naturel*, Paris, Amphora, 2012).

McDougall *Born to run* en 2009, la course pieds nus ou avec des chaussures possédant une semelle très fine permettrait aux athlètes d'éviter les chocs traumatisants pour les articulations en posant le pied par la plante plutôt que par le talon<sup>8</sup>. Au-delà du strict cadre fédéral, les programmes scolaires d'Éducation Physique et Sportive de 2019 pour les lycées ne sont pas en reste : « utiliser des ressentis (musculaires, respiratoires, émotionnels, psychologiques...) pour personnaliser et réguler une séquence de travail » représente une compétence à acquérir pour le futur citoyen physiquement éduqué<sup>9</sup>. L'intérêt porté aux sensations en course à pied semble aujourd'hui naturel, universellement partagé, au cœur de la culture athlétique. Or, derrière cette intuition se cache une construction historique dans les manières de percevoir et d'interpréter les signaux corporels à l'effort. Ce travail de thèse vise à comprendre comment s'opère la fabrique d'une valorisation de certains affects dans l'organisation collective, l'expression, et la perception de l'effort athlétique en France, au début du 20<sup>e</sup> siècle.

Lors de mes toutes premières investigations bibliographiques, je trouve dans les travaux de Pierre Charreton un premier jalon, une introduction à l'étude des sensations sportives d'autrefois. Il observe en effet que l'expérience sensible à l'effort fut l'un des grands thèmes de la littérature sportive, fleurissante dans les années 1920<sup>10</sup>. Son analyse passionnée des textes de Dominique Braga, André Obey ou encore Jean Prévost attise ma curiosité, et me pousse à les lire sans attendre<sup>11</sup>. Ce premier contact avec les sources, que d'aucuns estimerait prématuré, m'est finalement d'une grande aide. Je remarque d'emblée une grande richesse dans le vocabulaire attaché au sensible : impressions, ressentis, sensations, sentiments, émotions,

---

<sup>8</sup> Christopher McDougall, *Born to run (Né pour courir)*, Paris, Guérin, 2012 [2009]. Il découvre la pratique quotidienne de la course à pied dans la tribu des Tarahumara, au nord du Mexique, chaussés de sandales aux semelles très fines : les *huaraches*. Il est intéressant de noter que dès 1960 aux Jeux Olympiques de Rome, l'Éthiopien Abebe Bikila enlevait l'épreuve du Marathon et le record du monde pieds nus.

<sup>9</sup> Cet intitulé correspond à un « élément prioritaire » pour atteindre les attendus de fin de lycée, au sein du Champ d'apprentissage n°5 : « Réaliser et orienter son activité physique pour développer ses ressources et s'entretenir ». D'autres éléments prioritaires vont dans ce sens notamment au sein du champ d'apprentissage n°1 qui correspond à la réalisation d'une « performance maximale mesurable à une échéance donnée » : « Identifier et utiliser des principes mécaniques et ses ressentis pour transformer efficacement sa motricité » ; « Reconnaître et interpréter des sensations corporelles, les relier avec des repères externes pour réguler son effort. ». (Bulletin Officiel de l'Éducation Nationale du 22 janvier 2019, *Programmes d'Éducation Physique et sportive*). En ce qui concerne l'école primaire, Jean-Claude Farault invite l'enseignant à prendre en compte les sensibilités chez l'enfant lors des apprentissages moteurs en athlétisme (Jean-Claude Farault, *Athlétisme. Culture, sensibilité, performance*, Paris, éditions EP&S, 2011).

<sup>10</sup> Pierre Charreton, *Les fêtes du corps : histoire et tendances de la littérature à thème sportif en France 1870-1970*, Saint-Etienne, Editions Travaux XLV, Centre Interdisciplinaire d'Études et de Recherches sur l'Expression Contemporaine, 1985, p. 115-120 ; Voir aussi Pierre Charreton, *Le sport, l'ascèse, le plaisir. Éthique et poétique du sport dans la littérature française moderne*, Saint-Etienne, Travaux LXVI, Centre Interdisciplinaire d'Études et de Recherches sur l'Expression Contemporaine, 1990.

<sup>11</sup> Dominique Braga, *5.000 : récit sportif*, Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française (NRF), 1924 ; André Obey, *L'Orgue du stade*, Paris, Fluo INSEP, 2012 [1924] ; Jean Prévost, *Plaisirs des sports : essais sur le corps humain*, Paris, La Table ronde, 2003 [1925].

sensibilités, passions, émois, etc. Paradoxalement, ce foisonnement lexical ne traduit pas une conscience aiguë des distinctions sémantiques. Pour les écrivains, il s'agit bien souvent de synonymes interchangeables, dont le but est simplement de décrire une expérience sportive en évitant les répétitions. Le plaisir de courir peut par exemple être interprété comme une émotion ou une sensation, selon les extraits choisis. Ces imprécisions n'excluent en aucune mesure le souci d'expliquer certaines interrelations : les sensations catalysent parfois des émotions et inversement<sup>12</sup>. L'environnement de pratique détermine également la nature ou l'intensité des affects, dont la genèse n'est plus à chercher uniquement au « dedans » des corps. Ainsi, l'expérience solitaire de la course à pied au contact de la nature n'aura pas les mêmes retentissements qu'une épreuve athlétique dans un stade hurlant, aux prises avec des adversaires. C'est sur la base de ces observations que je finis par renoncer au projet initial, qui réduisait la focale aux seules sensations<sup>13</sup>. Ramasser dans de plus larges filets les dépôts discursifs pluriels relatifs au sensible s'impose pour sortir de l'impasse<sup>14</sup>.

Le terme « sensibilités » entendu comme « faculté de réception d'impressions » semble plus à même d'embrasser l'ensemble du vocable utilisé par les sportifs au début du 20<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>. Après avoir consulté une trentaine de dictionnaires encyclopédiques, étymologiques, et analogiques parus entre 1873 et 1939, les définitions des différents mots clés de notre thésaurus construit autour du sensible n'évoluent que très peu, et entretiennent la confusion entre les termes à l'instar des écrivains<sup>16</sup>. Seule la Grande Encyclopédie en propose une hiérarchie claire. Sous la plume du philosophe Émile Boirac, la sensibilité est présentée comme l'une des trois facultés de l'âme avec l'intelligence et la volonté, grâce à laquelle « nous recevons les

---

<sup>12</sup> Ce point rejoint l'analyse de l'historienne américaine Barbara Keys (Barbara Keys, « Senses and emotions in the History of Sport », *Journal of Sport History*, vol. 40, 2013, p. 21-38).

<sup>13</sup> Ludwig Wittgenstein estime qu'il est impossible de sortir du langage pour en montrer, de l'extérieur, les limites. L'expérience des limites du langage se fait depuis l'intérieur de celui-ci, et cela « ne peut se faire qu'en se cognant ». Hervé Dumez reprend cette formule à son compte pour expliquer comment appréhender les limites de la connaissance lors d'un état de l'art : « Ce sont les bosses qui nous indiquent que nous avons heurté une limite. » (Hervé Dumez, « Faire une revue de littérature : pourquoi et comment ? », *Le Libellio d'ÆGIS*, vol. 7, n°2, 2011, p. 16).

<sup>14</sup> L'opération historique ne se limite pas à récolter des fragments qui, mis bout à bout, constitueraient le puzzle du sensible. Reste que l'historien gagne à adopter une posture ouverte lors de sa rencontre avec les documents, plutôt que de traquer une notion dont les limites sont incertaines.

La médiéviste américaine Barbara H. Rosenwein, spécialiste de l'histoire des émotions, va aussi dans ce sens. Elle estime que les historiens ne doivent pas s'attarder outre mesure sur les fines distinctions entre les termes puisque ces distinctions ne sont pas toujours faites dans le passé (elles sont anachroniques) (Barbara H. Rosenwein, Riccardo Cristiani, *What is the history of emotions ?* Cambridge, Polity Press, 2018, p. 11).

<sup>15</sup> Michel Récopé, « Sensibilités », dans Bernard Andrieu, Gilles Boëtsch, *Dictionnaire du corps*, 2008, p. 300-302.

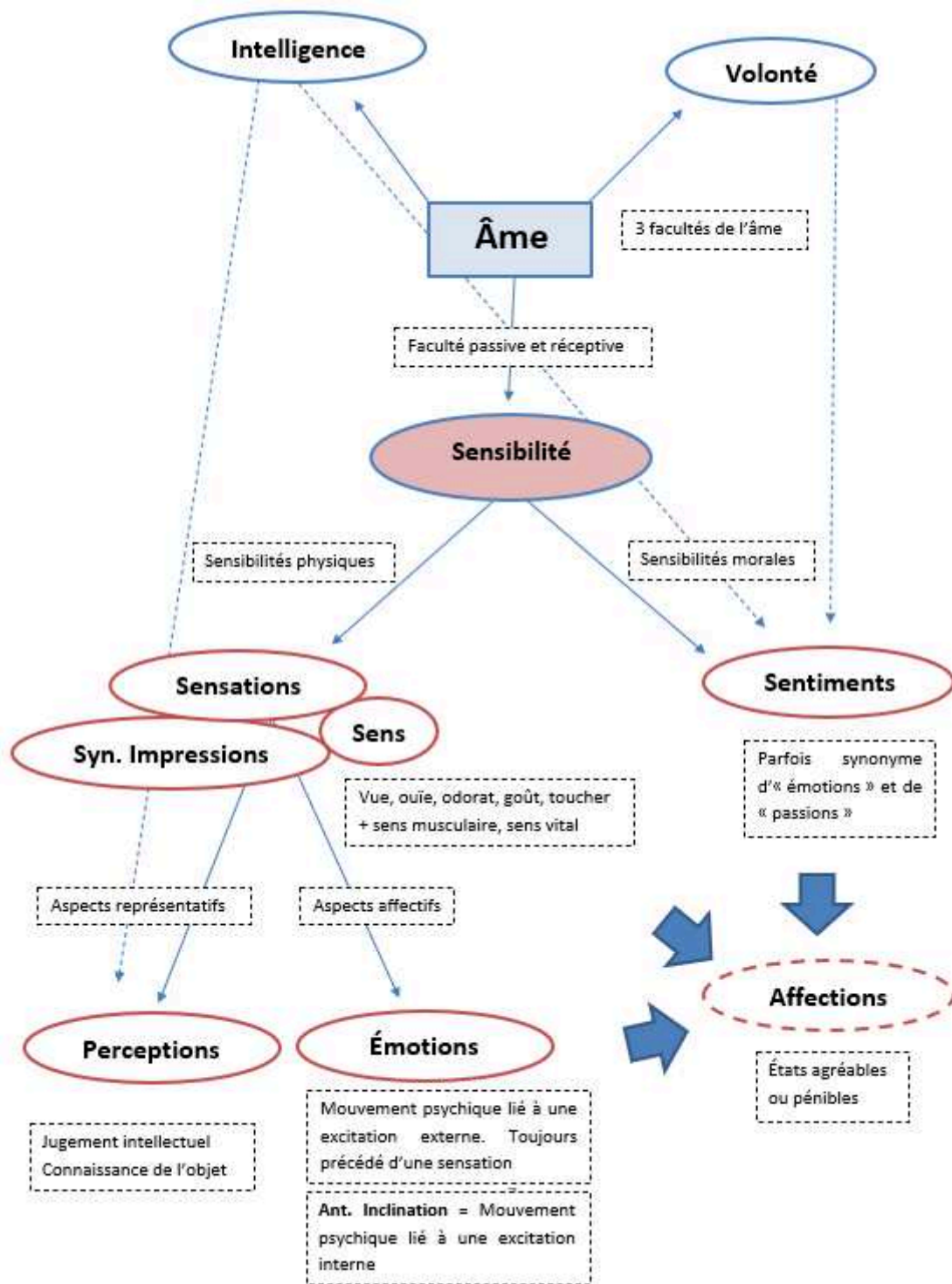
<sup>16</sup> Pour de plus amples développements concernant l'analyse synchronique et diachronique du terme « sensibilité » au sein des discours dictionnaires, se référer à l'Annexe n°1.

impressions du dehors»<sup>17</sup>. Celle-ci se divise en deux pôles : une sensibilité d'ordre « physique » associée aux sensations ressenties ; et une sensibilité d'ordre « morale » relative aux sentiments. Une architecture se fait jour.

---

<sup>17</sup> Émile Boirac, « Sens, sensation, sensibilité », dans Marcellin Berthelot (dir.), *La Grande Encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts par une société de savants et de gens de lettres*, Paris, Lamirault et Cie, t. 29, 1901, p. 1005. Cette définition du terme « sensibilité » rappelle celle de Récopé, bien plus contemporaine.

Figure 1 : Lexicographie du sensible d'après les articles de la Grande Encyclopédie (1885-1902)



Si les dictionnaires offrent une première grille de lecture pour appréhender certains termes usuels comme « essoufflement », « sensations », « sensibilités », « émotions », « fatigue », « courbature », « lassitude », etc., ils ne peuvent rendre compte de toutes les subtilités terminologiques propres à chaque sport : des « mots techniques » ; des mots « nés

d'images »<sup>18</sup> ; ou encore les nombreux anglicismes<sup>19</sup>. Comme le pressent l'homme de lettres Robert Dieudonné dès 1924 dans son *Manuel du parfait sportif*, « ce serait un ouvrage qui nécessiterait de longues recherches qu'un dictionnaire de l'argot sportif. »<sup>20</sup>. Le partage de cet « argot à peine entr'ouvert aux profanes »<sup>21</sup> participe d'une forme d'entre-soi dans la manière de nommer, de valoriser ou au contraire de déprécier les sensibilités à l'effort. Porter les lunettes du « sensible », c'est accueillir l'ensemble de ces expressions originales et mettre à nu cet entre-soi sportif.

## Course à pied et culture athlétique

Chaque sport développe un rapport au sensible différent, au regard de son répertoire technique privilégié, des qualités physiques requises, de l'environnement de pratique, de l'institutionnalisation de la pratique et sa logique de spectacularisation. Il serait vain d'aligner bout à bout des expériences sensibles hétéroclites comme les perles d'un chapelet, dans l'espoir d'en tirer quelques conclusions générales. Toutes les pratiques sportives possèdent une logique interne qui leur est propre : le boxeur n'éprouvera jamais la sensation de glisse du skieur. En rester à l'analyse des sensibilités sportives, c'est se condamner à ne parler que de macro-sensibilités, génériques, transversales. J'ai donc fait le choix de me concentrer exclusivement sur la course à pied, pratique ayant la part belle dans les textes littéraires à thème sportif au début du 20<sup>e</sup> siècle. Gérard Bruant, dès la fin des années 1980, avait déjà tenté une approche originale pour appréhender la construction sociale du geste athlétique, dans une large perspective anthropologique et historique<sup>22</sup>. La symbolique et l'esthétique de la course, le rôle des sensations, les mises en scène de l'effort, sont autant de thèmes défrichés. Cependant, force est de constater que ces pistes n'ont pas insufflé un élan scientifique particulier. Les travaux historiques sur la course à pied restent à ce jour très peu nombreux<sup>23</sup>.

---

<sup>18</sup> Robert Dieudonné, « Le sport tel qu'on le parle », *Le manuel du parfait sportif*, Paris, Librairie Baudinière, 1924, p. 31.

<sup>19</sup> Jules Gritti, « Le vocabulaire des sports, les anglicismes », dans Gérald Antoine, Robert Martin, *Histoire de la langue française (1880-1914)*, Paris, CNRS éditions, 1999, p. 175-191.

<sup>20</sup> Robert Dieudonné, *Le manuel du parfait sportif*, op. cit., p. 31-32.

<sup>21</sup> Georges Rozet, « La "crise du français" et l'Argot des Sports », *La défense et illustration de la race française*, Paris, Félix Alcan, 1911, p. 195.

<sup>22</sup> Gérard Bruant, *La construction sociale du geste athlétique*, thèse de doctorat sous la direction de Jean-Pierre Deconchy, Paris 10, 1988 ; Gérard Bruant, *Anthropologie du geste sportif : La construction sociale de la course à pied*, Paris, PUF, 1992.

<sup>23</sup> Anne Roger, *L'entraînement en athlétisme en France (1919-1973) : une histoire de théoriciens ?*, thèse de doctorat sous la direction de Thierry Terret, Université Claude Bernard Lyon 1, 2003 ; Natalie Rosol, *L'athlétisme féminin en France (1912-fin des années 1970) : des athlètes en quête d'identité*, thèse de doctorat sous la direction de Thierry Terret et de Jean Saint-Martin, Université Claude Bernard Lyon 1, 2005 ; Yohann Fortune, *L'école sur les chemins du stade. L'athlétisme scolaire et son enseignement en France dans le second degré : entre mise en*

Il est toutefois possible de dépeindre à gros traits les balbutiements institutionnels de la course à pied en France à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. En janvier 1887, le secrétaire général du Racing Club de France Georges de Saint-Clair fonde avec le Stade Français une Union des Sociétés Françaises de Courses à Pied (USFCP) qui organise son premier championnat de France l'année suivante, le 29 avril 1888<sup>24</sup>. La structure s'élargit en janvier 1889 et chapeaute désormais tous les « sports athlétiques », devenant l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques (USFSA)<sup>25</sup>. Le terme « athlétisme » désigne non seulement les épreuves du stade, mais aussi plus largement l'ensemble des sports athlétiques comme le football-association, le football-rugby, ou le hockey sur gazon<sup>26</sup>. La course à pied, au sens plus restreint, comporte des épreuves sur piste (100 mètres, 200 mètres, 400 mètres, etc. jusqu'aux 10 000 mètres) ; des épreuves de cross-country se déroulant à travers bois et champs ; enfin des épreuves sur route<sup>27</sup>. C'est pourquoi je privilégie l'étude de la course à pied en tant que geste athlétique identifié, en écartant les courses de haies, les épreuves combinées, et tout autre sport dit « athlétique ». En 1912, malgré la création de l'International Amateur Athletics Federation (IAAF), le dictionnaire *Littre* ne fait toujours pas mention de l'athlétisme ou de la course à pied dans sa définition du terme « sport », qui apparaît alors quelque peu datée : « Courses de chevaux, canotage, chasse à courre, à tir, pêche, tir à l'arc, gymnastique, escrime, etc. »<sup>28</sup>. Sans plus de précisions, les exemples donnés ne correspondent pas aux formes de pratique les plus en vogue dans les années 1910 comme la vélocipédie, le football-association, ou la boxe. Les exercices physiques comme la chasse à courre, la gymnastique ou l'escrime prennent racine dans une

---

*conformité du sport dans l'éducation physique scolaire et enculturation sportive de la jeunesse (1941-1967)*, thèse de doctorat sous la direction de Jean Saint-Martin, Grenoble, 2012.

En plus de ces trois thèses, il existe aussi des synthèses historiques et journalistiques sur l'épopée de l'athlétisme assez descriptives, mettant l'accent sur l'institutionnalisation de la pratique, les résultats aux compétitions, les records, les grands champions et championnes (voir en particulier : Gaston Meyer, *Le grand livre de l'athlétisme français*, Paris, Calmann-Lévy, 1975 ; Robert Parienté, Alain Billouin, *La fabuleuse histoire de l'athlétisme*, Genève, Minerva, 2003).

<sup>24</sup> Thierry Terret, *Histoire du sport*, Paris, PUF, Que sais-je, 3<sup>e</sup> édition, 2012 [2007], p. 39.

<sup>25</sup> L'USFSA comprend entre autres les sports suivants : l'athlétisme, le rugby à XV, le football-association, le hockey sur gazon, l'escrime, la natation.

<sup>26</sup> Georges de Saint Clair dans l'avant-propos de l'ouvrage sur les sports athlétiques, rédigé par Frantz Reichel et L. Mazzuchelli, précise que l'expression « sports athlétiques » a dix ans à peine (en 1895). Il ajoute que « par athlétisme l'on comprend tous les exercices du corps où il y a effort, lutte et émulation, et par sports athlétiques l'on entend les exercices qui ne demandent d'autres appareils que ceux que la nature a fournis : ainsi l'aviron, l'équitation, l'escrime, le cyclisme, ne sont pas à proprement parler des sports athlétiques, tandis que la course, la marche, le saut, entrent dans cette catégorie » (Frantz Reichel, L. Mazzuchelli [Éole], *Les sports athlétiques*, Paris, Éditions Revue EPS, 1993 [1895], p. VII). Cette définition a ses limites : le football-association, le hockey, le football-rugby sont systématiquement classés dans les sports athlétiques, alors même qu'ils demandent d'autres « appareils » que ceux que la nature fournit.

<sup>27</sup> Pour être tout à fait complet, l'expression populaire « pédestrianisme » est fréquemment associé à la course à pied, or celle-ci intègre également la marche et le saut (*Ibid.*, p. 34). L'expression « footing », jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, est quant à elle associée à la marche, et non à la course.

<sup>28</sup> Émile Littré, Amédée Beaujean, *Dictionnaire universel*, Paris, Hachette, 12<sup>e</sup> édition, 1912, p. 807.



tradition française déjà ancienne. Les courses de chevaux ou *Turf* au milieu du 19<sup>e</sup> siècle en France consacrent quant à elles l'aristocratie des *sportsmen* sur le modèle anglais. D'autres pratiques élitistes comme le tennis ou le golf s'imposent par le biais du tourisme de villégiature, passe-temps de la haute société<sup>29</sup>. Derrière ces activités d'apparat, une bourgeoisie montante investit autrement le champ du sport<sup>30</sup>. Pour cette « classe de loisir », le sport n'est plus perçu uniquement comme un moment gratuit de détente<sup>31</sup>. Le temps et l'espace se « conquièrent » par les nouvelles mobilités, nées de la révolution des transports<sup>32</sup>. L'automobilisme ou encore l'aviation deviennent ainsi des sports très goûtés, en compagnie du cyclisme de la boxe et du football-association, plus populaires.

Au tournant des années 1910, la pratique sportive commence à déborder le « cercle restreint des initiés »<sup>33</sup>. Le public averti s'enthousiasme devant les exploits des premières grandes figures de la course à pied comme Jean Bouin, Jacques Keyser ou Géo André. Les journaux sportifs *La Vie au grand air*, *L'Auto*, *Le Miroir des Sports* ou *L'Écho des sports* en relaient la dramaturgie. Concomitamment à cette lente sportivisation de la société, une transformation s'opère dans les formes de courses pédestres privilégiées. Jusqu'alors, les compétitions organisées étaient majoritairement des « courses à handicap » sur le même modèle que le *turf*. En fonction de leur niveau, les athlètes sont soumis à des « handicaps » de distance ou de temps pour compenser les différences d'aptitudes. Les organisateurs recherchent l'égalisation des chances de victoires par une inégalité sur la ligne de départ. Ces départs échelonnés, avec handicaps, s'apparentent alors à une course poursuite spectaculaire. Or, avec la généralisation des courses *scratch* c'est-à-dire sans handicaps au départ et dans des conditions standardisées, la victoire devient la conséquence directe des capacités physiques et techniques de l'athlète. La maîtrise du « milieu interne » dans l'effort devient un enjeu majeur

---

<sup>29</sup> Alex Poyer, « La France s'éveille au sport (début du XIX<sup>e</sup> siècle-années 1880) », dans Philippe Tétart (dir.), *Histoire du sport en France : du second empire au régime de Vichy*, Paris, Vuibert, t. 1, 2007, p. 12.

<sup>30</sup> La haute bourgeoisie se fond dans une nouvelle noblesse, où la possession de différentes formes de capitaux remplace la particule et le titre, en s'appropriant les anciennes valeurs aristocratiques de distinction et de domination symbolique. (Michel Pinçon, Monique Pinçon-Charlot, *Sociologie de la bourgeoisie*, Paris, 2003, p. 44-46).

<sup>31</sup> La paternité de l'expression « classe de loisir » revient au sociologue et économiste américain Thorstein Veblen dans son essai sur la théorie de la classe de loisir (*The Theory of the Leisure Class*) paru en 1899. Cependant, nous reprenons ici l'expression d'Alain Corbin dans son ouvrage *L'avènement des loisirs (1850-1960)*, Paris, Flammarion, 2009, p. 72.

<sup>32</sup> Christophe Studeny, *L'invention de la vitesse. France (18<sup>e</sup> – 20<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Gallimard, 1995.

<sup>33</sup> Jacques Thibault, *Sports et éducation physique (1870-1970)*, Paris, Vrin, 3<sup>e</sup> édition, 1987, p. 141. Il est possible de nuancer cette « sportivisation » de la société en rappelant que les pratiques sportives et gymniques ne concernent selon les estimations de Philippe Tétart que 2 à 3% des Français à l'aube des années 1910 (Philippe Tétart, « Introduction », dans Philippe Tétart (dir.), *Histoire du sport... op. cit.*, 2007, p. 1).

pour améliorer les performances<sup>34</sup>. Les désordres biologiques dus à la fatigue doivent être limités, contrôlés. Sur ces bases, l'entraînement gagne en méthode, la technique se perfectionne, les sensations en course deviennent des indices de performance. Le terme « effort », entendu comme une « action de force physique », oriente la focale sur les conséquences somatiques dans l'acte même de courir<sup>35</sup>. Ainsi, ce passage des courses à handicap aux courses *scratch* représente une bascule décisive dans l'appréhension du corps à l'effort, et l'intérêt porté aux sensibilités pour remporter l'épreuve<sup>36</sup>.

La prise en compte des sensibilités dans la pratique de la course à pied au début du 20<sup>e</sup> siècle soulève d'importantes interrogations concernant la place et au rôle de ces dernières : n'est-il question que de sensibilités individuelles, éparses, simples conséquences de la pratique ou bien constituent-elles le terreau d'une culture athlétique partagée ? Lorsque le sociologue Jacques Defrance propose une définition de la culture sportive, il place l'expérience de l'effort physique au fondement de celle-là :

La culture sportive est fondée sur l'expérience de contacts rugueux avec les autres et avec les objets disposés dans l'épreuve (engin, obstacle) : effort physique intense, essoufflement, sueur, douleur musculaire, mais aussi attention aiguë au déroulement du jeu, angoisse ressentie « dans les tripes » due à l'incertitude du résultat. Elle balise ainsi un univers de sensations fortes, de montées d'enthousiasme ou de « poussées d'adrénaline », de bousculades et de chocs, plutôt étrangers à la délicatesse et au raffinement de la culture classique ; ceci bien qu'il y ait des sports en adresse et en finesse, et des manières « distinguées » de pratiquer toutes les disciplines<sup>37</sup>

Si l'on considère la culture comme l'ensemble des représentations, pratiques, normes, valeurs, techniques, mais aussi sensibilités propres à un groupe social donné<sup>38</sup>, la manière dont les athlètes donnent sens et partagent l'expérience de course détermine pour partie la culture athlétique. L'école, l'armée, les discours médicaux, les médias au sens large, la littérature, mais aussi le compagnonnage en club sont autant de médiations culturelles capables de transmettre ce regard aigu au corps éprouvé<sup>39</sup>. Catalysée par la « culture de masse » naissante et la conquête

---

<sup>34</sup> « La mise en ordre progressive du milieu extérieur s'articule avec le fait que l'effort, qui devient le principal déterminant des conduites des athlètes, est une source de désordre que les individus doivent surmonter. La réduction des incertitudes issues du milieu extérieur est donc le moyen de comparer les individus dans leur façon de maîtriser les incertitudes d'origine interne » (Gérard Bruant, *Anthropologie du geste sportif... op. cit.*, p. 15).

<sup>35</sup> « L'effort » est défini comme suit dans le dictionnaire Littré : « contraction musculaire qui a pour objet, soit de résister à une puissance, soit de vaincre une résistance // Action de force physique // Action énergétique des forces morales » (Émile Littré, Amédée Beaujean, *op. cit.*, 1912, p. 265).

<sup>36</sup> Selon Gérard Bruant, c'est à partir de 1906 que les courses *scratch* deviennent majoritaires dans les réunions athlétiques du groupement amateur (Gérard Bruant, *Anthropologie du geste sportif... op. cit.*, p. 88). Voir aussi dans sa thèse de Gérard Bruant, *La construction sociale du geste athlétique, op. cit.*, p. 338).

<sup>37</sup> Jacques Defrance, « La culture sportive », *Sociologie du sport*, Paris, La Découverte, 2011, p. 50.

<sup>38</sup> Pascal Ory, *L'Histoire culturelle*, Que sais-je ? Paris, PUF, 5<sup>e</sup> édition, 2019 [2004], p. 7-11.

<sup>39</sup> Pascal Ory désigne sous le vocable de « médiation culturelle » « les activités ressortissant aux trois formes de l'éducation, de l'information et de la diffusion, considérées dans leur généralité. » (*Ibid.*, p. 79).

du divertissement à partir de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, la vélocipédie fut sans doute la première pratique sportive à synthétiser selon les mots de Jean-Pierre Rioux « héroïsation de l'effort », « sociabilité hédoniste » et « spectacle de masse »<sup>40</sup>. Il ajoute que les sensibilités constituent le registre privilégié par la presse, bien aidée par la photographie, pour broser le portrait des « géants de la route »<sup>41</sup>. D'autres sociologues et philosophes du sport placent également au cœur de la culture sportive l'emprunte émotionnelle de la pratique. C'est le cas de Michel Bouet dès 1968, Bernard Jeu (1977), ou encore Christian Pociello (1995) qui retracent sur le temps long les significations symboliques, anthropologiques, émotionnelles du sport, depuis l'Antiquité<sup>42</sup>.

Le risque d'une telle « conception réaliste et essentialiste du sport » serait de rendre les émotions immuables dans le temps, d'éterniser le rapport aux affects des athlètes<sup>43</sup>. Or, le regard de l'anthropologie depuis Marcel Mauss nous enseigne que la perception des affects et leur manifestations corporelles ou verbales ne constituent pas des invariants transpériodiques et transculturels<sup>44</sup>. Au contraire, chaque société marque les corps du sceau d'une culture affective qui lui est propre, construite entre autres par l'éducation et la socialisation. Plus récemment, d'autres anthropologues comme David Howes, Françoise Héritier, ou encore Marie-Luce Gélard ont pu étayer cette féconde observation, offrant des pistes pour l'historien<sup>45</sup>. Une dialectique complexe se dégage entre, d'un côté, l'organisation sensorielle dessinée par les

---

<sup>40</sup> Jean-Pierre Rioux, « Le temps divertissant », Jean-Pierre Rioux, Jean-François Sirinelli, *Histoire culturelle de la France*, t. 4 : *le temps des masses. Le XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2005 [1998], p. 110-111. Aux côtés de la bicyclette, le football-association et la boxe participent également de cette dynamique.

<sup>41</sup> « elle [La bicyclette] fut la première discipline sportive dont la presse et l'image purent se saisir pour agir à plein registre sur les sensibilités. » (*Ibid.*, p. 111).

<sup>42</sup> Michel Bouet, *Signification du sport*, Paris, L'Harmattan, 1995 [1968] ; Bernard Jeu, *Le sport, l'émotion, l'espace*, Paris, Vigot, 1977 ; Christian Pociello, *Les cultures sportives. Pratiques, représentations et mythes sportifs*, Paris PUF, 2005 [1995].

<sup>43</sup> Le philosophe Fabrice Louis oppose une « conception socio-historique du sport », qui désigne un ensemble de pratiques physiques qui naissent, évoluent, disparaissent dans un contexte social donné, à une « conception réaliste et essentialiste du sport » qui met davantage en avant l'engagement physique et émotionnel du pratiquant (Fabrice Louis, « L'essence du sport. Pour une approche anthropologique et métaphysique », *STAPS*, n°124, 2019, p. 59-73).

<sup>44</sup> Marcel Mauss, « L'expression obligatoire des sentiments (rituels oraux funéraires australiens) », *Journal de psychologie*, n°18, 1921, p. 425-434.

<sup>45</sup> L'anthropologue ne peut plus se limiter à une étude dans laquelle « la structure sociale serait totalement découplée de la façon dont les individus vivent et ressentent leur corps et leurs affects » (Françoise Héritier, Margarita Xanthakou (dir.), *Corps et affects*, Paris, Odile Jacob, 2004, p. 7). Il nous semble que ce principe est heuristique aussi bien pour l'anthropologue que pour l'historien du sensible. Les apports de l'anthropologie pour l'histoire du sensible sont d'ailleurs présentés par Christophe Granger dans le numéro spécial « Histoire des sensibilités » de la revue *Vingtième siècle*, n°123, 2014. Pour plus de précisions sur les ressorts épistémologiques et historiographiques de l'anthropologie sensorielle, voir Marie-Luce Gélard, « L'anthropologie sensorielle en France, un champ en devenir ? », *L'Homme*, n°217, p. 91-107, 2016 ; David Howes, « Les techniques des sens », *Anthropologie et Société*, vol. 14, n°2, 1990, p. 99-115.

structures du monde social et, de l'autre, la construction du social à partir des perceptions de chaque individu :

La perception n'est pas coïncidence avec les choses, mais interprétation. Tout homme chemine dans un univers sensoriel lié à ce que son histoire personnelle a fait de son éducation. Parcourant la même forêt, des individus différents ne sont pas sensibles aux mêmes données. [...] Mille forêts dans la même, mille vérités d'un même mystère qui se dérobe et ne se donne jamais qu'en fragments. Il n'y a pas de vérité de la forêt, mais une multitude de perceptions à son propos selon les angles d'approche, les attentes, les appartenances sociales et culturelles. [...] le corps est le filtre par lequel l'homme s'approprie la substance du monde et la fait sienne par l'intermédiaire des systèmes symboliques qu'il partage avec les membres de sa communauté<sup>46</sup>

Les athlètes adeptes du cross-country ou « course à travers la campagne » se retrouveront sans doute dans l'exemple des « mille forêts dans la même » donné par David Le Breton. Traverser un bois l'hiver dans le froid en petites foulées, apprécier les imperceptibles variations de pente, le craquement des branches sous les chaussures, l'air frais saisissant les bronches, constituent une expérience de la « forêt » bien différente de celle que peut vivre un cueilleur de champignons. Les affects, les sensations, les émotions ne s'éprouvent pas de manière passive puisqu'elles s'accompagnent d'une interprétation, donnant sens à l'environnement physique, dans une logique phénoménologique. En cela, faire à l'instar de Christophe Granger une « histoire par les corps » suppose d'appréhender le monde social à travers eux ou de percevoir les rapports sociaux incorporés<sup>47</sup>. Il s'agirait de se demander ce que disent les corps à l'effort sur la pratique de la course à pied et sur la culture sensible dans les années 1910-1920. Les sensibilités, en somme, nous disent des choses du social, ou du groupe social considéré. Cette idée ne suppose en aucune façon de remettre en cause les fondements neurobiologiques des émotions, caractéristiques de l'espèce humaine et de son évolution. Cette « controverse » n'a pas lieu d'être<sup>48</sup>. S'il existe certaines émotions primaires, de base, comme la joie, la colère, la peur, le dégoût, la surprise, ou la tristesse, mises en évidence par le psychologue américain Paul

---

<sup>46</sup> David Le Breton, *La saveur du monde. Une anthropologie des sens*, Paris, Métailié, 2006, p. 14-17. Voir aussi David Le Breton, *Les passions ordinaires. Anthropologie des émotions*, Paris, Armand Colin, Paris, 1998, p. 7-9.

<sup>47</sup> Christophe Granger, *L'Ordre des corps. Éléments pour une sociologie historique des formes corporelles de la vie collective : l'exemple des corps d'été, 20<sup>e</sup>-21<sup>e</sup> siècles*, Thèse de doctorat sous la direction de Laurent Le Gall, Université Bretagne Occidentale, 2018, p. 30. Je tiens ici à rappeler que l'articulation des idées de David Le Breton avec celles de Christophe Granger dans ce paragraphe ne signifie pas que ces auteurs aient la même démarche scientifique, ni le même ancrage épistémologique.

<sup>48</sup> Pour plus de détails sur la « controverse » entre les aspects biologiques et sociaux des affects, voir Quentin Deluermoz, Thomas Dodman, Hervé Mazurel, (dir.), *Sensibilités. Histoire, critiques et sciences sociales*, n°5 : *Controverses sur l'émotion. Neurosciences et sciences humaines*, Paris, Anamosa, 2018.

Ekman, leurs modes d'expression, d'appréciation et de valorisation diffèrent selon les cultures et les époques<sup>49</sup>.

Penser la genèse d'une culture athlétique singulière au début du 20<sup>e</sup> siècle, c'est aussi circonscrire un espace géographique. La France se situe bien au cœur de l'analyse, mais cette focale ne doit pas oblitérer l'étude des circulations, des transferts, des échanges et influences culturelles à une échelle plus large. Les valeurs de l'amateurisme anglais, le naturisme allemand, les méthodes d'entraînement américaines et finlandaises sont autant de références dont se nourrit la culture athlétique française. Par ailleurs, des raisons plus prosaïques viennent justifier le fait de se limiter à l'étude de la course à pied en France hexagonale : les ressorts émotionnels de la pratique dépendent pour partie des spécificités d'un territoire et d'un climat, et ceci est particulièrement vrai pour le cross-country<sup>50</sup>.

Peut-être est-il utile de donner un point d'étape. Le terme « sensibilité », plus large que les seules « sensations », s'accompagne d'une architecture lexicale formée à partir de la Grande Encyclopédie. La notion de culture embrasse non seulement les représentations, les pratiques, les normes d'un groupe social donné, mais également leurs sensibilités. Se pencher sur la culture athlétique revient donc à considérer les sensibilités propres aux pratiquants de course à pied : quelle place et quel rôle occupe le « sensible » dans la pratique de la course à pied, en France, au début du 20<sup>e</sup> siècle ? Comment se construit cette culture athlétique partagée, dont les sensibilités à l'effort prennent une place essentielle ?

## Les histoires du sensible : un *puzzle* historiographique

### a) De l'accumulation théorique à l'avalanche de concepts

L'étude des sensibilités à l'effort en course à pied suppose un positionnement historiographique singulier. À l'instar des anthropologues, les historiens français s'emparent de la question du sensible dans leurs travaux, depuis « l'appel » précurseur de Lucien Febvre dans les *Annales d'histoire sociale* dès 1941, pour l'étude de la vie affective d'autrefois et de ses

---

<sup>49</sup> Anne-Claude Ambroise-Rendu, Anne-Emmanuelle Demartini, Hélène Eck, Nicole Edelman, « L'Histoire contemporaine à l'épreuve des émotions », dans *Émotions contemporaines (19<sup>e</sup>-21<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Armand Colin, 2014, p. 11. L'historien allemand Jan Plamper propose également dans son ouvrage un panorama très détaillé des différentes approches biologiques, neurologiques, psychologiques de l'émotion (Jan Plamper, *The History of emotions. An Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 2015 [2012], p. 147-250).

<sup>50</sup> Nous limiterons notre étude à la France hexagonale bien que des ligues régionales existent en Afrique du Nord.

manifestations<sup>51</sup>. Considéré comme le point de départ d'une timide production scientifique, il est néanmoins possible de tirer les fils d'une généalogie plus complexe, dont Hervé Mazurel a su démêler l'entrelacs<sup>52</sup>. Les apports de Robert Mandrou<sup>53</sup>, d'Alain Corbin<sup>54</sup> et plus récemment de Christophe Granger ont permis de poser les jalons d'une histoire des sensibilités, avec leurs exigences spécifiques. Le numéro spécial « Histoire des sensibilités » de la revue *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* n°123 paru en 2014 constitue à ce titre une bonne entrée en matière, le point de départ de mon cheminement méthodologique et épistémologique. Renonçant aux grandes fresques abstraites éternisant les manières d'éprouver les affects, les contributeurs de ce numéro entendent traquer l'émergence de « configurations sensibles », qui traduisent une inflexion des seuils de tolérance d'une société donnée<sup>55</sup>. Il s'agirait de retrouver chez les athlètes français du premier 20<sup>e</sup> siècle les évolutions d'un système d'appréciation à l'effort, passant par exemple de la prudence hygiéniste guidée par la peur de l'essoufflement et du surmenage au dépassement de soi dans un objectif de performance. Certains signaux corporels se feraient moins menaçants ? Encore faudrait-il en identifier les raisons. Pour ce faire, l'historien veille à abandonner les préjugés contemporains pour retrouver une « posture d'innocence » favorable à la réception du monde sensible d'autrefois<sup>56</sup>. À partir de cette lecture compréhensive, nécessitant une implication au plus près des acteurs, il s'avère possible de remonter aux processus explicatifs de l'éprouvé : « Ce qu'il faut, c'est trouver une voie qui, dans un même effort d'analyse redoublée, articule l'implication et l'explication. La subjective saisie de ce que percevaient les hommes et l'objective intellection de ce qui pouvait les porter

---

<sup>51</sup> Lucien Febvre, « Comment reconstituer la vie affective d'autrefois ? La sensibilité et l'histoire », *Annales d'histoire sociale*, t. 3, janvier-juin 1941, p. 5-20 ; article repris dans Lucien Febvre, *Combats pour l'Histoire*, Paris, Armand Colin, 1992 [1952], p. 221-238.

<sup>52</sup> Dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle, les « maîtres du soupçons » : Freud, Marx, Nietzsche, ébranlent le primat du rationnel et pressentent l'historicité du monde sensible. La « psychologie des profondeurs » est en vogue outre-Rhin notamment avec les travaux de Georg Simmel sur la sociologie historique des sens ou de Max Weber sur les rationalités affectives (Hervé Mazurel, « De la psychologie des profondeurs à l'histoire des sensibilités : une généalogie intellectuelle », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°123, 2014, p. 22-38).

<sup>53</sup> Robert Mandrou, « Pour une histoire de la Sensibilité », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, n°3, 1959, p. 581-588.

<sup>54</sup> Alain Corbin, « Histoire et Anthropologie Sensorielle », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 14/2, 1990, p. 13-24 ; Alain Corbin, « Le Vertige des foisonnements : Esquisse Panoramique d'une Histoire sans nom », *Revue d'histoire Moderne et Contemporaine*, n°39, 1992, p. 103-126. Nous pensons également aux ouvrages pionniers : *Le Miasme et la Jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Flammarion, 2016 [1982] ; ou encore *Les Cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 1994.

<sup>55</sup> Christophe Granger, « Le monde comme perception », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°123, 2014, p. 11. L'étude des seuils de tolérance avait déjà été préconisée par Alain Corbin : « L'histoire des sensibilités se fonde sur l'étude des variations des seuils de tolérance. » (Alain Corbin, *Les Cloches de la terre... op. cit.*, p. 475). Il reprend également cette idée dans *Le miasme et la jonquille*.

<sup>56</sup> Christophe Granger, « Retour sur la méthode », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°123, 2014, p. 175.

à cela »<sup>57</sup>. Dès lors, la difficulté pour l'historien du sensible réside dans la juste interprétation des sources. Ce n'est pas parce qu'une émotion est traduite par écrit qu'elle est réellement ressentie et partagée. À l'inverse, ce n'est pas parce que les sources restent silencieuses sur la question des affects qu'aucune émotion ne traverse le social et n'est ressenti par ses acteurs. La reconstitution de « scripts émotionnels » dans une société donnée, c'est-à-dire des séquences de comportements stéréotypés induits par une émotion particulière, peut permettre d'identifier cette dernière sans que les mots utilisés pour la désigner ne soient nécessairement formulés<sup>58</sup>. Dans la mesure où certains acteurs taisent ou observent des difficultés pour exprimer les ressorts de leurs sensibilités aux prises avec le monde social, l'historien s'applique à « lire les corps » avec une acuité décuplée<sup>59</sup>.

Dans le sillon de la revue *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* numéro 123, de nombreuses publications et ouvrages fleurissent sur la question des sensibilités, en particulier dans les années 2000 : « D'un objet suspect et rare, les émotions sont devenues une vedette de l'historiographie contemporaine et des sciences sociales »<sup>60</sup>. Une revue semestrielle spécifique *Sensibilités. Histoire, critique & sciences sociales* est publiée dès octobre 2016, avec pour comité de rédaction Quentin Deluermoz, Christophe Granger, Hervé Mazurel, et Clémentine Vidal-Naquet. D'autres revues spécialisées se prennent au jeu, à l'instar de la revue *Clio. Femmes, Genre, Histoire* qui consacre un numéro au « genre des émotions » en 2018 ou encore la revue *Histoire Urbaine* avec son dossier « Sens et émotions en ville » de 2019<sup>61</sup>. Les exemples ne manquent pas. La publication des trois volumes *Histoire des émotions* d'Alain Corbin, Georges Vigarello et Jean-Jacques Courtine en 2016 et 2017 vient encore grossir les

---

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 179.

<sup>58</sup> Robert Kaster, *Emotion, Restraint and Community in Ancient Rome*, Oxford and New York, Oxford University Press, 2005, cité dans Quentin Deluermoz *et al.*, « Ecrire l'histoire des émotions : de l'objet à la catégorie d'analyse », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, n°47, 2013, p. 155-189 [En ligne]. Cette notion de « script émotionnels » rejoint dans une certaine mesure les « émotifs » (emotive) de William M. Reddy. En s'appuyant sur le modèle des actes de langage (speech acts) de John Austin développé dans les années 1960, Reddy donne aux « émotifs » une fonction propre à l'expression des émotions, langagières ou non. Il peut s'agir d'un geste (larme, cris de colère, etc.), ou d'un énoncé affectif (« je suis en colère ») (William M. Reddy, *The Navigation of Feeling : A Framework for the History of Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001). Il est également possible de rapprocher ces notions de celle d'*hexis* bourdieusien, en tant que manifestation corporelle de l'*habitus* sur la scène sociale, dispositions permanentes dans la manière de se tenir, de parler, de sentir et de penser (Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Éditions de minuit, 1980, p. 117).

<sup>59</sup> Christophe Granger a sur ce point organisé une série de conférences en 2019 sur la « lecture des corps ». Ces conférences ont fait l'objet d'une publication sous forme de dossier (Abigail Bourguignon, Clément Fabre, Christophe Granger (dir.), « Lire les corps », *Genèse*, n°123, Paris, Belin, juin 2021).

<sup>60</sup> Piroška Nagy, Damien Boquet, « Pour une histoire des émotions. L'historien face aux questions contemporaines », *Le sujet des émotions au moyen-âge*, Paris, Beauchesne, 2009, p. 16.

<sup>61</sup> Damien Boquet, Didier Lett, (dir.), « Le Genre des émotions », *Revue Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n°47, 2018 ; Pauline Valade (dir.), « Sens et émotions en ville », *Histoire urbaine*, n°54, 2019.

rangs d'une bibliographie déjà foisonnante<sup>62</sup>. La problématique des émotions intéresse les historiens bien que l'étude des sensibilités au 20<sup>e</sup> siècle reste toujours, selon Christophe Granger, le parent pauvre de cet enthousiasme<sup>63</sup>. De cet élan naît aussi une multiplicité de notions destinées au départ à mieux appréhender la question du sensible. Or, à la lecture de ces diverses contributions, il s'en dégage une nébuleuse sémantique susceptible de désorienter le jeune historien à la recherche de cadres structurants. J'ai déjà eu l'occasion d'évoquer les concepts de « configurations sensibles » et de « scripts émotionnels », mais je pourrais aussi ajouter dans l'escarcelle le « système d'émotions » proposé par Lucien Febvre<sup>64</sup>, ou encore le « régime des valeurs sensorielles » cher à Alain Corbin<sup>65</sup>. Certaines de ces expressions sont voisines, voire synonymes, bien que des subtilités demeurent. Les travaux anglo-saxons en apportent encore bien d'autres, largement reprises en France. William M. Reddy s'est par exemple appliqué à cerner les différents aspects de ce que serait un « régime émotionnel » propre à une époque et une société donnée. Il désigne par ce terme « l'ensemble des émotions normatives et des rituels officiels, des pratiques et des “objets émotionnels” qui les expriment et les inculquent ; un fondement nécessaire pour tout régime politique stable »<sup>66</sup>. Le caractère monolithique, englobant et normatif de cette notion a fait l'objet de critiques, notamment par Barbara Rosenwein, pointant l'alternative binaire entre le régime émotionnel d'une société et les « refuges émotionnels » au sein desquels les individus se laissent temporairement aller à d'autres modalités émotionnelles par ailleurs dépréciées, comme une soupape de décompression<sup>67</sup>.

Si le lecteur n'est pas encore tout à fait étourdi par cette avalanche de concepts, il remarquera sans doute, non sans froncer les sourcils, l'emploi quasiment indifférencié des termes « émotions » et « sensibilités » dans les différentes théories présentées. Faire l'histoire des émotions est-il la même chose que faire l'histoire des sensibilités ? Encore faut-il considérer

---

<sup>62</sup> Alain Corbin, Georges Vigarello, Jean-Jacques Courtine, (dir.) *Histoire des émotions*, 3 tomes, Paris, Éditions du Seuil, 2016-2017.

<sup>63</sup> « Le pari d'une histoire des sensibilités au 20<sup>ème</sup> siècle est demeuré à peu près lettre morte. » (Christophe Granger, « Le monde comme perception », art. cité, p. 5).

<sup>64</sup> Lucien Febvre rapproche la notion de « système d'émotions » à un « système d'incitations interindividuelles », ce qui suppose une simultanéité des réactions émotives afin de conférer au groupe une « sécurité ». Les émotions deviennent institution, réglées à la façon d'un rituel (Lucien Febvre, *Combats pour l'Histoire*, op. cit., p. 224).

<sup>65</sup> Il mobilise ce concept en tant qu'« attention portée à la hiérarchie des représentations et des usages des sens au sein d'une culture » (Alain Corbin, « Histoire et Anthropologie Sensorielle », art. cité, p. 13).

<sup>66</sup> William M. Reddy, *The Navigation of Feeling... op. cit.*, p. 129.

<sup>67</sup> Barbara H. Rosenwein, « Worrying about Emotions in History », *The American historical review*, vol. 107/3, 2002, p. 837-839 ; Barbara H. Rosenwein, *Emotional communities in the Early Middle Ages*, Ithaca, Cornell University Press, 2006, p. 23 ; Anne-Claude Ambroise-Rendu ajoute : « rien ne dit que les individus qui prônent le contrôle des émotions au XIX<sup>e</sup> siècle soient représentatifs d'une conception et d'une expérience valables pour l'ensemble de la société » (Anne-Claude Ambroise-Rendu, *et al.*, *Émotions contemporaines... op. cit.*, p. 16).



le terme émotion au sens large, comme le font les anglo-saxons. Pour ces derniers, *emotion* regroupe à la fois l'émotion proprement dite, entendue comme un affect transitoire entraînant des réactions physiologiques aiguës, et le sentiment qui s'inscrit sur une temporalité plus longue et stable<sup>68</sup>. Reste l'épineuse question des sensations, souvent traitée à part. Pourtant, lorsqu'Alain Corbin entreprend une histoire des conduites et usages olfactifs entre les 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles<sup>69</sup>, que Christophe Granger retrace la progressive disqualification sociale des conduites bruyantes au 20<sup>e</sup> siècle<sup>70</sup>, ou encore que Georges Vigarello propose une histoire de la perception du corps<sup>71</sup>, il n'est jamais question uniquement de sensations : l'odorat, l'ouïe, ou la proprioception. Des interrelations existent entre sensations, émotions, sentiments, prenant place au sein d'une expérience sensible plus large, et dont l'historien s'attache à en retracer les linéaments à travers le temps. Faire l'histoire des sensibilités, c'est emprunter une voie qui évite à la fois la dérive vers une histoire purement intellectuelle et abstraite des sentiments, et celle d'une interprétation se réduisant à la physiologie, la biologique, ou la mécanique des affects, trop limitée<sup>72</sup>.

#### **b) Une approche du sensible par les « communautés émotionnelles »**

À mesure que j'écume les travaux historiques et méthodologiques sur la question du sensible, chacun apportant son cortège de notions, j'ai l'impression de m'enfoncer un peu plus dans les anfractuosités d'une termitière. Placé devant plusieurs galeries théoriques, j'emprunte celle qui me paraît la plus fonctionnelle au regard de mon objet de recherche. L'approche de la médiéviste américaine Barbara H. Rosenwein s'avère à ce titre particulièrement stimulante. Depuis le début des années 2000 et son article pionnier « Worrying about Emotions », elle propose un panorama critique de l'historiographie des émotions<sup>73</sup>. Quatre grandes approches se dégagent : les théories hydrauliques, évolutionnistes, cognitivistes et socio-constructionnistes. Les premières font l'objet des remarques les plus acerbes. En effet, pour les tenants d'une

---

<sup>68</sup> Barbara H. Rosenwein propose par exemple une acception large du terme *emotion*, englobant les affects, les sentiments, les passions, etc., comme un continuum du sensible. Elle confesse utiliser le terme générique *emotion* par commodité, et ne s'interdit pas, pour « varier sa prose », d'utiliser les termes passions, ressentis, affects, comme des équivalents de l'émotion (Barbara H. Rosenwein, *Emotional communities in the Early Middle Ages*, *op. cit.*, p. 3-5).

<sup>69</sup> Alain Corbin, *Le Miasme et la Jonquille... op. cit.*, 2016.

<sup>70</sup> Christophe Granger, « Le coq et le klaxon, ou la France à la découverte du bruit (1945-1975) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 123, p. 85-100.

<sup>71</sup> Georges Vigarello, *Le sentiment de soi. Histoire de la perception du corps (16<sup>e</sup> - 20<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Seuil, 2014.

<sup>72</sup> Anne-Claude Ambroise-Rendu et Anne-Emmanuelle Demartini ajoutent que l'histoire des sensibilités permet dans le contexte français de rallier les divers héritages historiographiques, de Febvre à Corbin (Anne-Claude Ambroise-Rendu, *et al.*, *Émotions contemporaines... op. cit.*, p. 14).

<sup>73</sup> Barbara H. Rosenwein, « Worrying about Emotions in History », art. cité.

conception « hydraulique » des émotions comme Lucien Febvre, Johan Huizinga ou Norbert Élias, la raison civilisée viendrait contenir, canaliser, maîtriser le flot surgissant des émotions « naturelles ». Pour ne prendre que l'exemple du processus de civilisation, Élias cultive une vision infantile du Moyen-Âge, où règne l'émotion immodérée, impulsive, avant que les cours princières d'Europe au 16<sup>e</sup> siècle ne forcent les individus à retenir leurs impulsions<sup>74</sup>. Certains médiévistes et contemporanéistes français ajoutent que ce regard simpliste et englobant relègue l'analyse historique des émotions aux seuls temps anciens, quand les normes sociales et civilisationnelles n'avaient pas encore rationalisé les comportements et les affects spontanés<sup>75</sup>.

Face à ces grands récits, Rosenwein propose de penser la pluralité des « communautés émotionnelles » qui co-existent au sein d'une société, dans une perspective à la fois cognitiviste et socio-constructiviste<sup>76</sup>. Superposables aux communautés sociales — familles, quartiers, clubs, paroisses — elles constituent une manière de les considérer, au prisme du sensible. Plus précisément, il s'agit de repérer comment ces communautés et les individus qui les composent évaluent les émotions, en promeuvent certaines, en déclassent d'autres, enfin les modes d'expression émotionnelle qu'ils attendent, encouragent, tolèrent et déplorent au sein du groupe<sup>77</sup>. À l'intérieur d'une même société, les communautés émotionnelles sont multiples, de taille variable, se chevauchent parfois, laissant les individus glisser d'une communauté à l'autre au cours de la vie, et être concomitamment dans plusieurs communautés. Selon Jan Plamper, historien allemand spécialiste des émotions, ce concept souple permet d'éviter le piège à la fois de la psycho-histoire, réduisant la focale sur l'individu, mais aussi d'une analyse à trop grande échelle, surplombante et homogénéisant les manières de sentir sur l'ensemble de la société « qui n'aboutit qu'à des images à basse résolution »<sup>78</sup>. Une précision s'impose au demeurant. L'expression « communauté émotionnelle » que propose Rosenwein ne saurait se confondre ou s'inspirer des « communautés émotionnelles » de Max Weber. Ces dernières ne sont en effet

---

<sup>74</sup> Barbara H. Rosenwein, Marie-Hélène Debiès, Catalina Dejois, « Histoire de l'émotion : méthodes et approches », *cahiers de civilisation médiévale*, n°193, janvier-mars 2006, p. 36-37.

<sup>75</sup> Voir en particulier Piroška Nagy, Damien Boquet, *Le sujet des émotions au moyen-âge*, *op. cit.*, p. 17-20 ; Anne-Claude Ambroise-Rendu, *et al.*, *Émotions contemporaines...* *op. cit.*, p°12.

<sup>76</sup> Barbara H. Rosenwein, Riccardo Cristiani, *What is the history of emotions ? op. cit.*, p. 40.

<sup>77</sup> Barbara H. Rosenwein, « Worrying about Emotions in History », art. cité, p. 842. Pour Rosenwein, chaque communauté émotionnelle a son propre vocabulaire émotionnel qu'il partage plus ou moins avec les autres communautés (Barbara H. Rosenwein, Riccardo Cristiani, *What is the history of emotions ? op. cit.*, p. 60-61). Les communautés émotionnelles ne se composent pas d'une seule émotion majoritaire qui caractériserait le groupe, mais d'une « constellation » d'émotions (Barbara H. Rosenwein, *Emotional communities in the Early Middle Ages*, *op. cit.*, p. 26).

<sup>78</sup> Jan Plamper, « L'histoire des émotions », dans Christophe Granger, *À quoi pensent les historiens ? Faire l'histoire au 21<sup>e</sup> siècle*, Paris, Autrement, 2013, p. 233-234.

que la traduction du terme *Gemeinde* dans l'édition française d'*Économie et société*<sup>79</sup>. Les groupements communautaires non institués sont qualifiés d'émotionnels, dans la mesure où ils agissent moins selon la rationalité des fins et valeurs que selon les affects. Cette définition de Weber rappelle la distinction qu'opère Émile Durkheim entre la société (*Gesellschaft*), et la communauté (*Gemeinschaft*), s'appuyant sur les travaux du sociologue allemand Ferdinand Tönnies. La *Gemeinschaft* ne serait qu'un groupement naturel, organique, « agrégat de consciences » unis et confondus, qui éprouvent en commun leurs impressions et vibrent à l'unisson comme une famille, tandis que la *Gesellschaft* s'appuierait sur des règles, des lois et des contrats pour tenir ensemble des individus indépendants, selon le modèle de la ville industrielle formulé par Herbert Spencer<sup>80</sup>. Sur le plan historique, Durkheim estime que la société succède à la communauté, plus archaïque, suggérant une hiérarchie symbolique et une séparation géographique. Or, Rosenwein n'assimile pas les communautés émotionnelles aux modèles tribaux, en marge de la société. Au contraire, elles se placent au cœur de la société, et ne se résument pas uniquement aux seules émotions collectives.

Revenons à nos athlètes. Si, comme Rosenwein, l'on place l'histoire des émotions au cœur de l'histoire sociale, la première étape méthodologique serait de circonscrire le groupe social considéré<sup>81</sup>. La communauté émotionnelle des athlètes coureurs à pied ne se limite pas aux seuls membres actifs d'un club, mais englobe plus largement l'ensemble des pratiquants ou anciens pratiquants de course à pied<sup>82</sup>. La nuance n'est pas négligeable. L'expérience de course est indispensable pour qui prétend donner son avis sur l'entraînement, les résultats en compétitions ou l'hygiène du coureur à pied. Dans la presse, les chroniqueurs ayant la part belle au sein des rubriques athlétiques sont le plus souvent d'anciens champions, comme André Glarner pour *La Vie au grand air*, Géo André pour *Le Miroir des Sports*, Pierre Lewden pour *Match-L'Intran*<sup>83</sup>. Les médecins faisant autorité dans le milieu athlétique peuvent, pour la

---

<sup>79</sup> Damien, Boquet, « Le concept de communauté émotionnelle selon B.H.Rosenwein », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre*, Hors-série n°5, 2013 [En ligne]. Il s'appuie sur l'ouvrage de Max Weber, *Économie et société*, t. 2, Paris, Agora, 1995, p. 204-211.

<sup>80</sup> Émile Durkheim, « Communauté et Société selon Tönnies », *Revue philosophique*, n°27, 1889, p. 416-422.

<sup>81</sup> Le concept de « communauté émotionnelle » s'avère fonctionnel non seulement pour la période médiévale comme le propose Rosenwein, mais aussi pour l'étude du 20<sup>e</sup> siècle. Vouloir faire émerger de grandes tendances uniformes à l'échelle de la Nation, « au temps des masses » pour reprendre les termes de Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli, n'est pas incompatible avec une analyse qui fasse émerger la complexité du social, entre le national et le local, entre le normatif et le pragmatique, entre le mouvement sportif français et la dynamique émotionnelle propre des athlètes.

<sup>82</sup> Il serait toujours possible de subdiviser la communauté des athlètes en sous-communautés, entre les différents clubs et fédérations, ayant leurs représentations, pratiques et sensibilités propres. Cependant, la lecture nationale me paraît pertinente dans un souci d'intelligibilité, et au regard d'un écrasant noyau commun d'archives.

<sup>83</sup> Lorsqu'André Glarner devient chroniqueur pour *La Vie au grand air* en avril 1910, son premier article publié s'accompagne d'un avant-propos rédigé par le champion de cross-country Gaston Ragueneau, qui présente le

plupart, se targuer de connaître l'effort demandé pour en avoir vécu les effets sur le stade. Par exemple, le docteur Marc Bellin du Coteau, qui écrit de nombreux ouvrages et articles sur l'entraînement en course à pied entre les années 1910 et les années 1930, a été plusieurs fois champion de France du 400 mètres avec le Racing Club de France. Cette carte de visite est presque indispensable, gage de crédibilité<sup>84</sup>. Par ailleurs, la course à pied reste, à l'instar des autres sports athlétiques au début du 20<sup>e</sup> siècle, un bastion de la masculinité où se joue l'expression des corps virils. Cependant, quelques femmes accèdent à partir des années 1910 aux joies de l'effort athlétique en organisant des entraînements et des compétitions au sein de clubs affiliés à de jeunes fédérations féminines<sup>85</sup>. Se pose maintenant la problématique des spectateurs : faut-il ou non les intégrer dans la communauté émotionnelle des athlètes ? Je ne peux les exclure de l'analyse car les spectateurs jouent un rôle non négligeable dans la mise en spectacle de la course à pied, en créant une ambiance susceptible d'influencer l'expérience sensible des athlètes. Une forme de communication émotionnelle se développe dans le stade. Par ailleurs, une réflexion anime le milieu athlétique pour permettre aux plus grands nombres de spectateurs, même profanes, de suivre aisément les péripéties des épreuves, de comprendre l'effort parfois abstrait du coureur. Reste que le spectateur averti se doit d'être pratiquant :

Le sport, voyez-vous, c'est un peu comme les mystères d'Éleusis : il demande une initiation pour en comprendre le charme irrésistible mais secret. Et cette initiation, c'est sa pratique. Ceux qui ne sont que spectateurs d'une compétition, même s'ils sont, par métier (journalistes ou écrivains), des hommes qui savent voir, n'en rendront jamais le véritable aspect, qui est, si j'ose dire, interne. [...] Il faut avoir couru pour sentir tout le lyrisme d'une foulée. Juger le sport objectivement, c'est le trahir. Le sport est subjectif, ou il n'est pas.<sup>86</sup>

La grande majorité des athlètes partagent cette opinion. En définitive, le concept de « communauté émotionnelle » proposé par Barbara Rosenwein peut s'avérer d'une grande richesse pour l'étude du milieu athlétique français au début du 20<sup>e</sup> siècle à condition d'éviter le

---

parcours sportif d'André Glarner aux États-Unis. C'est son palmarès et sa progression en tant qu'athlète au contact des meilleurs américains qui font de lui une « plume autorisée », lui donnant une légitimité pour analyser la course à pied dans l'hebdomadaire sportif (André Glarner, « Dans les Clubs Athlétiques Américains », *La Vie au grand air*, n°606, 30 avril 1910, p. 316-317). Patrick Clastres et Cécile Méadel avaient déjà repéré dès 2007 cette « hybridation des deux mondes », entre les journalistes et les sportifs à la Belle Époque (Patrick Clastres, Cécile Méadel, « Présentation. Quelle fabrique du sport ? Quelques éléments introductifs », *Le Temps des médias*, n°9, 2007, p. 14).

<sup>84</sup> Marc Bellin du Coteau n'hésite pas à faire mention de sa qualité de sportif dans ses écrits. Dans son ouvrage de 1918, il précise dès la seconde phrase : « Le hasard a de ces coïncidences et veut que l'auteur de ce livre soit un ancien fervent du sport pédestre ; son affirmation pourrait donc paraître tendancieuse s'il n'était également médecin et n'appuyait son opinion sur des observations nombreuses ». (Marc Bellin du Coteau, *La course à pied. Les courses de haies*, Paris, Berger-Levrault, 1918, avant-propos, p. V).

<sup>85</sup> Natalie Rosol, « "Le sport vers le féminisme". L'engagement du milieu athlétique féminin français au temps de la FSFSF (1917-1936) », *STAPS*, n°66, 2004, p. 63-77.

<sup>86</sup> Jean-Michel Rénaitour, *Vive le sport !*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1934, p. 124-125.

piège de l'essentialisation<sup>87</sup>. La communauté ne s'impose pas aux athlètes comme par transcendance, mais se construit par un lent travail de médiatisation des efforts athlétiques, et de pédagogie à l'entraînement au sein des clubs.

À ce jour, il n'existe à ma connaissance aucun travail en histoire du sport mobilisant l'approche des « communautés émotionnelles ». C'est plus largement l'histoire des sensibilités sportives qui demeure embryonnaire. De nombreux champs de recherche s'emparent pourtant de la thématique des affects à l'effort sportif : neurologie, psychologie, physiologie<sup>88</sup>, « action-située »<sup>89</sup>, ou encore « auto-ethnographie analytique »<sup>90</sup>. Au regard de cette effervescence scientifique, il est étonnant de constater le peu d'enthousiasme historique autour de la question des sensibilités sportives au 20<sup>e</sup> siècle<sup>91</sup>. Aucune mention au rôle des « sensations » ou des « émotions » à l'effort dans la construction d'une culture sportive au sein des deux tomes *Histoire du sport* de Philippe Tétart et collaborateurs en 2007<sup>92</sup>. Le *Dictionnaire culturel du sport* dirigé par Michaël Attali et Jean Saint-Martin en 2010 ne propose aucune entrée sur le sensible<sup>93</sup>. Le sport ne fait pas non plus partie des « perspectives » envisagées par Jan Plamper pour l'histoire des émotions de demain<sup>94</sup>. L'ouvrage pionnier de Georges Vigarello sur l'histoire de la perception du corps en 2014 ne réserve que quelques paragraphes à l'objet sportif, privilégiant l'aspect médical et physiologique des sensibilités corporelles<sup>95</sup>. Une approche certes essentielle mais qui passe sous silence l'ordonnement social des configurations sensibles susceptibles d'influencer l'expérience sportive. Par ailleurs, le chapitre

---

<sup>87</sup> Dès 2007, l'historienne Piroska Nagy alertait sur ce risque. La notion de « communauté émotionnelle » est à la fois riche, féconde, et en même temps « trop flexible, trop floue » si un effort de caractérisation n'est pas entrepris (Piroska Nagy, « Les émotions et l'historien : de nouveaux paradigmes », *Critique*, n°716-717, 2007, p. 21).

<sup>88</sup> Mickaël Campo, Benoît Louvet, (dir.), *Les émotions en sport et en EPS. Apprentissage, performance et santé*, Louvain-La-Neuve, De Boeck supérieur, 2016.

<sup>89</sup> Anne Berteloot, Jean Trohel, Carole Sève, « Analyse sémiologique de l'activité d'un coureur de demi-fond en situation compétitive », *STAPS*, n°90, 2010, p. 7-23.

<sup>90</sup> Manuel Schotté, « Dans la course. La construction d'une hiérarchie en action », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°209, 2015, p. 100-115.

<sup>91</sup> L'article de Barbara Keys, « Senses and emotions in the History of Sport », *Journal of Sport History*, vol. 40, 2013, p. 21-38 est le seul à notre connaissance à questionner l'histoire des sensibilités sportives, brossant à gros trait les pistes et les enjeux de recherche. Cet article n'a pas donné de suite *a priori*.

<sup>92</sup> Philippe Tétart (dir.), *Histoire du sport en France : du second empire au régime de Vichy*, Paris, Vuibert, t. 1 et 2, 2007.

<sup>93</sup> Michaël Attali, Jean Saint-Martin (dir.), *Dictionnaire culturel du sport*, Paris, Armand Colin, 2010. Seul un article est dédié au « plaisir » p. 521.

<sup>94</sup> Jan Plamper, « Perspectives in the History of Emotions », *The History of emotions...*, *op. cit.*, p. 251-296.

<sup>95</sup> Georges Vigarello, *Le sentiment de soi... op. cit.*, p. 241-242. Cet ouvrage s'inscrit dans une lignée de chercheurs s'intéressant à l'histoire de la perception du corps : Jean Starobinski, « Brève histoire de la conscience du corps », *Revue française de psychanalyse*, vol. 45/2, 1981, p. 261-280 ; Denis Forest, « Le concept de proprioception dans l'histoire de la sensibilité interne », *revue d'histoire des sciences*, n°57, 2004, p. 5-31 ; Roselyne Rey, *Histoire de la douleur*, Paris, Le Découverte, 2000 ; Gérard Seignan, *La fatigue : une histoire de ses théories du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècles*, thèse de doctorat sous la direction de Serge Fauché, Bordeaux 2, 2007.

« Passions sportives » de Christian Bromberger au sein du 3<sup>e</sup> volume de l'*Histoire des émotions* ne met pas en lumière l'expérience intime du pratiquant, se focalisant davantage sur l'émotion collective des spectateurs vis-à-vis du spectacle sportif<sup>96</sup>. L'auteur s'inscrit dans une démarche éliasiennne, caractérisant la pratique comme une « libération contrôlée des émotions », et dont Rosenwein a su montrer les limites. C'est finalement au cœur de travaux déjà anciens que se situent les pistes les plus stimulantes. J'ai déjà mentionné les travaux de Pierre Charreton sur la littérature sportive, Gérard Bruant et la construction sociale du geste athlétique. Je pourrais rajouter ceux d'André Rauch, et d'Anne Roger sur l'entraînement en course à pied, même si cette dernière ne consacre qu'un très court chapitre sur la part des sensations en demi-fond<sup>97</sup>. Les apports bibliographiques s'assemblent à la manière d'un *puzzle*, sans jamais approfondir la question spécifique des sensibilités sportives. Un vaste chantier s'ouvre, aussi passionnant qu'ardu.

## À propos des sources

« [...] pas de documents, pas d'histoire »<sup>98</sup>

### a) Sources imprimées

Entreprendre une histoire des sensibilités à l'effort en course à pied au début du 20<sup>e</sup> siècle suppose une réflexion relative aux sources à mobiliser, « à la fois nombreuses et pauvres »<sup>99</sup>. Lorsque j'ai commencé à constituer un état des sources, je me suis demandé quels types de documents peuvent me permettre d'accéder au plus près de l'intimité du coureur à pied. Les imprimés et manuscrits représentent une première piste, les sensibilités étant gourmandes en mots. Les historiens ayant travaillé sur la question du sensible distinguent grossièrement deux grandes catégories : les « sources du moi » relatives à l'écriture de soi, correspondances, littérature, carnets intimes, mémoires, etc. ; et les sources normatives, prescriptrices de normes émotionnelles à l'instar des discours des médecins, des philosophes, des théologiens ou des moralistes<sup>100</sup>. Faire dialoguer ces sources n'est pas simple. Christophe

---

<sup>96</sup> Christian Bromberger, « Passion sportive », Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello, *Histoire des émotions*, t. 3 : *De la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 2017, p. 446-459.

<sup>97</sup> André Rauch, *Le corps en Education Physique : histoire et principes de l'entraînement*, Paris, PUF, 1982 ; Anne Roger, *L'entraînement en athlétisme en France... op. cit.*, p. 187-190.

<sup>98</sup> Charles-Victor Langlois, Charles Seignobos, *Introduction aux études historiques*, Paris, Kimé, 1992 [1898], p. 29.

<sup>99</sup> Quentin Deluermoz *et al.*, « Ecrire l'histoire des émotions... », art. cité.

<sup>100</sup> Voir entre autres : Alain Corbin, « Histoire et Anthropologie Sensorielle », art. cité, p. 16-17 ; Anne-Emmanuelle Demartini, « Sensibilité(s) », dans Claude Gauvard, Jean-François Sirinelli (dir.), *Dictionnaire de l'historien*, Paris, PUF, 2015, p. 644-645 ; Jan Plamper, *The History of emotions...*, *op. cit.*, p. 33-39.

Granger remarque en effet une découpe du social en « champs » de plus en plus spécialisés au 20<sup>e</sup> siècle, qui entraîne une difficile articulation entre les différents discours : médicaux, journalistiques, sportifs, etc., ayant leurs logiques propres<sup>101</sup>. Ce constat mérite quelques nuances, en particulier concernant le domaine sportif. Pour reprendre l'exemple de Marc Bellin du Coteau, ce docteur en médecine trempe sa plume pour de grands journaux sportifs, des manuels d'entraînement en course à pied, un traité d'éducation physique ou des revues spécialisées comme *Les Nouvelles médicales de Paris* dès 1927, sans que son discours sur l'effort physique ne varie d'un iota. Des interrelations existent entre les champs car les acteurs qui s'y épanchent possèdent plusieurs casquettes : entraîneurs, chroniqueurs, médecins, sportifs. Dès lors, il s'avère délicat de distinguer avec certitude les textes qui relèveraient du « normatif » et ceux relevant de l'écriture de soi. L'exemple des manuels d'entraînement est symptomatique. Textes initialement destinés à orienter les pratiques des athlètes en leur offrant une méthode rationnelle d'entraînement, ces ouvrages sont, pour la plupart, rédigés par d'anciens champions qui ne font que s'appuyer sur leur propre expérience pour donner des conseils, le tout agrémenté d'anecdotes personnelles pour rendre le récit plus vivant. Dans quelle case peut-on ranger le livre de Jean Bouin et André Glarner *Comment on devient champion de course à pied* paru en 1912<sup>102</sup> ? Est-ce un manuel d'entraînement ou une autobiographie ? Un texte normatif ou une « source du moi » ? Il serait vain de tenter une quelconque nomenclature. Sur le plan du contenu de ces textes, le terrain est tout autant miné : « l'intime échappe »<sup>103</sup>. Non seulement il est moins aisé d'accéder à l'expérience sensible en elle-même qu'aux modèles livrés par les sources dites « normatives », mais quand bien même, l'écriture de soi ne traduit pas toujours fidèlement l'expérience vécue. Pour ma part, dès que je lis une tirade sur les sensibilités à l'effort, que ce soit dans la presse ou dans un ouvrage littéraire, je me demande si l'écrivain tente de traduire l'expression d'une émotion intime, individuelle, ou s'il ne développe qu'un discours générique sur les émotions partagées et reconnues par les athlètes. Plus qu'une authentique restitution langagière, la construction et la transformation d'un récit empreint de clichés rhétoriques s'avèrent piégeuses sans un effort de

---

<sup>101</sup> Christophe Granger dans sa thèse estime que l'agencement et la recherche de sens dans le croisement des discours s'avèrent difficile. Le simple assemblage comme un *puzzle* ne suffit pas, d'où un effort supplémentaire de contextualisation, s'intéresser aux trajectoires sociales et à l'autorité des auteurs de textes (Christophe Granger, *L'Ordre des corps. Éléments pour une sociologie historique des formes corporelles de la vie collective... op. cit.*, p. 59-60).

<sup>102</sup> Jean Bouin, André Glarner, *Comment on devient champion de course à pied*, Paris, Lafitte et Cie, 1912.

<sup>103</sup> Anne-Emmanuelle Demartini, « Sensibilité(s) », art. cité, p. 644.

contextualisation. Les mots ou expressions employés offrent de précieux indices à condition de prendre garde aux liens hâtifs entre le dit et l'éprouvé, le non-dit et le non éprouvé<sup>104</sup>.

Ces quelques mises en garde méthodologiques posées, j'entame la constitution de mon corpus. Toute recherche a un point de départ. Pour ma part, je suis parti des notes de Pierre Charreton, de Gérard Bruant, et d'Anne Roger, mobilisant de nombreux ouvrages et articles du premier 20<sup>e</sup> siècle, relatifs à l'entraînement athlétique ou la littérature sportive. De proche en proche, une multitude de documents, ouvrages et articles découverts à la lecture de ces sources viennent s'agréger au corpus. Je tiens à souligner ce point. Au-delà des recherches classiques par mots-clés au sein des catalogues numériques d'archives, une part non négligeable des documents consultés me sont suggérés par une publicité, une bibliographie, une note, ou un conseil de lecture dans les sources mêmes. Au total, je consulte une soixantaine d'œuvres littéraires qui évoquent de près ou de loin la course à pied : poésies, romans, récits d'expérience, essais, etc., entre 1907 et 1952. La littérature sportive, fleurissante dans les années 1920, offre d'importants témoignages sur les sensibilités à l'effort<sup>105</sup>. D'autre part, les manuels techniques, médicaux et scientifiques d'entraînement proposent un autre regard sur le sensible à l'effort, dans un objectif de performance ou de santé. Ces manuels décrivent avec précision les pratiques, les modalités, les qualités physiques et les techniques spécifiques de courses derrière lesquels se glissent en filigrane les représentations du corps à l'effort. Une cinquantaine d'ouvrages a été consulté sur la période 1895-1946. D'autres manuels, précis, ou thèses ayant trait à la psychologie et la physiologie de l'effort physique ainsi qu'aux perceptions du corps sont dépouillés afin de prendre du recul sur le strict milieu athlétique : près de cinquante ouvrages à vocation scientifique entre 1885 et 1942.

Les périodiques peuvent également constituer un relais important d'expression des sensibilités. Au tournant du 20<sup>e</sup> siècle, l'information sportive s'étaye. L'écriture journalistique ne se contente plus de rapporter les résultats sportifs bruts, mais agrmente le récit en décrivant les péripéties de course, l'intensité de l'effort, la beauté du spectacle, et plus généralement

---

<sup>104</sup> Alain Corbin, « Le Vertige des foisonnements... », art. cité, p. 103–126.

<sup>105</sup> Alain Corbin rappelle tout de même que la littérature doit être traitée avec précaution : « la littérature parle d'abord d'elle-même, de ses modèles, des codes et des normes qui la régissent, de la réception visée par l'auteur » (*Ibid.*, p. 124-125). Les récits peuvent témoigner d'une sensibilité à l'œuvre en société, mais peuvent tout autant compenser un manque, mettant en lumière justement ce que la société n'offre pas. Cependant, Corbin s'attarde sur la littérature de fiction, or le propre de la littérature sportive dans les années 1910-1920 est l'intention de coller au réel, de traduire le plus fidèlement possible les sensations, émotions, sensibilités ressenties par les athlètes. Une vigilance est de mise.



l'ambiance du stade<sup>106</sup>. La figure du champion est célébrée dans les colonnes, à l'aide de l'image. Les premiers grands quotidiens sportifs comme *Le Vélo* dès 1892, *L'Auto* à partir de 1900, mais aussi d'autres titres plus éphémères viennent progressivement damer le pion à la presse mondaine élitiste en vogue dans la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle<sup>107</sup>. S'affirment également les hebdomadaires sportifs richement illustrés comme *La Vie au grand air* (1898-1922) de Pierre Laffitte, *Sporting. Revue hebdomadaire illustrée de boxe et de tous les sports* (1910-1936), *Le Miroir des sports* (1920-1944), et bien d'autres. Au prisme du sensible, je privilégie les journaux laissant le plus de place aux commentaires sur les courses, et aux récits d'expérience. Cinq grands périodiques sont retenus dans notre corpus : le quotidien *L'Auto* (1910-1940) ; les hebdomadaires *La Vie au grand air : revue illustrée de tous les sports* (1910-1922) ; *Le Miroir des sports* (1920-1939) ; *L'Écho des sports. Organe hebdomadaire de tous les sports* (1910-1938)<sup>108</sup> ; et *Match-L'Intran* (1926-1938). Ces périodiques sont tous disponibles en accès libre sur la bibliothèque numérique de la Bibliothèque Nationale de France « Gallica ». Il aurait été possible de choisir bien d'autres périodiques, mais au regard de leur représentativité dans le milieu sportif de l'époque, ils offrent un bon aperçu des discours tenus sur les sensibilités à l'effort<sup>109</sup>. En ce qui concerne l'échantillonnage, l'ensemble des numéros sont dépouillés pour les hebdomadaires, et la première semaine du mois, tous les trois mois, pour le quotidien *L'Auto*. Des exceptions demeurent, notamment lors des grandes épreuves pédestres : les cross des Nations, les Jeux Olympiques ou les records du monde. Ces événements ont une résonance en dehors du seul cercle athlétique, c'est pourquoi je croise lorsque cela est possible les informations données dans la presse spécialisée avec les articles de la presse généraliste. Il s'agit essentiellement des rubriques sportives de *Paris-Soir*, *L'Intransigeant*, *Le Journal*, *Comoedia*, et *Excelsior*.

Enfin, les périodiques ne se limitent pas aux seuls journaux grand public. Les bulletins émanant des clubs ou des fédérations apportent un autre regard sur la chose athlétique, plus proche des préoccupations de terrain. Les informations apportées relatives aux budgets, aux équipements, à l'organisation des différentes sections sont parfois arides, descriptives, moins

---

<sup>106</sup> Michaël Attali, « Introduction générale », *Sports et Médias. Du 19<sup>ème</sup> siècle à nos jours*, Biarritz, Atlantica, 2010, p. 16-17.

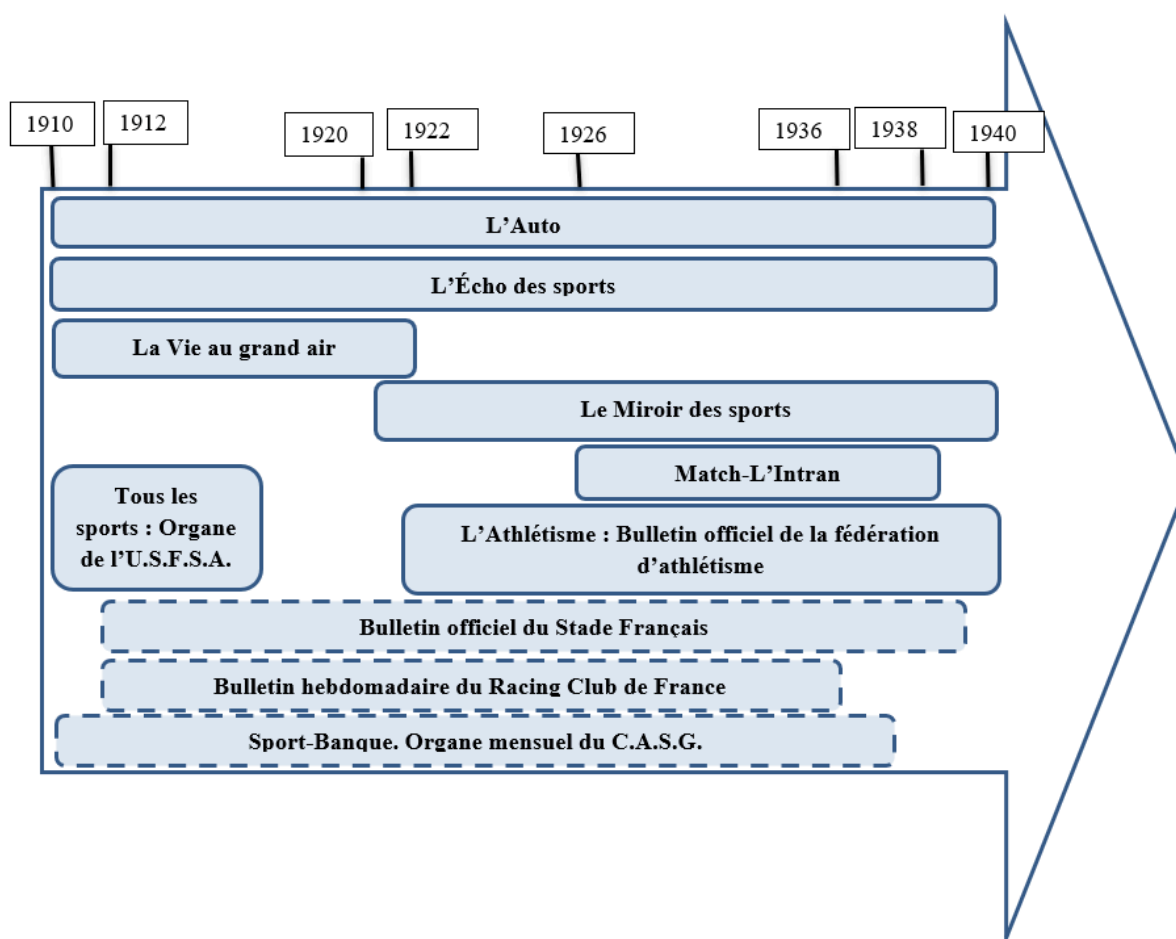
<sup>107</sup> Pour ne prendre que l'exemple de *L'Auto*, Philippe Tétart estime que sa diffusion moyenne annuelle passe de 30 000 tirages par jour en 1903 à 50 000 en 1906, 100 000 en 1909, 120 000 en 1912 et 140 000 en 1913. Ces chiffres peuvent monter à 320 000 pour le mois de juillet 1914. En 1912, *L'Auto* pointe au septième rang des tirages nationaux (Philippe Tétart, « De la balle à la plume. La première médiatisation des passions sportives (1854-1939) », dans Philippe Tétart (dir.), *Histoire du sport en France... op. cit.*, 2007, t. 1, p. 305-306).

<sup>108</sup> *L'Écho des sports* devient quotidien entre 1919 et 1931, avant de redevenir hebdomadaire.

<sup>109</sup> Édouard Seidler, *Le sport et la presse*, Paris, Armand Colin, 1964.

portées sur l'emphase. Elles donnent cependant une idée plus précise de la vie des fédérations, des clubs, et de l'horizon d'attente des athlètes. Les organes hebdomadaires de l'USFSA (1910-1914), de la Fédération Française d'Athlétisme (FFA) (1921-1940), ainsi que les bulletins officiels de trois grands clubs omnisports parisiens — le Club Athlétique de la Société Générale (CASG), le Racing Club de France (RCF), et le Stade Français — sont analysés, malgré les nombreux numéros manquants<sup>110</sup>. Une fois encore, d'autres choix auraient été possibles, par exemple en allant davantage chercher à comprendre le fonctionnement de plus petits clubs, en province notamment. Il n'en demeure pas moins que ces grands clubs, avec leurs entraîneurs compétents, leur nombre de licenciés, leurs champions internationaux, leur implication au sein de la fédération, s'assument comme la figure de proue du milieu athlétique.

Figure 2 : Périodiques consultés entre 1910 et 1940



En plus de ces nombreux imprimés, la période de la Première Guerre mondiale entre 1914 et 1919 nécessite un corpus de sources bien spécifique. Les carnets et correspondances de

<sup>110</sup> En ce qui concerne les organes de l'USFSA et de la FFA, l'ensemble des numéros sont disponibles sur Gallica. En revanche, de nombreux numéros manquent pour les bulletins de clubs, consultés à la BNF.

guerre peuvent permettre de connaître la pratique athlétique des poilus et leur rapport aux sensibilités à l'effort au front. Je m'appuie sur les notes de Paul Dietschy, spécialiste de l'histoire du sport pendant la Grande Guerre, afin de cibler dans un premier temps des carnets qui évoquent directement la question sportive<sup>111</sup>. Je m'oriente ensuite vers des correspondances de poilus ayant une mission d'agent de liaison, particulièrement soumis aux courses incessantes en première ligne. Au total, je dissèque une petite vingtaine de carnets de guerre. Les témoignages sur la vie des poilus ont aussi leur place dans les journaux de tranchées comme *La Baïonnette*, *L'Image de la guerre*, ou *Le cafard muselé : organe des « foyers du soldat »* n°23, 27, 42 et 43. Le journal *Sporting*, qui propose une « série de la guerre » dès octobre 1914, fait l'objet d'une analyse systématique pour l'ensemble des numéros, en plus des périodiques *L'Auto*, *L'Écho des sports*, *La Vie au grand air*, et des bulletins de clubs. Enfin, sur le plan « normatif », une dizaine de manuels militaires et scolaires me renseigne sur l'entraînement physique des soldats, la place du sport et en particulier de la course à pied à l'armée ou dans les sociétés conscriptives, et plus généralement les attentes du Grand Quartier Général (GQG).

La plupart des documents susmentionnés sont facilement accessibles à la BNF et à l'Institut National du Sport, de l'Expertise et de la Performance (INSEP). Malgré mes craintes initiales pour accéder à des documents pertinents au regard de mon objet de recherche, je fais face au contraire à une montagne de sources. Il est toujours possible d'en consulter plus, d'analyser davantage de textes, se laisser tenter par une dernière recherche, étoffer son corpus, intrigué par un nouveau filon à exploiter. Il faut pourtant renoncer, considérer une masse critique de sources, suffisante pour penser convenablement la problématique de l'objet sur le plan diachronique, sans toutefois s'éparpiller dans un « bruit documentaire » fastidieux plus que fécond. C'est un arrachement douloureux à la curiosité. La bibliothèque numérique de la BNF « Gallica » accentue ce vice de l'historien. Passant de très nombreuses journées dans les centres de documentation de Paris, je trouve également une quantité de sources en ligne. La reconnaissance optique de caractères (OCR) permettant des recherches par mots-clés, par proximité de mots, ou par géolocalisation, fait de Gallica un outil remarquable, me faisant gagner un temps précieux, au risque parfois de perdre le « goût de l'archive »<sup>112</sup>.

---

<sup>111</sup> Paul Dietschy, *Le Sport et la Grande Guerre*, Paris, Chistera, 2018.

<sup>112</sup> Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, Paris, Points, 1997 [1989].

Figure 3 : Une journée à la Bibliothèque Nationale de France. Site François Mitterrand



Paradoxalement, ce foisonnement documentaire n’immunise pas l’historien contre le doute, et le sentiment d’échec face aux impasses. Lorsque je contacte le Centre de documentation de la FFA dans le but de trouver des sources me permettant de comprendre le rapport à l’effort des athlètes au plus près des pratiques, comme des carnets d’entraînement, la responsable m’explique que le Centre ouvert depuis 1980 ne conserve que des documents datant pour les plus anciens des années 1960. Seuls quelques annuaires et fichiers administratifs sans liens directs avec le sport portent un millésime antérieur. Je suis rapidement redirigé vers la commission de la documentation et de l’histoire de l’athlétisme, dont les bénévoles œuvrent avec passion pour dresser des portraits d’athlètes, retracer l’histoire des stades, des compétitions, des records, mettre au jour d’innombrables palmarès<sup>113</sup>. Le président Luc Volland m’explique qu’il sera difficile de trouver ce type de document, en dehors des imprimés que j’ai d’ores et déjà analysés. Mis à part le bulletin officiel de la Fédération entre 1910 et 1940, je finis par abandonner l’idée de trouver davantage de documents d’ordres institutionnels, relatifs à la FFA ou l’USFSA. Ce renoncement n’est qu’un exemple parmi d’autres. Lors de ma visite au Musée National du Sport à Nice, certains fonds portant le nom d’athlètes fameux — les fonds Pierre Lewden, Gaston Ragueneau, Jules Ladoumègue, Braga-Montherlant, André Obey, Marcel Berger, entre autres — laissaient augurer de riches investigations. Or, ces cartons ne contiennent finalement que de maigres coupures de presse, des correspondances illisibles, et d’autres documents sans lien avec la course à pied. Même aridité aux Archives Nationales sur le site de Pierrefitte-sur-Seine, accumulant les dossiers administratifs, politiques, et financiers autour des évènements sportifs. Je ne voudrais pas laisser penser que l’historien du sensible n’a

---

<sup>113</sup> Le site de la Commission de la documentation et de l’histoire est facilement accessible sur internet : <http://cdm.athle.com/> consulté le 20/09/2021 à 20h03.

pas à y mettre les pieds. Au contraire, le détour par les archives judiciaires, policières, administratives peut s'avérer opportun<sup>114</sup>. Cependant, les sources ne se révèlent qu'à ceux qui posent la bonne question aux traces laissées par le passé, fussent-elles *a priori* sans lien avec les sensibilités en course à pied<sup>115</sup>. Je ne suis, pour l'heure, pas encore parvenu à « faire parler les choses muettes »<sup>116</sup>. Les tentatives de « quantification » du sensible n'offrent guère plus de certitudes. Au cours de mon Master 2, j'avais constitué une base de données à partir des articles de presse évoquant la question des sensibilités à l'effort en course à pied, au moyen d'un « thésaurus ». Cette méthode consiste à indexer chaque article en lui apposant un ou plusieurs « qualificatifs » normalisés autour des sensibilités à l'effort. L'objectif était de pouvoir observer, par l'intermédiaires d'analyses factorielles des correspondances, les tendances et les évolutions des sensibilités en fonction des années, du type d'article, des disciplines athlétiques, et de toute autre variable qualitative<sup>117</sup>. Les résultats se sont avérés pour la plupart insatisfaisants, mais la piste du quantitatif ne doit pas être abandonnée pour les travaux à venir<sup>118</sup>.

## b) Sources audiovisuelles

Les imprimés occupent une place centrale dans mon corpus car les mots se font véhicules du sensible. La culture de la Belle Époque et la diffusion de l'écrit catalysent « l'ère triomphante du livre »<sup>119</sup>. Mais au-delà du texte, il est possible de « fabriquer son miel » avec d'autres fleurs aux couleurs non moins chatoyantes<sup>120</sup>. Les sensibilités se disent aussi « en creux », dans l'architecture et l'équipement d'un stade pensé pour stimuler l'expérience du spectateur, ou dans les techniques respiratoires valorisant l'inspiration nasale, censée limiter l'essoufflement. Les sensibilités sont parfois tues, voire masquées à l'instar de l'athlète ne laissant transparaître aucune défaillance malgré l'âpreté de l'effort. Le recours aux images et aux films permet, en contrepoint du texte, d'affiner les représentations collectives de l'effort, valorisant l'expression ou le mutisme des affects. Il aurait par exemple été dommage de passer

---

<sup>114</sup> Lucien Febvre invite l'historien à consulter les archives judiciaires, et plus largement les « documents moraux » (Lucien Febvre, *Combats pour l'Histoire*, *op. cit.*, p. 235). Voir aussi Quentin Deluermoz *et al.*, « Ecrire l'histoire des émotions... », art. cité.

<sup>115</sup> Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Points, 2014 [1996], p. 81 ; Henri-Irénée Marrou, *De la connaissance historique*, Paris, Point, 2016 [1954], p. 56-63.

<sup>116</sup> Lucien Febvre, *Combats pour l'Histoire*, *op. cit.*, p. 428.

<sup>117</sup> Aurélien Chèbre, « Rythmes du stade »... *op. cit.*, p. 180-191 [Annexes n°1 et 2].

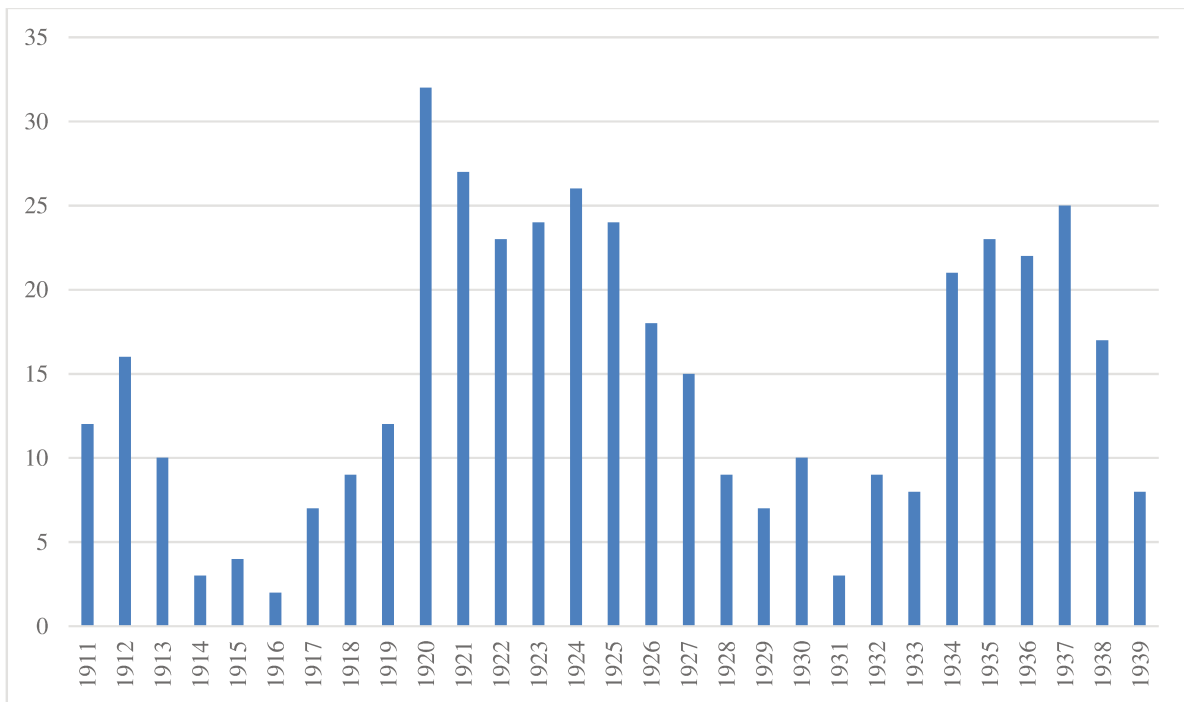
<sup>118</sup> La piste de l'analyse lexicométrique d'un corpus donné serait par exemple à creuser.

<sup>119</sup> Pascale Goetschel, Emmanuelle Loyer, *Histoire culturelle de la France. De la belle époque à nos jours*, Paris, Armand Colin, 5<sup>e</sup> édition, 2018, p. 9-10. Voir aussi le livre important de Dominique Kalifa *et al.*, *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011.

<sup>120</sup> Lucien Febvre, *Combats pour l'Histoire*, *op. cit.*, p. 428.

à côté du premier film documentaire sur la course à pied, conservé à la BNF. « Le Mile » réalisé par Jean Lods en 1932, retrace durant près de 40 minutes l’entraînement et la tentative de record du *mile* anglais par Jules Ladoumègue<sup>121</sup>. Les archives Gaumont-Pathé à Saint-Ouen inventorient de leur côté plus de 430 séquences vidéo émanant des actualités filmées, ayant trait à la course à pied, entre 1911 et 1939.

Figure 4 : Nombre de séquences vidéo sur la course à pied entre 1911 et 1939, aux archives Gaumont-Pathé



Le *Gaumont-journal* dès 1911, le *Pathé-journal* à partir de 1920, et l’*Éclair-journal* après 1922 proposent des capsules comprises entre 20 secondes et 3 minutes au sein desquelles sont présentés les résultats d’une compétition, des portraits ou des documentaires athlétiques, parmi bien d’autres sujets d’actualité. S’il faut attendre les années 1930 pour que le cinéma devienne une « industrie culturelle » touchant les masses<sup>122</sup>, le tournant des années 1910 amorce une dynamique. Dans les salles de cinéma fixes qui se créent progressivement en France, les séances s’allongent. Les deux à trois heures de programmes mélangent des tableaux d’actualité — dont le *Pathé-journal* hebdomadaire en 1908 est le premier du genre — des films de 10 à 20 minutes de genre varié, des attractions entrecoupées d’un ou plusieurs entractes, puis le « grand film » de plusieurs dizaines de minutes<sup>123</sup>. La particularité de ces actualités cinématographiques est

<sup>121</sup> Jean Lods, *Le Mile*, Filmtac, 1932, 39’28”, Archives audiovisuelles de la BNF, NUMAV-44276.

<sup>122</sup> Fabrice Montebello, « La naissance d’une industrie culturelle (1929-1940) », *Le cinéma en France depuis les années 1930*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 4.

<sup>123</sup> Pascale Goetschel, Emmanuelle Loyer, *Histoire culturelle de la France... op. cit.*, p. 39.

qu'elles ne s'adressent pas exclusivement aux adeptes de la course à pied, contrairement aux manuels d'entraînement ou à la presse spécialisée. Les opérateurs d'actualité, « chasseurs d'images » sur le terrain, puis les développeurs sélectionnant les pellicules pour le montage final de la bobine, jouent d'une grammaire cinématographique permettant aux néophytes d'apprécier l'effort des athlètes<sup>124</sup>. Sans surinterpréter les choix opérés, largement soumis aux contraintes de la technique et aux conditions de prise de vue, une trame narrative se dégage dans la plupart des extraits : « Carton introductif — départ — franchissement d'un obstacle ou course au cœur de l'action — arrivée — portrait ».

Figure 5 : Carton introductif de l'Éclair Journal (24 juin 1936)<sup>125</sup>



En plus de l'ambiance de course et des commentaires éventuels, la dynamique des plans (panoramique, *travelling*, gros plans, ralentis, etc.) représente un indicateur pertinent pour saisir la mise en scène de l'effort athlétique<sup>126</sup>. Cette grille de lecture permet de dégager une trajectoire propre aux actualités filmées dans la fabrique de l'information sportive des années

<sup>124</sup> Pour comprendre le rôle des différents professionnels œuvrant dans l'ombre pour créer les actualités filmées, de la prise d'images à la distribution, de 1895 jusqu'à 1943, voir Jean Coupan, André Castelot, *La machine à écrire l'histoire*, France Actualité, 1943, 12'41'', Archives INA.

<sup>125</sup> Carton introductif, *Éclair Journal*, 24 juin 1936, Archives Gaumont-Pathé, 3626EJ 25973, 40'', noir et blanc, sonore.

<sup>126</sup> Après avoir longtemps tâtonné pour construire une grille d'analyse des actualités filmées, j'ai finalement retenu des critères relatifs, d'une part, à l'identification des documents (nom du journal, cote, date de production, muet/parlant, format), d'autre part au contenu des films (titre du carton/événement, discipline athlétique, trame narrative/enchaînement de plan, dynamique des plans, commentaires et analyses).

1910 aux années 1930, tout en croisant ces sources avec les imprimés, en particulier lors des grands évènements athlétiques<sup>127</sup>.

En complément des films, je m'oriente rapidement vers la radiodiffusion, grand média populaire, dont les émissions naissantes dans les années 1920 se professionnalisent à partir des années 1930<sup>128</sup>. Dès 1923, le « Parleur inconnu » Edmond Dehorter retransmet le match de boxe Carpentier-Nilles depuis le stade Buffalo<sup>129</sup>. Avec Jean Antoine, Alex Virot et Georges Briquet, ces journalistes, connus davantage pour leur voix que pour leur plume, constituent les pionniers du radioreportage sportif en France, faisant vivre les émotions des grandes épreuves cyclistes ou des matchs de boxe<sup>130</sup>. Dans l'espoir d'appréhender la place qu'occupe la course à pied dans le paysage radiophonique, je prospecte dans les fonds de l'INAthèque. Après maintes recherches et discussions avec le personnel de l'Institut National de l'Audiovisuel (INA), les émissions radios disponibles avant les années 1940 semblent se faire rares. Cécile Méadel remarquait déjà la difficulté d'accès aux sources directes, au son, tant les enregistrements restent lacunaires avant la Seconde Guerre mondiale. Les programmes des émissions publiés dans le détail par les journaux spécialisés comme *Radio-Magazine*, *Mon Programme*, ou *Les Cahiers de Radio-Paris*, offrent une alternative intéressante, mais demeurent imprécis en raison des changements intervenus entre l'impression des programmes et la diffusion effective des émissions<sup>131</sup>. Je décide alors de changer de stratégie de recherche. En m'intéressant aux émissions diffusées après 1940, jusqu'aux années 1960, je parviens à accéder à quelques témoignages d'anciens athlètes et entraîneurs en activité dans les années 1910-1930. Ainsi, Jules Ladoumègue, Charles Poulenc, André Murlon, ou Gaston Ragueneau se prêtent au jeu de l'interview, racontant leurs souvenirs pour la Radiodiffusion-Télévision Française (RTF). Ce détour historique me donne l'occasion d'entendre, outre les anecdotes sur la vie sportive de l'Entre-deux-guerres, la voix singulière des athlètes d'autrefois. Je regrette malgré tout de ne

---

<sup>127</sup> Marc Ferro invitait l'historien dès 1973 à considérer le film comme un objet d'étude légitime, en évitant de le reléguer en simple contrepoint d'un savoir livresque : « Partir de l'image, des images. Ne pas chercher seulement en elles illustration, confirmation, ou démenti à un autre savoir, celui de la tradition écrite. Considérer les images telles quelles, quitte à faire appel à d'autres savoirs pour les mieux saisir. » (Marc Ferro, « Le film, une contre-analyse de la société ? », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 28<sup>e</sup> année, n°1, 1973, p. 113). Toute la difficulté de l'analyse réside dans « la prise en compte des deux corps de l'image cinématographique : son corps esthétique et son corps culturel. » (Dimitri Vezyroglou, *Pour une histoire culturelle du cinéma*, dossier présenté pour l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches, Université de Lorraine, volume 1, 2019, p. 71).

<sup>128</sup> Pascale Goetschel, Emmanuelle Loyer, *Histoire culturelle de la France... op. cit.*, p. 90.

<sup>129</sup> Cécile Méadel, *Histoire de la radio des années 1930. Du sans-filiste à l'auditeur*, Paris, Anthro/INA, 1994, p. 272-275.

<sup>130</sup> Guy Bernède (dir.), « Sport et Radio, l'épopée du radioreportage sportif », *Cahiers d'Histoire de la Radiodiffusion*, n°79, Janvier-Mars 2004, p. 16.

<sup>131</sup> Cécile Méadel, *Histoire de la radio des années 1930... op. cit.*, p. 227. Ces programmes offrent néanmoins une bonne idée de la place qu'occupent les sports et en particulier la course à pied dans la grille des programmes.



pas être en mesure d'apprécier les radioreportages, les chroniques sportives, les causeries en tout genre avant 1940 autrement que par de trop rares *verbatim* dans la presse. Elles ne peuvent retranscrire le rythme, le timbre, l'élocution, l'intonation des voix, ni l'ambiance de course. À partir des années 1920, la radiodiffusion comme les actualités filmées constituent de nouvelles médiations culturelles des émotions athlétiques venant s'agréger aux textes, touchant un public toujours plus large. Il convient néanmoins d'observer une certaine prudence dans les interprétations, notamment sur l'influence que peuvent avoir ces documents audiovisuels sur les sensibilités des athlètes à l'effort : « Les médias imposent moins leur système de normes qu'ils ne confirment celui des récepteurs »<sup>132</sup>. Comme pour les imprimés, les actualités cinématographiques et les émissions radio — profitant d'un engouement inédit du public pour la chose sportive — parlent de la communauté émotionnelle des coureurs à pied plus qu'elles ne la construisent. Au mieux apparaissent-elles comme une ressource, aidant l'athlète comme le non-initié à s'approprier les codes d'une communauté singulière.

### c) Une lecture personnelle des sources

Faut-il être athlète pour comprendre les athlètes ? Est-il besoin de vivre les sensations que procurent la course à pied pour interpréter convenablement l'expression des sensibilités d'autrefois ? Ces questions peuvent sembler triviales, mais la lecture des sources n'est pas neutre, dépourvue d'un regard personnel. La sociologue Sylvaine Derycke s'interroge par exemple, dans le cadre de son doctorat, sur la proximité entre son objet de recherche — les croyances et pratiques rituelles de sportifs de haut niveau en athlétisme — et sa propre pratique sportive, étant elle-même athlète à l'INSEP. Son cheminement épistémologique et méthodologique l'amène à privilégier une forme d'« immersion réflexive », où la compréhension de l'autre passe par la compréhension de soi<sup>133</sup>. Pour ma part, je n'ai pas eu la chance de côtoyer directement les athlètes du premier 20<sup>e</sup> siècle. Par ailleurs, mon expérience de la course à pied reste modeste. J'ai bien foulé la cendrée quelques années en club, participé à des compétitions sur route, et au cross-country scolaire, mais ma spécialité reste le judo. Ma formation en Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives (STAPS) m'a permis en outre de m'initier à de nombreux autres sports. Le plaisir que j'éprouve à progresser dans ces disciplines variées est presque toujours de l'ordre du sensible. La sensation de glisse en ski

---

<sup>132</sup> Laurent Martin, « La question des normes, entre le paradigme des effets et celui des usages », dans Pascale Goetschel, François Jost, Myriam Tsikounas (dir.), *Lire, voir, entendre. La réception des objets médiatiques*, Paris, Publication de la sorbonne, 2010, p. 24.

<sup>133</sup> Sylvaine Derycke, « La pensée d'un vécu ou le vécu d'une pensée : tours et détours réflexifs », *Diversités Recherches et Terrains (DIRE)*, n°2, 2012, p. 3-14.

de fond ou en natation, la sensation de bascule en judo précédant la chute, la sensation du franchissement rasant en haies, sont autant de « marqueurs somatiques »<sup>134</sup> : apprentissages mystérieux, enfouis dans le « noir du corps »<sup>135</sup>. Ma propre expérience de course, aussi humble soit-elle, ne risque-t-elle pas, en conséquence, d'inhiber l'esprit critique, d'écorner la posture d'« innocence » qu'évoquent Alain Corbin et Christophe Granger, au risque de l'anachronisme<sup>136</sup> ? La recherche d'un « légitime écart » vis-à-vis des sources, ne s'oppose pas aux affects de l'historien<sup>137</sup>. Jan Plamper invite par exemple les chercheurs à tenir un journal de terrain sur les émotions ressenties pendant le travail archivistique<sup>138</sup>. L'amitié qui se noue avec l'objet de recherche, sans tomber dans une fusion inhibant la critique, autorise un autre regard, « introduit de la signification »<sup>139</sup>. Par la pratique de la course à pied, par sympathie musculaire, je gagne en acuité dans la lecture des corps, comme une grille de lecture incorporée, me permettant d'interpréter les sources sans être naïf face à certains récits d'athlètes.

En retour, le contact des archives modifie aussi mon propre répertoire sensoriel à l'effort. Les écrivains sportifs dès les années 1920 parviennent à mettre des mots justes sur des sensations qu'il demeure difficile de traduire encore aujourd'hui. Comme l'historien Pierre Charreton, j'éprouve de nouveaux plaisirs dans la pratique de la course à pied, suscités par la lecture de cette riche littérature sportive : « Personnellement, nous ne pouvons plus courir dans une forêt par un temps ensoleillé sans relire dans notre corps en en recomposant à notre manière les caractères, le chapitre de *Plaisirs des sports* sur “la matinée dans un bois” »<sup>140</sup>. Ainsi, la recherche de rigueur dans l'analyse historique ne doit pas interdire de questionner, à l'instar de Jules Michelet, les allers-retours incessants entre l'historien et son objet :

---

<sup>134</sup> Le lien entre la mémoire et les affects a déjà été largement étudié, notamment par Antonio Damasio qui propose le concept de « marqueurs somatiques » (Antonio Damasio, *L'erreur de Descartes : la raison des émotions*, Paris, Odile Jacob, 2010 [1995], p. 229-275).

<sup>135</sup> Michel Serres, *Variations sur le corps*, Paris, Le Pommier, 2013, p. 38-41.

<sup>136</sup> Alain Corbin, « Le Vertige des foisonnements... », art. cité, p. 106 ; Christophe Granger, « Retour sur la méthode », art. cité, p. 175. Ces historiens s'appuient notamment sur les travaux d'Alphonse Dupront. Cette réflexion n'est pas neuve. L'historien spécialiste de l'hôpital Christian Chevandier estime que son expérience professionnelle en tant qu'agent de service puis infirmier en hôpital dans les années 1980 l'aide à comprendre le vocabulaire ou les pathologies évoquées dans les textes, lui faisant gagner du temps. En revanche, cette expérience n'est nullement indispensable, et suppose un recul critique : l'hôpital des années 1980 n'a pas grand-chose à voir avec l'hôpital de l'Entre-deux-guerres (Christian Chevandier, « Objet de recherche, méthodes et sources en histoire », *Recherche en soins infirmiers*, n°109, 2012, p. 33-36).

<sup>137</sup> Ludvine Bantigny, *L'œuvre du temps. Mémoire, histoire, engagement*, Paris, Editions de la Sorbonne, 2019, p. 122.

<sup>138</sup> Jan Plamper, « Perspectives in the History of Emotions », *The History of emotions...*, op. cit., p. 293. Ce dernier propose également d'entreprendre une histoire des émotions d'historiens.

<sup>139</sup> Arlette Farge, *La vie fragile : violence, pouvoirs et solidarités à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Point, 2016, p. 10. Nous reprenons la notion d'« amitié » ou de « sympathie » entre l'historien et son objet à Henri-Irénée Marrou, *De la connaissance historique*, op. cit., p. 93.

<sup>140</sup> Pierre Charreton, *Les fêtes du corps...*, op. cit., p. 120.

L'œuvre n'est-elle pas colorée des sentiments, du temps, de celui qui l'a faite ? [...] En pénétrant l'objet de plus en plus, on l'aime, et dès lors on le regarde avec un intérêt croissant. Le cœur ému à la seconde vue, voit mille choses invisibles au peuple indifférent. L'histoire, l'historien se mêlent en ce regard. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Là s'opère une chose que l'on n'a point décrite et que nous devons révéler : C'est que l'histoire, dans le progrès du temps, fait l'historien bien plus qu'elle n'est faite par lui. Mon livre m'a créé. C'est moi qui fus son œuvre.<sup>141</sup>

## De Bouin à Ladoumègue, une périodicité resserrée

L'épineuse question des dates, des périodes, des temporalités n'a pas encore été abordée. Il faut dire que l'étude des sensibilités ne se prête que difficilement au jeu du découpage en tranche, claustrant dans des bornes rigides un processus par nature évanescent<sup>142</sup>. Les historiens du sensible font en général le choix de la longue durée afin d'observer des mutations franches ou une bascule décisive. Georges Vigarello retrace par exemple l'histoire de la fatigue du Moyen-Âge à nos jours, avec pour aiguillon la diversification des territoires de la fatigue, l'individualisation progressive des charges, et l'aversion pour les contraintes<sup>143</sup>. Les ouvrages d'Alain Corbin parcourent plusieurs siècles : les 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles pour *Le Miasme et la jonquille* et *Le territoire du vide*, le 19<sup>e</sup> siècle pour *Les Cloches de la terre*, tandis que ses derniers livres proposent d'ambitieuses fresques de l'Antiquité à nos jours<sup>144</sup>. Les médiévistes français et anglo-saxons ne sont pas plus effrayés à l'idée de se frotter à mille ans d'histoire<sup>145</sup>. Nul besoin de lire davantage que le titre de ma thèse — « 1910-1940 » — pour comprendre que je m'inscris quelque peu à rebours de cette tendance. L'histoire des sensibilités au 20<sup>e</sup> siècle se prête peut-être plus aisément aux périodicités courtes au regard des sources nombreuses,

---

<sup>141</sup> Jules Michelet, « Préface de l'auteur (1869) », *Histoire de France*, t. 1, Paris, De Bonnot, 1976 [1833], p. 16-17. Cette citation fameuse illustre avec poésie les interrelations entre l'historien et son objet de recherche, mais Michelet va plus loin en assumant une forme de confusion voire de fusion. Jacques Le Goff démontre par exemple comment le Moyen-Âge de Michelet, tantôt « beau », tantôt « sombre », est autant le fruit de l'érudition que de son imagination, décalque de sa vie et de sa personnalité (Jacques Le Goff, « Les Moyen-Âge de Michelet », *Un Autre Moyen-Âge*, Paris, Gallimard, 1999, p. 23-47).

<sup>142</sup> Nous reprenons l'expression de la « découpe en tranches » de l'histoire à Jacques Le Goff. Selon lui, le terme de « périodisation » désigne l'« action humaine sur le temps et souligne que son découpage n'est pas neutre. » (Jacques Le Goff, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, Paris, Points, 2016 [2014], p. 12).

<sup>143</sup> Georges Vigarello, *Histoire de la fatigue. Du Moyen-Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 2020. Son ouvrage sur l'histoire de la perception du corps s'inscrit quant à lui entre les 16<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècle (Georges Vigarello, *Le sentiment de soi... op. cit.*).

<sup>144</sup> Voir en particulier Alain Corbin, *La Douceur de l'ombre. L'arbre, source d'émotions, de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Fayard, 2013 ; Alain Corbin, *La Fraîcheur de l'herbe. Histoire d'une gamme d'émotions de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Fayard, 2018.

<sup>145</sup> Damien Boquet, Piroska Nagy, *Sensible Moyen-Âge. Une histoire des émotions dans l'Occident médiéval*, Paris, Seuil, 2015 ; Barbara H. Rosenwein, *Generations of Feeling : A History of Emotions, 600-1700*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015. Si Rosenwein analyse une vaste période, elle précise également à la toute fin de son ouvrage sur les communautés émotionnelles paru en 2006 qu'observer les mutations des émotions dans l'histoire n'implique pas obligatoirement de s'inscrire dans la « lenteur glaciaire » de la longue durée Braudélienne. Il existe de grandes transformations dans le système d'émotions d'une société qui s'opèrent dans un court laps de temps (Barbara H. Rosenwein, *Emotional communities in the Early Middle Ages*, *op. cit.*, p. 202-203).

diverses, ainsi qu'aux mutations rapides de la société, sur les plans politiques, institutionnels, culturels, technologiques, etc.<sup>146</sup>. Resserrer la focale sur trente années rend possible une analyse des plus fines granulosités du sensible. À défaut de franches évolutions, les ressorts sous-jacents de la communauté émotionnelle des coureurs à pied sont mis à l'honneur, comme un passionné d'horlogerie moins attiré par la progression des aiguilles d'une montre que par ses rouages. Le risque d'une telle démarche serait d'asseoir une démonstration trop statique, sans perspective diachronique. Éviter cet écueil exige de retracer, avec Michel de Certeau, le jeu subtil entre l'inertie des traditions et les irruptions incertaines du changement, au sein de la culture athlétique :

Prise dans ces aspects conjoncturels, la culture oscille plus fondamentalement entre deux formes dont l'une ne cesse de faire oublier l'autre. D'un côté, elle est ce qui « permance » ; de l'autre, ce qui s'invente. Il y a d'une part les lenteurs, les latences, les retards qui s'empilent dans l'épaisseur des mentalités, des évidences et des ritualisations sociales, vie opaque, têtue, enfouie dans les gestes quotidiens, à la fois les plus actuels et millénaires. D'autre part, les irruptions, les déviations, toutes ces marges d'une inventivité d'où des générations futures extraîtront successivement leur « culture cultivée ». La culture est une nuit incertaine où dorment les révolutions d'hier, invisibles, repliées dans les pratiques — mais des lucioles, et quelquefois de grands oiseaux nocturnes, la traversent, surgissements et créations qui tracent la chance d'un autre jour.<sup>147</sup>

La lente incorporation des normes d'appréciation et d'expression des sensibilités par les athlètes, véhiculées par les recommandations des médecins, par l'éducation des corps à l'école ou les articles de presse, n'induit pas une uniformisation des pratiques. Les débats qui émaillent la communauté émotionnelle des athlètes autour des techniques de course à adopter ou des méthodes d'entraînement à privilégier sont autant d'« irruptions », de « déviations » et de « surgissements » propices aux mutations du répertoire sensible<sup>148</sup>. Les ressorts du changement sont donc moins de l'ordre de la rupture ou de l'évolution uniforme, que le fruit d'un dialogue parfois dissonant entre ce qui permance et ce qui s'invente.

Après avoir souligné les exigences d'une périodicité resserrée et le bégaiement des mutations relatives au sensible, il serait malhonnête d'affirmer que le choix des bornes fut une sinécure. Si « 1910 » et « 1940 » sont finalement retenues, d'autres options ont longtemps été

---

<sup>146</sup> Christophe Granger adopte par exemple un temps moyen pour étudier la moralisation des conduites sonores : entre 1945 et 1975 (Christophe Granger, « Le coq et le klaxon, ou la France à la découverte du bruit (1945-1975) », art. cité).

<sup>147</sup> Michel de Certeau, « Permanences : la frontière d'un silence », *La culture au pluriel*, Paris, Points, 1993, p. 211.

<sup>148</sup> Damien Boquet souligne également la plasticité de la communauté émotionnelle : « La communauté émotionnelle n'est pas un monde plein, mais délimite les contours d'une pluralité limitée d'événements. De cette pluralité découle une part d'incertitude, la possibilité que quelque chose de nouveau surgisse, que de l'impensable devienne pensable » (Damien, Boquet, « Le concept de communauté émotionnelle selon B.H.Rosenwein », art. cité, [En ligne]).

en balance. La recherche de dates charnières originales a, dans un premier temps, guidé ma réflexion. L'année 1912 semblait constituer un point de départ pertinent, avec la seconde place glorieuse de Jean Bouin à l'épreuve des 5 000 mètres lors des Jeux Olympiques (JO) à Stockholm<sup>149</sup>. La rhétorique journalistique place pour la première fois la narration des émotions athlétiques au cœur de l'évènement<sup>150</sup>. En revanche, je m'aventure en territoire brumeux lorsqu'il s'agit de faire émerger une borne terminale : 1936 avec les JO de Berlin et le volontarisme du Front Populaire ? 1937 avec la création du Brevet Sportif Populaire (BSP) et la promotion de l'athlétisme à l'école ? 1938 avec l'organisation des seconds championnats d'Europe à Paris ? 1939 avec la nomination de René Murlon au poste de Directeur Technique National et le début de la Seconde Guerre mondiale ? Aucune de ces propositions ne s'avère pleinement satisfaisante. En effet, pour s'assurer qu'une borne marque bien une inflexion significative, il faudrait dans l'idéal prospecter au-delà, s'offrir le luxe d'une perspective à plus long terme<sup>151</sup>. Pour mon mémoire de Master 2, j'avais arrêté l'analyse au tout début des années 1930, en suspectant un recul dans l'expression du sensible et de sa visibilité dans le champ littéraire. En prolongeant l'étude jusqu'à la fin des années 1930, je ne fais que confirmer une bascule, sans parvenir à poser un point final<sup>152</sup>. Les bornes, loin d'être des clôtures étanches, se laissent déborder de part et d'autre pour mieux renforcer leur bien-fondé. Je tente alors une formule hybride, quelque peu bancal : « de 1912 aux années 1930 », « 1912-fin des années 1930 », etc. Sans être pleinement satisfait, je finis par opter pour plus de souplesse : « 1910-1940 », en considérant ces dates à l'instar de Rosenwein, non comme des « bonds en avant », mais comme un « voyage »<sup>153</sup>.

---

<sup>149</sup> Nous pourrions également mentionner le congrès olympique de Stockholm du 17 juillet 1912 qui décide de créer la Fédération internationale d'athlétisme amateur (IAAF), pour regrouper les Unions de sports athlétiques ayant adopté les règlements définis par les statuts (Anne Roger, Thierry Terret, *European Athletics. Une histoire continentale de l'athlétisme (1912-2010)*, Stuttgart, Neuer Sportverlag, 2010, p. 14).

<sup>150</sup> Jean Bouin, premier grand champion de course à pied, rédige un manuel d'entraînement en 1912 (Jean Bouin, André Glarner, *Comment on devient champion de course à pied, op. cit.*).

<sup>151</sup> De la même manière, choisir une date de départ suppose de jeter un regard en amont pour s'assurer de la pertinence de cette borne initiale. L'analyse part d'un « déjà-là » à considérer : « ce qui permane » pour reprendre l'expression de Michel de Certeau. Je mobilise ainsi des archives de la fin du 19<sup>e</sup> siècle qui me disent des choses sur la course à pied et le rapport à l'effort des années 1910-1920.

<sup>152</sup> Pour prolonger la réflexion, je pourrais presque dire que l'ensemble de la troisième et ultime partie (1932-1940) fait office de borne terminale. La borne se fait moins rupture que processus.

<sup>153</sup> Barbara H. Rosenwein, Riccardo Cristiani, *What is the history of emotions ? op. cit.*, p. 110. Au-delà de la formule, Barbara H. Rosenwein explique que de nombreuses dimensions des communautés émotionnelles peuvent perdurer dans le temps, tandis que d'autres changent. Tout n'est pas remis en cause d'une période à l'autre et le paysage émotionnel change graduellement dans le temps. Cette réflexion s'accorde parfaitement avec la définition de la culture donnée par Michel de Certeau, entre ce qui permane et ce qui s'invente. Jacques Le Goff ajoute qu'« il existe peu de révolutions », soulignant la lenteur du passage d'une période à une autre (Jacques Le Goff, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, op. cit., p. 189).

Ce voyage débute sur la piste de Stockholm, aux côtés de Jean Bouin et Hannes Kolehmainen se disputant la victoire lors des 5 000 mètres olympiques. Cet évènement particulièrement « émotionnant », mémorable, suscite le commentaire et l'emphase dans le petit milieu athlétique, mais aussi plus largement. Dans une démarche inductive, je retrace ensuite les conditions de formation d'un système de sensibilités à l'effort en course à pied, dans la société de la Belle Époque<sup>154</sup>. L'expérience des griseries de la vitesse, l'appréciation esthétique du « style » en course, et l'éducation à l'effort que ce soit sur le plan scolaire ou médical, constituent le terreau d'une culture commune. Le second chapitre se place au plus près des pratiques athlétiques, s'attardant sur le processus de communautarisation par le sensible. Je suis les tribulations d'un jeune citoyen désireux d'intégrer un club pour s'initier à la course à pied. Il y découvre la saisonnalité des émotions athlétiques, la nécessité d'une éducation physique complète avant la spécialisation, le rôle des sensations, l'importance du groupe et des anciens menant l'entraînement, enfin le frisson des compétitions. Le troisième et dernier chapitre de cette première partie aborde la multiplication des espaces de pratique en temps de guerre, au risque d'une fragmentation de la communauté émotionnelle des athlètes. Courir à l'arrière, au cantonnement ou en première ligne, stimule un registre spécifique de sensibilités à l'effort. La Grande Guerre se fait, tel Janus, à la fois parenthèse et tremplin. La seconde partie dédiée aux années 1920 peut être considérée comme l'acmé de l'expression des sensibilités en course à pied. La mise en spectacle des émotions athlétiques s'affirme, notamment lors des JO de Paris en 1924. Les Années folles héritent également d'un modèle d'entraînement que les principaux entraîneurs et médecins sportifs ne font qu'approfondir, sans en révolutionner les principes. La disqualification de Jules Ladoumègue par la FFA lors des JO de 1932 à Los Angeles pour fait de professionnalisme amorce une période de crises dans le milieu athlétique. L'ultime partie de notre enquête détaille la nature de ces crises : crise financière, crise des résultats, crise de l'amateurisme, crise des licenciés, crise des sensibilités enfin. Néanmoins, l'effort athlétique se démocratise avec la pénétration de la course à pied à l'école, ou par le biais de nouvelles médiations culturelles des émotions sportives, en particulier le cinéma et la radiodiffusion. L'entraînement des champions, confié entre autres à Maurice Baquet, illustre les hésitations des athlètes à embrasser les méthodes modernes venues des États-Unis ou de l'Allemagne :

---

<sup>154</sup> Ce système de sensibilités fait écho à la notion d'« outillage mental » chère aux tenants d'une histoire des mentalités. À l'instar de la performance athlétique de Jean Bouin et des conditions de sa médiatisation, Lucien Febvre entendait remonter d'une œuvre à ses conditions de possibilité, et délimiter par ce biais l'univers des possibles dans lequel se déploient les représentations. Ainsi, l'œuvre de Rabelais devient le médium d'une étude de l'outillage mental des individus du 16<sup>e</sup> siècle, « c'est-à-dire des éléments linguistiques, intellectuels et affectifs qui circonscrivent le champ de formation de leurs pensées et sentiments individuels ». Pour plus de détails, voir Florence Hulak, « En avons-nous fini avec l'histoire des mentalités ? », *Philonsorbonne*, n°2, 2008, p. 91-92.

spécialisation, professionnalisme, intensité de l'effort, éducation sportive des masses. Par peur de désenchanter la pratique, l'athlétisme français n'est pas tout à fait prêt à abandonner le manteau blanc de l'amateurisme.



Au terme de ce tour d'horizon méthodologique et historiographique, une hypothèse se dégage, pierre angulaire de l'enquête : les sensibilités, au cœur de la culture athlétique en France entre 1910 et 1940, instituent du social. Que ce soit en compétition, à l'entraînement au sein des clubs ou lors de réunions dominicales plus informelles, l'effort éprouvé en pratique constitue le plus petit dénominateur commun d'une « communauté émotionnelle » singulière<sup>155</sup>. Il ne s'agit pas d'essentialiser un groupe d'athlètes mu par une sensibilité commune, mais plutôt de mettre au jour la fabrique des corps à l'effort. Les athlètes, « loin de se borner à la docile passivité de l'éprouvé »<sup>156</sup>, ne suivent pas mécaniquement le sillon d'un *habitus* sensible incorporé, mais partagent et co-construisent sur la piste un système d'appréciation commun. Les plus anciens mènent l'allure des pelotons, corrigent le style des débutants, font valoir leur expérience dans la gestion de l'effort<sup>157</sup>. Trempée dans le bain normatif, l'expérience athlétique du coureur n'en est pas moins singulière, individualisée, adaptée au contexte variable de pratique : « Les individus se trouvent pris entre la singularité de leur autonomie et la norme collective, entre des communautés qui règlent comportements et langages et les capacités singulières d'intériorisation. »<sup>158</sup>. Suivre cette ligne de crête à l'interface entre le « normatif » et le « pragmatique » reste le plus sûr chemin d'accès au sensible, à condition d'accueillir la pluralité des récits. Quelques pas de côté s'avèrent parfois

---

<sup>155</sup> Peut-être faut-il rappeler que la communauté émotionnelle représente le groupe social considéré (les pratiquants de course à pied français), tandis que la culture athlétique désigne l'ensemble des représentations et sensibilités propres à ce groupe social.

<sup>156</sup> Christophe Granger, « Le monde comme perception », art. cité, p. 17.

<sup>157</sup> L'effort physique n'est pas seulement un dénominateur commun, c'est aussi et surtout un puissant agent de socialisation (Aurélien Chèbre, Jean-Nicolas Renaud, « La socialisation par l'effort. L'exemple du cross-country en France (1907-1924) », *20&21. Revue d'histoire*, n°149, 2021, p. 3-18).

<sup>158</sup> Anne-Claude Ambroise-Rendu, *et. al.*, *Émotions contemporaines...*, *op. cit.*, p. 15.

nécessaires à l'historien désireux de surprendre les traces fugaces du passé : ces sensibilités dont il fait son gibier<sup>159</sup>.

Appréhender la fabrique de la « communauté émotionnelle » des athlètes français suppose en outre d'en analyser les formes de médiatisation. En effet, la frontière incertaine entre le privé et le public et la circulation entre ces deux sphères représentent, selon l'historienne Anne-Claude Ambroise-Rendu, l'une des caractéristiques de l'histoire des émotions dans la période contemporaine<sup>160</sup>. Les sources ne manquent pas : récits d'expérience dans la presse, littérature sportive, manuels d'entraînement, ouvrages scientifiques, programmes scolaires, bulletins de clubs, photographies, actualités filmées, radiodiffusion, etc. Certains événements sportifs majeurs comme les Jeux Olympiques de 1912 ou de 1924 offrent une visibilité neuve aux champions de course à pied comme Jean Bouin, Paavo Nurmi, Joseph Guillemot, et catalysent ainsi l'expression de sensibilités athlétiques jusqu'alors peu valorisées. À la mise en récit s'ajoutent, à partir des années 1920, la mise en spectacle et la mise en image des émotions sportives, non sans quelques résistances. Les débats autour de l'organisation des épreuves, des méthodes d'entraînement ou du professionnalisme dans les années 1930 illustrent l'exacerbation des tensions entre la découverte de l'intime sportif et sa logique de spectacularisation. Le modèle aristocratique de l'amateur désintéressé, qui court pour le plaisir, la beauté du geste, et l'esprit chevaleresque vacille face aux enjeux géopolitiques exacerbés, où les victoires sportives attestent la suprématie d'une nation. Ainsi, au-delà du sentiment d'appartenance que peuvent développer les athlètes au sein de leur club, ces derniers ne font l'expérience de la « communauté » qu'en se cognant à ses limites, en transgressant ses règles : lorsque les femmes veulent pratiquer, lorsque certains athlètes souhaitent toucher de l'argent, ou lorsque les organisateurs proposent des parcours de cross-country trop plats, aseptisés, sans émotions. Paradoxalement, ces écarts à la norme sont moins le signe d'un délitement que celui de l'affirmation d'une culture athlétique singulière.

---

<sup>159</sup> Nous faisons ici référence à Marc Bloch : « Le bon historien, lui, ressemble à l'ogre de la légende. Là où il flaire la chair humaine, il sait que là est son gibier » (Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1952 [1949], p. 5).

<sup>160</sup> Anne-Claude Ambroise-Rendu, *et. al.*, *Émotions contemporaines...*, *op. cit.*, p. 15.



**Partie 1 (1910-1919)**  
*Éveils des corps : les  
fondements d'une  
communauté émotionnelle  
singulière*

Émotions du record, beautés du style, griseries de la vitesse, plaisirs de la nature, sensations d'essoufflement, de douleurs, de fatigue... les sensibilités athlétiques bourgeonnent, c'est le printemps des corps. Contrairement à ce que pourrait laisser sous-entendre le titre de cette première partie, il ne s'agit pas d'un simple réveil sensible pour des athlètes qui, jusqu'à l'aube des années 1910, auraient été plongés dans une léthargie somatique. Le terme « éveils » doit être entendu comme le fait de « se révéler » aux athlètes, par une attention nouvelle. La presse sportive accompagne cet élan en offrant une large tribune aux premiers champions de course à pied, relatant leurs expériences, émotions et sensations. En marge de l'effervescence associée au spectacle des exploits en compétition, la pratique de la course à pied reste empreinte d'une grande vigilance hygiéniste, privilégiant la modération, la régularité, et la progressivité dans l'effort. Cet achoppement entre dépassement de soi et modération oriente, non sans difficulté, l'entraînement des athlètes en club, comme les deux pôles d'une même boussole. En l'absence de méthodes rationnelles et d'entraîneurs compétents, les athlètes se fient à leurs propres ressentis pour maîtriser les allures et perfectionner la technique, sous l'œil bienveillant des plus aguerris. La solidarité et l'entraide sont de mise au sein du groupe. L'efflorescence du sensible dans le milieu athlétique forge une communauté d'être au corps par l'effort éprouvé.

## Chapitre 1 : Apprécier l'effort athlétique : la « formation des habitudes perceptives »<sup>1</sup>

Avant même de chausser les pointes, l'athlète en herbe a déjà une idée assez précise de ce qu'est la course à pied. Dès l'école primaire, la leçon d'éducation physique sur le plateau aménagé lui permet d'effectuer ses premiers galops sous l'œil vigilant du maître, rappelant les bienfaits d'un effort dosé, gradué, bien en rythme, sans excès. Amateur de presse sportive, il dévore les rubriques athlétiques qui dépeignent dans les grandes largeurs les exploits de Jean Bouin, Gaston Ragueneau, et Jacques Keyser<sup>2</sup>. Le style « coulé » et fluide de ces champions, capturé par l'image, suscite admiration et mimétisme. Devinant l'enthousiasme du jeune homme pour la chose sportive, son oncle, un ancien de la Société Athlétique de Montrouge, lui offre un manuel d'entraînement. Les précieux conseils techniques prodigués dans l'ouvrage attisent encore davantage sa curiosité, lui qui hésite à franchir le pas d'une adhésion au club voisin. Il passe devant la piste tous les jours juché sur sa bicyclette, et pourrait apercevoir les pelotons s'échauffer s'il n'était pas trop occupé à prendre la roue des automobiles, dont la vitesse de plus en plus grande le fascine. Cette petite « fiction de méthode » met en scène les prémices d'une initiation athlétique<sup>3</sup>. La course à pied reste une pratique qui s'éprouve sur la cendrée, mais encore faut-il que l'athlète puisse donner du sens aux ressentis durant l'effort. Mettre au jour le bain culturel d'où jaillit le sensible, c'est retrouver, par un effort d'anamnèse, « le feuilleté incertain des “apprentissages” qui ont assuré, à la longue, la formation des habitudes perceptives »<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Je reprends ici la formule de Christophe Granger, « Le monde comme perception », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°123, 2014, p. 9.

<sup>2</sup> Dans sa jeunesse, Jean Bouin nourrit sa passion pour le sport en feuilletant quotidiennement la presse, en particulier *La Provence sportive* au kiosque (René Espana, *Jean Bouin de Marseille*, Marseille, Autres temps, 1999, p. 25-26).

<sup>3</sup> Ivan Jablonka, *L'Histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Points, 2017, p. 187-215.

<sup>4</sup> Christophe Granger, « Le monde comme perception », art. cité, p. 9.

## 1) Le duel Bouin-Kolehmainen aux Jeux Olympiques de 1912, ou la mise en récit d'une course mémorable

En cet après-midi de juillet 1912 sur la piste cendrée suédoise, deux hommes courent vers une victoire olympique. Stockholm, « ville sainte de la culture physique et du sport »<sup>5</sup>, vibre au rythme des foulées cadencées du Français Jean Bouin et du Finlandais Hannes Kolehmainen. Véritable point d'orgue athlétique, cette finale du 5 000 mètres ne semble pas pouvoir échapper à l'un des deux favoris. Tandis que le coureur finlandais remportait l'épreuve du 10 000 mètres deux jours plus tôt<sup>6</sup>, Jean Bouin, deux fois vainqueur du Cross des Nations<sup>7</sup>, enlevait le record du monde du 5 000 mètres la veille, en séries. Dès le départ, les deux hommes se détachent du peloton, imprimant un train excessivement rapide. Le style et la souplesse des foulées jumelles, véritables bielles, dégagent un parfait rendement. Aucun signe de fatigue, de souffrance ou de douleur ne vient trahir leur état de fraîcheur, magnifiant l'esthétique de l'effort en course. Mais alors que « l'enlevage » arrive, Jean Bouin accélère, pousse sur ses puissants jarrets... le Finlandais s'accroche. Le dernier tour est interminable, et tandis que les deux athlètes fournissent leur suprême effort, Kolehmainen parvient à devancer le Français au poteau, d'une poitrine<sup>8</sup>. Les 25 000 spectateurs déjà debout hurlent, sautent, agitent leur chapeau, suspendus aux annonces du juge<sup>9</sup>. 14 minutes, 36 secondes 3 cinquièmes, le record du monde est battu de près de 30 secondes, si bien que « le duel Kolehmainen-Bouin rendra mémorable la cinquième Olympiade »<sup>10</sup>.

---

<sup>5</sup> Georges Rozet, *Les fêtes du muscle*, Paris, Grasset, 1914, p. 147.

<sup>6</sup> Le 8 juillet, il remporte le titre en 31 minutes 20 secondes et 8 dixièmes.

<sup>7</sup> Jean Bouin remporte le Cross des Nations en 1911, et en 1912. Cette épreuve est l'ancêtre des championnats du monde de cross-country.

<sup>8</sup> Louis Maertens, « Bouin battu d'un mètre par H.Kolehmainen », *L'Auto*, n°4 287, 11 juillet 1912, p. 1.

<sup>9</sup> Adrian Wood (dir.), *The Games of the V Olympiad. Stockholm, 1912*, Comité International Olympique (CIO), version restaurée, 170 min., noir et blanc, muet, 2016, 1h23'34''. (<https://olympics.com/fr/video/film-officiel-stockholm-1912-the-games-of-the-v-olympiad-stockholm-1912>, consulté le 02 novembre 2021 à 16h08). La course du 5 000 mètres démarre à 1h22'40'' et se termine à 1h23'53''. Étonnamment, l'épreuve du 5 000 mètres n'apparaît pas dans le documentaire Pathé de 1912 consacré aux Jeux Olympiques (« Jeux Olympiques de Stockholm 1912 », *Pathé documentaire*, 1912, 13'41'', Archives Gaumont-Pathé, CM1014, noir et blanc, muet). Sur les 13 minutes et 41 secondes d'images, le tennis, le football-association, la lutte, et quelques épreuves athlétiques sont à l'honneur. Il n'est pas impossible qu'il existe d'autres documentaires Pathé qui ne soient pas enregistrés, référencés ou classés.

<sup>10</sup> Géo Lefèvre, « Les jeux olympiques de 1912 », *La Vie au grand air : revue illustrée de tous les sports*, n°722, 20 juillet 1912, p. 562.

Figure 6 : Hannes Kolehmainen devance Jean Bouin en finale du 5 000 mètres<sup>11</sup>



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

La défaite glorieuse de Jean Bouin, immortalisée par ce cliché de l'agence Rol, bénéficie d'un très large écho dans la presse sportive et généraliste en France<sup>12</sup>. C'est tout autant la dramaturgie du duel que le traitement médiatique de celui-ci qui confèrent à la course de 5 000 mètres, et par extension aux Jeux Olympiques de Stockholm, le caractère « mémorable » dont parle le journaliste Géo Lefèvre. Le rôle de l'image est central, et constitue le point de départ de la narration. En effet, cet instantané capturant les derniers mètres de course du Français défait sur le fil est reprise par de très nombreux journaux et ouvrages sportifs après 1912 et jusqu'à la fin des années 1920, dans un souci mémoriel<sup>13</sup>. Les périodiques sportifs de l'époque exploitent plus généralement la veine du photojournalisme, dans le but de donner « vie au sport »<sup>14</sup>. Pour ne donner que quelques exemples, *La Vie au grand air*, *Le Miroir des sports*, *Le Sport universel*

<sup>11</sup> Agence Rol, « Kolehmainen coiffe Jean Bouin sur le fil », photographie de presse, n°22 071, négatif sur verre, 13 x 18 cm, 10 juillet 1912.

<sup>12</sup> La « glorieuse défaite » est une expression employée par *Le Petit Journal* le lendemain de la course (« Les Jeux Olympiques. La finale de la course plate », *Le Petit Journal*, n°18 094, 11 juillet 1912, p. 1). La revue officielle de l'USFSA *Tous les sports* parle quant à elle de « glorieux échec » (« Les Jeux Olympiques de Stockholm », *Tous les sports. Seul organe officiel de l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques*, n°1 223, 12 juillet 1912, p. 3).

<sup>13</sup> Le chroniqueur Ledoyen dans les colonnes de *L'Écho des sports* se remémore par exemple le sprint final irrésistible et le style d'une admirable aisance de Bouin deux ans après la course, « ainsi que le démontrent les photographies instantanées qui ont perpétué le souvenir de cette arrivée sensationnelle » (E. Ledoyen, « Qui est le roi ? », *L'Écho des sports*, n°521, 18 juillet 1914, p. 1).

<sup>14</sup> Philippe Tétart, « De la balle à la plume. La première médiatisation des passions sportives (1854-1939) », dans Philippe Tétart (dir.), *Histoire du sport en France : du second empire au régime de Vichy*, Paris, Vuibert, t. 1, 2007, p 306.

*illustré*, *Le Miroir*, ou encore *Le Journal*, placent ladite photographie en amont de l'article relatant les péripéties de l'épreuve, comme un en-tête<sup>15</sup>. D'autres périodiques optent pour une place en majesté, en Une comme *Excelsior* ou *Le Petit Provençal*, souvent accompagnée d'un texte rappelant l'émotion ressentie durant le quart d'heure athlétique du 10 juillet 1912<sup>16</sup>. La puissance évocatrice d'une telle image, fréquemment republiée, s'explique sans doute par sa ponctuation, ce que Roland Barthes nomme le *punctum*, comme une flèche qui viendrait transpercer le lecteur<sup>17</sup>. Le rictus de Jean Bouin représente selon moi le *punctum* de la photographie, « ce qui point », car ce rictus tête renversée dit à la fois le suprême effort et l'amère défaite. Le fil de la victoire lui passe littéralement sous le nez. Ce détail n'est flagrant qu'en contraste avec le visage de Kolehmainen, serein, à moitié caché par son poing levé, symbolisant la victoire. Ce dernier n'a pourtant pas tout à fait franchi la ligne, ce qui donne à l'image un supplément d'âme, une dynamique, crée un champ aveugle où l'on s'imagine le Finlandais couper le fil définitivement, tout en espérant secrètement la victoire de Bouin, comme si un retournement de situation était encore possible<sup>18</sup>. Au-delà de ma lecture personnelle, les *sportsmen* avertis, découvrant l'image dans leur journal de prédilection, ont sans doute ressenti cette même piqûre, dans la mesure où il est rare d'observer l'expression douloureuse d'un visage soumis à l'effort intense en course à pied. Les tribunes du stade n'offrent qu'une perspective lointaine tandis que les récits de course dans la presse soulignent davantage l'impassibilité des athlètes à l'effort, plus esthétique. La course Bouin-Kolehmainen ne fait pas exception, et Bouin lui-même met un point d'honneur à rendre compte de ces détails dans le récit de son duel : « nos figures ou nos mouvements ne dénotaient pas la moindre fatigue »<sup>19</sup>. Reste l'image, trahissant le secret d'une défaillance, et à partir de laquelle se tisse un récit, à rebours du scénario athlétique.

L'illustration photographique de la course s'intègre dans une stratégie plus large de « mise en récit » du sport par la presse, usant d'un registre davantage narratif que descriptif.

---

<sup>15</sup> Voir en particulier *La Vie au grand air* (n°742, 07 décembre 1912 p. 942 ; n°832, 15 mars 1917, p. 25 ; n°860, 15 décembre 1920, p. 25) ; *Le Miroir des sports* (n°589, 15 avril 1925, p. 228) ; *Le Miroir* (n°17, 21 juillet 1912, p. 9) ; *Le sport universel illustré* (n°833, 28 juillet 1912, p. 473) ; *Le Journal* (n°7 233, 16 juillet 1912, p. 5) ; Comité National des Sports (COF), *Encyclopédie des sports*, Paris, Librairie de France, t. 1, 1924, p. 314. Cette petite liste est loin d'être exhaustive, et la photographie a sans aucun doute été reprise dans bien d'autres numéros de presse.

<sup>16</sup> *Excelsior*, n°609, 16 juillet 1912, p. 1 ; Jean Bouin, « Comment j'ai été battu », *Le Petit Provençal*, n°12948, 17 juillet 1912, p. 1.

<sup>17</sup> Roland Barthes, *La Chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Gallimard, 1980, p. 49.

<sup>18</sup> « Le *punctum* fait fantasmatiquement sortir le personnage victorien (c'est le cas de le dire) de la photographie, il pourvoit cette photo d'un champ aveugle. [...] Le *punctum* est alors une sorte de hors-champ subtil, comme si l'image lançait le désir au-delà de ce qu'elle donne à voir » (*Ibid.*, p. 91-93).

<sup>19</sup> Jean Bouin, « Les foulées célèbres », *La Vie au grand air*, n°795 spécial Noël, 13 décembre 1913, p. 1 071.

Dépassant la simple présentation des résultats en compétition, il s'agit plus encore de rendre compte de l'intrigue athlétique, de retranscrire le plus fidèlement possible les moments forts de la course, et de partager l'expérience intime du sportif à l'effort. Dans cet exercice, les chroniqueurs sportifs n'ont pas leur pareil, évoquant par la plume les impressions du point de vue du spectateur. Georges Rozet, l'un des rares journalistes à suivre la délégation française à Stockholm, livre un témoignage exemplaire en retraçant tous les détails de la course, l'ambiance du stade, avant de conclure par ces mots :

Nous avons vécu là des quarts de minute les plus remplis et les plus frémissants qui soient, ces secondes pendant lesquelles il semble que le plaisir des yeux, la sympathie plus obscure, mais plus profonde encore du sens musculaire ne fassent qu'un avec notre imagination et notre intelligence, avec les idées de beauté plastique, de rythme esthétique et même d'héroïsme moral qu'évoque ce spectacle.<sup>20</sup>

La description précise des émotions et des sensations sportives dans le récit de la course acquiert une importance décisive. Même initiative pour le journaliste Georges Bruni au sein du quotidien *Le XIX<sup>e</sup> siècle*, journal pourtant « apprécié d'un public universitaire pour son sérieux »<sup>21</sup> : « Ce fut une course émotionnante au possible, splendide d'un bout à l'autre, une empoignade sauvage qui dura un quart d'heure et qui devait aboutir à la pulvérisation des records »<sup>22</sup>. Tous les observateurs de la vie sportive s'accordent sur le caractère « émotionnant » de l'épreuve. Louis Maertens garde « le souvenir émouvant au possible, d'une lutte fantastique [...] combien peuvent s'estimer heureux les sportsmen ayant assisté à d'aussi belles et aussi émouvantes luttes ! »<sup>23</sup>. Marcel Delarbre évoque quant à lui « la plus passionnante épreuve des Journées Olympiques »<sup>24</sup>, une course « certainement unique dans les annales du pédestrianisme », renchérit Paul Champ<sup>25</sup>. Même le rapport officiel des Jeux Olympiques, dont le style descriptif et sobre ne se laisse que rarement aller à l'emphase, relate sur un ton plus vivant le duel Bouin-Kolehmainen, et « the unheard of strain of the race » que l'on pourrait traduire par la tension inouïe de la course<sup>26</sup>. Plusieurs années après, le souvenir est encore à vif, à l'instar d'André Glarner en 1922 : « J'ai vu pas mal de luttes sportives, déjà, dans ma vie, aucune ne m'emballa

---

<sup>20</sup> Georges Rozet, « Les Jeux Olympiques de Stockholm », partie 2, *La revue de Paris*, 19<sup>e</sup> année, t. 4, 15 août 1912, p. 830 ; cet article est repris ensuite dans l'ouvrage de Georges Rozet, *Les fêtes du muscle*, op. cit., p. 178.

<sup>21</sup> <https://gallica.bnf.fr/html/presse-et-revues/les-principaux-quotidiens>. Consulté le 10 décembre 2018 à 14h46.

<sup>22</sup> Georges Bruni, « Les Jeux Olympiques de Stockholm », *Le XIX<sup>e</sup> siècle*, n°15 491, 13 juillet 1912, p. 3.

<sup>23</sup> Louis Maertens, « Bouin battu d'un mètre par H.Kolehmainen », *L'Auto*, n°4 287, 11 juillet 1912, p. 1.

<sup>24</sup> Marcel Delarbre, « Le Bilan de Stockholm », *L'Écho des sports*, n°410, 17 juillet 1912, p. 5.

<sup>25</sup> Paul Champ, « Résultats de la cinquième journée », *L'Auto*, n°4 287, 11 juillet 1912, p. 1.

<sup>26</sup> The swedish olympic committee, *Fifth olympiad. The official report of the Olympic games of Stockholm 1912*, Stockholm, Wahlström & Widstrand, 1913, p. 368.

et ne m'émut à ce point »<sup>27</sup>. Gaston Bénac, en retraçant les grands évènements sportifs depuis le début du 20<sup>e</sup> siècle dans son ouvrage *Champions dans la coulisse* paru en 1944, n'oublie pas lui non plus le 5 000 mètres olympique de Stockholm : « La lutte était splendide, émouvante au possible »<sup>28</sup>. Parmi le large panel d'articles consacrés au récit de la course, un seul se distingue. Louis Maertens, deux jours après son papier dithyrambique dans *L'Auto*, analyse presque froidement la défaite de Bouin pour *L'Intransigeant* et pointe une « erreur tactique », sans revenir sur les émotions ressenties<sup>29</sup>. À l'exception de ce dernier témoignage, les journalistes s'appliquent à traduire fidèlement ce spectacle émouvant par écrit, permettant aux potentiels spectateurs d'identifier et d'apprécier les efforts sous le masque de l'athlète<sup>30</sup>. Le récit des sensations et des émotions représente un levier, une stratégie éditoriale pour fidéliser un lectorat friand de détails somatiques. La presse joue à ce titre un rôle non négligeable dans la construction de l'évènement sportif : par la transmission des codes plus ou moins explicites régissant les pratiques, elle en donne la mesure et le rythme<sup>31</sup>. Par la mise en récit des émotions en course, les efforts physiques sont mieux identifiés, les duels héroïques mieux racontés. Paradoxalement, cette stratégie éditoriale n'est pas systématiquement déployée dans les articles de presse sportive, reléguant bien souvent le sensible à l'évocation fortuite, fugace, au détour d'une chronique descriptive relatant les résultats de la semaine<sup>32</sup>. Le récit par le sensible ne s'éploie qu'à l'occasion des grandes manifestations.

Dans cette entreprise, le regard des protagonistes n'est pas oublié, en particulier celui de Jean Bouin. Il n'existe, à ma connaissance, que très peu d'articles dans la presse française signés de la main d'Hannes Kolehmainen, relatant sa version de la course<sup>33</sup>. Le caractère

<sup>27</sup> André Glarner, « Les épreuves et les vedettes de la semaine », *Le Miroir des sports*, n°457, 21 septembre 1922, p. 179.

<sup>28</sup> Gaston Bénac, *Champions dans la coulisse*, Paris Actualité sportive, 1944, p. 71. L'avant-propos de l'ouvrage ne laisse guère de doute sur les intentions de l'auteur : « C'est ce désir de faire revivre devant mes amis sportifs, que j'ai toujours sentis derrière moi, très près de moi, au cours de ma longue carrière de sportif, qu'est né "Champion dans la coulisse" que je vous présente sans prétention autre que celle-ci : vous faire partager les émotions que j'ai ressenties devant un grand exploit, devant la performance d'un vrai champion. » (*Ibid.*, p. 8).

<sup>29</sup> Louis Maertens, « La défaite de Bouin à Stockholm. Une grosse faute de tactique », *L'Intransigeant*, n°11 686, 13 juillet 1912, p. 3.

<sup>30</sup> « L'effort ne devient identifiable que s'il est mis en scène, c'est-à-dire permet aux spectateurs de connaître la règle qui régit les comportements et de voir comment ceux-ci sont un exemple d'un même modèle (Gérard Bruant, *Anthropologie du geste sportif : La construction sociale de la course à pied*, Paris, PUF, 1992, p. 45).

<sup>31</sup> Sylvain Villaret, Philippe Tétart, « Espaces et temps du sport (1870-1936) : de l'exception à la banalisation » dans Philippe Tétart (dir.), *Histoire du sport en France...*, op. cit., p. 282.

<sup>32</sup> Aurélien Chèbre, « Rythmes du stade ». *Les sensibilités à l'effort en course à pied en France (1910-1930)*, Mémoire de Master 2 dirigé par Pascale Goetschel, Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2019, p. 187 [Annexe n°2 : Résultats et graphiques].

<sup>33</sup> Pour le *Miroir des sports* en 1920, Kolehmainen accepte de revenir sur sa carrière et aborde sur une vingtaine de lignes son duel avec Jean Bouin sans entrer pleinement dans les détails, en expliquant que ce dernier était l'adversaire le plus redoutable qu'il ait rencontré (Hannes Kolehmainen, « Ma carrière de champion de course à pied », *Le Miroir des sports*, n°359, 04 novembre 1920, p. 274).



taieux, presque effacé de Kolehmainen, la barrière de la langue et la distance géographique entre la France et la Finlande expliquent sans doute la rareté du commentaire. Au contraire, Jean Bouin n'est en aucun cas effrayé par l'exercice, et se prête volontiers au jeu de la chronique<sup>34</sup>. Une semaine seulement après sa défaite, la première contribution du champion est accordée au quotidien régional *Le Petit Provençal*, en Une, avec pour titre lapidaire : « Comment j'ai été battu ». Le choix du quotidien de Marseille n'est pas un innocent. Jean Bouin naît et grandit dans la cité phocéenne. Après être passé par le Phocée Club de Marseille, il intègre à partir de 1910 le Club athlétique de la Société générale (CASG) de Marseille. Arthur Gibassier, chroniqueur sportif au *Petit Provençal*, est également le manager de Jean Bouin<sup>35</sup>. L'article ne fait d'ailleurs que reprendre la lettre qu'envoie Jean Bouin à son ami « la Gibasse » le 11 juillet, soit le lendemain de la course, dans laquelle il confiait « les renseignements les plus complets qu'il me soit permis d'écrire, sans chauvinisme, et sans parti pris »<sup>36</sup>. Après quelques lignes sur le tirage au sort et l'emplacement des concurrents sur la ligne de départ, le récit à la première personne débute : « Un coup de pistolet, et en avant pour le calvaire... »<sup>37</sup>. Il raconte, tour par tour, ses impressions, ses sensations, ses sentiments, son état physique et moral, sa tactique, et plus largement l'ensemble des péripéties de la course, notamment ses tentatives de « “décramponner” le démon finlandais », en vain<sup>38</sup>. À un tour et demi de l'arrivée, le rythme s'accélère :

À 500 mètres du poteau, Kolehmainen me porte une attaque étant tous les deux à 20 mètres du virage. Je répons dans l'espoir de « le faire voyager » : mais rien à faire, il reprend la deuxième place. La cloche sonne. J'active et pendant 350 mètres j'emballe avec un avantage de 3 mètres à la ligne droite. Pendant les 20 derniers mètres, je n'en peux plus : il paraît que nous ne marchions pas à 15 à l'heure dans les 10 derniers mètres. Je ne vois plus rien, sinon le poteau qui m'apparaît comme un fantôme imprécis dans un rêve douloureux... J'attends le résultat annoncé par le juge : *Je suis battu d'une poitrine*. [...] <sup>39</sup>

Il n'est pas courant qu'un athlète de ce niveau dévoile ses ressentis avec autant de précision, mais les circonstances d'une telle course poussent à la confiance. La lettre est suffisamment précieuse et originale pour que le grand hebdomadaire illustré *La Vie au grand air* la republie en l'état quelques jours plus tard, le 27 juillet<sup>40</sup>. Il faut dire qu'un article signé « Jean Bouin »

---

<sup>34</sup> Dans les articles de presse laissant la parole aux athlètes, il n'est que très peu question d'interviews à proprement parler, avec questions et réponses, mais plutôt d'une chronique libre, avec une thématique et une introduction par un journaliste en préambule.

<sup>35</sup> René Espana, *Jean Bouin de Marseille*, op. cit., p. 51-52.

<sup>36</sup> Jean Bouin, « Comment j'ai été battu », art. cité, p. 1.

<sup>37</sup> *Ibid.*

<sup>38</sup> *Ibid.*

<sup>39</sup> *Ibid.*

<sup>40</sup> « Le carnet du sportsman », *La Vie au grand air*, n°723, 27 juillet 1912, p. 582.

n'est pas une rareté dans les colonnes du périodique, du moins à partir de 1911. Il rédige en effet quelques papiers sur ses impressions avant et après les grandes épreuves du calendrier, ainsi qu'une série consacrée à l'entraînement des athlètes. Après son empoignade avec Kolehmainen en 1912 et la lettre publiée le 27 juillet, il poursuit sa collaboration avec *La Vie au grand air*, revenant régulièrement sur le fameux 5 000 mètres olympique. Ainsi, à l'occasion des numéros de Noël 1912 et 1913, Jean Bouin livre des détails inédits, en particulier sur les coulisses de l'exploit, sa préparation, ses entraînements les jours précédents, les repas, les repos, etc.<sup>41</sup>. En 1914, dans une série d'articles intitulés « les secrets de la course à pied », il s'attarde une nouvelle fois sur cette course fameuse :

J'entendais les temps des tours que m'annonçait un camarade dévoué placé dans un des virages : j'en étais stupéfait, mais ce qui m'étonnait le plus c'était de sentir le Finlandais dans ma foulée. Il me semblait impossible qu'à cette allure un autre homme puisse suivre, je ne le voyais pas, j'entendais son souffle puissant, nullement saccadé, je sentais que cette respiration aussi bien rythmée ne pouvait être que celle d'un véritable phénomène<sup>42</sup>

Les émotions et sensations sont au cœur du récit, comme s'il s'agissait d'une réaction à chaud. Il est toutefois possible que ce degré de précision, deux années après, ne soit envisageable qu'au prix d'un effort inconscient de réécriture, de reconstruction, où la mémoire se fait palimpseste. Il s'agit selon toute vraisemblance du dernier témoignage qu'offre Jean Bouin sur son 5 000 mètres olympique, avant de mourir quelques mois plus tard au champ d'honneur. À l'annonce de cette triste nouvelle, les chroniqueurs sportifs lui rendent un vibrant hommage, et se remémorent — émus — le style, le panache, les victoires, les records... sans oublier la glorieuse défaite du champion lors des Jeux Olympiques de Stockholm<sup>43</sup>.

Le retentissement médiatique d'un événement athlétique qui, pour la première fois, catalyse la mise en récit des émotions, sensations, et impressions de course, ne doit rien au hasard. L'importance de l'épreuve, la dramaturgie de la course, l'opposition de style entre Bouin et Kolehmainen, le record pulvérisé expliquent en partie cet engouement, mais de plus sourdes raisons peuvent être avancées. La performance exceptionnelle de Jean Bouin au plus haut niveau éclabousse le milieu athlétique français stagnant, et plus largement la délégation tricolore n'obtenant que de médiocres résultats lors des olympiades, avec « les faibles moyens

---

<sup>41</sup> Jean Bouin, « Ne cherchons pas à imiter », *La Vie au grand air*, n°742 spécial Noël, 07 décembre 1912, p. 942-944 ; Jean Bouin, « Les foulées célèbres », *La Vie au grand air*, n°795 spécial Noël, 13 décembre 1913, p. 1070-1071.

<sup>42</sup> *Id.*, « Les secrets de la course à pied », *La Vie au grand air*, n°811, 04 avril 1914, p. 312.

<sup>43</sup> Raymond Saladin, « Souvenirs sur Jean Bouin », *La Vie au grand air*, n°832, 15 mars 1917, p. 24-26 ; Pierre Pelletier, « Le "Bouing" », *L'Écho des sports*, n°1093, 01 novembre 1921, p. 1 ; André Glarner, « Les épreuves et les vedettes de la semaine », *Le Miroir des sports*, art. cité, p. 179.

dont nous disposions »<sup>44</sup>. Le classement des médailles est implacable, la France n'arrive que sixième derrière la Suède, les États-Unis, l'Angleterre, la Finlande et l'Allemagne<sup>45</sup>. Les chroniqueurs spécialisés ne s'étaient d'ailleurs guère bercés d'illusion, dans les mois précédant l'olympiade, sur les résultats à attendre dans le domaine de la course à pied<sup>46</sup>. Au milieu du marais fangeux, les journalistes n'ont d'yeux que pour la perle rare. En effet, Jean Bouin n'est pas un inconnu avant les Jeux Olympiques. Recordman du monde de la demi-heure en 1911, quatre fois champion de France de cross-country, deux fois vainqueur du Cross des Nations, il rédige en 1912 juste avant les Jeux un opuscule retraçant sa carrière et ses méthodes d'entraînement<sup>47</sup>. Les attentes étaient grandes, celles du public surtout, qui commence à prendre goût aux choses du sport<sup>48</sup>. Le journal *La Vie au grand air*, par l'intermédiaire de son rédacteur en chef Pierre Lafitte, identifie cet engouement qui « pénètre de plus en plus dans la masse », et propose en janvier 1912 une nouvelle formule plus vivante, fouillée, riche en anecdotes et en documentations<sup>49</sup>. Le projet est encyclopédique, augmentant considérablement la part du texte, avec des reportages, des études techniques, des enquêtes, et des récits d'expériences, plus en phase avec les attentes nouvelles<sup>50</sup>. Le 5 000 mètres olympique constitue finalement l'étincelle

<sup>44</sup> Paul Champ, « Les Jeux Olympiques de Stockholm. Notes d'un spectateur », *Le Petit journal*, n°18 105, 22 juillet 1912, p. 2.

<sup>45</sup> En athlétisme, la France ne récolte que deux médailles d'argent, celle de Bouin et celle du 4 fois 400 mètres masculin (The Swedish Olympic Committee, *Fifth Olympiad. The official report... op. cit.*, p. 874-875).

<sup>46</sup> Voir notamment les articles de Géo Lefèvre dans *La Vie au grand air* : « La saison qui vient », *La Vie au grand air*, n°712, 11 mai 1912, p. 335 ; « Nos coureurs à pied », *La Vie au grand air*, n°714, 25 mai 1912, p. 371 ; « Les jeux olympiques. Que fera la France à Stockholm en 1912 ? », *La Vie au grand air*, n°718, 22 juin 1912, p. 451-452.

<sup>47</sup> Jean Bouin, André Glarner, *Comment on devient champion de course à pied*, Paris, Lafitte et Cie, 1912.

<sup>48</sup> L'enquête d'Henri Massis et Gabriel de Tarde sous le pseudonyme de Agathon publiée en 1913 montre la manière dont le sport pénètre lentement le quotidien d'une jeune élite intellectuelle animée par le goût de l'action (Georges Rozet, « La jeunesse et le sport », dans Henri Massis, Alfred de Tarde [Agathon], *Les jeunes gens d'aujourd'hui. Le goût de l'action, la foi patriotique — une renaissance catholique. Le réalisme politique*, Onzième édition, Paris, Plon, 1919 [1913]). Une même démarche de « terrain », s'attachant à recueillir des témoignages, anime dès 1910 l'ouvrage de Georges Casella. Ce dernier tente de capter l'opinion des écrivains contemporains sur l'influence grandissante des sports sur la société, et de connaître leurs pratiques personnelles (Georges Casella, *Le sport et l'avenir. Opinion des écrivains contemporains sur l'influence sociale des sports*, Paris, Mathot Editeur, 1910). La portée et la rigueur de ces enquêtes restent néanmoins limitées. En effet, Jean-Jacques Becker précise dans la préface à la réédition de l'enquête d'Agathon en 1995 que celle-ci eut un caractère très partiel, avec un échantillon limité et sélectionné, sans liens avec les milieux sportifs à proprement parler (Jean-Jacques Becker, *Les jeunes gens d'aujourd'hui*, Paris, Imprimerie Nationale, 1995, p. 14).

<sup>49</sup> « *La Vie au grand air* vient d'entrer dans sa quatorzième année d'existence. Née, pour ainsi dire, au moment où l'idée sportive s'acclimatait en France, elle a grandi avec elle, elle en a suivi le développement et l'évolution. [...] Les simples photographies des événements ne suffisent plus, il faut que ceux-ci soient expliqués, commentés, qu'on en tire les conclusions, qu'on en extraye la philosophie. [...] » (Pierre Lafitte, *La Vie au grand air*, n°696, 20 janvier 1912, p. 35).

<sup>50</sup> Pierre Lafitte, « La Transformation de la "Vie au grand air" », *La Vie au grand air*, n°694, 06 janvier 1912, p. 15. Cette « transformation » de *La Vie au grand air* est liée sans doute aussi à la volonté de se démarquer par rapport à la concurrence : « Les années 1909-1910 virent une accélération de la création de titres sportifs. Alors qu'entre 1895 et 1900 Philippe Tétart peut dénombrer une moyenne de création de 16,3 titres par an, celle-ci passa à 20,2 entre 1903 et 1909 et à 25,3 pour les années d'avant-guerre 1910-1913. Beaucoup de ces périodiques eurent

révélatrice d'une acculturation rampante : « Ce fut une véritable consternation dans le pays. Pour la première fois, un évènement sportif retentissait profondément dans l'âme nationale et l'on pouvait mesurer du même coup l'immense intérêt que le public français prenait aux choses du sport »<sup>51</sup>. L'analyse à froid du journaliste et écrivain Jean de Pierrefeu, quinze ans après, témoigne de la portée d'un tel évènement dans la société. Cependant, il est très difficile de déterminer si les médias influencent directement les modes d'appréciation du sport, ou s'ils accompagnent simplement les « progrès de l'esprit sportif » à l'œuvre au tournant des années 1910<sup>52</sup>. Je dirais avec Philippe Tétart que les médias contribuent à l'émergence d'une culture sportive, en même temps qu'ils en témoignent : ils en sont à la fois « le reflet et l'aiguillon »<sup>53</sup>. Une alchimie s'opère entre la notoriété montante de Jean Bouin, nouvelle figure sportive populaire à l'instar des héros du Tour de France<sup>54</sup>, la dramaturgie de l'épreuve, et sa mise en récit par la presse, usant d'un registre empreint de sensibilités.

---

toutefois une durée de vie assez courte, faute de soutiens financiers importants, victimes aussi d'une concurrence intense. » (Paul Dietschy, *Le sport et la Grande Guerre*, Paris, Chistera, 2018, p. 33).

<sup>51</sup> Jean de Pierrefeu, *Paterne ou l'ennemi du sport*, Paris, Ferenczi, 1927, p. 59.

<sup>52</sup> Georges Rozet, « Les leçons de l'année sportive », *La Vie au grand air*, n°590, 08 janvier 1910, p. 18.

<sup>53</sup> Philippe Tétart, « De la balle à la plume. La première médiatisation des passions sportives (1854-1939) », dans Philippe Tétart (dir.), *Histoire du sport...*, op. cit., p. 326.

<sup>54</sup> Bernard Maccario, *Jean Bouin : Héros du sport, héros de la Grande Guerre*, Paris, Chistéra, 2018.

## 2) Courir avec « style », ressentir la beauté de son propre geste

« Le style est la forme de l'idéal, le rythme en est le mouvement »<sup>55</sup>

En 1948, le programme national de la Radiodiffusion française enregistre une émission consacrée aux « Jeux olympiques d'hier et de demain », dans laquelle un journaliste donne la réplique aux athlètes et entraîneurs en activité avant la Seconde Guerre mondiale. Henri Arnaud, recordman du monde des 1 000 mètres en 1910 et recordman de France des 800 et 1 500 mètres évoque ses souvenirs des Jeux Olympiques de Stockholm<sup>56</sup>. Il revient inévitablement sur l'épreuve reine du 5 000 mètres, mais s'attarde en particulier sur l'allure de Jean Bouin : « C'était un monsieur qui avait une poitrine formidable, de longs bras, des cuisses puissantes, de très grands pieds, et qui ne courait évidemment pas avec une foulée allongée, mais une foulée puissante »<sup>57</sup>. Comme Arnaud, tous les commentateurs de l'épreuve soulignent, au-delà du dénouement particulièrement émotionnant de la course, la manière dont les deux athlètes aux prises se meuvent, déploient leurs segments, et agressent la cendrée :

Nous pouvons admirer à loisir le style des deux athlètes, Bouin marchant à foulées plus menues, mais parfaitement élastiques et égales, ses épaules puissantes et ses bras paraissant l'entraîner par leur ballant autant que les jambes elles-mêmes ; l'autre, un peu moins uni, obligé par instant d'allonger sa foulée et de donner un supplément d'effort, bref, mais visible<sup>58</sup>

Le style dont parle Georges Rozet — expression alors très en vogue — se caractérise par l'allure générale du coureur, la forme que dessinent ses foulées et plus largement « l'expression apparente des efforts »<sup>59</sup>. Enjeu populaire, les journaux sportifs sont passés maîtres dans l'art de décrire avec la plus grande précision non seulement la course, mais aussi les coureurs eux-mêmes. Mettre en avant les oppositions de style constitue un ressort précieux pour magnifier les belles luttes sportives, dans une stratégie de mise en récit<sup>60</sup>. En l'absence d'images, ces

---

<sup>55</sup> Victor Hugo, *Les Misérables*, Genève, éditions Famot, t. 1, 1983, p. 155.

<sup>56</sup> Radiodiffusion française, « Jeux olympiques d'hier et de demain », *Programme National*, émission enregistrée le 02 février 1948, date de diffusion inconnue, 1h16'16''.

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> Georges Rozet, *Les fêtes du muscle*, *op. cit.*, p. 176.

<sup>59</sup> René de Knyff, Duvignan de Lanneau, sénateur Reymond, « Le style ? En quoi consiste-t-il ? », *La Vie au grand air*, n°791 spécial *Le style dans tous les sports*, 15 novembre 1913, p. 961-963.

<sup>60</sup> La description du style s'appuie souvent sur une comparaison entre deux athlètes, une opposition entre deux prétendants ayant une allure singulière, identifiable. L'athlète et chroniqueur Louis de Fleurac joue sur ces oppositions de style lorsqu'il présente les résultats du cross professionnel international 1912, où la victoire se dispute entre Holmer « d'une belle allure souple qu'aidaient largement ses bras bien balancés » et Kolehmainen « plus puissant mais rude dans sa foulée » (Louis de Fleurac, « Le Cross International professionnel », *La Vie au grand air*, n°704, 16 mars 1912, p. 191) ; ou encore ceux du cross professionnel de 1913 entre Holmer « dont tous les connaisseurs avaient encore dans l'œil la silhouette riche et musclée, l'allure allongée souple et méthodique » et Dinning « moins racé » (Louis de Fleurac, « Le Cross professionnel », *La Vie au grand air*, n°756, 15 mars 1913, p. 193).

détails offrent aux lecteurs la possibilité de se représenter l'effort fourni. Ainsi, lorsque Jacques Keyser remporte le championnat de Paris de cross-country en 1913, c'est son allure qui est au centre de l'attention, davantage que les péripéties de la course :

Jacques Keyser est parti en tête, et de sa belle allure allongée de pur-sang, fin et délié, s'en est allé, tout seul, laissant derrière lui, et de plus en plus loin, la meute de ses concurrents impuissants. [...] Keyser, qui a pris de l'âge, du corps, qui est plus robuste qu'autrefois, sans avoir rien perdu de son allure très « racing-like » tient, cette année, une forme qu'il n'avait jamais connue jusqu'ici. [...] La performance accomplie dimanche par Keyser, dans le championnat de Paris, vaut surtout par le style du vainqueur. Ce fut très pur, et d'une aisance telle que jamais l'homme ne parut faire un effort quelconque.<sup>61</sup>

L'assimilation du corps de l'athlète à la puissance de l'animal, notamment le cheval et le lévrier, ou aux mécanismes de la machine, leviers, bielles, pistons, ressorts, traduit la recherche d'une forme d'efficacité<sup>62</sup>.

### Jacques Keyser<sup>63</sup>

Jacques Keyser est l'un des coureurs de cross-country les plus fameux des années 1910.

Né le 12 octobre 1885 de père hollandais et de mère française, il opte à sa majorité pour la nationalité hollandaise, bien que résidant en France où il accomplira l'ensemble de sa carrière sportive. Il fait ses premiers pas au Métropolitain Club avant de rejoindre le Racing Club de France. Licencié dans un club français, il peut disputer les championnats de France ainsi que faire partie de l'équipe de France, notamment pour participer au Cross des Nations en cross-country.

En 1907 lors du « National » (championnats de France de cross-country), il signe son premier coup d'éclat en battant l'invincible Gaston Ragueneau, 6 fois vainqueur consécutif de l'épreuve. Le jeune Jean Bouin n'arrive que 3<sup>e</sup> de cette course mémorable.

Depuis lors, une rivalité va naître entre Jean Bouin et Jacques Keyser, pour le plus grand bonheur de la presse. Il s'agit en premier lieu d'une opposition de style, entre la foulée souple d'un lévrier comme Keyser, pesant moins de 60 kg, et la foulée plus puissante et rustique d'un Jean Bouin. Ce dernier connaît indéniablement le plus de succès sportifs au début des années 1910, mais Keyser est le seul à lui donner



<sup>61</sup> Géo Lefèvre, « Keyser en forme. Il a gagné le championnat de Paris », *La Vie au grand air*, n°753, 22 février 1913, p. 139.

<sup>62</sup> Gérard Bruant, *Anthropologie du geste sportif...*, op. cit., p. 35, 253.

<sup>63</sup> Biographie réalisée à partir des documents suivants : « Agenda Rétro », *L'Athlétisme*, n°254, janvier 1983, p. 54 ; Marcel Delarbre, « Grand Pétard dans le Landerneau du Cross », *L'Écho des sports*, n°444, 12 mars 1913, p. 4 ; Louis Maertens, « Les grands champions français de cross-country », *Le Miroir des sports*, n°427, 23 février 1922, p. 114.

Photographie : Agence Rol, « Portrait de Jacques Keyser, coureur », photographie de presse, n°23 181, négatif sur verre, 13 x 18 cm, 1912.

du fil à retordre. En janvier 1913, alors que Jean Bouin est au sommet de sa gloire, Keyser remporte le Prix Lemonnier devant Bouin, enlevant le record de l'épreuve. Quelques semaines plus tard, Keyser enlève le National à Langon, tandis que Bouin déclare forfait suite à une grippe. Face à la presse qui minimise les performances du hollandais, Keyser réagit de manière virulente en accusant Bouin de « froussardise », ce à quoi répond Bouin par lettres interposées.

Tandis que Bouin tombe aux champs d'honneur dans les premières semaines de guerre en 1914, Keyser sans rival gagne les compétitions de guerre, notamment la coupe nationale de cross-country en mars 1917. Il livre régulièrement ses impressions pour *La Vie au grand air*, et d'autres journaux sportifs.

Tout au long de sa carrière, il accumule 14 titres de champions de France en cross-country et sur piste (800 mètres, 1 500 mètres, 5 000 mètres). Dès avril 1914, il devient propriétaire d'un commerce — une chemiserie de sport, 86, rue d'Amsterdam à Paris — qu'il fera fructifier après la fin de sa carrière sportive, aux lendemains de la Grande Guerre.

Il décède le 21 mars 1954 à Paris.

Jean Bouin et André Glarner dans leur manuel rédigé en 1912 justifient l'usage du « langage hippique » pour certaines expressions relatives à l'entraînement dans la mesure où le mécanisme humain comme celui de l'animal « subit les mêmes lois, obtient les mêmes résultats, lorsqu'un travail identique lui est demandé »<sup>64</sup>. En effet, le style n'est pas seulement décrit par des journalistes esthètes, en tribune, dans l'espoir d'agrémenter le récit d'une course. C'est aussi et avant tout un facteur clé de la performance, un point sur lequel les athlètes sont encouragés à travailler durant les entraînements, sans relâche. Le premier principe à respecter est simple : se délester autant que faire se peut de tout mouvements inutiles, qui induiraient une dépense physique superflue. Aux antipodes du « cabotinage du geste » et des effets de parade, le style doit être épuré, sobre, économique, utile, efficace, puissant mais souple<sup>65</sup>. Le mouvement continu, sans heurts ni saccades, prévient les fatigues prématurées, et rend l'allure plus plaisante<sup>66</sup>.

Pour atteindre de tels objectifs techniques, encore faut-il se faire une idée claire de l'allure idéale en course. Dans une société moderne positiviste, valorisant le rendement maximum pour une dépense énergétique minimum, l'analyse du « moteur humain » se précise grâce à l'avènement de nouveaux outils. La « chronophotographie » inventée par le physiologiste Étienne-Jules Marey en 1882 permet en effet d'enregistrer une série d'images

---

<sup>64</sup> Jean Bouin, André Glarner, *Comment on devient champion de course à pied*, op. cit., p. 37-38.

<sup>65</sup> Georges Le Roy, « Mouvements inutiles », *La Vie au grand air*, n°791 spécial *Le style dans tous les sports*, 15 novembre 1913, p. 964-965.

<sup>66</sup> Louis de Fleurac, Pierre Failliot, *Les courses à pied et les concours athlétiques*, Paris, Lafitte et Cie, 1911, p. 61.

successives sur un unique support photosensible<sup>67</sup>. Ces images, prises à une fraction de millième de seconde, restituent l'intégralité des déplacements devant un fond noir. Dans un souci de perfectionnement des mouvements humains, le professeur Georges Demenÿ exploite les possibilités offertes par cette technologie pour fonder les « bases scientifiques de l'éducation physiques »<sup>68</sup>. Ancien assistant de Marey à la Station physiologique du Parc des Princes entre 1881 et 1894, il est nommé professeur de physiologie à l'École normale de gymnastique et d'escrime de Joinville-le-Pont en 1902, au sein de laquelle il réalise de nombreuses chronophotographies d'athlètes en plein effort :

Figure 7 : Chronophotographie d'un départ, réalisée par Demenÿ en 1902 à l'école de Joinville<sup>69</sup>



Simplement vêtu d'un cache-sexe et d'une paire de chaussures claires, le travail des muscles, le jeu des articulations et la trajectoire de chaque partie du corps de l'athlète sont rendus visibles à chaque instant. Les tracés obtenus par la chronophotographie, véritable cinématique rationnelle de l'effort en course, permettent de mesurer les variations les plus infimes de chaque geste avec « une clarté que le langage ne possède pas »<sup>70</sup>. Dans les années 1910, ces clichés jouissent encore d'un très grand prestige dans le milieu sportif. Chaque manuel d'entraînement fait référence aux travaux pionniers de Marey et Demenÿ, comme une caution scientifique. Le numéro spécial de *La Vie au grand air* paru en novembre 1913 consacré au « style dans tous les sports » utilise également de nombreuses images chronophotographiques afin de décrire les gestes techniques efficaces dans chaque pratique sportive<sup>71</sup>. Le style en automobile, dans l'aviation, en gymnastique, cyclisme, rugby, sauts, escrime, boxe, tennis, rowing, à cheval, est

<sup>67</sup> Laurent Véray, « Le sport et la photographie scientifique », *Histoire par l'image* [en ligne], consulté le 31 mars 2019, <http://www.histoire-image.org/fr/etudes/sport-photographie-scientifique>. Pour plus d'informations concernant la genèse de la chronophotographie, voir l'ouvrage de Christian Pociello, *La Science en mouvements : Etienne Marey et Georges Demenÿ (1870-1920)*, Paris, PUF, 1999.

<sup>68</sup> Georges Demenÿ, *Les bases scientifiques de l'Education physique*, Paris, Félix Alcan, 1903.

<sup>69</sup> Tirage papier d'après plaque de verre, Collection Icothèque de l'INSEP, 1902.

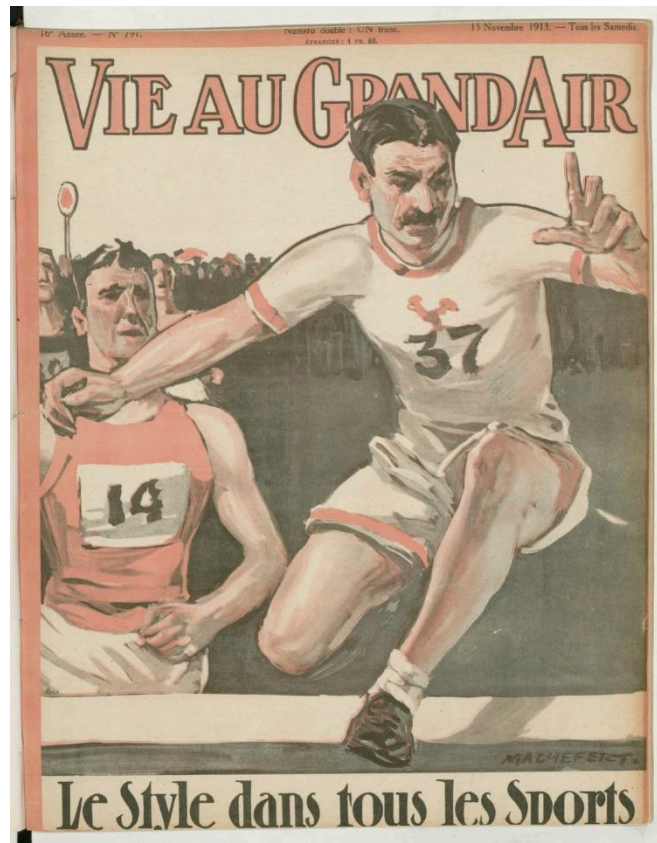
<sup>70</sup> Étienne-Jules Marey, *La méthode graphique dans les sciences expérimentales et principalement en physiologie et en médecine*, Paris, Masson, 1885, p. ii, cité par Anson Rabinbach, *Le moteur humain : l'énergie, la fatigue et les origines de la modernité*, Paris, La Fabrique, 2004, p. 162.

<sup>71</sup> *La Vie au grand air*, n°791 spécial *Le style dans tous les sports*, 15 novembre 1913.



étudié par les plus fins spécialistes. Sans surprise, Jean Bouin se charge de l'article consacré au « style en course ».

Figure 8 : Une de *La Vie au grand air*, représentant Jean Bouin au Cross des Nations 1913 à Juvisy<sup>72</sup>



Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

S'appuyant sur sa propre expérience, il n'offre cependant que de maigres conseils techniques à ses lecteurs, se contentant de brosser un panorama très général sur l'allure des coureurs, et du lien entre le style épuré, régulier comme un « mouvement d'horlogerie », et la pleine condition de l'athlète en forme<sup>73</sup>. L'athlète curieux trouvera quelques détails supplémentaires dans le manuel de Bouin et Glarner de 1912, dans lequel ces derniers reviennent entre autres sur le rôle primordial des bras, souples, rythmés, et équilibrés, dans la progression du coureur<sup>74</sup>. En ce qui concerne le mouvement des jambes, il est recommandé d'obtenir une « détente souple » qui, outre son élégance, présente une supériorité mécanique<sup>75</sup>. Le secret du style réside dans l'alliance entre la souplesse et l'amplitude des foulées. Ainsi, pour perfectionner son allure,

<sup>72</sup> *Ibid.*, n. p. [En Une].

<sup>73</sup> Jean Bouin, « Le style en course », *La Vie au grand air*, n°791 spécial *Le style dans tous les sports*, 15 novembre 1913, p. 972.

<sup>74</sup> Jean Bouin, André Glarner, *Comment on devient champion de course à pied*, *op. cit.*, p. 26 ; voir aussi Louis de Fleurac, Pierre Failliot, *Les courses à pied et les concours athlétiques*, *op. cit.*, p. 65-66.

<sup>75</sup> Michel Dupré, *L'allure dans la course à pied et la marche*, Paris, Librairie de l'Auto, 1909, p. 11.

l'athlète peut effectuer des exercices spéciaux comme des courses en pente douce l'obligeant à détendre plus vigoureusement ses jambes et à « acquérir de l'allongée », sans raideurs<sup>76</sup>. Il doit également veiller à exagérer l'allure, exécuter les pas les plus grands possibles à l'entraînement<sup>77</sup>. Grâce à ces méthodes, le *pedestrian* ne se « désunit » pas en fin de course, même lorsque les muscles sont lourds de fatigue, et que la volonté fléchit. Les propositions pédagogiques ne manquent pas.

Maintenir un style correct en course sans se désunir permet non seulement de conserver une efficacité mécanique, mais aussi une forme de beauté plastique. La belle allure caractérisée par l'impression d'aisance, de fluidité et de rendement est la conséquence du mouvement résolument utile. Si le beau geste n'est pas toujours efficace, en revanche, le geste efficace dégage à coup sûr une forme d'élégance<sup>78</sup>. Des critères rationnels définissent désormais les contours esthétiques de l'homme en mouvement<sup>79</sup>. Pionniers sont à ce titre les travaux de Paul Souriau, professeur de philosophie à l'Université de Nancy, auteur de deux ouvrages majeurs : *L'esthétique du mouvement* en 1889 et *La beauté rationnelle* en 1904. Avec le physiologiste Fernand Lagrange, ils posent les fondements théoriques d'une conception neuve de la beauté corporelle. Irradiation de la santé, de l'efficacité mécanique, et de l'harmonie des fonctions, la beauté du mouvement se substitue à la fin du 19<sup>e</sup> siècle à la beauté des formes statiques<sup>80</sup>. La force et la beauté ne sont plus évaluées à partir de la section transversale du muscle mais à partir du bon fonctionnement des organes internes. Édifiantes sont également les tentatives de rapprochement entre l'Art et la science du mouvement humain. Paul Richer dans son ouvrage *Physiologie artistique de l'homme en mouvement* paru en 1895 remarque les nombreuses erreurs de l'art moderne dans la représentation du mouvement et de l'effort vrai<sup>81</sup>. Il fait alors couler en bronze un groupe de trois athlètes représentés à une période différente de la course : l'un, à la fin de la phase d'appui ; un autre au commencement ; et le troisième à la phase de suspension. Cette initiative s'inspire directement des travaux de Marey sur la chronophotographie : « Ses trois athlètes, superbes d'allure, nous donnent bien l'impression de

---

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>77</sup> « [...] il faut exagérer à l'entraînement, exagérer même de beaucoup, de façon à substituer insensiblement l'artificiel à l'instinct » (Louis de Fleurac, Pierre Failliot, *Les courses à pied et les concours athlétiques*, *op. cit.*, p. 59-61). Jean Bouin et André Glarner proposent également d'exagérer la longueur de la foulée à l'entraînement (Jean Bouin, André Glarner, *Comment on devient champion de course à pied*, *op. cit.*, p. 23).

<sup>78</sup> Marcel Boulenger, « L'élégance dans les sports », *La Vie au grand air*, n°846, 15 septembre 1919, p. 33. Voir aussi Gérard Bruant, *Anthropologie du geste sportif...*, *op. cit.*, p. 199.

<sup>79</sup> Maurice Martin, « Le sport et la beauté moderne », *L'Écho des sports*, n°497, 25 février 1914, p. 1.

<sup>80</sup> Gilbert Andrieu, *Force et beauté, Histoire de l'esthétique en Education Physique aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1992, p. 78-79.

<sup>81</sup> Paul Richer, *Physiologie artistique de l'homme en mouvement*, Paris, Doin, 1895, p. 306.

vitesse et d'effort, et nous verrons qu'ils correspondent parfaitement aux images que nous voyons sur nos pellicules cinématographiques. »<sup>82</sup>. L'authenticité de l'effort représenté par l'art, au cœur du projet de Richer, séduit Georges Rozet qui, en 1910, rappelle aux artistes « qu'ils ne peuvent exprimer parfaitement l'effort athlétique et le jeu de la musculature humaine qu'à condition d'y avoir goûté pour leur propre compte et d'avoir pratiqué eux-mêmes quelques sports »<sup>83</sup>. D'autres athlètes s'inspirent ouvertement des travaux de Richer, à l'instar de Louis de Fleurac ou Édouard Vornière dans sa thèse de doctorat consacrée à la physiologie de la course à pied<sup>84</sup>. Cette forme d'art attachée à représenter l'effort, la vitesse et les rythmes de la modernité trouvera un écho en Italie dans les années 1910 avec le développement du mouvement futuriste<sup>85</sup>. Les mutations des représentations scientifiques du corps à l'effort déterminent celles des critères du beau : d'une beauté structurelle vers une beauté plus fonctionnelle, dynamique.

Dans le cadre de la course à pied, l'absence d'effort visible en particulier sur le visage de l'athlète constitue l'un des critères essentiels de la beauté, donnant aux spectateurs une « impression d'aisance dans le déploiement de la force »<sup>86</sup>. Selon Georges Demeny, l'effort n'est beau qu'à cette condition : « il doit avoir l'apparence extérieure facile bien qu'énergique, et le résultat final doit sembler être obtenu sans peine ou du moins sans peine perdue »<sup>87</sup>. Pour donner cette illusion d'un effort aisé, l'athlète se doit de cultiver un rythme bien approprié, de rechercher l'harmonie des efforts partiels des différentes parties du corps, l'économie dans la dépense, la souplesse et l'indépendance des contractions musculaires. Au-delà des considérations esthétiques, masquer son effort peut également constituer une stratégie de course pour déstabiliser les concurrents. Ne pas montrer sa fatigue à son adversaire par le « bluff », « faire à l'estomac » selon l'expression de Jean Bouin, en gardant le visage impassible peut

---

<sup>82</sup> Édouard Vornière, *La Course. Physiologie des mouvements*, Thèse de doctorat, Faculté de médecine de Paris, Librairie Médicale et scientifique Jules Roussel, 1906, p. 19.

<sup>83</sup> Georges Rozet, « L'Athlétisme et le Sport dans l'Art moderne », *La Vie au grand air*, n°597, 26 février 1910, p. 141. Même idée chez F. Estrade (F. Estrade, « L'athlète et l'art », *L'Écho des sports*, n°412, 31 juillet 1912, p. 1).

<sup>84</sup> Édouard Vornière, *La Course. Physiologie des mouvements*, *op. cit.*, 1906, p. 19 ; Louis de Fleurac et Pierre Failliot reprennent les grandes lignes de ces travaux : « Nous empruntons les lignes qui vont suivre à une thèse soutenue en 1906 et dans laquelle un ancien champion, le Dr Vornière, étudia au point de vue physiologique les mouvements dans la course à pied. » (Louis de Fleurac, Pierre Failliot, *Les courses à pied et les concours athlétiques*, *op. cit.*, p. 70-73).

<sup>85</sup> « La littérature ayant jusqu'ici magnifié l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil, nous voulons exalter le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing. », (Filippo Tommaso Marinetti, « Manifeste du futurisme », *Le Figaro*, 55<sup>e</sup> année, n°51, 20 février 1909, p. 1).

<sup>86</sup> Paul Souriau, *L'esthétique du mouvement*, Paris, Félix Alcan, 1889, p. 172.

<sup>87</sup> Georges Demeny, « Beauté de l'effort », *L'Éducation de l'effort*, Paris, Félix Alcan, 1914, p. 129.

déterminer la victoire ou la défaite<sup>88</sup>. Cependant, lorsque la lutte est trop inégale, il est conseillé de ne pas s'accrocher désespérément à l'aide de son unique courage et rester en dedans de l'action :

N'est-il pas plus esthétique de gagner un concours avec élégance, que de terminer en faisant des efforts désespérés qui infligent aux spectateurs une impression douloureuse et pénible ? Le sport est un spectacle sain et réconfortant [...]. C'est seulement en voyant la facilité, la souplesse, le style, et l'élasticité des mouvements d'excellents pratiquants, que l'idée germera en eux sinon d'être des champions, du moins des sportsmen émérites et athlètes complets<sup>89</sup>

Le conseil d'Émile Anthoine laisse percevoir l'importance de la communication émotionnelle entre l'athlète et le spectateur. Quand ce dernier regarde un athlète courir avec aisance, il se figure le plaisir qu'il prend à se mouvoir sans heurts. Quand, au contraire, il perçoit les signes de maladresse, de lourdeur, de fatigue, d'impuissance, de gêne, et de tout autre mouvement désagréable à l'œil, il ressent inévitablement un malaise. Ainsi, les critères rationnels de l'élégance mécanique en course ne peuvent être appréciés qu'à condition que le spectateur éprouve une forme de « sympathie musculaire »<sup>90</sup>. Or, bien souvent, les spectateurs connaissent de grandes difficultés à comprendre l'effort produit, a fortiori quand l'athlète s'évertue à le masquer :

Le spectateur profane, incomplètement initié aux subtilités techniques du sport, qui n'apprécie l'effort que par ses manifestations extérieures, n'obéit qu'à une impression superficielle, il subit une seule influence : celle du spectacle que ses yeux voient ; son cerveau n'analyse pas et, fatalement, il se laisse séduire par la qualité prenante du geste, sans se soucier de l'utilité et de la valeur sportives de celui-ci.<sup>91</sup>

Une certitude demeure : le spectateur doit être initié à la pratique du sport pour apprécier à sa juste valeur l'efficacité et la sobriété du style.

De cette constatation naît l'idée que le style, au-delà de l'appréciation externe purement visuelle, se traduit par une exécution physique éprouvée<sup>92</sup>. Selon Paul Souriau, la beauté des mouvements ne se perçoit pas uniquement à partir d'une vision extérieure, par le spectateur : « Cette beauté intrinsèque, nul ne peut mieux l'apercevoir et la goûter que l'agent lui-même. En fait, nos propres mouvements nous donnent une impression esthétique »<sup>93</sup>. Le coureur prend ainsi plaisir à ressentir l'harmonie, la fluidité et le rythme de ses propres gestes. Plus que la

---

<sup>88</sup> Jean Bouin, André Glarner, *Comment on devient champion de course à pied*, op. cit., p. 28.

<sup>89</sup> Emile Anthoine, *L'Athlétisme*, Paris, Nilsson, 1914, p. 15.

<sup>90</sup> Paul Souriau, *La beauté rationnelle*, Paris, Félix Alcan, 1904, p. 398-399.

<sup>91</sup> René de Knyff, Duvignan de Lanneau, sénateur Reymond, « Le style ? En quoi consiste-t-il ? », art. cité, p. 961.

<sup>92</sup> André Rauch, *Le corps en Éducation Physique : histoire et principes de l'entraînement*, Paris, PUF, 1982, p. 107.

<sup>93</sup> Paul Souriau, *La beauté rationnelle*, op. cit., p. 397.

perfection mimétique d'un modèle, l'allure s'avère éminemment individuelle dans la recherche d'efficacité, au point de constituer la forme vivante et explicite d'un sentiment<sup>94</sup>. Comme le remarque Jean Bouin, le style « élégant et efficace » diffère grandement selon les individus et la spécialité athlétique au point de vue mécanique<sup>95</sup>. Il ne peut être question de courir en sprint comme on court en demi-fond ou pour une épreuve de fond. Les nuances sont encore grossières, mais le souci de distinguer l'allure générale des athlètes en fonction du type d'épreuve se fait jour, avec pour leitmotiv la conservation d'un mouvement « très naturel »<sup>96</sup>. Individualisation et prise en compte des sensations intimes sont les maîtres mots d'un entraînement raisonné. Michel Dupré ajoute qu'« il est enfin certaines particularités qui ne peuvent être saisies que par un coureur et décrites par lui »<sup>97</sup>. Le regard extérieur ne peut pas tout. De nombreux théoriciens spécialistes de la course à pied partagent cette intuition :

Il est seul à connaître les sensations par lesquelles il passe pendant toute la durée de l'effort qu'il poursuit. Par le système chronophotographique, Marey et Demenÿ et les continuateurs de leurs œuvres analysent, non point ces sensations qui sont impressions essentiellement intimes, mais l'enchaînement des mouvements qui les a fait naître. Et c'est ainsi qu'on obtient la courbe, les courbes, traduisant le travail mécanique de l'athlète exprimé par le déplacement du sujet dans l'espace. Ainsi comprise, une analyse de l'effort athlétique basée sur l'examen graphique du mouvement présente un intérêt indéniable pour les hommes de sport. Il est malheureusement à craindre qu'elle laisse indifférents beaucoup de jeunes gens extrêmement bien doués pour l'exercice qu'ils ont choisi, dans lequel ils excellent, et qu'ils travaillent sous une forme essentiellement physique. Comme le système leur réussit, ils ne songent pas à s'encombrer de préoccupations complémentaires. Combien en est-il qui ont la sensation et justifient d'ailleurs leur scepticisme par leur carrière sportive, qui n'entendent obéir qu'à leur impression personnelle, celle-ci commandant et dirigeant sans contrôle tous leurs actes !<sup>98</sup>

Georges Le Roy, pourtant fervent défenseur de la chronophotographie pour l'entraînement, ne peut que constater le faible intérêt que portent les athlètes et leurs entraîneurs envers cet outil scientifique, privilégiant l'interprétation des ressentis personnelles. Faute de moyens et de volonté, très peu d'entre eux peuvent obtenir de tels clichés. Dès 1903, François-Ernest Bézy dans sa thèse de médecine sur l'étude du « courir » chez l'homme souligne les limites de la méthode d'analyse du mouvement que propose Marey, inadaptée pour saisir l'effort maximal du sprinteur à près de 36 kilomètres à l'heure, en dehors du laboratoire. L'examen objectif se complète alors d'une étude plus subjective des sensations musculaires des sujets, prenant en

---

<sup>94</sup> « L'homme c'est le style. On ne doit copier personne, car les moyens diffèrent avec les individus » (Ernest Weber, *Sports athlétiques*, Paris, Garnier Frères, 1905, p. 110).

<sup>95</sup> Jean Bouin, « Le style en course », *La Vie au grand air*, n°791, art. cité, p. 972.

<sup>96</sup> *Ibid.* L'importance de cultiver une allure « naturelle » est rappelée dans un autre article de Jean Bouin dans *La Vie au grand air* : Jean Bouin, « Les foulées célèbres », *La Vie au grand air*, n°795, 13 décembre 1913, p. 1070.

<sup>97</sup> Michel Dupré, *L'allure dans la course à pied...*, *op. cit.*, p. 2-3.

<sup>98</sup> Georges Le Roy, « L'effort athlétique analysé par l'image », *La Vie au grand air*, n°777, 09 août 1913, p. 653-654.

compte l'influence du degré de fatigue sur l'allure générale, car « rien ne saurait remplacer l'examen d'un sens musculaire bien éduqué »<sup>99</sup>. Malgré les difficultés qu'éprouve Bézy à proposer un protocole robuste, et le peu d'écho que suscite son travail de recherche dans les années 1910, le projet d'une analyse du mouvement par le sensible n'est pas abandonné : « Un jour viendra où, parallèlement aux examens extérieurs, on procédera à l'étude intime du moteur humain. C'est seulement de l'union de ces deux sciences encore ignorées que nous obtiendrons le maximum de rendement [...]. »<sup>100</sup>. Pour l'heure, il semble que la chronophotographie, sans prendre en compte l'expérience individuelle de pratique, atteigne ses limites dans la recherche de l'efficacité athlétique.

En définitive, le style du coureur à pied entendu comme l'expression apparente des efforts, est l'objet de toutes les attentions dans les années 1910. Les scientifiques comme Marey, Demenÿ ou Richer développent une expertise scientifique et rationnelle sur la technique de course, s'aidant de la chronophotographie. Le style des coureurs doit être épuré, sobre, utile, non seulement dans un souci d'efficacité mécanique, mais aussi dans une perspective esthétique. Les journalistes sportifs ne manquent pas de commenter avec emphase les oppositions de style, à l'instar du duel Bouin-Kolehmainen. Cependant, au-delà de l'émotion procurée aux spectateurs, la belle allure constitue également un ensemble de sensations intimes de fluidité, d'aisance et de rythme. Les analyses rationnelles externes de l'effort laissent place aux analyses plus personnelles du style individuel.

---

<sup>99</sup> François-Ernest Bézy, *Contribution à l'étude du « courir » chez l'homme*, Thèse de doctorat en médecine, Bordeaux, Imprimerie du midi, 1903, p. 10. Notons toutefois que les promesses en introduction d'une analyse plus « subjective » du style peine à prendre forme dans le développement des différents chapitres. L'analyse reste très analytique, descriptive, se contentant de comparer les mensurations d'athlètes de différentes spécialités, en mobilisant quelques chronophotographies.

<sup>100</sup> Jean Daçay, « L'Effort dans les courses de vitesse », *La Vie au grand air*, n°837, 01 juin 1918, p. 21.

### 3) Les griseries de la vitesse : l'incorporation sensible de la modernité

Une interrogation m'accompagne depuis le début de l'enquête : pourquoi les journalistes, athlètes, entraîneurs, artistes, scientifiques traduisent et valorisent certaines sensibilités à l'effort et pas d'autres au tournant des années 1910 ? Sans tomber dans la « simple et paisible cueillette de sensations défuntes »<sup>101</sup>, il importe d'identifier les fonctions sociales de ces dernières. À partir d'un événement précis — l'épreuve du 5 000 mètres des Jeux Olympiques de Stockholm —, j'analyse successivement les différents cercles concentriques relatifs aux apprentissages sensoriels et habitudes perceptives propres au milieu athlétique. Le tropisme pour le style efficace dans l'appréciation esthétique de la course à pied est un premier élément de compréhension, mais il est possible d'élargir encore davantage la focale, comme l'emboîtement des poupées russes. L'étude du « régime de temporalités » athlétique entendu comme le rapport idéal-typique qu'entretiennent les athlètes aux temps, aux vitesses, aux records, n'exclut en rien l'analyse plus large des temporalités sportives<sup>102</sup>. Plusieurs historiens et sociologues s'accordent sur le processus de rationalisation du temps sportif à l'œuvre tout au long du 19<sup>e</sup> siècle. Selon Georges Vigarello, les sports dits « modernes » possèdent un temps spécifique, séparé de la vie courante et du travail, avec son calendrier propre, soucieux de précision chronométrique<sup>103</sup>. Norbert Élias et Éric Dunning insistent également sur la standardisation de l'espace et du temps comme élément distinguant les sports des jeux anciens<sup>104</sup>. Enfin, Allen Guttmann fait de la rationalisation, de la quantification et du record trois des sept critères relatifs au sport moderne<sup>105</sup>. Ce rapport singulier au temps dans la pratique sportive est étroitement lié aux contraintes règlementaires propres à chaque discipline, mais

---

<sup>101</sup> Christophe Granger, « Retour sur la méthode », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°123, 2014, p. 190.

<sup>102</sup> Le concept de « régime de temporalités » est proposé par le sociologue Claude Dubar, rédacteur en chef de la revue *Temporalités* en 2004. Il s'agit d'un rapport au temps idéal-typique, articulant passé, présent et avenir (Claude Dubar, « Régimes de temporalités et mutation des temps sociaux », *Temporalités*, n°1, 2004, p. 118-129 ; voir aussi Michel Lallement, « Du temps aux régimes de temporalités sociales. Éléments sur le parcours épistémologique de Claude Dubar », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, n°25 : *Temporalités et sports*, 2017, [En ligne] <https://doi.org/10.4000/temporalites.3745>).

<sup>103</sup> Georges Vigarello, « Le temps du sport », dans Alain Corbin (dir.), *L'avènement des loisirs (1850-1960)*, Paris, Flammarion, 2009, p. 283.

<sup>104</sup> Comme le rappelle Roger Chartier, dans l'avant-propos de *Sport et civilisation : La violence maîtrisée* de Norbert Élias et Éric Dunning, le sport moderne, institutionnalisé, compétitif et réglementé, se construit à la fin du 19<sup>e</sup> siècle en France à partir d'un espace-temps spécifique et autonome, en opposition au temps festif des jeux anciens. (Roger Chartier, « Le sport ou la libération contrôlée des émotions », dans Norbert Élias, Éric Dunning, *Sport et civilisation : La violence maîtrisée*, Paris, Pocket, 1998 [1986], p. 15).

<sup>105</sup> Allen Guttmann, *Du rituel au record, La nature des sports modernes*, Paris, L'Harmattan, [Traduit et présenté par Terret Thierry], 2006 [1978], p. 37-88. Les autres critères sont : Sécularisme, égalité, spécialisation et bureaucratisation.

dépend également des perceptions subjectives des individus, du sens qu'ils en donnent<sup>106</sup>. Ainsi, la scansion d'un temps athlétique réglé, dont les mots-clés sont vitesse, record, rythme, progrès, accélération, participe d'une incorporation sensible de la modernité par l'effort<sup>107</sup>.

Si l'on se risque à jeter un œil en dehors du stade, l'on remarquera que la course à pied est loin d'être la seule pratique sportive à embrasser un régime moderne de temporalités, pas plus qu'elle ne détient le monopole des émotions sportives. D'autres pratiques, plus en vogue, lui dament le pion. En effet, la vélocipédie, l'automobilisme et l'aviation, en plein essor dans les années 1910, mobilisent une gamme d'émotions et de sensations jusqu'alors inédite. Les griseries de la vitesse façonnent non seulement un état d'esprit, mais surtout un état de corps moderne, impliquant une réactivité dans l'action, la précision des mouvements, l'esprit de découverte, l'incertitude, le risque, et en définitive le danger de mort. Lorsque le journaliste Marcel Berger ou le romancier Alexandre Arnoux évoquent leurs souvenirs sportifs de jeunesse au tout début du 20<sup>e</sup> siècle, ils mentionnent tous deux l'enthousiasme neuf que suscite la célérité des bicyclettes ou des automobiles : « Enthousiasme né et s'accroissant avec les progrès inouïs de la science industrielle »<sup>108</sup>. Arnoux détaille par exemple sa première rencontre avec une automobile dans son village natal, traversé par le rail, et décrit à travers son vécu les mutations d'une France tiraillée entre le monde paysan et les progrès manufacturiers<sup>109</sup>. Lorsque le conducteur lui propose de monter à bord de la voiturette « bruyante et crachante » pour faire un tour, l'expérience est sans pareille :

Promenade féérique, torture enivrante ! Cahots suppliciants et délicieux ! La montée arrachait le revêtement de la route, épuisait notre souffle et nos reins, car nous ne faisons qu'un avec la machine, et la transmission était dans notre système nerveux, le refroidissement dans notre sueur, le changement de vitesse dans notre cerveau, l'allumage dans notre volonté, les cylindres et les pistons

---

<sup>106</sup> Jérôme Soldani, « Ce que les régimes de temporalités peuvent nous apprendre sur les sports », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, n°25 *Temporalités et sports*, 2017, [En ligne] <https://doi.org/10.4000/temporalites.3610>

<sup>107</sup> La notion de « régime de temporalités » proposée par Claude Dubar s'inspire largement des travaux de l'historien François Hartog relatifs aux « régimes d'historicités », entendus comme le rapport qu'entretiennent les sociétés au temps, et plus particulièrement à l'articulation entre le passé, le présent, et le futur (François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Points, 2015 [2003], p. 38). La notion de modernité au début du 20<sup>e</sup> siècle peut ainsi faire référence au régime moderne d'historicité, dont Hartog situe la genèse à la Révolution française. Le progrès intellectuel, économique et politique devient un horizon d'attente, et penser le futur devient source d'intelligibilité.

<sup>108</sup> Marcel Berger, *Pourquoi je suis sportif ?*, Paris, éditions de France, 1930, p. 27. Marcel Berger est né en 1885 tandis qu'Alexandre Arnoux est né en 1884.

<sup>109</sup> « Nous avons dénombré, au cours d'une génération, les changements qu'une invention mécanique peut apporter à la figure du monde, au style des paysages, à la sensibilité de l'homme. » (Alexandre Arnoux, *Poésie du hasard*, Paris, Grasset, 1934, p. 132).



dans notre cœur. [...] Pour la première fois, les virages calculés par nos pères avaient un rayon trop court et la tradition devenait étroite.<sup>110</sup>

La technologie des machines et les vitesses qu'elle autorise bouleverse ce qu'Arnoux appelle la tradition, assimilée à l'inertie, la lenteur, la résistance aux changements. Le journal *La Vie au grand air* s'empare de ce nouvel élan et donne régulièrement la parole à ces aventuriers sportifs dans le but de connaître leurs expériences intimes. Dès le mois de décembre 1910, une enquête est réalisée auprès d'une quinzaine d'aviateurs qui expriment les « impressions qu'ils ont ressenties au cours de leurs plus impressionnantes envolées »<sup>111</sup>. Le danger, l'altitude, la légèreté et la vitesse sont clairement identifiés comme l'essence de la pratique. Pourtant, les aviateurs se heurtent au manque de mots pour exprimer avec précision les émotions que procurent un vol, sans doute lié à la nouveauté d'une telle démarche. L'aviateur Jean Conneau dit André Beaumont, vainqueur du Paris-Rome, du circuit Européen et du tour d'Angleterre, évoque cette difficulté dans son ouvrage *Mes trois grandes courses* :

Il serait intéressant de sonder leur [aux aviateurs] état d'âme. Malheureusement, ce genre d'examen expose à des lacunes. Il nous est difficile d'analyser nos impressions, de les définir avec une exactitude rigoureuse, car nous ne sommes pas encore adaptés aux spectacles qui s'offrent à nous ; notre langue n'a même pas les mots voulus pour exprimer ce que nous voyons, ce que nous sentons. Le spectateur, qui suit des yeux un appareil en plein vol, éprouve une gêne à expliquer ce qu'il ressent. Le pilote qui déploie ses ailes dans l'azur se déclare impuissant à décrire la succession des féeries dont il est témoin. L'un et l'autre restent confondus en présence des mystères des grands espaces. Toutefois, si l'homme ne peut encore ni bien comprendre, ni bien peindre ses voyages aériens, il lui est permis de les esquisser, de raconter comment il les commence, comment il les effectue. Je vais donc essayer d'exposer les péripéties du vol, d'après mes vols.<sup>112</sup>

En choisissant de présenter spécifiquement cet extrait du livre de Beaumont sur « les sensations de l'aviation », *La Vie au grand air* témoigne de l'intérêt porté à de telles confidences, à déceler les ressorts intimes de cette pratique sportive en vogue, inaccessible pour la plupart des lecteurs. Ces témoignages sont le plus souvent publiés durant la période de Noël, à l'heure du bilan sportif de l'année. À l'instar des difficultés qu'éprouve Beaumont à exprimer et retranscrire ses ressentis, l'aviateur Roland Garros

---

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 134-135.

<sup>111</sup> « Mon vol le plus émouvant », *La Vie au grand air*, n°638, 10 décembre 1910, p. 892 ; « Mon vol le plus émouvant », *La Vie au grand air*, n°640, 24 décembre 1910, p. 942-943.

<sup>112</sup> André Beaumont, « Sensations en plein vol », *Mes trois grandes courses*, Paris, Hachette, 1912, p. 140-144. Ce court chapitre a été publié également dans *la Vie au grand air* : André Beaumont, « Les sensations de l'aviations », *La vie au grand air*, n°691, 16 décembre 1911, p. 816.

se heurte lui aussi aux mêmes obstacles un an plus tard, en décembre 1912, quand il tente d'analyser « la psychologie de l'aviateur »<sup>113</sup> :

« Que ressentez-vous lorsque vous êtes là-haut ? » Question embarrassante à laquelle on répond toujours par une phrase banale, qui n'exprime que l'impuissance à décrire les choses ressenties. Il faudrait des volumes pour décrire les états d'esprit infiniment variés faits d'anxiété, de joie, d'étonnement, d'émotion, de bien-être, que peut procurer le vol. Comment exprimer la joie du premier vol après l'angoisse des premiers essais ? [...] Vous voyez combien sont multiples les impressions que donne l'aéroplane, et ce qui fait leur charme, c'est qu'elles ne sont jamais les mêmes et qu'elles sont indéfinissables. Mon regret est de ne pouvoir les exprimer comme elles sont éprouvées, tant il serait intéressant de les décrire et de les analyser. Quels récits extraordinaires pourrait en tirer un écrivain de talent qui voudrait les faire comprendre au lecteur !<sup>114</sup>

À la suite de ce propos liminaire révélant les hésitations sémantiques de l'aviateur, ce dernier dépeint avec précision ses expériences de vol. Outre la nature même des sensations décrites, peu de sportifs en dehors des aviateurs ont l'opportunité de livrer leurs impressions dans une démarche introspective : les efforts sont banalisés, connus ou déjà éprouvés. Ainsi, lorsque le numéro de Noël 1913 de *La Vie au grand air* donne cette fois la parole à l'ensemble des sportifs pour donner leur « plus grosse émotion sportive »<sup>115</sup>, nous retrouvons une écrasante majorité de récits d'aviateurs fameux : Louis Blériot, premier homme à traverser la Manche en juillet 1909 ; Roland Garros, premier homme à traverser la Méditerranée en septembre 1913 ; mais aussi André Beaumont, Marc Pourpe, Gabriel Voisin, etc. Ces témoignages sont d'ailleurs présentés en premier dans l'article, avant ceux du boxeur Georges Carpentier, champion d'Europe poids lourds, du cycliste Lucien Petit-Breton, deux fois vainqueur du Tour de France, ou encore du *pedestrian* Jean Bouin. Les exploits des aviateurs ne laissent pas indifférents<sup>116</sup>. Sans doute l'espace éditorial laissé à l'aviation et à l'automobilisme constitue également une stratégie visant à associer la modernité des pratiques présentées avec l'image « moderne » du magazine. En somme, s'il fallait ne retenir qu'une catégorie d'émotions parmi l'ensemble de

---

<sup>113</sup> « La psychologie de l'aviateur peut être étudiée à un triple point de vue : 1° les qualités nécessaires pour faire de l'aviation ; 2° les sensations de l'aviateur ; 3° l'influence de l'aviation sur le caractère d'un pilote. » (Roland Garros, « La psychologie de l'aviateur », *La vie au grand air*, n°742 spécial Noël, 07 décembre 1912, p. 930)

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 930-932.

<sup>115</sup> « Ma plus grosse émotion sportive », *La Vie au grand air*, 13 décembre 1913, n°795, numéro de Noël, p. 1050-1060.

<sup>116</sup> Le 9 mai 1914, le journaliste Jacques Mortane publie les résultats du « concours du champion » dans les colonnes de *La Vie au grand air*. Une question a été posée aux lecteurs du magazine : « Quel champion auriez-vous souhaité être ? », à choisir parmi une liste de 100 personnalités. Au final, dans les 20 premiers sportsmen, nous retrouvons 6 aviateurs, 4 cyclistes, 3 boxeurs, 2 coureurs à pied et quelques autres sportifs. Si l'auteur de l'article en conclut que l'aviation passionne le plus le public, il faut rappeler que Jacques Mortane est un journaliste spécialiste et passionné par l'aviation. Il est donc plus enclin à tirer cette conclusion que de mettre en avant la première place de Georges Carpentier ou la seconde place de Jean Bouin. Le premier aviateur, Roland Garros, n'arrive que troisième au classement. (Jacques Mortane, « Le concours du champion », *La Vie au grand air*, n°816, 09 mai 1914, p. 419-451).

celles évoquées ou recherchées par les pilotes, je dirais que « les joies de la vitesse » représentent les impressions sportives les plus neuves de ce début de 20<sup>e</sup> siècle<sup>117</sup>.

Rien d'innocent dans cette quête de vitesse sportive, symbole de modernité et de progrès. L'accélération des échanges et des déplacements par la démocratisation des moyens de transports — bicyclette, tramway, et chemins de fer — métamorphose l'espace urbain, rapproche les villes, rétrécit les espaces<sup>118</sup>. Non seulement une frange industrialisée de la société française s'arrache peu à peu à la lenteur, mais c'est surtout le goût pour les « vitesses privées » qui s'affirme au début du 20<sup>e</sup> siècle<sup>119</sup>. Les sportifs tentent de satisfaire leur goût personnel pour la vitesse, un besoin que la société moderne a elle-même contribué à créer par la révolution industrielle et les transformations urbaines amorcées sous le Second Empire<sup>120</sup>. Dès lors, ce nouveau « régime des valeurs sensorielles » pour reprendre l'expression d'Alain Corbin<sup>121</sup>, s'appuyant sur les innovations techniques, semble réservé à une certaine élite aristocratique et à la haute bourgeoisie<sup>122</sup>. La légèreté d'un envol, le goût du risque, le plaisir de la vitesse, constituent une gamme de sensations distinctives, incorporées, un *ethos* de la bourgeoisie soucieuse de se distinguer des pesanteurs rurales<sup>123</sup>. Cette culture sensible de l'effort éprouvé, au sens anthropologique d'épreuve<sup>124</sup>, participe à la socialisation des élites au sein de clubs créés à la toute fin du 19<sup>e</sup> siècle comme le *Touring Club de France* (1890) ; *L'Automobile Club*

---

<sup>117</sup> L'expression « les joies de la vitesse » fait référence au titre d'un article rédigé par le pilote automobile et d'avion Georges Boillot dans le numéro de Noël 1913 de *La Vie au grand air*, dans lequel il tente aussi de traduire les sensations que procure la vitesse en automobile, et plus largement ce qui se passe dans le cerveau d'un pilote. (Georges Boillot, « Les joies de la vitesse », *La Vie au grand air*, n°742 spécial Noël, 07 décembre 1912, p. 937-938).

<sup>118</sup> Christophe Studeny, *L'invention de la vitesse : France (18<sup>e</sup> – 20<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Gallimard, 1995.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 291-337.

<sup>120</sup> Pour ne donner qu'un exemple, les travaux haussmanniens dans Paris ont permis d'assainir et désenclaver la ville, l'adapter aux flux de la société moderne en aménageant de grands boulevards, de grandes places, un système complexe d'égouts.

<sup>121</sup> Alain Corbin, « Histoire et anthropologie sensorielle », *Anthropologie et sociétés*, vol. 14/2, 1990 p. 13-24.

<sup>122</sup> « N'est-il pas possible de voir, à travers cet élan aéronautique qui marquera le début du XX<sup>e</sup> siècle, d'un côté, la marque des élites aristocratiques, soucieuses de promouvoir l'image traditionnelle du sportsman, et de l'autre, les aspirations d'une classe bourgeoise, qui détient le pouvoir, mais veut tendre vers un idéal de perfection dont seule, jusqu'alors, la caste noble a su déterminer les règles et accorder les privilèges ? » (Luc Robène, *L'homme à la conquête de l'air. Des aristocrates éclairés aux sportifs bourgeois. L'aventure aéronautique et sportive 19<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècles*, t. 2, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 255). L'auteur distingue les motivations des aristocrates désireux d'exercer leur tempérament en vol, de se confronter au danger et se distinguer ; et les motivations d'une bourgeoisie triomphante qui associe plus volontiers compétition et compétitivité.

<sup>123</sup> Peu de travaux s'intéressent à la distinction par l'usage des sens : Pierre Bourdieu, *La distinction : critique sociale du mouvement*, Paris, Editions de minuit, 1979 ; David Howes, « Présentation. Les sensations discrètes de la bourgeoisie », *Anthropologie et sociétés*, vol. 14/2, 1990, p. 5-12. Plus récemment, l'historien Laurent Vidal, en s'appuyant sur les travaux du philosophe Jacques Rancière, souligne la séparation entre les individus qui maîtrisent la vitesse et ceux qui la subissent, comme une hiérarchie établie par le contrôle du temps. (Laurent Vidal, *Les hommes lents. Résister à la modernité XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 2020, p. 114-115).

<sup>124</sup> David Le Breton, *Passion du risque*, Paris, Métailié, 2002. Le vol peut être assimilé à une épreuve, un rite initiatique par la confrontation au danger et au risque.

de France (1895) ou encore *L'Aéro-Club de France* (1898). Il serait pourtant faux de prétendre qu'une « classe dominante » se réserve l'exclusif usage de la vitesse. La baisse du prix des bicyclettes, qui passent de mode dans les milieux mondains avec le développement de l'automobile et de l'aviation, permet aux ouvriers et aux foyers ruraux de bénéficier d'une rapidité de déplacement inédite<sup>125</sup>. Au final, gagner en vitesse représente un enjeu majeur dans toutes les strates de la société. La pratique des sports à engins, toujours plus rapides, participe grandement à l'incorporation sensible de la modernité.

Néanmoins, derrière l'apparent lien causal qui existerait entre l'accélération des flux en ville et l'intérêt pour la vitesse dans la pratique sportive se cache un hiatus essentiel. Vitesse urbaine et vitesse sportive sont certes indéniablement associées mais ne sauraient être confondues. L'une tend à dérégler le psychisme du citadin, l'autre exalte le corps et la morale de l'athlète. En effet, les dangers de l'agitation permanente, la vie intensive et la sursollicitation des sens en ville mais également à la campagne sont l'objet d'une attention particulière par les médecins, craignant la « neurasthénie » ou « l'épuisement nerveux »<sup>126</sup>. Dans son *Essai de psychologie sportive*<sup>127</sup>, le baron Pierre de Coubertin évoque quant à lui la multiplicité des transports et les fortes mobilités sociales comme causes essentielles d'une nouvelle « névrose universelle » :

Ce double élément a transformé de façon fondamentale l'effort humain. L'effort d'autrefois était régulier et constant ; une certaine sécurité, résultant de la stabilité sociale, le protégeait. Surtout, il n'était pas cérébral à un degré excessif. Celui d'aujourd'hui est tout autre. L'inquiétude et l'espérance l'environnent avec une intensité particulière. C'est que l'échec et la réussite ont de nos jours des conséquences énormes. L'homme peut à la fois tout craindre et tout espérer. De cet état de choses est née une agitation que les transformations de la vie extérieure encouragent et accroissent. Au-dedans et au dehors, le cerveau est entretenu dans une sorte d'ébullition incessante. Les points de vue, les aspects des choses, les combinaisons, les possibilités, tant pour les individus que pour les collectivités, se succèdent si rapidement qu'il faut, pour en tenir

---

<sup>125</sup> Christophe Studeny, *L'invention de la vitesse...*, op. cit., p. 301-302.

<sup>126</sup> Il n'a pas fallu entreprendre de longues et fastidieuses recherches pour trouver de très nombreux travaux sur la neurasthénie rien que dans les années 1910. Pour ne prendre que quelques exemples : Jean Bourguignon, *La neurasthénie. Ses causes, ses symptômes, son traitement*, Mâcon, Protat frères, 1911 ; Maurice Landry, *Neurasthénie et psychasthénie*, Bordeaux, thèse de médecine, 1912 ; Raymond Belbèze, *La neurasthénie rurale. Fréquence, Causes sociales et individuelles. Etude psychologique et clinique de la neurasthénie chez le paysan contemporain*, Paris, Vigot, 1911.

<sup>127</sup> Cet essai regroupe la plupart des articles écrits par Pierre de Coubertin parus dans la *Revue Olympiques* entre 1906 et 1913. L'originalité de cet ouvrage se situe dans l'approche scientifique mise en avant : la « psychophysio-physiologie » du sport. « Jusqu'à présent, les effets physiologiques des sports ont été étudiés avec grand soin, mais le côté psychologique a été rarement envisagé. Il faut se rappeler aussi que la physiologie et la psychologie ont des frontières communes imparfaitement délimitées. » (Pierre de Coubertin, *Essais de psychologie sportive*, Paris, Payot, 1913, p. 12). En 1913 se tient également à Lausanne, du 8 au 10 mai, un Congrès du Comité international olympique dont le thème, inédit, porte sur la psychologie sportive, à l'initiative une nouvelle fois de Pierre de Coubertin. Les perceptions, sensations, sentiments, et émotions de l'athlète à l'effort représentent des pistes d'investigations neuves du point de vue de la psychologie.

compte et les utiliser au besoin, se tenir toujours en éveil et comme en une mobilisation permanente.<sup>128</sup>

Ce passage montre la distinction claire établie par Pierre de Coubertin entre l'effort physique, régulier, constant, bénéfique, et l'effort cérébral, excessif, qui fatigue l'individu. Il brosse en filigrane le portrait de la ville moderne, creuset d'une transformation des expériences sensibles, dont Georg Simmel s'était attaché à analyser les ressorts quelques années plus tôt en Allemagne. Dans son essai sur *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, l'intensification de la vie nerveuse est interprétée comme le résultat des changements rapides et ininterrompus des impressions internes et externes<sup>129</sup>. Les mutations de l'environnement urbain modifient les usages de l'appareil sensitif humain et, ce faisant, affecte la nature de l'expérience moderne. L'exactitude des rapports, la ponctualité, l'efficacité, le rendement, la précision et la rapidité des échanges deviennent des valeurs cardinales qui menacent du même coup l'intégrité physique et psychique du citoyen. Ce dernier, incapable de suivre et de réagir à l'ensemble des stimuli, tend à développer un « caractère blasé »<sup>130</sup>. Le sport est alors perçu comme un remède tonique pour affermir le caractère, une compensation par le corps induisant des « émotions exhaussantes »<sup>131</sup>. Un juste équilibre reste à trouver entre le dosage, la régularité dans l'effort permettant d'éviter le « surmenage », sans pour autant diminuer l'essence émotionnelle du sport et les plaisirs de la vitesse<sup>132</sup>. La pratique dans « le calme »<sup>133</sup> et le repos complet de l'athlète<sup>134</sup> à la suite de l'exercice physique sont conseillés afin de ne pas ajouter à la fatigue salutaire des muscles, « la mauvaise fatigue des nerfs excédés »<sup>135</sup>. Aux fêtes du corps se conjugue le repos de l'esprit<sup>136</sup>.

---

<sup>128</sup> Pierre de Coubertin, « Le sport peut-il enrayer la névrose universelle », *Essais de psychologie sportive, op. cit.*, p. 155-156.

<sup>129</sup> Georg Simmel, *Les grandes villes et la vie de l'esprit, suivi de Sociologie des sens*, Paris, Payot et Rivages, 2013 [1903], p. 41.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>131</sup> « Plus je gesticule, plus je m'émeus. Plus je me remue, plus je me grise. [...] L'émotion croit en raison directe du mouvement. [...] Tout exercice de vitesse amène cette multiplicité rapide des phénomènes de représentation. Voilà pourquoi le cyclisme, l'automobilisme, l'équitation, la course, nous valent l'excitement tonique de nos esprits et de nos caractères. » (Paul Adam, « Le sport et l'émotion », *La morale des sports*, Paris, La librairie mondiale, 1907, p. 129-134. Ce chapitre n'est que la reprise d'un article publié dès 1905 dans le journal *L'Auto* : Paul Adam, « Les sports et l'émotion », *L'Auto*, n°1 827, 16 octobre 1905, p. 1).

<sup>132</sup> Pierre de Coubertin, « Le sport peut-il enrayer la névrose universelle », *Essais de psychologie sportive, op. cit.*, p. 164-165.

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 166-168.

<sup>134</sup> Pierre de Coubertin, « La chaise longue de l'athlète », *Essais de psychologie sportive, op. cit.*, p. 23.

<sup>135</sup> *Id.*, « Le sport peut-il enrayer la névrose universelle », *Essais de psychologie sportive, op. cit.*, p. 168.

<sup>136</sup> « Les sports se placent donc dans la catégorie des passe-temps qui reposent l'esprit et développent le corps et d'où l'on sort plus gai, plus fort et plus léger qu'on ne l'est à la suite d'une partie de cartes ou de billard dans la salle enfumée d'un café. Le vrai repos n'est donc pas dans l'inaction complète : il se trouve dans le délassement qu'offrent les sports, en un mot dans la diversion du labeur. » (Fifrelin, « Le repos dans les sports », *Sport-Banque. Organe mensuel officiel du Club athlétique de la Société Générale*, n°63, mai 1910, p. 12).

À ce titre, les efforts en course à pied ne sont appréciés et valorisés que parce qu'ils se situent précisément à l'interface entre tradition et modernité. D'un côté, la rusticité du pédestrianisme considéré comme l'un des efforts les plus éprouvants, débarrassé de toute technologie additionnelle, préserve une forme de pureté dans le champ sportif<sup>137</sup>. Le geste naturel, atemporel de la course, renoue avec la vie primitive et l'esprit hellénique<sup>138</sup>. De ce point de vue, la socialisation des athlètes dans les clubs, s'entraînant par groupe au sein des pelotons en milieu naturel prend à contre-pied l'expérience sensible de la modernité décrite par Georg Simmel : individualiste, agitée, urbaine, et neurasthénique. Les coureurs forment une communauté singulière, s'attachant à partager dans l'espace et le temps de la course, un effort éprouvé hors de l'expérience quotidienne. D'un autre côté, la recherche du record, la culture du progrès et de la perfection humaine représentent un autre pilier de la pratique<sup>139</sup>. Si la quantification fait partie de la culture athlétique, l'impression de vitesse laissée aux spectateurs n'est pourtant pas toujours flagrante. La course à pied souffre de la comparaison avec d'autres sports qui dégagent une forme de célérité évidente, saisissante, plus en adéquation avec le tempérament français, « peuple d'impaticiens » selon Géo Lefèvre :

[...] si la grande foule se passionne aux grandes journées des vélodromes, aux courses du Tour de France ou de Bordeaux-Paris, elle a toujours manifesté un goût très relatif pour les spectacles que peuvent nous offrir les pistes de course à pied. Les empoignades d'un Bouin et d'un Keyser sur 800 mètres n'ont jamais attiré le grand public. Et cela parce que la course à pied est moins rapide, moins émotive, moins dangereuse que la course cycliste.<sup>140</sup>

C'est justement parce que la course à pied ne laisse pas une impression visuelle aussi marquante qu'un choc entre deux équipes de football-rugby, qu'un combat de boxe, ou qu'un envol d'aéroplane que la mesure de l'effort par le chiffre acquiert une importance décisive. Par le

---

<sup>137</sup> Le journaliste sportif Victor Breyer considère les « sports supérieurs » comme ceux qui ne comportent pas de « facteurs étrangers » : « Il en résulte que le premier des sports sera le plus naturel, c'est-à-dire la course à pied » (Victor Breyer, « La hiérarchie des sports », *La Vie au grand air*, n°705, 23 mars 1912, p. 202).

<sup>138</sup> Pierre de Coubertin, « Le retour à la vie grecque », *Essais de psychologie sportive*, *op. cit.*, p. 32. Selon le journaliste à *L'Auto* Ernest Weber, la course est le plus « ancien » et le plus « simple » de tous les sports (Ernest Weber, *L'entraînement à tous les sports*, Paris, Nilsson, 1913, p. 51).

<sup>139</sup> « La mystique de la vitesse n'est au fond guère dissociable de l'idéologie du record, et d'une certaine forme d'héroïsation dont le changement de siècle semble avoir été le creuset privilégié. [...] nous serions tentés de dire que cet état d'esprit, qui s'enracine déjà au cœur des dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, participe d'une dynamique culturelle et sociale tout à fait originale dont témoigne beaucoup plus largement la naissance du sport moderne. Comme l'a remarquablement mis en évidence J.Thibault, la « religion de la vitesse » est l'un des éléments primordiaux dans la recherche de performance et du record, lesquels constitue « l'objectif essentiel » du sport moderne, c'est-à-dire d'une activité vécue comme un « dépassement » » (Luc Robène, *L'homme à la conquête de l'air...*, *op. cit.*, p. 253).

<sup>140</sup> Géo Lefèvre, « Des goûts et des couleurs... », *La Vie au grand air*, n°700, 17 février 1912, p. 115. Dans cet article, Géo Lefèvre ajoute pour résumer : « nous voulons des sports de bataille, des sports de vitesse, des sports excitants, et nous ne pourrions jamais nous enthousiasmer aux sports uniquement de sang-froid, de raisonnement, aux sports trop lents pour nos imaginations impatientes. (*Ibid.*) »

biais du chronomètre, les spectateurs peuvent plus facilement se représenter l'exploit accompli, et accèdent ainsi à une gamme d'émotions neuves :

L'une des émotions les plus intenses que les sports athlétiques m'aient fait vivre fut celle que j'éprouvai pendant les trente-cinq dernières secondes du record de la demi-heure de Jean Bouin. C'était il y a bientôt sept ans [...] Bouin avait battu sur le poteau le « père Temps », souverain maître des records.<sup>141</sup>

Cet engouement pour la quantification permet d'étalonner les générations de coureurs, et d'offrir des points de comparaison avec les usages quotidiens de l'espace et du temps. Le journaliste Jean Daçay tente ainsi de donner une idée de la vitesse de course de Jean Bouin lors de son record de l'heure le 6 juillet 1913 en retraçant un parcours fictif suivant le Métropolitain de Paris : « S'il était parti du Trocadéro, [...], on eût constaté son passage 4 minutes plus tard à l'Étoile. [...] Au bout de 36 minutes, on l'eût applaudi place de la Nation. [...] Enfin, une heure après son départ, il serait arrivé à la gare Montparnasse. »<sup>142</sup>. L'enthousiasme suscité par les « records de l'heure » au début du 20<sup>e</sup> siècle aussi bien en course à pied qu'en cyclisme, traduisent l'attention portée à la lutte contre le temps, à la connaissance de la valeur humaine et de la race<sup>143</sup>. Non seulement le record passionne les foules, mais il est également une source d'émotions pour le coureur lui-même<sup>144</sup>. Quelques jours après son record de l'heure, Jean Bouin évoque dans les colonnes du magazine *La Vie au grand air* l'émotion ressentie durant la dernière minute critique de course :

Lorsque j'entendis résonner la cloche venant me signaler la dernière minute, je mesurai bien mon effort et commençai un enlevage à une allure très rapide, et je ne sais quelle angoisse m'étreignit. Tout mon être était absorbé par l'appréhension du coup de pistolet final qui allait sèchement me signifier la fin de l'heure, et je ne puis décrire comme je le désirerais toute l'émotion qui s'était emparée de moi; je poussais toujours, fournissant maintenant mon maximum, dépensant sans compter, avec une farouche énergie, le reste de ma force physique, en vue de gagner les quelques

---

<sup>141</sup> Jean Daçay, « L'Effort dans les courses de vitesse », *La Vie au grand air*, n°837, 01 juin 1918, p. 20-21.

<sup>142</sup> « Les records du monde, évalués en distances et en temps, prennent une éloquence plus précise lorsqu'on les confronte avec le cadre habituel de notre vie. » (Jean Daçay, « Le record du monde de l'heure », *La Vie au grand air*, n°833, 15 juin 1917, p. 2-5.

<sup>143</sup> « En tant qu'unité de temps la plus significative, l'heure constituait le référent le plus accessible pour rendre compte des évolutions technologiques qui, de la bicyclette aux engins motorisés — automobiles et avions —, avaient révolutionné en quelques années les déplacements. » (Bernard Maccario, *Jean Bouin : Héros du sport...*, *op. cit.*, p. 76). Jean Bouin n'hésite pas à proposer des articles sur l'historique du record du monde de l'heure dans les colonnes de *La Vie au grand air* (Jean Bouin, « L'historique du record de l'heure », *La Vie au grand air*, n°685, 04 novembre 1911, p. 736 ; Jean Bouin, Marcel Berthet, « Les records de l'heure », *La Vie au grand air*, n°779, 23 août 1913, p. 690).

<sup>144</sup> Dans un article sur le record du monde de l'heure fraîchement battu par Jean Bouin, Marcel Berger se plaît à se demander « à quoi pensait Bouin ? » durant sa course, et propose ensuite quelques conjectures (Marcel Berger, « À propos du record de Bouin », *L'Écho des sports*, n°470, 20 août 1913, p. 1). Cette interrogation traduit une attente.

mètres qui me permettraient de franchir le chiffre 19 que je voyais au loin devant moi, comme un fantôme s'agitant et me lançant un défi.<sup>145</sup>

Pour Jean Bouin, son record de l'heure constitue indéniablement l'une de « ses plus grosses émotions sportives »<sup>146</sup>. Les sensibilités à l'effort en course semblent ainsi s'appuyer sur un double paradigme. Aux représentations de l'effort naturel, sain, permettant de compenser l'hyperstimulation intellectuelle de la ville se conjuguent la quête du record et du progrès. Attelés d'un même timon, les ressorts sensibles de la modernité s'incorporent par la pratique de la course à pied.

Résumons-nous. Au début du 20<sup>e</sup> siècle, les pratiques de l'aviation, de l'automobilisme ou de la vélocipédie traduisent un intérêt nouveau pour les joies de la vitesse, façonnant un « état de corps » moderne. Pourtant, au cœur d'une société industrielle, affairée, tournée vers le progrès, les valeurs de productivité, de mesure et de rapidité menacent l'intégrité physique et psychique du citoyen. Ainsi, les efforts naturels de la course à pied sont à la fois perçus comme une échappatoire aux excitations urbaines, mais participent également à l'incorporation sensible de la modernité par l'institution du record. La mesure des performances humaines, témoin des « progrès de la race » côtoie l'enracinement, le calme et la tradition hellénique. Ce régime de temporalité athlétique bicéphale, intériorisé voire incorporé, offre aux membres de la communauté émotionnelle un cadre collectif relatif à l'appréciation de l'effort en course<sup>147</sup>.

---

<sup>145</sup> Jean Bouin, « 19 kilomètres 021 en 60 minutes », *La Vie au grand air*, n°775, 26 juillet 1913, p. 602-604.

<sup>146</sup> Lorsque Jean Bouin témoigne sur sa « plus grosse émotion sportive » dans les colonnes de *La Vie au grand air*, il évoque trois courses dont ses records du monde de la demi-heure (1911) et de l'heure (1913). (Jean Bouin, « Ma plus grosse émotion sportive », *La vie au grand air*, n°795, 13 décembre 1913, p. 1058).

<sup>147</sup> Selon Norbert Élias, l'intériorisation des contraintes sociales relatives au temps a pour fonction l'intégration et la coordination des membres d'une société donnée (Norbert Élias, *Du temps*, Paris, Fayard, 2014). Sans reprendre la thèse générale d'un processus de civilisation, très peu goûtée par Rosenwein, il est toutefois possible de mettre en avant l'idée que les membres de la communauté émotionnelle des athlètes partagent un même rapport au temps, lui donnent sens par la pratique, en dégageant une forme de plaisir partagé.



#### 4) Éducation, dosage et contrôle de l'effort : le regard scientifique

À travers l'exemple du duel Bouin-Kolehmainen de 1912, le discours journalistique exaltant la vitesse, les progrès dans les performances réalisées, les records, le dépassement de soi, où la beauté du spectacle semble aller de soi lorsqu'il est question de couvrir les grands événements athlétiques. Pourtant, loin d'être hégémonique, ce discours n'est encore qu'une fragile chrysalide, concurrencé par une toute autre rhétorique, plus scientifique. Les chroniqueurs sportifs n'ont pas le monopole du « sensible » et l'hygiénisme prévaut bien souvent sur le sensationnalisme. Dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle, de jeunes disciplines scientifiques — physiologie, neurologie, biologie, psychologie — s'emparent des émotions et plus largement du sensible comme objet d'études<sup>148</sup>. Une kyrielle de manuels scientifiques aborde de manière très précise la question des sensations corporelles, de la kinesthésie, de la proprioception, des nerfs et de la sensibilité en général, parfois durant l'effort. Il n'a pas été nécessaire de mener de fastidieuses investigations pour obtenir rapidement une masse critique de documents. Outre la description analytique des fonctions corporelles liées aux sensibilités, médecins et scientifiques se prêtent volontiers au jeu des recommandations, avec pour premier axiome la vigilance face à toute forme d'excès dans l'effort physique. Ces travaux semblent, au premier abord, éloignés des préoccupations concrètes des sportifs, *a fortiori* de la communauté des athlètes, mais la lecture attentive des manuels d'entraînement et articles sur la course à pied permet de repérer certaines filiations scientifiques qui orientent le choix des mots, les discours et les pratiques. À ce titre, il serait simpliste d'opposer le discours médiatique qui valoriserait uniquement le dépassement de soi, l'exaltation des émotions de course, au discours médical privilégiant la modération et le contrôle des efforts. Toute la production écrite — presse sportive, littérature, manuels, bulletins de clubs ou fédéral — est traversée par cette double valence. Quand certains articles évoquent les émotions procurées par le spectacle des épreuves athlétiques en compétition, d'autres quelques pages plus loin prodiguent des conseils d'entraînement pour les débutants en insistant sur la prudence à observer dans la conduite des efforts. Il n'y a pas d'incompatibilité fondamentale, bien que la distinction entre le sport, réservé à une élite athlétique, et l'éducation physique propédeutique reste structurante, en particulier à l'école.

---

<sup>148</sup> Jacqueline Carroy, Stéphanie Dupouy, « Du côté des sciences : psychologie, physiologie et neurobiologie », dans Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello, *Histoire des émotions*, t. 3 : *De la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 2017, p. 37-55.

## a) Prudente éducation physique scolaire

La critique de Maurice Cabs en 1908 au sein du journal *Le XIX<sup>e</sup> siècle*, à propos du livre de Paul Adam *La Morale des Sports*, pose les termes du débat opposant l'éducation physique rationnelle à la pratique intensive des sports :

J'aurais voulu qu'un esprit aussi complet, aussi renseigné, aussi éclairé nous donnât quelques règles pratiques nous permettant de discerner jusqu'à quel point le culte des sports est un exercice hygiénique et salubre, à partir de quel moment il devient excessif, inutile et dangereux. En un mot, j'aurais voulu une barrière entre l'éducation physique rationnelle et les excès imbéciles de professionnels en délire, qui n'ont plus d'autre but dans la vie que celui de « battre un record »<sup>149</sup>

Derrière la dénonciation de l'« excès », c'est la conception coubertinienne du sport qui est visée. En effet, dès 1900 dans *La Revue des deux mondes*, ce dernier considère l'excès comme une tendance naturelle du sport : « Voilà son caractère psychologique par excellence. Il veut toujours plus de vitesse, plus de hauteur, plus de force... toujours plus. C'est son inconvénient, soit, au point de vue de l'équilibre humain. Mais c'est aussi sa noblesse et même sa poésie. »<sup>150</sup>. C'est à l'aune de ces préceptes que le baron Pierre de Coubertin tente d'instituer une « chevalerie sportive »<sup>151</sup> au sein des collèges et lycées de l'enseignement secondaire<sup>152</sup>, par l'intermédiaire du Comité pour la propagation des exercices physiques, créé en 1888<sup>153</sup>. L'organisation et la pratique des sports sur le modèle anglais sont alors envisagées comme un moyen de former la future élite politique, commerciale, et coloniale de la France. La

---

<sup>149</sup> Maurice Cabs, « Carnet littéraire », *Le XIX<sup>e</sup> siècle*, n°13 979, 19 juin 1908, p. 1.

<sup>150</sup> Pierre de Coubertin, « La psychologie du sport », *La revue des deux mondes*, 1<sup>er</sup> juillet 1900, p. 179, repris dans *Essai de psychologie sportive*, 1913 dans l'introduction de Roger Dépagniat, p. 15. Cette analyse rejoint aussi la définition que Coubertin donne du sport dans son ouvrage *Pédagogie sportive* : « Le sport est le culte volontaire et habituel de l'exercice musculaire intensif incité par le désir du progrès et ne craignant pas d'aller jusqu'au risque. », Vrin 1972 [1922], p. 2. Cependant, la vision de Coubertin n'est pas foncièrement en opposition avec ce qu'expose Cabs dans sa critique littéraire. Si Coubertin met en avant le goût du risque, de l'intensité dans l'effort, il ne souhaite pas pour autant le développement du professionnalisme, de la spécialisation à outrance et ne remet pas en cause l'intérêt d'une éducation physique bien comprise avant la pratique des sports.

<sup>151</sup> La « chevalerie sportive » représente selon Patrick Clastres « une catégorie sociologique d'un nouveau genre qui transcenderaient les hiérarchies sociales propres à la société bourgeoise de l'ère industrielle. [...] Cette chevalerie se recruterait en dehors de toute considération de naissance ou de revenus, pour peu que l'impétrant se comporte en gentleman, en homme « bien élevé », et qu'il fasse preuve « de loyauté, de distinction et de politesse » [...] La « chevalerie sportive » est ainsi présentée comme éminemment « démocratique ». Mais il s'agit d'une expérience démocratique entre soi, entre jeunes gens issus des élites. » (Patrick Clastres, « Inventer une élite : Pierre de Coubertin et la « chevalerie sportive » », *Revue française d'Histoire des idées politiques*, n°22, 2005, p. 51-71).

<sup>152</sup> Pour rappel, l'enseignement primaire pour le peuple et l'enseignement secondaire destiné aux élites représentent deux entités administratives distinctes, deux ordres d'enseignements parallèles et indépendants répondants à des fins particulières (Françoise Mayeur, *Histoire générale de l'Enseignement et de l'éducation en France*, t. 3 : *De la révolution à l'École républicaine (1789-1930)*, Paris, Nouvelle librairie de France, 1981, p. 454).

<sup>153</sup> Jules Simon est le président du comité créé le 1<sup>er</sup> juin 1888. Pierre de Coubertin en est le très actif secrétaire général. Il se donne pour but de favoriser la pratique de l'exercice physique, des jeux et des sports pour l'ensemble de la population française, et notamment dans les établissements scolaires secondaires.

socialisation de cette classe dirigeante passe par l'appropriation de valeurs exaltées par l'effort sportif : le courage, l'initiative, la loyauté, le *fair-play*, le *self-government*, essentiels aux *gentlemen*<sup>154</sup>. Cependant, en marge de cette éducation sportive élitiste dispensée à une petite minorité d'élèves<sup>155</sup>, l'enseignement primaire privilégie le développement rationnel et hygiéniste des enfants, en particulier les plus faibles. L'école de la République redresse les corps<sup>156</sup>, réprime les émotions excessives<sup>157</sup>, encadre les mouvements par une gymnastique analytique, que ce soit pour les jeunes filles ou pour les jeunes garçons. Les enjeux liés au rendement au travail<sup>158</sup>, à l'hygiène sociale, et à la formation militaire des hommes restent structurants, et prennent le pas sur les loisirs sportifs valorisant un corps plus libre et « éprouvé ». Médecins et pédagogues de renom, tels Philippe Tissié, Georges Demeny ou Paschal Grousset, fustigent les dangers physiques, sociaux et moraux du sport mal compris. Pratiqué sans méthodes, sans règles et sans sérieux, il risquerait d'accentuer les fatigues de l'organisme. Ainsi, l'enseignement de l'éducation physique en France dans les années 1910 est héritier d'une opposition structurelle entre l'élitiste sportif coubertinien tourné vers l'excès et la gymnastique rationnelle pour le peuple.

Cette attention portée à l'effort modéré, gradué et hygiénique qui traversent le discours médico-pédagogique des années 1910 prend racine vingt ans plus tôt. Dès juillet 1887, un rapport de l'Académie de médecine fait état de l'insalubrité des locaux scolaires, du surmenage intellectuel et de la sédentarité des élèves à l'école<sup>159</sup>. À la suite de ce constat, une commission chargée de réviser les programmes relatifs à l'enseignement de la gymnastique est formée sous la direction du professeur Étienne-Jules Marey le 18 octobre 1887<sup>160</sup>. Les excès sportifs comme l'absence d'activités corporelles sont considérés comme néfastes pour la santé, ce qui suppose

<sup>154</sup> Patrick Clastres, « Inventer une élite... », art. cité, p. 51-71.

<sup>155</sup> Un peu plus de 130 000 élèves en 1910 dans les établissements secondaires publics lycées et collèges (Françoise Mayeur, *Histoire générale de l'Enseignement...*, op. cit., p. 472) contre 4 615 000 pour les écoles primaires publiques en 1911 (Antoine Prost, *Histoire de l'enseignement en France (1800-1967)*, Paris, Armand Colin, 2<sup>nd</sup> édition, 1970 [1968], p. 276).

<sup>156</sup> En référence à la thèse très « foucaldienne » de Georges Vigarello, *Le corps redressé. Histoire d'un pouvoir pédagogique*, Paris, Félin, 2018 [1978].

<sup>157</sup> Philippe Liotard, « "L'E.P. n'est pas jouer". La maîtrise pédagogique du plaisir en éducation physique », *Corps et culture*, n°2, 1997, p. 63-88.

<sup>158</sup> Jules Amar, *Le rendement de la machine humaine. Recherches sur le travail*, Paris, Librairie Baillière et Fils, 1910. Pour un état des lieux complet sur la question de l'utilisation optimale de l'énergie humaine pour le rendement au travail, voir Anson Rabimbach, *Le moteur humain : l'énergie, la fatigue et les origines de la modernité*, Paris, La Fabrique, 2004 ; et plus récemment Thierry Arnal et al., *Le corps au travail. Performance, discipline, fatigue*, Palermo, New Digital Frontiers, 2021, en particulier le chapitre de Thierry Arnal « L'exercice de la prévoyance : éducation physique et gestion des risques professionnels (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle) », p. 331-354.

<sup>159</sup> Comptes rendus de l'Académie de médecine, séance du 15 juillet 1887, cité dans Fernand Lagrange, *Physiologie des exercices du corps*, 4<sup>e</sup> édition, Paris, Felix Alcan, 1890 [1888], p. 311-312.

<sup>160</sup> Jacques Thibault, *Sports et éducation physique (1870-1970)*, 3<sup>e</sup> édition, Paris, Vrin, 1987, p. 109-110.

la recherche d'un juste dosage dans l'intensité de la pratique. L'éducation physique est alors perçue comme le remède, le contrepoids nécessaire d'un travail intellectuel excessif. C'est également le moyen privilégié de compenser les maux de la vie urbaine et industrielle comme l'alcoolisme, la baisse de la natalité ou les maladies vénériennes, causes de la dégénérescence de la race<sup>161</sup>. À ce titre, une *physiologie des exercices du corps* se développe, en référence à l'ouvrage pionnier de Fernand Lagrange en 1888. Les thèmes de l'aérisme, l'essoufflement, la fatigue, ou le rôle des combustions internes deviennent centraux<sup>162</sup>. Cette « campagne des hygiénistes » menée par la commission Marey aboutit en 1892 à la publication du *Manuel d'éducation gymnastiques et de jeux scolaires* au sein duquel les exercices sont dosés, et progressifs. Par filiation, le *Manuel d'exercices physiques et de jeux scolaires* paru en 1910 s'inspire largement du manuel de 1892, en prônant l'activité corporelle à l'école, tout en modérant l'intensité de la pratique<sup>163</sup>.

Traversée par cette vigilance hygiéniste, l'éducation de l'effort dans les écoles primaires passe, entre autres, par la pratique de la course à pied. En effet, « les jeux et les sports » prennent place aux côtés d'exercices analytiques, non pas dans un but de performance, mais pour entretenir la santé, maintenir le développement normal de l'enfant, fortifier le caractère, et affermir la volonté<sup>164</sup>. Chaque séance quotidienne est censée produire un effet hygiénique, un effet correctif et un effet moral sur l'organisme<sup>165</sup>. Les « exercices de développement » c'est-à-dire de perfectionnement physique, précèdent les « exercices d'application » comme les jeux ou les sports dans une logique de progressivité<sup>166</sup>. Dans cet esprit, la course en plein air est

---

<sup>161</sup> Francis Charpier, « L'éducation physique contre la dégénérescence de la race. Fin XIX<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup> siècle », dans Cécile Ottogalli-Mazzacavallo, Philippe Liotard (dir.), *L'éducation du corps à l'école. Mouvements, normes et pédagogies 1881-2011*, Paris, AFRAPS, 2012, p. 145-156. Pour une analyse plus complète, hors du champ de l'éducation physique, voir Anne Carol, *Histoire de l'Eugénisme en France : Les médecins et la procréation (XIX<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Seuil, 1995, p. 87-114.

<sup>162</sup> Fernand Lagrange, *Physiologie des exercices du corps*, op. cit. Toutes les réflexions pionnières de Fernand Lagrange sont actualisées dans son ouvrage posthume Fernand Lagrange, Fernand de Grandmaison, *La fatigue et le repos*, Paris, Félix Alcan, 1912.

<sup>163</sup> Une Commission nommée par le ministre de l'Instruction publique par arrêté du 14 novembre 1907 est chargée de la rédaction du Manuel de 1910. Cette commission se compose de M. Bonnaric, Georges Demeny, Colonel Dérué, Georges Racine et Sandoz (Ministère de l'Instruction publique, *Manuel d'exercices physiques et de jeux scolaires*, Paris, Hachette, 1910, p. XVII).

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 1-4.

<sup>165</sup> L'effet moral des exercices physiques proposés est une dimension importante de la séance. Gabriel Compayré dans le *nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire* insiste par exemple sur l'éducation morale des sens chez les enfants (Gabriel Compayré, « Sens (Éducation des) », dans Ferdinand Buisson, *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, Paris, Hachette, 1911, p. 1885-1886). Pour plus de détail sur cette dimension, voir Annexe n°1.

<sup>166</sup> Il existe cependant des écarts importants entre le dire et le faire, entre les prescriptions des manuels scolaires et les pratiques pédagogiques (Michel Herr, « Les textes officiels et l'histoire », dans Pierre Arnaud, Jean-Paul Clément, Michel Herr (dir.) *Éducation physique et sport en France (1920-1980)*, Clermont-Ferrand, AFRAPS, 1989, p. 281-293). Ces écarts viennent entre autres des formations sporadiques et superficielles des enseignants

particulièrement favorable à la santé de l'écolier dans la mesure où elle procure un « retentissement général sur l'organisme »<sup>167</sup>, permettant de mieux résister à la fatigue. Les exercices trop violents provoquant l'essoufflement et les palpitations du cœur sont écartés aux profits d'exercices gradués, contrôlés, et progressifs. Pour les 6-13 ans, le « pas gymnastique » est conseillé<sup>168</sup>. Pour les plus de 13 ans, la course peut s'exécuter à allure variée mais toujours de manière cadencée, rythmée par le maître : entre 105 et 115 pas à la minute pour la course de résistance, au-delà pour la course de vitesse<sup>169</sup>. Les garçons ne pourront pas dépasser 60 mètres dans les « courses de vitesse graduées », 30 mètres pour les filles. Les « courses de fond graduées » n'excéderont pas 3 minutes<sup>170</sup> :

Il faut veiller surtout à ce que l'amour-propre et l'émulation exagérés ne mènent pas à des excès qui feraient dégénérer un excellent exercice en un surmenage dangereux. Dans tous les cas, les jeunes enfants ne devront jamais se livrer à la course soutenue et il ne faudra pas faire courir les élèves sans les avoir soumis préalablement à un examen médical dans lequel on éliminera ceux qui présente quelques troubles cardiaques.<sup>171</sup>

Le contrôle vigilant des maîtres, le dosage précautionneux des exercices, les faibles intensités au bénéfice d'un développement corporel harmonieux montrent en définitive que la course pratiquée dans l'enceinte scolaire n'a pas grand-chose à voir avec la forme sportive compétitive. La recherche de plaisir dans l'effort n'est pas abandonnée pour autant. La plupart des pédagogues insistent sur le rôle moral voire hygiénique du plaisir, « assaisonnement » de l'exercice, « tonique » soutenant la motivation des écoliers<sup>172</sup>. Les émotions éprouvées durant les jeux sportifs ont un rôle mnémonique non négligeable, accompagnent le développement de l'enfant<sup>173</sup>. L'aspect rébarbatif de la gymnastique française constitue un thème récurrent des manuels pédagogiques ou d'entraînement ayant trait à l'éducation physique scolaire, et va en général de pair avec une harangue sur l'importance du délassement, de la distraction dans

---

d'éducation physique au début du 20<sup>e</sup> siècle (Philippe Néaumet, *L'éducation physique et ses enseignants au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Amphora, 1992).

<sup>167</sup> Ministère de l'instruction publique, *Manuel d'exercices physiques...*, op. cit., p. 2.

<sup>168</sup> « Le pas gymnastique est une course à allure très modérée dont le seul but est d'activer la circulation et de réchauffer les élèves en hiver. » (*Ibid.*, p. 88).

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 181. Une fois encore, il est très peu probable que les enseignants puissent contrôler la cadence de course à la minute de tous les élèves. Par ailleurs, la plupart des élèves quittaient l'école à 13 ans une fois passé le certificat d'étude primaire.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 182.

<sup>172</sup> Fernand Lagrange, *L'hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Félix Alcan, 1890, p. 215-230. Cet ouvrage, de l'aveu même de Lagrange, fait suite à sa *Physiologie des exercices du corps*, dont il représente l'application pratique.

<sup>173</sup> A. Magendie, *Les effets moraux de l'exercice physique*, Paris, Armand Colin, 1893, p. 28-36, 180-182.

l'effort, sans quoi tout effort éducatif serait voué à ne porter que de maigres fruits<sup>174</sup>. Les thuriféraires des différentes méthodes d'éducation physique — néo-suédoise, hébertiste, méthode française, sportive, rythmique, etc. — vantent le caractère plaisant des exercices proposés, par essence. Dans un contexte concurrentiel, la notion de plaisir apparaît davantage comme un élément de l'argumentaire, simple élément rhétorique agité dès que l'occasion se présente<sup>175</sup>. Le vernis ludique est au mieux envisagé en fin de séance, par l'intermédiaire des jeux en plein air, comme une récompense méritée si le travail en amont a été réalisé avec sérieux. Ainsi, l'école primaire ne semble pas être le vecteur actif d'une sensibilité à l'émulation sportive, au dépassement de soi en course et aux joies de la compétition. Il s'agit d'avantage d'inculquer le sens du rythme, de la cadence, du contrôle de soi afin d'être maître de ses dépenses et augmenter le rendement de la machine humaine<sup>176</sup>.

### b) À l'entraînement : limiter les fatigues excessives

La valorisation d'une pratique tournée vers « l'excès », à l'instar des idéaux de Coubertin, reste relativement marginale non seulement à l'école primaire, mais aussi dans le domaine de l'entraînement sportif. Les manuels de course à pied dans les années 1910 sont rédigés par des athlètes de renom comme Louis de Fleurac<sup>177</sup>, Pierre Failliot<sup>178</sup>, Jean Bouin<sup>179</sup>, ou Émile Anthoine<sup>180</sup>, qui, sans avoir de formation médicale, partagent les principes rationnels de modération et de juste dosage des efforts : « Tout entraînement doit être progressif [...] Petit à petit et par un léger travail, on augmentera la dose de l'effort et la difficulté de la séance d'entraînement, à la condition de n'en point ressentir une fatigue excessive. »<sup>181</sup>. Les joutes

---

<sup>174</sup> Voir entre autres : Ernest Weber, « Le plaisir dans l'exercice », *Sports athlétiques*, Paris, Garnier Frères, 1905, p. 24-26 ; Marc Bellin du Coteau, *Le Livre du Sportsman*, Paris, Sporting, 1913, p. 49-51.

<sup>175</sup> Philippe Liotard parle de « guerre des plaisirs » (Philippe Liotard, « "L'E.P. n'est pas jouer"... », art. cité, p. 68). Yvon Morizur dans sa thèse sur les usages du plaisir en éducation physique depuis 1882 reprend cette formule pour le titre de son chapitre 8 (Yvon Morizur, *Le plaisir en éducation physique de 1882 à 2010 : usages d'une notion mythifiée et clivante*, thèse de doctorat sous la direction de Jacques Gleyse et Julien Fuchs, Université de Montpellier, 2019, Chapitre 8 : « La guerre des méthodes, une guerre des plaisirs », p. 245-294).

<sup>176</sup> Georges Demeny, *L'éducation de l'effort : Psychologie, Physiologie*, Paris, Félix Alcan, 1914 p. 89.

<sup>177</sup> Médaillé olympique du 3 miles par équipes à Londres en 1908. Champion de France de 4000 mètres steeple.

<sup>178</sup> Champion de France des 100 m, 200 m, 400 m et 400 m haies. Auteur avec Louis de Fleurac de l'ouvrage *Les courses à pied et les concours athlétiques*, Paris, Lafitte et Cie, 1911.

<sup>179</sup> Champion de France de cross-country, vainqueur du Cross des nations en 1911, 1912, et 1913, vice-champion olympique du 5<sup>000</sup> mètres à Stockholm en 1912. Auteur avec André Glarner de l'ouvrage *Comment on devient champion de course à pied*, op. cit.

<sup>180</sup> Champion de France de marche. Auteur de *L'athlétisme*, Paris, Nilsson, 1914.

<sup>181</sup> Émile Anthoine, *L'athlétisme*, Paris, Nilsson, 1914, p. 20. Le souci de la juste mesure dans l'effort devient une maxime d'entraînement : « Les exercices violents ou prolongés sont nuisibles. [...] N'attendez pas d'être exténué pour cesser l'exercice et n'en prenez pas une dose trop forte. » (Michel Dupré, *L'allure dans la course à pied...*, op. cit., p. 55). Pas un manuel d'entraînement n'omet de conseiller la prudence dans l'effort. Selon Jean Lhermit, il s'agit de proportionner l'effort aux moyens dont on dispose, sans viser « trop haut » (Jean, Lhermit, « Comment on doit pratiquer le sport pédestre », *Les sports pédestres*, Paris, Nilsson, 1911, p. 15). Pierre Failliot ajoute :

sportives ne sont encouragées qu'au terme d'une éducation physique bien comprise, et en représentent le « couronnement »<sup>182</sup>. Au demeurant, le dépassement de soi reste une conduite exceptionnelle, déployée uniquement lors des compétitions. L'athlète à l'écoute de ses sensations doit rester constamment « en dedans de l'action »<sup>183</sup>, c'est-à-dire courir sans forcer les muscles et les poumons. Dans le numéro spécial de *La Vie au grand air* de juin 1913 consacré à l'entraînement sportif, Jean Bouin synthétise toutes ces préoccupations en insistant sur la progressivité des efforts pour les courses de fond :

À l'entraînement, le coureur partira à une allure modérée, qu'il accentuera progressivement. Partant à une simple allure de promeneur, il augmentera petit à petit sa vitesse pour être, au bout de 400 mètres environ, en pleine action. Le cœur sera ainsi amené à des battements accélérés sans secousse trop brusque. Lorsque la distance que le coureur s'est imposée a été parcourue, il devra éviter de s'arrêter brusquement. Il est utile qu'il continue à marcher en laissant sa vitesse tomber peu à peu et suivre en sens inverse les variations du départ. Ceci, bien entendu, ne concerne que l'entraînement. A la fin de la course, des mouvements respiratoires très profonds seront nécessaires pour faire cesser l'essoufflement. Il est bon que le coureur de longue distance connaisse et note les temps qu'il fait à l'entraînement. Mais qu'il se tienne toujours en dedans de son action. [...] La séance d'entraînement pourra se terminer par trente minutes de marche, la marche étant, en cette occasion, la régulatrice du mouvement du cœur et des muscles qui ne doivent pas cesser subitement le travail.<sup>184</sup>

Les conseils prudents de Jean Bouin semblent contraster avec les récits de ses records du monde très épuisants, également relatés par le journal *La Vie au grand air*. Ce ne sont pas tant les efforts intensifs qui suscitent l'inquiétude, mais davantage les efforts brutaux, inconstants, irréguliers. C'est pourquoi la mise en train et le retour au calme en fin de séance acquièrent une importance décisive afin de ne pas brusquer l'organisme<sup>185</sup>.

Sans qu'ils soient explicitement mentionnés dans tous ces manuels ou articles, les influences des médecins Fernand Lagrange et Philippe Tissié qui ont théorisé les bases de l'entraînement rationnel sont indéniables. Nous retrouvons dès 1897 dans *La fatigue et l'entraînement physique* de Tissié l'idée fondamentale de progressivité. Il est préférable de s'entraîner tous les jours à faible intensité, sans grande fatigue ressentie, sans à-coups. Il est

---

« Quand on aura compris que l'athlétisme n'est autre chose qu'un divertissement hygiénique, un grand pas sera franchi » (Pierre Failliot, *La course à pied. Athlétisme ! Sachez respirer, etc. etc.*, Paris, Nilsson, 1913, p. 11).

<sup>182</sup> Maurice Boigey, *L'élevage humain. Formation du corps, éducation physique*, t. 1, Paris, Payot, 1907, p. 111.

<sup>183</sup> Jean Bouin, « Les secrets de la course à pied », *La Vie au grand air*, n°807, 07 mars 1914, p. 219.

<sup>184</sup> *Id.*, « L'entraînement à la course à pied », *La Vie au grand air*, numéro spécial : *l'entraînement sportif*, n°768, 07 juin 1913, p. 430.

<sup>185</sup> Ces préconisations rejoignent celles de Georges Demenÿ : « Le travail excessif nous est aussi funeste que l'oisiveté ; l'activité modérée et continue est la condition d'entretien de notre vigueur et de nos facultés. Nous ne pouvons remplacer un travail prolongé mais doux par un effort violent, même abrégé ; la machine humaine ne s'accommode pas d'une dépense massive et soudaine, il lui faut une alternance d'activité et de repos, un rythme convenable de travail. » (Georges Demenÿ, *L'Éducation de l'effort...*, *op. cit.*, p. 37).

également recommandé de ne jamais dépasser un léger essoufflement pour ne pas forcer le cœur, avec les pulsations cardiaques à maintenir en dessous de 140 à 160 battements par minute<sup>186</sup>. Ces chiffres, pour qui pratique un peu la course à pied, peuvent paraître excessivement bas lorsque l'on sait que les pulsations cardiaques à l'effort peuvent dépasser les 200 battements par minute dans des exercices à haute intensité, surtout chez les jeunes athlètes. Les références régulières au « surmenage », au « surentraînement », aux fatigues excessives font échos aux inquiétudes des médecins pour les écoliers. Ainsi, l'entraînement sportif rationnel et l'éducation physique scolaire reposent tous deux sur les mêmes fondements théoriques hérités des médecins hygiénistes de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, sur les mêmes principes de modération, de dosage, de contrôle et de progressivité. La caution médicale, scientifique, est importante, y compris dans les bulletins de clubs. Le Club athlétique de la Société générale retranscrit par exemple en avril 1913, dans son organe mensuel *Sport banque* une communication du docteur Rochu-Méry, médecin de la Société Générale, proposée lors du Congrès international d'éducation physique et des sports : « Ne pas faire du sport est mauvais. Le faire mal est pis. Et si l'excès "en tout est un défaut", en matière de "sport", ce peut être un... danger »<sup>187</sup>. Au-delà du cadre strict de l'entraînement, il est attendu de l'athlète qu'il adopte une hygiène de vie irréprochable, qu'il mène « une vie régulière et sans excès d'aucune sorte »<sup>188</sup> : de table, de sommeil, d'activité intellectuelle, d'activité physique. La régularité de la vie, comme de la course, est gage de santé. Les manuels d'entraînement consacrent en effet de nombreux chapitres à l'hygiène du coureur<sup>189</sup>, à l'alimentation, aux massages et frictions<sup>190</sup>, à l'hydrothérapie<sup>191</sup> et à la culture physique. L'opposition entre le sport et l'éducation physique apparaît désormais obsolète, artificielle. Il est d'avantage question d'une forme de continuité et de complémentarité : la culture physique et la gymnastique respiratoire seraient une propédeutique nécessaire aux sports, dans le but de préserver la santé du jeune athlète.

---

<sup>186</sup> Philippe Tissié, *La fatigue et l'entraînement physique*, Paris, Félix Alcan, 1897 p. 32-33 ; Philippe Tissié, « La fatigue dans l'entraînement physique » dans Philippe Tissié, *L'Éducation Physique au point de vue historique, scientifique, technique, critique, pratique et esthétique*, Paris, Librairie Larousse 1903, p. 19.

<sup>187</sup> Rochu-Méry, « Communication au Congrès International d'éducation physique et des Sports du docteur Rochu-Méry, médecin de la Société Générale », *Sport-Banque. Organe mensuel officiel du Club athlétique de la Société Générale*, n°98, avril 1913, p. 3.

<sup>188</sup> Jean Lhermit, *Les sports pédestres*, *op. cit.*, p. 24.

<sup>189</sup> Louis Maertens, « L'hygiène du coureur », *La course à pied : piste, route, cross-country*, Paris, Lucien Laveur éditeur, 1909, p. 117-119 ; Jean Bouin, André Glarner, « L'hygiène de l'entraînement », *Comment on devient champion de course à pied*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>190</sup> Émile Anthoine, « Le massage », *L'Athlétisme*, *op. cit.*, p. 31-32.

<sup>191</sup> La douche permet non seulement de nettoyer la peau, mais également de réparer les fatigues à condition que la température de l'eau ne soit à bonne température, pas trop chaude.



### c) Contrôler son effort, une lutte entre volonté et sensibilité

Les recommandations des médecins et des athlètes ne laissent pas de place à l’ambiguïté : les efforts consentis doivent être mesurés, modérés, limités, gradués, sans à-coups. Cette vigilance face aux excès et aux fatigues excessives s’accompagne d’une attention particulière au contrôle de l’effort. En effet, rester maître de ses mouvements et de ses dépenses physiques est le plus sûr moyen de ne pas dépasser ses potentialités. Dès lors, la psychophysologie qui se développe avec Alexandre Bain<sup>192</sup>, puis Théodule Ribot<sup>193</sup>, Charles Richet<sup>194</sup>, et William James<sup>195</sup> crédibilise un système psychologique dans lequel « l’effort volitionnel » représente un agent dynamogène puissant : la fonction instigatrice du mouvement<sup>196</sup>. La volonté déclencherait l’énergie psychique des centres moteurs cérébraux accumulée au préalable sous forme de substrats organiques instables<sup>197</sup>. Au-delà des processus physiologiques sous-jacents, l’origine de cette décharge nerveuse résulte de l’intentionnalité de l’acte, se traduisant par l’expression d’un « je veux » :

Cette machine humaine obéit aux ordres du cerveau, véritable volant qui la dirige, qui commande à ses différents rouages, qui gouverne au gré de sa volonté [...] Cette contraction est, nous l’avons déjà dit, sous la dépendance de la volonté : chaque muscle, ou plus exactement chaque fibre musculaire, reçoit l’ordre par un nombre considérable de filets nerveux, ordre émané du cerveau dont il n’est que l’esclave. [...] il y a, dans tout acte musculaire, une intervention cérébrale : le muscle n’est que l’acteur dont le cerveau tire la ficelle. La volonté est la maîtresse de notre corps : elle remplace les éperons et la cravache qui servent au cheval de professeur d’énergie.<sup>198</sup>

À l’instar des propos de Marc Bellin du Coteau usant de métaphores mécaniques et chevalines, ce postulat scientifique gagne le champ de la physiologie de l’effort, notamment pour expliquer et mieux maîtriser le phénomène de fatigue physique<sup>199</sup>. Une fois encore, les travaux pionniers de Philippe Tissié font référence en la matière : « La décharge nerveuse provoquée par

---

<sup>192</sup> Alexandre Bain, *Les émotions et la volonté*, Paris, Félix Alcan, traduit par Le Monnier pour la 3<sup>e</sup> édition, 1885.

<sup>193</sup> Théodule Ribot, *Les maladies de la volonté*, 5<sup>e</sup> édition, Paris, Félix Alcan, 1888 [1884].

<sup>194</sup> Charles Richet, *Essai de psychologie générale*, 10<sup>e</sup> édition, Paris, Félix Alcan, 1919, [1887].

<sup>195</sup> William James, *Précis de psychologie*, Paris, Rivière, 1909.

<sup>196</sup> L’effort volitionnel serait [assignable à un] état de conscience [suivi] de l’état physiologique correspondant qui se transforme en acte (Théodule Ribot, *Les maladies de la volonté*, *op. cit.*, 1888, p. 8).

<sup>197</sup> « La décharge consécutive à l’effort volontaire viendrait de la création initiale d’énergie psychique que la thermodynamique (initiée par Sadi Carnot en 1824) invite à croire produite par l’oxydation des substrats apportés par le sang aux cellules cérébrales. À l’époque où la science assimile le travail des organes à des machines soumises à rendement, la thèse de l’oxydation des tissus corporels qui explique le travail musculaire s’applique à la physiologie du cerveau. » (Gérard Seignan, « Quand la psychologie détaille les forces du psychisme : Épistémologie et histoire du concept d’“effort volontaire” du début du XIX<sup>e</sup> siècle au milieu du XX<sup>e</sup> », *Revue d’histoire des sciences*, t. 67, 2014, p. 100).

<sup>198</sup> Marc Bellin du Coteau, *Le Livre du Sportsman*, *op. cit.*, p. 9, 31, 49.

<sup>199</sup> Pour une analyse plus complète sur les théories sur la fatigue, se reporter à la thèse de Gérard Seignan, *La fatigue : une histoire de ses théories du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècles*, Thèse de doctorat sous la direction de Serge Fauché, Bordeaux 2, 2007.

l'entraînement intensif se manifeste par un état spécial : la fatigue. Avec l'école italienne, avec les maîtres de la psycho-physiologie française, nous pensons que la fatigue est toujours d'origine nerveuse. »<sup>200</sup> Il suggère avec Angelo Mosso que cet état de fatigue naît d'un arrêt ou d'une diminution de l'influx nerveux, d'une affectation de la décharge des centres cérébraux-spinaux<sup>201</sup>. Le muscle, moins irritable à mesure que l'effort se prolonge, a besoin d'être davantage ébranlé par le nerf. D'où la nécessité pour la volonté de produire dans les centres nerveux une vibration plus violente, plus intense<sup>202</sup>. Or, quand s'épuise la faculté de vouloir, la motricité s'épuise avec elle. En définitive, l'homme « fatigué » ne pousse jamais jusqu'à l'épuisement complet du muscle puisque la défaillance est d'abord volitionnelle. Si cette théorie est largement reprise dans le milieu athlétique, l'origine « centrale » de la fatigue ne fait pourtant pas l'unanimité dans le sérail scientifique. Josefa Ioteyko, cheffe du laboratoire de psychophysiologie à l'Université de Bruxelles, lauréate de l'Académie de médecine, chargée d'un cours sur la « fatigue » au Collège de France en 1916, est quant à elle partisane d'une théorie dite « périphérique » de la fatigue. La lassitude ne serait pas due à un arrêt ou une diminution de la fonction cérébrale, mais à l'altération des terminaisons motrices intramusculaires qui subissent l'influence des toxines engendrées par le travail : « À l'altération des terminaisons nerveuses motrices par les produits de la désassimilation musculaire (fatigue motrice) succède l'altération de l'élément nerveux sensitif musculaire »<sup>203</sup>. Le débat est toujours vif dans les années 1910, même si Ioteyko assure dès 1904, de manière péremptoire sans doute, que la théorie de l'origine périphérique est « celle de la majorité des neurologistes contemporains »<sup>204</sup>.

L'origine de la fatigue est sujet à controverse, mais tous s'accordent à reconnaître le rôle central du ressenti : c'est la sensation croissante de fatigue, l'élément subjectif de l'effort, qui occupe la fonction décisive de mise en garde face au danger et qui pousse la volonté à flancher

---

<sup>200</sup> Philippe Tissié, *La fatigue et l'entraînement physique*, op. cit., p. 18.

<sup>201</sup> Tissié fait référence page 35 à Angelo Mosso, et son ouvrage de référence *La fatigue intellectuelle et physique*, Paris, Félix Alcan, 1894, traduit de l'Italien pour la 5<sup>e</sup> édition par Paul Langlois.

<sup>202</sup> Fernand Lagrange, *Physiologie des exercices du corps*, op. cit., 1890, p. 327.

<sup>203</sup> Josefa Ioteyko, « Fatigue », dans Charles Richet, *Dictionnaire de physiologie*, t. 6, Paris, Felix Alcan, 1904, p. 185. Ce chapitre sur la fatigue allant de la page 29 à la page 213 constitue une imposante synthèse des travaux scientifiques les plus récents pour l'époque. Ioteyko résume parfaitement les enjeux du débat opposant les tenants d'une origine centrale de la fatigue, et les tenants d'une origine périphérique (p. 183-185). Elle rappelle sa conception dans *l'Encyclopédie scientifique* en 1909 dans un tome consacré à la fonction musculaire : « D'après ma théorie périphérique de la fatigue, le muscle (ou plutôt les terminaisons nerveuses) se fatigue plus vite que les centres nerveux. Il faut admettre une origine périphérique pour le sentiment de la fatigue, de même que pour le sens musculaire. » (Josefa Ioteyko, *Encyclopédie scientifique*, publiée sous la direction du D<sup>r</sup> Toulouse, bibliothèque de physiologie dirigée par le D<sup>r</sup> Langlois [n°16], t. 9 : *La fonction musculaire*, Paris, Doin, 1909, p. 357-358).

<sup>204</sup> Josefa Ioteyko, « Fatigue », dans Charles Richet, *Dictionnaire de physiologie*, op. cit., p. 184.

avant l'épuisement complet du muscle. Quand un athlète souhaite « se dépasser », s'engage alors « une lutte entre la Volonté qui commande et la Sensibilité qui se révolte »<sup>205</sup>. L'enjeu pour l'athlète est non seulement d'affermir sa volonté, mais aussi de parvenir à mieux appréhender et maîtriser cette « sensibilité » à la fatigue, afin de produire une performance athlétique sans pour autant perdre le contrôle de son effort. Il faut pour cela avoir « le sentiment de l'énergie dont on dispose [...] le sentiment de l'énergie que l'on dépense [...] le sentiment de leur relation d'où naît la fatigue ; et chacun de ces trois sentiments obéit à une idée unique, celle du but à atteindre. »<sup>206</sup> Cette description du sentiment d'effort par le docteur Jean Philippe place l'athlète dans le rôle de comptable, disposant d'un capital énergétique qu'il faudrait connaître dans un premier temps, puis dépenser avec parcimonie. Le rôle des sensations dépasse ainsi le simple signal d'alarme, en donnant conscience de la valeur de l'effort pour le modifier ou le corriger à propos. Le professeur Georges Demenÿ ne dit pas autre chose :

Pour ressentir les nuances délicates de l'effort, il faut porter notre attention sur les sensations musculaires et cultiver en même temps notre pouvoir excito-moteur et notre pouvoir d'arrêt, afin d'ajouter ou retrancher de nos contractions ce qu'il faut pour les rendre à chaque instant utilisables avec profit, en leur donnant juste la valeur convenable. La sensibilité joue un grand rôle dans le perfectionnement de nos mouvements. C'est elle qui nous fait corriger nos incorrections sans pour cela nous obliger à les raisonner<sup>207</sup>.

Dans son ouvrage *L'Éducation de l'effort*, Demenÿ détaille avec une précision inédite le rôle des sensations dans le perfectionnement du mouvement. Sans remettre en cause le primat volitionnel et l'importance des centres nerveux dans la décharge énergétique, il estime cependant que le contrôle de l'effort doit être soutenu et guidé par les sensations intimes. Ainsi, au regard de la psychophysiologie à la fin du 19<sup>e</sup> siècle et au début du 20<sup>e</sup> siècle, la volonté et la sensibilité représentent les deux piliers sur lesquels peut s'appuyer l'athlète pour contrôler à sa juste mesure l'effort en course.

Les modes de perception et d'appréciation sensible de l'effort en course à pied — modéré, progressif, dosé, sain — relèvent d'une construction scientifique. Il serait difficile de comprendre cette construction dans les années 1910 sans mettre au jour l'héritage qu'ont laissé les travaux pionniers de Fernand Lagrange et Philippe Tissié sur la physiologie de l'effort, dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Réédités de nombreuses fois au début du 20<sup>e</sup> siècle, ces ouvrages connaissent un large écho dans les milieux de l'entraînement sportif et dans le champ scolaire.

---

<sup>205</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>206</sup> Jean Philippe, « L'Organisation de nos mouvements. La Sensation et l'Effort. », dans Philippe Tissié, *L'Éducation Physique au point de vue historique...*, op. cit., p. 14.

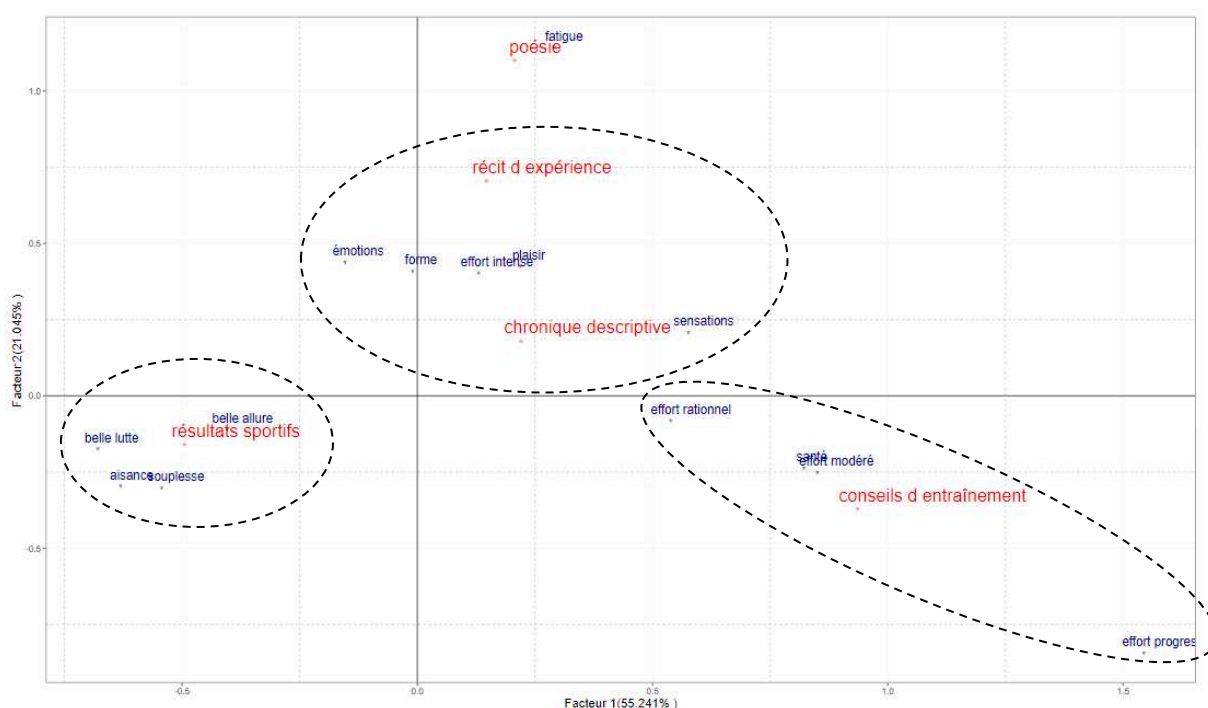
<sup>207</sup> Georges Demenÿ, *L'éducation de l'effort...*, op. cit., p. 61-62.

Ils soulignent l'importance de graduer l'intensité de l'effort au moyen d'un contrôle par la volonté et les sensibilités, dans le but d'éviter les fatigues excessives.

\*\*

Apprécier l'effort athlétique n'a rien d'un don naturel. La construction d'un système de perceptions relatif aux efforts en course à pied dans les années 1910 suppose une forme d'apprentissage, instituée ou plus informelle. L'école primaire, les médias, le monde médical, scientifique, sportif, permettent aux athlètes d'incorporer les bonnes manières de ressentir l'effort, d'en interpréter les conséquences sur l'organisme, d'en exprimer les ressorts intimes, et aux spectateurs d'en apprécier le spectacle. Cependant, les habitudes perceptives ne se forment pas de façon monolithique et unilatérale. La presse sportive valorise d'un côté la vitesse, la beauté du « style », la recherche du record, met en récit les émotions et impressions des champions de course à pied comme Jean Bouin dans le but d'intéresser un lectorat de plus en plus exigeant et connaisseur. Ce discours ne reflète que très peu les vigilances souterraines face aux excès, les impératifs hygiénistes d'une société craignant le surmenage pour les enfants, et plus largement la dégénérescence de la race. Les manuels d'entraînement tout comme la presse cristallisent cette dualité et sont ainsi contraints de tenir un double discours : l'un tourné vers la recherche de performance et de progrès ; l'autre orienté vers la science médicale, la modération et le contrôle de l'effort.

Figure 9 : Analyse Factorielle des Correspondances (AFC) entre le thésaurus sur les sensibilités et le type d'article de presse<sup>208</sup>



L'analyse factorielle des correspondances fait ressortir cette pluralité de discours relatifs au sensible dans la presse<sup>209</sup>. Trois pôles distincts apparaissent. Les récits d'expérience et les chroniques descriptives insistent sur les émotions et les sensations du coureur par la mise en récit des grandes épreuves athlétiques. Lorsque les articles de presse présentent des résultats sportifs, il s'agit davantage d'exalter la belle allure, le style, l'aspect externe de l'effort. Enfin, les articles prodiguant des conseils d'entraînement, souvent écrits par les athlètes eux-mêmes, sont corrélés au discours rationnel de modération à des fins de santé. Il n'existe donc pas un unique discours stéréotypé dans la presse mais, au contraire, plusieurs formes narratives qui cohabitent en fonction du type d'article. Difficile de faire la part des choses pour un jeune athlète qui désire s'initier aux joies secrètes de la course à pied. La plume du journaliste, trop abstraite, ne saurait remplacer l'apprentissage du sensible par la pratique, entre pairs, levant le voile d'une communauté émotionnelle tiraillée entre exaltation des corps et modération dans l'effort. Il est temps de chausser les pointes.

<sup>208</sup> Le graphique représente les deux premiers facteurs de l'AFC. Phi-deux : 0,4867541 ; Probabilité d'indépendance : 8,138154e-46. Seuil moyenne en colonne (5) ; Seuil moyenne en ligne (4,76).

<sup>209</sup> Pour plus de détails sur les analyses statistiques relatives au discours sur les sensibilités dans la presse, voir Aurélien Chèbre, « Rythmes du stade »... *op. cit.*, p. 187-191 [Annexe n°2 : Résultats et graphiques].

## Chapitre 2 : Intégrer un club, se trouver une seconde famille

Pas question d'arriver en retard pour ce premier entraînement. L'athlète en herbe rassemble ses affaires à la hâte — souliers, culotte, maillot, embrocatons, poignées d'effort, serviette — tout en ressassant les arguments avancés par son ami pour le convaincre de rejoindre la troupe. « C'est bon pour le souffle », « ça t'donnera les joues roses », « les autres gus ne mordent pas », « t'as qu'la peau sur les os, tu s'ras plus vite que moi », autant de saillies dont il peine à distinguer les encouragements des railleries. Le stade se situe derrière une petite butte, permettant au jeune homme de commencer l'échauffement par une grimpe parfois périlleuse les jours de pluie. Une cabane ouverte aux quatre vents fait office de vestiaire, ce qui, aux dires des anciens, décourage les moins motivés d'y traîner au chaud. Les athlètes confrontés au manque de moyens savent faire preuve de philosophie, et considèrent la vérité de la course à pied moins dans le clinquant des infrastructures que dans les jarrets de ses pratiquants. L'initiation débute. Le jeune athlète découvre le rythme des saisons, les plaisirs de la course à travers bois et prairies, l'importance du groupe à l'entraînement, les premières compétitions aux couleurs du club, véritable famille, « cellule sportive »<sup>1</sup>, atome fondamental de la communauté émotionnelle.

Comprendre ce jeu d'échelle est décisif. Le coureur à pied moyen n'a pas un regard omniscient sur l'ensemble du milieu athlétique français et ne se sent concerné que par les problématiques locales que rencontrent sa société sportive. Par conséquent, la communauté émotionnelle des athlètes ne forme pas un tout cohérent, uniforme, sans aspérités, mais accueille au contraire une constellation de sous-communautés végétant en quasi-autarcie, avec des nuances dans l'appréciation du sensible, des débats techniques, des adaptations pratiques. Ce fourmillement invisible apporte quelques touches pointillistes au grand tableau athlétique que brossent la presse, les bulletins institutionnels, les ouvrages scientifiques, les manuels d'entraînement et autres littératures spécialisées. Il me semble important de reconnaître aux coureurs une forme d'autonomie, de recul critique, voire d'ignorance face à ces innombrables productions imprimées. L'historien aux prises avec les archives peut prêter trop hâtivement aux coureurs des connaissances pointues sur l'effort, l'entraînement et les sensibilités. Afin d'éviter cet écueil, je me propose d'accompagner les *pedestrians* sur la piste, de partager la vie de club, de retracer les apprentissages « par le bas » des sensibilités à l'effort.

---

<sup>1</sup> « Nous avons, nous, créé le club : c'est lui qui est la cellule sportive. C'est lui qui donne à l'athlète sa conscience » (Maurice Pfefferkorn, « La cellule sportive », *L'Écho des sports*, n°583, 08 janvier 1919, p. 1).

## 1) De la cendrée aux feuilles mortes : la saisonnalité des émotions athlétiques

### a) Combien sont-ils ? Essai de caractérisation sociale des pratiquants

Lorsque Pierre Lewden, champion de saut en hauteur dans les années 1920, évoque ses « souvenirs » athlétiques dans un ouvrage posthume paru en 1991, il souligne sans ambages les difficultés qu'il rencontre à ses débuts pour s'entraîner convenablement, et la confidentialité d'une telle pratique : « En 1914, le sportif, et surtout l'athlète français n'était encore qu'un rare exemplaire humain »<sup>2</sup>. Il s'avère difficile d'obtenir des chiffres fiables pour étayer cette observation. Les renseignements sur le nombre et les caractéristiques sociales des athlètes au début du 20<sup>e</sup> siècle restent disparates, lacunaires. La première difficulté tient dans l'organisation institutionnelle du mouvement athlétique français. Si l'Union des Sociétés françaises de sports athlétiques (USFSA) peut se targuer de compter près de 250 000 membres en 1913 dans les colonnes de l'organe officiel de l'union *Tous les sports*<sup>3</sup>, voire 300 000 en 1914 d'après *La Vie au grand air*<sup>4</sup>, ces chiffres ne préjugent en rien d'une pratique effective de la course à pied. L'USFSA regroupe en effet l'ensemble des sports athlétiques amateurs — football-association, football-rugby, hockey sur gazon, natation, cross-country, etc. — et la course à pied ne représente qu'une poignée de mordus. Même embarras lorsque les grands clubs omnisports de la capitale font le point sur leurs effectifs. Le Club Athlétique de la Société Générale avance le chiffre impressionnant de 6 000 membres en 1910<sup>5</sup>, « plus de 7 000 » en 1911<sup>6</sup>, tandis que le Racing Club de France en dénombre 2 000 en 1914<sup>7</sup>. Parmi eux, combien d'athlètes ? Il faut attendre la parution du bulletin officiel de la Fédération Française d'Athlétisme fraîchement créée en 1921 pour en avoir une idée : « Nous avons délivré, du 15 novembre 1920 au 30 septembre dernier, 14.942 licences contre 5.000 prises sous le régime de l'U.S.F.S.A. »<sup>8</sup>. Le

---

<sup>2</sup> Pierre Lewden, « Pourquoi rejoint-on les rangs de ce pauvre athlétisme ignoré et mal aimé ? », *Un champion à la hauteur. Les souvenirs d'un médaillé olympique*, Paris, Polymédias, 1991, p. 12.

<sup>3</sup> « Allocation de M. Joseph Lemerrier. Le lundi 21 juillet 1913, M. Raymond Poincaré, président de la République, a reçu le Bureau de l'Union. Allocution dans la cour de l'Élysée », *Tous les sports. Seul organe officiel de l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques*, n°1 277, 25 juillet 1913, p. 3.

<sup>4</sup> Charles de Saint-Cyr, « Quel sera l'avenir de l'athlétisme », *La Vie au grand air*, n°829, 15 juin 1916, p. 21.

<sup>5</sup> « Assemblée générale du C.A.S.G. », *Sport Banque. Organe mensuel officiel du Club athlétique de la Société Générale*, n°61, mars 1910, p. 3. Ce chiffre est d'autant plus impressionnant que la Société Générale compte 10 510 employés en tout, ce qui revient à dire que 57% des effectifs sont licenciés au club (Xavier Breuil, *Le Club Athlétique de la Société Générale. Histoire d'une succursale de champions*, Saint-Cyr-sur-Loire, Sutton, 2008, p. 22).

<sup>6</sup> Allocution du président, « Assemblée Générale ordinaire du C.A.S.G. », *Sport Banque. Organe mensuel officiel du Club athlétique de la Société Générale*, n°74, avril 1911, p. 3.

<sup>7</sup> « Notre bulletin », *Le Racing Club de France. Bulletin hebdomadaire paraissant le Samedi*, 32<sup>e</sup> année, n°1, 02 janvier 1914, p. 1.

<sup>8</sup> *L'Athlétisme. Bulletin officiel de la fédération d'athlétisme, issue de l'U.S.F.S.A.*, 1<sup>re</sup> année, n°3, 22 octobre 1921, p. 3.

chiffre rond « 5 000 » n'est présenté qu'en contrepoint, sans préciser s'il s'agit de la situation avant la Grande Guerre ou juste avant l'éclatement de l'USFSA en 1920. La FFA cherche ici à jouer du contraste avec des effectifs flatteurs, qui auraient triplé en l'espace de quelques mois. Une certaine prudence est donc de mise dans l'exploitation de tels chiffres<sup>9</sup>.

Le nombre de clubs en activité constitue un autre indicateur mobilisé par les fédérations pour apprécier la vitalité du mouvement athlétique français dans les années 1910, davantage que les licences. Lors des congrès annuels de l'USFSA, la présentation de la situation morale est l'occasion de faire un point sur les sociétés : 1 260 au 31 décembre 1910, 1 507 au 31 décembre 1911<sup>10</sup>, 1 555 en août 1912<sup>11</sup>, 1 697 en juin 1913<sup>12</sup>. La progression semble nette, bien que quelques précisions s'imposent sur le plan de la nomenclature. Le terme « sociétés » comprend à la fois les clubs proprement dits, mais aussi les associations scolaires, les « Petites A », les associations régimentaires et les corporations<sup>13</sup>. De grandes disparités existent entre les grands clubs de la capitale — le Racing Club de France, le Club athlétique des sports généraux (CASG), le Stade Français, le Métropolitan Club, etc. — et les petites sociétés de province, parvenant à maintenir bon an mal an une maigre section d'athlétisme souvent déficitaire sur le plan financier. Si l'on compte environ 1 500 clubs pour 5 000 licenciés, le ratio n'est que de 3,3 pratiquants de course à pied par club. Au-delà des approximations numériques, la faiblesse des effectifs s'explique en partie par l'existence de nombreuses « sociétés fantômes », n'existant que sur le papier<sup>14</sup>. Il faut dire que l'USFSA est plus prompte à enregistrer une nouvelle admission que de mettre à jour le nombre de sociétés démissionnaires<sup>15</sup>. Par ailleurs, une part non négligeable des sociétaires pratiquant la course à pied ne prennent pas la peine de demander un carton de licence à la fédération, au motif qu'ils ne s'engagent dans aucune compétition

---

<sup>9</sup> Le chiffre des « 5 000 » licences d'athlétisme avant 1920 est repris par Gaston Frémont dans le journal *L'Auto*, lorsqu'il revient sur les évolutions institutionnelles de la FFA (Gaston Frémont, « La Fédération française d'athlétisme est entrée dans sa 11<sup>e</sup> année d'existence », *L'Auto*, 10 976, 3 janvier 1931, p. 1).

<sup>10</sup> Pierre Roy, « Congrès de l'Union. Tenu à Paris le vendredi 14 juin 1912 à 5 heures du soir dans la salle des fêtes de la mairie du IX<sup>e</sup> Arrondissement, rue Drouot », *Tous les sports. Seul organe officiel de l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques*, n°1 220, 21 juin 1912, p. 6.

<sup>11</sup> « Bureau du conseil », *Tous les sports. Seul organe officiel de l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques*, n°1 229, 23 août 1912, p. 5.

<sup>12</sup> « Le congrès de 1913. Situation morale par le secrétaire général M. Frantz Reichel, vice-président, secrétaire général, donne lecture de son rapport », *Tous les sports. Seul organe officiel de l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques*, n°1 273, 27 juin 1913, p. 4.

<sup>13</sup> Pour donner un ordre d'idée du poids respectif des différentes sous-catégories de sociétés, les 1 697 sociétés de juin 1913 se déclinent comme suit : 1 314 clubs, 207 associations scolaires, 53 Petites A, 113 associations régimentaires, 2 sociétés correspondantes, 8 corporations. Les « Petites A » correspondent aux Associations amicales d'anciens élèves des écoles communales primaires élémentaires publiques.

<sup>14</sup> A. Brunel, « À bâtons rompus », *L'Écho des sports*, n°3 565, 28 novembre 1928, p. 2.

<sup>15</sup> La fédération donne les chiffres des clubs en général au 31 décembre car une fluctuation existe au cours de l'année avec à partir de janvier de nombreuses démissions, disparition, ou fusions de sociétés, ce qui diminue mécaniquement les effectifs (Pierre Roy, « Congrès de l'Union... », art. cité, p. 6).



interclubs<sup>16</sup>. Quand bien même, les clubs omettent parfois de régulariser leurs représentants au regard du peu de contrôles effectués en compétition par les juges-arbitres<sup>17</sup>.

Pousser les portes du stade, se rendre sur la piste aux côtés des athlètes permet de se rendre compte encore plus nettement de la fragilité des sections athlétiques, du bricolage au quotidien, y compris dans les plus grands clubs de Paris. Au Stade Français, les membres de la commission d'athlétisme déplorent régulièrement la précarité des séances de course à pied<sup>18</sup>. Une dizaine de coureurs à peine prennent part à l'entraînement de cross-country du 24 novembre 1912<sup>19</sup>. En mars 1913, le bulletin du Stade Français révèle que seuls six Stadistes sont spécialistes de cross-country, dont trois sont malades ou indisponibles depuis plusieurs semaines<sup>20</sup>. Marcel Delarbre, journaliste et membre de la Société Athlétique de Montrouge, remarque le « calme complet » dans les parages du parc de Saint-Cloud le 23 novembre 1913, rendez-vous dominical traditionnel des *crossmen*<sup>21</sup>. Quelques jours plus tôt, il signalait le conflit d'usages opposant les chasseurs aux athlètes, dans l'exploitation du parc de Saint-Cloud jusqu'aux taillis de Fausses-Reposes<sup>22</sup>. En effet, les chasseurs se plaignent des confettis utilisés pour tracer les parcours de cross, jonchant les sous-bois, et l'agitation provoquée par les pelotons dans les giboyeuses futaies. L'administration des Eaux et Forêts, en arbitre, finit par interdire aux clubs de cross-country l'accès aux sous-bois, et les tracés s'écartant des chemins et routes, ce qui ne manque pas d'agacer les coureurs attachés aux obstacles naturels<sup>23</sup>.

---

<sup>16</sup> A. Brunel, « À bâtons rompus », art. cité, p. 2.

<sup>17</sup> Marcel Delarbre, « Athlétisme. En baisse », *L'Écho des sports*, n°3 166, 26 octobre 1927, p. 3.

<sup>18</sup> « [...] notre section d'athlétisme périlite quelque peu » (Ermenonville, « L'athlétisme au stade. De son utilité », *Bulletin officiel du Stade Français*, n°12, 28 mars 1912, p. 97-98). La commission d'athlétisme et de cross-country au Stade Français est présidée par Georges Guillemare.

<sup>19</sup> « Cross-country », *Bulletin officiel du Stade Français*, n°39, 23 novembre 1912, p. 206.

<sup>20</sup> « Cross-country », *Bulletin officiel du Stade Français*, n°9, 01 mars 1913, p. 203.

<sup>21</sup> Marcel Delarbre, « Cross-country. Des épreuves populaires s.v.p. ! », *L'Écho des sports*, n°484, 26 novembre 1913, p. 5. En février 1912 déjà, Marcel Delarbre déplorait le laisser-aller et le manque de considération des clubs pour la pratique du cross-country : « Stade ! Racing ! fondateurs du cross ! où étiez-vous dimanche. Ces piliers sont rompus. Les couleurs des vieux clubs de cross-country se fanent de plus en plus » (Marcel Delarbre, « Au tour des jeunes », *L'Écho des sports*, n°390, 28 février 1912, p. 4).

Pour un aperçu géographique des lieux d'entraînement en cross-country autour de Paris, voir l'Annexe n°2.

<sup>22</sup> Marcel Delarbre, « Cross-country. M. Lebureau persécute !... », *L'Écho des sports*, n°483, 19 novembre 1913, p. 5.

<sup>23</sup> *Ibid.* D'autres conflits d'usages existent, notamment avec les cavaliers du Bois de Boulogne, qui voient leurs montures effrayées par les pelotons. Le Conservateur en chef des Promenades de Paris rappelle l'interdiction aux coureurs d'emprunter les pistes cavalières du Bois, du moins le dimanche matin (A. Joureau, « Athlétisme. Inventaire », *Racing Club de France. Revue mensuelle des sports*, n°47, novembre 1932, p. 21).

## La Société athlétique de Montrouge<sup>24</sup>

Parmi les grands clubs parisiens de course à pied, l'on peut citer le Racing-Club de France, le Stade Français, le Club Athlétique de la Société Générale, le Métropolitan Club, mais peu connaissent la Société athlétique de Montrouge.

Société créée en 1887 par les dénommés Richefeu, Duhamel, et Bernier, il s'agissait au départ d'une société de joueurs de tambourins. En 1894, la venue des élèves du lycée Lavoisier permit la création de sections sportives, dont la plus importante fut celle d'athlétisme. Désormais affiliée à l'Union des



sociétés françaises de sports athlétiques, un terrain d'athlétisme rudimentaire est finalement tracé par Adolphe Pons, sur le glacis des fortifications, boulevard Jourdan, face au parc Montsouris. En 1898, de jeunes athlètes prometteurs font leurs premiers galops : Gaston Ragueneau, Albert Champoudry, Alexandre Avé, Louis Bouchard, Marcel Delarbre, Marc Bellin du Coteau, Michel Renard, pour ne citer que les plus connus. La période allant de 1901 à 1907 constitue l'époque glorieuse de la SAM, avec des effectifs dépassant les 1 500 membres. Le club se constitue l'un des plus beaux palmarès de France, particulièrement en cross-country. La SAM remporte une première victoire par équipe au National 1899, rivalisant avec le Racing-Club de France. Gaston Ragueneau remporte ensuite 6 titres de champion de France de cross-country consécutifs, entre 1901 et 1906.

En 1908, la SAM omnisport périclité en raison de démêlés avec la fédération et de querelles entre les diverses sections. Après quelques années d'inactivité, les fidèles des « rouges et blancs », menés par Marcel Delarbre et Michel Renard, font renaître le club en 1919, avec seulement deux sections : l'une de cross-country, l'autre de basket-ball. Les entraînements se déroulent au Stade des Vallées, avenue Quilhon, à Saint-Mandé, à deux pas de la Porte de Vincennes, les dimanches matins, mercredis et vendredis soirs, sous la direction de M.Hue, de l'école de Joinville. Les cotisations sont infimes : 25 francs par an pour les jeunes, 35 francs pour les séniors.

Le club organise depuis le début des années 1920 le Challenge Biscot (acteur et ancien de la SAM) pour les jeunes *crossmen* de moins de 25 ans, dans les bois de Clamart. Après la mort du président Marcel Delarbre en février 1939, un challenge Marcel Delarbre est mis sur pied afin d'honorer sa mémoire.

La Société athlétique de Montrouge reste l'un des clubs les plus actifs et les plus performants du début du 20<sup>e</sup> siècle. Les nombreux champions « samistes » s'investissent dans la vie athlétique en devenant journalistes, médecins, dirigeants de club ou cadres de la Fédération française d'athlétisme.

<sup>24</sup> Biographie réalisée à partir des documents suivants : « La Société athlétique de Montrouge », *Athletic*, n°19, 08 septembre 1932, p. 5 ; « L'entraînement à la S.A.M. », *L'Écho des sports*, n°3 502, 26 septembre 1928, p. 3 ; Georges Besse, « La S.A. Montrouge qui, elle aussi, naquit deux fois », *L'Auto*, n°11 362, 24 janvier 1932, p. 4. Photographie : Agence Rol, « Challenge Biscot, équipe S.A.M., gagnante du cross », photographie de presse, n°71 476, négatif sur verre, 13 x 18 cm, 22 janvier 1922.

Dans ces conditions, les effectifs ne dépassent pas une trentaine de coureurs par société aux jours de fortes affluences<sup>25</sup>. Le Métropolitain Club, champion de France de cross-country 1913 parvient tout de même à rassembler 62 coureurs à l'entraînement de rentrée le 16 novembre 1913 à Viroflay, sous la direction d'Alfred Spitzer. Ce chiffre exceptionnel s'explique par la renommée du club, la dynamique de rentrée, et les conditions matérielles : un vestiaire spacieux muni de « l'hydrothérapie chaude », et une piste éclairée<sup>26</sup>. Le rassemblement de 62 coureurs au Métro ne reflète pas les difficultés quotidiennes qu'éprouvent les capitaines de groupes à motiver les jeunes, non seulement à l'entraînement, mais également pour faire bonne figure lors des compétitions. La commission athlétique du Stade Français décide par exemple de ne pas envoyer d'équipes disputer le Challenge de la Nézière dont ils assurent pourtant l'organisation, et de ne pas participer aux championnats de cross-country en 1912 au motif que les quelques Stadistes qui pratiquent sont « trop jeunes et trop peu robustes »<sup>27</sup>. La concurrence avec les autres sports, au sein même des sociétés, n'est que rarement en faveur de la course à pied : « Petite, toute petite réunion que celle de Dimanche dernier. Décidément le football occupe tous nos athlètes »<sup>28</sup>. Dans la tradition omnisport, les adhérents sont en effet amenés à pratiquer plusieurs disciplines, notamment les sports collectifs l'hiver plutôt que le cross-country<sup>29</sup>. Pour attirer les sportifs sur la piste et récompenser l'assiduité, les commissions de course à pied organisent des « prix d'encouragement » dont le classement est obtenu par l'addition de points gagnés à chaque entraînement<sup>30</sup>. Les initiatives et la bonne volonté ne manquent pas, mais peinent à mobiliser durablement les foules athlétiques, en particulier les plus jeunes.

La course à pied est pourtant une pratique peu onéreuse en raison de sa simplicité et du peu de matériel nécessaire. Elle attire de jeunes citadins d'origine modeste, partageant une soif d'air pur. Enquêter plus avant sur les profils sociaux des athlètes s'avère délicat au regard du peu de renseignements disponibles, disséminés dans des articles de presse ou dans de trop rares biographies ne concernant que les champions. Anne Roger dans son travail de thèse avait déjà

---

<sup>25</sup> « Cross-country », *Bulletin officiel du Stade Français*, n°40, 29 novembre 1913, p. 386 ; Au Racing Club de France, la séance du 14 décembre regroupe 30 coureurs tandis que la séance du 21 décembre regroupe quant à elle 28 coureurs (Commission d'athlétisme du Racing Club de France, « Séance du 23 décembre », *Tous les sports. Seul organe officiel de l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques*, n°1 299, 26 décembre 1913, p. 12).

<sup>26</sup> Marcel Delarbre, « Petites nouvelles », *L'Écho des sports*, n°483, 19 novembre 1913, p. 5.

<sup>27</sup> « Cross-country », *Bulletin officiel du Stade Français*, n°43, 21 décembre 1912, p. 222.

<sup>28</sup> « Course à pied », *Bulletin officiel du Stade Français*, n°32, 05 octobre 1912, p. 179.

<sup>29</sup> Xavier Breuil, *Le Club Athlétique de la Société Générale...*, *op. cit.*, p. 23.

<sup>30</sup> E.B., « Cross-country. Ouverture de la Saison », *Sport-Banque. Organe mensuel officiel du Club athlétique de la Société Générale*, n°69, Novembre 1910, p. 5. Au Racing Club de France, les hommes présents à l'entraînement voient leur nom publié dans le bulletin pour vérifier les points de présence (Commission d'athlétisme du RCF, « Séance du 25 novembre », *Tous les sports. Seul organe officiel de l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques*, n°1 295, 28 novembre 1913, p. 12).

pointé cette difficulté méthodologique<sup>31</sup>. Les indices les plus nets apparaissent dans les années 1920, avec entre autres la série de portraits d'athlètes que propose *Le Miroir des sports* entre 1921 et 1923. Ces biographies retracent le parcours sportif mais aussi les origines sociales du champion : Louis Corlet est fils d'ouvriers parisiens ; Lucien Duquesne, apprenti corroyeur à Rouen ; Lucien Dolquès, apprenti boucher à Paris ; Léon Denys, magasinier-manœuvre, immigré belge à Romainville ; Jean Vermeulen, mécanicien à Tourcoing. L'engagement dans la pratique se fait souvent sur le tard, entre 10 et 15 ans, au hasard des rencontres, après avoir goûté à d'autres sports au sein du patronage local, notamment le football<sup>32</sup>. Les mêmes profils se dégagent lorsqu'Alfred Spitzer révèle les professions de son équipe de cross-country au Métropolitan Club : moniteur électricien, vendeur à la Samaritaine, entrepreneur de maçonnerie, contremaître menuisier, ouvrier carrossier, caviste, boulanger, patron fourreur, comptable, ouvrier maçon, etc.<sup>33</sup>. Le réaménagement des rythmes de travail soutenu par la Seconde Révolution industrielle va de pair avec une nouvelle distribution des temps sociaux. La distinction entre le temps de travail et le temps de repos se fait plus nette, même si les classes populaires, ouvriers et employés, ne peuvent encore que rarement profiter de leurs loisirs autrement que pour récupérer leur force de travail<sup>34</sup>. Se rendre à l'entraînement après une journée épuisante de labeur ne constitue pas un simple défolement, dépense physique nécessaire pour compenser l'inactivité, mais autorise une forme de sociabilité par l'effort, l'occasion de faire partie d'une communauté singulière.

## **b) L'émotion en cross-country comme rite de légitimation**

Intégrer un club ne se limite pas à signer un bout de papier et à consommer de manière individuelle la nourriture sportive que proposent les chefs de groupe. L'initiation athlétique suppose de vivre sur le temps long la scansion des émotions spécifiques en course, partagées par la communauté. L'expérience sensible de la course à pied, loin d'être uniforme tout au long de l'année, est rythmée par un calendrier sportif à l'origine d'une « saisonnalité » singulière.

---

<sup>31</sup> Anne Roger, *L'entraînement en athlétisme en France (1919-1973) : une histoire de théoriciens ?*, thèse de doctorat sous la direction de Thierry Terret, Université Claude Bernard Lyon 1, 2003, p. 95-96.

<sup>32</sup> Voir la rubrique « L'homme sportif du jour » du *Miroir des sports*, en particulier les numéros suivants : 370, 20 janvier 1921, p. 42 ; 376, 3 mars 1921, p. 138 ; 378, 17 mars 1921, p. 170 ; 471, 28 décembre 1922, p. 407 ; 474, 18 janvier 1923, p. 44.

<sup>33</sup> « Démocratie sportive », *L'Écho des sports*, n°4 013, 19 février 1930, p. 4.

<sup>34</sup> Alain Corbin, « La fatigue, le repos, et la conquête du temps », dans Alain Corbin (dir.), *L'avènement des loisirs (1850-1960)*, Paris, Flammarion, 2009, p. 363-377. Anne Roger estime que les conditions sociales des athlètes sont peu favorables aux entraînements assidus en course à pied (Anne Roger, *L'entraînement en athlétisme en France (1919-1973)*..., *op. cit.*, p. 96).

Figure 10 : Calendrier athlétique au CASG, saison d'hiver 1910-1911 (cross-country)<sup>35</sup>

<b>COURSE A PIED - CROSS-COUNTRY</b>	
<b>Calendrier pour 1910-1911</b>	
20 novembre.	— Entraînement sur route . . . . . 8 kilomètres.
27 —	— Handicap sur route . . . . . 8 —
4 décembre.	— Entraînement sur route . . . . . 10 —
11 —	— Prix Legru (C. A. S. G.) . . . . . 10 —
18 —	— Challenge La Nézière (Interclubs). 10 —
25 —	— Entraînement sur route . . . . . 12 —
1 <sup>er</sup> janvier 1911.	— Entraînement sur route . . . . . 12 —
8 —	— Eliminatoire du Lemonnier. . . . . 12 —
15 —	— Entraînement sur route . . . . . 12 —
22 —	— Challenge Lemonnier (Versailles-Paris).
29 —	— Entraînement cross-country à Saint-Cloud. . . . . 13 —
5 février.	— Championnat de Paris (Equipes premières) . . . . . 14 —
12 —	— Championnat de Paris (Equipes 2 <sup>e</sup> , 3 <sup>e</sup> et 4 <sup>e</sup> ) . . . . . 14 —

Ce calendrier est établi jusqu'aux championnats de Paris de cross-country, sauf modifications. E. B.

Figure 11 : Calendrier athlétique au CASG, saison d'été 1911 (piste)<sup>36</sup>

<b>COURSE A PIED</b>	
<b>Calendrier de la Saison d'été</b>	
23 Avril.	— Entraînement sur le terrain du C. A. S. G.
30 Avril.	— Grande réunion d'ouverture du C. A. S. G. (Éliminatoires du Challenge du Mile).
7 Mai.	— Challenge du Mile (1.609 m.). U. S. F. S. A.
7 Mai.	— Éliminatoires du Prix Blanchet, C. A. S. G.
14 Mai.	— Prix Blanchet, R. C. F. Terrain du Pré-Catelan.
21 Mai.	— Réunion d'entraînement au C. A. S. G.
25 Mai.	— Fête sportive de Marly-le-Roi, C. A. S. G. Course scratch de 4 kilomètres sur route avec classement handicap.

<sup>35</sup> Sport-Banque. Organe mensuel officiel du Club athlétique de la Société Générale, n°70, décembre 1910, p. 6.

<sup>36</sup> Sport-Banque. Organe mensuel officiel du Club athlétique de la Société Générale, n°75, mai 1911, p. 5.

Deux saisons distinctes se font jour. D'avril à août, s'organisent les compétitions sur piste cendrée comme les prix, les challenges, les rencontres internationales ou les Jeux Olympiques. Ces épreuves standardisées fixent les distances de course : le 100 mètres ; le 200 mètres ; le 400 mètres ; le mile ; etc., ce qui permet d'étalonner les performances, d'instituer en sus de l'affrontement pour la victoire, la recherche du record. Après quelques semaines de repos, les coureurs abandonnent leurs chaussures à pointes au profit de souliers « bain de mer »<sup>37</sup>. La saison hivernale de cross-country, d'octobre à mars, peut commencer<sup>38</sup>. Depuis la création de l'USFSA en 1889, la « course à travers la campagne » prend ses quartiers dans les bois de Meudon, Clamart, Vincennes, Boulogne, Saint-Cloud, etc.<sup>39</sup>. Le premier « National » se dispute sur le parcours de Bellevue en 1889, organisé sur le modèle anglais<sup>40</sup>. Ce championnat met aux prises le Racing Club de France et le Stade Français, avant d'inclure les éditions suivantes d'autres équipes parisiennes et de provinces. Tandis que le calendrier s'enrichit à l'instar du challenge *Ayçaguer* à Lyon, ou du cross de *L'Intransigeant* au bois de Boulogne, la France intègre le prestigieux Cross des Nations en 1907<sup>41</sup>. Épreuve olympique entre 1912 et 1924, la pratique et le spectacle du cross-country bénéficient d'un engouement populaire, nourri par les exploits des spécialistes français Gaston Ragueneau, Jean Bouin, ou Jacques Keyser<sup>42</sup>. Ce type de course à travers bois, champs et prairies bouleverse totalement les repères sensoriels et la nature des efforts. Contrairement à la piste, le parcours de cross-country long de 7 à 16 kilomètres est parsemé d'obstacles naturels et de variations de pente. À la veille des grandes épreuves du calendrier, les traceurs disposent des confettis de couleur au sol en cherchant à varier la nature des difficultés<sup>43</sup>. Le coureur doit alors s'adapter à l'atmosphère des champs, des sous-bois, des prairies, franchir les ruisseaux, les haies, les talus, les montées abruptes, les

---

<sup>37</sup> Les souliers « bain de mer » sont des chaussures utilisées pour la pratique du cross-country à l'entraînement, avec des semelles en caoutchouc. Les *crossmen* en compétitions optent souvent pour des chaussures à pointes.

<sup>38</sup> Pour un aperçu des grandes épreuves du calendrier athlétique, se reporter à l'Annexe n°3.

<sup>39</sup> Voir l'Annexe n°2 sur la carte de Paris

<sup>40</sup> Si le Royaume-Unis et l'Amérique du nord bénéficient d'une tradition athlétique déjà solide au tournant du 20<sup>e</sup> siècle, la pratique du cross-country essaime progressivement d'autres pays d'Europe comme la France, la Belgique, la Suède, ou la Suisse. Pour une synthèse internationale sur la question, l'ouvrage d'Andrew Boyd Hutchinson apparaît incontournable (Andrew Boyd Hutchinson, *The complete history of cross-country running. From the nineteenth century to the present day*, New-York, Carrel Books, 2018. Je me suis appuyé en particulier sur les neuf premiers chapitres, de 1800 aux années 1930).

<sup>41</sup> Le Cross des Nations est créé en 1903 dans le but de provoquer une émulation entre les équipes d'Écosse, d'Irlande, du Pays de Galles et d'Angleterre. La France constitue le cinquième pays admis à ce challenge international, ancêtre des championnats du monde

<sup>42</sup> Le cross-country fait désormais partie des sports « à la mode » dans les années 1910 (Camille Meillac, *Les sports à la mode*, Paris, Paclot, 1909, p. 37).

<sup>43</sup> Jean Bouin, « Les secrets de la course à pied », *La vie au grand air*, n°811, 04 avril 1914, p. 312.

descentes rocailleuses, la terre labourée, les fourrés, les sentiers, les raidillons, ou encore les pentes en lacets.

### Promenons-nous dans les bois...<sup>44</sup>

Pour les *crossmen*, les bois de la ceinture de Paris représentent des lieux privilégiés pour s'entraîner et participer aux compétitions.

Le bois de Ville d'Avray, au sud-ouest de Paris, représente pour beaucoup « d'anciens » le berceau du cross-country. Le National y est organisé quasiment chaque année entre 1889 et 1900.

Le Parc de Saint-Cloud est ensuite privilégié pour disputer le National entre 1901 et 1904, mais aussi d'autres cross comme celui du *Petit Parisien* ou le challenge de la Nézière. Ces bois abritent le centre d'entraînement du Stade-Français, dont l'enceinte se situe à la Faisanderie.

Le Bois de Boulogne, un peu plus au nord, accueille les sociétaires du Racing Club de France, à la Croix Catelan. Ce bois est traversé à l'occasion du cross de *L'Intransigeant*, du Prix Blanchet, et du prestigieux Prix Lemonnier, dont l'arrivée se situe au Pré Catelan.

Les nombreux autres clubs de la capitale s'entraînent aussi dans les bois de Boulogne ou de Saint-Cloud, mais d'autres bois sont également appréciés des *crossmen* à l'entraînement comme en compétition : Chaville, Clamart, Meudon, ou Vincennes (où se déroule le cross de *L'Auto*). Il n'est pas rare que plusieurs équipes s'entraînent en même temps les dimanches, galopant entre les mêmes arbres. Ces grappes humaines se déplaçant à vive allure provoquent parfois quelques conflits d'usage, entre les promeneurs, les chasseurs, et les cavaliers, arbitrés par l'administration des eaux et forêts.

Après la création de la FFA en 1921, les Nationaux se disputent non plus dans les bois, mais dans des hippodromes (Maisons-Laffitte, La Courneuve, Vincennes, Enghien, etc.), permettant aux spectateurs de voir les athlètes passer plusieurs fois devant les gradins, et de s'assurer de belles recettes. Le terrain moins varié, aseptisé, avec peu d'obstacles naturels, ne fait pas l'unanimité chez les *crossmen*, qui regrettent les plaisirs de courir à travers bois et prairies.



Source : Agence Rol - Bibliothèque nationale de France

<sup>44</sup> Pour plus de détails sur la situation géographique de ces bois, se référer à l'Annexe n°2.

Photographie : Agence Rol, « Départ du cross de *L'Intransigeant* au Bois de Boulogne, pelouse de la Muette », photographie de presse, n°57 830, négatif sur verre, 13 x 18 cm, 01 février 1920.

Figure 12 : Départ du championnat de Paris de cross-country 1913 à Saint-Cloud<sup>45</sup>



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Les photographies parvenant à saisir sur le vif l'effort des *crossmen* dans leur écrin champêtre se font rares. Entre 1907 et 1924, 26% seulement des 247 photographies de presse produites par l'agence *Rol* relatives au cross-country représentent les athlètes en course au contact de la nature, dont 11% seulement dans les bois. La plupart des clichés immortalisent le portrait statique du vainqueur (43%), ou encore les départs et arrivées de course (29%)<sup>46</sup>. Les difficultés liées à l'exposition dans l'obscurité des sous-bois, au choix d'un emplacement idéal permettant les meilleures prises de vue tout en anticipant le passage des coureurs peuvent expliquer cette faible représentativité des athlètes aux prises avec la nature dans l'iconographie. Les actualités cinématographiques du *Gaumont journal* offrent une plus large visibilité aux athlètes évoluant en pleine nature. 56% des 92 extraits relatifs à la thématique du cross-country filmés entre 1907 et 1924 présentent au moins une séquence de course en pleine nature, dont 26% dans les bois. La trame narrative « départ — franchissement d'un obstacle ou course en nature — arrivée — portrait » est privilégiée dans ces extraits compris entre 20 secondes et 2 minutes. Ces chiffres restent relativement bas au regard de la place centrale qu'occupe le milieu

<sup>45</sup> Agence Rol, photographie de presse, n°26 994, négatif sur verre, 13 x 18 cm, 16 février 1913.

<sup>46</sup> Ces statistiques ont été réalisées dans le cadre de la rédaction d'un article relatif au cross-country (Aurélien Chèbre, Jean-Nicolas Renaud, « La socialisation par l'effort. L'exemple du cross-country en France (1907-1924) », *20&21. Revue d'histoire*, n°149, 2021, p. 6).



naturel dans l'imaginaire et la pratique du *crossman*. L'image et le film n'offrent qu'un reflet tronqué de la pratique, qu'un *ersatz* de cross-country aux dires des athlètes.

Au-delà d'une simple contrainte règlementaire, le contact direct avec la nature changeante durant l'effort représente pour les *crossmen* l'essence émotionnelle de la pratique, source de plaisirs : « il n'est pas de forme plus attrayante, plus pittoresque, plus récréative de la course à pied »<sup>47</sup>. Les conseils d'entraînement prodigués par les athlètes de renom dans les manuels ou la presse sportive traduisent cette ivresse de courir à partir d'un scénario identique : le dimanche par une matinée humide et brumeuse, le coureur légèrement vêtu de son chandail viendrait surprendre les beautés fugaces d'une nature en éveil, encore crispée par le froid mordant. La sècheresse d'un style orienté vers la précision des recommandations et la rationalité des méthodes se laisse soudain submerger dans les articles dédiés au cross-country par le flot des émotions spécifiques que procure cette discipline athlétique. Si la piste est perçue comme ennuyeuse, monotone, « trop méthodique »<sup>48</sup>, le pédestrianisme dans les sous-bois offre un cadre autrement plus divertissant : « Qui dira tout le charme de ces balades matinales à travers bois et plaines ? Qui chantera ces parcours si agréablement variés, où le coureur est tour à tour séduit par la majesté des grands bois déserts, et par le calme reposant de la campagne d'hiver »<sup>49</sup>. Les paysages changent sans cesse, provoquant une action bénéfique sur le moral de l'athlète, chassant ses « idées noires »<sup>50</sup> : « l'imprévu, n'est-ce pas encore un repos pour l'esprit ? »<sup>51</sup>. Pratique « agréable », procurant « joie », « enthousiasme », « bien-être », « distraction », le champ lexical du « plaisir » reste une constante dans tous les manuels. Dès l'entame des chapitres, ces nombreux récits d'expérience ont toute leur place, précédant même l'énonciation des grands principes d'entraînement. Cette structuration singulière suggère que les joies du cross-country constituent un prérequis nécessaire, qui ne s'enseignent nullement par la plume, mais qui s'éprouvent par l'effort :

Un poète qui ferait de la course à pied, et il doit s'en trouver, pourrait écrire des livres entiers sur le cross-country. Les descriptions se succéderaient dépeignant tour à tour la brume des matins dans les grands bois déserts, le mystère des futaies et le calme reposant des prairies herbeuses. Piquez çà et là dans le paysage quelques maillots aux couleurs vives, collez au plafond un soleil en pain à cacheter, passez à la glacière et vous y serez. Du tableau vous entrez dans la réalité. [...] Le charme

---

<sup>47</sup> Marcel Delarbre, « Cross-country. Mieux qu'un sport !... Une école », *L'Écho des sports*, n°430, 04 décembre 1912, p. 5.

<sup>48</sup> Jean Bouin, « L'Entraînement pour le cross-country », *La Vie au grand air*, 655, 08 avril 1911, p. 216.

<sup>49</sup> Louis Maertens, « Le cross-country », *La course à pied : piste, route, cross-country*, Paris, Lucien Labeur, 1909, p. 95-96.

<sup>50</sup> Louis de Fleurac, Pierre Failliot, « Le cross-country », *Les courses à pied et les concours athlétiques*, Paris, Lafitte et Cie, 1911, p. 148.

<sup>51</sup> Louis de Fleurac, « Le Cross international professionnel », *La Vie au grand air*, n°704, 16 mars 1912, p. 191.

qui se dégage de la pratique du cross ne peut que mal se raconter. Il faut l'avoir soi-même pratiqué pour bien comprendre le plaisir éprouvé, à trotter par une belle matinée d'hiver à travers bois et plaines, sans aucunement souffrir de la chaleur, et sans la moindre crainte du froid.<sup>52</sup>

Comme en automne la forêt est belle et plaisante par ses tonalités, ses végétations, ses aspects si variés, qui nous conduisent de découvertes en découvertes, d'enchantements en enchantements, en hiver elle possède également son charme un peu nostalgique peut-être mais également pénétrant et nous plaignons sincèrement ceux qui aux premiers froids se calfeutrent en des pièces surchauffées, ignorant la joie de trotter légèrement vêtus dans les sentiers au tapis moelleux de feuilles mortes, dans le décor féérique d'arbres couverts de givre, étincelants sous les rayons d'un pâle soleil d'hiver.<sup>53</sup>

[...] galoper seul, le plus souvent, dans l'eau ou la boue, sous les arbres tout dégoutants de rosée, dans la neige, sans voir âme qui vive, pendant des kilomètres, est-ce bien attrayant ? Il faut n'avoir jamais goûté l'intense jouissance d'une course à air froid, à peine vêtu d'une culotte légère et d'un maillot, délivré de tous soucis, si ce n'est de celui de la victoire, pour soutenir pareille allégation<sup>54</sup>.

Ces trois témoignages vont dans le même sens : les plaisirs d'une pratique authentiquement vécue ne sont ni évidents, ni immédiats pour le néophyte, et représentent à ce titre un « rite de légitimation » essentiel pour accéder à la communauté des athlètes<sup>55</sup>. N'est crédible pour parler de cross-country que celui qui connaît, pour les avoir vécues, les sensations et émotions propres à cette discipline. Le plus dur reste de franchir le pas. Les entraîneurs savent bien que la perspective d'un galop dans le froid et la boue chaque dimanche rebute les jeunes. Pour convaincre ces derniers, ils misent sur le choc d'une première expérience :

Nous faisons appel aux jeunes Stadistes qui ne jouent ni au football, ni au hockey. Qu'ils fassent l'expérience, qu'ils viennent chausser les souliers à pointes dimanche prochain, qu'ils surmontent leur paresse dominicale : être à 9 heures à Saint-Cloud n'a rien de bien terrible ; leur premier contact avec le sport si agréable du cross-country sera pour eux une révélation, et ils n'auront qu'un désir : recommencer huit jours après.<sup>56</sup>

---

<sup>52</sup> Ernest Weber, *Sports athlétiques*, Paris, Garnier Frères, 1905, p. 126-127.

<sup>53</sup> Gaston Ragueneau, Paul Boucher, *Le Cross-country. Conseils techniques d'entraînements aux débutants et aux amateurs*, Amiens, Léveillard, 1922 [1907], p. 38-39. L'année 1922 n'est qu'une estimation de la date de parution. Aucune mention n'apparaît dans le manuel. La première édition Armand Girard semble être de 1907. La lecture de l'ouvrage réédité nous permet d'estimer la date de publication à partir d'un faisceau d'indices, entre autres les records « actuels » du sprinteur Paddock, ou encore les résultats du Cross des cinq nations, présentés jusqu'en 1921.

<sup>54</sup> Pierre et Jean Garcet de Vauresmont, *Les sports athlétiques. Football – course à pied - saut – lancer*, Paris, Bibliothèque Larousse, 1924 [1912], p. 90.

<sup>55</sup> Selon Bourdieu, les « rites de légitimation » ont une fonction sociale essentielle : « séparer ceux qui l'ont subi non de ceux qui ne l'ont pas encore subi, mais de ceux qui ne le subiront en aucune façon et d'instituer ainsi une différence durable entre ceux que le rite concerne et ceux qu'il ne concerne pas. C'est pourquoi, plutôt que rite de passage, je dirais volontiers rites de consécration, ou rite de légitimation ou, tout simplement, rites d'institution » (Pierre Bourdieu, « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°43, 1982, p. 58). Après avoir utilisé la formule « rite de consécration » dans mon article dédié au cross-country, je trouve que l'expression « rite de légitimation » est plus adéquate, car le *crossman* ne devient légitime, crédible, au sein de la communauté des athlètes qu'après avoir goûté à l'effort spécifique en pleine nature (Aurélien Chèbre, Jean-Nicolas Renaud, « La socialisation par l'effort... », art. cité, p. 5-8).

<sup>56</sup> « Cross-country », *Bulletin officiel du Stade Français*, n°39, 22 novembre 1913, p. 383.

Derrière l'idée de « révélation » se dessine une intronisation par l'effort au sein du groupe, comme une consécration.

La sensibilité pour la nature que partagent les athlètes tire son origine des spécificités du cadre dans lequel ils évoluent : « à travers la campagne », mais prend sens plus largement dans un contexte d'urbanisation et d'industrialisation croissante. Dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle en France, le « retour à la nature » devient une préoccupation majeure, censé catalyser la régénération des forces vitales émoussées par la société moderne<sup>57</sup>. Les efforts naturels du cross sont tout particulièrement indiqués pour échapper aux excitations urbaines : « l'on est davantage attiré par le bien-être éprouvé, en allant trotter assez loin de la ville dans la diversité des bois ou de la petite campagne que l'on retrouve avec joie le dimanche »<sup>58</sup>. Que ce soit dans un objectif de performance ou plus modestement de renaissance physique, le plaisir de pratiquer en plein air se construit sur cet esprit hygiéniste, opposant les miasmes des villes aux saines exhalaisons campagnardes. En fin de compte, les *crossmen* forment une communauté singulière au sein de laquelle les joies de la nature constituent un rite de légitimation. Le rejet des grandes villes modernes industrialisées représente une condition favorable à la genèse de cette sociabilité : « le mythe du retour à la nature institue du social »<sup>59</sup>. Dans la mesure où le mouvement naturiste se décline en une multitude de pratiques sociales hétéroclites avant la Grande Guerre, le cross-country n'en incarnerait qu'une sous-culture, l'une des premières activités de loisir se détachant de la simple promotion hygiéniste<sup>60</sup>.

### c) Le modèle de l'athlète complet

Au fil de l'initiation athlétique, le jeune athlète découvre que l'expérience sensible de la course à pied est loin d'être uniforme ou monotone. Griffer la piste brulante l'été, sous le joug

---

<sup>57</sup> Arnaud Baubérot, *Histoire du naturisme : le mythe du retour à la nature*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004.

<sup>58</sup> Frantz Reichel, Émile Anthoine, « Les sports athlétiques », dans Patronage de l'Académie des sports et du Comité National des Sports (C.O.F.), *Encyclopédie des sports*, Paris, Librairie de France, 1924, t. 1, p. 322.

<sup>59</sup> Arnaud Baubérot, *Histoire du naturisme...*, *op. cit.*, p. 13.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 281-307. Notons toutefois que la valorisation des joies du cross-country n'exclut pas la vigilance face aux excès. Comme pour la course sur piste, il est conseillé de rester « en dedans » de l'action, ne pas donner la pleine mesure de ses moyens physique. Jean Bouin propose par exemple un calendrier d'entraînement très progressif : « Pour ma première journée, la distance que je couvre n'excède jamais 3 kilomètres, j'ai soin d'omettre dans ce tracé côtes et descentes, et, comme pour la route, cela durera environ un mois, toujours dans le but d'être vite et d'avoir une allure facile. [...] Ma première course se disputant habituellement dans la deuxième quinzaine de décembre sur 6 à 7 kilomètres, je fais deux ou trois fois, au plus, un parcours égal à cette distance, le tout sans effort. [...] Toutes les semaines j'augmente ma distance, en ayant soin d'arriver à parcourir sans essoufflement et sans fatigue les 15 ou 16 kilomètres que comportera le parcours du Championnat "Régional" ou du "National". » (Jean Bouin, « L'entraînement pour le cross-country », *La Vie au grand air*, n°655, 08 avril 1911, p. 216). Le contrôle des allures est déterminant pour ne pousser que jusqu'au point dicté par la nature, sans violence excessive à soi-même.

impitoyable du chronomètre et du décamètre détonne avec les fantaisies variées d'un parcours de cross-country, arpentées dans la fraîcheur d'une matinée d'automne. Le jeune athlète découvre également, non sans étonnement, que la plupart des adhérents ne se privent pas de pratiquer bien d'autres sports que la course à pied. En effet, les *sportsmen* des années 1910 ne se spécialisent que rarement dans une seule discipline. Il arrive qu'un coureur émérite sur piste s'adonne l'hiver à d'autres sports athlétiques comme le football-association ou le rugby-association au sein des clubs omnisports de l'USFSA. Le sauteur en hauteur Pierre Failliot, le perchiste André Franquenelle et le *hurdler* Géo André en sont d'illustres exemples<sup>61</sup>. Même un spécialiste de cross-country comme Jean Bouin n'hésite pas à vanter les bienfaits d'autres sports complémentaires, non pour le seul plaisir du changement, mais aussi dans un souci de performance : l'escrime et la culture physique quotidienne sans haltères pour assouplir les muscles ; le saut en hauteur pour mieux franchir les obstacles ; la marche et les boules ferrées pour le grand air<sup>62</sup>. La souplesse, la robustesse, la résistance à l'effort deviennent sous la plume de Jean Bouin des qualités physiques indispensables pour le *crossman*, dans une discipline qui met en jeu l'ensemble de la musculature<sup>63</sup>. En filigrane, c'est le modèle de « l'athlète complet » qui est en vogue : « j'ai conseillé la pratique de différents sports pour arriver à briller dans un seul : ceci est aujourd'hui à peu près reconnu et adopté partout »<sup>64</sup>. Les champions recommandent une pratique sportive diversifiée afin d'améliorer sensiblement les performances, sans se départir pour autant d'une vision hygiéniste valorisant le développement complet et harmonieux du corps, corrigeant les déséquilibres et les déformations. Contrairement au spécialiste, l'athlète complet serait plus à même d'accroître ses possibilités motrices pour répondre aux exigences de la vie au grand air, véritable « pur-sang » humain :

Son corps est apte à tous les mouvements naturels par lesquels l'espèce humaine manifeste son activité et il est en mesure de donner à chacun d'eux, suivant les exigences du moment, la vitesse, l'intensité ou la durée qui en assurent le mieux l'efficacité. L'athlète complet représente le plein épanouissement des ressources physiques. C'est l'être le mieux armé pour les réalisations de la vie.<sup>65</sup>

---

<sup>61</sup> Tous trois étaient considérés comme des athlètes complets. En parallèle de leur carrière athlétique, ils ont également été internationaux de rugby au poste d'ailier et trois-quarts centre.

<sup>62</sup> Jean Bouin, « L'Entraînement pour le cross-country », *La Vie au grand air*, n°655, 08 avril 1911, p. 216.

<sup>63</sup> « Je considère le cross-country comme un des meilleurs sports que l'homme normal puisse pratiquer ; les poumons et le cœur peuvent travailler selon que le coureur le désire, et pour cela réduire ou augmenter l'allure. Quant aux muscles du corps, tous jouent un rôle complet, augmenté dans certaines circonstances par les obstacles qui émaillent ordinairement un véritable cross-country » (Jean Bouin, « Les secrets de la course à pied », *La Vie au grand air*, n°813, 18 avril, 1914, p. 363-364). Les mêmes qualités physiques sont valorisées par Géo Lefèvre lorsqu'il décrit la victoire de Jacques Keyser lors des championnats de Paris (Géo Lefèvre, « Keyser en forme. Il a gagné le championnat de Paris », *La Vie au grand air*, n°753, 22 février 1913, p. 139).

<sup>64</sup> Jean Bouin, « Les secrets de la course à pied », *La Vie au grand air*, n°807, 07 mars 1914, p. 219.

<sup>65</sup> Jean Daçay, *L'Athlète complet*, Paris, Nilsson, 1913, p. 11.

Le contrôle et la maîtrise parfaite du corps que suggère Jean Daçay dans son ouvrage *L'Athlète complet* préfacé par Georges Prade ne sont possibles qu'à partir d'une éducation complète des sensations. Le coureur capable de percevoir et d'interpréter les alertes du corps peut ajuster sa foulée en conséquence. Dès lors, « une méthode de culture humaine doit [...] se préoccuper avec un souci égal de l'éducation des sensations, des sentiments et des idées et de l'éducation musculaire. »<sup>66</sup>.

Une méthode en particulier retient l'attention des adeptes de l'athlète complet : la « méthode naturelle » théorisée par le lieutenant de vaisseau Georges Hébert dans son ouvrage *Le code de la force* en 1911<sup>67</sup>. Il s'agit d'accroître les résistances organiques et d'assurer un développement corporel complet en rétablissant les conditions de la vie naturelle. La formation physique, virile et morale de l'individu est assurée par la complémentarité d'exercices élémentaires comme les marches, les lancers, les levers, les sauts, les courses, les quadrupédies, les grimper la défense, et la natation. Face aux mouvements artificiels et analytiques de la gymnastique suédoise ou l'éclectisme des manuels d'exercices physiques et de jeux scolaires, la méthode naturelle apparaît toute indiquée pour former le débrouillard, l'athlète complet<sup>68</sup>. Les différents exercices sont exécutés à la suite les uns des autres, enchaînés pour assurer la continuité du travail, de sorte qu'aucun arrêt important ne soit nécessaire<sup>69</sup>. La leçon-type imposant des déplacements rapides, des changements fréquents d'exercices, des variations d'allure et d'intensité, rappelle les efforts propres au cross-country<sup>70</sup>. Dans cet esprit, la standardisation des espaces et du temps, favorisant l'établissement des performances sportives et des records, perd de son intérêt pour le développement corporel et sensoriel de l'athlète :

Les pistes et les sautoirs n'y ont point le fini géométrique ni la rigoureuse horizontalité requis sur les terrains « qualifiés » de nos clubs de l'U.S.F.S.A. : point de cendrée minutieusement passée au rouleau, mais tout bonnement des allées de parc bien entretenues. Car nous ne sommes pas ici dans un laboratoire de records, où la perfection du terrain s'ajoute à la virtuosité des

---

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>67</sup> Georges Hébert, *Le code de la force. La Force physique, ses éléments constitutifs et sa mesure pratique*, Paris, Vuibert, 1911.

<sup>68</sup> Sylvain Villaret et Jean-Michel Delaplace ont pu montrer cependant que l'utilisation d'arguments naturistes sont davantage d'ordre idéologique, afin de se distinguer des autres méthodes concurrentes. En réalité, cette méthode dissimule deux sources d'inspirations : la gymnastique utilitaire de Pierre de Coubertin, et l'éducation physique américaine (Sylvain Villaret, Jean-Michel Delaplace, « La méthode naturelle de Georges Hébert ou "l'école naturiste" en éducation physique (1900-1939), *STAPS*, n°63, 2004, p. 29-44). Pour plus de détails sur Hébert et sa méthode naturelle, voir notamment la thèse de Jean-Michel Delaplace, *Georges Hébert, la méthode naturelle et l'école (1905-1957)*, thèse de doctorat sous la direction de Pierre Arnaud, Université de Lyon I, 2000.

<sup>69</sup> Georges Hébert, *L'éducation physique ou l'entraînement complet par la méthode naturelle. Exposé et résultats*, Paris, Vuibert, 1912, p. 26.

<sup>70</sup> Jacques Thibault, *Sports et éducation physique (1870-1970)*, Paris, Vrin, 1987, p. 153.

spécialistes, mais dans une école d'entraînement général de l'animal humain, en vue de la vigueur et de la résistance plutôt qu'en vue de la performance exceptionnelle et momentanée.<sup>71</sup>

La propagande du journaliste Georges Rozet, hébertiste convaincu, ainsi que le succès de la méthode naturelle au Congrès international et exposition de l'Éducation Physique du 17 au 26 mars 1913 à Paris, permettent à Georges Hébert d'asseoir sa notoriété, tant et si bien que le grand concours de l'Athlète complet organisé par *Le Journal* en 1913 s'appuie explicitement sur sa fameuse méthode naturelle<sup>72</sup>. La première journée de ce concours aux Tuileries, le 15 juin, est qualifiée sans surprises par *Le Journal* d'« apothéose populaire », avec près de 50 000 spectateurs et 200 concurrents se confrontant sur dix épreuves athlétiques<sup>73</sup>. Certains grands noms de l'athlétisme se prêtent au jeu, en particulier lors de la quatrième journée, le 06 juillet à Colombes. Le champion de France des lancements et des sauts Pierre Failliot, le perchiste André Franquenelle, le champion de France du 400 mètres haies Géo André, le fondeur Jean Vermeulen et les moniteurs de Joinville accompagnent les quelque 400 athlètes rassemblés pour l'occasion<sup>74</sup>.

---

<sup>71</sup> Georges Rozet, « Un éleveur d'hommes : Georges Hébert », *Les fêtes du muscle*, Paris, Grasset, 1914, p. 202.

<sup>72</sup> « Le concours de l'athlète complet organisé par le "Journal" en 1913 », *Le Journal*, n°7 498, 07 avril 1913, p. 1. Ce concours organisé en 1913 et 1914 opposent les athlètes sur douze épreuves choisies sur le modèle de la méthode naturelle.

<sup>73</sup> Georges Prade, « Le concours de l'Athlète complet organisé par Le "Journal". », *Le Journal*, n°7 568, 16 juin 1913, p. 1-2.

<sup>74</sup> Georges Prades, « Une grande fête sportive sur le terrain de Colombes », *Le Journal*, n°7 588, 06 juillet 1913, p. 1-2.

Figure 13 : Quatrième journée du concours de l'athlète complet présentée dans Le Journal<sup>75</sup>



Lors de la journée précédente sur l'hippodrome d'Enghien le 29 juin 1913, les 25 000 spectateurs venaient déjà admirer Géo André<sup>76</sup>, le « Thorpe français »<sup>77</sup>, le « pur-sang humain », battant le record du concours, avec quelques références de marque :

André a couru 100 mètres en 11 sec.2/5, 500 mètres en 1m.11s. ; il a sauté en hauteur, sans élan 1m.50, avec élan 1m.76, en longueur sans élan 3m.16, avec élan 6m.63. Ce qui ne l'empêcha pas de jeter, du bras droit, puis du gauche, le poids à 22 mètres (moyenne 11 mètres), de lever 23 fois la barre de 40 kilos, et de grimper 7 mètres à la corde. Il finit d'ailleurs très frais, s'amusant à lancer le javelot, après le concours.<sup>78</sup>

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 1.

<sup>76</sup> Le concours de l'Athlète complet se déroule sur plusieurs journées hebdomadaires, mettant aux prises des athlètes de valeur comparable. Lors de la troisième journée, 25 000 spectateurs sont présents selon *Le Journal* (Georges Prade, « La troisième épreuve du concours de l'Athlète complet », *Le Journal*, n°7 582, 30 juin 1913, p. 1-2). Lors de la seconde journée, 25 000 spectateurs étaient également présents (Marcel Delarbre, « À Enghien. Vingt-cinq mille spectateurs consacrent l'utile et magnifique concours de l'athlète complet du "Journal" », *L'Écho des sports*, n°458, 25 juin 1913, p. 5).

<sup>77</sup> Marcel Delarbre, « Maximus et Minimus. André, le "Thorpe" français », *L'Écho des sports*, n°459, 02 juillet 1913, p. 4. L'américain Jim Thorpe remporte deux médailles d'or aux Jeux Olympiques de Stockholm en 1912, en pentathlon et en décathlon. Il est également joueur de baseball et de football américain.

<sup>78</sup> Georges Prade, « La troisième épreuve du concours de l'Athlète complet », art. cité, p. 1.

Le modèle de l'athlète complet et la méthode naturelle intéressent de nombreux coureurs à pied français de renom. Ces derniers partagent les valeurs et principes d'entraînement qui en découlent.

La création du Collège d'athlètes de Reims en avril 1913 cristallise cette tentative de rapprochement entre l'élite athlétique et la méthode de Georges Hébert. Suite aux piètres résultats obtenus lors des JO de Stockholm en 1912, Hébert est nommé directeur technique au Collège d'athlètes par le Marquis Melchior de Polignac, mécène de l'institution naissante<sup>79</sup>. La structure se donne pour mission initiale de préparer les athlètes aux Jeux Olympiques de Berlin programmés en 1916, mais dépasse très vite cette ambition pour devenir un centre de démonstration et d'application de la méthode naturelle, ainsi qu'un centre de formation d'instructeurs<sup>80</sup>. Les champions reconnus y côtoient de simples citoyens souhaitant bénéficier de cette « cure athlétique » afin d'éliminer les toxines de la civilisation. La pratique de la course à pied, entre autres exercices, est l'occasion d'éprouver le corps en mouvement, d'appivoiser différentes intensités dans l'effort, de provoquer une dépense physique salutaire :

On dirait que chaque jour, à chaque exercice nouveau, ils se découvrent des muscles inconnus, avec la même surprise, la même joie que les tout petits enfants : Mme de Noailles dirait volontiers de ces tard-venus de l'athlétisme qu'ils ont le « corps émerveillé » et comme l'éblouissement de sentir en eux des fibres musculaires insoupçonnées jusque-là. [...] Ces intellectuels, qui ne sauraient cesser de l'être, se plaisent à analyser en commun leurs sensations musculaires et sportives. [...] Dans leurs modestes 100 mètres ou 500 mètres plat, même maladroitement exécutés et dans des « temps » sans gloire, ils pressentent et analysent les sensations musculaires et les raisonnements tactiques des vrais champions.<sup>81</sup>

L'éducation des sensations semblent être au cœur de la méthode naturelle, selon les mots enthousiastes de Georges Rozet. Mais au-delà des prétentions affichées par les thuriféraires de la méthode hébertiste, le Collège d'athlètes est loin d'être le centre de gravité de l'athlétisme français. Lorsque Jean Bouin s'affiche à Reims s'exerçant selon les principes naturels en

---

<sup>79</sup> Nous ne reviendrons pas sur l'intense campagne de Georges Rozet menée dans le journal *L'Opinion* à la suite du Waterloo sportif de Stockholm en 1912 (les Jeux Olympiques). Il désire créer une véritable « élite du muscle » dans une sorte de collège athlétique. Nous renvoyons à la lecture de Raymond Guasco, *Le collège d'athlètes. École française de l'Éducation physique et des sports*, Paris, Oudin, 1914. Ainsi qu'aux pages 148-150 de Jacques Thibault, *Sport et éducation physique...*, op. cit., 1987.

<sup>80</sup> « Le lieutenant Hébert se plaisait à me déclarer, au cours d'une de nos discussions sur la préparation olympique, qu'il est convaincu, comme moi du reste, que la méthode naturelle ne servira qu'à former des athlètes que l'on spécialisera au moment nécessaire. Il reste bien entendu que, au Collège, l'on s'occupera tout simplement de renaissance physique ; quant au soin de spécialiser les hommes, ceci est laissé à l'initiative des clubs de l'Union des Sociétés françaises de Sports Athlétiques : «Rendons à César, ce qui...» Si nous nous plaçons purement au point de vue sportif, je regretterai, comme beaucoup de sportsmen, que l'on n'ait pas songé à employer tout cet argent à la revanche de Stockholm, car c'était bien dans cette idée que le Collège fut créé. » (Jean Bouin, « Mes vacances au collège d'athlètes », *La vie au grand air*, n°792, 22 novembre 1913, p. 1 000-1 001).

<sup>81</sup> Georges Rozet, « Une retraite au collège d'Athlètes », *Les fêtes du muscle*, 1914, p. 271-285.



octobre 1913, il s'agit d'une opération de promotion davantage qu'une marque évidente d'affection pour l'hébertisme. Le champion marseillais, « VRP du collège d'athlètes de Reims », fait valoir son image, celle du Club Athlétique de la Société Générale, et profite gratuitement de conditions d'entraînement favorables<sup>82</sup>. Bien que Jean Bouin se targue dans ses nombreux articles de varier les sports pratiqués et de s'exercer au grand air, l'entraînement selon la méthode naturelle peut apparaître comme un effet d'affichage, une mise en scène artificielle. L'analyse du film documentaire *Pathé* paru en 1912 retraçant la préparation physique de Jean Bouin à Stockholm juste avant les JO est à ce propos édifiante<sup>83</sup>. Avec son masseur australien Harold Evelyn, il enchaîne les exercices d'ouvertures thoraciques, de lutte, de courses dans les bois, de porters et lancers de troncs, de grimper, de lancements de pierre main droite et main gauche, puis de courses sur piste.

Figure 14 : Jean Bouin exécutant des ouvertures thoraciques dans le style de la méthode naturelle<sup>84</sup>



Certains mouvements posent de sérieuses difficultés à Jean Bouin. Tandis qu'Evelyn parvient à grimper au sommet d'un arbre, Bouin se contente d'une courte élévation crispée avant de redescendre. Les lancements de pierre sont tout aussi laborieux, et nécessitent plusieurs tentatives avant qu'un essai soit exécuté correctement. La maîtrise approximative des

<sup>82</sup> Si le séjour pour les athlètes de haut niveau est gratuit, il est payant pour les civils. Jean Bouin est une personnalité attractive et permet de faire de la publicité au Collège d'athlètes (Yohann Fortune, « Jean Bouin : un atout pour la promotion du collège d'athlètes de Reims », dans Tony Froissart, Jean Saint-Martin, *Le Collège d'athlètes de Reims : institution pionnière et foyer de diffusion de la Méthode naturelle en France et à l'étranger*, Reims, Épure, 2014, p. 145-165).

<sup>83</sup> « Jean Bouin à Stockholm », *Pathé actualité*, 1912, Archives Gaumont-Pathé, CM1593, 5'40'', Noir et blanc, Muet.

<sup>84</sup> *Ibid.*

mouvements indique qu'il ne peut s'agir d'une habitude, encore moins d'une routine d'entraînement<sup>85</sup>. Sans aller jusqu'à pointer l'insincérité de Jean Bouin lorsqu'il célèbre la méthode naturelle, sa présence intéressée au Collège d'athlètes ainsi que les images de son entraînement factice à Stockholm laissent à penser que le champion français s'inscrit dans le sillon d'un mouvement naturiste en vogue par opportunisme, sans toutefois suivre rigoureusement les préceptes hébertistes lors de ses entraînements.

Comme les fruits et les légumes, il existe des émotions athlétiques « de saison ». Goûter à la piste l'hiver ou au cross-country l'été peut paraître incongru pour les initiés. Vivre la scansion bien ordonnée d'une saison athlétique, avec ses entraînements, ses compétitions, ses parcours en forêt, ses chronos sur piste, ses émotions singulières et partagées, permet aux novices d'intégrer la communauté par l'effort, comme un rite de légitimation. Ils découvrent au sein des clubs la variété des expériences de course, et plus largement la variété des expériences sportives. En tant qu'athlètes complets, les coureurs à pied ne sont pas effrayés à l'idée de découvrir d'autres pratiques physiques, non seulement dans un but récréatif, hygiénique, mais aussi de performance.

---

<sup>85</sup> Lorsque *La Vie au grand air* présente le quotidien de Bouin lors de sa préparation au record de l'heure en juillet 1913 une nouvelle fois à Stockholm, l'image en en-tête n'est qu'une photographie prise un an plus tôt, au moment du fameux entraînement avec Evelyn. Le magazine vante alors « la vie des champs, la seule, selon lui qui puisse procurer à un athlète le maximum de sa forme » (Jean Bouin, « 19 kilomètres 021 en 60 minutes », *La Vie au grand air*, n°775, 26 juillet 1913, p. 602-604).

## 2) Les sensations en course : un guide pour l'entraînement ?

### a) Les limites de l'entraînement rationnel

Le jeune athlète connaît maintenant les plaisirs et les bienfaits hygiéniques que procure la course à pied. Son ami ne lui avait pas menti, le teint frais et le souffle sont au rendez-vous. Maintenant qu'il se pique au jeu, le rythme tranquille des premiers galops, les fastidieux exercices de gymnastique, et les ballades dominicales ne suffisent plus à assouvir son appétit de cendrée. En vue de participer aux compétitions officielles, l'entraînement est désormais pris au sérieux. Il ne sait pas vraiment comment s'y prendre, il manque de méthode. Ses camarades de course ne lui donnent que de vagues indications, et le bon sens l'avait jusqu'alors toujours bien guidé. Son cas est loin d'être isolé. En effet, le manque de préparation sérieuse qui semble faire défaut aux athlètes français pour performer dans le concert international est une antienne dans les années 1910<sup>86</sup>. Pour tenter de remédier à ces errements, les conseils prodigués par les athlètes de renom, les entraîneurs ou les chroniqueurs sportifs dans la presse insistent sur la nécessité de codifier, normaliser, régler scientifiquement les paramètres de l'entraînement. L'athlète et chroniqueur sportif André Glarner développe par exemple certains principes inspirés du modèle américain dans une série d'articles publiés dans *La Vie au grand air* en 1910. Parti aux États-Unis d'Amérique se former avec Walter M. Christie, l'un des meilleurs entraîneurs outre-Atlantique<sup>87</sup>, il relate les facilités et les moyens importants qu'offrent les grands clubs comme le *New York Athletic Club* pour leurs athlètes<sup>88</sup>. Les entraîneurs spécialisés, anciens athlètes eux-mêmes, sont largement rétribués ; les coureurs s'entraînent dur, se spécialisent sur une distance spécifique contrairement aux athlètes français ; ils suivent un régime de vie sobre, strict, sans excès ; enfin ils alternent judicieusement travail et repos pour arriver dans une forme optimale le jour de la compétition<sup>89</sup>.

Le souhait d'importer en France ces méthodes rationnelles semble pourtant rester lettre morte. Deux ans plus tard en 1912, les mêmes constats sont dressés par le journaliste sportif Géo Lefèvre à la veille des Jeux Olympiques de Stockholm, véritable étalon de la valeur

---

<sup>86</sup> « Les Français font des progrès incessants en course à pied, mais ils ne possèdent pas encore la méthode d'entraînement qui permet aux Américains d'être pour ainsi dire invincibles. » (André Glarner, « La saison de courses à pied », *La Vie au grand air*, n°635, 19 novembre 1910, p. 848). Par ailleurs, tous les manuels d'entraînement font référence au manque de méthodes des athlètes français.

<sup>87</sup> Entraîneur de l'Université de Californie, il sera en 1924 l'entraîneur chef de l'équipe américaine d'athlétisme aux Jeux Olympiques de Paris.

<sup>88</sup> André Glarner, « Dans les Clubs Athlétiques Américains », *La Vie au grand air*, n°606, 30 avril 1910, p. 316.

<sup>89</sup> André Glarner, « L'entraînement en Amérique », *La Vie au grand air*, n°610, 28 mai 1910, p. 380-381.

physique d'un pays. Il fustige l'ignorance des « vraies méthodes » d'entraînement, et l'insuffisant recrutement de cadres sportifs<sup>90</sup>. Si les Français sont les premiers escrimeurs du monde, ont des gymnastes, des cyclistes et des *tennismen* de talents, « nous devons, hélas ! laisser à la porte tout espoir, même le plus chimérique, [...] en tout ce qui touche à la course à pied et aux concours athlétiques »<sup>91</sup>. Mis à part les exploits de Jean Bouin, la France fait en effet pâle figure dans ces disciplines, n'arrivant qu'au sixième au classement des médailles. Non pas que la valeur de la race française soit inférieure à la race jeune américaine : « le muscle français vaut bien le muscle américain »<sup>92</sup>. Mais les futurs Ragueneau, Keyser, Bouin, et André ne pourront se révéler qu'à condition de préparer avec méthode la future olympiade de 1916<sup>93</sup>, d'organiser davantage de rencontres internationales stimulant l'émulation sportive, de former des coachs<sup>94</sup>, et de ne pas interrompre totalement l'entraînement entre la saison d'été et d'hiver<sup>95</sup>. Marcel Delarbre dans les colonnes de *L'Écho des sports* ne dit pas autre chose dans une série d'articles consacrés à la « débâcle française à Stockholm »<sup>96</sup>. En définitive, l'inertie aux changements et la vigilance suscitées par les nouvelles méthodes américaines dans les années 1910 ne peuvent pas s'expliquer uniquement par le manque de volontarisme politique, de moyens financiers et humains<sup>97</sup>. La prudence face aux excès de l'organisme, l'attachement au modèle de l'athlète complet, et le refus de tout professionnalisme au sein des clubs de l'USFSA, entretiennent un système de sensibilités à l'effort profondément ancré en France, qui n'apparaît pas toujours compatible avec la volonté de briller sur le plan international. Les

---

<sup>90</sup> Géo Lefèvre, « Nos coureurs à pied », *La Vie au grand air*, n°714, 25 mai 1912, p. 371.

<sup>91</sup> *Id.*, « Les jeux olympiques. Que fera la France à Stockholm en 1912 ? », *La Vie au grand air*, n°718, 22 juin 1912, p. 451-452.

<sup>92</sup> « Propos d'un sportman. Le muscle français vaut bien le muscle américain », *La Vie au grand air*, n°724, 03 août 1912 p. 597. Si le muscle français n'a rien à envier au muscle américain, la plupart des chroniqueurs soulignent le tempérament impétueux et frondeur des athlètes tricolores, qui s'accorde mal avec la rigueur d'un entraînement rationnel. Ainsi, la séparation entre Jean Vermeulen et son entraîneur Papalini en octobre 1913 s'explique selon Marcel Delarbre par l'indocilité du champion : « Vermeulen, comme tout bon français, est un athlète indiscipliné » (Marcel Delarbre, « Course à pied. Un athlète bien français », *L'Écho des sports*, n°478, 15 octobre 1913, p. 5).

<sup>93</sup> Géo Lefèvre, « Au travail. Nous avons des athlètes. Nous pouvons et devons avoir plus encore. », *La Vie au grand air*, n°725, 10 août 1912, p. 617 ; F. Estrade recommande de prendre exemple sur les américains et de traduire leurs manuels d'entraînement (F. Estrade, « La leçon de Stockholm. Les méthodes et la volonté », *L'Écho des sports*, n°416, 28 août 1912, p. 4).

<sup>94</sup> Géo Lefèvre, « Le Coach ? Nous en aurions bien besoin en France », *La Vie au grand air*, n°726, 17 août 1912, p. 641 ; F. Estrade, « La leçon de Stockholm. Nous faut-il des manager ? », *L'Écho des sports*, n°415, 21 août 1912, p. 4.

<sup>95</sup> Géo Lefèvre, « Devoirs de vacances. Nos athlètes ne doivent pas abandonner l'entraînement », *La Vie au grand air*, n°728, 31 août 1912, p. 678.

<sup>96</sup> Marcel Delarbre, « Le Bilan de Stockholm », *L'Écho des sports*, n°410, 17 juillet 1912, p. 5 ; *Id.*, « Anarchie chez les amateurs », *L'Écho des sports*, n°413, 07 août 1912, p. 4 ; *Id.*, « Préparons la revanche de Stockholm », *L'Écho des sports*, n°415, 21 août 1912, p. 5.

<sup>97</sup> F. Estrade fustige également le manque d'organisation et de gouvernance de la part de l'USFSA, cette « machine compliquée et délicate » (F. Estrade, « La leçon de Stockholm. Sommes-nous gouverné ? », *L'Écho des sports*, n°414, 14 août 1912, p. 4).

manuels d'entraînement à la course à pied cristallisent cette difficile conciliation entre une culture française hygiéniste, et une culture anglo-saxonne spécifiquement athlétique, tournée vers la performance<sup>98</sup>.

L'entraînement « rationnel » que réclament ardemment certains *sportsmen*, que ce soit dans un objectif de performance ou d'entretien de la santé, doit s'appuyer sur des outils capables de contrôler l'effort de l'athlète. Soucieux de se départir de l'empirisme et du seul bon sens du coureur, il importe de juger l'effort à partir d'un « regard externe », en apparence plus objectif. Or, « l'entraîneur, le manager brille souvent beaucoup plus par sa bonne volonté que par sa compétence spéciale, ignorant tout de la “machine” qu'il a pris à charge de soigner »<sup>99</sup>. À la pénurie et au manque de formation des entraîneurs s'adjoint l'imprécision des tableaux d'entraînement proposés dans les manuels. La quantité de travail journalière est appréciée en termes de distance à parcourir, indépendamment du niveau de pratique. Les indications sur l'intensité de course restent lacunaires et floues, utilisant des formules approximatives comme « en foulée », « au train », « vite », « sprint », « aisé », « à bonne allure régulière », « pas à fond », « sans pousser », etc.<sup>100</sup>.

Figure 15 : Tableaux d'entraînement pour les épreuves des 400 et 800 mètres par André Glarner<sup>101</sup>

TABLEAU D'ENTRAÎNEMENT POUR LE 400 MÈTRES		TABLEAU D'ENTRAÎNEMENT POUR LE 800 MÈTRES	
MARDI.....	Plusieurs départs. — 2 ou 3 sprints de 50 à 60 mètres; 300 mètres en foulées.	MARDI.....	Plusieurs départs. — Sprint de 50 à 60 mètres : 400 mètres en foulées.
MERCREDI.	Départs. — 100 mètres vite; 600 mètres en foulées.	MERCREDI..	1.200 mètres au train en foulées; un ou deux sprints.
JEUDI.....	Départs. — 400 mètres, les premiers et derniers 125 mètres très vite.	JEUDI.....	800 mètres. — Les 200 premiers et les 200 derniers à votre allure de course; quelques départs.
VENDREDI..	Départs. — 200 mètres vite : de 300 à 600 mètres au train.	VENDREDI..	100 mètres vite. — 400 à 500 mètres au train.

Ces imprécisions sémantiques laissent libre cours à l'interprétation personnelle de l'athlète. Ce dernier est alors incité à s'appuyer sur son « regard interne » pour moduler l'intensité de l'effort. Tous les manuels d'entraînement partagent cette ambivalence entre d'un côté la valorisation

<sup>98</sup> Nous reprenons ici l'analyse de Bernard Maccario concernant l'ouvrage de Jean Bouin et André Glarner (Bernard Maccario, *Jean Bouin : Héros du sport, héros de la Grande Guerre*, Paris, Chistéra, 2018, p. 117).

<sup>99</sup> Marc Bellin du Coteau, *Le livre du sportsman*, Paris, Sporting, 1913, p. 6.

<sup>100</sup> Voir notamment les programmes d'entraînement proposés par Jean Lhermit, *Les sports pédestres*, Paris, Nilsson, 1911, p. 42-43 pour le 100 mètres ; p. 47-50 pour le 400 mètres ; p. 53-54 pour le 800 mètres ; p. 60-61 pour le 1 500 mètres.

<sup>101</sup> André Glarner, « L'entraînement en Amérique », *La Vie au grand air*, n°610, 28 mai 1910, p. 380-381 ; Ces tableaux sont repris dans l'ouvrage de Jean Bouin et André Glarner, *Comment on devient champion de course à pied*, Paris, Lafitte, 1912, p. 63.

des outils rationnels de contrôle externe de l'effort comme les tableaux d'entraînement, le chronomètre, l'entraîneur ; et de l'autre la certitude qu'« il n'y a pas de “secrets d'entraînement” ». Tout au plus y a-t-il l'adaptation, de façon à mieux suivre le tempérament de l'athlète »<sup>102</sup>. Frantz Reichel expliquait déjà en 1895 que « chaque coureur peut être son propre entraîneur », capable d'adapter la théorie en fonction de sa constitution et de son expérience propre<sup>103</sup>. Dans l'*Annuaire général des sports illustré* de 1905-1906, le chapitre dédié aux grands principes de l'entraînement débute par cet aveu : « chaque individu use de pratiques spéciales dont il a l'habitude, qui lui conviennent et ne réussiraient pas à d'autres. On ne saurait donner de règles fixes devant tant de coutumes individuelles »<sup>104</sup>. L'entraînement doit, dans l'idéal, être dirigé par un médecin, qui consigne les résultats de ses observations après chaque séance, mais « À défaut de cette aide scientifique, le meilleur entraîneur c'est l'individu lui-même qui pourra, après quelques tâtonnements, trouver assez exactement la méthode qui lui convient le mieux »<sup>105</sup>. Le *crossman* Louis Maertens résume ces considérations par une formule qui ne laisse pas de place à l'ambiguïté : « Il faut partir de ce principe qu'on est de soi-même le meilleur “manager” »<sup>106</sup>. Même Jean Bouin, le coureur rationnel, le « muscle pensant »<sup>107</sup>, déclarant que « mon chronomètre est mon seul conseiller »<sup>108</sup>, préconise lui aussi une forme d'introspection durant l'effort pour adapter son allure et ne jamais forcer ses muscles ou ses poumons : « Étudiez-vous »<sup>109</sup>. Une fois le programme d'entraînement planifié à l'avance, l'athlète peut le modifier « s'il ressent de la fatigue ou s'il constate la venue trop rapide de sa forme »<sup>110</sup>. À la lecture de ces nombreux témoignages et au regard des difficultés qu'éprouve le coureur à maîtriser, mesurer et contrôler objectivement son effort, il est possible de formuler l'hypothèse selon laquelle le recours aux sensations et impressions est préconisé davantage par manque d'outils rationnels précis que par conviction scientifique. Les entraîneurs compétents se font rares et il serait déraisonnable de penser que tous les athlètes lisent les manuels d'entraînement et qu'ils suivent consciencieusement les tableaux indicatifs. Enfin, au regard de l'état parfois sommaire des pistes, de simples allées gazonnées non standardisées avec trous et

---

<sup>102</sup> Jean Lhermit, *Les sports pédestres*, op. cit., p. 22.

<sup>103</sup> Frantz Reichel, L. Mazzuchelli [Eole], *Les sports athlétiques*, Paris, Éditions « Revue EPS », 1993 [1895], p. 83-84.

<sup>104</sup> *Annuaire général des sports illustré. Encyclopédie universelle du tourisme de tous les sports et jeux de plein air*, Paris, Walter, Gervais et Cie éditeurs, deuxième année, 1905-1906, p. 127.

<sup>105</sup> Ernest Weber, *Sports athlétiques*, Paris, Garnier Frères, 1905, p. 41.

<sup>106</sup> Louis Maertens, *La course à pied : piste, route, cross-country*, Paris, Lucien Labeur éditeur, 1909, p. 43.

<sup>107</sup> Jean Bouin, « Les secrets de la course à pied », *La Vie au grand air*, n°806, 28 février 1914, p. 201-202.

<sup>108</sup> *Id.*, « L'École du champion », *La Vie au grand air*, n°786, 11 octobre 1913, p. 846-847.

<sup>109</sup> Jean Bouin et André Glarner, *Comment on devient champion...*, op. cit., p. 21.

<sup>110</sup> Jean Bouin, « Les secrets de la course à pied », *La Vie au grand air*, n°807, 07 mars 1914, p. 220.

buttes, il est très difficile pour le *pedestrian* de respecter des allures ou des distances imposées, quand éviter de se tordre la cheville relève déjà d'une gageure.

Qu'il soit méthodique ou improvisé, scientifique ou empirique, le but de tout entraînement sagement mené est de parvenir à l'état de « forme », entendu comme « l'état de rendement maximum »<sup>111</sup>. La forme permet de se rendre maître de ses muscles, et s'acquiert progressivement, par « degrés », sans fatigues exagérées, grâce au travail quotidien<sup>112</sup>. Elle traduit un état physique, mais aussi mental, réduisant l'action mauvaise des nerfs, rendant l'athlète courageux, confiant, sûr de soi, moins énervé<sup>113</sup>. Là encore, les entraîneurs se trouvent ennuyés pour mesurer la forme, l'observer, la quantifier, et se fient par défaut aux ressentis de l'athlète lui-même :

« La forme » ! mot magique, espoir de tout athlète et réalité si incertaine ! Quand peut-on dire que l'on est en forme ? qui trouvera la formule concrète, exprimée en chiffres, capable de dénoter l'existence et d'évaluer le degré de cette chose imprécise ? Eh bien, je crois que la forme n'est pas tant un résultat précis, pouvant se définir, qu'un ensemble de sensations dont on est seul juge et dont on est incapable d'en donner le détail personnellement. C'est une chose fort complexe, une disposition générale musculaire « optima » certes, mais c'est aussi, et surtout, le parfait fonctionnement de toute la machinerie organique. Pour atteindre sa meilleure forme, il ne s'agit pas tant de suivre un merveilleux tableau d'entraînement, qui soit le résultat de longs calculs, que de posséder instinctivement l'art de ne pas exagérer la fatigue quotidienne ; il faut encore savoir prendre la dose nécessaire et suffisante de repos et sommeil, et s'alimenter sagement sans excès, mais aussi sans complication de régime. En peu de mots, ne donner à son corps, à ses nerfs, à son organisme enfin, aucun travail abusif. La Forme, c'est l'art d'amener son corps, muscles et organes à son rendement maximum, et cela c'est une intuition, une intelligence particulière, une chose inexprimable enfin !<sup>114</sup>

Cette longue explication d'Émile Anthoine suggère que les sensations corporelles constituent le guide le plus sûr pour atteindre la forme, malgré les tentatives de rationalisation et de mesure. D'une part, elles peuvent être instigatrices d'émotions, dont certaines « saisonnières » à l'instar des plaisirs de la nature en cross-country. D'autre part, elles apportent au coureur des informations sur son état de fatigue, lui permettent de gérer son effort en course, et fournissent plus largement une connaissance de soi par le corps éprouvé. Cette double fonction des sensations est bien identifiée par le docteur Charles Richet, éminent professeur de physiologie à la faculté de médecine de Paris et prix Nobel de physiologie ou médecine en 1913 : « la

---

<sup>111</sup> Louis Meyer, *Comment s'entraîner au football (Rugby association), à la course à pied, à l'athlétisme*, Paris, Nilsson, n.d., p. 3.

<sup>112</sup> Ernest Weber, « Les degrés de la forme », *Sports athlétiques*, op. cit., p. 41-42 ; Jean Bouin, « Les secrets de la course à pied », *La Vie au grand air*, n°811, 04 avril 1914, p. 312.

<sup>113</sup> Pierre Failliot, *La course à pied. Athlétisme ! Sachez respirer, etc. etc.*, Paris, Nilsson, 1913, p. 24 ; Ernest Weber, « Les degrés de la forme », *Sports athlétiques*, op. cit., p. 42.

<sup>114</sup> Émile Anthoine, *L'Athlétisme*, Paris, Nilsson, 1914, p. 21.

sensation [...] provoque en nous un certain état émotif ; elle est donc tantôt source de connaissance, tantôt source d'émotion »<sup>115</sup>. Par conséquent, le contrôle de l'effort et la connaissance de soi par les sensations intimes induisent inévitablement une individualisation des pratiques. À partir d'un même système de représentations sensibles valorisant l'effort rationnel, modéré, naturel, et sain à l'entraînement, les athlètes adoptent des techniques et des stratégies de course singulières en fonction de leurs ressentis : entre transgression, adaptation et appropriation personnelle.

#### **b) Débats techniques, adaptations pratiques, les querelles du sensible**

Chaque athlète cultive son propre jardin athlétique dans lequel poussent les méthodes, les habitudes, les « trucs » et astuces, les superstitions accumulées au fil des rencontres et expériences singulières<sup>116</sup>. Même si Pierre de Coubertin et avec lui la plupart des théoriciens de l'athlétisme aiment à rappeler que la course à pied constitue le sport le plus simple, naturel, renouant avec une gestuelle élémentaire presque inchangée depuis l'Antiquité grecque, une multiplicité de techniques fleurit sur le stade. Les coureurs s'adaptent, débattent, des nodosités apparaissent, trahissant un rapport pluriel aux sensibilités. La tentative de record du monde de la demi-heure le 16 novembre 1911 à Colombes par Jean Bouin est à ce titre un exemple éclairant :

---

<sup>115</sup> Charles Richet, *Essai de psychologie générale*, Paris, Félix Alcan, 10<sup>e</sup> édition, 1919, [1887], p. 134.

<sup>116</sup> Arthur Gibassier recommande par exemple à Jean Bouin de placer un caillou sous sa langue avant chaque épreuve afin de faciliter la salivation (René Espana, *Jean Bouin de Marseille*, Marseille, Autres temps, 1999, p. 51).



Figure 16 : Jean Bouin s'attaquant au record du monde de la demi-heure le 16 novembre 1911<sup>117</sup>



D'apparence anodine, cette photographie cristallise les trois grands débats techniques qui animent les athlètes tout au long des années 1910, ayant trait à la gestion de l'effort en course : la maîtrise d'une allure régulière, « au train » ; l'usage de poignées d'effort ; et l'emploi d'un cure-dent pour contrôler sa respiration.

#### *Maîtriser une allure régulière ou se dépasser ?*

En premier lieu, acquérir la « science du train » est présenté dans la plupart des manuels d'entraînement comme un indispensable pour les spécialistes de demi-fond et de fond. Le coureur aguerri possède une parfaite maîtrise de son allure, capable de soutenir une vitesse de course élevée, régulière, sans à-coup, et de prendre conscience des plus infimes variations de rythme. Jean Bouin excelle dans ce domaine. À la suite de son record du monde de la demi-heure — 9 kilomètres 271 dépassant de 9 mètres le précédent record de l'Anglais White en 1863 —, l'athlète marseillais se fait surnommer « l'homme-chronomètre » tant ses tours de piste sont réguliers<sup>118</sup>. Il ne dévie que très peu de son tableau de marche établi au préalable sur

---

<sup>117</sup> François Toché, « Bouin recordman du monde », *La Vie au grand air*, n°688, 25 novembre 1911, p. 779.

<sup>118</sup> Louis Maertens, « Jean Bouin recordman du monde », *L'Auto*, n°4 050, 17 novembre 1911, p. 1 ; voir aussi l'article paru dans le bulletin officiel du CASG pour une description précise des coulisses de l'exploit, avec les temps de Bouin, les entraînements quotidiens pour préparer l'épreuve, et les nombreux athlètes de renom ayant aidé Bouin dans sa tentative (« Jean Bouin, recordman du monde », *Sport Banque. Organe mensuel officiel du Club athlétique de la Société Générale*, n°82, décembre 1911, p. 3-4).

lequel il prévoyait, tour par tour, le temps qu'il devait approcher pour dépasser le précédent record. Après les trois premiers tours parcourus à allure rapide, les seize tours de 500 mètres suivants ont été courus entre 1'31 et 1'35 soit un ambitus de seulement quatre secondes<sup>119</sup>. François Toché souligne cette précision d'horloger : « Ce qui est merveilleux, c'est la régularité avec laquelle a couru cet homme qui dispose de moyens insoupçonnés. Il était parti avec l'intention d'arriver à 9 kilom. 720, il a fait un mètre de plus ! Il faut avouer qu'on ne peut être plus méthodique et plus remarquable. »<sup>120</sup>. Pour obtenir une telle régularité de course, il est nécessaire de « connaître exactement sa valeur propre » à partir de ses sensations<sup>121</sup>, c'est pourquoi le « train » est une allure individuelle qui ne s'acquiert que par l'entraînement : « il faut avoir le sens exact de la vitesse d'allure. C'est là une science délicate qui ne s'apprend qu'avec une longue pratique et les soins et les conseils d'un entraîneur assidu »<sup>122</sup>. Les débutants qui « poussent » de manière trop intense, violente, avec de brusques variations d'allure et de manière prolongée, s'exposent à des courbatures, ou un surmenage nécessitant le repos complet<sup>123</sup>. Dans le cadre de sa préparation, Jean Bouin se fait annoncer les temps à chaque tour par son coach et s'applique à corriger de lui-même son allure en conséquence, augmenter son avance ou rattraper son retard<sup>124</sup>. Il se dit capable avec l'habitude d'anticiper les temps de sa course, et suggère pour y arriver de « s'habituer à se faire entraîner par un cycliste, qu'il évitera de changer, ceci afin de régler leur allure, de façon à être très homogènes le jour de la course venue »<sup>125</sup>. Être en mesure de maintenir une allure régulière à l'entraînement comme lors d'épreuves officielles semble caractériser la compétence du coureur à pied.

Pourtant, plusieurs indices laissent à penser que Jean Bouin ne se contente pas des allures régulières, sagement menées, lors de sa préparation. Dans ses nombreuses productions écrites, il s'avère difficile de distinguer clairement ce qui relève des prudentes recommandations s'adressant à la masse des pratiquants, des méthodes qu'emploient effectivement Bouin pour son propre entraînement. Les témoignages de ses partenaires d'entraînement se font rares en raison de la discrétion du champion, et lorsqu'un journaliste demande à Henri Arnaud comment Bouin se préparait pour les JO de 1912 au cours d'une

---

<sup>119</sup> Jean Bouin, « Les secrets de la course à pied », *La Vie au grand air*, n°807, 07 mars 1914, p. 220.

<sup>120</sup> François Toché, « Bouin recordman du monde », *La Vie au grand air*, n°688, 25 novembre 1911, p. 779.

<sup>121</sup> Louis de Fleurac, Pierre Failliot, *Les courses à pied et les concours athlétiques*, Paris, Lafitte et Cie, 1911, p. 125.

<sup>122</sup> Jean Daçay, *op. cit.*, 1913 p. 88.

<sup>123</sup> Gaston Ragueneau, Paul Boucher, *Le Cross-country. Conseils techniques d'entraînements aux débutants et aux amateurs*, Amiens, Lèveillard, 1922 [1907], p. 21. La maîtrise du train est primordiale pour le cross-country également.

<sup>124</sup> Jean Bouin, « Les secrets de la course à pied », *La Vie au grand air*, n°808, 14 mars 1914, p. 252.

<sup>125</sup> *Id.*, « L'entraînement pour les courses sur route », *La Vie au grand air*, n°648, 18 février 1911, p. 105.

émission radiodiffusée en 1948, ce dernier lui répond qu'« il est très difficile de voir comment Jean Bouin s'entraînait parce que Jean Bouin était toujours seul, nous étions rarement à l'entraînement avec lui »<sup>126</sup>. Quelques hypothèses sont néanmoins envisageables. Contrairement à la tentative de record de la demi-heure dans laquelle le coureur se bat seul — ou accompagné de quelques acolytes — contre le temps, les courses « scratch » ouvertes à la concurrence exigent une capacité de changement d'allure, de s'adapter au scénario de course, d'imposer son train au peloton, d'accélérer au bon moment. Pour s'y préparer, Bouin effectue souvent après l'échauffement quelques « poussées », des sprints de 40 à 60 mètres pour travailler la pointe de vitesse<sup>127</sup>. Ce travail à haute intensité lui permet en course de se débarrasser d'un concurrent gênant, de se dégager de la cohorte, d'emporter l'enlèvement final proche du poteau d'arrivée. Les exercices de vitesse s'accompagnent d'un développement foncier indispensable. Lorsque les grandes épreuves du calendrier se profilent, Bouin se dit capable de supporter deux séances quotidiennes, parcourant au total près de 21 kilomètres dans la journée<sup>128</sup>. Par ailleurs, le champion marseillais utilise une autre méthode plus originale encore, qui consiste à augmenter les contrastes entre les conditions d'entraînement et de compétition. En s'imposant des contraintes supplémentaires durant la préparation, qui exacerbent la difficulté et l'intensité de pratique, il joue sur la perception de l'effort<sup>129</sup>. Une fois débarrassé de ces entraves, l'effort en compétition lui semble plus facile :

De plus, et c'est là un des points principaux de l'entraînement, je ne cours pas, lors d'une épreuve, dans les mêmes conditions vestimentaires qu'à l'entraînement et le handicap qui m'est imposé dans mes essais préparatoires, me laisse, lorsqu'on le supprime, avec un supplément de ressources. Je m'entraîne sans mes poignées de liège, avec des chaussures lourdes, un gros maillot de laine. Le jour de la course, je connais, grâce à mon maillot de soie, à ma chaussure légère, à mes poignées, une liberté d'action beaucoup plus grande. La forme fait le reste.<sup>130</sup>

Le contraste est saisissant avec ses articles rédigés pour *La Vie au grand air*, dans lesquels il explique que ses essais préparatoires sont effectués « en dedans de l'effort », sans jamais

---

<sup>126</sup> Radiodiffusion française, « Jeux olympiques d'hier et de demain », *Programme National*, émission enregistrée le 02 février 1948, date de diffusion inconnue, 1h16'16''.

<sup>127</sup> Jean Bouin, « L'entraînement pour les courses sur route », *La Vie au grand air*, n°648, 18 février 1911, p. 104-105.

<sup>128</sup> Jean Bouin, André Glarner, *Comment on devient champion...*, *op. cit.*, 1912, p. 40-41. Le programme d'entraînement se décompose comme suit : 1 000 mètres ; 1 000 mètres ; 1 500 mètres ; 1 000 mètres le matin ; 3\*(3 000 mètres) ; 7 500 mètres le soir.

<sup>129</sup> L'anglais Alfred Shrubbs utilisait déjà au début du 20<sup>e</sup> siècle des chaussures très lourdes à l'entraînement de façon, le jour de la course, à se trouver tout léger grâce au poids infiniment moindre de ses souliers de piste (Jean Lhermit, *Les sports pédestres*, *op. cit.*, p. 74-75). Dès 1890, Fernand Lagrange rappelait que M<sup>me</sup> de Genlis faisait porter à ses élèves des souliers à semelles de plomb afin de donner de la force et de la légèreté une fois retirées (Fernand Lagrange, *L'hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens*, Paris, Félix Alcan, 1890 [2<sup>e</sup> édition]).

<sup>130</sup> Jean Bouin, André Glarner, *Comment on devient champion...*, *op. cit.*, p. 38-39.

chercher à couvrir la distance totale prévue en compétition<sup>131</sup>. À travers ces exemples, il semble que les principes de modération et de régularité n'apparaissent pas toujours pertinents pour se préparer aux efforts soutenus et variés de la course. Ces méthodes plus intensives proposées par Jean Bouin tentent de dépasser la vision cumulative de l'entraînement, dans laquelle les efforts modérés ajouteraient jour après jour un supplément de force au coureur jusqu'à l'arrivée de la forme. Une ambivalence demeure, tant il s'appuie à la fois sur des principes rationnels hérités des physiologistes comme Lagrange ou Tissié, mais également sur son expérience personnelle laissant une large place aux sensations intimes.

### *Les poignées de crispation*

Le second débat d'ordre technique qui anime les coureurs dans les années 1910 se focalise sur l'usage des poignées d'effort ou poignées de crispation : « Faut-il, lorsque l'on court, se servir des poignées de liège ? Cette question, qui n'est pourtant que secondaire, soulève des discussions. »<sup>132</sup>. La photographie de Jean Bouin lors de son record de la demi-heure en 1911 laisse entrevoir ce type de poignée qu'il tient fermement dans sa main droite, entourée d'une ficelle. Il s'agit dans la plupart des cas d'un bâton de bois, d'un bouchon de liège, ou même parfois de simples mouchoirs ou citrons que prennent en main les coureurs<sup>133</sup>. En pressant ces derniers, ils obtiennent un regain d'énergie soutenant la volonté défaillante<sup>134</sup>. Dans la mesure où la volonté est perçue comme maîtresse du corps, ce point d'appui extérieur stimule l'athlète comme les éperons et la cravache stimulent le cheval<sup>135</sup>. Une autre hypothèse est développée par l'anthropologue Gérard Bruant : les poignées auraient également pour effet de régler la pression interne du coureur au moment de l'enlevage final. La crispation des mains favoriserait la contraction des muscles de la poitrine et de l'abdomen, créant ainsi une surpression interne qui se transmettrait aux jambes<sup>136</sup>. Au-delà des effets supposés de ces

---

<sup>131</sup> Jean Bouin, « L'École du champion », art. cité, p. 846. Jean Bouin n'est pas le seul à prôner la prudence à l'entraînement. Louis Meyer recommande par exemple de ne parcourir à l'entraînement que deux tiers à trois quarts de la distance de course prévue en compétition (Louis Meyer, *Comment s'entraîner au football...*, op. cit., p. 48). Cependant, Bouin est sans doute le premier à faire preuve d'autant d'audace dans la manière de mener ses entraînements.

<sup>132</sup> Louis de Fleurac, Pierre Failliot, *Les courses à pied...*, op. cit., p. 67.

<sup>133</sup> « Plus l'effort est intense, plus les matériaux des poignées doivent être rigides pour offrir un point d'appui solide aux mains du coureur », (Gérard Bruant, *Anthropologie du geste sportif : La construction sociale de la course à pied*, Paris, PUF, 1992, p. 185).

<sup>134</sup> Nous retrouvons la formule de Lagrange : lorsque l'effort se prolonge s'engage « une lutte entre la Volonté qui commande et la Sensibilité qui se révolte » (Fernand Lagrange, *Physiologie des exercices du corps*, 4<sup>e</sup> édition, Paris, Felix Alcan, 1890 [1888], p. 50).

<sup>135</sup> Marc Bellin du Coteau *Le livre du sportsman*, op. cit., p. 49.

<sup>136</sup> Gérard Bruant, *La construction sociale du geste athlétique*, thèse de doctorat sous la direction de Jean-Pierre Deconchy, Paris 10, 1988, p. 375.

poignées d'effort, il est important de souligner la tendance générale au début du 20<sup>e</sup> siècle à l'abandon progressif des tensions du haut du corps lors de la course. Les crispations excessives deviennent suspectes et inefficaces. La technique consistant à immobiliser les bras avec les poings serrés au niveau des hanches est abandonnée<sup>137</sup>. Le « pas gymnastique » enseigné à l'école et à l'armée, poings à hauteur des pectoraux, coudes au corps, torse raide, perd de sa crédibilité dans les sports athlétiques<sup>138</sup>. Les bras ont davantage un rôle équilibrateur dans les épreuves de fond, permettant de supprimer les oscillations des épaules<sup>139</sup>. Il est à ce titre conseillé de produire des mouvements ordonnés, rythmés, souples, pour éviter d'ajouter à la fatigue des jarrets, les fatigues inutiles des bras<sup>140</sup>.

L'usage des poignées de crispation est pourtant loin d'être abandonné tout au long des années 1910. Sur les nombreuses photographies des équipes de course à pied ainsi que les portraits individuels que capturent l'agence Rol à la fin des épreuves, la plupart des athlètes au plus haut niveau ne se séparent plus de leurs précieuses poignées.

---

<sup>137</sup> Georges Bourdon, *La renaissance athlétique et le Racing Club de France*, Paris, Paris, RCF, 1906, cité dans Gérard Bruant, *op. cit.*, 1992, p. 181.

<sup>138</sup> « C'est une grossière erreur de croire qu'il faut, pour courir, tenir les bras raccourcis, les coudes collés au corps ; cela se pratique au régiment où l'on semble avoir surtout souci de "l'ensemble" que permet cette position irrationnelle. Un excellent exercice consistera, pour s'entraîner, à laisser les bras dans la position qui seule est normale, à travailler, avec, en mains, des haltères légères. » (Jean Bouin, André Glarner, *Comment on devient champion...*, *op. cit.*, p. 26).

<sup>139</sup> Michel Dupré, *L'allure dans la course à pied et la marche*, Paris, Librairie de l'Auto, 1909, p. 15.

<sup>140</sup> Louis de Fleurac, Pierre Failliot, *Les courses à pied...*, *op. cit.*, p. 66-67.

Figure 17 : Kern, Kolehmainen, Bouchard, Holmer, Rivez, au cross international de L'Auto à Juvisy, 1912<sup>141</sup>



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Les fabricants de matériels pour la course à pied n'hésitent pas à mettre en avant les « indispensables » poignées de liège, aux côtés des classiques maillots, culottes et autres souliers à pointes.

---

<sup>141</sup> Agence Rol, « Juvisy, cross-country international de *l'Auto* », photographie de presse, n°18 981, négatif sur verre, 13 x 18 cm, 10 mars 1912.

Figure 18 : Affiche publicitaire Williams & C<sup>o</sup> pour l'équipement de l'athlète en 1912<sup>142</sup>

**Course à Pied**  
**NOUVEAUTÉS POUR LA SAISON 1912**

**MAILLOTS** à côtes extensible, très col-  
 lants, en roulé, 1/4 manche  
 ou sans col, sans manche, toutes nuances.  
 Pièce ..... 1.50

**CULOTTES** Sali-orte noire, blende 1.75  
 Qualité supérieure... 2.50

**SOLIERS** à pointes tout cuir, très so-  
 lides..... la paire 9.50

**POIGNÉES** Liège, indispensables pour les  
 coureurs.... la paire 4.50

**CHANDAILS** Col roulé ou col rabattu, pour  
 mettre avant et après la  
 course, nuances colorantes, la pièce 4.50

**SACS** Toile forte tassée, taille  
 moyenne..... 3.95

**SACS** Cuir jaune, très joli mo-  
 dèle..... 15.50

**EMBROCATION** Michel DUPRE  
 le sacoc. 1.50 2.50

**ALGOL** le sacoc. 1.25 2.50

**CHAUSSETTES** Genouillères élastiques  
 pour chevilles faibles.  
 Prix ..... 2.50

**Tout pour tous Sports**

SEULS FABRICANTS : **WILLIAMS & C°** SPORTS ATHLÉTIQUES  
 1 & 3, rue Caumartin - PARIS  
 Télégr.: RAQUETTES-PARIS Téléph.: 298-26  
 BORDEAUX: 39, rue Ste-Catherine  
 CATALOGUE (T. S.) FRANCO

Même si l'usage des poignées de crispation reste largement répandu dans le milieu athlétique, il n'est pas question de s'en servir systématiquement, du début jusqu'au terme de l'épreuve. Le besoin d'une accroche ferme ne se fait sentir qu'au moment critique du suprême effort, lorsque la volonté est sur le point de flancher :

Ayez des poignées, mais qu'elles soient munies de cordons de caoutchouc qui les maintiennent dans la paume de la main, puis courez les mains ouvertes tant que vous n'aurez que du train à faire. Arrive le moment d'un démarrage ou le rush final, tout alors est à la contraction brusque. Fermez alors vos poings et serrez vos bouchons, vous trouverez en eux un point d'appui que n'aura pas le coureur aux mains libres<sup>143</sup>

Les poignées ont une efficacité supposée pour améliorer la performance, mais présentent surtout un intérêt symbolique, comme une amulette qui porte chance. Leur usage est routinier et confine à la superstition. Il existe d'ailleurs autant de manières de porter les poignées d'effort que d'athlètes : certains utilisent une poignée dans chaque main, d'autres n'en prennent qu'une seule dans la main forte, d'autres enfin n'en font aucun usage, sans parler des différents types

<sup>142</sup> *Tous les sports. Seul organe officiel de l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques*, n°1 215, 17 mai 1912, p. 1.

<sup>143</sup> Louis de Fleurac, Pierre Failliot, *Les courses à pied...*, op. cit., p. 69.

de poignées. Ainsi, à partir d'un même système de représentations, au sein duquel l'effort physique serait contrôlé par la volonté, les pratiques et les techniques de course s'individualisent. Si pour certains les poignées de crispation représentent toujours un outil de contrôle externe de l'effort suppléant la volonté, elles ne sont pour d'autres que des reliques obsolètes.

### *Respiration nasale ou bucco-nasale, une affaire de cure-dent*

Le dernier élément saillant, visible sur la photographie de Jean Bouin lors de son record de la demi-heure, se situe entre ses lèvres : l'usage d'un « cure-dent ». Cet autre outil de gestion externe de l'effort met en lumière un débat plus large entre les partisans d'une respiration nasale, rythmée, contrôlée par la volonté, limitant les « entrées » et les « sorties » d'air, et les tenants d'une respiration bucco-nasale plus libre. Pour les médecins et physiologistes du début du 20<sup>e</sup> siècle comme Fernand Lagrange, Philippe Tissié, Georges Perret, Marc Bellin du Coteau ou encore Georges Rosenthal, la respiration nasale lors d'un effort physique est à privilégier sans hésiter, en particulier lors de la phase d'inspiration. Outre les arguments selon lesquels la bouche serait l'organe de la mastication<sup>144</sup>, ou que la respiration buccale serait source d'inflammations pulmonaires<sup>145</sup>, la respiration nasale se rend indispensable pour lutter contre l'essoufflement. Ce malaise qui se produit au cours d'un travail musculaire violent ou intense, se caractérise par un besoin exagéré de respirer, et par l'accélération incontrôlée du rythme respiratoire<sup>146</sup>. Le coureur a la sensation de ne pouvoir parvenir à vider complètement ses poumons à mesure que l'air vicié s'y accumule<sup>147</sup>. Quand il en expulse une petite quantité, « il éprouve un besoin invincible de faire une nouvelle inspiration. »<sup>148</sup>. Fernand Lagrange fait alors l'observation que l'inspiration à l'effort est aisée, profonde, rien ne l'entrave, tandis que l'expiration au contraire est écourtée, insuffisante, coupée par un mouvement d'inspiration réflexe. Or, c'est justement cet air vicié par l'accumulation d'acide carbonique qu'il est indispensable d'expulser du corps durant l'effort afin d'éviter l'asphyxie. La priorité en course serait d'évacuer les toxines, les déchets organiques, par l'expiration complète, et non pas

---

<sup>144</sup> « Le docteur Georges Rosenthal a indiqué le rôle dévolu à chacun de ces orifices dans l'aphorisme suivant : “La respiration doit être nasale ; la bouche est faite pour le beefsteack.” » (Marc Bellin du Coteau, *Le livre du sportsman*, op. cit., p. 157).

<sup>145</sup> Georges Rosenthal, « L'éducation de la fonction respiratoire », *La Vie au grand air*, n°757, 22 mars 1913 p. 210.

<sup>146</sup> Fernand Lagrange, *Physiologie des exercices du corps*, 4<sup>e</sup> édition, Paris, Felix Alcan, 1890 [1888], p. 59.

<sup>147</sup> Michel Dupré, *L'allure dans la course à pied...*, op. cit., p. 25.

<sup>148</sup> Fernand Lagrange, *Physiologie des exercices du corps*, op. cit., p. 87.



d'inhaler inconsidérément de nouvelles quantités d'air<sup>149</sup>. Par conséquent, le « cure-dent » réduisant mécaniquement l'ouverture des orifices respiratoires est un moyen de limiter les inspirations excessives et immodérées<sup>150</sup>. Cet outil de gestion de l'effort, à l'instar des poignées de crispation, permet de suppléer à la volonté de l'athlète, de résister à l'emballement du rythme respiratoire :

On arrive, par l'habitude, à exercer une certaine domination sur les actes habituellement soustraits à la volonté. À l'aide d'efforts soutenus et persévérants, l'homme peut lutter victorieusement contre les réflexes respiratoires qui le poussent à accélérer outre mesure les mouvements de la respiration. C'est le secret de la résistance à l'essoufflement qu'acquièrent les coureurs de profession. Ils parviennent à régler le jeu de leur poumon et l'empêchent de céder à cette sorte d'effolement sous l'empire duquel la poitrine haletante ne fait plus qu'ébaucher les mouvements respiratoires.<sup>151</sup>

Ce cure-dent n'est qu'un outil et doit être accompagné d'une éducation respiratoire, propédeutique à tout effort physique. Contrairement aux coureurs expérimentés, les débutants obéissent sans résistance aux besoins de leurs poumons novices, s'essoufflent par des mouvements trop précipités et trop raccourcis de leur thorax. Par une gymnastique respiratoire alliant profondes inspirations et expirations complètes, le volume thoracique augmente et les athlètes acquièrent une respiration « régulière quoique accélérée, rythmée, bien que rapide, sans à-coup et sans désordre »<sup>152</sup>. En plus de cette routine journalière, l'acquisition du « train » à allure régulière, permet également de limiter l'emballement respiratoire. L'athlète recherche l'harmonie de la machine humaine en coordonnant les rythmes respiratoires aux rythmes des foulées<sup>153</sup>. Une règle générale est retenue dans la plupart des cas : les efforts brusques et violents engendrent des émotions fortes ou des sentiments qui précipitent l'essoufflement. Contenir l'accélération débridée du rythme respiratoire dépend de la bonne gestion de course, mais aussi de l'état d'esprit du coureur, capable de pratiquer dans le calme, imperméable à toute impression morale trop vive :

---

<sup>149</sup> Lagrange précise que les déchets organiques comme l'acide carbonique constituent un « véritable poison dont l'accumulation dans l'économie peut, en quelques minutes, amener la mort. » (*Ibid.*, p. 67).

<sup>150</sup> En plus des médecins, l'usage de cure-dent, mouchoirs ou autres « tampons » est recommandé dans l'annuaire général des sports illustrés de 1905-1906 (*Annuaire général des sports illustré. Encyclopédie universelle du tourisme de tous les sports...*, *op. cit.*, p. 117).

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>152</sup> Georges Rosenthal, « L'éducation de la fonction respiratoire », *La Vie au grand air*, n°757, 22 mars 1913 p. 210.

<sup>153</sup> Ernest Weber, *Sports athlétiques*, *op. cit.*, p. 105-106. Selon Weber et de Fleurac, la plupart des athlètes courent en « quatre temps », c'est-à-dire qu'ils enchaînent deux inspirations coordonnées avec deux contacts des pieds avec le sol, suivies de deux expirations également synchronisées avec deux foulées, et ainsi de suite. Cela fait dire à Coubertin que la course est un « rythme incarné. Le rythme par excellence pourrait-on dire. » (Pierre de Coubertin, « Le rythme et la vitesse », *Essais de psychologie sportive*, Paris, Payot, 1913, p. 115).

[...] il est important dans un exercice de grande vitesse, tel que la course, de ne pas donner du premier coup tout l'effort dont on est capable, et de se ménager au départ. [...] Toute sensation physique violente, quel que soit son siège, vient retentir sur le poumon ; toute émotion morale vive, quelle que soit sa cause, peut aussi faire sentir son influence à la fonction respiratoire. La joie, la douleur, la crainte peuvent produire dans les mouvements respiratoires des effets réflexes qui s'appellent le rire, le sanglot, le soupir, le cri. Toutes les fois que les mouvements respiratoires sont troublés dans leur rythme, l'essoufflement se produit, même à l'état de repos musculaire. [...] Ainsi, les impressions morales peuvent venir ajouter leur influence à celle du travail pour amener l'essoufflement, non pas en augmentant la production de l'acide carbonique, mais en empêchant son élimination régulière. Plus le sujet est impressionnable, plus aisément les émotions influencent ses actes respiratoires. De là la supériorité, dans certains exercices du corps, des hommes calmes et maîtres d'eux-mêmes. La crainte d'être battu, la préoccupation de se voir momentanément dépassé peuvent diminuer l'aptitude respiratoire d'un sportsman d'ailleurs très vigoureux, mais trop impressionnable, et lui faire perdre le prix d'une course à pied ou à l'aviron.<sup>154</sup>

Cette observation de Fernand Lagrange justifie l'importance de la mise en train, du retour au calme en fin de séance préconisés par Jean Bouin, de cette sensibilité aux efforts réguliers, modérés et progressifs en course pour ne pas brusquer l'organisme et provoquer l'essoufflement.

Tous ces conseils sur la respiration nasale, rythmée, et régulière ne s'appliquent cependant pas de la même façon pour toutes les épreuves athlétiques. Dans la thèse de Georges Perret rédigée en 1914 sur la respiration à l'effort, largement inspirée des travaux du docteur Marc Bellin du Coteau, la distinction est nette entre les efforts intenses, les efforts intenses et prolongés, et les efforts relatifs. Pour les épreuves de sprint induisant un effort intense, le coureur effectue une « plongée » soutenant l'apnée le plus loin possible. Pour les efforts relatifs de type course de fond, nous retrouvons les préconisations précédemment évoquées sur la respiration rythmée et régulière. Enfin, les efforts intenses et prolongés comme le 400 mètres concentrent le plus de difficultés. Après les 250 premiers mètres au cours desquels l'athlète est en mesure de contrôler le rythme de sa respiration, l'emballement semble inévitable par la suite :

La tendance naturelle du poumon est à cette « phase critique » d'accélérer considérablement ses mouvements respiratoires comme nous l'avons vu après la course de 100 mètres. C'est ici qu'intervient la volonté du coureur qui, par l'entraînement, arrive à être le maître de son organisme. [...] Mais bien que la soif d'oxygène le tenaille, le champion sait boire, il a conservé la notion de l'utilité du rythme [...] il y parvient pendant quelques secondes qui le rapprochent à 100 mètres du but. Là, plus de volonté, plus de retenue, l'accélération est progressive. [...] Alors c'est l'orgie respiratoire, le rythme précipité sans mesure. Mais le réglage est si parfait qu'après cette phase d'affolement, quelques inspirations profondes apparaissent, se précisent,

---

<sup>154</sup> Fernand Lagrange, *Physiologie des exercices du corps*, op. cit., p. 73-80.

dominant et cinq minutes après l'arrivée, le nombre des mouvements respiratoires, est redevenu normal.<sup>155</sup>

Il n'est pas toujours évident de garder le contrôle de la respiration par la volonté notamment pour les efforts intenses comme le 400 mètres. C'est pourquoi certains athlètes se détournent des recommandations médicales pour privilégier la respiration bucco-nasale, plus naturelle : « Beaucoup dirons comme moi que la respiration par le nez est absolument impossible, l'orifice est trop étroit pour permettre une arrivée d'air suffisante »<sup>156</sup>. Gaston Ragueneau pointe la « grosse erreur » des débutants qui, par conformisme, s'entêtent à respirer uniquement par le nez<sup>157</sup>. Louis Maertens ne dit pas autre chose, prenant à contre-pied la théorie des physiologistes : si l'inspiration est limitée lorsque celle-ci s'effectue uniquement par le nez, l'expiration s'avère plus difficile encore, ne faisant qu'accentuer l'asphyxie naissante<sup>158</sup>. Quand le besoin d'air augmente avec l'intensité de course, la respiration par la bouche apparaît plus aisée, plus naturelle. Il serait difficile d'estimer avec précision la part des coureurs adoptant la respiration nasale des coureurs respirant par la bouche. Cependant, chaque auteur de manuel d'entraînement prend la peine de donner et justifier sa technique respiratoire ce qui montre que le débat existe :

Je me rappelle encore qu'il y a quelques années, au moment de courir, on prenait bien soin de se fourrer un mouchoir entre les mâchoires pour ne pas avoir la tentation de respirer par la bouche, ou bien encore on voyait, dans le même but, des malheureux se torturer en des grimaces affreuses pour tenir leurs lèvres hermétiquement closes. J'avouerai sans détours que je trouve absurdes ces précautions, et que j'ai, pour ma part, toujours couru la bouche ouverte, ce qui, d'ailleurs, est parfaitement normal, car si le nez suffit à la respiration habituelle, en course, surtout pour la vitesse, le besoin d'air est beaucoup plus considérable<sup>159</sup>.

Même si Pierre Failliot et Louis de Fleurac relèguent la respiration nasale comme une pratique dépassée, le débat reste vif dans les années 1910 entre les partisans de la respiration nasale s'aidant de cure-dent ou de mouchoirs, et les tenants d'une respiration libre, bucco-nasale.

En définitive, les coureurs s'appuient sur des outils de contrôle externe de l'effort pour suppléer leur volonté défaillante ou pour rationaliser l'entraînement : les tableaux, les chronomètres, les poignées de crispation, ou les cure-dent. Cependant, au regard des difficultés pratiques et des débats techniques qu'engendrent ces outils, le contrôle interne de l'effort par

---

<sup>155</sup> Georges Perret, *Etude Physiologique de l'effort athlétique. Rapports avec la respiration en particulier*, Thèse de doctorat, Paris, Imprimerie de la faculté de médecine, 1914, p. 24. Ce passage est tiré au départ du livre de Marc Bellin du Coteau, *Le livre du sportsman*, op. cit., p. 140-145.

<sup>156</sup> Michel Dupré, *L'allure dans la course à pied*, op. cit., p. 25.

<sup>157</sup> Gaston Ragueneau, Paul Boucher, *Le Cross-country...*, op. cit., p. 22.

<sup>158</sup> Louis Maertens, *La course à pied...*, op. cit., p. 58.

<sup>159</sup> Louis de Fleurac, Pierre Failliot, *Les courses à pied...*, op. cit., p. 63.

les sensations reste structurant. Sans s'opposer, rationalité et sensualisme se complètent dans l'expérience sensible de la course, induisant une individualisation des pratiques<sup>160</sup>. Chaque athlète tente de concilier à sa manière les exigences de performance impliquant une forme de dépassement de soi, et les principes hygiénistes de modération, de régularité, et de progressivité dans l'effort.

### c) Suivre les anciens, la force du groupe

Le rôle majeur des impressions personnelles dans la gestion de l'effort ne signifie pas que l'athlète soit livré à lui-même durant l'entraînement. Bien au contraire, lorsqu'un jeune intègre un club, les séances de groupe ne sont pas négociables. Cette règle fait consensus. Le premier travail consiste à regrouper les coureurs de valeur sensiblement égale au sein d'équipes, confiées à des chefs de groupe, ou « capitaines d'entraînement » expérimentés<sup>161</sup>. La pratique du cross-country se prête particulièrement bien à ce type de groupements. En l'absence d'entraîneurs formés, capables de gérer l'ensemble de la meute lâchée dans les touffus sous-bois, ce sont ces « vieux pleins de sagesse » qui règlent l'allure, aidés en cela de la déférence des néophytes envers les anciens<sup>162</sup>. Leur tâche consiste à réfréner les ardeurs juvéniles tout en leur prodiguant conseils et encouragements tirés de leur longue expérience<sup>163</sup>. Sur un même parcours défini à l'avance, les pelotons plus rapides partent en premier, permettant aux lâchés d'être récupérés par les formations plus lentes. La régulation s'opère ainsi. Durant l'effort, la vigilance face aux contraintes du milieu naturel s'aiguise. Les athlètes cultivent progressivement un « style élastique » par des foulées souples, afin de s'adapter aux terrains divers, tantôt durs, tantôt mous, glissants ou pentus, et d'éviter la chute « tous muscles tendus »<sup>164</sup>. Les plus aguerris montrent l'exemple en raccourcissant leurs foulées dans les côtes, buste penché en avant, sur la pointe des pieds, franchissant les obstacles avec le minimum d'énergie. À l'instar du coureur cycliste, le *crossman* apprend à gérer l'allure en diminuant ou

---

<sup>160</sup> L'historien André Rauch dès 1982 avait déjà perçu cette complémentarité entre rationalité et sensualisme au début du 20<sup>e</sup> siècle : « Des références à des formes cultivées de "sensibilité", la constitution d'un type de savoir "vécu" par définition, une valorisation esthétique de cette expérience subjective se mettent à compléter les fonctions de l'épreuve sportive. [...] Les formules de la mécanique et de l'énergétique, équations savantes des gymnastiques, s'étaient et se laissent déborder par des repérages qui relèvent d'un affinement de la sensibilité. La régulation des efforts dépensés ferait ainsi l'objet d'un contexte sensoriel donnant à l'entraînement un envers perceptif, également exploitable : l'action sportive doit être "informée" par des registres perceptifs qui la programment, en quelque sorte de l'intérieur » (André Rauch, *Le corps en Education Physique : histoire et principes de l'entraînement*, Paris, PUF, 1982, p. 101-102).

<sup>161</sup> E.B., « Cross-country. Ouverture de la saison », *Sport Banque. Organe mensuel officiel du Club athlétique de la Société Générale*, n°69, novembre 1910, p. 5.

<sup>162</sup> Ernest Weber, *Sports athlétiques*, op. cit., p. 129-130.

<sup>163</sup> Jean Bouin, « Les secrets de la course à pied », *La Vie au grand air*, n°813, 18 avril 1914, p. 363-364.

<sup>164</sup> Jean Lhermit, *Les sports pédestres*, op. cit., p. 77.

en augmentant son propre développement<sup>165</sup>. À force de courir de manière parfaitement régulière en compagnie des meneurs, il acquiert progressivement la science du train. Il développe la connaissance intrinsèque de sa vitesse de course, à chaque instant, et ce malgré les incessantes variations de terrain<sup>166</sup>. Pour les compétiteurs, la force du groupe se fait plus décisive encore. En sus des apprentissages techniques, l'élaboration de stratégies collectives pour la compétition du dimanche assigne à chaque athlète un rôle précis. Étant donné que le nombre de partants autorisés reste supérieur au nombre d'hommes comptant au classement par équipes, certains coéquipiers peuvent se « sacrifier » au service de la performance du club. En fonction des péripéties de course et de l'état de forme des leaders, ils mènent le train le plus adéquat, relançant, attaquant, ou au contraire freinant, temporisant. L'important est de rester bien groupé jusqu'à l'emballage final.

Ce mode de fonctionnement clanique que détaillent bien les manuels d'entraînement et les témoignages dans la presse fait écho à la présentation d'Henri Hoenig au Congrès international de Lausanne en 1913 concernant la « psychologie intérieure d'une société sportive » :

*Formation des équipes.* — Celles-ci se forment pour ainsi dire spontanément. Il suffit qu'un sociétaire ait une compétence réelle dans une spécialité quelconque pour qu'il amène à lui des adeptes. Il est fier de voir de jeunes recrues embrasser son art ; celles-ci sont envieuses de l'égaliser.<sup>167</sup>

La socialisation des athlètes ne s'impose nullement par un cadre normatif ou contractuel, mais végète par une prise de rôle « spontanée » des différents membres du groupe durant l'effort. Pour que l'entraide et la solidarité soient les maîtres-mots d'une société sportive, favorisant les apprentissages de chacun, l'esprit de camaraderie ou « esprit de club » constitue une véritable aptitude à développer<sup>168</sup>. Au CASG, le secrétaire des Groupes Régionaux Pierre Balleyguier publie en janvier 1910 un petit manuel au sein duquel les licenciés peuvent y trouver des informations générales sur le club, les installations sportives, les différentes pratiques sportives, le calendrier, mais aussi un chapitre spécialement dédié à la camaraderie, la solidarité, avec

---

<sup>165</sup> Jean Bouin, André Glarner, *Comment on devient champion de course à pied*, op. cit., p. 47.

<sup>166</sup> Voir en particulier l'article de l'entraîneur et athlète britannique Walter George, « L'entraînement pour le cross-country », *La Vie au grand air*, n°744, 21 décembre 1912, p. 984.

<sup>167</sup> Henri Hoenig, « Psychologie intérieure d'une société sportive », dans Comité International Olympique, *Congrès international de psychologie et physiologie sportives sous le haut patronage du conseil fédéral de la confédération helvétique*, Lausanne, Toso et C<sup>ie</sup>, 7-11 mai 1913, p. 93.

<sup>168</sup> Maurice Pefferkorn, « La cellule sportive », *L'Écho des sports*, art. cité, p. 1. Xavier Breuil remarque que la création du CASG en 1903 par Louis Dorizon et Louis Minvielle répond à un double objectif : encadrer et fidéliser le personnel ; tout en resserrant les liens de camaraderie entre les membres (Xavier Breuil, *Le Club Athlétique de la Société Générale...*, op. cit., p. 13).

pour question directrice : « comment développer cet esprit au cours des réunions » ?<sup>169</sup>. Au regard des tribulations institutionnelles et de l'absence de cadres nationaux régissant la pratique, la structure de référence pour le coureur à pied reste le club, véritable famille au sein de laquelle les membres partagent une expérience athlétique singulière.



Le dernier entraînement de la saison touche à sa fin. Le jeune athlète effectue un ultime galop avant de retirer ses pointes, et de s'allonger sur l'herbe retrouver le calme. Tandis que les derniers rayons du soleil dardent son visage encore ruisselant, il devient songeur, esquissant un rapide bilan de l'année passée au club. Il se remémore les premières expériences de course, avec leur lot de sensations et émotions singulières. Lui qui ne comprenait pas comment un homme bien équilibré pouvait prendre du plaisir à s'échiner sur la piste par tous les temps, ce fut une révélation. Le voilà membre d'une communauté partageant le même appétit pour l'effort, comprenant le rythme des saisons, et l'intérêt d'une éducation physique complète. Il se souvient des interminables discussions et débats entre camarades de course sur l'utilité de la respiration nasale, ou sur la manière d'utiliser les poignées d'effort. Il garde surtout en mémoire l'entraide et la solidarité au sein du groupe, à l'entraînement comme en compétition. Après quelques minutes, l'athlète se relève, rassemble ses affaires et se dirige vers le vestiaire, le sourire aux lèvres : il reprendra sans doute sa licence l'année prochaine.

---

<sup>169</sup> Le bulletin du CASG *Sport Banque* fait la publicité de ce manuel en vente aux bureaux du club, et en propose la table des matières (*Sport Banque. Organe mensuel officiel du Club athlétique de la Société Générale*, n°59, 10 janvier 1910, p. 13). Je n'ai pas pu consulter ce manuel à la BNF, ni à la médiathèque de l'INSEP. À l'avenir, une recherche aux archives de la Société Générale pourra sans doute s'avérer plus fructueuse.

## Chapitre 3 : Courir en temps de guerre (1914-1919) : trois espaces de pratiques pour trois registres de sensibilités distincts

Le 28 juin 1914, le nationaliste serbe Gavrilo Princip assassine l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo et son épouse la duchesse de Hohenberg, couple héritier de l'Empire austro-hongrois. Dans une région balkanique en tension, cette étincelle embrase toute l'Europe, et entraîne par le jeu des alliances une guerre mondiale. Le sinistre tocsin résonne dans les clochers français le 1<sup>er</sup> août, c'est la mobilisation générale. Tandis que l'Allemagne déclare la guerre à la France le 3 août 1914, 3 704 000 hommes partent vers le front<sup>1</sup>. Les quatre années de conflit bouleversent inévitablement la pratique de la course à pied, tant sur le plan institutionnel que sur le plan plus large des sensibilités à l'effort physique<sup>2</sup>. La violence extrême qui accompagne l'activité combattante s'inscrit sur et dans les corps<sup>3</sup>. L'expérience de la douleur, de la mort, des efforts et fatigues intenses au front recomposent de nouvelles formes de pratiques sportives informelles, disparates, ferments d'une sociabilité spontanée<sup>4</sup>. À l'arrière, l'organisation des compétitions et la préparation des jeunes classes polissent les contours d'une communauté émotionnelle bigarrée. Les espaces de pratique, au sens géographique du terme, se multiplient, tout comme les registres de sensibilités à l'effort.

---

<sup>1</sup> « Les pertes des nations belligérantes au cours de la grande guerre », *Les Archives de la Grande Guerre*, Paris, Chiron, t. 7, 1921, p. 44.

<sup>2</sup> Peu d'historiens se sont intéressés aux sports durant la Première Guerre mondiale. *L'Encyclopédie de la Grande Guerre* dirigée par Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker n'y consacre aucune entrée dédiée dans l'édition « revue et complétée » de 2012 (Stéphane Audoin-Rouzeau, Jean-Jacques Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre*, Paris, Perrin, 2012 [2004], 2 volumes. Paul Dietschy avait fait ce même constat dès 2007, concernant l'édition 2004 de *l'Encyclopédie de la Grande Guerre*). Les études pionnières de Paul Dietschy, Michel Merkel, ou encore Arnaud Waquet apportent un éclairage sur les conditions de pratique et la progressive acculturation sportive des soldats français durant la guerre, mais polarisent la plupart de leurs analyses autour du football-association, sport roi des tranchées (voir entre autres Paul Dietschy, *Le sport et la Grande Guerre*, Paris, Chistera, 2018 ; Arnaud Waquet, *Football en guerre : l'acculturation sportive de la population française pendant la Grande Guerre (1914-1919)*, Thèse de doctorat, Université Lyon 1, 2010 ; Michel Merkel, *14-18, le sport sort des tranchées : un héritage inattendu de la Grande Guerre*, 4<sup>e</sup> éd., Toulouse, Le Pas d'oiseau, 2017 [2012]). À notre connaissance, la course à pied entre 1914 et 1919 n'a fait l'objet d'aucun travail historique approfondi.

<sup>3</sup> Stéphane Audoin-Rouzeau, « Combat et physicalité : accéder aux corps ? », *Combattre : Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Seuil, 2008, p. 239.

<sup>4</sup> Antoine Prost a déjà montré les limites de la notion de « brutalisation » chère à Georges Mosse. Dans une guerre industrielle où l'artillerie joue un rôle déterminant, l'expérience de « tuer » reste limitée (Antoine Prost, « Les limites de la brutalisation. Tuer sur le front occidental, 1914-1918 », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°81, janvier-mars 2004, p. 5-20).

## 1) « À l'arrière », la perpétuation d'une sociabilité athlétique

### a) La course à pied pour dégrossir les jeunes classes et exalter le sentiment national

#### *Organiser des compétitions de guerre*

Dès le début des hostilités, un contingent important de sportifs en état de porter les armes vient grossir les rangs de l'infanterie. L'organisation militaire de 1914 fait des « gros bataillons » de fantassins une arme essentielle pour nourrir les offensives du nord-est de la France<sup>5</sup>. Les clubs sportifs se transforment rapidement en coquille vide ou presque, compromettant la poursuite des rencontres athlétiques<sup>6</sup>. Après deux mois de tergiversations, le secrétaire général de l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques (USFSA) Frantz Reichel annonce dans les colonnes de *Sporting* la reprise des compétitions officielles<sup>7</sup>. Une commission spéciale se tient le 26 octobre 1914 au siège de la fédération en vue de concevoir un calendrier adapté aux circonstances. Compte tenu de la mobilisation, les jeunes préparant la relève font l'objet de toutes les attentions. Les épreuves sont élaborées de manière à encourager la pratique régulière de ces derniers, sur le long terme. Ainsi, une Coupe nationale de cross-country est mise sur pied, chapeautant l'ensemble de la saison d'hiver. Les prix sont attribués à l'issue des neuf réunions programmées de novembre 1914 à mars 1915<sup>8</sup>. Le classement final individuel et par équipes de cette Coupe est établi par addition de points, gagnés au regard de la place à l'arrivée de chaque course pour les dix premiers, mais aussi pour l'ensemble des coureurs ayant accompli le parcours en entier. Les bois de Saint-Cloud offrent un cadre privilégié, laissant toute liberté aux traceurs de varier les distances (entre 8 et 18 kilomètres), les secteurs (route ou bois), et les règlements (relai, scratch ou handicap). La saison sur piste n'est pas en reste. Les Critériums Nationaux entre mai et juillet se déroulent selon les mêmes modalités que la Coupe nationale de cross, afin de prévenir autant que possible les lassitudes et découragements<sup>9</sup>.

Autour de ces deux temps forts athlétiques, se greffe une myriade de prix, challenges et d'autres compétitions organisées par quelques grands clubs ayant suffisamment de ressources et de bonnes volontés pour en assurer le succès. Au Club athlétique de la Société Générale

---

<sup>5</sup> Philippe Boulanger, « Les conscrits de 1914 : la contribution de la jeunesse française à la formation d'une armée de masse », *Annales de démographie historique*, n°103, 2002, p. 16.

<sup>6</sup> Comme l'explique Paul Dietschy, les sportifs en bonne santé n'ont pratiquement aucune chance d'échapper à une incorporation (Paul Dietschy, *Le sport et la Grande Guerre*, op. cit., p. 149).

<sup>7</sup> Frantz Reichel, « A l'entraînement, les Jeunes ! », *Sporting*, Série de la Guerre n°1, 22 octobre 1914, p. 4-6.

<sup>8</sup> « La saison d'athlétisme à l'U.S.F.S.A. », *Sporting*, Série de la Guerre n°2, 29 octobre 1914, p. 18.

<sup>9</sup> Jacques Keyser, « La reprise du sport à l'arrière », *La Vie au grand air*, n°829, 15 juin 1916, p. 43.



(CASG), une pétition signée par de nombreux jeunes membres est adressée au président Gustave Speich dans les derniers jours de septembre 1914 pour demander la réouverture du terrain du Parc des Princes<sup>10</sup>. Après avoir obtenu gain de cause en octobre, une équipe de cross-country est reconstituée, s'entraînant sous les ordres de Maurice Meunier et Charles Poulenc. C'est le tout jeune André Audinet, 17 ans à peine, qui se charge de la communication dans les colonnes de *Sport-Banque*, organe officiel du CASG, en tant que secrétaire de la commission de Course à Pied. La présentation des résultats de la saison permet de reconstituer un calendrier qui, sans être à coup sûr exhaustif, donne un bon aperçu de l'activité du club parisien entre mai 1915 et mars 1916 :

Tableau 1 : Calendrier athlétique 1915-1916 au CASG d'après Sport-Banque<sup>11</sup>

Dates	Compétitions	Épreuves
09 mai 1915	Réunion de Réouverture	100 mètres ; 1 500 mètres ; saut en hauteur ; relai
04 juillet 1915	Interclub du CASG	100 mètres ; 400 mètres ; 1 609 mètres ; Saut en hauteur ; Relai
16-30 mai, 13 juin et 11 juillet 1915	Critériums de l'USFSA Catégorie A (moins de 18 ans) et B (plus de 18 ans)	100 mètres ; 400 mètres ; 1 500 mètres ; Saut en hauteur ; Lancement du poids
08 août 1915	Réunion de clôture	150 mètres ; 800 mètres ; Saut en hauteur ; 3 000 mètres ; Relai
17 octobre 1915	Réunion d'Automne	200 mètres ; Prix Jean Bouin ; Relais 5 000 mètres
Hiver 1915	Coupe Nationale de Cross-country	4 épreuves : 5 kilomètres ; 8 kilomètres ; 10 kilomètres ; 12 kilomètres
14 novembre 1915	Course de classement du CASG	6 kilomètres scratch
28 novembre 1915	Course de relais	<i>Distance non précisée</i>
8 janvier 1916	Prix Lemonnier	8kil.700 scratch
06 février 1916	Prix G.Dumonteil	8kil.900 handicap
12 mars 1916	Grand Prix de Neuilly	10 kilomètres

<sup>10</sup> « Le C.A.S.G. à l'arrière », *Sport-Banque. Organe mensuel officiel du C.A.S.G.*, n°113, novembre 1915, p. 17.

<sup>11</sup> André Audinet, « La course à pied », *Sport-Banque. Organe mensuel officiel du C.A.S.G.*, n°114, avril 1916 p. 15-16.

L'engagement des jeunes classes reste la priorité des organisateurs, qui n'hésitent pas à ouvrir les inscriptions à l'ensemble des athlètes licenciés pour augmenter les effectifs, quel que soit le club d'origine. Les frontières qui séparaient jusqu'alors les différentes fédérations ayant une section de course à pied — en termes de finalités, de règlements, de valeurs, ou de conceptions de la pratique — s'effacent le temps du conflit. Par exemple, lors du Challenge Berenger de cross-country organisé par le Stade de Paris le 6 janvier 1918, les athlètes de l'USFSA côtoient ceux de la Fédération Gymnastique et Sportive des Patronages de France (FGSPF), de la Fédération Cycliste et Athlétique de France (FCAF), ainsi que du Comité d'Éducation Physique (CEP)<sup>12</sup>. La plupart des grandes compétitions, notamment les Critériums Nationaux et la Coupe nationale de cross-country, accueille les athlètes des fédérations susmentionnées. Malgré ce dispositif, les réunions athlétiques peinent à rassembler les foules d'avant-guerre. Tout au plus parviennent-elles à motiver 500 concurrents pour le cross des Alliés le 29 octobre 1916 sur le champ de course d'Auteuil, organisé par l'USFSA avec le concours de *L'Auto* et du *Journal*<sup>13</sup>.

Figure 19 : Départ du cross des Alliés (29 octobre 1916) à Auteuil. Jacques Keyser remporte l'épreuve<sup>14</sup>



25 000 spectateurs bravent le mauvais temps pour assister à cet « ersatz de sport-spectacle »<sup>15</sup>. Outre les quelques rares compétitions de cette ampleur, les chiffres relatifs à l'engagement restent modestes : un peu plus d'une centaine de coureurs répartis dans une dizaine d'équipes

<sup>12</sup> « Le Challenge Berenger », *L'Auto*, n°6 119, 22 décembre 1917, p 3.

<sup>13</sup> « Le cross des Alliés », *L'Auto*, n°5 761, 30 octobre 1916, p. 1. Sur les 900 athlètes inscrits, seuls 500 se présentent au départ.

<sup>14</sup> Charles de Prévost, « Le Cross des Alliés (29 oct. 1916) », *La Vie au grand air*, n°831, 15 décembre 1916, p. 32-33.

<sup>15</sup> Paul, Dietschy, *Le sport et la Grande Guerre*, op. cit., p. 321.

participent aux épreuves de la Coupe nationale de cross 1915 d'après *Sport-banque*<sup>16</sup>. À titre de comparaison, les Coupes fédérale et d'encouragement mises sur pied à la hâte par la Fédération des Sociétés Athlétiques Professionnelles de France (FSAPF) mettent aux prises une cinquantaine d'athlètes pour huit équipes, entre novembre 1915 et janvier 1916<sup>17</sup>. Ces coupes fédérale et d'encouragement constituent l'équivalent « professionnel » de la Coupe nationale, avec une série d'épreuves variées de cross-country, réparties sur l'ensemble de la saison hivernale. Elles se disputent en parallèle, durant la même période, avec la même organisation, le même mode de classement par addition de points, dans les mêmes bois de Saint-Cloud, et pourtant indépendamment l'une de l'autre. Si l'USFSA parvient à s'entendre avec d'autres fédérations<sup>18</sup>, la FSAPF reste à l'écart et organise ses propres compétitions de course à pied. La séparation entre le modèle de l'amateurisme et celui du professionnalisme demeure tenace, au point que la crise des institutions sportives pendant la guerre ne suffit pas pour passer outre les différents et envisager des alliances de circonstance<sup>19</sup>.

### *S'entraîner en club ou au Comité d'Éducation Physique*

Pour préparer ces compétitions de guerre, l'entraînement s'organise laborieusement dans les grands clubs parisiens. À l'instar du CASG, le Stade Français envisage une reprise rapide de la pratique, et ce malgré les 1 100 sociétaires mobilisés<sup>20</sup>. Le bulletin officiel du club ne reparait que le 08 février 1915, mais les jeunes athlètes du club s'entraînent dès l'hiver 1914 sous la houlette de Georges Guillemare. Du côté du Racing Club de France (RCF), les « vieux membres » — Rutherford, Matthey, Hébré, Meïers, Mantout, Wooley, Pérard, Gustin, Michielsens, Saimond — forment dans les premiers jours de novembre 1914 un comité provisoire œuvrant « dans un simple but de patriotisme en continuant la pratique des sports pour la jeunesse susceptible d'être appelée d'ici peu sous les drapeaux »<sup>21</sup>. Il n'est plus question d'enjeux strictement sportifs, mais de la préparation physique du futur soldat. La commission

---

<sup>16</sup> André, Audinet, « La course à pied », art. cité, p. 15.

<sup>17</sup> « Les Coupes fédérale et d'encouragement de la F.G.S.P.F. », *L'Auto*, n°5 417, 21 novembre 1915, p. 1

<sup>18</sup> L'USFSA organise des compétitions en particulier avec la FGSPF, la FCAF, et le CEP.

<sup>19</sup> L'imperméabilité de principe entre les compétitions amateurs et professionnelles entre 1914 et 1919 ne signifie pas que les athlètes amateurs ne rencontrent jamais les athlètes professionnels. L'USFSA tolère quelques entorses à partir de 1918, notamment pour les champions reconnus. Lors de la « journée olympique de guerre » du 15 septembre 1918 organisée par les *Young men's christian associations* (YMCA) et l'USFSA, l'amateur fameux Géo André côtoie les professionnels Jean Vermeulen et Louis Bouchard. Ainsi, « pas besoin de grosse caisse à sensation, seulement des noms, mais des noms connus et certains ». (« Une journée olympique de guerre », *L'Auto*, n°6 447, 16 septembre 1918, p. 1).

<sup>20</sup> Maurice Mathieu, *Bulletin officiel du Stade Français. Société d'encouragement à l'éducation physique de la jeunesse*, n°37, 03 juillet 1915, p. 565-566.

<sup>21</sup> « Au Racing Club de France », *L'Auto*, n°5 040, 01 novembre 1914, p. 2.

de l'athlétisme regroupant la course à pied et le cross-country est présidée par Meïers, Hébré, Gustin, Mantout, dont les quelques communiqués officiels sont publiés dans *L'Auto*<sup>22</sup>. Jusqu'en 1918, très peu d'informations sur les entraînements athlétiques au RCF circulent dans les colonnes du quotidien, comparé aux matchs de football-association. Un court article d'avril 1915 indique que des réunions hebdomadaires sont organisées sur la piste de la Croix-Catelan dans les bois de Boulogne, en plus des challenges réservés aux scolaires<sup>23</sup>. Il faut attendre la toute fin des hostilités pour que les dirigeants des « ciel et blanc » sortent l'athlétisme de sa léthargie. Une « direction générale de l'athlétisme » créée en novembre 1918 se donne pour mission de « rendre à la course à pied, au cross country et aux concours athlétiques leur vitalité d'avant-guerre ; [...] Encourager l'athlétisme scolaire, militaire et corporatif »<sup>24</sup>. L'organisation des entraînements, des meetings interscolaires, interclubs et internationaux est confiée à Alexandre Avé, ancien athlète rompu à l'exercice des responsabilités notamment au CEP et à Académia. Les résultats ne tardent pas à venir. En effet, les succès obtenus en termes de résultats et d'engagements poussent les dirigeants à ouvrir fin novembre une « École de cross-country » à Saint-Cloud, dont les groupes sont placés sous la direction attentive des champions Jacques Keyser, Jean Vermeulen et Louis Bouchard<sup>25</sup>. La réunion d'ouverture le 1<sup>er</sup> décembre rassemble près de 40 coureurs<sup>26</sup>, et 60 pour la seconde la semaine suivante, « voilà qui rappelle l'animation d'avant-guerre »<sup>27</sup>. L'exemple du RCF entre 1914 et 1919 illustre les difficultés que rencontrent les grands clubs à entretenir une dynamique d'entraînement. Si la reprise de la pratique ne tarde pas après le début des hostilités, en partie grâce aux capacités d'adaptation des dirigeants, en revanche le renouvellement constant des effectifs au regard des incorporations successives compromet les initiatives sur le long terme.

Pour les jeunes athlètes licenciés dans de petits clubs exsangues, se trouvant dans l'impossibilité d'assurer un entraînement suivi, la pratique de la course à pied reste possible. En octobre 1914, le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts Albert Sarraut confie à Pierre de Coubertin la mission de créer des centres académiques d'éducation physique pour la jeunesse, en particulier pour les classes 1916 et 1917. Une conférence tenue à la Sorbonne en présence des principales fédérations françaises de sports et d'éducation physique permet au président du Comité International Olympique (CIO) d'exposer le plan d'action de cette

---

<sup>22</sup> « Au Racing Club de France », *L'Auto*, n°5 052, 13 novembre 1914, p. 2.

<sup>23</sup> « Au Racing Club de France », *L'Auto*, n°5 188, 6 avril 1915, p. 2.

<sup>24</sup> « Le réveil de l'athlétisme au Racing Club de France », *L'Auto*, n°6 498, 6 novembre 1918, p. 3.

<sup>25</sup> « En faveur du cross-country. Au Racing Club de France », *L'Auto*, n°6 522, 30 novembre 1918, p. 2-3.

<sup>26</sup> « Les résultats du dimanche », *L'Auto*, n°6 525, 3 décembre 1918, p. 2.

<sup>27</sup> « L'entraînement du dimanche », *L'Auto*, n°6 532, 10 décembre 1918, p. 2.

entreprise patriotique. Dans la foulée, un Comité d'Éducation Physique (CEP) de la région de Paris voit le jour fin octobre, présidé par Lucien Mouquin, avec le concours d'Henri Desgrange, Max Spitzer, Henri Van Roose, Marc Bellin du Coteau, Albert Bourdariat, Frantz Reichel ou encore Gustave de Lafreté<sup>28</sup>. En province, le Comité d'Éducation Physique de la région lyonnaise emboîte le pas fin novembre 1914 grâce au volontarisme de l'inspecteur général de *L'Auto* Georges Abran, à qui Coubertin confie l'organisation<sup>29</sup>. Moyennant une cotisation de 0,50 francs par mois, les adhérents accèdent à de nombreuses activités physiques et sportives quotidiennes, un suivi médical, des conférences et des réunions athlétiques dominicales. Cette riche programmation est relayée quotidiennement par *L'Auto*, notamment les multiples cross-countries :

Le Comité de la région parisienne a tenu à faire quelque chose pour ses futurs adhérents et il a décidé d'organiser ce matin, dans les bois de Saint-Cloud, à 9h. 1/2, un cross-country sur 6 kilomètres. Sont instamment priés d'y participer tous les jeunes gens que cette œuvre intéresse, surtout ceux des classes 1916 et 1917 et ceux encore ajournés des classes 1914 et 1915 pour insuffisance corporelle<sup>30</sup>.

La porosité entre l'entraînement sportif et la préparation militaire transparait dans cet appel aux jeunes classes. Dans l'esprit du CEP, les aspects hygiénistes, correctifs et utilitaires de la course à pied sont prépondérants pour former le soldat de demain. La recherche de performances ou de records en revanche n'est plus une priorité. En témoignent les 14 articles de Desgrange « Conseils d'un vieux à des jeunes. Comment on court le cross-country » parus entre le 10 janvier 1915 et le 4 février 1915, éludant les questions d'ordres techniques au profit de considérations morales et hygiénistes.

Tableau 2 : Thématiques principales des 14 articles de Desgrange sur le cross-country au CEP en 1915

Date	Thématique de l'article
10/01/1915 n°5 110, p. 1	Importance de la sobriété, de la frugalité dans l'alimentation et dans la vie.
11/01/1915 n°5 111, p. 1	Se coucher tôt la veille d'une épreuve. Éviter toute dépense physique et nerveuse inutile.
12/01/1915 n°5 112, p. 1	La tenue du crossman : maillot, culotte, chaussettes.
13/01/1915 n°5 113, p. 1	Ne pas stresser le jour de l'épreuve. Courir pour sa santé et non pour arriver premier.

<sup>28</sup> Marc Bellin du Coteau, « Appel à la jeunesse », *Sporting*, Série de la guerre n°2, 29 octobre 1914, p. 20-21.

<sup>29</sup> Henri Desgrange, « Comité d'éducation physique de la région lyonnaise », *L'Auto*, n°5 071, 02 décembre 1914, p. 1.

<sup>30</sup> Henri Desgrange, « Le cross-country d'aujourd'hui », *L'Auto*, n°5 040, 01 novembre 1914, p. 2.

14/01/1915 n°5 114, p. 1	<b>Ne pas partir trop vite.</b>
15/01/1915 n°5 115, p. 1	<b>Aborder les côtes sagement, « en dedans » de son action.</b>
16/01/1915 n°5 116, p. 1	Ne pas frauder, ne pas user de procédés antisportifs.
17/01/1915 n°5 117, p. 1	<b>Il faut travailler sa foulée et son style</b>
18/01/1915 n°5 118, p. 2	Faire du sport pour développer son corps, son énergie, sa volonté, et non pas pour arriver premier, humilier son adversaire. Ne pas courir pour « la place ».
19/01/1915 n°5 119, p. 1	Il faut du courage et de l'énergie pour durer dans l'effort en cross-country.
20/01/1915 n°5 120, p. 1	Ne pas se donner d'excuse dans la défaite.
02/02/1915 n°5 125, p. 1	Attention aux fatigues, au surentraînement et au surmenage, surtout pour les jeunes.
03/02/1915 n°5 126, p. 1	Ne pas « crâner » devant la galerie. Être modeste.
04/02/1915 n°5 127, p. 1	Ne pas frauder, surtout chez les amateurs !

Seuls trois articles ont trait directement aux aspects techniques et tactiques en course, davantage pour s'assurer de finir le galop sans fatigues excessives que pour améliorer le chronomètre. Le récit des émotions et des sensations en course qui agrmente les manuels d'entraînement de la Belle Époque disparaît avec l'idée d'un sport-plaisir. Il n'est plus question de « jouer », mais de se préparer au combat. En pratique, les adhérents au comité choisissent librement les activités sportives qui leur sied, mais doivent également tenir à jour une « fiche physiologique » nominative. Conçue par l'influent docteur Marc Bellin du Coteau, elle contient toutes les mensurations de l'athlète ainsi qu'une « fiche athlétique » détaillant les performances sur huit épreuves : 100 mètres ; 300 mètres ; 1 500 mètres ; 200 mètres haies, saut en hauteur, saut en largeur, lancement du poids des deux mains, et un cross-country<sup>31</sup>. Les adhérents sont priés de renouveler ces mesures tous les deux mois en vue de contrôler l'évolution de leur valeur physique, et à terme d'en faire des soldats robustes.

Dans l'esprit du CEP, la transmission de valeurs martiales comme la ténacité, la débrouillardise, le courage, la modestie, l'honneur, la solidarité se révèle particulièrement efficace dans l'effort partagé, dirigé par un athlète expérimenté. Le titre des articles de Desgrange « conseils d'un vieux à des jeunes » renseigne d'ailleurs clairement sur le mode de socialisation à l'œuvre. Dans la continuité des entraînements d'avant-guerre, les chefs de pelotons régulent les allures, apportent conseils et encouragements. Encore faut-il trouver des

<sup>31</sup> Henri Desgranges, « Conseils d'un vieux à des jeunes. Les fiches », *L'Auto*, n°5 083, 14 décembre 1914, p. 1.

hommes compétents pour encadrer les jeunes athlètes, ce qui, pour Marc Bellin du Coteau, reste une gageure : « aucun d’eux ne présente, à mon humble avis, les capacités suffisantes pour mériter le titre de “moniteur” »<sup>32</sup>. Ainsi au regard de la mobilisation, l’hebdomadaire *Sporting* propose une formation pour devenir moniteurs fin octobre 1914, faisant un « appel à toutes les bonnes volontés. [...] je n’ai pas la suffisance de croire que nous ferons des éducateurs parfaits : nous répondrons en tous cas à un besoin »<sup>33</sup>. Le CEP profite dans les premiers temps de terrains, gymnases, et stades gracieusement mis à disposition, si bien qu’il « n’eut à s’adjoindre qu’un nombre très restreint de moniteurs, puisque presque tous ceux qui offraient leur salle donnaient aussi leur enseignement »<sup>34</sup>. Cependant, l’augmentation rapide des effectifs crée de nouveaux besoins. Le rapport d’Albert Bourdariat sur l’œuvre du CEP présenté lors de l’assemblée générale du 29 décembre 1917 fait état de 5 644 adhésions après un an d’existence, 8 186 adhérents en décembre 1916, et 12 030 en décembre 1917<sup>35</sup>. *L’Auto* en dénombre 13 700 en août 1918 et en projette 15 000 pour la fin d’année<sup>36</sup>. Concernant plus spécifiquement les athlètes, le rapport Bourdariat dénombre sur l’année 1917 sept épreuves de course à pied organisées par le CEP comportant 464 concurrents ; une course sur route Paris-Versailles avec 250 concurrents, trois épreuves de cross-country rassemblant 572 concurrents sur la ligne de départ<sup>37</sup>. Ces chiffres sur la participation n’ont rien à envier aux grandes réunions de l’USFSA, ouvertes qui plus est aux membres du CEP. Finalement, la pratique de la course à pied durant la Grande Guerre se poursuit à défaut de se développer au sein des clubs, mais aussi en dehors de ces derniers grâce au Comité d’éducation physique.

### *Le patriotisme par l’effort*

Au-delà des bouleversements institutionnels et organisationnels, la formation au combat à l’arrière par le sport n’est pas sans conséquences sur l’organisation des clubs. Que ce soit à l’entraînement ou en compétition, « le but n’était pas de continuer à faire triompher nos couleurs, mais de rendre forts et résistants les jeunes gens qui devaient être appelés à défendre la Patrie et de les préparer ainsi, d’une manière efficace, aux dures fatigues de la guerre »<sup>38</sup>.

<sup>32</sup> Marc Bellin du Coteau, « Appel à la jeunesse », *Sporting*, Série de la guerre n°2, 29 octobre 1914, p. 20.

<sup>33</sup> *Ibid.*

<sup>34</sup> Henri Desgrange, « Comité d’Éducation Physique (région de Paris). Tout est prêt ! », *L’Auto*, n°5 064, 25 novembre 1914, p. 1.

<sup>35</sup> « L’œuvre du Comité d’Éducation Physique », *L’Auto*, n°6 193, 05 janvier 1918, p. 2.

<sup>36</sup> Henri Desgrenier [Desgrange], « Les quinze Mille », *L’Auto*, n°6 417, 17 août 1918, p. 1. Cette projection des 15 000 adhérents pour décembre 1918 semble optimiste.

<sup>37</sup> « L’œuvre du Comité d’Éducation Physique », art. cité, p. 2.

<sup>38</sup> André Audinet, « La course à pied », *Sport-Banque. Organe mensuel officiel du C.A.S.G.*, n°113, novembre 1915, p. 20.

Tout un pan du discours relatif aux sensibilités à l'effort s'efface derrière les ambitions préparatistes. Les chroniques journalistiques se débarrassent des emphases de la Belle Époque, qui valorisaient la beauté du style, l'émotion du record, les frissons d'un spectacle haletant comme lors du duel Bouin-Kolehmainen aux Jeux Olympiques de 1912. Les entraîneurs et les athlètes ne soulignent désormais que très rarement les plaisirs de la pratique au contact de la nature, en particulier pour le cross-country. L'heure n'est plus à l'expression d'une jouissance individuelle ou gratuite. Ainsi, lorsque *L'Auto* relate les résultats de la réunion athlétique du 4 août 1918 à Colombes organisée par le Comité Sportif des Régions Envahies avec le concours de l'USFSA, les émotions des 30 000 spectateurs sont certes au cœur de la rhétorique journalistique, mais ne dépendent pas de l'intrigue propre aux épreuves athlétiques. Selon *L'Auto*, le « clou de cette magnifique matinée » est sans conteste l'exhibition des tanks des usines Renault :

[...] l'enthousiasme de la foule fut à son comble lorsqu'elle vit les chars d'assaut traverser en se jouant un épais mur de moëllons et le renverser comme un château de cartes. Cet enthousiasme devint tel que le public envahit la piste de toutes parts pour pouvoir admirer de plus près ces engins de guerre si modernes et si admirablement conçus par le génie français. Ce fut réellement un succès inoubliable<sup>39</sup>.

La course à pied devient secondaire, agrément d'une démonstration de chars, prétexte à l'exaltation du sentiment national. Dans ce contexte, les différences entre l'association sportive et la société conscriptive s'estompent. Certains clubs de l'USFSA comme le Stade Bordelais Université Club ou l'Association sportive Michelin ouvrent une section de tir pour attirer des adhérents, et tentent par la même occasion d'obtenir le statut de « Société agréée par le ministère de la guerre » (SAG), financièrement avantageux<sup>40</sup>. Le président de l'USFSA Edmond Mamelle et le délégué d'Alsace Edmond Etling rappellent les liens étroits qui lient l'Union au Ministère de la Guerre lors du congrès militaire du 29 septembre 1917, et rétablissent les championnats de France militaire dès 1918<sup>41</sup>. À l'inverse, la pratique des sports à la veille du conflit dépasse largement le cadre des fédérations dites « sportives »<sup>42</sup>. Au sein de l'Union des sociétés de préparation militaire de France (USPMF) présidée par Adolphe Chéron, les sports trouvent une place de choix en tant que « gymnastique de sélection »<sup>43</sup>. Les sports collectifs : football-association ; football-rugby ; hockey sont à l'honneur, particulièrement distrayants. La course

---

<sup>39</sup> « Un triomphe pour l'athlétisme », *L'Auto*, n°6 405, 05 août 1918, p. 1.

<sup>40</sup> Lionel Pabion, « "L'Union Chéron" : Le sport en uniforme (1906-1939) », *STAPS*, n°127, 2020, p. 32-33.

<sup>41</sup> « Les Sports dans l'Armée et l'U.S.F.S.A. », *L'Auto*, n°6 153, 26 novembre 1917, p. 1.

<sup>42</sup> Lionel Pabion, « "L'Union Chéron"... » art. cité, p. 29-43.

<sup>43</sup> *Le Soldat de demain. Manuel militaire de la jeunesse française à l'usage des sociétés de Préparation militaire / des sociétés de gymnastique*, Paris, Chapelot, 1913, p. 175.



à pied est davantage perçue comme une forme de « gymnastique d'application », cadencée au pas gymnastique, dirigée par un gradé, finalement assez éloignée d'une conception sportive<sup>44</sup>. Le cross-country en revanche est encouragé dans les sociétés dès les années 1910, à la fois pour former de bons soldats, et pour se démarquer des fédérations concurrentes<sup>45</sup>. Par ailleurs, certaines réunions organisées par l'USPMF intègrent des épreuves d'athlétisme à l'instar de la fête annuelle des Tuileries. Pour l'édition du 21 mars 1915, les jeunes hommes, torse nu, exécutent des marches d'ensemble, des exercices de gymnastique suédoise, des sauts, des lancements, de la course à pied avec obstacles, et de la boxe<sup>46</sup>. Certains athlètes de l'USFSA y prennent part, entre autres une équipe du CASG envoyée par la commission de Préparation militaire du club<sup>47</sup>. Par conséquent, l'USPMF prend une part active dans la diffusion des sports auprès de la jeunesse, notamment la course à pied, d'autant que sur le plan quantitatif, elle compte 400 000 membres pour 1 719 sociétés en 1914 d'après l'Annuaire du Comité national des sports. L'USFSA, plus grande fédération omnisport de France, ne compte la même année « que » 200 000 membres répartis dans 1 714 sociétés<sup>48</sup>.

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 136. Voir aussi Félix Chapuis, *Manuel de la préparation militaire en France à l'usage des Sociétés (S.A.G.) de préparation militaire, de tir et de gymnastique, des sociétés scolaires (S.S.), des lycées, collèges, écoles et de tous les jeunes gens de 16 à 20 ans*, Paris, Berger-Levrault, 1914, p. 107 ; ou encore Royet [commandant], *Préparation au service militaire. Allons ! enfants de la patrie. Guide pratique d'entraînement physique et de formation civique des jeunes Français, conforme au programme du 6 novembre 1916, arrêté par le ministre de la Guerre*, Paris, Larousse, 1916.

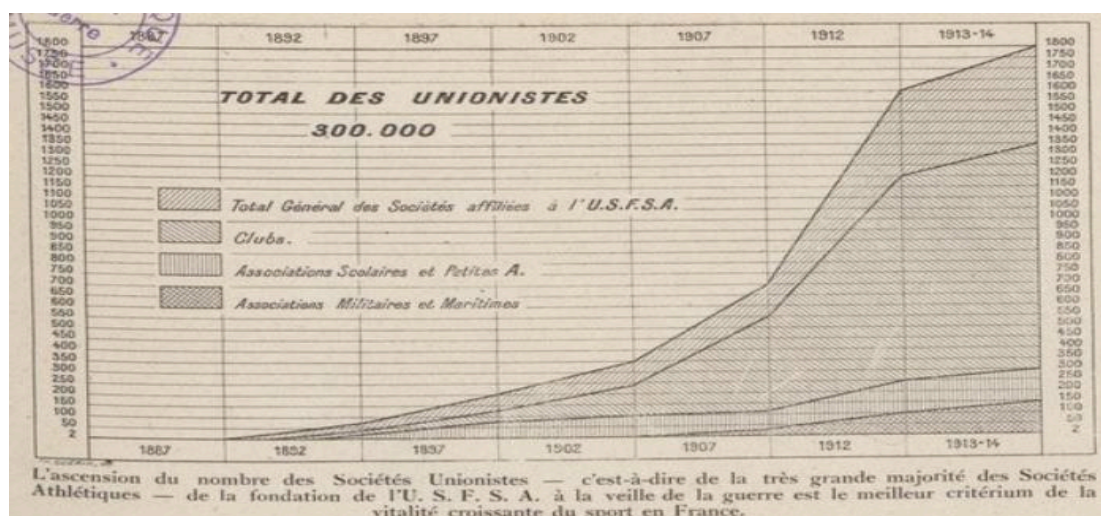
<sup>45</sup> Lionel Pabion, « "L'Union Chéron"... », art. cité, p. 40.

<sup>46</sup> *Journal Gaumont*, Archives Gaumont-Pathé, 1519GJ00013, Noir et blanc, Muet, 1915, 1'18''.

<sup>47</sup> « Le C.A.S.G. à l'arrière », art. cité, p. 17.

<sup>48</sup> Les organisations gymniques et d'éducation physique liées à la conscription sont celles qui comptent dans leur rang le plus de membres : L'USPMF (400 000 membres pour 1 719 sociétés) ; l'Union des sociétés de tir de France (400 000 adhérents et 3 162 sociétés) ; l'Union des sociétés de gymnastique de France (300 000 adhérents pour 1 545 sociétés) (Paul Dietschy, *Le sport et la Grande Guerre, op. cit.*, p. 14-16).

Figure 20 : Nombre de sociétés affiliées à l'USFSA entre 1887 et 1914 d'après La Vie au grand air<sup>49</sup>



La Grande Guerre catalyse une dynamique institutionnelle croisée : à mesure que les fédérations sportives se militarisent, les unions préparatistes se sportivisent. Ce rapprochement axiologique suppose une forme d'« hybridation des pratiques », entre gymnastique, sports, et préparation militaire<sup>50</sup>. Les athlètes sont sommés de dépasser les consciences de clubs, jugées trop étriquées face aux enjeux nationaux, utilitaires et hygiénistes. Les discours relatifs aux sensibilités dans la presse, les bulletins de clubs, les manuels militaires et d'entraînement traduisent cette bascule. Les effectifs jeunes, disparates, renouvelés au rythme des incorporations successives fragilisent l'apprentissage émotionnel des athlètes qui ne se retrouvent que dans l'affirmation d'un sentiment patriotique commun. Éclipse temporaire, les plaisirs de l'effort individuel et collectif, la beauté du spectacle, l'émotion du record, les saines sensations d'une course en pleine nature ne constituent pas le registre discursif privilégié en temps de guerre.

### b) Agrémenter la gymnastique rébarbative d'une pointe de sport : l'essor de l'athlétisme féminin

Entre le 22 décembre 1913 et le 19 janvier 1914, le quotidien *La dépêche de Toulouse* publie une large enquête menée par l'homme de lettres et journaliste André Gayot concernant la pratique sportive féminine. Deux questions sont posées à 18 artistes, féministes et femmes de

<sup>49</sup> Charles de Saint-Cyr, « Quel sera l'avenir de l'athlétisme », *La Vie au grand air*, n°829, 15 juin 1916, p. 21. Comme le rappelle Paul Dietschy, l'historien peut se méfier du chiffre rond « 300 000 unionistes » indiqué dans un tableau aux apparences scientifiques. Le gain de 100 000 adhérents entre 1914 et 1916, si l'on prend pour référence les chiffres du Comité National des Sports, paraît hautement improbable. Il n'est pas impossible que l'USFSA ait gonflé virtuellement les chiffres dans un contexte de forte concurrence avec les organisations préparatistes. (Paul Dietschy, *Le sport et la Grande Guerre*, op. cit., p. 17-18).

<sup>50</sup> Nous reprenons cette notion d'hybridation à l'article de Lionel Pabion (« "L'Union Chéron"... », art. cité, 2020).

lettres : « Le sport est-il nécessaire à la Femme ? Quel Sport doit-elle choisir ? ». La plupart répondent par l'affirmative à la première interrogation, avançant des arguments tout à la fois esthétiques et hygiéniques : « Les sports sont excellents pour la femme, aussi bien au point de vue de la coquetterie qu'au point de vue de l'hygiène », assure l'écrivaine Annie de Pène<sup>51</sup>. La féministe Marguerite Durand ajoute : « Le sport est nécessaire à la femme, comme il est nécessaire à l'homme. [...] Faire du Sport, c'est faire de l'hygiène de façon agréable, saine, distrayante, c'est prendre des récréations profitables au corps en reposant l'esprit. [...] »<sup>52</sup>. En accord avec les principes médicaux en vogue dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle, la pratique sportive est tolérée pour les femmes dans la mesure où les exhibitions restent proscrites et les intensités de l'effort réduites. Le sport, en tant que couronnement de l'éducation physique, n'a pour finalité que de former des femmes fortes, capables d'assumer la maternité : « La prétendue émancipation des femmes qui a pour principal inconvénient de détourner quelque peu nos femmes de leur destinée première d'épouses et de mères, n'a rien changé à leur éducation physique. C'est par là qu'il faudrait commencer »<sup>53</sup>. Selon Boigey, la nature même de la femme ne la prédispose pas aux efforts violents, au risque d'une fatigue excessive. Fernand Lagrange dans son ouvrage posthume publié en 1912 rappelle leur tendance présumée à l'émotivité et la sensiblerie, susceptible d'accentuer l'épuisement nerveux : « Si les réactions de la sensibilité sont plus violentes, plus vives, plus rapides et plus durables chez la femme, c'est qu'elle possède un système nerveux plus facile à ébranler. [...] »<sup>54</sup>. Une certaine prudence est donc de mise<sup>55</sup>. Les réponses obtenues à la seconde question de l'enquête de Gayot : « Quel sport doit-elle choisir ? », confirment la tendance à privilégier des activités qui ne compromettent ni le charme, ni la constitution des pratiquantes. Certaines s'exercent à la marche, la danse, la natation, le canotage, le patinage ou l'équitation, quand d'autres préfèrent la culture physique. Nous retrouvons en filigrane le style de vie élégant des « femmes de sport » décrit par le Baron de Vaux en 1885 : le sport, art d'apparat, « fait partie intégrante de la vie de nos mondaines »<sup>56</sup>.

<sup>51</sup> André Gayot, « La Femme et le sport. Le sport est-il nécessaire à la Femme ? Quel Sport doit-elle choisir ? Des Artistes, des Femmes de Lettres, des Femmes du Monde, des Sportswomen répondent à notre Enquête », *La Dépêche, édition de Toulouse*, n°16 586, 22 décembre 1913, p. 5.

<sup>52</sup> André Gayot, « La Femme et le sport. Le sport est-il nécessaire à la Femme ? Quel Sport doit-elle choisir ? Des Artistes, des Femmes de Lettres, des Femmes du Monde, des Sportswomen répondent à notre Enquête », *La Dépêche, édition de Toulouse*, n°16 599, 05 janvier 1914, p. 5.

<sup>53</sup> Maurice Boigey, *L'élevage Humain. Formation du corps, éducation physique*, t. 1, Paris, Payot, 1907, p. 119.

<sup>54</sup> Fernand Lagrange, Fernand de Grandmaison, *La fatigue et le repos*, Paris, Félix Alcan, 1912, p. 48.

<sup>55</sup> Natalie Rosol résume les obstacles relatifs à la pratique sportive des femmes au début du 20<sup>e</sup> siècle : « Les athlètes femmes doivent alors réussir à imposer leur loisir à un double point de vue : celui de la société qui cantonne les femmes dans leur rôle de dominées et celui du milieu sportif masculin qui les exclut. » (Natalie Rosol, *L'Athlétisme féminin, en France (1912-fin des années 1970). Des athlètes en quête d'identité*. Thèse de doctorat, Université Claude Bernard, Lyon 1, 2005, p. 57).

<sup>56</sup> Baron de Vaux, *Les femmes de sport*, Paris, Flammarion, 1885, p. 1.

Aucun sport violent comme le football-association, le football-rugby, la boxe ou la course à pied n'est évoqué, apanage masculin. À l'aube de la Première Guerre mondiale, la compétition, la recherche de records et de spectacle n'est envisagée que par de très rares sportives à l'instar des nageuses du club de l'Ondine à Paris fondé en 1905 ou des Mouettes lyonnaises, dès 1907<sup>57</sup>.

*Un héritage gymnique conforme à la « sensibilité féminine »*

La création du club Fémina-sport à Paris en 1911 acte, selon Natalie Rosol, la « naissance institutionnelle de l'athlétisme pour les femmes en France »<sup>58</sup>. Pourtant, malgré le titre explicite de la nouvelle société, les trois premières années d'exercice ne consacrent que timidement les sports. La déclaration d'association au journal officiel de la république française le 18 juillet 1912 fait d'ailleurs apparaître pour objet « Culture physique féminine », omettant la référence aux « sports »<sup>59</sup>. Pierre Payssé, l'homme à l'origine de la fondation du club, est lui-même professeur de gymnastique au lycée Buffon, et ancien champion du monde de gymnastique. Du côté des programmes, les fêtes annuelles de Fémina-sport présentent différentes méthodes de gymnastiques ayant obtenu un franc succès lors du Congrès International d'Éducation Physique de mars 1913<sup>60</sup>. Ainsi, le 22 février 1914 au gymnase Huyghens, une cinquantaine de jeunes femmes, « employées dans le commerce et l'industrie », exécutent de la gymnastique rythmique suivant les méthodes d'Émile Jacques-Dalcroze et Jean d'Udine, de la gymnastique hellénique d'après Raymond Duncan, et de la danse<sup>61</sup>. Adolphe Chéron de l'USPMF préside la réunion, accompagné de Jeanne du Bouvot, présidente de Fémina-sport, ainsi que de quelques gradés de l'école de Joinville.

---

<sup>57</sup> Thierry Terret, « Sport et genre (1870-1945) », dans Philippe Tétart (dir.), *Histoire du sport en France. Du second empire au régime de Vichy*, t. 1, Paris, Vuibert, 2007, p. 362.

<sup>58</sup> Natalie Rosol, *L'Athlétisme féminin... op. cit.*, p. 27. Fémina-sport est souvent présenté comme le premier club omnisport féminin. Or, une simple recherche par mots-clés sur Gallica permet d'identifier un club homonyme « Fémina-sport » créé à Lyon dès 1907, au sein duquel « le sexe fort sera soigneusement banni. On y pratiquera l'escrime, la boxe, etc... [...] » (« À Lyon », *L'Auto*, n°2 586, 15 novembre 1907, p. 9). Ce club n'est cependant pas inscrit au journal officiel, et il est probable que sa durée de vie soit limitée.

<sup>59</sup> *Journal officiel de la République française*, n°202, 27 juillet 1912, p. 6 784.

<sup>60</sup> *La Vie au grand air*, n°757, 22 mars 1913, numéro double consacré à l'éducation physique, p. 211-213, 221, 225. Pour plus de détails, voir aussi Dr Danjou, « L'Éducation physique de la femme », *Congrès International de l'Éducation Physique. Paris 17-20 mars 1913. Rapports*, Paris, Baillièrre et Fils, 1913, p. 397-427.

<sup>61</sup> « Gymnastique. Une fête féminine », *Le Petit Parisien*, n°13 632, 24 février 1914, p. 6.

Figure 21 : Programme de la fête de gymnastique organisée par Fémina-sport le 22 février 1914<sup>62</sup>

Présentation de la Société (45 dames).  
Ensembles en musique, série de mains libres.  
Simultané aux barres parallèles par 40 dames.  
Sauts au cheval de voltige.  
Professeurs : MM. Favet, Dubarle, Le Maré.  
Démonstration de la gymnastique rythmique (méthode Dalcroze).  
Géométrie rythmique (méthode Jean d'Udine); 30 dames et jeunes filles. Professeur : M. Jean d'Udine.  
Démonstration de la gymnastique hellénique, d'après R. Duncan; 40 dames et jeunes filles. Professeur : M. Payssé.  
Danses, gavotte, jeux antiques, ballet grec.

Les comptes rendus journalistiques de *L'Auto*, *La Culture physique* ou *Le Petit Parisien* soulignent le succès des démonstrations gymniques, permettant de développer harmonieusement le corps des jeunes pratiquantes sans se départir de la souplesse, de la grâce, et du charme qui caractérisent le « beau sexe ». La prévalence des mouvements d'ensemble rythmés dans le programme n'exclut pas pour autant quelques exercices d'application, notamment de la course à pied :

Autrefois nous avons remarqué que la méthode Duncan était une gymnastique d'attitude, et c'est du reste pour cela qu'on la critiquait. Le professeur Payssé a su y introduire avec beaucoup d'à propos « la course à pied », et de ce fait la méthode Duncan est devenue meilleure, sinon parfaite. La course à pied n'est-elle pas, à elle seule, une excellente gymnastique ?<sup>63</sup>

Le Docteur Dubois associe la course à pied à de la « gymnastique », sans considérer les aspects sportifs et compétitifs de la discipline. Le journaliste et athlète Léon Manaud renchérit :

Mais il y a peut-être encore mieux à faire. Peut-être arriverons-nous un jour à faire mettre en pratique une méthode encore moins monotone, une méthode laissant à chaque sujet plus d'initiative, lui procurant plus d'émulation, mais, pour l'instant, ne demandons pas l'impossible<sup>64</sup>.

D'abord conquis par l'exécution du programme gymnique agrémenté de course à pied, Manaud souligne également la monotonie des méthodes. Il glisse une référence implicite au sport sans utiliser le mot, avec les principes « d'émulation » ou « d'initiative » chers à Coubertin. Il s'empresse cependant de rappeler l'audace d'une telle suggestion, encore « impossible » à mettre en œuvre. La gymnastique offre davantage de certitudes, à l'instar de l'Union française

<sup>62</sup> Léon Manaud, « Une fête féminine sportive », *L'Auto*, n°4 873, 17 février 1914, p. 1.

<sup>63</sup> Dr Dubois, « La gymnastique féminine », *La culture physique*, n°221, 15 avril 1914, p. 7.

<sup>64</sup> Léon Manaud, « Le triomphe du sport féminin », *L'Auto*, n°4 879, 23 février 1914, p. 3.

des sociétés de gymnastiques féminines (UFSGF) fondée le 21 novembre 1912, et comptant 40 sociétés six mois après sa création<sup>65</sup>. Fémina-sport, et plus largement l'éducation physique féminine ne semble pas, pour l'heure, acquise aux sports.

*La bascule sportive de 1915, une pratique plus « attrayante »*

Il faut attendre fin avril 1915 et la création du club Académia pour que s'allume, après quelques mois de guerre, l'étincelle du sport féminin. À l'initiative de Gustave de Lafreté, journaliste et ancien athlète du Racing Club de France, cette nouvelle société se donne pour mission d'« encourager, par tous les moyens possibles, l'éducation sportive et la culture physique de la femme, de la jeune fille et de l'enfant, et de leur faciliter la pratique des sports »<sup>66</sup>. L'orientation sportive est clairement assumée dans la déclaration d'association au journal officiel, contrairement à Fémina-Sport, trois ans plus tôt. Pour autant, l'ambition de former par l'exercice physique des femmes fortes, capables d'assumer la maternité n'est pas écartée, bien au contraire. C'est ce que rappelle la duchesse d'Uzès lors de son premier discours en tant que présidente du club : « toutes les griseries du sport, [...], ne valent pas l'ivresse du mot “maman”, tombant sur le cœur d'une mère »<sup>67</sup>. Âgée de 68 ans, la duchesse d'Uzès restait jusqu'alors sur une conception aristocratique du sport et faisait partie des « femmes de sport » présentées par le baron de Vaux en 1885<sup>68</sup>. Dans son ouvrage de 1912 *Pour bien faire du sport*, elle vante les bienfaits de nombreux sports pour les femmes : marche ; gymnastique suédoise ; escrime ; natation ; bicyclette ; lawn-tennis ; golf ; hockey ; cricket ; croquet ; tir ; tir à l'arc ; diabolo ; gymkhanas ; automobile ; équitation ; chasse ; pêche ; aviron ; alpinisme ; camping ; aéronautique ; aviation ; patinage ; ski ; skeleton ; luge ; bobsleigh ; mais émet les plus grandes réserves à propos de la pratique assidue de la course à pied :

Pour la course à pied, depuis la marche des Midinettes, on a reconnu que ce n'était point là un sport qui s'accommodait de la grâce et du charme féminins. Cette course amusa beaucoup les Parisiens moins pour son côté sportif que pour son côté pittoresque. [...] Puis plus rien. Le caprice était passé. On ne reparla plus du sport pédestre pour les femmes<sup>69</sup>.

---

<sup>65</sup> Thierry, Terret, « Sport et genre (1870-1945) », dans Philippe Tétart (dir.), *Histoire du sport en France... op. cit.*, p. 360.

<sup>66</sup> *Journal officiel de la République française*, n°205, 31 juillet 1915, p. 5 268.

<sup>67</sup> « “Academia” est fondée », *Excelsior*, n°1 627, 30 avril 1915, p. 9.

<sup>68</sup> Baron de Vaux, *Les femmes de sport, op. cit.*, p. 91-95.

<sup>69</sup> M<sup>me</sup> La Duchesse d'Uzès, *Pour bien faire du sport*, Paris, Lafitte, collection Fémina-bibliothèque, 1912, p. 327-328. La course des Midinettes, organisée en octobre 1903, constitue une épreuve pionnière. Près de 2 500 jeunes ouvrières de la couture et de la mode ont parcouru les 12 kilomètres séparant Paris de Nanterre dans une « indescriptible cohue ». Il est alors certain que « le public n'a pas encore dans l'œil la silhouette de la femme faisant du sport ; les efforts des concurrentes étaient inconnus, et beaucoup semblèrent laides de gestes dont elles ne se servent pas rue de la Paix. » (« La marche des Midinettes », *L'Auto*, n°1 109, 26 octobre 1903, p. 3). Ce

Cette prise de position, trois ans seulement avant la création du club, laisse à penser que les sports athlétiques ne seraient pas mis à l'honneur dans les programmes d'Académia. Pourtant, dès la première réunion organisée sur le terrain du Club Français à la porte Brancion le 30 mai 1915, les sociétaires s'adonnent à 30 minutes de culture physique, se mesurent entre elles lors d'un 60 mètres suivi de deux séries de 300 mètres, s'exercent aux sauts, aux lancers, et terminent par une partie de basket-ball<sup>70</sup>. À la suite du succès de cette Première, le conseil d'Académia décide de systématiser l'organisation de réunions bi-hebdomadaires les jeudis et dimanches, suivant un programme identique. L'encadrement est assuré par des hommes, messieurs Montillier, Weber, Ayguis, mais également par quelques monitrices : mesdames Montillier, Drivet et Plain<sup>71</sup>. Le développement du club est rapide. Après deux mois d'existence, Gustave de Lafreté dénombre 264 adhérentes dans le rapport moral présenté lors du conseil d'Académia du 6 juillet<sup>72</sup>. Ce conseil est également l'occasion de mettre sur pied un critérium d'athlétisme prévu pour la fin du mois de juillet, avec des épreuves sportives variées : course à pied 60 mètres, natation 40 mètres, saut en largeur sans élan, lancer de la balle des deux mains, et grimper à la perche<sup>73</sup>. La remise d'un objet d'art comme prix à l'adhérente victorieuse rappelle les épreuves sportives masculines classiques de l'USFSA, bien que les distances de course restent inférieures. Le critérium d'athlétisme et les réunions bi-hebdomadaires qui se poursuivent tout l'été marquent selon Gustave de Lafreté « le début des sports athlétiques féminins en France »<sup>74</sup>. Le journaliste Georges Rozet, avec trois années de recul, reconnaît lui aussi le rôle décisif d'Académia dans la genèse de la course à pied féminine :

La guerre — parmi d'autres menues consolations — aura réellement fondé l'athlétisme féminin [...] C'est de mai 1915 seulement que date, grâce à notre confrère G. de Lafreté et à son Académia, le premier essai, pour les jeunes filles, d'athlétisme général : course à pied, sauts, lancement du poids, etc.<sup>75</sup>

En définitive, toute l'activité gymnique que déploie Fémina-sport depuis 1912 n'est pas considérée comme les prémices d'une pratique sportive féminine institutionnalisée. C'est à Académia que Rozet attribue l'étiquette de club pionnier.

---

spectacle éphémère n'a pas permis d'installer durablement la course à pied féminine dans le paysage sportif français.

<sup>70</sup> « Une Première à Académia », *L'Auto*, n°5 243, 31 mai 1915, p. 1. Parmi les sociétaires présentes lors de cette réunion, une certaine Violette Gourand-Morris, la « garçonne » de Victor Margueritte.

<sup>71</sup> « Les sports et la femme. "Académia" », *L'Auto*, n°5 248, 05 juin 1915, p. 2.

<sup>72</sup> « "Académia" », *Excelsior*, n°1 696, 08 juillet 1915, p. 11.

<sup>73</sup> « Les sports et la femme. "Académia" », *L'Auto*, n°5 281, 08 juillet 1915, p. 2.

<sup>74</sup> « Les sports et la femme. "Académia" », *L'Auto*, n°5 309, 05 août 1915, p. 1.

<sup>75</sup> Georges Rozet, « Et vous, mesdemoiselles !... », *L'Œuvre*, n°1 007, 25 juin 1918, p. 3.

Dans le sillage d'Académia, Fémina-sport opère sa mue sportive à partir de 1915. La concurrence entre les deux clubs explique en partie l'inflexion de Fémina-sport, proposant une palette d'activités plus attractives comme le basket-ball, la barette, ou le hockey, en complément de la gymnastique. Ces ajustements deviennent nécessaires au regard des aspirations de certaines adhérentes. La championne Suzanne Liébrard, d'abord licenciée à Fémina-sport, rejoint en 1915 Académia, attirée par les programmes du club : « Si passionnante que soit la pratique de la gymnastique, je sentis bien vite la nécessité d'y adjoindre son complément indispensable : les sports athlétiques »<sup>76</sup>. La sportivisation de Fémina-sport s'amorce initialement pour éviter ces désaffiliations, mais aussi grâce au volontarisme de la nouvelle présidente du club — Alice Milliat — qui accompagne cette mutation. Elle entend dès sa prise de fonction en 1915 « rénover des méthodes un peu surannées »<sup>77</sup>. Peu adepte des cours de gymnastique féminine dans les lycées français, ses nombreux voyages, notamment en Angleterre, en Amérique et dans les pays scandinaves avant la Première Guerre mondiale lui font découvrir l'intérêt d'une éducation sportive, plus attrayante<sup>78</sup>. Depuis lors, les programmes de Fémina-sport, relayés par le journal *L'Auto* à partir de juin 1916, ressemblent beaucoup à ceux d'Académia, enchaînant de la culture physique, des épreuves athlétiques, et une partie de basket-ball. À l'instar du critérium d'Académia, le critérium de Fémina-sport propose une série d'épreuves : 90 mètres, saut hauteur avec élan, saut longueur avec élan, grimper, et lancement du poids<sup>79</sup>. La nouveauté réside dans l'organisation d'épreuves interclubs, non plus strictement réservées aux adhérentes du club à l'initiative de la réunion, mais ouvertes à l'ensemble des sportives. Quelques timides essais se font jour à la fin de l'été 1916<sup>80</sup>. Plus ambitieux sont les interclubs du 03 juin 1917 qui rassemblent sur le stade Brancion 110 concurrentes, licenciées ou non dans un club, désirant se mesurer sur un 80 mètres, un 300 mètres, un 600 mètres par équipes de trois, une lutte à la corde, et un match de basket-ball<sup>81</sup>. Ces interclubs à l'initiative de Fémina-sport préparent progressivement le terrain pour organiser dans les meilleures conditions un premier championnat de France d'athlétisme féminin qui se tient les 14 et 15 juillet 1917 au stade Brancion. Les athlètes de Fémina-sport, Académia et En Avant se disputent la victoire sur dix épreuves, et établissent les premiers records de France.

---

<sup>76</sup> Suzanne Liébrard, « Comment je suis devenue athlète », *L'Auto*, n°6 393, 24 juillet 1918, p. 1.

<sup>77</sup> « Madame Alice Milliat ou le Sport et la Femme », *Les cahiers de la République des lettres, des sciences et des arts*, n°6, 15 mai 1927, p. 84.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 83-84. Cette analyse est reprise par Stéphane, Gachet, *Alice Milliat. Les vingt ans qui ont fondé le sport féminin*, La Crèche, Compagnie du livre, 2019, p. 22.

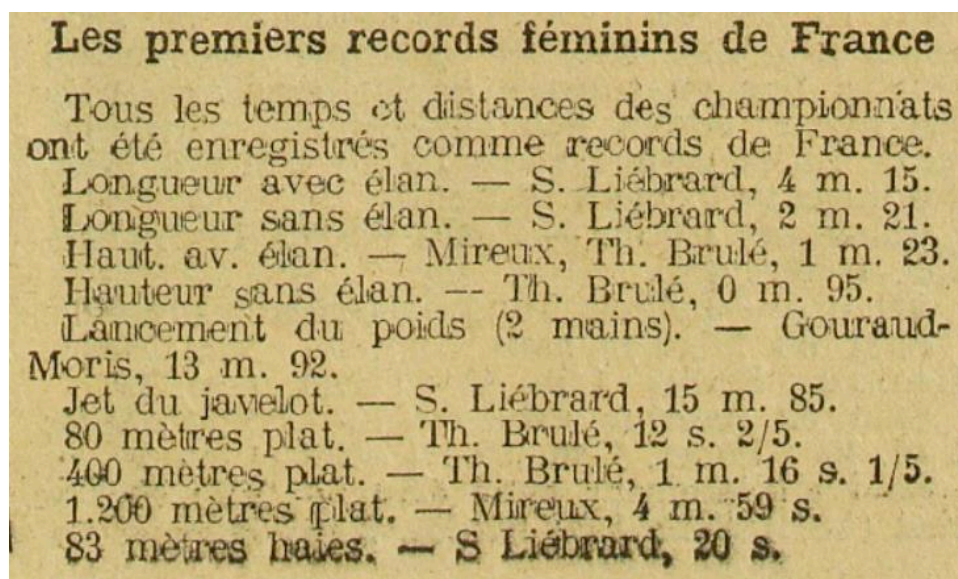
<sup>79</sup> « Concours athlétiques féminins », *L'Auto*, n°5 723, 22 septembre 1916, p. 2.

<sup>80</sup> « Education Physique », *L'Auto*, n°5 723, 22 septembre 1916, p. 2.

<sup>81</sup> « Interclubs féminins », *L'Auto*, n°5 977, 03 juin 1917, p. 2.



Figure 22 : Premiers records de France établis lors des championnats de France d'athlétisme féminin des 14 et 15 juillet 1917<sup>82</sup>



L'institutionnalisation du sport féminin s'accélère. Ces championnats de France précèdent de quelques semaines la création d'une Fédération des sociétés féminines sportives de France (FSFSF) dont le but est d'établir des règles uniformes, d'organiser les championnats, d'encourager la pratique féminine, de contrôler et d'enregistrer les performances réalisées<sup>83</sup>. Elle regroupe en quelques mois les clubs de Fémina-sport, En-Avant, Académia, l'Association féminine d'éducation physique et de sports, l'United Sportswomen Voltaire, et l'Association Sportive de la Seine.

#### *La mise en visibilité de l'effort athlétique féminin*

Le sport féminin à partir de 1917 acquiert une assise fédérale et gagne en visibilité dans un espace sportif encore très largement masculin. La FSFSF élabore un calendrier lisible à l'échelle nationale, sur le modèle de l'USFSA, et chapeaute désormais les initiatives locales, autrefois éparses. La presse écrite ainsi que les actualités filmées relaient les résultats des principales compétitions. Le premier extrait vidéo diffusé par le *Gaumont journal* date vraisemblablement de 1916, et présente le « concours annuel d'athlétisme féminin » organisé par Fémina-sport. Les épreuves de 100 mètres, 100 mètres haies, saut à la perche, cheval

<sup>82</sup> « Les premiers championnats de France féminins », *L'Auto*, n°6 020, 16 juillet 1917, p. 1.

<sup>83</sup> « Education physique féminine. Fédération Française des Sociétés Féminines de Sports Athlétiques », *L'Auto*, n°6 085, 19 septembre 1917, p. 2. L'association est officiellement déclarée au journal officiel le 17 janvier 1918. (*Journal officiel de la République française*, n°77, 19 mars 1918, p. 2 525).

« d’arsaut » accompagnent les mouvements de gymnastique aux barres parallèles<sup>84</sup>. Jusqu’en 1919, pas moins de six extraits vidéo du Gaumont journal ont pour thématique l’athlétisme féminin avec, entre autres, les images du premier cross-country interclubs féminin le 28 avril 1918 dans les bois de Saint-Cloud, ou les championnats de France d’athlétisme 1918 et 1919.

Tableau 3 : Actualités cinématographiques du journal Gaumont relatives à l’athlétisme féminin entre 1916 et 1919

<b>Journal</b>	<b>Cote</b>	<b>Date de diffusion</b>	<b>Durée</b>	<b>Carton introductif</b>
Gaumont journal	1642GJ00011	1916	1’13’’	« Le concours annuel d’athlétisme féminin comporte le 100m, le 100m haies, le saut à la perche, le cheval d’arsaut et les barres parallèles »
Gaumont journal	1737GJ00007	1917	1’44’’	« Au stade Brancion de Vanves (banlieue parisienne) fête gymnique féminine organisée par le journal “Fémina Sport” »
Gaumont journal	1828GJ00003	1918	2’13’’	« Les sports et la femme. Au stade Jean Bouin, championnats féminins d’athlétisme... »
Gaumont journal	1818GJ00004	1918	51’’	« Le 1 <sup>er</sup> cross country féminin organisé par la « Fédération des sociétés féminines sportives de France »
Gaumont journal	1831GJ00006	1918	2’26’’	« Au Stade Brancion se déroule une réunion d’athlétisme où la danse méthode Raymond Duncan, tient une grande place »

<sup>84</sup> « Fémina sport. Concours annuel de sports athlétiques », *Journal Gaumont*, Archives Gaumont-Pathé, 1642GJ00011, Muet, 1916, 1’13’’.

Gaumont journal	1930GJ00002	1919	1'12''	« Le championnat d'athlétisme féminin au Stade Jean Bouin. Le groupe Académia de l'Ecole Jeanne Ronsay. Le groupe Fémina Sports. »
--------------------	-------------	------	--------	--

Concomitamment à l'institutionnalisation de l'athlétisme féminin, sa soudaine médiatisation par les actualités filmées à partir de 1916-1917 s'inscrit dans une tendance plus large : l'importante inflation des images animées durant la Grande Guerre, à des fins d'information et de propagande<sup>85</sup>. Ces actualités filmées offrent aux spectateurs une représentation explicite, par l'image, de l'effort athlétique féminin jusqu'alors invisibilisé, et constituent plus largement un témoignage sur la vie et les loisirs à l'arrière. Les scènes de course qui s'enchaînent tout au long des séquences font ressortir l'aspect compétitif des épreuves. Les opérateurs se placent aux points stratégiques de la course pour en capturer les moments critiques, notamment à l'arrivée d'une course serrée ou le remplacement des athlètes dans le virage en demi-fond.

Figure 23 : épreuve des 1 000 mètres remportée par M<sup>me</sup> Cadies de Fémina sport aux championnats de France féminins<sup>86</sup>



Dans la mesure où la réception des actualités filmées dépasse largement le cercle restreint des « sportifs », et que les spectateurs peu avertis prennent les vues d'actualités comme un

<sup>85</sup> Laurent Veray, « Les représentations de la guerre dans les actualités françaises de 1914 à 1918 », *1895, revue d'histoire du cinéma*, n°17, 1994, p. 4.

<sup>86</sup> « Les sports et la femme. Au stade Jean Bouin, championnats féminins d'athlétisme... », *Journal Gaumont*, Archives Gaumont-Pathé, 1828GJ00003, Muet, 1918, 2'13''.

témoignage fidèle, impartial, authentique, « figuration analogique du réel »<sup>87</sup>, nous aurions pu attendre une forme d'euphémisation de l'effort physique au montage, soulignant davantage les à-côtés de la course. Or, les séquences filmées accompagnent au contraire les audaces des « Premières », valorisent les femmes sportives en pleine action, même lorsque cela peut susciter la polémique à l'instar des rencontres de football<sup>88</sup>.

Le processus de mise en visibilité des athlètes par les actualités cinématographiques permet d'identifier les premières championnes de course à pied. Il ne s'agit plus simplement de présenter une pratique de masse, indifférenciée, mais de mettre en avant certaines individualités de talent comme Thérèse Brulé de Fémina sport, quatre fois championne de France en 1917, ou de Suzanne Liébrard, cinq fois championne de France lors des seconds championnats de France en 1918<sup>89</sup>.

Figure 24 : Suzanne Liébrard, cinq fois championne de France en 1918<sup>90</sup>



---

<sup>87</sup> Laurent Veray, « Les représentation de la guerre... », art. cité, p. 6. Cette croyance en l'impartialité des images animées est largement entretenue par les journalistes et critiques de l'époque.

<sup>88</sup> « Paris : Fémina sport. Un match de football au stade Brancion », *Journal Gaumont*, Archives Gaumont-Pathé, 1744GJ00005, Muet, 1917, 45''.

<sup>89</sup> « Les seconds Championnats de France. Suzanne Liébrard cinq fois champion de France », *L'Auto*, n°6 377, 08 juillet 1918, p. 1.

<sup>90</sup> « Les sports et la femme. Au stade Jean Bouin, championnats féminins d'athlétisme... », *Journal Gaumont*, Archives Gaumont-Pathé, 1828GJ00003, Muet, 1918, 2'13''.

Cette dernière rédige en tant qu'athlète le premier récit autobiographique en Une de *L'Auto* le 24 juillet 1918<sup>91</sup>. Le titre de l'article — « Comment je suis devenue athlète » — rappelle une formule déjà largement utilisée pour présenter les impressions des vainqueurs de course ou des grands champions masculins. Louis Bouchard révélait pour *La Vie au grand air* « comment j'ai gagné le Cross international » en 1910, tandis que Jean Bouin livrait pour le même journal « les secrets de la course à pied » en 1914 avec pour premier chapitre « Comment je suis devenu coureur à pied »<sup>92</sup>. Autrefois réservés aux hommes, les récits d'expérience sportive s'éploient désormais sous la plume de quelques femmes d'exception<sup>93</sup>. Elles insistent tout à la fois sur les bénéfices en termes de santé et de beauté que peuvent tirer les femmes d'une pratique bien comprise sans spécialisation ni cabotinage, mais aussi sur le plaisir éprouvé en course, « la persévérance dans l'effort, la méthode rationnelle d'entraînement, la volonté de vaincre les difficultés »<sup>94</sup>. Ce discours prudent sans être frileux se rapproche finalement des conseils prodigués par leurs homologues masculins. Comme le rappelle Jeanne May, première responsable de la rubrique « Sports féminins » de *La Vie au grand air*, l'objectif de ces témoignages mettant en avant les athlètes d'exception est de démocratiser la pratique de la course à pied : « Les champions sont les apôtres qui font triompher leur religion : le sport. Une Suzanne Liébrard fait plus pour l'athlétisme que les conférences, les chroniques, les cours les plus remarquables, les plus convaincants. »<sup>95</sup>. Cette stratégie s'avère plutôt efficace si l'on prend en compte les chiffres des licenciées. La société Académia atteint la barre des 1 000 adhérentes en mai 1917<sup>96</sup>, puis 1 400 l'année suivante<sup>97</sup>. Au total, selon Jeanne May, 4 000 à 5 000 jeunes filles pratiquent le sport en France en 1920, dans plus de 80 sociétés affiliées ou non à la FSFSF<sup>98</sup>.

---

<sup>91</sup> Suzanne, Liébrard, « Comment je suis devenue athlète », art. cité, p. 1.

<sup>92</sup> Louis Bouchard, « Comment j'ai gagné le Cross International », *La Vie au grand air*, n°603, 09 avril 1910, p. 249 ; Jean Bouin, « Les secrets de la course à pied », *La vie au grand air*, n°806, 28 février 1914, p. 201-202.

<sup>93</sup> Cette dynamique se poursuit au début des années 1920 avec de nouveaux témoignages de Suzanne Liébrard dans *La Vie au grand air* (Suzanne Liébrard, « Les grandes enquêtes de la “vie au grand air”. Comment je suis venu au sport », *La Vie au grand air*, n°864, 15 avril 1921, p. 3) et *Fémina sport* (Suzanne, Liébrard, « Comment suis-je devenue athlète ? », 1921, archive Fémina sport citée par Natalie, Rosol, « “Le sport vers le féminisme”. L'engagement du milieu athlétique féminin français au temps de la FSFSF (1917-1936) », *STAPS*, n°66, 2004, p. 63-77), ainsi que de Suzanne Lenglen (Suzanne Lenglen, « Comment je suis devenue championne », *La Vie au grand air*, n°852, mars/avril 1920, p. 4).

<sup>94</sup> Suzanne Liébrard, « Comment je suis devenue athlète », art. cité, p. 1.

<sup>95</sup> Jeanne May, « Le stade “Fémina-sports” », *La Vie au grand air*, n°846, 15 septembre 1919, p. 44.

<sup>96</sup> « Le Sport et la Femme. La 1.000<sup>e</sup> “Académienne” », *L'Auto*, n°5 947, 04 mai 1917, p. 2.

<sup>97</sup> « Les Sports et la Femme », *L'Auto*, n°6 316, 08 mai 1918, p. 2.

<sup>98</sup> Jeanne May, « L'extension du sport féminin », *La Vie au grand air*, n°853, 20 mai 1920, p. 43.

## Thérèse Brulé<sup>99</sup>

Née le 19 décembre 1897 à Saint-Dié, Thérèse Brulé représente, avec Suzanne Liébrard, l'une des pionnières de la course à pied et du sport féminin en général.

Lors des premiers championnats de France organisés par la FSFSF les 14 et 15 juillet 1917 au stade Brancion, la sociétaire de Femisa-Sport se distingue en remportant 4 titres : Hauteur sans élan ; hauteur avec élan ; 80 mètres plat ; 400 mètres plat. Avec sa compagne de club Suzanne Liébrard, elles totalisent 8 titres au total.



Le 19 juin 1921 au stade Élisabeth, Thérèse Brulé participe aux épreuves de la « Française Sportive Idéale » organisées par la FSFSF, avec le concours du journal *La Vie au grand air*, créateur de l'évènement. Il s'agit d'une série d'épreuves athlétiques, d'exercices rythmiques, de « maintien et distinction ». Elle gagne le trophée devant M<sup>lle</sup> Kuzel et Liébrard, et remporte un « nécessaire de toilette ». Elle gagne aussi le « prix de bonne camaraderie » de Fémina-Sport en 1926, à l'occasion de la fête annuelle de la société sportive : « la médaille d'or de Fémina-Sports sera remise à Mme Herckelbout — ex-Mlle Thérèse Brulé — qui a rendu d'immenses [sic] services à la société et a fait preuve, depuis de longues années, du meilleur esprit de club, ainsi qu'à Mlle Lenoir, championne du 1.000 mètres ».

Athlète complète, elle pratique la course à pied, le cross-country, la rythmique, la danse, la marche, les sports collectifs comme le football, mais aussi le « hazéna », sport féminin national de Tchécoslovaquie, qui se joue avec les mains, sans brutalités ni violences. Sportive, Thérèse Brulé reste, aux yeux des journalistes, une femme. Ils soulignent régulièrement son mariage avec Raoul Albert Herckelbout, le 26 juin 1923, et sa maternité : « Thérèse Brulé, devenue Mme Herckelbout, était là avec ses deux petits enfants, prouvant éloquemment que l'exercice physique ne saurait nuire à la forme des mamans ».

Sa sœur, Jeanne Brulé, est elle aussi une sportive accomplie. Secrétaire générale de la FSFSF et de Fémina sport depuis sa création, elle s'engage pour la promotion du football et du rugby féminin. Elle reçoit en 1926, à l'occasion de la fête annuelle de Femina sport, la médaille d'or de *L'Auto*, après une enquête auprès des lecteurs sur « la dirigeante qui a le plus rendu services à la cause de l'EP et du sport

<sup>99</sup> Biographie réalisée à partir des documents suivants : Georges Martin, « Mademoiselle... jouez-vous au hazéna ? », *Le Petit journal*, n°21 675, 21 mai 1922, p. 2 ; « Sports féminins. — La fête de Femina-Sport », *Le Petit journal*, n°24 994, 22 juin 1931, p. 4 ; « Mlle Thérèse Brulé est la Française Sportive Idéale », *Le Petit journal*, n°21 340, 20 juin 1921, p. 2 ; Jacques Mortane, « Les manifestations de la Vie au grand air », *La Vie au grand air*, n°867, 15 juillet 1921, p. 21-25 ; « Allô ! Allô ! », *L'Auto*, 01 avril 1926, n°9 238, p. 1 ; « Femina sports au cours de sa fête annuelle décernera à J.Brulé la médaille d'or de "l'Auto" », *L'Auto*, n°9 241, 04 avril 1926, p. 1 ; Jeanne Brulé, « La femme peut jouer au football », *L'Auto*, n°6 987, 31 janvier 1920, p. 1 ; Archives départementales des Vosges, registre d'état civil, acte de naissance, 4E419/33-66176 (<https://recherche.archives.vosges.fr/ark:/50275/vta53c0f67bd6970/daogrp/0#id:1371668083?gallery=true&brightness=100.00&contrast=100.00&center=794.639,-1009.185&zoom=6&rotation=0.000>, consulté le 02 août 2022 à 12h19)

Photographie : Agence Rol, « Championnats de France féminins, Mlle Thérèse Brulé, saut », photographie de presse, n°59 986, négatif sur verre, 13 x 18 cm, 11 juillet 1920.

féminin ». Elle devient aussi professeure de culture physique, pour préparer les femmes aux sports en novembre 1927.

Thérèse Brulé décède le 10 juillet 1987 à Paris.

Le profil socio-économique des athlètes évolue également. En effet, les portraits que dresse Natalie Rosol montrent que le modèle de la « femme de sport », adepte des loisirs mondains, commence à être daté à la fin de la guerre : Thérèse Brulé est graveuse de musique ; Suzanne Liébrard travaille comme comptable ; d'autres athlètes exercent les métiers de secrétaire, vendeuse, brodeuse, sténodactylo, commerçante, ouvrière ; quelques-unes enfin, sont lycéennes ou étudiantes<sup>100</sup>. Tandis que Fémina sport s'adresse à un public modeste issu des « nouvelles classes urbaines », Académia préserve un recrutement social plus élitiste<sup>101</sup>. Ainsi, en l'espace de quatre ans, les sociétés de sports féminins recrutent de nombreuses adeptes de tout milieu social, gagnent en visibilité à travers les témoignages de championnes reconnues, développent une offre de pratique diversifiée en complément d'une gymnastique rébarbative.

### *La course à pied : une expérience de liberté*

L'essor de l'athlétisme et plus généralement du sport féminin entre 1914 et 1919 peut sembler paradoxal dans une France toute entière engagée dans un conflit mondial. Au demeurant, plusieurs hypothèses explicatives se dégagent. Françoise Thébaud dans ses travaux pionniers a bien montré toutes les nuances à apporter à la thèse de l'émancipation des femmes durant la Grande Guerre et dans les années 1920, mais souligne aussi que la guerre constitue une expérience de liberté et de responsabilité sans précédent pour les femmes<sup>102</sup>. Pour faire face à la mobilisation de 8 millions d'hommes, les embauches féminines se multiplient dans des secteurs traditionnellement masculins comme l'administration, les transports, ou l'industrie métallurgique<sup>103</sup>. Dans les campagnes, certaines femmes reprennent la direction des exploitations agricoles à la place de leur mari. De nouveaux espaces de liberté et de sociabilité

---

<sup>100</sup> Natalie Rosol, « "Le sport vers le féminisme"... », art. cité, p. 69. Interrogée par *L'Auto* sur la question du recrutement des sportives, notamment leur milieu social, Alice Milliat répond : « Nos sportives viennent de partout. Nous possédons plus de 30% d'étudiantes, lesquelles, vous l'admettez, sont intéressantes. Nous avons des institutrices, des ouvrières, des dactylos, des vendeuses et beaucoup de scolaires. » (« Une enquête chez nos sœurs les Sportives », *L'Auto*, n°8 762, 11 décembre 1924, p. 1).

<sup>101</sup> Florence Carpentier, « Alice Milliat et le premier "sport féminin" dans l'entre-deux-guerres », *20&21. Revue d'histoire*, n°142, 2019, p. 98.

<sup>102</sup> Françoise Thébaud, « La Grande Guerre. Le triomphe de la division sexuelle », dans Georges Duby, Michelle Perrot, *Histoire des femmes en occident*, t. 5 : *Le XX<sup>e</sup> siècle*, dirigé par Françoise Thébaud, Paris, Perrin, 2002 [1992], p. 105.

<sup>103</sup> Christine Bard, « Les effets de la Grande Guerre », *Les femmes dans la société française au 20<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 21.

se font jour à mesure que l'étau de la surveillance familiale se desserre<sup>104</sup>. L'expérience de vivre seule, de sortir seule sans l'aval des hommes s'avère propice aux loisirs entre femmes à l'instar des thés-tricots entre bourgeoises, des sorties au cinéma des jeunes ouvrières : « de nouvelles libertés féminines peut-être ? »<sup>105</sup>. Le milieu sportif très largement anémié se retrouve investi par les femmes, et la pratique en club peut constituer l'une des « nouvelles libertés féminines » dont parle Thébaud<sup>106</sup>. Cette dynamique qui s'exacerbe à la fin de la guerre, entre 1917 et 1919, est d'autant plus remarquable que la hausse des prix, les rationnements et les pénuries rendent la vie quotidienne particulièrement difficile<sup>107</sup>. Parallèlement, les évolutions du vêtement et de la mode depuis les années 1910 constituent une autre piste explicative du développement du sport féminin. Le travail des femmes durant la guerre requiert une totale liberté de mouvement, et condamne les rigides corsets de la Belle Époque<sup>108</sup>. Le vêtement féminin — simple et pratique — se démocratise. Chandails, gilets et autres pantalons, que certains moralistes perçoivent comme une « masculinisation » suspecte, garnissent désormais les garde-robes<sup>109</sup>. Le costume de sport s'inscrit également dans ce sillon avec une simplification de la coupe dès le début du 20<sup>e</sup> siècle, l'usage de tissus plus souples et davantage de sobriété<sup>110</sup>. Les sportives suivent une ligne de crête entre la nécessaire praticité des vêtements portés, et les exigences relatives au bon ton<sup>111</sup>. Face aux inquiétudes et hésitations, Gustave de Lafreté n'hésite pas à donner quelques conseils pour les adhérentes d'Académia :

Comme nous l'avons déjà indiqué, il n'y aura pas de costume uniforme à « Académia » : cependant, à titre d'indication, voici le costume le plus pratique pour la femme, en ce qui concerne la culture physique et les sports athlétiques : Blouse de lainage ou de toile, très large et fortement échancré au cou et aux épaules ; petite jupe très courte idem, retombant sur une culotte, genre culotte de bain de mer ; bas ; chaussures ; souliers découverts, ayant autant que possible une semelle caoutchoutée ou de corde (chaussures de tennis ou de bain de mer)<sup>112</sup>.

<sup>104</sup> Michelle Perrot, « Sur le front des sexes : un combat douteux », *Les femmes ou le silence de l'histoire*, Paris, Flammarion, 2020 [1998], p. 507.

<sup>105</sup> Françoise Thébaud, *Les femmes au temps de la guerre de 14*, Paris, Payot & Rivages, 2013 [1986], p. 270.

<sup>106</sup> Françoise Thébaud ne consacre pourtant dans son ouvrage qu'une demi-page aux sports en mentionnant l'existence d'un collège d'athlètes féminins à Deauville qui enseigne à partir de 1918 la méthode naturelle de Georges Hébert, tout en précisant que « les femmes ne pratiquent encore les sports que modérément » (*Ibid.*, p. 325).

<sup>107</sup> Christine Bard, « Les effets de la Grande Guerre », *Les femmes... op. cit.*, 2003, p. 29.

<sup>108</sup> Françoise Thébaud parle d'« une certaine libération du corps des femmes » (Françoise Thébaud, *Les femmes au temps de la guerre de 14... op. cit.*, p. 321).

<sup>109</sup> Christine Bard, *Une histoire politique du pantalon*, Paris, Seuil, 2010, p. 313-317.

<sup>110</sup> Sandrine Jamain-Samson, *Sport, genre et vêtement sportif : une histoire culturelle du paraître vestimentaire (Fin XIX<sup>e</sup> siècle – début des années 1970)*, Thèse de doctorat sous la direction de Thierry Terret, Université Claude Bernard, Lyon 1, 2008, p. 104.

<sup>111</sup> Suzanne Liébrard évoque cette double exigence dans les colonnes de *L'Auto* (Suzanne Liébrard, « Comment je suis devenue athlète », art. cité, p. 1).

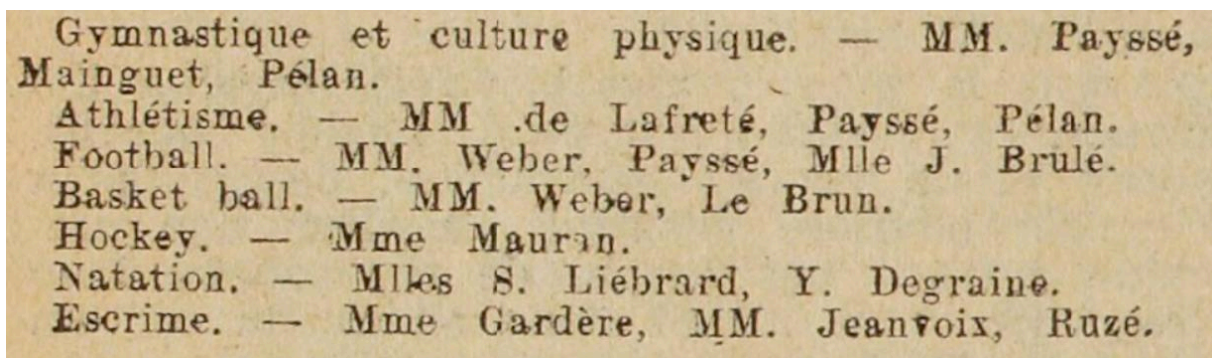
<sup>112</sup> Gustave de Lafreté, « Académia (Académie d'Education Physique et Sportive de la femme, de la jeune fille et de l'enfant) », *L'Auto*, n°5 217, 05 mai 1915, p. 1.



Dans la mesure où « l'histoire des vêtements sportifs semble aller de pair avec l'histoire de l'émancipation des femmes »<sup>113</sup>, les exigences de simplicité et de confort durant la guerre catalysent les évolutions du vêtement, et créent, avec le départ des hommes, les conditions favorables à la pratique sportive.

L'expérience de liberté que vivent certaines femmes en s'adonnant aux joies de la course à pied ne saurait néanmoins être le fruit ou l'expression d'un « féminisme sportif » revendicatif. Les sportives ont certes conscience « d'incarner l'image de femmes libres » en tant que pionnières, mais n'accompagnent en aucune façon leur pratique d'un militantisme politique<sup>114</sup>. En outre, les hommes ne sont nullement exclus des instances dirigeantes, bien au contraire. Le développement du sport féminin de 1912 jusqu'à l'accession d'Alice Milliat à la présidence de la FSFSF en 1919 s'opère avec et par les hommes. Des personnalités comme Gustave de Lafreté, Pierre Payssé, Paul Mainguet, Ern Weber, A.Pélan, dirigent ou participent activement à l'organisation des grands clubs de la capitale. Ils se retrouvent logiquement en charge des commissions sportives de la FSFSF dès 1918.

Figure 25 : Commissions sportives de la FSFSF en 1918<sup>115</sup>



Lorsque cette fédération sportive féminine est créée en 1917, la présidence est confiée à Raoul Baudet, chirurgien en chef des hôpitaux de Paris. La caution médicale qu'apporte Baudet rassure les quelques inquiets qui craignent la vulgarité des exhibitions féminines, les provocations garçonnières, et les dangers d'un effort trop violent :

La présence du docteur Raoul Baudet à la tête de la jeune fédération est une garantie que les dirigeants de la F.S.F.S.F. s'efforceront d'orienter le sport féminin dans le sens hygiénique plutôt que vers la compétition et la performance. Mais comme ils savent que rien n'est probant comme la compétition et la performance ils ne négligeront point ce moyen de propagande et tiendront aussi à

<sup>113</sup> Sandrine, Jamain-Samson, *Sport, genre... op. cit.*, p. 9.

<sup>114</sup> Natalie Rosol, « "Le sport vers le féminisme" »... art. cité, 2004, p. 69. Natalie Rosol a, sur ce point, une vision du féminisme sportif plus large que le simple engagement politique.

<sup>115</sup> « Le Sport et la Femme. Les projets de la Fédération », *L'Auto*, n°6 231, 12 février 1918, p. 2.

assurer l'uniformité des règles de jeu (football, basket-ball, hockey) et des règlements de courses et records, à organiser des championnats amateurs et à contrôler les records<sup>116</sup>.

La compétition sportive n'est possible que parce qu'elle est encadrée, contrôlée, et reste l'assaisonnement de l'exercice physique. Lors des fêtes dites « sportives » organisées par les clubs chaque semaine, le sport s'accompagne systématiquement de gymnastique rythmique, harmonique ou hellénique, comme pour compenser une audace. Entre conformité et transgression, cet alliage permet à la FSFSF d'être agréée par le Ministère de la Guerre en 1919, et de recevoir dans la foulée les premières subventions<sup>117</sup>. L'introduction du sport dans les réunions féminines, plus attrayant et divertissant, constitue une stratégie pour inciter à la pratique dans un contexte de forte concurrence entre les clubs naissants. Même si les finalités esthétiques, hygiéniques et gynécologiques demeurent, les femmes goûtent aux plaisirs de la course à pied durant la Grande Guerre.

---

<sup>116</sup> « Le Sport et la Femme. La Fédération Féminine », *L'Auto*, n°6 218, 30 janvier 1918, p. 2.

<sup>117</sup> « Historique », *La Femme sportive : organe officiel de la Fédération des Sociétés Féminines Sportives de France*, n°1, 01 mai 1921, p. 2.

## 2) « Au cantonnement », entre délassement et préparation du soldat

« [...] Le pou anglais est un athlète.  
Quand il vous trotte sur la tête  
On dirait qu'il fait du coursing,  
J'en ai vu trois sur mon nombril  
Qui s'entraînaient au "cross-country"  
En chantant le "God save the King" ! »<sup>118</sup>

La pratique de la course à pied entre 1914 et 1919 se poursuit à l'arrière, malgré les hostilités, mais se développe-t-elle également au front ? Répondre à cette question suppose au préalable quelques précisions terminologiques. François Cochet et Emmanuel Pénicaud insistent en effet sur le caractère polymorphe de ce que les combattants, journalistes et autres témoins de guerre nomment commodément « front », au singulier<sup>119</sup>. La portion de territoire dans laquelle les belligérants sont au contact varie considérablement d'une région à l'autre : moins de 100 mètres séparent les soldats dans l'Argonne contre 1 500 mètres au pied des monts de Champagne. L'évolution de la technologie guerrière avec l'aviation et l'artillerie lourde participe à distendre la notion de front, exposant soldats et civils au feu jusqu'à plusieurs dizaines de kilomètres des premières lignes. Ainsi, afin de mieux appréhender les différents fronts, la plupart des historiens distinguent trois zones spécifiques : la « ligne de feu » comprenant deux à trois lignes de défense successives, essentiellement des tranchées ; le « front-arrière » dans lequel s'installent les hommes en réserve, les batteries d'artillerie lourde, quelques unités du Génie et les états-majors régimentaires ; enfin « l'arrière-front », situé à plusieurs kilomètres derrière la ligne de feu où se côtoient les soldats au repos, les unités médicales, et les « administrateurs de la guerre »<sup>120</sup>. Avec l'enlisement du conflit et la guerre de position après la première bataille de la Marne, des « tours de service » s'instaurent pour la défense d'un secteur donné. Les bataillons d'un même régiment occupent successivement les premières lignes, la réserve dans les positions intermédiaires, et enfin les cantonnements à l'arrière-front, de manière cyclique. La durée de chaque séjour est comprise entre cinq et onze jours en moyenne, suivant les unités et l'activité du secteur, avant que la relève ne s'opère la nuit tombée<sup>121</sup>. Les soldats ne passent donc pas la majorité de leur temps sur la ligne de feu<sup>122</sup>.

<sup>118</sup> Joë Bridge, « On r'met ça », *La Baïonnette*, n°117, 27 septembre 1917, p. 612-613.

<sup>119</sup> François Cochet, Emmanuel Pénicaud, « Le soldat au front », dans Philippe Nivet, Coraline Coutant-Daydé, Mathieu Stoll (dir.), *Archives de la Grande Guerre. Des sources pour l'histoire*, Rennes, PUR, 2014, p. 167.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 168-169.

<sup>121</sup> Thierry Hardier, Jean-François Jagielski, *Oublier l'apocalypse ? Loisirs et distractions des combattants pendant la Grande Guerre*, Paris, Suger, 2014, p. 31.

<sup>122</sup> Prenant l'exemple du soldat Georges Leroy resté au 414<sup>e</sup> régiment d'infanterie durant toute la durée du conflit, Thierry Hardier et Jean-François Jagielski montrent que le temps passé en première ligne reste relativement modeste (15,8%). Ce soldat occupe la position de réserve à hauteur de 14% du temps, l'arrière front 19,9% du

Lorsque les combattants, journalistes ou historiens évoquent la pratique du sport ou de la course à pied « au front », il s'agit dans la plupart des cas de réunions se déroulant à l'arrière-front, dans les cantonnements, lors des périodes de repos.

#### a) Se détendre au retour de la « ligne de feu », malgré la fatigue

Lorsque les poilus sont relevés temporairement de l'enfer des tranchées et retournent au cantonnement, leur vie à l'arrière-front est loin d'être de tout repos. Dès leur arrivée, les premières heures sont consacrées à l'aménagement et l'installation des baraquements, maisons d'habitations, tentes, ou granges, selon le secteur. Dans les villages abandonnés, parfois détruits par les bombardements, les conditions d'hébergement ne sont pas meilleures qu'en première ligne. La paille humide fait office de lit où les hommes s'entassent, accueillant vermines, rats, puces et « totos »<sup>123</sup>. Sitôt installés et après avoir dormi quelques heures, l'hygiène corporelle devient la priorité de tous : douche, épouillage, rasage, blanchissage et séchage du linge. Le docteur Henri Chatinière, aide-major de 2<sup>e</sup> classe au 354<sup>e</sup> régiment d'infanterie (RI), rappelle cet impératif dans son ouvrage spécialement consacré à la santé du poilu en 1916<sup>124</sup>. La suite du séjour n'est guère plus reposante. Les manuels militaires de référence émanant du Grand Quartier Général (GQG) soulignent toute l'ambiguïté du « repos », au risque du malentendu avec les combattants : « Le soldat au repos doit jouir d'une large détente, voulue et ménagée par ses chefs. Mais il ne doit pas cesser un instant d'être un soldat »<sup>125</sup>. Les moyens utilisés pour rappeler aux hommes leur statut de soldat sont nombreux. Les chefs de section qui craignent l'ennui, le désœuvrement, l'alcoolisme, la désunion, l'indiscipline voire la mutinerie, soumettent les poilus à un ensemble d'exercices et de corvées très peu goûtées par ces derniers. Les revues, qui consistent à inspecter les hommes, leurs équipements, leurs armes et l'état général du cantonnement avec la menace de sanctions deviennent quasi quotidiennes. Les manœuvres, exercices de tir et marches collectives, dont le but est de recréer la cohésion

---

temps, le retrait du front de l'unité pour 26,2% du temps. Le reste du temps est passé dans les transports, l'infirmerie, les stages d'instruction et les permissions. (*Ibid.*, p. 374).

<sup>123</sup> Dans l'argot des poilus, les « totos » désignent les poux de corps et de tête. Le linguiste Lazare Sainéan dans son ouvrage *L'Argot des Tranchées* en relève une définition humoristique, extraite du journal de tranchées *Rigolboche* du 20 août 1915 : « **Totos** (latin Podiculi veslimenti), Animaux microscopiques dont chaque indigène entretient soigneusement sur lui quelques échantillons en guise d'amulettes sacrées » (Lazare Sainéan, *L'Argot des Tranchées d'après les lettres des Poilus et les Journaux du Front*, Paris, De Boccard, 1915, p. 114).

<sup>124</sup> « Au cantonnement de repos pour tous, et, bien entendu, aux tranchées également, pour les privilégiés, l'hygiène reprend ses droits. Le plus urgent, dès l'arrivée, est de dépouiller le linge et les effets, mouillés par la pluie ou la transpiration, de les étendre afin qu'ils sèchent [...] » (Henri Chatinière, *Pour sa santé. Ce qu'un poilu doit savoir*, Paris, Charles-Lavauzelle, 1916, p. 33).

<sup>125</sup> Grand Quartier Général [3e Bureau], *Manuel du Chef de section d'infanterie*, Paris, Imprimerie nationale, 1916, p. 335.

nécessaire en vue des combats, complètent l'arsenal disciplinaire<sup>126</sup>. Les carnets et correspondances de guerre rendent compte de ces programmes particulièrement chargés, ne laissant aucun répit aux belligérants. Ainsi, le caporal Jean Veber, engagé volontaire à 50 ans, décrit à de nombreuses reprises l'épuisement physique dû aux marches quotidiennes, comprises entre 10 et 20 kilomètres<sup>127</sup>. Même les soldats plus jeunes partagent cette expérience fatigante, parfois douloureuse à l'instar d'Eugène Lasbleis, de la classe 1916<sup>128</sup>. Ce jeune sergent du 6<sup>e</sup> régiment du Génie fait part de son agacement à ses parents dans une lettre du 9 avril 1916, lorsqu'il apprend l'organisation de longues marches les jours à venir, à proximité de Compiègne : « Nous allons faire des marches d'épreuve le 12, 13, 14, et 15 avril, c'est-à-dire 4 jours de crèverie ! Nous devons faire paraît-il 120 km !! Gare aux pieds ! »<sup>129</sup>. Le lieutenant Henri Sentilhes, tout juste admis à l'école militaire de Saint-cyr et envoyé au front en février 1915 à 19 ans, ne peut s'empêcher lui aussi de commenter l'emploi du temps harassant au cantonnement, malgré son attachement à l'uniforme et son respect pour la hiérarchie :

19 juillet 1915 : Nous voilà de nouveau en 1<sup>re</sup> ligne où, ce qui ne vous étonnera pas, nous avons beaucoup plus de loisirs qu'au repos à C. Si je vous racontais en effet en détail notre emploi du temps à C., verriez à quel point un commandant aussi méticuleux sur le front qu'à la caserne peut embêter de malheureux poilus. Ainsi le 1<sup>er</sup> jour, à peine arrivés, alors qu'on avait à peine eu le temps d'organiser le cantonnement, revue du cantonnement par le colonel Cdt la Brigade, qui ne trouvant pas tout très propre, prescrit deux revues pour le lendemain ! Le lendemain, 14 juillet, il faut se lever à 5h du matin pour faire une marche jusqu'à 10h ! Le 15 juillet, la Cie étant de jour au cantonnement, il faut se lever de bonne heure pour voir si tout est propre et... impossible de quitter le cantonnement. Le 16, exercice à 7h du matin ; enfin, le 17, grande revue du Général à 7h du matin, revue pour laquelle il faut se lever à 5h !<sup>130</sup>

Dans cette lettre destinée aux parents d'Henri Sentilhes, la mise en perspective des travaux incessants au cantonnement avec les premières lignes qui offriraient davantage de « loisirs » peut paraître surprenante, mais ce sentiment est partagé par de nombreux poilus en proie à la fatigue. Maurice Bedel, au repos à Taillefontaine en février 1915, ira jusqu'à regretter les tranchées, affirmant de manière un peu provocante : « Vive la liberté dans les tranchées ! »<sup>131</sup>.

---

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 334.

<sup>127</sup> Jean Veber, *J'y étais ! un peintre dans la Grande Guerre*, Triel-sur-Seine, Italiques, 2005, p. 77, 81 [mardi 22 décembre 1914 ; mardi 29 décembre 1914].

<sup>128</sup> Depuis la loi Barthou du 7 août 1913 dite « des trois ans », le recensement des appelés s'effectue à 19 ans, abaissant l'âge potentiel d'incorporation à 20 ans (et non plus 21 ans). Les classes de recrutement désignent l'ensemble des hommes ayant atteint 20 ans et qui sont donc susceptibles d'être mobilisés. La « classe 1916 » d'Eugène Lasbleis désigne donc l'ensemble des hommes ayant eu 20 ans en 1916.

<sup>129</sup> Agnès Guillaume, Thierry Hardier, André Lasbleis (dir.), *Les lettres de guerre du sergent Eugène Lasbleis (1915-1918)*, Senones, Edhisto, 2015, p. 75, [lettre du dimanche 9 avril 1916].

<sup>130</sup> Henri Sentilhes, *Lieutenant à 19 ans dans les tranchées. Henri Sentilhes – Lettres à ses parents (1915-1916)*, Rouen, Point de vues, 2013, p. 176, [lettre du 19 juillet 1915].

<sup>131</sup> Maurice Bedel, *Journal de guerre 1914-1918*, Paris, Tallandier, 2013, p. 230, [12-13 février 1915, au cantonnement de Taillefontaine]. La vision qu'ont les poilus sur le cantonnement mérite néanmoins quelques

Au regard de ces témoignages, la vie au cantonnement ne semble pas propice aux loisirs, et encore moins aux activités physiques comme la course à pied.

Paradoxalement, malgré les corvées, les marches et les revues, les poilus s'ennuient aussi dans les cantonnements<sup>132</sup>. Pour pallier le cafard, un certain nombre de loisirs collectifs se font jour. Le théâtre, le cinéma et les revues<sup>133</sup> constituent les principaux ferments d'une « sociabilité distractive encadrée », encouragée voire organisée par la hiérarchie<sup>134</sup>. En marge de ces espaces de distraction avalisés par les gradés, l'artisanat de tranchées, les jeux de cartes, de dés, de hasard, agrémentés de paris relèvent d'une sociabilité plus spontanée, improvisée. Les membres de ces groupes « autoconstitués » et « électifs » se trouvent unis par un lien qui, au-delà des affinités, prend racine dans une appartenance à un milieu social, professionnel, un statut militaire, ou une origine géographique en commun<sup>135</sup>. Les classes populaires ne sont nullement exclus de ces pratiques de loisirs, jusqu'alors l'apanage des classes « oisives », les représentants les plus aisés de la société<sup>136</sup>. Ces distractions collectives ont pour fonction non seulement de renforcer la camaraderie, mais aussi de structurer le temps de guerre en marquant la distinction entre les périodes de combat et les périodes « creuses » de repos, et ainsi ne plus percevoir le conflit « comme un enfer perpétuel »<sup>137</sup>.

---

nuances. Si Maurice Bedel regrette la « liberté » des tranchées lorsqu'il est au cantonnement le 13 février 1915, il savourait pourtant deux semaines plus tôt le repos et la « liberté » à Courtieux après avoir passé 45 jours en première ligne : « [...] Quel repos ! Moral surtout. C'est merveilleux. Nous sommes comme des enfants en vacances. La guerre nous apparaît soudain comme une chose lointaine. Nous allons nous promener, pendant que le loup-gris n'y est pas, dans les bois des environs. Là, les arbres sont intacts, les primevères fleurissent, les noisetiers agitent au vent leurs petites chenilles vertes. [...] Banalités qui sont pour nous de magiques nouveautés. Respirer ! Ah ! Respirer librement. Quelle joie doit donc être celle du prisonnier libéré ! » (*Ibid.*, p. 219, [27 janvier 1915 à Courtieux]). Finalement les conditions de vie en première ligne et au cantonnement sont particulièrement difficiles, au point de faire regretter les tranchées au cantonnement, et le cantonnement aux tranchées.

<sup>132</sup> La plupart des soldats dans leurs carnets évoquent le temps « à tuer », l'ennui et le cafard. Les lettres de René Demeurisse écrites à son père sont, à ce titre, particulièrement édifiantes (René Demeurisse, *Peintre dans les tranchées. Croquis et lettres (1914-1918)*, Paris, Imago, 2016).

<sup>133</sup> Le terme « revue » doit être ici entendu non pas comme l'inspection des troupes, mais comme un genre théâtral satirique, associant musique, danse et scènes comiques.

<sup>134</sup> Thierry Hardier, Jean-François Jagielski, *Oublier l'apocalypse ?... op. cit.*, p. 85-105.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 295.

<sup>136</sup> Nicolas Mariot, « Repos du guerrier et loisirs populaires : que nous disent de la culture de guerre les pratiques culturelles des poilus ? », dans Philippe Poirrier (dir.), *La Grande Guerre. Une histoire culturelle*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2015, p. 46.

<sup>137</sup> Alexandre Lafon, *La camaraderie au front 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 2014, p. 267.

Tableau 4 : Classification des loisirs du poilu selon Alexandre Lafon<sup>138</sup>

Loisirs culturels	Loisirs de détente	Loisirs de nature
Lecture	Sport	Chasse
Ecriture	Jeux de cartes	Pêche
Cinéma		
Théâtre		
Photographie		

La pratique des sports n'est pas absente des cantonnements et constitue selon la classification d'Alexandre Lafon l'un des principaux loisirs de détente pour les poilus<sup>139</sup>. Les travaux de Thierry Hardier et Jean-François Jagielski font également état d'une pratique sportive assez largement répandue à l'échelle des régiments ou des divisions<sup>140</sup>. L'historien du sport de guerre Paul Dietschy invite quant à lui à la prudence, dépeignant une pratique « précaire », « fugace », réservée à « une sorte franc-maçonnerie restreinte »<sup>141</sup>. Dans la quinzaine de carnets et lettres de soldats de notre corpus, il est systématiquement fait mention de sport, de façon plus ou moins développée<sup>142</sup>. Il est en effet logique de retrouver davantage d'occurrences au sein des carnets d'André Bach ou de José Germain, tous deux sportsmen avant la guerre<sup>143</sup>. Sur le plan quantitatif, l'analyse systématique du quotidien *L'Auto* entre août 1914 et décembre 1918 nous permet d'inventorier 138 fêtes, réunions, compétitions sportives comprenant une ou plusieurs épreuves de course à pied, se déroulant au dépôt, au cantonnement ou près du front<sup>144</sup>. Ce chiffre déjà conséquent sous-estime assez largement l'importance du sport de guerre. La plupart des réunions passent sous les radars du quotidien dans la mesure où les sportsmen ne communiquent que rarement les résultats à la presse<sup>145</sup>. De plus, certains régiments organisent des

<sup>138</sup> *Ibid.*

<sup>139</sup> « Un grand nombre d'indices laissent à penser en effet que la pratique sportive était très répandue. [...] les sources directes ne sont pas avares d'indices dans ce domaine » (*Ibid.*).

<sup>140</sup> Thierry Hardier, Jean-François Jagielski, *Oublier l'apocalypse ?... op. cit.*, p. 312-326.

<sup>141</sup> Paul Dietschy, *Le sport et la Grande Guerre...*, *op. cit.*, p. 235-236.

<sup>142</sup> L'évocation des loisirs et des sports dans les lettres de poilus ne semble pas être soumise à la censure du Grand Quartier Général dans la mesure où elle permet de suggérer des conditions de vie « acceptables » et d'entretenir le moral des familles à l'arrière. Les soldats cherchent aussi très souvent à rassurer leurs familles, soit en omettant certains détails sordides, soit en mentionnant régulièrement les activités et loisirs rappelant leur identité civile.

<sup>143</sup> André Bach, *Carnets de guerre (4 août 1914-30 décembre 1916). Vie et mort d'un patriote de la Grande Guerre à Buchenwald*, Pau, Cairn, 2013 ; José Germain, *Notre Guerre*, Paris, La Renaissance du livre, 1918.

<sup>144</sup> Voir le tableau détaillé dans l'Annexe n°4.

<sup>145</sup> Même les groupes sportifs qui communiquent régulièrement les résultats au journal *L'Auto* ne rendent pas compte de la totalité des réunions organisées. Par exemple, le Groupe Sportif du Parc d'Artillerie du 2<sup>e</sup> corps d'armée colonial organise, selon un article d'Edmond Davin, près de 54 compétitions entre la création du groupe

entraînements sportifs réguliers qui ne figurent pas dans notre inventaire, à l'instar du 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie légère<sup>146</sup>, ou encore du Groupe Sportif du Parc d'Artillerie (GSPA) du 2<sup>e</sup> corps d'armée colonial, avec ses « séances quotidiennes d'entraînement » en course à pied<sup>147</sup>. En définitive, les allusions régulières sur l'ensemble des carnets dépouillés ainsi qu'au sein du journal *L'Auto* laissent à penser que la plupart des poilus, quelle que soit leur condition, ont pu pratiquer ou au moins assister à une réunion sportive durant la guerre.

## b) Fêtes sportives, joies du poilu

Il serait difficile de décrire une compétition sportive « type » au cantonnement, tant les conditions de pratique s'avèrent variables d'un secteur à l'autre. Néanmoins, certains éléments saillants autorisent quelques hypothèses quant au registre de sensibilités privilégié. Le caractère festif est souvent mis en avant dans la présentation journalistique des réunions, mêlant activités sportives, jeux, parfois agrémentés de musique, concerts, ou pièces de théâtre. Les épreuves de course à pied sont nombreuses, allant du sprint au demi-fond. Les courses de fond, au-delà de 5 000 mètres ne sont que rarement disputées, au regard sans doute de la grande fatigue physique des combattants<sup>148</sup>. En plus des disciplines athlétiques classiques, les relais, cross-countries, course à « handicap » prennent place aux côtés d'épreuves plus folkloriques : courses en sac, courses aux pommes de terre, courses à cloche-pied, courses sur les mains, etc. Lors d'une fête sportive, les courses et concours athlétiques se terminent la plupart du temps par une rencontre de football-association inter-bataillon, inter-régiments, voire interalliés<sup>149</sup>. D'autres sports sont plus rarement mis à l'honneur comme le football-rugby, le hockey, la boxe anglaise, l'équitation, le ski ou la luge en hiver, complétés par quelques mouvements de gymnastique suédoise ou hébertiste :

Au 171<sup>e</sup> d'infanterie. Chaque compagnie possède son équipe de cross country, bon nombre de footballeurs d'association ou de rugby et, chaque dimanche, a lieu une véritable fête sportive à laquelle le lieutenant-colonel commandant le régiment convie la musique en même temps que tous les sportifs : officiers et troupe. Un de ces derniers dimanches, passé au cantonnement de C..., fut particulièrement intéressant : Cross country de 8 kilom. Auquel participèrent des équipes de toutes

---

sportif le 14 juillet 1917 et septembre 1918 (Edmond Davin, « Le Groupe Sportif du Parc d'Artillerie », *L'Auto*, n°6 449, 18 septembre 1918, p. 3). Or, la lecture attentive du journal ne nous a permis d'en recenser que 12.

<sup>146</sup> « Le sport aux armées », *L'Auto*, n°6 013, 09 juillet 1917, p. 2.

<sup>147</sup> « Le sport aux armées », *L'Auto*, n°6 221, 02 février 1918, p. 2.

<sup>148</sup> Néanmoins, quelques épreuves de cross-country vont au-delà de cette distance.

<sup>149</sup> Ces rencontres entre français, anglais, italiens, et américains à la fin de la guerre participent d'une diffusion de la culture sportive au sein des populations locales du nord de la France, qui assistent parfois aux rencontres (Arnaud Waquet, Thierry Terret, « Ballons ronds, *Tommiés* et tranchées : l'impact de la présence britannique dans la diffusion du football-association au sein des villes de garnison de la Somme et du Pas-de-Calais (1915-1918), *Modern & Contemporary France*, vol. 14, n°4, 2006, p. 449-464).



les compagnies du régiment. Matches de football association et de rugby. La journée fut pleinement réussie et presque tous les officiers du régiment encouragèrent les concurrents. [...] <sup>150</sup>

Le format de cette fête sportive au 171<sup>e</sup> RI, comme de nombreuses autres réunions au front, rappelle les rencontres d'avant-guerre. Un calendrier est mis sur pied avec, au programme, des compétitions hebdomadaires le dimanche entre les équipes représentants les compagnies, et des prix remis aux vainqueurs par les officiers. Ces repères rassurent les soldats qui retrouvent une identité civile par un loisir familial, et oublient le temps d'une fête les affres de la guerre. Les soldats mettent en avant la spécificité du temps sportif, comme une parenthèse salutaire : « nous sommes à l'écart de tout [...] Puis un coup de sifflet, chacun reprend son fusil, son sac, tout reprend l'aspect guerrier » <sup>151</sup>. Le soldat Thierry Dupin ajoute en décembre 1916 : « Nous profitons du bienfait du repos qui nous est octroyé en nous divertissant au jeu de football et promenades dans les bois environnants. Ici, nous sommes loin du bruit » <sup>152</sup>. Le repos de l'esprit se conjugue aux jouissances du mouvement corporel, comme une « résurrection » <sup>153</sup>. Le peintre René Demeurisse, incorporé au 355<sup>e</sup> RI, insiste sur ce point : « Aujourd'hui exercice, heureuse fatigue qui me libère de tout effort de réflexion. Je suis dans un agréable état, un joyeux animal » <sup>154</sup>. La recherche de délassement et de plaisirs immédiats dans l'effort partagé surpasse les velléités de victoire <sup>155</sup>. Des classements sont certes établis entre les athlètes, mais relèvent davantage du symbole tandis que les records n'ont plus d'importance. Certains cantonnements, de par leur localisation géographique à plusieurs kilomètres des lignes, autorisent cette parenthèse nécessaire aux soldats qui goûtent aux joies de l'effort athlétique. D'autres, en revanche, n'offrent aux poilus qu'un isolement très relatif tant les premières lignes restent proches. Le sifflement des obus ne semble pourtant pas rédhibitoire pour organiser des rencontres sportives. Au 303<sup>e</sup> RI, le sergent Durand organise un cross-country pour fêter la nouvelle année 1915, « à une portée de fusil des tranchées allemandes » <sup>156</sup>. Les soldats du 5<sup>e</sup>

---

<sup>150</sup> « Le sport aux armées », *L'Auto*, n°5 910, 28 mars 1917, p. 2.

<sup>151</sup> Jean Veber, *J'y étais !... op. cit.*, 2005, p. 133, 139 [lundi 28 juin 1915 ; mercredi 21 juillet 1915].

<sup>152</sup> Thierry Dupin, *1914-1918 : le journal du soldat Jean Dupin. Mes carnets de guerre*, Paris, Publibook, 2014, p. 70 [9 décembre 1916].

<sup>153</sup> André Bach, *Carnets de guerre... op. cit.*, 2013, p. 130 [11 avril 1915].

<sup>154</sup> René Demeurisse, *Peintre dans les tranchées... op. cit.*, 2016, p. 153 [lettre du 1<sup>er</sup> avril au 28 mai 1917].

<sup>155</sup> Plus rarement, les soldats peuvent aussi espérer profiter d'une blessure sportive pour ne pas réintégrer les premières lignes, à l'instar du médecin Louis Mauffrais : « Je retrouve le 2<sup>e</sup> bataillon à Vanault-les-Dames. Parades, Laguens et Raulic sont là, euphoriques. — On t'attendait avec impatience, annoncent-ils. Demain, on fait un match de foot contre les mitrailleurs. Ce match, nous le jouons avec une frénésie inouïe, mais pas pour les motifs qu'on croit. Chacun se dit : "Si au moins je pouvais me casser une patte !" Mais personne ne se casse rien, et nos seules blessures sont des courbatures qui nous obligent à rester allongés pendant une journée » (Louis Mauffrais, *J'étais médecin dans les tranchées. 2 août 1914 – 14 juillet 1919*, Paris, Pocket, p. 222 [7 mars 1916]).

<sup>156</sup> Georges Rozet, « Les sports au front », *Lectures pour tous*, 01 janvier 1917, p. 432. Ce cross-country est également décrit dans le journal *L'Auto* : Alphonse Steinès, « Un cross sous les obus », *L'Auto*, n°5 107, 07 janvier 1915, p. 1.

régiment d'artillerie de forteresse ne délaissent pas non plus les réunions athlétiques dans leur cantonnement à proximité de Verdun, « quoique très près des Allemands »<sup>157</sup>. Le collaborateur du journal *L'Auto* F. Mercier résume la situation ainsi : « Ni la proximité des Boches ni l'arrivage toujours possible des marmites ne viennent troubler les réunions athlétiques de nos soldats »<sup>158</sup>.

La course à pied est susceptible de se développer dans la plupart des cantonnements ou dépôts, mais certaines conditions favorables prédisposent davantage à l'enthousiasme sportif. La pratique en extérieur suppose des conditions météorologiques clémentes afin d'éviter les sols gelés ou boueux. Ainsi, 72% des compétitions rapportées par *L'Auto* se déroulent entre avril et septembre<sup>159</sup>. La présence d'officiers sportifs ou, a minima, sensibles aux choses du sport, facilite grandement l'organisation des réunions<sup>160</sup>. D'une manière générale, ce sont les sportifs d'avant-guerre qui tentent d'insuffler une dynamique. Le champion de France professionnel de cross-country Jean Vermeulen, affecté au 36<sup>e</sup> RI, continue à s'entraîner au camp de Potigny dans le Calvados, « entraînement qu'il peut pratiquer deux fois par semaine, grâce à la bienveillante attention de chefs sportifs »<sup>161</sup>.

---

<sup>157</sup> « Sur le front », *L'Auto*, n°5 108, 08 janvier 1915, p. 2.

<sup>158</sup> F. Mercier, « Course à pied et concours athlétique (Sur le front) », *L'Auto*, n°5 128, 05 février 1915, p. 2.

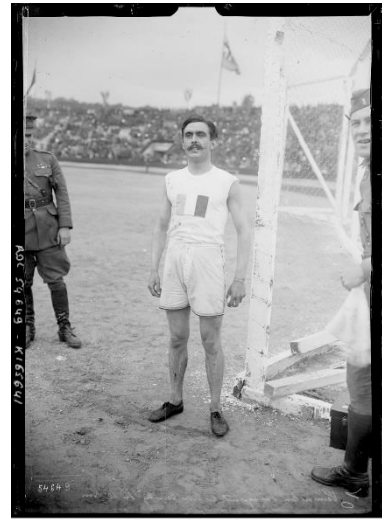
<sup>159</sup> 100 réunions sur 138 (voir l'Annexe n°4).

<sup>160</sup> De nombreuses réunions sportives sont organisées par les officiers : « [...] Albert quitta son poste de vagemestre et pria qu'on le mît à l'entraînement. J'étais justement le directeur du peloton à entraîner. Il me fut adjoint. Au lieu d'imposer à nos « fatigués » les fastidieux exercices prescrits, nous les promenions dans la souriante campagne environnante ou les faisons jouer au football. [...] » (José Germain, *Notre Guerre*, Paris, La Renaissance du livre, 1918, p. 8).

<sup>161</sup> « Quatre contre un : J. Vermeulen », *L'Auto*, n°5 238, 26 mai 1915, p. 1.

## Jean Vermeulen<sup>162</sup>

Né le 22 juillet 1895 à Croix, entre Tourcoing, Roubaix et Lille, Jean Vermeulen intègre tout jeune un club professionnel de course à pied, comme ses frères. 1m68 pour 66 kilogrammes, Vermeulen est un petit gabarit au style saccadé et volontaire. En 1911, le sociétaire de l'Union Athlétique de Paris arrive 3<sup>e</sup> des championnats de France professionnel de cross-country. En 1913, il remporte la championnat de France et International de cross-country professionnel, devant Willie Kolehmainen (le frère aîné d'Hannes Kolehmainen, vainqueur de Bouin aux JO 1912) et Hans Holmer. En 1914, il devient champion du monde professionnel de cross-country. Pendant la guerre, Vermeulen est affecté au 36<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Caen et il fait ses classes au camp de Potigny (Calvados). En mai 1916, il reçoit 17 éclats d'obus devant le fort de Douaumont, dont un qui lui coupe l'artère du bras droit. Après de longs mois d'hôpital, il recommence à courir malgré son infirmité au bras.



Intégré chez les amateurs, il bat en 1918 le record de France des 3000 mètres en 8'49''3/5, détenu par Jean Bouin. Lors des olympiades militaires à Pershing en 1919, il est le seul français à inscrire son nom au palmarès, en remportant deux épreuves : le cross-country et le marathon (aménagé à 16 kilomètres). Il gagne aussi en 1919 le prix Lemonnier, et le National de cross-country. En 1920, Vermeulen redevient professionnel, après avoir été transitoirement amateur... puis redevient finalement amateur en 1923, où il réussit l'exploit de remporter coup sur coup 3 courses classiques du calendrier : le Lemonnier, le cross de *L'Auto*, et l'Ayçaguer à Lyon.

En 1930, il publie un opuscule d'entraînement, dans un format classique, avec des chapitres consacrés aux conseils aux jeunes, à la prudence lors de l'effort, sans excès, à l'alimentation frugale, aux indications techniques, tactiques, aux récits d'expérience sur ses courses, aux massages, à l'équipement. Il insiste sur l'impression de bien-être à l'effort, visible sur le visage des athlètes : « Tenez, rentrons dans ce groupe qui passe... remarquez-vous que ceux-ci ne donnent pas l'impression de peiner malgré les kilomètres déjà parcourus, tandis que ceux-là, le visage contracté, la tête dans les épaules, semblent être à la corvée. Tenez pour certain que ces derniers fatiguent et qu'ils se claqueront au lieu de ressentir cette impression de bien-être qui doit toujours suivre la séance d'entraînement ».

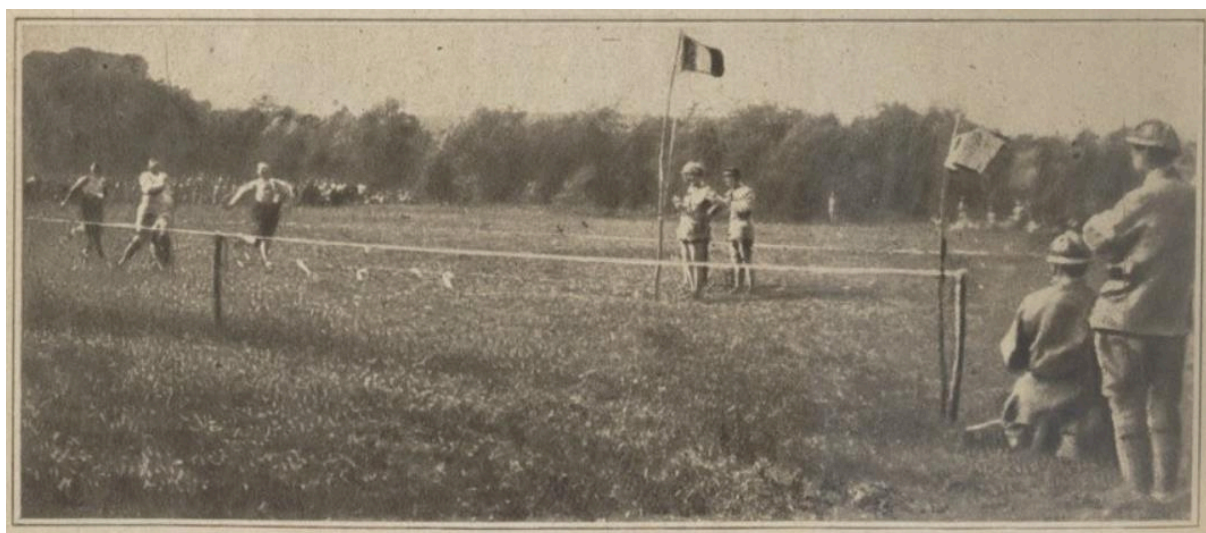
Contemporain de Bouin, il n'eut jamais l'occasion de le rencontrer sur le stade, en sa qualité de professionnel : « Jean Bouin m'était-il supérieur ou bien étais-je de taille à le battre ? On ne le saura jamais. Et pourtant la confrontation était possible. Oui, mais j'étais un vil professionnel, un professionnel qui pourtant croit avoir apporté sa modeste part au sport de la course à pied ».

Il meurt le 18 décembre 1958, à Lacroix-Saint-Ouen.

<sup>162</sup> Biographie réalisée à partir des documents suivants : Gabriel Hanot, « L'Homme sportif du jour : Jean Vermeulen », *Le Miroir des sports*, n°474, 18 janvier 1923, p. 44 ; Jean Vermeulen, *La course à pied. Cross et fond*. Paris, Nilsson, 1930 ; Gaston Bénac, *Champions dans la coulisse*, Paris Actualité sportive, 1944, p. 89-90 ; Photographie : Agence Rol, « Vermeulen, vainqueur du cross-country des 10 km [Jeux interalliés, 30-6-19, stade Pershing] », photographie de presse, n°54 649, négatif sur verre, 18 x 13 cm, 30 juin 1919.

Lorsque plusieurs poilus d'un même régiment se prêtent au jeu, il n'est pas rare de voir se constituer une association sportive. Vermeulen parvient par exemple à motiver en 1915 près de 90 athlètes au sein du Groupe Sportif des Poilus de la classe 1916 du 36<sup>e</sup> d'infanterie<sup>163</sup>. Plus proche du front, le 1<sup>er</sup> régiment du Génie crée « La Flambée (société sportive et lyrique des poilus de la compagnie 22/10) »<sup>164</sup>. Certains groupes atteignent des chiffres d'engagement impressionnants, comparables aux grands clubs de l'arrière : en septembre 1918, le Groupe Sportif du Parc d'Artillerie du 2<sup>e</sup> Corps d'armée colonial compte, après un an d'existence, 200 membres, dont 32 coureurs à pied et une équipe de cross-country<sup>165</sup>. L'une des missions de ces groupes sportifs de poilus est d'aménager le cantonnement afin de rendre la pratique de la course à pied possible, quels que soient la nature et l'état du terrain. Une clairière ou un champ sans relief peuvent faire office de pistes.

Figure 26 : Arrivée d'un 100 mètres disputé dans une clairière par un groupe de soldat au repos<sup>166</sup>



Dans cet esprit, l'aspirant Lucien Laby établit avec quelques bonnes volontés un « Palais des sports » improvisé dans le jardin d'une maison d'habitation : « Faisons des sports toute la journée : courses, sauts, etc »<sup>167</sup>. Pour les athlètes, peu de matériels s'avèrent nécessaires, sinon des souliers adaptés et, à la rigueur, une culotte. Certains poilus n'hésitent pas à s'en faire acheminer de l'arrière, comme le fait régulièrement savoir *L'Auto* dans sa rubrique « Nos poilus

<sup>163</sup> « Au groupe sportif des poilus du 36<sup>e</sup> d'infanterie », *L'Auto*, n°5 363, 28 septembre 1915, p. 2.

<sup>164</sup> « Les sports au front », *L'Auto*, n°5 435, 09 décembre 1915, p. 2.

<sup>165</sup> Edmond Davin, « Le Groupe Sportif du Parc d'Artillerie », art. cité, p. 3.

<sup>166</sup> Georges Rozet, « Les sports au front », art. cité, p. 430. Cette photo est accompagnée du surtitre suivant : « L'arrivée d'un "100 mètres" disputé par un groupe de soldats au repos. Le moment venu de s'élancer à la conquête d'une tranchée ennemie, quel parti ils sauront tirer de cet entraînement qui leur a donné du souffle et des jarrets ! ».

<sup>167</sup> Lucien Laby, *Les carnets de l'aspirant Laby. Médecin dans les tranchées. 28 juillet 1914-14 juillet 1919*, Paris, Bayard, 2013, p. 100 [Jeudi 18 mars 1915].

demandent... »<sup>168</sup>. D'autres vont jusqu'à réclamer des manuels d'entraînement ou des ouvrages sportifs<sup>169</sup>. Cependant, avec la fatigue au retour des premières lignes, les corvées et la réparation des baraquements, rares sont les entraînements ou compétitions programmées dès l'arrivée des soldats au repos. L'installation durable dans un même secteur facilite grandement la mise en place de routines sportives, et certains soldats craignent les déplacements intempestifs : « Nous sommes toujours au repos au même endroit [...] nous pourrions bien aussi être changés de cantonnement d'un jour à l'autre. Ce serait dommage parce qu'ici nous sommes vraiment très bien ; nous commençons à nous organiser »<sup>170</sup>. Dans des cas exceptionnels, le cantonnement bénéficie déjà d'installations sportives d'envergure et pérennes à destination des troupes arrivant au repos. Ainsi, un « Poilu's Park » voit le jour à partir de décembre 1914 au cantonnement de Commercy, comprenant entre autres un terrain de football, une piste d'athlétisme, des salles d'escrime, de boxe, et de lutte, des espaces de natation sur la Meuse et son canal<sup>171</sup>. Situé à cinq kilomètres des lignes près du secteur d'Apremont en Lorraine, le général Cordonnier, aidé par le docteur Pierre-Louis Rehm, organisent des concerts-cinéma, des activités physiques et des spectacles en tout genre pour entretenir « la bonne humeur » et « le moral » des soldats<sup>172</sup>. Au-delà de cet exemple hors du commun, les poilus s'organisent comme ils peuvent, dans des conditions parfois difficiles, afin rendre possible la tenue de fêtes sportives. Ils y recherchent le délasserment, les joies simples du mouvement corporel, l'effort physique comme pour compenser les tensions nerveuses.

### c) La sportivisation de la préparation militaire : le tournant 1917

Les manifestations sportives dans les cantonnements se multiplient à partir de 1917, au point de représenter 77% des compétitions recensées par *L'Auto* entre 1914 et 1918<sup>173</sup>. Cette inflation est catalysée, entre autres, par l'instruction du 2 juin 1917 relative aux « permissions, les repos

---

<sup>168</sup> « Nos poilus demandent... », *L'Auto*, n°5 460, 03 janvier 1916, p. 1 ; « Nos poilus demandent... », *L'Auto*, n°5 495, 07 février 1916, p. 2 ; « Nos poilus demandent... », *L'Auto*, n°5 577, 29 avril 1916, p. 1 ; « Nos poilus demandent... », *L'Auto*, n°9 985, 11 juin 1917, p. 2 ; « Nos poilus demandent... », *L'Auto*, n°6 012, 08 juillet 1917, p. 2 ; « Nos poilus demandent... », *L'Auto*, n°6 039, 04 août 1917, p. 2 ; « Nos poilus demandent... », *L'Auto*, n°6 057, 22 août 1917, p. 2 ; « Nos poilus demandent... », *L'Auto*, n°6 428, 28 août 1918, p. 4.

<sup>169</sup> C'est le cas par exemple de Raymond Putry et Lucien Pauly du 82<sup>e</sup> régiment d'artillerie lourde qui réclament un manuel de course à pied, ainsi qu'une paire de souliers de course, pointure 42 (« Nos poilus demandent... », *L'Auto*, n°6 004, 30 juin 1917, p. 2) ; Dans le *Bulletin des Armées de la République, réservé à la zone des Armées* du 28 février 1917, Henri Desgrange donne quelques conseils aux poilus qui désirent s'exercer à la course à pied, en tenant compte des contraintes spécifiques du front. (Henri Desgrange, « Tous les sports en 40 lignes », *Bulletin des Armées de la République. Réservé à la zone des Armées*, n°235 [3<sup>e</sup> année], 28 février 1917, p. 10).

<sup>170</sup> Henri Sentilhes, *Lieutenant à 19 ans... op. cit.*, p. 233, [lettre du 5 novembre 1915].

<sup>171</sup> Hervé Jovelin, « Poilu's Park (1914-1919), un parc d'attraction pour soldats sur le front », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°183, 1996, p. 117.

<sup>172</sup> « Comment on entretient le moral d'un corps d'armée », *L'Illustration*, n°3 814, 8 avril 1916, p. 356.

<sup>173</sup> Voir l'Annexe n°4.

à assurer aux troupes, et l'alimentation »<sup>174</sup>. Dans un contexte de mutineries suite aux offensives du Chemin des Dames, Philippe Pétain, nouveau général en chef des armées, décrète une série de mesures en faveur de l'amélioration de la vie des combattants aux cantonnements<sup>175</sup>. En ce qui concerne les permissions, l'instruction ne fait que rappeler le contenu de la note n°23 026 du 28 septembre 1916, accordant 7 jours de permissions par période de 4 mois, tout en exhortant leur application effective, sans retards intempestifs. La partie consacrée au repos bénéficie du plus large développement. La troupe au retour des tranchées doit être « soustraite aux émotions immédiates du combat », et « laissée au repos absolu, pendant le temps voulu pour qu'elle puisse se détendre moralement et physiquement »<sup>176</sup>. La notion de « détente » s'accorde avec l'aspiration au « délassement » des poilus lorsque ces derniers organisent les fêtes sportives<sup>177</sup>. D'ailleurs, Pétain n'est pas étranger aux choses du sport et sollicite par circulaires les services de la zone des armées afin de « rechercher activement à proximité des divers cantonnements les terrains susceptibles de pouvoir être utilisés pour les récréations sportives des soldats »<sup>178</sup>. Ces mesures destinées à entretenir le moral des combattants — avec la limitation des exercices et des revues, ainsi qu'une large place laissée aux sports — semblent porter leurs fruits puisque les troupes perçoivent dès l'été 1917 une amélioration substantielle des conditions de vie dans les cantonnements, selon les rapports régimentaires et nationaux<sup>179</sup>. Le général Pétain jouit lui-même d'une solide réputation de « sportif », propagande véhiculée par le *Times* après la bataille de Verdun en 1916<sup>180</sup>. Les journaux français ne sont pas en reste à l'instar du *Petit Journal* qui vante sa forme physique malgré ses 60 ans, toujours prêt à partager avec les troupiers « leurs fatigues et leurs souffrances »<sup>181</sup>. Il reconnaît également la grande valeur des sportifs au combat : « Comme officiers d'état-major, ce qu'il me faut maintenant, ce sont des coureurs cyclistes et des champions de courses à pied »<sup>182</sup>. Cette citation rapportée par *Le Petit Journal*

---

<sup>174</sup> G.Q.G., « Instruction concernant les permissions, les repos à assurer aux troupes, et l'alimentation », n°1 080, [signé Pétain] du 2 juin 1917, annexe n°399, *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, t. 5, vol. 2, annexes vol. 1, Paris, Imprimerie nationale, 1937, p. 670-672.

<sup>175</sup> Arnaud Waquet considère également cette instruction du 2 juin 1917 comme « une véritable aubaine pour le développement et l'officialisation du sport dans l'armée française » (Arnaud Waquet, « Le « sport de guerre » dans l'armée Française (1914-1918) », *Navigator*, n°23, vol. 12, 2016, p. 24).

<sup>176</sup> G.Q.G., « Instruction concernant les permissions... *op. cit.*, p. 671.

<sup>177</sup> L'apparente liberté laissée aux soldats n'est que relative. Le général Pétain s'empresse d'ajouter quelques lignes plus loin que ce temps de repos absolu ne devrait pas excéder 3 à 4 jours, avant la reprise de l'instruction (*Ibid.*).

<sup>178</sup> « Le sport aux armées », *L'Auto*, n°6 191, 03 janvier 1918, p. 2.

<sup>179</sup> François Lagrange, *Moral et opinions des combattants français durant la Première guerre mondiale d'après les rapports du contrôle postal de la IV<sup>e</sup> armée*, Thèse de doctorat sous la direction de Georges-Henri Soutou, Paris IV Sorbonne, 2009, p. 1008-1011.

<sup>180</sup> Bénédicte Vergez-Chaignon, *Pétain*, Paris, Perrin, 2018, p. 110-112.

<sup>181</sup> « Un Grand Chef. Le Général Pétain », *Le Petit Journal*, n°19 425, 3 mars 1916, p. 1.

<sup>182</sup> *Ibid.*, La citation est reprise notamment dans : Georges Rozet, « Ce que la guerre a fait pour le sport », *Lectures pour tous*, 19<sup>e</sup> année, 9<sup>e</sup> livre, 01 octobre 1916, p. 579 ; « La vie sportive », *L'Ouest Eclair*, n°6 238, 29 novembre

est largement reprise par la presse généraliste et spécialisée, qui fait de Pétain le porte-voix de la cause sportive aux armées : « On voit par ces lignes combien le général Pétain est des nôtres »<sup>183</sup>. C'est encore sur cette citation que les Foyers du soldat n°23, 27, 42 et 43 s'appuient pour justifier la création d'un « Hexathlon des Foyers du soldat » en mars 1917<sup>184</sup>. Il ne s'agit pas uniquement d'offrir aux soldats un temps de repos par le sport, mais aussi de les préparer au combat : « Les sports, qui nous ont déjà rendu tant de services pendant cette guerre, ne devront plus être seulement une mode, un jeu, un divertissement, mais un élément essentiel de l'éducation nationale »<sup>185</sup>. Cette phrase résume l'ambivalence fondamentale du sport de guerre d'après la position de Pétain, à la fois pratique de délassement au repos et adjuvant au combat au service de l'instruction.

La formation militaire par le sport n'est pas une nouveauté en 1917. Malgré la longue tradition gymnique de l'armée française, les activités sportives prennent place au sein du Règlement sur l'instruction de la gymnastique dès 1903 :

Les exercices de course devant s'exécuter toute l'année, les commandants de compagnie doivent s'efforcer de les rendre aussi attrayants que possible. La pratique des rallyes, courses au clocher, etc., et de certains jeux de plein air est excellente pour maintenir l'entraînement tout en distrayant les hommes<sup>186</sup>.

Selon François Cochet, le sport aux armées jusqu'en 1914 n'est conçu que comme un moyen supplémentaire d'obtenir du corps du soldat une soumission ultérieure totale, en complément

---

1916, p. 3 ; « La vie sportive. Ce que les Foyers du Soldat feront pour le Sport », *Le cafard muselé : organe des « foyers du soldat » n°23, 27, 42 et 43*, n°2, 01 mars 1917 p. 4.

<sup>183</sup> Alfred Spitzer, « Un grand général, un grand sportif, Le Général Pétain », *Sporting*, n°73, 08 mars 1916, p. 1 156.

<sup>184</sup> « La vie sportive. Ce que les Foyers du Soldat feront pour le Sport », art. cité, p. 4. L'Hexathlon comporte 6 épreuves : Le saut en longueur avec élan ; Le saut en hauteur avec élan ; Course aux pommes de terre ; Lancement du poids (8 kilos) ; Saut avec appui ; Saut à la perche. (« La vie sportive », *Le cafard muselé : organe des « foyers du soldat » n°23, 27, 42 et 43*, n°4, 01 avril 1917 p. 4).

Rappelons que Pétain joue un rôle non négligeable dans le développement des Foyers du soldat. Dans un accord signé entre le général et la YMCA le 27 août 1917, Pétain décrète la création d'une centaine de Foyers du Soldat de l'Union Franco-américaine, en plus des 78 foyers existants. Il est prévu par l'article 11 de cet accord le développement des jeux de plein air et des sports comme les boules, les quilles, le football-association, le volley-ball, le basket-ball, et autres épreuves athlétiques. 2,5 nouveaux foyers voient le jour en moyenne entre l'automne 1917 et l'Armistice. À leur apogée, les 1 500 foyers ont accueilli près de 500 000 soldats quotidiennement. (Thierry Terret, « Les Young Men's Christian Associations, les foyers du soldat Franco-américains et la diffusion du sport pendant la Première guerre mondiale », *Les sportifs français dans la Grande Guerre*, s. 1., le fantascopie, 2010, p. 115-127).

<sup>185</sup> « La vie sportive. Ce que les Foyers du Soldat feront pour le Sport », art. cité, p. 4.

<sup>186</sup> Ministère de la Guerre, *Règlement sur l'instruction de la gymnastique approuvé par le Ministère de la guerre le 22 octobre 1902*, Paris, Chapelot, 1903, p. 113. Il s'agit, selon Paul Dietschy, du premier texte de l'armée française introduisant le sport (Paul Dietschy, « Du champion au poilu sportif. Représentations et expériences du sport de guerre », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°251, 2013, p. 16).

du tir, de la gymnastique et de l'escrime<sup>187</sup>. Or, le Règlement de 1903 fait d'ores et déjà apparaître la dialectique du sport aux armées, exacerbée quelques années plus tard par le volontarisme de Pétain. La recherche d'attraits et de distractions pour les soldats demeure la principale raison qui explique l'apparition de sports variés dans les exercices militaires. Le Règlement de 1914 accorde une plus large place aux sports, en y consacrant un chapitre, et pose ainsi les jalons d'une formation militaire quelque peu renouvelée dont s'inspire l'ensemble des manuels parus durant la Grande Guerre<sup>188</sup>. Dans ce texte, la pratique des sports comme le football rugby, le football-association, le hockey, la canne, le bâton ou la lutte n'est possible que pour une « élite », prenant place au sein d'une gymnastique dite « de sélection », pratiqués au cours de « séances spéciales » : « ils conviennent parfaitement pour exercer tout en les distrayant les hommes particulièrement résistants »<sup>189</sup>. Ici encore, le souci de proposer un exercice « distrayant » reste patent. La course à pied possède un statut mixte, à la fois proposée en tant qu'exercice de base, cadencé, au pas gymnastique, et en tant que sport s'il est question d'adversité ou d'effort plus intense. Avec l'enlisement du conflit, les manuels justifient les exercices athlétiques non plus sur le seul mode de l'attrait potentiel auprès des soldats, mais aussi par rapport à l'adéquation supposée entre les qualités sportives et guerrières à développer :

**Exercices sportifs.** — L'assaut se déroule sur un terrain bouleversé ; le fantassin devra franchir fils de fer, trous d'obus, arbres renversés, maisons ruinées, barricades, obstacles de toutes sortes : il lui faut pour cela une grande agilité. L'instructeur la développera constamment par tous les exercices sportifs qu'il pourra réaliser : courses, courses d'obstacles, courses au clocher, jeux, escalades de talus à pic, franchissement de fossés et de murs, courses à travers bois, taillis, broussailles, lutte corps à corps, etc.<sup>190</sup>.

Les courses avec obstacles ainsi que les cross-countries, rappelant l'environnement des tranchées, trouvent en conséquence toute leur place dans le panel proposé. Le *Guide pratique*

---

<sup>187</sup> François Cochet, « Le sport comme préparation à la guerre avant 1914 », *Les sportifs français... op. cit.*, p. 25-51.

<sup>188</sup> Ministère de la Guerre, *Règlement d'éducation physique, approuvé par le ministère de la guerre le 21 janvier 1910 [édition mise à jour le 1<sup>er</sup> juin 1914]*, Paris, Charles-Lavauzelle, 1914.

<sup>189</sup> *Ibid.*, p. 118. Aucun changement ne s'opère dans les manuels parus au début de la guerre, reprenant la classification « gymnastique de formation, d'application et de sélection », et les chapitres consacrés aux sports, quasiment au mot près (voir notamment : *L'Infanterie en un volume. Manuel d'instruction militaire à l'usage des élèves-caporaux, sous-officiers, élèves-officiers de réserve candidats aux écoles de Saint-Maixent ou de Saint-Cyr*, Paris, Chapelot, 1915, p. 661 ; *Le livre du gradé d'infanterie à l'usage des élèves caporaux, caporaux et sous-officiers de l'infanterie et du génie, contenant les matières nécessaires à l'exercice de leurs fonctions et conforme à tous les règlements parus jusqu'à ce jour*, Paris, Berger-Levrault, 1916 [édition remaniée et mise à jour], p. 77). Nous retrouvons également les mêmes classifications dans les manuels de préparation militaire à destination des sociétés de préparation militaire, de tir et de gymnastique à l'arrière. Il existe ainsi un continuum entre la formation militaire à l'arrière, à la caserne, au dépôt, et au cantonnement.

<sup>190</sup> G.Q.G. [3<sup>e</sup> Bureau], *Manuel du Chef de section d'infanterie... op. cit.*, 1916, p. 408 ; La citation est identique dans le Manuel mis à jour de 1918 (G.Q.G. [3<sup>e</sup> Bureau], *Manuel du Chef de section d'infanterie*, Paris, Imprimerie nationale, 1918, p. 493).



*d'entraînement physique* de 1917 ne fait pas exception et consacre une variété encore plus large de courses, allant du 60 mètres au 3 000 mètres<sup>191</sup>. Si ce guide n'apporte aucune révolution dans la manière d'organiser les leçons, avec un ensemble d'exercices de type hébertiste et des séances spéciales de sports, il se distingue en revanche par l'ouverture de ces pratiques au plus grand nombre : « En général, tous les combattants, à quelques exceptions près, peuvent être initiés à tous les sports »<sup>192</sup>. Il n'est plus question d'être particulièrement résistant ou d'appartenir à l'élite physique des fantassins pour se voir proposer une « séance spéciale ».

Figure 27 : Séances spéciales consacrées aux jeux et aux sports au sein du Guide pratique d'éducation physique de 1918<sup>193</sup>



Au final, le tournant de 1917 avec la multiplication des réunions sportives aux cantonnements, les instructions de Pétain, ainsi que l'acculturation sportive des soldats français au sein des Foyers du soldat ne fait qu'entériner en pratique ce que les manuels militaires préconisent depuis une quinzaine d'années<sup>194</sup>. L'inertie de l'institution militaire est grande mais la guerre catalyse cette transformation : « l'État-major commençait à parler timidement de "sport", en laissant de côté la fastidieuse "gymnastique" d'avant-guerre qui n'était toujours qu'une corvée

<sup>191</sup> Ministère de la Guerre [Direction de l'infanterie], *Guide pratique d'entraînement physique à l'usage des armées. Entraînement général, entraînements spéciaux, combat à la baïonnette et corps à corps*, Paris, Imprimerie Nationale, 1<sup>er</sup> septembre 1917, p. 15.

<sup>192</sup> *Ibid.* Dans un film de propagande d'avril 1917 destiné à vanter la puissance militaire de la France auprès des nouveaux alliés américains, la partie consacrée à la préparation physique présente une organisation assez classique de la leçon d'entraînement avec des exercices d'ensemble, torse nu, ainsi que des joutes athlétiques (courses, sauts, et lancements de grenades), en accord avec les manuels et guides pratiques d'instruction militaire (« La puissance militaire de la France [1<sup>ère</sup> partie] », *Pathé Journal*, 1917171, Muet, 25 avril 1917, 14'49").

<sup>193</sup> Ministère de la Guerre [Direction de l'infanterie], *Guide pratique d'Education physique. Jeunes classes, préparation au service militaire, services auxiliaires, etc.*, Paris, Imprimerie Nationale, 1918, p. 39.

<sup>194</sup> Paul Dietschy parle de « rendez-vous manqué » entre le sport et l'armée française (Paul Dietschy, *Le sport et la Grande Guerre...*, *op. cit.*, p. 182).

stupide »<sup>195</sup>. L'un des principaux freins tient sans doute au statut ambigu du plaisir procuré par le sport : d'abord perçu comme contraire à la discipline militaire et à la formation des « corps redressés »<sup>196</sup> ; puis progressivement accepté en tant qu'agrément des exercices gymniques.

La course à pied se développe pendant la guerre aussi bien à l'arrière qu'aux cantonnements. Au sein de ces deux espaces, l'organisation des réunions relève de modalités communes, avec des clubs, des règlements, des entraînements, des compétitions, des prix, du public parfois. Il s'agit pourtant d'une expérience de pratique très différente. Aux cantonnements, la référence fréquente au « délassement » représente le plus petit dénominateur commun d'une communauté émotionnelle à l'épreuve du front. Contrairement au souci d'exalter le sentiment national lors des réunions athlétiques à l'arrière, le délassement renvoie aux plaisirs des corps en mouvement, au repos de l'esprit, et à l'oubli de la guerre. Cependant, les conditions précaires, la rotation fréquente des unités, la solitude recherchée ou subie rendent la conservation d'un cercle relationnel stable de pratique délicate<sup>197</sup>. Les cantonnements constituent alors des îlots de sociabilités sportives dans lesquels les soldats demeurent tiraillés entre la volonté de retrouver temporairement une identité civile au repos par l'effort athlétique désintéressé, et en même temps le spectre d'un entraînement physique utilitaire, encadré par les gradés, au service de la préparation au combat. Les états-majors régimentaires jouent de cette « double hélice culturelle » de la course à pied, en particulier à partir de 1917, comprenant l'importance des émotions positives à l'effort pour entretenir le moral des troupes<sup>198</sup>.

---

<sup>195</sup> Pierre Lewden, *Un champion à la hauteur. Les souvenirs d'un médaillé olympique*, Paris, Polymédias, 1991, p. 24.

<sup>196</sup> Georges Vigarello, *Le corps redressé. Histoire d'un pouvoir pédagogique*, Paris, le Félin, 2018.

<sup>197</sup> Alexandre Lafon, « Les freins à la camaraderie militaire et combattante », *La camaraderie... op. cit.*, p. 359-454.

<sup>198</sup> Nous reprenons ici l'expression de Luc Robène. Le sport est à la fois un mime symbolique pacifique de la guerre, source de délassement, et en même temps une préparation concrète pour le combat. Jouer à la guerre ou se préparer à la guerre, tels sont les deux pendents de la « double hélice culturelle » (Luc Robène, « Introduction générale », *Le sport et la guerre. XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 9).

### 3) « En 1<sup>ère</sup> ligne », une expérience de course limitée ?

La pratique de la course à pied entre 1914 et 1919 s'organise essentiellement à l'arrière et aux cantonnements. Arrivé sur la ligne de feu, même le sportsman le plus convaincu n'est pas en mesure d'assurer un entraînement ou une compétition athlétique au regard de la dangerosité et de la configuration des tranchées. Pourtant, l'expérience de la course, non plus entendue comme une pratique sociale institutionnalisée, règlementée et compétitive, mais comme une technique du corps, n'est pas tout à fait absente<sup>199</sup>. Un hiatus se fait jour entre les représentations véhiculées par la presse sportive, entretenant l'image d'une guerre d'athlètes toujours prêts à charger l'ennemi, et les témoignages de poilus, ne courant qu'en cas de situation critique, bien souvent guidés par la peur.

#### a) « La plus émouvante olympiade » : culture de guerre et artefacts journalistiques

*Bon sportsman — bon soldat*

Dans la Grèce antique, les historiens Hérodote, Xénophon, Diodore, ainsi que les récits homériques soulignent la connotation agonistique de la course à pied. Tandis que la vitesse est associée à la puissance guerrière, la course jouit d'un statut militaire privilégié<sup>200</sup>. Durant la Première Guerre mondiale, la presse sportive s'applique à réhabiliter cette association sport-guerre, et ainsi justifier son utilité sociale. Avant même que l'état-major ne s'intéresse aux bienfaits du sport aux armées, les journaux spécialisés promeuvent sans réserve le football-association, l'athlétisme, le cross-country, la boxe, entre autres, et font de ces activités la plus efficace des préparations aux combats. La formule lapidaire « Bon sportsman — bon soldat », énoncée dans le premier numéro « de guerre » de *La Vie au grand air* en 1916, résume cet état d'esprit<sup>201</sup>. La presse généraliste tient un discours moins enthousiaste, notamment après 1916 où la volonté de retrouver un « régime de normalité » dans le calendrier sportif l'emporte sur les considérations guerrières et cocardières<sup>202</sup>. Néanmoins, la course à pied bénéficie d'une plus large couverture entre 1914 et 1918 qu'en 1913, et confirme son statut de sport de guerre<sup>203</sup>. Sur le plan du contenu des articles, la focale est mise sur l'athlète complet, qui semble plus capable

---

<sup>199</sup> Marcel Mauss, « Les techniques du corps », Article originalement publié *Journal de Psychologie*, XXXII, n° 3-4, 15 mars - 15 avril 1936. Communication présentée à la Société de Psychologie le 17 mai 1934.

<sup>200</sup> Vincent Cuche, « Le coureur et le guerrier. Anthropologie de la course à pied et de ses vertus militaires », *Kernos* [En ligne], n°27, 2014.

<sup>201</sup> Henri Decoin, « Bon sportsman — Bon soldat », *La Vie au grand air*, n°829, 15 juin 1916, p. 28-30.

<sup>202</sup> Philippe Tétart, « Entre solidarité et défi. Le sport, la guerre, la grande presse », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 251, 2013, p. 80, 89.

<sup>203</sup> *Ibid.*, p. 86.

de répondre aux exigences du combat que « l'illettré du muscle », en transposant les qualités sportives d'endurance, de force, d'adresse, de courage et de sang-froid, en vertus guerrières<sup>204</sup>. La démonstration s'opère très souvent par des exemples concrets et des analogies de bon sens :

Dans cette guerre, pas un sport, encore une fois, qui ne soit pratiqué. Le tir à l'arbalète sert maintenant à lancer l'obus-torpille et la grenade ; le lancement du poids est employé au même usage ; les sauts de toute nature ont leur utilité incontestable pour entrer et sortir rapidement des boyaux, des tranchées, pour passer au-dessus des obstacles ; les courses à pied facilitent la rapidité des marches, les reconnaissances avancées, isolées ou en troupes, ainsi que les délicates missions d'agent de liaison [...] <sup>205</sup>.

Plusieurs chroniqueurs dont Georges Rozet dans la revue *Lectures pour tous*, Alfred Spitzer dans les colonnes de *Sporting*, Pierre de Coubertin dans une série d'articles parus dans *Excelsior*<sup>206</sup>, ou encore Henri Decoin pour *La Vie au grand air*, partagent cette opinion. Ce dernier utilise également des associations d'images, en complément d'un texte pour le moins emphatique, afin de rendre la correspondance entre les gestes du sportif et les gestes du soldat encore plus saisissante.

---

<sup>204</sup> Georges Rozet, « Ce que la guerre a fait pour le sport », *Lectures pour tous*, 19<sup>e</sup> année, 9<sup>e</sup> livre, 01 février 1917, p. 579-586.

<sup>205</sup> Gustave Voulquin, « Les sports collaborateurs de la victoire », *L'Intransigeant*, n°12 865, 05 octobre 1915, p. 1.

<sup>206</sup> Selon Patrick Clastres, Coubertin publia plus de 60 articles dans *Excelsior* entre octobre 1914 et janvier 1916 dans le but de montrer que le sport constitue une préparation parfaite pour la guerre (Patrick, Clastres, *La chevalerie des sportsmen. Pierre de Coubertin (1863-1937)*, thèse de doctorat sous la direction de Jean-François Sirinelli, vol. 1, Paris, IEP, 2011, p. 417). Pierre de Coubertin avait déjà fait mention de la relation sport-guerre dans son ouvrage *Essai de psychologie sportive* paru en 1913. Selon lui, les sports faisaient fleurir toutes les aptitudes nécessaires pour la guerre : insouciance, belle humeur, accoutumance à l'imprévu, notion exacte de l'effort à faire, économie des forces utiles. Dans ces conditions, l'élite sportive devient l'élite guerrière (Pierre de Coubertin, « Le sport et la guerre », *Essai de psychologie sportive*, Paris, Payot, 1913, p. 261).

Figure 28 : Photographies superposées, illustrant la correspondance entre la charge à la baïonnette, et un départ de courses à pied<sup>207</sup>



Le même procédé iconographique est utilisé pour d'autres techniques de guerre, à l'instar de la reptation sous les barbelés, associée à la marche à quatre pattes du lieutenant Hébert. En somme, aucune facette de la guerre ne serait étrangère au *sportsman* aguerri, d'ores et déjà préparé à tout type de situations. Le mouvement sportif trouve un prolongement ou plutôt une application concrète dans le geste militaire.

Comme pour une grande compétition, les chroniqueurs sportifs recommandent de s'entraîner techniquement, de développer des qualités morales et physiques pour vaincre l'ennemi. Georges Rozet propose, dans un de ses nombreux articles des *Lectures pour tous*, de rendre compte de cet « athlétisme de combat », rappelant le parcours hébertiste dont il se sent si proche :

Dans le combat moderne aussi bien et plus encore que dans ceux de jadis — vu le progrès des engins meurtriers — l'idéal du combattant sera : s'il est attaqué, de tenir son ennemi à distance et de le détruire, si possible, à l'aide de ces engins (lancement de la grenade à main, maniement du fusil- mitrailleur, etc.) ; s'il attaque lui-même, de progresser le plus vite possible de trou d'obus

<sup>207</sup> Henri Decoin, « Bon sportsman — Bon soldat », art. cité, p. 29. « Le champion français y montre quel beau sport est la guerre et la nécessité d'être sportif pour y briller. [...] Quand il s'agira de franchir le parapet il sera le premier, quand il faudra enjamber les fils barbelés il sera le premier, quand on arrivera à la tranchée adverse il sera encore le premier. Au combat à l'arme blanche, il sera le plus rageur, le plus énergique et il arrivera finalement le premier au but assigné avec un cœur qui fonctionnera régulièrement et le sourire aux lèvres. Tel est le sportif. [...] Cet homme est heureux. Il est gai, il respire, il dévore sa soupe. Pour lui, la semaine est un dimanche perpétuel. » (*Ibid.*, p. 28-30).

en trou d'obus (bonds courts et rapides), de se soustraire le plus strictement possible au tir rasant des mitrailleuses adverses (« plaquage » immédiat au sol, course sur les mains ou même en « reptation » totale), de franchir au besoin des obstacles (escalade), et ce avec une charge de grenades de ravitaillement qui peut dépasser 30 kilogrammes (course de ravitailleurs avec obstacles), de porter rapidement des ordres aux unités voisines (course de porteurs d'ordres par relais) ; en dernier lieu et lorsque le repaire ennemi — la tranchée d'aujourd'hui — est enfin abordé, de le « nettoyer » le plus rapidement possible, sauf à y être « nettoyé » soi-même, à l'aide de toutes les armes imaginables, dont la vieille baïonnette. Le tout assez prestement, avec assez d'adresse et de résistance pour être toujours le premier et pour durer plus longtemps que l'ennemi<sup>208</sup>.

Il propose ainsi un programme pléthorique de mouvements sportifs au sein d'une formation militaire qui se veut proche des exigences de guerre. La course à pied trouve une large place, avec des modalités souvent adaptées aux contraintes du front. La recherche de vitesse et la logique du record sont valorisées, comme n'importe quelle épreuve organisée au sein de l'USFSA. En effet, savoir franchir promptement un obstacle, se plaquer à temps, gagner quelques secondes sur un sprint, quelques centimètres sur un bond, déterminent la vie ou la mort sur le champ de bataille : « le temps c'est de la vie »<sup>209</sup>. Par ailleurs, de nouveaux « sports de guerre » sont mis en avant comme le « lancement de grenade » avec leurs règlements, leurs compétitions, et leurs champions<sup>210</sup>. Toute cette rhétorique journalistique vise à justifier l'utilité concrète des sports de base pour la défense de la nation, notamment la course à pied, véritable « A B C de tous les sports, y compris la guerre »<sup>211</sup>. Malgré le caractère idéologique de ces propositions, elles ne restent pas lettres mortes pour autant, sans applications concrètes ou en décalage avec l'entraînement de terrain. Les manuels militaires officiels émanant du Ministère de la Guerre recommandent ce type d'exercices préparatoires, avec du lancement de grenades, des sauts, des courses variées, des reptations<sup>212</sup>. Plusieurs compétitions de sports de guerre sont organisées au front ou dans les casernes à l'arrière sur ce modèle. À Châlons-sur-Marne par exemple, la 4<sup>e</sup> armée se prépare au combat avec un « Concours du *sport de guerre* » mis sur pied le 24 mars 1918 :

Voici quel fut ce programme d'athlétisme complet du soldat, conçu uniquement en vue de la guerre :  
1<sup>o</sup> Course par bonds et plaquages, sur 100 mètres. Un plaquage tous les 25 mètres individuellement

---

<sup>208</sup> Georges Rozet, « Par le sport – Pour le combat », *Lectures pour tous*, 01 mai 1918, p. 1 060-1 061.

<sup>209</sup> « Et voici justifié, magnifié en quelque sorte par l'utilitarisme le plus étroit, ce souci de vitesse, cet âpre désir conquérir des secondes, voire des cinquièmes de seconde, qui est une des manifestations de l'âme sportive. » (*Ibid.*, p. 1 061-1 063).

<sup>210</sup> Lieutenant Balluteaud, « Grenades et grenadiers. Le lancement de la grenade est un véritable sport qui a ses champions », *La Vie au grand air*, n°830, 15 septembre 1916, p. 35. Voir aussi Marcel Delarbre, « Le lancement de grenade », *L'Écho des sports*, n°546, 24 avril 1918, p. 3.

<sup>211</sup> Charles, de Saint-Cyr, « Quel sera l'avenir de l'athlétisme », *La Vie au grand air*, n°830, 15 septembre 1916, p. 24.

<sup>212</sup> Voir notamment : Ministère de la Guerre [Direction de l'infanterie], *Guide pratique d'entraînement physique op. cit.*, p. 7, 26, 37 ; G.Q.G. [3<sup>e</sup> Bureau], *Manuel du Chef... op. cit.*, p. 33.

un réseau de fil de fer sous lequel il faut passer en rampant. [...] 2° Course de dissimulation sur 60 mètres [...] 3° Course de ravitailleurs avec obstacles sur 300 mètres. 38 kilos de chargement [...] 4° Course de voltigeurs sur 40 mètres avec piquage de toutes sortes à la baïonnette. 5° Parcours d'attaque sur 100 mètres [...] 6° Course de porteurs d'ordres par relais, sur 500 mètres avec obstacles. 7° Lancer de grenades [...]»<sup>213</sup>.

Une fois encore, les courses ont la part belle dans le rôle de propédeutique aux combats.

### *La guerre n'est qu'un vaste cross-country*

La presse sportive ne se contente pas de présenter les sports comme une préparation à la guerre, elle dépeint la guerre en elle-même comme un « beau sport »<sup>214</sup>, un « grand match »<sup>215</sup>, « la plus émouvante olympiade »<sup>216</sup>. Le nageur Henri Decoin exprime le plus clairement cet enthousiasme :

Qui a dit que les Jeux Olympiques de 1916 n'auraient pas lieu ? Par quelle aberration a-t-on pu déguiser la réalité de cette façon ? Que faut-il donc à ceux qui soutiennent cette contre-vérité ! Ouvrons les yeux et regardons : les Jeux Olympiques, les vrais, les grands, se déroulent en ce moment avec une intense furia. Les peuples ont versé dans l'immense stadium la crème de leur race pour la victoire finale. Et quelle victoire ! Et quelle récompense ! Le résultat au tableau d'affichage sera la liberté des peuples, la libération du territoire, la vengeance de nos frères morts en héros. Tels sont les prix, tel est le but. [...] Que de pages pourrions-nous écrire après cette formidable guerre ! Et quelle joie pour nous autres de voir, de constater combien nous avons raison de désirer une France sportive !<sup>217</sup>

À l'aune de ces propos, la « formidable » guerre correspondrait à un championnat mondial au sein duquel les nations revanchardes se disputeraient la victoire. Le champ de bataille lui-même est investi d'une métaphore sportive, assimilé à un cross-country géant avec ses obstacles, ses trous d'obus, ses variations de pente et de terrain.

---

<sup>213</sup> Marcel Delarbre, « Sports de guerre », *L'Écho des sports*, n°543, 03 avril 1918, p. 3. Voir aussi Georges Rozet, « L'Athlétisme au service du combat », *L'Écho des sports*, n°544, 10 avril 1918, p. 1.

<sup>214</sup> J.M., « 'Fine-sport' », *Sporting* [série de la guerre], n°1, 22 octobre 1914, p. 4.

<sup>215</sup> Henri Desgranges, « Le grand match », *L'Auto*, n°5 010, 03 août 1914, p. 1.

<sup>216</sup> Henri Decoin, « Bon sportsman... », art. cité, 1916, p. 28 ; « Ouvrons les yeux et regardons : les jeux olympiques, les vrais, les grands, se déroulent en ce moment avec une intense furia. Les peuples ont versé dans l'immense stadium la crème de leur race pour la victoire finale ; et quelle victoire ! quelle récompense ! Le résultat au tableau d'affichage sera la liberté des peuples, la libération du territoire, la vengeance de nos frères morts en héros. Tels sont les prix, tel est le but. » (« Bon sportif Bon soldat », *L'Auto*, n°5 917, 04 avril 1917, p. 2).

<sup>217</sup> Henri Decoin, « Bon sportsman... », art. cité, p. 28.

Figure 29 : Dessin de Gus Bofa assimilant l'assaut à un départ de cross-country<sup>218</sup>



Ce dessin de Gus Bofa publié en 1917 dans l'hebdomadaire satirique *La Baïonnette* montre des soldats à l'assaut, affublé d'un commentaire sans équivoque. L'illustration accompagne un article de l'écrivain Pierre Mac Orlan, qui raconte son expérience de guerre : « Je me rappellerai toute ma vie cette première attaque devant Vermeilles en liaison avec l'infanterie anglaise. Nous vîmes les tommies se déployer en tirailleurs, sortant des crassiers de Sailly-la-Bourse. Mon vieux, on aurait dit un départ de cross-country tout simplement »<sup>219</sup>. En sa qualité de sportsman émérite, joueur de rugby dès le plus jeune âge ayant côtoyé Jean Giraudoux, Marcel Berger et Charles de Saint-Cyr sur les pelouses parisiennes, Pierre Mac Orlan use d'un vocabulaire sportif dont il se sent familier pour analyser au mieux ses impressions au front<sup>220</sup>. Comme lui, Henri Decoin choisit la référence au cross-country dans sa description très théâtrale de la vie sportive des tranchées :

Aux tranchées, c'est encore du sport ! Un peu plus meurtrier, j'en conviens ! Pour les uns, c'est la liaison, la course d'un point à un autre, véritable cross-country où les rivières sont remplacées par les trous d'obus remplis d'eau, le mur par les ruines éparses des maisons que la mitraille boche a hachées, le sous-bois par un bois squelettique où la verdure est compensée par le ciel quand il est clair, la ligne d'arrivée c'est le P. C. du commandant ou du colonel, et les récompenses, ce

<sup>218</sup> Pierre, Mac Orlan [Illustrations de Gus Bofa], « Sur le front Khaki (Les grands reportages de la Baïonnette) », *La Baïonnette*, n°123, 08 novembre 1917, p. 714.

<sup>219</sup> *Ibid.*, p. 706.

<sup>220</sup> Robert, de Thomasson, « Les souvenirs sportifs de Pierre Mac Orlan », *Match-L'Intran*, n°221, 02 décembre 1930, p. 10.



sont les attaques, les contre-attaques ou les coups de mains qui réussissent. [...] Puis, quelquefois, c'est l'attaque ! La ruée furieuse en avant par vagues d'assaut, véritable départ de championnat ! On s'arrache des trous, puis c'est la course sur un terrain glissant, boueux, inondé. On trébuche, on tombe, on se relève et l'on repart instinctivement en avant vers la ligne d'arrivée, vers le but. On saute par-dessus les chevaux de frise, on passe, on s'infiltré à travers les fils de fer barbelés que notre artillerie a déchiquetés et qui à leur tour comme pour se venger, nous égratignent, nous lacèrent de leurs dards effilés comme des épines. On bondit, on marche, on marche toujours au milieu de ces inextricables buissons d'acier ; on escalade un talus, on roule de l'autre côté et on tombe enfin dans une tranchée où l'on doit se battre pour conserver la première place. On se bat au milieu d'un vacarme assourdissant, vacarme que ferait une foule enthousiasmée, devant un spectacle grandiose ! Puis c'est fini. On est arrivé. La course est gagnée. Le silence tombe. Les souffles sont des forges, les cœurs tapent, les poitrines halètent, les jambes tremblent, les yeux sont injectés de sang. On se regarde. Alors on constate que, comme dans toute épreuve, les arrivants sont moins nombreux que les partants<sup>221</sup>.

Ce long passage euphémise la violence de guerre, en se réfugiant derrière l'analogie sportive. L'usage d'un style coupé, avec des phrases courtes et de nombreux points d'exclamation rythme l'action décrite, et lui donne une tonalité dramatique au sens d'émotionnant. Le journal *La Vie au grand air* est coutumier de ces récits dans lesquels les auteurs associent les émotions sportives et guerrières. Entre le 15 mars 1919 et le 15 mai 1919, une série d'articles parus dans l'hebdomadaire offre aux sportifs ayant participé aux combats une tribune pour relater leurs « plus grandes émotions sportives et militaires »<sup>222</sup>. Les souvenirs d'exploits militaires se mêlent aux exploits sportifs, sans que les auteurs n'opèrent de distinction nette. Le Lieutenant Louis Dedet évoque par exemple sa périlleuse mission dans le plateau de Californie au cœur du Chemin des Dames. Par une « splendide aube de mai », aucune nouvelle de la X<sup>e</sup> compagnie et de son chef, engagés toute la nuit. Le lieutenant Dedet propose alors au commandant de partir à la recherche de ces hommes, accompagné d'un guide « coureur » :

Heureusement, mon guide humain est admirable. Coureur de vingt ans, tué depuis, hélas ! il me mène d'un train de cross-country à travers tout le plateau, de trou d'obus en trou d'obus, sous le feu de la mousqueterie boche. Ces cratères sont notre malheur et notre sauvegarde. Barques mourantes sur une mer figée en plein orage, nous y plongeons sans cesse pour réapparaître à l'autre bord<sup>223</sup>.

À l'instar de Pierre Mac Orlan ou de Henri Decoin, il amalgame dans sa description la course pleine de dangers sur le champ de bataille avec la pratique du cross-country.

---

<sup>221</sup> Henri Decoin, « La forme et la guerre », *La Vie au grand air*, n°832, 15 mars, 1917, p. 31.

<sup>222</sup> « Avant que les sportifs ne reprennent leurs courtoises luttes d'avant-guerre, nous leur avons demandé quelle est la plus forte émotion qu'ils ont éprouvée à la guerre et au cours de leur carrière de champion. Nous commençons aujourd'hui la publication des intéressantes réponses que nous avons reçues. » (« Les plus grandes émotions sportives et militaires », *La Vie au grand air*, n°840, 15 mars 1919, p. 15).

<sup>223</sup> Louis Dedet, « Les plus grandes émotions sportives et militaires », *La Vie au grand air*, n°842, 15 mai 1919, p. 29.

Tous ces témoignages dans la presse associant sport et guerre peuvent sembler exagérés, hors-sol, éloignés de la vie de tranchées dans la mesure où « le sport de guerre est d'abord vanté par ceux qui ne le voient et ne le pratiquent pas »<sup>224</sup>. Le goût pour les joutes et les luttes sportives qui prédisposerait au goût pour la guerre fait partie des « légendes » répertoriées par Jean Norton Cru<sup>225</sup>. En effet, les chroniqueurs sont parfois tentés de brosser un tableau déformé en raison de la rareté de l'information en provenance du front, de la propagande et de la censure que subissent les journaux<sup>226</sup>. La crise que traverse le secteur de la presse sportive, avec une chute de la parution durant la Première Guerre mondiale, accentue cette tendance au sensationnalisme et aux hyperboles sportives<sup>227</sup>. Pourtant, la frontière entre l'exagération du chroniqueur et l'expérience du combattant est mince. Lorsqu'Henri Decoin rédige son article « Bon sportsman-bon soldat » en 1916 pour *La Vie au grand air*, il se bat au front en tant que sous-lieutenant de zouaves depuis le début des hostilités, plusieurs fois blessés, et obtenant quatre citations<sup>228</sup>. Gus Bofa, Pierre Mac Orlan, ou encore Louis Dedet, qui comparent la ligne de feu à un cross-country ont, eux aussi, participé aux combats meurtriers, subi des blessures sérieuses et glané croix de guerre et citations. Cette rhétorique serait donc moins l'apanage de journalistes de l'arrière que de poilus sportifs convaincus qui, malgré l'expérience du conflit, perpétuent l'image d'une guerre sportive. Nous retrouvons d'ailleurs les mêmes références sportives en dehors des seuls articles de périodiques. Dans ses carnets de guerre, l'athlète André Bach évoque le « match passionnant » entre les crapouillots français et allemands, ou encore son « 1 500m sous les balles » pour lequel il reçoit une citation<sup>229</sup>. Journalistes et poilus utilisent les mots du sport dont ils maîtrisent les codes et leurs symboliques comme une béquille

<sup>224</sup> Paul Dietschy, « Du champion au poilu sportif... » art. cité, p. 10. Paul Dietschy prend l'exemple du directeur de *L'Écho des sports* Victor Breyer qui, après avoir participé aux combats, ne souhaite pas véhiculer l'image du « grand match ». Cependant, cette prise de position reste assez rare dans le milieu sportif, d'autant que l'on retrouve dans ce même journal d'autres articles écrits par Marcel Delarbre, Gaston Frémont et Georges Rozet, qui n'hésitent pas à filer la métaphore sportive.

<sup>225</sup> Jean Norton Cru, « Les Légendes », *Du témoignage*, Paris, Gallimard, 1930, p. 47-50.

<sup>226</sup> Olivier Forcade, « Information, censure et propagande », dans Stéphane Audoin-Rouzeau, Jean-Jacques Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre*, Paris, Perrin, 2012, t. 1, p. 583-601 ; Laurent Martin, « La grande guerre des journalistes », dans Philippe Poirrier (dir.), *La Grande Guerre... op. cit.*, p. 65-70.

<sup>227</sup> Paul Dietschy nous invite à considérer la presse sportive comme un « groupe d'intérêts économiques » (Paul Dietschy, « Du champion au poilu sportif... » art. cité, p. 11). Si *Sporting* parvient à reprendre la publication dès la fin octobre 1914, *L'Auto* débute novembre 1914 après une césure de deux mois, *La Vie au grand air* ne reparait qu'en juin 1916, et *L'Écho des sports* le 5 décembre 1917.

<sup>228</sup> « Nous sommes heureux de publier cet article écrit dans les tranchées pour les lecteurs de la *Vie au Grand Air* » (Henri, Decoin, « Bon sportsman — Bon soldat », art. cité, p. 28).

Il est intéressant de noter qu'Henri Decoin change radicalement d'opinion après la guerre. À l'inverse de ses propos tenus en 1916, il estime en 1924 que le sport est tourné vers la vie contrairement à la guerre tournée vers la mort : « Le sport est le contre-poison de la guerre » (Henri Decoin, « Le sport et la guerre », *Le sport, Monsieur...* Paris, Goulet, 1924, p. 38).

<sup>229</sup> André Bach, *Carnets de guerre... op. cit.*, p. 132 [13 mai 1915], 140 [05 août 1915].

langagière pour tenter d'exprimer l'indicible<sup>230</sup>. Étant donné que la lecture de la presse constitue un phénomène de masse aussi bien à l'arrière qu'au front, le récit journalistique, exagéré ou non, constitue un moyen « d'objectiver l'expérience de guerre », de mettre en forme les impressions du combat<sup>231</sup>. La culture sportive de guerre véhiculée par les journaux s'appuie largement sur des représentations d'avant-guerre autour de la figure du guerrier sportif<sup>232</sup>. Les poilus font l'expérience de l'inadéquation entre ces représentations et les exigences du combat, mais peinent à se défaire de ces fausses images, à la fois rassurantes et intelligibles.

### a) La charge ou la fuite

Qu'est-ce qui peut pousser un poilu à courir sur le champ de bataille ? Pour les chroniqueurs, la réponse est relativement univoque : courir au front est un acte offensif, valorisé, synonyme de charge vers la tranchée adverse. Les manuels militaires émanant du Grand Quartier Général consacrent une large place à la préparation physique et technique de l'assaut à la baïonnette jusqu'en 1918 lors des périodes d'instruction, « aboutissement nécessaire et but unique de tout effort »<sup>233</sup>. L'idée de progression sur le champ de bataille, de « ruée furieuse » pour reprendre les termes de Decoin perpétue l'image glorieuse de la charge de cavalerie contre l'ennemi. L'esthétique et la morale du combattant napoléonien, « redressé », défiant le danger, stigmatise les comportements instinctifs de repli sur soi, s'abaissant devant le feu<sup>234</sup>. Or, la puissance dévastatrice de l'artillerie et des mitrailleuses dans le combat moderne transforme en profondeur l'ethos guerrier, ou pour reprendre les termes de Marcel Mauss, les « techniques corporelles »<sup>235</sup>. L'homme au front, épuisé par la longueur des combats, doit s'accroupir, se coucher, ramper, s'immobiliser, s'enterrer et s'invisibiliser pour survivre. Les rythmes ordinaires du corps sont perturbés par l'absence de sommeil, par l'irrégularité des

---

<sup>230</sup> On ne peut aussi écarter l'hypothèse d'une volonté consciente ou inconsciente de promouvoir maladroitement la cause sportive auprès du lectorat.

<sup>231</sup> Benjamin Gilles, « Lire en guerre. La lecture de la presse chez les combattants français entre 1914 et 1918 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°247, 2012, p. 7-21.

<sup>232</sup> Antoine Prost, « Les représentations de la guerre dans la culture française de l'entre-deux-guerres », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°41, 1994, p. 23-31. Antoine Prost n'évoque pas spécifiquement les représentations liées aux sports, mais nous reprenons l'idée générique : la culture de guerre s'appuie sur des représentations d'avant-guerre.

<sup>233</sup> G.Q.G. [3<sup>e</sup> Bureau], *Manuel du Chef de section d'infanterie... op. cit.*, 1916, p. 407-408 ; La citation est identique dans le Manuel mis à jour de 1918 (G.Q.G. [3<sup>e</sup> Bureau], *Manuel du Chef de section d'infanterie... op. cit.*, 1918, p. 491). Voir aussi : Ministère de la Guerre [Direction de l'infanterie], *Entraînement physique du combattant*, Nancy, Berger-Levrault, 1918, p. 5-6 ; ou encore Raymond, Poincaré, « La Guerre moderne. Comment on se prépare aux assauts », *Bulletin des armées de la République. Réserve à la zone des Armées*, 2<sup>e</sup> année, n°201, 05 juillet 1916, p. 8.

<sup>234</sup> Stéphane Audoin-Rouzeau, « Combat et physicalité : accéder aux corps ? », *Combattre : Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Seuil, 2008 p. 239.

<sup>235</sup> Marcel Mauss, « Les techniques du corps », art. cité, 1934.

heures de repos, ou de repas<sup>236</sup>. Dans cette guerre de position, l'expérience de la course pour charger l'ennemi se raréfie. Jean Norton Cru ajoute que la charge, si elle a lieu, n'aboutit quasiment jamais sur le « choc » frontal au corps à corps, face à face, entre deux unités militaires, comme l'avait déjà fait remarquer le théoricien militaire Charles Ardant du Picq lors de la guerre de Crimée<sup>237</sup>. Les témoignages de poilus dans les carnets ou correspondances de guerre rendent compte de ces attaques meurtrières, surtout au début du conflit entre 1914 et 1915. La différence avec les récits journalistiques réside dans le registre émotionnel privilégié. Tandis que les articles de presse mettent en avant les soldats à l'assaut débordant de confiance, joyeux, « le sourire aux lèvres »<sup>238</sup>, les combattants ayant survécus évoquent quant à eux la peur qui les saisit au moment de franchir le parapet, exposés au feu<sup>239</sup>. L'homme de lettres Maurice Bedel, engagé en août 1914 comme médecin aide-major au 170<sup>e</sup> RI et très enthousiaste à l'idée de faire son devoir en 1<sup>ère</sup> ligne, déçante dès la mi-septembre dans le secteur de Baccarat. Il décrit avec une grande précision et une qualité de plume remarquable la « tristesse » du champ de bataille, l'ennemi invisible, et la rareté des charges à la baïonnette. Les hommes hagards sur le *no man's land* sont éparpillés, courent recroquevillés, s'arrêtent et repartent sans cesse de trou en trou : « En somme quand l'artillerie tire : guerre de taupes ; quand l'infanterie entre en jeu : guerre de lapins. [...] La guerre est un jeu de cache-cache »<sup>240</sup>. Le terrain, souvent boueux en hiver, ne facilite pas la progression et rend parfois impossible l'acte même de courir<sup>241</sup>. Les témoignages de poilus soulignent les conditions apocalyptiques dans lesquelles tentent de manœuvrer les fantassins apeurés, et battent en brèche les représentations de l'arrière valorisant les glorieuses chevauchées. Même André Bach, le poilu sportsman, adepte de l'esprit chevaleresque, admet l'inévitable angoisse du soldat en course : « La peur : Existe même chez les plus braves. Je voudrais connaître celui qui devant parcourir 250 mètres de boyaux bombardés “n'a pas les foies” ? Et quand on craint une attaque ? »<sup>242</sup>. À cette peur s'ajoute une

<sup>236</sup> Stéphane Audoin-Rouzeau, « Massacres. Le corps et la guerre », dans Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello, *Histoire du corps*, Paris, Seuil, 2006, t. 3 : *Les mutations du regard. Le XX<sup>e</sup> siècle*, p. 281-304.

<sup>237</sup> Jean Norton Cru, « Les Légendes », *Du témoignage... op. cit.*, p. 50-51.

<sup>238</sup> Une fois de plus, Henri Decoin apporte le témoignage le plus net. Selon lui, le sportsman ne peut pas avoir peur dans la mesure où la peur serait liée à un manque de souffle. Ainsi, l'athlète a « une énorme confiance en soi » (Henri Decoin, « Bon sportsman — Bon soldat », art. cité, p. 29).

<sup>239</sup> Stéphane Audoin-Rouzeau estime que la peur individuelle, en groupe et la haine sont des émotions courantes ressenties par les soldats au front. (Stéphane, Audoin-Rouzeau, « Apocalypses de la guerre », dans Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello, *Histoire des émotions*, Paris, Seuil, 2017, t. 3 : *De la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours*, p. 213-228).

<sup>240</sup> Maurice Bedel, *Journal de guerre...op. cit.*, p. 105 [17 septembre 1914 à Deneuvre].

<sup>241</sup> Dans la quinzaine de carnets et lettres de soldats de notre corpus, il est très souvent fait mention de la boue et de ses inconvénients, notamment dans les tranchées. Maurice Genevoix en consacre même un ouvrage lors du premier hiver sur le front de l'Argonne (Maurice Genevoix, « La Boue (30 octobre 1914 – 11 janvier 1915) », *Ceux de 14*, Paris, Omnibus, 1998, p. 341-508).

<sup>242</sup> André Bach, *Carnets de guerre... op. cit.*, p. 161 [24 janvier 1916].

étrange impression de fuite de soi au moment de l'attaque, une insensibilité temporaire que relèvent certains poilus :

Il est presque huit heures du matin, l'artillerie française arrête son tir, un avion français passe au ras des tranchées ; c'est le signal. Un cri : « en avant la baïonnette », le clairon sonne la charge, je ne suis plus moi-même, nous escaladons la tranchée, baïonnette au canon, cent cinquante mètres à parcourir, nous prenons la première tranchée sans coup férir, les Boches abrutis par le bombardement ont évacué la première ligne ; puis sans nous arrêter, nous fonçons sur la deuxième ligne boche<sup>243</sup>.

Le soldat Jean Dupin du 7<sup>e</sup> Régiment d'infanterie coloniale se décentre de lui-même à l'instant critique de la charge et ne donne en conséquence que peu de détails sur ses cent-cinquante mètres de course. L'omission n'est pas négligeable si l'on considère que les cent cinquante mètres, en fonction de l'état du terrain, peuvent s'effectuer dans un temps compris entre 40 et 90 secondes. Mêmes oublis chez Maurice Genevoix lors d'un assaut à la baïonnette dans le secteur de Sommaisne en septembre 1914 : « Onze heure : c'est notre tour. Déploiement en tirailleurs tout de suite. Je ne réfléchis pas ; je n'éprouve rien »<sup>244</sup>. Il parvient cependant à donner quelques détails de la charge, qui s'apparente davantage à une progression laborieuse, faite de bonds, de courses, d'immobilisations à plat ventre, rappelant la description faite par Maurice Bedel. Genevoix participe à une seconde charge avec ses hommes aux Épargnes en février 1915, avec des sens une fois de plus émoussés : « "En avant !" Toute la force était derrière moi ; il n'y avait rien par-devant, pas d'obstacle sensible qu'il m'ait fallu franchir. Je n'ai rien senti, qu'un grandissement soudain, une plongée de tout mon corps dans un espace inconnu, immensément large et pur »<sup>245</sup>. Ainsi, la peur et son corollaire, l'anesthésie, sans doute comme mécanisme de protection, accompagnent les poilus exposés au feu lors des offensives de l'infanterie<sup>246</sup>.

La fuite représente la seconde expérience de course relatée par les soldats, au moins autant mentionnée que la charge. La peur, dans pareille situation, domine toujours le spectre de sensibilités. Il est question d'échapper à la mort le plus souvent lors d'une déroute, ou d'une retraite précipitée, à l'instar de l'écrivain Henry de Montherlant :

J'ai couru pour la dernière fois il y a deux ans. Un papillon poursuivi par le filet. La mort me cherchait, courait derrière moi, me visait trop à droite, trop à gauche : hautes rougeurs des

---

<sup>243</sup> Thierry Dupin, *1914-1918 : le journal du soldat Jean Dupin... op. cit.*, p. 45 [14 juillet 1915].

<sup>244</sup> Maurice Genevoix, « Sous Verdun (25 août 1914 - 9 octobre 1914) », *Ceux de 14... op. cit.*, p. 36 [6 septembre 1914 à Sommaisne].

<sup>245</sup> Maurice Genevoix, « Les Épargnes (janvier 1915 – 25 avril 1915) », *Ibid.*, p. 572 [17-21 février 1915, aux Épargnes].

<sup>246</sup> Cette fuite de soi peut être liée à un phénomène d'amnésie traumatique, dont le psychiatre Emmanuel Régis fait le constat dès 1915 (Emmanuel Régis, « Les troubles psychiques et neuro-psychiques de la Guerre », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, t. 80, juillet-décembre 1915, p. 105-117).

éclatements entre les gerbes de terre ocre, comme le pistil au milieu de la corolle. J'étais blessé et je courais encore, décuplé par l'horreur de mourir<sup>247</sup>.

Dans le même registre, le lieutenant André Pézard tente de fuir un barrage d'artillerie allemand en septembre 1916 au nord de Bouchavesnes :

Cross-country (oh ! les vieux souvenirs du parc de Saint-Cloud, en hiver !). Au bout de quelques minutes, nos jambes molles refusent de rebondir entre les trous et les paquets de glaise amorphe ; nos têtes se renversent en arrière, comme celle des gens qui se noient ; il nous semble que notre gorge, impuissante à trouver de l'air, s'enterre entre les épaules et sombre au fond de la poitrine ; et la pluie, et la sueur qui ruissellent ! des kilos de boue nous immobilisent les pieds, des kilos d'eau nous ploient l'échine et les reins, des kilos d'essoufflement nous pressent, nous brûlent et nous raclent les bronches comme une écume aigüe d'alcool<sup>248</sup>.

Le terrain varié du champ de bataille lui rappelle ses souvenirs de cross-country au parc de Saint-Cloud avant la guerre, faisant écho aux témoignages de Pierre Mac Orlan, Gus Bofa et Louis Dedet. Cependant, il ne s'agit pas d'une expérience de course aérienne, souple, puissante, rapide, fluide, s'attachant au style efficace comme pour la performance sportive, mais d'une laborieuse fuite désarticulée. La boue omniprésente augmente la sensation de lourdeur des foulées et freine la progression. Au-delà de ces situations de fuites individuelles, la dimension contagieuse et collective de la peur qui gagne la compagnie peut vite devenir hors de contrôle. Certains abandonnent leurs sacs et fusils pour mieux courir, et crient aux retardataires « sauve qui peut ! » « En arrière ! », accentuant la panique<sup>249</sup>. Le rôle des chefs d'unité s'avère essentiel pour juguler ces débandades, opérer une manœuvre de ralliement, et remobiliser les troupes :

Cela gagne vers nous, très vite. Je vois des soldats qui courent vers Sommaisne, sous les obus. [...] La section Boidin suit et lâche : personne, non plus, pour la maintenir. La section voisine à présent. Et soudain, brutalement, nous sommes pris dans la houle : voici des visages inconnus, des hommes d'autres compagnies qui se mêlent aux nôtres et les affolent. Un grand capitaine maigre, celui de la 5<sup>e</sup>, me crie que le commandant a donné l'ordre de battre en retraite, que nous n'avons pas été soutenus à temps, que nous sommes seuls, et perdus si nous restons. C'est l'abandon de la partie. De toutes mes forces, j'essaie de maintenir l'ordre et le calme. Je marche les bras étendus, répétant : « Ne courez pas ! Ne courez pas ! Suivez-moi ! » [...] <sup>250</sup>.

---

<sup>247</sup> Henry de Montherlant, « Première Olympique : Le paradis à l'ombre des épées », *Les Olympiques*, Paris, Gallimard, 1973, [Grasset, 1924], p. 55.

<sup>248</sup> André Pézard, *Nous autres à Vauquois*, Paris, La table ronde, 2016 [1918], p. 313.

<sup>249</sup> « [...] Pluie de feu effroyable. Soudain, à notre gauche des cris tumultueux, une rumeur qui gronde en se rapprochant. Nous croyons qu'une charge à la baïonnette a lieu. C'est en réalité une panique d'un régiment voisin de la compagnie du 174. Un troupeau d'hommes sortis des tranchées dévale la pente qui descend vers la route de Beauséjour au cri sinistre de « En arrière ! Sauve qui peut !... » C'est atroce. Nous sommes enveloppés là-dedans comme dans un tourbillon. Les hommes pour mieux courir abandonnent sacs et fusils. La bousculade tragique enjambe les hommes tombés, les piétine. C'est à devenir fou. [...] » (Maurice Bedel, *Journal de guerre...op. cit.*, p. 246 [13 mars 1915, Le Mesnil-les-Hurlus]).

<sup>250</sup> Maurice Genevoix, « Sous Verdun (25 août 1914 - 9 octobre 1914) », *Ceux de 14... op. cit.*, p. 39-40 [06 septembre 1914, Sommaisne].

Maurice Genevoix ne parvient pas ici à contenir sa section, malgré les consignes. La course est un acte redoutablement contagieux au front<sup>251</sup>. La peur, individuelle et collective, s'inscrit au cœur de la logique de course sur la ligne de feu, que ce soit pour charger ou fuir l'ennemi, bien loin de la belle l'humeur des soldats vantée par la presse sportive.

### **b) Vaincre sa peur pour assurer la liaison pédestre**

« Nous sommes des chercheurs de morts, nous courons au-devant de notre destinée. Coûte que coûte, il faut la liaison ! »<sup>252</sup>

#### *Une communication essentielle mais difficile*

Sur le champ de bataille embrumé, désert étrange, pays de désolation, des silhouettes surgissent et se hâtent. Ce sont des agents de liaison en mission, portant précieusement un pli au poste de commandement voisin, sous le grondement des obus, le sifflement des marmites et le « clac ! clac ! » des balles<sup>253</sup>. L'officier qui envoie ces soldats-coureurs braver le danger sait que la communication entre les différentes unités militaires est essentielle. Symbolisées par les quatre branches d'une croix, les liaisons peuvent être latérales, pour coordonner les efforts entre les bataillons d'une même ligne de tranchée, ou entre l'avant et l'arrière, permettant par exemple à l'artillerie et l'infanterie d'agir de concert ou d'appeler du renfort. Les moyens techniques de transmission sont nombreux. Outre le téléphone, les poilus mobilisent une multitude de signaux : en Morse, par lanternes, par projecteurs, par fanions, par fusées, par artifices et panneaux, etc<sup>254</sup>. Ces signaux simples d'utilisation ne permettent pas d'envoyer des indications très complexes, et ont pour contrepartie le risque d'attirer le feu ennemi, ou d'être interceptés. De plus, les lignes téléphoniques sont très régulièrement coupées en raison des bombardements incessants. Or, comme le rappelle les instructions sur la liaison du 4 décembre 1915 et du 28 décembre 1917 émanant du Grand Quartier Général :

Le fait que les moyens mécaniques de transmission ont fait défaut dans une circonstance donnée ne saurait excuser un Chef d'être resté dans l'ignorance de modifications importantes survenues dans

---

<sup>251</sup> Le 10 septembre 1914 près de Larzicourt dans la Marne, le sergent Marc Bloch (4<sup>e</sup> section, 18<sup>e</sup> compagnie du 272<sup>e</sup> RI) fait lui aussi l'expérience de la panique collective qui gagne sa section sous le feu nourri de l'artillerie et des mitrailleuses, poussant l'ensemble des soldats à courir (Marc Bloch, « Souvenirs de Guerre. 1914-1915 », *Marc Bloch. L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, 2006, p. 125-127).

<sup>252</sup> Thierry Dupin, *1914-1918 : le journal du soldat Jean Dupin... op. cit.*, p. 84 [29 septembre 1917].

<sup>253</sup> L'onomatopée « Clac ! clac ! » est employée par Maurice Genevoix (Maurice Genevoix, « Sous Verdun (25 août 1914 - 9 octobre 1914) », *Ceux de 14... op. cit.*, p. 37 [06 septembre 1914, Sommaisne]).

<sup>254</sup> G.Q.G. [3<sup>e</sup> Bureau], *Manuel du Chef de section d'infanterie... op. cit.*, 1916, p. 281-283.

la situation de son unité et de n'avoir pas exercé sur la conduite des événements l'action personnelle nécessaire<sup>255</sup>.

Le recours aux chiens et aux pigeons compense en partie les défaillances techniques, mais offre des résultats aléatoires, les messages n'arrivant pas toujours à bon port ou avec un retard conséquent. Les coureurs restent en définitive la meilleure option. Les documents officiels préconisent aux capitaines de compagnie de toujours s'entourer d'un agent de liaison par section, en plus d'un caporal-fourrier et d'un clairon<sup>256</sup>. La reconnaissance du secteur et du réseau de boyaux sous la direction d'officiers en amont du combat doit permettre à l'agent de parcourir l'itinéraire facilement, même de nuit. De petits abris avec écriteaux et numéros d'ordre servent de relais de coureurs espacés de 150 à 300 mètres, comme une chaîne où les agents se passent le message en main propre. Les Postes de Commandement (PC), toujours selon les textes du Grand Quartier Général, doivent être aisément identifiables, grâce aux pancartes, plantons et autres jalons, en particulier pour les coureurs issus d'unités étrangères<sup>257</sup>.

L'anticipation est de mise pour assurer au mieux la liaison, mais le risque de blessures reste important lors des combats. Au regard des pertes élevées pour ce type de mission, les coureurs sont souvent « doublés », c'est-à-dire que deux coureurs partent en même temps avec un message identique, mais en empruntant un itinéraire différent, en espérant qu'au moins l'un des deux arrive à destination<sup>258</sup>. L'aspirant Lucien Laby ne peut que remarquer dans ses carnets de tranchées la bravoure de ces hommes. L'un d'eux, « Esserick, de la 23<sup>e</sup> », se retrouve projeté en l'air par un obus qui lui arrache le pied, juste devant l'abri de Laby. Celui-là ramasse son pied avant de repartir dans la fournaise, au pas de course<sup>259</sup>. L'anecdote est sans doute un peu romancée dans le texte, mais souligne le respect qu'il éprouve envers ces soldats singuliers qui vont au-devant du danger, alors qu'il s'occupe déjà de nombreux grands blessés au quotidien en tant que médecin. Les citations obtenues par les agents de liaison font état des qualités requises pour faire un bon messager et, sans surprise, la hardiesse, le mépris du danger,

---

<sup>255</sup> Joseph Joffre [Grand Quartier Général des armées de l'est. Etat-major — 3<sup>e</sup> bureau], *Instruction sur la liaison [n°1698] du 4 décembre 1915*, Paris, Imprimerie nationale, 1916 ; Philippe, Pétain [Ministère de la Guerre, G.Q.G.], *Instruction du 28 décembre 1917 sur la liaison pour les troupes de toutes armes*, Paris, Charles-Lavauzelle, 1922, p. 4.

<sup>256</sup> *Ibid.*, p. 22 ; G.Q.G. [3<sup>e</sup> Bureau], *Manuel du Chef de section d'infanterie... op. cit.*, 1916, p. 71.

<sup>257</sup> Joseph Joffre, *Instruction sur la liaison... op. cit.*, p. 12 ; G.Q.G. [3<sup>e</sup> Bureau], *Manuel du Chef de section d'infanterie... op. cit.*, 1918, p. 330.

<sup>258</sup> « Les "coureurs" dans la bataille », *L'Intransigeant*, n°13 907, 11 août 1918, p. 1 ; l'article est aussi paru dans *L'Auto* (« Les "coureurs" dans la bataille », *L'Auto*, n°6 414, 14 août 1918, p. 2). « Doubler » les coureurs est aussi une recommandation du Grand Quartier général (G.Q.G. [3<sup>e</sup> Bureau], *Manuel du Chef de section d'infanterie... op. cit.*, 1916, p. 284).

<sup>259</sup> Lucien Laby, *Les carnets de l'aspirant Laby... op. cit.*, p. 169 [Mercredi 15 mars 1916].



l'entraîn, le dévouement, le sang-froid malgré les tirs de barrage et le feu des mitrailleuses apparaissent en tête<sup>260</sup>. Les qualités morales ont la part belle, tandis que la résistance à l'effort et l'endurance physique ne sont que rarement mis à l'honneur dans les citations. Il s'agit pourtant d'un critère essentiel dans la formation et le recrutement des agents de liaison.

### *Former et recruter des agents de liaison endurants*

Dès 1913 à l'occasion des différents championnats militaires, le journaliste Marcel Delarbre remarque l'intérêt du cross-country dans la formation de coureurs-estafettes spécialiste de la communication pour l'armée<sup>261</sup>. Lorsque la guerre éclate, les manuels du Grand Quartier Général recommandent de sélectionner les hommes chargés de transmettre les messages avec discernement : « dresser par section quelques coureurs agiles et dévoués, à charger seulement de transmissions matérielles »<sup>262</sup>. La composante physique avec « l'agilité » est mise en avant. Ces manuels n'offrent que peu de détails sur une potentielle formation d'agents de liaison, qu'ils espèrent pourtant « spécialistes »<sup>263</sup>. La presse sportive, en revanche, ne manque pas de souligner combien les chefs de section auraient intérêt à sélectionner leurs agents de liaison parmi les athlètes entraînés du contingent, pour former de parfaits poilus-sportifs.

---

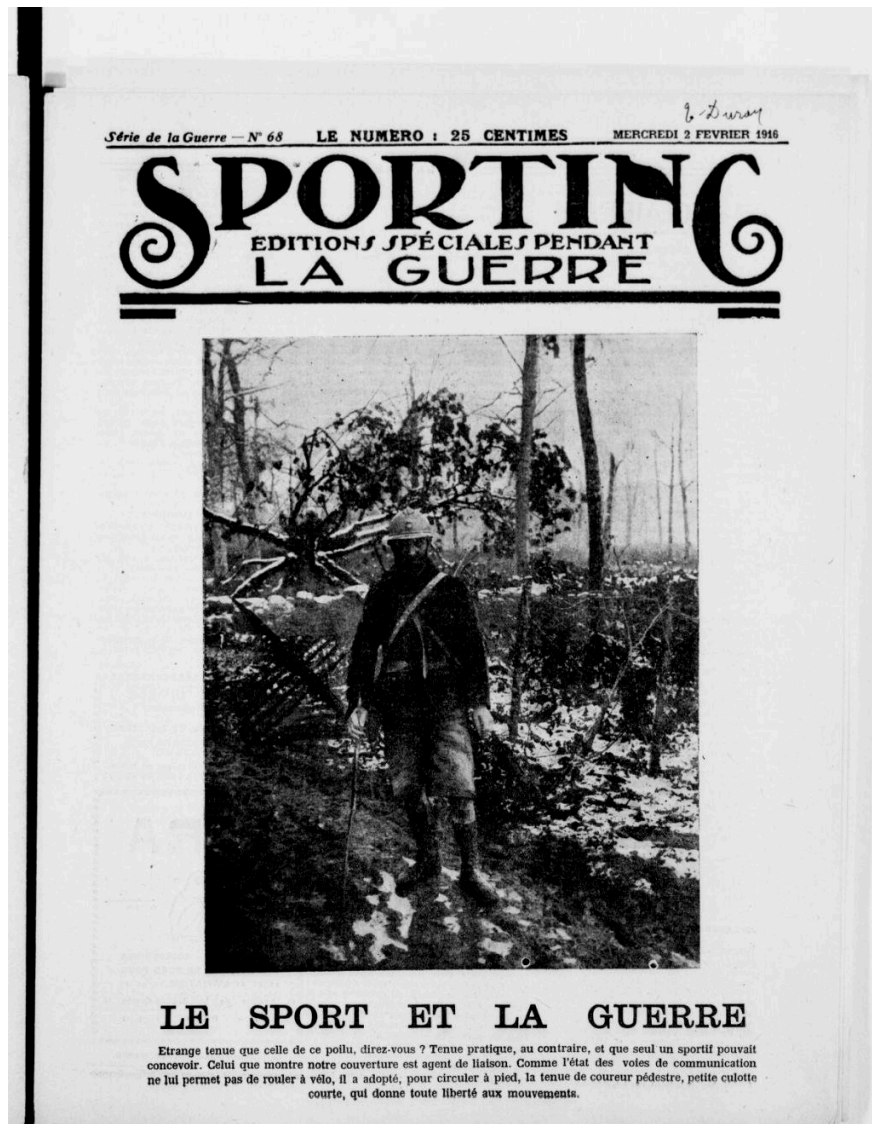
<sup>260</sup> Voir entre bien d'autres : « Affichage des citations », *Le Républicain*, n°736, 16 juillet 1916, p. 2 ; « Croix de guerre. Ordre de la brigade », *Bulletin de la Société historique du VI<sup>e</sup> arrondissement de Paris*, année 1916, t. 18, p. 34 ; « Canton de Montereau », *L'Informateur*, n°49, 03 décembre 1915, p. 1 ; « Une belle citation », *La voix de Saint Nicolas : bulletin mensuel paroissial*, n°237, 01 novembre 1917, p. 246 ; « Les Charentais à la guerre », *La Croix de la Charente*, n°44, 31 octobre 1915, p. 3 ; « citations », *L'Auto*, n°6 417, 17 août 1918, p. 1.

<sup>261</sup> Marcel Delarbre, « Cross-country. Premières impressions », *L'Écho des sports*, n°434, 01 janvier 1913, p. 5 ; Marcel Delarbre, « Cross-country. La préparation du Championnat Militaire », *L'Écho des sports*, n°449, 16 avril 1913, p. 4.

<sup>262</sup> G.Q.G. [3<sup>e</sup> Bureau], *Manuel du Chef de section d'infanterie... op. cit.*, 1916, p. 284 ; G.Q.G. [3<sup>e</sup> Bureau], *Manuel du Chef de section d'infanterie... op. cit.*, 1918, p. 330.

<sup>263</sup> L'instruction du 28 décembre 1917 présente le fonctionnement des « centres d'instruction de liaison d'armée ». Cependant, s'il existe des cours de perfectionnement pour la télégraphie, la téléphonie, la radio-télégraphie, l'antenne, la colombophilie, les signaleurs, aucune mention aux agents de liaison (Philippe, Pétain [Ministère de la Guerre, G.Q.G.]. *Instruction du 28 décembre 1917 sur la liaison... op. cit.*, p. 75-79).

Figure 30 : Une de *Sporting* présentant un agent de liaison en culotte courte de sportif<sup>264</sup>



Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Bibliothèque historique

Le journal *Sporting*, par l'intermédiaire d'Alfred Spitzer, consacre plusieurs articles à ce sujet<sup>265</sup>. Sous le patronage de l'hebdomadaire sportif, « divers relais » sont organisés dans les dépôts d'instruction à l'arrière, en vue de la préparation physique et de la sélection des coureurs : « Ne nous trompons pas : ne court pas qui peut, court qui sait et qui est entraîné. La préparation des spécialistes "de liaison" est aussi nécessaire que les autres. C'est un métier qui doit être appris et appris sportivo-militairement »<sup>266</sup>. Spitzer ne manque pas de mettre en lumière les autres initiatives de cette nature au sein des régiments d'infanterie comme le cross-country

<sup>264</sup> *Sporting*, n°68, 02 février 1916, p. 1 073.

<sup>265</sup> Alfred, Spitzer, « La liaison pédestre », *Sporting*, n°75, 22 mars 1916, p. 1 190 ; Alfred, Spitzer, « De la liaison pédestre », *Sporting*, n°77, 05 avril 1916, p. 1 222 ; Alfred, Spitzer, « La liaison pédestre », *Sporting*, n°90, 05 juillet 1916, p. 1 428 ; Alfred, Spitzer, « La liaison pédestre », *Sporting*, n°92, 19 juillet 1916, p. 1 471.

<sup>266</sup> Alfred Spitzer, « De la liaison pédestre », *Sporting*, n°77, 05 avril 1916, p. 1 222.

du 146<sup>e</sup> RI, dont la trentaine de partants « étaient choisis parmi les agents de liaison »<sup>267</sup>. Au 18<sup>e</sup> d'artillerie, le colonel Paloque, *sportsman* émérite, décide d'organiser une série d'épreuves pédestres afin de chercher le meilleur coureur à pied du régiment et l'attacher à sa personne lors des combats<sup>268</sup>. Certains champions de course à pied comme Jean Vermeulen<sup>269</sup>, Jean Bouin<sup>270</sup>, ou encore Henri Siret<sup>271</sup> sont également sollicités pour cette mission si singulière<sup>272</sup>. Ainsi, d'après les manuels militaires et la presse sportive, les agents de liaison doivent être des spécialistes, adeptes de la course à pied, recrutés après une rude sélection physique.

Les profils des agents de liaison sont pourtant bien plus variés que ne les laissent penser les témoignages sélectionnés par la presse. La plupart exercent d'autres missions au début de leur mobilisation, et deviennent coureurs parfois malgré eux, au gré des circonstances du combat. Le soldat Jean Dupin, ayant subi le feu des tranchées depuis plus d'un an, cherche en septembre 1915 une « combine » pour éviter de « remettre ça », et s'inscrit à une formation de téléphoniste<sup>273</sup>. Une fois admis, ce dernier est chargé de réparer les lignes téléphoniques très régulièrement coupées par les obus. Il se retrouve encore plus exposé au feu, à courir sans arrêt et à déterrer les fils dans les boyaux boueux de la Somme. En plus de ces missions, le capitaine lui donne souvent un pli à porter au P.C. du commandant, comme un agent de liaison de secours<sup>274</sup>. Le jeune Léon-Antoine Dupré, 17 ans en juillet 1915, suit sensiblement la même

---

<sup>267</sup> « Le sport à l'armée », *Sporting*, n°78, 12 avril 1916, p. 1 248 ; nous retrouvons également cette information dans le journal *Le Matin* (« La vie sportive », *Le Matin*, n°11 726, 05 avril 1916, p. 4).

<sup>268</sup> « La première épreuve, disputée sur 5 kilomètres, réunit 60 partants » (« Pour trouver un agent de liaison », *Sporting*, n°84, 24 mai 1916, p. 1 342).

<sup>269</sup> « Comme mes chefs avaient décidé de m'utiliser ainsi que mon ami Robert Wante comme agent de liaison, j'ai servi d'homme de liaison au capitaine, cependant que Robert Wante remplissait la même fonction auprès du lieutenant. Nous avons fait pas mal de kilomètres au pas de course, sac à dos et tout le fourbi. » (« L'entraînement de Vermeulen », *L'Auto*, n°5 203, 21 avril 1915, p. 2).

<sup>270</sup> Au 141<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie, le deuxième classe Bouin est engagé comme agent de liaison par le capitaine de compagnie. Il meurt le 29 septembre 1914 suite à un tir d'artillerie... en pleine course. (René Espana, *Jean Bouin de Marseille*, Marseille, Autres temps, 1999, p. 104). Deux années plus tard, le comité régional de l'Union Vélocipédique de France en Gironde organise le 14 juillet 1916 un Prix Jean Bouin, mettant aux prises les agents de liaisons de la région sur un cross-country. 11 concurrents y prennent part (« La saison Uvéfiste 1916 à Bordeaux », *L'Écho des sports*, n°5 924, 11 avril 1917, p. 2).

<sup>271</sup> « La guerre même n'empêcha pas Siret de continuer la pratique de son sport favori, et c'est comme agent de liaison au 360<sup>e</sup> d'infanterie, puis au 79<sup>e</sup>, qu'il gagna quatre citations, dont l'une fait mention de la rapidité et du sang-froid avec lesquels, en Argonne, non loin du Bois-Brûlé, sur un terrain découvert, il transporta à toute allure, et sous les balles ennemies, un ordre important. » (André Glarner, « L'homme sportif du jour : Henri Siret », *Le Miroir des sports*, n°518, 22 novembre 1923, p. 324).

<sup>272</sup> En 1922, Gaston Ragueneau et Paul Boucher rappellent l'utilité des athlètes en temps de guerre : « [...] la dernière guerre nous a montré le grand rôle joué par les sportifs dans les moyens de transmission d'ordres rapides, comme agent de liaison, etc... Dans les boyaux, les tranchées, parmi les réseaux de fil de fer et autres on ne pouvait employer pour la transmission que des coureurs. Ces derniers ont rendu de grands services. » (Gaston Ragueneau, Paul Boucher, *Le Cross-country. Conseils techniques d'entraînements aux débutants et aux amateurs*, Amiens, Lévillard, 1922 [1907], p. 15).

<sup>273</sup> Thierry Dupin, *1914-1918 : le journal du soldat Jean Dupin... op. cit.*, p. 50 [04 septembre 1915].

<sup>274</sup> *Ibid.*, p. 111 [13 juillet 1918] ; 135 [25 octobre 1918].

trajectoire militaire que le soldat Dupin. Engagé comme « brigadier téléphoniste et agent de liaison en même temps » en mars 1917, il devient spécialiste de la liaison au sens large du terme<sup>275</sup>. Pourtant, lorsque l'équipe de téléphonistes est sollicitée par le capitaine pour une liaison, désigner un coureur s'avère toujours délicat : « on s'est tous regardés : “Qui est-ce qui y va ?” »<sup>276</sup>. Pour mettre fin aux atermoiements, le capitaine n'hésite pas à demander à Dupré de désigner l'un de ses camarades « pour aller à la mort »<sup>277</sup>. Les pertes élevées sur le champ de bataille obligent parfois les officiers à dépêcher de simples troupiers sans expérience pour mener à bien la liaison. Maurice Genevoix, même avec son grade de sous-lieutenant, se voit confier une mission urgente de liaison par le colonel : « “Je n'ai plus d'agents de liaison. Tous sont en mission ou hors de combat. Il faut que vous trouviez, le plus vite possible, le colonel de G... qui commande la brigade” »<sup>278</sup>. Les agents de liaison sont donc loin d'être tous de grands sportifs, spécialistes formés et recrutés auprès d'un chef de section.

Entraînés ou pas, les coureurs en missions mettent à l'épreuve leur corps à l'effort, dans des conditions particulièrement éprouvantes. La progression au pas de course, buste plié en deux, est freinée par les cadavres à enjamber, la boue collante, les trous d'obus, les obstacles en tout genre, sans compter le « barda » sur le dos et le masque à gaz. La fatigue marque rapidement les organismes, mais l'agent de liaison repousse ses limites, la peur et l'urgence du pli aidant. Maurice Genevoix, coureur d'un jour, offre une description précise de ses sensations et émotions intenses :

Mon cœur saute dans ma poitrine à grand bonds désordonnés ; je sens entre mes épaules un point douloureux, aux reins une brûlure aiguë. Et mes jambes ! A chaque minute, des crampes me raidissent brutalement les muscles des cuisses et des mollets, certaines si violentes qu'elles me jettent à terre et me tiennent un long moment tordu, haletant. Mes vêtements mouillés pèsent d'un poids fantastique, et qui croît sans cesse. Je sens jusqu'au bout de mes doigts les battements précipités de mes artères ; et l'étui de drap qui enveloppe mon sabre me fait éprouver, au creux de la main, une bizarre sensation de picotement, presque de morsure. [...] La descente, bride abattue. Quelques chutes lourdes, à plat ventre dans la boue. Puis un talus, que je dégringole sur les fesses. [...] Je suis à bout<sup>279</sup>.

L'effort physique marque l'agent de liaison, au point d'en devenir la principale caractéristique. Les descriptions succinctes qu'en esquissent les poilus dans leurs carnets mettent en avant les

---

<sup>275</sup> Léon-Antoine Dupré, *Carnet de route d'un gosse des tranchées*, Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon, 2013, p. 116 [22 mars 1917].

<sup>276</sup> *Ibid.*, p. 162 [02 juillet 1917].

<sup>277</sup> *Ibid.*, p. 170 [juillet 1917].

<sup>278</sup> Maurice Genevoix, « Sous Verdun (25 août 1914 - 9 octobre 1914) », *Ceux de 14... op. cit.*, p. 55 [Jeudi 10 septembre 1914].

<sup>279</sup> *Ibid.*, p. 56-57 [Jeudi 10 septembre 1914].

manifestations externes de la fatigue. Ainsi, Presle, le coureur attitré de Maurice Genevoix, est systématiquement annoncé en sueur, écarlate, ou à bout de souffle : « Une voix essoufflée a dit cela derrière moi. Je me retourne. C'est Presle, mon agent de liaison. Il sue à grosses gouttes et respire en ouvrant la bouche »<sup>280</sup>. Maurice Bedel n'a lui aussi besoin que de deux lignes pour caractériser le messager à l'œuvre : « Le rapide agent de liaison file, son casque à la main, le front rouge et mouillé, le souffle bruyant »<sup>281</sup>. S'ils ne sont pas à proprement parler des sportifs, comme le laissent à penser les comparaisons exagérées de la presse, il n'en demeure pas moins que l'effort physique est au cœur de l'expérience d'un coureur en mission.

### *Les coureurs de Verdun*

Les agents de liaison sont sollicités dès le début de la guerre, mais bénéficient d'une visibilité inédite lors de la bataille de Verdun, du 21 février au 18 décembre 1916. Cette « bataille totale » entre 13 divisions allemandes et 9 divisions françaises émousse rapidement le moral et le physique des soldats engagés dans la fournaise<sup>282</sup>. Avec l'intensité des bombardements, les lignes téléphoniques sont systématiquement coupées : « il fallut se résigner à tout abandonner et à correspondre suivant le mode antique, par plis portés à la main »<sup>283</sup>. Des coureurs se chargent donc de la liaison, de manière assez classique. Paul Rives décrit par exemple l'abris creusé dans le flanc du ravin de Tavannes, au sein duquel six jeunes agents de liaison font la navette entre le PC du colonel et les chefs de bataillon qui s'échelonnent sur la ligne entre la Laufée et la route de Vaux<sup>284</sup>. La bataille de Verdun, outre la dureté des combats, n'offre aucune situation inédite pour les porteurs de pli. Le rôle de ces messagers est pourtant particulièrement mis en avant dans la presse et les témoignages de soldats, au point d'être présentés comme l'un des facteurs essentiels de la victoire<sup>285</sup>. Le journal *Le Matin*, par le

---

<sup>280</sup> *Ibid.*, p. 100-101 [Jeudi 24 septembre 1914] ; D'autres extraits sont similaires : « Presle surgit, essoufflé comme s'il m'avait poursuivi. [...] » (*Ibid.*, p. 133).

<sup>281</sup> Maurice Bedel, *Journal de guerre...op. cit.*, p. 416 [08 juillet 1916, tranchée de l'Altmatt].

<sup>282</sup> Gerd Krumeich, Stéphane Audoin-Rouzeau, « Les batailles de la Grande Guerre », dans Stéphane Audoin-Rouzeau, Jean-Jacques Becker, *Encyclopédie... op. cit.*, t. 1, p. 392-394.

<sup>283</sup> Lieutenant-colonel Rousset, « Pour Verdun. L'Offensive allemande faiblit. Rien que des attaques partielles », *Le Petit Parisien*, n°14 286, 19 mars 1916, p. 1.

<sup>284</sup> Paul Rives, « Les sports et la guerre. Les coureurs », *L'Écho des sports*, n°662, 20 juillet 1919, p. 1. Si Paul Rives assure dans cet article de *L'Écho des sports* qu'il « a bien connu » les agents de liaison de Verdun, il nous est difficile de vérifier sa présence effective sur ce front. La notice du Maitron mentionne qu'il est mobilisé dans l'infanterie en 1915, puis versé dans l'aviation, sans plus de précisions (<https://maitron.fr/spip.php?article129075>, consulté le 06 août 2021, à 10h56).

<sup>285</sup> Gaston Jollivet, *L'épopée de Verdun*, Paris, Hachette, 1916, p. 192-193 ; « La guerre a réhabilité un mot qui, sans elle, commençait à mal tourner, le mot liaison [...] L'agent de liaison, grand ou petit, est un facteur essentiel du succès » (Louis Forest, « Échos », *Le Matin*, n°11 904, 30 septembre 1916, p. 2).

truchement d'un « envoyé spécial au front », vante les mérites « d'obscurs héros »<sup>286</sup>. Tous les ouvrages de poilus sur Verdun mentionnent leurs faits d'armes<sup>287</sup>, et certains chroniqueurs *a posteriori* estiment, à tort, que c'est lors de cette bataille que sont « créés » les fameux coureurs<sup>288</sup>. Le Ministère de la Guerre, par l'intermédiaire du Bureau de la presse, participe aux dithyrambes en communiquant le 1<sup>er</sup> juillet 1916 à l'ensemble des journaux un papier consacré à la bravoure des « coureurs de Verdun » :

[...] Un soldat se présente au P.C. d'un colonel. Il est maculé de terre, sanglant, essoufflé : il a passé sous un de ces tirs de barrage qui retournent le sol mètre par mètre, méthodiquement, et il tend une enveloppe. — Comment es-tu passé ? interroge le chef. — Mon colonel, il y avait écrit « Urgent ». Cette réponse ne juge-t-elle pas les coureurs de Verdun ?<sup>289</sup>

*Excelsior*, *Le Figaro*, *Sporting*, *Le Gaulois*, *L'Illustré national* et bien d'autres reprennent le long communiqué quasiment au mot près<sup>290</sup>.

La focale sur les agents de liaison au cœur de la bataille de Verdun s'inscrit en plein dans la « propagande redoublée en 1916 », visant à concilier l'héroïsation du combattant avec la minimisation des pertes<sup>291</sup>. Ce « bourrage de crâne » se poursuit après la bataille, y compris dans les œuvres de fiction comme *Aux Épargés. Zizi, agent de liaison*. Publié en 1917 aux éditions Rouff, cet ouvrage fait partie de la collection « Patrie » qui entend raconter « chaque semaine un épisode de la Grande Guerre, émouvant, dramatique, vécu, puisé dans la glorieuse épopée »<sup>292</sup>. Après la lecture du texte et surtout de la quatrième de couverture qui présente la collection, l'ambiguïté demeure entre le témoignage authentique et la littérature. Le récit de ces « exploits », bien qu'exagérés, offre tout de même de précieux indices quant aux conditions matérielles, environnementales, relationnelles, ainsi que la nature des missions données aux

---

<sup>286</sup> « Récits de bataille. Agents de liaison et poilus. Quelques traits admirables de nos soldats qui combattent devant Verdun », *Le Matin*, n°11 721, 31 mars 1916, p. 2 ; « Récits de poilus. L'héroïque aventure d'un soldat blessé au cours d'une attaque dans le bois de Malancourt », *Le Matin*, n°11 775, 24 mai 1916, p. 2.

<sup>287</sup> Jean Petithuguenin, *Verdun*, Paris, Rouff, 1919, p. 23 ; Louis Gillet, *La bataille de Verdun*, Paris et Bruxelles, Van Oest, 1921, p. 42 ; Jules Poirier, *La bataille de Verdun (21 février – 18 décembre 1916)*, Paris, Chiron, 1922, p. 144, 252 ; Lieutenant Péricard, *Ceux de Verdun*, Paris, Payot, 1917, p. 170.

<sup>288</sup> « Les “coureurs” dans la bataille », *L'Auto*, n°6 414, 14 août 1918, p. 2.

<sup>289</sup> « Les coureurs de Verdun », *Le Figaro*, 62<sup>e</sup> année, n°183, 01 juillet 1916, p. 1-2. Voir le communiqué complet en Annexe n°5.

<sup>290</sup> « Les coureurs de la bataille de Verdun », *Excelsior*, n°2 055, 01 juillet 1916, p. 7 ; « Les coureurs de Verdun », *Le Figaro*, 62<sup>e</sup> année, n°183, 01 juillet 1916, p. 1-2 ; « Histoire anecdotique de la guerre européenne. Les coureurs de Verdun », *L'Illustré National*, n°48, n. d., p. 382 ; « Les coureurs de Verdun », *Nouvelles de France : Bulletin des Français résidant à l'étranger*, n°2, vol. V, 13 juillet 1916, p. 31 ; Alfred Spitzer, « La liaison pédestre », *Sporting*, n°90, 05 juillet 1916, p. 1 428 ; « Devant Verdun. Les coureurs de l'armée », *Le Gaulois*, n°14 141, 02 juillet 1916, p. 2 ; Gaston Jollivet, *L'épopée de Verdun... op. cit.*, p. 192-193. Cette liste de journaux et d'ouvrages reprenant le communiqué est loin d'être exhaustive.

<sup>291</sup> Olivier Forcade, « Information, censure et propagande », dans Stéphane Audoin-Rouzeau, Jean-Jacques Becker, *Encyclopédie... op. cit.*, t. 1, p. 594-597.

<sup>292</sup> A. De Laporte, *Aux Épargés. Zizi, agent de liaison*, Paris, Rouff, collection « Patrie », 1917, 4<sup>e</sup> de couverture.

coureurs. Ces détails se recourent avec ceux recueillis dans les carnets de guerre des poilus. Les hyperboles se situent souvent dans les anecdotes en fin de récit. Le procédé n'est pas nouveau puisque qu'en décembre 1914 déjà, le journal *Excelsior* racontait les péripéties d'un jeune agent ramenant un message sous les tirs allemands. Ce dernier s'arrête d'un coup et retourne chercher sa pipe qu'il a laissé tomber dans un trou d'obus, sous le regard ahuri du colonel<sup>293</sup>. La crânerie et le mépris du danger sont toujours soulignés.

En première ligne, l'expérience de course se fait rare. La presse sportive souligne pourtant les analogies entre les qualités du poilu et celles de l'athlète entraîné, dans le but de défendre l'utilité sociale du sport et faire face à la chute des parutions. Ces articles emprunts de patriotisme mettent l'accent sur la charge glorieuse, valorisent l'assaut à la baïonnette au mépris du danger, oblitérant la dimension émotionnelle d'un tel galop. La peur domine largement le spectre de sensibilités du poilu s'appêtant à courir, soit pour charger l'ennemi, soit pour fuir un danger. Au demeurant, ces moments restent rares dans la vie du soldat. Seuls certains fantassins spécialisés comme les agents de liaison connaissent au front un effort physique important, fait de courses, de bonds, de franchissements, seule solution parfois pour transmettre un pli.



Entre 1914 et 1919, la communauté émotionnelle des coureurs à pied subit un morcellement sur le plan géographique. Trois espaces distincts se dégagent, laissant des marges différentes quant aux possibilités de pratique. À l'arrière, les jeunes et les femmes tentent de perpétuer la sociabilité athlétique d'avant-guerre avec des entraînements et des compétitions organisés par les clubs ou les fédérations sportives. Au cantonnement, les poilus revenant des premières lignes mettent sur pied des fêtes mêlant épreuves sportives, musique, spectacles, dans le but d'oublier les atrocités des tranchées. Enfin, sur la ligne de feu, la pratique des sports athlétiques n'est guère envisageable et l'acte même de courir n'est possible que dans de rares cas de figure : la charge ou la fuite. Seuls les agents de liaison entretiennent une activité régulière de course pour porter les messages. Au sein de ces trois espaces, se développe un registre spécifique de sensibilités en course : exalter le sentiment national à l'arrière ; se délasser au cantonnement ; et vaincre sa peur en première ligne. Le contenu émotionnel de la

---

<sup>293</sup> « La guerre anecdotique. La pipe du "petit" », *Excelsior*, n°1 496, 20 décembre 1914, p. 7.

communauté, en plus de sa nouvelle tripartition, perd en complexité. Il n'est plus question d'apprécier la beauté du style, de vibrer devant un spectacle haletant ou un record battu, de prendre du plaisir au contact de la nature.

Paradoxalement, ce délitement ne fragilise nullement les fondements de la communauté qui retrouve dès la fin des hostilités le *verbatim* d'avant-guerre. Plus qu'une simple parenthèse, l'expérience de guerre offre de nouvelles perspectives dans l'appréhension des sensibilités à l'effort, et l'affirmation d'une culture athlétique<sup>294</sup>. La guerre aurait non seulement « nourri et fécondé le sport »<sup>295</sup>, mais augmenterait aussi selon les mots de Montherlant la vie « dans le sensible, en tonifiant et en exaspérant toute sensation, notamment les sensations de plaisir, et les moindres, par la privation qu'on en a »<sup>296</sup>. Il est peu probable que de tels changements dans la psychologie et la sensibilité des individus s'opèrent d'emblée<sup>297</sup>, mais les combats de 1914-1918 offrent aux chroniqueurs, artistes, écrivains, et sportifs des années 1920 une source d'inspiration, un regard neuf sur l'effort physique, une acuité décuplée pour saisir les émotions et sensations de l'athlète, un mime symbolique de l'affrontement sportif avec ses tragédies et ses héros, qui trouvera son acmé lors des Jeux Olympiques de Paris en 1924.

---

<sup>294</sup> Michel Merkel et Arnaud Waquet ont montré le rôle catalytique de la Grande Guerre dans le passage d'une France gymnique à une France sportive (Michel Merkel, *14-18... op. cit.*, p. 14 ; Arnaud Waquet, Thierry Terret, « Ballons ronds... », art. cité, 2006, p. 458-459). Paul Dietschy est plus réservé sur ce point, estimant que les fondations du modèle sportif français sont posées avant 1914, tandis que « cet élan fut brisé net par l'invasion allemande » (Paul Dietschy, *Le sport et la Grande Guerre, op. cit.*, p. 440-441).

<sup>295</sup> Charles de Saint-Cyr, « Quel sera l'avenir de l'athlétisme », *La Vie au grand air*, n°829, 15 juin 1916, p. 21.

<sup>296</sup> Henri de Montherlant, « Chant funèbres pour les morts de Verdun », *Essais*, Paris, La Pléiade, 1963, p. 216. Dans le manifeste des écrivains combattants écrit en 1919, les mêmes idées sont développées : « Cette guerre, malgré son horreur, et justement à cause de cette horreur, est l'évènement décisif, l'axe frémissant de toute l'histoire humaine. Cette guerre atroce a augmenté la conscience. Elle a illuminé l'âme. Elle a changé la face du monde. Elle nous élève, irrésistiblement, à l'idéal de justice et de vérité que nous attendions. Elle élance la pensée d'avenir et, plus simplement, toute pensée » (Henry Malherbe, José Germain, Jacques Boulenger, « Un manifeste des écrivains combattants », *L'Écho des sports*, n°649, 06 juillet 1919, p. 1).

<sup>297</sup> Prenant l'exemple de la « brutalisation », Antoine Prost estime que le comportement et la psychologie des poilus ne se sont pas radicalement transformés après la guerre : « la guerre n'a pas beaucoup changé ceux qui l'ont faite. [...] je ne crois pas à des transformations profondes des personnalités. » (Antoine Prost, « Les limites de la brutalisation. Tuer sur le front occidental, 1914-1918 », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°81, janvier-mars 2004, p. 19-20).



**Partie 2 (1919-1932)**  
***Profondeurs des corps :***  
***l'acmé du sensible***

Que faut-il entendre par « acmé du sensible » ? À un premier niveau de lecture, il peut s'agir du nombre considérable de documents, ouvrages, articles, œuvres, littératures, réflexions traitant de la question des sensibilités en course à pied entre 1919 et 1932. L'aspect quantitatif représente un indicateur important, mais ne saurait traduire à coup sûr une attention ou un intérêt plus grand aux choses du sport. Les effets de sources peuvent être piégeux. À un second niveau, une analyse plus qualitative laisse entrevoir une diversification des modes d'expression sensible, et le souci d'explorer avec davantage de finesse les profondeurs des corps à l'effort. En effet, la mise en spectacle des émotions athlétiques au cœur des grands événements internationaux comme les JO de Paris en 1924 constitue une source d'inspiration pour l'Art et la littérature sportive naissante. Si la nature des émotions identifiées témoigne d'une forme de continuité avec les années 1910, les contours de la communauté émotionnelle sont quant à eux questionnés, ne se limitant plus aux seuls pratiquants pour prendre en compte les intérêts parfois antagonistes des spectateurs. Répondre à cet appétit de spectaculaire qui s'exacerbe dans les années 1920 ne va pas sans son lot de controverses. De retour dans l'intimité du club, les savoirs sur l'entraînement s'enrichissent bien qu'aucune révolution scientifique ne vienne ébranler les certitudes acquises sur le terrain. Les efforts physiques sont tout de même mieux identifiés, plus précisément différenciés en fonction des épreuves, davantage individualisés au regard des sensations personnelles. Tandis que le sport devient « une affaire d'État »<sup>1</sup>, le souci de figurer honorablement sur le plan international gagne l'élite athlétique française, notamment face aux sprinteurs américains et aux finlandais, dominateurs dans les épreuves de fond.

---

<sup>1</sup> Gaston Vidal, « Le sport est devenu affaire d'État », *Le Miroir des sports*, n°345, 29 juillet 1920, p. 50.

## Chapitre 4 : La mise en spectacle des émotions athlétiques, une entreprise pédagogique

En juin 1926, le journaliste sportif Henri Decoin publie dans *L'Auto* un article dans lequel il développe une réflexion sur la beauté du spectacle sportif qui, selon lui, ne se crée pas *ex nihilo* mais se construit au moyen d'une subtile pédagogie<sup>2</sup>. Tous les spectateurs ou lecteurs n'ont pas la même réceptivité émotionnelle vis-à-vis d'un record battu, d'un essai marqué, d'un but réussi, ou d'un *uppercut* bien placé. Il importe donc d'éduquer cette foule capricieuse aux sensations esthétiques et aux émotions que procurent les exhibitions athlétiques : « La foule sportive [...] juge de la beauté d'un spectacle d'après l'intensité de son émotion. Il faut émouvoir la foule. »<sup>3</sup>. L'ensemble des observateurs de la vie sportive partage cette opinion et de nombreux articles du même type paraissent régulièrement tout au long des années 1920. Une éducation athlétique reste à faire pour remplir les tribunes encore clairsemées. Le défi est de taille. Par leur médiatisation croissante, leur capacité à mobiliser les masses, les enjeux économiques et politiques qu'ils génèrent, les spectacles sportifs s'inscrivent dans une dynamique culturelle du divertissement<sup>4</sup>. Cependant, au-delà d'une lecture économique qui réduirait le spectacle de la course à pied à l'exploitation médiatique et mercantile de l'« évènement consommé »<sup>5</sup>, il est possible de mettre au jour « l'exacerbation des sensibilités au spectacle sportif, et la vitalité des imaginaires dont il s'anime »<sup>6</sup>.

---

<sup>2</sup> Henri Decoin, « Le sport et la beauté », *L'Auto*, n°9 300, 02 juin 1926, p. 1.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Georges Vigarello, « Le temps du sport », dans Alain Corbin (dir.), *L'Avènement des loisirs (1850-1960)*, Paris, Flammarion, 2009, p. 253-290. Philippe Tétart ajoute qu'« Entre la presse écrite et radiophonique, les médias participent alors à l'intronisation du sport comme culture de masse » (Philippe Tétart, « De la balle à la plume. La première médiatisation des passions sportives, 1854-1939 », dans Philippe Tétart (dir.), *Histoire du sport en France*, tome 1 : *Du Second Empire au régime de Vichy*, Paris, Vuibert, 2007, p. 309).

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 284.

<sup>6</sup> Christophe Granger, « Les lumières du stade : Football et goût du spectaculaire dans l'entre-deux-guerres », *Sociétés et Représentations*, n°31, 2011, p. 108.

## 1) Faire connaître les impressions du champion

La recherche de spectaculaire ne se limite pas aux aménagements de l'arène sportive et aux intrigues haletantes des épreuves. En amont ou *a posteriori* de l'évènement athlétique, les coulisses des exploits se racontent. Les récits de course s'appuient sur trois principes essentiels au fondement du spectacle moderne : « s'identifier » ; « s'exciter », et « raconter »<sup>7</sup>. La construction d'un espace mythique autour d'épreuves mémorables permet aux spectateurs potentiels de s'identifier à des héros sportifs, de mieux comprendre la signification des performances réalisées. Par ce regard plus aiguisé naît l'excitation pour les belles luttes sportives, l'émotion pour les records, symboles de progrès. Dès les années 1910, Jean Bouin, en précurseur, n'hésite pas à prendre régulièrement la plume pour faire part de ses impressions de course ou expliquer ses méthodes d'entraînement. La mise en récit des émotions de l'athlète dans les années 1920 gagne en précision, s'intensifie, se renforce, se systématiser.

### a) Géo André, un athlète parmi les aviateurs

Dès la fin de la Grande Guerre, les journaux spécialisés laissent dans leurs colonnes une large place aux témoignages sportifs, afin de connaître les émotions singulières que ressentent ces derniers lors de leur pratique. Ainsi, entre le 15 mars 1919 et le 15 mai 1919, une série d'articles paraissent dans *La Vie au grand air*, visant à faire connaître « les plus grosses émotions sportives et militaires » des athlètes. Le projet est clairement exposé dans le premier numéro de la série :

Avant que les sportifs ne reprennent leurs courtoises luttes d'avant-guerre, nous leur avons demandé quelle est la plus forte émotion qu'ils ont éprouvé à la guerre et au cours de leur carrière de champion. Nous commençons aujourd'hui la publication des intéressantes réponses que nous avons reçues.<sup>8</sup>

Dans la mesure où la guerre est assimilée au grand match, à l'olympiade des peuples, les souvenirs d'exploits militaires se mêlent aux exploits sportifs sans distinction nette. Sans doute un besoin cathartique anime aussi les sportifs dans ces descriptions, désireux d'évacuer un traumatisme vécu et resté latent. Les aviateurs fournissent le plus grand nombre de témoignages. Devenus des héros de guerre en sus de leurs exploits proprement sportifs, les

---

<sup>7</sup> Georges Vigarello, « Stades. Le spectacle sportif des tribunes aux écrans », dans Alain Corbin, Georges Vigarello, Jean-Jacques Courtine, *Histoire du corps*, t. 3, Paris, Seuil, 2006, p. 347-350.

<sup>8</sup> Entre le 15 mars 1919 et le 15 mai 1919, une série d'articles parus dans *La Vie au grand air* vise à faire connaître « les plus grosses émotions sportives et militaires » des athlètes. « Avant que les sportifs ne reprennent leurs courtoises luttes d'avant-guerre, nous leur avons demandé quelle est la plus forte émotion qu'ils ont éprouvé à la guerre et au cours de leur carrière de champion. Nous commençons aujourd'hui la publication des intéressantes réponses que nous avons reçues. » (« Les plus grandes émotions sportives et militaires », *La Vie au grand air*, n°840, 15 mars 1919, p. 15).

combattants du ciel comme Charles Nungesser, Sadi Lecointe, Jean Casale, ou René Labouchère gagnent en prestige et en charisme<sup>9</sup>. L'aviation mêle la vitesse, le risque et le danger de mort, ce qui en fait le sport-roi des émotions fortes :

[...] quand un aviateur ou un coureur automobiliste parle de sport, il peut souvent désigner par là un événement imprévu, exigeant de l'initiative, de la présence d'esprit, du sang-froid, et surtout présentant un danger manifeste. Nous allons ainsi constater que les adeptes des sports mécaniques comprennent par émotion sportive une émotion sinon devant la mort, tout au moins devant un péril très grave<sup>10</sup>.

Si l'on s'éloigne du registre des émotions à forte connotation « militaire » ou « guerrière », d'autres articles fleurissent sur la thématique des sensibilités personnelles à l'effort. Un lecteur assidu du *Miroir des sports* découvrira par exemple les souvenirs « émouvants » de course automobile de Lucien Haubourdin en 1923<sup>11</sup>, les mémoires de Georges Carpentier sur sa carrière de boxeur parues en 1921<sup>12</sup>, ou encore un article tout à fait original d'André Reuzé sur les souffrances physiques que supportent les coureurs cyclistes durant le Tour de France<sup>13</sup>. Cependant, sur l'ensemble des témoignages recueillis, très peu d'émotions en course à pied sont relatées. D'une manière générale, les athlètes au tout début des années 1920 se font discrets dans l'expression de leurs ressentis. Mis à part le Lieutenant Dedet qui évoque au détour d'un récit de guerre l'imaginaire du cross-country<sup>14</sup>, Géo André est l'un des rares athlètes à proposer régulièrement une analyse introspective. Ainsi, dans l'article « Les plus grandes émotions sportives des grands champions français racontées par ceux-là mêmes qui les ont vécues » de décembre 1920, c'est le seul athlète qui expose ses impressions parmi les vingt-et-un récits de sportifs :

---

<sup>9</sup> « Au cours des deux premières années de la guerre, les duels aériens entre les “as”, qui fascinèrent les opinions publiques, témoignent de la manière dont la vieille éthique guerrière, disparue dans la boue des tranchées, parvint paradoxalement à se réfugier dans l'arme la plus moderne. » (Stéphane Audoin-Rouzeau, « Avions et chars », dans Stéphane Audoin-Rouzeau, Jean-Jacques Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre*, Paris, Perrin, 2012, t. 1, p. 340).

<sup>10</sup> « Les plus grandes émotions sportives des grands champions français racontées par ceux-là mêmes qui les ont vécues », *Le Miroir des sports*, n°366, 23 décembre 1920, p. 388.

<sup>11</sup> Lucien Haubourdin, « Le souvenir le plus émouvant des champions du volant », *Le Miroir des sports*, n°497, 28 juin 1923, p. 411.

<sup>12</sup> Georges Carpentier, « Les mémoires de Carpentier (ma vie de boxeur) », *Le Miroir des sports*, n°388, 26 mai 1921, p. 336.

<sup>13</sup> « Le public, qui se passionne pour les exploits des « géants de la route » et leur réserve une ovation presque ininterrompue tout au long des 5.000 kilomètres de leur calvaire, admire surtout chez ces modèles d'énergie une volonté à toute épreuve. Il aurait pour eux une estime plus grande encore, s'il savait exactement ce qu'ils endurent. » (André Reuzé, « Les souffrances des coureurs pendant le tour de France cycliste », *Le Miroir des sports*, n°555, 19 juillet 1924, p. 82). André Reuzé développera encore davantage cette thématique originale dans son ouvrage paru en 1925 (André Reuzé, *Le Tour de souffrance*, Paris, Fayard, 1925).

<sup>14</sup> Louis Dedet, « Les plus grandes émotions sportives et militaires », *La Vie au grand air*, n°842, 15 mai 1919, p. 29.

En général, l'impression la plus forte précède l'épreuve. Elle cesse pour moi immédiatement dès que j'ai pris pied sur le terrain, car je suis alors parvenu à la dompter. Pendant l'épreuve, quelle qu'elle soit, comment ressentir une impression profonde puisque tout votre être est concentré en un seul effort étranger à toute sensibilité étrangère ? Juste après l'épreuve, l'émotion est complètement étouffée par un délassement général de tout votre individu. Ce n'est qu'après, des fois très longtemps après, qu'entièrement reposé, solitaire et tranquille, votre champ émotif peut se permettre d'être sursaturé de sensibilité, et vous produire l'émotion forte, d'une course vécue.<sup>15</sup>

Les émotions de Géo André restent floues, mais traduisent déjà une attention au « champ émotif saturé de sensibilité », dans une temporalité qui intègre non seulement la course en elle-même, mais aussi plus largement ce qui la précède et ce qui lui succède. Si au cours de l'épreuve il s'agit de « dompter » les affects pour être performant, sorte de parenthèse sensible, les émotions de la course rejaillissent après l'effort.

### Georges Yvan André [Géo André]<sup>16</sup>

Résumer la vie sportive de Géo André en quelques lignes est quasiment impossible tant elle fut riche.

Né à Paris le 13 août 1889, Georges André participe à quatre éditions olympiques entre 1908 et 1924. Médaille d'argent à la hauteur en 1908, il remporte une médaille de bronze aux JO de 1920 au 4 fois 400 mètres relais, et figure à la 4<sup>e</sup> place dans l'épreuve du 400 mètres haies lors de deux olympiades successives, en 1920 puis en 1924 à Paris, dont il fut porte-drapeau. Il est alors âgé de 35 ans.

Plus de vingt fois champion de France et recordman de France, Géo André, solidement bâti avec ses 1m 86 pour 85 kg, est le modèle de l'athlète complet, l'amateur par excellence. Il remporte d'ailleurs le concours de l'athlète complet en 1914. Au-delà de sa carrière athlétique, il s'essaie à de nombreux autres sports au Racing Club de France. International de rugby au poste de trois-quarts aile (8 sélections en équipe de France), footballeur, tennisman, boxeur, nageur, il enseigne l'éducation physique, et passe des brevets de vol à voile.



<sup>15</sup> Géo André, « Les plus grandes émotions sportives des grands champions français racontées par ceux-là mêmes qui les ont vécues », *Le Miroir des sports*, n°366, 23 décembre 1920, p. 390.

<sup>16</sup> Biographie réalisée à partir des documents suivants : Luc Beucher, *Géo André*, 2003, (<http://cdm.athle.com>); « L'homme sportif du jour : Géo André », *Le Miroir des sports*, n°545, 29 mai 1924, p. 348 ; « Géo André est mort », *Le Miroir des sports*, nouvelle série, n°96, 17 mai 1943, p. 2; Georges Berretrot, « Les champions tels que je les ai connus... ou 30 ans dans les coulisses du sport ! », *But et Club*, n°214, 26 décembre 1949, p. 2-3 ; Stéphane Gachet, *Le dictionnaire des médaillés olympiques français*, Le Rheu, La maison d'édition LME, 2011, p. 22-23. L'ouvrage de René et Maryvonne Gaudart sur Géo et Jacques André aurait pu compléter avantageusement cette courte biographie. Je n'ai cependant pas encore pu le consulter (René Gaudart, Maryvonne Gaudart, *Dieux des stades As du ciel, Géo et Jacques André des J.O. de 1908 à 1948 aux guerres 14-18 et 39-45*, JPO, 2021). Photographie : Agence Rol, « Colombes, André vainqueur d'un 400m haies », photographie de presse, n°60 816, négatif sur verre, 18 x 13 cm, 11 janvier 1920.

Ingénieur-électricien, passionné d'aviation et de mécanique, il obtient en 1908 son brevet de pilote d'avion de tourisme. Durant la Première Guerre mondiale, il est fait prisonnier en Allemagne, il parvient à s'évader et s'engage en 1917 dans l'aviation jusqu'à l'Armistice.

En marge de sa carrière sportive, Géo André rédige de très nombreux articles à partir de 1918, s'appliquant à commenter les résultats sportifs ou prodiguer des conseils d'entraînement. Il s'affirme comme un chroniqueur régulier des rubriques athlétiques du *Miroir des sports*, de *La Vie au grand air*, et de *L'Intransigeant*. Sa plume acérée trempée dans sa longue et riche expérience sportive en fait l'un des plus fins observateurs de son temps.

Géo André est décrit comme « éparpillé », « fantasque », mais néanmoins chaleureux, « le meilleur garçon du monde ».

Il est tué dans une embuscade en Tunisie le 4 mai 1943.

Dans un article similaire paru quelques jours plus tôt dans *La Vie au grand air*, Géo André fait part lucidement de sa difficulté à retraduire les émotions qu'il ressent durant l'effort intense, alors même qu'il tente de rester « étranger à toute sensibilité étrangère » pour se concentrer sur l'effort à produire, et que les souvenirs teintés d'émotions se déforment parfois avec le temps :

Il est en effet difficile d'établir une graduation, dans des sensations aussi vives que celles ressenties en plein effort physique dans une atmosphère frénétique, engendrée par l'enthousiasme de milliers de spectateurs. D'autre part, une impression perd de sa puissance avec les années, aussi est-on toujours porté à admettre comme capitale la dernière éprouvée<sup>17</sup>

Dans les rangs clairsemés de l'athlétisme français — exsangue après les années de guerre et la mort de Jean Bouin —, les journaux n'ont d'autres choix que de solliciter un vétéran respecté et reconnu. Géo André a déjà 31 ans en 1920 et a participé à trois olympiades successives : « *La Vie au Grand Air* me demande de lui faire part pour ses lecteurs de mes impressions ressenties aux trois Olympiades auxquelles j'ai participé »<sup>18</sup>. Les anecdotes tirées de sa longue expérience internationale et le charisme du champion constituent de précieux atouts pour expliquer aux lecteurs curieux la vie intérieure d'une épreuve de course à pied.

## **b) Joseph Guillemot venge Bouin aux Jeux Olympiques de 1920**

Mis à part les écrits de Géo André, la presse sportive laisse ponctuellement d'autres athlètes exprimer leurs ressentis, souvent à l'occasion de grandes épreuves comme les Jeux Olympiques d'Anvers en 1920. Charles Paddock vainqueur du 100 mètres, Allen Woodring vainqueur du 200 mètres, Joseph Guillemot vainqueur français du 5 000 mètres, Paavo Nurmi vainqueur du

---

<sup>17</sup> Géo André, « Les souvenirs de Géo André », *La Vie au grand air*, n°860 spécial Noël, 1898-1921 : 23 ans de sports, 15 décembre 1920, p. 29-31.

<sup>18</sup> Géo André, *La Vie au grand air* : « Mes trois olympiades », *La Vie au grand air*, n°857 spécial : la VII<sup>ème</sup> olympiade. Impressions de vainqueurs, 20 septembre 1920, p. 22.

10 000 mètres, Hannes Kolehmainen vainqueur du marathon et les autres athlètes lauréats de l'olympiade sont invités à livrer leurs « impressions de vainqueurs » dans un numéro spécial de *La Vie au grand air*<sup>19</sup>. Avec une telle thématique, l'historien du sensible croit trouver ici une heureuse matière pour comprendre le rapport aux sensations et émotions durant l'effort en course. Pourtant, lorsque la rédaction du journal demande aux athlètes de donner leurs « impressions » sans donner plus d'indications, très peu évoquent spontanément leurs ressentis internes, mis à part la joie de la victoire et la fatigue engendrée par l'effort intense. Le terme « impressions » s'avère imprécis dans l'esprit des athlètes qui n'opèrent qu'un compte rendu plus ou moins introspectif. Rares sont ceux qui analysent avec précision leurs sensations et émotions tout au long de l'épreuve, ce qui traduit aussi la nouveauté de la démarche. Ils se concentrent davantage sur les aléas de la course, la tactique adoptée, et les rebondissements inattendus. Par ailleurs, ces récits détonnent avec les conseils d'entraînements préconisant une allure régulière, « au train », sans à-coups, et le déroulement des épreuves rythmé par les emballages, les démarrages, les changements constants d'allure en fonction du scénario de course.

Parmi les nombreux témoignages recueillis, celui de Joseph Guillemot fait l'objet d'une attention particulière. Le jeune *pedestrian* originaire de la Haute-Vienne, seul médaillé d'or français dans les épreuves athlétiques aux JO de 1920, développe ses « impressions olympiques » sur deux pages pleines, quand les autres lauréats doivent se contenter d'un court paragraphe signé<sup>20</sup>. La dimension cocardière est indéniable, mais la trame narrative de son 5 000 mètres offre un supplément d'âme au récit. Par sa victoire sans appel sur le Finlandais Paavo Nurmi<sup>21</sup>, Joseph Guillemot « venge » Jean Bouin, défait sur le fil huit ans plus tôt aux JO de Stockholm par un autre Finlandais, Hannes Kolehmainen.

---

<sup>19</sup> *La Vie au grand air*, n°857 spécial : la VII<sup>ème</sup> olympiade. *Impressions de vainqueurs*, 20 septembre 1920, p. 22.

<sup>20</sup> Joseph Guillemot, « Mes impressions olympiques », *La Vie au grand air*, n°857, 20 septembre 1920, p. 8-9.

<sup>21</sup> Joseph Guillemot « gagne avec 18 mètres d'avance sur P. Nurmi » selon le Rapport officiel des Jeux (Comité exécutif des Jeux d'Anvers, *Rapport officiel des Jeux de la VII<sup>e</sup> olympiade. Anvers 1920*, s. n., 1957, p. 96, <https://library.olympics.com>).



Figure 31 : Guillemot remporte le 5 000 mètres olympique d'Anvers le 17 août 1920, devant Nurmi<sup>22</sup>



La filiation symbolique entre Bouin et Guillemot, comme le reflet inversé d'un miroir, n'échappe pas aux journalistes :

Ce dernier [Bouin] avait dit après Stockholm, aux prochaines olympiades « un Français me vengera », et il tomba face à l'Allemand en criant encore : « Vengez-moi ! » Bouin a été vengé par une victoire française. Il vient d'être vengé sportivement de son échec de Stockholm, par son successeur direct : Guillemot qui a battu le nouveau Kolehmainen. Ce rapprochement entre les deux course [sic] à huit ans d'intervalle, fut évoqué par le Français dans la joie du triomphe national<sup>23</sup>

Jouer sur la comparaison historique avec la performance d'un champion reconnu comme Jean Bouin permet aux lecteurs peu avertis d'appréhender à sa juste mesure l'exploit que vient de réaliser Guillemot, encore peu connu du grand public<sup>24</sup>. Nurmi prend tout de même sa revanche sur le 10 000 mètres trois jours après, le 20 août, devançant Joseph Guillemot<sup>25</sup>. L'épreuve du

<sup>22</sup> Agence Rol, « Anvers, Joseph Guillemot gagne le 5 000m », photographie de presse, n°60 586, négatif sur verre, 18 x 13 cm, 17 août 1920.

<sup>23</sup> « Une grande victoire française. Guillemot venge Bouin », *L'Auto*, n°7 186, 18 août 1920, p. 1. Voir aussi Victor Breyer, « Les Jeux Olympiques d'Anvers. Guillemot, plus heureux que Bouin, a fait flotter les trois couleurs à Anvers », *L'Écho des sports*, n°851, 18 août 1920, p. 1.

<sup>24</sup> Quelques semaines plus tôt, ses performances de classe en cross-country — vainqueur des Nationaux anglais et français, en mars 1920 — faisait déjà dire à son entraîneur du Club Athlétique de la Société Générale (CASG) Charles Poulénard qu'il pouvait devenir le successeur de Bouin s'il s'entraînait avec sérieux (L.Poulénard, « Guillemot est-il un autre Bouin ? », *La Vie au grand air*, n°852, Mars-Avril 1920, p. 9-11. L'article est signé « L.Poulénard », mais il est très probable qu'il s'agisse plutôt de Charles Poulénard, entraîneur au CASG).

<sup>25</sup> Victor Breyer, « Les Jeux Olympiques d'Anvers. Nurmi prend sa revanche sur Guillemot », *L'Écho des sports*, n°852, 21 août 1920, p. 1.

cross-country le 23 août est l'occasion d'une belle. À trois kilomètres de l'arrivée, alors que les deux meilleurs athlètes de fond sont aux prises pour l'explication finale, loin devant les autres concurrents, Guillemot se fait une entorse à la cheville en marchant sur un rail de *tramway*, et abandonne ainsi la course<sup>26</sup>. Nurmi file vers la victoire. Comme le nom de Bouin était associé immédiatement à celui de Kolehmainen, le nom de Guillemot résonne désormais avec celui de Nurmi. Ainsi, lorsque le Club Athlétique de la Société Générale (CASG) organise le 1<sup>er</sup> novembre 1921 un Prix Jean Bouin sur 5 kilomètres « en souvenir de la fameuse bataille que notre champion livra à Hannes Kolehmainen », la perspective de voir s'affronter de nouveau leurs « successeurs » suscite le commentaire enthousiaste des journalistes, même si ce désir restera finalement lettre morte<sup>27</sup>

### Joseph Guillemot<sup>28</sup>

Né le 1<sup>er</sup> octobre 1899 à Le Dorat, en Haute-Vienne, Joseph Guillemot découvre la course à pied pendant la Grande Guerre, au 16<sup>e</sup> bataillon de Chasseur à pied. Grièvement blessé, victime d'une attaque au gaz moutarde qui lui atrophie le poumon droit, il poursuit sa jeune carrière athlétique, alors qu'il est, en parallèle, apprenti cuisinier.

Ses premiers succès ne se font pas attendre et il remporte dès juillet 1919 le 5 000 mètres des championnats de France à Colombes, devant Louis Bouchard. Intégrant le club du CASG, l'année 1920 s'annonce glorieuse. À 20 ans, il enlève les Nationaux anglais et français, le prix Lemonnier, et s'adjuge en août la victoire sur le 5 000 mètres olympique, devant le Finlandais Paavo Nurmi. Aujourd'hui encore, Guillemot est le seul athlète français à avoir remporté cette épreuve lors des JO.

L'on oublierait presque sa médaille d'argent sur 10 000 mètres remportée 3 jours plus tard... derrière Paavo Nurmi.

Sa carrière athlétique observe une trajectoire en dents de scie jusqu'à la fin des années 1920, avec tout de même une année 1922 remarquable : vainqueur du National anglais, du National français (qu'il



<sup>26</sup> Joseph Guillemot, « Mes impressions olympiques », *La Vie au grand air*, art. cité, p. 9.

<sup>27</sup> « Allons-nous voir Guillemot contre Nurmi ? », *L'Auto*, n°7 601, 07 octobre 1921, p. 5

<sup>28</sup> Biographie réalisée à partir des documents suivants : Christophe Laguzet, Luc Volland, Dossier *Joseph Guillemot. Le souffle unique d'un exploit dans un parcours mythique*, 2020, (<http://cdm.athle.com>) ; Radiodiffusion française, « Jeux olympiques d'hier et de demain », *Programme National*, émission enregistrée le 02 février 1948, date de diffusion inconnue, 1h16'16'' ; Georges Berretrot, « Les champions tels que je les ai connus... ou 30 ans dans les coulisses du sport ! », *But et Club*, n°214, 26 décembre 1949, p. 2-3; Géo André, « Joseph Guillemot est un grand champion athlétique à la carrière inégale et au caractère inconstant », *Le Miroir des sports*, n°642, 24 mars 1926, p. 181 ; Stéphane Gachet, *Le dictionnaire des médaillés olympiques français*, Le Rheu, La maison d'édition LME, 2011, p. 22-23.

Photographie : Agence Rol, « Guillemot vainqueur du Lemonnier », photographie de presse, n°57 602, négatif sur verre, 18 x 13 cm, 11 janvier 1920.

remporte une nouvelle fois en 1926), et du cross des Nations en individuel, et en équipe (une première pour l'équipe de France, qui rééditera cet exploit en 1926). Après un passage à l'AS Lyon entre 1924 et 1926, il termine sa carrière au SO Givors en 1928. Ses nombreuses victoires et records font de Guillemot l'un des athlètes français les plus en vue des années 1920.

Joseph Guillemot est décrit par ses entraîneurs et partenaires d'entraînement comme fantasque, rusé, opiniâtre, mais rouspéteur et hargneux, une vraie « tête de cochon ». Selon Poulenard il prend l'entraînement à la rigolade et préfère « tous les plaisirs de la terre sauf celui de l'entraînement ». Du haut de ses 1m.60 pour 54kg, « il donnait l'impression d'un bull qui veut se jeter à la gorge d'un bœuf » disait Géo André. Georges Berretrot ajoute qu'il fume « comme un pompier », en particulier avant les épreuves, le tout accompagné de sucres imbibés de rhum.

Il meurt le 9 mars 1975 à Oradour-Saint-Genest (Haute-Vienne).

La victoire de Guillemot lors des JO d'Anvers lui offre une large tribune pour exprimer dans les colonnes des journaux spécialisés ses « impressions », mais à l'instar de Géo André, le sociétaire du CASG est familier de l'exercice dès la fin de la Première Guerre mondiale. Il évoque par exemple sa victoire lors du Prix Lemonnier, avec le record de l'épreuve battu, en janvier 1920 pour *L'Écho des sports*. Suite à la présentation de l'épreuve et de son intrigue par le chroniqueur Marcel Delarbre, Guillemot explique « Comment j'ai gagné »<sup>29</sup>. Un mois plus tard, il raconte de nouveau sa victoire, cette fois lors des championnats de Paris de cross-country. Après une description classique de la course par les journalistes Alphonse Luthéreau et Pierre Pelletier, une petite rubrique est consacrée à « ce que dit le vainqueur » : « — Vos impressions ? demandons-nous à Guillemot ? [...] je suis content et pas fatigué [...] »<sup>30</sup>. En juin 1920, lorsqu'il bat le record de France des 1 500 mètres au cours d'un 3 000 mètres handicap organisé à Lyon, le témoignage du champion a une nouvelle fois la part belle : « nous laissons à Guillemot, le soin de vous narrer ses impressions »<sup>31</sup>. Dans tous ces articles, il n'est pas question d'une analyse précise et fouillée sur plusieurs pages, mais le fait de donner la parole au vainqueur d'une épreuve ordinaire, certes importante dans le milieu athlétique français mais qui est loin d'avoir la même portée que les JO, traduit la systématisation d'une démarche.

### c) Les confidences de Jules Ladoumègue

La fin des années 1920 et la bascule des années 1930 voient le processus de mise en récit se systématiser encore davantage dans la presse, offrant une tribune régulière aux champions dans l'espoir de connaître leurs impressions jusqu'aux plus infimes. La création en 1926 de

<sup>29</sup> Joseph Guillemot, « Comment j'ai gagné », *L'Écho des sports*, n°745, 12 janvier 1920, p. 1-2 ; La suite de l'interview de Guillemot est publiée deux jours plus tard (*L'Écho des sports*, n°746, 14 janvier 1920, p. 2).

<sup>30</sup> Pierre Pelletier, « Guillemot, champion de Paris », *L'Écho des sports*, n°763, 23 février 1920, p. 1.

<sup>31</sup> Joseph Guillemot, « À Lyon, nos champions ont été choyés », *L'Écho des sports*, n°815, 23 juin 1920, p. 3.

l'hebdomadaire *Match-L'Intran* par Léon Bailby, supplément sportif du quotidien *L'Intransigeant*, apporte un souffle neuf sur la manière de raconter les exploits des athlètes<sup>32</sup>. À l'instar de son concurrent *Le Miroir des sports*, l'illustration photographique tient une place prépondérante dans les colonnes du magazine, mais son originalité est ailleurs. Les récits se construisent sur le modèle de l'*interview*, menée par les pionniers du radioreportage sportif. Ainsi, le journaliste Alex Virot, qui commente le Tour de France à la radio dès 1929 en compagnie de Jean Antoine<sup>33</sup>, propose un portrait vivant de Roger Rérolle, vainqueur du National 1930. Le titre de l'article : « Une interview difficile », renseigne le lecteur sur la démarche<sup>34</sup>. Il n'est pas question de proposer un compte rendu de l'extérieur rédigé par le journaliste, ni de consacrer un article entier écrit uniquement par l'athlète. Pour éviter les longueurs d'un monologue, Alex Virot transpose le modèle de l'*interview* radiophonique au format papier, avec un jeu de questions-réponses plus dynamique. Il raconte l'ambiance à l'arrivée, et les tentatives du journaliste d'approcher le champion « fusillé par les photographes, mitraillé par le cinéma, embrassé par celui-ci, félicité par celui-là »<sup>35</sup>. L'objectif de cette manœuvre est de retranscrire le moment critique de l'après-course, et ainsi obtenir une réaction « à chaud ». Pour que l'athlète livre ses ressentis, le journaliste doit parfois insister un peu :

Mais comme nous insistons en lui demandant si véritablement il ne fut à aucun moment en difficulté : « Jamais ! » nous répond-il se soustrayant à l'accolade enthousiaste d'un de ses admirateurs, puis après une légère réflexion : « Tout de même, au premier tour à l'extérieur de ce peloton plutôt compact, j'ai dû pousser un peu pour rejoindre à la corde les hommes de tête. — Et votre lutte avec Boué ? — Je la livrais sans inquiétude, car je me sentais frais », nous crie-t-il en s'enfuyant avec le sourire<sup>36</sup>

Faire connaître les impressions de l'athlète à chaque instant suppose de retracer la temporalité des sensibilités, avant, pendant et après l'effort. Les détails somatiques au cœur de l'action restent les plus goûtés, et les athlètes continuent d'expliquer « Comment j'ai gagné... » dans de nombreux articles<sup>37</sup>. Cependant, le spectre du sensible s'élargit, prenant en compte ce qui

<sup>32</sup> Le magazine *Match-L'Intran* a pour sous-titre : « le plus grand hebdomadaire sportif ». Édouard Seidler remarque cependant que ce journal ne connaîtra jamais de gros tirages comparés aux autres monstres de la presse sportive (*L'Auto*, *Le Miroir des sports*, *L'Écho des sports*) (Édouard Seidler, *Le sport et la presse*, Paris, Armand Colin, 1964, p. 65).

<sup>33</sup> Tous deux sont journalistes à *L'Intransigeant* (Guy Bernède (dir.), *Sport et Radio*, l'épopée du radioreportage sportif, *Cahiers d'Histoire de la Radiodiffusion*, n°79, Janvier-Mars 2004, p. 18).

<sup>34</sup> Alex Virot, « Une interview difficile du vainqueur », *Match-L'Intran*, n°182, 04 mars 1930, p. 13.

<sup>35</sup> *Ibid.*

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> Robert Marchal, « Comment j'ai gagné l'«Ayçaguer» », *Match-L'Intran*, n°12, 25 janvier 1927, p. 13 ; voir aussi les témoignages de Roger Pelé et Henri Trapon sur leurs impressions de course : « Au Cross de L'«Intran» : Roger Pelé, grand lévrier. Henri Trapon, meilleur levron », *Match-L'Intran*, n°10, 11 janvier 1927, p. 9.

précède et ce qui suit la course<sup>38</sup>. Géo André proposait déjà au début des années 1920 une analyse des à-côtés de l'épreuve athlétique, mais il s'agissait d'une démarche par défaut, ne parvenant pas à décrire les impressions ressenties au moment de la course, en plein effort. Henry Musnik propose en 1931 un article consacré spécialement au « trac » que ressent l'athlète avant de prendre le départ, en s'appuyant sur les témoignages du sprinteur britannique Harold Abrahams, vainqueur du 100 mètres olympiques à Paris en 1924<sup>39</sup>. Jean Antoine cherche quant à lui à comprendre la « psychologie du champion », à la fin d'une épreuve importante : « Que ressent le champion au soir de victoire ? », mais aussi plus largement à faire connaître la vie intime des grands noms du sport<sup>40</sup>. Les articles tentent d'embrasser l'ensemble du spectre des sensibilités à l'effort, orientent la focale sur une dimension encore inexplorée ou mal comprise par les lecteurs.

La mise en récit des émotions dans la presse suppose des journalistes compétents, capables de faire connaître les dessous d'une épreuve, de capturer les impressions des athlètes, de raconter avec verve l'intrigue d'une compétition. Encore faut-il que les exploits et la renommée des athlètes qui viennent nourrir le récit soient à la hauteur des attentes du lecteur. Les performances de Géo André et Joseph Guillemot alimentent la chronique, mais il faut attendre l'éclosion de Jules Ladoumègue pour observer un enthousiasme comparable à ce que pouvait dégager Jean Bouin dans les années 1910. Le sociétaire du CASG — médaillé d'argent aux Jeux Olympiques d'Amsterdam en 1928 sur l'épreuve du 1 500 mètres, six fois *recordman* du monde entre octobre 1930 et octobre 1931 — devient un « héros national » multipliant les papiers dans la presse<sup>41</sup>. *Le Miroir des sports* propose une série de six articles signés Ladoumègue entre septembre et novembre 1930, où se mêlent les éléments biographiques, les conseils d'entraînement, et les narrations de ses « grandes joies » et « grands désespoirs » lors de sa carrière athlétique<sup>42</sup>. *Match-L'Intran* va plus loin en invitant le lecteur « dans l'intimité

---

<sup>38</sup> Géo André proposait dès le début des années 1920 une analyse des « à-côtés » de la course, mais il s'agissait d'une démarche par défaut, ne parvenant pas à décrire les impressions ressenties au moment de la course, en plein effort.

<sup>39</sup> Henry Musnik, « Le trac chez l'athlète, selon Abrahams », *Match-L'Intran*, n°249, 16 juin 1931, p. 14.

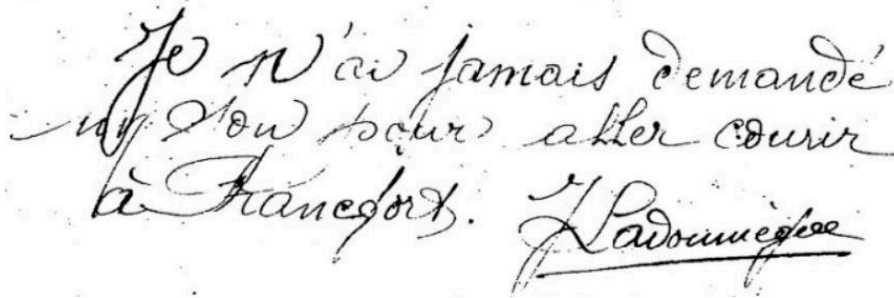
<sup>40</sup> Jean Antoine, « La psychologie du champion », *Les cahiers de la République des lettres, des sciences et des arts*, n°6 : spécial *Sport*, 15 mai 1927, p. 35.

<sup>41</sup> Stéphane Gachet, *Le dictionnaire des médaillés olympiques français*, *op. cit.*, p. 25.

<sup>42</sup> Voir les articles de Jules Ladoumègue dans *Le Miroir des sports* : « Mes premiers pas dans la carrière sportive », n°562, 30 septembre 1930, p. 281 ; « La plus grande joie de ma carrière sportive, avant le régiment, fut une place de deuxième, derrière Lausseigh, à Saint-Augustin », n°563, 07 octobre 1930, p. 290 ; « Le plus grand désespoir de ma carrière de coureur à pied : ma défaite par Larva aux "Jeux" de 1928, à Amsterdam », n°564, 14 octobre 1930, p. 306 ; « Mon insuccès à la 9<sup>e</sup> Olympiade ne me suffit pas. Il me fallut une nouvelle défaite par Larva pour comprendre que chacun doit courir avec ses moyens personnels », n°565, 21 octobre 1930, p. 323 ; « Que d'appréhensions, que d'alertes, avant et pendant ma réussite du record du monde des 1.500 m. en 3'49''1/5, au stade Jean Bouin ! », n°566, 28 octobre 1930, p. 342 ; « Pour finir le récit de ma carrière sportive et de mes records

du champion »<sup>43</sup>. Les titres des articles insistent sur la notion de confiance, comme si le champion dévoilait ses secrets les mieux gardés : « Les confidences d'un champion » ; « [...] nous confie Ladoumègue »<sup>44</sup>.

Figure 32 : Signature manuscrite de Jules Ladoumègue dans un article de Match-L'Intran<sup>45</sup>



Je n'ai jamais demandé  
à mon frère aller courir  
à Francfort. Ladoumègue

La signature manuscrite de Ladoumègue à la fin de chaque article accentue chez le lecteur l'impression de proximité, percevant derrière le papier, la chaleur humaine. Un an plus tard, suite à la disqualification de Ladoumègue par la Fédération Française d'Athlétisme pour fait de professionnalisme, le champion se retrouve dans l'impossibilité de concourir aux JO de 1932 à Los Angeles. *Match-L'Intran* lui propose de faire tout de même le voyage, mais pas en tant qu'athlète : « Nous avons donc demandé à Ladoumègue de se rendre à Los Angeles et de suivre, pour le compte de *L'Intransigeant*, le tournoi olympique d'athlétisme. Il nous enverra tous les jours, par câble, ses impressions »<sup>46</sup>. Le champion accepte bien volontiers, et endosse le costume de chroniqueur, le temps des olympiades<sup>47</sup>. L'initiative n'est pas restée sans suite. D'autres athlètes de renom s'essayaient au reportage sportif, comme Paavo Nurmi et ses

---

du monde, voici quelques conseils sans prétention destinés aux jeunes coureurs », n°567, 04 novembre 1930, p. 366.

<sup>43</sup> Mario Brun, « Dans l'intimité de nos champions. "La foule ? Une mère pour moi", dit Ladoumègue », *Match-L'Intran*, n°263, 22 septembre 1931, p. 7.

<sup>44</sup> « "J'aime la lutte, et je voudrais rencontrer Larva et Purje", nous confie Jules Ladoumègue », *Match-L'Intran*, n°266, 13 octobre 1931, p. 3 ; Jules Ladoumègue, « Les confidences d'un champion. Jules Ladoumègue, recordman du monde, nous confie... », *Match-L'Intran*, n°277, 29 décembre 1931, p. 2.

<sup>45</sup> René Lehmann, « Un document inédit de Jules Ladoumègue », *Match-L'Intran*, n°230, 03 février 1931, p. 13.

<sup>46</sup> « Les grands reportages de "Match". Ladoumègue est parti pour Los Angeles », *Match-L'Intran*, n°307, 26 juillet 1932, p. 5

<sup>47</sup> Voir les articles de Jules Ladoumègue dans *Match-L'Intran* : « Les Jeux de la X<sup>e</sup> Olympiade à Los Angeles », n°309, 09 août 1932, p. 3 ; « La grosse déception des Jeux Olympiques », n°310, 16 août 1932, p. 2 ; « Après les Jeux de Los Angeles. Les champions olympiques vus par Jules Ladoumègue », n°314, 13 septembre 1932, p. 3 ; « Quelques déductions, par Jules Ladoumègue », n°315, 20 septembre 1932, p. 3).

« confidences » sur l'entraînement<sup>48</sup>, ou Pierre Lewden sur l'athlétisme en Finlande<sup>49</sup>. Ces spécialistes apportent leur expertise et proposent des analyses dans le style journalistique, avec des pronostics, des prises de position assumées, des hypothèses sur les raisons d'un succès ou d'un échec, en prenant appui sur leur propre expérience.

La mise en spectacle de la course à pied se construit en partie hors du stade. La presse s'applique à en donner les codes, en faisant connaître les impressions des champions auxquels les lecteurs s'identifient, tout au long des années 1920. Les Géo André, Joseph Guillemot et autres Jules Ladoumègue se prêtent au jeu de la confiance, expriment leurs émotions et sensations ressenties en course, dévoilent les coulisses des grands événements, lors des Jeux Olympiques ou à l'occasion d'un record battu.

---

<sup>48</sup> Voir les articles de Paavo Nurmi [traduit par Kurt Oswald] dans *Match-L'Intran* : « Comment je me suis entraîné. Confidences aux lecteurs de "Match" de Paavo Nurmi », n°293, 19 avril 1932, p. 3 ; « Les coureurs de fond, par Paavo Nurmi », n°304, 05 juillet 1932, p. 20 ; « Jules Ladoumègue jugé par Paavo Nurmi », n°305, 12 juillet 1932, p. 7 ; « Les chances des athlètes européens à Los Angeles », n°306, 19 juillet 1932, p. 2 ; « Pour les Jeux Olympiques. Les chances des Finlandais », n°307, 26 juillet 1932, p. 6.

<sup>49</sup> Voir les articles de Pierre Lewden dans *Match-L'Intran* : « Trois semaines dans la sportive Finlande », n°316, 27 septembre 1932, p. 3 ; Pierre Lewden, « Les grands reportages de "Match". La famille Jarvinen. — Lauri Lehtinen », n°317, 04 octobre 1932, p. 3 ; Pierre Lewden, « Trois semaines en Finlande. L'effort d'un peuple entier », n°318, 11 octobre 1932, p. 7 ; Pierre Lewden, « Comment la Finlande fait ses champions », n°319, 18 octobre 1932, p. 2 ; Pierre Lewden, « Quelques exploits de Nurmi. Autres as », n°320, 25 octobre 1932, p. 2.

## 2) Le record, étalon athlétique

### a) La mesure du progrès humain

La mise en récit des événements sportifs dans la presse s'appuie à la fois sur la narration des émotions et sensations intimes ressenties par les athlètes durant l'effort, mais également sur l'institution du record, de la mesure chiffrée, de la rationalisation des performances. Le spectacle sportif se construit sur cette double valence complémentaire : d'une part, transmettre l'émotion à chaud du coureur en créant les conditions d'une empathie musculaire avec le lecteur ; d'autre part, provoquer une émotion à froid chez le lecteur ou le spectateur, davantage liée à la signification symbolique du record, « mot magique entre tous »<sup>50</sup>. Les chroniqueurs sportifs des années 1910 étaient déjà sensibles aux records pédestres notamment les records de la demi-heure ou de l'heure battus par Jean Bouin<sup>51</sup>. Cependant, les années 1920 portent le record au pinacle sportif, et consacrent ce que Pierre Pelletier nomme « la religion du record »<sup>52</sup>. La vitesse est « indisputablement reine »<sup>53</sup>. De nombreux articles rédigés par Jean Daçay, Maurice Pefferkorn, Philippe Encausse, Paul Hamelle, Géo André ou encore Pierre Pelletier s'attachent à analyser en détail les significations anthropologiques, scientifiques, et symboliques du record. Ils s'intéressent à « l'histoire émouvante » de certains records fameux comme celui de l'heure<sup>54</sup>. Ils se demandent si les records seront battus avant une grande

---

<sup>50</sup> Philippe Encausse, « Les records mondiaux, olympiques et français d'athlétisme », *Match-L'Intran*, n°262, 15 septembre 1931, p. 14.

<sup>51</sup> En 1920, le record de l'heure pédestre du regretté Jean Bouin battu en 1913 est toujours considéré par les lecteurs de *L'Auto* comme l'exploit sportif le plus remarquable. En effet, une enquête est réalisée par le journal *L'Auto* sur « Les trois faits sportifs les plus remarquables ». Avec un peu moins de 6.000 votes, « on constatera que la presque unanimité des sportsmen a porté ses suffrages en tout premier lieu sur le remarquable exploit pédestre de notre regretté Jean Bouin. Nul fait sportif, en effet, ne fut plus admirable que celui-là. Assez nettement détachés des autres « events », viennent ensuite la traversée de la Manche à la nage par Burgess et la victoire de notre national Georges Carpentier sur Joë Beckett. [...] Les résultats de notre enquête : 1. Le record de l'heure pédestre de notre regretté Jean Bouin (19 kil. 021 à Stockholm), 5273 voix. 2. La traversée de la Manche à la nage, par Burgess, 2,721 voix. 3. La victoire de Carpentier sur Beckett, 2017 voix. » puis 4 : le record de l'heure à bicyclette, 5 : traversée de l'Atlantique en aviron 6 : record de l'heure de bicyclette sans entraîneurs 7 : les premiers *loopings* de Pégoud [...] » (« Les trois faits sportifs les plus remarquables », *L'Auto*, n°7 018, 02 mars 1920, p. 1).

<sup>52</sup> « La religion du record » est le titre de l'ouvrage posthume de Pierre Pelletier, ouvrage documentaire, qui répertorie l'historique des records athlétiques complété par de nombreuses anecdotes (Pierre Pelletier, *La religion du record*, Paris, Editions de l'As, 1927). Will Darvillé parlait quant à lui de « religion de la vitesse » dans un article paru dans l'Écho des sports en 1918 (Will Darvillé, « La religion de la vitesse », *L'Écho des sports*, n°543, 03 avril 1918, p. 1).

<sup>53</sup> Georges Sarrazin, « La vitesse est indisputablement reine », *Match-L'Intran*, n°44, 09 août 1927, p. 7.

<sup>54</sup> Jean Daçay, « La longue histoire émouvante du record mondial de l'heure, actuellement détenu par notre regretté compatriote Jean Bouin qui le premier, parcourut plus de 19 kilomètres dans les 60 minutes », *Le Miroir des sports*, n°517, 15 novembre 1923, p. 316-317 ; Louis Maertens, « L'histoire du plus fameux des records : celui de l'heure », *Le Miroir des sports*, n°460, 12 octobre 1922, p. 234.



compétition<sup>55</sup>. Ils questionnent l'intérêt de multiplier les records hétéroclites, mêlant « mise en scène théâtrale, toutes les acrobaties financières, commerciales, artistiques, [...] toutes les réclames de charlatans de toute espèce », au détriment des vertus morales du record sportif désintéressé<sup>56</sup>. Enfin, ils tentent de répertorier les facteurs d'amélioration des temps de course comme les conditions météorologiques, la nature du sol, la valeur physique, le style, ou la préparation<sup>57</sup>. La première idée qui émerge de ces réflexions est que les limites du record se confrontent aux « limites » des capacités humaines<sup>58</sup>. Or, l'émulation sportive et le culte de la vitesse poussent les hommes à se dépasser toujours davantage, desserrant ainsi « l'étreinte de la nature »<sup>59</sup>. Les progrès scientifiques et technologiques accompagnent « cette lutte incessante que l'homme soutient contre la nature »<sup>60</sup>. Par exemple, l'usage de chronographes et de montres institue une culture moderne de la précision et de l'évaluation des performances, dont étaient dépourvus les athlètes antiques :

La montre, c'est la moitié du sport. Pauvres Grecs ! Ils n'avaient que la joie du spectacle, de l'effort contemplé par leurs yeux. En dehors du corps à corps de la lutte, nul moyen de comparaison. Entre les vainqueurs de deux fêtes olympiques, qui n'étaient séparées que par les quatre années de l'olympiade, nul classement possible, aucune commune mesure ; des impressions fictives, contradictoires, personnelles, et voilà tout ! Pauvres Grecs ! [...] Le record ! Notion moderne, née de la montre, inconnue des Grecs. Supprimez-le, que reste-t-il ? Je l'ai dit : seulement la brève émotion de la lutte, un spectacle pour les quelques privilégiés qui la voient.<sup>61</sup>

Paul Hamelle insiste ici sur la dimension symbolique du record, qui donne lieu à la mesure et la comparaison des performances dans le temps. Elle apporte une émotion par le chiffre, qui s'ajoute aux émois provoqués par le spectacle des luttes sportives. Le chroniqueur regrette que les Grecs n'aient pas eu à leur disposition les outils pour évaluer avec précision les formidables exploits chantés par Pindare. Cela aurait ainsi permis de répondre à une obsédante question que

---

<sup>55</sup> Jean Daçay, « Le record des 800 mètres plat, qui est de 1'51'' 9/10, peut-il être battu aux Jeux Olympiques de Paris ? », *Le Miroir des sports*, n°524, 03 janvier 1924, p. 7.

<sup>56</sup> Maurice Pefferkorn, « Il est urgent d'établir une distinction entre le record et le bluff », *Le Miroir des sports*, n°497, 28 juin 1923, p. 400.

<sup>57</sup> Géo André, « Est-il possible de fixer une limite aux records athlétiques ? », *Le Miroir des sports*, n°594, 20 mai 1925, p. 309.

<sup>58</sup> Pierre Pelletier, « Est-il une limite au muscle humain ? », *Très Sport*, n°36, 01 avril 1925, p. 14-15 ; Géo André, « Il ne faut plus attendre de bonds dans l'amélioration des records d'athlétisme : le style renforçant les qualités naturelles n'amènera qu'une lente progression », *Le Miroir des sports*, n°598, 17 juin 1925, p. 380-381.

<sup>59</sup> Maurice Pefferkorn, « Le sport, merveilleux outil d'amélioration physique et d'organisation sociale », *Le Miroir des sports*, n°454, 31 août 1922, p. 130.

<sup>60</sup> La première de ces lois naturelles contre lesquelles les athlètes se révoltent n'est autre que la pesanteur, explique Pefferkorn : « La nature a bâti l'homme pour qu'il vive attaché au sol. La science et le sport se révoltent contre celle loi. » (Maurice Pefferkorn, « Le sport, merveilleux outil... », art. cité, p. 130).

<sup>61</sup> Paul Hamelle, « Ils n'avaient pas la montre ! », *Le Miroir des sports*, n°560, 24 septembre 1924, p. 242.

nombre de journalistes sportifs se posent : que valait l'athlète antique, comparé à l'athlète moderne ?

### **b) Tableaux et témoignages : le record expliqué**

Une foule de réflexions gravitent autour de la thématique du record athlétique. Cependant, l'émotion suscitée par le record ne semble pas partagée par tous. Il existe à cet égard deux points de vue : certains journalistes comme Paul Hamelle considèrent que le record rend les performances plus concrètes par le chiffre, car moins subjectif que l'expérience décrite par l'athlète, et ainsi plus directement appréhendable par le public ; d'autres au contraire estiment que le record chiffré reste abstrait pour un public peu averti. Maurice Pefferkorn distingue à ce propos deux formes essentielles de l'enthousiasme du spectateur : un enthousiasme direct devant la beauté du spectacle ; et un enthousiasme indirect issu de l'énoncé du record :

Le coude à coude du 800 mètres olympique ; où cinq hommes finirent dans un mouchoir, le duel de Ritola et de Wide aux 10.000 mètres et l'envolée du premier, dont la facilité contrastait tout à coup avec l'effort pénible du second, l'arrivée tragique de ce cross caniculaire d'une détresse si humaine, tout cela nous émeut directement. Et ce sont nos sens qui vibrent, ou notre chair qui frissonne, ou notre cœur qui bat. Allégresse instinctive et animale. Nous ne chicanerons pas sur la nature de cette émotion-là. Nous la subissons sans la discuter, sans même nous apercevoir qu'elle nous prend tout entiers. Elle possède sa chaleur communicative, sa force de persuasion. [...] Mais il y a une autre forme de l'enthousiasme. Essayons de l'expliquer... [...] celui-ci ne peut s'exercer directement, de visu, si l'on ose dire. La Renommée s'empare de l'exploit. Nous en tirons alors un légitime orgueil, et l'enthousiasme surgit en nos cœurs habitués à douter. Peut-on reprocher à cet enthousiasme d'être plutôt intellectuel que sentimental ou sensuel ? Il est rétrospectif et procède de l'esprit, fatalement. Il est abstrait parce qu'il n'a pas été engendré par la contemplation même de l'exploit, mais par les relations qui en sont faites. Bref, il est indirect et presque... livresque. Il est conventionnel, rationnel et logique. [...] Un coureur à pied, qui court contre la montre et s'efforce de battre un record d'un cinquième de seconde, donne, lui aussi, l'impression d'une lutte abstraite, qui est d'ailleurs loin d'être sans noblesse et sans grandeur et qui offre sans doute l'exemple de belles vertus morales. Il ne nous enthousiasme pas. Mais, que cet athlète se mesure soudain à un adversaire en chair et en muscles comme lui nous voilà soudain émus et vibrants, même si les performances sont moins bonnes. [...] Préférez-vous l'admiration à l'enthousiasme ? Le véritable enthousiasme, l'enthousiasme direct, celui qui rajeunit et purifie, est engendré par la vue d'un combat bilatéral. L'émotion que nous ressentons lorsque l'invisible nature est vaincue est probablement plus distinguée, plus raffinée, plus noble même. C'est une émotion habillée de civilisés orgueilleux. L'autre, celle des stades et du plein air, est nue, franche et barbare. C'est celle de l'homme qui se souvient, et pour cause, que la lutte pour la vie est le principe de sa condition.<sup>62</sup>

Ce long extrait permet de bien comprendre la nuance décisive qu'introduit Maurice Pefferkorn entre l'enthousiasme direct et indirect. L'émotion du record ne correspond pas à un choc immédiat mais à une forme de réflexion, de connaissances sur la valeur humaine. Il existerait

---

<sup>62</sup> Maurice Pefferkorn, « L'enthousiasme de la foule sportive se manifeste sous deux formes : directement, devant la beauté du spectacle, ou indirectement, à l'énoncé du record », *Le Miroir des sports*, n°588, 08 avril 1925, p. 210.

alors une hiérarchie distinctive entre les émotions : le raffinement intellectuel du record ne se confond pas avec l'émotion instinctive des luttes sportives. C'est pourquoi les sports les plus goûtés par le public populaire restent les sports d'équipes comme le football-association ou le football-rugby qui mobilisent exclusivement l'enthousiasme direct. La course à pied jouit d'une popularité moins grande en raison de son « idéal trop abstrait »<sup>63</sup>. Tandis que le coureur lutte contre le temps, dose son effort pour dépasser méthodiquement le record de quelques dixièmes de seconde, la plupart des spectateurs ne s'en aperçoivent pas et ne se rendent compte de l'exploit réalisé qu'à l'annonce du *speaker*.

Même s'il est possible de nuancer l'idée selon laquelle la course à pied se résumerait à l'unique recherche du record au détriment de l'affrontement sportif pour la victoire, le dépassement des limites humaines représente un aspect important de la pratique. Dès lors, au regard de la difficulté qu'ont les spectateurs à appréhender la juste valeur d'un record pédestre, les journaux font œuvre de pédagogie. Il s'agit de donner des clés de lecture au public pour démocratiser l'accès à cette émotion « distinguée », « livresque », rationnelle. Pour ce faire, la presse spécialisée multiplie l'usage de tableaux chiffrés, de graphiques en tout genre, et de schémas explicatifs. Les chroniqueurs comparent les records de France avec les records du monde. Ils représentent dans le même temps la progression des records dans le temps, sous forme de graphiques. Certains vont jusqu'à comparer les performances athlétiques de référence chez l'homme avec celles des animaux : guépards, lévriers, loups, et tigres<sup>64</sup>.

---

<sup>63</sup> Maurice Pefferkorn, « Les sports les plus goûtés du public sont ceux qui exaltent la vitesse, la puissance et la combattivité humaines », *Le Miroir des sports*, n°428, 02 mars 1922, p. 132-133.

<sup>64</sup> Paul Hamelle, « L'homme, qui s'intitule avec un orgueil bien légitime le roi de la création, n'occupe par sa vitesse naturelle qu'un rang médiocre dans le monde animal », *Le Miroir des sports*, n°518, 22 novembre 1923, p. 332-333.

Figure 33 : Tableau comparatif des records du monde et de France, par Pierre Pelletier en 1926<sup>65</sup>

ÉPREUVES	RECORDS DU MONDE			RECORDS DE FRANCE		
	RECORD	NOM DU DÉTENTEUR	DATE	RECORD	NOM DU DÉTENTEUR	DATE
100 yards (1).....	9" 6/10	D. J. Kelly.....	23-6-1906	A établir.		
100 mètres.....	10" 4/10	C. W. Paddock.....	23-4-1921	10" 8/10	A. Mourlon.....	13-8-1922
200 —.....	20" 8/10	C. W. Paddock.....	26-3-1921	21" 6/10	A. Mourlon.....	13-8-1922
300 —.....	33" 2/10	C. W. Paddock.....	23-4-1921	35" 2/10	A. Cerbonney.....	30-9-1923
400 —.....	47" 4/10	J. E. Meredith.....	27-3-1916	49"	P. Failliot.....	31-5-1908
500 —.....	1' 3" 4/10	T. Campbell.....	31-4-1922	1' 5" 8/10	M. Delvart.....	16-10-1920
800 —.....	1' 52"	J. E. Meredith.....	8-7-1912	1' 55" 4/10	G. Baraton.....	10-9-1925
1.000 —.....	2' 28" 6/10	S. Lundgren.....	27-9-1922	2' 29" 4/10	G. Baraton.....	3-10-1925
1.500 —.....	3' 32" 6/10	P. Nurmi.....	19-6-1924	3' 58" 2/10	Roger Pelé.....	30-8-1925
1 mille.....	4' 10" 4/10	P. Nurmi.....	23-8-1923	4' 20" 2/10	René Wirsiath.....	10-3-1925
2.000 mètres.....	5' 20"	E. Wile.....	11-6-1925	5' 34" 8/10	J. Guillemot.....	19-10-1921
3.000 —.....	8' 28" 6/10	P. Nurmi.....	27-8-1922	8' 42" 2/10	J. Guillemot.....	31-5-1925
5.000 —.....	14' 28" 2/10	P. Nurmi.....	19-6-1924	14' 36" 8/10	J. Bouin.....	10-7-1912
10.000 —.....	30' 8" 2/10	P. Nurmi.....	31-8-1924	30' 58" 8/10	J. Bouin.....	16-11-1911
15.000 —.....	47' 18" 6/10	J. Bouin.....	6-7-1913	47' 18" 6/10	J. Bouin.....	6-7-1913
20.000 —.....	1 h. 7' 7" 2/10	V. Kyronen.....	31-8-1924	1 h. 8' 26" 2/10	L. Thiercée.....	13-9-1925
25.000 —.....	1 h. 25' 20"	T. Kolehmainen.....	22-6-1922	1 h. 30' 45"	H. Mauchamp.....	1-10-1922
1/2 heure.....	9 km. 957	P. Nurmi.....	31-8-1924	9 km. 721	J. Bouin.....	16-11-1911
1 heure.....	19 km. 021	J. Bouin.....	6-7-1913	19 km. 021	J. Bouin.....	6-7-1913
110 mètres haies.....	14" 8/10	E. Thomson.....	18-8-1920	15"	G. Sempé.....	9-8-1925
200 —.....	23"	C. Brookins.....	16-8-1923	25" 4/10	G. André.....	15-6-1919
400 —.....	52" 6/10	F. M. Taylor.....	14-6-1924	55" 6/10	G. André.....	29-8-1920
4 x 100 relais.....	41"	Amérique.....	13-7-1924	42" 4/10	Équipe nationale.....	9-8-1925
4 x 200 —.....	1' 27"	Un. Pensylvanie.....	7-6-1919	1' 29" 4/10	— nationale.....	14-6-1925
4 x 400 —.....	3' 16"	Amérique.....	13-7-1924	3' 20" 4/10	— nationale.....	15-7-1912
4 x 800 —.....	7' 42"	Un. Georgetown.....	13-6-1925	7' 57" 6/10	Olympique.....	7-6-1925
4 x 1.500 —.....	16' 37"	I. K. Linnea.....	2-8-1925	16' 53" 4/10	Olympique.....	7-6-1925
Hauteur.....	2 m. 058	H. M. Osborn.....	27-3-1924	1 m. 95	P. Lewden.....	30-8-1925
— sans élan.....	1 m. 679	P. Goehring.....	14-6-1913	1 m. 53	G. André.....	21-6-1914
Longueur.....	7 m. 896	De Hart Hubbard.....	13-6-1925	7 m. 125	L. Wilhelm.....	21-6-1924
— sans élan.....	3 m. 476	R. C. Ewry.....	29-8-1904	3 m. 31	H. Jardio.....	16-6-1907
Triple saut.....	15 m. 525	A. W. Winter.....	7-7-1924	13 m. 57	R. Roussel.....	15-7-1925
Percé.....	4 m. 250	C. Hoff.....	27-9-1925	3 m. 74	F. Gonder.....	6-8-1905
Poids.....	15 m. 544	R. W. Rose.....	21-8-1909	14 m. 22	R. Paoli.....	11-10-1925
Disque.....	47 m. 895	G. Hartmann.....	2-5-1925	42 m. 92	D. Pierre.....	11-6-1922
Javelot (1).....	66 m. 620	G. Lindstrom.....	12-10-1924	58 m. 895	Taki Dio.....	22-3-1924
Marteau.....	57 m. 771	P. J. Ryan.....	17-8-1913	40 m. 80	P. Zaidin.....	5-7-1925

(1) Refusant de suivre la Commission régionale compétente, la Commission centrale des records de la Fédération américaine a rejeté l'homologation du record des 100 yards établi en 9" 5/10, à Gainsboro, par Scholz, ainsi que du record de lancer du javelot de 68 m. 53 par Johnnie Myra en 1925, en raison du vent favorable.

À la veille des Jeux Olympiques de Paris en 1924, *Le Miroir des sports* propose à ses lecteurs un « aide-mémoire d'athlétisme pour les spectateurs des épreuves olympiques » afin qu'ils soient capables de suivre et comprendre les épreuves athlétiques. Avant de présenter quatre tableaux et graphiques sur deux pages pleines, les objectifs de l'article sont rappelés par un en-tête explicite :

La course à pied et les concours, de saut ou de lancer, n'attirent pas encore, en France, le grand public. C'est que celui-ci, nouveau venu au sport, ignore la technique de l'athlétisme ; il ne se rend pas compte de la valeur de l'effort, il n'en discerne pas la qualité ! Aussi préfère-t-il au sport de la course à pied, qu'il considère comme ingrat et monotone, les jeux de compétition directe, comme le football et le rugby, où il se passionne pour la lutte, sans se préoccuper le moins du monde de la « classe » des équipes. Les tableaux ci-dessous ont été dressés à l'intention de la foule profane, dans le dessein de la faire meilleur juge des épreuves athlétiques, de lui donner des bases d'appréciation, des éléments et des points de comparaison.<sup>66</sup>

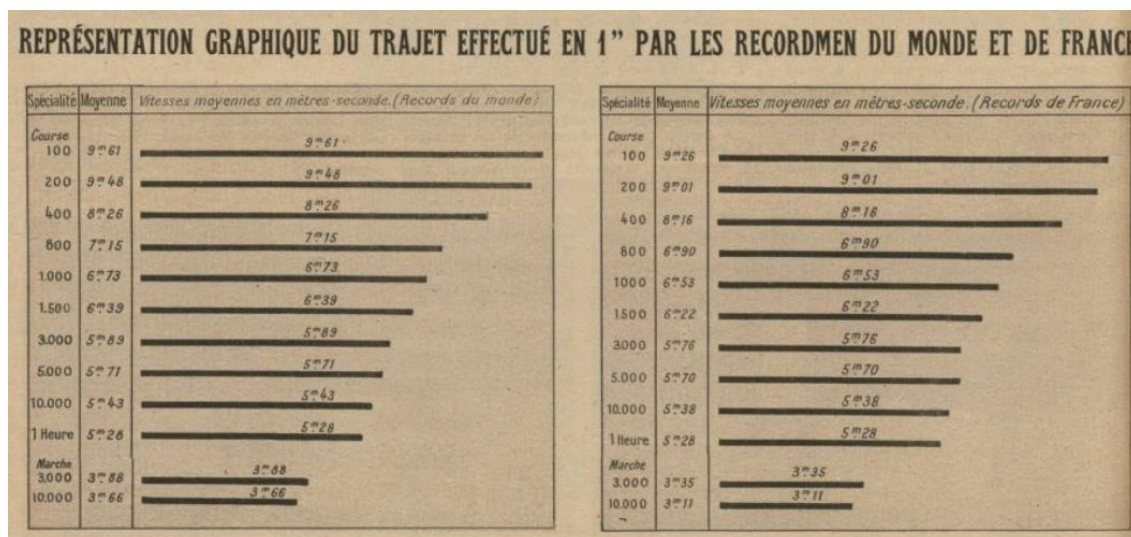
La démarche pédagogique se justifie au regard des erreurs fréquentes d'appréciation de la part d'un public non initié. Le journaliste présente chaque graphique comme une réponse à une problématique de lisibilité, tirée de sa propre expérience : « combien de fois ai-je entendu dire, à l'arrivée d'un 100 mètres, qu'une courte distance séparait le deuxième du troisième par

<sup>65</sup> Pierre Pelletier, « Quelle place occupe l'athlétisme français dans le classement international des épreuves de course à pied et de concours ? », *Le Miroir des sports*, n°647, 28 avril 1926, p. 269. Pierre Pelletier multiplie les tableaux comparatifs dans une série d'articles dans *Le Miroir des sports* (n°647, 28 avril 1926, p. 269 ; n°666, 11 août 1926, p. 140 ; n°679, 09 novembre 1926, p. 346), et dans son ouvrage *La religion du record* paru en 1927.

<sup>66</sup> Maurice Pefferkorn, « Un bref résumé aide-mémoire d'athlétisme pour les spectateurs des épreuves olympiques », *Le Miroir des sports*, n°543, 15 mai 1924, p. 316.

exemple, alors que la différence des temps était de deux cinquième de seconde ! Un coup d'œil sur le tableau II évitera de commettre de pareilles erreurs »<sup>67</sup>.

Figure 34 : Tableau II proposé par Le Miroir des sports pour mieux suivre et comprendre les JO de Paris 1924<sup>68</sup>



Un autre tableau établit des correspondances entre le temps de base d'un tour de piste de 500 mètres — correspondant aux standards des principales pistes de Paris comme le Stade Olympique de Colombes, Pershing, Saint-Cloud, la Porte Dorée, etc. — et le temps final réalisé sur une distance donnée, ce qui permet au spectateur à tout moment de l'épreuve, à l'aide d'une simple montre, de savoir si le coureur se trouve sur les bases d'un record du monde<sup>69</sup>. Le journaliste précise que ce tableau peut également servir pour l'entraînement, dans l'apprentissage du train, en particulier pour les débutants qui s'épuisent en début de course à vouloir partir trop vite. Toutes ces représentations graphiques, lorsqu'elles sont lisibles, aident l'athlète averti comme le profane à mieux apprécier les performances de classe en parvenant à les situer sur une échelle de valeur lisible : « Nous voudrions que les sportifs et surtout ceux qui ne le sont pas — ou si peu — s'inspirent des résultats obtenus et connus, comme par exemple les palmarès, les records, et comprennent mieux la valeur de l'effort »<sup>70</sup>.

Pour accompagner cette pédagogie illustrée du record, avec tableaux, graphiques et commentaires, athlètes et journalistes sont mis à contribution pour livrer leurs impressions qui ne peuvent être que singulières au regard du caractère inédit de la performance réalisée.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 317.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 316.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 317.

<sup>70</sup> Frantz Reichel, Emile Anthoine, « Les sports athlétiques », dans Patronage de l'Académie des sports et du Comité National des Sports (C.O.F.), *Encyclopédie des sports*, Paris, Librairie de France, t. 1, 1924, p. 293.

S'aventurer en territoire athlétique vierge et repousser les limites humaines attisent la curiosité. Ainsi, Jules Ladoumègue consacre un ouvrage entier à décrire la manière dont il bat les records du monde du 1 500 mètres et du kilomètre en 1930<sup>71</sup>. Dans ce livre au titre évocateur, la démarche autobiographique est privilégiée, revenant sur la jeunesse du champion, son parcours sportif, la description de ses entraînements, et le détail de ses records, avec une scansion chronologique illustrant le contexte et son état psychologique en amont de la course. Ce texte écrit à la première personne s'accompagne de commentaires écrits par des journalistes avertis comme Jacques Goddet, Pierre Plessis, ou Géo André. L'association entre l'analyse du journaliste et celle complémentaire de l'athlète se retrouve également dans les articles de presse. Dans le numéro du 07 octobre 1930 de *Match-L'Intran*, une double page est consacrée au record du 1 500 mètres de Ladoumègue, avec un premier texte de René Lehmann brossant à gros traits la physionomie de course « devant 20.000 spectateurs haletants d'émotion heureuse et d'espoir »<sup>72</sup>, suivi d'un second développement plus détaillé de Pierre Lewden décryptant les « quatre minutes sans prix, qui a fait jaillir dans des milliers, et des milliers de cœurs français une saine émotion toute de réconfort et d'amour-propre »<sup>73</sup>. Enfin, à la suite des commentaires du point de vue « spectateurs », Philippe Encausse propose une série de petites *interviews* menées auprès d'athlètes, entraîneurs et observateurs de la vie sportive. Une première série de pronostics « avant la course » montre le scepticisme de Poulenard, Keller ou Séra Martin, faisant part de leurs doutes sur la capacité de Ladoumègue à réaliser l'exploit. Par contraste, la seconde série « après la course » est dithyrambique, offrant à Ladoumègue l'occasion de donner ses premières impressions : « — Je n'en puis plus. Quelle émotion... Et puis j'ai donné tout ce que j'avais dans les jambes... Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont aidé et particulièrement Keller et mon brave ami Séra Martin. »<sup>74</sup>. Le même agencement d'articles se retrouve dans *L'Écho des sports*, lorsque Ladoumègue bat le record du monde du *mile* en octobre 1931. Le journaliste Gaston Meyer commente la course, avant que le champion ne donne ses impressions, plus en retenue cette fois<sup>75</sup>. Dans *L'Auto*, la nouvelle performance de Ladoumègue ne laisse pas indifférent :

<sup>71</sup> Jules Ladoumègue, *Comment j'ai battu deux records du monde*, Paris, Nilsson, 1930.

<sup>72</sup> René Lehmann, « Au cours de la belle journée sportive du "Jean Bouin" organisée par le C.A.S.G. et le Racing sous le patronage de L'"Intran" et de "Match". Jules Ladoumègue a battu le record du monde du 1.500 mètres avec une merveilleuse aisance », *Match-L'Intran*, n°231, 07 octobre 1930, p. 9.

<sup>73</sup> Pierre Lewden, « Au cours de la belle journée sportive du "Jean Bouin" organisée par le C.A.S.G. et le Racing sous le patronage de L'"Intran" et de "Match". Jules Ladoumègue a battu le record du monde du 1.500 mètres avec une merveilleuse aisance », *Match-L'Intran*, n°231, 07 octobre 1930, p. 9.

<sup>74</sup> Philippe Encausse, « Quelques interview », *Match-L'Intran*, n°213, 07 octobre 1930, p. 9.

<sup>75</sup> Gaston Meyer, « Réflexions après le magnifique exploit de Ladoumègue », *L'Écho des sports*, n°4 607, 06 octobre 1931, p. 1 ; suivi de « Ladoumègue à "l'Écho" », *ibid.*

La littérature s'avouera impuissante à rendre sur l'écran rigide des pages « le geste » de Jules Ladoumègue. Elle peut seulement traduire l'émotion qui faisait hier passer des frissons dans une foule ébahie, qui faisait monter des perles brillantes dans les yeux des « anciens », qui faisait trembler les jeunes dont l'imagination se trouvait pour une fois dépassée. Le record du mille ! [...] Pas d'autre mesure à notre émotion que des chiffres arrachés à la fuite du temps, et cet homme survolant les lois de l'inertie, de la fatigue et, en somme, les possibilités humaines.<sup>76</sup>

Malgré toute l'expérience des journalistes, la répétition des exploits, les tableaux chiffrés, ou les témoignages du champion français, l'émotion ressentie lors d'un record battu reste difficile à traduire par le texte. Cette difficulté n'altère en rien l'ardent désir de partager l'expérience vécue avec le lecteur.

La bonne appréciation du record par les spectateurs avertis contribue à la spectacularisation des épreuves athlétiques. Tous les coureurs à pied ne sont pas en mesure d'abaisser les chronos, et la plupart des compétitions se soldent par des performances sans éclats. Cependant, un œil aiguisé pourra déceler les erreurs de stratégie, le potentiel de certains jeunes, ainsi que les progrès réalisés. Et lorsque la course s'emballe, que les athlètes s'approchent d'un record de l'épreuve, de France ou du monde, les fins observateurs se lèvent, saisis par cette émotion « indirecte » qui donne du relief et de la couleur aux chiffres. Ils en comprennent la symbolique. L'annonce du *speaker* confirme cette impression naissante : le « père Temps » est battu<sup>77</sup> ! L'enthousiasme gagne la foule qui se lève à son tour, par contagion.

---

Quelques semaines plus tôt, Ladoumègue donnait déjà ses impressions pour *L'Écho des sports* lors de son record du  $\frac{3}{4}$  de mille (1 206m) (Gaston Meyer, « Après son nouveau record Jules Ladoumègue nous donne ses impressions », *L'Écho des sports*, n°4 586, 15 septembre 1931, p. 1).

<sup>76</sup> Jacques Goddet, Herman Grégoire, « En couvrant, hier, le mille en 4'9''1/5, Jules Ladoumègue a battu à la fois le record mondial de la distance et la plus belle des performances de Paavo Nurmi », *L'Auto*, n°11 251, 05 octobre 1931, p. 5.

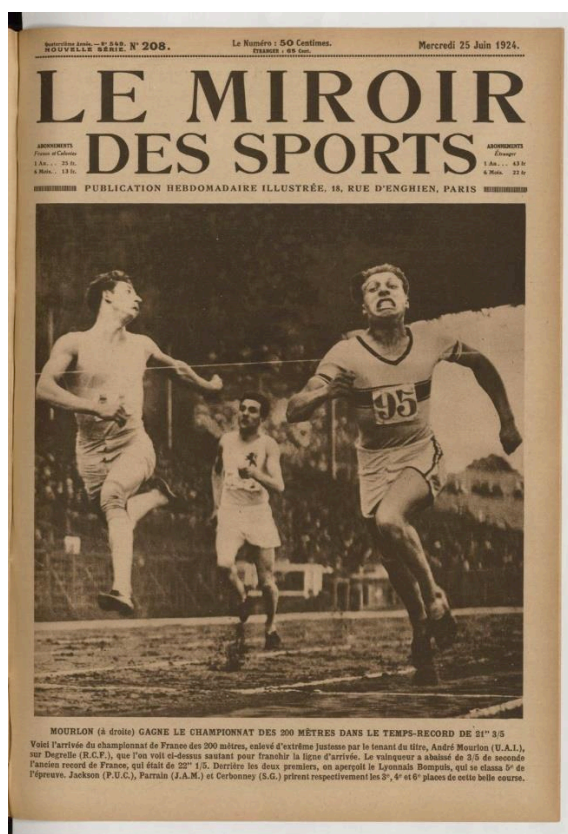
<sup>77</sup> L'expression « père Temps » est employée par Jean Daçay (Jean Daçay, « L'Effort dans les courses de vitesse », *La Vie au grand air*, n°837, 01 juin 1918, p. 21).

### 3) À vos marques, prêts, filmez !

#### a) Un arrêt sur image

La pédagogie du spectacle passe par le texte, mais aussi par les images, loin d'être de simples agréments du texte. De nombreuses Unes sur la course à pied fleurissent à l'occasion des grandes victoires françaises ou lors d'un record battu. Dans *Le Miroir des sports*, les illustrations sur l'athlétisme en première page atteignent un pic en 1924-1925 avec près de 15 Unes dédiées à ce sport sur la cinquantaine de numéros publiés dans l'année, avant de redescendre dans les années 1930 et se stabiliser entre 5 et 7 Unes annuelles<sup>78</sup>. Seul le cyclisme fait mieux.

Figure 35 : André Mourlon remporte « d'extrême justesse » le 200 mètres des championnats de France 1924<sup>79</sup>



Source gallica.bnf.fr / INSEP Institut National du Sport de l'Expertise et de la Performance

Les images à la Une jouent sur le caractère spectaculaire de l'épreuve, en capturant le moment critique, souvent en fin de course lorsque le vainqueur rompt le fil. Les traits grimaçants du

<sup>78</sup> Laurent Geney *et al.*, « Champions du Tour à la Une du Miroir des sports. 1919-1939 », *Revue européenne d'histoire sociale*, n°7, 2003, p. 22. Il est possible d'expliquer ce pic par l'engouement que suscitent les épreuves athlétiques lors des Jeux Olympiques de Paris en 1924.

<sup>79</sup> *Le Miroir des sports*, n°549, 25 juin 1924, p. 401.



visage traduisent le suprême effort. Cependant, les photographies qui suscitent intérêt et curiosité chez le lecteur ne se résument pas au rôle de vitrine appelant au texte. Au cœur des articles, elles facilitent le travail du journaliste, lui permettant de mieux expliquer les différentes phases de l'effort. Il ne faut pas attendre les années 1920 pour que les périodiques sportifs s'inscrivent dans le sillon du photojournalisme. Dès les années 1910, *La Vie au grand air* propose de riches illustrations, ainsi que d'éclairantes chronophotographies. Le magazine *Très Sport*, édité également par Pierre Lafitte à partir de 1922, poursuit cet élan en donnant à l'image un rôle plus décisif encore dans l'analyse de l'effort athlétique<sup>80</sup>.

---

<sup>80</sup> La filiation entre les magazines *Très sport* et *La Vie au grand air* est selon moi manifeste, au regard de l'édition, des contributeurs et du style caractéristique des articles. Certains historiens considèrent plutôt *Le Miroir des sports* comme le successeur de *La Vie au grand air*. Ces deux hebdomadaires possèdent des formats similaires, laissant une large place à l'image, même si le lectorat de *La Vie au grand air* est sans doute plus aisé, composé d'aristocrates et de bourgeois adeptes des sports traités dans le magazine : l'escrime, la chasse, l'équitation, le tennis, etc. (Christian Vivier, Jean-François Loudcher, Jean-Nicolas Renaud, « Le Tour de France à la "une" de la presse spécialisée hebdomadaire (1903-1939) », dans Patrick Port, Dominique Vila (dir.), *Maillot jaune. Regards sur cent ans du Tour de France*, Anglet, Atlantica, 2003, p. 517.

Figure 36 : Description technique et tactique d'une course grâce à l'image commentée<sup>81</sup>



Les images n'apparaissent plus comme de simples illustrations. Dans ce numéro d'avril 1924, le champion de France du 400 mètres Gaston Féry explique — à partir des images annotées — les stratégies de course, la juste technique, les erreurs à ne pas commettre. Les flèches orientent le regard du lecteur qui aiguisé sont acuité athlétique. Il est néanmoins difficile de percevoir les recommandations qui s'adressent aux seuls pratiquants des explications plus larges à destination des amateurs de course à pied, athlètes comme spectateurs<sup>82</sup>. Cette éducation par

<sup>81</sup> Gaston Féry, « Les courses de 400 à 1.500 mètres », *Très Sport*, n°24, 01 avril 1924, p. 15.

<sup>82</sup> Philippe Tétart précise en effet que « l'information sportive ne s'adresse plus, avant tout, aux pratiquants, mais, bien plus largement, aux consommateurs ou aux amateurs de spectacle sportif » (Philippe Tétart, « De la balle à la plume. La première médiatisation des passions sportives, 1854-1939 », dans Philippe Tétart (dir.), *Histoire du sport...*, op. cit., p. 309).

l'image n'est pas une exception dans les colonnes de *Très Sport*. Rien que dans le même numéro d'avril 1924, les articles sur le rugby, le saut en hauteur, la boxe, l'escrime, et la longue paume bénéficient d'un traitement de l'image similaire, avec de nombreuses annotations<sup>83</sup>.

### **b) Jouer sur les effets de spectaculaire dans les actualités filmées Gaumont-Pathé**

Comprendre le rôle des photographies dans la presse sportive constitue une porte d'entrée dans l'appréhension des actualités cinématographiques diffusées dans les cinémas français, qui se développent dans les années 1920. En effet, les films d'actualité représentent un genre éclectique, qui s'appuie sur les codes esthétiques, techniques, et visuels d'autres médias plus installés comme les illustrations et gravures de journaux, les maquettes, le théâtre, les affiches, ou encore les musées de cire<sup>84</sup>. L'esthétique du « pris sur le vif » mise en avant par les actualités filmées est le fruit d'une « pratique intermédiatique », faite d'emprunts, de rencontres. Il ne s'agit pas d'un transfert pur et simple, mais d'une assimilation progressive de procédés divers, d'un recyclage de modèles culturels, débouchant sur un genre singulier<sup>85</sup>. Déceler cette grammaire cinématographique sous-jacente n'est pas simple car contrairement aux illustrations dans la presse, parfois commentées ou accompagnées d'un article, les actualités filmées n'offrent que de très rares explications de texte. Les cartons demeurent jusqu'aux années 1930 très succincts et descriptifs. Par ailleurs, les films ne s'adressent pas uniquement aux amateurs de luttes sportives, et les capsules de 30 secondes à 2 minutes prennent place aux côtés d'actualités diverses<sup>86</sup>. Un effort de lisibilité est donc de mise pour les opérateurs et les développeurs qui montent les bobines<sup>87</sup>.

---

<sup>83</sup> La plupart des numéros de *Très Sport* (au-delà du seul numéro d'avril 1924) utilisent les images annotées dans leurs articles techniques.

<sup>84</sup> Églantine Monsaingeon, « Les actualités cinématographiques au début du XX<sup>e</sup> siècle : une pratique intermédiatique », *Sociétés & Représentations*, n°9, p. 105-114.

<sup>85</sup> Églantine Monsaingeon parle à ce propos « d'anthropophagie culturelle », dans la mesure où les actualités filmées absorbent les formes culturelles des médias en vogue pour les transformer en une culture qui leur est propre (*Ibid.*, p. 112). Le réalisateur Jean Lods ne dit pas autre chose dans son ouvrage sur la formation des techniciens du film. Rédigé pourtant en 1951, Jean Lods reconnaît l'influence encore importante des apports extérieurs que sont les écrivains, les musiciens, les peintres, les metteurs en scène, etc. : « L'esthétique cinématographique pourrait bien n'être qu'une synthèse originale des arts musicaux et plastiques, s'il est vrai que les notions de temps et d'espace y sont avant tout essentielles. L'explosion sonore leur adjoint encore les ressources de la parole. Nul doute alors que la fréquentation du littérateur, du peintre et du musicien ne soit toujours une nécessité de la formation professionnelle cinématographique bien comprise » (Jean Lods, *La formation professionnelle des techniciens du film*, Paris, UNESCO, 1951, p. 16).

<sup>86</sup> Le sport occupe tout de même une bonne place dans les films d'actualité des années 1920. Pour l'année 1925, Jacques Siracusa a mis en évidence que le sport représente 17% des sujets d'actualité au sein du journal Gaumont (92 occurrences), soit le second total derrière les cérémonies officielles (29% des sujets, soit 157 occurrences) (Jacques Siracusa, « Deux formes d'actualités centenaires », *Réseaux*, n°208-209, 2018, p. 283).

<sup>87</sup> Laurent Veray souligne que les films ne sont pas de simples décalques du réel. Le travail des opérateurs débouche sur une forme de « scénarisation de la réalité », pour en assurer la lisibilité. Ces derniers s'efforcent de trouver le

Les photographies et les actualités cinématographiques apportent des indices complémentaires sur la pratique et le spectacle de la course à pied. Les différents films disponibles aux archives Gaumont-Pathé livrent d'intéressants renseignements sur les conditions de pratique en compétition, les tenues, souliers et autres accessoires que portent les athlètes, l'attitude des suiveurs, le nombre de participants ou de spectateurs présents, parfois indiqués sur le carton introductif. Les coureurs semblent relativement familiers des caméras dans les années 1920 et n'hésitent pas à adresser un salut ou un geste de la main en passant devant<sup>88</sup>. Au-delà de ces informations annexes, la plus-value des films par rapport aux images et aux textes réside dans l'usage de techniques cinématographiques qui soulignent avec force les moments critiques de la réunion. Or, pour 54% des séquences visionnés entre 1919 et 1931, le film se réduit à une succession rapide de plans fixes, rappelant les photomontages de *Très Sport*, avec comme simple plus-value l'animation physique des protagonistes<sup>89</sup>. La trame narrative la plus courante « départ — plein effort — arrivée — portrait » accorde une place quasiment équivalente entre les scènes statiques et les scènes dynamiques, où l'on voit les athlètes courir et se disputer la victoire. Lorsque les actualités présentent des portraits de champions, il s'agit bien souvent de simples « photographies filmées », dans la mesure où les athlètes posent avec plus ou moins d'aisance devant l'objectif durant 10 à 15 secondes sans dire un mot<sup>90</sup>. Sur l'ensemble du corpus, les mouvements de caméras ne sont pas absents pour

---

meilleur cadrage, de valoriser l'espace, les protagonistes, proposer un condensé d'informations capables de captiver le spectateur. (Laurent Veray, « Aux origines du spectacle sportif télévisé : le cas des vues Lumière », dans Laurent Veray, Pierre Simonet (dir.), *Montrer le sport. Photographie, cinéma, télévision*, Paris, Les cahiers de l'INSEP, hors-série, 2000, p. 78-80).

<sup>88</sup> Voir par exemple : « Paris. Plus de 1100 coureurs ont pris part au Bois de Boulogne au cross du journal *L'Intransigeant* », *Gaumont journal*, 1927, 1'17'', Archives Gaumont-Pathé, 2702GJ00002, noir et blanc, muet [avec musique].

<sup>89</sup> Cet enchaînement de plans fixes rappelle ce que Noël Burch nomme le « mode de représentation primitif », qui se caractérise par la frontalité, l'horizontalité et la fixité des prises de vues, au sein duquel l'action se déroule au centre de l'image (Noël Burch, *La lucarne de l'infini. Naissance du langage cinématographique*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 201-202).

Pour plus de détails sur les techniques cinématographiques utilisées dans les actualités Gaumont-Pathé entre 1919 et 1931, voir l'Annexe n°6.

<sup>90</sup> Voir notamment les portraits suivants issus des Archives Gaumont-Pathé : « Hannes Kolchmainen [sic], coureur pédestre finlandais », *Gaumont actualité : série portrait*, 1920, 16'', 2000GP01530, noir et blanc, muet ; « Monsieur Gaston Heuet, coureur pédestre », *Gaumont actualité : série portrait*, 1920, 19'', 2000GP01708, noir et blanc, muet ; « Mademoiselle Neveu, championne de France de cross-country », *Gaumont actualité : série portrait*, 1920, 14'', 2000GP01590, noir et blanc, muet ; « Lundgren, champion suédois du 800 mètres », *Gaumont actualité : série portrait*, 1920, 12'', 2000GP01637, noir et blanc, muet ; « Monsieur Guillemot, coureur à pied », *Gaumont actualité : série E*, 1920, 07'', 2000GE02739, noir et blanc, muet ; « Robert, coureur pédestre », *Gaumont actualité : série portrait*, 1920, 26'', 2000GP00196, noir et blanc, muet ; « Monsieur Charles Poulencard, coureur pédestre », *Gaumont actualité : série portrait*, 1920, 20'', 2000GP00138, noir et blanc, muet.

autant. 32% des séquences vidéos contiennent au moins une scène filmée avec de légères rotations sur l'axe vertical ou de panoramiques horizontaux plus ambitieux<sup>91</sup>.

Figure 37 : Panoramique au stade lors du Prix Jean Bouin 1921 dans le Gaumont-journal<sup>92</sup>



Ces rotations de caméra rendent possible un meilleur suivi des athlètes durant leurs efforts. Les vues de profil aident en effet le spectateur à mieux apprécier le geste des athlètes, le rythme de leurs foulées, tout en ayant une impression saisissante de vitesse avec en arrière-plan le paysage ou les tribunes qui défilent. Le panoramique permet de suivre une course plus longuement qu'une légère rotation, parfois de bout en bout lors des épreuves sur piste, dans un stade. Les opérateurs se placent dans l'aire centrale, et la surface oblongue de la piste se prête avantageusement aux rotations de la caméra. Les athlètes, en tournant, restent à une distance raisonnable des chasseurs d'images pour les prises de vue. Ainsi, la technique employée dépend grandement du type d'épreuve filmée<sup>93</sup>.

Les *travellings* sont plus rares : 8% seulement des séquences de notre corpus comportent au moins une scène qui utilise cette technique cinématographique. Il faut dire que les conditions ne sont pas toujours réunies pour qu'un *travelling* soit possible. En effet, il n'existe pas de caméras montées sur rails dans les stades, et les opérateurs préfèrent embarquer leurs matériels

---

<sup>91</sup> Voir l'Annexe n°6.

<sup>92</sup> « France. Les grandes épreuves sportives. Le Prix Jean Bouin », *Gaumont journal*, 1921, 55'', Archives Gaumont-Pathé, 2146GJ00001, noir et blanc, muet.

<sup>93</sup> L'usage de panoramiques est possible lors des courses sans boucles sur route ou en cross-country, mais les scènes sont plus courtes, le temps que les athlètes arrivent, passent devant l'opérateur, puis repartent. Il faut ensuite changer d'emplacement.

à l'arrière d'une automobile pour suivre les épreuves sur route qui autorisent les suiveurs à vélo ou en automobile<sup>94</sup>. Ainsi, lors des Prix Lemonnier 1920, 1921, 1922, 1923, 1925, 1926, et 1930 reliant Versailles à la Croix Catelan au Bois de Boulogne, des scènes en *travelling* viennent agrémenter le film des 12 kilomètres 800 du parcours<sup>95</sup>. Certains cross-countries bénéficient également de ce type de prise de vue, lorsque les athlètes courent en lisière de forêt, près d'une route, à l'instar du Cross de *L'Intransigeant* au Bois de Boulogne en 1920 et 1927<sup>96</sup>.

Figure 38 : Travelling réalisé lors du Prix Lemonnier 1925<sup>97</sup>



<sup>94</sup> Cette technique n'est pas une nouveauté dans les années 1920. Le *travelling* était déjà employé pour filmer le Prix Lemonnier 1913 (« 12<sup>e</sup> Prix Lemonnier de course à pied », *Gaumont journal*, 1913, 1'24'', Archives Gaumont-Pathé, 1304GJ00008, noir et blanc, muet) ; le Challenge Doyen 1913 (« Le Challenge Doyen. Course pédestre organisée par le cercle olympique de France est remporté par Vignaud », *Gaumont journal*, 1913, 52'', Archives Gaumont-Pathé, 1307GJ00023, noir et blanc, muet) ; ou encore le Circuit de l'Ouest (« France. Circuit de l'Ouest », *Gaumont journal*, 1913, 44'', Archives Gaumont-Pathé, 1333GJ00015, noir et blanc, muet).

<sup>95</sup> Voir les extraits suivants : « Le 14<sup>e</sup> Prix Lemonnier a été couru sur le parcours Versailles Paris », *Gaumont journal*, 1920, 50'', 2003GJ00008, noir et blanc, muet ; « Le 15<sup>e</sup> Prix Lemonnier est couru sur le parcours habituel Versailles Paris », *Gaumont journal*, 1921, 1'31'', 2104GJ00004, noir et blanc, muet ; « Le XVI<sup>e</sup> Prix Lemonnier a été couru sur Versailles Paris », *Gaumont journal*, 1922, 45'', 2202GJ00004, noir et blanc, muet ; « Les épreuves pédestres. Vermeulen a gagné brillamment le XVII<sup>e</sup> Prix Lemonnier », *Gaumont journal*, 1923, 46'', 2302GJ00001, noir et blanc, muet ; « Le XIX<sup>e</sup> Prix Lemonnier dispute sur la route de Versailles à Paris est gagné par le régional Chapuis », *Gaumont journal*, 1925, 1'00'', 2514GJ00003, noir et blanc, muet ; « Le XX<sup>e</sup> Prix Lemonnier. La classique épreuve de course à pied est disputée sous la pluie par 250 coureurs sur le parcours Versailles Paris », *Gaumont journal*, 1926, 56'', 2602GJ00003, noir et blanc, muet ; « Cross-country », *Pathé journal*, 1930, 2'31'', PJ19300094, noir et blanc, sonore.

<sup>96</sup> « Un cross country organisé par L'Intransigeant et l'USFSA », *Gaumont journal*, 1920, 1'42'', Archives Gaumont-Pathé, 2006GJ00007, noir et blanc, muet ; « Paris. Plus de 1100 coureurs ont pris part au bois de Boulogne au cross du journal L'Intransigeant », *Gaumont journal*, 1927, 1'17'', Archives Gaumont-Pathé, 2702GJ00002, noir et blanc, muet.

<sup>97</sup> « Le XIX<sup>e</sup> Prix Lemonnier disputé sur la route de Versailles à Paris est gagné par le régional Chapuis », *Gaumont journal*, 1925, 1'00'', Archives Gaumont-Pathé, 2514GJ00003, noir et blanc, muet [avec musique].

Les plans d'ensemble sont privilégiés pour que le spectateur appréhende le fourmillement de la course, avec les suiveurs et les badauds. Les *travellings* sur les automobiles impliquent une prise de vue en plongée, soit face aux athlètes, soit dans leur dos, donnant l'impression que ces derniers chassent ou fuient l'objectif. L'immersion des spectateurs aux côtés des athlètes se retrouve renforcée par ces prises de vue au cœur même du parcours.

### Le Prix Lemonnier<sup>98</sup>

Le Prix Lemonnier est une épreuve pédestre sur route organisée par le Racing Club de France, reliant Versailles à la Croix Catelan (12km. 800), à la fin du mois de janvier. Cette course classique du calendrier d'hiver, appréciée de tous les athlètes, détonne avec les réunions de cross-countries.

L'épreuve est créée en 1902 par Jacques Lemonnier, afin de perpétuer le souvenir de son frère André, sprinter *racingman*, recordman et champion de France en 1893 et 1894.



Tous les grands champions s'y sont frotté : Gaston Ragueneau (4 fois vainqueur en 1902, 1904, 1906, 1907), Jacques Keyser (6 fois vainqueur entre 1908 et 1910 et entre 1912 et 1914), Jean Bouin (vainqueur en 1911), Joseph Guillemot (vainqueur en 1920), ou encore Jean Vermeulen (vainqueur en 1923 et 1924).

Lors de la première édition en 1902, 150 concurrents se pressent sur la ligne de départ ; 260 concurrents en 1909, et 311 en 1925. Ces chiffres n'atteignent pas ceux des grands cross-countries populaires, atteignant parfois 2 000 partants, mais le niveau de l'épreuve est très relevé, d'une densité rare.

---

<sup>98</sup> Biographie réalisée à partir des documents suivants : Marcel Delarbre, « Tous les cracks pédestres seront aux prises, demain », *L'Écho des sports*, n°916, 15 janvier 1921, p. 1 ; Marcel Delarbre, « Le 19<sup>e</sup> Prix Lemonnier sera couru ce matin », *L'Écho des sports*, n°2 225, 29 mars 1925, p. 1, 4 ; Pierre Pelletier, « Demain matin, pour la XVI<sup>e</sup> fois, va se disputer le Derby pédestre », *L'Écho des sports*, n°1 131, 07 janvier 1922, p. 1-2.

Photographie : Agence Rol, « Prix Lemonnier, le départ », photographie de presse, n°26 134, négatif sur verre, 13 x 18 cm, 19 janvier 1913.

Schéma du parcours de l'épreuve : Marcel Delarbre, « Le 19<sup>e</sup> Prix Lemonnier sera couru ce matin », *L'Écho des sports*, n°2 225, 29 mars 1925, p. 4. Voir aussi l'Annexe n°2.

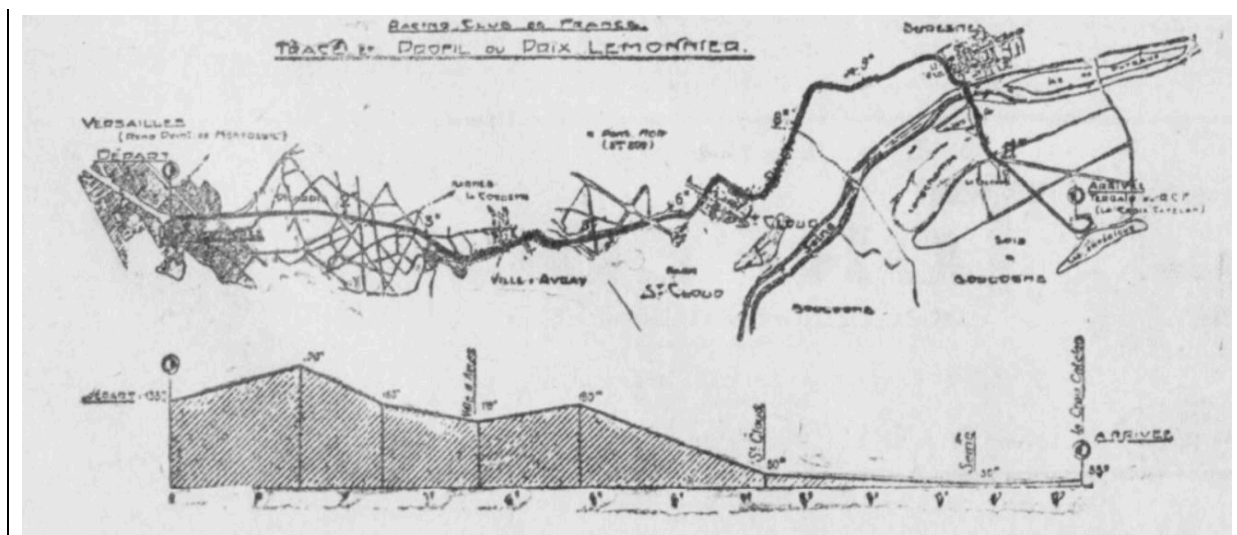


Figure 39 : Travelling réalisé lors du Prix Lemonnier 1921 dans le Gaumont-journal<sup>99</sup>



Certains opérateurs optent pour des prises de vue de trois-quarts face ou de profil, afin de mieux observer la foulée des coureurs. Sur cet arrêt sur image, un plan moyen est privilégié, orientant le regard sur ces deux coureurs, ce qui détonne avec les plans d'ensemble classiques. Les limites de la technique sont néanmoins visibles dans cette courte scène car les cahots de l'automobile rendent difficiles le maintien de la stabilité des prises de vue, et par conséquent la netteté de l'image.

<sup>99</sup> « Le 15<sup>ème</sup> Prix Lemonnier est couru sur le parcours habituel Versailles Paris. Le gagnant est De Nys », *Gaumont journal*, 1921, 1'31'', Archives Gaumont-Pathé, 2104GJ00004, noir et blanc, muet [avec musique].



Par ailleurs, l'usage du ralenti dans 6% des séquences seulement se généralise peu à peu à la fin des années 1920. Le premier extrait vidéo qui fait usage de scènes filmées au ralenti est un documentaire Pathé de 1924 sur les courses de vitesse<sup>100</sup>. La démonstration du sprinteur René Murlon, accompagnée de cartons explicatifs, se porte essentiellement sur la science du départ, ainsi que les différentes façons de passer la ligne d'arrivée, par flexion de buste ou en sautant à la manière du sprinteur américain Charles Paddock. Le ralenti a ici un rôle pédagogique, permettant aux spectateurs de mieux comprendre et visualiser les subtilités techniques. En dehors de ce documentaire pionnier, le ralenti est utilisé par la suite dans de nombreuses actualités cinématographiques rendant compte du déroulement des épreuves pédestres comme les championnats de France sur piste, les rencontres internationales, ou les grands cross-countries de la saison d'hiver.

Figure 40 : Prise de vue au ralenti lors d'un franchissement d'obstacle aux championnats de France de Cross-country 1925<sup>101</sup>



Les prises de vue au ralenti sont souvent placées aux moments critiques ou « spectaculaires » de la course, soit lors d'une arrivée serrée, soit lors d'un franchissement d'obstacle comme sur l'image ci-dessus.

---

<sup>100</sup> « Course de vitesse », *Pathé documentaire*, 1924, 6'44'', Archives Gaumont-Pathé, PR1924271, noir et blanc, muet.

<sup>101</sup> « Le 32<sup>e</sup> championnat de France de cross country couru sur l'hippodrome de Maisons Laffitte est gagné par Lucien Dolques », *Gaumont journal*, 1925, 1'57'', Archives Gaumont-Pathé, 2510GJ00003, noir et blanc, muet [avec musique].

Enfin, les premières actualités sonores au début des années 1930 offrent aux spectateurs une expérience encore plus immersive et pédagogique. La sonorisation des bobines apporte au moins trois éléments nouveaux. D'une part, l'ambiance de la course — encouragements, cris des spectateurs, bruit des foulées et de la respiration des coureurs — est captée, bien que la bande son ne soit pas toujours en accord avec les images. D'autre part, les commentaires du journaliste viennent souligner par-dessus les images les moments forts de l'épreuve ou décrire la technique d'un champion, et complètent ainsi les cartons parfois avarés en détails. Le dernier élément original qu'apporte le son est de pouvoir entendre les champions s'exprimer. Les *interviews*, données jusqu'alors par l'intermédiaire de la presse écrite, se font dorénavant aussi devant les caméras, juste à la fin de la course. Le *Pathé journal* du 10 janvier 1930 à l'occasion du 21<sup>e</sup> Prix Lemonnier propose la première séquence vidéo de ce type<sup>102</sup>. Le champion Jacques Keyser fait une courte allocution avant de donner le départ, puis, après les scènes de course, le vainqueur Alim Amar répond aux journalistes : « Alors vous êtes content d'avoir gagné ? — Je suis très content de gagner. Aux 700 mètres du début, j'étais en tête et puis j'ai continué, [...] »<sup>103</sup>. Le contenu de *l'interview*, plutôt sommaire, n'atteint pas le même degré de précision et de finesse que les articles de presse dédiés. La démarche est neuve, et les premiers pas sont brouillons.

---

<sup>102</sup> « Cross country », *Pathé journal*, 10 janvier 1930, 2'31'', Archives Gaumont-Pathé, PJ19300094, noir et blanc, sonore.

<sup>103</sup> *Ibid.*

Figure 41 : Jules Ladoumègue livre ses impressions après son record du 1 500 mètres pour le *Pathé journal* en 1930<sup>104</sup>



Lors de son record du monde des 1 500 mètres, Jules Ladoumègue livre également ses impressions devant l'objectif du *Pathé journal*. Les mots sont choisis avec soin, et le monologue semble récité, voire ânonné. Il ne s'agit pas vraisemblablement d'une réaction à chaud :

Pour triompher d'un record du monde de course à pied comme celui des 1 500m que j'ai réussi à battre au prix de durs efforts, il faut s'astreindre à un entraînement très sévère. Comme vous venez de le voir, je m'entraîne toutes les fois que l'occasion m'est possible, et par n'importe quel temps, comme aujourd'hui par exemple. Mais quelle belle récompense et quels encouragements à toujours mieux faire, que les ovations de la foule sportive.<sup>105</sup>

Après avoir raconté les coulisses de ses records dans la presse, puis dans un ouvrage, Ladoumègue tente de s'approprier les codes d'un média audiovisuel en plein essor pour asseoir sa renommée. Les actualités filmées et les documentaires que proposent le *Pathé journal* ou le *Gaumont journal* donnent à voir le champion en action, sous un aspect plus vivant. La sonorisation des bobines accentue l'effet d'immersion pour le spectateur qui peut entendre l'ambiance de course, les commentaires éventuels du journaliste, ainsi que les *interviews*. La mise en spectacle de la course à pied par l'image s'appuie sur les différentes techniques cinématographiques : panoramiques, *travellings*, ralentis, sonorisation. Ces effets ont un rôle non seulement esthétique, mais aussi pédagogique car ils permettent aux spectateurs néophytes

<sup>104</sup> « Chronique sportive. 1500m en 3'49'' par Ladoumègue », *Pathé journal*, 17 octobre 1930, 1'00'', Archives Gaumont-Pathé, PJ19300495, noir et blanc, sonore.

<sup>105</sup> *Ibid.*

de mieux suivre les péripéties de course, d'identifier les moments émotionnants de la compétition, et d'apprécier les détails techniques difficiles à observer depuis les tribunes d'un stade.

#### 4) Controverses dans l'arène : privilégier les spectateurs ou les pratiquants ?

Repérer les éléments de spectaculaire et s'en émouvoir s'apprennent. La presse écrite ainsi que les actualités filmées entreprennent ce lent travail de pédagogie, par les témoignages, les chroniques, les chiffres, les tableaux, ou les images. Cependant, la mise en spectacle des émotions athlétiques suppose également une réflexion autour des conditions matérielles de la pratique, en particulier les infrastructures qui accueillent le public. L'édification et l'agencement des stades est loin d'être une question anodine dans le milieu athlétique et suscite discussions, débats, et controverses.

##### a) Le stade idéal n'est ni trop grand, ni trop petit

Aux lendemains de la Grande Guerre, les stades connaissent une affluence sans précédent. Dès 1919, près de 90 000 personnes assistent à l'inauguration du Stade Pershing à l'occasion des Jeux Interalliés<sup>106</sup>. 20 000 personnes se pressent pour assister au match de football France-Belgique en 1920, et 35 000 spectateurs pour France-Angleterre en 1921<sup>107</sup>. Même les championnats régionaux enregistrent une affluence moyenne de 3 000 personnes par match. Les spectacles sportifs connaissent un « changement d'échelle » durant l'Entre-deux-guerres, au moins sur le plan quantitatif<sup>108</sup>. L'appréciation du jeu change elle aussi. La foule passive et peu avertie se mue en ensemble de fervents supporters soutenant leur équipe favorite, véritables acteurs du spectacle, et dont les premiers clubs se développent dans les années 1920<sup>109</sup>. Alors que la boxe, le cyclisme, le football, ou le rugby bénéficient d'un engouement sans précédent, l'athlétisme et *a fortiori* la course à pied apparaissent quelque peu en retrait. Les tribunes restent clairsemées, l'enthousiasme de la foule discret, et « la propension à exalter la chose vue » rare<sup>110</sup>. Même après les Jeux Olympiques de Paris en 1924 — dont les épreuves d'athlétisme attirent tout de même 106 307 spectateurs durant les huit jours de compétition au stade de Colombes<sup>111</sup> — Marcel Delarbre estime toujours que la course à pied ne suscite « ni

---

<sup>106</sup> Thierry Terret, *Les Jeux Interalliés de 1919 : sport, guerre et relations internationales*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 23.

<sup>107</sup> Élisabeth Lê-Germain, Philippe Tétart, « Naissance et développement du spectacle sportif (1880-1939) », dans Philippe Tétart (dir.), *Histoire du sport en France...*, *op. cit.*, p. 250.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 249.

<sup>109</sup> Le mot « supporter » apparaît dans les années 1910, et le premier club de supporter est créé à Lille en 1912 (Philippe Tétart (dir.), *Côté tribunes. Les supporters en France de la Belle Époque aux années 1930*, Rennes, PUR, 2019, p. 9).

<sup>110</sup> André Bourdonnay, « spectateurs », *L'Écho des sports*, n°2 638, 16 mai 1926, p. 1.

<sup>111</sup> Comité Olympique Français, *Les Jeux de la VIII<sup>e</sup> Olympiade (Paris 1924). Rapport Officiel*, Paris, Librairie de France, 1924, p. 97.

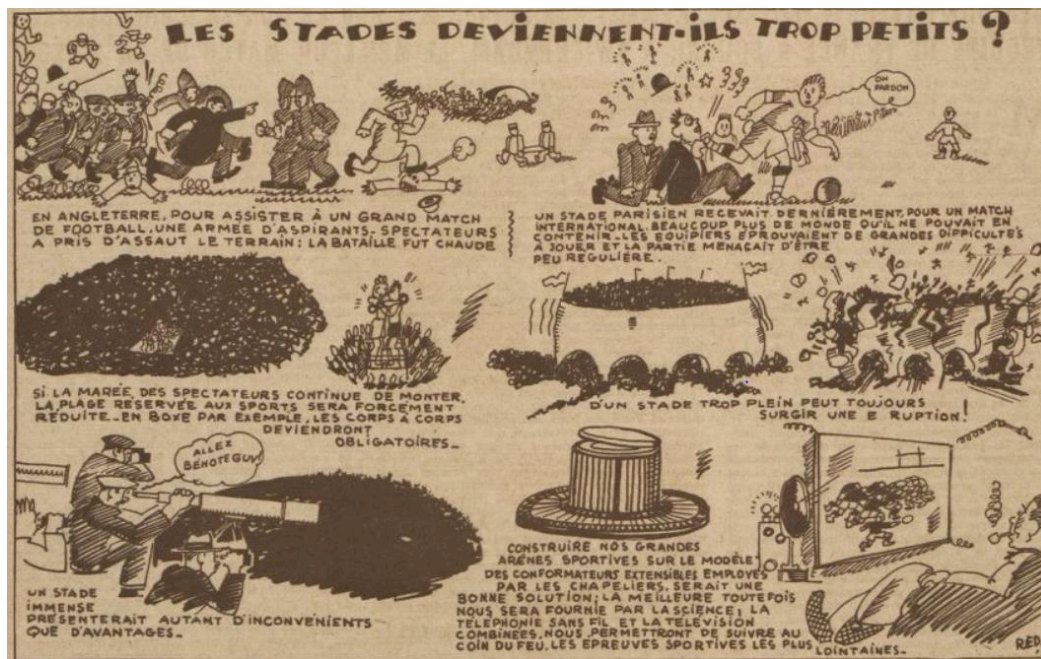
emballement, ni fièvre »<sup>112</sup>. Elle ne passionne que de trop rares initiés, ayant déjà eux-mêmes pratiqué la course à pied, seuls capables d'apprécier la valeur du spectacle dont ils sont témoins<sup>113</sup>.

Cet état des lieux peu optimiste n'empêche pas les chroniqueurs sportifs de réfléchir sur les conditions qui permettent de rendre la course à pied plus spectaculaire :

L'athlétisme ainsi que tous les sports est d'abord fait pour les pratiquants. Les spectateurs ne viennent qu'ensuite. [...] Sur ce point, nous sommes d'accord. Mais la question n'est pas là. [...] il faut bien adopter un style, une manière, qui présente les gestes sacrés de la meilleure façon. [...] Il faut donc que les programmes soient combinés et les terrains aménagés de telle sorte que le public puisse suivre les épreuves sans risquer torticolis ou lumbago, et sans que sa curiosité s'émousse. [...].<sup>114</sup>

Le problème se pose en ces termes : doit-on privilégier les grands stades équipés sur le modèle des sports collectifs, au risque de voir les tribunes vides et de détériorer la qualité du spectacle, ou miser sur des stades de taille plus modeste, plus à même d'assurer une visibilité et un confort indispensables pour apprécier les efforts athlétiques ?

Figure 42 : Dessin humoristique de RED, illustrant les nouvelles problématiques que posent les jeux du stade en 1928<sup>115</sup>



<sup>112</sup> Marcel Delarbre, « La grande pitié — et ses motifs — de l'athlétisme français », *L'Écho des sports*, n°2 270, 13 mai 1925, p. 1.

<sup>113</sup> François Oswald, « L'évolution du public sportif », *L'Écho des sports*, n°2 367, 18 août 1925, p. 1 ; Achille Duchenne, « Spectateurs », *Revue Mensuelle du C.A.S.G.*, n°208, février 1933, p. 5.

<sup>114</sup> Léon Baranger, « Sport ou spectacle », *L'Écho des sports*, n°574, 06 novembre 1918, p. 1.

<sup>115</sup> *Le Miroir des sports*, n°751, 28 février 1928, p. 141.

Ce dessin, malgré son caractère humoristique, met en lumière les avantages et inconvénients de construire des stades toujours plus grands pour accueillir les supporters de sports collectifs dans les années 1920. L'enjeu est de permettre à un public nombreux de profiter pleinement des matchs sans altérer la visibilité des plus hauts placés en tribune, tout en limitant les violences, débordements, chauvinisme, et autres excès que peuvent sécréter le sport<sup>116</sup>. Il s'agit d'éviter l'engorgement comme lors de la rencontre France-Écosse de rugby en janvier 1922, où s'entassent 20 000 personnes dans l'enceinte de Colombes qui ne peut normalement en contenir que la moitié<sup>117</sup>. L'attente aux guichets provoque bousculades, disputes et rixes<sup>118</sup>. Au-delà de l'organisation permissive, avide de recettes, Marcel Berger attribue le « scandale de Colombes » aux erreurs grossières d'architecture, aux gradins mal compris pour les spectateurs agglutinés, debout, qui peinent à contempler autre chose que des dos ou des crânes : « Voir, il ne réclame pas autre chose, notre brave public sportif, le plus chaleureux, le plus désintéressé de tous. Voir ! Vibrer de l'émotion qu'il est venu demander à nos jeux ! Qu'on lui en fournisse le moyen. »<sup>119</sup>. Le stade n'est pas assez confortable ni assez grand pour accueillir convenablement une rencontre de cette envergure.

Cependant, pour ce qui concerne la course à pied et l'affluence modeste qu'elle charrie, la plupart des spécialistes se posent la question inverse : les stades deviennent-ils trop grands ? Pierre Pelletier signalait dès 1921 le problème de visibilité qu'offrent les tribunes pour suivre les épreuves athlétiques. Lors d'une réunion organisée par la Ligue Parisienne d'Athlétisme au stade de la Faisanderie à Saint-Cloud, les quelques 3 000 spectateurs viennent admirer les Féry, Béranger, Guillemot, Duquesne, s'attaquer aux records français<sup>120</sup>. Les chiffres d'affluence sont loin d'atteindre ceux des sports collectifs, et pourtant, les difficultés qu'éprouve le public pour observer les épreuves dans de bonnes conditions demeurent : « Les profanes ne durent pas être déçus dimanche, bien que les conditions de visibilité des spectateurs fussent loin d'être parfaites et que certains dussent se contenter de regarder les épaules des gens placés devant

---

<sup>116</sup> Les excès du sport-spectacle sont bien identifiés par Georges Hébert dans son ouvrage *Le sport contre l'Éducation physique*, Paris, Revue EPS, 1993 [1925].

<sup>117</sup> Victor Breyer, « Et les droits du public ? », *L'Écho des sports*, n°1 129, 03 janvier 1922, p. 1. En 1922, le stade de Colombes n'a pas encore les allures du stade olympiques de 40 000 places qui ne sera érigé qu'en 1924 pour les JO de Paris, à l'initiative du Racing Club de France (Michaël Delépine, « Le stade de Colombes et la question du grand stade en France (des origines à 1972) », *Sciences sociales et sport*, n°7, 2014, p. 69-100).

<sup>118</sup> L'organisation moderne du stade ne met pas fin aux débordements d'avant-guerre, où les stades se réduisent souvent à un terrain vaguement aménagé, sans tribunes ni barrières. Les spectateurs se mêlent aux athlètes de manière désordonnée, donnant lieu à des retards et des débordements (*Ibid.*, p. 73).

<sup>119</sup> Marcel Berger, « Le scandale de Colombes », *L'Écho des sports*, n°1 130, 05 janvier 1922, p. 1.

<sup>120</sup> Pierre Pelletier, « Du monde, hier à St-Cloud et des records battus », *L'Écho des sports*, n°1 077, 10 octobre 1921, p. 1.

eux. »<sup>121</sup>. La question du confort des spectateurs se pose avec d'autant plus d'aplomb — toujours selon Pierre Pelletier — que les finances de la Fédération Française d'Athlétisme (FFA) en dépendent pour partie<sup>122</sup>. Ainsi, nombreux sont les chroniqueurs qui déplorent la tenue de compétitions athlétiques dans des stades immenses, comme à Colombes. Trop éloignée de Paris, l'arène olympique accueille 2 000 personnes pour la réunion de sélection nationale 1926, dans un lieu qui peut en accueillir 40 000 : « N'allons plus là-bas ! [...] Laissons Colombes aux footballeurs et aux rugbymen ; trouvons d'autres stades pour les athlètes »<sup>123</sup>. André Glarner déplore lui aussi les trop vastes enceintes sportives comme le stade Pershing, ou le parc athlétique de Colombes, au sein desquels le public mal placé, très loin des coureurs, ne peuvent pas apprécier dans sa pleine mesure la beauté des efforts. Le diagnostic d'André Glarner s'accompagne de propositions concrètes. Il invite en effet les clubs qui en ont les moyens à construire des « pistes d'athlétisme à l'intérieur » sur le modèle américain, au plus près des coureurs :

Rien n'est plus beau, en effet, que de voir l'athlète courir, sauter, passer les haies sur ces pistes établies dans, les skatings américains, à quelques mètres du public, qui peut apprécier l'effort, voir le jeu des muscles sous la lumière étincelante des lampes électriques, et qui se passionne à la lutte comme il ne le fera jamais des tribunes de Colombes ou de Pershing, où, à moins d'être initié, il devinera peut-être, mais ne comprendra pas. Combien de fois nous sommes-nous enthousiasmés pour l'effort d'un athlète que nous comprenions, alors que le spectateur assis à nos côtés restait muet parce qu'il ne « sentait » pas l'effort pour ne l'avoir jamais pratiqué, pour n'avoir jamais vécu ces secondes inoubliables que ressent le coureur à pied qui voit son concurrent arriver à sa hauteur, qui lutte coude à coude et prend sur le poteau 10 ou 15 centimètres. Cette « jouissance » que seul celui qui a peiné et gagné des courses peut comprendre, le spectateur qui n'est pas initié est incapable de la ressentir. Mais, sur une piste à l'intérieur, il voit, il comprend, il s'enthousiasme. L'effort ne lui est pas étranger, il lui semble que lui-même est dans la lutte.<sup>124</sup>

Les termes « enthousiasme » et « jouissance » rappellent l'enjeu essentiel du spectacle athlétique : émouvoir le public par une exhibition lisible, immersive, compréhensible par le plus grand nombre, y compris les non-initiés à la course à pied. L'appel d'André Glarner ne reste pas lettre morte. Quelques pistes s'inspirant du modèle américain voient le jour en France comme celle « à l'intérieur » du Racing Club de France rue Saussure en novembre 1922,

---

<sup>121</sup> Pierre Pelletier, « Athlétisme. Petit Papiers. Si nous pensions au public », *L'Écho des sports*, n°1 079, 12 octobre 1921, p. 4.

<sup>122</sup> *Ibid.*

<sup>123</sup> A. Brunel, « En foulant la cendrée », *L'Écho des sports*, n°2 732, 18 août 1926, p. 3.

<sup>124</sup> André Glarner, « Les épreuves et les vedettes de la semaine », *Le Miroir des sports*, n°463, 02 novembre 1922, p. 275. Les mêmes idées sont reprises deux années plus tard, toujours par André Glarner, « Le Finlandais Nurmi reste imbattable sur les pistes en bois d'Amérique. Pourtant il est très difficile de s'adapter à ce genre d'épreuves couvertes », *Le Miroir des sports*, n°578, 28 janvier 1925, p. 52.



« toujours à l'avant-garde des progrès sportifs »<sup>125</sup>, ou encore celle de la Société d'Encouragement à l'Athlétisme (SEA) à Colombes en juin 1921. Ces pistes mesurent moins de 250 mètres de tour contre 500 mètres dans les grands stades extérieurs, et offrent une meilleure visibilité au public : « de vastes tribunes et plans inclinés permettent aux spectateurs d'apprécier l'effort des athlètes qui sont toujours près d'eux et de vibrer comme ce fut le cas dimanche, au cours de la réunion internationale du Métropolitan Club. L'heureuse initiative de la S. E. A. contribuera énormément à intéresser le public parisien aux beautés de l'athlétisme pur »<sup>126</sup>. Les émotions athlétiques dépendent donc aussi de l'architecture des stades.

### **b) De l'ombre des sous-bois à la lumière des hippodromes. La spectaculaire mue du cross-country**

La controverse autour des infrastructures ne touche pas que les stades qui accueillent les épreuves sur piste. Elle s'invite également dans les épreuves de cross-country l'hiver, en particulier sur l'épineuse question du tracé. Chaque athlète, journaliste, et dirigeant de club a sa propre conception d'un parcours bien compris : plat, avec de multiples boucles, varié, en sous-bois, sur hippodrome, naturel, etc. De nombreux articles fleurissent en conséquence dans les colonnes des périodiques sportifs, près d'une trentaine rien que dans *L'Écho des sports*, *Match-L'Intran*, et *Le Miroir des sports* entre 1920 et 1932<sup>127</sup>. Derrière ces prises de position transparait un enjeu majeur pour la course à travers la campagne : embrasser la dynamique de spectacularisation du sport à l'œuvre dans les années 1920 ou préserver l'authenticité de la discipline, dans l'intimité du bois.

#### *Tracés « à l'anglaise » ou tracés « à la française »*

Au premier abord, le cross n'a que peu d'atouts à faire valoir pour impressionner la grande foule. Contrairement aux autres disciplines athlétiques, le public ne peut guère s'enthousiasmer pour les records au regard de la grande variabilité des parcours. À l'absence de records s'ajoute la difficulté pour les spectateurs curieux de suivre de bout en bout le déroulement d'une course à travers campagnes, plaines, vallons et forêts. Encouragements épars, badauds et suiveurs se mêlent aux coureurs dans une joyeuse cohue. Il faut attendre la création de la Fédération Française d'Athlétisme (FFA) le 20 novembre 1920 suite à l'éclatement de l'Union des Sociétés

---

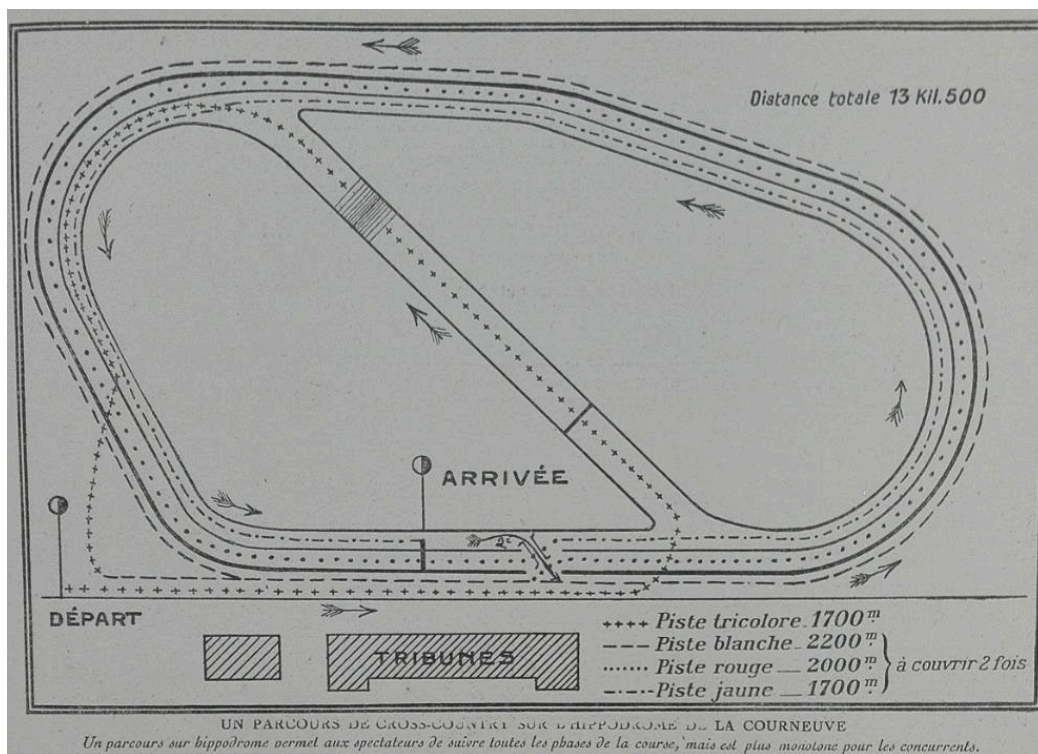
<sup>125</sup> André Glarner, « Les épreuves et les vedettes... », art. cité, p. 275.

<sup>126</sup> André Glarner, « L'inauguration du parc athlétique de Colombes a donné lieu à une belle réunion de course à pied », *Le Miroir des sports*, n°390, 09 juin 1921, p. 360-361.

<sup>127</sup> Voir l'Annexe n°7.

Française de Sports Athlétiques (USFSA), pour qu'une dynamique de mise en spectacle du cross-country s'amorce. Ce volontarisme institutionnel se traduit par la conception de tracés standardisés, « à l'anglaise », avec peu d'obstacles naturels et de variations de terrain. Placés dans la proche banlieue de Paris, les parcours possèdent de nombreuses boucles qui permettent aux *crossmen* de passer plusieurs fois devant les spectateurs parqués dans des gradins, à l'abri des intempéries : « On ne perd jamais, pour ainsi dire, les concurrents de vue. On suit toutes les phases de la lutte, serrée, ardente [...] »<sup>128</sup>. Les photographes bénéficient d'une belle exposition en dehors de l'obscur sous-bois, d'un sol stable pour installer leurs trépieds, tout en évitant les laborieux déplacements. Les hippodromes représentent alors des écrans de choix. Pour les éditions du National 1921, 1922 et 1923, c'est l'hippodrome de la Courneuve qui est retenu par la commission technique et d'organisation de la FFA<sup>129</sup>.

Figure 43 : Tracé « à l'anglaise » sur l'hippodrome de la Courneuve<sup>130</sup>



5 000 à 6 000 spectateurs suivent chaque année cette épreuve pour 10 francs en tribune réservée, 5 francs en tribune ou 3 francs en pesage<sup>131</sup>. Ces chiffres d'affluence communiqués à la fois par

<sup>128</sup> Céagé, « Nos cross attestent la vitalité de ce sport ingrat », *Match-L'Intran*, n°68, 24 janvier 1928, p. 4.

<sup>129</sup> L'hippodrome de la Courneuve est retenu « devant l'impossibilité d'obtenir d'autres hippodromes, Auteuil, Longchamp, Enghien, St-Cloud. » (Commission technique et d'organisation, Séance du 20 décembre 1921, *L'Athlétisme*, n°12, 24 décembre 1921, p. 1).

<sup>130</sup> Lucien Duquesne, « L'entraînement au cross-country », *Très Sport*, n°22, février 1924, p. 9.

<sup>131</sup> Compte rendu officiel du Conseil du 19 février 1923, *L'Athlétisme*, n°73, 24 février 1923, p. 5.

la fédération, mais aussi par quelques envoyés spéciaux stagnent au début des années 1920<sup>132</sup>. La mise en spectacle du cross-country par la FFA n'engendre donc pas mécaniquement une hausse du nombre de spectateurs. Au contraire, Gaston Ragueneau estime même que ces tribunes payantes découragent de nombreux supporters, autrefois près de 20 000 pour les Nationaux<sup>133</sup>. L'ambition est ailleurs. Il s'agit bien davantage de rendre lisible la dramaturgie de l'épreuve par une subtile pédagogie du spectacle. Les annonces du *speaker* orientent le regard, soulignent les belles luttes ou les cruelles défaillances, rappellent le classement provisoire, créent une « sympathie musculaire » avec les coureurs<sup>134</sup>. Autrefois passifs, les spectateurs plus avertis deviennent acteurs de l'évènement, vibrant à l'unisson, coordonnant les applaudissements et encouragements au passage des pelotons successifs, concentrant les effets de spectacle. Le public partage l'expérience somatique du *crossman* à l'effort, et accède ainsi au pré carré d'une communauté émotionnelle jusqu'alors réservée aux seuls pratiquants. Ce processus de mise en visibilité cristallise le déplacement d'une sociabilité de l'entre-soi à une sociabilité sportive élargie, réconciliant à première vue athlètes et spectateurs<sup>135</sup>.

Les tracés « à l'anglaise » sont toutefois loin de faire l'unanimité dans le milieu athlétique. Certains *crossmen* de renom comme Louis de Fleurac, Louis Bouchard, Gaston Ragueneau, Jacques Keyser ou encore Lucien Duquesne regrettent les parcours d'antan « à la française », escarpés, boisés, avec de nombreux obstacles naturels : « c'est dans ce genre de pratique qu'est la vérité du cross »<sup>136</sup>. Sur les tracés conçus par la fédération, « plats comme un billard », « hippodromesques », « fastidieux et dénués de tout charme »<sup>137</sup>, les athlètes ne retrouvent plus les plaisirs d'une course aux allures variées. En un mot, « le site n'est plus

---

<sup>132</sup> 5 000 à 6 000 spectateurs pour le National 1921 selon André Glarner, « Les épreuves et les vedettes de la semaine », *Le Miroir des sports*, n°377, 10 mars 1921, p. 147 ; 5 000 à 6 000 spectateurs pour le National de 1922 selon Gaston Ragueneau, « Cross-countries d'autrefois et cross-countries d'aujourd'hui », *Le Miroir des sports*, n°428, 02 mars 1922, p. 143 ; 6 000 spectateurs selon la fédération (« Le 29<sup>e</sup> Cross National », *L'Athlétisme*, n°21, 25 février 1922, p. 1), et Marcel Delarbre « Le 29<sup>e</sup> Cross National. Guillemot reprend sa place de Champion de France », *L'Écho des sports*, n°1 158, 20 février 1922, p. 1.

<sup>133</sup> Gaston Ragueneau, « Cross-countries... », art. cité, p. 143. Ce chiffre doit être considéré avec beaucoup de prudence au regard du positionnement critique de Ragueneau vis-à-vis des tracés à l'anglaise, et de la difficulté à dénombrer avec exactitude les spectateurs éparpillés sur le parcours au début du 20<sup>e</sup> siècle. Il s'agit plus d'un ressenti personnel que d'un compte rendu objectif.

<sup>134</sup> L'expression « sympathie musculaire » n'est pas rare au début du 20<sup>e</sup> siècle, employée entre autres par le philosophe Paul Souriau, le journaliste Georges Rozet et le médecin Maurice Boigey. Elle désigne le fait pour un spectateur de comprendre et ressentir dans ses propres chairs l'effort des coureurs.

<sup>135</sup> Pour plus de détails sur l'influence de la mise en spectacle du cross-country sur la socialisation par l'effort des athlètes français, voir Aurélien Chèbre, Jean-Nicolas Renaud, « La socialisation par l'effort. L'exemple du cross-country en France (1907-1924) », *20&21. Revue d'histoire*, n°149, 2021, p. 13-18.

<sup>136</sup> Lucien Duquesne, « L'entraînement au cross-country », art. cité, p. 1.

<sup>137</sup> Gaston Ragueneau, « École de volonté, le cross-country est actuellement méconnu », *Match-L'Intran*, n°60, 29 novembre 1927, p. 3.

enchanteur »<sup>138</sup>. C'est l'essence émotionnelle de la pratique qui s'érode peu à peu à mesure que s'organise le spectacle du cross-country. La rhétorique mobilisée par les tenants d'une conception traditionnelle du cross à la française est d'ailleurs systématiquement de l'ordre des sensibilités, des émotions singulières au contact de la nature. Ainsi, lorsque Paul d'Ariste partage ses « souvenirs » d'ancien *crossman* aux lecteurs de *L'Écho des sports*, il souligne l'agréable variété des parcours d'autrefois, qui contraste avec la monotonie des boucles sur piste aménagée<sup>139</sup>. L'adjectif « monotone » est sans doute le plus utilisé par les chroniqueurs pour caractériser la nouvelle formule des compétitions de cross-country. Selon les pourfendeurs de l'hippodrome, les athlètes ne sont pas les seuls à y perdent. En effet, installer le public dans des gradins peut aussi avoir des inconvénients. S'ils peuvent admirer confortablement les passages successifs des coureurs, leur relégation en tribunes met fin à toute prise d'initiative et limite leur liberté d'action. L'excitation de se placer aux meilleurs points d'observation, d'attendre à l'affût sans savoir quand vont surgir les pelotons successifs, de grimper quelques fois aux arbres pour prendre de la hauteur ou encore de rejoindre précipitamment un autre point de passage en contrebas n'est que lointain souvenir :

Si l'on compare la formule actuelle avec l'ancienne, l'on voit que lorsque les cross se disputaient à Ville-d'Avray ou à Saint-Cloud, les tracés comportaient également des boucles, moins nombreuses qu'actuellement, certes, mais qui, sans faire défiler obligatoirement les coureurs cinq ou six fois sous les yeux des spectateurs, les ramenaient une ou deux fois à proximité du point de départ, ce qui permettait au public, obligé à se déplacer quelque peu, il est vrai, de suivre les différentes phases de la lutte. Or, précisément parce qu'ils étaient contraints ainsi à des déplacements et quelquefois à des galopades à travers bois qui leur permettaient d'assister à un passage de plus, les spectateurs devenaient eux-mêmes quelque peu acteurs, s'intéressaient davantage à la course et gagnaient en enthousiasme ce qu'ils pouvaient perdre en confortable<sup>140</sup>.

Selon Ragueneau, l'aseptisation des tracés de cross affecterait l'engouement des athlètes, mais aussi celui des spectateurs « puristes »<sup>141</sup>.

Le rejet des parcours aseptisés sur hippodrome fait consensus pour une large part des chroniqueurs et athlètes qui prennent la peine de donner leur point de vue dans la presse.

---

<sup>138</sup> Gaston Ragueneau, « Cross-countries... », art. cité, p. 143.

<sup>139</sup> Paul d'Ariste, « Souvenirs et réminiscences du Cross National », *L'Écho des sports*, n°2 939, 13 mars 1927, p. 1 ; Paul d'Ariste, « Souvenirs », *L'Écho des sports*, n°3 701, 13 avril 1929, p. 1.

<sup>140</sup> Gaston Ragueneau, « Cross-countries... », art. cité., p. 143. Sur les plaisirs qu'éprouvent les spectateurs à attendre les coureurs dans les bois, avec excitation, voir aussi l'article de A. Baker, « Le cross-country spectacle », *L'Écho des sports*, n°2 141, 04 janvier 1925, p. 1.

<sup>141</sup> Jacques Keyser et Gaston Frémont mettent aussi en évidence cette ambivalence du spectateur en tribune, à la fois omniscient, et en même temps moins excité par l'incertitude du terrain : « Il est un fait certain que pour le spectateur c'est l'idéal ; il voit la course se dérouler devant ses yeux, sans avoir à se déplacer, mais par contre, il n'a pas l'émotion ressentie lorsque l'on voit disparaître les coureurs, et qu'on se demande qui va réapparaître en tête » (Jacques Keyser, Gaston Frémont, *Le Cross-country*, Paris, Bornemann, 1924, p. 8).

Cependant, tous ne sont pas d'accord sur les termes même du débat. Tandis que Louis Bouchard, Gaston Ragueneau, Jacques Keyser et Lucien Duquesne estiment que les tracés à la française se caractérisent par des variations de pente et de terrain, des obstacles naturels, contrairement aux tracés à l'anglaise plus plats et rapides, d'autres « experts » comme Marcel Delarbre ou Gaston Frémont pensent exactement l'inverse. Pour ce dernier, les cross à la française n'ont généralement pas d'obstacles, tandis que les tracés anglais en prairie sont jalonnés de barrières en bois, de clôtures en fil de fer et d'embuches diverses<sup>142</sup>. Les hippodromes représentent « un troisième genre de parcours » distinct des tracés anglais, toujours selon Gaston Frémont<sup>143</sup>. Les débats tournent à la cacophonie et il s'avère parfois difficile de connaître avec certitude le point de vue des acteurs de la course à pied lorsque ces derniers mentionnent les parcours à la française ou à l'anglaise, sans en préciser la signification. Au cœur de la polémique, certains athlètes essaient de porter un regard moins manichéen à l'instar de Géo André, qui tente d'apporter quelques nuances au débat. Comme beaucoup de *crossmen*, il estime que chaque parcours doit être adapté aux spécificités locales, et prendre en compte les obstacles naturels qui émaillent le pays. Il serait alors vain d'imposer en France des tracés à l'anglaise, comme il ne peut être question de proposer dans le Dauphiné les mêmes parcours que dans la Beauce<sup>144</sup>. Pour autant, le choix d'un itinéraire plat et rapide pour l'entraînement et la compétition peut s'avérer judicieux au regard des rencontres internationales privilégiant les tracés à l'anglaise<sup>145</sup>. Le Racing Club de France n'hésite pas à « rompre avec la tradition » en proposant un entraînement sur gazon plutôt que dans les bois, non sans regrets, par pragmatisme, en vue des compétitions qui se profilent<sup>146</sup>. Là encore, les avis sont partagés, pour ne pas dire contradictoires. Marcel Delarbre fustige en 1921 le parcours du Cross des cinq Nations tracé par l'*International Board*, fantaisiste, véritable « boîte à surprises » avec des « obstacles sensationnels » qui désavantagent les représentants français moins habitués aux parcours pittoresques que leurs homologues anglais<sup>147</sup>. À l'inverse, Pierre Lewden regrette le

<sup>142</sup> Gaston Frémont, « Propos d'un vieux crossman. Sur le parcours », *Athlétic*, n°82, 30 novembre 1933, p. 1

<sup>143</sup> Gaston Frémont, « Propos d'un vieux crossman. Les différents tracés », *Athlétic*, n°83, 07 décembre 1933, p. 1.

<sup>144</sup> Géo André, « La grande controverse au sujet des courses à travers champs. Devons-nous adopter les parcours de cross-country anglais ? Mais non. Contentons-nous de tracer des cross à la Française », *Le Miroir des sports*, n°572, 17 décembre 1924, p. 442.

<sup>145</sup> A. Brunel, « À propos de parcours de cross-country », *L'Écho des sports*, n°2 502, 31 décembre 1925, p. 4 ; A. Brunel, « Le sport spectacle », *L'Écho des sports*, n°3 595, 28 décembre 1928, p. 1.

<sup>146</sup> Les travaux de la Croix-Catelan obligent les sociétaires du RCF à déménager l'entraînement à Colombes. Ce changement est l'occasion de rappeler l'intérêt qu'ont les *crossmen* à s'entraîner sur un terrain plus plat et rapide (G. K., « Athlétisme. La Réouverture de la saison de cross-country », *Le Racing Club de France. Bulletin hebdomadaire paraissant le Samedi*, n°18, 30 octobre 1928, p. 7).

<sup>147</sup> Marcel Delarbre, « Cross-country. Encore une "Internationale" à reconstituer », *L'Écho des sports*, n°912, 05 janvier 1921, p. 3.

tracé du Cross de *L'Auto* 1931, trop uniforme et plat, une erreur qui expliquerait selon lui les résultats médiocres des Français aux cross internationaux<sup>148</sup>. Le journaliste Gaston Bénac, dix ans après Marcel Delarbre, dénonce lui aussi le tracé du Cross des six Nations 1931 à Dublin, « semé de plus de trente obstacles artificiels, ce qui enlève aux Français une grande partie de leurs chances »<sup>149</sup>. Les uns et les autres se contredisent, fustigeant tantôt les parcours trop plats, tantôt les parcours trop accidentés.

### *L'hippodrome de Maisons-Laffitte, un heureux compromis ?*

Le parcours du National 1924 et 1925 sur l'hippodrome de Maisons-Laffitte représenterait à ce titre un heureux compromis, salué par Géo André et Paul Bouchard dans le bulletin officiel de la FFA<sup>150</sup>. Grâce au volontarisme de Michel Renard, délégué à la commission technique de la fédération, le parcours parvient à satisfaire « tout à la fois le côté sportif de la course et son côté spectaculaire », en faisant passer les concurrents huit fois devant les tribunes<sup>151</sup>. Cependant, le choix d'un nouvel hippodrome après celui de la Courneuve pour les Nationaux de cross ravive encore les discussions. Pierre Pelletier n'est pas opposé à cette formule sur hippodrome, mais « à condition d'en sortir », de parcourir quelques kilomètres hors de l'enceinte afin de goûter aux terres labourées et autres sous-bois<sup>152</sup>. La bonne préparation des athlètes français pour les compétitions internationales est une problématique toujours vivace, et les arguments avancés laissent entendre que ce sont désormais les Anglais qui proposent les tracés les plus durs et variés<sup>153</sup>. Par ailleurs, les parcours sur hippodromes défavorisent les athlètes de province n'ayant pas accès à de telles infrastructures. La ligue d'athlétisme de Bourgogne proteste énergiquement contre le choix du parcours à Maisons-Laffitte pour cette raison : « Ce que nos techniciens semblent en outre totalement ignorer, c'est qu'il existe en France de nombreuses régions où non seulement on ne trouve pas le moindre hippodrome, mais

---

<sup>148</sup> Pierre Lewden, « Waltis, Rochard, gagnants des cross de l'Auto », *Match-L'Intran*, n°228, 20 janvier 1931, p. 4.

<sup>149</sup> Gaston Bénac, « Où en est le cross-country français ? Uniformisons le plus possible les parcours des cross internationaux pour obtenir une ligne », *Revue mensuelle du C.A.S.G.*, n°185, Mars 1931, p. 9.

<sup>150</sup> Géo André, Paul Bouchard, « Deux opinions », *L'Athlétisme*, n°167, 13 décembre 1924, p. 6. Le National se dispute sur l'hippodrome de Maisons-Laffitte de 1924 à 1927.

<sup>151</sup> Marcel Delarbre, « Ce que sera le parcours du cross national », *L'Écho des sports*, n°1 825, 23 février 1924, p. 1.

<sup>152</sup> Pierre Pelletier, « Cross-country. La grande querelle des parcours de cross », *L'Écho des sports*, n°1 822, 20 février 1924, p. 3 ; Pierre Pelletier, « Le parcours en cross », *L'Écho des sports*, n°2 529, 27 janvier 1926, p. 4.

<sup>153</sup> Ce revirement est intéressant mais très complexe. Le fait de privilégier les hippodromes très plats en France dans les années 1920 prend à rebrousse-poil le sens classique du cross français, mais ne correspond pas non plus à la conception anglaise des tracés. Les parcours français deviennent plus plats et rapides que les parcours anglais, d'où les critiques en apparence contradictoires. Les parcours français dits « à l'anglaise » sont en réalité plus plats et rapides que les parcours anglais. Les uns se plaignent de dénaturer le cross à la française, d'autres déplorent l'impréparation des Français aux obstacles et variations de terrains anglais.

aucune prairie pouvant au besoin en tenir lieu »<sup>154</sup>. Le porte-parole de cette réclamation n'est autre que Paul Bouchard, *crossman* international Beaunois, qui vante pourtant un mois plus tard dans les colonnes du bulletin officiel de la FFA l'« excellent » parcours de Maisons-Laffitte, « ce que l'on peut faire de mieux »<sup>155</sup>. Difficile de savoir si ce dernier s'est laissé convaincre par les aménagements de la FFA, ou s'il ne propose qu'un point de vue complaisant pour ne pas froisser les membres de la commission technique et d'organisation de la fédération. Les parcours sur hippodrome ne finissent pas de faire parler.

La tension plus large entre les exigences du spectacle moderne et celles du « sport pur » avait déjà été soulevée par quelques athlètes dès les années 1910. Jean Bouin déplorait les désagréments causés par les nombreux suiveurs lors des grandes réunions pédestres comme le Tour de Paris, tout en admettant que ces épreuves de vulgarisation sont nécessaires pour « attirer les couches profondes du peuple », développer leur goût pour le spectacle, ainsi que leur goût pour la pratique. Un juste équilibre reste à trouver :

La fumée et la poussière soulevées par le nombre considérable des autos et cyclistes qui suivent généralement ces tentatives sportives, absorbées par les coureurs, sont d'un effet néfaste sur les voies respiratoires. Et pourtant si l'on envisage le côté de propagande sportive si nécessaire de nos jours pour convaincre et frapper les masses indifférentes, j'en arrive à déclarer que leurs organisations sont de toute utilité. Combien je me rappelle avoir vu certaines de ces épreuves soulever les applaudissements et l'enthousiasme de personnes qui, quelques instants auparavant ne songeaient nullement que le « sport pédestre » pouvait procurer des émotions aussi captivantes !<sup>156</sup>

Les esthètes du sport craignent que les exigences du spectacle sportif dévoient les épreuves authentiques, mais perçoivent aussi l'intérêt que peuvent représenter ces « coups de grosse caisse », comme une forme de publicité pour la course à pied<sup>157</sup>. Faut-il privilégier les émotions du pratiquant ou du spectateur ? La question traverse les années 1920 et tourne à la polémique lorsqu'il s'agit de choisir un tracé de cross-country. Au début des années 1930, la querelle ne désenfle pas<sup>158</sup>. L'équilibre reste ainsi fragile entre, d'une part, l'attachement des *crossmen* aux charmes des campagnes françaises, et d'autre part les exigences de la fédération privilégiant les tambours du spectacle athlétique. La soudaine valorisation du spectateur, identifié comme un membre essentiel de la communauté, reste perçue par le cercle restreint des initiés comme une

---

<sup>154</sup> Paul Bouchard, « Cross-country. À propos du "National" », *L'Écho des sports*, n°2 088, 12 novembre 1924, p. 4.

<sup>155</sup> Géo André, Paul Bouchard, « Deux opinions », *L'Athlétisme*, art. cité, p. 6.

<sup>156</sup> Jean Bouin, « L'entraînement pour les courses sur route », *La Vie au grand air*, n°648, 18 février 1911, p. 105.

<sup>157</sup> Géo Lefèvre, « Coup de grosse caisse. Parfois, il faut songer au spectacle plutôt qu'au sport pur », *La Vie au grand air*, n°730, 14 septembre 1912, p. 715.

<sup>158</sup> Voir notamment les articles de Gaston Frémont ou ceux de Paul Roux, « Les suites d'une erreur », *L'Écho des sports*, n°4 710, 10 mars 1932, p. 5.

intrusion pernicieuse. Non seulement ces nouveaux impétrants dérogent au rite de légitimation commun en ignorant les joies de l'effort au contact de la nature, mais ils modifient en outre le cadre dans lequel évoluent les pratiquants, édulcorant ainsi les plaisirs du corps pour le simple plaisir des yeux.



Comme le suggère l'écrivain sportif Henri Decoin, un spectacle réussit se mesure à l'enthousiasme de la foule<sup>159</sup>. Les émotions athlétiques représentent en effet la clef de voûte d'une lente spectacularisation de la course à pied dans les années 1920. La presse sportive s'empare de ce levier dans le but de rendre lisible les efforts abstraits de l'athlète, en faisant connaître ses émotions et sensations intimes en course. Au-delà de cette mise en récit, il s'agit de susciter de l'impressionnabilité chez les spectateurs en expliquant la signification des records par des tableaux comparatifs, en construisant des stades au plus près des coureurs, en élaborant des tracés de cross-country en petites boucles standardisées pour que le public puisse plus fréquemment admirer les champions. La pédagogie du spectacle passe aussi par l'image, et les actualités filmées usent d'effets cinématographiques variés pour magnifier l'effort des champions. Toutes ces attentions ébranlent les fondements de la communauté émotionnelle des athlètes, initialement réservée aux seuls pratiquants, ou à la rigueur aux spectateurs-pratiquants, capables de comprendre l'effort d'un coup d'œil. La démocratisation du spectacle athlétique au plus grand nombre et les aménagements pratiques qui en découlent provoquent débats et controverses.

---

<sup>159</sup> Henri Decoin, « Le sport et la beauté », art. cité, p. 1.



## Chapitre 5 : Les Jeux Olympiques de Paris en 1924, une fête du muscle

La mise en spectacle des émotions athlétiques n'est guère dissociable des événements sportifs d'envergure qui la nourrissent, à l'instar des Jeux de la VIII<sup>e</sup> olympiade à Paris. Entre le 15 mars et le 27 juillet 1924, 3 092 athlètes de 45 pays différents s'affrontent pour la victoire dans près de 120 épreuves organisées<sup>1</sup>. La dramaturgie et la solennité de ces joutes sportives ritualisées constituent le terreau favorable à l'expression d'émotions partagées entre les athlètes et les spectateurs. Dès lors, il est possible de considérer les Jeux Olympiques (JO) comme une « fête du muscle », non pas dans son acception restreinte, éliasiennne, associée au folklore des jeux anciens<sup>2</sup>, mais plutôt dans le sens d'une célébration des corps en mouvement. L'exaltation de la beauté de l'effort et des émotions sportives qui s'en dégage sont au cœur de la fête. Le journaliste Georges Rozet ne dit pas autre chose dans son ouvrage pionnier *Les fêtes du muscle* en 1914 dans lequel il entend dresser des « tableaux de la vie athlétique », des récits et impressions au cœur d'événements sportifs comme le Tour de France ou les Jeux Olympiques de Stockholm en 1912<sup>3</sup>. L'initiative d'y consacrer un livre est singulière, mais l'utilisation de l'expression « fête du muscle » n'est ni rare, ni inédite<sup>4</sup>. Elle est même assez largement répandue dans la presse entre 1880 et 1940<sup>5</sup>. Désignant de nombreuses manifestations sportives, elle est surtout employée pour caractériser les Jeux Olympiques. D'autres tournures similaires sont également utilisées comme dans *L'Almanach du miroir des sports* en 1925, qui mentionne une « foire universelle du muscle »<sup>6</sup>. Pierre de Coubertin dans son discours pour la rénovation des Jeux Olympiques dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne en 1894 et dans ses nombreux

---

<sup>1</sup> Thierry Terret, « Introduction générale », *Les paris des jeux olympiques de 1924*, Paris, Atlantica, Vol. 1, 2008, p. 9-28. Pour plus de détails sur le calendrier des JO entre mars et juillet 1924, se reporter à l'Annexe n°8 : Les Jeux Olympiques de Paris en 1924.

<sup>2</sup> Pour Roger Chartier, dans son avant-propos de l'édition française de *Sport et civilisation : La violence maîtrisée* de Norbert Elias et Eric Dunning, « le sport, en son principe, n'a ni fonction rituelle, ni finalité festive ». Il estime en effet que le sport moderne, institutionnalisé, compétitif et réglementé, se construit à la fin du 19<sup>e</sup> siècle en France à partir d'un espace-temps spécifique et autonome, en opposition au temps festif des jeux anciens. Ces jeux comme la soule ou le folk football s'inscrivaient jusqu'alors dans le calendrier des fêtes religieuses, communautaires ou folkloriques. Au regard de cette analyse, le sport moderne semble se distinguer très nettement de la fête. (Roger Chartier, « Le sport ou la libération contrôlée des émotions », dans Norbert Éliás, Eric Dunning, *Sport et civilisation : La violence maîtrisée*, Paris, Pocket, 1998 [1986], p. 15).

<sup>3</sup> Georges Rozet, *Les fêtes du muscle*, Paris, Grasset, 1914, avant-propos, n. p.

<sup>4</sup> Une simple recherche sur Gallica permet de mesurer le nombre impressionnant d'occurrences pour l'expression « fête du muscle » entre 1890 et 1940.

<sup>5</sup> Par exemple : *La Gymnastique*, n°19, 12 mai 1889, p. 142 ; *Le Petit Journal*, n°14 727, 23 avril 1903, p. 1 ; *Le Miroir des sports*, n°343, 15 juillet 1920 p. 18 ; *Le Bulletin officiel du « club Vosgien »*, 4<sup>e</sup> année n°1, 01 janvier 1924, p. 136.

<sup>6</sup> Gabriel Hanot, « Le bilan matériel, sportif et moral des jeux olympiques », *Almanach du miroir des sports*, Paris, 1925, p. 57.

ouvrages publiés par la suite évoquait quant à lui « la fête universelle du printemps humain »<sup>7</sup>. En somme, analyser le caractère festif des Jeux Olympiques suppose de porter un regard sur le répertoire élargi de la fête : les épreuves sportives, leurs héros ; mais aussi les concours d'art sportif, ou encore la riche littérature qui se nourrit des exploits réalisés sur la piste de Colombes.

Appréhender les JO de Paris comme une « fête du muscle » ne signifie pas que les aspects économiques et politiques soient déconsidérés. Malgré l'image pacifiste et rassembleuse des Jeux sous couvert d'« internationalisme démocratique »<sup>8</sup>, ces derniers n'en restent pas moins traversés par des enjeux géopolitiques. Dès 1920, à la veille des Jeux Olympiques d'Anvers, le président de l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques (USFSA) et député de l'Allier Gaston Vidal déclarait que « Nos champions d'athlétisme donneront le meilleur d'eux-mêmes pour doter la France sportive d'un prestige aussi grand que celui de la France intellectuelle et artistique »<sup>9</sup>. Quatre ans plus tard, les enjeux sont identiques. Les athlètes de la République de Weimar, et plus largement les vaincus de la Grande Guerre, ne sont toujours pas autorisés à concourir à l'Olympiade de Paris. L'argument diplomatique avancé selon lequel le gouvernement n'envisage de relations sportives officielles qu'avec des États admis à la Société des Nations masque la peur de voir l'Allemagne triompher sur le sol français<sup>10</sup>. Enfin, les subventions allouées par le gouvernement s'élevant à 20 millions de francs, et par la ville de Paris — près de 10 millions de francs — montrent l'investissement et l'intérêt de l'État dans l'organisation et la bonne tenue de ces Jeux<sup>11</sup>.

---

<sup>7</sup> « Les Jeux Olympiques ne sont point de simples championnats mondiaux, mais bien la fête quadriennale de la jeunesse universelle, du “printemps humain”, la fête des efforts passionnés, des ambitions multiples et de toutes les formes d'activité juvénile de chaque génération apparaissant au seuil de la vie. » (Pierre de Coubertin, *Mémoires olympiques*, Lausanne, Bureau International de Pédagogie Sportive, 1931, p. 77).

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>9</sup> Gaston Vidal, « Le sport est devenu affaire d'État », *Le Miroir des sports*, n°345, 29 juillet 1920, p. 50.

<sup>10</sup> Jean Saint-Martin, « Sport, nationalismes et propagande (1918-1939) », dans Philippe Tétart, *Histoire du sport en France : Du second empire au régime de Vichy*, t. 1, Paris, Vuibert, 2007, p. 191.

<sup>11</sup> Comité Olympique Français, *Les Jeux de la VIII<sup>e</sup> Olympiade (Paris 1924). Rapport Officiel*, Paris, Librairie de France, 1924, p. 42.

## 1) Mettre en valeur le répertoire festif, créer de la sympathie musculaire

### a) Un billet pour le stade de Colombes, s.v.p. !

Lorsqu'un spectateur pénètre l'enceinte du stade olympique de Colombes pour admirer les épreuves athlétiques, l'expérience sensorielle est complète. Il contemple, écoute, s'époumone, vibre et frissonne aux rythmes des foulées victorieuses, donnant vie à l'aphorisme de Maurice Boigey : « Toute la morale du stade n'est que sympathie »<sup>12</sup>. La fête olympique s'organise pour mettre en valeur l'effort athlétique, tourné vers la recherche du progrès humain. Ainsi, le stade de Colombes se dote d'un imposant tableau d'affichage — 35 mètres de largeur et 15 mètres de haut — fonctionnant « avec célérité » grâce aux liaisons téléphoniques<sup>13</sup>. Doublé d'un système de haut-parleurs, le *speaker* peut « s'arrêter plus longuement sur les détails, sur les péripéties d'une épreuve. Il permet le commentaire qui corrige l'aridité des chiffres »<sup>14</sup>. Malgré le léger décalage de 2 à 3 secondes par rapport à l'intrigue de la course, un opérateur de la société « Le Matériel Téléphonique » renseigne le public, sous l'œil attentif de M. Prenat, organisateur des « *public-adress* » installés dans les différents sites de l'olympiade : « il ne sera plus un profane qui ne puisse s'intéresser à ce qui se passe sur la piste si l'on prend soin de le lui expliquer »<sup>15</sup>. Enfin, la Téléphonie Sans Fil (TSF) installée dans le stade complète l'arsenal technologique. Elle facilite le suivi des épreuves mobiles comme le marathon ou le cross-country au moyen d'une voiture-poste d'émission : « Ainsi, le public du Stade vivait la course dans ses moindres détails, suivant la progression ou la défaillance de tel ou tel autre coureur. »<sup>16</sup>.

---

<sup>12</sup> Maurice Boigey, « Le sport et la beauté », *Manuel scientifique d'EP*, Paris, Payot, 1923, p. 519.

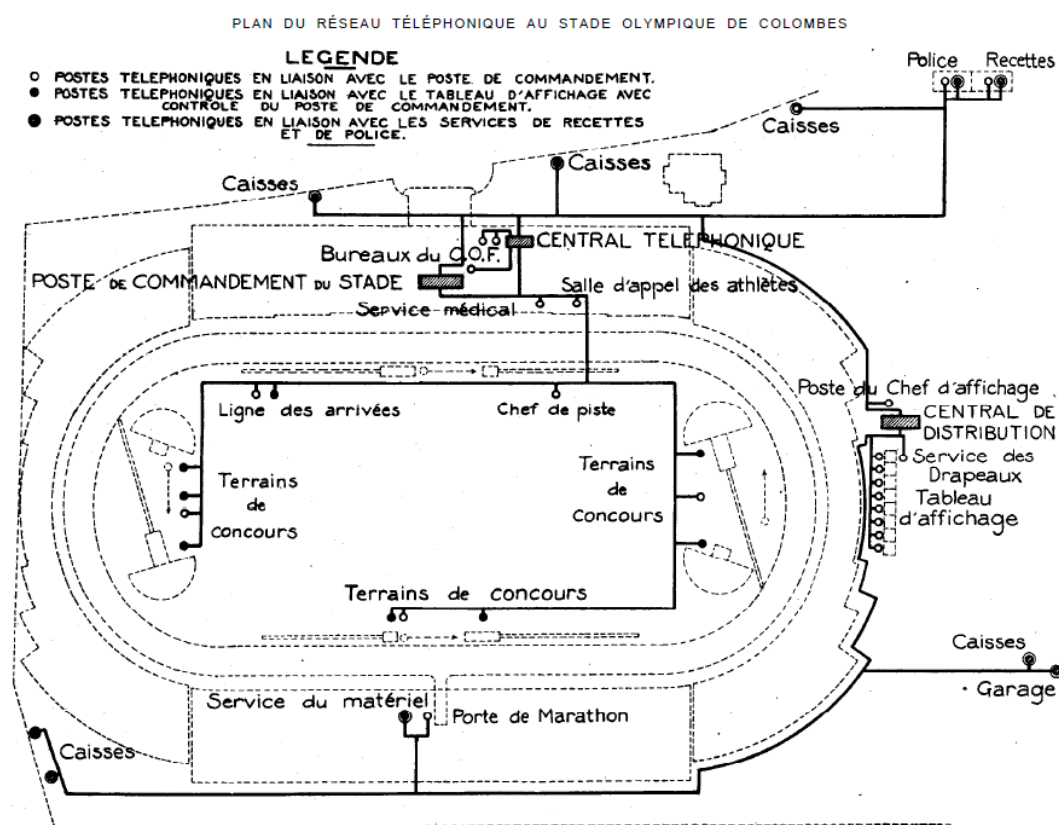
<sup>13</sup> Comité Olympique Français, *Les Jeux de la VIII<sup>e</sup> Olympiade...*, *op. cit.*, p. 72-73.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>15</sup> « Les bons résultats et l'avenir magnifique du "Public-Adress" », *L'Auto*, n°8 623, 25 juillet 1924, p. 1-2.

<sup>16</sup> Comité Olympique Français, *Les Jeux de la VIII<sup>e</sup> Olympiade...*, *op. cit.*, p. 74.

Figure 44 : Plan du réseau téléphonique au stade olympique de Colombes<sup>17</sup>



Un vaste outillage technique et technologique s'invite dans l'enceinte sportive dans le but de rendre plus lisible auprès du public le spectacle de la fête.

Le répertoire festif des JO s'appuie aussi largement sur les dimensions symboliques et rituelles. Les épreuves sont rythmées par un ensemble de codes et de pratiques qui persuadent les participants et les spectateurs que la fête se déroule en dehors du cadre ordinaire :

Est-il besoin de dire que, durant les Jeux de Paris, le protocole olympique fut scrupuleusement observé ? Minutieux et impératif, il a le mérite d'avoir été conçu par des hommes qui, ayant une idée élevée de l'olympisme, ont su l'exprimer dans des rites qui manifestent un sens très vif des spectacles populaires. Les défilés, les discours, le serment olympique ! La proclamation du Chef de l'État, les hymnes, les salves d'artillerie, les pavois, le drapeau olympique qui s'élève le long de sa hampe...<sup>18</sup>

Le protocole olympique crée une atmosphère solennelle, et participe à plonger le spectateur dans une ambiance propice à l'exaltation des émotions sportives. Jean de Pierrefeu identifie ce changement de peau lorsqu'un individu pénètre dans le stade, et devient un acteur du spectacle :

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 69.

À peine est-on assis, incorporé au Stade, partie infime de cette mer vivante qui palpète autour de vous, l'atmosphère change. Un souffle d'enthousiasme gonfle les poitrines. On est transporté hors du temps, dans je ne sais quel pays fabuleux de beauté violente, d'émotion joyeuse au sein duquel chacun aspire une vie plus mâle et plus ardente. Débarrassés des rites officiels dont la banalité m'avait déplu, les Jeux ont repris leur caractère de fête du muscle.<sup>19</sup>

Le journaliste met l'accent sur les performances athlétiques plutôt que sur les « rites officiels », ennuyeux à ses yeux. Pourtant, ce sont précisément ces rites qui instituent le passage d'une simple réunion internationale à la grande fête quadriennale du muscle. En effet, la cérémonie d'ouverture le 5 juillet est le théâtre de nombreux rites hautement symboliques<sup>20</sup>. Les athlètes défilent nation par nation, dans le stade par ordre alphabétique, avec un porte-drapeau. Ensuite, le président de la République Gaston Doumergue prononce les mots sacramentels fixés par le protocole : « Je proclame l'ouverture des Jeux Olympiques de Paris célébrant la huitième olympiade de l'ère moderne ». À ce moment, une sonnerie de trompette retentit, le canon tonne, le drapeau olympique aux cinq anneaux enlacés est hissé au sommet du mât central tandis qu'un lâcher de pigeons vient compléter la cérémonie. « La grande foule, saisie de la beauté solennelle du spectacle, applaudit mais c'est maintenant seulement qu'elle va connaître la minute de suprême émoi. »<sup>21</sup>. En effet, Géo André, porte-drapeau de l'équipe de France s'apprête à prononcer le serment olympique : « Nous jurons, dit-il, que nous nous présentons aux Jeux Olympiques en concurrents loyaux, respectueux des règlements qui les régissent et désireux d'y participer dans un esprit chevaleresque pour l'honneur de nos pays et la gloire du sport. »<sup>22</sup>. D'autres éléments du protocole viennent jaloner les épreuves tout au long des Jeux comme la remise des médailles et diplômes olympiques, la célébration des hymnes nationaux, ou encore la cérémonie de clôture. Ces rites protocolaires, jouant sur les traditions helléniques et l'exaltation patriotique, prennent l'aspect d'une fête religieuse, sacrée, solennelle, savamment mise en scène. Après la cérémonie d'ouverture, le journaliste Gaston Bénac est immédiatement sous le charme : « C'est le sport pur qui tient ses assises, les plus grandioses des temps modernes, les plus étendues de l'humanité »<sup>23</sup>. Ainsi, la sympathie musculaire que cherche à créer le spectacle olympique s'appuie à la fois sur la technologie pour rendre lisible le progrès et les records, mais également sur les rites traditionnels renouant avec l'héritage hellénique.

---

<sup>19</sup> Jean de Pierrefeu, *Paterne, ou l'ennemi du sport*, Paris, Ferenczi, 1927, p. 114-115.

<sup>20</sup> Comité Olympique Français, *Les Jeux de la VIII<sup>e</sup> Olympiade...*, *op. cit.*, p. 81-92.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 85 ; Cf. Annexe n°8. Voir la photographie « Géo André prête le serment olympique ».

<sup>23</sup> Gaston Bénac, « “Je proclame l'ouverture des Jeux Olympiques de Paris célébrant la VIII<sup>e</sup> Olympiade de l'ère moderne” a dit M. Doumergue », *L'Auto*, n°8 604, 06 juillet 1924, p. 1.

Tout est réuni pour offrir au plus grand nombre la meilleure exhibition possible d'athlétisme. Le président de la Fédération internationale d'athlétisme amateur Sigfrid Edström s'estime d'ailleurs satisfait de la bonne tenue des épreuves : « Les Jeux Athlétiques de 1924 furent donc un succès sans précédent au point de vue numérique »<sup>24</sup>. De nombreux records olympiques et mondiaux sont battus tandis que le nombre d'engagés sur les différentes épreuves athlétiques surpasse de loin celui des autres sports olympiques. Si Edström présente à travers ces considérations générales les aspects « numériques » de l'athlétisme aux JO, il omet cependant d'évoquer le nombre de spectateurs présents. L'information n'est pas difficile à trouver et le rapport officiel des JO 1924 propose un tableau récapitulatif de l'affluence au stade quelques pages plus loin. 106 307 personnes assistent aux neuf journées athlétiques, ce qui fait une moyenne de 11 811 spectateurs par journée<sup>25</sup>. La fréquentation est moindre en semaine, avec une chute à 6 408 places vendues pour la journée du vendredi 11 juillet, dans une arène qui peut accueillir 60 000 places — 20 000 places assises et 40 000 places debout —, soit à peine plus de 10% des places<sup>26</sup>. Malgré les aménagements du stade de Colombes, de nombreux envoyés spéciaux fustigent les tribunes clairsemées, et l'absence d'engouement pour les épreuves d'athlétisme : « Les Jeux d'Athlétisme de la VIII<sup>e</sup> Olympiade n'ont pas attiré la foule que certains croyaient avec une étonnante ingénuité »<sup>27</sup>. François Oswald constate les banquettes vides en semaine et diagnostique un « fiasco réellement complet »<sup>28</sup>. Gérard Edelstein regrette quant à lui « l'absence du grand public parisien »<sup>29</sup>. Les exemples sont nombreux. Non pas que les épreuves soient dénuées d'intérêt. Le spectacle sportif est au rendez-vous : « Inutile d'insister sur l'attrait incomparable qu'offre le menu sportif quotidiennement offert à Colombes. [...] dans ce genre, on n'a jamais vu plus beau »<sup>30</sup>. C'est plutôt l'organisation générale qui n'apparaît pas à la hauteur de l'évènement.

---

<sup>24</sup> Comité Olympique Français, *Les Jeux de la VIII<sup>e</sup> Olympiade... op. cit.*, p. 95.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 97. Ce calcul comprend la journée du samedi 05 juillet avec la cérémonie d'ouverture rassemblant 16 677 personnes, qui n'est pas une journée spécifiquement consacrée à l'athlétisme. Si l'on retire cette journée du calcul pour ne se concentrer que sur les journées consacrées uniquement aux épreuves athlétiques, la moyenne des spectateurs par journée tombe à 11 203. Le taux de remplissage se situe à 18,7% des capacités du stade, ce qui est légèrement supérieur aux 14,6% de remplissage pour l'ensemble de l'olympiade, mis en évidence par Michaël Delépine (Michaël Delépine, *Le stade de Colombes et l'enjeu d'un grand stade en France : des origines à 1972*, thèse de doctorat sous la direction de Francis Demier, Paris Ouest Nanterre La Défense, 2015, p. 157).

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> Jacques Mortane, « Le bilan des Jeux d'Athlétisme de la VIII<sup>e</sup> olympiade », *Très sport*, n°28, 01 août 1924, p. 37.

<sup>28</sup> François Oswald, « Les banquettes vides », *L'Écho des sports*, n°1 968, 15 juillet 1924, p. 1.

<sup>29</sup> Gérard Edelstein, « L'aigle Nurmi a plané au-dessus de Colombes », *Le Miroir Olympique*, n°7, n. d. [surement juillet 1924], p. 22.

<sup>30</sup> Victor Breyer, « À Colombes », *L'Écho des sports*, n°1 962, 09 juillet 1924, p. 1. Jacques Mortane ajoute : « Si au point de vue du spectateur, on n'enregistra qu'une réussite relative, par contre au point de vue sportif, jamais

La première critique porte sur les tarifs élevés des places, entre 3 et 10 francs en gradins, de 10 à 30 francs en tribune marathon, et de 40 à 50 francs pour la tribune d'honneur, sans compter les programmes à 1 franc<sup>31</sup>. Pour donner quelques points de comparaison, le salaire journalier d'un facteur rural en 1924 est de 12 francs, 15 francs pour un ouvrier moyen et 31 francs pour un instituteur en fin de carrière<sup>32</sup>. Viennent ensuite les remarques concernant le programme trop copieux des journées athlétiques qui se terminent tard dans l'après-midi. Les longues pauses entre les épreuves engourdissent les spectateurs et il est bien difficile de réveiller l'enthousiasme de ces derniers : « l'ennui plane au-dessus de Colombes »<sup>33</sup>. La technologie mise en avant dans le rapport officiel des JO connaît elle aussi des lacunes. Victor Breyer relève l'affichage parfois défectueux, les haut-parleurs hors de portée de nombreux spectateurs, le manque de renseignements apportés aux journalistes ayant fait le déplacement<sup>34</sup>. Enfin, les critiques ne se limitent pas au spectacle proposé à l'intérieur de l'enceinte. Les abords du stade ne sont guère plus reluisants. Jean de Pierrefeu — qui ne tarit pas d'éloge sur l'atmosphère hellénique qui règne dans le stade — fustige en revanche la ville moderne de Colombes avec sa « pétarade ininterrompue des moteurs d'autos et le fracas assourdissant des klaxons [...] »<sup>35</sup>. Les sens sont mis à rude épreuve. Outre le bruit, le visiteur subit les odeurs pestilentielles, et le bariolage des affiches monumentales. La conclusion de Jean de Pierrefeu est rude : « ce coin de banlieue est devenu un des lieux pathétiques de l'univers »<sup>36</sup>. Les boutiques les plus diverses s'entassent en grappes à quelques encablures du stade. Au total, près de 200 commerces espèrent tirer profit des semaines olympiques : bars, brasseries, tabacs des sports, vendeurs de sandwich, de frites, de glaces, de bonbons, de cafés, etc. La faible affluence au stade aura finalement raison de la soif de profits des vendeurs : « Vous voyez par vous-même. J'ai fait des

---

Paris n'avait vécu d'aussi vives émotions pendant huit jours » (Jacques Mortane, « Le bilan des Jeux d'Athlétisme de la VIII<sup>e</sup> olympiade », art. cité, p. 37).

<sup>31</sup> Comité Olympique Français, *Les Jeux de la VIII<sup>e</sup> Olympiade...*, op. cit., p. 97. La critique sur le prix des places est portée par Victor Breyer (« À Colombes », art. cité, p. 1).

<sup>32</sup> Ces chiffres ont été obtenus à partir des données présentes dans l'ouvrage de Thomas Piketty sur les hauts revenus en France au 20<sup>e</sup> siècle. En annexes, il explique à partir de nombreux tableaux que le salaire nominal net annuel à plein temps d'un ouvrier en 1924 était de 5 433 francs, 4 520 francs pour un facteur rural, et 11 320 francs pour un instituteur. J'ai pris la liberté de diviser ces chiffres par 365 pour obtenir le salaire journalier de ces professions (Thomas Piketty, *Les hauts revenus en France au XX<sup>e</sup> siècle. Inégalités et redistributions 1901-1998*, Paris, Grasset, 2001, p. 679-680, 688).

<sup>33</sup> Marcel Delarbre, « Le Monde où l'on s'ennuie... », *L'Écho des sports*, n°1 962, 09 juillet 1924, p. 1.

<sup>34</sup> Victor Breyer, « À Colombes », art. cité, p. 1.

<sup>35</sup> Jean de Pierrefeu, *Paterne, ou l'ennemi du sport*, op. cit., p. 102.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 113.

frais et personne n'est venu. Vos Jeux Olympiques sont une rigolade. On devait gagner de l'argent. J'ai perdu 1.500 francs et ma chambre n'a pas été louée... »<sup>37</sup>. La déception est grande.

Toutes ces critiques et désillusions illustrent le décalage entre le commentaire enthousiaste du rapport officiel et les accrocs de la fête. Les aménagements technologiques du stade de Colombes et les rites olympiques permettent de créer une sympathie musculaire en mettant en valeur l'effort des athlètes, mais ne suffisent pas à créer un engouement populaire. La situation géographique excentrée de Paris, le calendrier étiré avec de nombreuses épreuves en semaines, l'absence de congés payés, les tarifs des transports et des places, ou encore le contexte politique singulier avec la victoire du Cartel des gauches aux élections législatives, expliquent en partie la faible affluence au stade<sup>38</sup>. Les JO de Paris au succès mitigé ne constituent pas un événement majeur de la vie française, au grand dam des chroniqueurs sportifs.

#### **b) Paavo Nurmi, un champion taciturne**

Il courut... ou plutôt non : il essaya sa machine, il tâta le circuit comme Goux ou Ascari la veille du Grand Prix Automobile. Il brusquait un levier, changeait de vitesse, risquait de courts virages, démarrait sec, ralentissait pour repartir pleins gaz. Sa course faite (en 15 minutes 28) il descendit de voiture et se rhabilla — sans donner une seconde l'illusion de la vie. Quelqu'un disait, dans mes parages, quelqu'un de Paris, grand ouvert, enthousiaste, quelqu'un qu'avait gelé cet athlète de glace : — Elle marche bien cette mécanique... Oui, vraiment, c'est pas mal. Du beau travail, bien imité. Regardez donc : on dirait un homme.<sup>39</sup>

Les aménagements du stade ne peuvent pas créer de la sympathie musculaire en l'absence de grandes performances athlétiques. Les Jeux Olympiques, par ses épreuves standardisées, ses rituels et son histoire, créent justement un espace symbolique propice à l'expression de l'exploit, et à l'institution du héros sportif<sup>40</sup>. Dans la mesure où le tournoi d'athlétisme constitue la partie la plus importante du programme, « la base de tout l'édifice olympique »<sup>41</sup>, l'athlète finlandais Paavo Nurmi avec ses quatre victoires dans les 1 500 mètres ; 5 000 mètres ; cross-country ; et 3 000 mètres par équipe représente sans conteste la

---

<sup>37</sup> Henry [sic] Decoin, « Autour des Jeux... Justice immanente... Le mauvais jeu de ceux qui ont joué sur les Jeux... », *L'Auto*, n°8 628, 30 juillet 1924, p. 1. Voir aussi M.O., « Au pays de la désolation », *L'Auto*, n°8 613, 15 juillet 1924, p. 4.

<sup>38</sup> Michaël Delépine, *Le stade de Colombes et l'enjeu d'un grand stade en France...*, *op. cit.*, p. 160-162.

<sup>39</sup> André Obey, *L'orgue du stade*, Paris, Fluo INSEP, 2012 [1924], p. 145-146.

<sup>40</sup> « La fête est un excès permis par lequel l'individu se trouve dramatisé et devient ainsi le héros, le rite réalise le mythe et permet de le vivre. » (Roger Caillois, *Le Mythe et l'homme*, 2002 [1998], p. 188).

<sup>41</sup> Comité Olympique Français, *Les Jeux de la VIII<sup>e</sup> Olympiade...*, *op. cit.*, p. 95 ; Voir aussi « Les Jeux Olympiques », *L'Auto*, n°8 600, 02 juillet 1924, p. 4.



figure la plus emblématique de ces JO de 1924<sup>42</sup>. Au-delà de ses victoires, c'est son style en course qui retient toute l'attention des chroniqueurs sportifs. Son aisance, sa puissance, sa souplesse et sa fluidité fascinent car il ne donne jamais l'impression de donner la pleine mesure de son effort, tout en maintenant une efficacité maximale.

Figure 45 : Nurmi aux Jeux Olympiques de Paris, surnommé le "Finlandais volant"<sup>43</sup>



Paul Souriau et Georges Demeny expliquaient déjà avant la Première Guerre mondiale que le visage de l'athlète dépourvu d'émotions constitue un critère d'esthétique rationnelle à l'effort, ainsi qu'une stratégie de course pour déstabiliser les adversaires. Nurmi exploite à merveille cette stratégie de l'effort masqué. Son visage ne trahit aucun signe de fatigue, ce qui entretient le mythe du héros surnaturel, surhumain :

Cette figure fermée, absente, ne révèle rien d'intellectuel. Le corps seul est en mouvement, ce corps si prodigieusement organisé qu'on ne peut surprendre en lui la moindre trace d'effort, ni le moindre signe de fatigue. [...] La volonté du coureur n'a point l'air de participer à la lutte. [...] Un Nurmi vous fait ressentir l'enthousiasme, pur de tout alliage, et la sereine admiration qu'on réserve aux Dieux à qui tout est facile. Pour mieux marquer le caractère surnaturel de ce

---

<sup>42</sup> Gaston Bénac, « Les adieux du "phénomène" », *L'Auto*, n°8 612, 14 juillet 1924, p. 1. Son compatriote finlandais Ville Ritola n'est pas en reste et remporte les épreuves du 10 000 mètres en battant le record du monde, du 3 000 mètres steeple avec un record olympique à la clef, et enfin du cross-country par équipe.

<sup>43</sup> « L'histoire du Finlandais Paavo Nurmi, le plus grand coureur à pied de tous les temps », *Le Miroir des sports*, n°588, 08 avril 1925, p. 212.

héros du stade, derrière lui la longue théorie des athlètes offrait un visage dramatisé par la fatigue<sup>44</sup>.

Même lorsqu'il enchaîne à une heure et demi d'intervalle la finale du 1 500 mètres et la finale du 5 000 mètres qu'il remporte en battant le record olympique<sup>45</sup>, ou encore lorsqu'il enlève le cross-country « disputé par une chaleur sénégalienne »<sup>46</sup>, il ne semble pas éprouvé par les efforts, tout juste la sueur détrempe son maillot<sup>47</sup>.

Cette attitude de détachement face aux efforts est telle que les spectateurs et les chroniqueurs sportifs ont du mal à ressentir et valoriser le spectacle festif de la course. Nurmi manque d'empathie musculaire, il manque d'humanité : « il semble courir seul, hors du style et du temps. [...] face fermée, absence [...] fleur blonde insensible du Nord [...] Fleur de misanthropie »<sup>48</sup>. La description de l'athlète finlandais dans ce poème de Géo Charles s'accorde avec les commentaires à chaud que dispensent les journalistes dans la presse sportive. Selon ces derniers, Nurmi vit à l'écart des hommes et du monde, il suit son propre régime végétarien, il cultive sa propre méthode d'entraînement, qu'il ne divulgue à personne : « Paavo Nurmi vit en dehors de l'humanité. Il est de plus en plus grave, fermé, concentré, pessimiste, fanatique. Il est d'une telle froideur et sa maîtrise de lui-même est si grande que, pas un instant, il ne manifeste ses sentiments. »<sup>49</sup>. Cette distance avec le public et plus largement avec le genre humain est un reproche récurrent : « Dommage qu'il ne soit pas plus humain [...] mais est-ce vraiment un homme ? »<sup>50</sup>. Le caractère froid de Nurmi est associé à l'existence réputée sobre et austère des athlètes scandinaves. De plus, il ne quitte jamais sa montre en compétition, qu'il tient fermement dans sa main droite, et qu'il consulte à chaque tour pour maintenir une allure parfaitement régulière<sup>51</sup>. Ainsi, même pendant la course, Nurmi vit isolé, n'écoutant que les

---

<sup>44</sup> Jean de Pierrefeu, *Paterne, ou l'ennemi du sport*, op. cit., p. 122-123.

<sup>45</sup> Gaston Bénac, « Le "phénomène" finlandais Paavo Nurmi gagne le 1.500 et le 5.000 mètres à une heure d'intervalle », *L'Auto*, n°8 609, 11 juillet 1924, p. 1.

<sup>46</sup> « L'imbattable Paavo Nurmi remporte le cross-country et sa troisième victoire », *L'Auto*, 13 juillet 1924, n°8 611, p. 1.

<sup>47</sup> *Almanach du miroir des sports*, Année 1925, p. 69-70.

<sup>48</sup> Géo Charles, *VIII<sup>e</sup> Olympiade (1924-1928)*, Paris, l'Équerre, 1928, p. 48.

<sup>49</sup> Gabriel Hanot, « L'extraordinaire champion de course à pied Paavo Nurmi gagnerait à être moins fermé, moins sauvage et plus humain », *Le miroir des sports*, n°554, 16 juillet 1924, p. 66.

<sup>50</sup> Gérard Edelstein, « L'Aigle Nurmi a plané au-dessus de Colombes », *Le Miroir Olympique*, art. cité, p. 23-24.

<sup>51</sup> Marcel Delarbre, « La glorieuse journée du Finlandais Nurmi », *L'Écho des sports*, n°1 964, 11 juillet 1924, p. 1. Les documentaires Pathé sur les Jeux Olympiques de Paris confirment cette habitude qu'a Nurmi de consulter régulièrement sa montre. Il est possible de voir à plusieurs reprises le champion finlandais jeter un œil sur la trotteuse au passage de la ligne lors des épreuves du 1 500 mètres et du 3 000 mètres par équipes (« Jeux Olympiques de 1924 à Paris », *Pathé documentaire*, 1924, 7'08'', Archives Gaumont-Pathé, DOC55SEQ2, noir et blanc, muet [voir l'extrait à 2'32'' et 5'03'']).

avertissements de sa montre pour régler une mécanique bien huilée, courant vers un idéal mathématique, scientifique, économique<sup>52</sup>.

En définitive, Paavo Nurmi est à la fois admiré pour ses exploits, ses records et sa grande aisance en course, mais également incompris. Les spectateurs ne parviennent pas à partager les ressentis, les impressions, la souffrance de l'athlète lors de son effort, malgré l'aide de la technologie au stade de Colombes. Or, l'enjeu principal du spectacle sportif est de parvenir à transmettre des émotions, par une sympathie musculaire. Les rites qui jalonnent l'organisation des Jeux Olympiques impliquent à ce titre une forme « d'expression obligatoire des sentiments », pour reprendre les mots de Marcel Mauss<sup>53</sup>. Le public s'attend à percevoir certaines réactions de la part des athlètes, à des moments précis : un visage crispé en fin de course pour « le suprême effort » ; une manifestation de joie une fois la ligne franchie ; les mains levées vers le ciel lors d'une victoire. Ainsi, l'expression des émotions athlétiques n'est pas simplement la conséquence d'une stimulation psychologique individuelle, mais le fruit d'une maîtrise des règles collectives qui ordonnent la nature, les circonstances et les manifestations des affects<sup>54</sup>. Nurmi ne semble pas partager ces codes, et crée ainsi un décalage entre l'émotion ressentie, l'émotion exprimée, et l'émotion attendue par le public.

---

<sup>52</sup> Jean Prévost, « L'homme à la montre », *Plaisirs des sports : essais sur le corps humain*, Paris, La Table ronde, 2003 [1925], p. 159-160.

<sup>53</sup> Marcel Mauss, « L'expression obligatoire des sentiments (rituels oraux funéraires australiens) », *Journal de psychologie*, n°18, 1921, p. 425-434.

<sup>54</sup> Maurice Halbwachs [texte présenté et annoté par Christophe Granger], « L'expression des émotions et la société », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°123, 2014, p. 39-48.

## 2) Les déboires du cross olympique, la fête gâchée ?

Rendre les affrontements sportifs attractifs et divertissants est un souci de chaque instant pour les organisateurs des JO 1924. Malgré les faibles affluences au stade de Colombes, les épreuves athlétiques sont plébiscitées par les journalistes tant sur le plan des performances réalisées, que sur la qualité du spectacle. Une course se distingue cependant. Le cross-country, disputé « par une chaleur tropicale »<sup>55</sup>, entraînant de nombreux malaises, est unanimement dénoncé. Le désir de proposer un parcours rapide, spectaculaire, sans prendre en compte le bien-être et les aspirations des athlètes rappelle les débats soulevés entre tracés à l'anglaise et tracés à la française<sup>56</sup>. Il s'avère difficile de concilier avec tact les émotions du public avec celles des athlètes.

Comme à chaque compétition de cross-country, la question du parcours est l'objet de toutes les attentions. Les négociations redoublent à l'approche des Jeux car l'enjeu est de taille. Dès octobre 1923, les échanges réguliers qu'entretiennent la commission technique et d'organisation de la Fédération Française d'Athlétisme (FFA) avec le Comité Olympique Français (COF) doivent permettre d'élaborer un projet d'itinéraire à proximité du stade de Colombes, théâtre des épreuves athlétiques<sup>57</sup>. Après avoir reconnu plusieurs fois le terrain, le tracé définitif est adopté le 15 avril 1924 lors d'une réunion au siège du COF, pour une épreuve programmée le 12 juillet<sup>58</sup>. Cette décision ne semble pas avoir été communiquée hors du cénacle de la FFA puisqu'un mois après le verdict, la *National Cross Country Union* s'inquiète encore d'hypothétiques tractations françaises auprès du Comité Olympique, défavorisant les athlètes anglais<sup>59</sup>. Même si les jeux sont déjà faits, un ultimatum est lancé : « Si le parcours du cross olympique n'est pas un véritable tracé de course à travers la campagne, suivant la conception anglaise, l'Angleterre déclarera forfait »<sup>60</sup>. Le journaliste Fred Liévin, rapportant ces propos dans les colonnes de *Paris-Soir*, relativise ces menaces « exagérées » en rappelant que le tracé du dernier Cross international à Newcastle avantageait incontestablement les Anglais. La méfiance est réciproque. Au final, le parcours retenu par le comité olympique : très plat,

---

<sup>55</sup> « Jeux Olympiques de Paris. 1924 », *Pathé documentaire*, 1924, 69'00'', Archives Gaumont-Pathé, DOC55, noir et blanc, muet [voir le détail plan par plan de la bobine n°11].

<sup>56</sup> Voir le chapitre n°4.

<sup>57</sup> Ces échanges sont relatés dans les colonnes de *L'Athlétisme* : 20 octobre 1923, n°107, p. 10 ; 27 octobre 1923, n°108, p. 10 ; 12 janvier 1924, n°119, p. 8 ; 15 mars 1924, n°128, p. 6 ; 22 mars 1924, n°129, p. 8 ; 29 mars 1924, n°130, p. 6 ; 05 avril 1924, n°131, p. 6 ; 26 avril 1924, n°134, p. 13.

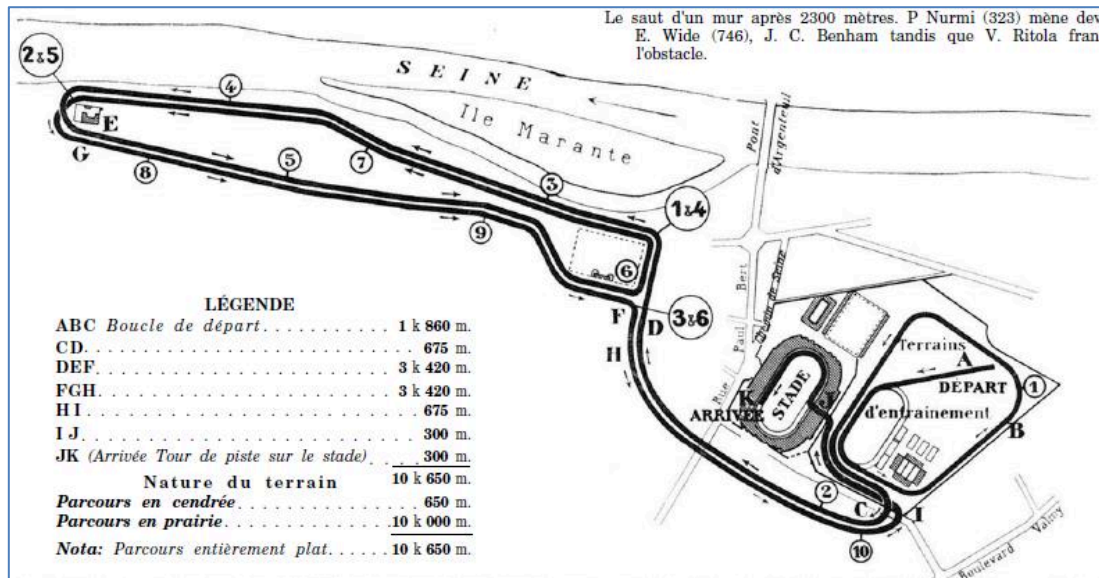
<sup>58</sup> *L'Athlétisme*, n°134, 26 avril 1924, p. 13.

<sup>59</sup> « Le Cross olympique. Les Anglais ne sont pas contents !!! », *Paris-Soir*, n°226, 18 mai 1924, p. 4.

<sup>60</sup> Fred Liévin, « Les Anglais ne peuvent pas déclarer forfait au cross olympique », *Paris-Soir*, n°223, 15 mai 1924, p. 4.

rapide, à découvert, n'ayant que peu d'obstacles et de variations de terrain, s'accorde parfaitement avec la conception anglaise du cross-country.

Figure 46 : Parcours du cross olympique de 1924, à proximité du stade de Colombes<sup>61</sup>



Heureuse incidence, le choix d'un tel parcours n'est en aucune mesure motivé ou influencé par les *desiderata* anglais. L'unique priorité des organisateurs est de proposer un spectacle à la hauteur de l'évènement, point d'orgue athlétique pour tous les amateurs de cross. Les aménagements technologiques du stade permettent au public d'apprécier l'épreuve mobile du cross olympique dans son entièreté, et non pas uniquement au départ et à l'arrivée. La Téléphonie Sans Fil (TSF) autorise le commentaire en direct des moindres faits de course, diffusé grâce aux haut-parleurs. Malgré les déboires d'une transmission parfois chaotique<sup>62</sup>, la technologie s'invite dans l'enceinte sportive dans le but de rendre plus lisible le spectacle du cross olympique auprès des spectateurs.

Les meilleurs *crossmen* du monde sont présents et comptent bien figurer en bonne place dans les classements individuels et par équipes. L'équipe de Finlande fait figure de favorite, avec les deux locomotives Paavo Nurmi et Ville Ritola, vainqueur du 10 000 mètres quelques jours plus tôt. L'équipe d'Angleterre, lauréate du Cross des Nations 1924, n'est pas en reste avec Bill Cotterell<sup>63</sup>. La Suède possède aussi de dangereux éléments comme Edvin Wide, vice-

<sup>61</sup> Comité Olympique Français, *Les Jeux de la VIII<sup>e</sup> Olympiade...*, op. cit., p. 152.

<sup>62</sup> « Il y a bien un poste de T.S.F. qui doit nous renseigner sur les phases du cross-country, mais les récepteurs ne doivent rien entendre, car longtemps le cross se déroule hors de notre vue ou de nos oreilles. » (« Autour du stade et en quelques lignes », *L'Auto*, n°8 611, 13 juillet 1924, p. 4).

<sup>63</sup> Bill Cotterell s'impose en individuel lors du Cross des Nations 1924.

champion olympique du 10 000 mètres et dont le duel avec Ritola est encore dans tous les esprits<sup>64</sup>. Enfin, la très jeune équipe de France qui se compose de Dolques, Heuet, Marchal, Norland, pour les plus connus, espère tirer son épingle du jeu. Tous les éléments semblent réunis pour offrir le 12 juillet la meilleure exhibition possible de cross-country. Mais lorsque les athlètes se pressent sur la ligne de départ aux alentours de 15h30, l'implacable thermomètre affiche une température de 45°. Le parcours qui paraissait jusqu'alors si judicieux se transforme en étuve surchauffée, où l'ombre se fait rare. Le long de la Seine, le passage en cuvette se retrouve particulièrement exposé aux rayons du soleil. Cloaque brûlant, dépôt d'immondices, cette « porcherie » secrète « une atmosphère suffocante, putride, dégagée par la fermentation des ordures en faisant le réceptacle asphyxiant et malsain d'odeurs pestilentielles »<sup>65</sup>. De nombreux accidents, abandons, malaises et insolation sont à déplorer dans ces conditions extrêmes. Sur les 55 coureurs inscrits, 38 prennent le départ et seulement 15 parviennent à terminer cette danse du feu<sup>66</sup>. Les opérateurs se gardent bien d'en informer le public en tribune, absorbés par les épreuves du décathlon et du triple saut en cours, alors que des infirmiers sont dépêchés pour venir en aide aux concurrents à bout de force le long du parcours<sup>67</sup>.

---

<sup>64</sup> André Obey dans son ouvrage sur les beautés des JO de Paris 1924 consacre un chapitre aux 10 000 mètres olympiques et au duel Ritola-Wide (André Obey, *L'orgue du stade*, Paris, Fluo INSEP, 2012 [1924], p. 95-105). Jean Prévost revient lui aussi sur ce duel dans son livre « plaisir des sports », au chapitre sur les champions (Jean Prévost, *Plaisirs des sports...*, *op. cit.*, p. 155-158).

<sup>65</sup> Pierre Lewden, *Un champion à la hauteur. Les souvenirs d'un médaillé olympique*, Paris, Polymédias, 1991, p. 171, rapportant les propos d'Alfred Spitzer.

<sup>66</sup> Comité Olympique Français, *Les Jeux...*, *op. cit.*, p. 151.

<sup>67</sup> Pierre Lewden, *Un champion...*, *op. cit.*, p. 169.

Figure 47 : Défaillance d'un athlète lors du cross olympique de 1924<sup>68</sup>



Sur cette image issue d'un documentaire Pathé sur les Jeux Olympiques, l'athlète portant le dossard numéro 746 tente de franchir une petite butte, titube, avant de chuter, victime d'un malaise. Les quelques officiels à proximité lui viennent en aide. La séquence confirme la dureté de l'épreuve, disputée dans des conditions particulièrement difficiles, mais plutôt que de souligner les erreurs d'organisation et leurs conséquences sur l'état de santé des athlètes, le documentaire Pathé préfère mettre en exergue la bravoure des *crossmen* dans l'effort, conforme à l'esprit olympique. Le zèle du carton introductif ne laisse d'ailleurs guère de doute sur l'interprétation des images : « En présence d'une foule immense et extrêmement enthousiaste, ces athlètes, fleurs de leur race, montrent le plus bel exemple de courage »<sup>69</sup>.

La presse spécialisée et généraliste condamne unanimement cet « odieux cross-country »<sup>70</sup>, ce « cross dangereux »<sup>71</sup>, ce « massacross »<sup>72</sup>, « disputé par une chaleur sénégalienne »<sup>73</sup>. Même le rapport officiel des Jeux, pourtant assez élogieux et complaisant vis-

<sup>68</sup> « Jeux Olympiques de 1924. Cérémonie d'ouverture », *Pathé documentaire*, 1924, 10'48'', Archives Gaumont-Pathé, DOC55SEQ1, noir et blanc, muet [voir l'extrait à 10'13''].

<sup>69</sup> *Ibid.* [voir l'extrait à 9'45''].

<sup>70</sup> « Les Jeux Olympiques. Journée creuse, l'odieux cross-country », *L'Humanité*, n°7 502, 13 juillet 1924, p. 3.

<sup>71</sup> Gé0 André, « Un cross dangereux », *Le Miroir des sports*, n°554, 16 juillet 1924, p. 75.

<sup>72</sup> Pierre Lewden, *Un champion...*, *op. cit.*, p. 171.

<sup>73</sup> Gaston Bénac, « L'imbattable Paavo Nurmi remporte le cross-country et sa troisième victoire », *L'Auto*, n°8 611, 13 juillet 1924, p. 1.

à-vis de l'organisation olympique, reconnaît le caractère « tragique » de l'épreuve<sup>74</sup>. La victoire de Paavo Nurmi passe au second plan, éclipsée par les circonstances exceptionnelles de la course. À l'heure du bilan, athlètes et journalistes tirent deux enseignements majeurs de ce fiasco. En premier lieu, tous s'accordent pour en imputer la responsabilité aux instances fédérales, condamnant « le je m'enfichisme technique des dirigeants officiels » incapables d'annuler ou de reporter l'épreuve<sup>75</sup>. Le choix du parcours sans reliefs ni sous-bois est également critiqué, en particulier par Gaston Frémont, l'un des seuls à avoir émis des réserves dès l'annonce du tracé officiel en mai<sup>76</sup>. Le second point soulevé s'exprime sous la forme d'un cri du cœur : « Officiels ! Qu'on nous rende l'hiver »<sup>77</sup>. Sport saisonnier, il apparaît évident du point de vue de la communauté que le cross-country doit rester un sport pratiqué exclusivement d'octobre à mars. Outre les dangers qu'occasionne une épreuve disputée sous la férule d'un soleil tortionnaire, la programmation estivale du cross olympique n'est pas sans conséquences sur la préparation des athlètes. Avec ce calendrier étiré, les *crossmen* ne sont pas en mesure de conserver leur forme jusqu'à l'été. C'est finalement avec beaucoup d'amertume que Gaston Frémont, *crossman* invétéré, souhaite mettre un terme à ce triste spectacle : « j'espère qu'aux prochains Jeux le cross-country sera supprimé »<sup>78</sup>. Face à l'émoi provoqué, la fédération internationale finira sans surprise par retirer cette épreuve du programme olympique. À l'occasion de cette fête gâchée, les athlètes semblent être entrés en conflit avec les instances fédérales, avec les logiques de spectacularisation qui se sont agrégées de manière cavalière aux normes et rites de la communauté émotionnelle.

Jusqu'en 1940, plusieurs tentatives de réhabilitation du cross olympique s'orchestrent, toutes infructueuses. Interrogé sur un possible retour aux Jeux de 1932 à Los Angeles, le président de la Fédération Internationale d'Athlétisme Sigfrid Edström se montre sceptique, rappelant la nécessité de ne pas multiplier le nombre d'épreuves qui « finiraient par déborder le cadre de la grandiose semaine ou nous devons les enfermer »<sup>79</sup>. Quelques années plus tard, c'est au tour des Anglais de souhaiter la résurgence du cross pour les Jeux de 1940 prévus à Tokyo

<sup>74</sup> Comité Olympique Français, *Les Jeux de la VIII<sup>e</sup> Olympiade...*, *op. cit.*, p. 151, 155.

<sup>75</sup> « Les Jeux... », art. cité, *L'Humanité*, n°7 502, 13 juillet 1924, p. 3.

<sup>76</sup> Voir notamment ses prises de position critiques dans Gaston Frémont, *L'Auto*, n°3 312, 18 septembre 1923, p. 4 ; Gaston Frémont, « Est-il possible d'organiser le cross olympique à Colombes ? », *L'Auto*, n°8 369, 14 novembre 1923, p. 5 ; Gaston Frémont, « Cross-country », *L'Auto*, n°8 403, 18 décembre 1923, p. 4 ; Gaston Frémont, *L'Auto*, n°8 551, 14 mai 1924, p. 3 ; et enfin Gaston Frémont, « Le phénomène Nurmi et l'équipe de Finlande enlèvent le cross-country », *L'Auto*, 13 juillet 1924, n°8 611 p. 4.

<sup>77</sup> Géo Charles, *VIII<sup>e</sup> Olympiade (1924-1928)*, *op. cit.*, p. 61.

<sup>78</sup> Gaston Frémont, « Le phénomène Nurmi ... », art. cité, p. 4.

<sup>79</sup> Marcel Berger, « L'avis de M. Edström, président de la Fédération Internationale d'Athlétisme », *L'Auto*, n°9 574, 03 mars 1927, p. 4.



lors de la réunion annuelle de l'*International Board of Cross-country* en mars 1937. Manque de moyens, problèmes de calendrier, plus-value questionnée face à l'épreuve du 10 kilomètres, sont autant d'obstacles à la réalisation du projet<sup>80</sup>. Ces arguments d'ordre organisationnel et économique masquent néanmoins une logique plus souterraine à l'œuvre, de l'ordre du sensible. Le cross-country ne peut être qu'un incompatible greffon des Jeux Olympiques estivaux tant la mise en spectacle dénature l'essence émotionnelle de la pratique. La communauté des *crossmen* n'est pas prête à renoncer aux joies de l'hiver, aux surprises d'un parcours varié, à la fraîcheur d'une brume matinale, aux bruissements des sous-bois. Elle reste profondément attachée à l'authenticité du « paysage » selon l'acception que propose Jean-Robert Pitte : une nature ou un pays appréhendé par les sens, comme un filtre culturel propre au groupe<sup>81</sup>. La débâcle de 1924 n'en serait que l'étincelle révélatrice, choc mémoriel tenace décourageant toute velléité olympique<sup>82</sup>. Les *crossmen* retrouvent l'intimité du bois.

---

<sup>80</sup> Toutes ces discussions autour du cross olympique sont évoquées dans les colonnes du journal *L'Auto* : Gaston Frémont, *L'Auto*, n°13 243, 21 mars 1937, p. 7 ; « Un cross olympique ? Oui, mais où et quand ? nous dit M. Paul Méricamp », *L'Auto*, n°13 248, 26 mars 1937, p. 6 ; Maurice Baquet, « Fera-t-on du cross aux jeux de 1940 ? », *L'Auto*, n°13 284, 02 mai 1937, p. 2 ; Gaston Frémont, « Le Cross Olympique va-t-il renaître ? », *L'Auto* n°13 369, 27 juillet 1937, p. 7.

<sup>81</sup> Jean-Robert Pitte, *Géographie culturelle*, Paris, Fayard, 2006, p. 22.

<sup>82</sup> À l'approche des Jeux Olympiques de Paris en 2024, le projet d'un retour du cross-country au programme olympique 100 ans après la dernière édition refait surface, porté notamment par le président de la FFA André Giraud et le président de l'*International Association of Athletics Federations* (IAAF) Sebastian Coe (Audrey Mercurin, « Vers un retour du cross-country aux JO ? », *Ouest-France* [En ligne], publié le 11/03/2018 à 02h53, consulté le 23 avril 2020 à 21h03. <https://www.ouest-france.fr/bretagne/finistere/vers-un-retour-du-cross-country-aux-jo-5618172>). Un format attractif et spectaculaire doit permettre de relancer une discipline qui peine à sortir de l'ornière. Pourtant, à l'instar des années 1930, les problématiques de calendrier hivernal, de tracés, et surtout de concurrence entre les disciplines sportives désirant intégrer le programme viennent une fois encore refroidir les ambitions olympiques. Les même logiques économiques et culturelles s'affrontent, comme une antienne.

### 3) Célébrer la beauté de la fête par l'art sportif

« Ce qu'il faut, en art, rechercher dans le sport, c'est le sentiment. Voilà ce qui émeut »<sup>83</sup>

#### a) Cinq concours d'Art sportif aux Jeux Olympiques

Les épreuves sportives occupent la plus large place dans le programme olympique, mais cette grande fête du muscle intègre également des concours d'Art. Les promoteurs des Jeux Olympiques ont en effet l'ambition de célébrer la beauté des corps à l'effort, au sens large. Dans une *interview* accordée au journal *Excelsior* en novembre 1921, Pierre Rameil député des Pyrénées-Orientales, rapporteur du budget des Beaux-arts et sportif convaincu, estime que les Jeux Olympiques de 1924 doivent constituer « une véritable exposition universelle de l'activité humaine »<sup>84</sup>. Flambeau du monde civilisé, ces JO recherchent dans un même idéal le perfectionnement de la culture physique, mais également de la culture intellectuelle. Pierre Rameil s'inspire des idéaux de la Grèce antique pour justifier cette aspiration : « On ne couronnait pas à Olympie que des athlètes. On couronnait aussi des poètes. Les Jeux Olympiques de Paris mettront en relief non seulement l'activité physique et sportive du monde entier, mais encore une activité intellectuelle, artistique et même industrielle. »<sup>85</sup>. Cette volonté de réunir dans une même manifestation les arts, les sciences et les pratiques physiques est partagée par un grand nombre d'intellectuels comme Maurice Croiset, administrateur du collège de France ; Paul Appell, Recteur de l'Académie de Paris ; Frantz Jourdain président du salon d'Automne ; le sculpteur Antoine Bourdelle ; ou encore Frantz Reichel<sup>86</sup>. Ce dernier, secrétaire général du comité exécutif d'organisation des JO de Paris, est à ce propos particulièrement enthousiaste :

La sculpture, la poésie, l'art, sous toutes ses formes, ont dû aux jeux olympiques de l'antiquité quelques-unes de leurs plus belles inspirations, traduites en des œuvres immortelles. Un athlète en action est un spectacle admirable, quant à la perfection et à la puissance des lignes se joint

---

<sup>83</sup> Luc-Albert Moreau, « La peinture et le sport », *Les cahiers de la république des lettres, des sciences et des arts*, n°6 : spécial *Sport*, 15 mai 1927, p. 76.

<sup>84</sup> Pierre Rameil [interviewé par André Glarner], « Le Programme de l'Olympiade : Les Jeux olympiques de 1924 doivent constituer une véritable exposition universelle de l'activité humaine », *Excelsior*, n°3 992, 16 novembre 1921, p. 2. L'article est republié dans *Le Miroir des sports* (Gaston Neumeyer, « Les Jeux Olympiques de 1924 doivent être, à Paris, une véritable exposition universelle de l'activité humaine. La France peut et doit faire grand », *Le Miroir des sports*, n°414, 24 novembre 1921, p. 322).

<sup>85</sup> Pierre Rameil [interviewé par André Glarner], « Le Programme de l'Olympiade... », art. cité, p. 2.

<sup>86</sup> Marcel Pays, « Comme dans la Grèce antique : Les Jeux Olympiques qui se dérouleront à Paris en 1924 doivent constituer une manifestation non seulement sportive mais encore intellectuelle et artistique », *Excelsior*, n°3 995, 19 novembre 1921, p. 2. L'article propose les « opinions » de différentes personnalités du monde artistique. Une fois encore, *Le Miroir des sports* s'en fait l'écho (Gabriel Hanot, « Les épreuves et les vedettes de la semaine », *Le Miroir des sports*, n°414, 24 novembre 1921, p. 323).

l'harmonie du mouvement. Nul ne peut demeurer indifférent à la beauté impressionnante de la foulée d'un coureur de vitesse, au bond formidable et léger d'un sauteur, au déploiement d'énergie d'un coureur de fond, dont toute la volonté tendue vers le but, tient les muscles en action ; [...] Aux luttes olympiques, où l'unique récompense de l'athlète est la victoire qui fait hisser au mât du stade les couleurs de son pays, les artistes, les musiciens, les poètes auront des spectacles d'infinie beauté et y recevront de fécondes émotions.<sup>87</sup>

L'effort athlétique doit être exalté, magnifié par la pratique physique et artistique. Les cinq concours d'Art : Architecture ; Littérature ; Musique ; Peinture ; et Sculpture sont présents au programme olympique pour la troisième fois depuis les JO de Stockholm en 1912<sup>88</sup>. Donner une dimension esthétique aux sports modernes est une ambition du baron Pierre de Coubertin, rénovateur des Jeux modernes : « Le sport doit être envisagé comme producteur d'art et comme occasion d'art. Il produit la beauté puisqu'il engendre l'athlète qui est de la sculpture vivante. Il est occasion de beauté par les édifices qu'on lui consacre, les spectacles, les fêtes qu'il provoque. »<sup>89</sup>.

Pilotés par le marquis de Polignac, président de la Commission des Arts et Relations Extérieures, les concours d'Arts se déroulent au Grand Palais et au Théâtre des Champs-Élysées<sup>90</sup>. Près de 283 œuvres parviennent au Comité Olympique Français. Les jurys sont également très prestigieux : Bela Bartok, Maurice Ravel, Igor Stravinsky, Manuel De Falla, ou encore Arthur Honegger évaluent les œuvres musicales ; Maurice Barrès, Jean Richepin, Paul Claudel, Paul Valéry, entre autres, composent le jury de littérature. Pourtant, malgré ces dispositions, il semble que le bilan de l'Art sportif aux JO soit mitigé. Sur les 283 œuvres envoyées, 33% sont éliminées d'office par les jurys en raison de leur caractère non sportif<sup>91</sup>. Le jury d'architecture décide de ne pas accorder de premier prix, tout comme le jury de musique qui estime « qu'aucune œuvre ne lui semblait mériter de récompense »<sup>92</sup>. En termes de réception en dehors du cénacle sportif, de nombreuses revues culturelles spécialistes d'arts comme *Le monde nouveau* ; *Les arts à Paris* ; *La gazette des beaux-Arts* ; *L'esprit nouveau* ; *Le Figaro Artistique*, etc., n'évoquent même pas les œuvres exposées pour l'Olympiade. Pour *Comoedia*, l'exposition a accumulé « un ensemble de statues théâtrales, déclamatoires et ridicules qui se parent d'une étiquette qui n'appartient qu'aux hommes de sport : art sportif. »<sup>93</sup>.

---

<sup>87</sup> Marcel Pays, « Comme dans la Grèce antique... », art. cité, p. 2. Voir en particulier l'opinion de Frantz Reichel.

<sup>88</sup> Comité Olympique Français, *Les Jeux de la VIII<sup>e</sup> Olympiade...*, op. cit., p. 74 et 93.

<sup>89</sup> Pierre de Coubertin, *Pédagogie Sportive*, Paris, Vrin, 1972 [1919], p. 146.

<sup>90</sup> Comité Olympique Français, *Les Jeux de la VIII<sup>e</sup> Olympiade...*, op. cit., p. 601-604.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 603. Le rapport officiel indique que 189 œuvres sont finalement retenues.

<sup>92</sup> *Ibid.* La France arrive première au classement des cinq concours d'art, avec la médaille de vermeil remportée par Géo Charles au concours de littérature. Il faut dire que la délégation française est, de loin, la plus fournie (83 engagements).

<sup>93</sup> René Jean, « Parmi les petites expositions », *Comoedia*, n°4 183, 01 juin 1924, p. 4.

L'Association entre l'art et le sport peine encore à convaincre hors du champ proprement sportif, et ce malgré l'élan qu'insuffle les JO.

### **b) Balbutiements, erreurs et difficultés de l'art sportif**

Au début des années 1920, encore peu d'artistes s'intéressent aux choses du sport :

[...] tous les artistes, les poètes et les littérateurs ont chanté la ville, les forêts et la mer. Mais ils n'ont pas vu les spectacles grandioses du sport. [...] venez dans nos stades, venez voir les spectacles sportifs et vos yeux, étonnés, seront mouillés de larmes... Là, vous autres qui possédez une imagination féconde et aussi logique et noble, vous connaîtrez la sérénité, le repos et la joie. Vous serez, vous aussi, les moissonneurs du Beau...<sup>94</sup>

Les esthètes de l'effort athlétique comme Henri Decoin ou Marcel Berger déplorent ce manque d'inspiration alors même que le spectacle sportif se démocratise, offrant un « prodigieux champ d'observation, de documentation, de beauté »<sup>95</sup>. Chaque manifestation artistique est l'occasion de constater l'absence d'œuvres ayant pour inspiration le mouvement humain. Lorsque Maurice Pefferkorn déambule dans les couloirs du Grand Palais en 1919 lors de l'exposition de printemps, la recherche d'une toile sportive est vaine : « tous nos artistes ont l'air d'ignorer complètement l'existence du sport. Et c'est vexant. »<sup>96</sup>. Pierre de Coubertin pointe également la pauvreté des œuvres artistiques proposées lors de l'olympiade d'Anvers en 1920. Les jurys manquent selon lui de connaissances techniques, de notions sportives élémentaires pour juger correctement les œuvres censées représenter l'effort<sup>97</sup>. Les critères d'appréciation sont simples pour qui possède une expérience de pratique suffisante : « ce que l'on peut exiger du talent c'est qu'il nous fournisse des impressions, qu'il nous suggère, qu'il éveille en nous des images »<sup>98</sup>. La difficulté réside dans la traduction de la « beauté en mouvement », à partir de supports et matériaux stables, fixes, figés<sup>99</sup>. L'artiste fait appel au vécu du *sportman*. Plus encore, il s'attache à traduire les « sommets » du sport, les plus grandes émotions, les plus grands enthousiasmes, à l'instar d'une lutte au coude à coude entre deux champions sur la cendrée. Ce sont de ces sommets que « la beauté pure » naît<sup>100</sup>. Seul Jean Cocteau, peut-être par esprit de contradiction, estime que le sport secrète de la laideur, et de cette laideur découle l'émotion.

---

<sup>94</sup> Henri Decoin, « Le sport et la beauté des formes », *Le sport, Monsieur...*, Paris, Goulet, 1924, p. 29-31.

<sup>95</sup> Marcel Berger, « La régénération par le sport », *La revue des vivants*, n°10, octobre 1930, p. 499.

<sup>96</sup> Maurice Pefferkorn, « Les maîtres du palais », *L'Écho des sports*, n°641, 25 juin 1919, p. 1.

<sup>97</sup> Pierre de Coubertin, « Autour de la VII<sup>e</sup> Olympiade », *L'Écho des sports*, n°874, 09 octobre 1920, p. 1.

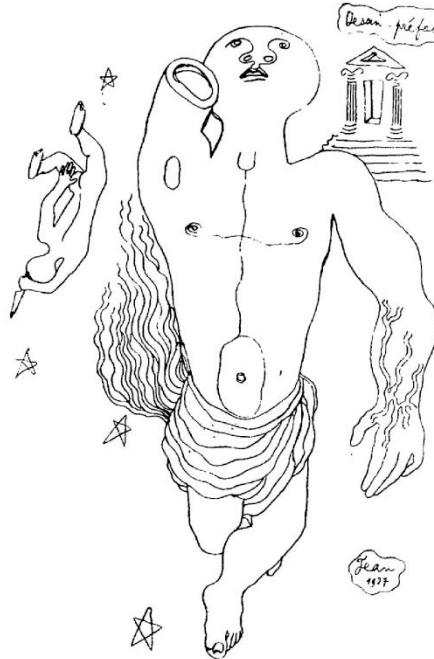
<sup>98</sup> Marc Bellin du Coteau, « L'Art vient au Sport », *L'Écho des sports*, n°1 719, 09 novembre 1923, p. 1.

<sup>99</sup> Marc Bellin du Coteau, « Paradoxe sur la beauté », *L'Écho des sports*, n°1 466, 13 janvier 1923, p. 1.

<sup>100</sup> François Oswald, « Les "sommets" du sport », *L'Écho des sports*, n°2 400, 20 septembre 1925, p. 1.

Représenter l'effort sportif suppose de souligner le visage grimaçant de l'athlète, les veines gonflées, les disproportions des muscles.

Figure 48 : La laideur de l'athlète en plein effort selon Jean Cocteau<sup>101</sup>



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque de l'INHA / coll. J. Doucet

Ce point de vue est néanmoins marginal parmi les artistes et les promoteurs de l'art sportif. Le beau geste reste plébiscité dans les œuvres proposées.

Les critères de l'art sportif sont exigeants. Les artistes qui s'essaient à l'exercice peignent à représenter l'effort authentique, en raison d'un manque de connaissances techniques, anatomiques, ou de pratique. Ils commettent des erreurs grossières de représentation dans les formes, les proportions, les volumes, les équilibres, et ne parviennent pas à faire passer les impressions dynamiques de vitesse, de puissance et d'effort dans les œuvres créées. David Strohl, dans un article critique de *L'Éducation Physique* en avril 1925, parle même « d'art

<sup>101</sup> Jean Cocteau, « Deux dessins sur le sport », *Les cahiers de la république des lettres, des sciences et des arts*, n°6 : spécial *Sport*, 15 mai 1927, p. 48.

antinaturel »<sup>102</sup>. Les erreurs de représentation plastique apparaissent pour les « vrais sportifs » aussi flagrantes qu'une grossière faute d'orthographe pour le grammairien.

Figure 49 : « Au but ! », Groupe de coureur sculpté par Alfred Boucher primé au Salon de Paris en 1886, sculpture critiquée par David Strohl<sup>103</sup>



A première vue les athlètes semblent être très étudiés ; « quelle admirable sensation de mouvement ! » dira le crédule qui se laisse facilement jeter de la poudre aux yeux. Or « l'admirable » mouvement est absolument faux : il est impossible de courir ainsi. Le pied de la jambe lancée en avant devrait être posé sur le sol bien à plat, la jambe fléchie et de plus, verticale. Le choc est alors supporté par les muscles extenseurs, et le corps est toujours en arrière de la verticale passant par le point d'appui. La position représentée par la sculpture en question est une position stable et non pas une position de course. Le corps ne peut jamais être placé verticalement au-dessus du pied à l'appui et à plus forte raison ne peut-il jamais être penché en avant : il manquerait de base et la chute serait fatale !<sup>104</sup>

Malgré la volonté d'Alfred Boucher de créer un effet dynamique par la représentation de trois phases différentes de l'effort à quelques centimètres d'intervalle, Strohl s'appuie sur une rhétorique scientifique pour critiquer cette sculpture. Dans son article, il présente également d'autres exemples d'art antinaturel comme l'Atalante au musée du Louvre ou encore la statue de Jean Bouin en « attitude fausse », ornant le stade olympique de Colombes pour les JO de 1924. Ces appréciations caustiques ne sont pas neuves. Dès les années 1910, Paul Richer,

<sup>102</sup> David Strohl, « L'Art Antinaturel : Les représentations conventionnelles en Sculpture », *L'Éducation Physique*, n°30, 15 avril 1925, p. 26-29. *L'Éducation Physique* est une revue hébertiste, naturiste.

<sup>103</sup> Une version de grande taille réalisée en bronze et installée dans le jardin du Luxembourg à Paris, sera fondue pendant l'Occupation. Dans une veine réaliste, Alfred Boucher exprime son goût pour l'Antiquité et l'olympisme renaissant avec son groupe de coureurs à pied intitulé *Au but !* (David Strohl, « L'Art Antinaturel... », art. cité, p. 26).

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 26.

Georges Rozet, Georges Demenÿ, ou encore Paul Souriau fustigeaient déjà le peu d'éducation esthétique des spectateurs et l'incapacité des artistes à représenter fidèlement l'effort athlétique.

L'artiste se doit d'être un sportif pratiquant s'il souhaite représenter l'effort avec plus de justesse. Il n'échappe pas au rite de légitimation par lequel passent tous les jeunes athlètes — vivre les émotions de l'effort en course à pied — pour intégrer la communauté émotionnelle. Cette connaissance intime de la pratique est gage de compétence, et les artistes n'hésitent pas à mettre en avant leurs habitudes sportives pour asseoir leur argumentation dans les articles consacrés à l'art sportif. Ainsi, lorsque Jean Cocteau propose un point de vue original sur la question des formes laides que provoque l'effort sportif, le journaliste Jean Antoine qui rapporte ses propos ajoute aussitôt qu'il est lui-même sportif<sup>105</sup>. Dans le même numéro spécial de la revue *Les cahiers de la république des lettres, des sciences et des arts*, Luc-Albert Moreau rédige un chapitre sur les liens qu'entretiennent la peinture et le sport, tout en précisant qu'il pratique bicyclette, course à pied, football et tennis, sports qu'il découvre en Angleterre<sup>106</sup>. La conclusion de cet article porte sur la nécessité de réserver des places en tribune pour les artistes, afin qu'ils affûtent leurs sens, qu'ils s'inspirent des joutes athlétiques pour leurs toiles futures<sup>107</sup>. À défaut d'être d'assidus pratiquants, les artistes qui assistent régulièrement aux spectacles sportifs peuvent se faire une idée plus nette des prouesses réalisées. L'invitation est lancée dans l'espoir de voir se multiplier dans les expositions et galeries de plus convaincantes œuvres sportives<sup>108</sup>.

### c) Artistes sportifs, à vos pinceaux !

L'analyse d'Henri Decoin, Marcel Berger, ou Maurice Pefferkorn sur les difficultés que rencontre l'art sportif dans les années 1920 ne fait pas l'unanimité. Certains chroniqueurs sportifs se félicitent au contraire du « grand mariage » entre l'art et le sport<sup>109</sup>. Selon ces derniers, l'artiste moderne n'est plus cloîtré dans son atelier, mais se confronte à la vie sportive<sup>110</sup>. Le temps de l'ostracisme des écoles d'art et de littérature vis-à-vis du sport serait

---

<sup>105</sup> Jean Cocteau, « Deux dessins sur le sport », art. cité, p. 47.

<sup>106</sup> Luc-Albert Moreau, « La peinture et le sport », art. cité, p. 72, 76.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 78.

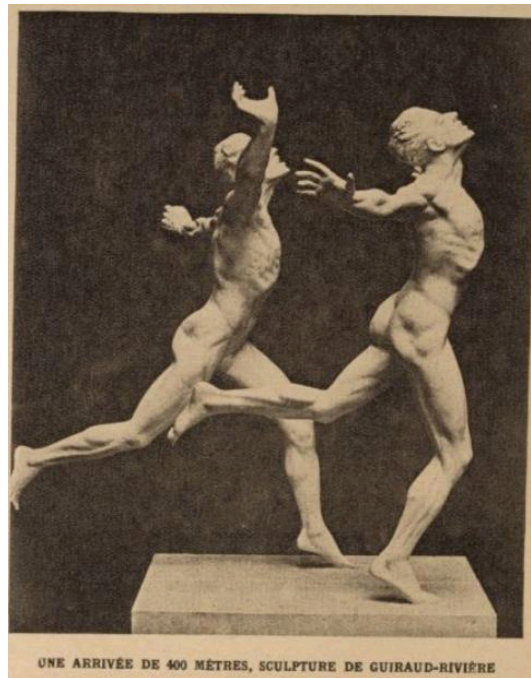
<sup>108</sup> Plusieurs *sportsmen* et journalistes évoquent ce souhait de voir les artistes pénétrer l'enceinte du stade pour mieux comprendre les efforts athlétiques. Voir entre autres André Bourdonnay, « Le sport doit redresser l'Art », *L'Écho des sports*, n°3 582, 15 décembre 1928, p. 1 ; Marcel Berger, *Pourquoi je suis sportif ?*, Paris, éditions de France, 1930, p. 77-79.

<sup>109</sup> A. Bourdonnay, « Art et sport. Comment les Artistes herculéens conçoivent la beauté plastique », *L'Écho des sports*, n°1 358, 13 novembre 1922, p. 1.

<sup>110</sup> D. Prévert, « Art et sport », *L'Écho des sports*, n°970, 05 mai 1921, p. 1.

enfin révolu<sup>111</sup>. Les résultats ne se font pas attendre et quelques artistes parviennent à obtenir des critiques élogieuses en s'appuyant à la fois sur « ce qu'il ressentait bien pour l'avoir vécu », mais aussi sur des outils scientifiques d'observation comme les études de cinéma ralenti, la prise de mensurations, la palpation de chair afin de communiquer au mieux, « les tressaillements vivants »<sup>112</sup>.

Figure 50 : Sculpture de Guiraud-Rivière "L'arrivée d'un 400 mètres" exposé au concours d'Art olympique de Paris en 1924<sup>113</sup>



Cette « arrivée de 400 mètres » sculptée par Maurice Guiraud-Rivière fait partie d'un ensemble de sept sculptures qu'il présente au concours olympique de Paris en 1924<sup>114</sup>. Malgré sa ressemblance apparente avec l'œuvre d'Alfred Boucher, elle reçoit une critique favorable car elle représente l'effort vrai<sup>115</sup>. La vraisemblance d'un tableau ou d'une sculpture demeure un critère décisif d'appréciation. Ainsi, le succès des toiles d'Adrienne Jouclard — comprenant de nombreuses scènes sportives — lors de l'exposition d'automne 1929 au Grand Palais tient en ces termes : « elle peint "vrai" »<sup>116</sup>. La beauté des spectacles athlétiques dans les années 1920

<sup>111</sup> Gustave Milet, « Arts et sports. L'Homme complet », *L'Écho des sports*, n°901, 11 décembre 1920, p. 1.

<sup>112</sup> Elie Mercier, « Vers l'union plus complète de l'art et du sport », *Le Miroir des sports*, n°464, 09 novembre 1922, p. 290.

<sup>113</sup> *Ibid.*

<sup>114</sup> Comité Olympique Français, *Les Jeux de la VIII<sup>e</sup> Olympiade...*, *op. cit.*, p. 610.

<sup>115</sup> La médaille de vermeil revient au grec Dimitriadis, avec son « discobole finlandais ».

<sup>116</sup> Henri Boët, « Art et Sport. Mlle Adrienne Jouclard se fait l'interprétation du mouvement sportif », *L'Écho des sports*, n°4 014, 20 février 1930, p. 1.



inspire davantage les artistes, qui parviennent pour certains à retranscrire l'effort de manière harmonieuse, juste, vraie.

Le journal *L'Écho des sports*, en proposant une quarantaine d'articles sur le thème de l'art entre 1919 et 1930, offre un bon aperçu des débats qui émaillent le milieu sportif, comme une caisse de résonance. À défaut de trancher définitivement la question de la réussite ou de l'échec des œuvres, la hausse sensible du nombre de chroniques dans la presse par rapport aux timides billets d'avant-guerre représente un premier indice de vitalité. La multiplication des vernissages, expositions et salons à thème sportif pousse le bulletin officiel du Club Athlétique de la Société Générale à créer en janvier 1929 une rubrique « Arts, lettres et sports » dédiée à l'actualité de l'art sportif : « Et c'est pourquoi nous sommes sûrs d'être approuvés de nos lecteurs en créant quelques rubriques nouvelles ayant trait à la vie intellectuelle et artistique de notre pays »<sup>117</sup>. En marge de la presse sportive et des bulletins de club, une littérature se constitue. Des ouvrages de nature diverse se consacrent spécifiquement à l'étude de l'art sportif. Par exemple, Hamilton Bell retrace en 1920 l'œuvre et l'itinéraire d'un sculpteur avant-gardiste canadien : Robert Tait Mackenzie<sup>118</sup>. Il explique entre autres que son médaillon sculpté « La joie de l'effort » fut encadré dans le mur du stade olympique de Stockholm en 1912 par ordre du roi pour la commémoration des JO, et fut récompensé par la médaille olympique<sup>119</sup>. Dans un opuscule cette fois plus technique, Michel Dupré en 1921 tente de replacer le sport à mi-chemin entre l'activité utilitaire et l'activité artistique. Le manuel est préfacé par Jeanne Ronçay, artiste et professeur de danse à Paris, et de nombreux chapitres discutent les « affinités de l'Art et des Sports »<sup>120</sup>. Même un scientifique comme Maurice Boigey, dont les travaux portent principalement sur l'éducation physique rationnelle et hygiéniste, consacre un étonnant chapitre dans son *Manuel scientifique d'Éducation Physique* en 1923 intitulé « les sports et la beauté » :

Notre éducation sportive et philosophique est d'autant plus complète que s'accroît en variété et en profondeur notre capacité d'éprouver ces impressions. Les hommes qui ont véritablement le culte de l'art viennent dans les stades distinguer et analyser les gestes qui, dans une course, une lutte, un lancer, éveillent en nous un sentiment de beauté et de plaisir. [...] Le stade ! Nulle part

---

<sup>117</sup> Incognito, « Arts, lettres et sports », *Sport-Banque. Organe mensuel officiel du Club athlétique de la Société Générale*, n°159, janvier 1929, p. 19. Voir aussi les numéros suivants : A. K., « Arts, lettres et sports », *Sport-Banque. Organe mensuel officiel du Club athlétique de la Société Générale*, n°161, mars 1929, p. 23 ; [Un spectateur des populaires], « Arts, lettres et sports », », *Sport-Banque. Organe mensuel officiel du Club athlétique de la Société Générale*, n°162, avril 1929, p. 19 ; « Arts, lettres et sports », », *Sport-Banque. Organe mensuel officiel du Club athlétique de la Société Générale*, n°163, mai 1929, p. 33.

<sup>118</sup> Hamilton Bell, *Un sculpteur moderne de l'athlétisme. R.Tait Mackenzie*, Paris, Gazette des Beaux-Arts, 1920.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>120</sup> Michel Dupré, *La gymnastique sportive*, Paris, Félix Alcan, 1921, voir notamment les pages 9 et 10.

ne se définit mieux la beauté ; nulle part elle n'est plus émouvante ; c'est là qu'elle revêt des formes innombrables. [...] En contemplant les exercices du stade, les poètes, les penseurs et les artistes pressentent déjà de nouvelles expériences, de nouveaux sujets de poésie, de nouvelles formes d'art. Nous voyons se presser dans son enceinte une riche floraison d'athlètes. Il y naît un goût pour la grâce qui oriente les esprits et les foules vers les sources mêmes de la beauté.<sup>121</sup>

Dans ce chapitre, Maurice Boigey s'interroge sur les degrés, la qualité, la nature et les causes précises des impressions ressenties par le public devant un spectacle athlétique. Il affirme que les beautés du stade peuvent constituer une source inépuisable d'inspiration pour les artistes car elles naissent de l'émotion partagée entre le sportif et le spectateur. Il évoque enfin l'« éducation sportive et philosophique complète » qui permettrait aux spectateurs, et *a fortiori* aux artistes, de mieux apprécier les joies du stade, d'élargir leur champ de sensibilités<sup>122</sup>.

L'art sportif dans les années 1920 n'a pas qu'une fonction ornementale. La plupart des prix offerts aux vainqueurs d'épreuves athlétiques sont des objets d'art — médailles, figurines, statuettes — évitant ainsi de verser directement des sommes d'argents, peu conformes à l'esprit de l'amateurisme qui prône la gratuité de l'effort. Avec la multiplication des réunions sportives, certaines œuvres sont aussi utilisées à des fins d'information ou de propagande. À l'occasion des journées Bessonneau 1920 à Strasbourg, un concours de l'affiche sportive illustrée réservé aux artistes alsaciens est organisé par quelques journalistes locaux<sup>123</sup>. Le premier prix de mille francs est décerné à Fernand Schultz Wettel, pour sa représentation d'un jeune sauteur en action, avec la cathédrale de Strasbourg en arrière-plan.

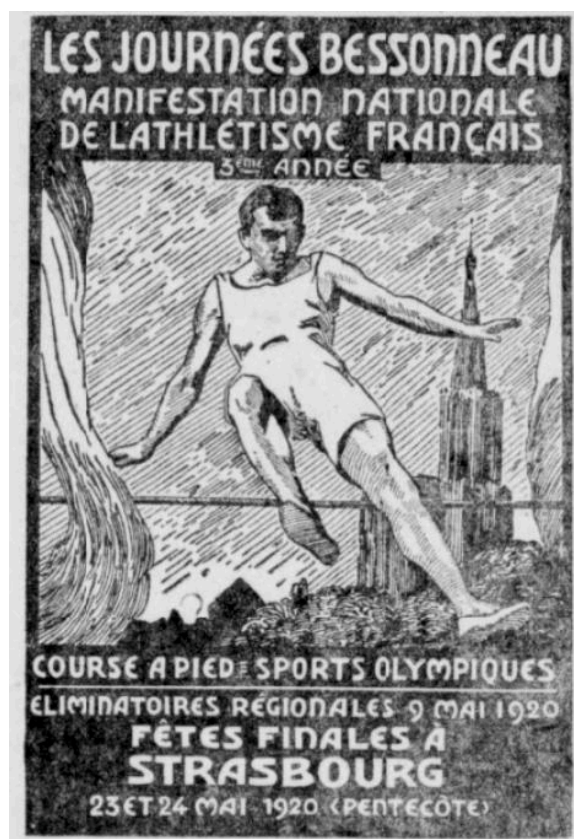
---

<sup>121</sup> Maurice Boigey, « Les sports et la beauté », *Manuel scientifique d'Éducation Physique*, Paris, Payot, 1923, p. 511-519.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 512.

<sup>123</sup> Marcel Delarbre, « L'affiche sportive et la propagande », *L'Écho des sports*, n°785, 14 avril 1920, p. 1. Tandis que certains promoteurs sportifs font appel aux artistes pour sublimer les affiches signalant la programmation des réunions athlétiques, Jean-Yves Guillaïn remarque au contraire que l'Entre-deux-guerres marque l'abandon de la dimension artistique ou ornementale dans les affiches touristiques à thème sportif, au profit d'un message plus direct, unique et simple. (Jean-Yves Guillaïn, « Des territoires rêvés aux espaces d'action. Les affiches touristiques à thème sportif de l'Entre-deux-guerres en France (1918-1939) », *Loisir et Société*, n°30, 2007, p. 44).

Figure 51 : Affiche récompensée au concours d'art lors des journées Bessonneau<sup>124</sup>



L'initiative connaît une déclinaison à l'échelle nationale. En effet, *Le Petit journal* organise en novembre 1927 un autre concours d'affiches sportives ouvert cette fois à tous les artistes français inspirés par la thématique<sup>125</sup>. En regardant les maquettes proposées par ces derniers, Marcel Delarbre remarque — peut-être sans faire preuve d'une parfaite objectivité — que l'athlétisme constitue le sport « le plus près de l'art », par l'émotion brute qui s'y dégage<sup>126</sup>. Avec ces concours, les artistes se mettent au service de la propagande sportive dans l'espoir de gagner en notoriété. L'acteur comique Georges Biscot, ancien de la Société Athlétique de Montrouge, ira jusqu'à créer en 1921 un Challenge de cross-country à son nom dans les bois de Clamart, réservé aux jeunes, afin de « s'associer à la renaissance du grand club athlétique »<sup>127</sup>. Par ailleurs, en plus de l'émotion provoquée et de l'information délivrée, l'art sportif possède également une fonction éducative. Des pédagogues comme Jean Taboureau ou Georges Hébert, adeptes de l'auto-suggestion, utilisent certaines œuvres comme des modèles à

<sup>124</sup> Marcel Delarbre, « Plus de 1.000 athlètes demain aux Tuileries », *L'Écho des sports*, n°795, 8 mai 1920, p. 4.

<sup>125</sup> « Art et Sport. Un concours d'affiches sportives », *L'Écho des sports*, n°3 140, 30 septembre 1927, p. 1.

<sup>126</sup> Marcel Delarbre, « Art et sport. L'Athlétisme est-il le sport le plus près de l'Art ? », *L'Écho des sports*, n°3 191, 20 novembre 1927, p. 1. Il remarque tout de même que l'art sportif n'est encore qu'un embryon.

<sup>127</sup> « La dernière création du joyeux Biscot », *L'Auto*, n°7 584, 20 septembre 1921, p. 1. La première édition rassemble 192 jeunes venus des clubs de Paris et sa banlieue le 22 janvier 1922 (Marcel Delarbre, « L'artiste Biscot encourage les crossmen », *L'Écho des sports*, n°1 140, 21 janvier 1922, p. 1).

reproduire pour les élèves<sup>128</sup>. Les gravures, estampes, photographies, et autres tableaux représentant des formes corporelles harmonieuses possèdent une force suggestive qu'il devient intéressant d'exploiter pour corriger les attitudes : « Toute admiration s'accompagne d'une "explosion" de la sensibilité. Dans ces moments-là, l'homme enthousiaste est dans une attitude mentale d'approbation, de désir violent d'imiter, d'agir. »<sup>129</sup>. Les usages de l'art se diversifient dans les années 1920, jouant sur l'émotion athlétique pour surprendre les amateurs d'art dans les expositions, pour informer les amateurs de course à pied sur la tenue d'une réunion, pour éduquer les jeunes en corrigeant leurs attitudes corporelles.

#### **d) Les arts au pluriel**

Tout au long des années 1920 et dans le sillage des JO de Paris, la plume, le marteau, le maillet, les ciseaux, la gradine, le burin, ou le pinceau sont mis à contribution pour représenter la beauté du corps à l'effort. La peinture et la sculpture ont la part belle, mais peu de domaines artistiques demeurent totalement imperméable aux spectacles sportifs. Maurice Hamel remarque le « rapport direct » qui existe entre le Café-concert et le sport, dans le répertoire et la silhouette de certains artistes<sup>130</sup>. Les troupes de théâtre, elles aussi, « se sont ralliés à la cause sportive »<sup>131</sup>. Les journalistes qui font ce constat ne donnent que peu d'exemples concrets. Il n'est pas fait mention d'une organisation de la pratique physique inédite chez les comédiens, ou de pièces particulières qui auraient le sport pour thématique originale. Il s'agit vraisemblablement d'un premier contact plus que d'une parfaite symbiose. À l'instar de Georges Biscot, les initiatives s'attachant à articuler l'art et le sport sont souvent portées par des artistes ayant une tendresse particulière pour le sport, en tant que pratiquant ou ancien pratiquant. Le musicien Arthur Honegger, membre du Groupe des Six, compose son second mouvement symphonique « Rugby » en 1927, à partir de sa propre expérience de footballeur et

---

<sup>128</sup> « Un jour, au cours d'une visite que je faisais à Georges Hébert, je remarquais sur la table de travail de nombreuses photographies de statues. — Je cherche, m'expliqua-t-il, dans les chefs-d'œuvre de la statuaire grecque les attitudes qui expriment les sentiments de joie, de sérénité morale, de noblesse, de courage, etc., et je fais prendre ensuite ces poses à mes élèves. Voilà une ingénieuse façon de combiner l'éducation physique, morale et esthétique. » (Jean Taboureau [Jean Des Vignes Rouges], « La gymnastique psychique : l'influence des attitudes des attitudes corporelles sur les états de conscience », *L'Éducation Physique*, n°11, 15 mai 1923, p. 14).

<sup>129</sup> Jean Taboureau [Jean Des Vignes Rouges], « La gymnastique psychique : l'éducation de la Volonté par l'image », *L'Éducation Physique*, n°28, 15 février 1925, p. 12.

<sup>130</sup> Maurice Hamel, « La scène et le Sport », *L'Écho des sports*, n°921, 26 janvier 1921, p. 1.

<sup>131</sup> Marcel Teisseire, « Les Artistes font du sport », *L'Écho des sports*, n°3 148, 08 octobre 1927, p. 1.

rugbyman au Havre<sup>132</sup>. Interrogé par Jean de Lascoumette pour *Match-L'Intran*, il explique la manière dont il transpose l'émotion du spectacle sportif sur une partition de musique :

Quand j'assiste à un match, je suis, comme tout le monde, passionné. Des sentiments m'agitent, étrangers. C'est donc plus tard, la fièvre apaisée, dans le silence, que je recrée pour moi l'aventure que j'ai vécue. [...] Les formes, les couleurs, le mouvement, la ligne, ont des parallèles musicaux. Une belle descente de trois-quarts a son parallèle musical.<sup>133</sup>

Les œuvres à thème sportif restent rares en musique, y compris dans le répertoire d'Honegger. Plus largement, le sport ne s'impose pas comme une thématique majeure dans les différentes disciplines artistiques, mais quelques initiatives ponctuelles instillent progressivement l'idée athlétique dans le répertoire artistique légitime. Par exemple, l'Académie des Beaux-Arts impose en 1924 un sujet original et inédit : « un centre sportif », pour le concours annuel d'architecture<sup>134</sup>.

En marges des productions individuelles, des galas à thème sportif plus ambitieux se font jour, accueillant les formes plurielles d'expression artistique. *Comoedia* organise ainsi le gala « Art et Sport » dans sa salle des fêtes le 19 février 1926, animé par Marcel Berger<sup>135</sup>. Le programme est éclectique. Après la conférence introductive de Marcel Berger sur « Le sport et son rayonnement social et artistique » et la présentation d'un film sportif, les élèves d'Irène Popard proposent une démonstration de gymnastique harmonique<sup>136</sup>. Roger Ducret, champion olympique d'escrime, agrmente la suite des festivités en croisant le fer avec des épéistes de classe, avant la lecture de quelques pages sportives par Camille Beuve<sup>137</sup>. L'organisation d'un tel gala est d'autant plus remarquable que deux ans plus tôt seulement, le magazine *Comoedia* n'avait pas de mots assez durs envers les concours artistiques des Jeux Olympiques de Paris<sup>138</sup>. Le volontarisme de Marcel Berger, à la fois écrivain, sportif, amateur d'art et promoteur du théâtre radiophonique, n'est pas étranger à l'inflexion du périodique sur la question sportive.

---

<sup>132</sup> Arthur Honegger fait partie aux côtés de Georges Auric, Louis Durey, Darius Milhaud, Francis Poulenc et Germaine Tailleferre du groupe des Six après la Première Guerre mondiale. L'expression « groupe des Six » fait écho au « groupe des cinq » russe composé d'Alexandre Borodine, César Cui, Mili Balakirev, Modeste Moussorgski, Nikolai Rimski-Korsakov. Influencés par Jean Cocteau et Erik Satie, leur style néoclassique s'oppose à l'impressionnisme, au romantisme et au wagnérisme. Honegger se fait connaître en 1923 lorsqu'il compose son premier mouvement symphonique intitulé « Pacific 231 », dédié à la locomotive à vapeur éponyme.

<sup>133</sup> Jean de Lascoumettes, « Arthur Honegger, sportif et musicien du sport », *Match-L'Intran*, n°61, 06 décembre 1927, p. 11.

<sup>134</sup> « L'Académie des Beaux-Arts impose aux architectes un sujet sportif », *L'Écho des sports*, n°1 822, 20 février 1924, p. 1.

<sup>135</sup> Marcel Berger, « Un gala Art et Sport à la Salle Comoedia. Le vendredi 19 février, à 21 heures », *Comoedia*, n°4 790, 03 février 1926, p. 1.

<sup>136</sup> « Notre Gala Art Sport ce soir, à 21 heures, salle Comoedia », *Comoedia*, n°4 806, 19 février 1926, p. 2.

<sup>137</sup> J.A., « Les conférences Comoedia. Arts et sport par Marcel Berger », *Comoedia*, n°4 808, 21 février 1926, p. 5.

<sup>138</sup> René Jean, « Parmi les petites expositions », art. cité, p. 4.

C'est encore lui qui, en janvier 1928, introduit la soirée organisée par la Fédération Française d'Athlétisme en Sorbonne, dédiée au « rapprochement entre les intellectuels et les sportifs »<sup>139</sup>. En présence d'Édouard Herriot et d'Henry Paté, « la sévère Sorbonne est transformée pour un moment en gymnase »<sup>140</sup>. Les démonstrations s'enchaînent, d'abord avec une phalange de jeunes filles de Fémina sport, puis avec les moniteurs de Joinville sous la direction du lieutenant Clayeux qui donnent un aperçu des leçons de culture physique selon la méthode française. S'en suivent les prestations sportives d'une jeune équipe d'espoirs olympiques menée par Élie Mercier, avant de terminer par une séance de cinéma particulièrement appréciée. Les démonstrations de gymnastique harmonique par de jeunes filles formées par Irène Popard intègrent systématiquement le programme de ces colloques. Associer l'activité physique des femmes à de l'art et non à du sport permet de promouvoir et de mieux faire accepter la mise en jeu des corps à l'effort<sup>141</sup>. L'esthétique et la grâce prennent le pas sur la force, la résistance et l'énergie.

Figure 52 : Démonstration annuelle de gymnastique harmonique au théâtre de la Gaîté<sup>142</sup>



L'art sportif connaît, dans les années 1920, de multiples déclinaisons tant sur le plan de ses fonctions que des disciplines artistiques qui s'emparent de cette thématique. Quel que soit le

<sup>139</sup> Marcel Delarbre, « On a parlé du Sport et de l'Art, hier soir, en Sorbonne », *L'Écho des sports*, n°3 258, 26 janvier 1928, p. 1.

<sup>140</sup> *Ibid.*

<sup>141</sup> « Art et Sport. L'Essor Moderne de la Femme Sportive à la "Gaîté Lyrique" », *L'Écho des sports*, n°3 645, 16 février 1929, p. 1.

<sup>142</sup> « Gymnastique harmonique. Les élèves de Madame Irène Popard donnent, au Théâtre de la Gaîté, leur démonstration annuelle », *Pathé journal*, 14 février 1930, 2'36'', Archives Gaumont-Pathé, PJ19300142, noir et blanc, sonore.

projet entrepris, l'expérience athlétique de l'artiste est toujours décisive. Donner à voir une représentation convaincante de l'effort suppose un ressenti préalable. Ainsi, les acteurs de l'art sportif ne sont pas étrangers aux émotions athlétiques, pour avoir bien souvent participé à la vie de club en tant que pratiquant.

#### e) Salons, expositions, associations : le volontarisme de Robert Guillou

Après la Grande Guerre, peu de *sportsmen* œuvrent pour le rapprochement de l'art et du sport avec autant de verve que Robert Guillou. Homme de lettres et critique d'art parisien, ses *Essais sur le XX<sup>e</sup> siècle* et sa biographie de Léon Daudet sont des succès de librairie. Épéiste émérite, il remporte en 1913 le Challenge des gens de Lettres disputé à l'Académie d'épée<sup>143</sup>. En 1919, il crée et dirige la Palette Française, galerie destinée à « encourager, aider, fortifier les artistes » en organisant des expositions variées<sup>144</sup>. L'une d'elle consacre l'art sportif le 04 novembre 1920, en présence de Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, et dans laquelle « sculptures et peintures donnaient les notes harmonieuses de l'effort athlétique »<sup>145</sup>. Moins d'une semaine plus tard, le Colonel Sée, directeur de l'école de Joinville, donne une conférence dans l'atelier de la Palette Française boulevard Malesherbes, intitulée « Arts et Sports », tandis que ses moniteurs démontrent quelques mouvements de chaque spécialité<sup>146</sup>. Convaincu par ces nouvelles perspectives artistiques, Robert Guillou adresse le 14 novembre 1920 une lettre au président de la Société des Artistes Français Victor Laloux dans l'espoir de créer une section d'art sportif au Salon des Artistes Français<sup>147</sup>. Retranscrite dans *L'Auto*, cette lettre insiste sur les émotions singulières du sport, sources d'inspiration : « L'art devrait être imprégné d'un certain état de *sportivité* qui donnerait aux artistes une source nouvelle de riches émotions et de satisfactions intimes [...] »<sup>148</sup>. Le projet est rapidement adopté officiellement, même si Robert Guillou revient sur les quelques anicroches dans un article de *L'Écho des sports*<sup>149</sup>. La Société

---

<sup>143</sup> P. G., « Le Challenge des gens de Lettres », *Comoedia*, n°1 958, 10 février 1913, p. 3.

<sup>144</sup> En compagnie de Robert Guillou, le comité de la Palette Française se compose de Jean Finot, Camille Le Senne, Émile Massard, Olibier Sainsère, duc de Guiches, Louis Vauxcelles, et M. de la Tourette. Le siège de l'association est au 112, boulevard Malesherbes à Paris (J. V.-B., « Le carnet des Lettres et des Arts », *Comoedia*, n°2 835, 20 septembre 1920, p. 3).

<sup>145</sup> « Ou l'athlète inspire l'artiste », *L'Auto*, n°7 265, 05 novembre 1920, p. 1.

<sup>146</sup> « L'Art et le sport », *L'Auto*, n°7 271, 11 novembre 1920, p. 2. De l'aveu même du Colonel Sée, l'initiative de Robert Guillou est inédite : « Voici peut-être la première fois, débute le lieutenant-colonel Sée, qu'un sportif à l'audace de vouloir pénétrer dans le Jardin des Arts [...] » (*Ibid.*).

<sup>147</sup> Robert Guillou, « L'Art et le Sport », *L'Auto*, n°7 276, 16 novembre 1920, p. 2.

<sup>148</sup> *Ibid.*

<sup>149</sup> Robert Guillou, « À propos de l'art sportif au salon », *L'Écho des sports*, n°900, 08 décembre 1920, p. 1. Certains considèrent que le sport n'est pas systématiquement source de beauté, mais peut aussi provoquer de la laideur. D'autres questionnent l'intérêt pour les artistes d'être eux-mêmes sportifs. Voir sur ces questions l'article de Louis Vauxcelles, « Art et Sport », *Excelsior*, n°3 646, 05 décembre 1920, p. 4 ; Marcel Boulenger, « Définition du mot "Sport" », *Comoedia*, n°2 901, 25 novembre 1920, p. 1.

des Artistes Français et la Palette Française nomment en mars 1921 une commission chargée d'organiser la section d'art sportif au Salon, composée entre autres de Laugée, Landowski, Moreau-Vauthier, Bourdelle, Béraud, Desvallières, ou encore Guillou<sup>150</sup>. Près de 130 œuvres « sportives » parviennent au Grand Palais, pour le vernissage du 30 avril<sup>151</sup>. Pourtant, la grande première ne laisse pas une forte impression aux journalistes sportifs venus pour l'occasion :

Le dernier Salon des artistes français, au Grand Palais, où une section sportive avait été pour la première fois ouverte, a d'ailleurs bien prouvé que les artistes étaient encore plus profanes que le public et ne comprenaient rien au sport. Il faudrait un Bonnard, un Vuillard, un Vallotton, un Bartholomé, un Bourdelle désireux d'y parvenir pour rendre en peinture ou en sculpture les admirables efforts de ces athlètes qui sont si près d'eux et en même temps si éloignés, car aucun des artistes contemporains ne semble se soucier de saisir sur le vif l'attitude d'un coureur au départ, l'appel d'un sauteur, le geste d'un lanceur.<sup>152</sup>

La connaissance intime de et par la pratique est une nouvelle fois identifiée comme une condition essentielle pour réussir à traduire l'effort physique sur le papier ou le marbre. Marcel Delarbre salue le dévouement de Robert Guillou et attribue quelques mentions spéciales, mais partage *in fine* le même constat qu'André Glarner<sup>153</sup>. La section d'art sportif est tout de même reconduite l'année suivante au Salon<sup>154</sup>.

Les initiatives se multiplient après ces premières étincelles. En décembre 1921, quelques artistes, littérateurs et sportifs se réunissent sous la houlette de Jean Routhier au *Monde Illustré*, dans le but de créer une nouvelle Académie des arts et des sports<sup>155</sup>. Robert Guillou émet quelques réserves, percevant peut-être dans ce groupement une forme de concurrence : « Je ne vois, dans ce projet, qu'un "pontificat" stérile [...] »<sup>156</sup>. Si l'Académie ne voit finalement pas le jour, une association « Art et Sport » est mise sur pied la dernière semaine de décembre, avec un double objectif : « Faire des artistes des sportifs, faire des sportifs des artistes »<sup>157</sup>. Concomitamment, Robert Guillou crée lui aussi une « Société des peintres et sculpteurs de

---

<sup>150</sup> Le Téléphoniste, « Allô ! Allô ! », *L'Auto*, n°7 411, 31 mars 1921, p. 1 ; J. Valmy-Baysse, « Le carnet des Lettres et des Arts », *Comoedia*, n°3 027, 31 mars 1921, p. 4.

<sup>151</sup> Le Téléphoniste, « Allô ! Allô ! », *L'Auto*, n°7 434, 23 avril 1921, p. 1.

<sup>152</sup> André Glarner, « Le classique challenge du mile de course à pied », *Le Miroir des sports*, n°388, 26 mai 1921, p. 326.

<sup>153</sup> Marcel Delarbre, « Le Sport prend sa place au soleil... et au Salon », *L'Écho des sports*, n°967, 30 avril 1921, p. 1.

<sup>154</sup> « Le sport et les artistes. Nous reverrons "l'art sportif" à l'un des prochains salons », *L'Écho des sports*, n°1 119, 17 décembre 1921, p. 1

<sup>155</sup> « Arts et sports. Un nouveau groupement », *Comoedia*, n°3 289, 17 décembre 1921, p. 2.

<sup>156</sup> René Herbert, « Arts et sports. L'Académie ne fait pas le bonheur... dit M. Robert Guillou », *L'Écho des sports*, n°1 120, 19 décembre 1921, p. 1.

<sup>157</sup> René Herbert, « Arts et sports. Peintres et sculpteurs de sport fondent un club », *L'Écho des sports*, n°1 126, 29 décembre 1921, p. 1.



sport » le 28 décembre 1921, après une causerie-conférence au siège de la Palette Française<sup>158</sup>. Le développement parallèle de deux groupements d'artistes sportifs catalyse encore davantage les projets artistiques. En 1922, les expositions fleurissent dans les galeries parisiennes à l'instar de l'exposition d'art sportif organisée par Louis Vauxcelles, faubourg Saint-Honoré<sup>159</sup>, ou encore la section d'art sportif du Salon d'automne au Grand Palais à l'initiative, une fois de plus, de Robert Guillou<sup>160</sup>. La jeune association « Lettres-Arts-Sports » créée par Jean Richepin propose elle aussi une exposition sur le thème du sport dans l'art, à la galerie Barbazanges<sup>161</sup>. Il est même question d'ouvrir un musée d'art sportif à la fin de l'année 1922<sup>162</sup>. Une nouvelle idée naît presque chaque mois, et le rythme élevé des propositions et initiatives se maintient jusqu'à la fin des années 1920. Le volontarisme de Robert Guillou n'y est pas étranger. L'organisation d'expositions et de galas continue de représenter l'activité principale de la Palette Française et de la Société des peintres et sculpteurs de sport<sup>163</sup>. En parallèle, Guillou

<sup>158</sup> Cette société réunit des membres de la Société Nationale des Artistes Français et des adhérents du Salon d'Automne, au 112 boulevard Malesherbes (« La Société des Peintres et Sculpteurs de Sport est fondée », *L'Auto*, n°7 718, 01 février 1922, p. 1). Avec le marquis de Polignac, Guillou souhaite organiser la préparation des épreuves artistiques aux JO de 1924 à Paris (« Petites nouvelles », *Excelsior*, n°4 035, 29 décembre 1921, p. 6).

<sup>159</sup> « Arts et sports. Ce que sera la prochaine Exposition d'Art sportif », *L'Écho des sports*, n°1 335, 21 octobre 1922, p. 1.

<sup>160</sup> « Arts et sports. Le Salon d'Automne a réservé une place à la section d'art sportif », *L'Écho des sports*, n°1 342, 28 octobre 1922, p. 1. Une fois de plus, les essais d'art sportif ne sont pas très convaincants. René Herbert constate « la faiblesse du pouvoir d'inspiration du Sport sur les Artistes » (René Herbert, « Quelques essais d'Art sportif au Salon d'Automne », *L'Écho des sports*, n°1 345, 31 octobre 1922, p. 1). D. Prévert renchérit, en rappelant l'importance pour les artistes de se frotter aux sports pour mieux les représenter en action : « L'observation des mouvements réels exacts du Sport devra être dans l'avenir un point essentiel des études artistiques ; mais, pour que cette observation porte ses fruits, il faut que l'artiste soit un sportif, qu'il connaisse à la fois la lettre et l'esprit du Sport » (D. Prévert, « De l'art et du Sport », *L'Écho des sports*, n°1 359, 14 novembre 1922, p. 1).

<sup>161</sup> L'exposition est placée sous la présidence du ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts Léon Bérard. Plus de 70 artistes ont envoyé leur œuvre à l'association. Cette dernière semble au premier abord avoir été créée par Jean Routhier, comme l'indique clairement la signature de son article dans *L'Écho des sports* (Jean Routhier, « Art et sport. Le Sport dans l'Art. C'est le thème de l'Exposition organisée par "Lettres-Arts-Sports" », *L'Écho des sports*, n°1 361, 16 novembre 1922, p. 2). Cependant, un article de *Comoedia* signale dès mars 1922 la création de l'association « Lettres, Arts et Sports », présidée par Jean Richepin (« L'Association "Lettres, Arts et Sports" est fondée », *Comoedia*, n°3 380, 18 mars 1922, p. 1). Jean Routhier n'en serait que le secrétaire général. À ses côtés, quelques noms fameux participent à la réunion constitutive de l'association : le Marquis de Polignac, Georges Casella, Luc-Albert Moreau, Louis Vauxcelles, Georges Bourdon, Paul Richer, Georges Rozet, Robert Dieudonné, etc. Au regard des noms cités, il ne serait pas étonnant que l'association « Lettres, arts et sports » ne soit que la transformation d'une association préexistante : l'association « Arts et sports » créée en décembre 1921 par Jean Routhier. Cela expliquerait sans doute son réflexe de signer les articles en tant que président.

<sup>162</sup> Elie Mercier, « Vers l'union plus complète de l'art et du sport », *Le Miroir des sports*, n°464, 09 novembre 1922, p. 290.

<sup>163</sup> Pierre Guillou organise par exemple la première exposition des peintres et sculpteurs de sport le 17 mars 1924 à la salle Manuel (René Herbert, « L'Art sportif », *L'Écho des sports*, n°1 849, 18 mars 1924, p. 1). Une exposition internationale des Sports ouvre ses portes à Magic-City en mai 1924 (« Ce matin, l'ouverture de l'Exposition Internationale des Sports », *L'Écho des sports*, n°1 901, 09 mai 1924, p. 1). Le Salon d'Automne 1924 accueille toujours une section sportive bien garnie (Léon Baranger, « Le Sport au Salon d'Automne », *L'Écho des sports*, n°2 129, 23 décembre 1924, p. 1). Plus original peut-être, la première exposition des humoristes sportifs est inaugurée en février 1928 dans la salle des dépêches de *L'Auto*. Plus de 200 tableaux, dessins, aquarelles des artistes Sil, Pico, Red, Thoum'Azo et bien d'autres sont présentés (Lucien Josse, « La première exposition des humoristes sportifs sera inauguré aujourd'hui », *L'Écho des sports*, n°3 274, 11 février 1928, p. 1).

n'est pas effrayé à l'idée de présenter sa conception des liens qui unissent l'art et le sport à la radio. Dès le 20 mars 1924, il propose une causerie sur « L'Art sportif » pour les auditeurs de Radiola, diffusée à 20h30<sup>164</sup>. Il réitère l'exercice le 28 décembre 1932 à 19h dans la station radiophonique des P.T.T., où il évoque la campagne qu'il mène contre les « fastidieuses coupes et les challenges passe-partout à l'usage des compétitions sportives »<sup>165</sup>. Les récompenses offertes aux vainqueurs des compétitions nécessitent selon lui un vrai savoir-faire. Partant de ce constat, il crée en 1930 un centre d'art sportif permanent situé boulevard de Clichy, où l'on trouve toute l'année « des œuvres d'art exécutées par les plus grands statuaires contemporains et se rapportant à tous les sports », pour les réunions et challenges sportifs<sup>166</sup>.

Dans le sillage des Jeux Olympiques de 1924, l'art sportif se développe tout au long des années 1920. Les expositions, salons et galas se multiplient dans la capitale avec pour seul fil rouge l'ambition de retranscrire l'effort authentique des athlètes. Pour ce faire, les artistes sont priés de sortir de l'atelier, d'éprouver les plaisirs des sports ou, à défaut, d'assister aux épreuves depuis les tribunes. Ainsi, l'artiste ne jette pas un regard surplombant sur la communauté émotionnelle des athlètes du haut de son Aventin intellectuel, mais s'implique pour mieux saisir la singularité des émotions en course à pied. Malgré les laborieux essais, les erreurs de représentation plastique, ou encore le mépris de certains chroniqueurs, la persévérance de quelques personnalités opiniâtres comme Robert Guillou explique ce foisonnement.

---

<sup>164</sup> « Carnet de la T.S.F. », *Paris-Soir*, n°169, 21 mars 1924, p. 5.

<sup>165</sup> « Petites nouvelles », *Excelsior*, n°8 049, 25 décembre 1932, p. 6.

<sup>166</sup> « Un centre d'Art et de Sport », *Comoedia*, n°6 295, 12 avril 1930, p. 3. Voir aussi Jacques de Périer, « Un nouvel effort des artistes pour les sportifs », *Match-L'Intran*, n°188, 15 avril 1930, p. 11.

### 3) Traduire l'émotion athlétique par la plume, ou l'essor de la littérature sportive

« Nous aurons peut-être un jour un cycle de romans athlétiques, les *Rougon-Macquart* du muscle »<sup>167</sup>

#### a) Le souffle littéraire de la fête olympique

Le rayonnement sportif et culturel des Jeux Olympiques de Paris ne se limite pas aux épreuves athlétiques de juillet 1924. Cet événement représente une source d'inspiration, à l'origine d'une très riche production artistique et littéraire dans les années 1920 : « Les fêtes du muscle nous ont valu la floraison soudaine d'une luxuriante littérature »<sup>168</sup>. L'historien Pierre Charreton, dans son ouvrage *Les fêtes du corps* issu de sa thèse, identifie justement l'acmé de la littérature sportive en France dans les années 1920, avec un pic en 1924<sup>169</sup>. André Obey<sup>170</sup>, Dominique Braga<sup>171</sup>, Jean Prévost<sup>172</sup>, Henry de Montherlant<sup>173</sup>, Jean Giraudoux<sup>174</sup>, Maurice Genevoix<sup>175</sup>, ou encore Jean De Pierrefeu<sup>176</sup>, ont tous consacré de magnifiques pages aux exploits olympiques. Charles Guyot — Géo Charles de son nom de plume — remporte même la médaille de vermeil au concours olympique de littérature pour son « Premier spectacle du théâtre de plein air » : *Jeux Olympiques*<sup>177</sup>. Il publiera également quelques années plus tard en 1928 un recueil poétique *VIII<sup>e</sup> Olympiade (1924-1928)*, déclamant les journées athlétiques au stade de Colombes<sup>178</sup>. Les Jeux de 1924 parviennent ainsi à catalyser l'effervescence littéraire qu'avait voulu insuffler Georges Rozet quelques années plus tôt, sans grand succès. Véritable précurseur, Rozet souhaite au début des années 1910 constituer un corpus de « littérature

---

<sup>167</sup> Georges Rozet, *La défense et illustration de la race française*, Paris, Félix Alcan, 1911, p. 110.

<sup>168</sup> « Les livres du jour », *Comoedia*, n°4 218, 08 juillet 1924, p. 3. Voir l'Annexe n°9 pour un échantillon littéraire sur la course à pied.

<sup>169</sup> Pierre Charreton, *Les fêtes du corps : histoire et tendances de la littérature à thème sportif en France 1870-1970*, Saint-Etienne, Editions Travaux XLV, Centre Interdisciplinaire d'Etudes et de recherches sur l'Expression Contemporaine, 1985, p. 161.

<sup>170</sup> André Obey, *L'Orgue du stade*, Paris, Fluo INSEP, 2012 [1924].

<sup>171</sup> Dominique Braga, « 5.000 ». *Récit sportif*, Paris, Editions de la Nouvelle Revue Française (N.R.F.), 1924.

<sup>172</sup> Jean Prévost, *Plaisirs des sports...*, *op. cit.*, 1925.

<sup>173</sup> Henry de Montherlant, *Les Olympiques*, Paris, Gallimard, 1973 [1924].

<sup>174</sup> Jean Giraudoux, *Le sport*, Paris, Grasset, 1977 [1928].

<sup>175</sup> Maurice Genevoix, *Vaincre à Olympie*, Paris, Editions du Rocher, 2004 [1924, 1<sup>ère</sup> édition publiée sous le titre *Euthymos, vainqueur olympique*].

<sup>176</sup> Jean de Pierrefeu, *Paterne, ou l'ennemi du sport*, *op. cit.*, 1927.

<sup>177</sup> Géo Charles, *Jeux Olympiques. Premier spectacle du théâtre de plein air*, Paris, Nouvelle Revue Française (N.R.F.), 1925. Cette œuvre est conçue pour être dite et jouée sous-titrée. Elle fait le récit d'un combat de boxe, en vers.

<sup>178</sup> Géo Charles, *VIII<sup>e</sup> Olympiade (1924-1928)*, Paris, Editions l'Equerre, 1928.

sportive » qui s'inspirerait de la vie musculaire, et de la renaissance athlétique traversant la société française :

On peut espérer que les écrivains sportifs de demain, par le nombre, la nouveauté et la variété des sensations qu'ils feront entrer — ou rentrer — dans le domaine de la littérature, par l'importance notamment qu'ils donneront à l'action et à l'effort physiques, au sens musculaire trop peu analysé jusqu'ici, élargiront et enrichiront très heureusement la psycho-physiologie assez arbitrairement limitée dont se sont satisfaits, jusqu'à ce jour, nos poètes et nos romanciers, même les plus sincèrement naturalistes<sup>179</sup>

Dix années après l'appel lancé par Georges Rozet, un numéro spécial du *Monde Nouveau* dirigé par Paul Souchon et Jacques May en 1924, consacré à la « littérature sportive contemporaine », propose un état des lieux sur cette nouvelle génération d'écrivains : la « génération de l'appel au corps »<sup>180</sup>. Après un propos liminaire rappelant le rôle fondateur de Rozet dans l'introduction de l'idée sportive dans la littérature, les auteurs de ce numéro présentent sur plus de 150 pages, chapitre après chapitre, l'ensemble pléthorique et hétérogène de la production<sup>181</sup>. Une multitude de genres littéraires sont identifiés, avec leurs auteurs de référence. Les romanciers ont la part belle, mais les conteurs, les philosophes<sup>182</sup>, les moralistes, les humoristes, les poètes, les éducateurs, les hygiénistes, les techniciens, et même les journalistes — dont l'expérience professionnelle sert le romanesque — intègrent ce large référencement. Il faut dire que la plupart des écrivains sont aussi très impliqués dans le monde de la presse, et il n'est pas rare qu'un « jeu de ping-pong promotionnel » se mette en place entre le journal et le roman<sup>183</sup>. Dans cette perspective, toute production écrite ayant pour thème l'activité physique peut s'agréger au contingent de la littérature sportive. Cette présentation systématique permet d'en grossir les rangs, et d'en assoir la légitimité. Par ailleurs, en plus des genres littéraires, différents registres peuvent être identifiés. Le registre épique d'une part, incarné par Montherlant, Genevoix, ou Giraudoux, se caractérise par l'ancrage hellénique dans la narration d'épopées sportives. D'autre part, le registre lyrique porté par des poètes comme Géo Charles, Paul Souchon, Alfred Robert ou Henri Chabrol cherche à émouvoir le lecteur par l'expression des sentiments intimes

---

<sup>179</sup> Georges Rozet, « L'avenir de la littérature sportive », *Les fêtes du muscle*, *op. cit.*, p. 41-42.

<sup>180</sup> « Comme la génération de 1850 était la génération de l'appel à la science, celle de 1914 a été par certains côtés la génération de l'appel au corps. Il y a eu, vers 1924, toute une jeunesse (Montherlant, Prévost, Braga) pour tenter d'incorporer le sport à la littérature, et de créer une manière de lyrisme des jeux et des mouvements du corps. » (Albert Thibaudet, *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours*, Paris, Stock 1936, p. 520).

<sup>181</sup> Paul Souchon, Jacques May, « La littérature sportive contemporaine », *Le Monde nouveau*, Numéro spécial, n°4, 1924.

<sup>182</sup> Paul Adam, *La morale des sports*, Paris, La librairie mondiale, 1907 ; Charles Gienger, *La philosophie du sport (Essai). Dédié aux athlètes des jeux olympiques de 1924*, Paris, Imprimeries réunies de Senlis, 1924.

<sup>183</sup> Thomas Bauer a bien montré cette stratégie promotionnelle dans le journal *L'Auto*, avec par exemple les romans de Louis-Henry Destel ou Paul-Adrien Schayé (Thomas Bauer, « Le quotidien sportif *L'Auto* : un objet romanesque ? », *The French Review*, vol. 84, n°3, 2011, p. 559).

à l'effort<sup>184</sup>. Enfin, le registre dramatique se concentre davantage sur la succession de péripéties dans l'action, entretenant le suspens comme dans une pièce de théâtre. Dès lors, la production littéraire sur le thème sportif se caractérise par sa grande hétérogénéité, tant sur la forme, que sur les genres et les registres littéraires privilégiés.

### **b) Sensibilités oui, sensiblerie non ! L'épineux choix des mots**

Malgré la diversité des œuvres littéraires à thème sportif, le rejet du romantisme constitue un point commun qui fédère l'ensemble : « Les écrivains sportifs, se reconnaissent à un goût commun pour l'action et pour le mouvement. Les analyses, les abstractions, les "contemplations", les "méditations", de romantique ou de symbolique mémoire, ne leur conviennent plus »<sup>185</sup>. Le mépris pour la littérature « érotico-sentimentale », le roman psychologique, et le théâtre d'amour de la fin du 19<sup>e</sup> siècle est partagé par les grands promoteurs de cette littérature sportive émergente : Paul Souchon, Jacques May, Georges Rozet<sup>186</sup>, Pierre Fontaines<sup>187</sup>, et bien d'autres. L'esprit romantique est en effet assimilé à une « chétive sensiblerie »<sup>188</sup>, alors même que la génération d'Agathon, « loin d'un sentimentalisme à l'usage des midinettes »<sup>189</sup>, serait davantage animé par le sens de l'action concrète, de l'esprit de lutte, par le goût de l'aventure et du risque sain<sup>190</sup>. Firmin Roz dans sa présentation des « éditions de la vraie France » exprime le même sentiment :

Tout un grand public demande des romans qui soient des romans, et non pas des carnets de notes, des fragments de journal intime, des recueils d'impressions, de réflexions entremêlées d'ironie ou de lyrisme ; — qui ne tournent pas sans cesse dans le cercle d'un sentimentalisme morbide ou d'une sensualité débridée ; — qui donnent par la représentation de notre temps ou l'évocation de saisissants tableaux du passé, quelque idée de l'ampleur de la vie et de la richesse de l'âme ; — qui sachent ainsi parler à l'imagination et au cœur de tous, y compris la jeunesse, sans affaiblir la volonté, intéressant ainsi l'intelligence, plaisant enfin par la beauté de la forme : des œuvres

---

<sup>184</sup> Paul Souchon, *Les chants du stade*, Paris, Editions du nouveau monde, 1923 ; Géo Charles, *Sports. Poèmes*, Paris, Editions de Montparnasse, 1923 ; Alfred Robert, *Au soleil du stade. Poèmes*, Paris, Elaia, 1924 ; Henri Chabrol, *Poèmes. Lyrisme du corps*, Marseille, Editions des Cahiers du Sud, 1927 ; Maurice Goddet, Jacques Goddet, *Les joies du sport*, Paris, Editions d'art « Le document », 1932.

<sup>185</sup> Paul Souchon, Jacques May, « La littérature sportive contemporaine », *op. cit.*, p. 9.

<sup>186</sup> Georges Rozet, « L'Athlétisme et la littérature amoureuse », *La défense et illustration de la race française*, *op. cit.*, p. 209-216 ; Georges Rozet, *Les fêtes du muscle*, *op. cit.*, p. 26-27.

<sup>187</sup> Pierre Fontaines, « Sport et littérature », *L'Afrique du nord illustré : journal hebdomadaire d'actualités nord-africaines*, n°168, 19 juillet 1924, p. 2-3.

<sup>188</sup> Georges Rozet, *La défense et illustration de la race française*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>189</sup> K.Sayabalian, « Le sport dans la littérature », *Sport-Banque. Organe mensuel officiel du Club athlétique de la Société Générale*, n°161, mars 1929, p. 5.

<sup>190</sup> Les valeurs véhiculées par la littérature sportive correspondent aux valeurs portées par la « génération de l'appel au corps » identifiée par Albert Thibaudet, ou par la jeunesse présentée par Agathon. Dans cette enquête, Georges Rozet y écrit justement un chapitre sur l'esprit de la jeunesse sportive en France. (Georges Rozet, « La jeunesse et le sport », dans Henri Massis, Alfred de Tarde, [Agathon], *Les jeunes gens d'aujourd'hui. Le goût de l'action, la foi patriotique — une renaissance catholique. Le réalisme politique*. Onzième édition, Paris, Plon, Paris, 1919 [1913], p. 131-144).

saines, vigoureuses et, de ce fait même, non plus déprimantes, mais toniques ; non plus dissolvantes, mais constructives.<sup>191</sup>

Le paradoxe de cette littérature sportive est qu'elle se construit à la fois en opposition avec l'introspection abstraite, psychologisante, et sentimentaliste des romantiques, mais en même temps accorde une très large place aux émotions et sensations internes durant l'effort<sup>192</sup>. C'est donc moins l'analyse de l'intimité qui dérange que la dévalorisation du corps et de l'action sportive dans l'écriture. Tout est affaire de style. Georges Rozet le premier a su identifier cette hiérarchie des sensations et des usages du corps véhiculée par la plume des écrivains classiques. Les sensations visuelles, auditives, « quasi-intellectuelles », occupent une place d'honneur. Dans une moindre mesure les sensations olfactives sont elles aussi valorisées pour peu que le parfum soit agréable. À l'inverse, les sensations gustatives, tactiles et surtout les « sensations musculo-dynamiques » n'occupent dans cette littérature classique qu'une place inférieure. Rozet estime cependant qu'elles ont leur légitimité, qu'elles peuvent devenir elles aussi « matière d'art » du moment où elles sont fortement et sincèrement éprouvées : « De même qu'au siècle dernier, les romantiques ont rompu la barrière qui séparait les mots nobles des mots roturiers, de même, sans doute, la littérature née de l'athlétisme effacera toute frontière entre les sensations nobles et les sensations non nobles »<sup>193</sup>.

Pour rendre compte de ces sensations oubliées, l'écrivain doit adopter un style clair, direct, dynamique, concret. Georges Rozet est une nouvelle fois le plus précis dans la description de ce mode d'écriture singulier, « pénétrant les chairs à l'effort » :

Donc, dans ce style nouveau, peu ou pas d'épithètes destinées à donner des sensations de couleur : en revanche, beaucoup d'adjectifs et de verbes de sens plastique ou mécanique : rapide (ou vite), mou, souple, fluide, élastique, etc. ; partir, s'envoler, s'enfoncer, se choquer, frapper, plaquer, etc. Sans doute ce style paraîtra nu et terne à ceux qui sont habitués à voir fleurir une épithète de couleur ou de nuance à tous les tournants de la phrase. Sans doute le style sportif n'est-il plus, à proprement parler, pittoresque et tire-t-il toute sa valeur expressive de sensations plutôt auditives, du son même des mots et de la façon dont ils se rencontrent, se heurtent, s'entrechoquent. [...] Les substantifs indispensables, quelques adjectifs en apparence banals ne

---

<sup>191</sup> Firmin Roz, « Les éditions de la vraie France », dans Marthe Bertheaume, *Sportive*, Paris, Editions de la vraie France, 1925, p. 3-4.

<sup>192</sup> Pierre Charreton identifie trois thèmes majeurs de la littérature sportive : D'une part l'héritage antique ; d'autre part les vertus morales du sport ; et enfin l'analyse du corps qui correspond au thème le plus neuf et inspirant (Pierre Charreton, *Les fêtes du corps...*, op. cit., p. 116). Par ailleurs, René Rabache identifie cette tension entre le rejet du sentimentalisme, et en même temps le besoin de l'écrivain de raconter ses impressions, sentiments et sensations sportives. Tout est affaire de style (René Rabache, « Le Sport et le Sentiment », *L'Écho des sports*, n°3 775, 26 juin 1929, p. 1).

<sup>193</sup> Georges Rozet, *Les fêtes du corps*, op. cit., p. 42.

sont plus que les humbles serviteurs du verbe qui prend désormais la place d'honneur, apparaît en relief, comme l'élément noble de la phrase, comme le muscle même du style.<sup>194</sup>

La critique du romantisme n'est jamais loin et le style sportif se construit en contrepoint :

[...] dédain des procédés dits littéraires, mépris de l'artifice, netteté dans la forme, vérité dans le fond, confession loyale et analyse exacte, sincérité qui va jusqu'à la brutalité, absence de méchanceté dans la satire, santé morale prodigieuse, bonne humeur jaillissante et rebondissante après les périodes les plus cruelles, etc. [...] Gens de sport, ils pratiquent le mouvement ; gens de plume, ils le créent. Leurs livres sont vécus et vivants<sup>195</sup>

Le style sportif doit porter la plume dans l'effort au point de donner au lecteur l'illusion de mouvement. Le caractère « vivant » et authentique des pages consacrées aux sports est fréquemment mis en avant, et invite le lecteur à s'impliquer dans le récit. Ce dernier ne peut pas se contenter d'être passif : « Le langage le plus simple, le plus direct ; des notations sobres, précises, sincères ; une force, un souffle qui rendent dignes de vivre ces pages [...] »<sup>196</sup>. Aucun texte n'échappe à cette exigence, pas même la thèse de doctorat sur la littérature sportive française contemporaine qu'achève Charlotte Iossmann, étudiante berlinoise, en 1929<sup>197</sup>. Son manuscrit ne peut pas être considéré comme de la littérature sportive puisqu'elle en analyse les ressorts, mais cela n'empêche pas Marcel Berger d'évaluer le texte selon les mêmes critères. Il retrouve « un style ardent, rapide, cherchant l'expression concrète la traduction des mouvements de l'âme, un style en réaction avouée contre les analyses abstraites [...] un style nerveux et musclé, visuel, tactile, sensuel, auquel l'épithète de "sportif" ne saurait guère être refusée »<sup>198</sup>.

L'écrivain sportif s'inspire des pratiques sociales en vogue pour nourrir l'intrigue, mais ses récits vivants jouent aussi un rôle en retour dans la pénétration de l'idée sportive en France. En créant de nouveaux mots pour qualifier des actions nouvelles, il permet de rendre populaire une image, un geste ou une action, d'introduire dans la langue générale l'argot du sportif<sup>199</sup>. La difficulté se situe précisément dans la mise en mot de ces sensations neuves, parfois impossibles à décrire convenablement. C'est ce dont témoigne avec un peu d'amertume l'écrivain Jean Prévost dans l'introduction de son essai sur le corps humain *Plaisirs des sports*, paru en 1925 :

Depuis trois ans j'avais cru remarquer des sensations corporelles, surtout des sensations de mouvement, que personne encore n'avait notées. Des sentiments en naissaient qui eux aussi me

---

<sup>194</sup> *Ibid.*, p. 36. Paul Souchon, Jacques May, et Pierre Fontaines posent eux aussi les jalons d'un « style sportif » dans les années 1920.

<sup>195</sup> José Germain, « Les sports dans les livres de guerre », *L'Écho des sports*, n°585, 22 janvier 1919, p. 1.

<sup>196</sup> Marcel Berger, « Littérature sportive », *L'Écho des sports*, n°501, 25 mars 1914, p. 1.

<sup>197</sup> « La littérature sportive française contemporaine », *L'Auto*, n°10 366, 03 mai 1929, p. 1.

<sup>198</sup> Marcel Berger, *Pourquoi je suis sportif ?*, Paris, éditions de France, 1930, p. 80-81.

<sup>199</sup> Paul Souchon, Jacques May, « La littérature sportive contemporaine », *op. cit.*, p. 13.

paraissaient neufs. [...] L'ampleur et la nouveauté de mon sujet m'effrayaient, et m'effraient encore. [...] La plupart des sports purent me servir de champ d'application. Les mots manquaient pour des sensations neuves. Un mot de substitution, une expression composée, suffisaient quelquefois. J'ai cherché surtout l'image juste plutôt que l'image neuve ou éclatante. J'ai attendu ou sollicité mon vocabulaire longuement : certains fragments de ce pauvre livre ont été réécrits seize fois, certaines lignes ont attendu plus d'un mois. Je suis bien obligé de reconnaître que j'ai le plus souvent échoué : beaucoup de sensations que je crois neuves n'ont encore en moi d'autres correspondance que le geste qui les retrouve, et qui est incommunicable<sup>200</sup>.

Quand les mots viennent à manquer, l'utilisation de métaphores est d'un grand secours. Robert Dieudonné, dans un chapitre de son *Manuel du parfait sportif*, souhaite à ce titre l'élaboration d'un « dictionnaire de l'argot sportif » au regard de la profusion de mots techniques, de terminologies spécifiques et d'anglicismes<sup>201</sup>. Il donne quelques exemples, notamment en course à pied : « Confession d'un coureur à pied : — Les soufflets vont bien, c'est le battant qui a du retard. Traduction libre : Je respire bien, mais le cœur bat mal. »<sup>202</sup>. Le souci des mots n'est pas innocent. Le rythme de la phrase, les sonorités et les images qu'évoquent les métaphores choisies concourent à susciter chez le lecteur réceptif l'équivalent de la sensation : « l'écriture vient recomposer et fixer les impressions évanescences, proposant aussi un support à partir duquel se déploieront pour chacun de nous ses propres vibrations. »<sup>203</sup>.

### c) Les écrivains doivent être sportifs

Comme les artistes, les auteurs de littérature sportive doivent avant tout être sportifs eux-mêmes. Gage de compétence, la pratique permet à l'écrivain de mieux appréhender les subtiles nuances des sensibilités à l'effort, et de mieux les retranscrire à l'écrit. Dans sa thèse sur *Le sport dans le roman français d'après-guerre* rédigée en 1928, le canadien Frederick Porter Alward rappelle dès l'introduction la vie sportive de chaque écrivain cité<sup>204</sup>. Montherlant y est décrit comme un athlète accompli, s'adonnant à la tauromachie, au tir au revolver, à la course à pied, ainsi qu'au football<sup>205</sup>. Dominique Braga, ancien du Racing Club de France, pratique lui aussi de nombreux sports : le football, le tennis, l'escrime, la natation et l'athlétisme. La notice de son ouvrage « 5.000 ». *Récit sportif* publiée au *Mercure de France* joue sur l'analogie entre l'activité d'écrivain et l'activité de course, jusqu'à les confondre.

---

<sup>200</sup> Jean Prévost, *Plaisirs des sports...*, *op. cit.*, p. 9-11.

<sup>201</sup> Robert Dieudonné, « Le sport tel qu'on le parle », *Le Manuel du parfait sportif*, Paris, Baudinières, 1924, p. 31-32.

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>203</sup> Pierre Charreton, *Les fêtes du corps...*, *op. cit.*, p. 118.

<sup>204</sup> Frederick Porter Alward, *Le sport dans le roman français d'après-guerre*, thesis submitted in partial fulfillment, master of arts, Mc Gill University, département of romance languages, 1928, p. 9-11.

<sup>205</sup> *Ibid.*, p. 9.



Figure 53 : Notice de l'ouvrage 5.000 de Dominique Braga paru en 1924<sup>206</sup>

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE	<b>nrf</b>	3, RUE DE GRENNELLE PARIS-VI <sup>e</sup> TÉL. : FLEURUS 12-27 R. C. Seine : 35.806
<p>— “Les documents bleus” —</p> <p>N° 12</p> <p>DOMINIQUE BRAGA</p> <p>“ 5.000 ”</p> <p>UN VOL. IN-16. . . . . 6 fr. 75 50 exemplaires sur pur fil. . . . . 25 fr. (souscrits)</p> <p>Ceci est la course, nue. Mon récit commence au coup de pistolet du starter et se termine au poteau d'arrivée. J'ai banni tous effets de foule, toutes considérations sociales et historiques, cherchant sous le pittoresque apparent du sport à rejoindre la vérité profonde et dépouillée. Je me suis placé sur la piste et j'ai vécu avec le coureur, j'ai suivi le développement de ce terrible mécanisme qui mène l'homme à la victoire ou à la défaite, et, en analysant pas à pas, aux points de vue technique, biologique et psychologique, les réactions vitales de l'athlète, il m'a semblé que j'entrerais dans un domaine neuf. Cela m'a procuré une grande émotion, de nature lyrique : je l'ai contenue, comme l'athlète contient et ménage son souffle, son inspiration. Il suffit de dévoiler la force secrète qui git en chacun de nous et que le sportif prodigue jusqu'à la purification, durant les quinze minutes de son exploit, pour que l'hallucination pédestre naisse sous vos yeux. Du moins j'ai tenté de la faire naître. Si j'y ai échoué, si j'ai mal couru ce 5.000 mètres je me corrigerai. Et sur d'autres distances, en d'autres jeux comme je veux l'entreprendre, peut-être atteindrai je une meilleur « forme ».</p> <p style="text-align: right;">DOMINIQUE BRAGA.</p> <p><b>NOTICE</b></p> <p>DOMINIQUE BRAGA, né à Paris en 1892, 31 ans, 1 m. 71, 99 kgs, capacité respiratoire, 5 litres 300. Sports pratiqués : foot-ball, tennis, escrime, natation, athlétisme (performances : saut en hauteur, 1 m. 70 ; 1.500 mètres en 4 m. 19 sec.).</p>		
<p><b>nrf</b> Achetez chez votre Libraire</p>		

Braga parle de « courir » le 5 000 mètres plutôt que de l'« écrire », et évoque la « forme » de l'écrivain, à l'instar des athlètes. La notice est complétée par un petit descriptif sur Braga, indiquant ses mensurations et ses sports favoris, comme si la qualité de l'ouvrage dépendait des capacités physiques de l'auteur. Selon Alward, les parcours sportifs complets des Dominique Braga, André Obey, Marcel Berger, Jean Prévost, Tristan Bernard, Henry Bordeaux, sont à l'origine de leurs productions littéraires sur l'effort athlétique : « ils essaient d'infuser leur enthousiasme dans leurs œuvres »<sup>207</sup>. Autrefois adversaires du sport, les écrivains intègrent la

<sup>206</sup> *Mercur de France*, n°625, 35<sup>e</sup> année, 01 juillet 1924, n. p.

<sup>207</sup> *Ibid.*, p. 11. Le sauteur en hauteur Pierre Lewden rappelle lui aussi qu'André Obey « a familièrement côtoyé les athlètes avant de les hisser sur le clavier de l'Orgue du stade, il en a réellement partagé les transes, les efforts, il a vécu leurs émotions » (Pierre Lewden, *Un champion...*, op. cit., p. 161-162). En ce qui concerne Tristan Bernard, il est possible de nuancer le parcours sportif que semble lui prêter Alward. En effet, de l'aveu même de Bernard, et non sans humour : « J'ai pratiqué tous les sports comme spectateur » (« Lettres et Sports. M. Tristan Bernard qui vient d'être élu président de l'association des écrivains sportifs, nous dit : », *Pathé journal*, 1931, 1'57'', Archives Gaumont-Pathé, PJ19311037, noir et blanc, sonore).

communauté émotionnelle des athlètes : « Ils ont élargi le champ de leurs sensations en pratiquant eux-mêmes les divertissements qui nous charment. [...] »<sup>208</sup>. Le résultat n'est pas toujours au rendez-vous, et malgré un contingent important de livres sportifs après la guerre, « on rencontre bien peu d'ouvrages où se trouve traité sportivement un sujet sportif »<sup>209</sup>. Léon Baranger exprime une critique similaire à celles formulées contre les laborieux essais d'art sportif au début des années 1920. Il est entendu qu'un sujet sportif ne peut être traité que par « un véritable sportif »<sup>210</sup>. La critique n'épargne pas les journalistes sportifs. Marc Bellin du Coteau fustige par exemple les chroniqueurs spécialisés qui s'étonnent que le champion de 800 mètres Séra Martin soit incapable de réaliser systématiquement des performances de grande classe, sur les bases de son record du monde : « Si nos confrères littérateurs avaient fait du sport — je dis “fait du sport” — ils s'effareraient moins de ces inégalités »<sup>211</sup>. Certains observateurs avertis du monde des Arts et des Lettres vont plus loin et remettent en cause l'existence même de la littérature sportive. Non pas qu'elle soit particulièrement mauvaise, mais ils se refusent à faire de la littérature sportive une catégorie à part, à l'instar d'une littérature agricole, financière, ou industrielle<sup>212</sup>. François Oswald renverse ainsi la perspective :

Pas de littératures particulières, mais une littérature tout court ; littérature qui suit les évolutions de la vie nationale. [...] Et puis — surtout — les écrivains pratiqueront presque tous des sports, et les qualités et vertus que dispense le sport se manifesteront dans leurs œuvres. [...] Donc, point de littérature sportive, mais influence considérable du sport sur toute la littérature<sup>213</sup>

À la fin des années 1920, sport et littérature ne sont plus antinomiques et quelques écrivains se prêtent au jeu d'une écriture plus « sportive », où l'expérience de pratique transparait.

C'est dans l'objectif de faire se rencontrer la littérature et le sport qu'une association originale d'écrivains sportifs est créée en 1919 : le Plume-Palette-Club. Le président Marcel Berger explique quelques années plus tard que c'est au cours d'un cross dominical en compagnie d'Alexandre Arnoux, Dominique Braga, Édouard Goerg qu'est né l'idée d'une telle association<sup>214</sup>. Ces derniers sont vite rejoints par Montherlant, Morand, Giraudoux, Prévost, Genevoix, et bien d'autres artistes gagnés par l'esprit olympique coubertinien, ayant découvert les joies du sport au lycée<sup>215</sup>. Les sociétaires se retrouvent en semaine pour des rencontres

<sup>208</sup> Raymond Gérard, « Sport et littérature », *L'Écho des sports*, n°2 980, 23 avril 1927, p. 1.

<sup>209</sup> Léon Baranger, « Littérature et sport. Roman d'aujourd'hui », *L'Écho des sports*, n°1 525, 29 avril 1923, p. 1.

<sup>210</sup> *Ibid.*

<sup>211</sup> Marc Bellin du Coteau, « Sport et littérature », *L'Écho des sports*, n°3 916, 14 novembre 1929, p. 1.

<sup>212</sup> Maurice Pefferkorn, « L'inspiration sportive en matière littéraire », *L'Écho des sports*, n°2 148, 11 janvier 1925, p. 1.

<sup>213</sup> François Oswald, « La littérature sportive », *L'Écho des sports*, n°1 988, 31 juillet 1924, p. 1.

<sup>214</sup> Marcel Berger, *Pourquoi je suis sportif ?*, Paris, éditions de France, 1930, p. 68-69.

<sup>215</sup> Thomas Bauer, « Le quotidien sportif *L'Auto* : un objet romanesque ? », art. cité, p. 558-559.

sportives, en tennis, en cross-country, en rugby, en basket. Un dimanche sur deux, ils rejoignent le stade de l'île Saint-Germain pour une leçon d'hébertisme en compagnie d'Igor Stravinsky, et sous l'œil attentif de Georges Hébert, David Strohl ou Robert Lafitte<sup>216</sup>. Les réunions dominicales accueillent en moyenne 25 à 30 artistes selon *L'Auto*<sup>217</sup>. Marcel Berger rappelle l'ambition hygiénique initiale de ces rencontres : « Faire sortir de leur coquille — de leur bureau, de leurs cénacles — ne fût-ce qu'un matin par semaine, des “travailleurs intellectuels” qui s'intoxiquaient, se préparaient une maturité sénile ! »<sup>218</sup>. Plus que de simples promenades bucoliques entre artistes, le Plume-Palette-Club représente un lieu de sociabilité et de camaraderie original, un « salon littéraire de plein air »<sup>219</sup>. L'historien Pierre Charreton va jusqu'à comparer les rencontres du stade aux cafés où se déroulent les réunions des symbolistes ou des surréalistes<sup>220</sup>. Sur le plan quantitatif, le mouvement des écrivains sportifs n'est qu'une goutte d'eau dans le milieu athlétique, et reste cantonné au cénacle élitiste parisien<sup>221</sup>. Cependant, l'influence de ce modeste groupement sur les pratiques et représentations des *sportsmen* est grande, tant les hommes de lettres saturent l'espace éditorial des journaux spécialisés.

En juillet 1931, le Plume-Palette-Club se transforme en Association des Écrivains sportifs dans le but de redonner un souffle neuf à un mouvement en perte de vitesse et mal structuré<sup>222</sup>. Les ralliements ne tardent pas. René Lehmann, Henri Decoin, André Cazanave, Paul Vialar, ainsi que quelques femmes de lettres, Simone Téry, Yvonne Serruys, Simone May ou Suzanne de Callias, viennent grossir les effectifs<sup>223</sup>. Une fois encore, la délicate question de la pratique sportive des écrivains se pose. Marcel Berger ne fait pas mystère de ses difficultés

<sup>216</sup> « Au stade de l'île Saint-Germain (Paris-Billancourt). Le Plume Palette Club », *L'Éducation physique*, n°56, avril 1929, p. 149. La revue *L'éducation physique* d'obédience hébertiste consacre un élogieux article sur cette initiative qui offre à Georges Hébert davantage de visibilité dans le milieu sportif, mais aussi dans les milieux artistiques et littéraires. Les thuriféraires de la méthode naturelle n'hésitent à en faire la propagande dans d'autres journaux sportifs (David Strohl, « Au stade Saint-Germain à Billancourt. Les intellectuels et la méthode naturelle », *Match-L'Intran*, n°178, 04 février 1930, p. 3).

<sup>217</sup> Le Téléphoniste, « Allô ! Allô ! », *L'Auto*, n°9 952, 15 mars 1928, p. 1.

<sup>218</sup> Marcel Berger, « Le Club des Écrivains et Artistes pratiquants est chose faite », *L'Auto*, n°9 881, 04 janvier 1928, p. 6.

<sup>219</sup> Thomas Bauer, « L'association des écrivains sportifs : mouvement affinitaire ou affinage d'un mouvement (1919-1939) ? », dans Pierre-Alban Lebecq (dir.), *Sport, éducation physique et mouvement affinitaire au 20<sup>e</sup> siècle*, t. 2 : *Valeurs affinitaires et sociabilité*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 198.

<sup>220</sup> Pierre Charreton, *Les fêtes du corps...*, *op. cit.*, p. 84.

<sup>221</sup> Une maigre section lyonnaise du Plume-Palette-Club est créée à Lyon, dont Joseph Jolinon est le seul représentant (Marcel Berger, « Un entretien avec Joseph Jolinon », *L'Auto*, n°10 373, 10 mai 1929, p. 1).

<sup>222</sup> Marcel Berger, « C'est le 17 juillet à l'Hôtel de Massa, qu'aura lieu l'assemblée constitutive de l'Association des Écrivains Sportifs », *L'Auto*, n°11 164, 10 juillet 1931, p. 1, 3 ; André Cazanave, « Écrivains sportifs », *L'Écho des sports*, n°4 668, 06 décembre 1931, p. 1.

<sup>223</sup> En décembre 1931, l'association compte 83 adhérents (Marcel Berger, « Quels sont les sports préférés par les écrivains ? », *L'Auto*, n°11 334, 28 décembre 1931, p. 2).

à définir clairement le statut de l'écrivain-sportif, malgré ses longues conversations avec Frantz Reichel, Henri Desgrange ou José Germain. Certains souhaitent n'admettre que les écrivains pouvant se prévaloir d'un solide passé sportif, quand d'autres tolèrent les « convertis de la onzième heure »<sup>224</sup>. À l'inverse, un sportif accompli n'ayant griffonné que quelques lignes dans les colonnes du journal local mérite-t-il le prestigieux titre d'« écrivain sportif » ? Les journalistes sportifs doivent-ils renforcer la phalange ? Autant de questions en suspens qui montrent l'attachement des membres de la nouvelle association à l'expérience de pratique.

#### **d) La course à pied, sport roi des écrivains**

En avril 1930, le journal *L'Auto* propose à ses lecteurs une enquête dévoilant les sports préférés des écrivains<sup>225</sup>. L'athlétisme et le cross-country sont plébiscités, notamment par André Obey et Paul Souchon qui privilégient les sports « esthétiques », susceptibles d'inspirer les artistes. C'est également l'avis de Marcel Berger à l'initiative de l'enquête : « dans l'ensemble, l'athlétisme, le sport primitif, le sport essentiel a fait sans contestation la conquête de notre élite »<sup>226</sup>. La course à pied représente en effet une source d'inspiration sans égale pour les écrivains. Il s'agit d'une pratique autour de laquelle se dégage une symbolique forte, entre tradition et modernité. Le sport pur, simple et naturel par excellence, sans artifices, perpétue la tradition grecque de l'effort athlétique, de persévérance dans le combat physique. D'un autre côté, la recherche du record et de l'amélioration des performances traduisent les progrès de l'humanité. Trois thèmes majeurs peuvent être identifiés dans la littérature sur la course à pied : l'analyse approfondie des sensations internes ; la description minutieuse du style en course, de l'aspect externe du coureur en action ; enfin, l'exaltation de la nature pendant l'effort.

Peu d'ouvrages relatent aussi précisément l'expérience d'un coureur à l'effort que « 5.000 ». *Récit sportif* de Dominique Braga, publié en 1924. Ce récit à la 3<sup>e</sup> personne se propose de suivre de bout en bout la course de l'athlète Léon Monnerot engagé dans un 5 000 mètres de haut-niveau, dont les traits rappellent ceux du champion olympique Joseph Guillemot<sup>227</sup>. L'immersion du lecteur est renforcée par le format de l'ouvrage et le style d'écriture. Sans chapitres ni découpage, deux heures sont nécessaires pour lire le récit du quart

---

<sup>224</sup> Marcel Berger, « Le Plume Palette Club va bientôt se transformer en une Association des Ecrivains Sportifs », *L'Auto*, n°11 127, 03 juin 1931, p. 2.

<sup>225</sup> Marcel Berger, « Les enquêtes de l'Auto : Quels sont vos six sports préférés ? Et pourquoi ? Les réponses d'André Obey, Paul Souchon, François Piétri, Alexandre Arnoux, Fernand Bouisson », *L'Auto*, n°10 720, 22 avril 1930, p. 3.

<sup>226</sup> *Ibid.*

<sup>227</sup> Thomas Bauer, « Sur les pas de Joseph Guillemot : Le roman 5.000 de Dominique Braga », *Les cahiers de l'INSEP*, n°46, 2010, p. 160-166.

d'heure de course. Conçues pour être lues d'une seule traite, les péripéties de la course s'enchaînent de la première à la dernière page sans donner le temps au lecteur de reprendre son souffle. Les expériences sensorielles sont au cœur du récit, et atteignent un degré de précision inédit, véritable « dissection athlétique »<sup>228</sup>. Monnerot tente en effet de s'appuyer sur ses messages corporels pour connaître son état de forme à chaque instant :

On conseille... aux savants... de ne tenir compte... que des indications... irrécusables... de leurs instruments... Est-ce que Monnerot en a... lui... à sa disposition... des instruments ?... Pardi... oui, mais oui, il en a, des instruments, de bons instruments qui ne trompent pas !... Il le sait... Des instruments ?... Où ?... Mais, tiens ! dans son corps, c't'idée, dans son corps... N'est-ce pas dans la profondeur de son corps qu'il a emmagasiné les vibrations, les mécanismes, les rythmes... C'est là que s'impriment les rouleaux des tours... que se trempent les rubans de dactylo. On n'a qu'à les lire. Monnerot veut les lire. Mais c'est tellement profond, tellement ! Il faut descendre, descendre encore...<sup>229</sup>

L'intérêt d'un tel récit se situe dans la complexité des sensations perçues. Il ne s'agit pas uniquement des impressions internes, mais également d'une attention tournée vers l'extérieur du corps. En course à pied, l'expérience sensorielle est totale : Monnerot a les oreilles qui bourdonnent à l'effort, il entend les halètements des adversaires, le rythme des foulées, le son de la cloche ; il perçoit l'atmosphère vibrante, profonde, « ardente » des spectateurs ; il ressent sous ses pieds la piste cendrée qui lui offre le rebond ; il voit une lumière éblouissante, les mollets et les pointes du concurrent qui le devance<sup>230</sup>. Tandis que Monnerot tente de masquer ses douleurs et sa fatigue, il essaie dans le même temps de déchiffrer les indices d'une défaillance chez les autres coureurs, afin de régler l'allure du train, placer l'accélération au moment opportun<sup>231</sup>. Cette préoccupation rejoint l'idée de conserver son énergie, perçue comme un capital à dépenser avec grande prudence, sans gaspiller. André Obey, dans son *Orgue du Stade*, parvient lui aussi à exprimer ce sentiment de préservation de soi en décrivant sa propre course sur 400 mètres :

Ces 52 secondes, que je peux « faire » sur la distance, que je dois faire, quelle effrayante réalité n'ont-elles pas, elles aussi !... Chacune d'elles est grosse de cinq battements impitoyables qui sont les cinquièmes de seconde : 260 petites pièces d'or dont l'une, seulement, perdue ne se retrouvera *jamais*, trésor mesquin et fabuleux que mon corps dépensera avec une prodigalité terrifiée. [...] Encore soixante mètres. Pas de fissures ! Groupions-nous, serrons-nous, blindons-nous de la nuque aux orteils. Il y a, autour de nous, une ronde d'ennemis : l'air, la pluie, la terre ; en nous, cet acide qui monte et nous gèle.<sup>232</sup>

---

<sup>228</sup> Maurice Pefferkorn, « Promenades littéraires », *L'Écho des sports*, n°2 024, 09 septembre 1924, p. 1.

<sup>229</sup> Dominique Braga, « 5.000 »..., *op. cit.*, p. 98-99.

<sup>230</sup> *Ibid.*, p. 31-33.

<sup>231</sup> *Ibid.*, p. 136-137.

<sup>232</sup> André Obey, *L'Orgue du stade*, *op. cit.*, p. 47-50. La précision du style d'André Obey est saluée par les athlètes eux-mêmes : « En lisant André Obey, j'ai mieux senti toute la beauté qu'il y a à vaincre sans efforts apparents.

Ne pas se « désunir » correspond à la fois à un ressenti interne de maîtrise du corps malgré la fatigue, mais cela se traduit aussi par le style en course, qui conserve sa souplesse, son efficacité et sa puissance. La littérature autorise les longues descriptions et comparaisons de style entre les coureurs, alors même que les journalistes sont limités dans l'écriture. Par exemple, Montherlant s'attache à décrire « le style coulé de Peyrony »<sup>233</sup> ; Obey tente de présenter chapitre après chapitre l'allure spécifique des différents champions olympiques<sup>234</sup> ; Jean de Pierrefeu analyse les foulées de Nurmi<sup>235</sup> ; Braga celles de Monnerot<sup>236</sup> ; Prévost enfin compare le style de Wide et de Ritola dans la finale du 10 000 mètres aux JO de Paris en 1924<sup>237</sup>. Dans tous ces textes, la diversité des thématiques abordées élargit le spectre des sensibilités. L'intérêt neuf pour le contact charnel du pied à la piste révèle un jeu entre pesanteur et légèreté<sup>238</sup>. La compétition n'est plus la seule forme de pratique qui mérite l'attention : Jean Prévost consacre par exemple un chapitre sur la description d'une course solitaire à travers bois, un autre sur le loisir sportif, et un dernier sur la vieillesse de l'athlète, en l'occurrence celle de Géo André<sup>239</sup>.

En définitive, l'appel lancé par Georges Rozet dans les années 1910 pour la constitution d'une littérature sportive trouve un écho après la Grande Guerre, et particulièrement autour des Jeux Olympiques de 1924. Cette littérature traduit des sensations corporelles nouvelles, de manière détaillée et approfondie, remettant en cause la hiérarchie traditionnelle des sens. Contrairement aux manuels d'entraînement qui assignent les affects au contrôle de l'effort pour la performance comme un aiguillon sensible vigilant, la littérature explore les ressorts de l'identité par le corps éprouvé. Siège de l'accroissement de l'être, le sport est l'occasion d'un

---

L'athlète est lui aussi mu par des sentiments profonds que le poète parvient à nourrir de son lyrisme, s'il sait toucher des cordes vibrantes. En cet enchantement de Paris où le record régnait, Obey a su décrire les sensations que nous éprouvons. Ses mots ont retenti avec netteté, expliquant le véritable envoutement où nous tenait *l'aigle du record*. » (Paul Martin, *Au dixième de seconde. Souvenirs olympiques*, Genève, Caillier, 1952, p. 58).

<sup>233</sup> Henry de Montherlant, « Première olympique : Le paradis à l'ombre des épées », *Les Olympiques*, *op. cit.*, p. 48-49.

<sup>234</sup> André Obey, *L'Orgue du stade*, *op. cit.*

<sup>235</sup> Jean de Pierrefeu, *Paterne, ou l'ennemi du sport*, *op. cit.*, p. 121-123.

<sup>236</sup> Dominique Braga, « 5.000 »..., *op. cit.*, p. 21-24.

<sup>237</sup> Jean Prévost, *Plaisirs des sports...*, *op. cit.*, p. 155-158. Nous aurions pu également présenter les nombreux poèmes qui offrent un regard lyrique sur le style des coureurs comme ceux de Géo Charles ou de Paul Souchon.

<sup>238</sup> « La piste, ah ! la piste, ça, quant à la piste... elle fuit sous les pas, elle s'en va, cavale... comme une nuque de bête sous le fouet, une échine sous la morsure..., elle fuit, et en même temps vous appelle, vous attire..., bonne piste, dure devant les yeux, presque raide... flexible pourtant sous les pieds, pleine de lames d'acier [...] Au premier contact, par les pieds, à la première perception par les yeux, la piste se révèle à lui dans ses qualités immédiates et concrètes, mécaniques. Il court sur un tremplin, sur un trottoir roulant... aux mille ressorts, sur un ruban de dactylo où s'impriment les lettres de ses pas. Impressions dynamiques... de progrès, d'avance..., toujours, toujours plus loin. » (Dominique Braga, « 5.000 »..., *op. cit.*, p. 44-46) ; voir aussi André Obey, *L'Orgue du stade*, *op. cit.*, p. 139-144.

<sup>239</sup> Jean Prévost, *Plaisirs des sports...*, *op. cit.*, p. 165-166.

« cogito corporel »<sup>240</sup>. Collectivement, les écrivains sportifs auraient ainsi préfiguré ou plus modestement accompagné une révolution dans les mœurs, celle d'une démocratisation du sport en France<sup>241</sup>. Il est possible néanmoins de nuancer le poids que représente la littérature sportive dans ces mutations. Elle ne gagne en effet l'enthousiasme que d'un public lettré ou averti :

L'admirable floraison littéraire et sportive qui a eu lieu, en été 1924, et qui s'est traduite par quelques livres (L'Orgue du Stade, d'André Obey, le 5.000 mètres de Braga, Plaisir des Sports, de Jean Prévost, etc...) qui font presque figure de chefs-d'œuvre et constituent l'un des apports les plus originaux qu'ait, sans doute, reçus notre littérature depuis longtemps, ce mouvement qui fut salué pourtant par tant d'articles et d'enquêtes, n'a pas été ratifié par le succès de vente que méritaient ces ouvrages auprès du public. Pas un des livres que je cite qui ait atteint ou même approché les 10.000, niveau moyen de la réussite pour les œuvres d'imagination.<sup>242</sup>

Malgré les modestes succès d'édition, la littérature sportive représente un nouveau support d'expression sensible dans les années 1920, un moyen par lequel monte et se manifeste « l'éloquence des corps »<sup>243</sup>.

\*\*

Dans les années 1920, l'expression des émotions, sensations et impressions en course s'approfondit et se diversifie. La presse mais aussi l'art et la littérature sportive en plein essor traduisent avec plus de finesse les ressorts intimes de l'effort athlétique. Pour trouver l'inspiration, les artistes sont sommés de pousser la porte du stade. Ils y découvrent, à l'instar d'une pièce de théâtre, la scène, ses acteurs, ses codes et rituels, ses drames, ses mythes, et ses émotions transmises au public<sup>244</sup>. Les Jeux Olympiques de Paris en 1924, véritable fête du muscle, catalyse tout particulièrement ce que Paul Souriau, Georges Rozet ou Maurice Boigey nomment la « sympathie musculaire » entre le public et les athlètes. Cependant, que l'on soit spectateur, artiste, ou écrivain, vivre l'expérience du sportif en pratique reste indispensable pour retranscrire fidèlement sur le papier ou la toile l'effort authentique. Les œuvres sportives ne

---

<sup>240</sup> Pierre Charreton, « L'ascèse et le plaisir : le corps et l'expérience sensible », *Le sport, l'ascèse, le plaisir. Ethique et poétique du sport dans la littérature française moderne*, Travaux LXVI, Centre interdisciplinaire d'étude et de recherche sur l'Expression contemporaine, 1990, p. 41-43.

<sup>241</sup> « La littérature est le lieu où s'élaborent les visions du monde et de la société du lendemain. Elle ne se réduit pas au rôle de témoin de son temps, mais se présente comme le creuset où se forment les aspirations de son siècle » (Pierre Charreton, *Les fêtes du corps...*, *op. cit.*, p. 7-8. C'est également l'opinion de Pascale Voilley, « Une mode et une mission : écrire le sport dans l'entre-deux-guerres », *Modern & Contemporary France*, 6 (3), 1998, p. 336).

<sup>242</sup> Marcel Berger, « Besoin d'une propagande sportive », extrait de *La Revue Mondiale*, 15 mai 1927, p. 168.

<sup>243</sup> Paul Souchon, « L'éloquence du corps », *Les chants du stade*, Paris, Editions du nouveau monde, 1923, p. 21-23.

<sup>244</sup> Georges Hébert compare le spectacle sportif à l'entreprise théâtrale dans plusieurs passages de son ouvrage critique : *Le sport contre l'Éducation physique*, Paris, Revue EPS, Collection « Archives et mémoire de l'éducation physique et du sport », 1993 [1925], p. 97, 120.

sont donc pas le fruit d'un regard extérieur et novice, mais le travail d'un membre actif de la communauté émotionnelle des athlètes<sup>245</sup>. Grâce au volontarisme de quelques *sportsmen* familiers des lettres et des arts comme Marcel Berger ou Robert Guillou, la pratique du sport acquiert une visibilité neuve. Les artistes fixent des souvenirs communs, mettent des mots sur un éprouvé partagé, dévoilent la charpente d'une culture qui, outre les records, les chiffres, les victoires, se construit sur un vécu.

---

<sup>245</sup> La littérature sportive ne crée pas la communauté émotionnelle des athlètes, par simple effet de visibilité. C'est au contraire les membres de la communauté émotionnelle qui investissent le champ neuf de la littérature et de l'art dans le but d'exprimer le sensible : le noyau culturel de la communauté.



## **Chapitre 6 : Anatomie du sensible et dissections athlétiques. L'enrichissement des savoirs pour l'entraînement**

L'athlète des années 1920 explore les infinies possibilités du corps à l'effort. L'art et la littérature sportive apportent déjà un vocabulaire, une matière, un regard neuf sur les sensibilités en course à pied. Ce savoir original, poétique, figuratif, ne saurait être mis sur le même plan que les connaissances scientifiques et techniques relatives à la préparation athlétique. Leurs finalités ainsi que leurs registres discursifs respectifs se distinguent assez nettement. Sur la piste, les méthodes d'entraînement rationnelles se font plus précises, bien qu'aucune révolution scientifique ne vienne ébranler l'autorité de Fernand Lagrange et de Philippe Tissié. En effet, la volonté de mieux connaître les modalités de l'effort en course n'est pas forcément synonyme de découvertes ou de nouveautés. « L'enrichissement des savoirs » se joue sur d'autres plans. D'une part, les formations d'entraîneurs proposées par la Fédération Française d'Athlétisme créée en 1920 et relayées par son bulletin officiel dès 1921 permettent une meilleure diffusion des connaissances pratiques dans les clubs. D'autre part, les nombreux travaux publiés par une nouvelle génération de médecins-sportifs viennent étoffer encore davantage la littérature scientifique sur la course à pied. Enfin dans le but de briller sur la scène internationale, les athlètes prennent appui sur des modèles de formation étrangers performants comme les Américains et les Finlandais. À partir de cette agrégation de savoirs, les efforts sont mieux identifiés, différenciés, hiérarchisés, individualisés en fonction des épreuves spécifiques et des capacités de chacun. La prise en compte des sensations individuelles à l'effort s'affine et se systématisent. Ces dernières, non plus seulement cantonnées au rôle de « signaux d'alarme » face à l'effort excessif, sont appréhendées comme des indications d'allure, des indices de justesse technique, ou pour moduler les charges de l'entraînement.

## 1) Démocratiser l'accès aux connaissances athlétiques : un défi pour la FFA

### a) Des effectifs fédéraux stationnaires jusqu'à la fin des années 1920

Le 20 novembre 1920, la Fédération Française d'Athlétisme (FFA) voit le jour suite à l'éclatement de l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques (USFSA)<sup>1</sup>. Au-delà de l'organisation institutionnelle, politique et financière de l'athlétisme amateur en France, cette jeune fédération se donne pour mission la diffusion au plus grand nombre des connaissances techniques et scientifiques relatives aux épreuves de course à pied. L'objectif est double : augmenter les effectifs et permettre à tous les pratiquants de mieux s'entraîner. Une commission de propagande composée de Marcel Delarbre, Alfred Thooris et Marc Bellin du Coteau est mise sur pied à cet effet<sup>2</sup>. Après quelques mois de travail, le président Joseph Genet fait paraître le 1<sup>er</sup> septembre 1921 un Bulletin Officiel de la Fédération Française d'Athlétisme, hebdomadaire<sup>3</sup>. L'abonnement est obligatoire pour tous les clubs affiliés à la FFA<sup>4</sup>. Par ce biais, les sociétés reçoivent des informations sur le fonctionnement administratif et associatif de la fédération, les résultats des matchs internationaux, et des articles techniques. Sur le plan quantitatif, ce volontarisme fédéral ne tarde pas à porter ses fruits. Si les effectifs végètent aux alentours de 5 000 athlètes sous le régime de l'USFSA, le nombre de licences triple en 1921, et 23 563 adhésions sont déclarées dès 1923.

Tableau 5 : Effectifs de la FFA entre 1921 et 1929, selon Gaston Frémont<sup>5</sup>

	1921	1922	1923	1924	1925	1926	1927	1928	1929
Licences	14 942	22 748	23 563	21 818	22 643	n. r.	17 232	18 135	18 154
Sociétés	1 204	1 530	1 515	1 615	1 526	1 383	1 265	1 340	1 541

Cette forte croissance est néanmoins de courte durée puisqu'entre 1922 et 1929, les effectifs stagnent voire régressent. Les chiffres proposés par Gaston Frémont dans *L'Auto* s'alignent sur ceux de la fédération<sup>6</sup>. D'autres chiffres similaires sont avancés par A. Brunel dans *L'Écho des*

<sup>1</sup> La FFA assure également la direction du basket-ball jusqu'en 1932.

<sup>2</sup> Marcel Delarbre, « 1040 mandats, 300 discours, une Fédération », *L'Écho des sports*, n°893, 22 novembre 1920, p. 1.

<sup>3</sup> *L'Athlétisme : Bulletin officiel de la Fédération Française d'Athlétisme, issue de l'U.S.F.S.A.* Journal hebdomadaire puis bi-mensuel.

<sup>4</sup> « Avis important », *L'Athlétisme*, n°1, 01 septembre 1921, p. 3.

<sup>5</sup> Gaston Frémont, « La Fédération Française d'athlétisme est entrée dans sa 11<sup>e</sup> année d'existence », *L'Auto*, n°10 976, 03 janvier 1931, p. 1, 3.

<sup>6</sup> Par exemple pour l'année 1921, nous retrouvons les mêmes chiffres dans le bulletin officiel de la FFA (« Rapport sur la situation morale », *L'Athlétisme*, n°3, 22 octobre 1921, p. 3). Nous ne reviendrons pas sur la prudence à observer quant à l'interprétation des chiffres. Comme dans les années 1910, les clubs ne font bien souvent licencier

sports, avec une fourchette comprise entre 20 et 25 000 licenciés tout au long des années 1920<sup>7</sup>. Quel que soit le type de comptabilité, le constat est partagé : l’athlétisme ne progresse plus<sup>8</sup>. Seuls quelques grands clubs parisiens parviennent à grossir leurs rangs, à l’instar du Racing Club de France.

Tableau 6 : Effectifs du Racing Club de France de 1918 à 1927<sup>9</sup>

1918	1919	1920	1921	1922	1923	1924	1925	1926	1927
2 607	2 867	3 000	3 350	3 671	4 308	4 435	5 054	5 613	6 012

Ces chiffres prennent en compte l’ensemble des membres du Racing, quelle que soit leur spécialité sportive, ce qui ne nous permet pas d’affirmer avec certitude que la section athlétique accompagne cette progression<sup>10</sup>. Les athlètes représentent tout de même l’un des plus gros contingents au sein des clubs omnisports, aux côtés des joueurs de football ou de rugby. En 1929, la section athlétique du Club Athlétique de la Société Générale (CASG) est la plus nombreuse avec ses 350 membres<sup>11</sup>. La vitalité de l’athlétisme parisien masque au demeurant les difficultés que rencontrent les clubs plus modestes pour recruter des jeunes motivés.

Plusieurs hypothèses sont avancées pour expliquer cet essoufflement. Certains dénoncent le manque de compétitions intéressantes pour les licenciés, notamment les

---

que les athlètes prenant part aux interclubs. Les effectifs sont certainement sous-estimés, mais au-delà de ces chiffres imprécis, l’évolution tout au long des années 1920 est intéressante à analyser.

<sup>7</sup> A. Brunel, « Nos enquêtes. Un coup d’œil sur l’histoire de nos fédérations sportives. VIII La Fédération Française d’Athlétisme », *L’Écho des sports*, n°3 224, 23 décembre 1927, p. 1, 2 ; A. Brunel, « À bâtons rompus », *L’Écho des sports*, n°3 565, 28 novembre 1928, p. 2.

<sup>8</sup> Marcel Delarbre, « Athlétisme. En baisse », *L’Écho des sports*, n°3 166, 26 octobre 1927, p. 3.

<sup>9</sup> « Assemblée Générale du Mercredi 15 février 1928 », *Le Racing Club de France. Bulletin hebdomadaire paraissant le Samedi*, n°45, 15 janvier 1928, p. 3.

<sup>10</sup> En 1927, l’économiste Jean-Henri Adam remarque par exemple que les stades, les pelouses et les forêts où s’entraînent d’ordinaire les athlètes sont relativement déserts, comme dans les années 1910 : « Citons l’exemple du “Racing-Club de France”, où les jeudis et dimanches par beau temps, nous n’avons jamais rencontré plus de 30 jeunes gens s’exerçant sur les magnifiques pelouses soigneusement entretenues, ou utilisant les divers appareils, et notons que le Racing-Club compte, sur le papier, plus de 5.000 membres. Les mêmes constatations, plus décevantes encore, ont été faites sur le terrain de Bagatelle, que pourtant 72 sociétés ont le droit d’utiliser ; au Stade Olympique de Colombes, au stade Français à Saint-Cloud, au stade de la Porte Dorée, au stade Pershing. Quant aux stades de province, ils sont souvent plus vides encore, et il reste impossible de découvrir une véritable activité physique en quelque endroit que ce soit. » (Jean-Henri Adam, *L’Éducation physique et les sports* [extrait des Cahiers du Redressement Français], Paris, impr. de Lahure, 1927).

<sup>11</sup> U.E. Heim, « Athlétisme. Moisson ! », *Sport-Banque. Organe mensuel officiel du Club athlétique de la Société Générale*, n°164, juin 1929, p. 13, 15.

interclubs<sup>12</sup>, d'autres le manque d'argent, d'infrastructures, de méthode<sup>13</sup>, particulièrement visibles en province<sup>14</sup>. Pour y remédier, la FFA mise principalement sur la démocratisation des savoirs sur l'entraînement, grâce à la propagande, la multiplication des conférences agrémentées de démonstrations dans toute la France, et à la formation d'entraîneurs spécialisés compétents.

## b) La vulgarisation athlétique par les conférences cinématographiques

Le cinématographe existe depuis la fin du 19<sup>e</sup> siècle, mais les cadres du mouvement athlétique français ne s'approprient cet outil qu'à partir du début des années 1920, comme « un admirable moyen de diffusion, de vulgarisation, de propagande, un semeur d'idée »<sup>15</sup>. Selon Alphonse Luthéreau — membre actif de la FFA impliqué dans plusieurs commissions —, le cinéma est le moyen le plus à même d'éduquer les foules profanes, aux côtés des affiches sportives et des journaux<sup>16</sup>. Marcel Delarbre ne dit pas autre chose, et souhaite que chaque club puisse proposer à ses adhérents quelques séances de cinéma dédiées à l'analyse technique de la course à pied, lorsque la saison hivernale arrive<sup>17</sup>. Ce cinéma sportif documentaire se distingue du cinéma sportif d'art qui accompagne les galas et soirées artistiques<sup>18</sup>. L'usage fréquent du ralenti permet de souligner les erreurs techniques, ou valoriser au contraire une exécution parfaite<sup>19</sup>. Ainsi, la FFA organise aussi en juin 1927 une soirée cinématographique à la Salle des fêtes du *Petit Journal*, accompagnée de démonstrations. Les techniciens de l'École de

---

<sup>12</sup> Marcel Delarbre, « Cross-country. Des épreuves s.v.p ! », *L'Écho des sports*, n°726, 26 novembre 1919, p. 3 ; *Id.*, « Cross-country. Pour remédier à la pénurie d'épreuves », *L'Écho des sports*, n°734, 17 décembre 1919, p. 3. D'autres fustigent au contraire le trop grand nombre de réunions sans grand intérêt (Maurice Bandeville, « L'athlétisme actuel est triste et il en meurt », *L'Écho des sports*, n°2 298, 10 juin 1925, p. 3).

<sup>13</sup> Victor Breyer, « Si vraiment l'athlétisme est en péril qu'on le sauve ! », *L'Écho des sports*, n°2 331, 13 juillet 1925, p. 1 ; Gaston Bénac, « Que fait-on pour le développement athlétique de la masse ? Des méthodes défectueuses. Le manque d'encouragement de l'État. Le Club Omni-Sport isolé », *Sport-Banque. Organe mensuel officiel du Club athlétique de la Société Générale*, n°175, mai 1930, p. 9.

<sup>14</sup> En 1930, *Match-L'Intran* propose une large enquête sur la situation critique de l'athlétisme en province, et les moyens pour y remédier. De nombreux sportifs répondent à l'appel du journal, et dénoncent les compétitions trop rares, la pénurie de terrains, le manque d'entraîneurs, de méthode et d'argent (« Pour développer l'athlétisme en province », n°216, 28 octobre 1930, p. 11 ; « La grande pitié de l'athlétisme en province », n°220, 25 novembre 1930, p. 11 ; Pierre Lewden, « La grande pitié de l'athlétisme en province », n°224, 23 décembre 1930, p. 14 ; Pierre Lewden, « La grande pitié de l'athlétisme en province », n°227, 13 janvier 1931, p. 14 ; Pierre Lewden, « La situation de l'athlétisme français en province », n°233, 24 février 1931, p. 10).

<sup>15</sup> D.Prévert, « Le cinématographe et le sport », *L'Écho des sports*, n°1 022, 19 juillet 1921, p. 1 ; Marcel Teisseire, « Le Cinéma et le sport », *L'Écho des sports*, n°3 517, 11 octobre 1928, p. 1.

<sup>16</sup> Marcel Delarbre recueille l'avis d'Alphonse Luthéreau sur la propagande athlétique, dans un article de *L'Écho des sports* (Marcel Delarbre, « La grande pitié — et ses motifs — de l'athlétisme français », *L'Écho des sports*, n°2 273, 16 mai 1925, p. 1).

<sup>17</sup> Marcel Delarbre, « Le cinéma éducateur très efficacement peut aider le sport », *L'Écho des sports*, n°2 458, 17 novembre 1925, p. 1.

<sup>18</sup> Maurice Hamel, « Le film et le théâtre sportifs », *L'Écho des sports*, n°1 361, 16 novembre 1922, p. 1.

<sup>19</sup> Jean Bataille, « Chronique. Le Cinéma propagateur du sport », *L'Écho du sport*, n°1 430, 24 janvier 1923, p. 1.

Joinville Mercier, Beaupuis, Clayeux et Baquet commentent les différents styles à l'œuvre<sup>20</sup>. La propagande fédérale ne se limite pas aux salles parisiennes, et la province bénéficie également des conférences cinématographiques, dans le cadre de la préparation olympique. Dès 1922, le capitaine Cambier se rend à Rouen pour assurer une série de conférences hebdomadaires<sup>21</sup>. À Rennes, les trois jours de propagande technique encadrés par Beaupuis, Clayeux et Baquet rassemblent près de 800 curieux dans la salle de la Tour d'Auvergne, venus de toute la Bretagne assister aux conférences, découvrir les films et admirer les démonstrations des champions Maurice Degrelle, Séra Martin, Jules Ladoumègue, dépêchés par la FFA pour l'occasion<sup>22</sup>. Cet événement d'ampleur n'est pas isolé, en témoigne le tableau des réunions de propagande technique que communique la fédération au journal *L'Écho des sports*, pour l'hiver 1927 :

23 et 24 octobre, Amiens ; 6 et 7 novembre, Lille ou Roubaix ; 20 et 21 novembre, Lyon ; 4 et 5 décembre, Orléans ; 8 et 9 janvier, Clermont-Ferrand ; 22 et 23 janvier, Marseille ; 5 et 6 février, Nancy ; 19 et 20 février, Strasbourg ; 4 et 5 mars, Bordeaux ; 18 et 19 mars, Caen ; 1er et 2 avril, Toulouse<sup>23</sup>

Cet effort de propagande en province est salué par les athlètes, car seules les agglomérations de Bordeaux et de Strasbourg possédaient jusqu'alors des centres d'entraînement développés<sup>24</sup>. Cependant, Pierre Lewden regrette que le volontarisme de la FFA ne porte ses fruits que tardivement, moins d'un an avant les Jeux Olympiques de 1928 à Amsterdam<sup>25</sup>. Les initiatives ponctuelles ne peuvent résorber l'écart abyssal qui sépare Paris de la province. En effet, les grands clubs de la capitale proposent à leurs membres, en parallèle des conférences organisées par la FFA, leurs propres soirées avec projection de films techniques, des photographies, des causeries, des démonstrations comme au Stade Français dès 1922 au gymnase Jean Jaurès<sup>26</sup>, ou au Racing Club de France en 1927<sup>27</sup>. À partir du début des années 1920, les conférences

---

<sup>20</sup> Marcel Delarbre, « Leçon de styles, demain soir, à "L'Université Sportive" », *L'Écho des sports*, n°3 027, 09 juin 1927, p. 1.

<sup>21</sup> « Ceux qui s'occupent de la P.O. », *L'Écho des sports*, n°1 201, 04 mai 1922, p. 4.

<sup>22</sup> Marcel Delarbre, « La "Propagande technique" de la F.F.A. », *L'Écho des sports*, n°3 161, 21 octobre 1927, p. 4.

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> Pierre Lewden, « Deux centres athlétiques : Bordeaux et Strasbourg », *Match-L'Intran*, n°83, 08 mai 1928, p. 14.

<sup>25</sup> Pierre Lewden, « Sport et battage », *Match-L'Intran*, n°63, 20 décembre 1927, p. 14.

<sup>26</sup> « Les conférences de l'athlétisme », *Bulletin officiel du Stade Français*, n°93, février-mars 1922, p. 868.

<sup>27</sup> « Le Racing organise pour ses membres des conférences sportives », *L'Écho des sports*, n°3 204, 03 décembre 1927, p. 1. Voir par exemple le contenu de la conférence sur le cross-country du 08 novembre 1927 menée par Maurice Baquet, nouveau directeur technique de l'athlétisme (« Athlétisme. Nos conférences », *Le Racing Club de France. Bulletin hebdomadaire paraissant le Samedi*, n°19, 15 novembre 1927, p. 8-9). Une semaine de conférences est organisée fin décembre 1927, avec de nombreux conférenciers (Allan H. Muhr, « Une semaine de conférences sportives », *Le Racing Club de France. Bulletin hebdomadaire paraissant le Samedi*, n°22, 30 décembre 1927, p. 8-9).

cinématographiques se multiplient et intègrent l'arsenal de la FFA dans la diffusion des connaissances techniques sur la course à pied dans les clubs.

### c) Former des entraîneurs compétents

L'organisation de conférences ne suffit pas à transformer durablement les pratiques et assurer un entraînement de qualité dans les clubs de course à pied sur l'ensemble du territoire français. Les entraîneurs compétents se font rares. Il s'agit bien souvent d'un athlète prenant en charge le groupe, pouvant se prévaloir d'une expérience de pratique en compétition à défaut d'une véritable expertise dans le domaine de la préparation physique et technique des athlètes. Comme l'artiste, l'écrivain, ou le chronométrateur, l'entraîneur se doit au départ d'être pratiquant, capable d'appréhender la notion de l'effort pour en avoir vécu les joies et les tourments : « L'Entraîneur sportif doit posséder un pedigree personnel. Entendons par là qu'il doit, à notre avis, avoir été un pratiquant »<sup>28</sup>. Pour le reste, la formation de véritables maîtres de l'entraînement s'avère délicate en raison de la méfiance qu'observent certains membres de clubs de province vis-à-vis des initiatives de la FFA. Les particularismes régionaux et l'esprit de clocher entretenus par des techniciens locaux restent vivaces<sup>29</sup>. Sur le plan national, seule l'École militaire de Joinville assure une formation de moniteurs d'éducation physique. Ces derniers peuvent intégrer à l'issue de leur formation la caserne, l'école, ou le club, bien qu'il faille attendre la fin de la Première Guerre mondiale pour que cette institution ne s'ouvre complètement aux sports et à la préparation olympique<sup>30</sup>.

Au début des années 1920, la FFA ne dispose pas de structures permettant de former les techniciens spécialisés et les cadres de l'athlétisme. Pour y remédier, la jeune fédération met sur pied des « cours d'Éducation Sportive » les mardis et les jeudis soir, réservés aux entraîneurs des clubs ou des associations scolaires<sup>31</sup>. Une séance inaugurale est prévue le 7

---

<sup>28</sup> Marc Bellin du Coteau, « Entraîneurs », *L'Écho des sports*, n°4 279, 12 novembre 1930, p. 1.

<sup>29</sup> Marcel Delarbre, « L'Entraîneur », *L'Écho des sports*, n°3 809, 30 juillet 1929, p. 1. Ces éléments rejoignent l'analyse de l'historien Dave Day sur le coaching en Angleterre à la fin du 19<sup>e</sup> siècle et au début du 20<sup>e</sup> siècle. Selon lui, la culture professionnelle des coachs s'inscrit dans une communauté de pratique dont les méthodes sont transmises oralement par la démonstration et l'observation. La crédibilité des coachs est assurée par leurs résultats en tant qu'athlète, leur expérience et les résultats de leurs athlètes, et n'ont ainsi pas besoin de justifications supplémentaires, notamment scientifiques (Dave Day, *Professionals, Amateurs and Performance. Sports Coaching in England, 1789-1914*, Bern, Peter Lang, 2012, p. 98-103, 140).

<sup>30</sup> Gilbert Andrieu, « L'École de Joinville contrainte au changement. 1872-1914 », dans Pierre Simonet, Laurent Véray (dir.), *Les cahiers de l'INSEP*, Hors-série : *L'École de Joinville, 150 ans d'histoire*, 2003, p. 42 ; Anne Roger, *L'entraînement en athlétisme en France (1919-1973) : une histoire de théoriciens ?*, thèse de doctorat sous la direction de Thierry Terret, Université Claude Bernard Lyon 1, 2003, p. 45, 53-54.

<sup>31</sup> « Cours d'éducation sportive », *L'Athlétisme*, n°8, 26 novembre 1921, p.°1 ; Pierre Pelletier, « Une école pour managers », *L'Écho des sports*, n°1 109, 29 novembre 1921, p. 3.

décembre 1921 à l'amphithéâtre Richelieu de la Sorbonne, durant laquelle se suivent les allocutions du président de la FFA, du sous-secrétaire d'État à l'enseignement technique Gaston Vidal, du haut-commissaire à l'éducation physique Henry Paté, mais aussi les causeries de Marc Bellin du Coteau, Élie Mercier et Alfred Thooris<sup>32</sup>. Ces derniers, membres influents de la « commission des cours » et de la « commission scientifique » de la FFA, élaborent un programme contenant une partie scientifique et une partie technique. Les notions anatomiques, physiologiques, biologiques, alimentaires, complètent les analyses mécaniques, musculaires, arthrologiques, physiologiques du mouvement, ainsi que l'étude des procédés d'entraînement par la chronophotographie, le cinéma ralenti et la démonstration<sup>33</sup>. Il est même question d'installer un centre d'étude et un laboratoire au siège de la FFA pour l'analyse de l'effort athlétique<sup>34</sup>. En fin de session, un examen permet aux entraîneurs d'obtenir un brevet d'Éducation Sportive. L'ambition de la fédération est *in fine* de former des *managers* plus compétents dans l'optique de préparer les Jeux Olympiques de Paris en 1924<sup>35</sup>.

L'engouement pour ces formations est difficile à évaluer au regard de l'absence d'indications chiffrées. Marcel Delarbre assure que les cours du mardi et du jeudi sous la houlette de Etling et Mercier de la commission des cours sont « suivis avec assiduité, par de nombreux sportifs »<sup>36</sup>. Quelques clubs bénéficient de l'expertise athlétique des premiers lauréats. Par exemple, la saison estivale 1922 au Stade Français est placée sous la direction générale d'Étienne Gajan, champion de France de saut à la perche et « classé premier au concours des moniteurs de la F.F.A. »<sup>37</sup>. Marc Bellin du Coteau explique quant à lui que les cours sont loin de remporter le succès qu'ils méritent depuis deux ans<sup>38</sup>. Ils n'intéressent que quelques entraîneurs de région parisienne, c'est pourquoi Élie Mercier milite pour essaimer les cours sur l'ensemble du territoire, dans les centres régionaux<sup>39</sup>. Faute de budget, cet appel restera lettre morte. D'autres idées fleurissent pour tenter de démocratiser ces formations. L'Amicale des Éducateurs sportifs, fondée en 1923 au sein de la FFA, souhaite créer une École d'athlétisme, avec leurs locaux propres, pour perfectionner sur le terrain les jeunes éducateurs

---

<sup>32</sup> « Conférence d'Éducation physique », *L'Athlétisme*, n°9, 03 décembre 1921, p. 1.

<sup>33</sup> *L'Athlétisme*, n°8, 26 novembre 1921, p. 1.

<sup>34</sup> L'idée est lancée par les docteurs Alfred Thooris et Marc Bellin Du Coteau lors d'une réunion de la commission des cours de la FFA le 25 décembre 1921. Mais elle ne semble pas prendre effet par la suite (*L'Athlétisme*, n°16, 21 janvier 1922, p. 2).

<sup>35</sup> Élie Mercier, Marc Bellin du Coteau, « Les cours de la F.F.A. », *L'Athlétisme*, n°20, 18 février 1922, p. 2.

<sup>36</sup> Marcel Delarbre, « Athlétisme. De la théorie à la pratique », *L'Écho des sports*, n°1 185, 06 avril 1922, p. 4.

<sup>37</sup> Pierre Pelletier, « Ce que sera un peu partout la prochaine saison estivale. La saison au stade Français », *L'Écho des sports*, n°1 197, 27 avril 1922, p. 4.

<sup>38</sup> Marc Bellin du Coteau, « Causeries du docteur. À propos des Cours de la F.F.A. », *L'Écho des sports*, n°1 584, 27 juin 1923, p. 1.

<sup>39</sup> Élie Mercier, « L'éducation sportive », *L'Athlétisme*, n°34, 27 mai 1922, p. 5-6.

ayant suivi les cours théoriques de la FFA, mais néanmoins ouverte à tous les athlètes licenciés<sup>40</sup>. Cette idée ne semble, là encore, pas donner suite. Les marges de manœuvre sont minces sans moyens supplémentaires. Tout au plus la fédération peut accueillir un plus large public dans des événements, soirées et formations déjà existantes, à l'instar des professeurs d'éducation physique des établissements d'instruction autorisés à assister gratuitement aux manifestations organisées par la FFA, afin d'augmenter le nombre d'éducateurs athlétiques<sup>41</sup>. Par ailleurs, le bulletin officiel de la FFA propose quelques comptes-rendus des leçons et reste un relai précieux pour le maillage associatif régional. Un ouvrage rassemblant les « résumés » des cours de la FFA est même publié en 1925 afin de vulgariser encore davantage les ressorts scientifiques et techniques de l'athlétisme<sup>42</sup>. Les cours d'éducation sportive cessent en 1925, une fois de plus pour des raisons budgétaires, avant de renaître en 1928 avec l'aide de l'Amicale des éducateurs sportifs qui groupe les brevetés de 1922 et de 1923<sup>43</sup>. Le président de l'Amicale Paul Fontaine propose à la fédération de ne plus organiser des cours uniquement à Paris et sa proche banlieue, mais d'élargir le recrutement en ouvrant l'examen terminal à tous les postulants, quelle que soit la région d'origine<sup>44</sup>. Plusieurs sessions se déroulent dans les centres de Paris, Rennes et Nancy<sup>45</sup>. En 1930, 17 candidats passent avec succès les épreuves écrites, orales et pratiques imposées, dont deux femmes<sup>46</sup>. Les formations et les examens proposés par la FFA ne doivent leur survie qu'à quelques bonnes volontés parvenant à faire fructifier de maigres moyens.

---

<sup>40</sup> Marcel Delarbre, « Va-t-on créer une École d'Athlétisme ? », *L'Écho des sports*, n°1 724, 14 novembre 1923, p. 3 ; « Une école d'athlétisme », *L'Auto*, n°8 369, 14 novembre 1923, p. 1.

<sup>41</sup> « Pour les Professeurs d'Éducation Physique », *L'Écho des sports*, n°2 451, 10 novembre 1925, p. 1.

<sup>42</sup> Elie Mercier, *L'Éducation physique par l'Athlétisme (résumé des cours de la F.F.A.)*, F.F.A., 1925.

<sup>43</sup> J-B.Painset, « La commission d'EP de la F.F.A. n'est pas inactive », *L'Auto*, n°10 980, 07 janvier 1931, p. 1 ;

<sup>44</sup> Paul Fontaine, « Les éducateurs sportifs. Le diplôme d'Éducateur Sportif de la F.F.A. », *L'Athlétisme*, n°92, 30 octobre 1929, p. 22.

<sup>45</sup> « La F.F.A. a breveté des éducateurs », *L'Écho des sports*, n°4 322, 25 décembre 1930, p. 4 ; « Le diplôme d'Éducateur Sportif », *L'Auto*, n°11 159, 05 juillet 1931, p. 3.

<sup>46</sup> Natalie Rosol affirme que le terme « entraîneur » est réservé aux hommes tandis que le terme « monitrice » est privilégié lorsqu'il est question des femmes formatrices à la FSFSF. Elle laisse entendre également que les diplômes d'éducateur sportif ou « moniteur d'athlétisme » délivrés par la FFA ne sont pas accessibles pour les femmes jusqu'à la fin des années 1930 (Natalie Rosol, *L'athlétisme féminin en France (1912-fin des années 1970) : des athlètes en quête d'identité*, thèse de doctorat sous la direction de Thierry Terret et de Jean Saint-Martin, Université Claude Bernard Lyon 1, 2005, p. 59). Or, comme l'indique le libellé du diplôme de la FFA, il n'est pas rare qu'un entraîneur homme soit qualifié de moniteur. Par ailleurs, quelques femmes obtiennent leur brevet d'éducateur sportif dès la fin des années 1920, dans les centres de Rennes (Mlles Gemain, Le Doujet, Le Calmé, Le Coz), de Paris et de Nancy (Mlles Germaine Delatour et Isabelle Gascond) (« La F.F.A. a breveté des éducateurs », art. cité, p. 4).



## Charles Poulenard<sup>47</sup>

Charles Poulenard est un athlète et entraîneur parisien né le 30 mars 1885 à Sens.

En tant qu'athlète, il remporte en 1906 le championnat de France des 1 500 mètres sous les couleurs du Stade Français. En 1907, il intègre l'équipe du Métro et termine 3<sup>e</sup> des championnats de France des 800 mètres. Il entre dans la foulée au Racing Club de France... Il devient en 1912 champion de France des 400 mètres haies, participe aux JO de Stockholm et finit second au 4\*400 mètres en compagnie de Faillot, Lelong et Schurrer. Il entraîne également la section athlétique du CASG.

Affecté à l'école de Joinville à la fin de la guerre, il est l'un des membres fondateurs de la FFA, et le premier président de la Commission Technique et d'organisation. Très investi à la fédération, il reçoit une médaille « pour services rendus à la Fédération » en novembre 1923. Ne déclarait-il pas à *L'Auto* en novembre 1922 que son passe-temps favori était de « Passer mon temps à la fédération d'athlétisme » ?



Après avoir entraîné le CASG, il accepte les fonctions d'entraîneur au Racing club de France jusqu'à la fin des années 1920, puis du Stade Français où il entraîne ses coureurs « au chrono ». Il impose par exemple à Séra Martin un temps donné par tour pour l'habituer au « train ». Cette méthode « contre la montre » reçoit quelques critiques, mais ses athlètes lui restent fidèles. Le plus fameux d'entre eux, Jules Ladoumègue, ne tarit pas d'éloge à son égard : « aussi excellent entraîneur qu'excellent ami » ; « Je dois beaucoup à Poulenard » ; « Poulenard, effectivement, fut très dur pour moi. Il me fit presque travailler à la cravache. Il considérait, non sans raison, qu'un athlète ne s'éduque pas dans une boîte à coton. ». Séra Martin ne dit pas autre chose : « C'est avec Poulenard que je sus ce que pouvait signifier le mot entraînement. Tout ce que j'avais fait jusqu'alors, je le compris bien vite, n'était qu'une plaisanterie à côté du travail que m'imposait mon nouveau mentor. [...] ».

Poulenard est décrit par ses amis comme « nerveux et vif », athlète complet et acrobate. Surnomé « La Poule », « Charley », ou « Pou-poule », il aime suivre ses athlètes à bicyclette, notamment lors des entraînements de cross-country l'hiver, pour mieux les observer et les conseiller. Après sa carrière d'entraîneur, il tient un magasin d'articles de sport, avenue Émile Zola, et reste « la meilleure

<sup>47</sup> Biographie réalisée à partir des documents suivants : Georges Berretrot, « Les champions tels que je les ai connus... ou 30 ans dans les coulisses du sport ! », *But et Club*, n°214, 26 décembre 1949, p. 2 ; Jules Ladoumègue, « Ma vie, mes joies, mes peines », *Match-L'Intran*, n°382, 03 janvier 1934, p. 14 ; *L'Athlétisme*, n°111, 17 novembre 1923, p. 20 ; Gaston Frémont, « Ceux qui nous quittent pour toujours. Charles Poulenard », *L'Athlétisme*, n°58, 01 janvier 1958, p. 7 ; « Une enquête indiscreète de l'Auto. Leur Confession. Charles Poulenard », *L'Auto*, n°8 012, 22 novembre 1922, p. 2 ; Charles Poulenard, *La course à pied : vitesse et haies*, Paris, Nilsson, 1930 ; Radiodiffusion française, « Jeux olympiques d'hier et de demain », *Programme National*, émission enregistrée le 02 février 1948, date de diffusion inconnue, 1h16'16'' ; Charles Poulenard, « Comment j'entraîne Séra Martin, recordman du monde du kilomètre », *Le Miroir des sports*, n°714, 01 juillet 1927, p. 2 ; Séra Martin, « Quinze ans de sport », *Match-L'Intran*, n°402, 22 mai 1934, p. 15 ; Charles Poulenard, « L'animateur de l'athlétisme : L'entraîneur. — Son rôle », *L'Athlétisme*, n°49, 09 septembre 1922, p. 3-4. Photographie : Agence Meurisse, « Les Jeux Olympiques : Poulenard, en course », photographie de presse, n°26 677, négatif sur verre, 13 x 18 cm, 23 juin 1912.

encyclopédie vivante de la course à pied » selon Georges Berretrot. Il rédige d'ailleurs un ouvrage sur la course à pied en 1930.

Il décède le 10 novembre 1958 à Paris.

La Fédération française d'athlétisme n'est pas la seule pourvoyeuse de formations. L'école militaire de Joinville ainsi que ses annexes régionales, les 21 Centres Régionaux d'Instruction Physique (CRIP) créés en 1916, assurent également l'instruction des futurs moniteurs d'éducation physique et de sport. Certains CRIP possèdent des installations modernes qui n'ont rien à envier aux grands clubs de la capitale. À Metz, le fort désaffecté de Bellecroix et ses casernements sont réhabilités, avec l'édification de terrains, de pistes, d'un centre de rééducation, et autres installations sportives qui « égalent celles de l'École de Joinville »<sup>48</sup>. La préparation des Jeux Olympiques de Paris en 1924 implique une collaboration étroite entre la FFA et Joinville, où s'entraînent les meilleurs athlètes français<sup>49</sup>. Par ailleurs, la création de onze Instituts Régionaux d'Éducation Physique (IREP) annexés aux facultés de médecine, entre 1927 et 1929, élargit encore davantage le panel de formation<sup>50</sup>. Ces instituts s'adressent aux enseignants désireux de préparer le Certificat d'aptitude à l'enseignement de la gymnastique, aux étudiants en médecine souhaitant se spécialiser dans le domaine de la médecine sportive, et enfin aux moniteurs et entraîneurs des sociétés sportives<sup>51</sup>. Une nouvelle fois en vue de la préparation des athlètes pour les Jeux de 1924, la ligue d'athlétisme du lyonnais propose des cours d'Éducation physique et de sport les mercredi soir dans la salle de l'Institut Lyonnais d'Éducation Physique<sup>52</sup>. Près de 50 athlètes et entraîneurs assistent aux exposés de

<sup>48</sup> Marcel Delarbre, « Metz et ses parcs de sports », *L'Écho des sports*, n°1 646, 28 août 1923, p. 1.

<sup>49</sup> Anne Roger estime que les premières formations fédérales s'inscrivent en concurrence avec les formations militaires dispensées à Joinville (Anne Roger, *L'entraînement en athlétisme en France (1919-1973)*..., *op. cit.*, p. 53-54). Pourtant, le président de la FFA Joseph Genet rappelle le rôle de Joinville et des CRIP dans la préparation olympique dans *Le Miroir des sports* (Joseph Genet, « L'entraînement athlétique à l'École de Joinville », *Le Miroir des sports*, n°343, 15 juillet 1920, p. 20).

<sup>50</sup> Philippe Tissié, l'une des chevilles ouvrières de ces IREP, désire mettre fin au centralisme militaire parisien. (Jean Saint-Martin, « La création des Instituts Régionaux d'Éducation Physique et le modèle du médecin gymnaste en France à la fin des années 1920 », *STAPS*, n°71, 2006, p. 7-22).

<sup>51</sup> Louis Merklen, chargé de cours à la faculté de médecine de Nancy et directeur de l'IREP de Nancy, rappelle que la formation de moniteurs sportifs compétents pour les clubs fait partie des missions essentielles des IREP : « enfin, — et ce n'est pas là, à mon sens, la moindre tâche des Instituts Régionaux, — liaison intime avec les groupements d'éducation physique et les sociétés sportives : orientation et développement de leurs efforts ; formation de moniteurs compétents, capables dans n'importe quelle association de diriger convenablement la leçon d'éducation physique et l'entraînement des équipes sportives, sans que se produisent les erreurs ou les abus dont nous sommes, trop fréquemment encore, les témoins alarmés et impuissants. » (Louis Merklen, *La pratique actuelle du sport. Conférence à l'Amicale de l'Union des Femmes de France, 19 novembre 1929*, Nancy, Camille André, 1930, p. 19. Voir aussi Louis Merklen, *Les instituts régionaux d'éducation physique et la formation des moniteurs des sociétés d'éducation physique et de sport*, Paris, Berger-Levrault, 1930, cité dans Jean Saint-Martin, « La création des Instituts Régionaux... », art. cité).

<sup>52</sup> « On pense aux J.O. à Lyon », *L'Écho des sports*, n°1 339, 25 octobre 1922, p. 1.

M.Fortunet, pour la séance inaugurale<sup>53</sup>. Malgré leurs ancrages théoriques différents, les formations proposées par les militaires au sein des CRIP, par les médecins dans les IREP ou par les techniciens de la FFA visent à rehausser le niveau des cadres de l'éducation physique et du sport<sup>54</sup>. La perspective des Jeux Olympiques constitue un carburant commun. La FFA, par l'intermédiaire de ses cours, cherche à diffuser les savoirs constitutifs d'une culture commune et ainsi mettre fin à l'empirisme de l'entraînement et l'autarcie des clubs, particulièrement en province. Mettre fin à l'empirisme ne signifie pas jeter le discrédit sur les sensibilités à l'effort. Au contraire, il s'agit pour les athlètes et leurs entraîneurs de mieux interpréter les signaux corporels au service des progrès et de la performance.

---

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> En plus des CRIP, des IREP, et de la FFA, la Fédération des sociétés féminines sportives de France créée en 1930 un cours de perfectionnement « qui permettra aux clubs — du moins il le faut espérer — de compter dans leurs rangs de nombreuses monitrices qualifiées. » (A.Brunel, « Des professeurs et des monitrices pour les clubs », *L'Écho des sports*, n°4 265, 29 octobre 1930, p. 3).

## 2) Une tradition scientifique de « l'effort modéré » qui perdure

### a) L'autorité des médecins-sportifs et l'expérimentation de terrain

Dans les années 1920, aucune révolution scientifique ou technique ne vient ébranler les grands principes de l'entraînement athlétique. Il est davantage question de continuité et d'approfondissement des champs de connaissances, grâce notamment à une meilleure diffusion des savoirs. Le volontarisme de la FFA s'inscrit dans un mouvement plus large d'enrichissement de la littérature scientifique, sur les thématiques de l'effort physique et de l'entraînement sportif. Une nouvelle génération de « médecins-sportifs » portée par Alfred Thooris<sup>55</sup>, Marc Bellin du Coteau<sup>56</sup>, Paul-André Chailley-Bert<sup>57</sup>, ou Maurice Boigey<sup>58</sup>, tentent d'insuffler une dynamique d'actualisation des connaissances sur le sport et la course à pied. Loin des stériles abstractions jargonantes, leurs manuels d'entraînement se veulent plus proches du terrain. Les réflexions théoriques se nourrissent de l'expérience concrète des sports et de l'expérimentation en situation :

C'est ce médecin nouveau, que la Société médicale d'Éducation physique voudrait non pas créer, car il existe déjà, de même qu'existe à la Faculté de Médecine un enseignement de la Physiologie de l'Éducation physique fait par M. le professeur Langlois, de l'Académie de Médecine, et ses élèves, mais encourager et multiplier. Pour cela, il est nécessaire de développer l'étude de l'homme bien portant, en action, et cette étude doit être faite sur le terrain même, les problèmes délicats étant seuls réservés pour le laboratoire « fermé ». C'est ainsi qu'on pouvait voir jeudi dernier, à côté de la ligne d'arrivée, une sorte de petit laboratoire improvisé, amené là par une « voiture d'observations physiologiques » improvisée elle aussi. Et le Dr Chailley-Bert, préparateur du professeur Langlois, prenait les athlètes à la fin de leur effort, étudiait le fonctionnement de leur cœur, de leurs poumons, et notait les particularités du retour au calme des grandes fonctions, circulation et respiration.<sup>59</sup>

La démarche de Chailley-Bert avec sa « voiture d'observation physiologique » aux abords du stade est originale, inductive, privilégiant les allers-retours entre la théorie et la pratique. Dans le même esprit, le laboratoire de physiologie appliquée à l'éducation physique de la Faculté qu'il dirige se dote d'un tapis roulant permettant à de jeunes chercheurs d'effectuer des travaux

---

<sup>55</sup> Alfred Thooris, *La vie par le stade*, Paris, Librairie scientifique Amédée Legrand, 1924.

<sup>56</sup> Marc Bellin du Coteau, *L'entraînement aux sports athlétiques*, Paris, H.Jardin, 1919 ; Marc Bellin du Coteau, *La course à pied. « Les courses de haies »*, Paris, Berger-Levrault, 1921 ; Marc Bellin du Coteau, Maurice Pefferkorn, *L'entraînement sportif. Manuel d'entraînement et de préparation générale à tous les sports*. Paris, Flammarion, 1924 ; Marc Bellin du Coteau, Maurice Pefferkorn, *Les sports athlétiques. Étude de la technique et de la pratique des courses, des sauts et des lancers*. Paris, Flammarion, 1924.

<sup>57</sup> Louis Schroeder, Paul-André Chailley-Bert, *La course à pied*, Paris, Doin, collection médico-sportive publiée sous la direction d'André Latarjet, 1927.

<sup>58</sup> Maurice Boigey, *Manuel scientifique d'éducation physique*, Paris, Payot, 1923.

<sup>59</sup> Georges-André Richard, « Le championnat d'athlétisme des médecins sportifs », *Le Miroir des sports*, n°443, 15 juin 1922, p. 372.

innovants. Par exemple, Pascal Piédallu étudie dans sa thèse publiée en 1925 les phénomènes cardio-vasculaires engendrés par l'effort, à l'aide de ce tapis<sup>60</sup>. Quelques années plus tard, le disciple de Paul Langlois poursuit cette approche articulant la science et les applications de terrain en créant le cours supérieur d'éducation physique à la Faculté de Médecine. Cette formation à dominante scientifique réserve une part non négligeable aux expérimentations pratiques. Les élèves de Chailley-Bert se livrent au gymnase du lycée Henri IV à un entraînement rationnel, dont ils peuvent eux-mêmes mesurer les effets pour les avoir bien vécus<sup>61</sup>. Le médecin s'impose comme le guide et le conseiller indispensable de l'entraîneur. Il contrôle les caractéristiques physiologiques des athlètes du club, indique la meilleure méthode à employer en fonction des possibilités de chacun, signale les erreurs et met en garde contre les excès<sup>62</sup>.

Marc Bellin du Coteau salue cette initiative et propose lui aussi de renoncer aux modèles rigides, formels, trahissant une vision descendante de la recherche, au profit d'une prise en compte l'expérience des athlètes dans l'élaboration de protocoles. Les premiers essais sont modestes. Avec ses associés, Bellin du Coteau effectue en 1929 quelques expériences médico-sportives au Stade des Vallées à la Société athlétique de Montrouge<sup>63</sup>. Dans un premier temps, un groupe de six coureurs représentant les principales spécialités athlétiques subissent un examen physiologique complet sur les plans respiratoire, cardio-vasculaire, urinaire, avant et après l'effort. Dans un second temps, l'expérimentation porte sur les athlètes suralimentés en « Ovomaltine »<sup>64</sup>. Des conclusions « objectives » mais aussi « subjectives » sont tirées de ces observations, avec les impressions des athlètes recueillies à la fin de l'effort : « Coureur de 100 mètres, se sent majoré par les prises quotidiennes d'«Ovomaltine» les dimanche, lundi, etc. [...] coureur de 800 mètres, très majoré par les prises quotidiennes et même enthousiasmé. [...] »<sup>65</sup>. La faiblesse des effectifs, les largesses d'un protocole peu reproductible et l'intérêt singulier pour l'Ovomaltine écornent la rigueur de la démonstration qui, au demeurant, privilégie une

---

<sup>60</sup> Pascal Piédallu, *Contribution à l'étude et à l'interprétation des phénomènes cardio-vasculaires engendrés par l'effort (Le cœur dans le Sport)*, Travail du Laboratoire de Physiologie appliquée à l'EP, Thèse soutenue devant la faculté de médecine de Paris, Société moderne d'impression et d'édition, 1925.

<sup>61</sup> Marc Bellin du Coteau, « Le Cours de Chailley-Bert », *L'Écho des sports*, n°3 575, 08 décembre 1928, p. 1.

<sup>62</sup> Ce rôle primordial du médecin aux côtés de l'entraîneur dans les années 1920 est rappelé dans chaque manuel scientifique d'entraînement. Voir notamment Maurice Boigey, *Physiologie appliquée à l'éducation physique. Conférences générales*, Paris, Lavauzelle, 1922, p. 8 ; Maurice Boigey, *Manuel scientifique d'éducation physique*, op. cit., p. 154 ; Henri Diffre, *Contrôle du sport et de l'éducation physique*, Paris, Masson et Cie, 1923, p. 11.

<sup>63</sup> Marc Bellin du Coteau, Maurice Chauviré, Marcel Bergeron, *Préparation aux sports. Conseils d'entraînement*, Paris, Éditions des nouvelles médicales de Paris, 1929, p. 23-26.

<sup>64</sup> L'Ovomaltine est un aliment suisse tonique et fortifiant, composé d'un mélange d'œuf, de lait, de cacao et de malt d'orge.

<sup>65</sup> Marc Bellin du Coteau, Maurice Chauviré, Marcel Bergeron, *Préparation aux sports...*, op. cit., p. 24.

enquête sur le terrain inédite, faisant appel aux sensations à l'effort. La crédibilité du savoir athlétique passe par l'expérience du stade. Partant de ce principe, quelques ouvrages de référence en course à pied s'appuient sur une double expertise, celle du médecin et celle du technicien. En témoigne la collaboration entre le docteur et athlète Marc Bellin du Coteau et le technicien Maurice Pefferkorn dans deux manuels d'entraînement rédigés en 1924<sup>66</sup>, ou encore la collaboration entre le docteur Chailley-Bert et l'entraîneur des équipes de France d'Athlétisme aux Jeux interalliés de 1919 Louis Schroeder<sup>67</sup>. Sans renouveler fondamentalement les principes de l'entraînement et les connaissances scientifiques sur l'effort physique, les médecins-sportifs des années 1920 proposent une démarche plus inductive, prenant en compte les impressions et sensibilités des athlètes.

### **b) Les athlètes prennent la plume**

En parallèle de ces travaux scientifiques, des athlètes de renom comme Jacques Cursor<sup>68</sup>, Géo André<sup>69</sup>, Jacques Keyser<sup>70</sup>, Jean Auger<sup>71</sup>, Paul Boucher<sup>72</sup>, Jean Vermeulen<sup>73</sup>, Charles Poulénard<sup>74</sup>, Jules Ladoumègue<sup>75</sup>, ou Martien Roger<sup>76</sup> rédigent eux aussi des manuels d'entraînement, offrant un regard complémentaire. Ces ouvrages développent en effet un autre registre de connaissances sur la course à pied, plus technique, qui s'appuie en grande partie sur l'anecdote et l'expérience personnelle de l'auteur. L'athlète complet Géo André, en plus de son manuel d'entraînement, est sans aucun doute l'auteur le plus prolifique des années 1920 sur la question de l'entraînement athlétique, notamment dans le journal *Le Miroir des sports*<sup>77</sup>. Comme Jean Bouin dans les années 1910, il insiste sur la nécessité de rationaliser l'entraînement quel que soit le niveau de pratique, encore trop souvent laissé à l'appréciation

---

<sup>66</sup> Marc Bellin du Coteau, Maurice Pefferkorn, *L'entraînement sportif...*, op. cit., 1924 ; Marc Bellin du Coteau, Maurice Pefferkorn, *Les sports athlétiques...*, op. cit., 1924.

<sup>67</sup> Louis Schroeder, Paul-André Chailley-Bert, *La course à pied*, op. cit., 1927.

<sup>68</sup> Jacques Cursor, *La course à pied. Comment on les pratique, Règles qui les régissent, Conseils à ceux qui veulent s'y livrer*, Paris, Morice frères, 1923.

<sup>69</sup> Géo André, *Course à pied. Vitesse*, Paris, Bornemann, 1924.

<sup>70</sup> Jacques Keyser, Gaston Frémont, *Le cross-country*, Paris, Bornemann, 1924.

<sup>71</sup> Jean Auger, *Athlétisme*, Paris, Garnier Frères, 1924.

<sup>72</sup> Paul Boucher, *La course à pied éducative et sportive*, Amiens, Léveillard, 1925.

<sup>73</sup> Jean Vermeulen, *La course à pied. Cross et fond*. Paris, Nilsson, 1930.

<sup>74</sup> Charles Poulénard, *La course à pied : vitesse et haies*, Paris, Nilsson, 1930.

<sup>75</sup> Jules Ladoumègue, *Comment j'ai battu deux records du monde*, Paris, Editions Nilsson, 1930.

<sup>76</sup> Martien Roger, *Pour devenir Bon coureur à pied*, Paris, Nilsson, 1931.

<sup>77</sup> Dans mon mémoire de master 2, j'avais essayé de quantifier le nombre d'articles sur les sensibilités à l'effort en course à pied parus dans *La Vie au grand air*, *L'Auto*, et *Le Miroir des sports*, et de les classer en fonction des auteurs. Géo André arrive en tête, mais les calculs sont loin d'être exhaustifs au regard de l'échantillon limité. (Aurélien Chèbre, « Rythmes du stade ». *Les sensibilités à l'effort en course à pied en France (1910-1930)*, Mémoire de Master 2 dirigé par Pascale Goetschel, Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2019, p. 189 [Annexe n°2 : Résultats et graphiques]).

imprécise du bon sens. Les articles reprennent souvent les mêmes conseils, rabâchent les grands principes de l'entraînement, font œuvre de pédagogie par la répétition. La presse spécialisée représente ainsi un vecteur important de diffusion des savoirs sur la préparation des athlètes. Pour compléter les articles, un *Almanach du miroir des sports* annuel est publié à partir de 1923, reprenant l'ensemble des records battus sur l'année, les principaux événements sportifs, et des conseils de champions reconnus, à l'instar des annuaires fédéraux. Enfin, en sus des manuels d'entraînement, de la presse et autres almanachs, une *Encyclopédie des sports* en deux tomes, dirigée par le patronage de l'Académie des sports et du Comité National des Sports, voit le jour en 1924<sup>78</sup>. Une grande fresque historique sur le sport et la culture physique de l'Antiquité aux années 1920 vient compléter la présentation des différentes méthodes d'éducation physique, ainsi que les chapitres plus spécifiquement consacrés à l'analyse technique des pratiques sportives. Les athlètes Frantz Reichel et Émile Anthoine rédigent le chapitre dédié aux sports athlétiques<sup>79</sup>. Un pareil travail de synthèse n'avait plus été entrepris depuis l'encyclopédie sportive illustrée de Moreau et Voulquin en 1906<sup>80</sup>. La multiplication des modes de diffusion des savoirs athlétiques, à l'instar des cours de la FFA, des manuels scientifiques, techniques, de la presse, des almanachs et encyclopédies, catalyse la démocratisation des savoirs sur l'entraînement en course à pied dans les années 1920.

### c) Un sillon hygiéniste déjà ancien

Malgré l'apparent renouvellement des connaissances scientifiques porté par une nouvelle génération de médecins et de techniciens de la course à pied, leurs travaux s'inscrivent cependant dans le sillon hygiéniste tracé par Fernand Lagrange, Philippe Tissié, et Georges Demenÿ dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Les représentations du corps, des sensibilités à l'effort, et de l'entraînement restent quasiment inchangées depuis. En effet, lorsque l'on prête attention aux comptes-rendus des cours de la FFA, les quelques éléments bibliographiques mis en avant pour

---

<sup>78</sup> De nombreuses personnalités influentes du monde sportifs participent à la rédaction de cette encyclopédie sous le patronage de l'Académie des sports : Charles Cazalet, président de l'USGF ; Joseph Genet, Président de la FFA ; Pierre Guillou, président du Racing Club de France ; Henry Paté, président d'honneur du Comité national des sports et du COF ; Jules Rimet, président de la Fédération Française de Football-association ; Gaston Vidal, etc., (Patronage de l'Académie des sports et du Comité National des Sports (C.O.F.), *Encyclopédie des sports*, Paris, Librairie de France, t. 1, 1924).

<sup>79</sup> Frantz Reichel, Emile Anthoine, « Les sports athlétiques », dans Patronage de l'Académie des sports et du Comité National des Sports (C.O.F.), *Encyclopédie des sports*, op. cit., p. 293-358.

<sup>80</sup> P. Moreau, G.Voulquin (dir.), *Les sports modernes illustrés. Encyclopédie sportive illustrée (813 gravures)*, Paris, Librairie Larousse, 1906. Frantz Reichel était déjà le rédacteur du chapitre sur la course à pied, p. 105-112. Voir aussi l'*Annuaire général des sports illustré. Encyclopédie universelle du tourisme de tous les sports et jeux de plein air*, Paris Gervais et Cie éditeurs, 1905-1906. Dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle, Philippe Daryl dirige une encyclopédie des sports. Seuls l'équitation, la vélocipédie, les jeux de balle, de ballon, et l'aviron sont à l'honneur (Philippe Daryl (dir.), *Encyclopédie des sports*, Paris, librairies-imprimeries réunies, 4 volumes, 1892-1895).

les jeunes entraîneurs désireux de préparer les concours d'éducateur sportif sont déjà anciens. Les formateurs préconisent la lecture d'« œuvres capitales pour la compréhension du vaste problème de l'Éducation sportive » comme *Les bases scientifiques de l'Éducation Physique* de Demeny paru en 1903 ou encore l'ouvrage plus ancien *Physiologie des exercices du corps* du Docteur Lagrange de 1888, encore considéré en 1922 comme un « monument richement orné [...] un des ouvrages les plus précieux qui existent »<sup>81</sup>. Le corps de l'athlète reste assimilé à une machine humaine, fonctionnant au regard des principes de la mécanique et de la thermodynamique :

Une machine à vapeur transforme l'énergie calorifique incluse dans le charbon en énergie mécanique disponible sur l'arbre moteur entraîné par le système piston-bielle-manivelle : parallèlement, l'organisme humain transforme, par une suite de phénomènes complexes, les calories des aliments en travail. Il semble donc que les mêmes méthodes d'investigation, qui ont si bien réussi aux moteurs inanimés, soient applicables aux moteurs animés<sup>82</sup>.

Le docteur Alfred Thooris estime à ce propos que « l'expert physiologiste » se doit, dans l'écriture d'un manuel scientifique sur l'entraînement, de passer en revue les systèmes dont l'athlète est composé au même titre que l'ingénieur examinerait les pièces d'une machine pour connaître leur rôle et leur résistance<sup>83</sup>. Pour l'athlète, le juste réglage des combustions et des « explosions » de la machine humaine aboutit à l'obtention d'un maximum de rendement<sup>84</sup>.

Comme dans les années 1910, les représentations de l'effort physique s'appuient sur une hiérarchie fonctionnelle entre les centres nerveux de commande et les muscles obéissants : « Le cerveau doit adapter l'effort au but. L'acte est précédé de la réflexion, de l'observation. L'intelligence devra mouvoir la machine humaine. Le cerveau aura discipliné la matière. »<sup>85</sup>. Les centres nerveux règlent l'effort respectif de chacun des muscles en leur distribuant la quantité d'influx nerveux nécessaire pour en obtenir une contraction adéquate, ni trop faible, ni trop énergique<sup>86</sup>. Le muscle fatigué devenu moins excitable a besoin d'une secousse plus vive

---

<sup>81</sup> « L'Éducation sportive. Les cours de la F.F.A. », *L'Athlétisme*, n°39, 01 juillet 1922, p. 6. Il faut attendre la reprise des cours de la FFA en 1929 pour que la bibliographie proposée aux candidats à l'examen soit renouvelée. La lecture des ouvrages d'Auguste Hítier (1917), de Maurice Boigey (1923), de Marc Bellin du Coteau (1924), de Paul-André Chailley-Bert (1927), ou encore de Georges-André Richard (1927) est désormais recommandée (« Les éducateurs sportifs. Le diplôme d'éducateur sportif », *L'Athlétisme*, n°87, 15 août 1929, p. 10 ; Paul Fontaine, « Les éducateurs sportifs. Le diplôme d'Éducateur sportif de la F.F.A. », *L'Athlétisme*, n°92, 30 octobre 1929, p. 22).

<sup>82</sup> C. Faroux « Il ne faut pas négliger l'étude du moteur humain », *Le Miroir des sports*, n°383, 21 avril 1921, p. 242.

<sup>83</sup> Alfred Thooris, *La Vie par le stade*, op. cit., p. 71.

<sup>84</sup> Marc Bellin du Coteau, Maurice Pefferkorn, « La machine humaine », *L'entraînement sportif...*, op. cit., p. 59-64.

<sup>85</sup> Capitaine Cambier, « Préparons l'olympiade de 1924. Le Sport, source d'énergie nationale », *La Vie au grand air*, n°858, 20 octobre 1920, p. 2.

<sup>86</sup> Maurice Boigey, « Système nerveux », *Manuel scientifique d'éducation physique*, op. cit., p. 304.



par un effort volitionnel décuplé. Reprenant Tissié et Lagrange avant lui, Maurice Boigey estime que la fatigue durant l'effort trouve son siège dans les centres nerveux. En plus du travail volontaire ou passif, « les excitations sensitivo-sensorielles violentes et les émotions vives » peuvent être à l'origine de la fatigue de l'athlète<sup>87</sup>. Dès lors, l'« hémorragie de la sensibilité » causé par cet excès d'influx nerveux affecte inévitablement l'excitabilité ou l'irritabilité du muscle<sup>88</sup>.

À l'instar des travaux de Lagrange, les sensations de fatigue jouent un rôle important dans la poursuite ou l'arrêt des efforts soutenus, notamment l'essoufflement. Ces sensations, bien détaillées dans *l'Encyclopédie des sports*, permettent à l'entraîneur ou l'athlète de se situer dans l'effort et d'ajuster l'intensité de celui-ci en conséquence. Maurice Boigey distingue trois aspects de l'essoufflement, allant de la simple accélération du rythme respiratoire au malaise par intoxication :

Sous le premier, [...] le sujet ne ressent pas de malaise ; il éprouve seulement une sensation générale de chaleur, quelques battements artériels aux tempes et aux extrémités et présente un teint rose, un aspect général d'épanouissement dû à l'activité plus grande des fonctions. « C'est là, écrit Lagrange, la dose réellement salubre de l'exercice, la limite dans laquelle il faut se tenir pour que le travail ne puisse avoir aucun inconvénient. [...] ». Dans la seconde période dont parle Lagrange, l'équilibre est rompu entre la production de l'acide carbonique, qui devient de plus en plus abondant, et le pouvoir éliminateur des poumons qui diminue d'instant en instant. C'est alors qu'un malaise général survient. Une sensation de poids oppresse la poitrine ; il semble au sujet que l'air lui manque. Sa vue cesse d'être nette ; des brouillards l'obscurcissent ou des étincelles apparaissent dans le champ visuel ; des bourdonnements d'oreilles surviennent ; les idées cessent d'être claires et les impressions deviennent confuses. Nous assistons au début d'une intoxication générale par l'acide carbonique et par les toxines mise en liberté dans les muscles qui travaillent. Le visage a cessé d'être rose, il est blafard et pâle, à l'exception des pommettes et des lèvres qui sont violacées. [...] Si le travail musculaire continue, on voit survenir une période de graves accidents causés par une asphyxie générale des tissus. Le sentiment d'angoisse est extrême, les sensations n'ont plus aucune netteté ; après une période de très brève excitation assez semblable à celle de l'ivresse alcoolique, période pendant laquelle les muscles ne fonctionnent plus qu'automatiquement, des vertiges surviennent ; ils sont promptement suivis de l'évanouissement du sujet. L'insensibilité de ce dernier est alors complète<sup>89</sup>.

Maurice Boigey reprend ici la classification de Lagrange sur l'essoufflement en y détaillant davantage les conséquences somatiques<sup>90</sup>. L'objectif pour les athlètes est de parvenir à exercer volontairement une certaine domination sur l'acte réflexe de la respiration. Par l'habitude et

---

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 420.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 431.

<sup>89</sup> Maurice Boigey, « Physiologie de l'éducation physique », *Encyclopédie des sports*, op. cit., p. 257-258.

<sup>90</sup> Il est intéressant de noter que cette déclinaison de Lagrange est une nouvelle fois reprise dans la thèse de Robert-Victor Soyer sur l'Aptitude à l'effort en 1934 (Robert-Victor Soyer, « La respiration et l'exercice », *L'Aptitude à l'Effort*, Thèse soutenue devant la Faculté de Médecine de Marseille. Travail de l'Institut Régional d'Education Physique de Marseille, Décembre 1934, p. 14-15). D'une manière générale, les thèses de médecine sur l'effort s'appuient largement sur les travaux de Lagrange, Tissié et Bellin du Coteau, jusqu'à la fin des années 1920.

l'éducation, ils réfrènt la commande nerveuse qui pousse les muscles respiratoires « à accélérer outre mesure leurs contractions »<sup>91</sup>. Ainsi, pour résister à l'essoufflement, les coureurs bien entraînés « règlent le jeu de leurs poumons et les empêchent de céder à cette sorte d'affolement sous l'empire duquel la poitrine haletante ne fait plus qu'ébaucher l'acte respiratoire »<sup>92</sup>. L'influence des travaux de Lagrange et de Tissié reste considérable dans l'ensemble des manuels scientifiques sur l'effort sportif des années 1920.

#### **d) Respiration nasale, poignées d'effort... les habitudes techniques**

Les principes de l'entraînement athlétique eux aussi n'ont que très peu changé depuis les années 1910. La modération qualitative et quantitative des efforts consentis en est le premier axiome, afin de prévenir le surentraînement et les risques pour la santé<sup>93</sup>. Cette idée est partagée par les médecins et les athlètes de haut niveau comme Géo André qui rappelle systématiquement les bases d'un entraînement réussi dans ses très nombreux articles publiés dans *Le Miroir des sports*, avec une précaution particulière pour les jeunes et les débutants<sup>94</sup>. Le développement de l'athlète complet par la culture physique précède la spécialisation. Tout exercice physique doit être dosé, mesuré, progressif, adapté aux potentialités de chaque individu. Au-delà de l'entraînement proprement dit, l'athlète doit observer une grande « régularité de la vie » par une hygiène irréprochable et en évitant les excès<sup>95</sup>. Non seulement les principes généraux d'entraînement demeurent inchangés dans les années 1920, mais les mêmes débats techniques sur la course à pied resurgissent comme la respiration nasale ou l'usage de poignées d'effort.

La respiration nasale est ardemment défendue par Marc Bellin du Coteau dans l'ensemble de ses ouvrages scientifiques, s'inscrivant dans la lignée de Lagrange et Tissié<sup>96</sup>.

---

<sup>91</sup> Maurice Boigey, « Physiologie de l'éducation physique », *Encyclopédie des sports, op. cit.*, p. 255. Dans le bulletin officiel du Racing Club de France, le docteur Jean Pariot préconise une éducation respiratoire quotidienne pour éviter l'emballement (Jean Pariot, « Propos du Toubib. La fatigue », *Le Racing Club de France. Bulletin hebdomadaire paraissant le Samedi*, n°19, 15 novembre 1927, p. 2 ; Jean Pariot, « Propos du Toubib. L'essoufflement », *Le Racing Club de France. Bulletin hebdomadaire paraissant le Samedi*, n°20, 30 novembre 1927, p. 2 ; Jean Pariot, « Propos du Toubib. Comment se défendre contre l'essoufflement », *Le Racing Club de France. Bulletin hebdomadaire paraissant le Samedi*, n°22, 30 décembre 1927, p. 2).

<sup>92</sup> Maurice Boigey, « Physiologie de l'éducation physique », *Encyclopédie des sports, op. cit.*, p. 255.

<sup>93</sup> Marc Bellin du Coteau, *L'entraînement aux sports athlétiques, op. cit.*, p. 17-20.

<sup>94</sup> Géo André, « Conseils à nos jeunes athlètes coureurs de fond », *Le Miroir des sports*, n°497, 14 juin 1923, p. 408 ; Géo André, « Quelques conseils aux débutants avant la nouvelle saison d'athlétisme », *Le Miroir des sports*, n°535, 23 avril 1930, p. 243.

<sup>95</sup> Géo André, « La culture physique méthodique et progressive est la meilleure préparation aux sports », *Le Miroir des sports*, n°394, 07 juillet 1921, p. 12-13.

<sup>96</sup> Marc Bellin du Coteau détaille avec précision les raisons de cette respiration nasale, notamment pour réchauffer et filtrer l'air inspiré ou encore pour briser le « tampon d'air » que décrivait déjà Philippe Tissié (Marc Bellin du Coteau, Maurice Pefferkorn, « La machine humaine », *L'entraînement sportif..., op. cit.*, p. 80-82 ; Marc Bellin du

Cependant, d'autres médecins comme Alfred Thooris demeurent plus mesurés. En tant que « médecin-sportif », la théorie selon laquelle la bouche serait l'organe de la mastication et non de la respiration ne résiste pas à l'épreuve de l'effort intense qu'il s'inflige personnellement :

Je me suis observé bien souvent au cours d'essais d'amateur. Loin de moi, l'idée de me présenter comme un modèle, mais j'avais au moins à mon actif une perméabilité convenable des fosses nasales. Or il m'a toujours été impossible de courir surtout l'été, bouche fermée, et j'ouvrais d'autant plus la bouche que la température s'élevait. On a en effet le sentiment qu'il ne s'agit plus seulement de prendre l'air extérieur par une sucette, mais de lui ménager un large accès intérieur, l'inspiration évitant autant l'obstacle que l'expiration le recherche. La voie nasale n'a pas un débit suffisant. Forcez l'inspiration, le nez renifle et apporte, par le bruit qu'il fait, la preuve de sa carence.<sup>97</sup>

La prise en compte des sensations de l'athlète à l'effort oblige les médecins à revoir leur jugement. Georges-André Richard, secrétaire de la Société médicale d'Éducation Physique et spécialiste incontesté de la respiration à l'effort, ne fait pas exception : « Faut-il donc toujours respirer par le nez ? Théoriquement oui, mais, pratiquement, cela n'est pas toujours possible, et, en particulier dans l'exercice intense, la bouche devra bien souvent être utilisée comme voie respiratoire "d'appoint", la respiration devenant ainsi mixte, naso-buccale. »<sup>98</sup>. Les médecins se rendent à l'évidence, mais les habitudes de terrain sont tenaces et de nombreux athlètes s'astreignent encore à une respiration exclusivement nasale. Comme le remarque Géo André, « encore trop de coureurs s'imaginent bien faire en emportant un mouchoir avec eux. C'est une habitude toujours inutile. Celui placé dans les cheveux ne rime pas à grand'chose. Dans la main, il est gênant et dans la bouche néfaste »<sup>99</sup>. C'est également l'avis de Martien Roger en 1931 : « Quant à respirer par la bouche ou par le nez, peu importe. [...] En tout cas, il faut bien se garder de mettre un mouchoir dans la bouche pour se contraindre au souffle nasal ; ceci est un préjugé de l'ancien temps, condamné depuis longtemps d'ailleurs. »<sup>100</sup>. La respiration nasale ne semble plus faire consensus ni chez les médecins, ni chez les athlètes<sup>101</sup>.

---

Coteau, *L'entraînement aux sports athlétiques*, op. cit., p. 9-10). Maurice Boigey est aussi un ardent défenseur de la respiration nasale (Maurice Boigey, *Manuel scientifique d'Éducation physique*, op. cit., p. 246).

<sup>97</sup> Alfred Thooris, *La Vie par le stade*, op. cit., p. 86-87.

<sup>98</sup> Georges-André Richard, « Comment doit-on respirer ? », *Très sport*, n°47, mars 1926, p. 3. Le bulletin officiel de la FFA — dans sa rubrique « conseils techniques » — fait également la part des choses. À l'entraînement et pour l'éducation respiratoire, la respiration nasale est privilégiée, tandis que la respiration par la bouche est réservée aux « très grands efforts athlétiques » (Commission d'éducation physique et sportive, « Conseils techniques : l'entraînement respiratoire », *L'Athlétisme*, n°95, 15 décembre 1929, p. 9).

<sup>99</sup> Géo André, « Jean Vermeulen confirme dans le cross populaire de l'“Auto” sa victoire du prix Lemonnier », *Le Miroir des sports*, n°474, 18 janvier 1923, p. 40-41.

<sup>100</sup> Martien Roger, *Pour devenir Bon coureur à pied*, op. cit., p. 38-39.

<sup>101</sup> En 1932, la respiration exclusivement nasale n'est plus préconisée par les médecins, mais demeure une pratique courante chez les athlètes : « Beaucoup de débutants se croient obligés, afin d'éviter l'essoufflement et les points de côté, de respirer uniquement par le nez. Certains, pour s'y contraindre, s'enfoncent même un mouchoir dans la bouche ; c'est là une grosse erreur. Respirez par le nez tant que vous pourrez, mais tout naturellement vous

L'usage et la pertinence des poignées d'effort sont eux-aussi questionnés. Le lieutenant René Caste dans son manuel d'entraînement de 1922 précise que ces poignées ne sont plus utiles pour la performance<sup>102</sup>. Jacques Keyser évoquait, quant à lui, sa manie de prendre systématiquement un bouchon de papier journal dans chaque main avant les épreuves de cross-country dans les années 1910, avant d'ajouter que le port des poignées de liège est devenu complètement inutile aujourd'hui, en 1924<sup>103</sup>. Le modèle du « pendule », privilégiant les bras équilibrateurs, relâchés, oscillant en souplesse, supplante progressivement le modèle de la saisie énergique de poignées pour soutenir l'effort<sup>104</sup>. Ces dernières conservent pourtant leurs attraits chez les athlètes. Par exemple, Jean Vermeulen se fixait dans chaque main un mouchoir parfumé d'eau de Cologne et un citron coupé lors de sa victoire sur le cross-country des Jeux Interalliés de 1919<sup>105</sup> ; Gaston Féry spécialiste du 400 mètres recommande leur usage pour « le coup de collier final »<sup>106</sup> ; Pierre Pelletier enfin, nous livre une anecdote sur le secret des poignées d'effort :

J'ai connu tel coureur de fond qui disputait toutes les épreuves importantes en serrant, dans sa main gauche — celle du cœur — un billet parfumé de la femme aimé. Roulé en boule, ce billet remplaçait pour lui les poignées de liège sur lesquelles se crispent les mains au moments difficiles, quand il s'agit de maîtriser ses nerfs<sup>107</sup>

À côté des athlètes, des médecins renommés comme Paul-André Chailley-Bert préconisent toujours leur usage<sup>108</sup>. Au regard du nombre toujours conséquent d'adeptes de ces poignées, les publicités pour l'équipement de la course à pied n'hésitent pas à faire mention des poignées de liège aux côtés des souliers à pointes, maillots et culottes.

---

arriverez, sous l'effet d'un effort violent, à ne plus aspirer suffisamment d'air par le nez et à ouvrir la bouche pour respirer plus largement » (R. Corbin, Paul Boucher, *Il faut savoir respirer. L'Art de la Respiration dans l'Éducation Physique et les Sports*, Paris, Armand Girard, 1932, p. 94).

<sup>102</sup> René Caste [lieutenant], *Vers l'Olympiade (Courses – Sauts – Lancements)*, Paris, Vuibert, 1922, p. 52.

<sup>103</sup> Jacques Keyser, Gaston Frémont, « L'équipement », *Le cross-country, op. cit.*, p. 17.

<sup>104</sup> Georges Vigarello identifie cette bascule au tournant des années 1930 (Georges Vigarello, *Une histoire culturelle du sport. Techniques d'hier... et d'aujourd'hui*, Paris, Robert Laffont et Revue EPS, 1988, p. 49-51).

<sup>105</sup> Jean Vermeulen, « Le cross-country interallié », *La course à pied... op. cit.*, p. 60.

<sup>106</sup> *Almanach du miroir des sports*, Paris, Année 1923, p. 12.

<sup>107</sup> Pierre Pelletier, *La religion du record*, Paris, Editions de l'As, 1927, p. 19.

<sup>108</sup> Louis Schroeder, Paul-André Chailley-Bert, *La course à pied, op. cit.*, p. 25.

Figure 54 : Publicité Wiliams and Co. Sport en 1927 dans le journal L'Athlétisme<sup>109</sup>

**MAILLOTS** 11. » et 12. »  
**CULOTTES** 10. » et 11.50  
**SLIP** ..... 6.50  
**BANDE Crêpe** ... 2.90  
**POIGNÉES Liège** 2.30  
**PULLOVER** 55. », 95. »  
 et 110. »  
**SWEATERS** ..... 95. »  
 et 160. »  
 toutes couleurs des Clubs  
**SOULIERS**, toile semelle caout-  
 chouc, pointure 36, 37, 38, 42, 43, 10. » net  
**SOULIERS**, cuir noir extra, plaque acier, pointes  
 longues, pattes de renfort pour empêcher le  
 soulier de quitter le pied. Modèle spécial  
 employé par les champions, la paire 79. »  
**SOULIERS A POINTES**  
**FOSTER** **FINLANDAIS**  
 250. » 250. »  
*C'est avec ces souliers  
 que les derniers records du monde ont été battus*

En définitive, la pérennité des débats autour de l'intensité de course, de la respiration nasale ou des poignées d'effort cristallise une tendance plus large. Les représentations du corps, de l'effort et de l'entraînement demeurent inchangées dans les années 1920. Malgré l'enrichissement et la diffusion des travaux sur la course à pied, aucune révolution scientifique, technique ou pédagogique ne vient ébranler les fondements de l'entraînement athlétique, issus des physiologistes de la fin du 19<sup>e</sup> siècle : Fernand Lagrange et Philippe Tissié.

<sup>109</sup> L'Athlétisme, n°46, 22 octobre 1927, p. 4.

### 3) Différenciation, hiérarchisation et individualisation des efforts

Derrière l'apparente rigidité du système de sensibilités à l'effort, traversé par les mêmes fondements scientifiques et empreint d'une forte vigilance hygiéniste, les années 1920 introduisent cependant le souci de mieux identifier les efforts. Les médecins-sportifs tentent de proposer des classifications opérantes pour différencier l'entraînement tandis que l'identification plus nette des sensations doit permettre d'individualiser les charges et d'adapter les efforts en fonction des capacités de chacun, des épreuves et des distances de course.

#### a) L'Orgue du stade

En 1924, l'écrivain sportif André Obey publie *L'Orgue du stade*, dans lequel il narre les exploits réalisés par les athlètes lors des épreuves olympiques de Paris, au stade de Colombes. Il tente de traduire aux lecteurs les émotions spécifiques qu'il éprouve en admirant les 100, 200, 400, 800, 1 500, 3 000, et 5 000 mètres en course à pied. À l'instar d'un orgue à sept tuyaux de différentes longueurs, chaque épreuve athlétique possède un registre, une émotion, une expression corporelle différente : « Sept sons purs, à la fois essentiels et riches d'harmoniques, qui de l'aigu au grave, exigent du corps humain tout son lyrisme »<sup>110</sup>. La précision inédite dont fait preuve Obey dans la manière de différencier les épreuves et les efforts se retrouve également dans les manuels d'entraînement. En effet, les manuels des années 1920 s'étoffent, gagnent en précision, définissent des exigences techniques spécifiques en fonction des épreuves, différencient les qualités physiques nécessaires, et déclinent plus finement les types d'efforts à produire pour la performance. La classification triadique de Marc Bellin du Coteau est la plus usitée. Il différencie les « efforts intenses » qui correspondent aux épreuves athlétiques de vitesse ; les « efforts intenses et prolongés » assimilés aux épreuves de demi-fond ; et enfin les « efforts relatifs », pour désigner les épreuves de fond au-delà du 1 500 mètres<sup>111</sup>. Présentée dès 1913 dans *Le Livre du sportsman*, cette classification relativement sommaire ne constitue un cadre de référence que dans les années 1920 avec la notoriété grandissante de Bellin du Coteau et la publication de ses ouvrages majeurs sur la course à pied. Derrière l'apparente simplicité de cette classification se cache une réflexion autour des qualités physiques particulières que doivent développer les athlètes en fonction des épreuves.

---

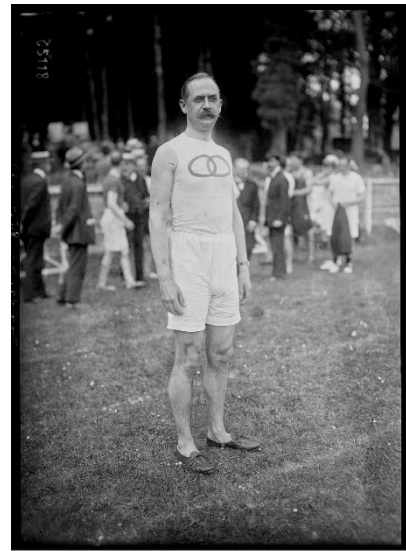
<sup>110</sup> André Obey, *L'orgue du stade*, Paris, Fluo INSEP, 2012 [1924], p. 10.

<sup>111</sup> Marc Bellin du Coteau, Maurice Pefferkorn, *L'entraînement sportif...*, op. cit., p. 64-66.

## Marc Bellin du Coteau<sup>112</sup>

Né le 21 juillet 1883 à Paris, Marc Bellin du Coteau est l'une des figures les plus influentes de la médecine sportive des années 1920, en particulier dans le domaine de l'athlétisme.

En tant qu'athlète, il devient champion de France des 400 mètres en 1903, 1904, 1907, enlevant le record de France. Il participe aux JO de 1904 à Saint-Louis. Chargé de la préparation olympique des athlètes en vue des Jeux de 1920, il donne des cours de formation de moniteurs d'éducation physique au Paris Université Club et à la Fédération française d'Athlétisme. En parallèle de ses exploits sur piste, il fonde le Hockey-club de Paris, après avoir organisé une équipe au lycée Louis-le-Grand en 1900. En 1902, il intègre le Racing Club de France et commande pendant une saison l'équipe de France. Quelques années plus tard, il devient président de la Fédération Française de Hockey sur gazon le 25 juin 1932, et président de la Fédération Internationale de Hockey le 13 novembre 1932, jusqu'en 1936.



Marc Bellin du Coteau prendra régulièrement appui sur son expérience de sportif de haut niveau pour nourrir sa réflexion scientifique. Le bulletin officiel de la FFA aime à rappeler une anecdote sur la manière dont Bellin du Coteau s'intéressa très tôt à la thématique de l'effort sportif du point de vue médical : En 1905, lorsque ce dernier est étudiant en médecine, il interpelle un éminent professeur de cardiologie : « Puis-je vous demander, Monsieur, ce qu'il adviendrait d'un homme de vingt-deux ans accomplissant un effort faisant monter son rythme cardiaque à plus de deux-cents pulsations-minute, effort soutenu pendant près d'une minute. Au bout de combien de temps son rythme cardiaque redeviendrait-il normal ? et quelles seraient les séquelles d'un effort d'une telle intensité ? » Le professeur rétorqua : « Compte tenu des données du problème que vous me soumettez, mon jeune ami, ce garçon est mort, dit-il. En conséquence de quoi les deux questions que vous posez à son sujet sont sans objet et je ne puis y répondre ! ». Bellin du Coteau répond : « je suis celui dont le cœur battait à plus de deux cents pulsations à l'arrivée du 400 mètres que j'ai gagné hier, que j'ai dîné de fort bon appétit, que j'ai passé une nuit paisible et que je suis parfaitement en mesure de suivre les cours que vous nous avez fait l'honneur de nous dispenser tout à l'heure ». Le jeune étudiant en médecine soutient sa thèse en 1910.

C'est en 1913 qu'une première synthèse de sa « méthode sportive » est publiée, sous le titre *Le livre du sportsman*. Tout au long des années 1920, ses très nombreuses publications autour de l'effort physique font autorité dans les milieux athlétiques et médicaux. Il devient membre de la Société de Médecine de

<sup>112</sup> Biographie réalisée à partir des documents suivants : Marcel Oger, Gaston Frémont, Marcel Delarbre, « Bellin du Coteau n'est plus... », *L'Auto*, n°13 760, 23 août 1938, p. 4 ; « Challenge du Dr Bellin du Coteau », *L'Athlétisme*, n°59, septembre 1948, p. 5 ; *L'Athlétisme*, n°281, juin 1985, p. 50 ; Marc Bellin du Coteau, *Le Livre du Sportsman*, Paris, Sporting, 1913 ; Marc Bellin du Coteau, *L'entraînement aux sports athlétiques*, Paris, H.Jardin, 1919 ; Marc Bellin du Coteau, Maurice Pefferkorn, *L'entraînement sportif : Manuel d'entraînement et de préparation générale à tous les sports*, Paris, Flammarion, 1924 ; Marc Bellin du Coteau, Maurice Pefferkorn, *Les sports athlétiques : étude de la technique et de la pratique des courses, des sauts et des lancers*, Paris, Flammarion, 1924 ; Baptiste Viaud, « Médecines du sport, sports de médecins : quand les biographies sportives s'invitent dans le jeu des carrières professionnelles », *Sciences sociales et sport*, n°2(1), 2009, p. 129-169. Photographie : Agence Rol, « Docteur Bellin du Coteau [8 juin 1922, St Cloud, réunion des médecins sportifs] », photographie de presse, n°75 118, négatif sur verre, 18 x 13 cm, 08 juin 1922.

l'Éducation Physique et des Sports (SMEPS) créée en 1921. Dans ses travaux, il s'intéresse aux méthodes d'entraînement, aux techniques sportives, à la respiration, à l'alimentation, aux femmes, aux jeunes, aux aînés..., mêlant expérimentations, expériences personnelles, et appuis théoriques. Dépasser l'empirique qui règne sur le stade demeure un *leitmotiv*. Parmi ses accomplissements, il développe un indice d'efficacité physique reposant sur 4 facteurs : Vitesse, Adresse, Résistance et Force (VARF). Il propose également une classification simple des efforts physiques largement reprise dans les manuels : L'effort Intense (sprint) ; l'effort intense et prolongé « Il correspond au maximum de travail que peut produire l'organisme » (demi-fond) ; l'effort relatif (fond). Enfin, il publie avec Marcel Labbé en 1930 une importante synthèse sur l'éducation physique : *Traité d'éducation physique*.

Après sa mort, survenue le 21 août 1938 à Saint-Germain-en-Laye, un « challenge du Dr Bellin du Coteau » est créé en 1948 à l'initiative des Amis des sports — dont Marc Bellin du Coteau fut le secrétaire général — désireuse de commémorer le souvenir du Docteur. Il est attribué le 31 décembre de chaque année au club dont l'athlète français aura fait le meilleur temps dans l'année sur la distance de 400 mètres plat.

Pour les épreuves de vitesse, le coureur doit être parfaitement maître de ses nerfs, canaliser l'influx nerveux au départ pour être prêt à bondir, à « plonger » dans l'effort intense, de courte durée<sup>113</sup>. Cette disponibilité nerveuse est nécessaire afin d'obtenir « une vitesse des réponses motrices aux excitations sensitivo-sensorielles »<sup>114</sup>. La dépense physique lors d'un sprint est presque exclusivement d'ordre volitionnel. Cependant, aux qualités nerveuses de promptitude, de courage et de calme s'adjoignent aussi des qualités organiques essentielles comme la souplesse, l'agilité et la puissance des jarrets<sup>115</sup>. Le demi-fond exige, quant à lui, une forge puissante, de larges poumons et un cœur solide pour résister à l'emballement lié à l'essoufflement<sup>116</sup>. La fatigue est essentiellement d'ordre cardio-respiratoire dans les 400, 800 et 1 500 mètres. La souplesse, l'aisance, et la connaissance du « train » sont aussi des qualités nécessaires dans ce type d'épreuve<sup>117</sup>. Enfin, pour les efforts relatifs dans les épreuves de fond, un facteur nouveau intervient : l'automatisme<sup>118</sup>. Contrairement à l'effort intense et prolongé du demi-fond, le coureur n'observe pas d'affolement du débit respiratoire. L'engorgement musculaire est faible et le travail du cœur s'exécute à bas bruit à condition de maintenir une foulée souple, légère, et efficace<sup>119</sup>. Dès lors, la régularité des rythmes respiratoires, cardiaques, et des foulées sont les plus sur garants de l'endurance<sup>120</sup>.

<sup>113</sup> Marc Bellin du Coteau, Maurice Pefferkorn, « La machine humaine », *L'entraînement sportif...*, *op. cit.*, p. 68.

<sup>114</sup> Maurice Boigey, *Manuel scientifique d'Éducation Physique*, *op. cit.*, p. 170.

<sup>115</sup> René Caste [lieutenant], *Vers l'Olympiade...*, *op. cit.*, p. 9 ; Paul Boucher, *La course à pied éducative et sportive*, *op. cit.*, p. 7 ; Louis Schroeder, Paul-André Chailley-Bert, *La course à pied*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>116</sup> Marc Bellin du Coteau, Maurice Pefferkorn, « La machine humaine », *L'entraînement sportif...*, *op. cit.*, p. 69.

<sup>117</sup> Pierre et Jean Garcet de Vauresmont, *Les sports athlétiques. Football – course à pied - saut – lancement*, Paris, Bibliothèque Larousse, 1924, p. 86.

<sup>118</sup> Marc Bellin du Coteau, Maurice Pefferkorn, « La machine humaine », *L'entraînement sportif...*, *op. cit.*, p. 69.

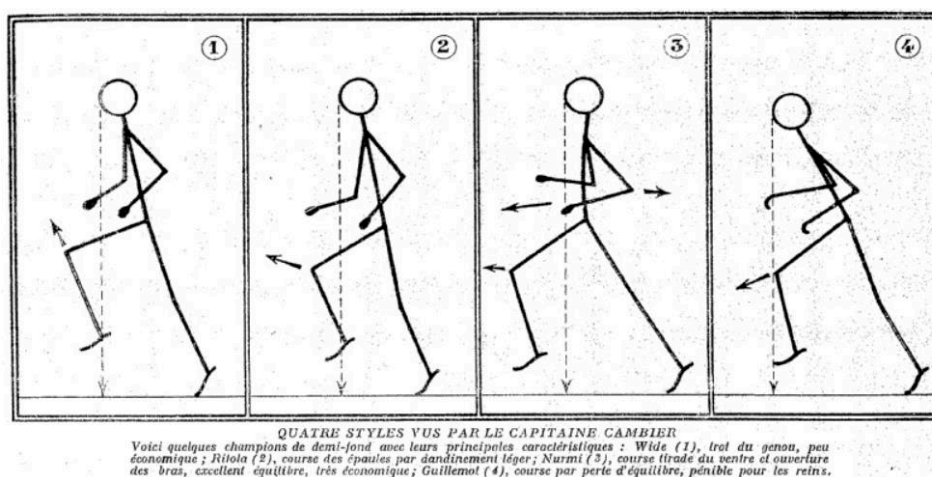
<sup>119</sup> Louis Schroeder, Paul-André Chailley-Bert, « Les courses de fond », *La course à pied*, *op. cit.*, p. 58.

<sup>120</sup> Martien Roger, *Pour devenir Bon coureur à pied*, *op. cit.*, p. 17.



L'identification et la différenciation des qualités physiques se complètent d'une analyse fine des techniques de course en fonction des épreuves. L'attention portée au style gagne en précision grâce à la généralisation d'outils d'analyse précis comme le cinéma ralenti. C'est le cas par exemple de René Caste qui publie dans *Le Miroir des sports* une série d'articles spécifiquement consacrés à l'observation commentée de l'allure des différents spécialistes en course à pied, « mise à portée de tous par le cinéma au ralenti »<sup>121</sup>. Une opposition nette se dégage entre les sprinteurs et les fondeurs. Pour le sprint, le coureur progresse par un « piétinement », un « arrachement » sur la pointe des pieds, presque sur les extrémités digitales d'où l'importance des griffes artificielles sur les chaussures à pointes<sup>122</sup>. Paul Boucher dégage trois règles essentielles pour être efficace : D'une part la foulée doit être rectiligne ; d'autre part le contact du pied au sol doit être pris par la partie antérieure du pied ; enfin il s'agit d'éviter les mouvements de flexion et d'extension de la cuisse et de la jambe pour « fouler » au ras du sol<sup>123</sup>.

Figure 55 : Comparaison de style entre quatre champions de fond, par le capitaine Cambier<sup>124</sup>



Pour le demi-fond et le fond au contraire, le coureur doit dérouler le pied, prolongeant artificiellement les bonds<sup>125</sup>. Même si l'athlète doit avoir un nombre minimum de contacts avec le sol, il ne s'agit pas pour autant d'exécuter des sauts en longueur. La majoration excessive de la foulée, obtenue par l'artifice du « steppage » comparable au trot du cheval, est limitée par la

<sup>121</sup> René Caste, « La technique difficile du départ et de l'arrivée dans les épreuves de vitesse pure en course à pied est mise à la portée de tous par le cinéma au ralenti », *Le Miroir des sports*, n°526, 17 octobre 1924, p. 36 ; « L'allure dans la course à pied de fond et de vitesse d'après les Finlandais Nurmi et Vylen filmés au ralenti », *Le Miroir des sports*, n°527, 24 janvier 1924, p. 55 ; « L'Athlétisme enseigné à l'aide du cinéma ralenti. n°3 : La technique de la course de 110, 200 et 400 mètres haies. Le style actuellement le plus efficace est celui du Canadien Thompson », *Le Miroir des sports*, n°528, 31 janvier 1924, p. 71.

<sup>122</sup> Marc Bellin du Coteau, Maurice Pefferkorn, *Les sports athlétiques...*, op. cit., p. 17.

<sup>123</sup> Paul Boucher, *La course à pied éducative et sportive*, op. cit., p. 14.

<sup>124</sup> Maurice Cambier, « Les courses de longue distance aux Jeux Olympiques de Paris », *Très sport*, n°31, 01 novembre 1924, p. 13.

<sup>125</sup> Marc Bellin du Coteau, Maurice Pefferkorn, *Les sports athlétiques...*, op. cit., p. 17.

nécessité de s'élever le moins possible au-dessus du sol<sup>126</sup>. L'objectif est d'augmenter l'amplitude de la foulée, sans remettre en cause la souplesse et l'aisance nécessaires au rendement. Frantz Reichel propose pour y arriver de s'efforcer à chaque séance d'entraînement « d'augmenter l'enjambement jusqu'au moment où on aura senti un pivotement du corps sur les reins, accompagné d'un fort tassage des épaules, qui "rouleront", l'indice certain de l'exagération de la foulée allongée »<sup>127</sup>. Avec la fatigue en compétition, le coureur se « désunit », son allure jusqu'alors fluide et souple devient saccadée, heurtée, ce qui le conduit à tasser sa foulée par un talonnement<sup>128</sup>. L'objectif pour l'athlète est de conserver de l'allongée le plus longtemps possible en course. Par ailleurs, les bras jouent également un rôle essentiel bien identifié dans les manuels, non pas dans la propulsion comme en sprint, mais dans l'équilibre général du coureur. Les épaules et les mains se décrispent, se balancent avec souplesse pour compenser les oscillations transversales du tronc<sup>129</sup>. Au final, les techniques de course ainsi que les différences de style en fonction des épreuves sont l'objet d'une analyse plus fine dans les années 1920.

Ces classifications et cette différenciation accrue des efforts s'accompagnent inévitablement d'une hiérarchisation symbolique, qui transparaît de manière explicite dans les manuels d'entraînement et la presse sportive. Les athlètes et les journalistes sont unanimes : « le critérium de la valeur athlétique et sportive, c'est la vitesse. Le fond n'est qu'un pis-aller. »<sup>130</sup>. Une prestigieuse aura entoure les épreuves de sprint, leur conférant un statut particulier. La formule lapidaire de Georges Prade « la vitesse est l'aristocratie du sport », est reprise de nombreuses fois, souvent adaptée pour l'athlétisme : « le sprint est l'aristocratie de la course à pied »<sup>131</sup>. Elle révèle une sensibilité marquée pour les efforts maximaux, et l'exaltation de la vitesse au début du 20<sup>e</sup> siècle. Les épreuves de sprint sont celles qui plaisent le plus au public : « Alors qu'on peut rester insensible à des épreuves musculaires de fond ou à des concours de régularité automobiles, on ne résiste pas à l'émotion provoquée par une course pédestre de cent mètres ou un vol à 300 kilomètres à l'heure »<sup>132</sup>. Les plus beaux échantillons

---

<sup>126</sup> Marc Bellin du Coteau, Maurice Pefferkorn, *Les sports athlétiques...*, *op. cit.*, p. 16-17.

<sup>127</sup> Frantz Reichel, Emile Anthoine, « Les sports athlétiques », dans Patronage de l'Académie des sports et du Comité National des Sports (C.O.F.), *Encyclopédie des sports*, *op. cit.*, p. 310.

<sup>128</sup> Marc Bellin du Coteau, Maurice Pefferkorn, *Les sports athlétiques...*, *op. cit.*, p. 19.

<sup>129</sup> René Caste [lieutenant], *Vers l'Olympiade...*, *op. cit.*, p. 50.

<sup>130</sup> Gabriel Hanot, « Les épreuves et les vedettes de la semaine », *Le Miroir des sports*, n°402, 01 septembre 1921, p. 131.

<sup>131</sup> Robert Marchal, « Quelques idées de Robert Marchal », *Almanach du Miroir des sports*, année 1928, p. 45 ; voir aussi la formule « la vitesse est l'aristocratie de l'athlétisme » de Gabriel Hanot, « La vitesse est l'élément essentiel du sport », *Le Miroir des sports*, n°397, 28 juillet 1921, p. 50.

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 50 ; « Rien n'est plus émotionnant dans n'importe quel sport qu'une course de vitesse » (Jean Auger, *Athlétisme*, *op. cit.*, p. 17).

humains, harmonieusement développés, se perfectionnent dans les poussées du sprint et non dans le labeur du fond<sup>133</sup>. En plus de l'attrait pour la beauté des corps à l'effort maximal, le caractère inné des qualités physiques nécessaires pour la performance ajoute au prestige des courses de vitesse :

Les qualités de vitesse sont un don, on naît champion, on ne le devient pas. Il n'y a qu'à étudier l'animal pour se rendre compte de cela et à voir la différence entre la vitesse d'un cheval de course et celle d'un cheval de trait, il est impossible de faire un cheval de course d'un animal qui traîne de lourdes charges tout au long du jour.<sup>134</sup>

Les aptitudes naturelles des purs-sangs humains contrastent avec le labeur populaire des épreuves de fond<sup>135</sup>. Pourtant, malgré cette hiérarchie entretenue dans les imaginaires sportifs, la presse sportive française des années 1910 et 1920 fait plutôt la part belle aux coureurs de fond. Les émotions narrées par les écrivains sportifs et les journalistes sont principalement issues des exploits dans les courses de fond, et très peu dans les épreuves de sprint. Ce hiatus peut s'expliquer par le fait que les champions français de talent en course à pied soient, pour la plupart, des fondeurs ou demi-fondeurs : Jean Bouin, Jacques Keyser, Jean Vermeulen, Joseph Guillemot, ou encore Jules Ladoumègue. Le sprint français reste à la marge sur le plan international et offre peu l'occasion de s'enthousiasmer contrairement aux nombreux records d'un Bouin ou d'un Ladoumègue. Ainsi, un décalage existe entre d'un côté la glorification des épreuves de sprint, et de l'autre la valorisation dans la presse des coureurs de fond, réalisant l'essentiel des exploits français entre 1910 et 1940.

## **b) La sensibilité féminine. Un obstacle aux efforts intenses ?**

### *L'effort suspect*

La hiérarchisation et la différenciation des efforts, exacerbées dans les années 1920, ne se limitent pas aux seules épreuves athlétiques masculines. La suspicion à l'égard de la pratique féminine de la course à pied révèle une autre forme de distinction et de hiérarchisation. Les seuils de tolérance à l'effort s'abaissent lorsqu'il est question du « sexe faible ». Médecins, journalistes et entraîneurs s'appuient sur des critères liés à la fragile constitution des femmes — davantage impressionnables, plus sensibles, moins maîtres d'elles-mêmes — pour justifier un aménagement raisonnable de la pratique, sans violences ni excès. La question est brûlante

---

<sup>133</sup> Martien Roger, *Pour devenir Bon coureur à pied*, op. cit., p. 13.

<sup>134</sup> Louis Schroeder, Paul-André Chailley-Bert, *La course à pied*, op. cit., p. 3 ; « On naît coureur de vitesse, on ne le devient pas » (Pierre et Jean Garcet de Vauresmont, *Les sports athlétiques...*, op. cit., p. 78).

<sup>135</sup> Bernard Maccario, *Jean Bouin : Héros du sport, héros de la Grande Guerre*, Paris, Chistéra, 2018, p. 38-39.

et la plupart des auteurs de manuel d'éducation physique ou d'entraînement consacrent un chapitre sur la spécificité féminine. Maurice Boigey résume quelques considérations largement partagées dans son *Manuel d'Éducation Physique* de 1923 :

Les efforts intenses ne lui sont pas salutaires. Ils la fatiguent. Sont-ils prolongés, ils finissent par ruiner la santé. Les fonctions spéciales qu'une femme doit subir et remplir sont incompatibles avec un travail musculaire intense. [...] Les femmes n'établiront jamais des records athlétiques. Les résultats qu'elles obtiendraient ne seraient, d'ailleurs, en aucun cas, comparables aux records masculins. Elles se contenteront d'une faible initiation athlétique. La femme n'est point construite pour lutter, mais pour procréer. Il convient que, chez elle, les exercices développent surtout les régions dont il est souhaitable d'augmenter l'ampleur, c'est-à-dire, la moitié inférieure du corps.<sup>136</sup>

L'attention des médecins se focalise sur la santé des femmes, considérant que la pratique intense de l'athlétisme violente leur faible organisme : « Certains exercices sportifs doivent être rigoureusement interdits aux femmes et aux enfants qui physiologiquement sont incapables d'en triompher. De cet ordre sont les exercices intenses et prolongés, type 400 mètres. »<sup>137</sup>. Comme les enfants, ce sont des « amoindris physiques »<sup>138</sup>, anatomiquement dominés par leur bas-ventre qu'il convient de ménager. Les conclusions du congrès médical d'éducation physique de l'enfant et de la femme à Vichy en 1922 rapportées par le docteur Georges-André Richard pour *Le Miroir des sports* vont dans le même sens<sup>139</sup>. Le sprint, par sa courte durée, et le fond, par sa faible intensité, ne posent que peu de problèmes tandis que le demi-fond inquiète par la forte sollicitation de l'organisme.

Aux arguments hygiéniques s'ajoutent des arguments d'ordres esthétiques et moraux. Le spectacle de l'effort exagéré est inesthétique, inadapté. Il enlaidit les traits du visage ce qui nuit grandement à la grâce qu'est censé dégager une femme de bonne moralité. Les journalistes rapportent à ce propos de nombreux cas de « défaillances » dangereuses en course : « Les épreuves d'athlétisme, dont quelques arrivées donnèrent lieu à des défaillances pénibles,

---

<sup>136</sup> Maurice Boigey, « Éducation physique féminine », *Manuel scientifique d'éducation physique*, Paris, Payot, 1923, p. 139.

<sup>137</sup> Marc Bellin du Coteau, Maurice Pefferkorn, « Le sport et la femme », *L'entraînement sportif...*, *op. cit.*, p. 135. Maurice Pefferkorn rappelle le danger que représente le demi-fond, les efforts intenses et prolongés pour les femmes (Maurice Pefferkorn, « La femme et la compétition sportive », *L'Écho des sports*, n°1 273, 14 août 1922, p. 1).

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 136. Marc Bellin du Coteau exhorte les entraîneurs de « rappeler au sexe faible qu'il est faible et restera faible » (Marc Bellin du Coteau, « Un avis médical sur le sport féminin », *L'Écho des sports*, n°953, 05 avril 1921, p. 1). En 1930, après une décennie de compétitions féminines, Bellin du Coteau ne change pas d'avis et estime toujours que « la femme est inapte à la plupart des efforts » (Marc Bellin du Coteau, « Les possibilités du sport féminin », *L'Écho des sports*, n°4 184, 09 août 1930, p. 1).

<sup>139</sup> Georges-André Richard, « Le congrès médical d'éducation physique de l'enfant et de la femme », *Le Miroir des sports*, n°457, 21 septembre 1922, p. 178.

notamment dans le 800 mètres, distance exagérée pour la femme, dénotèrent que la course comme les concours doivent être pratiqués avec une extrême modération. »<sup>140</sup>.

Figure 56 : Arrivée d'une course de 250 mètres à la fête annuelle de l'A.S. d'Alfortville en 1923<sup>141</sup>



Le journal *Le Miroir des sports* utilise l'image comme argument, pour bien souligner le désordre corporel d'une arrivée de course, avec en arrière-plan une chute, la grimace de la gagnante, les bras écartés. Le manque de fluidité, de maîtrise technique, et de constance dans le style chez la plupart des concurrentes offrent le spectacle de la désunion corporelle, de la perte de contrôle de soi, alternant épisodes de marches et de courses. Spectacle déplaisant donc. Proscrire certaines épreuves athlétiques féminines — notamment en demi-fond — au prétexte que les sportives sont laides durant l'effort est un argument que brandissent certains observateurs de la vie sportive. Ces mêmes observateurs avancent un autre raisonnement pour le moins contradictoire : ils craignent que les exhibitions féminines soient suivies moins pour la beauté du geste que pour la beauté des sportives elles-mêmes, avec les badauds lorgnant sur le corps dénudé des jeunes filles<sup>142</sup>.

---

<sup>140</sup> Emile-Georges Drigny, « Epreuves d'athlétisme, danses rythmiques et sports d'équipe des jeux féminins de Monte-Carlo », *Le Miroir des sports*, n°436, 27 avril 1922, p. 260.

<sup>141</sup> « Encore une preuve de plus que la course à pied n'est vraiment pas un sport féminin », *Le Miroir des sports*, n°503, 09 août 1923, p. 96.

<sup>142</sup> Maurice Pefferkorn, « La femme et la compétition sportive », art. cité, p. 1

Figure 57 : Gros plan sur les jambes de Marcelle Neveu, après sa victoire lors du Cross Fémina-sport 1922 à Clamart<sup>143</sup>



À ce titre, la tenue vestimentaire pose question. La culotte courte remplace progressivement la jupe, au risque d'une masculinisation excessive<sup>144</sup>. Les chasseurs d'image de l'*Éclair journal* ne semble pourtant pas effrayés à l'idée de proposer un gros plan sur les jambes de Marcelle Neveu après sa victoire au cross Fémina-sport, comme s'il s'agissait d'un portrait<sup>145</sup>. Que ce soit à l'écran ou sur papier journal, la dialectique beauté-laideur polarise les débats autour de la pratique sportive féminine.

Les critiques d'ordre esthétique ne sont que la conséquence de facteurs psychologiques plus profonds. Selon leurs détracteurs, les athlètes féminines seraient en effet incapables de maîtriser leurs nerfs face à l'adversité, se laissant trop facilement submerger par les émotions neuves de l'effort physique. Géo André relate avec désabusement les péripéties du cross-country féminin de 1923 organisé par *L'Auto* au stade Pershing, remporté par Marcelle Neveu :

Quoique le parcours fût plat et extrêmement facile, d'une distance inférieure à 3 kilomètres, nous pûmes constater combien ce cross parut au-dessus des forces des concurrentes. Qu'eût-ce été si ce parcours avait été rendu lourd et glissant par la pluie. Mieux vaut n'y point songer car l'impression par beau temps fut quand même pénible. En effet, au bout de 200 mètres, l'on signalait déjà plusieurs abandons. Au 800 mètres, beaucoup de concurrentes marchent déjà. À la fin de la première boucle, l'allure de la plupart des concurrentes est particulièrement mauvaise.

<sup>143</sup> « France. Clamart. Le sport et la femme. Le Cross de Fémina-sport... », *Éclair journal*, 1922, 35'', Archives Gaumont-Pathé, 2207EJ00010, noir et blanc, muet.

<sup>144</sup> Raymond Gérard, « Le Sport et la femme », *L'Écho des sports*, n°3 611, 13 janvier 1929, p. 1.

<sup>145</sup> Le portrait de Marcelle Neveu est découpé en deux plans : un premier sur son visage ; un second sur ses jambes.

On assiste déjà à des scènes pénibles tels des crises de larmes, des effondrements sur le sol, des évanouissements, des cris. Les pelotons sont disséminés. La course se résume en beaucoup d'endroits à des performances de marche avec, de temps à autre, de courtes reprises de courses. L'on sent malheureusement un manque absolu de préparation. 80 % des concurrentes semblent ignorer comment l'on doit courir. [...] C'est aller à l'encontre du but visé que de se laisser aller sur les terrains de sports à des crises de larmes, à des mécontentements et à des rages de se voir dépasser par des concurrents.<sup>146</sup>

Les mêmes constats sont dressés en 1925 lorsque Géo André commente la victoire de M<sup>me</sup> Ruby au cross de Meudon :

Certains gestes nous ont démontré que nos sportives ne sont pas encore devenues maîtresses de leurs nerfs. Ainsi vit-on la gagnante se jeter dans les bras d'un spectateur avant même d'avoir franchi l'arrivée. J'admets la grande joie ressentie dans un tel cas, mais, cependant, j'estime qu'un athlète doit être suffisamment maître de lui-même pour contenir jusqu'au bout ses sentiments d'enthousiasme. C'est encore la volonté qui manque à nos sportives lorsqu'elles s'effondrent après le poteau d'arrivée.<sup>147</sup>

Pourtant, malgré ces crises de larmes ou ces effusions de joies, Géo André remarque aussi que les sportives ont fait des progrès techniques, possèdent davantage de tenue en course, savent mieux se servir de leurs bras, et leurs foulées gagnent en fluidité au point que « la course à pied semble être un sport qui convient parfaitement à la femme »<sup>148</sup>. Ce point de vue n'est pas partagé par Marc Bellin du Coteau qui, en 1928, rappelle l'incapacité des femmes à maîtriser leurs émotions à l'effort, à l'instar des enfants :

Sans vouloir médire de la femme, convenons que la psychologie féminine se rapproche par plus d'un trait de celle de l'enfant. Elle aussi n'a que trop de tendances à outrepasser ses possibilités. D'où certaines arrivées lamentables se terminant sur un spectacle qui n'a rien d'esthétique... ou sur une crise de nerfs. Précisément, nous tenons beaucoup à la beauté du beau sexe. C'est une de ses raisons d'être — et non la moindre — que de rester pour nous la joie des yeux. Or, l'effort est « grimaçant ». Les masques de nos athlètes reflètent une souffrance tragique [...] qui peut magnifier l'homme, mais qui ne s'accommode guère avec la grâce de sa compagne. Certaines attitudes de souplesse, quelques gestes ondoyants, tels les lancers, font naître de belles images. Malheureusement, quand il s'agit de battre un record, toutes énergies tendues, nous retombons dans le dramatique...<sup>149</sup>

Les conséquences sur le plan esthétique se font sentir. L'effort athlétique féminin reste suspect jusqu'aux années 1930 pour les médecins, lorsque celui-ci est exagéré ou tourné vers la recherche du record.

---

<sup>146</sup> Géo André, « Mlle Neveu a gagné le cross-country féminin disputé dimanche dernier au stade Pershing », *Le Miroir des sports*, n°478, 15 février 1923, p. 104-105.

<sup>147</sup> Géo André, « Mme Ruby gagne le challenge Boussard de Cross-country à Meudon », *Le Miroir des sports*, n°579, 04 février 1925, p. 75.

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>149</sup> Marc Bellin du Coteau, « L'effort sportif est-il dangereux ? », *Je sais tout. La grande revue de vulgarisation scientifique*, n°272, août 1928, p. 311.

## Encouragements littéraires

Malgré les nombreuses critiques, il n'est plus question d'interdire purement et simplement les essais sportifs féminins, ni de les reléguer au niveau des spectacles de foires : « Il n'est pas plus logique d'empêcher une femme de faire de l'athlétisme parce qu'elle est incapable de courir 100 mètres en 11 secondes, qu'il ne le serait de lui interdire le chant sous prétexte qu'une voix de soprano ne saurait avoir la puissance d'un timbre de baryton »<sup>150</sup>. La littérature sportive s'ouvre timidement au récit des exploits féminins, à l'instar d'Henry de Montherlant qui propose dans *Les Olympiques* une description de Mademoiselle de Plémeur, « championne du Trois cents ». L'écrivain prend tout de même la peine de justifier son choix, allant à l'encontre des railleries et quolibets encore fréquent dans un milieu sportif très masculin :

Contre l'opinion de la plupart des sportifs, et de la plupart des profanes (car il est curieux de voir comme la femme est injustement et cruellement moquée, en tant que sportive, par ceux mêmes qui surfont au-delà de toute raison son rôle social), je maintiens que l'athlétisme féminin — course, sauts, lancers — peut donner des joies de haute qualité, aussi bien sportives qu'esthétiques. [...] L'apport nouveau de l'athlétisme féminin n'est pas technique. Il est esthétique et moral<sup>151</sup>.

Les sportives sont plus rarement décrites en plein effort, au cœur de la course, aux prises avec l'adversité. L'écrivaine féministe et docteure Marthe Bertheaume s'y essaie dans son roman *Sportive* en 1925, dans lequel l'héroïne Herviane tente de battre une Anglaise sur une course de demi-fond :

Dans un clapotis d'air où l'on crut entendre battre des ailes, elles fuyaient, toutes deux, vers le poteau ; une distance d'épaules les séparait à peine ; l'Anglaise donnait un suprême effort : elle haletait, les muscles du cou en se gonflant faisaient saillir les veines, sous le visage cramoisi. Herviane n'était que pâleur ; soudain, elle étendit les bras vers le fil d'arrivée dont la séparaient cinquante centimètres à peine, et, dans ce geste d'offrande de tout son jeune être, rassemblant les forces surhumaines que lui donnait l'exaltation du suicide, elle accrut encore l'avance, sentit son cœur se briser dans la poitrine et, vainqueur inanimée, roula au pied du poteau, ensevelie dans son triomphe. Puis elle est transportée au poste de secours<sup>152</sup>.

---

<sup>150</sup> Georges Rozet, « L'avènement du sport féminin », *Lectures pour tous*, n°22, 15 août 1919, p. 1 562.

<sup>151</sup> Henry de Montherlant, « Mademoiselle de Plémeur : championne du « Trois cents », *Les Olympiques*, Paris, Gallimard, 1973 [1924], p. 71.

<sup>152</sup> Marthe Bertheaume, *Sportive*, Paris, Editions de la vraie France, 1925, p. 82-85. Anne Darcagne-Mouroux utilise le nom de plume Marthe Bertheaume pour préserver sa carrière de médecin. Elle promeut le sport féminin et devient présidente de *La Ruche Sportive Féminine* en 1921. Inspirée par la méthode naturelle, Bertheaume rédige le roman *Sportive* avec un triple objectif : présenter les traits de la femme moderne, proposer un discours médical mesuré à l'égard de la pratique physique, et mettre en avant les valeurs du catholicisme social. Pour connaître davantage de détails sur les engagements féministes et sportifs d'Anne Darcagne-Mouroux, et sur les ambitions de son roman *Sportive*, voir Thomas Bauer, *La sportive dans la littérature française des Années folles*, thèse de



Le récit de course met en valeur le dépassement de soi des athlètes féminins, comme pouvait l'écrire Obey, Braga ou Prévost pour les athlètes masculins. Ces quelques essais, si modestes soient-ils, ne se résument pas à de simples coquetteries littéraires. Ils témoignent d'une rencontre, celle des jeunes filles avec le stade. L'élan donné par Alice Milliat et la Fédération des sociétés féminines sportives de France après la Première Guerre mondiale ainsi que la médiatisation croissante des compétitions féminines par la presse spécialisée et généraliste permet d'augmenter la visibilité de ces pionnières dans l'espace social<sup>153</sup>. Géo André, René Moysse ou Marcel Delarbre, observateurs avertis du mouvement athlétique féminin, partagent la plume avec des chroniqueuses engagées comme Jeanne May, Alice Milliat, Paulette Bron, Rose Nicole, pour faire connaître les nombreuses réunions du calendrier ainsi que les championnes de chaque spécialité<sup>154</sup>. Cependant, l'acceptation d'une telle pratique n'est possible qu'avec l'affirmation d'une culture de l'effort physique spécifiquement féminine. L'exercice sportif ou gymnique doit aller de pair avec la préservation de la grâce féminine, sans crispier les traits et sans donner le spectacle d'une souffrance aiguë<sup>155</sup>. Rose Nicole ou André Glarner préconisent par exemple la gymnastique harmonique d'Irène Popard préalablement aux efforts athlétiques<sup>156</sup>. Sur le modèle de la méthode française de Georges Demeny, cette gymnastique privilégie les mouvements arrondis, fluides, souples, sans saccades, raideurs ou douleurs. Ainsi, les progrès de la course à pied féminine s'accompagnent d'une attention redoublée pour la beauté du geste et l'aisance affichée de la sportive. La part esthétique n'est pas oubliée.

### *Le cross-country, une spécialité athlétique idéale pour les femmes*

Parmi l'ensemble des disciplines athlétiques féminines, le cross-country est peut-être celle qui recueille le plus d'opinions favorables. Les distances de course n'excèdent pas 4

---

doctorat sous la direction de Claude Leroy, Paris ouest Nanterre, 2008, chapitre 4 : « Un engagement féministe : Marthe Bertheaume », p. 81-94.

<sup>153</sup> Si les femmes investissent le stade, elles restent néanmoins largement minoritaires dans le champ sportif, et ne bénéficient pas de soutiens particuliers en dehors des clubs féminins. Le CASG n'accorde par exemple que 2% de son budget au développement du sport féminin dans les années 1920, selon Xavier Breuil (Xavier Breuil, *Le Club Athlétique de la Société Générale. Histoire d'une succursale de champions*, Saint-Cyr-sur-Loire, Sutton, 2008, p. 106).

<sup>154</sup> *La Vie au grand air*, *L'Auto*, *Le Miroir des sports*, *L'Écho des sports* et *Match-L'Intran* tiennent une chronique régulière sur les sports féminins.

<sup>155</sup> « La grâce féminine peut aller de pair avec l'exercice violent ou difficile », *Le Miroir des sports*, n°399, 11 août 1921, p. 87.

<sup>156</sup> Rose Nicole, « Culture physique féminine : Le mouvement harmonique », *Le Miroir des sports*, n°412, 10 novembre 1921, p. 298-299 ; André Glarner, « Les épreuves et les vedettes de la semaine », *Le Miroir des sports*, n°415, 01 décembre 1921, p. 339.

kilomètres, bien en deçà des 16 kilomètres que peuvent proposer les tracés masculins<sup>157</sup>. Ainsi, pour le Cross interclub du Pélican 1921 organisé par la Fédération des sociétés féminines sportives de France (FSFSF), les 46 concurrentes arpentent les 2 kilomètres 500 d'un parcours « semé de roses »<sup>158</sup>. Les Nationaux ou les grandes compétitions comme le cross de *L'Auto* ne proposent pas des distances de course bien plus longues, ce qui permet d'augmenter le chiffre des engagements, atteignant parfois les 200 concurrentes<sup>159</sup>. Les premières spécialistes de cross-country comme Marcelle Neveu ou Suzanne Thuault bénéficient d'une large exposition dans la presse, et livrent de précieux témoignages sur leurs ressentis, impressions et émotions en course. Suzanne Thuault explique par exemple sa vision du cross-country, ses espoirs pour la saison 1927, et sa méthode d'entraînement dans les colonnes de *Match-L'Intran* :

[...] les séances d'entraînement sont de véritables ivresses : être lâchée, avec des camarades goûtant comme moi les joies du plein air, courir libre à travers bois, franchir obstacles et difficultés, vaincre les quelques secondes de défaillance, se sentir à nouveau pleine de vigueur, puis, à grandes foulées, arriver au but. Se sentir renouvelée, rajeunie, quel admirable bonheur !<sup>160</sup>

L'exercice du récit de soi, a fortiori de ses sensations à l'effort, était jusqu'alors l'apanage quasi exclusif des hommes mais le journal *Match-L'Intran*, par l'intermédiaire du chroniqueur spécialiste du sport féminin René Moysse, n'hésite pas à donner la parole aux sportives dès les premiers numéros. Ainsi, lors du cross international organisé par le Brussels Femina Club en 1926, le journaliste recueille le témoignage de la gagnante : « Après la course, nous avons pu rejoindre au vestiaire Mlle Degrande, tout heureuse de sa brillante victoire. “Je m'étais spécialement entraîné pour cette épreuve. Je l'avais faite un peu mienne. [...]. Cette année j'ai brillamment gagné ; j'en suis des plus heureuses.” »<sup>161</sup>. La modestie du texte ne doit pas faire oublier la nouveauté de la démarche. Plus ambitieux sans doute l'article consacré à Sébastienne Guyot en 1931, dans lequel René Moysse revient sur son parcours sportif et professionnel, « un bel exemple pour les jeunes filles qui rêvent du sport »<sup>162</sup>. L'article sur une page pleine prend

---

<sup>157</sup> En 1931, la FSFSF souhaite rallonger la distance des parcours de cross-country pour les Nationaux de 3 kilomètres à 4 kilomètres. L'objectif est d'atteindre les 5 kilomètres fixés par la Fédération Internationale. Or, la commission parisienne d'athlétisme estime que de telles distances sont exagérées pour des athlètes peu entraînés. Toute tentative d'allongement des parcours se heurte à des résistances farouches (René Moysse, « Doit-on augmenter ou diminuer la distance des cross féminins ? », *L'Auto*, n°11 266, 20 octobre 1931, p. 3).

<sup>158</sup> « Les sports féminins. Le Cross du Pélican s'annonce bien », *L'Écho des sports*, n°921, 26 janvier 1921, p. 2.

<sup>159</sup> « 200 concurrentes pour le cross couru au stade Pershing : victoire de Melle Neveu », *Gaumont journal*, 1923, 1'23'', Archives Gaumont-Pathé, 2307GJ00002, noir et blanc, muet ; René Moysse, « Le cross féminin de L'Auto ». Mlle Renée Trente est la meilleure », *Match-L'Intran*, n°178, 04 février 1930, p. 13.

<sup>160</sup> Suzanne Thuault, « Sports Féminins. “Ce que je pense du cross” », *Match-L'Intran*, n°3, 23 novembre 1926, p. 13.

<sup>161</sup> René Moysse, « La belle au bois courant », *Match-L'Intran*, n°8, 28 décembre 1926, p. 14.

<sup>162</sup> René Moysse, « Un bel exemple pour les jeunes filles qui rêvent du sport. Mlle Guyot, ingénieur, pilote et championne », *Match-L'Intran*, n°267, 20 octobre 1931, p. 6.

la forme d'une *interview*, permettant à la sociétaire d'Académia d'expliquer comment elle a obtenu son diplôme de l'École Centrale de Paris en 1921, avant de devenir ingénieure dans l'aéronautique, tout en conciliant sa carrière sportive. Sébastienne Guyot est en effet championne de France 1928 de cross-country, pilote d'avion, et athlète complète<sup>163</sup>.

### Marcelle Neveu<sup>164</sup>

Marcelle Neveu ne laisse que peu de traces derrière elle. Difficile de rassembler les quelques poussières biographiques, éparpillées dans les journaux sportifs. Le palmarès de cette figure oubliée de l'athlétisme français est pourtant éloquent. Né le 02 novembre 1906 à Ravigny, en Mayenne, Marcelle Neveu est l'une des premières grandes spécialistes de cross-country. Licenciée à L'Union Sportive Clodoaldienne (« la Clodo » à Saint-Cloud), elle remporte trois titres consécutifs de championne de France de cross-country, lors des Nationaux 1922, 1923 et 1924, organisés par la jeune Fédération des sociétés féminines sportives de France. Sa domination est totale dans la discipline, alors qu'elle n'a pas 18 ans. Elle rafle de nombreux titres et remporte de prestigieuses compétitions comme le cross international de *L'Auto* en 1922, 1923, 1924 et 1925.



Son palmarès sportif ne se limite pas aux épreuves champêtres. En 1923, elle enlève le 800 mètres des Jeux olympiques féminins organisés par Alice Milliat à Monte-Carlo. Elle remporte également deux titres de championne de France des 1 000 mètres lors des championnats de France 1922 et 1923, ainsi qu'un titre sur 800 mètres en 1928, battant par la même occasion le record de France en 2'26''4 qui tiendra jusqu'en 1934. Elle participe en 1928 aux Jeux Olympiques d'Amsterdam dans l'épreuve du 800 mètres, mais est éliminée rapidement, n'arrivant qu'à 6<sup>e</sup> de sa série.

Athlète complète, elle pratique le football l'hiver à partir de 1925, ainsi que l'éducation physique. Bien qu'elle se consacre à la piste à la fin des années 1920, elle garde le cross-country en estime et révèle pour *Match-L'Intran* en novembre 1926 son enthousiasme pour la saison qui s'annonce : « Les cross vont revivre... Avec quelle joie nous les attendons, pour le délassément qu'ils nous procurent et la santé qu'ils nous apportent ».

Marcelle Neveu est une athlète populaire. Quelques « fervents admirateurs » de la sportive n'hésitent pas à écrire au journal *L'Auto* pour demander davantage de bienveillance à son égard. À la fin de l'année

<sup>163</sup> *Ibid.*

<sup>164</sup> Biographie réalisée à partir des documents suivants : Roger Peyronnet de Torres, « Marcelle Neveu et la Clodoaldienne remportèrent dimanche, à Meudon, le championnat de France féminin de cross-country », *Le Miroir des sports*, n°536, 27 mars 1924, p. 203 ; Roger Peyronnet de Torres, « L'Activité des Sports féminins », *L'Intransigeant*, n°16 300, 22 mars 1925, p. 3 ; Marcelle Neveu, « Sports féminins », *Match-L'Intran*, n°4, 30 novembre 1926, p. 14 ; « Mlle Suzanne Lenglen est décidément la sportive dont les exploits ont fait le plus d'impression », *L'Auto*, n°8 753, 02 décembre 1924, p. 1 ; *L'Athlétisme*, n°314, août 1988, p. 49-55 ; « On nous écrit », *L'Auto*, n°8 466, 19 février 1924, p. 3.

Photographie : Agence Rol, « Stade Pershing, Mlle Neveu gagnante du cross organisé par *L'Auto* », photographie de presse, n°81 276, négatif sur verre, 18 x 13 cm, 11 février 1923.

1924, ce même journal (*L'Auto*) propose à ses lecteurs d'élire une « reine du sport », pour connaître la sportive la plus populaire. Marcelle Neveu arrive en seconde position (1 628 voix) derrière Suzanne Lenglen (2 417 voix), et devant d'autres athlètes de renom comme Lucienne Velu, ou Violette Gouraud-Morris.

Elle meurt le 03 juin 1993 à l'âge de 86 ans dans la commune de Saint-Junien.

Les ambassadrices du cross-country ne manquent pas, et la présidente de la Fédération des sociétés féminines sportives de France en personne présente cette discipline comme « le sport féminin idéal »<sup>165</sup>. Pour Alice Milliat, la course à travers la campagne convient à toutes les constitutions, tous les tempéraments et tous les âges sous réserve de modérer son allure : « Est-il rien de plus vivifiant que de courir les bois le matin en tenue légère, réglant la respiration sur sa cadence ? »<sup>166</sup>. Même Géo André, pourtant assez critique à l'endroit du cross féminin, remarque et souligne les progrès réalisés par les sportives : « ce qu'il y eut longtemps de critiquable dans le sport féminin, ce fut le manque de tenue. Dimanche, je n'ai constaté aucun relâchement après les arrivées courageuses et rapides, et l'allure était bonne en cours d'épreuve. »<sup>167</sup>. À la fin des années 1920, Géo André estime même que certaines épreuves athlétiques comme le cross-country possèdent plus de charme lorsque ce sont les femmes qui concourent. Au regard de l'évolution des cross masculins de plus en plus standardisés, tracés « à l'anglaise », avec moins d'obstacles et de variations de pente, les parcours plus variés des cross féminins naissants, autrement plus séduisants, font en quelque sorte revivre aux spectateurs les mêmes enthousiasmes d'antan<sup>168</sup>.

En définitive, l'essor de la course à pied féminine dans les années 1920 engage les médecins-sportifs à se prononcer sur des adaptations nécessaires. La grande modération des efforts assure la santé des femmes tout en préservant leur charme. Pourtant, ces adaptations « spécifiques » ne sont guère différentes des recommandations faites aux hommes. Le système de sensibilités à l'effort : modéré, sain, naturel, progressif, dosé etc. reste identique pour les hommes comme pour les femmes. Ainsi, l'émoi exacerbé provoqué par le spectacle des compétitions féminines de course à pied semble davantage lié à son caractère neuf, rare, inhabituel, allant à l'encontre des représentations traditionnelles de la femme reine du foyer.

---

<sup>165</sup> Alice Milliat, « Le cross-country, sport féminin idéal », *L'Auto*, n 8 112, 02 mars 1923, p. 4.

<sup>166</sup> *Ibid.*

<sup>167</sup> Géo André, « Mme Thuault est championne de France de cross », *Le Miroir des sports*, n°642, 24 mars 1926, p. 184.

<sup>168</sup> Géo André, « Une matinée de cross féminin dans les bois de Bellevue », *Le Miroir des sports*, n°695, 01 mars 1927, p. 142.

Comme le remarque la « doctoresse anglaise E. B. Turner » suite aux Jeux Olympiques de 1928, les femmes à la fin des épreuves de demi-fond sont exténuées au même titre que les hommes :

Oui, elles étaient épuisées. Mais comment étaient les champions masculins après les mêmes courses ? Exactement dans le même état ! Alors ? Alors, les femmes supportent le même effort sans plus ni moins d'aise que les hommes. La vérité est que ceux-ci s'épouvantent des progrès du sexe dit faible sur tous les terrains masculins récemment ouverts aux femmes. Ils sentent bien que c'est le crépuscule des dieux. Ils se voient perdre tout leur prestige et ils deviennent jaloux, tout simplement.<sup>169</sup>

Les sensibilités à l'effort athlétique féminin se structurent à partir de considérations morales, esthétiques et sanitaires que les médecins-sportifs et journalistes, essentiellement des hommes, ont contribué à ériger. Sans remettre fondamentalement en cause ces principes, quelques sportives comme Alice Milliat, Jeanne May, Rose Nicole, Suzanne Thuault, Marcelle Neveu, Sébastienne Guyot, ou Marthe Bertheaume tentent d'apporter un regard plus direct et incarné de l'effort vécu en course à pied dans les années 1920, par le témoignage.

### c) Le rôle des sensations

#### *Adapter et individualiser l'entraînement*

Les différents types d'efforts que vivent les athlètes en fonction des épreuves sont de mieux en mieux identifiés dans les manuels d'entraînement. Les modalités de pratique se diversifient, prenant en compte les capacités et impressions individuelles. Ainsi, la rationalisation des efforts en course à pied se conjugue avec l'adaptation des paramètres de l'entraînement aux caractéristiques personnelles du coureur. Se fier à ses sensations devient nécessaire pour les athlètes non plus par manque d'outils de mesure et de contrôle de l'effort comme dans les années 1910, mais par souci d'individualisation. Même si les mots manquent pour caractériser les allures et les intensités de course dans les tableaux d'entraînement, il est admis que l'allure bien sentie, personnelle, est toujours la meilleure pour progresser sans se mettre en danger. Dès l'échauffement, l'athlète est à l'écoute de ses sensations. L'entraînement débute en effet par une mise en train, 400 à 500 mètres à allure souple jusqu'à ressentir un léger

---

<sup>169</sup> « Au jour le jour en marge des épreuves : Les femmes et le sport », *Le Miroir des sports*, n°798, 25 décembre 1928, p. 444. À l'arrivée du 800 mètres olympique, trois athlètes s'écroulent au sol. Cet incident est utilisé pour dénigrer la pratique féminine du demi-fond. Cette épreuve est supprimée du programme olympique jusqu'en 1960. (Natalie Rosol, *L'Athlétisme féminin, en France (1912-fin des années 1970). Des athlètes en quête d'identité*. Thèse de doctorat, Université Claude Bernard, Lyon 1, 2005, p. 94). D'autres chroniqueurs comme Marcel Delarbre estiment que les femmes souffrent de la comparaison avec les performances masculines et qu'il vaut mieux, à ce titre, séparer les compétitions masculines et féminines (Marcel Delarbre, « Les Fleurs rares et la Forêt profonde », *L'Écho des sports*, n°3 445, 31 juillet 1928, p. 1 ; A. Brunel, « La preuve est faite !... », *L'Écho des sports*, n°3 446, 01 août 1928, p. 2).

échauffement des muscles et une accélération du rythme cardiaque. Il est également possible de pratiquer ce que les techniciens américains nomment *jogging*, c'est-à-dire courir à une allure modérée jusqu'à ce que l'on ressente une petite fatigue, puis marcher jusqu'à ce que cette fatigue ait disparu, et recommencer à courir<sup>170</sup>. Les sprinteurs utilisent ce type d'exercice pour solliciter les poumons et les muscles avant de pratiquer des départs. L'entraînement se termine par un tour de piste ralenti pour « finir aisé de façon à rentrer aux vestiaires sans fatigue apparente — et tout essoufflement disparu. Ainsi peut se calmer un organisme qui peut être énervé par les efforts que l'on a pu faire. »<sup>171</sup>. La progressivité dans l'effort demeure un principe cardinal.

Les sensations de fatigue, aussi vagues soient-elles dans les manuels, demeurent essentielles pour l'athlète afin de régler l'intensité de son entraînement au-delà de l'échauffement. Paul Boucher préconise par exemple de tenir un tableau de travail basé sur l'examen des aptitudes musculaires, organiques, et nerveuses, de l'athlète<sup>172</sup>. Par ce biais, l'athlète aidé par un entraîneur compétent peut ajuster opportunément son emploi du temps suivant son état physique. Dans le guide de Salmson-Creak dédié à l'entraînement américain, la démarche introspective est nécessaire immédiatement après l'effort, en fin de séance :

Lorsque l'exercice est terminé, il est excellent de faire son examen de conscience et de se rendre compte de son état de fatigue. Si l'on se trouve en face d'une faiblesse trop accentuée des jambes, d'une courbature des reins, d'un essoufflement pénible, on aura la certitude que l'on vient de dépasser le niveau de ses forces. Dans la séance suivante, on diminuera un peu le parcours, le nombre d'obstacles ; reprenant ainsi l'entraînement à un degré inférieur.<sup>173</sup>

Dans le même ordre d'idées, Géo André propose un tableau d'entraînement progressif composé de neuf séries de plus en plus chargées dans le but d'aider les débutants à choisir une séance adaptée en fonction de leurs aptitudes : « En règle générale : un individu pratique la série X ; s'il ne constate pas la moindre fatigue, il peut s'essayer à passer à la série au-dessus. S'il constate différents symptômes déjà vus précédemment et dénotant une fatigue de sa part, il rétrograde de deux séries en arrière. »<sup>174</sup>.

---

<sup>170</sup> Quelques manuels font référence au « jogging » pour s'échauffer : René Caste [lieutenant], *Vers l'Olympiade...*, *op. cit.*, p. 27 ; Paul Boucher, *La course à pied éducative et sportive*, *op. cit.*, p. 35 ; Louis Schroeder, Paul-André Chailley-Bert, « Les courses de vitesse », *La course à pied*, *op. cit.*, p. 21.

<sup>171</sup> Géo André, « Un programme d'entraînement à l'usage des coureurs de vitesse », *Le Miroir des sports*, n°489, 03 mai 1923, p. 285.

<sup>172</sup> Paul Boucher, *La course à pied éducative et sportive*, *op. cit.*, p. 43.

<sup>173</sup> Salmson-Creak, *Guide du parfait sportif. L'entraînement américain*, t. 3 : *La course — le saut — Le lancer*, Paris, Brenet, 1924, p. 59.

<sup>174</sup> Géo André, « La pratique des exercices physiques et du sport par le débutant », *Le Miroir des sports*, n°397, 28 juillet 1921, p. 61.

Figure 58 : Tableau d'entraînement progressif proposé par Géo André en 1921<sup>175</sup>

MODÈLE DE TABLEAU GÉNÉRAL D'UN ENTRAÎNEMENT PROGRESSIF					
PREMIÈRE PÉRIODE					
JOURS	SÉRIE 1 Correction esthétique . 5' Pratique sportive . . . 10'	SÉRIE 2 Correction esthétique . 7' Pratique sportive . . . 10'	SÉRIE 3 Correction esthétique . 9' Pratique sportive . . . 15'	SÉRIE 4 Correction esthétique . 10' Pratique sportive . . . 15'	SÉRIE 5 Correction esthétique . 12' Pratique sportive . . . 20'
LUNDI .....	Repos	Repos	Repos	Repos	Repos
MARDI .....	40 mètres foulée Saut haie 0 <sup>m</sup> 60. 1 fois Lancer poids 5 kilos. . . . . 1 »	100 mètres foulée Saut haut. avec élan . . . . . 2 fois Poids 5 kilos. . 2 »	200 mètres foulée Saut perche. . . 2 fois Départ . . . . . 3 » Saut haie 0 <sup>m</sup> 60. 2 »	300 mètres foulée Poids 5 kilos. . 3 fois 80 mètres sprint Saut haut. sans élan . . . . . 2 fois	300 mètres foulée Disque . . . . . 2 fois Saut haut. avec élan . . . . . 3 fois Départs . . . . . 2 » Haie de 0 <sup>m</sup> 60. . 3 »
MERCREDI .....	Repos	Repos	Repos	Disque . . . . . 2 fois Saut haut. avec élan . . . . . 3 fois Départs . . . . . 2 » Haie de 0 <sup>m</sup> 60. . 3 »	Poids 5 kilos. . 2 fois 80 mètres sprint Haie de 0 <sup>m</sup> 90. 2 fois élan . . . . . 2 »
JEUDI .....	300 m. petite allure Saut haut. avec élan . . . . . 3 fois	500 m. petite allure Départs . . . . . 2 fois Poids. . . . . 2 »	Poids 5 kilos. . 3 fois 80 mètres sprint Saut haie 0 <sup>m</sup> 60. 3 »	Javelot . . . . . 3 fois Saut long. avec élan . . . . . 2 » 200 mètres foulée	Javelots Départs 100 mètres sprint Saut haut <sup>r</sup> sans élan
VENDREDI .....	Repos	Repos	Repos	Repos	Repos
SAMEDI .....	30 mètres sprint Saut long. sans élan . . . . . 2 fois Lancer poids 5 kilos. . . . . 2 fois	60 mètres sprint Disque . . . . . 2 fois Saut haie 0 <sup>m</sup> 60. 2 »	Saut haut. avec élan . . . . . 2 fois Saut long. sans élan . . . . . 3 » Disque . . . . . 2 » Départs . . . . . 3 »	150 mètres foulée élan . . . . . 3 fois Perche . . . . . 2 » Saut long. sans élan . . . . . 2 »	Perche . . . . . 2 fois Haies de 0 <sup>m</sup> 90. 2 » Saut long. avec élan . . . . . 3 » 300 mètres foulée
DIMANCHE .....	Repos	Repos	Repos	Repos	Repos

DEUXIÈME PÉRIODE					
JOURS	SÉRIE 6 Correction esthétique . 15' Pratique sportive . . . 20'	SÉRIE 7 Correction esthétique . 10' Pratique sportive . . . 30'	SÉRIE 8 Correction esthétique . 5' Pratique sportive . . . 35'	SÉRIE 9 Correction esthétique . 2' Pratique sportive . . . 45'	
LUNDI .....	Repos	Repos	Repos	Repos	
MARDI .....	400 mètres foulée Départs . . . . . 4 fois Saut long. sans élan . . . . . 3 fois Disque . . . . . 2 »	400 mètres foulée Départs . . . . . 3 fois Javelots. . . . . 3 » Saut haut. avec élan . . . . . 4 » Haies de 0 <sup>m</sup> 90. 3 »	500 mètres foulée Départs . . . . . 3 fois 60 mètres sprint Saut haut. sans élan . . . . . 4 fois Disque . . . . . 3 »	500 mètres foulée Départs . . . . . 5 fois 100 mètres sprint Poids. . . . . 5 fois Saut haut. avec élan . . . . . 3 » Haies de 0 <sup>m</sup> 90. 3 »	
MERCREDI .....	100 mètres sprint Saut haut. avec élan . . . . . 4 fois Javelot . . . . . 3 » Saut haie 0 <sup>m</sup> 90. 3 »	Poids 7 kilos. . 3 fois 100 mètres sprint Saut long. sans élan . . . . . 4 fois 150 mètres foulée	Haies 0 <sup>m</sup> 90. . . 3 fois Perche . . . . . 3 » Saut long. avec élan . . . . . 3 » 200 mètres foulée	150 mètres sprint Départ . . . . . 5 fois Perche . . . . . 2 »	
JEUDI .....	Poids 5 kilos. . 2 fois 80 mètres sprint Saut haie 0 <sup>m</sup> 90. 3 fois Saut haut. sans élan . . . . . 3 »	Disque . . . . . 3 fois Haies de 0 <sup>m</sup> 90. 2 » 200 mètres foulée Départ . . . . . 4 fois	Javelot . . . . . 4 fois Saut haut. sans élan . . . . . 4 » Départ . . . . . 5 » 100 mètres foulée	Saut long. avec élan . . . . . 3 fois 200 mètres foulée Départ . . . . . 3 fois Disque . . . . . 4 »	
VENDREDI .....	Poids 7 kilos. . 2 fois Saut long. avec élan . . . . . 3 » 500 mètres foulée Départs . . . . . 3 fois	100 mètres foulée Perche . . . . . 3 fois Départ . . . . . 3 » Saut long. avec élan . . . . . 2 »	100 mètres sprint Disque . . . . . 3 fois Saut long. avec élan . . . . . 3 » Haies de 0 <sup>m</sup> 90. 3 »	Javelot . . . . . 5 fois Saut haut. sans élan . . . . . 4 » Haies de 0 <sup>m</sup> 90. 3 » 300 mètres foulée	
SAMEDI .....	Repos	Saut haut. avec élan . . . . . 3 fois 50 mètres sprint 700 mètres foulée	Poids. . . . . 6 fois 800 mètres foulée Départs . . . . . 4 fois	1.000 mètres foulée Saut long. sans élan . . . . . 3 »	
DIMANCHE .....	Repos	Repos	Repos	Repos	

<sup>175</sup> Ibid.

D'une manière générale, les athlètes intègrent l'idée que la sensation de fatigue est synonyme de danger potentiel, signal d'alarme menant au surmenage physique : « Aussitôt que l'on ressent la fatigue, il est nécessaire de modérer le rythme ; si l'impression de fatigue se confirme, il est préférable d'arrêter ; dans le cas contraire, la continuité des mouvements affaiblirait l'organisme et troublerait son fonctionnement »<sup>176</sup>. Avec l'habitude et la répétition, l'athlète entraîné résiste mieux à la fatigue, sa volonté devient plus vigoureuse en même temps que « sa sensibilité s'est émoussée par l'accoutumance. Il résulte de ce double mécanisme que la sensation de fatigue a presque complètement perdu son emprise sur lui »<sup>177</sup>. Ce que dit Maurice Boigey peut sembler paradoxal. D'un côté, la sensation de fatigue serait essentielle pour alerter les excès à l'entraînement, d'un autre côté, l'entraînement vise justement à « émousser » cette sensibilité afin d'être en mesure de se dépasser en compétition sans perdre le contrôle de sa volonté. Le dépassement de soi semble réservé à l'élite athlétique, déployé uniquement lors des réunions, coupes et autres championnats. Dans tous les cas, l'examen approfondi de l'état physique de l'athlète suite à l'effort intense permet de déterminer la conduite à tenir les jours suivants. Si après la douche et le massage, il se trouve aussi fatigué, fourbu et harassé qu'en quittant la piste, si ses muscles ne retrouvent pas leur élasticité, il est alors conseillé de ne plus courir pour éviter d'aggraver le surmenage<sup>178</sup>.

L'exploration des sensations intimes à l'effort donne lieu à une individualisation des charges d'entraînement, des allures, mais aussi des techniques de course. Au regard des différentes structures morphologiques et physiques entre les coureurs, il n'est pas possible d'imposer des longueurs de foulées semblables. Le style est nécessairement personnel. Le *manager* ne peut demander à Charles Paddock, athlète puissant à petit levier, de courir avec légèreté comme Duffy, Rector ou Walker<sup>179</sup>. Les sensations représentent alors le guide le plus sûr pour corriger sa technique de course et être le plus efficace possible. Lorsque l'athlète débute, Géo André recommande de modérer l'allure de course. En plus de son intérêt hygiénique prévenant le surmenage, la course lente sans fatigue est plus propice à l'introspection pour corriger les mouvements : « il est à recommander au nouveau venu de ne jamais donner son effort maximum, car celui qui pousse à fond ne s'observe plus »<sup>180</sup>. En amont

---

<sup>176</sup> Jules Ladoumègue, « Des conseils aux jeunes ? En voici... », *Comment j'ai battu deux records du monde*, Paris, Nilsson, 1930, p. 84. D'autres athlètes auteurs de manuels disent exactement la même chose : Jean Vermeulen, *La course à pied...*, op. cit., p. 22 ; Charles Poulenc, *La course à pied...*, op. cit., p. 34.

<sup>177</sup> Maurice Boigey, « L'entraînement », *Manuel scientifique d'éducation physique*, op. cit., p. 412.

<sup>178</sup> Pierre et Jean Garcet de Vauresmont, *Les sports athlétiques...*, op. cit., p. 89.

<sup>179</sup> Paul Boucher, *La course à pied éducative et sportive*, op. cit., p. 16.

<sup>180</sup> Géo André, « Conseils aux jeunes coureurs à pied : Le débutant doit avant tout acquérir un bon style », *Le Miroir des sports*, n°436, 27 avril 1922, p. 263.



de l'entraînement, certaines méthodes d'éducation physique comme la méthode française de Georges Demeny et Georges Racine préconisent le perfectionnement des gestes par des exercices préparatoires permettant de localiser les efforts par une sensation bien nette<sup>181</sup>. Par les mouvements arrondis et souples des différents groupes musculaires, l'athlète se rend maître et possesseur de ses moyens d'action. Ce dernier doit savoir épeler son acte, chaque syllabe correspondant à une sensation élémentaire, avant d'être en mesure de formuler une phrase motrice complexe. L'ambition à terme serait d'arriver à transposer et lier l'ensemble de ces mouvements simples dans le geste sportif. Dès son arrivée au club, le jeune athlète se rend compte de l'importance des sensations dans l'apprentissage technique, dans l'appréhension des allures et la planification des entraînements.

### *La gestion des rythmes en course*

Les sensations à l'effort peuvent être analysées a posteriori de la course, sur les temps de repos, afin d'ajuster au mieux la suite de l'entraînement, mais l'athlète est aussi amené à explorer ses ressentis corporels au cœur même de l'effort pour adapter son allure. Posséder la « science du train » c'est-à-dire l'appréciation exacte de la vitesse de course représente un apprentissage fondamental notamment pour les demi-fondeurs. Le débutant s'efforce alors « de s'étudier physiologiquement » pour faire correspondre ses temps de passage au chronomètre avec des impressions corporelles identifiées<sup>182</sup>. Ce type d'apprentissage préconisé dans les cours de la FFA est long car « il faut que le coureur arrive à sentir son temps, c'est-à-dire connaître la valeur de son effort à son rythme interne. [...] le coureur doit être si sûr de lui qu'il doit pouvoir indiquer avant la course les divisions de son effort »<sup>183</sup>. Dans un souci de vulgarisation, le docteur Alfred Thooris prend l'image du vase que la mémoire musculaire des allures viendrait remplir. Lors d'un effort au train, l'athlète perçoit les variations d'allure à la façon dont l'eau baisse ou déborde du vase :

---

<sup>181</sup> Georges Racine, « L'École française », dans Élie Mercier, *L'Éducation physique par l'athlétisme...*, op. cit., p. 98-100.

<sup>182</sup> Martien Roger, *Pour devenir Bon coureur à pied*, op. cit., p. 29-30 ; René Caste [lieutenant], *Vers l'Olympiade...*, op. cit., p. 39.

<sup>183</sup> Élie Mercier, *L'Éducation physique par l'Athlétisme...*, op. cit., p. 181. Pour favoriser cet apprentissage du train et des rythmes du corps, Jean des Vignes Rouges propose une pédagogie par contraste pour stimuler la mémoire musculaire des allures : « L'exécution volontaire de certains mouvements naturels à une cadence qu'on fait varier à volonté, développent en nos fibres musculaires une certaine mémoire du rythme. [...] Tout notre être est une association de rythmes, chacune de nos fonctions physiologiques a le sien, de même que chacune de nos activités. Si nous ne voulons pas que l'anarchie règne dans ce monde mouvant surveillons le métronome que la nature prévoyante a placé en nous pour battre la mesure et, s'il est détraqué, réparons-le au plus vite. » (Jean Taboureau [Jean Des Vignes Rouges], « La gymnastique psychique : L'importance du rythme dans l'activité. L'éducation du sens rythmique », *L'Éducation Physique, revue scientifique et critique*, n°37, 15 janvier 1926, p. 11-12).

L'athlète qui gagne, a une intuition profonde de la durée ; il sait que le temps qu'il a mis à son tour de piste et l'annonce spontanément [...]. Ils réagissent au temps comme à n'importe quel excitant, mais cénesthésiquement, non visuellement ; ils sont avertis par leur pulsation personnelle, leur représentation intérieure et non par l'indication extérieure d'une montre<sup>184</sup>.

Les athlètes de haut niveau qui parviennent à ce résultat s'éveillent à un champ neuf de perceptions, se détachant d'une dépendance à la vision ou au chronomètre pour sonder plus profondément les interstices du corps à l'effort. C'est le cas de Jules Ladoumègue, capable de courir « les yeux fermés » :

J'emploie spécialement l'expression « les yeux fermés », car il m'arrive souvent, en période monotone de train régulier, de fermer les deux yeux lorsque je me trouve lancé dans une ligne droite. Lorsque, instinctivement, je sens un ralentissement d'allure, je me réveille subitement et donne une vigoureuse poussée sur le sol avec un de mes pieds, comme peut le faire un sauteur de haies lors de mon appel. Je peine au cours de ce changement d'allure et ai l'impression que je ne pourrais aller bien longtemps comme cela. Mais cette impression est fugitive, car tout en conservant mon allure accélérée mais régulière, toute difficulté disparaît et je continue ma course sans trop d'effort, presque comme le ferait un cycliste qui, profitant d'un démarrage, poursuit sa marche en roue libre, sans voir sa vitesse freinée par la résistance de l'air<sup>185</sup>.

Les athlètes, entraîneurs et médecins s'accordent à penser que les rythmes de course ne s'imposent plus de l'extérieur sans prendre en compte les spécificités individuelles des athlètes. Le rythme respiratoire ne fait pas exception, et le docteur Georges-André Richard estime que c'est à l'athlète lui-même de trouver son propre souffle en course. Il n'est plus question d'aligner le nombre des inspirations et expirations sur celui des foulées dans une quête artificielle de synchronisation des rythmes :

Il nous faut insister sur un point particulier : c'est que nous avons donné comme règle générale, dans l'éducation et la culture physique, de faire l'inspiration et l'expiration sur le même nombre de gestes, de pas ou de foulées. Or ici, et pour obtenir de lui-même le meilleur résultat, l'athlète doit chercher quel est son rythme propre. C'est ainsi que certains inspirent sur 5 pas et expirent sur 3, ceci est absolument affaire de cas particuliers, et ce n'est ni le médecin, ni même l'entraîneur qui peuvent fixer à un sujet son meilleur rythme, mais lui-même, en s'observant dans l'entraînement et dans la course. On voit ainsi que la préparation respiratoire contribue puissamment à donner au sujet la connaissance de lui-même d'abord et, ensuite, un moyen particulièrement efficace de pousser au maximum son rendement moteur. Nous avons signalé, à propos de l'essoufflement, que la respiration pouvait aussi constituer un contrôle de l'état d'essoufflement du sujet. Lorsque celui-ci s'aperçoit que sa respiration se raccourcit, et il le fait d'autant mieux qu'il en surveille le rythme, il est averti que son essoufflement augmente et que sa fonction cardio-pulmonaire commence à ne plus suffire à ses dépenses physiques. S'il est près du but, il peut tendre toute son énergie pour l'atteindre au prix d'un essoufflement plus intense, mais terminal. S'il est en cours de route, il sait qu'il lui faut modérer son allure, au moins momentanément, sans quoi la décompensation respiratoire va se produire, il ralentira malgré sa

---

<sup>184</sup> Alfred Thooris, *La Vie par le stade*, op. cit., p. 184.

<sup>185</sup> Jules Ladoumègue, *Comment j'ai battu deux records du monde*, op. cit., p. 74-75.

volonté et verra alors passer devant lui des concurrents plus résistants ou plus habiles à régler leur effort<sup>186</sup>.

L'aide de l'entraîneur reste indispensable pour planifier, organiser et diriger de façon rationnelle les séances d'entraînement, mais ce dernier ne peut pas imposer à l'athlète le rythme le plus efficace. Par une meilleure connaissance de soi, le champion apprend à gérer son allure en confrontant ses sensations avec les aléas de la course ainsi que ses capacités physiques propres.

### *Suggérer un état psychique*

Enfin, si les sensations corporelles sont majoritairement exploitées à l'entraînement dans le but de perfectionner les techniques corporelles ou l'allure de course, elles peuvent également suggérer des états mentaux favorables à la performance. Dans les années 1920 s'affirme en effet une méthode gymnastique attachée à exploiter plus étroitement les interrelations entre le corps et l'esprit : la gymnastique psychique<sup>187</sup>. Portée par l'écrivain Jean Taboureau, adepte de la méthode naturelle, la gymnastique psychique s'appuie sur le principe de l'autosuggestion, c'est-à-dire le fait suggérer un état émotionnel par la parole ou l'idée<sup>188</sup>. Or l'idée neuve de Jean des Vignes Rouges est de ne plus faire jaillir un état émotionnel par la parole, mais par l'action elle-même. Par ce biais l'athlète est en mesure de faire éclore des prédispositions mentales favorables à la performance en course à pied :

Pratiquement, quand nous voudrions éprouver un sentiment, une émotion, un état d'âme utile comme par exemple la confiance en soi, l'audace, la joie, etc., nous agirons, nous marcherons, nous gesticulerons, nous prendrons les expressions de physionomie, comme si réellement nous éprouvions l'état d'âme désiré. Que se passera-t-il alors ? Grâce au mécanisme de l'association, les vibrations que nous aurons créés artificiellement par les actes se communiqueront à tout le système de cellules qui constitue la tendance, notre conscience sera atteinte par ces vibrations et nous ressentirons réellement l'état d'âme de joie, de confiance que nous souhaitons.<sup>189</sup>

La description des mécanismes biologiques dans la transformation d'un état de corps à un état mental reste floue mais leur correspondance est clairement identifiée. Les sensations liées aux mouvements sont instigatrices d'émotions positives pour favoriser la performance, mais aussi

---

<sup>186</sup> Georges-André Richard, « La respiration dans le sport », art. cité, p. 16. L'extrait est repris dans son ouvrage *La respiration dans l'exercice et le sport. L'Éducation respiratoire*, Paris, Amédée Legrand, 1927.

<sup>187</sup> « il ne faut pas croire qu'il y a séparation complète entre ces différents phénomènes qu'on appelle : sensation, parole, idée, émotion, mouvement ; tous ces mots désignent des phases différentes d'une tendance en action. » (Jean Taboureau [Jean Des Vignes Rouges], « La gymnastique psychique : l'influence des attitudes des attitudes corporelles sur les états de conscience », *L'Éducation Physique, revue scientifique et critique*, n°11, 15 mai 1923 p. 13). Georges Hébert est également adepte de cette gymnastique psychique.

<sup>188</sup> Géraud Bonnet, *Précis d'auto-suggestion volontaire*, Paris, Rousset, 1910 ; Émile Coué, *La maîtrise de soi-même par l'auto-suggestion consciente*, Nancy, Nouvelle édition, 1923.

<sup>189</sup> Jean Taboureau [Jean Des Vignes Rouges], « La gymnastique psychique... », art. cité, p. 13.

pour vaincre la mélancolie. L'autosuggestion volontaire par l'exercice physique quotidien constitue un outil précieux de santé mentale :

Le cerveau, comme n'importe lequel de nos organes, a besoin d'une certaine excitation. Laissez une articulation immobile, elle s'ankylose [sic], de même, dit Voivenel, « un cerveau qui ne reçoit pas sa rosée de sensations, d'émotions est comme une plante sans eau ». L'ennui l'envahit, ouvre la porte à la mélancolie. Que de gens tristes et languissants le sont uniquement parce qu'ils restent enfermés chez eux, à l'abri de la lumière, loin du bon air et des sollicitations de la vie. Qu'ils quittent donc leur chaise longue, qu'ils s'en aillent par les champs et les bois ! Mille sensations assiégeront leurs nerfs : fraîcheur de l'air, sensations de température, de saisons, impressions visuelles, auditives, musculaires, émotions esthétiques provoquées par la vue des arbres, des horizons lointains, des rivières, des montagnes. Toute la nature leur parlera et leur cerveau, sous cet afflux de sensations, retrouvera la faculté d'inventer des idées qui à leur tour inspireront des émotions et des désirs<sup>190</sup>

Par les sensations qu'elle a fait naître, la course à pied pratiquée en pleine nature stimule le cerveau, régénère la vivacité mentale dans une société inquiète par la neurasthénie, l'inaction et la mélancolie. L'ensemble des exercices physiques accompagnés de sensations ayant un retentissement positif sur la psyché constitue ce que Amédée Dolonne nomme « l'autoathlétisme par l'autosuggestion »<sup>191</sup>. Ces méthodes peuvent être considérées comme les prémices de la préparation mentale, bien que leur opérationnalisation sur le terrain soit encore à l'état embryonnaire. Les adeptes de l'autoathlétisme sont rares.

En définitive, si les fondements scientifiques de l'entraînement athlétique restent inchangés dans les années 1920 valorisant la modération, la progressivité et l'hygiène, il apparaît clair aussi que « l'entraînement doit s'adapter à l'entraîné et non l'entraîné à l'entraînement »<sup>192</sup>. Les manuels suggèrent de mieux moduler le type et l'intensité des efforts consentis en fonction des distances de course, en fonction du sexe de l'athlète, et de ses sensations propres. Sans s'opposer, les principes rationnels de l'entraînement se conjuguent aux ressentis propres à chaque individu. L'objectif à terme reste de faire progresser les athlètes sur le plan international, de parvenir à briller dans les grandes compétitions, de renverser la hiérarchie des nations.

---

<sup>190</sup> Jean Taboureau [Jean Des Vignes Rouges], « L'hygiène mentale : Les volontaires de la mélancolie », *L'Éducation Physique, revue scientifique et critique*, n°46, 15 décembre 1926, p. 15.

<sup>191</sup> Amédée Dolonne, *L'Autoathlétisme par l'autosuggestion*, Paris, Leymarie, 1924.

<sup>192</sup> Marc Bellin du Coteau, Maurice Pefferkorn, *Les sports athlétiques...*, *op. cit.*, p. 22.

#### 4) L'influence des modèles étrangers : l'athlète américain et l'athlète nordique

Malgré une meilleure différenciation et individualisation des efforts, la forte imprégnation de la culture hygiéniste en France, privilégiant le développement harmonieux de l'athlète complet sur l'entraînement du spécialiste, n'est pas sans conséquence sur les performances médiocres réalisées par les *pedestrians* français lors des grandes compétitions internationales. L'échec du modèle athlétique hexagonal est un constat dressé depuis les Jeux Olympiques de Stockholm en 1912 et qui inquiète encore les observateurs sportifs tout au long des années 1920, malgré le volontarisme de la FFA<sup>193</sup>. Les athlètes se tournent alors vers les nations de référence en course à pied pour y trouver les bonnes méthodes : Les États-Unis d'Amérique et la Finlande.

##### a) L'Américain sprinteur

Du 22 juin au 6 juillet 1919, sept mois seulement après la signature de l'Armistice, la *Young Men's Christian Association* (YMCA) en étroite collaboration avec les autorités militaires américaines organisent des Jeux Interalliés au stade Pershing, inaugurés dans le bois de Vincennes<sup>194</sup>. Destinée aux troupes en période de démobilisation, cette « Olympiade militaire » constitue « un admirable moyen de propagande pour les États-Unis », l'occasion d'importer les valeurs de l'Amérique triomphante<sup>195</sup>. La France termine au second rang du classement des nations avec 104 points, derrière les 120 points des Américains<sup>196</sup>. Pour les journalistes sportifs, le « châtiment » infligé aux Français s'explique par l'absence d'un système de sélection organisé, un manque de préparation sérieuse, et de méthodes rationnelles<sup>197</sup>. Un peu plus d'un an après les Jeux Interalliés, la France ne brille pas davantage aux Jeux Olympiques d'Anvers en août 1920, faute là encore de préparation sérieuse<sup>198</sup>. Elle ne

---

<sup>193</sup> La thèse d'Anne Roger sur l'entraînement en athlétisme en France débute avec les Jeux Interalliés de 1919. Le constat d'un échec français, tant sur le plan des performances réalisées que sur le plan de l'entraînement athlétique, est largement partagé par les journalistes et entraîneurs. (Anne Roger, *L'entraînement en athlétisme en France (1919-1973) : une histoire de théoriciens ?*, thèse de doctorat sous la direction de Thierry Terret, Université Claude Bernard Lyon 1, 2003). Ce constat prend racine selon nous dès 1912, au lendemain des Jeux Olympiques de Stockholm.

<sup>194</sup> Thierry Terret, *Les Jeux Interalliés de 1919 : Sport, guerre et relations internationales*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 13.

<sup>195</sup> Géo André, « Revue des sports : Course à pied », *La Vie au grand air*, n°843, 15 juin 1919, p. 38.

<sup>196</sup> Seul le Français Jean Vermeulen gagne des épreuves athlétiques : le cross-country de 10 000 mètres et le marathon modifié (16 kilomètres).

<sup>197</sup> Jacques Mortane, « La leçon des jeux interalliés », *La Vie au grand air*, n°844, 15 juillet 1919, p. 10 ; André Glarner, « Les raisons du triomphe américain », *La Vie au grand air*, n°844, 15 juillet 1919, p. 13-17 ; Marcel Delarbre, « Les Jeux Inter-alliés. Les hommes du Nouveau-Monde triomphent », *L'Écho des sports*, n°644, 01 juillet 1919, p. 2. Tous s'accordent à dire que les mauvais résultats ne sont pas la conséquence de la supériorité de la race américaine.

<sup>198</sup> Marc Bellin du Coteau, « Avant les Olympiades », *La Vie au grand air*, n°854, 20 juin 1920, p. 10-11.

figure que 5<sup>e</sup> au classement des nations en athlétisme derrière la Suède, l'Angleterre, et les intouchables Finlandais et Américains<sup>199</sup>. La « douce émotion » procurée par la victoire de Joseph Guillemot sur le 5 000 mètres devant Paavo Nurmi ne parvient pas à contrebalancer l'amertume du bilan français, globalement décevant<sup>200</sup>. Les mêmes constats sont dressés par les entraîneurs américains Jack Weber et Billy Hayward : l'entraînement athlétique français manque de méthode<sup>201</sup>. Dès le lendemain des Jeux, la préparation de l'olympiade de 1924 occupe déjà l'esprit des entraîneurs et des chroniqueurs sportifs, toujours soucieux de ne pas reproduire les erreurs passées, et de s'inspirer des nations modèles comme les Américains<sup>202</sup>. Pourtant, après « le désastre du match France-Angleterre d'athlétisme en 1923 »<sup>203</sup>, l'absence de préparation hivernale<sup>204</sup>, et les modestes performances réalisées lors des championnats de France à la veille des Jeux<sup>205</sup>, l'athlétisme français semble une nouvelle fois « voguer dans les ténèbres »<sup>206</sup>. Jusqu'aux Jeux Olympiques d'Amsterdam en 1928, les progrès restent limités, et par conséquent « les résultats décevants obtenus par l'équipe d'athlétisme français n'ont surpris [...] que les non-initiés »<sup>207</sup>. Tout au long des années 1920, les mêmes lacunes resurgissent, comme une antienne : les athlètes français n'obtiennent que de médiocres résultats sur la scène internationale, dus au manque de méthode et de préparation sérieuse.

L'apparente inertie des pratiques d'entraînement et la stagnation des performances ne reflètent pas le volontarisme des chroniqueurs sportifs et les réflexions sous-jacentes inspirées du modèle Outre-Atlantique. Dès 1919, Jacques Mortane propose de faire venir en France des

<sup>199</sup> Pierre Pelletier, « Les Jeux Olympiques d'Anvers. L'Amérique est toujours la reine de l'Athlétisme mondial », *L'Écho des sports*, n°854, 25 août 1920, p. 1 ; Jacques Mortane, « Après l'olympiade. Et maintenant, préparons 1924... », *La Vie au grand air*, n°857 spécial : *La 7<sup>ème</sup> olympiade. Impressions des vainqueurs*, 20 septembre 1920, p. 3.

<sup>200</sup> *Ibid.*

<sup>201</sup> Géo André, Billy Hayward, « La France peut-elle triompher aux Olympiades ? », *Le Miroir des sports*, n°351, 09 septembre 1920, p. 154 ; Jack Weber, « La classe olympique et les français », *La Vie au grand air*, n°857, 20 septembre 1920, p. 6-7.

<sup>202</sup> Capitaine Cambier, « La leçon olympique », *La Vie au grand air*, n°857, 20 septembre 1920, p. 25-27 ; Voir aussi l'article de Jacques Mortane dans le même numéro ; Capitaine Cambier, « Préparons l'olympiade de 1924. Le Sport, source d'énergie nationale », *La Vie au grand air*, n°858, 20 octobre 1920, p. 2-4 ; André Glarner, « Songeons déjà à l'olympiade de 1924 », *Le Miroir des sports*, n°355, 07 octobre 1920, p. 210.

<sup>203</sup> André Glarner, « Le désastre du match France-Angleterre d'athlétisme en 1923 », *Le Miroir des sports*, n°502, 02 août 1923, p. 70.

<sup>204</sup> Géo André, « Nos coureurs, sauteurs et lanceurs, qui ont chômé pendant la mauvaise saison, mettent aujourd'hui les bouchées doubles pour rattraper le temps perdu », *Le Miroir des sports*, n°542, 08 mai 1924, p. 293.

<sup>205</sup> André Glarner, « S'ils n'ont pas atteint la classe internationale, les championnats d'athlétisme ont été toutefois très satisfaisants au point de vue strictement national », *Le Miroir des sports*, n°549, 25 juin 1924, p. 408-409.

<sup>206</sup> Géo André, « La valeur des athlètes français un an avant les jeux olympiques », *Le Miroir des sports*, n°502, 02 août 1923, p. 71-73. Une nouvelle fois, les Américains sont mieux préparés et obtiennent de bien meilleurs résultats (Walter Christie, « Les causes de la suprématie des athlètes américains », *Almanach du Miroir des sports*, année 1925, p. 49-55).

<sup>207</sup> « Le bilan des jeux d'Amsterdam », *Almanach du miroir des sports*, année 1929, p. 59.

entraîneurs américains, véritables « Bénédictins du sport », afin de faire des coureurs français des champions reconnus<sup>208</sup>. Dans cette perspective, le lieutenant-colonel Sée, soucieux de faire du centre d'instruction physique de Joinville « une serre chaude de préparation olympique », nomme l'Américain Schroeder à la direction de l'entraînement athlétique<sup>209</sup>. Ces techniciens étrangers apportent une expertise en particulier dans la formation des sprinteurs, le point faible des athlètes français. En effet, les Américains excellent dans les épreuves de sprint, et dans la préparation des « purs-sangs » comme Charles Paddock, vainqueur des 100 mètres, 200 mètres, 4 fois 100 mètres des Jeux Interalliés, champion olympique du 100 mètres et du 4 fois 100 mètres aux JO d'Anvers en 1920<sup>210</sup>. Cependant, le recrutement d'entraîneurs américains, aussi capital soit-il, ne suffit pas. C'est l'ensemble du système de formation athlétique français qu'il s'agit de dépoussiérer. À la demande de *La Vie au grand air*, l'entraîneur américain Harry Maloney détaille dans les colonnes de l'hebdomadaire l'organisation du système de formation physique Outre-Atlantique si efficace :

[...] l'éducation physique est, tout comme le calcul ou la géographie, une des parties de l'enseignement pour l'enfant américain, dès l'âge de onze à douze ans, à la grammar-school, et, à l'âge de quatorze à quinze ans, à la high-school : d'anciens élèves de ces établissements apprennent aux adolescents à courir, à sauter, à nager, et déjà ceux qui montrent, dans un genre de sport quelconque, des dispositions particulières, sont soumis à un entraînement spécial, méthodique, rationnel, en vue d'atteindre le meilleur rendement possible.<sup>211</sup>

L'éducation athlétique débute dès le plus jeune âge<sup>212</sup>. Les stades équipés fleurissent dans les universités, tandis que les très nombreux *meetings* suscitent une heureuse émulation, par la confrontation<sup>213</sup>. La spécialisation des athlètes encore taboue en France, privilégiant le modèle de l'athlète complet harmonieusement développé, semble être pourtant l'une des clés de la performance<sup>214</sup>. À l'instar de cette question de spécialisation, les débats se multiplient entre

<sup>208</sup> « Ah ! si nous avions des entraîneurs ! Quel Mécène dotera de quelques Américains de valeur nos grands clubs athlétiques. » (Jacques Mortane, « La leçon des jeux interalliés », art. cité, p. 12 ; André Glarner ne dit pas autre chose : « Que peut-on reprocher à l'entraînement ? Un manque de méthode, l'appel à des entraîneurs étrangers et plus précisément américains, l'erreur de ne pas s'adresser à l'homme qu'il faut, au right man ? » (André Glarner, « Songeons déjà à l'olympiade de 1924 », *Le Miroir des sports*, n°355, 07 octobre 1920, p. 210).

<sup>209</sup> Joseph Genet, « L'entraînement olympique à l'École de Joinville », *Le Miroir des sports*, n°343, 15 juillet 1920, p. 20.

<sup>210</sup> Jack Weber, « La classe olympique et les français », *La Vie au grand air*, n°857, 20 septembre 1920, p. 6-7.

<sup>211</sup> Harry Maloney, « Comment j'entraîne mes hommes », *La Vie au grand air*, n°847, 15 octobre 1919, p. 4 ; L'entraîneur américain Walter Christie affirme à ce propos, après les jeux de 1924, que « L'Université est la seule véritable "manufacture de champions" » (Walter Christie, « Les causes de la suprématie des athlètes américains », *Almanach du Miroir des sports*, année 1925, p. 55).

<sup>212</sup> Pierre Pelletier, « Quelques raisons d'une supériorité », *L'Écho des sports*, n°1 079, 12 octobre 1921, p. 1.

<sup>213</sup> Jean Seurin, « L'Athlétisme en Amérique », *L'Écho des sports*, n°1 011, 08 juillet 1921, p. 1.

<sup>214</sup> Ted Meredith, Thomas Lennon, « Entraînement et spécialisation », *La Vie au grand air*, n°838, 01 septembre 1918, p. 14. Selon Anne Roger, l'éclatement de l'USFSA en 1920 marque le passage d'une pratique multiple, non spécialisée à une pratique de performance et de rationalisation technique. Le modèle de l'athlète complet perd de sa crédibilité, de son exemplarité sociale et sportive après la création de la FFA autonome. (Anne Roger,

athlètes, dirigeants sportifs, journalistes et médecins pour définir les conditions optimales d'entraînement. Tirillés entre l'attachement aux valeurs nobles de l'amateurisme désintéressé, et les exigences de performance, la question du professionnalisme des athlètes est également discutée. André Glarner est par exemple favorable à l'assouplissement de la conception de l'amateurisme en offrant les moyens financiers aux athlètes de s'entraîner comme les athlètes américains :

En Angleterre, les athlètes amateurs sont, sinon des oisifs, tout au moins des gens assez fortunés ou occupant une situation assez belle, pour se consacrer exclusivement à la préparation des championnats du monde d'athlétisme. Mais si nos voisins d'Outre-Manche en sont encore, en ce qui concerne le sens du mot, amateurisme, à l'étroite définition dite de Henley, qui n'admet pas comme amateurs les ouvriers manuels, par exemple, en France, où le sport est national, il est indispensable de se libérer de cette formule. Pour cela, et pour mettre les champions sélectionnés dans les meilleures conditions réalisables d'entraînement, il faut débarrasser les athlètes de tout souci du lendemain. Pendant la période de préparation, une seule idée, un seul désir, une seule volonté, doivent occuper l'esprit du sélectionné : la victoire. [...] Si l'on tient à tout prix à qualifier de l'épithète professionnel, celui qui a l'honneur et la charge de porter aux Olympiades les couleurs de la France, il faut reconnaître que ce professionnalisme est très honorable et qu'il est très provisoire.<sup>215</sup>

Le professionnalisme n'est plus perçu comme étant susceptible de dévoyer le sport, mais comme un moyen d'offrir les meilleures conditions d'entraînement. Pour mettre un terme à la persistante infériorité de la France et rivaliser avec les meilleures nations, une modernisation de la conception de l'amateurisme semble s'imposer :

Il est matériellement impossible à un athlète s'entraînant après huit ou dix heures de labeur quotidien, comme c'est le cas des nôtres, prenant congé de son travail la veille des compétitions, de triompher de l'« universitaire » américain. Si nous ne modifions pas nos conceptions, nous pouvons attendre éternellement l'avènement de nos succès olympiques.<sup>216</sup>

Enfin, la rationalisation de l'entraînement représente le dernier élément saillant d'une culture de la performance encore trop balbutiante en France. Géo André milite dans de nombreux articles pour que les sprinteurs puissent s'entraîner l'hiver dans des pistes couvertes, sur le modèle américain<sup>217</sup>. Si les coureurs de fond peuvent pratiquer le cross-country, les sprinteurs

---

*L'entraînement en athlétisme en France (1919-1973)...*, op. cit., p. 25-27). Néanmoins, les résistances sont encore nombreuses, en particulier chez les médecins-sportifs. Les athlètes français n'épousent pas complètement et sans réserve les pratiques d'outre-Atlantique.

<sup>215</sup> André Glarner, « Songeons déjà à l'olympiade de 1924 », *Le Miroir des sports*, n°355, 07 octobre 1920, p. 210.

<sup>216</sup> Alexandre Avé, « Le problème olympique est un problème national », *Le Miroir des sports*, n°400, 18 août 1921, p. 108.

<sup>217</sup> Voir les articles de Géo André dans *Le Miroir des sports* : « L'entraînement d'hiver sur piste couvertes », n°464, 09 novembre 1922, p. 295 ; « L'entraînement d'hiver des spécialistes de l'athlétisme », n°470, 21 décembre 1922, p. 391 ; « L'entraînement d'hiver aux courses à pied de vitesse », n°564, 22 octobre 1924, p. 316 ; « L'entraînement d'hiver à la course à pied », n°565, 29 octobre 1924, p. 334 ; « L'entraînement d'hiver aux courses de haies », n°566, 05 novembre 1924, p. 348.



français faute de pistes en bon état, abandonnent souvent l'athlétisme l'hiver. Or la continuité des efforts tout au long de l'année, ainsi que la préparation hivernale permettent aux athlètes de ne pas prendre de retard dans la préparation pour la saison d'été. L'augmentation des charges, l'intensité de la pratique et la rationalisation de l'entraînement sont les garants du succès américain dans les épreuves athlétiques :

En ce qui concerne l'athlétisme, admirons comment l'Amérique a introduit dans sa pratique les mœurs industrielles. Les Américains produisent des champions en série, comme des automobiles. Ils taylorisent leurs méthodes de préparation. Ils standardisent leurs athlètes. Les sports athlétiques, qui sont très précis, les séduisent. Car ils permettent de battre des records, ce qui est tout à fait américain.<sup>218</sup>

Au final, les athlètes français tentent de s'approprier certains principes rationnels d'entraînement dans le but de briller sur le plan international. Le système américain de préparation athlétique est alors considéré comme un « modèle » notamment pour la formation des sprinteurs. Pourtant, l'éducation sportive, la spécialisation, la professionnalisation et la rationalisation sont des principes qui peinent encore dans les années 1920 à piloter l'entraînement des Français.

## **b) Le Finlandais fondeur**

*Retrouver l'air pur et la vie au grand air*

Dans tous les records du sprint et de la « vitesse prolongée », la science de la spécialisation a conféré aux athlètes américains, jusqu'ici, le monopole des records du monde. Avec le demi-mille, qui constitue comme une frontière entre la « vitesse prolongée » et le demi-fond, nous arrivons aux confins du domaine des champions du Nouveau Monde. Au-delà, c'est le royaume du demi-fond, où la science du train et la régularité dans l'allure sont prépondérantes. L'Amérique n'y est plus reine, et ce sont, au contraire, les athlètes de la vieille Europe qui tiennent le premier rang au palmarès.<sup>219</sup>

L'opposition entre le sprint, domaine d'excellence des Américains, et le fond, répertoire privilégié des Finlandais est nette dans l'imaginaire français de la course à pied. Les sensibilités à l'effort athlétique divergent car chaque distance de course mobilise un type d'effort différent, particulièrement adapté au tempérament spécifique des peuples<sup>220</sup>. Au regard de la supériorité

---

<sup>218</sup> Maurice Pefferkorn, « La vogue d'un sport dans un pays peut-elle se justifier logiquement ? », *Le Miroir des sports*, n°435, 20 avril 1922, p. 250.

<sup>219</sup> Jean Daçay, « Le record des 800 mètres plat, qui est de 1'51'' 9/10, peut-il être battu aux Jeux Olympiques de Paris ? », *Le Miroir des sports*, n°524, 03 janvier 1924, p. 7.

<sup>220</sup> Cette opposition est bien marquée notamment dans *Le Miroir des sports* n°555 du 19 juillet 1924 au sein duquel un article de Walter Christie « Pourquoi l'Amérique n'a pas de coureurs à pied de fond », p. 84 précède l'article de l'entraîneur de l'équipe nationale athlétique de Finlande aux JO de 1912 Lauri Pihkala « Pourquoi la Finlande n'a pas de coureurs à pied de vitesse », p. 85.

des athlètes finlandais sur les épreuves de fond, les chroniqueurs français s'interrogent sur les raisons de ce succès, de la même manière qu'ils s'interrogent sur les succès américains en sprint. Les conditions de vie naturelles des athlètes scandinaves, « au grand air », représentent la première piste d'explication sérieuse. Les témoignages de Finlandais dans *Le Miroir des sports* sont sans équivoques : en Finlande la vie est simple, à l'écart des mille plaisirs des grandes villes américaines<sup>221</sup>. Dans la mesure où le grand air constitue le meilleur carburant pour les épreuves de grand fond, il importe de se départir de l'air vicié des cités industrielles, véritable poison pour l'organisme :

S'il fallait, d'ailleurs, citer un exemple illustrant la thèse de la supériorité de l'athlète habitant la campagne, il suffirait de parler des Finlandais, de Kolehmainen à Nurmi, en passant par Ritola, Myrrha, Lethonen et tant d'autres, tous ou presque vivant l'existence de plein air et observant les lois de la plus rigide sobriété et de la plus grande régularité de vie. A ceux qui lui demandaient quelles étaient ses méthodes d'entraînement, en quoi consistait sa préparation, Nurmi ne répondait-il pas, avec son flegme habituel, par monosyllabes, en regardant fixement le sol : « Mon secret : vie régulière, sobriété, grand air surtout... »<sup>222</sup>.

Cette existence saine, réglée par le soleil et les saisons, entretient « une race pure, n'ayant que peu de tares »<sup>223</sup>. Dans cette « Bretagne sans alcoolisme », les Finlandais sont pour la plupart de modestes cultivateurs au tempérament placide, à l'abri des tentations pernicieuses des villes<sup>224</sup>. Toutes ces descriptions s'attachent à rappeler l'histoire du peuple finlandais et les spécificités de son territoire pour tenter d'expliquer l'appétence particulière de ce peuple pour le fond<sup>225</sup>. Selon Lauri Pihkala, entraîneur de l'équipe finlandaise de course à pied aux JO de 1912, le pays est vaste et peu habité. Il s'agit sans cesse de franchir des distances relativement importantes, « par contre, se précipiter pour couvrir cent mètres à une allure désespérée lui apparaît d'une hâte ridicule. Un vieux proverbe finlandais affirme que : “La hâte ne fait pas de bon travail”. Ce qui est au rebours de l'adage anglo-saxon : “Time is money” — “le temps, c'est de l'argent” »<sup>226</sup>. Lauri Pihkala poursuit l'analogie entre la nature du terrain, du climat finlandais, et les qualités intrinsèques développées par l'athlète nordique. Par exemple, il estime

---

<sup>221</sup> Robert Guérin, « Comment les finlandais sont devenus une grande nation athlétique », *Le Miroir des sports*, n°459, 05 octobre 1922, p. 212 [paroles traduites du témoignage du consulat général de Finlande, M.Sandberg, vice-président de l'union athlétique finlandaise].

<sup>222</sup> Gaston Bénac, « L'air de la cité est-il un poison pour les champions ? », *Le Miroir des sports*, n°579, 04 février 1925, p. 66.

<sup>223</sup> Robert Guérin, « Comment les finlandais... », art. cité, p. 212.

<sup>224</sup> René Caste, « Comment la Finlande est parvenue, après quelques années d'efforts, à menacer les États-Unis d'Amérique dans leur suprématie athlétique », *Le Miroir des sports*, n°537, 03 avril 1924, p. 210.

<sup>225</sup> Lauri Pihkala, « Comment s'est éveillé en Finlande l'intérêt pour les exercices athlétiques », *Le Miroir des sports*, n°552, 30 juillet 1924, p. 114 ; voir également « Une visite aux athlètes olympiques Finlandais », *Le Miroir des sports*, n°551, 05 juillet 1924, p. 32.

<sup>226</sup> Lauri Pihkala, « Pourquoi la Finlande n'a pas de coureurs à pied de vitesse », *Le Miroir des sports*, n°555, 19 juillet 1924, p. 85.

que la présence de très nombreux lacs propices aux plaisirs des ricochets pourrait expliquer la supériorité des lanceurs nordiques. Dans la même logique, étant donné le climat froid de la Finlande, « par aucun exercice de leur enfance et par aucune habitude héréditaire » le coureur n'est prédisposé à la course de vitesse sur les pistes glissantes<sup>227</sup>.

À partir de ces descriptions relatives au tempérament spécifique des Finlandais, sensibles aux courses de fond, se dégagent des modalités d'entraînement spécifiques. Au regard de la place centrale qu'occupe la nature dans la vie finlandaise, la prévalence de la « méthode naturelle » tout au long de l'année permet d'entretenir l'athlète complet. Le docteur Stenberg d'Helsingfors rappelle que la plupart des athlètes pratiquent le ski de fond ou le patinage lors des longs hivers nordiques, particulièrement enneigés, avant de reprendre la course l'été<sup>228</sup>. Une fois encore, l'opposition avec les États-Unis privilégiant la spécialisation est nette. Contrairement aux Américains, les Finlandais sont « foncièrement individualistes », et privilégient les efforts longs, laborieux, ascétiques, « une sage lenteur dans l'entraînement »<sup>229</sup>. La série d'articles du *Miroir des sports* consacrée à « l'histoire du Finlandais Paavo Nurmi, le plus grand coureur à pied de tous les temps » dès avril 1925 insiste bien sur cet aspect saillant de l'athlète isolé, mystérieux, rationnel et bourreau de travail<sup>230</sup>. Cependant, malgré les antagonismes, il est possible de trouver un point commun entre les systèmes de formation athlétique finlandais et américains : il s'agit de l'orientation nettement sportive de l'éducation physique dès l'enfance<sup>231</sup>. En somme, l'entraînement finlandais se caractérise par l'attrait pour la méthode naturelle, le développement de l'athlète complet par les différents sports d'endurance, et enfin une grande rigueur et opiniâtreté dans les efforts soutenus.

### *Courir à travers la campagne*

De tous les paramètres présentés dans la presse qui caractérisent l'entraînement athlétique finlandais, la course à pied en milieu naturel semble trouver un écho singulier en France. Tandis que la rationalisation des efforts pour la préparation des épreuves de fond reste balbutiante, la pratique du cross-country dès le début du 20<sup>e</sup> siècle s'impose en revanche comme

---

<sup>227</sup> *Ibid.*

<sup>228</sup> Stenberg d'Helsingfors, « La VII<sup>e</sup> Olympiade », *L'Auto*, n°7 189, 21 août 1920, p. 1.

<sup>229</sup> Robert Guérin, « Comment les finlandais... », art. cité, p. 212.

<sup>230</sup> « L'histoire du Finlandais Paavo Nurmi, le plus grand coureur à pied de tous les temps », *Le Miroir des sports*, n°588, 08 avril 1925, p. 212 ; n°589, 15 avril 1925, p. 228 ; n°590, 22 avril 1925, p. 244 ; n°591, 29 avril 1925, p. 260 ; n°592, 06 mai 1925, p. 276 ; n°593, 13 mai 1925, p. 292 ; n°594, 20 mai 1925, p. 308 ; n°595, 27 mai 1925, p. 324 ; n°596, 03 juin 1925, p. 340 ; n°597, 10 juin 1925, p. 356.

<sup>231</sup> Pierre Pelletier, « La supériorité, en athlétisme, des peuples du nord de l'Europe est due à l'excellente éducation physique de l'enfant à l'École », *Le Miroir des sports*, n°616, 23 septembre 1925, p. 242.

une discipline athlétique incontournable une fois l'hiver venu. Tous les manuels d'entraînement de course à pied consacrent un chapitre sur le cross-country, mais étonnamment, aucun ne fait référence à une quelconque filiation nordique. La course à travers la campagne est considérée comme une spécialité française à part entière, et non comme un simple exercice propédeutique. L'accent est davantage mis sur le bien-être et les sensations ressenties lors de la pratique plutôt que sur son potentiel intérêt dans la préparation des épreuves sur piste l'été : « Depuis que nous pratiquons le Cross-Country, pour notre seul plaisir et non dans le but de briller dans les compétitions, nous y éprouvons un charme, un bien-être, que jusqu'alors, nous n'avions pas été à même d'apprécier »<sup>232</sup>. Le milieu du cross est secoué par la polémique des tracés — à l'anglaise ou à la française —, mais le *verbatim* des manuels ou des articles consacrés à cette spécialité champêtre rappelle celui des années 1910, avec le champ lexical du plaisir à l'effort, de l'émotion au contact de la nature comme rites de légitimation<sup>233</sup>. Contrairement à l'entraînement sur piste, monotone, l'environnement naturel ouvre un nouveau champ de perceptions, provoque de singulières impressions : « Le cadre et la nature du sol, variable à l'infini, donnent tant de bonnes et saines sensations que l'on oublie volontairement, au moment de se mettre à l'entraînement, que la pratique assidue du cross-country est très dure et nécessite un courage sans défaillances. »<sup>234</sup>. Il ne s'agit pas d'un plaisir uniquement contemplatif, mais surtout d'un enthousiasme lié à la vie agissante, à la lutte contre les éléments et les obstacles naturels<sup>235</sup>. Lorsque les journalistes présentent les résultats d'une épreuve de cross-country, la description de l'atmosphère, du parcours, et des impressions sensibles agrémentent systématiquement le récit de course<sup>236</sup>. Les sensibilités à l'effort en pleine nature sont toujours au cœur de la narration.

Au regard de ces éléments et comme l'indique l'*Encyclopédie des sports* de 1924, les joies du cross-country à travers bois semblent attirer de nombreux adeptes :

Le joli sport ! La course à travers la campagne, a un charme particulier, car ici, pas de monotonie dans le paysage qui change souvent d'aspect. Et puis, en variant souvent les endroits d'entraînement, l'on est davantage attiré par le bien-être éprouvé, en allant trotter assez loin de la ville dans la diversité des bois ou de la petite campagne que l'on retrouve avec joie le dimanche. [...] Le cross-country exerce une grande attirance sur des quantités de sportifs, jeunes

---

<sup>232</sup> Jacques Keyser, Gaston Frémont, *Le cross-country*, Paris, Bornemann, 1924, p. 9.

<sup>233</sup> Pour avoir quelques exemples de textes célébrant les plaisirs du cross-country, voir l'Annexe n°9.

<sup>234</sup> Michel Renard, « Comment on devient coureur de cross-country », *Le Miroir des sports*, n°361, 18 novembre 1920, p. 314 ; voir aussi Jean Vermeulen, « Cross-country », *La course à pied...*, *op. cit.*, p. 54.

<sup>235</sup> Michel Dupré, « Sensations sportives », *La gymnastique sportive*, Paris, Félix Alcan, 1921, p. 8-9.

<sup>236</sup> René Bierre, « Les beaux dimanches du cross-country : dans les bois de Clamart », *Le Miroir des sports*, n°519, 29 novembre 1923, p. 342.

et vieux, qui trouvent en sa pratique un exercice fortifiant, à travers bois, où l'air frais et pur fouette le visage et donne une si grande sensation de légèreté, une fois la séance terminée.<sup>237</sup>

Pourtant, certains athlètes remarquent au contraire un essoufflement de la pratique du cross-country notamment en province. Si la région parisienne est conquise au cross-country avec ses grandes équipes comme le Club Athlétique de la Société Générale, le Racing Club de France, le Stade Français ou le Métropolitan Club, en revanche le cross-country provincial se meurt, « il disparaît sans heurt et sans éclat, à la pénible façon des choses trop vieilles »<sup>238</sup>. Géo André estime que le courage des débutants se retrouve de plus en plus réduit dans les centres d'entraînement de cross, au point de s'interroger sur l'avenir de ce sport pourtant si populaire dans les années 1910<sup>239</sup>. C'est aussi l'opinion de Pierre et Jean Garcet de Vauresmont dans leur manuel de 1924 :

Les coureurs de cross-country, si nombreux soient-ils parfois, ne montrent cependant pas pour ce sport l'empressement et l'enthousiasme qui les appellent sur les pistes de nos clubs. Les brumeuses matinées d'hiver, la pluie possible, la neige fréquente, ne les excitent pas à quitter leur foyer.<sup>240</sup>

Les discours des athlètes et des journalistes ne sont pas tous concordants. Certains vantent la bonne santé du cross-country quand d'autres s'alarment du faible intérêt suscité par cette pratique<sup>241</sup>. Si l'on se fie aux chiffres d'engagements lors des grandes compétitions du calendrier, le cross français ne semble pas plus en difficulté qu'il ne l'était dans les années 1910<sup>242</sup>. Les cross de *L'Intran*, de *L'Auto*, ou du *Petit Parisien* attirent en moyenne entre 1 000 et 3 000 athlètes<sup>243</sup>. Les plus pessimistes y voient une forme de stagnation, mais qui s'inscrit

---

<sup>237</sup> Patronage de l'Académie des sports et du Comité National des Sports (C.O.F.), « Le cross-country » *Encyclopédie des sports, op. cit.*, p. 322.

<sup>238</sup> Louis Maertens, « Le cross-country périclute en France parce que la province délaisse ce sport », *Le Miroir des sports*, n°419, 29 décembre 1921, p. 402.

<sup>239</sup> Géo André, « A travers les bois, à travers les monts, gais enfants, marchons, courons ! », *Le Miroir des sports*, n°567, 12 novembre 1924, p. 363 ; Géo André, « Une tournée dans les centres d'entraînement de cross-country », *Le Miroir des sports*, n°568, 19 novembre 1924, p. 374.

<sup>240</sup> Pierre et Jean Garcet de Vauresmont, « Le Cross-country », *Les sports athlétiques...*, *op. cit.*, p. 89-90.

<sup>241</sup> Les chroniqueurs débattent régulièrement de l'état de santé du cross-country en France. Par exemple, lorsque le sprinteur Robert Marchand explique dans le journal *Paris-Soir* que le cross est décadent, Alphonse Luthéreau prend la peine de lui répondre dans les colonnes de *L'Écho des sports* (Alphonse Luthéreau, « Non, le cross-country n'est pas moribond ! », *L'Écho des sports*, n°3 235, 03 janvier 1928, p. 1). Le lendemain, A. Brunel répond cette fois à Luthéreau en expliquant que la situation du cross français est tout de même préoccupante. (A. Brunel, « ça pourrait être mieux », *L'Écho des sports*, n°3 236, 04 janvier 1928, p. 4). Luthéreau lui-même avoue quelques mois plus tard que le cross en province manque cruellement de moyens (Alphonse Luthéreau, « C'est le nerf de la guerre qui manque ! », *L'Écho des sports*, n°3 594, 27 décembre 1928, p. 3). Ce jeu de ping-pong argumentatif est particulièrement saillant à la fin des années 1920 tant la situation du cross préoccupe.

<sup>242</sup> Ces chiffres d'engagements n'offrent qu'une photographie très parisienne de la situation du cross français. Connaître l'évolution du nombre d'athlètes présents aux entraînements, notamment en province, pourrait apporter un heureux complément. Ces chiffres restent, pour l'heure, difficilement accessibles.

<sup>243</sup> De nombreux chiffres sont donnés par les journaux sportifs, ainsi que les actualités filmées. En voici quelques-uns : Marcel Delarbre, « 1.272 coureurs au Cross de "L'Intran" », *L'Écho des sports*, n°754, 02 février 1920, p. 1 ; Marcel Delarbre, « 2.209 Crossmen demain, au Bois », *L'Écho des sports*, n°925, 05 février 1921, p. 1 ; « 2.000

dans un sillon plus large qui se creuse encore davantage dans les années 1930 : celui de l'essoufflement du mouvement athlétique.

Compte tenu des résultats médiocres obtenus par les *pedestrians* français sur la scène internationale tout au long des années 1920, les modèles de formation athlétique américains et finlandais représentent une source d'inspiration constante. Relayés par la presse, ces modèles étrangers instillent une réflexion grandissante autour des conditions d'entraînement nécessaires pour favoriser la performance des athlètes : rationalisation des méthodes, professionnalisation, spécialisation, formation. Par ces biais, « il n'y a aucune raison pour que les athlètes français ne brillent pas tout autant que les Américains et les Finlandais dans les épreuves athlétiques »<sup>244</sup>. Pourtant, la bonne volonté de certains athlètes et journalistes convaincus ne suffit pas à amorcer de manière pérenne une dynamique nouvelle pour l'entraînement, et obtenir de meilleurs résultats en compétition. Les pratiques de la course à pied demeurent pilotés par l'empirisme et la vigilance hygiéniste.

\*  
\*\*

En définitive, les savoirs pour l'entraînement en course à pied dans les années 1920 s'enrichissent par des apports pluriels. Les médecins-sportifs comme Marc Bellin du Coteau, Paul-André Chailley-Bert, Maurice Boigey ou Alfred Thooris apportent de nouvelles contributions scientifiques sur les thèmes de l'effort physique et de l'entraînement à la course à pied. Sans remettre en cause les axiomes fondamentaux des médecins hygiénistes de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, ils étoffent la production des savoirs. Les qualités physiques sont mieux identifiées, les classifications des efforts acquièrent une précision inédite, tandis que les sensations individuelles sont prises en compte pour adapter l'intensité de l'exercice. La vulgarisation des savoirs auprès des entraîneurs est rendue possible par l'organisation de cours d'éducation sportive par la FFA, de conférences cinématographiques, et la rédaction de nombreux manuels. Ces nouveaux modes de diffusion de la connaissance complètent la littérature et l'art sportif

---

concurrents participent au V<sup>ème</sup> cross de "l'Auto". Gaston Huet est vainqueur », *Gaumont journal*, 1924, 1'18'', Archives Gaumont-Pathé, 2404GJ00001, noir et blanc, muet ; « 2.000 concurrents participent au VI<sup>ème</sup> cross de l'Auto. Duquesne remporte l'épreuve », *Gaumont journal*, 1925, 1'14'', Archives Gaumont-Pathé, 2504GJ00002, noir et blanc, muet ; « Plus de 2.000 personnes ont pris part au cross-country du Bois de Boulogne organisé par le journal "L'Intransigeant" », *Gaumont journal*, 1925, 1'13'', Archives Gaumont-Pathé, 2502GJ00007, noir et blanc, muet ; « Robert Marchal, vainqueur du cross populaire disputé par 1700 concurrents dans le Bois de Vincennes », *Gaumont journal*, 1926, 1'17'', Archives Gaumont-Pathé, 2605GJ00002, noir et blanc, muet ; « 1.100 coureurs au cross organisé par le journal "L'Intran" au Bois de Boulogne. Roger Pelé en est le vainqueur », *Gaumont journal*, 1927, 1'17'', Archives Gaumont-Pathé, 2702GJ00002, noir et blanc, muet ; A. Brunel, « 1.340 concurrents participeront dimanche au cross populaire », *L'Écho des sports*, n°3 698, 10 avril 1929, p. 1 ;

<sup>244</sup> Walter Christie, « Il n'y a aucune raison pour que les athlètes français ne brillent pas tout autant que les Américains et les Finlandais dans les épreuves athlétiques », *Le Miroir des sports*, n°553, 06 août 1924, p. 130.

fleurissant dans les années 1920, afin d'orienter les goûts athlétiques, d'éduquer le palais corporel, d'uniformiser les apprentissages du sensible, de transmettre en somme une culture rationnelle de l'effort physique au plus grand nombre.

Cependant, le poids de la tradition française hygiéniste et l'empirisme des *managers*, hermétiques aux changements, freinent l'évolution des pratiques<sup>245</sup>. L'attrait pour les systèmes de formation américains et finlandais ne parvient pas à remettre fondamentalement en cause les logiques claniques dans les clubs, les entraînements en groupe dont la direction est confiée aux plus expérimentés, le rôle décisif des sensations dans les apprentissages et des émotions comme rite de légitimation :

Nos athlètes, la plupart du temps livrés à eux-mêmes (les nôtres s'entraînent : les champions étrangers sont entraînés) ou guidés par des « anciens », plus riches de bonne volonté que de connaissances physiologiques, reproduisent les gestes qui leur paraissent devoir donner les meilleurs résultats, mais sont incapables d'adapter le style choisi à leurs propres moyens<sup>246</sup>

La communauté émotionnelle des athlètes se construit sur un tiraillement : entre tentation et résistance vis-à-vis d'un modèle d'organisation athlétique tourné vers la spécialisation, la professionnalisation, la spectacularisation de la course à pied. Le modèle de l'amateurisme se fissure lentement.

---

<sup>245</sup> Il n'existe par exemple que très peu de différences en termes de contenus, entre le manuel d'entraînement rédigé par Jacques Cursor en 1923 (Jacques Cursor, *La course à pied...*, *op. cit.*, 1923), et celui de Jean Vermeulen en 1930 (Jean Vermeulen, *La course à pied...*, *op. cit.*, 1930). Certains passages sont mêmes entièrement recopiés, aux mots près.

<sup>246</sup> U-E. Heim, « La vérité sur nos défaites devant les Anglais et Allemands », *Match-L'Intran*, n°47, 30 août 1927, p. 9. Heim est l'un des chefs d'entraînement de la section athlétique au Stade Français.

## **Partie 3 (1932-1940)**

# ***Désenchantement des corps : la tradition athlétique en question***



Une ombre plane sur le stade. La disqualification de Jules Ladoumègue pour fait de professionnalisme aux Jeux Olympiques de 1932 à Los Angeles secoue le milieu athlétique français et d'aucuns y voient le symptôme d'une crise plus profonde : crise des licenciés, crise financière, crise de résultats, crise morale, crise de l'amateurisme enfin. Paradoxalement, les nombreux débats et questionnements que charrie cette « affaire Ladoumègue » tout au long des années 1930 atteste la vitalité d'une pratique sportive qui opère lentement — et non sans résistances — sa mue. Les tenants inquiets de l'amateurisme en appellent à la « tradition », comme levier d'affirmation et de mise en visibilité d'une culture athlétique déjà solidement établie<sup>1</sup>. Ils regrettent les « temps héroïques » de la course à pied où le plaisir dans l'effort, le refus de toute spécialisation excessive, le désintéressement et le mépris pour le spectaculaire constituaient l'éthique de l'athlète<sup>2</sup>. Ce regard sélectif sur le passé n'est possible que parce qu'il y a une matière historique jugée suffisante, des traces nombreuses, un corpus de connaissances important, et une narration qui les accompagne. Les exploits des champions passés garnissent le panthéon athlétique, et fournissent une heureuse source d'inspiration pour les écrivains. De nouvelles médiations culturelles des émotions sportives comme la radiodiffusion ou la cinématographie enrichissent encore davantage cette mémoire collective, par l'enregistrement de l'image et du son. L'attachement aux traditions athlétiques et les débats qu'elles suscitent influencent également les pratiques. Au sein des clubs, les athlètes hésitent à embrasser pleinement les méthodes modernes d'entraînement, avec leurs lots de déviances vis-à-vis de l'esprit originel de l'amateurisme. Le rapport singulier à l'effort qui — depuis la fin du 19<sup>e</sup> siècle — soudait la communauté émotionnelle semble désormais à reconsidérer.

---

<sup>1</sup> Gérard Lenclud, « La tradition n'est plus ce qu'elle était... Sur les notions de tradition et de société traditionnelle en ethnologie », *Terrain*, n°9, 1987, p. 110-123.

<sup>2</sup> Les expressions « temps héroïques », « âges héroïques », « période héroïque » sont souvent employées par les anciens athlètes pour désigner la période comprise entre 1887 et 1914. L'écrivain-sportif José Germain est de ceux-là : « C'était l'époque héroïque où chaque dimanche nous courions pour l'honneur, soit à la Croix-Catelan, soit à la Faisanderie, soit même dans la zone de Montrouge. » (José Germain, « Fragment des Mémoires d'un vieil écrivain sportif », *Match-L'Intran*, n°406, 19 juin 1934, p. 6). « Il suffit d'ailleurs, pour s'en convaincre, d'évoquer la période modèle des temps héroïques ; celle où partant de la place du Carroussel, passant par les terrasses des Tuileries pour aboutir enfin à la Croix Catelan, le Racing gagna les cœurs d'une valeureuse jeunesse ardente à la lutte, méprisant la gloire, désintéressée au possible. [...] “Efforts et triomphes mal rémunérés”, dirait-on aujourd'hui. Eh bien, dans ce temps-là, on était très fier ! » (José Germain, « “Il faut courir”, dit José Germain », *Match-L'Intran*, n°421, 04 septembre 1934, p. 6).

## Chapitre 7 : « On ne court plus pour le plaisir » : les crises de la Fédération Française d'Athlétisme

La crise, au sens grec de *krisis*, désigne l'action de décider, de choisir, de juger<sup>3</sup>. Selon cette acception, la FFA traverse une période de crise à partir de 1932, et tente de résoudre une équation délicate qui peut s'entendre en ces termes : doit-on autoriser Ladoumègue à participer aux compétitions organisées par les fédérations amateurs d'athlétisme ou doit-on lui interdire d'y prendre part ? Doit-on élargir la communauté émotionnelle des athlètes aux professionnels ou doit-on préserver la pureté de la course à pied face aux dérives marchandes ? Les sensibilités à l'effort sont en effet au cœur de la rhétorique. Selon les pourfendeurs du professionnalisme, la crise de la FFA se manifeste d'abord par une crise du plaisir et des émotions. L'affaire Ladoumègue constitue l'élément perturbateur, la goutte d'eau qui fait déborder le vase de l'amateurisme. Elle exacerbe les fractures de la communauté : entre les professionnels et les amateurs, entre le sport ouvrier et le sport bourgeois, entre les loisirs de masse et les compétitions élitistes.

---

<sup>3</sup> La crise, selon Edgar Morin, peut être la matrice des changements à venir dans la mesure où elle suscite la recherche active de solutions et de réorganisation. (Edgar Morin, « Pour une crisologie », *Communications*, n°91, 2012 [1976], p. 135-152).

## 1) Jules Ladoumègue face au « Don Quichottisme » de la FFA

### a) Disqualifications aux Jeux Olympiques de 1932

La Fédération Française d’Athlétisme (FFA) n’entre pas subitement et de plain pied dans une période de crises. Il serait d’ailleurs difficile de trouver une date charnière à partir de laquelle controverses et débats surgissent, venant troubler la quiétude des athlètes, notamment sur la question des sensibilités à l’effort. Si Jules Ladoumègue est disqualifié à vie le 4 mars 1932 par la FFA pour fait de professionnalisme, les péripéties de « l’affaire Ladoumègue » courent de 1931 à 1935<sup>4</sup>. Par ailleurs, l’ensemble des questions morales que soulève cette polémique couve depuis le début des années 1920 et n’éclate qu’avec la mise en cause d’un champion reconnu, mettant à nu les crises que traversent la FFA. Connaître en détail l’ensemble des rebondissements de l’affaire n’est pas nécessaire pour saisir les enjeux politiques, sociaux et économiques qu’elle sous-tend, mais peut-être est-il important de revenir sur les grands chefs d’accusation<sup>5</sup>. Le 27 janvier 1931, le journal *L’Auto* révèle les tractations menées entre Georges Vitau, *manager* du Club Athlétique de la Société Générale (CASG), et l’Eintracht Francfort au sujet d’une potentielle participation de Ladoumègue à une rencontre athlétique devant l’opposer au champion allemand Otto Peltzer sur 1 000 mètres<sup>6</sup>. D’après la lettre accablante que publie le grand quotidien sportif, Georges Vitau aurait demandé 6 000 francs au club francfortois en dehors des frais de déplacement et de séjour, contrevenant ainsi aux principes de l’amateurisme. Ladoumègue n’est pas mis en cause personnellement, mais l’affaire est assez préoccupante pour que la FFA mène l’enquête. Vitau est finalement disqualifié, tandis que Ladoumègue écope d’un avertissement. L’épisode semble anecdotique, mais amorce un engrenage pernicieux<sup>7</sup>. Une série de plaintes similaires venues de l’étranger pousse la FFA à diligenter une nouvelle enquête, au moyen de questionnaires envoyés aux clubs ayant accueilli Ladoumègue lors d’une

---

<sup>4</sup> Marianne Lassus, *L’Affaire Ladoumègue. Le débat amateurisme / professionnalisme dans les années trente*, Paris, L’Harmattan, 2000, p. 23.

<sup>5</sup> Marianne Lassus revient en détail sur le fond de l’affaire Ladoumègue, mais ne peut échapper à quelques ellipses dans le récit tant les recours, péripéties, aveux et rétractations sont nombreux (Marianne Lassus, *L’Affaire Ladoumègue...*, *op. cit.*, 2000).

<sup>6</sup> « De curieuses et suggestives révélations sur le projet — avorté — d’un match entre Ladoumègue et Peltzer à Francfort », *L’Auto*, n°11 000, 27 janvier 1931, p. 1, 4. La lettre publiée par *L’Auto* est rédigée par les représentants du club de Francfort, organisateurs de l’évènement, à destination des membres du comité du Stade Français, en réponse aux desideratas de Georges Vitau. En effet, les signataires de la lettre se trompent de destinataire en pensant que Jules Ladoumègue est toujours licencié au Stade Français, alors qu’il est sociétaire du CASG depuis 1928.

<sup>7</sup> Lorsque Jules Ladoumègue revient sur sa disqualification dans son ouvrage *Dans ma foulée*, il présente la polémique CASG- Eintracht Francfort comme le commencement de « la véritable “affaire Ladoumègue” ». Il mentionne d’ailleurs l’article de *L’Auto* et la fameuse lettre rapportée d’Allemagne par Géo Lefèvre. (Jules Ladoumègue, *Dans ma foulée*, Paris, Amiot-Dumont, 1955, p. 95-96).

compétition<sup>8</sup>. Ce dernier se retrouve une nouvelle fois sur « le banc des accusés » le 1<sup>er</sup> février 1932, au siège de la FFA<sup>9</sup>. Le grief est le suivant : Ladoumègue et le CASG auraient préféré 6 000 francs offerts par le Havre Athlétic Club plutôt que les 4 000 francs proposés par l'Association Sportive de Strasbourg, pour participer à une compétition programmée le même jour. Le Havre Athlétic Club se défend d'avoir versé une telle somme et déclare avoir fait cadeau d'un service à liqueur en guise de récompense. L'affaire prend des allures rocambolesques lorsqu'un chauffeur de taxi mandaté par la FFA se prête à une véritable perquisition au domicile de Ladoumègue, faisant main basse sur les médailles, coupes objets d'art, et le fameux service à liqueur. L'expert dépêché par la fédération pour déterminer la valeur de ces objets affirme que le service en simple verre de bouteille n'a pas la valeur déclarée par les donateurs. Selon les détracteurs du champion, soit Ladoumègue a vendu le vrai bouchon du carafon, soit il n'a pas pu se contenter d'un service de valeur si minime : « je vous assure que toute l'histoire de ma disqualification tient dans l'expertise de ce bouchon de carafe »<sup>10</sup>. La section athlétique du CASG est radiée de la FFA tandis que Ladoumègue bénéficie d'un dernier sursis<sup>11</sup>. Le 4 mars 1932, Ladoumègue apprend par un communiqué sa radiation des contrôles de la FFA. Cette affaire, aux apparences dérisoires, a de lourdes conséquences non seulement pour la carrière de Ladoumègue, mais aussi pour l'avenir de la FFA.

### Le Club Athlétique de la Société Générale (CASG)<sup>12</sup>

Créé en 1903 par Louis Dorizon, directeur de la Société Générale, et son sous-directeur Louis Minvielle, membre du Racing Club de France, le Club Athlétique de la Société Générale peut être considéré comme l'un des très grands clubs omnisports de la capitale, rivalisant avec le Stade Français et le Racing Club de France des années 1910 aux années 1930. Les plus grands athlètes ont porté le maillot du CASG comme Jean Bouin, Joseph Guillemot, ou encore



<sup>8</sup> Marianne Lassus, *L’Affaire Ladoumègue...*, op. cit., p. 23.

<sup>9</sup> Jules Ladoumègue, *Dans ma foulée*, op. cit., p. 99.

<sup>10</sup> Jules Ladoumègue, « Ma vie, mes joies, mes peines », *Match-L’Intran*, n°388, 13 février 1934, p. 13.

<sup>11</sup> Marcel Oger, « Le bureau de la Fédération Française d’Athlétisme a radié le Club Athlétique des Sports Généraux », *L’Auto*, n°11 371, 02 février 1932, p. 1, 4 ; Jacques Goddet, « La radiation du C.A.S.G. par le bureau de la F.F.A. provoque en France une grosse émotion », *L’Auto*, n°11 372, 03 février 1932, p. 1, 3.

<sup>12</sup> Biographie réalisée à partir des documents suivants : Xavier Breuil, *Le Club Athlétique de la Société Générale. Histoire d’une succursale de champions*, Saint-Cyr-sur-Loire, Sutton, 2008 ; *Sport-Banque. Organe mensuel officiel du Club athlétique de la Société Générale*, consulté pour les numéros compris entre 1910 et 1937.

Photographie : Agence Rol, « Saint-Cloud, [28/12/19], challenge de la Nézière, équipe de la Société générale », photographie de presse, n°57 343, négatif sur verre, 13 x 18 cm, 28 décembre 1919. Il est possible de reconnaître de droite à gauche : Albert Isola, Julien Schnellmann, Felser, Louis Corlet, Joseph Guillemot, et Edmond Brossard. L’entraîneur n’est autre que Charles Poulénard.

Jules Ladoumègue. Les sociétaires s'entraînent au Pavillon des Princes, renommé « Stade Jean Bouin » en 1916. La création du club vise à « resserrer les liens de camaraderie entre les membres et de leur faciliter la pratique des sports », tout en cherchant à encadrer et fidéliser le personnel.

Le club connaît une forte croissance des effectifs : 365 membres en décembre 1903 ; 870 en mai 1904 ; 3 400 en décembre 1905 (dont 1 783 en province) ; 4 326 en 1906 (dont 2 111 en province). En 1910, le club — par l'intermédiaire de son bulletin officiel — avance le chiffre de 6 000 licenciés sur les 10 510 employés de la banque, soit 57% du total des effectifs. Le club atteint les 7 000 licenciés en 1914, mais les effectifs fondent durant la décennie 1920 : 4 500 membres en 1923 ; 2 262 en 1927 et 3 454 en 1929, malgré un recrutement large, en dehors des seuls employés de la banque. Les difficultés financières, ainsi que l'affaire Ladoumègue plonge le club dans la tourmente.

Il faut dire que le CASG bouscule les principes de l'amateurisme et se retrouve régulièrement en conflit avec la fédération française d'athlétisme. Jean Bouin dès 1913 bénéficiait d'un soutien financier et d'un aménagement de son temps de travail afin qu'il puisse s'entraîner à sa guise. Accusé de professionnalisme, c'est le manager de Bouin Arthur Gibassier qui parvient à convaincre la commission d'enquête de l'USFSA de la probité du jeune homme. En 1932, la section athlétique du CASG est radiée de la FFA après une enquête accablante sur Jules Ladoumègue. Pour relancer la section d'athlétisme et se débarrasser de l'étiquette « professionnelle », une nouvelle association voit le jour : le Club Athlétique Jean Bouin (CAJB) en 1932. La Société Générale finance ainsi 3 clubs : le Club Athlétique de la Société Générale en tennis, hockey, natation, cyclisme... ; le Club Athlétique des Sports Généraux en rugby, football ; et enfin le CAJB pour l'athlétisme.

La première des conséquences est la disqualification de Ladoumègue aux épreuves athlétiques des Jeux Olympiques, programmées la première semaine d'août à Los Angeles. La délégation française se prive de l'une des grandes chances de médaille, six fois *recordman* du monde et vice-champion olympique en titre sur les 1 500 mètres, au nom des principes de l'amateurisme. Le champion déchu s'exprime plusieurs fois sur cet épisode douloureux. Au début de l'année 1934, *Match-L'Intran* fait paraître une série d'articles intitulés « Ma vie, mes joies, mes peines », signés Jules Ladoumègue<sup>13</sup>. Il y détaille ses débuts en course à pied, sa carrière, ses victoires et ses « peines », en particulier les circonstances de la disqualification, avec quelques mois de recul : « je n'ai jamais prétendu être l'amateur que des règlements périmés exigent, mais je tiens à préciser — et je l'ai toujours dit — que j'étais autant amateur que les autres »<sup>14</sup>. Le sentiment d'injustice prédomine. Plus de vingt ans après, il fait part une nouvelle fois de son incompréhension, à l'occasion de la publication de son ouvrage autobiographique *Dans ma foulée* en 1955 :

---

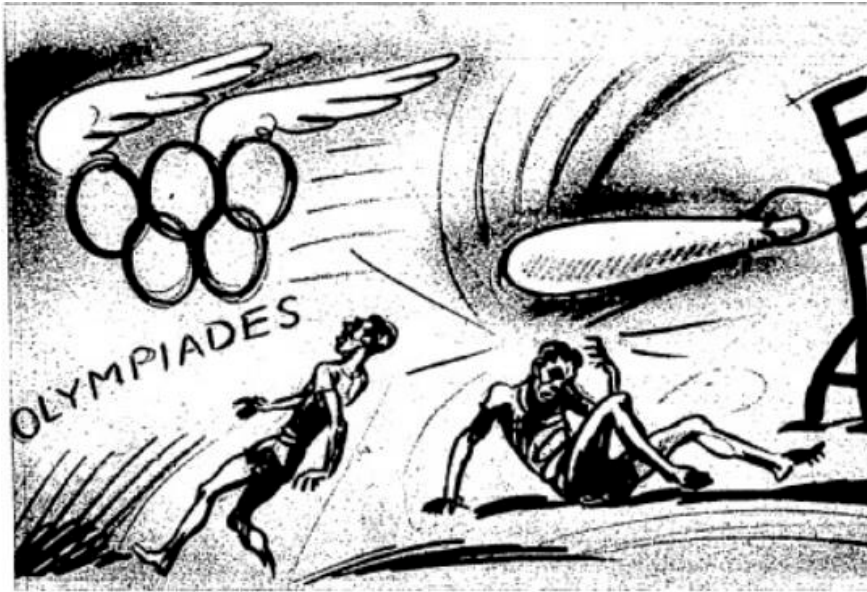
<sup>13</sup> Jules Ladoumègue publie sa série d'articles « Ma vie, mes joies, mes peines » dans les numéros de *Match-L'Intran* suivants : n°380, 19 décembre 1933, p. 19-20 ; n°381, 26 décembre 1933, p. 14-15 ; n°382, 3 janvier 1934, p. 14-15 ; n°383, 9 janvier 1934, p. 14-15 ; n°384, 16 janvier 1934, p. 14-15 ; n°385, 23 janvier 1934, p. 14-15 ; n°386, 30 janvier 1934, p. 12-13 ; n°387, 6 février 1934, p. 12-13 ; n°388, 13 février 1934, p. 12-13 ; n°389, 20 février 1934, p. 14-15.

<sup>14</sup> Jules Ladoumègue, « Ma vie, mes joies, mes peines », *Match-L'Intran*, n°388, art. cité, p. 13.

Ma vie a été brisée ce jour-là. Depuis lors, je suis comme un pianiste à qui on aurait coupé les mains. [...] Comment cela m'est arrivé ? Je n'ai jamais exactement compris. Même maintenant, avec le recul du temps et la sérénité de l'âge mûr, je ne comprends pas. Je sais un certain nombre de choses, j'en suppose d'autres, parfois même je soupçonne. [...] <sup>15</sup>.

Il explique avoir été trahi, victime d'une battue organisée, chassé des stades par des forces obscures.

Figure 59 : Dessin de Pellos pointant le rôle de la FFA dans la disqualification de Ladoumègue pour les JO de 1932 <sup>16</sup>



Ladoumègue n'est pas le seul athlète à subir des sanctions liées à son statut. Paavo Nurmi est également dans la tourmente, quelques semaines seulement avant l'ouverture des Jeux Olympiques de Los Angeles : « La flèche perfide qui transperça Ladoumègue — décochée par les plus hypocrites — transperça à son tour Nurmi » <sup>17</sup>. Contrairement au champion français, c'est la Fédération Internationale d'Athlétisme Amateur qui lance les premières banderilles lors du congrès de Berlin en avril 1932 <sup>18</sup>. Nurmi est accusé d'avoir touché de l'argent lors de compétitions organisées aux États-Unis et en Europe. Suspendu par la fédération internationale, il bénéficie tout de même du soutien de la Fédération finlandaise d'athlétisme qui refuse de disqualifier leur champion, le considérant toujours comme un amateur. Le 7 juin 1932, Szilard Stankovitz, délégué de la Fédération Internationale d'Athlétisme Amateur, annonce dans les colonnes de *L'Auto* que Nurmi ne pourra pas participer aux Jeux Olympiques. Lorsque le

<sup>15</sup> Jules Ladoumègue, *Dans ma foulée*, Paris, Amiot-Dumont, 1955, p. 89.

<sup>16</sup> *Id.*, « Ma vie, mes joies, mes peines », *Match-L'Intran*, n°388, 13 février 1934, p. 13.

<sup>17</sup> René Lehmann, « Le sport, les gens, les faits », *Match-L'Intran*, n°295, 03 mai 1932, p. 2. Voir aussi René Lehmann, « Le sport, les gens, les faits », *Match-L'Intran*, n°297, 17 mai 1932, p. 2.

<sup>18</sup> Marianne Lassus, *L'Affaire Ladoumègue...*, *op. cit.*, p. 41 ; Marcel Oger, « Paavo Nurmi devrait être disqualifié aujourd'hui par la Fédération Internationale d'Athlétisme », *L'Auto*, n°11 460, 01 mai 1932, p. 1.

journaliste lui rétorque que les règlements actuels sont loin d'être respectés par l'ensemble des athlètes, il estime que « ces règlements sont suffisants pour réprimer les manquements à l'amateurisme »<sup>19</sup>. Le lendemain, la fédération finlandaise, placée devant le fait accompli, n'a plus d'autres choix que d'interdire à Nurmi de courir en Finlande et de lui retirer par la même occasion sa qualité d'amateur :

La disqualification de Ladoumègue, celle de Nurmi marquent-elles le commencement d'un nouvel état de choses qui pourrait être indifféremment : la reconnaissance du professionnalisme dans toutes les fédérations, ou bien la création de cette classe que nous réclamons ici rigoureusement, classe internationale réservée aux grands athlètes et qui les affranchirait dès lors de l'amateurisme ? Arriverons-nous encore à la suppression des amateurs et des professionnels, ainsi que le réclame Paul Rousseau ? Nul ne le sait encore. Mais quel progrès déjà que trois grandes fédérations, en quelques mois, se soient refusées à protéger plus longtemps les faux amateurs<sup>20</sup>.

Henri Desgrange augure une période charnière pour les fédérations d'athlétisme, avec pour pierre angulaire la question de l'amateurisme. Avec les disqualifications successives des deux grandes figures de proue de la course à pied, Ladoumègue et Nurmi, aux Jeux Olympiques de Los Angeles, la Fédération Internationale d'Athlétisme Amateur envoie un signal fort aux clubs et aux athlètes tentés par quelques gratifications.

La distinction entre les amateurs et les professionnels en course à pied ne date pas de 1932, mais les enjeux sportifs, moraux et géopolitiques exacerbés liés aux affaires Nurmi-Ladoumègue viennent ébranler la communauté émotionnelle des athlètes français. Il ne suffit plus de faire l'expérience de l'effort en course, des émotions et sensations singulières pour être considéré d'office comme un membre de cette communauté. Respecter à la lettre les principes supérieurs de l'amateurisme s'impose comme un prérequis indispensable pour obtenir une licence, participer aux compétitions et, plus important encore, être accepté au sein du groupe. Cette nouvelle norme imposée par les fédérations amateurs soucieuses de la pureté morale de ses pratiquants crée des dissensions. Les journaux sportifs font office de caisse de résonance en offrant une tribune aux thuriféraires de l'amateurisme « pur », mais aussi aux tenants d'une vision plus ouverte des règlements, adaptés aux contraintes modernes. Ces derniers critiquent la rigidité, la désuétude, et l'hypocrisie de cette loi d'airain que la plupart des athlètes internationaux transgressent, à l'instar de Monsieur Bursin, consul de Finlande à Paris,

---

<sup>19</sup> « La mission de M. Stankovitz à Los Angeles », *L'Auto*, n°11 498, 08 juin 1932, p. 4.

<sup>20</sup> Henri Desgrange, « Nurmi est professionnel », *L'Auto*, n°11 498, 08 juin 1932, p. 1. L'interview de Stankovitz est réalisée la veille, avant que la décision de la Fédération finlandaise d'athlétisme sur la reconnaissance du statut de professionnel de Nurmi ne soit prise.

déplorant la disqualification de Nurmi<sup>21</sup>. Pour « l'affaire » Ladoumègue, les mêmes arguments sont avancés :

Ladoumègue est un propagandiste, un porte-drapeau, un exemple et un modèle. La foule, qui admire son style, ne songe pas à l'arrêter en pleine course pour lui crier : Es-tu un amateur pur ? Si le mode de vie du champion du C.A.S.G. ne cadre pas avec les règlements de l'amateurisme, c'est que ces règles sont désuètes, périmées, inadéquates. Nous pensons qu'il faut, bon gré ou mal gré, vivre avec son temps, et que c'est sectarisme et intransigeance que d'appliquer des règlements ne s'adaptant plus aux conditions du sport et des sportifs d'à présent<sup>22</sup>.

Même le très amateur Racing Club de France émet dans son bulletin hebdomadaire quelques nuances dans le commentaire du sort de Ladoumègue : « Au point de vue moral, il convient de porter à l'actif de la F.F.A. l'initiative de disqualifier le Recordman du monde Ladoumègue. Ce grand geste fut-il opportun ? Les cris entendus sur le Stade témoignent qu'il ne fut pas unanimement approuvé en France. »<sup>23</sup>. En effet, les « cris » viennent de Gabriel Hanot, Mario Brun, René Lehmann, Gaston Bénac, Robert Marchand, Jean de Lascoumette, Jean Routrier, Géo André, Louis Maertens, Gaston Frémont, et de nombreux autres chroniqueurs qui s'engagent entre janvier et juillet 1932, juste avant les Jeux Olympiques, pour permettre à Ladoumègue et Nurmi de concourir, en vain. Le champion français leur rend un hommage appuyé quelques années plus tard dans son autobiographie<sup>24</sup>. Il y fait également figurer en préambule un extrait d'article paru dans *L'Intransigeant* en mars 1932, dans lequel l'écrivain Jean Giraudoux fustige les manquements de l'État, incapable de fournir à Ladoumègue une bourse d'études, des conditions d'entraînement et de compétition décentes<sup>25</sup>. Le Club Athlétique de la Société Générale ne fait en somme que se substituer à un État défaillant, « est-ce là un crime ? »<sup>26</sup>. Le journal *L'Intransigeant* et son organe sportif *Match-L'Intran* s'avèrent particulièrement engagés dans cette affaire. Mi-juillet, ils proposent à Ladoumègue, par l'intermédiaire de René Lehmann, de se rendre à Los Angeles pour couvrir les épreuves athlétiques du tournoi olympique en tant que reporter : « Il nous enverra tous les jours, par câble, ses impressions »<sup>27</sup>. Tous les périodiques ne signifient pas au champion une telle marque

---

<sup>21</sup> « En marge. Athlétisme », *L'Auto*, n°11 558, 07 août 1932, p. 3.

<sup>22</sup> Gabriel Hanot, « Reverrons-nous jamais l'incomparable foulée de Jules Ladoumègue sur les pistes des stades ? », *Le Miroir des sports*, n°637, 09 février 1932, p. 82.

<sup>23</sup> A.Joureau, « Athlétisme. Inventaire », *Le Racing Club de France. Bulletin hebdomadaire paraissant le Samedi*, n°47, novembre 1932, p. 21.

<sup>24</sup> Jules Ladoumègue, *Dans ma foulée*, op. cit., p. 112-113.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 7-8. Voici l'article initial d'où est tiré cet extrait : Jean Giraudoux, « Le cas Ladoumègue », *L'Intransigeant*, n°19 136, 14 mars 1932, p. 1, 5.

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> « Ladoumègue est parti pour Los Angeles », *Match-L'Intran*, n°307, 26 juillet 1932, p. 5. Voir les articles de Jules Ladoumègue, « Les Jeux de la Xe Olympiade à Los Angeles », *Match-L'Intran*, n°309, 09 août 1932, p. 3 ; *Id.*, « La grosse déception des Jeux Olympiques », *Match-L'Intran*, n°310, 16 août 1932, p. 2 ; *Id.*, « Après les



de confiance et de soutien, mais le sujet anime la chronique. *L'Écho des sports* propose par exemple une série de conférences publiques et contradictoires sur des sujets d'actualité sportive, et dont la première séance programmée le 24 mars 1932 dans la salle du Paris-Ring porte sur l'affaire Ladoumègue<sup>28</sup>. Ladoumègue en personne porte la contradiction à Victor Jacob, vice-président de la FFA. D'autres invités de marque comme Géo André, Pierre Lewden, Jean Giraudoux ou Jacques Keyser garnissent le parterre et animent les débats. Même après les JO de 1932, les joutes se poursuivent par médias interposés. Lorsque Maurice Pefferkorn, journaliste à *Paris-Soir* et *L'Auto*, fait savoir que la condamnation de Ladoumègue est « stupide », Gaston Meyer lui répond de manière virulente dans le bulletin de la FFA<sup>29</sup>. Le « schisme Ladoumègue » ne finit pas de faire parler, au-delà même du cénacle athlétique<sup>30</sup>.

### **b) Amateurisme contre professionnalisme. Un débat déjà ancien**

L'affaire Ladoumègue semble cristalliser un clivage net entre deux conceptions du sport, qui ne se limite pas aux seuls athlètes. D'autres pratiques sportives goûtent au professionnalisme depuis la fin du 19<sup>e</sup> siècle. La boxe en France s'organise par exemple sur un modèle de mise en spectacle et de rémunérations de ses pratiquants dès 1905<sup>31</sup>. Les pugilistes français — ouvriers qualifiés ou artisans — arrondissent leur salaire avec un modeste complément empoché lors de leurs combats. Ils deviennent ainsi « faiblement professionnalisés », selon les mots de Sylvain Ville<sup>32</sup>. En tennis, Suzanne Lenglen se tourne vers le professionnalisme en 1926 après le « match du siècle » contre l'américaine Helen Wills<sup>33</sup>. À l'instar de Jules Ladoumègue, « l'affaire Lenglen » secoue la Fédération française de tennis qui réaffirme son attachement à l'amateurisme, et anime la chronique sportive dans la presse, où soutiens et critiques se répondent. En football-association, le premier championnat de France professionnel est créé en 1931-1932 non sans quelques résistances locales, comme à Lyon où la politique sportive d'Édouard Herriot fait de la défense de l'amateurisme une

---

Jeux de Los Angeles. Les champions olympiques vus par Jules Ladoumègue », *Match-L'Intran*, n°314, 13 septembre 1932, p. 3 ; *Id.*, « Quelques déductions, par Jules Ladoumègue », *Match-L'Intran*, n°315, 20 septembre 1932, p. 3.

<sup>28</sup> Paul Roux, « Assistez ce soir au débat populaire sur l'« affaire » Ladoumègue », *L'Écho des sports*, n°4 712, 24 mars 1932, p. 1.

<sup>29</sup> Gaston Meyer, « Morceaux choisis de M. Pefferkorn », *Athletic*, n°40, 02 février 1933, p. 1-2.

<sup>30</sup> Gaston Meyer, « Sur un projet de rencontre », *Athletic*, n°51, 20 avril 1933, p. 1.

<sup>31</sup> Sylvain Ville, « Portrait des boxeurs de métier en France (1905-1914), *Le Mouvement social*, n°254, 2016, p. 13-29.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>33</sup> Florys Castan-Vincente, « Suzanne Lenglen et la définition du professionnalisme dans le tennis de l'Entre-deux-guerres », *Le Mouvement social*, n°254, 2016, p. 87-101.

priorité<sup>34</sup>. Les exemples peuvent se multiplier, avec pour leitmotiv une opposition entre deux camps, deux conceptions du sport. Pourtant, la distinction entre l'amateurisme et le professionnalisme n'est pas toujours évidente. Les acceptions varient depuis la fin du 19<sup>e</sup> siècle en fonction des sports, des fédérations, des individus, tandis que « l'amateurisme marron » complexifie encore davantage l'analyse<sup>35</sup>.

### *La lente décrépitude d'un idéal athlétique*

En athlétisme, la définition de l'amateurisme fait l'objet d'une attention particulière. Dès 1866, l'*Amateur Athletic Club* en propose une première mouture :

Est amateur tout *gentleman* qui n'a jamais pris part à un concours public ouvert à tous venants, ou pour de l'argent provenant des admissions sur le terrain ou autrement ; ou avec des professionnels pour un prix ou pour de l'argent provenant des admissions sur le terrain ou autrement ; ou qui n'a jamais été à aucune période de sa vie professeur ou moniteur d'exercices de ce genre comme moyen d'existence, qui *n'est ni ouvrier, ni artisan, ni journalier*.<sup>36</sup>

L'acception étroite et élitiste de l'amateurisme, excluant les ouvriers, artisans, journaliers et tous les autres travailleurs manuels évolue à partir des années 1880. En France, le comité athlétique du Racing Club de France propose en 1884 un cadre de l'amateurisme qui s'inspire largement de la définition que propose l'*Amateur Athletic Club*, sans toutefois conserver l'éviction des ouvriers, artisans, journaliers<sup>37</sup>. En 1913, la définition proposée par le Racing est rappelée lors du conseil de l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques<sup>38</sup>. Ce besoin constant de réaffirmer les principes de l'amateurisme traduit l'attachement des cadres fédéraux aux valeurs d'une chevalerie sportive : *fair-play*, *self-government*, courage, désintéressement, initiative, loyauté, etc.<sup>39</sup>. Les nombreuses entorses aux principes de l'amateurisme offrent

---

<sup>34</sup> Élisabeth Lê-Germain, Pierre-François Gros, « Le football et sa professionnalisation tardive à Lyon : de la confidentialité à la notoriété (1918-1964) », *STAPS*, n°68, 2005, p. 7-23.

<sup>35</sup> Sébastien Fleuriel et Manuel Schotté remettent en cause la pertinence des catégories « amateur » et « professionnel » dans leur éditorial paru en 2016 dans *Le Mouvement social* (Sébastien Fleuriel, Manuel Schotté, « Dépasser l'alternative amateur/professionnels. Programme pour une histoire sociale des sportifs au travail », *Le Mouvement social*, n°254, 2016, p. 3-12). « L'amateurisme marron » désigne un sportif reconnu comme amateur, mais qui se comporte comme un professionnel, de manière officieuse.

<sup>36</sup> Frantz Reichel, L. Mazzuchelli [Éole], *Les sports athlétiques*, Paris, Éditions Revue EPS, 1993 [1895], p. 9. Une définition sensiblement identique est donnée dans la *Revue des sports* : « L'Athlétisme en Angleterre », *La Revue des sports*, n°962, 08 août 1891, p. 2018.

<sup>37</sup> Suite à des tensions concernant la définition restreinte de l'amateurisme, l'*Amateur Athletic Club* se transforme en *Amateur Athletic Association* en 1880 et propose une définition plus souple, sans exclure les ouvriers. (Frantz Reichel, L. Mazzuchelli [Éole], *Les sports athlétiques*, *op. cit.*, p. 10-17).

<sup>38</sup> « Règlement intérieur. Définition de l'Amateur », *Tous les sports*, n°1 283, 05 septembre 1913, p. 6. La définition de l'amateur s'accompagne de quelques dispositions que précise le numéro du 12 septembre (« Bureau du conseil », *Tous les sports*, n°1 284, 12 septembre 1913, p. 4).

<sup>39</sup> Patrick Clastres, « Inventer une élite : Pierre de Coubertin et la "chevalerie sportive" », *Revue française d'Histoire des idées politiques*, n°22, 2005, p. 51-71.

également de bons prétextes pour un rappel. Il faut dire que les modèles de l'« athlétisme-exhibition » ou du « pédestrianisme » professionnel se développent dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle, en parallèle du mouvement amateur<sup>40</sup>. La Fédération des Sociétés Athlétiques de France (FSAF) créée en 1896 autorise par ses statuts l'engagement des athlètes professionnels, parmi lesquels Louis Bouchard, Henri Siret, ou encore Jean Vermeulen s'illustrent<sup>41</sup>. De nombreux athlètes naviguent entre les statuts. Jules Ladoumègue commence sa jeune carrière par des courses professionnelles à l'Union Athlétique Bordelaise, avant de se « racheter » une licence amateur pour 500 francs<sup>42</sup>. Certains ont plus de mal à se débarrasser de l'encombrant boulet du professionnalisme, à l'instar de Jean Vermeulen à qui l'USFSA refuse après la Grande Guerre le statut d'amateur : « Le Tourquennois a gagné quelques louis en course ouverte, avant la guerre. C'est entendu. L'U.S.F.S.A. derechef, le considère comme un professionnel. Vlan ! »<sup>43</sup>. Jean Bouin est lui aussi accusé par l'USFSA d'amateurisme marron et son *manager* Arthur Gibassier se voit obligé de convaincre la commission d'enquête de l'USFSA de la probité du champion<sup>44</sup>. Sociétaire du Club athlétique de la Société Générale, il bénéficie d'aménagements et d'un soutien financier pour s'entraîner en vue de battre le record de l'heure. Les frontières entre amateurisme et professionnalisme se font moins nettes.

Face aux attentes de performance, quelques chroniqueurs critiquent timidement les exigences de l'amateurisme et la rigidité de ses règlements :

Malheureux principe de l'amateurisme, comme il se transforme ! Et que nous sommes loin de cet idéal désintéressé, de cette sorte de sacrifice au dieu Sport qu'était l'amateurisme d'il y a seulement quelques années. [...] Nous ne pouvons exiger de jeunes gens sans fortune et qui n'ont pour vivre que l'œuvre de leurs mains et de leur cerveau, qu'ils consacrent à l'entraînement athlétique le meilleur de leurs efforts, si ces efforts ne doivent avoir pour résultats que la perfection de leur forme. Il faut vivre, d'abord et, pour vivre, il ne suffit pas d'être un animal splendide, il faut manger aussi. De toute nécessité, il nous faut trouver un compromis entre le professionnalisme pur et l'amateurisme sans mélange.<sup>45</sup>

---

<sup>40</sup> Marianne Lassus, *L'Affaire Ladoumègue...*, *op. cit.*, p. 18.

<sup>41</sup> À partir de 1906, la FSAF change de nom et devient la Fédération des sociétés athlétiques professionnelles de France (FSAPF). Cette fédération s'épanouit jusqu'à la Première Guerre mondiale (Paul Roux, « Égrenons quelques souvenirs du temps où s'épanouissait l'athlétisme professionnel », *L'Écho des sports*, n°5 001, 17 août 1937, p. 1, 6 ; Paul Roux, « Égrenons quelques souvenirs du temps où s'épanouissait l'athlétisme professionnel », *L'Écho des sports*, n°5 002, 24 août 1937, p. 1, 5).

<sup>42</sup> Marianne Lassus, *L'Affaire Ladoumègue...*, *op. cit.*, p. 19. Ladoumègue participe également au championnat de France FSAF de cross-country. (Jules Ladoumègue, « Ma vie, mes joies, mes peines », *Match-L'Intran*, n°381, 26, décembre 1933, p. 15).

<sup>43</sup> Marcel Delarbre, « Le cas Vermeulen. Un pavé dans la mare », *L'Écho des sports*, n°533, 23 janvier 1918, p. 3.

<sup>44</sup> Xavier Breuil, *Le Club Athlétique de la Société Générale. Histoire d'une succursale de champions*, Saint-Cyr-sur-Loire, Sutton, 2008, p. 43-44.

<sup>45</sup> F. Estrade, « La leçon de Stockholm. L'évolution de l'Amateurisme », *L'Écho des sports*, n°417, 04 septembre 1912, p. 4.

Les quelques semaines qui suivent les Jeux Olympiques, au moment de dresser le bilan, sont particulièrement propices aux remises en cause d'un système en apparence dépassé. En 1920, après des Jeux Olympiques peu brillants pour le clan tricolore, l'ancien membre du Racing Club de France Marc Bellin du Coteau affirme que « L'Olympiade est incompatible avec les exigences de la vie moderne et l'amateurisme intégral »<sup>46</sup>. André Glarner va plus loin et ne ferme pas la porte au professionnalisme :

En Angleterre, les athlètes amateurs sont, sinon des oisifs, tout au moins des gens assez fortunés ou occupant une situation assez belle, pour se consacrer exclusivement à la préparation des championnats du monde d'athlétisme. Mais si nos voisins d'Outre-Manche en sont encore, en ce qui concerne le sens du mot, amateurisme, à l'étroite définition dite de Henley, qui n'admet pas comme amateurs les ouvriers manuels, par exemple, en France, où le sport est national, il est indispensable de se libérer de cette formule. Pour cela, et pour mettre les champions sélectionnés dans les meilleures conditions réalisables d'entraînement, il faut débarrasser les athlètes de tout souci du lendemain. Pendant la période de préparation, une seule idée, un seul désir, une seule volonté, doivent occuper l'esprit du sélectionné : la victoire. [...] Si l'on tient à tout prix à qualifier de l'épithète professionnel, celui qui a l'honneur et la charge de porter aux Olympiades les couleurs de la France, il faut reconnaître que ce professionnalisme est très honorable et qu'il est très provisoire.<sup>47</sup>

La préparation aux compétitions de haut niveau ne semble pas conciliable avec le labeur quotidien des athlètes, dans l'atelier ou l'usine. Il s'agirait de prendre exemple sur les modèles anglo-saxons en « modernisant notre conception de l'amateurisme »<sup>48</sup>. Si pour l'éducation physique de la masse, l'amateurisme constitue une bonne ligne de conduite, le recrutement d'une élite suppose des aménagements particuliers et davantage de souplesse.

Dans le sillage de l'affaire Ladoumègue et des Jeux Olympiques de 1932, les critiques relatives à l'amateurisme se font plus régulières, et plus virulentes. Le bulletin du Racing Club de France consacre quelques chroniques sur les évolutions possibles du mouvement athlétique, notamment la possibilité pour les athlètes se préparant aux Jeux de bénéficier de loisirs plus importants pour s'entraîner : « Cette question des loisirs ramène sur le tapis celle de l'amateurisme et il est vraisemblable qu'elle fera l'objet de conversations longues et difficiles. »<sup>49</sup>. Paul Roux, journaliste à *L'Écho des sports*, dénonce en 1933 la FFA qui cultive invariablement « cette conception rétrograde », au nom de principes « absolument périmés à

---

<sup>46</sup> Marc Bellin du Coteau, « La préparation olympique », *La Vie au grand air*, n°850, 20 janvier 1920, p. 12.

<sup>47</sup> André Glarner, « Songeons déjà à l'olympiade de 1924 », *Le Miroir des sports*, n°355, 07 octobre 1920, p. 210 ; Voir aussi André Glarner, « La crise de l'amateurisme dans les sports athlétiques », *Le Miroir des sports*, n°374, 17 février 1921, p. 98.

<sup>48</sup> Alexandre Avé, « Le problème olympique est un problème national », *Le Miroir des sports*, n°400, 18 août 1921, p. 108-109.

<sup>49</sup> A. Joureau, « Athlétisme. Les Jeux sont faits », *Le Racing Club de France. Bulletin hebdomadaire paraissant le Samedi*, n°45, septembre 1932, p. 18.

notre époque »<sup>50</sup>. Même Pierre de Coubertin, rénovateur des Jeux Olympiques modernes et président du Comité International Olympique de 1896 à 1925 déplore aux lendemains des JO de 1936 le rigorisme de l'amateurisme tel que le conçoivent les fédérations internationales :

Ah ! s'exclamait-il, quelle vieille et stupide Histoire que celle de l'amateurisme olympique ! Et comme on m'a reproché souvent — et toujours à tort — la prétendue hypocrisie du serment olympique. Mais lisez-le, ce fameux serment dont je suis le père heureux et fier. Où voyez-vous qu'il exige des athlètes descendus sur le stade olympique un amateurisme absolu que je suis le premier à reconnaître comme impossible ? Je ne demande par ce serment, qu'une seule chose : la loyauté sportive. Or, la loyauté sportive n'est pas l'apanage des seuls amateurs. J'ai connu des professionnels et même des Professionnels du cirque qui avaient un esprit sportif que la majorité des amateurs pourraient envier. C'est l'esprit sportif qui m'intéresse, et non pas le respect de cette ridicule conception anglaise qui ne permet qu'aux seuls millionnaires de sacrifier au sport sans faire d'entorse à un dogme périmé. Cet amateurisme-là ce n'est pas moi qui l'ai voulu, ce sont les fédérations internationales qui l'ont imposé.<sup>51</sup>

Coubertin vante un certain esprit sportif où prime la loyauté. En filigrane, toutes les critiques de l'amateurisme portent sur la manière de considérer le groupe. La communauté des athlètes ne se définit pas à travers une norme fédérale arbitraire qui viendrait la scinder en deux, mais par un rapport aux sensibilités en course, un goût partagé pour l'effort, certes désintéressé, mais qui n'exclut pas d'office les aspects pécuniers. La communauté ne se limite pas aux seuls licenciés amateurs.

#### *Le point de vue de la FFA*

Les défenseurs de l'amateurisme se font entendre. Certains chroniqueurs dans la presse ou les dirigeants des grands clubs omnisports parisiens rappellent les dangers du sport dévoyé<sup>52</sup>. Pour la FFA, l'amateurisme est une cause majeure, et toutes les occasions sont bonnes pour rappeler aux licenciés leur devoir d'exemplarité : « Nous sommes amateurs, résolument amateurs, et nous garderons avec un soin jaloux, ce qui peut paraître à certains suranné, la blancheur de notre hermine. »<sup>53</sup>. À partir de mai 1932, le bulletin officiel de la FFA s'étoffe, se transforme, devient un véritable journal qui propose des articles, chroniques et réflexions en

---

<sup>50</sup> Paul Roux, « Le match Purje-Ladoumègue sonnera-t-il le glas de principes périmés ? », *L'Écho des sports*, n°4 790, 12 septembre 1933, p. 1.

<sup>51</sup> Fernand Lomazzi, « Comment M. de Coubertin conçoit ses Jeux Olympiques », *L'Auto*, n°13 045, 04 septembre 1936, p. 4.

<sup>52</sup> « Le professionnalisme dissimulé a envahi l'amateurisme. » (Marcel Delarbre, « Course à pied. Sur les pistes », *L'Écho des sports*, n°400, 08 mai 1912, p. 5) ; « Il faut que nous disions et répétions à nos jeunes gens que, s'ils font du sport, ce n'est pas pour y trouver des moyens d'existence, hélas ! bien éphémères, car la forme de l'athlète varie ou disparaît du jour au lendemain. Ils doivent considérer leurs exercices, leurs jeux, comme une source de santé et d'énergie morale. Le sport ne doit être pour eux qu'un sain et agréable passe-temps, une distraction, un repos ». (Ermenonville, « Amateurisme », *Bulletin officiel du Stade Français*, n°36, 02 novembre 1912, p. 193-194).

<sup>53</sup> Joseph Genet, « Rapport sur la gestion du conseil », *L'Athlétisme*, n°49, 10 décembre 1927, p. 5.

plus des traditionnels procès-verbaux. Selon le président de la fédération Joseph Genet, *Athletic* constitue le meilleur organe de propagande pour « faire entendre sa voix dans les controverses », loin des papiers policés de l'ancien bulletin<sup>54</sup>. Sur la question brûlante de l'amateurisme, le rédacteur en chef Gaston Meyer s'avère particulièrement véhément et propose, dans une écriture acérée, une somme conséquente d'articles. Conscient des velléités réformatrices de certains athlètes souhaitant aménager les règlements internationaux, Meyer affirme que l'appât du gain écorne « l'esprit sportif »<sup>55</sup>. La référence à l'esprit sportif n'est pas sans rappeler les propos de Coubertin, mais le sens donné à cette expression n'est pas identique. Quand le rénovateur des Jeux estime que l'esprit sportif transcende l'amateurisme, Meyer assure que seul l'amateur authentique cultive cet esprit sportif. L'intransigeance de la FFA sur ces principes est assumée : « Nous vivons une époque qui consacre la faillite morale des grandes lois spirituelles de toutes les Églises. [...] Le sport n'y a pas échappé. [...] la FFA a décidé de lutter [...] pour entreprendre une croisade en faveur de l'effort utile, de l'effort étudié, de l'effort fécondant »<sup>56</sup>. Dans cette « croisade », Gaston Meyer est en première ligne et n'hésite pas à s'en prendre à quiconque propose une inflexion : à Maurice Pefferkorn lorsque ce dernier questionne les principes de l'amateurisme après l'affaire Ladoumègue<sup>57</sup> ; à René Lehmann lorsqu'il se félicite des tournées de propagande de Jules Ladoumègue en 1933<sup>58</sup> ; à Alfred Spitzer après avoir critiqué l'organisation et les résultats de l'athlétisme français<sup>59</sup> ; à Paul Rousseau, président de la fédération de boxe, pour avoir proposé de dépasser le clivage amateur-professionnel<sup>60</sup>. L'argumentaire avancé dans ces articles laisse entendre que les principes de l'amateurisme sont marqués au coin du bon sens, tandis que le professionnalisme ne serait qu'un « pis-aller »<sup>61</sup>. Cependant, de l'aveu même de Meyer, il devient de plus en plus difficile de défendre rationnellement un idéal sportif : « Les partisans de l'amateurisme n'ont pas toujours la raison pour eux. Les qualités du cœur plus que celles de l'esprit les incitent à défendre leur idéal. [...] Ce Don Quichottisme, peu raisonnable avouons-le, a créé le sport, sa puissance de rayonnement, sa force [...] »<sup>62</sup>. De plus en plus isolée dans les années 1930, la FFA

<sup>54</sup> *Id.*, « Une expérience », *Athletic*, n°1, 05 mai 1932, p. 1.

<sup>55</sup> Gaston Meyer, « Des règlements nouveaux », *Athletic*, n°4, 26 mai 1932, p. 2 ; Gaston Meyer, « Samedi et Dimanche, l'athlétisme français vivra sa fête annuelle », *Athletic*, n°8, 23 juin 1932, p. 1.

<sup>56</sup> Élie Mercier, « L'EP par l'athlétisme », *Athletic*, n°47, 23 mars 1933, p. 4.

<sup>57</sup> Gaston Meyer, « Morceaux choisis de M. Pefferkorn », art. cité, p. 1-2.

<sup>58</sup> *Id.*, « Choses de l'athlétisme », *Athletic*, n°58, 08 juin 1933, p. 6.

<sup>59</sup> *Id.*, « Critique du critique », *Athletic*, n°59, 15 juin 1933, p. 2 ; Gaston Meyer, « Pour conclure... », *Athletic*, n°67, 10 août 1933, p. 1.

<sup>60</sup> *Id.*, « Vers des temps ahurissants ! », *Athletic*, n°41, 09 février 1933, p. 1.

<sup>61</sup> Herman Grégoire, « Bon sens », *Athletic*, n°78, 02 novembre 1933, p. 1.

<sup>62</sup> Gaston Meyer, « Le Mensonge », *Athletic*, n°33, 15 décembre 1932, p. 1.

martèle régulièrement qu'aucune inflexion n'est envisageable. Les assemblées générales sont l'occasion de le rappeler :

Au sujet de ces tendances, faut-il répéter que notre situation est bien nette. Fédération d'Amateurs régissant un sport et des exercices qui sont à la base de toute l'Éducation Physique, nous entendons rester des éducateurs d'abord, des amateurs et des sportifs selon la formule et l'esprit que nous ont légué les probes fondateurs de l'USFSA<sup>63</sup>.

En 1936, l'heure n'est toujours pas au professionnalisme :

À une très grande majorité le Congrès de la Fédération Française d'Athlétisme, réuni le 25 janvier, a voté une motion affirmant une fois de plus son attachement aux principes de l'amateurisme et repoussant d'autre part, toute idée de contact avec le professionnalisme, de quelque manière que ce soit.<sup>64</sup>

La FFA ne souhaite pas assouplir la définition de l'amateurisme, quitte à se priver de champions comme Jules Ladoumègue.

### *Le plaisir à l'effort au cœur de la rhétorique*

La vision coubertinienne de l'esprit sportif fait du fair-play, de la loyauté, de la sensibilité à l'effort des valeurs qui transcendent les amateurs et les professionnels. Les Jeux Olympiques, chantres de l'amateurisme, sont néanmoins le lieu idéal pour célébrer cette chevalerie sportive. Lors d'une conférence donnée en 1935 par la Téléphonie Sans Fil (TSF) à Berlin sur les bases philosophiques des Jeux, Coubertin rappelle qu'« un chevalier est loyal, fort, il n'aime l'effort que pour l'amour de l'effort et il doit rechercher la concurrence sincère de l'adversaire. »<sup>65</sup>. Après les Jeux de Berlin, les émotions en course sont toujours au cœur du propos : « j'estime qu'il ne saurait y avoir de Jeux sans un élément passionnel qui, seul, est capable de leur donner la signification qu'ils doivent avoir. »<sup>66</sup>. Une ambiguïté demeure entre le fait de défendre un « esprit sportif » qui dépasse la dialectique amateur-professionnel tout en affirmant que les JO en représentent la plus pure synthèse. Pour la FFA en revanche, les choses sont claires. Seuls les amateurs courent pour le plaisir, et respectent ainsi l'esprit originel du sport, entendu au sens ancien de *desport*, un divertissement, un délassement. L'étymologie du mot « amateur » ne vient-il pas du verbe « aimer » ? Le plaisir dans l'effort, apanage de l'amateur, constitue un élément rhétorique fréquemment avancé dans l'argumentaire lorsqu'il

---

<sup>63</sup> « Partie Officielle. Assemblée générale », *Athletic*, n°46, 16 mars 1933, p. 7.

<sup>64</sup> « Amateurisme », *L'Athlétisme*, n°65, 6 février 1936, p. 1.

<sup>65</sup> « De Berlin par T.S.F. M. De Coubertin a parlé hier de la philosophie des Jeux Olympiques », *L'Auto*, n°12 650, 5 août 1935, p. 1.

<sup>66</sup> Fernand Lomazzi, « Comment M. de Coubertin conçoit ses Jeux Olympiques », *L'Auto*, n°13 045, 4 septembre 1936, p. 4.

s'agit de défendre les principes de la fédération. Ainsi, lorsque la commission d'athlétisme de l'USFSA précise en 1913 les dispositions prises concernant l'amateurisme et son esprit, la première maxime est sans équivoque : « Un amateur ne pratique le sport que pour le sport et l'amour du sport »<sup>67</sup>. La primauté du plaisir et de l'amour envers le sport relègue l'argent, le spectacle, le racolage ou le cabotinage au rang d'éléments corrupteurs. Aux soucis matériels du professionnel s'oppose l'idéal moral et sensible de l'amateur désintéressé.

Face aux dangers que représentent le professionnalisme et ses perversions supposées au tournant des années 1930, de nombreuses voix s'élèvent dans le sillage de la FFA. Gaston Meyer prévient : « l'on ne doit pas donner à la jeunesse l'idée que l'on peut tirer profit d'un plaisir physique »<sup>68</sup>. Paul Méricamp entend lui aussi « lutter contre le mirage du sport pratiqué dans un autre but que l'éducation du corps, l'amélioration physique et le plaisir. »<sup>69</sup>. Le plaisir et ses synonymes sont toujours au cœur de l'argumentaire. Marc Bellin du Coteau constate que la psychologie du champion moderne évolue, moins attiré par le « délassement », « l'évasion », « la quiétude sportive », « charmant dérivatif » que par le positivisme du record<sup>70</sup>. Marcel Delarbre défend résolument cet idéal sportif, seul capable de susciter « l'enthousiasme vrai » et « la passion pure »<sup>71</sup>. Dans un contexte de crise morale, « la culture du corps ne peut aller sans culture morale, sentimentale et civique »<sup>72</sup>. Les anciens athlètes évoquent eux aussi avec nostalgie et parfois un peu d'exagération les temps héroïques où l'on ne courrait que pour le plaisir et la beauté du geste : « “Efforts et triomphes mal rémunérés”, dirait-on aujourd'hui. Eh bien, dans ce temps-là, on était très fier ! »<sup>73</sup>. Pour Jean Dalbiez, vainqueur du Cross des ancêtres 1934 donnant ses impressions pour *Match-L'Intran*, un athlète qui force son talent et dépasse ses limites en course trahit la signification profonde du sport :

Arriver la bave à la bouche, s'affaisser le poteau franchi, ne sont pas des attitudes sportives. Le professionnel est excusable, qui dans le gain d'une course ou d'un match trouve son moyen de subsistance. Il se tue pour vivre. Il s'apparente en cela au mineur et à tant de catégories de travailleurs, victimes du travail esclave. La nouvelle société qui s'élabore si laborieusement dans les convulsions de celle qui finit, en émancipant du même coup le Travail, donnera au Sport sa vraie signification. Le Sport doit être, dans tous les cas, un créateur de Vie et de Beauté physiques et morales.<sup>74</sup>

---

<sup>67</sup> « Bureau du conseil », *Tous les sports*, n°1 284, 12 septembre 1913, p. 4.

<sup>68</sup> Gaston Meyer, « Le Mensonge », *Athletic*, n°33, 15 décembre 1932, p. 1.

<sup>69</sup> Paul Méricamp, « Pourquoi je suis partisan de l'amateurisme », *L'Athlétisme*, n°68, 05 mars 1936, p. 5.

<sup>70</sup> « La personnalité psychique du champion », *Athletic*, n°7, 16 juin 1932, p. 2.

<sup>71</sup> Marcel Delarbre, « Opinions. Une vue sur l'avenir », *Athletic*, n°26, 27 octobre 1932, p. 1.

<sup>72</sup> Marcel Delarbre, « La doctrine du sport », *Athletic*, n°31, 01 décembre 1932, p. 2.

<sup>73</sup> José Germain, « “Il faut courir”, dit José Germain », *Match-L'Intran*, n°421, 04 septembre 1934, p. 6.

<sup>74</sup> Jean Dalbiez, « “J'ai trouvé ma forme” dit Jean Dalbiez, vainqueur du Cross des Ancêtres », *Match-L'Intran*, n°397, 17 avril 1934, p. 2.



Si le plaisir est au cœur de la rhétorique, c'est que les tenants de l'amateurisme en perçoivent le caractère essentiel pour la communauté, comme un socle constitutif. Distinguer ceux qui courent pour le plaisir de ceux qui s'échinent à gagner leur vie est un moyen pour la FFA de reléguer les professionnels en dehors du cercle de la communauté émotionnelle des athlètes<sup>75</sup>. Cette position n'est pourtant pas partagée par tous, et les sensibilités à l'effort constitue un enjeu de lutte pour la définition légitime de « l'athlète ». Ainsi, lorsqu'Henri Desgrange rappelle de façon provoquante que « le professionnel n'a dans le cœur qu'une pièce de cent sous »<sup>76</sup>, Jules Ladoumègue répond que l'enthousiasme sportif n'est pas un privilège d'amateur : « L'amour du sport n'appartient pas aux amateurs. Professionnel au départ d'une course, j'éprouvais le même plaisir que lorsque j'étais amateur. La joie de faire du sport est aussi un sentiment de professionnel »<sup>77</sup>.

### c) Exhibitions, propagande et ferveur populaire

*Ladoumègue professionnel... mais démonstrateur de la FFA*

La disqualification de Ladoumègue en 1932 ne signe pas la fin de sa carrière sportive, ni de l'affaire Ladoumègue du reste. Les premiers jours après l'annonce de la FFA le 4 mars, avant même de partir à Los Angeles en tant que reporter pour *Match-L'Intran*, Ladoumègue n'envisage pas encore de passer professionnel : « Si, pour le moment, je n'éprouvais aucune envie de courir, je sentais qu'au fond de moi-même, j'avais toujours l'amour de la course pour elle-même sans souci du lendemain. Il y avait bien le professionnalisme, mais je ne pouvais considérer cette perspective comme sérieuse »<sup>78</sup>. La référence à « l'amour de la course pour elle-même » rappelle les préceptes de l'amateurisme faisant du plaisir à l'effort une ligne de conduite. Pourtant, une fois revenu à Paris après l'effervescence des Jeux de Los Angeles, il crée avec François Quilgars — ancien *manager* du CASG — le Club Jules Ladoumègue dont la fédération de rattachement n'est autre qu'une fédération professionnelle : la Fédération française des sports athlétiques (FFSA)<sup>79</sup>. De nombreux athlètes internationaux déçus rejoignent le club, à l'instar de Marcel Moulines, Louis Philippon, Jean Vermeulen, Léon De

---

<sup>75</sup> Gérard Bruant a bien montré la relation inversement proportionnelle qui peut exister chez les partisans de « l'effort gratuit », entre l'enjeu d'une compétition et le sentiment éprouvé lors de la course : « Lorsqu'il y a trop d'enjeux, la satisfaction est moindre » (Gérard Bruant, *Anthropologie de l'effort. Expériences vécues et représentation du monde*, Paris, L'Harmattan, 2017, p. 43).

<sup>76</sup> Henri Desgrange, « L'enthousiasme », *L'Auto*, n°13 439, 05 octobre 1937, p. 1.

<sup>77</sup> « L'Athlétisme professionnel mort-né », *L'Equipe Athlétisme magazine*, 15 janvier 1969, cité dans Marianne Lassus, *L'Affaire Ladoumègue...*, *op. cit.*, p. 57.

<sup>78</sup> Jules Ladoumègue, *Dans ma foulée*, *op. cit.*, p. 112.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 145-147.

Nys, ou Maurice Degrelle. Dans son ouvrage autobiographique rédigé en 1955, ce passage de l'amateurisme au professionnalisme n'est pas clairement assumé. Au fil du récit, tout se passe comme s'il était devenu professionnel malgré lui, par défaut. En mars 1933, le seul stade disponible pour s'entraîner est le stade Pershing appartenant à la ville et non à la FFA. De même, la seule fédération qui accepte d'accueillir le club n'est autre que la FFSA, dont Ladoumègue se garde bien de préciser l'obédience. Il laisse entendre qu'il n'est pas à l'origine de cet accord et « apprend » cette nouvelle par son ami Quilgars<sup>80</sup>. Reste qu'il devient professionnel, et est considéré comme tel par la FFA.

Au sein de la FFA, le statut de Ladoumègue fait encore débat. Sans remettre en cause la décision fatidique de la fédération, certains membres craignent le gâchis du *pedestrian* le plus performant de sa génération. Paul Méricamp, vice-président de la FFA, propose en conséquence un projet visant à utiliser Ladoumègue comme démonstrateur officiel, lors de la séance du 05 novembre 1933 : « il ne s'agit, en somme, que d'une mesure d'opportunité et non de principe, et ne pouvant en rien modifier la doctrine de la Fédération, qui reste inébranlablement attachée à la défense de l'amateurisme, seule forme qui convient à un sport essentiellement éducatif, par conséquent moral. »<sup>81</sup>. Dans un souci de propagande, le populaire Ladoumègue peut encourager la pratique des plus jeunes, augmenter le vivier exsangue des athlètes français, et faire bénéficier à tous de son expertise technique. Le projet convainc la plupart des membres du bureau directeur — Jurgenson, Meiers, Etling, Genet —, mais Jacob et Bouge émettent des réserves, en particulier sur les questions relatives aux principes de l'amateurisme<sup>82</sup>. Soumis au vote, le projet est finalement adopté par onze voix contre quatre, et Jules Ladoumègue accepte le contrat dans la foulée<sup>83</sup>. Les termes du contrat sont clairs : « Article 3 : Les réunions dont il s'agit seront réservées exclusivement aux jeunes gens non licenciés de la FFA et n'ayant jamais fait acte de professionnalisme et ne comporteront ni exhibition, ni compétition d'autres catégories d'athlètes. »<sup>84</sup>. Ladoumègue, professionnel, ne peut proposer ses services qu'aux athlètes amateurs. Certains clubs comme le Racing Club de France saisissent cette opportunité en invitant Ladoumègue accompagné de Maurice Baquet pour une série de démonstrations et conférences techniques<sup>85</sup>, tandis que d'autres comme la ligue parisienne d'athlétisme ou le

---

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>81</sup> « Bureau du conseil, séance plénière du 5 novembre », *Athletic*, n°80, 16 novembre 1933, p. 4.

<sup>82</sup> « Procès-verbal de la séance du samedi 16 décembre 1933 », *Athletic*, n°89, 18 janvier 1934, p. 3.

<sup>83</sup> Jacques Goddet, « Jules Ladoumègue a accepté le contrat rédigé par la F.F.A. », *L'Auto*, n°12 074, 05 janvier 1934, p. 1.

<sup>84</sup> « Utilisation de Ladoumègue », *L'Athlétisme*, n°7, 19 avril 1934, p. 2.

<sup>85</sup> « La première démonstration de Ladoumègue », *Athletic*, n°93, 15 février 1934, p. 1.

Stade Français y voient « un projet anormal »<sup>86</sup>. Les débats encore vifs autour du cas Ladoumègue témoignent du tiraillement moral de la FFA, entre le strict respect d'un principe que d'aucuns considèrent caduc, et le pragmatisme d'une fédération qui cherche un second souffle après les Jeux ratés de 1932.

### *Les exhibitions d'un champion à la marge*

Ladoumègue explore les marges de la communauté des athlètes dans les années 1930. Devenu professionnel, en dehors du giron de la FFA, il s'autorise quelques expériences nouvelles, quelques « aventures »<sup>87</sup>. En septembre 1934, le Conseil supérieur de l'éducation physique d'URSS lui envoie une invitation par télégramme, pour concourir aux épreuves athlétiques organisées au stade Dynamo de Moscou à la fin du mois<sup>88</sup>. Voyage éminemment politique, Ladoumègue contribue à donner une image acceptable de l'URSS en France, à travers ses papiers élogieux vantant l'accueil chaleureux qu'il reçoit, la culture slave, les infrastructures et le système d'éducation physique national<sup>89</sup>. Après avoir remporté un 1 000 mètres, puis un 1 500 mètres contre Denisoff, recordman de l'URSS sur 1 000 mètres, il rentre à Paris<sup>90</sup>. Les tournées internationales se poursuivent avec une série de conférences, démonstrations et courses dans différentes villes marocaines — Rabat, Casablanca, et Fez<sup>91</sup> —, puis un second voyage en URSS<sup>92</sup>.

À la suite de ces tournées internationales, Jules Ladoumègue rédige en octobre 1935 une ultime demande de requalification auprès de la FFA<sup>93</sup>. Malgré l'implication d'Ernest Lafont, ministre de la santé publique et de l'éducation physique, la FFA refuse toute idée de requalification lors de la réunion du 27 octobre<sup>94</sup>. Victor Jacob est présenté comme le

---

<sup>86</sup> « Athlétisme. La Fédération d'Athlétisme va-t-elle sortir de son rôle ? », *Bulletin officiel du Stade Français*, n°390, 25 novembre 1933, p. 4 508.

<sup>87</sup> Jules Ladoumègue, *Dans ma foulée*, *op. cit.*, p. 156.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 155-167.

<sup>89</sup> Jules Ladoumègue, « Mes trois courses en Russie », *Match-L'Intran*, n°427, 16 octobre 1934, p. 3 ; *Id.*, « Mes trois courses en Russie », *Match-L'Intran*, n°428, 23 octobre 1934, p. 7 ; *Id.*, « Mes trois courses en Russie », *Match-L'Intran*, n°430, 06 novembre 1934, p. 2.

<sup>90</sup> « Ladoumègue gagne les 1500m à Moscou », *Pathé journal*, 17 octobre 1934, 1'07'', Archives Gaumont-Pathé, PJ19342581, noir et blanc, sonore.

<sup>91</sup> Jules Ladoumègue, *Dans ma foulée*, *op. cit.*, p. 170.

<sup>92</sup> Mario Brun, « Confidences à "Match" par Jules Ladoumègue. Nouvelles impressions de Russie », *Match-L'Intran*, n°481, 01 octobre 1935, p. 11 ; Mario Brun, « Confidences à "Match" par Jules Ladoumègue. Nouvelles impressions de Russie », *Match-L'Intran*, n°482, 08 octobre 1935, p. 11.

<sup>93</sup> Fernand Mercier, « Ladoumègue a fait ce matin sa demande de requalification », *Paris-Soir*, n°4 482, 03 octobre 1935, p. 4.

<sup>94</sup> Robert Marchand, « Pauvre athlétisme... Jules Ladoumègue, vous êtes barré. Les regards sur vous, M. le Ministre », *Paris-Soir*, n°4 490, 11 octobre 1935, p. 4.

« bourreau » par le quotidien *Paris-Soir*<sup>95</sup>. Le sort réservé au champion, perçu par une grande partie de la presse sportive comme de l'acharnement inique, suscite un émoi singulier. Par l'intermédiaire du journaliste sportif Gaston Bénac, *Paris-Soir* organise en réaction une course exhibition à travers Paris prévue le 11 novembre 1935, pour que Ladoumègue puisse recevoir le soutien et l'hommage de ses admirateurs<sup>96</sup>. Seul, au milieu de la foule, sans autre enjeu que de montrer sa foulée, le champion parcourt les trois kilomètres du tracé, allant de la Place Maillot à la Concorde, en passant par l'avenue de la Grande Armée, la place de l'Étoile et l'avenue des Champs-Élysées<sup>97</sup>. Près de 400 000 personnes se bousculent pour encourager le soliste du macadam, et protester contre la décision de la fédération<sup>98</sup>. Accompagné de célébrités du music-hall et du sport comme Albert Préjean, Georges Biscot, Henri Péliissier, Georges Carpentier, Marcel Thil, ou Maurice Chevalier, les soutiens sont nombreux. Avant le départ, l'un d'eux s'emporte : « Ladoumègue, tout Paris est de tout cœur avec vous ! », un autre renchérit « Tout Paris et toute la France », un dernier ajoute « Et le monde entier »<sup>99</sup>. Le départ est donné et Ladoumègue s'élance dans une cohue que les médias ne manquent pas de souligner : « Autour de lui, devant lui, derrière lui, les automobiles pétaradaient, s'enchevêtraient, se dépassaient, les chauffeurs criaient, des cyclistes s'emmêlaient et tombaient. »<sup>100</sup>. Sur les bobines du *Pathé journal*, du *Gaumont journal* et de l'*Éclair journal* retraçant l'évènement, Ladoumègue peine à se frayer un chemin à travers la foule, et les nombreux suiveurs à vélo se gênent, s'accrochent, tombent juste devant l'athlète qui se voit obligé d'esquiver les roues renversées par un bond<sup>101</sup>. La foule enthousiaste offre un parcours semé d'embûches : « Ma course, parfois, était acrobatique »<sup>102</sup>.

---

<sup>95</sup> Robert Marchand, « Ladoumègue ! Ladoumègue !... Monsieur le Ministre, n'abandonnez pas ! », *Paris-Soir*, n°4 511, 01 novembre 1935, p. 4. Jules Ladoumègue qualifie Victor Jacob comme « mon pire ennemi » (Jules Ladoumègue, *Dans ma foulée, op. cit.*, p. 153).

<sup>96</sup> « Ladoumègue exclu des stades courra bientôt en plein Paris », *Paris-Soir*, n°4 508, 29 octobre 1935, p. 1.

<sup>97</sup> « Ladoumègue va courir de la Porte-Maillot à la place de la Concorde », *Paris-Soir*, n°4 518, 08 novembre 1935, p. 1.

<sup>98</sup> « De la place Maillot à la place de la Concorde, 400 000 personnes acclament le populaire "Julot" que la fédération française d'athlétisme a exclu des stades l'accusant de professionnalisme. C'est en signe de protestation contre cette mesure que Ladoumègue et ses admirateurs ont pris l'initiative de cette manifestation à travers la capitale. » (« Ladoumègue », *Pathé journal*, 13 novembre 1935, 2'34'', Archives Gaumont-Pathé, PJ19353144, noir et blanc, sonore).

<sup>99</sup> *Ibid.*

<sup>100</sup> Robert François, « Une foule immense a acclamé Jules Ladoumègue de la Porte Maillot à la Concorde », *Paris-Soir*, n°4 521, 11 novembre 1935, p. 3.

<sup>101</sup> « Ladoumègue court dans Paris. Sport », *Éclair journal*, 15 novembre 1935, 1'08'', Archives Gaumont-Pathé, 3546EJ25064, noir et blanc, sonore.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 174.

Figure 60 : Arrivée de Ladoumègue place de la Concorde, lors de son exhibition de 1935<sup>103</sup>



À l'arrivée, Ladoumègue rejoint tant bien que mal la berline, mordu, griffé, étreint, tandis que Maurice Chevalier se dégage en chantant : « Il avait de tout petits petons, Ladoumègue... » sur un air de Valentine<sup>104</sup>. Dans son ouvrage autobiographique *Dans ma foulée*, Ladoumègue explique qu'il s'agit là de « la plus belle course de ma vie », dans un chapitre bien nommé « ma plus belle course »<sup>105</sup>.

Cette course populaire en soutien à Ladoumègue est perçue comme une provocation inutile par les pourfendeurs du professionnalisme. Paul Roux dans *L'Écho des sports* dénonce une initiative « regrettable », une « mascarade » qui n'aura selon lui que peu d'effets sur le plan de la propagande<sup>106</sup>. Pierre Gillou, président du Racing Club de France, est du même avis : « J'ai assisté dans la foule à cette manifestation qui fut en tout point répugnante. »<sup>107</sup>. Jusqu'à la fin des années 1930, le statut de Ladoumègue, véritable paria, n'est plus rediscuté. Condamné aux courses d'exhibition, il se produira dans sa ville natale Bordeaux<sup>108</sup>, ou encore au cirque ambulant Médrano pour une tournée de six mois en 1937 à travers la France<sup>109</sup>. Malgré une

<sup>103</sup> « Une exhibition du champion Ladoumègue à travers Paris », *Gaumont journal*, 15 novembre 1935, 1'04'', Archives Gaumont-Pathé, 3546GJ00010, noir et blanc, sonore. Ladoumègue est en blanc au centre de l'image.

<sup>104</sup> Jules Ladoumègue, *Dans ma foulée*, *op. cit.*, p. 175.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>106</sup> Paul Roux, « "M'as-tu vu" avec Jules Ladoumègue », *L'Écho des sports*, n°4 908, 13 novembre 1935, p. 1, 6.

<sup>107</sup> Paul Roux, « La manifestation Ladoumègue n'a pas suscité que des approbations », *L'Écho des sports*, n°4 909, 19 novembre 1935, p. 1.

<sup>108</sup> « Ladoumègue. Sport », *Éclair journal*, 24 juin 1936, 40'', Archives Gaumont-Pathé, 3626EJ25973, noir et blanc, sonore.

<sup>109</sup> « Ladoumègue au cirque », *Match-L'Intran*, n°561, 15 mars 1937, p. 2.

ligne de conduite claire sur la question de l'amateurisme, la fédération peine à convaincre du bien-fondé de cette règle, en dehors d'une garde rapprochée. Les marges de la communauté sont questionnées de l'intérieur de celle-ci, par les athlètes ouverts à un statut plus souple, et de l'extérieur par le grand public qui ne comprend pas la disqualification d'un champion comme Ladoumègue. Courir « pour le seul plaisir » n'est plus un argument suffisant.

## 2) Crises de l'athlétisme, démocratisation des loisirs sportifs

### a) Une crise multifactorielle

En juillet 1939, *Le Miroir des sports* se lamente sur la nouvelle défaite de l'équipe de France lors du match d'athlétisme France-Allemagne. Les mauvais résultats s'enchaînent pour les Tricolores, et le journal semble en avoir trouvé la cause originelle :

Le jour où Ladoumègue a été disqualifié pour faux amateurisme, le coup le plus redoutable a été porté, en France, au développement et aux progrès de la course à pied, des sauts et des lancements. Alors que dans tous les pays, nul ne s'inquiète de la qualité de l'amateurisme des athlètes, pas plus aux Etats-Unis qu'en Finlande, pas plus en Allemagne qu'en Italie, la France, qui se trouvait déjà en mauvaise position, a voulu donner un exemple au monde et son exclusion de Ladoumègue n'a eu pour conséquence que de faire descendre notre pays un peu plus bas dans le classement de l'athlétisme<sup>110</sup>.

L'affaire Ladoumègue fait encore couler une encre amère, comme une plaie mal cicatrisée. Si le refus de toute forme de professionnalisme reste perçu par la plupart des chroniqueurs sportifs, athlètes et entraîneurs comme la source de tous les maux, de toutes les crises depuis le début des années 1930, quelques ambassadeurs de l'amateurisme y voient justement un remède : « L'amateurisme, le dévouement, la camaraderie, voilà notre doctrine, voilà notre force, voilà ce qui nous a permis à une époque de crise — crise financière et aussi crise morale, dont le néo-professionnalisme actuel est un indice, — de montrer la même vitalité »<sup>111</sup>. Dans tous les cas, le terme « crise » et ses synonymes s'avèrent omniprésents dans les papiers consacrés à l'athlétisme, inondent les chroniques se risquant à un état des lieux : crise des résultats d'abord, avec le sentiment d'un déclin français sur le plan des performances athlétiques ; crise économique et culturelle ensuite, touchant l'ensemble du monde culturel des années 1930<sup>112</sup>. Face aux modèles culturels émergents, en particulier américains, les principes de l'amateurisme pur défendus en France perdent de leur légitimité dans le concert international. Les auteurs de ce sombre diagnostic prennent appui sur des indicateurs variés, dont certains relèvent moins de critères objectifs que d'un ressenti partagé.

---

<sup>110</sup> « Au jour le jour en marge des grandes épreuves sportives », *Le Miroir des sports*, n°1 071, 11 juillet 1939, n. p.

<sup>111</sup> Pierre Guilloux, « Assemblée Générale », *Bulletin officiel du Stade Français*, n°364, 12 novembre 1932, p. 4 082. Pierre Guilloux est président des sections athlétisme et basket du Stade Français.

<sup>112</sup> « Le monde culturel des années trente reçut de plein fouet le choc de deux agressions, l'une spécifiquement culturelle, l'autre économique [...] » (Pascal Ory, *La belle illusion. Culture et politique sous le signe du Front Populaire*, Paris, CNRS éditions, 2016 [1994], p. 27).

## *Des effectifs en berne*

L'évolution des effectifs de la FFA donne un premier aperçu de la vitalité du mouvement athlétique français. Les chiffres donnés par le bulletin officiel de la fédération offrent en effet une bonne indication sur le nombre de licenciés et de sociétés en règle, mais comme pour les années 1910 et 1920, de nombreuses limites sont à considérer. Il n'est pas possible de concevoir un tableau pour rendre plus lisible l'évolution de ces données tout au long des années 1930 tant les chiffres mis en avant par le bulletin désignent des éléments différents, voire incomparables. À l'occasion de l'assemblée générale de mars 1934, la FFA dénombre 1 763 clubs, et 24 476 licences vendues, dont seulement 13 963 talons retournent à la fédération<sup>113</sup>. L'écart entre les licences vendues et les talons retournés est important — près de 10 000 licences d'écart — et ne préjuge en rien de l'effectivité de la pratique. D'une part, les clubs commandent souvent plus de licences que nécessaire pour faire face aux éventuelles demandes tardives, d'autre part toutes les licences prises ne sont pas automatiquement renvoyées à la fédération, par négligence ou manque de temps. Fourchette haute ou fourchette basse, le nombre exact de licenciés se situe sans doute dans cet entre-deux. Chaque année, la fédération ne se donne pas toujours la peine de renseigner ces deux chiffres, et se contente bien souvent du nombre de licences vendues, plus élevé, et donc plus flatteur. Lors de l'assemblée générale du 19 janvier 1935, seules les licences vendues aux ligues sont mises en avant : 23 530<sup>114</sup>. L'année suivante, la FFA s'enorgueillit d'un total de 24 689 licences vendues, sans que l'on puisse pourtant constater une franche croissance<sup>115</sup>. Les chiffres donnés par *L'Écho des sports* sont un peu moins flatteurs avec 22 000 licences pour l'année 1935 réparties dans 1 200 clubs, soit une moyenne de 18 sociétaires par club : « Or, nous savons qu'il existe des clubs à très gros effectifs, ce qui réduit encore considérablement la moyenne des autres sociétés. Ceci pour en arriver à dire que le trop grand nombre de sociétés squelettes est une des causes de notre faiblesse en athlétisme »<sup>116</sup>. Les plus gros clubs se trouvent à Paris et le déséquilibre entre la capitale et la province ne se résorbe pas avec les années. Certains départements sont à la peine comme dans le Nord en 1933 : « En 1927, le Nord comptait 1.575 licences, l'année suivante 2.107; en 1929, il se maintenait avec la proportion suivante : basket-ball, 1.000 ; athlétisme, 1.200. Hélas ! le basket augmenta ses

---

<sup>113</sup> « Assemblée générale de 1934 », *L'Athlétisme*, n°3, 15 mars 1934, p. 6.

<sup>114</sup> Gaston Jurgenson, « AG du 19 janvier 1935. Rapport sur la situation morale pour l'année 1934 », *L'Athlétisme*, n°29, 07 février 1935, p. 4-6.

<sup>115</sup> « 24.689 licences ont été vendues, du 15 octobre 1934 au 14 octobre 1935 contre 23.530 l'an dernier » (Gaston Jurgenson, « Rapport sur la situation morale par le secrétaire générale. AG du 25 janvier 1936 », *L'Athlétisme*, n°64, 30 janvier 1936, p. 3-4).

<sup>116</sup> Paul Roux, « Après le congrès de la F.F.A. », *L'Écho des sports*, n°4 919, 28 janvier 1936, p. 6.



effectifs au point de compter actuellement 1.500 licenciés contre 800 à l'athlétisme »<sup>117</sup>. Le calcul se complexifie lorsque Gaston Meyer tente pour *L'Auto* une estimation plus fine du nombre de pratiquants. S'il rappelle le nombre brut de licences vendues par la fédération : 22 048 en 1934 ; 23 530 en 1935 ; 24 689 en 1936<sup>118</sup>, il souligne aussi que certaines licences non utilisées sont échangées en fin de saison contre de nouveaux cartons<sup>119</sup>. La différence entre le nombre de licences vendues et celui des licences échangées doit normalement offrir un décompte plus fiable : 18 827 en 1934 ; 20 939 en 1935 ; et 21 530 en 1936<sup>120</sup>. Cette différence n'est pas calculée les années suivantes, et les seuls chiffres disponibles restent ceux de la fédération : 26 536 sur la saison 1936<sup>121</sup> ; 27 350 sur l'exercice 1937<sup>122</sup> ; 27 755 enfin pour 1938<sup>123</sup>. En moyenne, les chiffres augmentent peu mais de manière régulière de 1932 à 1939. Il est peu fait mention des voisins européens comme étalon, mais Gaston Meyer remarque en 1936 que la seule ville de Berlin compte 25 000 licenciés<sup>124</sup>.

Les difficultés qu'éprouve la fédération pour recruter de nouveaux adeptes sont souvent mises en parallèle avec la crise financière qui touche l'ensemble du milieu sportif français au début des années 1930 : « Il y a une crise de l'athlétisme, qui est aussi la crise du sport... Depuis trois ans au moins. Depuis que les difficultés économiques générales ont compliqué la tâche des pratiquants. Depuis surtout que les "classes" nouvelles sont moitié moins nombreuses que celles qui les ont précédées. »<sup>125</sup>. En effet, à la suite du Krash boursier de 1929 à Wall Street, le bulletin de la FFA constate une diminution des salaires, une augmentation des heures de travail, une réduction en conséquence des temps de loisir indispensable à l'entraînement, surtout

---

<sup>117</sup> « L'Athlétisme dans le nord », *Athletic*, n°54, 11 mai 1933, p. 2. Jusqu'en 1932, la FFA chapeaute également les joueurs de basket-ball. Ainsi, le nombre de licenciés de la FFA se partage entre les joueurs de basket-ball et les athlètes proprement dits, jusqu'en 1933. Il n'est pas toujours évident d'obtenir un chiffre distinct. Par exemple en 1933, la FFA compte, selon Gaston Meyer, environ 30 000 licenciés : 17 000 athlètes contre 13 000 joueurs de basket (Gaston Meyer, « Les effectifs de la F.F.A. n'augmentent guère mais ne baissent pas », *L'Auto*, n°13 137, 05 décembre 1936, p. 4).

<sup>118</sup> Les chiffres enregistrés lors des assemblées générales de 1934, 1935 et 1936, correspondent en réalité aux nombres de licences délivrées l'année précédente. Par ailleurs, le chiffre donné pour l'année 1934 ne correspond pas à celui présenté dans le bulletin officiel de la fédération, sans doute parce que les bornes temporelles ne sont pas les mêmes : certains comptent de mars à mars quand d'autres comptent de décembre à décembre ou d'octobre à octobre.

<sup>119</sup> Gaston Meyer, « Les effectifs de la F.F.A. n'augmentent guère mais ne baissent pas », art. cité, p. 4.

<sup>120</sup> *Ibid.*

<sup>121</sup> « Rapport sur la situation morale par le secrétaire général Mr Jurgenson », *L'Athlétisme*, n°100, 26 janvier 1937, p. 2.

<sup>122</sup> Gaston Jurgenson, « Congrès annuel de la F.F.A. du 29 janvier 1938. Rapport sur la situation morale », *L'Athlétisme*, n°128, 17 février 1938, p. 2.

<sup>123</sup> Gaston Jurgenson, « Rapport sur la situation morale », *L'Athlétisme*, n°152, 02 février 1939, p. 5-6.

<sup>124</sup> Gaston Meyer, « Les effectifs de la F.F.A. n'augmentent guère mais ne baissent pas », art. cité, p. 4.

<sup>125</sup> « C'est la crise », *Athletic*, n°28, 10 novembre 1932, p. 1.

pour les « classes laborieuses »<sup>126</sup>. La crise financière n'épargne aucun secteur au début des années 1930, avec une production industrielle et des exportations en chute libre, un chômage en augmentation, et la multiplication des faillites bancaires<sup>127</sup>. Malgré quelques phases de reprises, la France s'enlise dans une crise qui s'apparente à une « dépression », jusqu'à la guerre<sup>128</sup>. La FFA n'est pas épargnée, et ne peut plus compter sur d'autres pratiques sportives plus rentables comme le football-association pour compenser les pertes, depuis l'éclatement de l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques en 1920. Alfred Sauvy ajoute à ces considérations pécuniaires le pendant démographique de la crise, avec une dénatalité qui ne permet pas de grossir les bataillons sportifs<sup>129</sup>. Difficile de savoir s'il s'agit simplement d'une corrélation entre difficultés économiques, démographiques et pratique de la course à pied, ou d'une relation de causalité. Par exemple, certains dirigeants sportifs dénoncent régulièrement le manque d'infrastructures, stades, terrains, pistes entretenues, en dehors des quelques grands clubs parisiens, limitant ainsi l'entrain des athlètes<sup>130</sup>. Paul Roux avoue pourtant que le peu de terrains disponibles n'est déjà pas remplis, et la faiblesse des effectifs tient davantage à une baisse de volonté que d'un manque de moyens : « Ah ! ce n'est pas la cohue dans les vestiaires ! »<sup>131</sup>. Le constat d'une crise profonde, quelles qu'en soient les causes, est en tout cas partagé. Qui fera jaillir l'étincelle ? se demande Gaston Frémont : « Nous ne pouvons continuer dans cette voie, sous peine de disparaître complètement. »<sup>132</sup>. Des raisons exogènes — crise économique et démographique — sont invoquées pour expliquer la crise de l'athlétisme, mais la FFA n'est pas aveugle aux dysfonctionnements endogènes, en particulier concernant l'affaire Ladoumègue ou les piètres performances des athlètes.

### *De médiocres performances*

Les résultats des athlètes français en compétition, que ce soit au niveau national ou international, sont scrutés, analysés, disséqués par les journalistes et dirigeants sportifs. Étalons

<sup>126</sup> U.-E., Heim, « Faisons le point... », *Athletic*, n°7, 16 juin 1932, p. 2.

<sup>127</sup> Nicolas Beaupré, *Les Grandes Guerres (1914-1945)*, Paris, Belin, 2014, p. 683.

<sup>128</sup> *Ibid.*

<sup>129</sup> Alfred Sauvy, « Ce qu'on n'a pas dit sur les défaites françaises », *Le Racing Club de France. Bulletin hebdomadaire paraissant le Samedi*, n°82, octobre 1935, p. 3. La Grande Guerre représente l'une des causes majeures du déficit de natalité. Si la population française continue d'augmenter jusqu'en 1934 grâce à la baisse du taux de mortalité et l'immigration, les « classes creuses » bouleversent la pyramide des âges, et la France devient le pays le plus âgé au monde en 1939. (Nicolas Beaupré, *Les Grandes Guerres (1914-1945)*, *op. cit.*, p. 263-266 ; François Héran, « Générations sacrifiées : le bilan démographique de la Grande Guerre », *Population & Sociétés*, n°510, 2014, p. 1-4.).

<sup>130</sup> Marcel Delarbre, « Opinion. Et demain ? », *Athletic*, n°12, 21 juillet 1932, p. 1 ; Paul Roux, « L'exploitation des stades », *L'Écho des sports*, n°4 845, 18 septembre 1934, p. 4.

<sup>131</sup> Paul Roux, « La crise... de paresse », *L'Écho des sports*, n°4 736, 08 septembre 1932, p. 5.

<sup>132</sup> Gaston Frémont, « Qui fera jaillir l'étincelle ? », *L'Athlétisme*, n°8, 03 mai 1934, p. 1.

athlétiques, ils offrent d'implacables indicateurs pour diagnostiquer une crise. Chaque année, à l'heure du bilan de la saison, les motifs de satisfaction sont rares. La saison 1931, peu glorieuse pour l'athlétisme français, coïncide selon Gaston Meyer avec une « baisse générale de la valeur de nos athlètes »<sup>133</sup>. En janvier 1936, le bulletin de la fédération ne trouve aucun motif de satisfaction sur la saison écoulée : « adieu année décevante ; adieu sans regrets ! »<sup>134</sup>. La « véritable déroute » des Jeux Olympiques de Berlin en 1936, avec aucune médaille glanée, ne fait que confirmer une tendance générale : l'athlétisme français ne gagne plus<sup>135</sup>. Chaque critique s'accompagne d'hypothèses variées sur les causes de ces défaites. En plus de la stagnation des effectifs, des raisons économiques et démographiques, certains évoquent le peu de réunions organisées en province et à Paris<sup>136</sup>, la disparition des « pratiquants véritables » au profit des « hygiénistes »<sup>137</sup>, ou encore la somnolence du sport scolaire et universitaire<sup>138</sup>.

Les rencontres internationales suscitent les plus vives réactions car les défaites de l'équipe de France s'enchaînent entre 1930 et 1939<sup>139</sup>. En moyenne, entre trois et cinq « Matches » par an sont organisés contre les voisins européens — Angleterre, Allemagne, Italie, Suède, Finlande, Pologne, Hongrie — mettant aux prises les spécialistes de chaque discipline athlétique. L'athlète et chroniqueur pour *Match-L'Intran* Pierre Lewden commente, défaite après défaite, les limites de l'équipe de France : « Le vent de l'athlétisme ne souffle pas à l'optimisme. Comment, en effet, pourrait-il en être autrement, puisque chaque rencontre de nos champions avec des adversaires étrangers ne nous donne que des déceptions ? »<sup>140</sup>. La saison 1932 consacre la « médiocrité inadmissible » de l'athlétisme français, avec des « résultats indignes d'une grande nation », en particulier lors des Jeux Olympiques de Los Angeles 1932<sup>141</sup>. Si la saison 1933 semble un peu moins décevante que 1932, tout de même « la France

<sup>133</sup> Gaston Meyer, « La saison 1931 n'a pas été favorable à l'athlétisme français », *L'Écho des sports*, n°4 693, 31 décembre 1931, p. 6.

<sup>134</sup> « Adieu... 1935 ! », *L'Athlétisme*, n°60, 02 janvier 1936, p. 1.

<sup>135</sup> Paul Roux, « Les résultats de Berlin soulignent la « grande pitié » de l'athlétisme français », *L'Écho des sports*, n°4 947, 11 août 1936, p. 1.

<sup>136</sup> « Athlétisme. Crise », *Bulletin officiel du Stade Français*, n°359, 27 août 1932, p. 4 003.

<sup>137</sup> Maurice Baquet, « Athlétisme. Premières réunions sur piste », *Le Racing Club de France. Bulletin hebdomadaire paraissant le Samedi*, n°53, mai 1933, p. 24.

<sup>138</sup> Paul Roux, « Est-ce le glas ? », *L'Écho des sports*, n°4 720, 19 mai 1932, p. 5 ; Paul Roux, « Les bahuts en sommeil », *L'Écho des sports*, n°4 723, 09 juin 1932, p. 4 ; Philippe Encausse, « L'Athlétisme scolaire », *Athletic*, n°2, 12 mai 1932, p. 4.

<sup>139</sup> Voir l'Annexe n°10. La lecture de *l'Almanach du Miroir des sports* pour les années 1933, 1934, 1935, 1936, et 1937, en particulier les articles de Géo André sur le bilan athlétique de la saison permet de comprendre les difficultés que traversent l'athlétisme français tout au long des années 1930.

<sup>140</sup> Pierre Lewden, « L'athlétisme français et européen », *Match-L'Intran*, n°258, 18 août 1931, p. 10.

<sup>141</sup> Pierre Lewden, « Notre pauvre athlétisme », *Match-L'Intran*, n°321, 01 novembre 1932, p. 2.

n'a-t-elle point perdu ses quatre rencontres internationales ? »<sup>142</sup>. La saison 1934 ressemble à la précédente : « Chaque fois que les Français ont rencontré des étrangers, ils ont été battus à plate couture. »<sup>143</sup>. Rien ne semble pouvoir arrêter la spirale négative que traverse l'athlétisme français. Certaines défaites cinglantes marquent encore davantage les esprits, à l'instar des rencontres France-Allemagne. Sur les neuf Matches disputés entre les deux nations de 1930 à 1939, aucun n'a été remporté par la France<sup>144</sup>. Pis, les humiliations s'enchaînent, comme en 1934, où l'Allemagne défait la France 95 points à 55 : « Jamais encore il ne m'avait été donné d'assister à une déroute complète. »<sup>145</sup>. En 1935, la France ne remporte aucune épreuve contre l'Allemagne pour la première fois de son histoire<sup>146</sup>. Géo André, comme beaucoup d'autres chroniqueurs, se trouve au chevet d'un athlétisme malade : « Nous piétinons donc depuis un an ? Pis que cela, nous piétinons depuis plus de dix ans. »<sup>147</sup>. Après une nouvelle défaite contre la Pologne en 1938, une conclusion s'impose : « L'athlétisme est considéré chez nous comme un sport mineur. »<sup>148</sup>. Néanmoins, si l'ensemble de ces médiocres résultats n'enjoint pas à l'optimisme, l'évolution comparée des records de France, du monde ainsi que des temps réalisés lors des championnats de France depuis 1910 montre que la France progresse sur l'ensemble des épreuves de course<sup>149</sup>. Le sentiment d'un déclassement athlétique s'explique par le fait que les records du monde progressent eux-aussi, avec des écarts parfois importants avec les meilleures performances françaises, en particulier en sprint et en fond. Les défaites aux matches internationaux, la disqualification de Ladoumègue, et l'absence de médailles aux Jeux Olympiques entretiennent cette impression que l'athlétisme français régresse<sup>150</sup>.

<sup>142</sup> Pierre Lewden, « Un coup d'œil d'ensemble sur la saison d'athlétisme, *Match-L'Intran*, n°376, 21 novembre 1933, p. 3.

<sup>143</sup> Pierre Lewden, « Athlétisme. Que fut la saison 1934 ? », *Match-L'Intran*, n°427, 16 octobre 1934, p. 7.

<sup>144</sup> Voir l'Annexe n°10.

<sup>145</sup> Pierre Lewden, « L'Allemagne a largement battu la France », *Match-L'Intran*, n°424, 25 septembre 1934, p. 5 ; Géo André, « La leçon de Magdebourg : "Derrière une belle façade, il y a un vide effrayant dans l'athlétisme français..." », *Le Miroir des sports*, n°791, 25 septembre 1934, p. 328-329.

<sup>146</sup> Géo André, « Pour la première fois dans l'histoire du sport, nos représentants ont perdu un match international d'athlétisme, — France-Allemagne, — sans gagner une seule épreuve », *Le Miroir des sports*, n°849, 17 septembre 1935, n. p ; « Pour la seconde fois, l'Allemagne a tourné la France en ridicule » (Pierre Lewden, « À Colombes, les athlètes allemands ont largement dominé les nôtres », *Match-L'Intran*, n°479, 17 septembre 1935, p. 4-5).

<sup>147</sup> Géo André, « Sombre dimanche — malgré le soleil et la chaleur — pour l'athlétisme français, masculin et féminin », *Le Miroir des sports*, n°963, 10 août 1937, n. p.

<sup>148</sup> Géo André, « À Varsovie, l'équipe de France incomplète perd, par 28 points d'écart, devant celle de Pologne », *Le Miroir des sports*, n°1 008, 21 juin 1938, n. p.

<sup>149</sup> Voir l'Annexe n°10.

<sup>150</sup> Selon Raymond Boisset, athlète coureur de 400 mètres, toutes ces défaites donnent l'impression que l'athlétisme français régresse, alors qu'il ne fait que stagner quand les autres pays progressent (Raymond Boisset, « Crise de l'athlétisme français », *Match-L'Intran*, n°483, 15 octobre 1935, p. 3).

## *Une tentative d'euphémisation*

La FFA entretient un étonnant double discours dans les colonnes de son bulletin officiel. Elle assume d'un côté clairement la crise de l'athlétisme. Gaston Meyer évoque par exemple une « crise de confiance », et alerte même sur l'idée que « l'athlétisme est en danger ! »<sup>151</sup>. L'athlétisme français souffre de la comparaison avec d'autres pays plus dynamiques sur le plan de l'investissement athlétique et de la mobilisation des masses, comme l'Angleterre, les États-Unis, l'Allemagne et l'Italie<sup>152</sup>. Lors de l'assemblée générale du 4 mars 1933, le rapport sur la situation morale aborde de manière lucide les difficultés à surmonter :

Pensons à l'avenir. Nous traversons des temps critiques du fait de la crise financière qui entrave les organisations ; du fait aussi du recrutement médiocre des années de guerre. Il nous faut voir les choses en face, sans nous leurrer : Nous manquons de pratiquants, nous manquons de dirigeants, d'officiels ; nous manquons d'éducateurs, d'entraîneurs compétents, nous manquons de terrains et nous manquons d'argent.<sup>153</sup>

D'un autre côté, de nombreux articles tentent d'euphémiser l'ampleur de la crise. Gaston Meyer, si prompt à reconnaître un danger pour l'avenir de l'athlétisme français, corrige Alfred Spitzer lorsque ce dernier commet des articles pessimistes sur la situation athlétique dans *Sporting*<sup>154</sup>. Il reprend également le Club athlétique de la Société générale qui considère en 1933 que l'athlétisme se meurt<sup>155</sup>. Selon Meyer, les critiques désobligeantes et injustes affaiblissent l'athlétisme, et chaque acteur de la communauté, qu'il soit de plume ou de pointe, se doit de positiver<sup>156</sup>. Gaston Frémont, qui se demandait en 1934 qui ferait jaillir l'étincelle sous peine de « disparaître complètement »<sup>157</sup>, estime en 1936 que « tout va très bien » et qu'il est nécessaire de faire preuve d'optimisme<sup>158</sup>. Jusqu'en 1939, les dirigeants de la fédération cultivent cette dialectique. Si les progrès sont lents, dus à un manque de moyens, de terrains, de moniteurs qualifiés, d'aides publiques, les cadres de la fédération restent convaincus que « l'athlétisme français ne se porte point si mal que certains l'affirment. »<sup>159</sup>.

---

<sup>151</sup> Gaston Meyer, « D'un jeudi à l'autre », *Athletic*, n°7, 16 juin 1932, p. 1. En décembre 1932, Gaston Meyer évoque une « année trouble », peu encourageante pour l'avenir (Gaston Meyer, « L'Année trouble... », *Athletic*, n°34, 29 décembre 1932, p. 1).

<sup>152</sup> Élie Mercier, « L'Éducation physique par l'Athlétisme », *Athletic*, n°11, 14 juillet 1932, p. 5.

<sup>153</sup> « Partie Officielle. Assemblée générale », *Athletic*, n°46, 16 mars 1933, p. 8.

<sup>154</sup> Gaston Meyer, « Pour conclure... », *Athletic*, n°67, 10 août 1933, p. 1.

<sup>155</sup> « Sottisier », *Athletic*, n°78, 02 novembre 1933, p. 1.

<sup>156</sup> Gaston Meyer, « Pourquoi notre athlétisme... », *Athletic*, n°90, 25 janvier 1934, p. 1.

<sup>157</sup> Gaston Frémont, « Qui fera jaillir l'étincelle ? », art. cité, p. 1.

<sup>158</sup> Gaston Frémont, « Tout va très bien », *L'Athlétisme*, n°76, 14 mai 1936, p. 1 ; En 1933, Gaston Frémont énonçait déjà des « raisons d'espérer » (Gaston Frémont, « Les raisons d'espérer », *Athletic*, n°68, 17 août 1933, p. 2).

<sup>159</sup> Paul Méricamp, « Assemblée générale du 28 janvier 1939 », *L'Athlétisme*, n°152, 02 février 1939, p. 5.

## b) Les temps moroses du cross-country

Le cross-country, « sport pur »<sup>160</sup>, « désintéressé par essence »<sup>161</sup>, chantre de l'amateurisme, n'est pas épargné par les crises et rencontre sensiblement les mêmes difficultés que l'athlétisme sur piste. À la recherche du phénomène, du champion à la hauteur des Ragueneau, Keyser, Bouin ou Guillemot, les dirigeants de clubs doivent se contenter d'équipes de faible valeur<sup>162</sup>. Au Racing Club de France, certains membres craignent dès 1932 que la vague d'inquiétudes et de critiques qui submerge la course à pied atteigne le cross-country<sup>163</sup>. L'entraîneur Maurice Baquet est de ceux-là :

Vais-je mentir et affirmer que la section cross-country est en pleine prospérité ? Les résultats que je vous donne un peu plus loin vous démontreront tout simplement qu'elle vit. N'est-ce point l'essentiel ? [...] En effet, nous n'avons pas les effectifs véritablement extraordinaires de la section football : nous ne possédons même pas une centaine de licenciés ! »<sup>164</sup>.

L'un des clubs athlétiques les plus importants de France ne compte qu'une centaine de licenciés en cross-country, selon Baquet. Les sports collectifs ont davantage la cote, avec 39 équipes de football, 25 équipes de basket-ball, 20 de hockey sur gazon, 5 de rugby, et enfin 5 de cross-country<sup>165</sup>. Seul le hockey sur glace semble moins représenté avec seulement 3 équipes. Pour recruter des *crossmen* parmi les sociétaires du Racing, Baquet vante régulièrement les bienfaits et les émotions singulières de la pratique : « Ah ! comme ils sont à plaindre ceux qui ne connaissent point les beautés de l'effort »<sup>166</sup>. La situation en province est pire encore, comme à Lyon où Pierre Lewden constate « la faiblesse des coureurs de cross-country » dans la région, tant sur le plan des effectifs que sur le plan des résultats lors des compétitions nationales<sup>167</sup>. Les chroniqueurs spécialistes du cross ont également le sentiment que les grands cross populaires attirent moins d'athlètes et déplacent moins les foules, à l'instar du Cross de *L'Intran* 1932 qui,

---

<sup>160</sup> « C'est qu'il faut posséder la foi pour pratiquer un sport aussi pur. Il faut aimer le sport pour le sport, et être pénétré des bienfaits qu'on en retire pour se consacrer à un sport duquel on ne peut espérer aucun profit matériel et palpable » (Gaston Frémont, « Une grande journée », *L'Athlétisme*, n°2, 11 mars 1934, p. 1).

<sup>161</sup> « Le 40<sup>e</sup> National », *Athletic*, n°44, 05 mars 1933, p. 2.

<sup>162</sup> Paul Roux, « Il manque un champion », *L'Écho des sports*, n°4 755, 10 janvier 1933, p. 5 ; Paul Roux, « La grande pitié physique et morale de la jeunesse sportive, des crossmen en particulier », *L'Écho des sports*, n°4 870, 26 février 1935, p. 1 ; Paul Roux, « Après une médiocre saison de cross », *L'Écho des sports*, n°4 877, 16 avril 1935, p. 5.

<sup>163</sup> Georges Hoffherr, « À travers les sports », *Le Racing Club de France. Bulletin hebdomadaire paraissant le Samedi*, n°46, septembre 1932, p. 8.

<sup>164</sup> Maurice Baquet, « Cross-country. Autour du Prix Maurice Salomez », *Le Racing Club de France. Bulletin hebdomadaire paraissant le Samedi*, n°49, janvier 1933, p. 9.

<sup>165</sup> Georges Hoffherr, « À travers les sports », *Le Racing Club de France. Bulletin hebdomadaire paraissant le Samedi*, n°59, novembre 1933, p. 6.

<sup>166</sup> Maurice Baquet, « Cross-country. Vive le cross ! », *Le Racing Club de France. Bulletin hebdomadaire paraissant le Samedi*, n°72, décembre 1934, p. 7.

<sup>167</sup> Pierre Lewden, « Tous les sports. Cross-country », *Match-L'Intran*, n°551, 05 janvier 1937, p. 2.

selon Géo André, est inférieur aux précédents<sup>168</sup>. En 1938, les quelque 250 partants pour le cross de *L'Intran* souffrent toujours de la comparaison avec les chiffres d'engagement des années 1920 :

Depuis quelques années, on sent que cette épreuve perd peu à peu de sa grande vitalité première. Où sont ces cross de 1921 à 1930, qui attiraient au Bois de Boulogne des foules innombrables tout au long du parcours ? Où sont ces envolées de 1.000 à 1.200 concurrents, où les jeunes d'une part et les champions de l'autre, rivalisaient avec le plus grand entrain ?<sup>169</sup>.

Ces chiffres doivent cependant être pris avec précaution, car d'autres décomptes contradictoires existent, notamment par l'intermédiaire des actualités filmées. Pour le cross de *L'Intran* 1938, le commentateur de l'*Éclair journal* évoque « près d'un millier de coureurs » qui prennent le départ, soit quatre fois plus que ce qu'affirme Géo André<sup>170</sup>. D'autres indications sur les cartons ou en commentaires laissent à penser que les grands cross de la saison entre 1930 et 1940 peuvent atteindre allègrement les 1 000 participants : 1 200 concurrents aux cross de *L'Auto* 1933<sup>171</sup> ; 1 500 concurrents pour le cross de *L'Intran* 1935<sup>172</sup> ; « plusieurs centaines de coureurs » en 1936<sup>173</sup> ; « Près d'un millier de concurrents » lors du cross populaire de 1937 à Vincennes<sup>174</sup> ; « plus de 1200 concurrents » à Saint-Cloud pour le cross populaire de *L'Auto* 1938<sup>175</sup> ; 1 200 concurrents pour les non licenciés lors du cross de *L'Auto* 1939<sup>176</sup>. Malgré ces chiffres élevés et stables, le sentiment d'un cross-country en perte de vitesse reste tenace.

La FFA s'appuie sur d'autres indices pour faire état de la faiblesse du cross-country en France. Lors de la reprise de la saison en novembre 1932 au centre du bois de Vincennes, alors que l'entraînement bat son plein, seules cinq équipes — l'Association Sportive Transport, la Société Athlétique de Montrouge, l'Union Athlétique Intergadz' arts, le Club Athlétique Jean

---

<sup>168</sup> Géo André, « Grâce à un retour imprévu, Boué gagne le cross de L'Intran », *Le Miroir des sports*, n°686, 20 décembre 1932, p. 463.

<sup>169</sup> Géo André, « Il ne faut pas prendre à la lettre les résultats du cross du bois de Boulogne... », *Le Miroir des sports*, n°1 042, 20 décembre 1938, n. p.

<sup>170</sup> « Le cross du journal "L'Intransigeant" au bois de Boulogne », *Éclair journal*, 21 décembre 1938, 1'05'', Archives Gaumont-Pathé, 3851EJ29790, noir et blanc, sonore.

<sup>171</sup> « L'"Auto" a fait courir ses 4 cross-countries dans le bois de Vincennes », *Gaumont journal*, 20 janvier 1933, 1'32'', Archives Gaumont-Pathé, 3303GJ00011, noir et blanc, sonore.

<sup>172</sup> « Cross de "L'Intran" au bois de Boulogne », *Éclair journal*, 25 décembre 1935, 1'41'', Archives Gaumont-Pathé, 3552EJ25210, noir et blanc, sonore.

<sup>173</sup> « Le cross du journal L'Intransigeant », *Gaumont journal*, 25 décembre 1936, 1'30'', Archives Gaumont-Pathé, 3652GJ00015, noir et blanc, sonore ; « 750 concurrents » selon le Pathé journal (« Le Cross de l'Intran », *Pathé journal*, 23 décembre 1936, 42'', Archives Gaumont-Pathé, PJ19363721, noir et blanc, sonore).

<sup>174</sup> « Cross-country à Vincennes », *Gaumont journal*, 1937, 50'', Archives Gaumont-Pathé, 3705GJ00014, noir et blanc, sonore.

<sup>175</sup> « Girardin remporte le cross populaire organisé par le journal "L'Auto" devant 1200 concurrents », *Gaumont journal*, 26 janvier 1938, 42'', Archives Gaumont-Pathé, 3804GJ00007, noir et blanc, sonore.

<sup>176</sup> « Le cross de L'Auto », *Gaumont journal*, 01 février 1939, 1'04'', Archives Gaumont-Pathé, 3905GJ00013, noir et blanc, sonore.

Bouin, le Métro — et moins de 60 coureurs se faufilent entre les arbres entre 20 et 30 minutes : « Le centre du bois de Vincennes serait-il délaissé ? [...] Mais où sont les nombreux crossmen d'antan ? »<sup>177</sup>. L'organisation des compétitions est aussi questionnée. Selon Gaston Frémont, spécialiste du cross, la multiplication des épreuves populaires ouvertes aux non licenciés contribue à l'effort de propagande, mais participe aussi paradoxalement à la diminution des effectifs comptabilisés dans les sociétés sportives : « Nos clubs ne voient pas leurs effectifs s'augmenter, bien au contraire, ceux-ci ont tendance à diminuer, car beaucoup de jeunes s'aperçoivent qu'ils ont autant d'avantages à être non-licenciés, puisqu'ils peuvent disputer un nombre d'épreuves qui suffit à leur activité »<sup>178</sup>. Pourtant, à l'instar de la course sur piste, la FFA adopte un double discours concernant la vitalité du cross-country français. Quand certains articles diagnostiquent l'essoufflement de la course champêtre, d'autres au contraire soulignent l'élan et l'enthousiasme d'une pratique en vogue. Par exemple, Gaston Meyer euphémise la situation délicate de cette discipline en manque de reconnaissance. Contre le « vent de pessimisme », il s'appuie sur les témoignages de dirigeants en province pour annoncer un souffle neuf dès 1932 : « Après un piétinement de quelques années, le cross-country repart de plus belle. »<sup>179</sup>. Une fois encore, les articles d'Alfred Spitzer dans *Sporting* qui prédit la mort imminente du cross-country ne sont pas du goût de Meyer qui tient à porter la contradiction dans le bulletin de la fédération<sup>180</sup>. Gaston Frémont, après avoir critiqué l'organisation des compétitions et la diminution des effectifs, tente de pondérer le sombre tableau dressé par les observateurs inquiets en 1936 : « il est bon de rappeler de temps à autre que le cross se porte à merveille et qu'il serait encore plus florissant si certains daignaient s'y intéresser d'un peu plus près »<sup>181</sup>. Le cross-country n'échappe pas aux tensions et inquiétudes qui traversent la communauté émotionnelle des athlètes. Si les émotions et sensations singulières éprouvées à l'effort ne disparaissent pas du champ lexical mobilisé dans les articles, elles se réduisent bien souvent à un argument pour convaincre les sportifs tentés par une nouvelle discipline, ou pour vanter le modèle de l'amateurisme authentique. La crise de la course à pied implique une réorientation des usages du sensible, au moins dans l'écriture.

---

<sup>177</sup> « Par les champs et les bois », *Athletic*, n°30, 24 novembre 1932, p. 2.

<sup>178</sup> Gaston Frémont, « Propos de vieux crossman. Licenciés et non-licenciés », *Athletic*, n°89, 18 janvier 1934, p. 1.

<sup>179</sup> Gaston Meyer, « Le cross n'est pas mort... », *Athletic*, n°32, 08 décembre 1932, p. 1.

<sup>180</sup> Gaston Meyer, « D'un jeudi à l'autre. Les critiques et le cross », *Athletic*, n°36, 05 janvier 1933, p. 1. Rappelons que Gaston Meyer est coutumier des articles véhéments en réponse à Alfred Spitzer qu'il ne semble pas tenir en si grande estime, sur les questions de l'amateurisme et de la crise de la course à pied.

<sup>181</sup> Gaston Frémont, « Excellents débuts », *L'Athlétisme*, n°96, 03 décembre 1936, p. 1.



### c) Absence de l'État, volontarisme du Front Populaire

Face aux crises que traversent la FFA, le rôle et la contribution de l'État dans la politique sportive française sont l'objet d'une attention particulière. En 1920, le président de l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques (USFSA) et député de l'Allier Gaston Vidal, annonce dans les colonnes du *Miroir des Sports* par une formule restée célèbre : « le sport devient une affaire d'État »<sup>182</sup>. Non pas que les politiques publiques françaises avant la Grande Guerre se soient totalement désintéressées des questions relatives aux sports et à l'éducation physique, mais leur prise en charge par une structure étatique autonome devient dans les années 1920 une aspiration portée entre autres par le Comité national d'éducation physique et sportive et d'hygiène sociale dirigé par Henry Paté<sup>183</sup>. Ce dernier, nommé secrétaire d'État chargé de l'éducation physique dès 1928 dans le gouvernement Poincaré, participe aux débats parlementaires relatifs à l'éducation physique. Lors de la séance du 05 décembre 1929, Marc Rucart, mandaté par le groupe républicain radical et radical-socialiste, remarque et se félicite qu'Hippolyte Ducos, rapporteur du budget de l'Instruction publique, accorde pour la première fois un budget particulier à l'éducation physique<sup>184</sup>. « Date charnière » pour les politiques sportives, le sport acquiert une légitimité publique<sup>185</sup>. Pourtant, les difficultés économiques, sociales, ainsi que l'instabilité gouvernementale entre 1930 et 1936 relèguent le développement des politiques sportives au second plan. Seules les initiatives locales menées par les municipalités entretiennent une dynamique de construction et d'aménagement d'équipements sportifs, favorisant le développement des clubs<sup>186</sup>.

Après les élections législatives d'avril et mai 1936 qui consacrent la victoire du Front Populaire, Léon Blum forme son gouvernement et crée le 5 juin deux sous-secrétariats d'État en charge des questions relatives aux sports et éducations physiques. Le premier sous-secrétariat à l'éducation physique rattaché au Ministère de l'Éducation nationale est dirigé par Pierre Dézarnaulds tandis que le second sous-secrétariat à l'organisation des loisirs et des sports

---

<sup>182</sup> Gaston Vidal, « Le sport est devenu affaire d'État », *Le Miroir des sports*, n°345, 29 juillet 1920, p. 50.

<sup>183</sup> Jean-Paul Callède, « Maires et ministres entrepreneurs : l'invention des politiques publiques du sport (1918-1939) », dans Philippe Tétart (dir.), *Histoire du sport en France*, tome 1 : *Du Second Empire au régime de Vichy*, Paris, Vuibert, 2007, p. 161. Le Comité national d'éducation physique et sportive et d'hygiène sociale est créé le 20 juin 1918, et est placé sous la tutelle du ministère de la Guerre.

<sup>184</sup> « Chambre des députés », 1<sup>re</sup> séance du jeudi 05 décembre 1929, *Journal officiel de la République française*, n°103 [année 1929], 06 décembre 1929, p. 3 918.

<sup>185</sup> Jean-Paul Callède, « Maires et ministres entrepreneurs... », art. cité, p. 167.

<sup>186</sup> Jean-Paul Callède, « Les politiques du sport en France », *L'Année sociologique*, vol. 52 [2], 2002, p. 445-446.

rattaché au ministère de la Santé publique est confié à Léo Lagrange<sup>187</sup>. Face aux grèves successives, le gouvernement Léon Blum annonce lors du discours d'investiture du 6 juin les principales réformes envisagées : la semaine de 40 heures, deux semaines de congés payés, un plan de grands travaux, instauration des contrats et conventions collectives, etc.<sup>188</sup>. Une politique volontariste est menée en faveur de la démocratisation des sports et des loisirs, en particulier auprès de la jeunesse. L'athlétisme bénéficie de cet élan à plusieurs niveaux. D'une part, l'annuaire statistique pour l'année 1939 rend compte d'une augmentation sensible des infrastructures sportives. Entre 1937 et 1938, le nombre de parcs de sports passe de 196 à 215, les stades simples de 822 à 1 200, les stades olympiques de 141 à 144<sup>189</sup>. Les subventions accordées pour la construction et l'aménagement des stades, piscines, gymnases, et autres terrains passe de 4 millions de francs en 1935 à 24 millions de francs en 1936, 39 millions de francs en 1937 avant de revenir à 24 millions de francs en 1938<sup>190</sup>. D'autre part, les ambitions affichées par les pouvoirs publics en matière sportive sont rappelées dans l'exposé des motifs du Plan Dézarnaulds au printemps 1937. Bien qu'avorté, ce projet vise entre autres à rendre l'enseignement de l'éducation physique obligatoire de 6 à 16 ans, rendre obligatoire la création d'une section d'athlétisme et d'éducation physique pour les clubs et fédérations subventionnées par l'État, enfin, inclure le brevet sportif populaire dans les conditions à remplir pour se présenter à certains examens et concours, ou pour postuler à certains emplois administratifs<sup>191</sup>. Le 9 mars 1937, Léo Lagrange et Henri Sellier adressent un rapport au président de la République afin de proposer la création du Brevet Sportif Populaire (BSP), finalement institué par le décret du 10 mars 1937<sup>192</sup>. En marge des compétitions élitistes, la spécialisation ou la poursuite de records, le BSP s'adresse aux masses dans un souci de santé et de développement physique complet. Différents échelons sont créés selon l'âge et le sexe, avec des épreuves de course, saut, lancer, grimper et natation. Les barèmes peu élevés permettent aux débrouillards

---

<sup>187</sup> Le 22 juin 1937, Léo Lagrange prend la tête d'une nouvelle structure résultant de la fusion des deux sous-secrétariats, et qui dépend désormais du ministère de l'Éducation nationale (Jean-Paul Callède, « Maires et ministres entrepreneurs... », art. cité, p. 175).

<sup>188</sup> Nicolas Beaupré, *Les Grandes Guerres (1914-1945)*, op. cit., p. 716-722.

<sup>189</sup> Ministère de l'économie nationale et des finances, « sports et loisirs », *Annuaire statistique*, vol. 55, année 1939, Paris, Imprimerie nationale, 1941, p. 39.

<sup>190</sup> *Ibid.*

<sup>191</sup> Pascal Ory, « La politique du Front Populaire en matière d'éducation physique », dans Gilbert Andrieu (dir.), *Le brevet sportif populaire et la politique du Front Populaire en faveur des sports et des loisirs*, Journée d'étude organisée à Paris 10, Nanterre, 14 mars 1987, p. 20-21.

<sup>192</sup> « Création d'un brevet sportif populaire », décret du 10 mars 1937, *Journal officiel de la République française*, n°61 [69<sup>e</sup> année], 13 mars 1937, p. 3 057. L'idée d'un BSP ne date pas de mars 1937. Selon Pascal Ory, le nom même du BSP suggère une filiation avec la Fédération Sportive et Gymnique du Travail qui, dès 1934, en proposait un pour ses adhérents (Pascal Ory, « La politique du Front Populaire en matière d'éducation physique », art. cité, p. 26).

d'obtenir leur brevet sans fournir de performances exceptionnelles<sup>193</sup>. L'essentiel est ailleurs : il s'agit de démocratiser les savoirs sportifs de base<sup>194</sup>. L'École y participe avec l'instauration d'un Brevet sportif scolaire sur le modèle du BSP par l'arrêté du 23 mars 1938, remplaçant l'épreuve d'éducation physique du certificat d'études primaires rendue superflue<sup>195</sup>.

La Fédération française d'athlétisme se félicite des mesures prises par le Front Populaire à partir de juin 1936. Une politique du temps libre et des loisirs favorise la pratique, selon Paul Méricamp : « Nous pouvons donc dire que tous les Sportifs ont accueilli favorablement la Semaine de quarante heures, parce qu'ils ont vu, en elle, une possibilité supplémentaire de fréquentation des Stades, de plus grandes facilités d'entraînement. »<sup>196</sup>. Par ailleurs, la création du BSP, avec ses épreuves à dominante athlétique, son public large et son intégration à l'école constitue un outil de propagande particulièrement efficace. L'action de Léo Lagrange, « ministre jeune, ardent, intelligent, possédé par la foi », est saluée par la FFA lors de l'assemblée générale du 16 janvier 1937<sup>197</sup>. Nul doute qu'avec le BSP, la FFA « en sera la principale bénéficiaire »<sup>198</sup>. Les épreuves pour l'obtention du BSP commencent le 15 mai 1937, et « toutes les fédérations sportives habilitées par le sous-secrétariat des Sports et des Loisirs ont reçu mission d'organiser les épreuves du brevet sportif populaire pour leurs membres. »<sup>199</sup>. En bon élève, la fédération multiplie les publicités, rappelle aux adhérents par l'intermédiaire de son bulletin — quasiment dans chaque numéro — les différentes sessions organisées, et les résultats obtenus. Le capitaine André Clayeux est même convié au poste radio Paris PTT dès le

---

<sup>193</sup> Par exemple, pour les hommes de 18 à 34 ans, voici les performances à réaliser pour obtenir le BSP : 100 mètres en 15 secondes ; 1000 mètres en 4 minutes ; 1,20 mètres en hauteur ; lancer de poids de 7,257 kg à 6 mètres et grimper à 3 mètres sans les jambes. Pour les femmes de 18 à 34 ans : 60 mètres en 10 secondes ; hauteur 1 mètre ; lancer de poids 4 kg à 5 mètres ; grimper bras et jambes 3 mètres. (Gilbert Andrieu, « Vie et mort du B.S.P. (Brevet sportif populaire) », dans Gilbert Andrieu (dir.), *Le brevet sportif populaire et la politique du Front Populaire en faveur des sports et des loisirs*, Journée d'étude organisée à Paris 10, Nanterre, 14 mars 1987, p. 62.

<sup>194</sup> L'Athlétisme est considéré par beaucoup comme un « sport de base ». Géo André emploie cette expression dès le début de l'année 1936, en souhaitant que l'athlétisme devienne un « sport d'État » : « Tout au moins pour les sports ayant un caractère essentiellement éducatif, comme l'athlétisme que tout le monde s'accorde depuis cette année à reconnaître comme *sport de base*. L'athlétisme devrait donc être reconnu *sport d'État* » (Géo André, « Mauvaise saison pour l'athlétisme français », *Almanach du Miroir des sports*, année 1936, Paris, Le Petit Parisien, p. 12-20).

<sup>195</sup> « Modification de certains articles de l'arrêté du 18 janvier 1887, relatifs à l'examen du certificat d'études primaires », arrêté du 23 mars 1938, *Journal officiel de la République française*, n°76 [70<sup>e</sup> année], 30 mars 1938, p. 3 728-3 729. Comme le remarque Yohann Fortune dans sa thèse, « C'est bien le Front Populaire qui, le premier, organise la promotion officielle de l'athlétisme dans l'école » (Yohann Fortune, *L'école sur les chemins du stade. L'athlétisme scolaire et son enseignement en France dans le second degré : entre mise en conformité du sport dans l'éducation physique scolaire et enculturation sportive de la jeunesse (1941-1967)*, thèse de doctorat sous la direction de Jean Saint-Martin, Grenoble, 2012, p. 174).

<sup>196</sup> Paul Méricamp, « La semaine de 40 heures et Nous », *L'Athlétisme*, n°94, 29 octobre 1936, p. 1.

<sup>197</sup> « Assemblée générale 1937 », *L'Athlétisme*, n°100, 26 janvier 1937, p. 1-2.

<sup>198</sup> « Bravo monsieur le ministre ! », *L'Athlétisme*, n°95, 12 novembre 1936, p. 1 ; Paul Méricamp, « Le Brevet sportif populaire à l'œuvre », *L'Athlétisme*, n°103, 04 mars 1937, p. 1.

<sup>199</sup> Paul Roux, « Le brevet sportif populaire », *L'Écho des sports*, n°4 984, 20 avril 1937, p. 6.

21 février 1937 pour une causerie dans laquelle il détaille les épreuves du BSP<sup>200</sup>. Après tous ces efforts, la FFA s'enorgueillit d'avoir breveté 61 422 candidats en 1937, et projette de battre le record en 1938<sup>201</sup>.

Les actions gouvernementales relatives aux questions sportives ne sont pas toujours saluées par les athlètes, dirigeants ou chroniqueurs. Lorsque le ministre de la Santé publique et de l'éducation physique Ernest Lafont sollicite en octobre 1935 la FFA pour appuyer la demande de requalification de Jules Ladoumègue, ce dernier ne se fait aucune illusion sur l'issue de la négociation :

Mes victoires en Russie avaient eu un grand retentissement. Si grand qu'Ernest Lafont, ministre de l'Éducation physique, s'intéressa sérieusement à mon cas. Là encore, je ne décourageai personne, mais je savais d'avance comment tout finirait. Ce n'était pas la première fois que l'« affaire Ladoumègue » aboutissait au ministère de l'Éducation Physique. Les ministres avaient souvent demandé au président de la Fédération, Genet, de faire l'impossible pour que cette brimade cessât. Chaque fois, l'autorité fédérale enlevait la partie, parce que, en France, un ministre des Sports ne peut rien contre les règlements d'une fédération.<sup>202</sup>

La thématique de l'État absent dans le domaine de l'athlétisme est une antienne depuis les années 1920 et le début des années 1930, mais elle perdure avec l'arrivée du Front Populaire. Ladoumègue critique par exemple les principes de l'amateurisme au regard du peu d'aides que fournit l'État pour permettre aux plus modestes de s'entraîner dans de bonnes conditions, lors d'une *interview* réalisée au micro de radio-Cité en 1938 :

[...] il est juste de reconnaître qu'en ce qui nous concerne, nous autres Français, nous ne sommes pas toujours aidés comme il se devrait par les pouvoirs publics, pour ne citer que ceux-là... Si vous n'êtes pas un favorisé de la fortune, il peut être très difficile de pouvoir concilier les dures et absorbantes nécessités de l'entraînement avec votre travail régulier de l'usine, dans un bureau ou ailleurs<sup>203</sup>.

Paradoxalement, c'est au moment où s'amorce une véritable politique d'État sur le sport et l'éducation physique que les critiques se font entendre. Géo André, après avoir diagnostiqué de nombreuses fois la crise de l'athlétisme, finit en 1938 par proposer une réorganisation totale de l'athlétisme, conduit selon lui « sans enthousiasme, sans envergure, avec des principes trop vieux de plus d'un quart de siècle »<sup>204</sup>. Il souhaite par exemple l'établissement d'un athlétisme

---

<sup>200</sup> Capitaine Clayeux, « La causerie faite au Poste Paris P.T.T., le 21 février 1937 », *L'Athlétisme*, n°103, 04 mars 1937, p. 1, 4.

<sup>201</sup> « 61.422 Brevetés en 1937. Il faut battre ce record », *L'Athlétisme*, n°133 05 mai 1938, p. 2.

<sup>202</sup> Jules Ladoumègue, *Dans ma foulée, op. cit.*, p. 172.

<sup>203</sup> Philippe Encausse, « Pour devenir un champion, il faut savoir attendre nous dit Jules Ladoumègue », *Match-L'Intran*, n°647, 15 mars 1938, p. 6.

<sup>204</sup> Géo André, « Il faut une réorganisation totale de l'athlétisme », *Le Miroir des sports*, n°1 020, 28 juillet 1938, n. p.

national unique, obligatoire dans toutes les écoles, alors même que le Brevet sportif scolaire se généralise. Gabriel Hanot estime lui aussi que l'État n'est pas à la hauteur des attentes sportives françaises en août 1938, malgré les investissements massifs : « L'État étant chez nous à la fois incompétent, défaillant et sollicité par d'autres problèmes, et étant enfin de régime libéral, il serait vain d'attendre tout de lui, à la manière des grenouilles qui demandent un roi. »<sup>205</sup>. Pour Jean Antoine, la responsabilité de l'État ne fait aucun doute dans le « marasme du sport français », avec Léo Lagrange davantage préoccupé par les loisirs que par les sports<sup>206</sup>. Afin d'unifier le sport français, morcelé entre un sport bourgeois, un sport catholique, un sport ouvrier, le journal *Match-L'Intran* soumet aux pouvoirs publics un projet de réorganisation en septembre 1937<sup>207</sup>. La FFA subit en effet la concurrence du mouvement travailliste avec la création de la Fédération sportive et gymnique du travail (FSGT) en 1934<sup>208</sup>. Pour le seul comité de la région parisienne, la FSGT compte 18 711 licenciés et 192 clubs en 1935 ; 26 318 licenciés et 244 clubs en 1936 ; 39 237 licenciés et 397 clubs en 1937<sup>209</sup>. Ainsi, la politique du Front Populaire laisse, malgré quelques réalisations d'envergures comme le BSP, un goût d'inachevé chez les athlètes de la FFA.

\*  
\*\*

Le choix est fait. Chahutée par les crises, la FFA rend son verdict : Ladoumègue n'est pas autorisé à courir aux côtés des amateurs, et la communauté émotionnelle des athlètes ne peut pas s'ouvrir raisonnablement aux professionnels. Cette tension amateurisme-professionnalisme découle d'une démocratisation de la pratique. Un public nouveau chausse les pointes, plus modeste, et réclame de meilleures conditions pour s'entraîner<sup>210</sup>. La crainte d'un désenchantement de la course à pied est un sentiment que cultive la FFA, se croyant jusqu'aux années 1930 la seule dépositaire du plaisir athlétique et de l'effort authentique. Pourtant, c'est bien la démocratisation du plaisir à l'effort qui se joue au sein du milieu sportif,

---

<sup>205</sup> Gabriel Hanot, « Comment essayer d'en sortir ? Appel aux bonnes volontés pour façonner, en sport, une France nouvelle », *Le Miroir des sports*, n°1 023, 09 août 1938, n. p.

<sup>206</sup> Jean Antoine, « Marasme du sport en France. Pour que ça change », *Match-L'Intran*, n°591, 14 septembre 1937, p. 3.

<sup>207</sup> *Ibid.*

<sup>208</sup> La FSGT constituée en 1934 naît de la fusion entre la Fédération Sportive du Travail (FST) et l'Union des sociétés sportives et gymniques du travail (USSGT), et regroupe au départ 30 000 pratiquants selon Paul Roux (Paul Roux, « Un évènement important », *L'Écho des sports*, n°4 861, 25 décembre 1934, p. 6).

<sup>209</sup> René Rousseau, « Il y a trente ans était formé à Paris le premier club travailliste », *Sport*, n°208, 22 septembre 1937, p. 1.

<sup>210</sup> Comme le remarque Bernard Maccario, si la division sociale et culturelle de l'effort sportif est nette entre les amateurs et les professionnels à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, les amateurs dans les années 1930 ne sont pas tous issus d'un milieu aisé, et le recrutement dans les clubs se diversifie socialement (Bernard Maccario, *Le souffle et le fond. Marathonien et marcheurs de la Belle Époque à aujourd'hui*, Paris, L'Harmattan, 2022, p. 148-150).

catalysée par la politique volontariste du Front Populaire. Lors d'un discours radiophonique sur les ondes de « La voix de Paris » adressé à la jeunesse le 10 juin 1936, les ambitions du gouvernement à destination des masses sont rappelées par Léo Lagrange : « Notre but, simple et humain, est de permettre aux masses de la jeunesse française de trouver, dans la pratique des sports, la joie et la santé, et de construire une organisation des loisirs telle que les travailleurs puissent trouver une détente et une récompense à leur dur labeur. »<sup>211</sup>. Avec l'instauration du Brevet sportif populaire et la diffusion des savoirs athlétiques de base au plus grand nombre, notamment par l'intermédiaire de l'école, la vision utilitaire et sanitaire prend le pas sur la recherche des records, les émotions du spectacle, le culte de la compétition, la beauté du geste, les fêtes du corps. Les membres de la FFA voient tout de même d'un bon œil la volonté de susciter « joie » et « détente » par les loisirs, tout en profitant d'une avantageuse propagande. Finalement, le sentiment de crise est peut-être moins lié au déclin du plaisir à l'effort qu'à la disparition progressive d'un entre-soi. La communauté émotionnelle des athlètes s'élargit considérablement, malgré les cris d'orfraie de la FFA.

---

<sup>211</sup> « Discours de Léo Lagrange à la jeunesse du 10 juin 1936 », *CHMJS*, [https://www.sports.gouv.fr/IMG/pdf/discours\\_du\\_10\\_juin\\_1936.pdf](https://www.sports.gouv.fr/IMG/pdf/discours_du_10_juin_1936.pdf) consulté le 28 avril 2022 à 10h39.

## Chapitre 8 : Cinéma et radiodiffusion. Les nouvelles médiations culturelles des émotions athlétiques

La Fédération française d'athlétisme est en crise depuis le début des années 1930 et l'affaire Ladoumègue. Selon les tenants de l'amateurisme, le charme de la course à pied se serait envolé. Pratique dévoyée par l'appât du gain et la spectacularisation à outrance, l'expérience de l'effort désintéressé, authentique, recherché pour les plaisirs du corps, la beauté du geste et la franche camaraderie semble se raréfier. Pourtant, le récit des émotions et sensations sportives ne disparaît pas. En marge de la presse spécialisée, toujours prompte à narrer l'intrigue haletante d'une course, la radio et le cinéma s'imposent comme de nouvelles médiations culturelles des émotions sportives, indices d'une « sonorisation de la société française » au tournant des années 1930<sup>1</sup>. L'image et le son magnifient l'athlète moderne, à l'instar de Jules Ladoumègue et sa foulée hypnotique. Ils offrent également de précieux outils au service d'une propagande sportive, commerciale et politique qui s'intensifie.

---

<sup>1</sup> Jean-Pierre Rioux, Jean-François Sirinelli, *Histoire culturelle de la France*, t. 4 : *le temps des masses. Le XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2005 [1998], p. 195.

## 1) Une production littéraire en berne ?

La production littéraire à thème sportif s'essouffle à partir des années 1930, après avoir connu son acmé après la Première Guerre mondiale dans le sillage des Jeux olympiques de 1924 à Paris. Le critique littéraire Albert Thibaudet, dans son *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours*, décrit dès 1936 les essais sportifs de Montherlant, Braga, ou Prévost comme des initiatives du passé : « assez vite cela a tourné court »<sup>2</sup>. Pierre Charreton et Pascale Voilley diagnostiquent également le déclin de la littérature sportive au moment où, accompagné par la création d'un sous-secrétariat des Sports et des Loisirs sous le Front populaire, le sport de masse se démocratise<sup>3</sup>. Cette théorie fait des écrivains sportifs des missionnaires de la cause athlétique, mus par le souci de développer une pratique encore confidentielle, atteignant leur but à la fin des années 1930. Or, la lecture des textes littéraires peut laisser penser à l'inverse que les auteurs cherchent à célébrer une élite sportive, à cultiver un entre-soi caractérisé par la recherche de sensations distinctives. Il est possible que le sujet sportif ne soit plus « à la mode », banalisé, conventionnel, presque démythifié. Les observateurs de la vie athlétique ne s'embarrassent plus de détails somatiques. En effet, mis à part le chapitre « à la gloire de la course à pied » rédigé en 1934 par le député et homme de lettres Jean-Michel Renaitour dans son ouvrage *Vive le sport !*<sup>4</sup>, ou encore les témoignages de Raymond Boisset, champion et recordman de France du 400 mètres<sup>5</sup>, peu d'œuvres littéraires se distinguent en comparaison du faste des années 1920.

### a) Raconter la course, se raconter en course

Malgré le peu d'ouvrages sportifs publiés au cours de la décennie, le récit des sensibilités athlétiques n'est pas abandonné pour autant. La presse sportive poursuit le chemin tracé par *La Vie au grand air* dès le début du 20<sup>e</sup> siècle, accordant une large place aux chroniques, témoignages et *interviews* au plus près de l'effort vécu. Ainsi, le journal *Match-L'Intran* propose pour son numéro de Noël 1933 un ensemble d'articles emphatiques valorisant différents sports, avec comme point d'entrée l'expérience corporelle unique ressentie lors de la pratique.

---

<sup>2</sup> Albert Thibaudet, *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours*, Paris, Stock 1936, p. 520.

<sup>3</sup> Pierre Charreton, *Les fêtes du corps : histoire et tendances de la littérature à thème sportif en France 1870-1970*, Saint-Etienne, Éditions Travaux XLV, Centre Interdisciplinaire d'Études et de recherches sur l'Expression Contemporaine, 1985, p. 161. « Au fond, rien d'étonnant à ce que la littérature sportive en tant que grande cause s'éteigne au moment où le sport, avec la création d'un sous-secrétariat des Sports et des Loisirs sous le Front populaire, devient affaire d'état : la partie était gagnée » (Pascale Voilley, « Une mode et une mission : écrire le sport dans l'entre-deux-guerres », *Modern & Contemporary France*, 6 (3), 1998, p. 336).

<sup>4</sup> Jean-Michel Renaitour, *Vive le sport !*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1934.

<sup>5</sup> Bernard Gillet *et al.*, *Esprit du sport*, Paris, Éditions « Je sers », 1941 ; Raymond Boisset, *À vos marques ! Trois courses, trois victoires, trois records*, Paris, éditions « Je sers », 1949.



Le coureur automobile Louis Chiron y présente sa griserie pour le risque et la vitesse, le nageur Jean Taris y décrit l'« ivresse de l'onde vaincu », le boxeur Georges Carpentier la « magie du cercle enchanté », Marcel Baillette les « joies sans pareilles du rugby », l'athlète Robert Paul les « Miracles du corps humain »<sup>6</sup>. L'expérience de pratique est, une nouvelle fois, mise en avant pour distinguer ceux qui connaissent l'effort de ceux qui ne font pas partie de la communauté émotionnelle : « C'est pourquoi l'athlétisme est très probablement le sport le plus attachant, le plus profondément émouvant pour celui qui le pratique. [...] Seuls, ceux qui ont pratiqué connaissent l'âpreté austère de ce débat qui se dissimule derrière un masque dont on soigne l'indifférence »<sup>7</sup>. Dans ce même numéro de *Match-L'Intran*, Jules Ladoumègue débute sa série d'articles autobiographiques « ma vie, mes joies, mes peines »<sup>8</sup>. Le récit de Ladoumègue ne fait pas exception et les athlètes fameux des années 1930 ont toute leur place dans les colonnes du journal sportif. Le *recordman* du monde du 800 mètres Séra Martin est par exemple sollicité pour raconter les péripéties de sa longue carrière sportive : « Écrire n'est pas mon métier — vous vous en apercevrez bien vite — mais Match pense que j'ai des choses intéressantes à vous raconter »<sup>9</sup>. D'autres athlètes se livrent à l'exercice : Raymond Boisset raconte ses « satisfactions sur le stade »<sup>10</sup> ; Roger Rochard explique « comment je suis devenu champion d'Europe »<sup>11</sup> ; Gaston Ragueneau « évoque quelques souvenirs »<sup>12</sup>. Les exemples sont nombreux.

En marge de la presse spécialisée, le bulletin officiel de la Fédération française d'athlétisme propose également, à partir de 1932, un nouveau format plus vivant :

D'abord ce bulletin devient un journal. Il n'en a pas seulement la forme, réduite dans ses dimensions il est vrai, mais il en a aussi, toutes proportions gardées, les formules et le programme. Il ne se bornera plus à enregistrer des procès-verbaux, utiles, pour nos administrations, mais fastidieux et

<sup>6</sup> *Match-L'Intran*, n°381, 19 décembre 1933. Voir en particulier les articles suivants : René Lehmann, « À la gloire du sport », p. 5 ; Louis Chiron, « La vitesse reine », p. 8 ; Jean Taris, « Ivresse de l'onde vaincu », p. 9 ; Georges Carpentier, « Magie du cercle enchanté », p. 10 ; Marcel Baillette, « Joies sans pareilles du rugby », p. 15 ; Robert Paul, « Miracles du corps humain », p. 17.

Notons que c'est dans ce même numéro que débute la série d'articles autobiographiques rédigés par Jules Ladoumègue « ma vie, mes joies, mes peines », p. 19-20.

<sup>7</sup> Robert Paul, « Miracles du corps humain », *Match-L'Intran*, n°381, 19 décembre 1933, p. 17.

<sup>8</sup> Jules Ladoumègue, « ma vie, mes joies, mes peines », *Match-L'Intran*, n°381, 19 décembre 1933, p. 19-20.

<sup>9</sup> Séra Martin, « Quinze ans de sport », *Match-L'Intran*, n°400, 08 mai 1934, p. 15. Voir aussi les autres articles de la série « Quinze ans de sport » par Séra Martin dans *Match-L'Intran* : n°401, 15 mai 1934, p. 13 ; n°402, 22 mai 1934, p. 15 ; n°403, 29 mai 1934, 29 mai 1934, p. 14 ; n°405, 12 juin 1934, p. 15 ; n°406, 19 juin 1934, p. 15 ; n°407, 26 juin 1934, p. 15.

<sup>10</sup> Raymond Boisset, « Mes satisfactions sur le Stade », *Match-L'Intran*, n°407, 26 juin 1934, p. 2.

<sup>11</sup> Roger Rochard, « Comment je suis devenu champion d'Europe », *Match-L'Intran*, n°423, 18 septembre 1934, p. 3.

<sup>12</sup> Paul Roux, « Le grand champion Ragueneau évoque quelques souvenirs », *Match-L'Intran*, n°447, 05 mars 1935, p. 11 ; *Id.*, « Le grand champion Ragueneau évoque des souvenirs », *Match-L'Intran*, n°448, 12 mars 1935, p. 6.

sans intérêt pour le lecteur averti autant que pour le profane. Il sera convenablement pourvu de textes, de réflexions et d'études et ne dédaignera pas, le cas échéant, de faire entendre sa voix dans les controverses où nos intérêts, nos buts seront mis en discussion.<sup>13</sup>

La nomination d'un journaliste comme Gaston Meyer en tant que rédacteur en chef d'*Athletic* explique sans doute la refonte de l'espace éditorial, laissant plus de place aux rubriques, chroniques, et éditoriaux engagés. Transformé en véritable périodique sportif, *Athlétic* raconte la course à pied plus qu'il ne la décrit, dans un souci explicite de propagande<sup>14</sup>. Aux côtés de Gaston Meyer, d'autres plumes rejoignent la rédaction comme Marcel Delarbre de *L'Écho des sports*, ou encore Gaston Frémont de *L'Auto*, rédacteur en chef à partir de mars 1934. Le style lyrique régulièrement employé par ces derniers promeut les émotions athlétiques, loin des austères compte-rendu des années 1920 :

Voici le printemps ! Entre deux ondées inopportunes, une éclaircie à travers le ciel maussade fait songer aux charmes prenants des ébats athlétiques : gazon vert, du soleil dans la peau, tours de piste, poitrines gonflées des ruades en tous sens et de la joie vraie cueillie parmi l'ivraie de l'existence fastidieuse. Voici le printemps ! Combien sont-ils les jeunes qui ont pris le chemin des Stades ? Des jeunes amoureux de liberté, prodiges de leurs corps, passionnés de cette vie intense qu'est la vie sportive ?<sup>15</sup>

Les attraits de la course à pied sont mis en avant dans des articles vivants et engagés, dans le but d'augmenter le nombre de lecteurs<sup>16</sup>. Gaston Frémont, spécialiste du cross-country, présente systématiquement cette discipline sous le jour le plus flatteur :

Peut-on trouver sport plus complet, plus beau, plus magnifique que celui que vous procure le plaisir de galoper en toute liberté à travers la campagne. Ceux qui ont goûté aux charmes de ce sport n'en veulent plus pratiquer d'autres, tellement il est différent par plus d'un côté des sports qui connaissent peut-être une plus grande vogue, mais dont l'utilité et la nécessité pour l'individu sont certainement moindres.<sup>17</sup>

Les dirigeants sportifs locaux sont mis à contribution, et participent à la campagne laudative en faveur de la course à pied<sup>18</sup>. Plus rarement, des recensions d'ouvrages sportifs sont proposées comme *Les Olympiques* de Montherlant, en 1938<sup>19</sup>. Le bulletin parachève sa mue, et participe

---

<sup>13</sup> Joseph Genet, « Une expérience », *Athletic*, n°1, 05, mai 1932, p. 1.

<sup>14</sup> Joseph Genet rappelle qu'« il ne suffit plus de bien faire, il faut surtout le faire savoir » (*Ibid.*, p. 1).

<sup>15</sup> Marcel Delarbre, « Opinions. Prends ton maillot ! Grégoire !! », *Athletic*, n°2, 12 mai 1932, p. 1.

<sup>16</sup> « Intensifions la propagande en faveur d'«Athlétic» », *Athletic*, n°75, 12 octobre 1933, p. 1.

<sup>17</sup> Gaston Frémont, « Une grande journée », *L'Athlétisme*, n°2, 11 mars 1934, p. 1 ; voir aussi Gaston Frémont, « Le beau sport », *L'Athlétisme*, n°31, 07 mars 1935, p. 1.

<sup>18</sup> C'est le cas par exemple de Pierre Colinet, membre du bureau de la ligue de Champagne d'athlétisme, ou de Charles Lagarde, président de la ligue des pays basques (Pierre Colinet, « Le réveil du Stade, qui vous appelle ! », *L'Athlétisme*, n°34, 18 avril 1935, p. 1 ; Charles Lagarde, « Pour faire de la France une nation sportive... et assurer l'avenir de la race », *L'Athlétisme*, n°54, 31 octobre 1935, p. 1-2).

<sup>19</sup> Lionel Hart, « Un livre pour les sportifs... Les Olympiques de Montherlant », *L'Athlétisme*, n°136, 16 juin 1938, p. 1.

d'une mise en récit de la course à pied, au même titre que la presse spécialisée, à des fins de propagande.

### b) *Le Miroir des sports* porte bien son nom

Les stratégies éditoriales n'ont rien d'original dans les années 1930. Les émotions sportives sont toujours au cœur du récit, à travers les témoignages d'athlètes, d'entraîneurs, de journalistes, ou encore de médecins. Les images, depuis le photojournalisme à succès de *La Vie au grand air*, accompagnent la plupart des articles afin de rendre la chronique plus vivante. Cependant, *Le Miroir des sports* amorce une bascule à partir du début des années 1930, remettant en cause la hiérarchie texte-images. Ces dernières ne sont plus considérées comme de simples faire-valoir de l'écriture, mais au contraire comme le cœur de certains articles.

Figure 61 : Une du *Miroir des sports* sur le Cross de L'Auto 1935, à Vincennes<sup>20</sup>



Source gallica.bnf.fr / INSEP (Institut National du Sport de l'Expertise et de la Performance)

De nombreuses unes mettent à l'honneur la course à pied, tandis que le texte qui les accompagne ne dispose pas d'un bandeau spécifique. Superposé à l'image, presque invisible, placé à l'endroit qui gêne le moins la lecture de l'instantané, le petit développement en souligne simplement les éléments saillants, oriente le regard du lecteur vers le « visage grave, contracté,

<sup>20</sup> *Le Miroir des sports*, n°808, 22 janvier 1935.

parfois même douloureux, des quatre coureurs de tête en plein effort »<sup>21</sup>. Les plans choisis sont plus serrés, faisant peu de cas du décor, valorisant la mimique de l'effort, soulignant la musculature en action.

Figure 62 : Départ d'un 100 mètres de Jesse Owens en 1935, à Los Angeles<sup>22</sup>



Le petit texte ressemble à s'y méprendre aux commentaires proposés dans les actualités cinématographiques pour accompagner le montage vidéo. Ces photographies de presse, présentées parfois sur une page pleine, jouent sur la sympathie musculaire du lecteur. L'effort est rendu plus spectaculaire par sa visibilité.

Les images mettent en avant les efforts athlétiques des hommes, mais aussi des femmes. La grammaire visuelle est identique, avec une focale sur les corps en action, sans craindre comme dans les années 1920 de montrer le visage crispé, déformé par l'effort, de celles dont on attendrait plutôt de la grâce ou de la contenance.

<sup>21</sup> *Ibid.*

<sup>22</sup> *Le Miroir des sports*, n°830, 25 juin 1935.

Figure 63 : Arrivée de Winnie Jeffreys lors d'une course de 100 mètres féminin<sup>23</sup>



LE SUPRÊME EFFORT, sur le fil de la ligne d'arrivée, donne une singulière expression au visage de cette sportive anglaise, Winnie Jeffreys, championne du 100 mètres 1937. Le rictus de la bouche, les yeux clos, le gonflement des muscles du cou, la contraction des bras levés, la chevelure serpentant à la Gorgone, oui, c'est un instantané bien étrange, et presque douloureux, que nous reproduisons ici.

Les athlètes féminines s'affichent même à la une, jambes nues, ce qui, sur le plan symbolique, témoigne d'une considération nouvelle de la presse sportive vis-à-vis de la course à pied féminine, sous forme compétitive.

---

<sup>23</sup> *Le Miroir des sports*, n°964, 17 août 1937, n. p.

Figure 64 : Première Une du Miroir des sports sur le cross-country féminin<sup>24</sup>



*Le Miroir des sports* amorce une bascule dans la manière de rendre visible les efforts intenses des femmes en course, jusqu'alors peu valorisés. En dehors de la presse, les actualités filmées Gaumont-Pathé suivent également ce sillon. La course à pied féminine n'est pas un thème neuf dans les informations diffusées sur grand écran, avec des sujets d'actualité s'intéressant aux compétitions de Fémina sport, Académia et la Fédération française de sports féminins dès 1916. Pourtant, les techniques cinématographiques employées évoluent dans les années 1930, et s'alignent sur celles privilégiées pour rendre compte des compétitions masculines. Les gros plans apparaissent, tout comme les ralentis de profil qui capturent la cinématique de la foulée<sup>25</sup>. Les distances de course autrefois considérées comme dangereuses et inesthétiques ne sont plus considérées comme taboues : « Le 800 donne lieu à une lutte ardemment disputée. La française mademoiselle Paysan mène le train avec vaillance, mais sur la fin du parcours, elle est remontée par mademoiselle [inaudible], qui passe la ligne avec 20 mètres d'avance. Le ralenti nous permet d'admirer le style des championnes dans le 80 mètres haies. »<sup>26</sup>. Ce commentaire de 1936 contraste avec les vives réactions suscitées par le 800 mètres olympique de 1928, où les chroniqueurs déploraient les défaillances des concurrentes à l'arrivée d'une course jugée bien

<sup>24</sup> *Le Miroir des sports*, n°698, 14 mars 1933.

<sup>25</sup> « Au bois de Boulogne, les meilleures championnes se disputent le cross féminin de l'Ile de France », *Éclair journal*, 23 mars 1938, 51'', Archives Gaumont-Pathé, 3812EJ28538, noir et blanc, sonore.

<sup>26</sup> « Athlétisme féminin. Le match France-Italie se termine par la victoire de l'équipe italienne », *Gaumont journal*, 09 octobre 1936, 2'05'', Archives Gaumont-Pathé, 3642GJ00007, noir et blanc, sonore.

trop éprouvante pour l'organisme féminin. Désormais, seul le style compte. Les épreuves féminines sont commentées quasiment de la même manière et selon les mêmes critères que les épreuves masculines. Les hommes s'accaparent le microphone pour décrire et analyser les courses, mais pour la première fois en mars 1937, le commentaire d'une épreuve de cross-country féminin est réalisé par une femme : « Depuis longtemps dans les sports comme dans tous les domaines, la femme s'est révélée la gracieuse mais redoutable concurrente de l'homme. Dans le parc de Saint-Cloud par un temps peu souriant se dispute un important championnat de cross-country féminin. »<sup>27</sup>. Les progrès réalisés par l'athlétisme féminin au sein d'un monde sportif masculin sont soulignés, tout en rappelant les injonctions esthétiques propres aux sportives. Le constat d'un « progrès » pour le mouvement athlétique féminin, et de sa mise en visibilité par l'image et le film mérite néanmoins quelques nuances. Sur le plan institutionnel, la Fédération française de sports féminins périclité en 1936, à la suite du conflit qui l'oppose à la Fédération féminine française de gymnastique et d'éducation physique, ainsi que de la suppression des subventions gouvernementales<sup>28</sup>. La Fédération française d'athlétisme (FFA) chapeaute désormais l'athlétisme féminin, signant la perte de son autonomie institutionnelle. Entre 1936 et 1940, la course à pied féminine végète, suscite peu d'intérêt, conséquence d'une situation financière difficile et de considérations inégalitaires entre la pratique des hommes et celle des femmes au sein de la FFA<sup>29</sup>.

La littérature ainsi que la presse sportive s'essouffent à partir de 1932. Les incertitudes économiques, les tensions sociales et politiques polarisent l'actualité, et éclipsent en partie les sujets sportifs. La baisse des tirages de la presse spécialisée en est l'un des symptômes, selon Philippe Tétart<sup>30</sup>. « Concurrencée sur son propre terrain », la rubrique sportive des généralistes comme *Paris-Soir* ou *L'Intransigeant* conjuguée à l'explosion de la Téléphonie sans fil et à la démocratisation du cinéma accentue cette tendance<sup>31</sup>. Non pas que le sport n'intéresse plus le lectorat français, mais d'autres médias dament le pion à la presse, plus vivants, plus visuels,

---

<sup>27</sup> « À Saint-Cloud a lieu un important championnat de cross-country féminin », *Éclair journal*, 10 mars 1937, 52'', Archives Gaumont-Pathé, 3711EJ26771, noir et blanc, sonore. Le commentaire féminin pour la course à pied reste une initiative symbolique et ponctuelle dans les actualités cinématographiques.

<sup>28</sup> Natalie Rosol, *L'athlétisme féminin en France (1912-fin des années 1970) : des athlètes en quête d'identité*, thèse de doctorat sous la direction de Thierry Terret et de Jean Saint-Martin, Université Claude Bernard Lyon 1, 2005, p. 193-205.

<sup>29</sup> Selon Natalie Rosol, seuls 13 clubs féminins sont affiliés à la FFA en 1936, soit 261 licenciés. En 1921, sous la houlette d'Alice Milliat, la FSFSF comptait plus de 80 sociétés et un peu plus de 5 000 sportives (*Ibid.*, p. 197, 205).

<sup>30</sup> Philippe Tétart, « De la balle à la plume. La première médiatisation des passions sportives, 1854-1939 », dans Philippe Tétart (dir.), *Histoire du sport en France*, tome 1 : *Du Second Empire au régime de Vichy*, Paris, Vuibert, 2007, p. 312-313).

<sup>31</sup> *Ibid.*

plus à même de traduire l'effort au stade par le son et l'image. Face à cette concurrence, *Le Miroir des sports* ou *Match-L'Intran* proposent un format valorisant davantage la succession de photographies commentées, calqué sur le modèle des actualités filmées, sorte de braconnage culturel.



## 2) Magnifier l'athlète moderne grâce aux films

### a) La course à pied s'entend et se commente

La course à pied s'invite au cinéma dès les années 1910. D'abord muets, puis accompagnés d'un fond musical entraînant, les films d'actualité Gaumont-Pathé consacrés aux épreuves du stade deviennent sonores et commentés à partir de 1930<sup>32</sup>. L'avènement des films parlants au cours de cette décennie, en dehors du seul cadre sportif, marque la naissance d'un spectacle moderne, d'une « industrie culturelle »<sup>33</sup>. Encore faut-il équiper les salles. En 1934, la France compte 4 586 salles de cinéma, dont 3 023 capables de projeter des films sonores<sup>34</sup>. Le coût de l'équipement ainsi que le risque de perdre le public populaire en raison d'une augmentation des prix expliquent en partie les résistances des 1 563 salles « muettes ». Ces salles ne sont d'ailleurs pas si muettes, tant elles recourent à des formes variées de sonorisations. Artistes, musiciens, bruiteurs, bonimenteurs, doubleurs ou chanteurs, agrémentent les bobines, avec plus ou moins de succès<sup>35</sup>. Du côté des sociétés de cinéma, la crise économique de 1929 fragilise le secteur, obligeant certains grands groupes industriels français à mettre en commun studios, salles, laboratoires et ateliers, face à la concurrence américaine<sup>36</sup>. Malgré ces difficultés, la fréquentation des salles ne cesse d'augmenter. Le cinéma représente près de 60% des recettes de spectacles à Paris en 1933, contre 30% dix ans plus tôt<sup>37</sup>. Ces dernières dépassent en 1929 les recettes des salles de théâtre parisiennes, destinées à un public plus aisé<sup>38</sup>. Divertissement populaire, le cinéma s'impose avec la révolution du sonore comme un loisir incontournable, apprécié par l'ensemble des Français, quels que soient leur lieu d'habitation ou leurs conditions sociales.

---

<sup>32</sup> Le *Pathé journal* du 10 janvier 1930 propose, à notre connaissance, la première séquence vidéo commentée sur la course à pied, parmi les archives Gaumont-Pathé. La séquence porte sur le 21<sup>e</sup> Prix Lemonnier (« Cross country », *Pathé journal*, 10 janvier 1930, 2'31'', Archives Gaumont-Pathé, PJ19300094, noir et blanc, sonore).

<sup>33</sup> Fabrice Montebello, « La naissance d'une industrie culturelle (1929-1940) », *Le cinéma en France depuis les années 1930*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 4.

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> Le cinéma muet est un spectacle « dont la qualité dépend autant des films programmés que de la manière dont on les valorise localement et en situation. » (*Ibid.*, p. 5). Pour plus de détail sur les disparités locales et le lent avènement du « sonore » dans les salles, voir Fabrice Montebello, « Des films muets aux films parlant. Naissance de la qualité cinématographique », *Politix*, vol. 16, n°61, 2003, p. 51-80.

<sup>36</sup> Selon Fabrice Montebello, 58 sociétés de cinéma déposent le bilan en 1933, 88 en 1934, 52 en 1935, 65 en 1936. Parmi celles-ci, la société Gaumont devient en 1929 « Gaumont-Franco-Film-Aubert », tandis que Pathé s'associe avec Natan (Pathé-Natan), à partir de mars 1930 (Fabrice Montebello, *Le cinéma en France depuis les années 1930*, *op. cit.*, p. 10).

<sup>37</sup> Entre 1926 et 1930, les recettes des établissements cinématographiques sont multipliées par deux (*Ibid.*, p. 11).

<sup>38</sup> « le cinéma attire indiscutablement un public populaire, le public en casquette du samedi soir, alors que le théâtre conserve l'image d'un art plus bourgeois » (Pascale Goetschel, Emmanuelle Loyer, *Histoire culturelle de la France. De la belle époque à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2018 [5<sup>e</sup> édition], p. 96).

En dehors du commentaire, les techniques de prise de vue et de montage — gros plans, panoramiques, *travellings*, ralentis — amorcées dans les années 1920 se poursuivent la décennie suivante, sans connaître de bouleversements majeurs. Les opérateurs redoublent d'ingéniosité pour trouver les meilleurs angles, capter au mieux l'effort des athlètes, au prix d'acrobaties parfois périlleuses.

Figure 65 : Travail des opérateurs et photographes au départ d'un cross-country<sup>39</sup>



Les échelles sont régulièrement utilisées au départ des grands cross-country afin de rendre compte du nombre conséquent de partants. Les opérateurs jouent sur les angles de prise de vue, en plongée au départ, puis en contre-plongée au milieu du parcours, avec des caméras placées au niveau du sol pour souligner l'amplitude des foulées et augmenter l'impression de vitesse<sup>40</sup>. Lorsque les plans fixes et les panoramiques ne suffisent plus à satisfaire l'œil exigeant du public, les opérateurs se placent sur le toit d'une voiture afin de proposer un *travelling* si la route le permet.

<sup>39</sup> « Belgique. Le grand Cross-country populaire National est gagné par le crossman Honoré », *Gaumont journal*, 30 novembre 1934, 1'12'', Archives Gaumont-Pathé, 3448GJ00015, noir et blanc, sonore.

<sup>40</sup> « L'annuel cross-country de L'«Intran» et de «Match» se dispute au Bois de Boulogne pour la quatorzième fois », *Gaumont journal*, 22 décembre 1933, 51'', Archives Gaumont-Pathé, 3351GJ00005, noir et blanc, sonore.

Figure 66 : Exhibition de Ladoumègue à Paris, filmée par des opérateurs sur le toit des voitures<sup>41</sup>



Les changements dans la physionomie générale des actualités restent cependant mineurs. Avec l'avènement du parlant, les cartons introductifs se débarrassent du texte superflu ou redondant, illustrent plus qu'ils ne renseignent. Les artistes André Rigal, dessinateur et auteur de bandes dessinées, ou Jean Routier, illustrateur de presse pour *Le Journal*, jouent du crayon et du pinceau pour agrémenter les cartons du *Gaumont journal* ou de l'*Éclair journal*, à partir de 1932.

---

<sup>41</sup> « Une exhibition du champion Ladoumègue à travers Paris », *Gaumont journal*, 15 novembre 1935, 1'04'', Archives Gaumont-Pathé, 3546GJ00010, noir et blanc, sonore.

Figure 67 : Carton introductif de l'Éclair journal lors du match France-Allemagne 1933<sup>42</sup>



La révolution majeure des années 1930 reste la sonorisation et le commentaire des actualités filmées, autorisant de plus fines analyses, notamment sur le plan de la technique de course.

#### b) La foulée de « Julot » à l'écran

Lorsque le journaliste Gabriel Hanot commente pour *Le Miroir des sports* les démêlés de Jules Ladoumègue avec la FFA en 1932, il partage sa crainte de ne plus revoir « l'incomparable foulée » du champion, risquant la disqualification au nom des principes de l'amateurisme<sup>43</sup>. Pour illustrer l'article, une photographie de Ladoumègue de profil en course est choisie, mettant en valeur sa foulée aérienne, souple, ample, efficace. Dès les années 1910, la presse sportive accorde une grande importance au style des athlètes, tant sur le plan esthétique que sur le plan technique. Pourtant, la foulée de Ladoumègue cristallise encore davantage l'attention, et rares sont les articles le concernant à ne pas y faire mention. Reconnaisable entre toutes, cette foulée résume à elle seule le champion, au-delà de ses titres, records et affaires :

Ladoumègue ne fut pas seulement un nom, ce fut davantage encore une foulée « unique » en son genre. Longue, souple, aérienne, cette foulée était un régal des yeux. Ladoumègue ne courait pas, il volait tant son pied semblait prendre, à peine, contact avec le sol. [...] Il faut connaître l'attrait

<sup>42</sup> « Match athlétique France-Allemagne à Paris », *Éclair journal*, 22 septembre 1933, 1'42'', Archives Gaumont-Pathé, 3338EJ21418, noir et blanc, sonore.

<sup>43</sup> Gabriel Hanot, « Reverrons-nous jamais l'incomparable foulée de Jules Ladoumègue sur les pistes des stades ? », *Le Miroir des sports*, n°637, 09 février 1932, p. 82.

qu'exerçait la foulée de Ladoumègue sur la jeunesse française pour mieux comprendre le degré d'aberration des dirigeants qui le disqualifièrent.<sup>44</sup>

Le journaliste Georges Berretrot, à l'instar de Gabriel Hanot, sous-entend que le principal grief causé par la disqualification de Ladoumègue n'est pas la perte d'une chance de médaille olympique pour la France, ni l'impossibilité pour l'athlète déchu de battre de nouveaux records ou remporter de nouveaux titres, mais bien pour le public de ne plus pouvoir admirer sa foulée.

Si la presse use d'images et de mots pour décrire la foulée de Ladoumègue, les actualités cinématographiques exploitent l'ensemble des procédés techniques — ralentis, gros plan, *travelling*, commentaires — pour mettre en valeur le style singulier du champion français. Le spectateur peut ainsi vivre l'expérience de course comme s'il était aux côtés de l'athlète en plein effort. Par exemple, à l'occasion du record du monde des 1 500 mètres en 1930, le *Pathé-journal* propose une interview de Ladoumègue qui donne ses impressions et conseils, avec les images d'un tour de piste d'entraînement. Il ne s'agit pas de l'épreuve record, mais d'une démonstration solitaire, qui permet aux caméras de prendre les meilleures prises de vue. Après ce tour de piste, le second carton propose une focale sur la foulée : « le "ralenti" nous permet d'observer chaque phase de la magnifique foulée du champion français »<sup>45</sup>. Placée dans la ligne droite, la caméra suit l'athlète grâce à un panoramique, le tout au ralenti, et commenté : « Ce qu'il y a de plus admirable dans cet étonnant pur-sang humain qu'est le champion français Jules Ladoumègue c'est, comme vous pouvez vous en rendre compte, la souplesse, la légèreté en même temps que la sûreté de son admirable foulée »<sup>46</sup>. Peu d'extraits vidéo ayant trait aux performances de Ladoumègue tout au long des années 1930 omettent la mention aux foulées de ce dernier, que ce soit à l'occasion d'un record battu comme lors de son record des 1 000 yards : « Quelle magnifique foulée il possède ce Julot. »<sup>47</sup> ; ou à l'occasion de ces nombreuses exhibitions. En 1935, « Julot » court dans Paris, de la Place Maillot à la Concorde, devant des milliers de spectateurs venus soutenir le champion face à la FFA, mais aussi admirer la foulée du soliste<sup>48</sup>. Le *Gaumont-journal* qui en relate les péripéties s'essaie à la surimpression, en

---

<sup>44</sup> Georges Berretrot, « Les champions tels que je les ai connus... ou 30 ans dans les coulisses du sport ! », *But et Club*, n°215, 02 janvier 1950, n. p.

<sup>45</sup> « Chronique sportive. 1500 m en 3'49'' par Ladoumègue », *Pathé journal*, 17 octobre 1930, 1'00'', Archives Gaumont-Pathé, PJ19300495, noir et blanc, sonore.

<sup>46</sup> *Ibid.*

<sup>47</sup> « Paris - Jules Ladoumègue s'attaque au record des 1.000 yards », *Gaumont journal*, 06 juillet 1934, 2'03'', Archives Gaumont-Pathé, 3427EJ22763, noir et blanc, sonore.

<sup>48</sup> Les exhibitions de Ladoumègue en ville sont toujours perçues par les journalistes comme une célébration de son style, de sa foulée unique. Lors de son exhibition à Bordeaux en 1936, le commentaire ne s'y trompe pas : « La foulée du populaire "Julot" est célèbre dans le monde entier » (« Sports », *Éclair journal*, 24 juin 1936, 40'', Archives Gaumont-Pathé, 3626EJ25973, noir et blanc, sonore).

superposant brièvement un plan d'ensemble sur les spectateurs avec un plan centré sur la foulée exagérément ample de Ladoumègue, filmé en amont sur un stade.

Figure 68 : Exhibition de Ladoumègue à travers Paris en 1935. Surimpression proposée par le Gaumont journal<sup>49</sup>



Sans avancer d'oiseuses interprétations, il est néanmoins possible de remarquer que cette technique est utilisée depuis Georges Méliès pour suggérer le rêve, l'hallucination, les pensées ou le souvenir<sup>50</sup>. Peut-être le montage du *Gaumont-journal* vise-t-il à nous faire davantage entrer dans la tête d'un spectateur qui tenterait de se représenter la foulée idéale, et qui ne verrait que Ladoumègue pour l'incarner.

En marge des compétitions et des parades en ville, Ladoumègue se livre aussi à de plus pittoresques exhibitions. En 1934, lors du second gala de la jeunesse organisé au Cirque d'hiver par le journal *Benjamin* au profit de l'œuvre « Enfance et Famille », de nombreux sportifs de renom enchaînent les démonstrations. Sur la petite piste circulaire, l'escrimeur Lucien Gaudin, le boxeur Marcel Thil, la *tenniswoman* Suzanne Lenglen accompagnée d'Henri Cochet, ainsi que Jules Ladoumègue font le spectacle. Lorsque vient le tour de Julot, le *speaker* le présente ainsi : « Monsieur Ladoumègue, va faire aujourd'hui une démonstration de course à pied, au ralenti, puis en accélérant »<sup>51</sup>.

<sup>49</sup> « Une exhibition du champion Ladoumègue à travers Paris », *Gaumont journal*, 15 novembre 1935, 1'04'', Archives Gaumont-Pathé, 3546GJ00010, noir et blanc, sonore.

<sup>50</sup> « Surimpression », dans Jacques Aumont, Michel Marie, *Dictionnaire théorique et critique du cinéma*, Paris, Armand Colin, 2016 [2001], p. 260-261.

<sup>51</sup> « Gala de la jeunesse », *Pathé reportage*, 1934, 24'39'', Archives Gaumont-Pathé, CM707, noir et blanc, sonore.

Figure 69 : Exhibition de Ladoumègue au gala de la jeunesse 1934, au Cirque d'hiver<sup>52</sup>



Devant les enfants au centre de la piste et les spectateurs massés en tribunes, Ladoumègue commence à courir lentement, en cercle, exagérant sa foulée, sur une musique lente qui l'accompagne. À mesure que le rythme de la musique s'accélère, le champion augmente son allure pour mettre en avant sa foulée. Technique de base de la course à pied, geste élémentaire presque anodin, la foulée de Ladoumègue — auréolée d'une charge symbolique particulière — fascine. Elle constitue une « gestualité rituelle », vectrice d'émotions, dont la presse et les actualités filmées participent à l'ordonnancement<sup>53</sup>. Cette foulée reconnaissable, appréciée, transmise, facteur d'intégration pour tous les jeunes athlètes en club, s'inscrit dans la tradition athlétique du « beau geste ». À l'occasion du cross féminin d'Ile de France 1938, bien après l'affaire Ladoumègue, sa foulée est toujours prise en exemple, comme un étalon athlétique : « Et ces images prises au ralenti nous montre le style parfait de ces foulées que Ladoumègue lui-même ne saurait désavouer »<sup>54</sup>. Cependant, Ladoumègue cristallise les tensions que traversent le milieu athlétique dans les années 1930, entre tradition et modernité, entre

<sup>52</sup> « Gala de la jeunesse », *Pathé reportage*, 1934, 24'39'', Archives Gaumont-Pathé, CM707, noir et blanc, sonore.

<sup>53</sup> Nous reprenons l'expression d'Adrien Barbé qui a su mettre au jour une « gestualité rituelle » au sein du Tour de France, à travers les actualités cinématographiques (Adrien Barbé, « Le Tour d'honneur. Gestualité rituelle du Tour de France cycliste, des actualités cinématographiques à la télévision », *Images Re-vues*, n°16, 2019, [En ligne]).

<sup>54</sup> « Au bois de Boulogne, les meilleures championnes se disputent le cross féminin de l'Ile de France », *Éclair journal*, 23 mars 1938, 51'', Archives Gaumont-Pathé, 3812EJ28538, noir et blanc, sonore.

valorisation d'une foulée d'exception et critique de l'appât du gain, entre l'élégance de l'amateur et la vénalité du professionnel.

**c) « Le Mile » de Jean Lods, premier film documentaire sur la course à pied**

La foulée de Ladoumègue est mise en valeur dans les actualités filmées, mais aussi dans un film documentaire original réalisé par Jean Lods en 1932. Dès octobre 1931, le journal *L'Auto* interrogeait Ladoumègue sur sa volonté de faire du cinéma. Après avoir fait part de ses hésitations, il finit par dévoiler un projet de film sportif documentaire :

Au cas où vous tourneriez, serait-ce dans un film sportif documentaire ou dans un film romanesque ?  
— Oh ! d'abord documentaire, courses naturellement. Après, seulement, je verrai ce que je devrai faire. Qui sait ? Si j'ai des capacités suffisantes pour le film romanesque, je ne dirai pas non, mais plus tard ; d'abord le film sportif.<sup>55</sup>

Ce film sportif intitulé *Le Mile* est finalement projeté pour la première fois le 9 juillet 1932 au cinéma « Les Miracles » à Paris, après un documentaire sur New-York et un « Mickey »<sup>56</sup>. Dans une salle comble, en présence de Jean Gabin, Albert Préjean, et l'ensemble de la rédaction de *L'Intransigeant*, *Le Mile* reçoit un accueil « sympathique » du public, tandis que Ladoumègue monte sur scène pour remercier ses amis après la projection<sup>57</sup>.

Le synopsis du film est inédit dans la mesure où, pour la première fois, un athlète de haut niveau joue son propre rôle à l'écran, en tant que personnage principal<sup>58</sup>. Après quelques minutes introductives durant lesquelles des scènes de vie sportives s'enchaînent, avec une focale sur le point de vue des spectateurs en tribune, admirant des matchs de football, des courses cyclistes au vélodrome, ou des rencontres athlétiques, Ladoumègue entre en jeu. Loin de l'agitation des foules, il débute une séance d'entraînement, seul, en compagnie de son coach. Aucune musique ou aucun commentaire ne viennent agrémenter les pas du champion. Le spectateur entend seulement le souffle, le bruit rythmé des pointes sur la cendrée, et les quelques échanges avec son entraîneur. Après un échauffement énergique et quelques assouplissements, il prend le départ d'un 1 500 mètres, au cours duquel la caméra s'attarde sur sa foulée, grâce aux *travellings*. La suite du film n'est qu'un enchaînement de saynètes montrant Ladoumègue chez le masseur, le médecin, puis chez le barbier, qui lui demandent tous s'il est en forme et

---

<sup>55</sup> « Ladoumègue fera-t-il du cinéma ?... », *L'Auto*, n°11 253, 07 octobre 1931, p. 5.

<sup>56</sup> Jules Ladoumègue, *Dans ma foulée*, Paris, Amiot-Dumont, 1955, p. 116-117.

<sup>57</sup> « Cinéma. Le Mile. », *Athletic*, n°11, 14 juillet 1932, p. 5.

<sup>58</sup> Les analyses de ce paragraphe prennent appui sur le visionnage du film (Jean Lods, « Le Mile », *Filmtac*, 1932, 39'28'', archives audiovisuelles de la Bibliothèque Nationale de France NUMAV-44276).



s'il pense battre le record du *mile* prochainement<sup>59</sup>. Enfin, seule la dernière partie du film est consacrée à la course record proprement dite, soit 4 minutes et 31 secondes sur les 40 minutes de film<sup>60</sup>. Près d'un tiers de ces 4 minutes et 31 secondes de course se concentre sur la foulée de Ladoumègue, soit 1 minute et 37 secondes de gros plans en *travelling*.

Figure 70 : Foulée aérienne de Ladoumègue dans le film de Jean Lods « Le Mile »<sup>61</sup>



À la toute fin du film, les spectateurs venus assister à l'exploit repartent en grappes, avec le temps de Ladoumègue « 4 minutes 9 secondes 1/5 » répété en chuchotant, comme s'il s'agissait des murmures de la foule.

*Le Mile* ne semble pas avoir eu énormément d'écho dans la presse, et rares sont les critiques du film, positives ou négatives. Étonnamment, le bulletin de la Fédération française *Athletic* est l'un des seuls périodiques à en faire le compte rendu, en pleine affaire Ladoumègue :

C'est un bon film et un excellent documentaire de l'athlétisme. [...] Il s'en dégage — pour les gens avertis — un sentiment presque religieux que l'on comprend. À cela s'ajoutent de belles photographies de gestes de sauteurs, lanceurs et coureurs prises sous des angles curieux et surtout un splendide ralenti de la foulée de Ladoumègue.<sup>62</sup>

<sup>59</sup> Les dialogues ne sont pas d'une exceptionnelle richesse, pas plus que le jeu d'acteur. Par exemple, lorsque Ladoumègue se rend chez le barbier, ce dernier feint de ne pas le reconnaître : « vous n'êtes pas monsieur Ladoumègue ? — si [...] », alors même qu'il lui demande quelques secondes plus tôt : « Comme d'habitude ? ».

<sup>60</sup> Il ne s'agit pas des images de la vraie course, mais d'une reconstitution.

<sup>61</sup> Jean Lods, « Le Mile », *Filmtac*, 1932, 39'28'', archives audiovisuelles de la Bibliothèque Nationale de France NUMAV-44276.

<sup>62</sup> « Cinéma. Le Mile. », art. cité, p. 5.

Seuls les athlètes « avertis » peuvent apprécier à sa juste valeur les ralentis et gros plans sur les foulées de Ladoumègue, intérêt majeur du film. Pourtant, même au sein de la communauté athlétique, la réception de ce film sportif documentaire semble relativement limitée et peu de monde se presse au cinéma. La confidentialité d'un tel projet ne doit pas oblitérer l'originalité de la démarche, ni la focale sur le geste athlétique de référence dans les années 1930 : la foulée de Ladoumègue, et le « sentiment presque religieux » qui s'en dégage.

#### **d) Les films sportifs au service de la propagande**

*Après l'effort, le réconfort !*

Les films sur la course à pied dans les années 1930 ne se limitent pas à l'information sportive ou à la valorisation technique du beau geste. En dehors des actualités cinématographiques, d'autres films sportifs sont réalisés à des fins de propagande, entendue au sens large de « publicité ». L'entreprise suisse Wander entretient à ce titre une étroite collaboration avec la Fédération française d'athlétisme (FFA) en valorisant son produit phare — l'Ovomaltine — comme l'aliment du sportif par excellence, tout en proposant en retour des films destinés à propager l'idée athlétique en France<sup>63</sup>. Mes investigations dans la presse et les archives fédérales ne m'ont pas permis d'identifier précisément la nature et l'origine des liens qui unissent la FFA avec les établissements Wander<sup>64</sup>. C'est à la lecture de l'un des nombreux manuels d'entraînement publiés dans les années 1920 que je découvre pour la première fois la mention aux bienfaits de l'Ovomaltine pour l'effort athlétique. Publié en 1929, ce manuel est rédigé entre autres par l'éminent entraîneur et médecin-sportif Marc Bellin du Coteau<sup>65</sup>. Après quelques considérations générales sur l'entraînement, il mentionne une étonnante « expérience médico-sportive » réalisée à la Société Athlétique de Montrouge, au Stade des Vallées. Le protocole est simple. Un groupe de six coureurs de différentes spécialités — allant du 100 mètres au 5 000 mètres — réalise un examen physiologique avant, pendant et après l'effort dans deux conditions différentes : en ne prenant aucune supplémentation alimentaire ; puis en étant

---

<sup>63</sup> Ovomaltine est une boisson fortifiante contenant du malt (céréales germées cuites), des œufs, du lait et du cacao, créée en 1904 par l'entreprise suisse Wander, au départ à des fins médicinales. Elle devient une boisson pour les sportifs à partir des années 1920, lorsqu'elle se retrouve dans les rayons des commerces de détail, et plus seulement en pharmacie. (Timothée Olivier, *Voir et goûter l'or brun bernois. Les films de propagande Ovomaltine dans la politique promotionnelle de Wander S.A. (1930-1960)*, Mémoire de Maîtrise dirigé par François Vallotton, Université de Lausanne, 2016, p. 5).

<sup>64</sup> Le travail de Timothée Olivier, s'appuyant sur les archives du Lichtspiel à Berne, confirme toutefois que les films de propagande, notamment dans le champ sportif, font partie de la stratégie promotionnelle de l'entreprise Wander dès les années 1930 (*Ibid.*).

<sup>65</sup> Marc Bellin du coteau, Maurice Chauviré, Marcel Bergeron, *Préparation aux sports. Conseils d'entraînement*. Paris, Editions des nouvelles médicales de Paris, 1929.

« suralimenté » par l'Ovomaltine<sup>66</sup>. À partir de ces expérimentations aux allures scientifiques, Bellin du Coteau tire des conclusions à la fois objectives, à l'aide de la fiche physiologique et des analyses d'urines, mais également « subjectives » liées aux ressentis des athlètes. Les coureurs, dans leur totalité, se sentent « majorés » par les prises quotidiennes d'Ovomaltine, avant, pendant et après l'effort<sup>67</sup>. Le bulletin de la FFA se permet quelques années plus tard de relayer un article de Bellin du Coteau paru dans les *Nouvelles médicales de Paris*, avec une conclusion semblable :

Notre expérimentation personnelle, nos observations faites dans les milieux sportifs, nous font préconiser l'« Ovomaltine ». Cet aliment est indéniablement complet. Une de ses principales originalités, justificatrice de sa remarquable valeur, réside dans la présence — à côté du lait, des œufs, du cacao — de l'extrait de malt qui est « plus que du sucre » au point de vue énergétique<sup>68</sup>.

Difficile d'expliquer ce soudain enthousiasme pour l'Ovomaltine, et difficile d'affirmer que Marc Bellin du Coteau est à l'origine de la collaboration entre la FFA et l'entreprise Wander. Toujours est-il que les athlètes commencent à s'habituer à la boisson maltée, parfois distribuée en fin de course lors des compétitions. Ainsi, lors du cross de *L'Intransigeant* 1932, « Les établissements Wander contentèrent tous les coureurs en les réconfortant grâce à l'aliment du Sportif, l'Ovomaltine »<sup>69</sup>. La dimension « revigorante » de la boisson est mise en avant, en particulier à la fin des longs cross-country l'hiver :

Le choix de nos coureurs est d'ores et déjà arrêté, ils ont choisi « l'Ovomaltine » dont ils ont pu apprécier toute la valeur à l'issue du Cross de l'« Intransigeant », du « National » qui furent disputés sous la pluie et la neige, En effet, pour ces deux grandes épreuves, les Etablissements Wander, avaient mis à la disposition des concurrents cet aliment préféré des sportifs : « l'Ovolmatine », et nombreux furent ceux qui se déclarèrent enchantés de cette initiative. Initiative qui fut renouvelée à l'occasion du relais à travers Paris, de notre confrère le « Jour », où après l'arrivée, les 2.000 participants se ruèrent vers le car qui distribuait le précieux réconfortant. L'Ovomaltine fut véritablement cette saison la providence des crossmen, elle sera également dans les mois qui vont suivre celle de tous les athlètes.<sup>70</sup>

---

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 23-25.

<sup>67</sup> *Ibid.*

<sup>68</sup> Marc Bellin du Coteau, « “La thérapeutique”, extrait des *Nouvelles médicales de Paris* n°3, 7<sup>ème</sup> année », *Athletic*, n°60, 22 juin 1933, p. 5.

<sup>69</sup> « À Georges Boué, le Cross de L'Intran », *Athletic*, n°34, 22 décembre 1932, p. 3. Dans le même esprit, Timothée Olivier a pu identifier aux archives du Lichtspiel un film de propagande datant de 1931, montrant un cross-country bernois à la fin duquel de l'Ovomaltine est bue en fin de parcours (Timothée Olivier, *Voir et goûter l'or brun bernois...*, *op. cit.*, p. 116).

<sup>70</sup> « La providence des crossmen », *L'Athlétisme*, n°34, 18 avril 1935, p. 5. Le cross de L'Intran semble coutumier du fait. D'après les journalistes sportifs, l'Ovomaltine est distribué aux athlètes lors des éditions de 1932, 1933 et 1935 (Pour l'édition de 1933, voir le témoignage de Paul Roux, « Dimanche le Cross de l'“Intran” », *L'Écho des sports*, n°4 805, 12 décembre 1933, p. 5).

Par ailleurs, Gaston Frémont avoue que l'Ovomaltine figure au menu des repas proposés aux athlètes français lors des Jeux Olympiques de 1936<sup>71</sup>. La frontière entre publicité et simple compte-rendu des épreuves sportives reste mince, et le bulletin de la FFA n'hésite pas à relayer de plus explicites réclames.

Figure 71 : Publicité Ovomaltine dans le bulletin officiel de la FFA<sup>72</sup>

**Sûrs de vos muscles  
de votre souffle  
de vos nerfs**  
ne compromettez pas votre  
chance par manque de  
discernement...

LES LOIS DE L'ENTRAÎNEMENT  
EXIGENT :

**Pour un effort intense  
(VITESSE)**

Un aliment d'une valeur  
énergétique maxima sous  
un volume réduit, ayant  
une action immédiate sur  
les muscles et le cœur.  
Ovomaltine.

**Pour un effort prolongé  
(FOND)**

Un aliment absolument  
complet d'une assimi-  
lation rapide, ne deman-  
dant pas d'effort de di-  
gestion. Ovomaltine.

**Après l'effort**

Récupération des forces  
sans fatigue pour l'esto-  
mac, désintoxication mus-  
culaire. Ovomaltine.  
Aliment naturel, léger, digestible

FAITES CONFIANCE A L'  
**OVOMALTINE**

La substance nutritive pure  
prélevée scientifiquement  
du Malt, des Œufs, du  
lait, traités à l'état frais.

L'Ovomaltine se présente en pail-  
lettes solubles aromatisées de  
cacao, et en croquilles pour les  
déplacements.

En plus des espaces publicitaires, le bulletin de la FFA consacre de plus sérieux articles vantant les qualités nutritionnelles du produit, qui compose désormais l'« alimentation moderne » de l'athlète<sup>73</sup>.

<sup>71</sup> Gaston Frémont, « Premières impressions », *L'Athlétisme*, n°88, 20 août 1936, p. 1-2

<sup>72</sup> *Athletic*, n°2, 12 mai 1932, p. 3.

<sup>73</sup> « Une usine moderne d'une simplicité presque athénienne tels apparaissent les bâtiments occupés par les Etablissements Wander à Champigny-sur-Marne. Dans ce coin riant l'on fabrique le produit alimentaire l'Ovomaltine, tellement apprécié de nos athlètes que d'aucuns prétendent ne pouvoir s'en passer. [...] En bon sportif, l'Ovomaltine a gagné la partie. » (« L'Alimentation moderne », *Athletic*, n°11, 14 juillet 1932, p. 2).

## *Échange de bons procédés entre la FFA et l'entreprise Wander*

La propagande sportive de l'entreprise Wander ne se limite pas à la distribution d'Ovomaltine à la fin des courses ou aux quelques espaces publicitaires ménagés dans la presse et le bulletin de la FFA. Au début de l'année 1933, Wander met également à la disposition de la FFA deux films sportifs — « Jeux Olympiques de Los Angeles », et « Sport et Beauté » — qui seront largement utilisés lors des nombreuses sessions de propagande à travers la France. Gaston Frémont, membre de la commission de propagande de la FFA, rappelle que « le cinéma constitue le meilleur outil moderne de propagande », et explique que l'athlétisme n'avait jusqu'alors pas pu en bénéficier, en raison du manque de moyens<sup>74</sup>. En effet, la commission de propagande fédérale ne dispose d'aucun crédit et ne peut pas se contenter des quelques films émanant de l'École de Joinville. Toujours d'après Gaston Frémont, c'est un certain Stussi, « sportif très avisé » et directeur des Établissements Wander qui met « gracieusement à la disposition de la Fédération » les deux films dont l'entreprise s'est portée acquéreur<sup>75</sup>. Ces films, dont la production et la réalisation restent obscures, ne sont pas disponibles aux archives Gaumont-Pathé, à l'iconothèque de l'INSEP, à l'INAthèque ou au département audiovisuel de la BNF<sup>76</sup>. Une question demeure : s'agit-il de films réalisés, commandés, ou simplement acquis par Wander ? En ce qui concerne le contenu des bobines, je dois me contenter d'une description détaillée dans le bulletin de la FFA du 29 mars 1934<sup>77</sup>. Le film « Jeux Olympiques de Los Angeles » ne fait que revenir sur les différentes épreuves athlétiques de l'olympiade 1932, pendant 35 à 40 minutes. Le film « Sport et Beauté » y est quant à lui présenté comme un film démonstratif sur l'athlétisme, d'une durée comprise entre 25 et 30 minutes. Étienne Gajan, entraîneur de l'équipe de France et du Stade Français, prête sa voix pour commenter les différents exercices gymniques et sportifs exécutés par des champions reconnus comme Séra Martin, avec de nombreux ralentis. Le film se termine par une causerie sur l'alimentation rationnelle du sportif, avec la présentation d'une expérience faite sur un coureur accompagnée d'une démonstration de laboratoire prouvant la rapidité d'assimilation de l'Ovomaltine, sans oublier la manière dont est préparée la boisson maltée. À partir de ces éléments, il est permis d'avancer une hypothèse. Ce film est sans doute le fruit d'une collaboration entre la FFA, le

---

<sup>74</sup> Gaston Frémont, « Le cinéma au service de la propagande sportive », *L'Athlétisme*, n°53, 17 octobre 1935, p. 3.

<sup>75</sup> *Ibid.*

<sup>76</sup> Après avoir échangé par courriel avec Timothée Olivier, ce dernier ne semble pas avoir connaissance de ces films. Les archives du Lichtspiel n'ont vraisemblablement pas gardé ces bobines.

<sup>77</sup> « Propagande », *L'Athlétisme*, n°5, 29 mars 1934, p. 2.

Stade Français, ainsi que l'entreprise Wander, espérant une promotion réciproque par l'image<sup>78</sup>. Wander accepte de financer le film à la condition de mettre en avant son produit phare : l'Ovomaltine, et de diffuser la bobine à chaque soirée de propagande athlétique en province organisée par la fédération.

Depuis mars 1933, la FFA est en possession des films de Wander, et les membres de la fédération ont la primeur de la projection<sup>79</sup>. C'est seulement à partir du 10 mai que les tournées de propagande débutent, dont la première a lieu à Paris, salle Susset<sup>80</sup>. Avant la projection des deux films, Élie Mercier responsable des cours pratiques de la fédération expose les résultats obtenus, tandis que le Docteur Mathieu résume les causeries pratiques qu'il propose deux fois par semaine depuis février sur des thèmes aussi variés que la fatigue musculaire, l'essoufflement, ou l'alimentation<sup>81</sup>. À la suite de cette soirée introductive, les tournées en province se multiplient. D'après les comptes-rendus du bulletin officiel de la FFA, plus de 30 événements avec projection de films sont organisés sur l'ensemble du territoire hexagonal ainsi qu'en Afrique du Nord, rien qu'en 1934<sup>82</sup>. Toutes ces initiatives locales mettent à l'honneur les deux mêmes films, accompagnés de causeries et de démonstrations techniques, lorsque cela est possible. Ce sont en effet les ligues ou les clubs qui prennent en charge l'organisation, tandis que la fédération fournit les bobines : « Les Ligues et les Clubs désireux d'organiser des réunions de propagande sont priés de s'adresser au Secrétaire de la Commission de Propagande de la FFA. »<sup>83</sup>. La fédération envoie parfois des émissaires, membres des commissions de la FFA ou des champions, à l'instar de Gaston Frémont, Élie Mercier, ou encore Jules Ladoumègue, accompagnés de Paul Agnelet, délégué de la Maison Wander. Ces réunions ne sont pas réservées aux seuls licenciés et athlètes, et de nombreuses réunions se déroulent au sein d'écoles primaires, comme le 05 mai 1934 à l'école de la rue Saint-Martin à Paris, ou à Suresnes le 25 mai, où « 500 élèves assistèrent à la projection »<sup>84</sup>. Les chiffres avancés sont impressionnants. Lors de la tournée en Champagne, une première journée est consacrée aux athlètes du Stade de Reims, tandis que les séances du lendemain s'adressent aux écoliers de la ville : « plus de 1.500 "gosses" s'enthousiasmèrent devant les projections de nos meilleurs

---

<sup>78</sup> La participation du Stade Français est confirmée par le bulletin de la FFA du 18 mai 1933 : « Etienne Gajan présentera les films dont le premier fut édité avec la collaboration du Stade Français » (« Propagande », *Athletic*, n°55, 18 mai 1933, p. 1-2).

<sup>79</sup> P.B., « Un film sur les jeux olympiques », *Athletic*, n°48, 30 mars 1933, p. 5.

<sup>80</sup> Paul Roux, « La propagande par le film », *L'Écho des sports*, n°4 772, 09 mai 1933, p. 5.

<sup>81</sup> « Propagande », *Athletic*, n°55, 18 mai 1933, p. 1-2.

<sup>82</sup> Voir l'Annexe n°11.

<sup>83</sup> « Propagande », *L'Athlétisme*, n°5, 29 mars 1934, p. 2.

<sup>84</sup> « La propagande », *L'Athlétisme*, n°10, 31 mai 1934, p. 2.

athlètes. Toutes les écoles de Reims verront défiler à tour de rôle, nos deux films de propagande ; et le capitaine Clayeux trouvera ainsi un élément favorable au développement de l'athlétisme. »<sup>85</sup>. Mis à part les deux films que propose systématiquement la FFA lors des tournées de propagande, quelques rares alternatives se font jour ponctuellement comme le film du Match France-Allemagne 1933 projeté en décembre 1933<sup>86</sup>, ou le film « Tu seras sportif » mis en scène par le capitaine Clayeux de l'École de Joinville, diffusé le 28 mai 1934 à Magic-city « devant plus de 500 notabilités sportives »<sup>87</sup>. Le film s'intègre pleinement dans la stratégie de propagande de la FFA, renforcée à partir de 1934 avec l'aide de l'entreprise Wander. L'effort mis en image et la technique des champions valorisée par les ralentis constituent de précieux atouts pour attirer de jeunes recrues au stade. Cependant, cette dynamique semble s'essouffler assez vite, à partir de 1936, après les piètres résultats des athlètes français aux Jeux Olympiques de Berlin. Il n'est pas possible d'affirmer avec certitude que les tournées de propagande cessent, mais le bulletin de la fédération ne prend plus la peine d'en faire la publicité.

#### *Olympia de Leni Riefenstahl, une propagande d'État*

Les films Wander mis à disposition de la FFA ne font la propagande que d'un produit : l'Ovomaltine ; et d'une pratique sportive : l'athlétisme. La réalisation de ces films n'est pas diligentée ou même encouragée par l'État français qui, jusqu'en 1936, reste relativement discret sur la question sportive. Selon Pascal Ory, la politique du Front Populaire s'avère particulièrement volontariste pour l'information et la propagande par la cinématographie. Aussi n'est-il pas étonnant de voir fleurir une quantité de films athlétiques à destination de la jeunesse, visant à encourager les loisirs ou le passage du Brevet sportif populaire<sup>88</sup>. À l'échelle européenne, l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste cultivent tout particulièrement l'interventionnisme étatique dans les affaires sportives à partir des années 1930<sup>89</sup>. L'usage des films de propagande s'inscrit dans une stratégie d'exaltation du sentiment national, de valorisation de l'Homme nouveau, et d'encadrement de la jeunesse. Les Jeux Olympiques de 1936 organisés à Berlin sont, à ce titre, particulièrement éclairants au regard de la médiatisation

---

<sup>85</sup> « La propagande », *L'Athlétisme*, n°13, 12 juillet 1934, p. 3.

<sup>86</sup> « Informations diverses », *Athletic*, n°83, 07 décembre 1933, p. 1.

<sup>87</sup> « La propagande », *L'Athlétisme*, n°10, 31 mai 1934, p. 2. Le Stade Français organise aussi ses propres séances cinématographiques, notamment lors de l'Assemblée générale du 31 octobre 1934, où Étienne Gajan commente successivement un film sur un *meeting* américain, puis le film « Tu seras sportif » (« Athlétisme. Assemblée générale du 31 octobre », *Bulletin officiel du Stade Français*, n°411, 20 octobre 1934, p. 4 840).

<sup>88</sup> Pascal Ory, *La belle illusion. Culture et politique sous le signe du Front Populaire*, Paris, CNRS éditions, 2016 [1994], p. 558.

<sup>89</sup> Pierre Lanfranchi, « Entre initiative privée et question nationale. Genèse et évolution des politiques sportives en Europe (Grande-Bretagne, Allemagne, France, Italie) », *Politix*, n°50, 2000, p. 29-48.

et la surenchère politique d'un évènement aux apparences pacifistes<sup>90</sup>. Adolf Hitler, dès son accession au pouvoir en 1933, nomme Hans Tschammer und Osten à la tête du Reichssportführer afin d'unifier et nationaliser le sport allemand, tout en limitant les initiatives privées et commerciales<sup>91</sup>. La préparation des Jeux Olympiques devient l'une des priorités du Reich, avec des investissements massifs dans la construction du site olympique : près de 36 millions de reichmarks dépensés<sup>92</sup>. Une attention toute particulière est donnée à la transmission de l'information lors des épreuves. Près de 1 500 journalistes du monde entier bénéficient à Berlin de conditions de travail exceptionnelles<sup>93</sup>. Le caractère moderne et grandiose de ces Jeux est souligné par les envoyés spéciaux français, impressionnés par les 100 000 places du stade olympique de Grünewald et le dirigeable survolant la piste : « Le dirigeable Hindenburg croise lentement au-dessus du stade, à 500 mètres d'altitude. Tous les bras se tendent vers lui et s'agitent. Un gros trimoteur, qui certainement doit prendre un film des moindres péripéties de la réunion, fait entendre son ronron accentué. »<sup>94</sup>. La production d'images impressionnantes constitue en effet l'une des priorités de ces olympiades, avec comme enjeu la transmission des émotions sportives à des fins de propagande.

Afin d'obtenir de telles images, Hitler confie à la cinéaste Leni Riefenstahl la réalisation de deux films sur les Jeux Olympiques, dès août 1935<sup>95</sup>. Bénéficiant d'un budget considérable — plus de 1 500 000 marks — Riefenstahl célèbre par l'image la fête de la jeunesse, de la beauté, et de la paix. Les 170 collaborateurs et 30 *cameramen* rien que sur le stade utilisent 400 000 mètres de pellicules pour amasser une quantité importante d'images<sup>96</sup>. Une fois monté, le film de trois heures comprend deux parties : *Fest der Völker*, la fête des peuples ; et *Fest der Schönheit*, la fête de la beauté, réunies sous le titre générique « Olympia »<sup>97</sup>. La première a lieu le 20 avril 1938 au Palais de l'UFA de Berlin, le jour de l'anniversaire du Führer. C'est un triomphe en Allemagne et en Europe, où les tournées de promotion s'enchaînent : Bruxelles,

---

<sup>90</sup> Jean Saint-Martin, « Sport, nationalismes et propagande (1918-1939) », dans Philippe Tétart (dir.), *Histoire du sport en France*, tome 1 : *Du Second Empire au régime de Vichy*, Paris, Vuibert, 2007, p. 200-205.

<sup>91</sup> Jean Saint-Martin, « La perception française de l'éducation physique allemande entre 1918 et 1935 : réalité ou utopie ? », dans Jean Saint-Martin, Thierry Terret, *Le sport français dans l'Entre-deux-guerres. Regards croisés sur les influences étrangères*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 183.

<sup>92</sup> Daphné Bolz, *Les arènes totalitaires. Hitler, Mussolini et les jeux du stade*, Paris, CNRS éditions, 2008, p. 176.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>94</sup> Géo André, « Une nouvelle inauguration des Jeux de la 11e olympiade au pays qui a le gout du colossal et le génie de l'organisation », *Le Miroir des sports*, n°903, 04 août 1936, n. p.

<sup>95</sup> Je ne reviendrais pas sur la carrière de Leni Riefenstahl, sa filmographie, ni sur la relation singulière qu'elle entretient avec Hitler. Pour un développement complet sur ces questions, voir l'ouvrage de Jean-Paul Bled, *Les hommes d'Hitler*, Paris, Perrin, 2021, p. 455-470.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 463.

<sup>97</sup> Le film sort en France sous le titre *Les Dieux du stade*.



Copenhague, Oslo, Paris, Rome, Stockholm, entre autres. Le film reçoit même le Lion d'or à la Mostra de Venise<sup>98</sup>. En France, les commentaires dans les journaux sportifs sont dithyrambiques. Lorsque les radioreporters Georges Briquet et Jean Antoine se rendent à Berlin en janvier 1938 pour préparer la présentation en français du film, ils envoient au *Miroir des sports* leurs premières impressions : « il y a une série extraordinaire de masques d'athlètes concentrant toute leur attention sur l'épreuve qu'ils vont disputer. Le masque de Jesse Owens au départ de la finale du 100 mètres est quelque chose d'inoubliable. »<sup>99</sup>. Les prouesses techniques et les plans soulignant l'effort sont unanimement plébiscités : « Les documents de la caméra sont phénoménaux, attrayants et émouvants à la fois. Noir sur blanc se déroule la résurrection des Jeux, dans une grandeur, une beauté et un achèvement devant lesquels la plume du critique capitule. »<sup>100</sup>. La principale qualité attribuée au film est sa capacité à émouvoir le *sportsman* spectateur, de traduire au mieux la beauté des différents efforts athlétiques :

Il faudrait n'avoir aucune sensibilité, être incapable d'enthousiasme, ou s'avérer volontairement injuste, pour résister au dynamisme formidable qui jaillit du film de Leni Riefenstahl, l'incontestable chef-d'œuvre du cinéma contemporain. [...] Après cinq semaines de succès triomphal au Cinéma Normandie, cette fresque grandiose et émouvante passe en double exclusivité au Normandie et à l'Impérial Pathé<sup>101</sup>.

La grammaire visuelle du film joue sur la dialectique tradition-modernité en faisant référence à l'Antiquité grecque, tout en valorisant la spectacularisation récente du sport<sup>102</sup>. Les ralentis, les *travellings*, les gros plans sur les athlètes ou la foule, l'usage de nombreuses contre-plongées représentent les procédés techniques privilégiés. À l'occasion de l'épreuve du marathon, Riefenstahl invente la « caméra subjective », capable de donner l'illusion au spectateur d'être à la place de l'athlète en course, et de partager sa souffrance<sup>103</sup>. La caméra, ballotée au rythme des foulées, capture les ombres des bras et des jambes sur le bitume, comme si les yeux du coureur se baissaient au sol. Tous ces procédés visent à mieux faire vivre aux spectateurs les émotions athlétiques par procuration, comme une plongée immersive aux côtés des « dieux du

<sup>98</sup> Jean-Paul Bled, *Les hommes d'Hitler*, op. cit., p. 465.

<sup>99</sup> « Au jour le jour en marge des épreuves », *Le Miroir des sports*, n°988, 01 février 1938, n. p.

<sup>100</sup> « Au jour le jour... Et le film olympique 1936 ? », *Le Miroir des sports*, n°985, 11 janvier 1938, n. p.

<sup>101</sup> « “Les dieux du stade” symphonie olympique », *L'Auto*, n°13 743, 06 août 1938, p. 8.

<sup>102</sup> Dans le film *Olympia*, une longue introduction (près de 15 minutes) est consacrée à Olympie, aux statues grecques, aux corps d'athlètes nus exécutant des mouvements sportifs au ralenti. Les références constantes à l'Antiquité par le régime nazi a déjà fait l'objet d'une analyse précise (Johann Chapoutot, *Le nazisme et l'Antiquité*, Paris, PUF, 2012). Même l'architecture du stade olympique est investie de symboles mythologiques et antiques à travers les matériaux utilisés et les couleurs choisies. Il s'agit aussi d'un habile moyen de séduire les idéologues olympiques, eux aussi amateurs de références antiques (Daphné Bolz, *Les arènes totalitaires...*, op. cit., p. 230-235).

<sup>103</sup> Jérôme Bimbenet, « Les Barbares et le cinéma. Le cinéma de propagande nazi (1933-1945) », *Film et histoire*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 200-240.

stade ». Une autre lecture de l'image est néanmoins possible. L'historien Jérôme Bimbenet y voit au contraire une beauté humaine magnifiée froidement, avec des athlètes dépourvus d'émotions, associant leur corps à une machine ou un robot<sup>104</sup>.

Les films sportifs permettent de magnifier l'athlète moderne et de mieux transmettre les émotions athlétiques, à l'aide de procédés techniques qui soulignent les traits de l'effort en course. La foulée aérienne de Ladoumègue est disséquée sous tous les angles, que ce soit à l'occasion d'une actualité cinématographique ou lors de la projection du premier documentaire sur la course à pied : « Le Mile ». L'avènement du parlant, qui se diffuse massivement dans les années 1930, autorise de plus fines analyses, guidant le regard des néophytes. Ce média plus vivant mobilise aussi les émotions sportives à des fins de propagande, en valorisant des produits de consommation comme l'Ovomaltine, ou en exaltant la vitalité des peuples à l'occasion des compétitions internationales.

---

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 231.

### 3) Vivre la course à pied par les ondes. Les émotions athlétiques radiodiffusées

Avec le cinéma, la radiodiffusion s'impose dans les années 1930 comme un loisir incontournable des Français, en leur offrant la possibilité de vivre des émotions athlétiques en dehors du stade, par l'intermédiaire des premiers radioreporters. Dès 1923, le match de boxe Carpentier-Nilles est commenté depuis le stade Buffalo par Edmond Dehorter, le « parleur inconnu ». Grâce aux lignes téléphoniques, les pionniers du radioreportage sportif comme Jean Antoine, Alex Virot ou encore Georges Briquet retracent l'épopée du Tour de France, fabriquent le récit des grands matchs de football, des *meetings* d'aviation ou encore des Jeux Olympiques de 1924, malgré de nombreuses difficultés techniques<sup>105</sup>. Encore faut-il que les postes récepteurs se multiplient pour diffuser plus largement l'écoute radiophonique. Le prix du matériel n'est pas négligeable. Il faut compter à la fin des années 1920 250 francs pour un poste à galène de bonne qualité, tandis que les postes à lampe valent entre 2 000 et 4 000 francs pour les plus luxueux<sup>106</sup>. Malgré ces freins, le nombre de postes récepteurs passent de 500 000 en 1929 à 1,9 million en 1935 avant d'atteindre 5,5 millions en 1939<sup>107</sup>. Pour écouter l'une des 26 stations émettrices, les auditeurs se rendent au café ou dans des salles d'audition gratuites par exemple lors de séances organisées par le parti communiste. Le ministère des Postes, télégraphes et téléphones (PTT) estime qu'il y a en moyenne 3,75 auditeurs par poste récepteur en 1933<sup>108</sup>. Grâce à cette pratique d'écoute collective, plus de 10% de la population française a la possibilité d'écouter la radio après 1932, et plus de 45% ont accès à un poste radio à la veille de la Seconde Guerre mondiale<sup>109</sup>.

---

<sup>105</sup> Guy Bernède (dir.), « Sport et Radio, l'épopée du radioreportage sportif », *Cahiers d'Histoire de la Radiodiffusion*, n°79, Janvier-Mars 2004, p. 116, 204. « Les épreuves sportives ont, à de nombreuses reprises, servi de champ d'expérimentation aux radio reporters. Les réalisations de Jean Antoine, en collaboration avec *l'Intransigeant*, lors des courses cyclistes diffusées sur un grand nombre de stations à Paris et en province, furent pour le reportage un terrain d'expérimentation et en même temps support de propagande. » (Cécile Méadel, *Histoire de la radio des années 1930. Du sans-filiste à l'auditeur*, Paris, Anthropos/INA, 1994, p. 275).

<sup>106</sup> Cécile Méadel explique que l'investissement minimum de base pour un récepteur bas de gamme est de 300 francs, soit 6 jours de travail d'un ouvrier parisien, et 10 jours de travail d'un ouvrier de province (Cécile Méadel, *Histoire de la radio des années 1930...*, *op. cit.*, p. 204).

<sup>107</sup> Pascale Goetschel, Emmanuelle Loyer, *Histoire culturelle de la France...*, *op. cit.*, p. 90. Selon l'Encyclopédie française de 1938, la France compte 1 307 885 postes récepteurs déclarés en octobre 1933. Ce chiffre serait inférieur à la réalité car la déclaration entraîne des conséquences fiscales (Henri Wallon (dir.), *La vie mentale*, dans Anatole de Monzie, Lucien Febvre (dir.), *Encyclopédie Française*, t. 8, Paris, Librairie Larousse, Société de gestion de l'encyclopédie Française, 1938, p. 8.52-4).

<sup>108</sup> Cécile Méadel, *Histoire de la radio des années 1930...*, *op. cit.*, p. 199.

<sup>109</sup> *Ibid.*

Les Jeux Olympiques de 1936 constituent sans doute l'évènement sportif le plus investi par l'internationalisme radiophonique durant l'Entre-deux-guerres. Les 3 000 transmissions sont effectuées par les 140 *speakers* en 28 langues différentes, grâce aux 17 centres d'émission et quelques 320 microphones installés pour l'occasion<sup>110</sup>. En marge des grandes courses cyclistes, matchs de football ou Jeux Olympiques, les programmes sportifs diffusés sur les différentes stations radio s'avèrent relativement éclectiques. Les programmes du matin privilégient la leçon de culture physique, à l'instar de Radio-Paris, la station d'État la plus écoutée de France.

Figure 72 : émissions sportives du 02 avril 1937 relayées par L'Auto<sup>111</sup>

Les émissions sportives	
6 h. 37	Bruxelles (français) : culture physique.
6 h. 45	Radio-Paris : culture physique.
7 h. 40	Bruxelles (français) : culture physique.
7 h. 45	Radio-Paris : culture physique.
8 h. 20	Radio-Cité : les courses.
11 h. 45	Paris-P.T.T. : tourisme.
16 h. 30	Paris-P.T.T. : tourisme.
18 h.	Ile-de-France : résultats des courses.
18 h. 50	Radio-Toulouse : chronique sportive.
18 h. 50	Poste Parisien : la journée sportive.
20 h.	Radio-P.T.T. Nord : causerie de l'Automobile Club du Nord.
20 h. 22	Lyon-P.T.T. : les sports d'hiver.

Les résultats sportifs locaux ou le programme de la semaine ont aussi la part belle, présentés sous la forme d'un journal parlé assez descriptif. Enfin, des chroniques et causeries agrémentent la grille, sur des thématiques variées<sup>112</sup>. Le docteur Paul-André Chailley-Bert, médecin sportif reconnu dans le milieu athlétique, intervient régulièrement sur les ondes de Radio-Paris pour présenter les sports d'hiver, mettre en garde contre les abus des sports, évoquer l'éducation physique féminine, la thérapeutique par l'exercice, la respiration à l'effort, l'obésité, le surmenage, le cœur des sportifs, entre bien d'autres thématiques<sup>113</sup>. Ces conférences sont

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 280.

<sup>111</sup> *L'Auto*, n°13 255, 02 avril 1937, p. 7.

<sup>112</sup> Dans les compte-rendu des « mois radiophonique à Radio-Paris », les conférences et causeries portent sur des thèmes aussi variés que les représentations dramatiques, les lectures et conférences littéraires, les causeries artistiques, les causeries philosophiques, scientifiques, religieuses, coloniales, ou encore médicales.

<sup>113</sup> Paul-André Chailley-Bert propose un certain nombre de conférences, causeries, chroniques médicales pour Radio-Paris. En voici quelques-unes publiées dans *Les cahiers de Radio-Paris* : « La médecine préventive », (Supplément n°2, 15 novembre 1930, p. 16-21) ; « les sports d'hiver » le 03 décembre 1930, et « les abus des sports » le 10 décembre 1930 (2<sup>e</sup> année, n°1, 15 janvier 1931, p. VII) ; « Le sport et son adaptation à l'individu » le 16 mars 1932 (3<sup>e</sup> année, n°4, 15 avril 1932, p. VII) ; « L'Éducation physique féminine » le 06 avril 1932 (3<sup>e</sup> année, n°5, 15 mai 1932, p. VII) ; « L'éducation physique féminine » (4<sup>e</sup> année, n°11, 15 novembre 1933, p. 1 106-1 111) ; « La thérapeutique par l'exercice » le 14 février 1934 (5<sup>e</sup> année, n°3, 15 mars 1934, p. V) ; « L'Art de bien respirer » le 21 mars 1934 (5<sup>e</sup> année, n°4, 15 avril 1934, p. VI) ; « L'Entraînement aux sports d'hiver » le 30

publiées ensuite dans *Les Cahiers de Radio-Paris*, permettant à l'auditeur de constituer « l'encyclopédie courante et vivante de son temps »<sup>114</sup>. Les causeries ou chroniques radiodiffusées n'ont cependant pas toutes leur place dans *Les Cahiers de Radio-Paris*, ce qui n'offre à l'historien qu'un regard tronqué sur les programmes proposés aux auditeurs. Il est néanmoins possible d'affirmer que les chroniques sportives n'y sont pas absentes, privilégiant une approche médicale ou hygiénique de l'exercice physique avec Chailley-Bert ou les leçons de culture physique le matin.

La course à pied n'est pas absente de la programmation. À partir des années 1930, les principaux journaux sportifs s'attachent à présenter régulièrement le menu sportif diffusé à la radio, dont les nombreuses courses. Par exemple, *L'Écho des sports* annonce les événements radiodiffusés de décembre 1933, au détour d'un article : « Les Services de radio-reportage de *L'Intransigeant* et de *Match* diffuseront le dimanche 17 décembre, de 10h.15 à 10h.45, par le poste de la Tour Eiffel, le cross de *l'Intran* et de *Match*. Radio-reporters, MM. Jean Antoine et Pierre Lewden. »<sup>115</sup>. Les grands cross populaires ainsi que les courses sur route attirent tout particulièrement les radioreporters, au détriment des championnats sur piste qui n'intéressent vraisemblablement que les seuls initiés.

Figure 73 : Radioreportage sportif du Miroir des sports et du Petit Parisien, au Poste parisien<sup>116</sup>



décembre 1937 (9<sup>e</sup> année, n°1, 15 janvier 1938, p. VI) ; « Le surmenage scolaire » le 03 mars 1938 (9<sup>e</sup> année, n°4, 15 avril 1938, p. VI) ; « Les réactions du cœur aux efforts sportifs » le 28 avril 1938 (9<sup>e</sup> année, n°5, 15 mai 1938, p. VI) ; « La coordination des mouvements » le 28 juillet 1938 (9<sup>e</sup> année, n°8, 15 août 1938, p. VI) ; « Les sports de l'eau » le 25 août 1938 (9<sup>e</sup> année, n°9, 15 septembre 1938, p. IV)

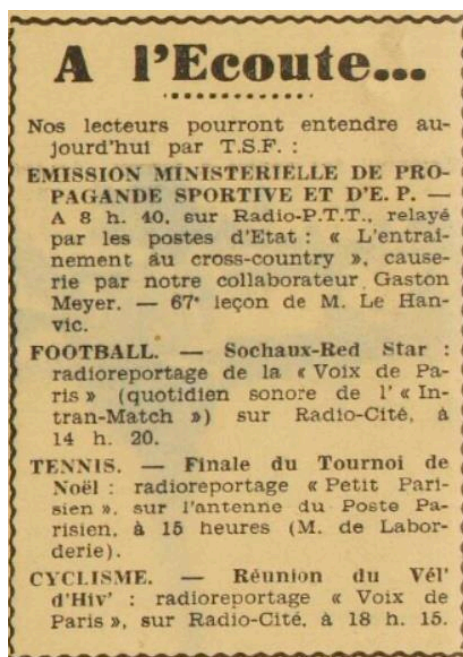
<sup>114</sup> Chaque numéro des *cahiers de Radio-Paris* débute par un même éditorial, expliquant que les causeries les plus appréciées des auditeurs sont retranscrites par écrit dans ces cahiers.

<sup>115</sup> Paul Roux, « Dimanche le Cross de l'«Intran» », *L'Écho des sports*, n°4 805, 12 décembre 1933, p. 5.

<sup>116</sup> *Le Miroir des sports*, n°866, 14 janvier 1936, n. p. Les radioreportages du *Miroir des sports* et du *Petit Parisien* sont commentés par le tandem Georges Briquet et Marcel de Laborderie. Ils couvrent des événements variés comme les matchs de football, les six jours de Paris, Paris-Roubaix, le Tour de France, des matchs de tennis, la traversée de Paris à la nage... et quelques épreuves de course à pied (Georges Briquet, « Les Radio-reportages du Miroir des sports et du Petit Parisien », *Almanach du Miroir des sports*, année 1934, Paris, Le Petit Parisien, p. 142-143).

La couverture radiophonique de ces événements athlétiques est aussi l'occasion de valoriser le dynamisme d'une rédaction de presse. L'autopromotion est de mise pour *Le Miroir des sports* qui présente une publicité du Cross de *L'Auto* 1936 radiodiffusé par les actualités radiophoniques du *Miroir des sports*, en collaboration avec le *Petit Parisien*, ou pour *L'Auto* qui prend la peine de préciser que la causerie sur l'entraînement au cross-country à Radio-PTT le 3 janvier 1937 est proposée par un collaborateur du journal : Gaston Frémont.

Figure 74 : Programme sportif du 03 janvier 1937 à la T.S.F. relayé par *L'Auto*<sup>117</sup>



Lorsque cela est possible, les périodiques sportifs proposent à leurs lecteurs des extraits ou l'intégralité de causeries et *interviews* diffusées à la radio. Le bulletin de la FFA publie par exemple plusieurs causeries données aux PTT par des entraîneurs nationaux. Le capitaine Clayeux y détaille le programme du Brevet Sportif Populaire en 1937<sup>118</sup>. Élie Mercier y expose les orientations générales de la FFA dans une série de trois conférences données les 18 juin, 9 et 30 juillet, répondant à l'invitation des services de l'Éducation Physique du ministère de l'Éducation Nationale<sup>119</sup>. Enfin, Gaston Frémont y présente le bilan des Jeux Olympiques de 1936 : « Le Sous-Secrétaire d'État aux Sports et aux Loisirs m'a demandé de bien vouloir donner au micro des P.T.T. mes impressions sur les Jeux de Berlin ; on trouvera ci-dessous le

<sup>117</sup> *L'Auto*, n°13 166, 03 janvier 1937, p. 2.

<sup>118</sup> Capitaine Clayeux, « La causerie faite au Poste Paris P.T.T., le 21 février 1937 », *L'Athlétisme*, n°103, 04 mars 1937, p. 1, 4.

<sup>119</sup> « Athlétisme ! Conférence faite à la radio le 18 juin par Élie Mercier », *L'Athlétisme*, n°162, 06 juillet 1939, p. 1-2 ; voir aussi « Propagande pour l'athlétisme. Conférence faite à la radio par Élie Mercier », *L'Athlétisme*, n°163, 20 juillet 1939, p. 1-2.

texte de cette causerie, qui constituera ainsi le premier article d'une longue série que j'entends consacrer à ces Jeux. »<sup>120</sup>. Certains journalistes ne retranscrivent pas mot pour mot les propos tenus par un athlète à la radio mais en synthétisent le contenu, à l'instar de Philippe Encausse dans *Match-L'Intran* qui résume en 1938 les impressions de Ladoumègue au micro de Radio-Cité :

De retour d'Allemagne, où il remporta un gros succès au cours des diverses exhibitions qu'il fit, Ladoumègue est venu, lundi dernier, devant le micro de « Match-Magazine », à Radio-Cité. Là, très simplement, il dit aux milliers d'auditeurs du grand poste privé ce que furent ses débuts dans le domaine de la course à pied, de cette course à pied qu'il aime tant. Puis il évoqua d'autres souvenirs qui ne manquèrent pas, eux aussi, d'un particulier intérêt.<sup>121</sup>.

La presse sportive encourage l'écoute radiophonique en publiant régulièrement le programme, quelques causeries et *interviews*, mais aussi en proposant des rubriques de vulgarisation. *L'Écho des sports* propose à ce titre une « initiation » aux amateurs de la Téléphonie sans fil (TSF), pour leur permettre de régler le récepteur, éviter les parasites, brancher correctement le matériel, emmener le poste TSF à bord d'une automobile, etc.<sup>122</sup>. Par ailleurs, le bulletin officiel de la FFA propose aux abonnés et licenciés une offre avantageuse pour l'achat du poste « Radio-Sport » à son prix de revient, soit 985 francs au lieu de 1 500 francs dans le commerce, « grâce au concours d'industriels spécialistes de la radio »<sup>123</sup>. Ces initiatives menées en faveur du développement de l'écoute radiophonique laissent à penser que les acteurs du milieu athlétique voient la radio comme un formidable outil de propagande, touchant un plus large public. Pourtant, l'historienne Cécile Méadel souligne aussi les plaintes des associations sportives contre la concurrence des radioreportages, accusés de détourner le public du stade, en fournissant un spectacle gratuit<sup>124</sup>. Reste la question du contenu émotionnel ou du registre de sensibilité privilégié dans les commentaires radiophoniques d'un événement sportif. La caractérisation de l'effort en course et les mots choisis pour décrire l'athlète en course s'alignent-ils sur le vocabulaire mobilisé dans les articles de presse ? Mises à part quelques causeries et *interviews* retranscrites, il s'avère difficile d'accéder aux *verbatim* des commentaires radio réalisés lors d'une course ou d'un cross. Avec la spécialisation des premiers radioreporters sportifs, il est vraisemblable que ces derniers s'attachent à rendre le récit des

---

<sup>120</sup> Gaston Frémont, « Premières impressions », *L'Athlétisme*, n°88, 20 août 1936, p. 1-2.

<sup>121</sup> Philippe Encausse, « Pour devenir un champion, il faut savoir attendre nous dit Jules Ladoumègue », *Match-L'Intran*, n°647, 15 mars 1938, p. 6.

<sup>122</sup> Robert Dabernat, « La Radio. Initiation », *L'Écho des sports*, n°4 828, 29 mai 1934, p. 6 ; Robert Dabernat, « La Radio. La T.S.F. à bord des voitures », *L'Écho des sports*, n°4 839, 07 août 1934, p. 6.

<sup>123</sup> « Radio-Sport », *L'Athlétisme*, n°8, 03 mai 1934, p. 2.

<sup>124</sup> Cécile Méadel, *Histoire de la radio des années 1930...*, op. cit., p. 282.

courses plus vivant, dépassant la simple description externe pour entrer dans la psychologie du champion à l'effort. Les professionnels de l'intrigue sportive, que ce soit par écrit, par l'image ou le son, cherchent à émouvoir le spectateur en lui communiquant les impressions singulières d'un athlète en course.

\*  
\*\*

Dans les années 1930, de nouveaux médias se démocratisent comme la radiodiffusion et le cinéma, renouvelant la manière de faire vivre les compétitions athlétiques aux spectateurs. Les ralentis, *travellings*, gros plans accompagnés de commentaires permettent d'apprécier encore davantage les beautés d'une course à l'instar de la foulée aérienne de Ladoumègue. La presse écrite s'inscrit dans ce sillon et adopte les codes esthétiques des nouveaux médias audiovisuels, avec davantage d'images grand format et des *interviews* plus fréquentes. Les impressions à chaud des athlètes constituent une précieuse plus-value dans le compte-rendu et l'analyse journalistique des épreuves. Cependant, le cinéma et la radio ne sont pas de simples relais des émotions athlétiques, destinées uniquement à informer et divertir le public. Derrière l'innocence des images se cache parfois une instrumentalisation à des fins de propagande, à l'instar du film de Leni Riefenstahl réalisé à l'occasion des Jeux Olympiques de 1936. En France, alors même que les cadres de la FFA déplorent une crise des valeurs athlétiques et le désenchantement de la pratique consécutif à l'affaire Ladoumègue, ces derniers n'hésitent pas à utiliser des films produits par l'entreprise Wander — valorisant à la fois la course à pied et l'Ovomaltine — lors des nombreuses tournées de propagande en province.



## **Chapitre 9 : Déplacer les seuils de tolérance à l'effort, vers un entraînement plus intense**

Les films d'actualité et la radiodiffusion tissent le récit des grandes compétitions athlétiques, mais ne s'invitent que rarement dans l'intimité du club. La presse sportive offre parfois une tribune aux entraîneurs et athlètes de renom, mais au-delà des grands principes mis en avant, difficile d'observer une inflexion nette dans les pratiques. Est-ce à dire que l'athlète des années 1930 s'entraîne de la même manière que celui des années 1910 ? Rien n'est moins sûr. La période de crise que traverse la Fédération française d'athlétisme (FFA) ébranle les fondements d'une tradition athlétique française, fille de l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques. Les valeurs de l'amateurisme sont questionnées, tout comme les axiomes de l'entraînement hérités de Fernand Lagrange et Philippe Tissié. Face à la concurrence des Américains, Anglais, Finlandais, Allemands, ou Italiens, des ajustements s'imposent. La formation des entraîneurs reste une priorité, tout comme la propagande en province qui s'intensifie. Les entraîneurs fédéraux André Franquenelle, Étienne Gajan, Moïse Le Hanvic et Maurice Baquet sont chargés dès 1934 de préparer l'olympiade de 1936 à Berlin. Ce dernier développe dans de nombreux articles et ouvrages une approche moderne de l'entraînement, préconisant une pratique plus régulière et plus intense, un aménagement des heures de travail pour les athlètes de haut niveau, une planification annuelle de l'entraînement, une préparation hivernale, une spécialisation précoce, de nouvelles méthodes comme le fractionné. Derrière ces recommandations, c'est plus largement le rapport à l'effort des athlètes que Baquet entend faire évoluer. Cependant, la mue d'un système de formation athlétique est lente, confrontée aux inquiétudes, aux résistances voire aux critiques.

## 1) Où sont passés les entraîneurs ?

### a) Un encadrement défaillant au début des années 1930...

Trouver des entraîneurs de course à pied compétents et en nombre pour former la jeunesse athlétique est une problématique récurrente depuis les temps où Gaston Ragueneau et Jean Bouin foulaient la cendrée. Les mêmes constats et critiques abondent dans la presse sportive. Tandis que les Jeux Olympiques de 1932 à Los Angeles se profilent, même le bulletin officiel de la Fédération française d'athlétisme, pourtant prompt à souligner les initiatives encourageantes et les réussites locales, dénonce la faiblesse de l'encadrement athlétique en France : « Notre athlétisme vit d'empirisme et de circonstances. [...] Les terrains d'entraînement manquent ou sont médiocres. Les cadres techniques n'existent que sous la forme de braves amis dévoués qui commencent à en avoir “marre”. Les clubs sont “raides comme les blés”. »<sup>1</sup>. Les causes sont multiples. Élie Mercier souligne la responsabilité des clubs, accusés de faire obstruction aux bonnes volontés fédérales : « Les cours pratiques furent réduits du fait d'une opposition continue des clubs [...]. Aucun club ne voulut (sauf le Stade Français en fin de cours) permettre, aux stagiaires d'aller sur les stades sous le prétexte, valable apparemment, que cela pourrait gêner l'entraînement des “poulains” »<sup>2</sup>. Pour reprendre les termes de Mercier, des « malentendus » se font jour entre la fédération et les clubs, chacun faisant valoir des intérêts en apparence antagonistes. Gaston Frémont s'étonne de son côté que la formation des entraîneurs mise en place depuis le début des années 1920 ne porte pas ses fruits : « Parmi les candidats reçus quelques-uns se prodiguent dans nos clubs, mais le plus grand nombre ont disparu de la circulation »<sup>3</sup>. La difficulté qu'éprouvent les petits clubs de province à payer des conseillers techniques compétents est l'une des hypothèses avancées. Les pistes parfois sommaires et mal entretenues, lorsqu'elles existent, découragent également les *managers* sollicités par les sociétés sportives. Ces dernières font pourtant de leur mieux pour aménager, à défaut de construire méthodiquement, un terrain pour la pratique en sollicitant la FFA : « Nous recevons très souvent des demandes de renseignements quant à l'établissement d'une piste en cendrée, aussi avons-nous pensé être utile aux clubs susceptibles d'aménager un stade en leur donnant quelques “tuyaux” »<sup>4</sup>. Au début des années 1930, les constats formulés par les cadres

---

<sup>1</sup> Marcel Delarbre, « Opinions. Et demain ? », *Athletic*, n°12, 21 juillet 1932, p. 1.

<sup>2</sup> Élie Mercier, « L'Éducation physique par l'athlétisme », *Athletic*, n°10, 07 juillet 1932, p. 4.

<sup>3</sup> Gaston Frémont, « Les raisons d'espérer », *Athletic*, n°68, 17 août 1933, p. 2.

<sup>4</sup> *Id.*, « Comment établir une piste en cendrée », *Athletic*, n°78, 02 novembre 1933, p. 1.

de la FFA ne sont guère optimistes. Entre inertie et résistance aux changements, compenser le manque d'entraîneur relève d'une gageure.

### **b) ...malgré une formation des entraîneurs qui se poursuit au sein de la FFA**

Les difficultés de recrutement ne signifient pas que la FFA renonce à l'ambition de former des techniciens des épreuves athlétiques compétents. Un certain niveau d'exigence est toujours attendu, tant sur le plan théorique que pratique :

Pour moi, un technicien en athlétisme est celui qui, ayant pratiqué, a fait des études sérieuses d'anatomie et de physiologie, a appris à enseigner sous un contrôle non moins sérieux et enfin, a fourni des preuves de ses qualités pédagogiques. On ne s'improvise pas éducateur sportif. Certes, nous en possédons, en France, de ces instructeurs-entraîneurs qualifiés, et quelques-uns même tout à fait remarquables, mais ils ne sont pas nombreux<sup>5</sup>.

Les cours organisés par la FFA sanctionnés par un brevet d'éducateur sportif — parfois appelé « moniteur sportif » ou « entraîneur d'athlétisme » — se poursuivent dans les années 1930. En novembre 1933, le bulletin de la fédération *Athletic* publie une liste non exhaustive de lauréats, dont un certain nombre de femmes : « Mlles Solange Aubert, Suzanne Lavoquer, Simone Lemai, Gillette Mestre, Alice Roussel [...] »<sup>6</sup>. Depuis la création des cours en 1921, la FFA reste avare en renseignements concernant le profil des quelques femmes parvenant chaque année à décrocher leur brevet. Il est possible d'affirmer sans risque qu'elles se destinent à l'encadrement de l'athlétisme, et plus particulièrement l'athlétisme féminin. Cependant, quel intérêt aurait la FFA à former des monitrices alors même que cette fédération reste exclusivement masculine jusqu'en 1936 ? Sans doute la plupart intègrent un club affilié à la Fédération française de sports féminins tant il apparaît inconcevable qu'une femme puisse diriger et entraîner un groupe sportif masculin<sup>7</sup>. La FFA, en formant et diplômant des monitrices, fait œuvre de propagande en diffusant la pratique de la course à pied au plus grand nombre, filles comprises.

Différentes structures prennent en charge l'organisation des cours. En 1934, la FFA délègue au Cours supérieur d'Éducation physique le soin de former les entraîneurs en herbe. Le professeur André Latarjet, directeur du Cours supérieur, les accueille du 30 juillet au 24 août, puis du 27 août au 1<sup>er</sup> septembre sous la forme de stages organisés au lycée Michelet à Vanves<sup>8</sup>. En parallèle, d'autres initiatives complémentaires se font jour, relayées par le bulletin de la

---

<sup>5</sup> U.-E. Heim, « Le statut du Junior », *Athletic*, n°45, 08 mars 1933, p. 5.

<sup>6</sup> « Éducateurs sportifs », *Athletic*, n°78, 02 novembre 1933, p. 3.

<sup>7</sup> Face au manque d'encadrement à la FFA, il est possible aussi que ces monitrices intègrent les sociétés sportives masculines.

<sup>8</sup> « Le Brevet de moniteur d'athlétisme », *L'Athlétisme*, n°9, 17 mai 1934, p. 2.

FFA, mais peu nombreuses au demeurant. Par exemple, un certain monsieur Lambergeon propose un cours annuel les lundis et vendredis à 20 heures, dans la salle réservée du Café « Le Paris »<sup>9</sup>. En 1935, c'est au tour de l'École normale d'Éducation physique de se voir confier par la FFA la charge de préparer les candidats au brevet. Le docteur Paul-André Chailley-Bert — directeur de cette jeune école créée en 1933 dans le but de former les enseignants d'éducation physique — donne les mardis et vendredis soirs une causerie dans les locaux de l'école rue Lacretelle<sup>10</sup>. Le contenu de ces conférences n'est pas précisé, mais il est possible d'en deviner les contours en consultant les programmes, les bibliographies indicatives et les intitulés des épreuves fournis par la FFA : « La bibliographie existante et dont nous tenons la liste à la disposition des intéressés et les cours professés dans certains Instituts d'Éducation Physique doivent permettre aux candidats d'acquérir les connaissances exigées, suivant le programme détaillé ci-dessous. [...] »<sup>11</sup>. Le programme en question ne comporte pas moins de 35 items. Une partie théorique regroupe les connaissances sur l'Homme, l'ostéologie, la myologie, l'appareil digestif, l'appareil respiratoire, l'appareil circulatoire, le système nerveux, les organes d'élimination, la fatigue, l'entraînement, les accidents, et l'analyse technique de l'ensemble des spécialités athlétiques. Une autre partie comprend un travail technique en gymnase ou sur le terrain<sup>12</sup>. Ces thématiques se situent dans la droite ligne des préconisations athlétiques publiées dans les années 1910 et 1920. En effet, la plupart des manuels d'entraînement reprennent, chapitre après chapitre, les éléments techniques et scientifiques mentionnés plus haut<sup>13</sup>. Aucune approche, théorie ou méthode ne vient ébranler le rapport aux sensibilités à l'effort. La compétence des entraîneurs se limite à déceler chez l'athlète les signes d'une fatigue précoce, prévenant ainsi les dangers pour l'organisme : « le surmenage qui achemine vers le surentraînement »<sup>14</sup>.

---

<sup>9</sup> « Information diverses », *Athletic*, n°93, 15 février 1934, p. 3.

<sup>10</sup> « Les cours d'Éducation sportifs vont reprendre », *L'Athlétisme*, n°32, 21 mars 1935, p. 3. Pour un exposé plus précis sur la création de l'École normale d'éducation physique et ses missions, voir l'article de Gérard Fouquet, Jean-Michel Peter, « Création de l'ENEP à Paris en 1933 et formation des enseignants d'éducation physique sous la III<sup>e</sup> République », *STAPS*, n°95, p. 75-90.

<sup>11</sup> « Le brevet d'éducateur sportif », *L'Athlétisme*, n°53, 17 octobre 1935, p. 6.

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> Voir par exemple, entre bien d'autres, les manuels suivants : Maurice Boigey, *Manuel scientifique d'éducation physique*, Paris, Payot, 1923 ; Marc Bellin du Coteau, Maurice Pefferkorn, *L'entraînement sportif. Manuel d'entraînement et de préparation générale à tous les sports*. Paris, Flammarion, 1924 ; Marc Bellin du Coteau, Maurice Pefferkorn, *Les sports athlétiques. Étude de la technique et de la pratique des courses, des sauts et des lancers*. Paris, Flammarion, 1924 ; Louis Schroeder, Paul-André Chailley-Bert, *La course à pied*, Paris, Doin, collection médico-sportive publiée sous la direction d'André Latarjet, 1927.

<sup>14</sup> « Le brevet d'éducateur sportif », *L'Athlétisme*, n°53, art. cité, p. 6.

Jusqu'en 1939, le docteur Chailley-Bert poursuit sa formation aux épreuves du brevet d'éducateur sportif, en collaboration avec la commission d'Éducation physique et sportive de la FFA. Les cours théoriques sont assurés par Chailley-Bert en personne tandis que les cours pratiques sont encadrés par Maurice Baquet et Étienne Gajan, suivant un programme identique d'année en année<sup>15</sup>. Le succès est au rendez-vous : « Chaque jeudi soir, 60 à 70 jeunes gens viennent suivre les explications et démonstrations de ceux qui sont chargés de l'entraînement fédéral. »<sup>16</sup>. Rien qu'à Paris, 79 candidats se présentent aux épreuves du brevet pour la session 1937, avec seulement 10 reçus<sup>17</sup>. La tenue de ces examens intrigue les plus anciens, peu habitués aux tables, chaises et copies dans un gymnase<sup>18</sup>. Ainsi, malgré le constat récurrent d'un encadrement défailant dans les clubs de la FFA, une dynamique de formation scientifique et technique s'instaure à partir des années 1930, essentiellement parisienne, contribuant à augmenter le vivier des entraîneurs.

En province, certaines villes proposent un enseignement sur le modèle des formations parisiennes. Comme à la fin des années 1920, les villes de Rennes et Nancy représentent les centres de préparation au brevet d'éducateur sportif les plus actifs. D'éminents professeurs de médecine, spécialistes de l'effort physique, dispensent leurs connaissances au sein des Instituts Régionaux d'Éducation Physique (IREP). Pour la saison 1936, l'IREP de Nancy organise une série de conférences dès février, pour préparer les examens :

2 Février. — Organisation technique et sportive d'une réunion d'athlétisme : Docteur Jacquet. 9 Février. — Sauts en hauteur, en longueur, à la perche et triple saut : Capitaine Clayeux, et les entraîneurs fédéraux de la Préparation Olympique. 16 Février. — Éléments de massage sportif : M. Gombaut. 23 Février. — Courses de vitesse : M. Richez. 1er Mars. — Courses de haies et courses de relais : M. Richez. 8 Mars. — Courses de demi-fond et de fond, fond, cross-country : M. Rohr. 15 Mars. — Lancer du poids et lancer du javelot : M. Gajan. 22 Mars. — Lancer du marteau et lancer du disque : M. Braconnot. 29 Mars. — Règles internationales des compétitions athlétiques : M. Richez. 5 Avril. - La marche athlétique : M. Brican. 19 et 26 Avril. - Examens du Brevet Sportif de la Fédération Française d'Athlétisme.<sup>19</sup>

<sup>15</sup> Le programme des épreuves et l'organisation générale des cours sont régulièrement rappelés dans le bulletin de la FFA. Pour l'année 1936, voir par exemple : « Pour l'obtention du brevet d'éducateur sportif », *L'Athlétisme*, n°66, 13 février 1936, p. 3. Pour l'année 1937 : « Reprise des cours d'éducateurs sportifs », *L'Athlétisme*, n°105, 01 avril 1937, p. 2. Pour l'année 1939 : « Les cours d'éducateurs sportifs de la F.F.A. », *L'Athlétisme*, n°153, 23 février 1939, p. 1.

<sup>16</sup> « Cours d'Éducateur de la F.F.A. », *L'Athlétisme*, n°76, 14 mai 1936, p. 1.

<sup>17</sup> « Conseil, séance du 5 décembre 1937 », *L'Athlétisme*, n°124, 16 décembre 1937, p. 2. Il peut apparaître étonnant d'attribuer le brevet à si peu de candidats au regard du manque criant d'encadrement au sein des clubs de la FFA.

<sup>18</sup> « À propos des examens de moniteurs d'Athlétisme. La surprise d'un ancien », *L'Athlétisme*, n°161, 22 juin 1939, p. 1-2.

<sup>19</sup> « Pour l'obtention du Brevet d'Éducateur sportif », *L'Athlétisme*, n°68, 05 mars 1936, p. 4.

Des intervenants locaux, mais aussi des techniciens venus de Paris comme Étienne Gajan ou le capitaine Clayeux partagent leur expertise. En 1937, le centre de Besançon propose également des cours, en plus de Paris, Nancy, et Rennes<sup>20</sup>. Ces villes sont régulièrement mises à l'honneur dans le bulletin de la fédération, mais rien n'indique que ce soient les seules à dispenser des cours de perfectionnement athlétique. Elles déploient sans doute les moyens les plus conséquents pour cette entreprise. En 1939, c'est au tour de la ligue d'athlétisme d'Alsace de créer un comité de propagande avec des anciens de Joinville<sup>21</sup>. Très vite, un programme est mis sur pied : « Cours d'éducateurs, conférences, projections cinématographiques, propagande par la radio, affichages dans les gares et les écoles, tracts, tout a été mis en œuvre pour attirer vers l'Athlétisme, sport de base, la jeunesse alsacienne »<sup>22</sup>. À l'instar des autres centres, la ligue d'Alsace bénéficie du concours des cadres techniques de la FFA qui sillonnent la France accompagnés d'athlètes de haut niveau : « Nous demandons à nos délégués techniques des différentes fédérations, de préparer en choisissant la ville et la date où pourrait être rassemblés les dirigeants des sociétés de la région ainsi que les athlètes devant servir aux démonstrations »<sup>23</sup>. Ces délégations assurent une ou deux journées de propagandes dans chaque ville, mêlant causeries et démonstrations.

### **c) Volontarisme et programmes d'actions : la démarche proactive d'une fédération en quête de résultats**

La formation des entraîneurs constitue l'un des enjeux majeurs de la FFA, et s'intègre dans une stratégie plus large de développement de l'athlétisme en France. Comme après chaque olympiade, des projets fleurissent pour diffuser l'idée athlétique, et former des équipes de démonstrateurs « appelés à répandre dans les cantons, le goût de l'exercice athlétique, source de passionnant plaisir »<sup>24</sup>. Suite aux Jeux Olympiques de 1932, l'actif rédacteur en chef du bulletin de la fédération Gaston Meyer propose un programme complet de préparation athlétique reposant sur trois points : « 1° Piste et terrains d'entraînement et aide aux clubs ; 2° École d'entraîneurs et de moniteurs ; 3° Organisations de prospections ouvertes à tous »<sup>25</sup>. Développer les infrastructures, la formation des cadres et la propagande doit permettre à terme

---

<sup>20</sup> « Educateurs sportifs », *L'Athlétisme*, n°131, 24 mars 1938, p. 4.

<sup>21</sup> « Les cours d'éducateurs sportifs en Alsace », *L'Athlétisme*, n°154, 09 mars 1939, p. 2.

<sup>22</sup> « Amis de l'athlétisme, prenez exemple », *L'Athlétisme*, n°158, 11 mai 1939, p. 2 ; Georges Etling, « Dirigeants de la Ligue d'Alsace, vous avez droit à la reconnaissance de toute la France sportive », *L'Athlétisme*, n°159, 25 mai 1939, p. 1.

<sup>23</sup> René Murlon, « Sur le chemin des réalisations », *L'Athlétisme*, n°161, 22 juin 1939, p. 1-2.

<sup>24</sup> Marcel Delarbre, « Opinions. Démonstrateurs », *Athletic*, n°3, 19 mai 1932, p. 1.

<sup>25</sup> Gaston Meyer, « La délégation olympique est revenue », *Athletic*, n°18, 01 septembre 1932, p. 1.

d'améliorer les résultats de l'équipe de France lors des JO de 1936. Meyer développe longuement ces trois aspects sur plusieurs articles. Le premier est consacré aux terrains de sport à construire<sup>26</sup>. Le second s'intéresse à la formation des entraîneurs, premier volet du projet de la FFA retenu par le Comité Olympique Français<sup>27</sup>. Étant donné que la province reste le parent pauvre de la politique fédérale, la collaboration avec les Centres Régionaux d'Éducation Physique est suggérée par le capitaine Clayeux : « Ces centres disposent de moniteurs qui, à l'école, dans les régiments, au sein des clubs, diffuseront les méthodes modernes et dégrossiront la masse des pratiquants. »<sup>28</sup>. La FFA fait appel à l'ensemble des structures spécialisées en éducation physique, que ce soit des établissements militaires comme l'École de Joinville, les Centres régionaux d'Éducation Physique ou scientifiques avec l'École normale d'éducation physique et les Instituts régionaux d'éducation physique annexés aux facultés de médecine, dépassant ainsi les querelles de chapelles. D'autres papiers de Meyer sur le programme de préparation athlétique fleurissent dans le bulletin de la FFA, avec des articles sur la prospection dans les milieux scolaires, militaires, civils, sur le calendrier des réunions athlétiques, l'organisation systématique des rencontres internationales, enfin l'importance d'un contrôle médical suivi<sup>29</sup>. Dans un dernier article de synthèse, le journaliste rappelle que ce programme soumis au Comité olympique français n'est pour l'heure qu'une coquille vide en l'absence de financement : « La tâche du Comité Olympique Français sera désormais d'obtenir des Pouvoirs publics la réalisation d'un programme dont la substance n'est point exagérée. Réussira-t-il ? Rien ne prédispose à l'optimisme. »<sup>30</sup>. Deux ans plus tard, la réalisation de ce programme ne semble pas aboutir pleinement et répondre aux espérances formulées par Gaston Meyer. Un nouveau programme d'actions relativement similaire est d'ailleurs rédigé par Élie Mercier dans les colonnes du même bulletin de la fédération<sup>31</sup>. Les difficultés à surmonter sont identiques et trahissent une forme d'inertie, voire d'impuissance.

Face aux embûches, la FFA ne reste pas isolée et s'appuie sur des structures à la fois nationales et régionales pour mener à bien son projet. Le rôle de l'école militaire de Joinville

---

<sup>26</sup> Gaston Meyer, « Un programme pour 1936 », *Athletic*, n°22, 29 septembre 1932, p. 1.

<sup>27</sup> « Le projet présenté au Comité Olympique Français par la F.F.A. place en dehors du débat la question des terrains d'athlétisme que nous avons succinctement développée dans un récent numéro d'*Athletic*. Le premier chapitre du projet est donc consacré aux entraîneurs. » (Gaston Meyer, « Un programme pour 1936 », *Athletic*, n°23, 06 octobre 1932, p. 4).

<sup>28</sup> *Id.*, « Un programme pour 1936 », *Athletic*, n°23, 06 octobre 1932, p. 4.

<sup>29</sup> *Id.*, « Un programme pour 1936 », *Athletic*, n°24, 13 octobre 1932, p. 4 ; *Id.*, « Un programme pour 1936 », *Athletic*, n°25, 20 octobre 1932, p. 1 ; *Id.*, « Un programme pour 1936 », *Athletic*, n°26, 27 octobre 1932, p. 1-2 ; *Id.*, « Un programme pour 1936 », *Athletic*, n°27, 03 novembre 1932, p. 3.

<sup>30</sup> *Id.*, « Un programme pour 1936 », *Athletic*, n°28, 10 novembre 1932, p. 1.

<sup>31</sup> Élie Mercier, « Projet d'un programme d'action de la F.F.A. », *Athletic*, n°87, 04 janvier 1934, p. 1.

est à ce titre exemplaire. Elle œuvre depuis le début du 20<sup>e</sup> siècle à la formation d'une élite athlétique, et fait office de centre d'entraînement à l'approche des grandes échéances internationales. Tandis que la FFA organise des cours pour préparer l'examen au brevet d'éducateur sportif, l'École de Joinville propose quant à elle des stages de perfectionnement à destination des moniteurs exerçant déjà dans les sociétés sportives de la région. Des conférenciers de marque interviennent comme le docteur Paul Martin lors du stage de 1933, champion suisse du 800 mètres, exposant devant les officiers et moniteurs la méthode américaine d'entraînement, à l'aide de clichés d'athlètes en action, ainsi qu'un tableau pour doser l'entraînement en fonction des caractéristiques des individus<sup>32</sup>. Ces stages bénéficient d'un soutien moral et financier à partir de 1937, sous le Front Populaire. Le contenu de ces stages, organisés par le ministre de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts Jean Zay en personne, fait l'objet d'une circulaire publiée dans *L'Athlétisme*<sup>33</sup>. Jusqu'en 1939 les ambitions sont identiques :

But. — Augmenter l'aptitude des moniteurs à diriger l'enseignement de l'éducation physique et l'initiation sportive élémentaire, en développant leurs connaissances théoriques et surtout pratiques.  
[...] Organisation. — L'un des stages comprendra les moniteurs des sociétés d'éducation physique ; l'autre, ceux des sociétés de sport<sup>34</sup>.

Ces initiatives sont présentées dans le bulletin de la fédération comme complémentaires avec les actions menées par la FFA. L'ensemble des protagonistes du milieu athlétique agissent de concert pour tenter de rehausser la quantité et la qualité de l'encadrement des jeunes athlètes français.

Malgré ces efforts, les athlètes ne remarquent aucun changement notable dans l'organisation des entraînements à la fin des années 1930. L'empirisme et la prise en charge du groupe par les bonnes volontés ou les plus expérimentés compensent toujours le faible vivier de moniteurs, en dehors de la capitale. Lorsque Jacques Lévêque, champion de France des 800 mètres 1938, explique dans son manuel d'entraînement rédigé en 1942 comment un jeune athlète débutant de province peut s'exercer à la course, il souligne d'emblée la difficulté de se faire aider, « ne pouvant bénéficier des conseils judicieux d'un entraîneur. C'est le cas de nombreux jeunes, même dans les villes car soit par timidité, soit faute de connaître, ils se trouvent souvent livrés à leur propre jugement »<sup>35</sup>. Dans une *interview* accordée à *Match-*

---

<sup>32</sup> « Un essai intéressant », *Athletic*, n°49, 06 avril 1933, p. 1.

<sup>33</sup> « Pour les moniteurs civils. Les stages à l'École de Joinville », *L'Athlétisme*, n°137, 30 juin 1938, p. 1-2.

<sup>34</sup> « Les stages de moniteurs civils à l'école de Joinville », *L'Athlétisme*, n°161, 22 juin 1939, p. 3.

<sup>35</sup> Jacques Lévêque, *La course à pied. Demi-fond*, Paris, Bornemann, 1942, p. 7-8.



*L'Intran* en mars 1938, Jules Ladoumègue partage une opinion similaire : « D'aucuns m'ont demandé s'il était nécessaire d'avoir un entraîneur ? Si vous avez la possibilité de connaître un entraîneur digne de ce nom, n'hésitez pas ! Mais, je vous préviens que les véritables entraîneurs sont rares »<sup>36</sup>. Le chemin semble encore long avant de rendre familier la présence des entraîneurs sur le bord de la piste, et ainsi faire évoluer les méthodes d'entraînement.

---

<sup>36</sup> Philippe Encausse, « Pour devenir un champion, il faut savoir attendre nous dit Jules Ladoumègue », *Match-L'Intran*, n°647, 15 mars 1938, p. 6.

## 2) Maurice Baquet, André Franquenne, Étienne Gajan, Moïse Le Hanvic, les quatre fantastiques de la préparation olympique

À défaut de parvenir à former un nombre suffisant d'entraîneurs sur l'ensemble du territoire, la FFA souhaite au moins reprendre en main la préparation olympique. Le projet présenté par Gaston Meyer au lendemain des Jeux olympique de 1932 à Los Angeles pose les bases d'une organisation nouvelle<sup>37</sup>. Il faut pourtant attendre septembre 1934 pour qu'une dynamique s'amorce. En effet, le ministre en charge de l'éducation physique et le Comité olympique français proposent au capitaine André Clayeux, instructeur à Joinville et directeur du Centre régional d'instruction physique de Metz, de diriger la préparation des athlètes français en vue des JO de 1936<sup>38</sup>. Ce dernier s'entoure de quatre entraîneurs fédéraux — Maurice Baquet, André Franquenne, Étienne Gajan, Moïse Le Hanvic —, ainsi que d'un conseiller médical, le docteur Pierre Mathieu<sup>39</sup>. L'objectif est de centraliser l'organisation de la préparation athlétique et de dépasser les initiatives individuelles éparses dont la FFA s'accommodait jusqu'alors. Cette perspective réjouit les journalistes sportifs, notamment ceux de *Match-L'Intran* qui saluent l'anticipation de la fédération<sup>40</sup>.

Les réalisations de cette commission athlétique sont nombreuses. Le premier « rapport sur la préparation olympique » publié en mai 1935 dans le bulletin de la fédération rend compte de la forte activité des quatre entraîneurs fédéraux, qui se démultiplient en province<sup>41</sup>. Les démonstrations et les causeries à l'aide de films s'enchaînent :

Le 6 janvier, à Bordeaux (Baquet-Gajan) ; le 13 janvier, à Dijon (Baquet-Le Hanvic) ; le 10 février, à Lille (Baquet-Le Hanvic) ; le 24 mars, à Rouen (Baquet) ; le 31 mars, à Nancy (2<sup>e</sup> journée : Baquet-Le Hanvic) ; le 14 avril, à Strasbourg (Baquet) ; le 14 avril, au Mans (Gajan) ; le 28 avril, à Lyon (3<sup>e</sup> journée : Le Hanvic) ; le 28 avril, à Saint-Étienne (Baquet)<sup>42</sup>

Ces réunions en province s'ajoutent aux nombreuses soirées de propagande organisées concomitamment par la FFA, en collaboration avec la société Wander, et dont il s'avère difficile de savoir si elles s'intègrent ou non au programme de préparation olympique<sup>43</sup>. À Paris, des

---

<sup>37</sup> Paul Roux, « Le projet de la 2F.A. et les Jeux de 36 », *L'Écho des sports*, n°4 740, 06 octobre 1932, p. 8.

<sup>38</sup> « André Clayeux chargé de la préparation olympique française », *L'Athlétisme*, n°18, 20 septembre 1934, p. 1.

<sup>39</sup> « Bureau du conseil. Séance plénière du dimanche 7 octobre 1934 », *L'Athlétisme*, n°20, 18 octobre 1934, p.2.

<sup>40</sup> Philippe Encausse, « À propos de la préparation olympique... », *Match-L'Intran*, n°425, 02 octobre 1934, p. 12 ; Pierre Lewden, « On a travaillé en vue des Jeux olympique au stade Jean-Bouin », *Match-L'Intran*, n°425, 02 octobre 1934, p. 12.

<sup>41</sup> « Rapport sur la préparation olympique (1<sup>er</sup> trimestre 1935) », *L'Athlétisme*, n°35, 02 mai 1935, p. 3.

<sup>42</sup> *Ibid.*

<sup>43</sup> Voir l'Annexe n°11.

entraînements collectifs sont organisés au stade Lacretelle le mardi et le jeudi soir, encadrés par les techniciens fédéraux, en plus des entraînements classiques dans les clubs des coureurs respectifs. Des compétitions amicales sont également au programme, afin de contrôler les performances réalisées et la forme des champions. Enfin, un stage de 12 jours au centre d'instruction physique d'Antibes en avril 1935 permet aux 30 meilleurs athlètes français de s'entraîner quotidiennement sous la houlette des entraîneurs fédéraux tout en préparant les rencontres internationales<sup>44</sup>. Un second rapport sur la préparation olympique paraît en janvier 1936 à l'occasion de l'assemblée générale de la FFA<sup>45</sup>. La préparation hivernale est au cœur du propos. Depuis le 17 décembre et deux fois par semaine, les athlètes convoqués se rendent le mardi soir à un entraînement collectif au Stade Roland-Garros et le vendredi à un entraînement de spécialité au Stade Lacretelle<sup>46</sup>. Cependant, Maurice Baquet déplore le peu d'enthousiasme suscité par cette initiative. Les athlètes ne sont pas au rendez-vous malgré les bonnes conditions de pratique, pas plus de 4 à 5 athlètes par séance :

Peu d'athlètes firent le déplacement du Stade Roland-Garros, où cependant, vestiaires chauffés, gymnases spacieux, douches chaudes, piste éclairée et entraîneurs les attendaient. Est-ce le temps véritablement exécrable ce jour-là qui les fit rester à la maison ? Est-ce la campagne de dénigrement et de défaitisme menée par certains journalistes et dirigeants qui porte ses fruits ? Nous l'ignorons. [...] Étaient présents aux séances d'entraînement hivernal : Le 17 décembre, à Roland-Garros : Fitte, Leriche, Baudry, Leguyader, Philippon. Le 20 décembre, au Stade Lacretelle : R. Paul, Baudry, Claude Heim. Le 24 décembre, à Roland-Garros : Ducher, Goix, Leriche, Morel, Soulier. Le 27 décembre, au Stade Lacretelle : Normand, Chatillon, Goix, Chermet, Ducher<sup>47</sup>

Toutes les initiatives de la commission de préparation olympique ne semblent pas porter leurs fruits, sans doute en raison d'un manque de communication auprès des clubs, proposant en outre leurs propres entraînements.

En plus des entraînements, stages, réunions et tournées de propagande, la commission publie régulièrement dans le bulletin de la fédération des « conseils aux athlètes ». Ces recommandations s'adressent à la masse de pratiquants ne bénéficiant pas des conseils avisés des entraîneurs.

---

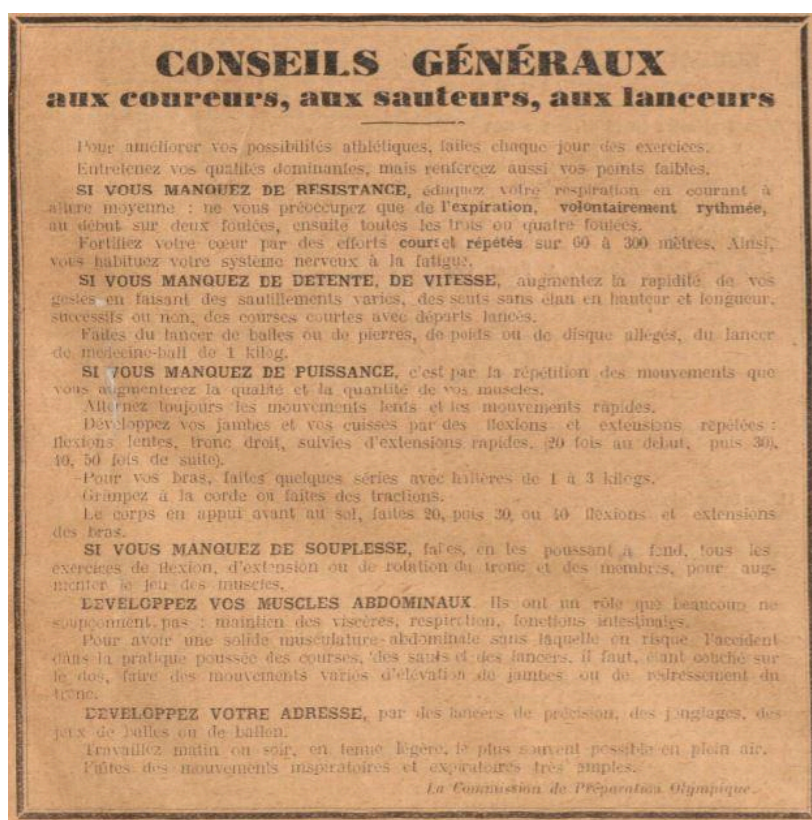
<sup>44</sup> Géo André, « L'Entraînement olympique à Antibes », *Le Miroir des sports*, n°821, 23 avril 1935, p. 260.

<sup>45</sup> Gaston Jurgenson, « Assemblée générale 1936, le 25 janvier : rapport sur la situation morale par le secrétaire général », *L'Athlétisme*, n°64, 30 janvier 1936, p. 3-4.

<sup>46</sup> Maurice Baquet, « La préparation olympique », *L'Athlétisme*, n°59, 26 décembre 1935, p. 1.

<sup>47</sup> *Id.*, « La préparation olympique. Allons au travail ! », *L'Athlétisme*, n°60, 02 janvier 1936, p. 1.

Figure 75 : Conseils aux athlètes formulés par la commission de préparation olympique en janvier 1935<sup>48</sup>



Un principe général se dégage : l'athlète doit bien se connaître pour ajuster au mieux sa préparation. Le cadre donné par la commission se veut souple, indiquant simplement une direction générale : « Pour bien se connaître il faut s'observer et noter ce qui peut instruire [...] nous ne recommandons pas un système type et demandons à l'athlète de s'observer et de chercher en essayant successivement parmi différents procédés celui qui lui convient pour une allure donnée. »<sup>49</sup>. Le recours aux sensations personnelles, comme dans les années 1910 et 1920, demeure essentiel lorsque l'athlète est livré à lui-même. Par essais-erreurs, ce dernier expérimente les allures, teste la viabilité des répétitions, apprécie les conséquences somatiques d'un effort. Contrairement aux précédents manuels d'entraînement, ces conseils se déclinent non par spécialité, mais en fonction des qualités physiques à développer : « Si vous manquez de résistance... », « si vous manquez de vitesse... », etc. L'autre nouveauté réside dans l'emploi systématique des séries avec répétitions, en intégrant un temps de repos entre chaque. Par exemple, la commission préconise pour l'amélioration de la vitesse un « parcours de 60m. à 150m. répétés 3, 4, 5, 6 fois de suite, avec intervalles de repos de quelques minutes, à une allure

<sup>48</sup> Commission de préparation olympique, « Conseils généraux aux coureurs, aux sauteurs, aux lanceurs », *L'Athlétisme*, n°26, 10 janvier 1935, p. 1.

<sup>49</sup> Commission de préparation olympique, « La préparation olympique », *L'Athlétisme*, n°31, 07 mars 1935, p. 5.

légèrement au-dessus de la moyenne. »<sup>50</sup>. Les indications et les paramètres de l'effort restent imprécis, mais le principe du travail intermittent avec des intensités plus élevées casse l'uniformité et la continuité des efforts d'antan. L'entraînement de l'athlète ne subit aucune révolution, mais les conseils de la commission laissent entrevoir les prémices d'une inflexion.

Les dispositions prises pour anticiper au mieux les JO de 1936 ne protègent pas la FFA des critiques. À la veille des Jeux, Pierre Lewden dans *Match-L'Intran* annonce la catastrophe probable pour le clan tricolore<sup>51</sup>. Maurice Baquet tempère les attaques, mais admet que la France a un problème avec l'esprit olympique<sup>52</sup>. Après la troisième et dernière réunion de préparation olympique en juin 1936, les performances médiocres des Français et les nouvelles diatribes des journalistes imposent une mise au point :

[...] étant donné qu'il n'y a pas eu de record de France battu, et naturellement aucune performance mondiale accomplie, on va nous accuser d'avoir mal conseillé, et mal entraîné nos athlètes. [...] Nous accepterons les critiques qui vont encore nous accabler avec plus de philosophie que précédemment. Nous les accepterons d'autant plus que nous n'avons jamais lu une suggestion en ce qui concerne le remède à apporter au programme établi, et que nous avons essayé de réaliser, malgré maintes embûches. Par ailleurs, on ne sait pas très bien pour l'instant si ce sont les Athlètes qui ne valent rien, ou si ce sont les entraîneurs et leurs méthodes qui sont défailants.<sup>53</sup>

Sans surprise et malgré les efforts consentis par la fédération, les athlètes français ne glanent aucune médaille lors de l'olympiade berlinoise<sup>54</sup>. Le capitaine André Clayeux revient sur ce revers dans le bilan de la préparation olympique publié après les Jeux dans le bulletin de la fédération :

Peut-être le manque de conviction de la plupart des athlètes pour adopter une méthode de travail sévère, le manque d'accoutumance à cet effort d'entraînement journalier auquel nous les poussions, peut-être l'arrivée tardive à Berlin et l'absence de contacts internationaux juste avant les Jeux, les a-t-il mis en état d'infériorité. [...] Je ne pense pas qu'il vienne à l'idée de quelqu'un de blâmer la P.O. qui a cherché dans les Jeux l'élément d'émulation en faveur de l'athlétisme. [...] Vous savez les difficultés auxquelles nous nous sommes heurtés : conflits d'attributions et conflits sur le choix des moyens employés. Bien qu'ayant essayé tous moyens de conciliation, nous ne sommes pas arrivés à grouper tous les clubs pour une meilleure coordination du travail. Une hostilité est née, des jalousies, qui ont entraîné une campagne de dénigrement systématique, entretenu et attisé un état d'esprit déplorable de division. Peut-être, là aussi, avons-nous eu quelques torts, avons-nous fait quelques erreurs. Nous les reconnaitrons volontiers. [...] Je tiens, avant de conclure, à exprimer ma gratitude à la Commission de P.O. et à M. Gaston Meyer, ainsi qu'aux quatre entraîneurs Fédéraux MM.

---

<sup>50</sup> Commission de préparation olympique, « La préparation olympique », *L'Athlétisme*, n°38, 13 juin 1935, p. 2.

<sup>51</sup> Pierre Lewden, « Athlétisme. Derniers préparatifs avant les Jeux », *Match-L'Intran*, n°525, 21 juillet 1936, p. 15.

<sup>52</sup> Maurice Baquet, « La France et l'esprit olympique », *L'Athlétisme*, n°61, 09 janvier 1936, p. 1.

<sup>53</sup> *Id.*, « Technique athlétique. Le 3<sup>e</sup> réunion de P.O. », *L'Athlétisme*, n°80, 11 juin 1936, p. 1.

<sup>54</sup> Paul Roux, « Les résultats de Berlin soulignent la « grande pitié » de l'athlétisme français », *L'Écho des sports*, n°4 947, 11 août 1936, p. 1.

Baquet, Franquenne, Gajan et Le Hanvic, plus particulièrement à M. Baquet qui a été personnellement attaqué.<sup>55</sup>

Les explications données mettent en avant la responsabilité des clubs, peu coopératifs, ainsi que celle des athlètes qui renâclent à s'entraîner durement. La commission de préparation olympique ne semble pas être parvenue à rompre avec les habitudes d'entraînement, et à faire adopter une « méthode de travail sévère » plus moderne. Devant la difficulté à transformer le milieu athlétique, un nouveau cycle s'amorce avec — une fois de plus — un projet formulé par la FFA, comme une antienne. En 1939, la nomination d'un directeur technique national en la personne de René Murlon vise à mettre fin au « je m'en fichisme », au « farniente », au « laisser-aller », et poursuivre la dynamique de centralisation dans la préparation des athlètes français<sup>56</sup>. La Seconde Guerre mondiale mettra finalement entre parenthèses ces projets et cet élan.

---

<sup>55</sup> André Clayeux, « Rapport sur les JO », *L'Athlétisme*, n°92, 01 octobre 1936, p. 1, 3.

<sup>56</sup> Élie Mercier, « L'Organisation de l'athlétisme. Projets et espoirs », *L'Athlétisme*, n°160, 08 juin 1939, p. 1 ; Élie Mercier, « Propagande pour l'athlétisme. Conférence faite à la radio par Élie Mercier », *L'Athlétisme*, n°163, 20 juillet 1939, p. 1-2.

### 3) Maurice Baquet et le « bon sens » de l'athlète : une conception moderne de l'entraînement

Parmi les quatre entraîneurs fédéraux en charge de la préparation olympique, Maurice Baquet occupe sans conteste le devant de la scène. Que ce soit dans le bulletin du Racing Club de France, dans le bulletin officiel de la FFA ou encore dans les colonnes de *L'Auto*, les articles signés « Maurice Baquet » fleurissent en nombre à partir des années 1930<sup>57</sup>. Personnalité incontournable de l'entraînement athlétique français, Maurice Baquet souhaite diffuser sa méthode d'éducation sportive au plus grand nombre, quitte à se répéter, réécrire les mêmes idées, voire à recopier mot pour mot les mêmes articles. Il n'est pas rare en effet que ses papiers rédigés dans les colonnes de *L'Auto* soient repris une semaine plus tard dans le bulletin officiel de la FFA. Sa conception de l'entraînement peut être considérée comme « moderne » au sens où ce dernier n'hésite pas à remettre en cause certains principes solidement établis en France, comme la modération dans l'effort, la formation de l'athlète complet plutôt que le spécialiste, le primat des sciences médicales sur l'expertise du moniteur, ou encore la gymnastique statique préparatoire. Cependant, il ne s'agit pas d'une rupture complète avec l'entraînement traditionnel. Quelques paradoxes se dessinent dans la pensée de Baquet, apportant du relief dans la manière de considérer l'effort sportif. Sa démarche singulière — « vampirisante » — s'appuie sur des connaissances éclectiques, françaises ou étrangères, tant théoriques, scientifiques que techniques ou empiriques<sup>58</sup>. Sous ce manteau d'Arlequin, une colonne vertébrale se dégage sous la forme d'une dialectique fondamentale : faire confiance au « bon sens » de l'athlète — expression que Baquet affectionne — tout en rappelant le rôle décisif de l'entraîneur<sup>59</sup>. L'effort physique intense, régulier et spécialisé n'est plus redouté mais recherché. Cette amitié qu'entretient l'athlète avec le corps souffrant trahit un lent déplacement des sensibilités.

---

<sup>57</sup> Selon Doriane Gomet et Thomas Bauer, Maurice Baquet aurait rédigé pas moins de 57 articles dans *L'Athlétisme*, entre juillet 1933 et juillet 1936 (Doriane Gomet, Thomas Bauer, « Maurice Baquet : l'homme derrière le mythe », *STAPS*, n°135, 2022, p. 24). Ma propre lecture du bulletin de la Fédération me permet de confirmer ce chiffre. La période concernée correspond à la période où Baquet est le plus prolifique productif actif dans le bulletin.

<sup>58</sup> La « démarche vampirisante » de Baquet est une expression de Doriane Gomet et Thomas Bauer, qui montrent bien comment Baquet travaille : en piochant dans différents articles, revues, en découpant comme un archiviste des brochures, constituant des dossiers thématiques en croisant des documents divers (*Ibid.*, p. 24).

<sup>59</sup> « *Le sport a des vertus, mais des vertus qui s'enseignent* » (Maurice Baquet, *éducation sportive. Initiation et entraînement*, Paris, L'Harmattan, 1998 [1942], p. 13).

## Maurice Baquet<sup>60</sup>

Né le 10 mars 1897 à Pont-L'Évêque, Maurice Baquet est le cinquième d'une famille pauvre de huit enfants. Ses parents déménagent à Enghien, et le jeune Maurice pratique les sports au cercle sportif de la ville.

En 1916, il est mobilisé dans l'infanterie et reçoit la Croix de guerre. En 1920, il devient adjudant-moniteur à l'école de Joinville en athlétisme, boxe et football avant de rejoindre en 1922 la Pologne pour une mission militaire. Pendant 4 ans de 1922 à 1926, il sera entraîneur national de l'équipe polonaise d'athlétisme, instructeur à l'école des officiers de Varsovie et chargé de cours à l'école militaire de gymnastique de Poznan.

Il rentre en France en 1926, entraîne le Paris Université Club en 1927, puis le Racing Club de France entre 1928 et 1939. En 1934, il entraîne l'équipe de France aux championnats d'Europe à Turin puis devient entraîneur fédéral en charge de la préparation olympique en vue des Jeux de Berlin en 1936.

En 1938, il accède au poste de directeur technique de l'école normale d'éducation physique. Il s'implique au sein du Commissariat général à l'Éducation générale et sportive aux côtés de Jean Borotra, et rédige son ouvrage phare *Éducation sportive. Initiation et entraînement* (1942). Il intègre après la guerre l'Institut National du Sport en tant que directeur technique. Il y défend une vision humaniste, éducative, et civique du sport, non pas seulement réservé à une élite.

Baquet s'engage sur les plans sportifs, mais aussi politiques et militants. Il adhère à la Fédération sportive et gymnique du travail (FSGT) en 1945. Sa rencontre avec Jean Guimier, élève à l'ENEP, membre du PCF et de la FSGT semble déterminante dans la genèse de son action militante. Il anime des stages de la FSGT entre 1937 et 1939, propose des causeries aux adhérents, rédige des articles engagés dans les revues militantes pour un sport éducatif, entre au comité exécutif de la FSGT en 1948 en tant que conseiller technique pour l'athlétisme.

Il prend sa retraite à 63 ans en octobre 1960, et s'implique encore davantage à la FSGT. À son décès le 4 juillet 1965 (il a alors 68 ans), Jean Guimier et Robert Mérand lui rendent hommage, et les stages estivaux de formation continue organisés par la FSGT sont baptisés « Stages Maurice Baquet ».

Attention à ne pas confondre Maurice Baquet l'entraîneur avec Maurice Baquet, violoncelliste, acteur et skieur né en 1911 et mort en 2005.



<sup>60</sup> Biographie réalisée à partir des documents suivants : Marianne Lassus, « Baquet Maurice, Albert », *Dictionnaire biographique du Maitron* (<https://maitron.fr/spip.php?article15601>) ; Doriane Gomet, Thomas Bauer, « Maurice Baquet : l'homme derrière le mythe », *STAPS*, n°135, 2022, p. 13-36 ; René Moustard, « Préface : Maurice Baquet (1897-1965). Un précurseur de l'éducation sportive », dans Maurice Baquet, *Éducation sportive. Initiation et entraînement*, Paris, L'Harmattan, 1998 [1942].

Photographie : Service photo-ciné de l'institut national des sports, « Maurice Baquet, directeur technique de l'I.N.S. échange avec M. Gustave Lysensoon, ingénieur au laboratoire central des sols sportifs », négatif noir et blanc sur bande souple, 60 x 85 cm, Iconothèque de l'INSEP, INS\_012\_PL61b, avril 1950. À mon grand étonnement, les photographies de Maurice Baquet sont très rares tant sur Gallica qu'à l'iconothèque de l'INSEP, a fortiori des portraits, en dehors d'un groupe. Sur la photographie, Maurice Baquet est à gauche.



### a) Athlète, n'aie pas peur de l'effort

Avec les crises que traverse la FFA dans les années 1930, les performances des athlètes français ne sont pas à la hauteur des attentes, en particulier à l'occasion des rencontres internationales. Pour tenter d'y remédier, chaque protagoniste du milieu athlétique, journaliste, entraîneur, athlète, s'essaie aux commentaires. Maurice Baquet propose lui aussi des pistes d'amélioration. Plus qu'un changement de méthode, c'est plus largement l'esprit français qu'il convient de changer. Cet « esprit français » se caractérise par un certain talent intrinsèque de l'athlète, audacieux, désintéressé, plein de *vista*, mais qui rechigne aux efforts notamment à l'entraînement. Les chroniqueurs invoquent souvent cet esprit français capricieux pour justifier sinon expliquer les défaites, comme s'il s'agissait d'un caractère immuable dont il faudrait s'accommoder. Baquet n'est pas de cet avis et entend bien changer les mauvaises habitudes des athlètes tricolores en ressassant ses marottes à longueur d'articles.

#### *Athlète, entraîne-toi l'hiver*

Le premier élément à changer concerne l'organisation de la saison. Traditionnellement, les athlètes spécialistes des courses sur piste reprennent l'entraînement en avril en vue des compétitions l'été, puis rangent leurs pointes à l'automne. Les athlètes gèrent leur saison d'hiver à leur guise. Certains se mettent au cross-country, d'autres aux sports collectifs, quelques-uns enfin se contentent de mouvements de gymnastiques. Pour Baquet, ce fonctionnement en dents de scie ne permet pas de progresser efficacement et peut même s'avérer néfaste pour la performance. Les clubs doivent proposer à leurs athlètes un véritable calendrier d'hiver, avec quelques épreuves simples pour « intéresser » ces derniers<sup>61</sup>. La pratique de la course à pied en vue des compétitions doit se poursuivre l'hiver sans quoi les premières semaines de reprise sont invariablement consacrées à une remise en forme fastidieuse et chronophage :

C'est, en effet, pendant toute la mauvaise saison qu'on doit s'améliorer *musculairement, organiquement et techniquement*, de façon à aborder les compétitions en possession de tous ses moyens physiques et psychiques. L'ancienne manière consistant à se reposer pendant cinq à six mois de l'année ne permet pas de marquer de gros progrès d'une saison à l'autre [...]. D'un autre côté, s'entraîner toute l'année ne veut pas dire courir, faire des efforts ou des compétitions sans se reposer<sup>62</sup>.

---

<sup>61</sup> Maurice Baquet, « Entraînement athlétique. Suggestions », *Athletic*, n°88, 11 janvier 1934, p. 2 ; *Id.*, « Tribune libre. Mise au point », *L'Athlétisme*, n°7, 19 avril 1934, p. 4.

<sup>62</sup> *Id.*, « Technique athlétique. Méthodes d'entraînement. Entraînement annuel », *L'Auto*, n°12 965, 16 juin 1936, p. 6.

La dernière précision est importante. Baquet ne préconise pas simplement une augmentation de la charge d'entraînement, mais surtout un rythme adapté pour progresser et performer, en alternant judicieusement les périodes d'effort et de repos<sup>63</sup>.

Maurice Baquet n'est pas le seul à recommander l'entraînement l'hiver. Au Stade Français, un programme pour la saison athlétique d'hiver est mis sur pied dès les années 1920 :

Voici ce qu'a fait le Stade : 1920. — Entraînement au gymnase rue Nicolas-Chuquet et réunion le dimanche matin à Saint-Cloud. 1921. — Cross des sprinters. 1922. — Conférences. Entraînement au gymnase Jean-Jaurès. 1923. — Réunion le dimanche, entraînement en semaine à Duvignau. 1924. — Programme de compétitions spéciales, courses sur distances réduites, compétitions de style, épreuves temps imposé, lancers sans élan, courses départ lancé. Conférences avec projections. 1925. — Championnats d'hiver d'athlétisme. [...] 1926. — Critérium des dix épreuves. 1927. — Brevets d'athlétisme. 1930. — Entraînement rue Louis-le-grand. 1932. — Tentatives individuelles chronométrées, temps imposé ou annoncé. 1933. — épreuve de marche.<sup>64</sup>

L'auteur de l'article présente les réalisations du Stade Français en réaction à un papier commis par Baquet dans le journal *Athletic* sur la thématique du nécessaire entraînement hivernal. Presque vexé, le club s'enorgueillit d'avoir quasiment inventé les entraînements d'hiver<sup>65</sup>. Reste que la plupart des clubs ne suivent pas cet exemple, trop couteux. Le bulletin de la fédération relève tout de même en 1934 le volontarisme du Stade Bordelais qui « a fait siens les principes exposés par Baquet et que depuis deux saisons il fait disputer lui aussi, un Brevet d'athlétisme hivernal qui a remporté parmi ses membres un grand succès. »<sup>66</sup>. En marge des clubs, la fédération tente, elle aussi, de favoriser la pratique hivernale de la course à pied. Paul Méricamp propose par exemple la construction de pistes couvertes à la fin de l'année 1938, comme aux États-Unis, en Angleterre ou en Allemagne. Cependant, ce projet semble controversé et des « objections nombreuses » sont formulées tant sur le plan sportif que sur le plan moral : « Certains craignent que notre lot d'athlètes de valeur ne souffre de s'entraîner, en vue de la compétition et de courir, toute l'année, alors qu'un repos relatif leur est indispensable durant la saison hivernale, d'autres redoutent que le contact des sports professionnels n'engendre

---

<sup>63</sup> La notion de « charge d'entraînement », employée couramment dans le milieu de l'entraînement aujourd'hui, n'est pas si courante au début du 20<sup>e</sup> siècle. Elle n'est pas introuvable, mais le risque d'anachronisme n'est jamais loin.

<sup>64</sup> « "Suggestions" !!! », *Bulletin officiel du Stade Français*, n°394, 27 janvier 1934, p. 4 565.

<sup>65</sup> « les réunions du dimanche matin à Saint-Cloud, puis à Dugnau de Lanneau, les conférences avec projections et la culture physique au Gymnase Jean-Jaurès, les épreuves d'entraînement par spécialité, les épreuves à temps imposé, le Brevet d'hiver sont autant de création du Stade. » (« Athlétisme. Entraînement d'hiver », *Bulletin officiel du Stade Français*, n°369, 21 janvier 1933, p. 4 167). Suivant ce principe, les spécialistes de cross-country doivent eux aussi s'entraîner toute l'année, y compris en été (« Cross-country », *Bulletin officiel du Stade Français*, n°350, 09 avril 1932, p. 3 861).

<sup>66</sup> « Échos et nouvelles », *L'Athlétisme*, n°2, 11 mars 1934, p. 4.

certaines exigences. »<sup>67</sup>. La réussite des grandes nations athlétiques ayant choisi ce modèle sert d'argument pour convaincre les réticents : « Tous les pays, forts en athlétisme, font courir l'hiver. »<sup>68</sup>.

*Athlète, chausse les pointes dès l'enfance et spécialise toi jeune*

L'entraînement toute l'année a pour corollaire une forme de spécialisation, au moins pour les compétiteurs. Le modèle de l'athlète complet, à l'aise dans tous les exercices sportifs, perd en crédibilité face à la concurrence internationale. La spécialisation suppose de diriger chaque individu selon ses qualités naturelles vers les disciplines qui lui correspondent le mieux. Selon Baquet, la mise en condition physique ne doit plus s'envisager en amont de l'éducation technique en vue d'une spécialité athlétique, mais bien en parallèle de celle-ci<sup>69</sup>. L'entraîneur du Racing Club de France, avant d'être engagé par la fédération en vue de la préparation des JO de 1936 à Berlin, n'hésite pas à critiquer l'approche trop hygiéniste et précautionneuse de cette dernière : « Nous pensons donc que notre Fédération d'Athlétisme fait fausse route en accordant tant d'intérêt et de sympathie à des questions qui relèvent de la pure éducation physique : chacun son rôle. »<sup>70</sup>. Lorsque les athlètes spécialistes du demi-fond et du fond sont tout de même tentés par le cross-country l'hiver venu, Maurice Baquet, intransigeant, refreine leurs ardeurs : « nous interdîmes le cross compétition à nos possibles olympiques en demi-fond, durant cet hiver, en particulier à Rochard, Normand et Goix »<sup>71</sup>. Dans cet article paru dans le bulletin de la fédération, largement distribué dans les clubs, il exhorte les entraîneurs à collaborer avec la commission de préparation olympique en incitant les jeunes pistards à ne pas s'adonner au cross. La raison est simple : le véritable cross, heurté, pénible et long, pratiqué sans ménagement, use les pistards physiquement et nerveusement, sans compter la dégradation technique qu'il s'agit de corriger à la reprise de la saison d'été.

Se spécialiser oui, mais à partir de quel âge ? Que ce soit dans les documents émanant de l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques (USFSA), dans la méthode française de Joinville, ou dans les manuels d'entraînement du début du 20<sup>e</sup> siècle, la spécialisation de l'athlète ne doit s'opérer qu'après une période de formation physique complète. L'éducateur,

---

<sup>67</sup> Paul Méricamp, « La piste couverte. Un projet qui rentre dans la réalisation », *L'Athlétisme*, n°145, 03 novembre 1938, p. 1.

<sup>68</sup> J.R.S., « À propos des pistes couvertes », *L'Athlétisme*, n°150, 12 janvier 1939, p. 1.

<sup>69</sup> Maurice Baquet, « Technique athlétique. Règles d'entraînement », *L'Athlétisme*, n°69, 12 mars 1936, p. 3.

<sup>70</sup> *Id.*, « Athlétisme. Réflexions », *Le Racing Club de France. Bulletin hebdomadaire paraissant le Samedi*, n°57, septembre 1933, p. 16.

<sup>71</sup> *Id.*, « Cross-country et préparation olympique », *L'Athlétisme*, n°64, 30 janvier 1936, p. 1.

sous le contrôle du médecin, doit s'assurer du développement complet et harmonieux de l'athlète, en général autour des 18 ans, avant de l'entraîner sur une discipline en vue des compétitions. Baquet entretient une position ambivalente sur cette question. Certains écrits témoignent d'une forme de continuité avec la progression française traditionnelle dans l'entraînement athlétique : « C'est toujours une faute que de spécialiser avant d'avoir assuré cette mise en condition physique et ce développement corporel de base. »<sup>72</sup>. En 1942, lors de la publication de son ouvrage synthétique sur l'entraînement, Baquet ne dit pas autre chose : « Compétitions très espacées pour les sujets doués pour la résistance, *sans entraînement poussé et spécialisé*, ceci jusqu'à 18 ans »<sup>73</sup>. Pourtant, dans le bulletin du Racing Club de France, il explique au contraire qu'il n'y a pas incompatibilité entre le développement des qualités physiques générales, et la pratique sportive de prédilection : « j'estime que l'on ne doit pas attendre d'avoir terminé sa culture musculaire et organique pour faire l'apprentissage du sport pour lequel on est doué. »<sup>74</sup>. L'expression « pour lequel on est doué » indique clairement une forme de spécialisation. Après la défaite de la France lors du match d'athlétisme contre l'Angleterre en 1935, les mêmes explications sont données : « La supériorité anglaise m'apparaît en effet comme le résultat d'une éducation commencée jeune et dirigée exclusivement vers la course à pied »<sup>75</sup>. Le caractère « exclusif » de l'enseignement athlétique traduit une nouvelle fois la spécialisation nécessaire. D'autres *verbatim* sont moins explicites, et valorisent uniquement une initiation sportive précoce : « Pour développer l'athlétisme, c'est-à-dire pour en donner le goût à la jeunesse, il faut l'initier très tôt aux gestes sportifs »<sup>76</sup>. Les Américains adeptes des jeux sportifs variés quotidiens dès l'enfance sont pris en exemple, tout comme les Anglais<sup>77</sup>. Selon Baquet, l'initiation sportive peut débuter dès 10 ans<sup>78</sup>.

La pensée de Baquet sur la pratique sportive dès le plus jeune âge fait son chemin et influence la FFA qui accorde une importance grandissante aux différentes catégories d'âge. En 1935, la commission technique de la FFA crée la catégorie des « Cadets » pour les jeunes athlètes de moins de 15 ans<sup>79</sup>. Créer une nouvelle catégorie suppose un calendrier dédié et des épreuves particulières organisées. Or, des voix s'élèvent pour critiquer ce projet en avançant

---

<sup>72</sup> Maurice Baquet, « Technique athlétique. Règle d'entraînement », *L'Athlétisme*, n°66, 13 février 1936, p. 1, 3.

<sup>73</sup> *Id.*, *Éducation sportive. Initiation et entraînement, op. cit.*, p. 66.

<sup>74</sup> *Id.*, « Athlétisme. Éducation sportive », *Le Racing Club de France. Bulletin hebdomadaire paraissant le Samedi*, n°58, octobre 1933, p. 16.

<sup>75</sup> *Id.*, « Impression sur France-Angleterre », *L'Athlétisme*, n°44, 01 août 1935, p. 2.

<sup>76</sup> *Id.*, « Entraînement athlétique. Suggestions », *Athletic*, n°88, 11 janvier 1934, p. 2.

<sup>77</sup> *Id.*, « Technique athlétique. Avons-nous en France des sujets doués pour l'athlétisme ? », *L'Auto*, n°13 027, 17 août 1936, p. 4.

<sup>78</sup> *Id.*, *Éducation sportive. Initiation et entraînement, op. cit.*, p. 50.

<sup>79</sup> Henry Presta, « Les "Juniors", les "cadets" et les "minimes" », *L'Athlétisme*, n°42, 18 juillet 1935, p. 1.

que « convier à courir ou sauter des moins de quinze ans c'était excessivement grave »<sup>80</sup>. Cette réaction traduit une forme de méfiance vis-à-vis des efforts intenses chez les jeunes athlètes, bien que ces derniers pratiquent déjà sans attendre d'autorisation. Dès janvier 1926, le journal *L'Auto* organise le cross des « Petits gars », ouvert aux adolescents de 15 à 19 ans, afin d'encourager à la pratique<sup>81</sup>. Face à la concurrence des sports collectifs, plus attrayants, la FFA se résout à une prospection plus précoce à l'instar de la licence junior mise en place par la ligue parisienne d'athlétisme, non sans quelques difficultés dans sa réalisation au regard des faibles effectifs<sup>82</sup>. Dans les premières semaines de la Seconde Guerre mondiale, la focale sur la jeunesse se fait plus urgente encore : « Suivant la ligne de conduite, qu'impose actuellement les, circonstances, notre effort sera particulièrement dirigé vers les Cadets et les Juniors »<sup>83</sup>. La fédération consent à faire pratiquer l'athlétisme de plus en plus jeune dans les années 1930, mais les questions de spécialisation et d'initiation sportive précoce s'accompagnent d'une nécessaire réflexion sur l'intensité de pratique.

#### *Athlète, exerce-toi quotidiennement*

L'intensité de l'entraînement et sa fréquence sont les deux points sur lesquels Maurice Baquet insiste le plus dans ses nombreux articles. Selon lui, l'entraînement quotidien doit se généraliser en France, sans quoi les performances des athlètes resteront en deçà des concurrents européens et américains. Quelles que soient la spécialité et la constitution de l'individu, s'exercer chaque jour demeure une règle invariable car la répétition fréquente du geste permet la « création technique » et « l'amélioration organique »<sup>84</sup>. Face à l'inquiétude des médecins vis-à-vis des dangers de l'effort intense, Baquet tient à convaincre et rassurer. Il n'est pas question de se dépasser chaque jour, mais de répéter les mouvements par un travail intelligemment dosé et réparti sur la séance<sup>85</sup>. Ainsi, pour les courses de vitesse, les exercices à dominante technique sont privilégiés :

1° Travail au train, sur plusieurs centaines de mètres. Surveiller alternativement la position et le déroulement du pied, la souplesse de la hanche et des épaules, le balancement aisé des bras et, naturellement, la respiration (distance 200 à 500 mètres) 2° Parcours en style, départs lancés, veiller

---

<sup>80</sup> *Ibid.*

<sup>81</sup> « Les trois Grands Cross de "L'Auto" », *L'Auto*, n°9 131, 15 décembre 1925, p. 1. Le « Cross des Petits gars » se poursuit dans les années 1930 (« "L'Auto" a fait courir ses 4 cross-countries dans le bois de Vincennes », *Gaumont journal*, 20 janvier 1933, 1'32'', Archives Gaumont-Pathé, 3303GJ00011, noir et blanc, sonore).

<sup>82</sup> Paul Fontaine, « La licence junior. Moyen de prospection, de protection et de stimulation », *L'Athlétisme*, n°46, 22 août 1935, p. 1.

<sup>83</sup> René Murlon, « Prévoir », *L'Athlétisme*, n°169, janvier 1940, p. 1.

<sup>84</sup> Maurice Baquet, « Technique athlétique. Règles d'entraînement », *L'Athlétisme*, n°69, 12 mars 1936, p. 3.

<sup>85</sup> *Id.*, « Entraînement athlétique : courses de vitesse », *Athletic*, n°62, 06 juillet 1933, p. 5.

à la symétrie des mouvements, à la facilité de l'allure dans un rythme rapide (distance 40 à 100 mètres). 3° Automatisation du départ accroupi. 4° Parcours à vitesse croissante, départ accroupi, sur des distances de 60 à 150 mètres. (Étude respiratoire). 5° Automatisation de l'arrivée. 6° Parcours au train, 200 à 500 mètres - décontraction musculaire<sup>86</sup>.

Selon Baquet, cette méthode s'avère moins dangereuse que les séances proposées dans les clubs, plus espacées mais plus intenses et épuisantes. En proposant une approche différente, le jeune entraîneur fédéral a bien conscience de bousculer les habitudes de pratique. Certains passages d'articles parus dans *L'Athlétisme* laissent entendre qu'il reçoit régulièrement des critiques venues du milieu athlétique :

De plus — par expérience — bien que néo-technicien, j'en suis à me demander si deux séances d'entraînement poussé, par semaine, ne sont pas plus néfastes pour la santé, qu'un travail moins intensif mais plus fréquent. C'est peut-être chagrinant de voir un nouveau venu piétiner ainsi des plates-bandes qui paraissent « réservées », c'est cependant le lot qui nous attend tous et qu'il faut savoir accepter<sup>87</sup>.

Face aux résistances, Baquet se laisse parfois aller à des formules plus provocantes : « avoir peur de l'effort physique, c'est un peu avoir peur de la vie »<sup>88</sup>. Cette maxime publiée dans le bulletin du Racing Club de France ne s'adresse qu'à ses athlètes et reste donc relativement confidentielle. Dans le journal populaire *L'Auto*, ce sont ses contradicteurs qui reçoivent une volée de bois vert : « Au diable soient les malfaisants qui conseillent le repos à notre jeunesse. Le progrès est toujours le résultat d'un travail acharné mais intelligent et varié »<sup>89</sup>. Tout en assurant que l'entraînement quotidien voire bi-quotidien est moins éprouvant pour l'organisme que les deux séances hebdomadaires traditionnelles, d'autres passages laissent entendre en sous-texte que les athlètes doivent se confronter à des efforts plus fréquents et soutenus s'ils veulent obtenir des résultats. L'ambiguïté demeure.

La promotion de l'entraînement quotidien s'accompagne de notions nouvelles mises en avant à l'instar de l'« automatisme » et du « fractionné ». En effet, l'acquisition de l'« automatisme » dans la réalisation des mouvements — entendu comme « l'art d'exécuter avec facilité, sans y penser, les gestes parfois difficiles qui constituent la technique » — représente la finalité du travail quotidien<sup>90</sup>. Maurice Baquet consacre de nombreuses pages à la

---

<sup>86</sup> Maurice Baquet, « Entraînement athlétique : courses de vitesse », *Athletic*, n°62, 06 juillet 1933, p. 5.

<sup>87</sup> *Id.*, « Technique athlétique. L'entraînement », *L'Athlétisme*, n°83, 02 juillet 1936, p. 1.

<sup>88</sup> *Id.*, « Athlétisme. Premières réunions sur piste », *Le Racing Club de France. Bulletin hebdomadaire paraissant le Samedi*, n°53, mai 1933, p. 24.

<sup>89</sup> *Id.*, « Technique athlétique. Jesse Owens », *L'Auto*, n°13 045, 04 septembre 1936, p. 5.

<sup>90</sup> *Id.*, « Technique athlétique. De l'automatisme », *L'Auto*, n°12 933, 14 mai 1936, p. 6. Baquet use d'une autre formule plus clinique pour définir l'automatisme : « le geste automatique est un geste appris par cœur » (*Ibid.*, p. 6 ; la formule est reprise dans Maurice Baquet, *Éducation sportive. Initiation et entraînement*, *op. cit.*, p. 29).

création de l'automatisme par la répétition du geste au bon rythme, notamment dans la première partie de son ouvrage *Éducation sportive. Initiation et entraînement*. Les sensations corporelles y occupent une place de choix car l'apprentissage du mouvement sportif suppose perception et réflexion. Un exercice qu'on se représente bien, « qu'on sent », est plus facilement réalisable<sup>91</sup>. Par ailleurs, le travail « fractionné », qui consiste à décomposer l'effort en alternant les périodes d'effort et de repos, autorise davantage de répétitions à plus haute intensité, sans augmenter exagérément la fatigue. Sans révolutionner les grands principes de l'entraînement, Baquet bouscule tout de même le milieu athlétique français en proposant de s'aligner sur les méthodes anglo-saxonnes, et en mobilisant des notions nouvelles comme l'« automatisme » ou le « fractionné » issues de sa riche expérience d'entraîneur international<sup>92</sup>.

Maurice Baquet s'appuie régulièrement sur les modèles étrangers pour étayer ses arguments et justifier l'impérieuse nécessité de changer de méthode. Pour l'entraînement quotidien, les exemples ne manquent pas :

Il n'y a pas que les Finlandais qui s'entraînent chaque jour. Tous les athlètes de classe mondiale, qu'ils soient Américains, Japonais ou autres, ont été obligés, pendant une période plus ou moins longue — celle de formation corporelle ou technique spécialisée — de se plier à un travail quotidien, bi-quotidien ou fractionné<sup>93</sup>.

Toutes les occasions sont bonnes pour rappeler le décalage entre la préparation des Français et celle des meilleurs représentants étrangers. Les films sur les JO de 1932 ainsi que la venue d'une délégation américaine en France permettent à Baquet de constater le bon automatisme des athlètes d'Outre-Atlantique, fruit d'un travail technique plus fréquent<sup>94</sup>. Après les JO de 1936, Baquet fait valoir son expérience de terrain en prenant exemple sur quelques champions de course à pied qu'il a pu observer durant son séjour à Berlin : « Nous avons vu Owens — homme doué — s'entraîner très fréquemment, nous le vîmes même travailler un matin, alors qu'il avait compétition l'après-midi ! »<sup>95</sup>. Baquet prend soin de préciser à chaque fois qu'il ne

---

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>92</sup> La démarche de Baquet peut sembler « moderne » en France, mais l'historien Dave Day montre que dès le tout début du 20<sup>e</sup> siècle, les entraîneurs-athlètes anglais comme Walter George (*Athletics and Kindered Sport*, 1902) ou Alfred Schrubbs (*Long distance Running and Training*, 1909) proposent d'adapter l'entraînement en fonction des distances de course, et de l'*interval-training* quotidien avec chronomètre. Dès la fin des années 1870, certains entraîneurs proposent le « go-as-your-please », que l'on peut assimiler au fartlek : une course avec des variations d'allure selon les sensations de l'athlète (Dave Day, *Professionals, Amateurs and Performance. Sports Coaching in England, 1789-1914*, Bern, Peter Lang, 2012, p. 133-134).

<sup>93</sup> Maurice Baquet, « Technique athlétique. L'entraînement », *L'Athlétisme*, n°83, 02 juillet 1936, p. 1.

<sup>94</sup> *Id.*, « Technique athlétique. Méthodes d'entraînement », *L'Auto*, n°12 954, 04 juin 1936, p. 5 ; voir aussi le même article dans *L'Athlétisme* quelques jours plus tard (Maurice Baquet, « Technique athlétique. Méthode d'entraînement », *L'Athlétisme*, n°81, 18 juin 1936, p. 1).

<sup>95</sup> *Id.*, « Technique athlétique. Jesse Owens », *L'Auto*, n°13 045, 04 septembre 1936, p. 5.

fait qu'observer la manière dont les athlètes étrangers s'entraînent ce qui donne au témoignage un gage d'objectivité ou de fiabilité :

Au village olympique, nous avons suivi l'entraînement de quelques as, en dehors des Finlandais : Maning, Williams, Woodruff, Cornes, Nogi, Kucharski, Lovelock, etc. Leur travail avait un caractère différent, bien entendu ; mais ce qui nous intéressait, c'était la forme et la qualité de ce travail. Nous remarquâmes qu'ils faisaient énormément de tours de souplesse et de train, suivis parfois d'efforts fractionnés et décomposés, c'est-à-dire ce que nous prônons depuis longtemps, mais ce qui n'est pas facilement réalisable chez nous, à cause du manque de loisirs de nos jeunes gens.<sup>96</sup>

L'observation des modèles étrangers s'accompagne tout de même de remarques sur la correspondance avec ce que propose Baquet « depuis longtemps ». Les loisirs limités de la jeunesse française constituent cependant un obstacle de taille pour que s'impose en France l'entraînement quotidien.

Comme bien d'autres observateurs de la vie athlétique française jusqu'au Front Populaire, Maurice Baquet dénonce une organisation sociale rigide, ne permettant pas aux athlètes de s'entraîner aussi souvent que possible<sup>97</sup>. Les jeunes travaillent toute la journée et ne sont libres que le soir à partir de 18h30 ou 19h : « Comment veut-on, dans ces conditions, fatigués parfois par une profession pénible, leur faire subir une préparation minutieuse et poussée ? »<sup>98</sup>. Les exigences d'un métier éprouvant affectent la qualité et la quantité de l'entraînement. Afin de dépasser cette « conception périmée de l'entraînement », Baquet propose de libérer les espoirs de la course à pied à 15 heures afin de mieux supporter un entraînement quotidien nécessaire<sup>99</sup>. Sans chercher à débattre de la frontière entre amateurisme et professionnalisme, Baquet adopte une position qui se veut pragmatique. Cependant, son volontarisme en faveur d'un entraînement moderne se heurte à l'inertie des pratiques en club, ainsi qu'à la perpétuation d'une tradition hygiéniste dont les principes irriguent encore très largement le sillon athlétique.

---

<sup>96</sup> Maurice Baquet, « Technique athlétique. Le travail de J.-E. Lovelock », *L'Auto*, n°13 051, 10 septembre 1936, p. 7.

<sup>97</sup> Paul Roux, Géo André, Pierre de Coubertin entre autres partagent cette analyse dans les années 1930. Pour plus de précisions se référer au chapitre 7.

<sup>98</sup> Maurice Baquet, « Technique athlétique. Préparation olympique », *L'Athlétisme*, n°68, 05 mars 1936, p. 4.

<sup>99</sup> *Id.*, « Technique athlétique. Méthodes d'entraînement », *L'Athlétisme*, n°81, 18 juin 1936, p. 1.



## b) Athlète, méfie-toi des discours scientifiques éloignés des pratiques du stade

### *Des références scientifiques et techniques immuables*

Maurice Baquet, malgré son influence dans le milieu athlétique en sa qualité d'entraîneur fédéral en charge de la préparation olympique de 1936 et entraîneur de la prestigieuse section athlétique du Racing Club de France, peine à faire évoluer les pratiques. L'organisation sociale en France favorisant les longues journées de travail constitue l'un des principaux freins avancés par Baquet, mais pas le seul. Le conservatisme des élites athlétiques est également identifié comme une entrave aux initiatives et expérimentations. Il faut dire que depuis 1910, les références scientifiques mobilisées par ces derniers pour justifier un certain type d'entraînement n'ont que très peu évoluées. Élie Mercier fait ce constat en 1932 dans le bulletin de la FFA :

[...] il faut bien dire que tous les travaux sortis à ce jour, tant dans le domaine médical que dans le domaine technique de l'Éducation physique, se recommandent (et s'ils ne se recommandent pas, copient, plagient, démarquent) du Dr LAGRANGE et de Démeny, comme en Culture physique ne font que suivre la voie des Desbonnet, Trachet, Ruffier.<sup>100</sup>

La documentation française sur la culture physique, l'éducation physique et les sports est riche, mais manque de renouveau. En 1934, la thèse du médecin-sportif Robert-Victor Soyer sur *L'Aptitude à l'effort* mobilise encore très largement et de manière explicite les travaux de Fernand Lagrange concernant l'essoufflement et le travail musculaire<sup>101</sup>. Le *Guide de l'instituteur* proposé par Paul Boucher, Marcel Delarbre et René Plasson en 1933 s'inspire largement des principes de Démeny et l'école de Joinville<sup>102</sup>. La méfiance vis-à-vis des efforts intenses, maximaux, se traduit par un contrôle médical sévère et la mise à jour régulière des fiches physiologiques dans les clubs par les moniteurs sportifs<sup>103</sup>.

Ces références scientifiques aboutissent aux mêmes recommandations pratiques. Les « conseils aux jeunes » prodigués par la fédération en 1933 insistent sur l'éducation physique complète qui précède nécessairement la pratique sportive, toujours dans un esprit de mesure, sans forcer<sup>104</sup>. Gaston Frémont dans ses « conseils aux débutants » en cross-country évoque lui

---

<sup>100</sup> Élie Mercier, « L'Éducation physique par l'athlétisme », *Athletic*, n°2, 12 mai 1932, p. 4.

<sup>101</sup> Robert-Victor Soyer, *L'Aptitude à l'effort*, Thèse soutenue devant la Faculté de Médecine de Marseille. Travail de l'IREP de Marseille, Décembre 1934, p. 14-21.

<sup>102</sup> Paul Boucher, Marcel Delarbre, René Plasson, *L'Éducation Physique à l'École primaire des Garçons. Guide de l'instituteur*, Paris, Henri Dangles, 1933.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 13, 69.

<sup>104</sup> Antoine Oliveri, « Conseils aux jeunes athlètes », *Athletic*, n°40, 02 février 1933, p. 1.

aussi certains principes connus comme la progressivité dans l'effort, toujours « être en dedans de son action », se reposer « si on sent une légère fatigue », et « ne jamais produire un gros effort » avant une compétition<sup>105</sup>. Le lexique et les formules mobilisés rappellent les écrits de Philippe Tissié ou de Marc Bellin du Coteau. Ainsi, la FFA offre, par l'intermédiaire de son bulletin, une tribune aux tenants d'une conception traditionnelle de l'effort à l'entraînement : dosé, mesuré, régulier, progressif, sans à-coups. Concomitamment, les écrits moins frileux de Baquet trouvent eux-aussi toute leur place dans les colonnes du magazine, en contrepoint. Néanmoins, ses propositions restent marginales jusqu'à la fin des années 1930. Dans *les cahiers de l'athlétisme*, sortes de synthèses pédagogiques publiées par la FFA en 1940, le champion d'Europe du 5 000 mètres 1934 Roger Rochard raconte son « expérience » d'entraînement dont la fréquence et les intensités n'auraient pas effrayé Jean Bouin ou Joseph Guillemot :

Deux fois par semaine, je vais au stade vers 19 heures, après une rude journée de travail. Je suis sur la piste à 19 heures 20. Je m'échauffe et à 19h. 40 à peu près, je couvre bon train soit 1.000 mètres, soit 2.000 m., soit 3.000 m. Je rentre chez moi à 20 h. 30. Je n'use du « chrono » que pour régler mon train ; je ne cherche jamais à réussir un temps et d'ailleurs mes meilleures performances d'entraînement sont 2'35'', aux 1.000 m. ; 4'3'', aux 1.500m. ; 5'35'' aux 2.000 m. ; 8'43'', aux 3.000 m. ; ce qui, même sur la petite piste du stade Lacretelle, n'a rien d'extraordinaire. En principe l'entraînement d'un coureur de 5.000 ou 10.000 mètres, ne devrait se faire sur piste qu'accessoirement et sur d'assez courtes distances. C'est en dehors du stade que doit se faire la préparation réelle : train léger, marche, etc.<sup>106</sup>

Cette description représentative des pratiques d'entraînement dans les années 1930 correspond en tout point à ce que dénonce Baquet : seules deux sorties à faible intensité par semaine, en soirée, après une journée de travail. Les tableaux d'entraînement proposés ensuite dans le cahier ne distillent que de vagues des indications sur les allures : « train doux » ; « train léger » ; « demi-train » ; « train moyen » ; « bon train » ; « très bon train » ; « sans pousser à fond »<sup>107</sup>. Toutes ces propositions d'entraînement rappellent les ouvrages sur la course à pied des années 1910-1920. Pour donner un dernier exemple, Maurice Boigey, dans son important manuel scientifique d'entraînement de 1942, s'appuie sur l'ouvrage de Louis Schroeder et Paul André Chailley-Bert de 1927 pour l'entraînement hebdomadaire des spécialistes du 100 mètres et du 400 mètres, ainsi que sur celui de René Caste paru vingt ans plus tôt, en 1922<sup>108</sup>. Boigey

---

<sup>105</sup> Gaston Frémont, « Conseils aux débutants », *L'Athlétisme*, n°28, 23 janvier 1935, p. 1.

<sup>106</sup> Roger Rochard, « Mon expérience », dans Roger Rochard, Alfred Spitzer (dir.), *Les cahiers de l'athlétisme*, n°4 : *courses de fond*, Paris, FFA, 1940, p. 9.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 65 et pages suivantes.

<sup>108</sup> Maurice Boigey, *L'entraînement, bases physiologiques, techniques, résultats*, Paris, Masson, 1942, p. 158-166. Boigey s'appuie sur les deux ouvrages suivants : Louis Schroeder, Paul-André Chailley-Bert, *La course à pied*, Paris, Doin, collection médico-sportive publiée sous la direction d'André Latarjet, 1927 ; René Caste [lieutenant], *Vers l'Olympiade (Courses – Sauts – Lancements)*, Paris, Vuibert, 1922.

perpétue ainsi un mode d'entraînement valorisant les efforts modérés, continus, sans séries ou travail fractionné, bien qu'il préconise un entraînement quotidien<sup>109</sup>.

Maurice Baquet adopte une vision pragmatique de l'entraînement, proche du terrain, mais ne rejette pas les travaux scientifiques sur l'effort physique, bien au contraire. Comme Maurice Boigey et les cadres de la FFA, il s'appuie sur les travaux de Lagrange et de Tissié, notamment lorsqu'il évoque les mécanismes de l'essoufflement en course : « Vais-je expliquer en détail le phénomène de l'essoufflement ? Nullement ; je renvoie les lecteurs aux traités de physiologie appliquée aux exercices physiques »<sup>110</sup>. Il prend tout de même la peine de présenter sommairement le mécanisme de l'essoufflement, avec une focale sur l'éducation expiratoire pour chasser l'air vicié. La singularité de Baquet se trouve dans le rapport distancié aux connaissances scientifiques. Il s'appuie sur celles-ci, mais n'hésite pas à s'en démarquer ou à nuancer s'il considère que les contraintes spécifiques de l'entraînement et de la compétition l'exigent :

Nous sommes partisans, au début de l'activité physique, d'une éducation respiratoire au repos selon les systèmes de Tissié, Pescher, etc. parce qu'il est indispensable d'avoir une ampliation thoracique très étendue. Mais, qu'il s'agisse, selon la méthode employée de l'éducation des muscles inspireurs ou expirateurs, constatons que ces procédés ne visent qu'un but : le développement du champ alvéolaire, qui n'est qu'un côté de la question. En effet, nous pensons qu'après une période d'éducation respiratoire au repos il sembla nécessaire d'étudier la manière d'utiliser et de favoriser les possibilités organiques d'un sujet. [...] Ainsi donc, d'après nous, la base de l'éducation respiratoire passive (corps au repos) serait l'éducation des muscles inspireurs et expirateurs, tandis que l'éducation respiratoire active (corps en mouvement) serait tout simplement l'éducation du rythme expiratoire. [...] Bien que la bouche serve à manger et le nez à respirer comme a dit certains auteurs, le sportif doit, d'après nous, apprendre 1° A inspirer et expirer exclusivement par le nez ; 2° À faire l'inspiration nasale suivie d'expiration buccale ; 3° À faire l'inspiration et l'expiration buccales, ce dernier procédé convenant plus spécialement à certains exercices : la nage de vitesse par exemple. En effet, chez l'homme qui effectue un exercice intense l'appel d'air étant plus grand, le débit sera également augmenté aussi, le nez qui servait jusqu'alors deviendra-t-il insuffisant.<sup>111</sup>

Ce passage illustre le cheminement de Baquet, avec une entrée scientifique pour proposer ensuite une adaptation pratique. Les systèmes de Tissié et de Pescher sont bien utiles pour appréhender le développement alvéolaire au repos, mais l'entraîneur « constate » et « pense » qu'une éducation respiratoire active serait davantage profitable aux athlètes. Pour la technique respiratoire en course, la démarche est identique. Il part de ce que propose « certains auteurs » autour de la respiration nasale, avant de donner son propre point de vue, à savoir que l'effort

---

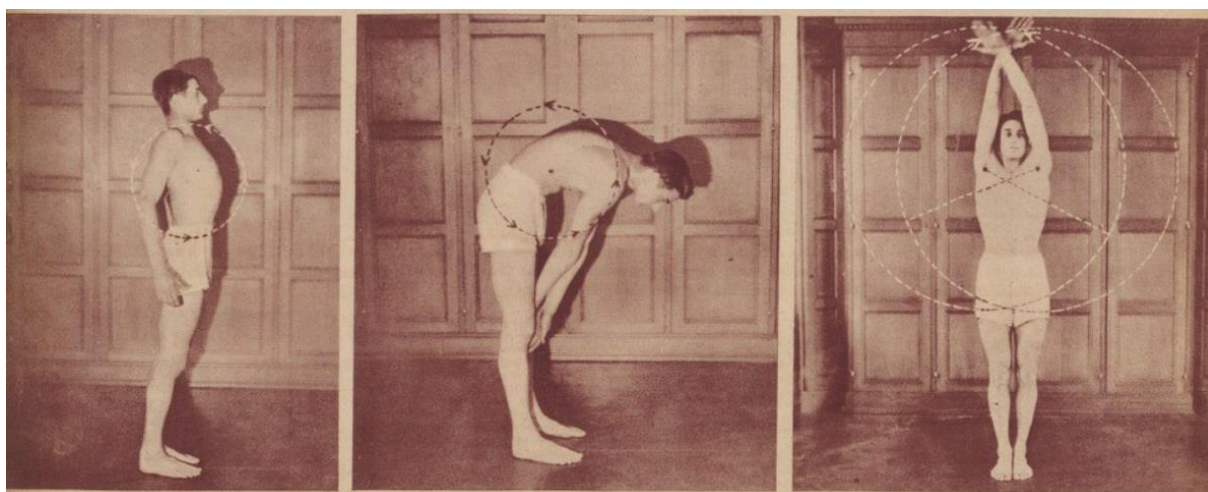
<sup>109</sup> Schroeder proposait deux jours de repos par semaine.

<sup>110</sup> Maurice Baquet, « Entraînement athlétique. Sur la respiration dans les courses de vitesse », *Athletic*, n°69, 24 août 1933, p. 6.

<sup>111</sup> *Id.*, « Éducation respiratoire du coureur », *L'Athlétisme*, n°10, 31 mai 1934, p. 2.

intense suppose l'utilisation du nez et de la bouche pour assurer un débit suffisant. Deux semaines plus tôt, dans le premier article de la série consacrée à l'« éducation respiratoire du coureur », il critiquait déjà les nombreuses études des médecins sur la respiration aboutissant à la prescription d'une gymnastique analytique, et se proposait de « combler si possible cette lacune » en présentant quelques éducatifs dynamique, en mouvement<sup>112</sup>. Là encore, malgré ces propositions novatrices, la gymnastique respiratoire statique, de plancher, demeure hégémonique jusqu'à la fin des années 1930.

Figure 76 : Dans *Le Miroir des sports* en 1937, gymnastique respiratoire du coureur à pied<sup>113</sup>



Ainsi, Baquet s'appuie et en même temps se méfie de la physiologie de l'effort dont les principes théoriques déjà anciens se révèlent incompatibles avec l'entraînement tel que le conçoit le *manager* de la section athlétique du Racing Club de France.

*L'entraînement moderne est-il forcément régi par des principes scientifiques ?*

Les connaissances scientifiques sur l'effort en course orientent encore largement les prescriptions techniques formulées dans les manuels d'entraînement qui, toutefois, se raréfient dans les années 1930. Au regard du faible renouvellement des savoirs sur l'entraînement, la production littéraire s'essouffle. Par ailleurs, une méfiance vis-à-vis du magistère scientifique gagne certains techniciens comme Maurice Baquet ou Maurice Bandeville, prenant exemple sur les méthodes anglo-saxonnes :

le « Trainer » britannique est bien rarement un technicien scientifique, tel que nous entendons en France l'entraîneur sortant de Joinville ou diplômé de l'Éducation Physique, c'est un vieux praticien,

<sup>112</sup> Maurice Baquet, « Éducation respiratoire du coureur », *L'Athlétisme*, n°9, 17 mai 1934, p. 1.

<sup>113</sup> Géo André, « Comment vous mettre, ou vous maintenir, en bonne forme athlétique », *Le Miroir des sports*, n°973, 19 octobre 1937, n. p. Voir aussi les autres articles de la série : n°972, 12 octobre 1937, n. p. ; n°974, 26 octobre 1937, n. p. ; n°975, 03 novembre 1937, n. p. ; n°976, 09 novembre 1937, n. p.

dont tout le métier est fait d'expérience personnelle et d'observation, et il s'en tire généralement fort bien.<sup>114</sup>

L'entraîneur compétent n'est pas celui qui possède une culture encyclopédique de la course à pied, mais celui qui sait repérer avec acuité les indices d'une fatigue précoce, les imperfections dans le style, et l'état de forme du coureur sans même avoir recours au chronomètre<sup>115</sup>. Au-delà des compétences empiriques de l'entraîneur, c'est aussi à l'athlète de faire confiance à son « bon sens » pour adapter au mieux les intensités de course. L'expression est très fréquemment employée par Maurice Baquet dans ces articles sur les principes d'entraînement : « Il faut de la mesure en toute chose, et du bon sens pour ne pas faire de bêtise »<sup>116</sup>. Ainsi, l'entraînement le mieux conçu sur le plan théorique, le plus en phase avec les connaissances scientifiques sur l'effort physique, peut s'avérer parfaitement inefficace s'il ne prend pas en compte le tempérament et l'émotivité de l'athlète<sup>117</sup>. L'individualisation du travail se justifie à tous les niveaux de l'entraînement, que ce soit lors de la mise en train, à l'occasion d'une séance de sprint ou de fond<sup>118</sup>. En compétition, l'absence de recommandations, laissant l'athlète agir librement au gré des péripéties de course donne souvent, selon Baquet, de meilleurs résultats<sup>119</sup>. L'observation sur le stade et le questionnement d'athlètes français et étrangers lui permettent de mettre en avant le rôle essentiel des sensations et impressions personnelles<sup>120</sup>. En ce qui concerne la respiration en course, l'*interview* du *recordman* du monde du 100 mètres Ralph Metcalfe ébranle les principes du rythme respiratoire rigide en quatre temps, synchronisés avec les foulées : « “Nous respirons, mais nous ne savons ni quand, ni comment” ; le dernier nommé m'a dit : “QUAND J'EN ÉPROUVE LE BESOIN” »<sup>121</sup>. Aucune règle définitive ne peut être imposée car la manière de respirer varie en fonction des individus : « C'est “au coureur à chercher le rythme qui lui convient” (après avoir été guidé dans ce choix par l'éducateur) puis à l'imposer peu à peu à son organisme afin de le rendre automatique »<sup>122</sup>. Faire confiance à son « rythme interne » demeure essentiel pour conserver tout au long de l'effort une respiration

---

<sup>114</sup> Maurice Bandeville, « Le cross-country tel que le pratiquent les Britanniques », *L'Athlétisme*, n°154, 09 mars 1939, p. 1-2.

<sup>115</sup> *Id.*, « Les méfaits du chrono », *L'Athlétisme*, n°96, 03 décembre 1936, p. 1.

<sup>116</sup> Maurice Baquet, « Règles d'entraînement », *L'Athlétisme*, n°53, 17 octobre 1935, p. 3.

<sup>117</sup> *Id.*, « Tactiques », *Athletic*, n°57, 01 juin 1933, p. 2.

<sup>118</sup> *Id.*, « Règles d'entraînement », *L'Athlétisme*, n°48, 05 septembre 1935, p. 3 ; *Id.*, « La mise en train de l'athlète », *L'Athlétisme*, n°157, 27 avril 1939, p. 1-2 ; *Id.*, « La mise en train du coureur de fond et de demi-fond », *L'Athlétisme*, n°158, 11 mai 1939, p. 1 ; *Id.*, « La mise en train du coureur de vitesse », *L'Athlétisme*, n°160, 08 juin 1939, p. 1.

<sup>119</sup> *Id.*, « Tactiques », art. cité, p. 2.

<sup>120</sup> *Id.*, « Entraînement athlétique. Sur la respiration dans la course de vitesse », *Athletic*, n°68, 17 août 1933, p. 7.

<sup>121</sup> *Id.*, « Entraînement athlétique. Sur la respiration dans les courses de vitesse », *Athletic*, n°69, 24 août 1933, p. 6.

<sup>122</sup> *Id.*, « Éducation respiratoire du coureur », *L'Athlétisme*, n°16, 23 août 1934, p. 1.

naturelle et efficace<sup>123</sup>. Le recours aux sensations internes s'impose chez l'athlète dès les années 1910. Cependant, le « bon sens » de l'athlète valorisé par Baquet dans les années 1930 se justifie non par manque d'outils rationnels de contrôle des allures, mais plutôt dans un souci d'individualisation des intensités à l'entraînement. La science de l'effort ne peut pas tout.

L'attention portée aux sensibilités individuelles à l'effort s'accompagne d'un élargissement des qualités physiques considérées. La vitesse, la force, la détente, la puissance ont traditionnellement la part belle, mais ce qui fait la supériorité d'un athlète, c'est selon Baquet sa capacité à relâcher ses muscles durant l'effort, à maintenir tout au long de l'épreuve un style délié, en souplesse<sup>124</sup>. Les athlètes René Murlon et Jacques Lévêque vont également dans ce sens : « Il faut effacer toute raideur lorsque vous courez et en dehors de cette règle ne cherchez qu'à courir naturellement, bien en ligne et bien souple »<sup>125</sup>. Une éducation neuromusculaire bien pensée doit permettre d'acquérir cette forme de décontraction avant, pendant et après l'effort, en particulier lors des sprints<sup>126</sup>. La primauté donnée aux départs est remise en cause, au bénéfice de la lutte contre les raideurs superflues<sup>127</sup>. Les mouvements de bras ne font pas exception. Le relâchement des épaules s'accompagne d'un abandon progressif des poignées d'effort, rédues caduques par les médecins et la plupart des athlètes eux-mêmes dès les années 1920, bien que certains continuent de serrer ces reliques rassurantes : « Nous voyons encore des débutants faire usage de poignets de liège, ceci est complètement inutile ; certains coureurs ont pourtant la manie de serrer quelque chose dans les mains »<sup>128</sup>. En définitive, souplesse et décontraction en course à pied vont de pair avec la prise en compte des sensations individuelles, que ce soit à l'entraînement ou en compétition. Face aux limites des connaissances scientifiques sur l'effort, Maurice Baquet propose une approche moderne de l'entraînement, prenant en compte le « bon sens » de l'athlète et ses impressions personnelles.

---

<sup>123</sup> « En cela nous ne sommes pas d'accord, paraît-il, avec les entraîneurs finlandais, qui nient l'importance du rythme interne : Tant pis pour eux » (Maurice Baquet, « Technique athlétique. Conseils », *L'Auto*, n°12 070, 01 janvier 1934, p. 3). Pour René Murlon aussi, la respiration doit s'effectuer « sans efforts et sans règles », le plus naturellement possible (René Murlon, « Les quatre qualités primordiales nécessaires à la pratique de l'athlétisme », *L'Athlétisme*, n°167, 01 novembre 1939, p. 1).

<sup>124</sup> Maurice Baquet, « Entraînement athlétique : courses de vitesse », *Athletic*, n°62, 06 juillet 1933, p. 5.

<sup>125</sup> Jacques Lévêque, *La course à pied. Demi-fond*, Paris, Bornemann, 1942, p. 23-25. René Murlon ne dit pas autre chose : « L'Athlète parfait possède quatre qualités primordiales : la Vitesse, la Détente, la Souplesse et la Résistance. » (René Murlon, « Les quatre qualités primordiales nécessaires à la pratique de l'athlétisme », art. cité, p. 1).

<sup>126</sup> Maurice Baquet, « Entraînement athlétique. Sur la respiration dans la course de vitesse », *Athletic*, n°68, 17 août 1933, p. 7 ; *Id.*, « Technique athlétique. Souplesse et décontraction », *L'Auto*, n°12 110, 10 février 1934, p. 5.

<sup>127</sup> *Id.*, « Technique athlétique. Course de vitesse », *L'Auto*, n°12 302, 22 août 1934, p. 5.

<sup>128</sup> Gaston Frémont, « Propos du vieux crossman. L'équipement », *Athletic*, n°79, 09 novembre 1933, p. 1. Voir aussi : Maurice Baquet, « Technique athlétique. Le mouvement des bras en course à pied », *L'Auto*, n°12 073, 04 janvier 1934, p. 5.

Après les Jeux Olympiques de 1932 et la douloureuse affaire Ladoumègue, les espoirs du milieu athlétique français se tournent vers le capitaine André Clayeux et les quatre entraîneurs fédéraux André Franquenelle, Étienne Gajan, Moïse Le Hanvic et Maurice Baquet, pour préparer l'olympiade 1936. Les résultats ne sont pas au rendez-vous, mais une nouvelle dynamique fédérale se dessine. En plus des nombreuses tournées organisées par les entraîneurs fédéraux en province à des fins de propagande, la formation des éducateurs sportifs de la FFA se renforce. Sur le plan des pratiques, la lecture des bulletins de club, des manuels d'entraînement ainsi que des récits d'expérience dans la presse ne permet pas de repérer une franche inflexion<sup>129</sup>. Les problématiques relatives à l'encadrement des athlètes demeurent tandis que les connaissances scientifiques issues des travaux de Lagrange et Tissié sur la physiologie de l'effort exercent toujours un certain magnétisme au sein de la FFA. Face aux prudentes approches médicales de l'entraînement, Maurice Baquet développe une conception moderne plus en adéquation avec les modèles étrangers, européens et américains. Sous sa houlette, les efforts se font plus intenses et plus fréquents, laissant l'athlète se fier à son « bon sens ». Ses propositions, si originales soient-elles en France, ne relèguent pas définitivement les médecins en dehors du giron athlétique<sup>130</sup>. Au demeurant, les débats autour du rapport à l'effort, des seuils de tolérance, de la préparation aux compétitions animent les années 1930 et traduisent un lent déplacement des sensibilités en course à pied.

\*  
\*\*

---

<sup>129</sup> Comme dans les années 1910 ou 1920, les mêmes entraînements sont décrits par les techniciens de la FFA. Maurice Baquet et Gaston Frémont entre autres présentent l'entraînement des *crossmen* par groupes de niveaux, dont les meneurs expérimentés se chargent de l'allure tout en corrigeant les imperfections techniques des débutants (Gaston Frémont, « Propos du vieux crossman. L'entraînement en groupe », *Athletic*, n°78, 02 novembre 1933, p. 3 ; Maurice Baquet, « Entraînement au cross-country », *L'Auto*, n°13 163, 31 décembre 1936, p. 5). Dans sa thèse, Anne Roger estime également qu'il n'existe pas de différences fondamentales en termes de méthode d'entraînement entre les clubs de la FFA, et ceux de la FSGT (en analysant la revue officielle de la FSGT *SPORT* entre 1934 et 1936). Ainsi, les oppositions idéologiques et les débats mettant aux prises des conceptions rivales n'ont que peu d'influence sur les pratiques, malgré le volontarisme d'un Maurice Baquet (Anne Roger, *L'entraînement en athlétisme en France (1919-1973) : une histoire de théoriciens ?*, thèse de doctorat sous la direction de Thierry Terret, Université Claude Bernard Lyon 1, 2003, p. 38-41).

<sup>130</sup> Anne Roger va plus loin et émet l'hypothèse que les techniciens comme Baquet supplantent les médecins à la fin des années 1930 : « Entre le manuel de 1925 et ceux de 1939 à 1945, le discours évolue et s'éloigne de celui de l'éducation physique et de la domination des médecins. Les techniciens reprennent le pouvoir et partent de leurs observations et mises en œuvre pour effectuer des propositions. Les descriptions techniques pures sont rejetées au profit de remédiations aux comportements jugés inefficaces. [...] La part des médecins dans l'évolution nous semble devoir être largement relativisée dans la mesure où leurs propositions apparaissent davantage comme des synthèses de ce qui est effectué sur les stades par des entraîneurs qui ont en charge un groupe de coureurs, ou encore des écrits diffusés par les théoriciens de l'entraînement, militaires ou anciens champions, que comme des propositions originales prenant naissance dans un questionnement scientifique de la performance. » (*Ibid.*, p. 177).

Période de crises, période de questionnements, période de débats, les années 1930 sont, pour la communauté émotionnelle des athlètes, charnières. L'influence grandissante du professionnalisme sportif à l'anglo-saxonne, les crises économiques, culturelles et géopolitiques, ou encore le volontarisme du Front Populaire en matière de politique sportive ébranlent les normes et valeurs de la communauté. La démocratisation de la course à pied, franchissant les murs de l'école primaire par le biais du brevet sportif populaire, remet en question un certain entre-soi élitiste. En effet, depuis l'affaire Ladoumègue en 1932, s'affrontent les tenants d'un idéal aristocratique valorisant l'amateur désintéressé et les partisans d'une conception plus souple de l'amateurisme, permettant aux athlètes de s'entraîner plus sérieusement, d'égal à égal avec les concurrents étrangers<sup>131</sup>. Les sensibilités à l'effort, loin d'être anecdotiques, sont au cœur des débats, mobilisées comme un élément rhétorique puissant. Certains regrettent que le plaisir en course ne constitue plus la finalité première de la pratique, quand d'autres exhortent les athlètes à produire davantage d'effort à l'entraînement, quitte à s'éloigner des prudentes recommandations médicales. De manière plus prosaïque, les médias audiovisuels en vogue comme la radiodiffusion ou le cinéma offrent de précieux outils au service d'une propagande sportive et politique, en magnifiant la foulée des champions ou en narrant l'intrigue haletante d'une course.

---

<sup>131</sup> L'historien Damien Boquet remarque qu'une communauté émotionnelle peut évoluer sous l'effet d'une intervention extérieure, d'un contexte politique nouveau, ou d'une confrontation entre deux communautés aux intérêts antagonistes (Damien, Boquet, « Le concept de communauté émotionnelle selon B.H.Rosenwein », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre*, Hors-série n°5, 2013 [En ligne]). Dans le milieu athlétique des années 1930, les tenants de l'amateurisme et les tenants du professionnalisme ne forment pas à proprement parler deux communautés distinctes, mais plutôt deux sous-groupes qui redéfinissent les contours de la communauté émotionnelle des athlètes.



# Conclusion

## *La fabrique des sensibilités athlétiques*

Alors que le point final de cette thèse approche et qu'un effort de conclusion s'impose, je me sens un peu comme ce coureur de marathon à qui l'on demanderait de résumer sa course en quelques mots. La ligne est à peine franchie, encore essoufflé, le visage rougi par l'effort, il faut déjà donner ses impressions. Je commencerais peut-être par rappeler que cette thèse visait à comprendre la place et le rôle des sensibilités à l'effort dans la pratique de la course à pied en France, au début du 20<sup>e</sup> siècle. Le terme générique « sensibilité » regroupe ce qui a trait aux émotions, aux sensations, aux sentiments, et plus largement à la faculté de réception d'impressions<sup>1</sup>. À l'intersection d'une histoire culturelle, d'une histoire par les corps, et d'une histoire du sport, les sensibilités en course passent sous le regard de l'historien non comme de simples réactions biologiques, mais comme le fruit d'une construction sociale dont il importe de révéler l'ordonnement. Voici toute l'originalité et la difficulté d'une telle démarche.

L'approche par les communautés émotionnelles développée par la médiéviste américaine Barbara H. Rosenwein au début des années 2000 m'a semblé heuristique car elle suppose d'appréhender un groupe social — celui des athlètes français entre 1910 et 1940 — par la manière dont ses membres expriment, promeuvent, hiérarchisent, évaluent, partagent des émotions et sensations singulières. En tenant fermement la dialectique individu-collectif tout au long de l'analyse, il a été possible de mettre au jour la fabrique d'une culture athlétique par le sensible. L'intégration au sein du groupe nécessite une forme d'initiation à et par l'effort, comme un rite de légitimation<sup>2</sup>. Une fois intronisés, les néophytes découvrent la saisonnalité des émotions athlétiques, perfectionnent leur style, éprouvent les notions d'allure, de train, de rythme, de respiration, guidés par les plus expérimentés si l'entraîneur fait défaut. Par ailleurs, analyser l'expérience sensible des athlètes au prisme de la communauté émotionnelle implique une réflexion relative aux contours, aux limites de ladite communauté. Doit-on raisonner à l'échelle du club ? de la fédération ? ou plus largement de la pratique en tant qu'expérience sensible ? Bien que la dernière proposition ait été retenue dans l'analyse, un va-et-vient permanent entre le local, le national, voire l'international s'impose. Plus qu'une coquetterie d'historien, ces questions animent également le milieu athlétique français au début du 20<sup>e</sup> siècle. Les athlètes cultivent un sentiment d'appartenance au sein de leur club, véritable famille

---

<sup>1</sup> Le terme « sensibilité » peut prendre deux acceptions. Il peut s'agir d'une faculté de réception d'impression, mais aussi d'une attention portée sur quelque chose ou quelqu'un : « être sensible à... ». Par une éducation à l'effort, non seulement l'athlète ressent des sensations et émotions en course, mais il donne aussi du sens à certaines manifestations corporelles comme l'essoufflement, signe de fatigue.

<sup>2</sup> L'expression « rite de légitimation » est mobilisée par Pierre Bourdieu (Pierre Bourdieu, « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°43, 1982, p. 58). Les adeptes de Marcel Mauss préféreront sans doute l'expression « rite de passage ».

sportive, mais la lecture de nombreux récits d'expérience, articles et manuels laisse à penser que les athlètes ont aussi bien conscience d'appartenir à la grande famille des coureurs à pied. Les sensibilités à l'effort constituent le ferment commun qui justifie l'intégration ou la mise au ban de certaines catégories d'athlètes comme les professionnels ou les femmes. Ces dernières, jugées incapables de maîtriser leurs émotions, ne leur paraissent proposer qu'un douloureux spectacle en fin de course, où la désunion se mêle aux cris et aux pleurs. Dans un milieu athlétique presque exclusivement masculin, les femmes n'auraient pas ou peu leur place avant les années 1930. Pourtant, dès les années 1910, des pionnières comme Alice Milliat organisent des entraînements au sein de clubs et des compétitions, à la manière des hommes<sup>3</sup>. Les premières championnes Thérèse Brulé, Suzanne Liébrard, Marcelle Neveu, Sébastienne Guyot ou Suzanne Lenoir revendiquent, au même titre que leurs homologues masculins, le droit de goûter aux plaisirs de la course à pied. L'approche par le sensible, jusqu'alors peu mobilisée dans les travaux sur l'histoire du sport féminin, révèle sous un angle original la construction d'une marginalité athlétique.

\*

Le choix d'une périodisation courte — 1910-1940 — peut surprendre, surtout lorsqu'il est question de sensibilités, peu sujettes aux transformations brusques et radicales. La communauté émotionnelle des athlètes connaît pourtant des bouleversements importants, loin de l'image figée que l'on pourrait attendre. Sur le plan du contenu émotionnel de la communauté c'est-à-dire la nature de l'affect en course — plaisirs de la nature, émotion de la victoire, sensation corporelles, fatigue, etc. —, rien n'indique que l'athlète des années 1920 cultive un répertoire sensible différent ou plus large que l'athlète des années 1910. La période de la Grande Guerre constitue une exception notable, avec trois espaces de pratique distincts, valorisant trois registres de sensibilités : exalter le « sentiment national » à l'arrière ; se délasser aux cantonnements ; et vaincre sa peur sur la ligne de feu. Après cette parenthèse macabre, les athlètes des années 1920 retrouvent le rythme des compétitions et la palette de sensibilités d'avant-guerre. C'est seulement au début des années 1930 que le contenu émotionnel de la communauté est questionné, débattu, sur fond de conflit amateurisme-professionnalisme à la suite de l'affaire Ladoumègue. Tandis que certains entraîneurs comme Maurice Baquet proposent un aménagement du temps de travail afin de permettre aux athlètes de s'entraîner

---

<sup>3</sup> Voir à ce propos la thèse de Natalie Rosol sur l'athlétisme féminin (Natalie Rosol, *L'athlétisme féminin en France (1912-fin des années 1970) : des athlètes en quête d'identité*, thèse de doctorat sous la direction de Thierry Terret et de Jean Saint-Martin, Université Claude Bernard Lyon 1, 2005).

plus régulièrement et plus intensément sur le modèle anglo-saxon, d'autres cadres de la FFA craignent que le professionnalisme et l'appât du gain viennent gangréner la course à pied, au détriment d'une pratique où le plaisir désintéressé prime. L'esprit chevaleresque du sport semble s'effriter. Les athlètes professionnels foulent pourtant la cendrée depuis la fin du 19<sup>e</sup> siècle et ne représentent pas, en soi, une nouveauté. Ce qui, jusqu'alors, relevait d'une « créativité cyclique », s'exprimant dans l'inventivité ordinaire, où chaque membre de la communauté reconstruit et aménage quotidiennement la tradition athlétique au sein des clubs, s'apparente davantage au début des années 1930 à une « créativité rupture »<sup>4</sup>. Les cadres de la FFA ne tolèrent plus les écarts avec les principes traditionnels de l'amateurisme. Cette rigidité et ce contrôle renforcés ne sont possibles que grâce aux modèles offerts par la littérature sportive, les articles de presse, les manuels d'entraînement, puis à partir des années 1920, le cinéma et la radiodiffusion qui représentent de nouvelles médiations culturelles des émotions sportives. Par leur biais se constitue un panthéon, une mythologie, une épopée, un répertoire de sensibilités valorisées dont les thuriféraires peinent à s'éloigner. Ainsi, les crises des années 1930 sont moins le signe d'une fragilisation de la communauté que celui de l'affirmation d'une culture athlétique en France.

La communauté émotionnelle des athlètes ne saurait être essentialisée, considérée *a priori* comme un « déjà-là » immuable. La manière dont elle se vit, se construit, se transforme et surtout se donne à voir mérite une attention particulière. En effet, au-delà de la nature des émotions athlétiques ressenties par les athlètes, l'expression et la valorisation des sensibilités à l'effort évoluent également. À l'occasion des exploits réalisés par les champions français comme Jean Bouin, Joseph Guillemot ou Jules Ladoumègue lors des Jeux Olympiques, Cross des Nations et autres championnats internationaux, des stratégies de communication se développent à des fins de propagande sportive. La médiatisation des performances s'appuie sur un narratif qui peut prendre trois formes : une mise en récit ; une mise en spectacle ; une mise en image des émotions athlétiques. La mobilisation de sources audiovisuelles dans l'appréhension des sensibilités athlétiques constitue, selon moi, l'une des pistes les plus originales de cette thèse, au regard du peu de travaux en histoire du sport empruntant ce sillon. Les journalistes, athlètes, entraîneurs, *speakers* ou opérateurs de cinéma font œuvres de pédagogie en s'attachant à décrire au mieux les péripéties de course. Le regard du spectateur ou du lecteur est guidé par le commentaire et l'image afin de repérer les beautés du style, ou

---

<sup>4</sup> Gérard Lenclud, « La tradition n'est plus ce qu'elle était... Sur les notions de tradition et de société traditionnelle en ethnologie », *Terrain*, n°9, 1987, p. 110-123.

l'âpreté d'une lutte pour la victoire dans un suprême effort. À partir des années 1920 et surtout 1930, les techniques cinématographiques comme le ralenti, le gros plan, le *travelling* ou le panoramique font vivre par sympathie musculaire l'effort du coureur, tout en magnifiant la belle foulée des champions. En marge de ces récits faisant la part belle aux grandes compétitions du calendrier, une littérature plus technique se développe en parallèle. Par l'entremise des manuels d'entraînement, des conseils dans la presse ou dans les bulletins de clubs, les athlètes accèdent à un autre registre de sensibilités, moins porté vers le spectaculaire. Il s'agit pour l'essentiel de maîtriser sa respiration en limitant l'essoufflement et de reconnaître les indices d'une fatigue excessive pouvant amener au surmenage. Jusqu'à la fin des années 1930, le magistère scientifique des médecins-sportifs comme Philippe Tissié, Marc Bellin du Coteau, Alfred Thooris, Paul-André Chailley-Bert ou Maurice Boigey sur l'entraînement rationnel des athlètes n'est que rarement contesté. Ces conclusions invitent à dépasser les grandes fresques historiques qui réduisent les sensibilités sportives à un tout uniforme, évoluant de façon linéaire sans prendre en compte la pluralité des récits. En entreprenant une histoire par les corps et ses représentations, il devient possible d'appréhender la construction médiatique et scientifique de l'effort athlétique.

\*

La lecture de ces documents comprend un risque, celui de prendre pour argent comptant leur contenu. Porter un regard critique sur les sources suppose la plus grande prudence dans les interprétations possibles, notamment sur la correspondance entre le texte et les pratiques. Un article de presse offre parfois un miroir déformant sur les sensibilités à l'effort athlétique, prompt à l'emphase, à l'exagération, ou à la critique. Les exemples donnés, souvent issus du haut niveau, ne reflètent pas toujours les pratiques d'athlètes plus modestes, évoluant dans les clubs de province. Les manuels d'entraînement n'offrent pas davantage de garanties. Peut-on retrouver l'humble monde du Louis-François Pinagot de la course à pied<sup>5</sup> ? Sans chercher à tout prix à s'appesantir sur une étude de cas — ce qui au demeurant ne manquerait pas d'intérêt —, ma démarche a été de repérer les conditions dans lesquelles évoluent les athlètes. À défaut de témoignages directs, les sensibilités à l'effort peuvent être inférées à partir d'indices insoupçonnés. Lorsqu'un athlète souhaite obtenir quelques conseils en consultant un manuel d'entraînement, il doit se contenter de vagues indications d'allure, qui l'obligent à faire appel à

---

<sup>5</sup> Alain Corbin, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot : sur les traces d'un inconnu. 1798-1876*, Paris, Flammarion, 2016 [1998].

ses impressions personnelles. En effet, comment interpréter « au train » ? « vite » ? « à bonne allure » ? « sans pousser » ? si ce n'est par l'expérience ? L'absence d'entraîneurs compétents, de chronographes, ainsi que l'état sommaire des pistes ne permettent pas la mise en place d'un entraînement rationnel, avec des distances précises, ou des temps de passage. Finalement, les sensations et émotions à l'effort se lisent aussi en creux, dans les possibilités offertes ou non par l'environnement de pratique.

Cette focale sur les conditions et l'environnement de pratique m'a permis de questionner l'hégémonie des mots sur le sensible. Lorsque j'ai commencé mon enquête, je cherchais les mots clefs, les expressions, les verbes qui disent le sensible, de manière directe, sans détour. Très vite, j'ai remarqué que les documents les plus intéressants et les plus riches n'étaient pas forcément ceux où les termes « sensibilités », « émotions », « sensations » revenaient tout au long du texte. Par exemple, l'un des premiers ouvrages qui m'a été donné de lire fut le roman *5.000* de Dominique Braga, présentant tous les atours de l'archive parfaite. Dans ce texte, la description fine des ressentis en course d'un athlète à la première personne s'avère exceptionnelle à la fois par la densité et la précision du récit d'expérience. Pourtant, tandis que je relevais les expressions employées, que je synthétisais le récit, que j'analysais la forme et le style, je n'arrivais pas à monter en généralité et dégager clairement ce que ce texte pouvait révéler sur les athlètes des années 1920. La littérature sportive, particulièrement hétéroclite, témoigne d'un intérêt neuf pour les sensibilités à l'effort, mais ne saurait apporter un témoignage objectif sur les pratiques de terrain. En consultant des manuels d'entraînement, dont le style moins ampoulé laisse en apparence peu de place au sensible, je me suis rendu compte que les sensibilités à l'effort ne s'appréhendent pas uniquement par les mots. Loin des représentations abstraites, les ressentis corporels des athlètes ont des incidences très concrètes sur les techniques de course, sur l'organisation des épreuves en compétition ou sur l'architecture des stades. Ainsi, la respiration nasale privilégiée par les médecins-sportifs n'a de sens qu'au regard de la crainte de l'essoufflement et du surmenage. L'abandon progressif de cette technique dans les années 1930 témoigne d'une inflexion dans le rapport à l'effort, bien que de nombreux athlètes gardent leurs habitudes respiratoires. D'autre part, les parcours de cross-country font l'objet d'une âpre dispute entre les partisans d'un parcours accidenté, en sous-bois, varié, à la française, et les adeptes d'un parcours plus plat, standardisé, sur hippodrome, à l'anglaise. Cette dernière option permet aux spectateurs de voir passer les *crossmen* plusieurs fois devant les tribunes, mais aseptise les plaisirs d'une course en pleine nature. Enfin, les stades modernes construits pour accueillir les épreuves athlétiques se dotent de tableaux d'affichage,

de haut-parleurs, de la Téléphonie sans fil, de toute une technologie permettant de stimuler l'expérience sensible de l'athlète, mais aussi et surtout du spectateur. Les sensibilités à l'effort ont une fonction culturelle en ce qu'elles instituent des connaissances, des normes, des valeurs propres au milieu athlétique, mais aussi des techniques, des parcours, jusqu'à l'architecture des stades. Ce travail de thèse aura permis de considérer l'analyse des communautés émotionnelles non plus seulement au prisme des interactions sociales, mais également à travers la culture matérielle et technique des athlètes.

\*

La lecture des archives, qu'elles soient textuelles ou audiovisuelles, demeure l'un des points aveugles de l'opération historique. Si comme le rappelle Michel de Certeau « "Faire de l'histoire", c'est une pratique », l'atelier de l'historien ne devrait pas rester portes closes<sup>6</sup>. Lorsque je faisais mes premiers pas dans les centres d'archives et que j'observais les chercheurs et chercheuses travailler, je me demandais quelles étaient leurs stratégies de lectures et la manière dont ils organisaient leurs notes. Il ne s'agit pas d'une simple question méthodologique annexe car la lecture heuristique des documents n'est possible qu'à condition d'avoir une idée claire de son objet de recherche. En même temps, une visite précoce aux archives catalyse aussi la fabrique de son objet, stimule la réflexion et le cheminement intellectuel, soulève de nouvelles tensions. Une construction réciproque s'opère<sup>7</sup>. Au départ, je me suis concentré essentiellement sur la littérature sportive, la presse spécialisée, et les manuels d'entraînement. L'accès au « sensible » me semblait relativement aisé. Mes notes étaient longues, peu organisées, composées pour l'essentiel d'extraits recopiés. Afin d'appréhender les pratiques de terrain, je voulais également consulter des archives de clubs. Cependant, lorsque je me suis retrouvé pour la première fois devant les bulletins du Racing Club de France, du Stade Français, ou du Club Athlétique de la Société Générale (CASG), les articles administratifs, techniques, décrivant la vie du club loin du lyrisme de la presse ou de la littérature me paraissaient éloignés de ma problématique. J'abandonnais l'idée provisoirement, et ce n'est qu'après deux années de travail que je tentai une nouvelle approche. En prenant de la distance avec les mots du sensible, j'essayai de comprendre les conditions dans lesquelles les athlètes peuvent exprimer ou

---

<sup>6</sup> Michel de Certeau, « L'Opération historique », dans Jacques Le Goff, Pierre Nora (dir.), *Faire de l'histoire. Nouveaux Problèmes*, Paris, Gallimard, 1974, p. 17 ; Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 95.

<sup>7</sup> D'une certaine manière, le travail d'écriture participe également de cet engendrement réciproque avec l'objet de recherche. Il est nécessaire d'avoir une idée claire des éléments et tensions à soulever dans le manuscrit pour faciliter le travail d'écriture, mais à l'inverse l'écriture clarifie les idées et féconde la connaissance.

manifester leurs sensibilités à l'effort dans leur club au quotidien. Les articles qui me paraissaient jusqu'alors sans intérêt se révèlent en définitive particulièrement féconds. Je pourrais dire la même chose des archives audiovisuelles car j'ai mis du temps à comprendre comment un extrait vidéo muet sur la course à pied pouvait faire avancer mon enquête sur les sensibilités. En somme, l'expérience de lecture est décisive non seulement dans un souci d'efficacité face à la masse de documents à dépouiller, mais aussi afin d'améliorer l'acuité de l'analyse. En quatre années de travail sur les sources, difficile d'échapper à un effet d'ordre. La relecture des premiers documents consultés n'est parfois pas inutile tant de nouveaux éléments apparaissent sous un œil plus aiguisé. Systématiser la démarche serait chronophage, mais le jeune historien devrait songer à l'ordre de ses lectures, en ayant conscience que l'inexpérience et l'altération de la mémoire avec le temps peuvent justifier un « retour aux sources ».

\*

Cette thèse peut trouver un certain nombre de prolongements à l'avenir. Un travail spécifique sur les archives semble être une première piste, non que la masse de documents fasse défaut, bien au contraire, mais certains sillons méritent un approfondissement. Je pense en particulier aux archives des clubs, avec les bulletins, les carnets d'entraînements, les photographies, les rapports administratifs, techniques, financiers, afin de mieux comprendre la vie et les difficultés d'un club, en particulier pour la section athlétique. Les archives du CASG conservées au service des archives historiques de la Société Générale à Paris, et dont l'inventaire des fonds a été réalisé par Xavier Breuil et Catherine Dardignac, peuvent offrir de précieuses informations sur les champions comme Jean Bouin ou Jules Ladoumègue. En dehors des grands clubs parisiens, la connaissance plus fine des petits clubs de province apporterait un regard complémentaire et nuancé sur la communauté des athlètes. En effet, la production des documents relatifs à la course à pied au début du 20<sup>e</sup> siècle est essentiellement parisienne. En règle générale, les manuels de médecine sur l'effort athlétique sont écrits par de grands médecins parisiens, publiés par des maisons d'édition parisiennes comme Félix Alcan ou Vuibert. Les athlètes qui rédigent les manuels d'entraînement sont quasiment tous membres d'un grand club de la capitale et partagent ainsi leur expérience de pratique dans ce cadre. Les sources les plus visibles, les plus accessibles, celles qui semblent faire autorité dans le champ de l'athlétisme relatent une expérience de course parisienne. Cette anicroche soulève un autre problème : le risque de ne faire l'histoire que des champions de course à pied, avec leurs sensibilités à l'effort propres. La presse sportive ne réserve son espace éditorial qu'aux athlètes reconnus, mis à part quelques rubriques dédiées aux « avis des lecteurs ». Les manuels sont



rédigés par des champions, tandis que la littérature sportive chante également les exploits des héros du stade. Le coureur occasionnel ne laisse que peu de traces. Ces limites ne signifient pas qu'il soit impossible de retracer les sensibilités à l'effort d'un coureur de niveau modeste, en province. L'exploration des riches inventaires des archives communales, départementales ou régionales peut y contribuer. Cependant, ce travail serait particulièrement chronophage et engagerait une nécessaire réflexion relative au choix des clubs retenus sur l'ensemble du territoire français.

Dans le prolongement de la réflexion autour des archives, les chapitres de cette thèse ont montré le rôle important des influences étrangères sur l'entraînement athlétique français : anglo-saxonne, américaine, allemande, italienne, suédoise, et finlandaise. Une analyse comparative entre les pays ayant une culture athlétique développée mettrait en exergue les singularités françaises dans la construction et la valorisation des sensibilités à l'effort. Le versant politique des sensibilités serait particulièrement mis à l'honneur, dans le sillage des grandes compétitions internationales comme les Jeux Olympiques. Sur le plan national, la dimension politique de la course à pied a fait l'objet de quelques développements, avec le volontarisme du Front Populaire, ou les mouvements sportifs ouvriers, mais ce dernier point mérite sans doute davantage d'égards. Anne Roger dans sa thèse estime que les clivages idéologiques, notamment entre la Fédération sportive et gymnique du travail et la FFA, n'ont que peu d'influences sur les pratiques<sup>8</sup>. Cependant, un détour par les archives nationales du monde du travail à Roubaix ne serait pas inutile dans l'optique de compléter l'analyse d'Anne Roger, notamment sur la dimension « sensible » de la course à pied, en dehors de la FFA.

Une autre piste n'a pas encore été abordée, alors qu'elle semble aller de soi : élargir les bornes temporelles afin d'entrevoir des mutations sur le temps plus long<sup>9</sup>. Des premiers athlètes licenciés dans des clubs à la fin du 19<sup>e</sup> siècle aux coureurs contemporains, l'évolution des formes de pratique et des usages de la course à pied n'est pas sans conséquences sur les sensibilités à l'effort : féminisation de la pratique, déclin de l'hégémonie institutionnelle, goût pour la pratique libre et individualisée, avènement des raids, des treks, des courses de masse,

---

<sup>8</sup> Anne Roger, *L'entraînement en athlétisme en France (1919-1973) : une histoire de théoriciens ?*, thèse de doctorat sous la direction de Thierry Terret, Université Claude Bernard Lyon 1, 2003, p. 38-41

<sup>9</sup> Je ne reviendrai pas sur la difficulté de trouver des bornes précises convaincantes sur une thématique comme celle des sensibilités. Pour de plus amples précisions, se référer au développement consacré à la périodisation en introduction.

etc. Ces quelques grandes orientations sont loin d'être exhaustives, mais témoignent déjà de la profondeur d'un tel objet de recherche, offrant de nombreuses perspectives d'analyse.

\*

Au terme de cette enquête, je ne peux qu'encourager les historiens à s'emparer de la thématique des sensibilités sportives. La souffrance physique en cyclisme, le vertige d'une ascension en alpinisme, l'intensité d'un combat en boxe, la sensation de glisse en natation ou en ski... autant de sensibilités données comme évidentes, naturelles, atemporelles, et dont il s'agirait pourtant d'en analyser les ressorts historiques. L'entreprise n'est pas simple, et Pascal Ory recommande même de s'intéresser au préalable à la « culture régée », avant de se frotter à la « culture vécue » :

Assurément, il n'y a pas dichotomie entre les deux notions, étroitement liées dans la pratique sociale. Il paraît cependant plus modeste, plus logique, peut-être plus fondateur, d'aborder tel groupe en tel temps par sa culture régée plutôt que par sa culture vécue. Celle-ci parle en images, se nourrit de mythes et de valeurs, quand celle-là parle d'institutions, d'associations, d'entreprises, tous objets sensiblement plus prégnants à l'enquêteur, surtout si celui-ci est le premier à explorer ce territoire.<sup>10</sup>

Pour ma part, j'espère ne pas avoir manqué de modestie en privilégiant une entrée par les sensibilités. La promesse d'une belle aventure se profilait, et j'avoue ne pas avoir été déçu.

---

<sup>10</sup> Pascal Ory, *La belle illusion. Culture et politique sous le signe du Front Populaire*, Paris, CNRS éditions, 2016 [1994], p. 17.

# THÈSE DE DOCTORAT DE

L'UNIVERSITÉ RENNES 2

ÉCOLE DOCTORALE N° 604  
*Sociétés, Temps, Territoires*  
Spécialité : STAPS (74° CNU)

Par

**Aurélien CHÈBRE**

## **Les sensibilités à l'effort en course à pied (France, 1910-1940)**

Genèse d'une culture athlétique

Tome 2

Thèse présentée et soutenue à Rennes, le 13 janvier 2023

Unité de recherche : Laboratoire Valeurs, Innovations, Politiques, Socialisations et Sports (VIPS<sup>2</sup>)

### **Rapporteurs avant soutenance :**

Claire Blandin                      Professeure, Université Sorbonne Nord  
Luc Robène                        Professeur, Université de Bordeaux

### **Composition du Jury :**

Rapporteurs :	Claire Blandin	Professeure, Université Sorbonne Nord
	Luc Robène	Professeur, Université de Bordeaux
Examineurs :	Daphné Bolz	Professeure, Université de Rouen
	Olivier Chovaux	Professeur, Université d'Artois
	Yohann Fortune	Maître de conférences, Université Rennes 2
	Christophe Granger	Maître de conférences HDR, Université Paris-Saclay
Dir. de thèse :	Jean-Nicolas Renaud	Maître de conférences HDR, ENS Rennes
Co-dir. de thèse :	Pascale Goetschel	Professeure, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Université Rennes 2  
École doctorale Sociétés, Temps, Territoires

Aurélien CHÈBRE

## **Les sensibilités à l'effort en course à pied (France, 1910-1940)**

Genèse d'une culture athlétique

Tome 2

**Jury :**

**Claire Blandin**

Professeure, Université Sorbonne Nord

**Daphné Bolz**

Professeure, Université de Rouen

**Olivier Chovaux**

Professeur, Université d'Artois

**Yohann Fortune**

Maître de conférences, Université Rennes 2

**Christophe Granger**

Maître de conférences HDR, Université Paris-Saclay

**Pascale Goetschel**

Professeure, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

**Jean-Nicolas Renaud**

Maître de conférences HDR, ENS Rennes

**Luc Robène**

Professeur, Université de Bordeaux



## Sommaire des Annexes

<u>Annexe n°1</u> : Analyse synchronique et diachronique du terme « sensibilité » à travers les discours dictionnaires [1873-1939].....	474
1) « Sens », « sensation », « Sensibilité » : distinguer les termes avec la Grande Encyclopédie .....	477
2) Des définitions imprécises, qui évoluent peu entre 1873 et 1939 .....	480
3) Sensibilité physique et sensibilité morale .....	482
4) Sensibilité externe et sensibilité interne .....	484
5) La plurivocité du terme « émotion » .....	486
Conclusion : Les discours dictionnaires face au vocabulaire spécifique d'une communauté athlétique.....	489
<u>Annexe n°2</u> : Cartographie de la course à pied à Paris et ses alentours .....	491
<u>Annexe n°3</u> : Calendrier des principales épreuves athlétiques (1910-1940) .....	493
<u>Annexe n°4</u> : Réunions, fêtes, compétitions sportives comprenant une ou plusieurs épreuves de course à pied, dans les dépôts, centres d'instruction, casernes, cantonnements, et au front, recensées dans <i>L'Auto</i> entre août 1914 et décembre 1918.....	495
<u>Annexe n°5</u> : Les coureurs de Verdun. Communication de l'État-major .....	514
<u>Annexe n°6</u> : La course à pied dans les Actualités Gaumont-Pathé entre 1919 et 1931 .....	516
<u>Annexe n°7</u> : Débat sur les parcours de cross-country.....	517
<u>Annexe n°8</u> : Les Jeux Olympiques de Paris en 1924.....	521
<u>Annexe n°9</u> : Brève anthologie de la course à pied.....	525
1) Joies de la course à pied .....	525
2) Joies du cross-country .....	545
<u>Annexe n°10</u> : Performances des athlètes français entre 1910 et 1940.....	567
1) Évolution des records de France et du monde entre 1910 et 1940.....	567
2) Résultats des principales rencontres internationales masculines auxquelles participe la France entre 1930 et 1940 .....	571
<u>Annexe n°11</u> : Liste non exhaustive des soirées de propagande de la FFA entre 1933 et 1935 .....	574
<u>Sources et Bibliographie</u> .....	578
<u>Index général des noms</u> .....	642
<u>Table des illustrations</u> .....	654
<u>Liste des tableaux</u> .....	657

## Annexe n°1 : Analyse synchronique et diachronique du terme « sensibilité » à travers les discours dictionnaires [1873-1939]<sup>1</sup>

Lorsque l'on cherche à définir aujourd'hui le terme « sensibilité », on ne peut que constater la pluralité des acceptions. Le dictionnaire Larousse en ligne tout comme le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales multiplient les définitions en fonction des domaines : métrologie, neurologie, pyrotechnie, télécommunications, psychologie<sup>2</sup>. Une forte charge sémantique pèse sur ce mot avec de nombreuses occurrences voisines comme sensations, sentiments, affections, impressions, émotions, etc. Afin de définir et hiérarchiser ces termes les uns par rapport aux autres dans le contexte singulier du premier vingtième siècle, tout en circonscrivant précisément un objet de recherche aux contours incertains, une analyse sémantique s'impose. Le corpus retenu pour cette entreprise comprend 32 dictionnaires de natures différentes : encyclopédiques, étymologiques, analogiques, abrégés, sur une période allant de 1873 à 1939.

*Tableau 7 : Corpus dictionnaire mobilisé pour l'étude des "sensibilités"*

Littré 1873-1874	Dictionnaire de la langue française	4 tomes
Trousset 1885-1891	Dictionnaire encyclopédique universel	7 tomes
Berthelot 1885-1902	Grande Encyclopédie	31 tomes
Larousse 1897-1904	Dictionnaire universel encyclopédique	7 tomes
Guérin, Bovier-Lapierre 1904	Dictionnaire universel illustré	1 tome
Littré 1905	Dictionnaire abrégé de la langue française	1 tome
Larousse 1905	Dictionnaire illustré	1 tome
Larousse 1907	Dictionnaire encyclopédique	1 tome
Boissière 1908	Dictionnaire analogique	1 tome
Larousse 1907-1910	Dictionnaire encyclopédique	2 tomes
Guérin, Bovier-Lapierre 1910	Dictionnaire universel illustré	1 tome
Littré 1910	Dictionnaire de la langue française	1 tome
Buisson 1911	Dictionnaire pédagogique	1 tome
Littré, Beaujean 1912	Dictionnaire universel	1 tome

<sup>1</sup> Nous reprenons à dessein le titre de l'article de Nadia Soussi Ikhlef, « Analyse synchronique et diachronique du mot *barbare* dans les discours dictionnaires », *Multilinguales* [en ligne], n°7, 2016.

<sup>2</sup> <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/sensibilit%C3%A9/72107> consulté le 02/09/2020 à 15h33 ; <https://www.cnrtl.fr/definition/sensibilit%C3%A9> consulté le 02/09/2020 à 15h32.

Guérin, Bovier-Lapierre 1913	Dictionnaire universel illustré	1 tome
Larousse 1914	Dictionnaire encyclopédique	1 tome
Littré 1914	Dictionnaire de la langue française	1 tome
Littré 1918	Dictionnaire de la langue française	1 tome
Larousse 1919	Dictionnaire encyclopédique	1 tome
Bonnaffé 1920	Dictionnaire étymologique	1 tome
Guérin, Bovier-Lapierre 1921	Dictionnaire universel illustré	1 tome
Larousse 1922	Dictionnaire encyclopédique	2 tomes
Larousse 1922	Dictionnaire encyclopédique	1 tome
Hatzfeld, Darmesteter 1926	Dictionnaire de la langue française	4 tomes
Larousse 1928-1933	Larousse du 20ème siècle	6 tomes
Quillet 1934	Dictionnaire encyclopédique	6 tomes
Académie française 1932-1935	Dictionnaire de la langue française	2 tomes
Maquet 1936	Dictionnaire analogique	1 tome
Rouaix 1936	Dictionnaire analogique	1 tome
Azèd 1936	Dictionnaire de la langue française	1 tome
Larousse 1936-1937	Mémento encyclopédique	2 tomes
Monzie 1936-1939	Encyclopédie française	3 tomes

Si ce découpage dépasse les limites de la périodisation retenue (1910-1940), il permet d'apprécier plus avant les glissements sémantiques potentiels sur le temps long. Les discours dictionnaires représentent une bonne entrée pour connaître les usages courants de la langue car « c'est justement parce que les termes circulent qu'ils se retrouvent dans les dictionnaires dits de langue générale »<sup>3</sup>.

Cependant, en considérant avec Lucien Febvre qu'« aucune étude de vocabulaire ne permet de reconstituer une évolution d'ensemble de tout un système de sentiments dans une société donnée à une époque donnée »<sup>4</sup>, quelques remarques liminaires sont à considérer pour relativiser la portée de tels discours. Certains termes très techniques ou scientifiques ayant trait aux « sensibilités » peuvent être éclipsés des dictionnaires universels, demeurant ainsi cloisonnés dans un champ précis du savoir académique. Quand bien même certains

<sup>3</sup> Amélie Josselin-Leray, « Affiner la description des termes dans les dictionnaires généraux : l'apport d'un corpus de vulgarisation », *Lexis* [En ligne], n°4, 2010.

<sup>4</sup> Lucien Febvre, *Combat pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 1992 [1952], p. 230.



dictionnaires feraient cet effort de vulgarisation, les acceptions anciennes d'un terme qui imprègnent l'imaginaire collectif transparaissent dans l'écriture, alors même que les connaissances scientifiques récentes sont susceptibles de les rendre caduques<sup>5</sup>. Au-delà des problématiques d'entrées ou de nomenclature, la connotation des termes peut également varier en fonction de l'espace social de référence. En effet, le milieu sportif et en particulier la communauté des athlètes cultivent un vocabulaire spécifique concernant les sensibilités, qui ne reflète pas toujours le sens et la connotation des définitions dictionnaires. Il existe des écarts entre les champs discursifs. C'est pourquoi mon analyse s'appuie non seulement sur « les dictionnaires préexistants », mais aussi sur « des textes représentant la langue telle qu'elle est réellement utilisée », et enfin ma modeste « intuition de linguiste »<sup>6</sup>.

L'élaboration d'un thésaurus lexicographique arrêtant une liste de mots clés associés à une notion, en l'occurrence la « sensibilité », permet d'optimiser la prospection. Le choix des termes est à ce titre décisif. 25 mots-clés sont retenus, à l'aide du Dictionnaire Electronique des Synonymes (DES) développé par le Centre de Recherche inter-langues sur la signification en contexte (CRISCO). Une sélection reste néanmoins nécessaire, laissant de côté les termes « compassion », « délicatesse », « pitié », « tendresse » ou encore « courtoisie », trop éloignés de mon objet. À l'inverse, la lecture de nombreux ouvrages et articles de presse sur l'effort sportif en course à pied au début du 20<sup>e</sup> siècle fait ressortir certains termes incontournables comme « lassitude », « essouffler », « fatigue ». Enfin, quelques entrées supplémentaires relatives à la pratique de la course à pied sont retenues : « sport », « athlète », « course », et « cross », même si celles-ci s'éloignent quelque peu de la notion de « sensibilité ».

<b>Athlète ; Cénesthésie ; Courbature ; Coureur ; Courir ; Course ; Cross ; Effort ; Emotion ; Emouvoir ; Eprouver ; Essouffler ; Fatigue ; Impression ; Lassitude ; Perception ; Proprioception ; Ressentir ; Sens ; Sensation ; Sensibilité ; Sensible ; Sentiment ; Sentir ; Sport</b>
---

---

<sup>5</sup> Le lexicologue et historien Georges Matoré insiste sur ce décalage entre le vocabulaire usuel d'une société et leur traduction « archaïque » dans de nombreux dictionnaires, en particulier les grands recueils du 19<sup>e</sup> siècle : « ils fournissent aux usagers le tableau d'une langue qui était déjà périmée » (Georges Matoré, *Histoire des dictionnaires français*, Paris, Larousse, 1968, p. 25).

<sup>6</sup> Amélie Josselin-Leray, « Affiner la description des termes dans les dictionnaires généraux... », art. cité, 2010.

## 1) « Sens », « sensation », « Sensibilité » : distinguer les termes avec la Grande Encyclopédie

L'enquête sémantique appelle un point de départ. *La Grande Encyclopédie : Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts par une société de savants et de gens de lettres* est une œuvre colossale de 31 volumes dirigés par une douzaine de personnalités, parus entre 1885 et 1902. Ce « monument encyclopédique », pour reprendre les termes de Christine Jacquet-Pfau, se place explicitement dans la droite ligne du projet encyclopédique des Lumières de Diderot et d'Alembert<sup>7</sup>. Dans un contexte où le développement technique et scientifique se conjugue au désir d'en vulgariser les grands principes, les auteurs visent un public assez large. Si la réception demeure *in fine* relativement restreinte, *La Grande Encyclopédie* offre pour l'historien un bon état des lieux sur les connaissances scientifiques attenantes aux « sensibilités » à la toute fin du 19<sup>e</sup> siècle. Elle présente en effet les fondements théoriques d'une hiérarchie sémantique, distinguant et positionnant clairement les termes « sens », « sensation », « sensibilité », « sentiment », « affection », « émotion » entre eux.

C'est le philosophe Émile Boirac, recteur de l'académie de Grenoble, qui se charge de rédiger l'article « sens, sensation, sensibilité » dans le tome 29 de l'encyclopédie. Dès les premières lignes, il souligne le caractère « plus ou moins équivoque » des acceptions populaires, et leurs « significations très vagues ». Il propose alors une première définition du terme « sensibilité » qu'il considère comme « le plus général des trois » :

La sensibilité, c'est le pouvoir qu'on observe chez les animaux et chez l'homme de répondre par des modifications conscientes aux actions exercées sur eux par les agents extérieurs. Ainsi comprise, elle est au regard de la psychologie classique l'une des trois grandes facultés de l'âme humaine, les deux autres étant l'intelligence et la volonté elle représente le côté passif et réceptif de notre nature, le premier moment de la vie psychologique, celui où nous recevons les impressions du dehors<sup>8</sup>

Cette définition souligne le caractère éminemment psychologique de la sensibilité, présentée comme l'une des trois fonctions de l'âme avec l'intelligence et la volonté. L'image du triptyque fonctionnel de l'âme est notamment reprise par les physiologistes de l'effort à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Fernand Lagrange affirme par exemple que l'effort physique engage « une lutte entre la

---

<sup>7</sup> Christine Jacquet-Pfau, « Lexicographie et terminologie au détour du XIX<sup>e</sup> siècle : la Grande Encyclopédie », *Langages*, n°168, 2007, p. 24-38.

<sup>8</sup> Émile Boirac, « Sens, sensation, sensibilité », dans Marcellin Berthelot (dir.), *La Grande Encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts par une société de savants et de gens de lettres*, Paris, Lamirault et Cie, tome 29, 1901, p. 1005.

Volonté qui commande et la Sensibilité qui se révolte »<sup>9</sup>. La plupart des ouvrages médico-sportifs jusqu'aux années 1930 s'inscrivent également dans ce sillon.

Émile Boirac poursuit son exposé en divisant la sensibilité en deux : une sensibilité d'ordre « physique » associée aux sensations ressenties, et une sensibilité d'ordre « morale » relative aux sentiments et émotions :

A la sensibilité consciente se rapportent deux sortes de phénomènes, les uns relativement simples et immédiats qu'on appelle sensations, les autres plus ou moins compliqués par l'immixtion de phénomènes d'un autre ordre où l'intelligence et la volonté interviennent, et auxquels conviennent les noms de sentiments, d'émotions et de passions<sup>10</sup>

Les trois fonctions de l'âme ne sont pas cloisonnées, mais interagissent dans la formation de la sensibilité morale. L'article « sentiment », également rédigé par Émile Boirac, présente la même idée : une « opération mentale » est nécessaire dans la formation d'un sentiment ou d'une émotion<sup>11</sup>. Une architecture se fait jour et la subdivision se poursuit avec le terme « sensation », lui-même susceptible d'être scindé en deux :

Dans la sensation même, on peut avec tous les psychologues distinguer deux aspects qui y sont inséparablement unis et confondus, l'aspect affectif et l'aspect représentatif. D'une part, toute sensation est ou peut être agréable ou pénible à quelque degré : cette forme, cet élément de plaisir ou de peine (qu'on l'appelle comme on voudra) est son aspect affectif. D'autre part, toute sensation, indépendamment de son caractère agréable ou pénible, a une certaine physionomie propre qui nous la fait distinguer des autres et qui peut nous servir aussi à reconnaître l'objet extérieur<sup>12</sup>

L'aspect affectif de la sensation renvoie dans cet extrait au terme « affection ». Cependant, lorsque l'on étudie en contrepoint l'article « émotion » dans le tome 15 de la *Grande Encyclopédie* rédigé par Georges Fonsegrivé, professeur agrégé de philosophie au lycée de Bordeaux, l'aspect affectif de la sensation peut également être assimilé à l'émotion car « l'émotion est toujours accidentelle et est précédée d'une sensation qui l'excite »<sup>13</sup>. Quant à l'aspect représentatif, qui consiste à reconnaître l'objet dont la sensation même est l'effet, Émile Boirac l'associe au terme « perception », faisant intervenir l'intelligence pour mémoriser les sensations vécues. Cette double valence des sensations demeure fonctionnelle dans le discours médical jusqu'aux années 1930. L'éminent professeur de physiologie à la faculté de médecine

---

<sup>9</sup> Fernand Lagrange, *Physiologie des exercices du corps*, 4<sup>e</sup> édition, Paris, Felix Alcan, 1890 [1888], p. 50.

<sup>10</sup> Émile Boirac, « Sens, sensation, sensibilité », *La Grande Encyclopédie...*, *op. cit.*, 1901, p. 1005.

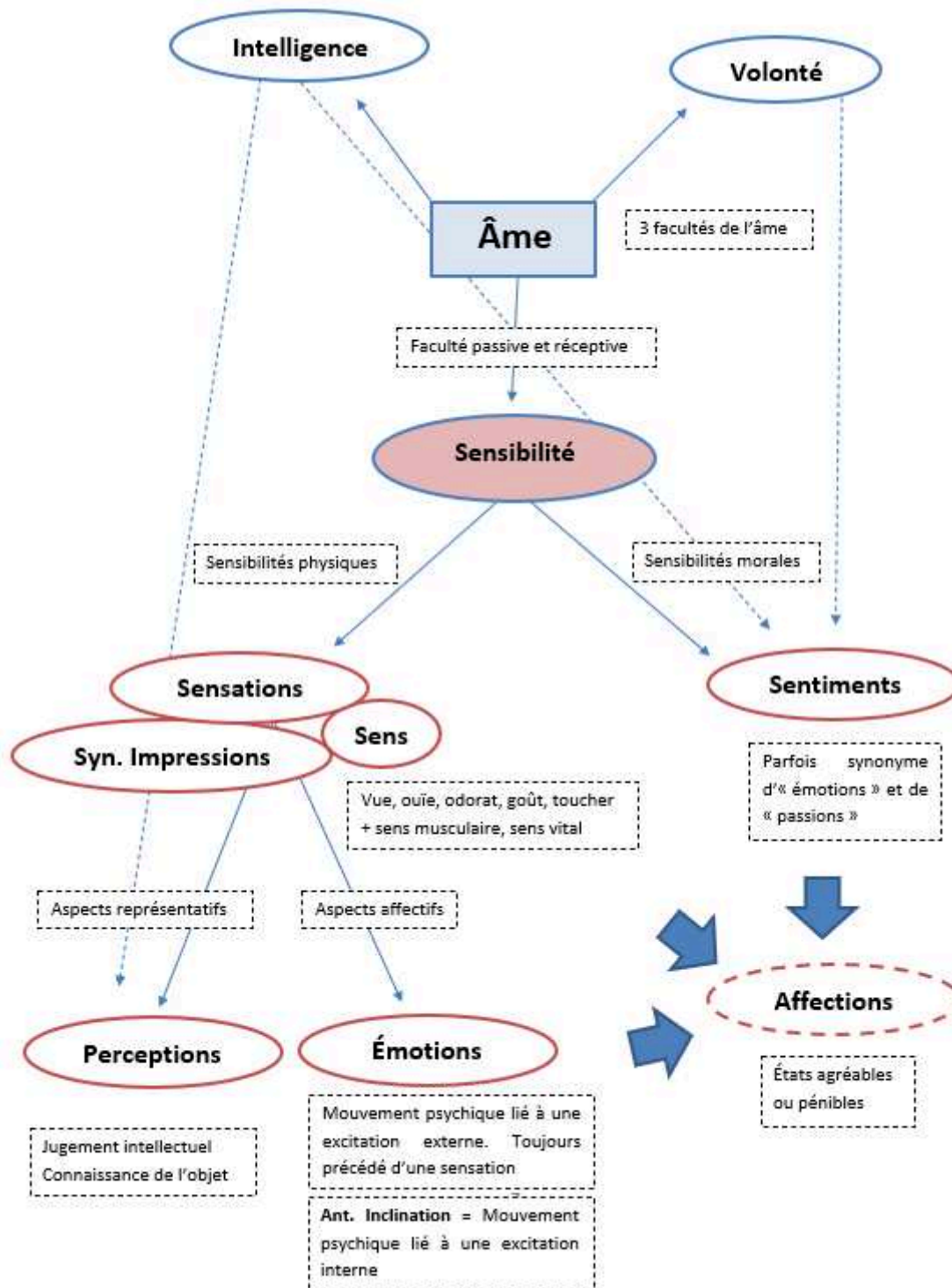
<sup>11</sup> *Id.*, « sentiment », *op. cit.*, 1901, p. 1013

<sup>12</sup> *Id.*, « sens, sensation, sensibilité », *La Grande Encyclopédie...*, *op. cit.*, 1901, p. 1006.

<sup>13</sup> Georges Fonsegrivé, « émotion », *La Grande Encyclopédie...*, *op. cit.*, tome 15, 1892, p. 963.

de Paris Charles Richet, prix Nobel de médecine en 1913 le réaffirme en 1919 dans son *Essai de psychologie générale* : « la sensation [...] est donc tantôt source de connaissance, tantôt source d'émotion »<sup>14</sup>. Toutes ces définitions font autorité dans le milieu scientifique.

Figure 77 : Lexicographie du sensible d'après les articles de la Grande Encyclopédie (1885-1902)



<sup>14</sup> Charles Richet (dir.), *Essai de psychologie générale*, 10<sup>e</sup> édition, Paris, Félix Alcan, 1919 [1887], p. 134.

## 2) Des définitions imprécises, qui évoluent peu entre 1873 et 1939

Si la *Grande Encyclopédie* définit et hiérarchise avec précision les termes relatifs aux « sensibilités », elle fait figure d'exception dans les discours dictionnaires. La plupart des dictionnaires de la langue française « universels », « essentiels », « abrégés », ou même « encyclopédiques » s'accommodent de définitions évasives, entretenant la confusion entre les termes. Le Littré en 4 tomes de 1873-1874 s'applique à distinguer sensation et sentiment : « la sensation n'est qu'un ébranlement dans le sens ; et le sentiment est cette même sensation devenue agréable ou désagréable par la propagation de cet ébranlement dans tout le système sensible »<sup>15</sup>, mais la définition du mot sensibilité « 1° Qualité de sentir [...] »<sup>16</sup>, se confond avec celle du mot sentiment « 1° En général, faculté de sentir. [...] »<sup>17</sup>. Même confusion dans le Littré abrégé par Beaujean pour les éditions de 1905, 1914 et 1918 :

**Sentiment** : En général, faculté de sentir. [...] Sentiment douloureux, agréable, etc. // Sensibilité physique. Il n'y a plus de sentiment dans son bras. // Il se dit aussi des sensations internes, de modifications perceptibles de nos organes intérieurs. Le sentiment de la faim, de la douleur, etc. [...] Manière de percevoir les impressions morales<sup>18</sup>

Le terme sentiment est ici défini par association de mots-clés, renvoyant le lecteur à d'autres définitions qu'il espère moins équivoques. Le « sentiment » se confond alors avec les termes « sensibilité physique », « sensations internes », « perceptions ». D'autres « mots-valises » permettent de définir sans pour autant caractériser la « sensibilité », à l'instar du mot « impression » utilisé par la plupart des dictionnaires. C'est le cas pour le *Larousse Classique Illustré* de 1919 :

**Sensation** : Impression que l'âme reçoit des objets par les sens

**Sensibilité** : Faculté d'éprouver des impressions physiques [...] Faculté de percevoir des impressions morales

**Sentiment** : Perception que l'âme a des objets par les sens. Aptitude à recevoir les impressions [...] <sup>19</sup>

---

<sup>15</sup> Émile Littré (dir.), *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Hachette, 1873, p. 1 894.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 1 897.

<sup>18</sup> Émile Littré (dir.), *Dictionnaire de la langue Française. Abrégé du dictionnaire de E. Littré de l'académie Française par A. Beaujean*, 11<sup>e</sup> édition, 1905, p. 1 093.

<sup>19</sup> Claude Augé (dir.), *Larousse classique illustré, Nouveau dictionnaire encyclopédique*, Paris, Librairie Larousse, 1919, p. 948-949.

Il est difficile de percevoir de nettes différences entre ces entrées qui renvoient toutes au mot-clé « impression », par ailleurs défini comme l'« Effet produit sur les sens, le cœur, l'esprit : ressentir une vive impression »<sup>20</sup>. La lecture des dictionnaires analogiques de Boissière en 1908 à celui de Rouaix en 1936 ne fait que renforcer cette appréciation. Dans ce type d'ouvrage, les mots sont regroupés par concept ou relation sémantique au lieu d'être classés par ordre alphabétique. Ainsi, le dictionnaire Rouaix propose les associations suivantes :

**Sens** : Sensibilité ; sensation ; impression ; perception ; sentir ; percevoir ; éprouver une sensation ; être impressionné ; toucher ; tact ; vue ; ouïe ; odorat ; goût ; sensorium ; sensible ; perceptible ; insensible ; imperceptible ; confus ; net ; organe ; nerf sensorial ; nerf sensitif. [...]

**Sensibilité** : Affection ; émotion ; émoi ; impression ; saisissement ; délicatesse ; sentiment ; sentimentalisme ; sentimentalité ; tendresse ; sympathie ; sensualité ; fibre ; sensiblerie ; sensible ; délicat ; sensitif ; tendre ; sympathique ; facile à émouvoir ; sensitive ; sentimental ; impressionnable ; [...]<sup>21</sup>

Il n'est pas étonnant de retrouver pour chaque entrée l'ensemble du spectre sémantique de notre thésaurus. La distinction entre les termes reste laborieuse et il faudra en tenir compte lors de l'analyse des sources. Plutôt que de chercher les traces d'un mot précis dans les récits d'expérience d'athlètes, dont l'auteur ne maîtrise pas forcément toutes les subtilités sémantiques, il apparaît plus pertinent d'opter pour une prospection large, intégrant l'ensemble de l'ambitus sensible.

Malgré ces imprécisions, les définitions font consensus entre les dictionnaires et demeurent quasiment inchangées sur le plan diachronique. Les rééditions du Littré, du Larousse ou du Bovier-Lapierre reprennent mot pour mot les entrées des éditions précédentes, renforçant la cohérence d'ensemble. Ainsi, le terme « sensibilité » se définit de la même manière pour les dictionnaires Troussset (1885), Guérin et Bovier-Lapierre (1904 ; 1910 ; 1913 ; 1921) et le dictionnaire de l'Académie Française (1935) : « Qualité par laquelle un sujet est sensible aux impressions [...] »<sup>22</sup>. Même constat pour le terme « sensation », défini comme l'« impression que l'âme reçoit des objets par les sens [...] » par 6 dictionnaires différents entre le dictionnaire

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 503.

<sup>21</sup> Paul Rouaix, *Dictionnaire-Manuel illustré des idées suggérées par les mots contenant tous les mots de la langue française groupés d'après le sens*, 17<sup>e</sup> édition, Paris, Armand Colin, 1936, p. 471.

<sup>22</sup> Jules Troussset (dir.), *Nouveau dictionnaire encyclopédique universel illustré*, Paris, A la librairie illustrée, tome 5, 1885-1891, p. 254 ; Paul Guérin, Gaspard Bovier-Lapierre (dir.), *Nouveau Dictionnaire universel illustré contenant : langue française, histoire, biographie, géographie, sciences et arts*, Tours, Maison Alfred Mame et Fils, 1904, p. 754 ; *Dictionnaire de l'académie française*, 8<sup>e</sup> édition, Paris, Hachette, tome 2, 1935, p. 577.

encyclopédique universel de Jules Troussel (1885) et le *Larousse Classique Illustré* de 1919<sup>23</sup>. Le dictionnaire essentiel de la langue française Azed de 1936 propose une définition quasiment similaire : « Sensation : Impression produite par les objets sur l'âme par l'intermédiaire des sens »<sup>24</sup>. La référence à l'âme et à ses grandes fonctions dans la caractérisation des termes depuis la Grande Encyclopédie est un bon exemple de récurrence sémantique. Le sens des mots évolue peu jusqu'à la fin des années 1930.

### 3) Sensibilité physique et sensibilité morale

Le souci de distinguer les termes du thésaurus depuis la fin du 19<sup>e</sup> siècle se heurte aux approximations contenues dans les dictionnaires de la langue française. Pourtant, lorsque l'on élargit la focale, un certain nombre de dialectiques structurent de manière transversale les différentes définitions, au-delà de leur singularité sémantique. La double valence « physique » et « morale » des entrées est à ce titre une constante. Tandis que la Grande Encyclopédie s'efforce de séparer en deux termes distincts le versant « physique » de la sensibilité, en l'occurrence la sensation, et le versant « moral » à savoir le sentiment, les autres dictionnaires universels, encyclopédiques ou abrégés préservent pour chaque entrée ces deux pendants. Ainsi, le dictionnaire Guérin et Bovier-Lapierre pour les éditions de 1904, 1910, 1913 et 1921 définit le « sentiment » comme la « Faculté de sentir, de percevoir les impressions physiques ou morales »<sup>25</sup>. Les entrées « effort », « sens », « sensation », et « sensibilité » font également mention de l'acception physique, précédant systématiquement l'acception morale. Cette dernière s'accompagne d'exemples comme « le sens du beau », « le sentiment d'humanité, de pitié, de tendresse », « votre chagrin m'est sensible ». La grande majorité des dictionnaires du corpus reprennent explicitement cette dialectique. Sans tomber dans un inventaire exhaustif, nous donnerons un dernier exemple tiré du Larousse du 20<sup>e</sup> siècle en 1933, pour souligner la pérennité de ce constat sur le plan diachronique :

**Sensation** : Impression agréable ou désagréable reçue par l'intermédiaire des sens. [...]

Fig. Impression morale : Faire sensation. [...]

---

<sup>23</sup> Jules Troussel (dir.), *Nouveau dictionnaire encyclopédique...*, op. cit., tome 5, p. 254 ; Paul Guérin, Gaspard Bovier-Lapierre (dir.), *Nouveau Dictionnaire universel illustré...*, op. cit., 1904, p. 754 ; Pierre Larousse (dir.), *Nouveau dictionnaire illustré*, Paris, Librairie Larousse, 1905, p. 705 ; Claude Augé, (dir.), *Petit Larousse Illustré. Nouveau dictionnaire encyclopédique*, Paris, Librairie Larousse, 1907, p. 912 ; Claude Augé (dir.), *Le Larousse pour tous, Nouveau dictionnaire encyclopédique*, Paris, Librairie Larousse, tome 2, 1907-1910, p. 718 ; Claude Augé (dir.), *Larousse Classique Illustré, Nouveau dictionnaire encyclopédique*, Paris, Librairie Larousse, 1919, p. 948-949.

<sup>24</sup> Azed, *Dictionnaire essentiel de la langue française*, Paris, Librairie Hatier, 1936, p. 645.

<sup>25</sup> Paul Guérin, Gaspard Bovier-Lapierre (dir.), *Nouveau Dictionnaire universel illustré...*, op. cit., 1904, p. 754.

**Sensibilité** : Faculté d'éprouver des impressions physiques : les nerfs sont les organes de la sensibilité. [...] Faculté de percevoir des impressions morales. [...]

**Sentiment** : Faculté de sentir, d'éprouver, des impressions physiques ; sensibilité physique. [...] Faculté de percevoir des impressions morales ; sensibilité morale [...] <sup>26</sup>

Le pendant physique de la sensibilité ne se départit que très rarement du pendant moral au début du 20<sup>e</sup> siècle, le second découlant du premier. En effet, les facultés naturelles de perception sensible peuvent être polies par l'éducation, et en particulier l'éducation physique. De cette culture des sens bien dirigée découle l'appréciation des hautes valeurs morales du bien et du beau, gage d'un esprit bien formé. Le nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire de Ferdinand Buisson, « cathédrale de l'école primaire », insiste sur ce point dans la réédition de 1911<sup>27</sup>. Un article dédié spécifiquement à l'éducation des Sens est rédigé par le philosophe et pédagogue Gabriel Compayré :

L'éducation des sens ne doit pas être une culture exclusive de la perception sensible pour elle-même. Elle doit viser plus haut, et tendre à former l'esprit lui-même. [...] Il n'y a pas seulement en effet une éducation intellectuelle, il y a une éducation morale des sens. [...] D'une part, il faut soustraire l'enfant à toutes les sensations violentes, qui ébranlent son esprit, qui par leurs secousses inattendues peuvent le rendre troublé et inquiet pour la vie. [...] D'autres part, il ne faut pas redouter pour l'enfant l'accoutumance aux impressions pénibles et désagréables qui trempent et fortifient l'âme, qui aguerrissent et pour ainsi dire épaississent la sensibilité<sup>28</sup>.

Les instituteurs sont invités à privilégier les expériences concrètes, stimulantes pour les jeunes enfants, à l'instar des observations, des balades en milieu naturel, des travaux manuels, des exercices physiques, ou encore des initiations aux arts et à la poésie. La référence à Rousseau, « le premier qui ait compris toute l'importance de l'éducation des sens », est explicite<sup>29</sup>. À l'école comme dans la vie, les sensibilités physiques s'accompagnent de retentissements moraux.

---

<sup>26</sup> Paul Augé (dir.), *Larousse du 20<sup>ème</sup> siècle en six volumes*, Paris, Librairie Larousse, tome 6, 1933, p. 297-299.

<sup>27</sup> Une première édition de 4 volumes est parue entre 1882 et 1887. Comme le souligne Pierre Nora, le dictionnaire pédagogique a pour ambition de servir de guide pratique et théorique aux acteurs de l'enseignement primaire, public et privé, même s'il s'adresse prioritairement à l'élite enseignante, directeurs d'écoles ou élèves des écoles normales. L'édition de 1911 a été tirée à 5500 exemplaires (Pierre Nora (dir.), « Le "Dictionnaire de pédagogie" de Ferdinand Buisson. Cathédrale de l'école primaire », *Les lieux de mémoire*, tome 1, Paris, Gallimard, 1997, p. 327-347).

<sup>28</sup> Gabriel Compayré, « Sens (Education des) », dans Ferdinand Buisson, *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, Paris, Hachette, 1911, p. 1885-1886.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 1885.



#### 4) Sensibilité externe et sensibilité interne

Une autre dialectique forte traverse les définitions dictionnairiques de notre thésaurus : entre l'« interne » et l'« externe ». La primauté accordée aux impressions externes souligne la hiérarchie à l'œuvre entre les sens du dehors et les sens du dedans. Les yeux « sentinelles », fenêtres ouvertes sur le monde, élève la vue au rang de sens princeps : « La vue est tellement de tous les sens le plus important, que les pédagogues, quand ils traitent de l'éducation des sens, se laissent aller à parler presque exclusivement de l'observation, qui est l'affaire des yeux seuls »<sup>30</sup>. L'héritage galénique transparait encore au début du 20<sup>e</sup> siècle, malgré la lente prise en compte du sentiment de soi depuis les Lumières<sup>31</sup>. Ainsi, le dictionnaire Larousse de 1905 décrit le mot « sens » comme la « Faculté par laquelle l'homme et les animaux reçoivent l'impression des objets extérieurs : le sens de la vue, de l'odorat, etc. ; [...] Le sens intime, la conscience ; le bon sens, la droite raison ; le sens commun, [...] Les plaisirs des sens, la sensualité. [...] »<sup>32</sup>. Si la dimension « interne » ou « intime » des sens n'est pas oubliée, celle-ci se place toujours après la description des sens « externes », comme reléguée. De plus, le « sens intime » ne correspond aucunement à la perception des muscles, du mouvement ou de la position du corps dans l'espace. La référence à l'âme et aux états de conscience caractérisant l'image de soi est bien plus nette. La définition du mot « sens » que donne l'Académie Française trente ans plus tard ne fait que reprendre cette articulation entre l'appréciation du « dehors » valorisé, et les impressions venant du « dedans » assimilé à l'introspection :

Faculté de l'homme et des animaux de percevoir les impressions faites par les objets extérieurs. La vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, le goût sont les cinq sens. [...] Sens se dit encore, au pluriel, de la faculté de sentir. Reprendre ses sens. [...] En termes de philosophie, sens interne, faculté de discerner ce qui se passe en soi-même, conscience du moi [...] <sup>33</sup>

Au sein des dictionnaires abrégés, non encyclopédiques, les cinq sens classiques ont la part belle tandis que la perception du corps ou le « sens du mouvement » n'apparaissent que rarement. Il existe pourtant de très nombreux travaux scientifiques de psychologues, de médecins ou de physiologistes depuis la fin du 19<sup>e</sup> siècle sur la « proprioception », la « cénesthésie », et la « kinesthésie »<sup>34</sup>, mais ces termes sans doute trop spécialisés ne sont pas

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p.°1885-1886.

<sup>31</sup> Georges Vigarello, *Le sentiment de soi. Histoire de la perception du corps (16<sup>ème</sup> – 20<sup>ème</sup> siècle)*, Paris, Seuil, 2014.

<sup>32</sup> Pierre Larousse, *Nouveau dictionnaire illustré*, Paris, Librairie Larousse, 1905, p. 705.

<sup>33</sup> *Dictionnaire de l'académie française*, 8<sup>e</sup> édition, Paris, Hachette, tome 2, 1935, p. 577.

<sup>34</sup> Nous pensons entre autres à Charles Féré, Théodule Ribot, Henri Beaunis, Bernard Bourdon, Charles Richet, Jean-Paul Langlois etc.

retenus dans les nomenclatures. Ce décalage traduit le fait que ces notions restent cloisonnées dans un champ scientifique restreint et peinent à faire sens plus largement dans l’imaginaire collectif. Les dictionnaires encyclopédiques volumineux qui laissent une large place aux descriptions philosophiques et physiologiques sont les seuls à faire mention des perceptions corporelles. La Grande encyclopédie dès 1892 consacre par exemple un chapitre sur le « sentiment de l’effort » au sein de l’entrée « effort », rédigée par Henri Marion<sup>35</sup>. L’approche est philosophique plus que physiologique avec pour appui l’œuvre de Maine de Biran, mais le souci de caractériser les impressions internes qui accompagnent les émotions ou le mouvement transparait clairement à la lecture. La définition du terme « cénesthésie » que propose le tome second du dictionnaire universel encyclopédique Larousse (1897-1904) n’est guère plus précise : « Ensemble des sensations vagues qui conduisent à la notion de notre propre existence »<sup>36</sup>. Localiser avec précision le siège de ces sensations reste une gageure, malgré la référence aux travaux de l’éminent professeur de physiologie Charles Richet. Au reste, il faut attendre le Larousse du 20<sup>e</sup> siècle (1928-1933) pour que réapparaisse le terme de « cénesthésie »<sup>37</sup>. C’est finalement le tome 8 de l’Encyclopédie Française « La vie mentale », dirigé en 1938 par Henri Wallon, qui consacre les plus longs développements sur la question des sensibilités internes. Au prisme de la psychologie génétique, le « sens kinesthésique », le « sens de l’équilibre », le « tonus », et plus largement « l’activité sensori-motrice » ont une fonction essentielle, en particulier dans le développement moteur de l’enfant, au-delà de la simple conscience du « moi »<sup>38</sup>.

Ces termes ou expressions scientifiques ne sont que rarement reprises au sein des dictionnaires abrégés. Cependant, en caractérisant la nature des impressions corporelles, certaines entrées plus communes deviennent intéressantes à analyser comme la « fatigue », la « lassitude », la « courbature », ou encore « l’essoufflement ». Les définitions mettent en avant le potentiel danger que représentent ces sensations, véritables signaux d’alarme suite à un effort considéré comme excessif. La lassitude est ainsi présentée dans le Littré de 1874 comme un « sentiment de brisement et d’impossibilité d’agir que l’on éprouve après un travail excessif de

---

<sup>35</sup> Henri Marion, « Effort », dans Marcellin Berthelot (dir.), *La Grande Encyclopédie... op. cit.*, tome 15, 1892, p. 596.

<sup>36</sup> Claude Augé, *Nouveau Larousse Illustré. Dictionnaire universel encyclopédique (7 volumes)*, Paris, Librairie Larousse, tome 2, 1897-1904, p. 606.

<sup>37</sup> Paul Augé, *Larousse du 20<sup>e</sup> siècle en six volumes*, Paris, Librairie Larousse, tome 2, 1929, p. 74.

<sup>38</sup> Henri Wallon (dir.), *La vie mentale*, dans Anatole de Monzie, Lucien Febvre (dir.), *Encyclopédie Française*, tome 8, Paris, Librairie Larousse, Société de gestion de l’encyclopédie Française, 1938, p. 8.20-2 ; 8.24-5 ; 8.28-1.

corps ou d'esprit [...] »<sup>39</sup>. Leur manifestation résulterait d'un dérèglement organique ou d'un surmenage, pouvant entraîner un malaise, même s'il ne s'agit que de « courbature » :

Indisposition caractérisée par l'abattement des forces et une extrême lassitude. (Elle se manifeste particulièrement sur les chevaux peu entraînés auxquels on fait faire de longues courses.) —Méd. Lassitude accompagnée de douleurs musculaires. —Encycl. La courbature est due à une intoxication, endogène, de surmenage musculaire, de fatigue excessive, d'une attitude trop longtemps prolongée [...]<sup>40</sup>

Le caractère péjoratif de ces définitions au sein des dictionnaires fait écho aux recommandations des scientifiques et médecins que peuvent recevoir les athlètes dans le cadre de leur pratique. Ainsi, les docteurs Lagrange, Tissié, Boigey, Bellin du Coteau ou encore Chailley-Bert de la fin du 19<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 1930 préconisent d'interrompre tout effort violent qui entraîneraient surchauffe, fatigue et autres emballements respiratoires incontrôlables. En dehors des compétitions entre hommes adultes entraînés en pleine santé, la pratique sportive doit rester en toute autre circonstance modérée, contrôlée, graduée, sans à-coups et changements de rythmes pour éviter les accidents musculaires. Que ce soit dans les dictionnaires, les manuels d'entraînement ou de médecine, les sensibilités internes restent perçues avant tout comme des indices corporels inquiétants, à prendre en compte pour préserver sa santé.

## 5) La plurivocité du terme « émotion »

Au sein des dictionnaires, l'ordre des acceptions présentées pour chaque entrée renseigne sur une forme de hiérarchie sémantique, faisant apparaître les usages les plus communs du mot en premier. Les mots clés du thésaurus sont pour la plupart polysémiques et donc soumis à ce classement définitionnel. Or, leur sens princeps ne renvoie pas toujours à l'univers des sensibilités. En effet, le terme « impression » est assimilé à l'action d'un corps qui en presse un autre, ou à l'impression d'un livre ; la « perception » au recouvrement des impositions ; « l'émotion » du latin *emotio* au mouvement, etc. Dans le Littré de 1873, le terme émouvoir ne fait apparaître qu'en 6<sup>e</sup> position l'acception sensible :

**Emouvoir** : 1<sup>o</sup> Mettre en mouvement. Six chevaux attelés à ce fardeau pesant ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant [...] 2<sup>o</sup> Agiter, troubler. Cette drogue trouble les humeurs.

---

<sup>39</sup> Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Hachette, tome 3, 1874, p. 260.

<sup>40</sup> Paul Augé, *Larousse du 20<sup>ème</sup> siècle en six volumes*, Paris, Librairie Larousse, Tome 2, 1929, p. 532.

Cela lui émut un peu le poulx. 3° Faire naître, susciter [...] 4° Pousser au soulèvement, à la sédition [...] 6° S'émouvoir, Éprouver une émotion<sup>41</sup>

Pour les termes « émotion » et « émouvoir », il est possible de retrouver cette idée de mise en mouvement, de trouble et d'agitation sur l'ensemble de la période étudiée, quelle que soit la nature des dictionnaires. Les mêmes exemples du poulx ou des chevaux attelés sont repris, parfois mot pour mot<sup>42</sup>. Par ailleurs, la valence collective de l'émotion semble décisive. Le Littré de 1905 parle d'« agitation populaire qui précède une sédition »<sup>43</sup>, le Larousse 1922 également « d'agitation populaire »<sup>44</sup>. Ce n'est qu'en 1930 avec le Larousse du 20<sup>e</sup> siècle que cette acception est remise en question : « **émotion** : [...] — Autref. Agitation populaire [...] **émouvoir** : Mettre en mouvement : *Six chevaux attelés à ce fardeau pesant ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant* Boileau. (Sens vieilli.) »<sup>45</sup>. Les mentions « Autref. » et « sens vieilli » marquent une distance avec des définitions qui apparaissent anachroniques mais ne remettent pas en cause définitivement l'usage effectif de ces termes. Des incohérences se font jour au sein même du Larousse du 20<sup>e</sup> siècle puisque quelques lignes après l'exemple des chevaux, la référence à l'agitation collective populaire est toujours bien présente : « Emouvoir une sédition, le peuple, un pays »<sup>46</sup>, alors même qu'elle était disqualifiée dans l'entrée « émotion ». Le dictionnaire de l'Académie française y fait une nouvelle fois mention en 1932, même si cette acception se retrouve présentée dans un second temps, comme rétrogradée : « **Emotion** : Trouble de l'âme. Emotion vive, forte, légère. [...] Il se dit aussi des mouvements populaires qui annoncent une disposition au soulèvement, à la révolte. Une émotion commença à se dessiner dans la ville. Calmer l'émotion populaire »<sup>47</sup>. Les tournures de phrase et les adverbes choisis révèlent la rareté de l'acception : « **Emouvoir** : [...] Il signifie quelquefois agiter, disposer à la sédition »<sup>48</sup>. Une inflexion s'amorce au tournant des années 1930 plus qu'une rupture soudaine et définitive.

L'émotion collective, populaire, connotée négativement, telle que présentée dans les dictionnaires fait écho à l'intérêt scientifique grandissant dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle pour la

---

<sup>41</sup> Émile Littré (dir.), *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Hachette, tome 2, 1873, p. 1 350.

<sup>42</sup> « Six chevaux attelés à ce fardeau pesant ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant » (*Ibid.*, p. 1 350 ; Adolphe Hatzfeld, Arsène Darmesteter (dir.), *Dictionnaire général de la langue française*, Paris, Delagrave, 1926, p. 870 ; Émile Littré (dir.), *Dictionnaire de la langue Française...*, *op. cit.*, 1905, p. 383).

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 382.

<sup>44</sup> Claude Augé (dir.), *Larousse universel en 2 volumes : nouveau dictionnaire encyclopédique*, tome 1, 1922, p. 745.

<sup>45</sup> Paul Augé (dir.), *Larousse du 20<sup>ème</sup> siècle en six volumes*, *op. cit.*, tome 3, 1930, p. 134-135.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>47</sup> *Dictionnaire de l'académie française*, 8<sup>e</sup> édition, Paris, Hachette, tome 1, 1932, p. 451.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 451-452.

« psychologie des foules » avec les travaux de Gustave Le Bon, Scipio Sighele, Gabriel Tarde ou encore Henry Fournial<sup>49</sup>. À titre d'exemple, l'ouvrage de Gustave Le Bon paru en 1895 est traduit en dix-sept langues, et connaît plus de quarante éditions jusqu'en 1939<sup>50</sup>. Les émotions de la foule y sont décrites comme des éruptions inquiétantes catalysées par un phénomène de contagion, menaçant l'équilibre de la société : « Peu apte au raisonnement, les foules sont au contraire très apte à l'action »<sup>51</sup>. Cette conception « hydraulique » assimile l'émotion à un flux qui s'accumulerait chez les individus comme l'eau derrière un barrage, et qui, dans certaines conditions, se déchargerait brutalement telle une soupape<sup>52</sup>. L'article « émotion » de la Grande Encyclopédie en donne un bon exemple avec la peur :

Si nous prenons pour exemple la peur qui résulte de la vue subite d'un objet terrifiant, nous voyons très aisément comment la sensation visuelle imprévue désorganise nos états de conscience actuels; nous savons aussi que la pâleur arrive aussitôt, le tremblement, un relâchement général de la peau et même du sphincter, puis, peu à peu nous ressaisissons nos esprits, c.-à-d. que nos états de conscience se groupent, s'organisent nous concevons les moyens de fuir ou de résister et alors ou nous résistons avec le courage du poltron révolté, ou nous fuyons avec les ailes que la peur nous donne<sup>53</sup>

Ici, la raison viendrait de haute lutte contenir, canaliser, maîtriser le flot surgissant des émotions.

Dans le champ sportif, le contrôle des affects est également un enjeu majeur de la pratique. Lorsqu'un effort se prolonge, le « masque » de l'athlète qui ne laisse transparaître aucune défaillance est apprécié comme un critère esthétique. La fatigue ne doit en aucun cas mener à la désunion corporelle ni aux gesticulations laborieuses. Les joies de la victoire comme les déceptions de la défaite se font mesurées, sans épanchements ni orgueil. Cependant, les émotions sportives ne sont en rien comparables aux définitions dictionnairiques. Elles ne se réduisent pas aux dangereuses éruptions collectives du peuple. Bien au contraire, les plaisirs individuels à l'effort sont valorisés sinon recherchés, apanage d'une élite physique et morale :

---

<sup>49</sup> Cette acception de l'émotion n'est pas neuve au 19<sup>e</sup> siècle. Dès le Moyen-âge, les termes « esmouvoir » ou « esmouvement » renvoient à l'origine latine *moveo* (mouvoir). Ils supposent un bouillonnement, une agitation populaire collective, un trouble physique. Si Georges Vigarello remarque un lent déplacement des définitions données au terme « émotion » entre les 12<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles, prenant davantage en compte le ressenti intime, force est de constater que les acceptions médiévales perdurent au 19<sup>e</sup> siècle et jusqu'au début du 20<sup>e</sup> siècle (Claude Thomasset, Georges Vigarello, « “Esmouvoir”, “esmouvement”. Archéologie médiévale du mot “émotion” », dans Alain Corbin, Georges Vigarello, Jean-Jacques Courtine (dir.), *Histoire des émotions*, tome 1 : *De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Seuil, 2016, p. 125-129).

<sup>50</sup> Vincent Rubio, « Psychologie des foules, de Gustave Le Bon. Un savoir d'arrière-plan », *Sociétés*, n°100, 2008, p. 79.

<sup>51</sup> Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, Paris, Félix Alcan, 1895, p. 4.

<sup>52</sup> Barbara Rosenwein, Marie-Hélène Debiès, Catalina Dejois, « Histoire de l'émotion : méthodes et approches », *Cahiers de civilisation médiévale*, n°193, Janvier-mars 2006, p. 36.

<sup>53</sup> Georges Fonsegrivé, « émotion », *La Grande Encyclopédie...*, op. cit., tome 15, 1892, p. 943.

la chevalerie sportive chère à Coubertin. Les spectacles du stade en plein essor au sortir de la Grande Guerre annoncent également les premiers soubresauts d'une « passion sportive »<sup>54</sup>. Il existe ainsi un hiatus entre le discours dictionnaire dépeignant de manière péjorative les émotions collectives du peuple pouvant mener à la sédition, et l'espace sportif qui valorise une gamme d'émotions spécifiques à l'effort, distinctives, individuelles et collectives.

## Conclusion : Les discours dictionnaires face au vocabulaire spécifique d'une communauté athlétique

Les discours dictionnaires n'embrassent pas l'entièreté du lexique relatif aux « sensibilités à l'effort sportif », et n'en offrent qu'une image tronquée, partielle, subdivisée au gré des découpages définitionnels. Ces derniers ont toutefois le mérite de poser les jalons d'une hiérarchie sémantique entre les termes « sensibilités », « sensations », « émotions », « perceptions », « sentiments » etc., à l'instar de la Grande Encyclopédie. Cependant, en dehors des encyclopédies, la plupart des dictionnaires entretiennent une confusion sémantique, usant de définitions courtes, imprécises, voire tautologiques en se réfugiant derrière des synonymes. L'intérêt est ailleurs. D'une part, le contenu définitionnel des différents mots-clés du thésaurus n'évolue que très peu de 1873 à 1939 et entre les différentes éditions, traduisant une forme de pérennité sur le plan diachronique. L'entrée « émotion » fait à ce titre figure d'exception avec une inflexion au tournant des années 1930, abandonnant progressivement l'acception péjorative relative à l'agitation collective et populaire. D'autre part, deux dialectiques majeures transparaissent systématiquement dans l'architecture des définitions : entre les valences physiques et morales ; et entre les versants externes et internes. Les sensibilités « internes » comme la proprioception, la cénesthésie ou le sentiment de l'effort ne sont pleinement développées que dans les dictionnaires encyclopédiques, et de manière superficielle. Il n'est nullement question de ressentis lors d'un mouvement sportif complexe, mais d'une analyse psychologique ou philosophique sur le sentiment de soi.

Il existe pourtant un vocabulaire sportif spécifique attendant aux sensibilités qui se développe dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle avec les travaux de Lagrange et Tissié sur la physiologie de l'effort ou de la fatigue. En marge de ce langage scientifique, les récits journalistiques

---

<sup>54</sup> Christian Bromberger, « Passions sportives », dans Jean-Jacques Courtine (dir.), *Histoire des émotions*, tome 3 : *De la fin du 19<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 2017, p. 446-459. Il est intéressant de noter que ce chapitre s'inscrit en plein dans une conception Éliassienne de l'émotion sportive en faisant du stade le lieu d'un « déconstrôlement contrôlé des émotions » (Norbert Elias, Eric Dunning, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994, p. 64).

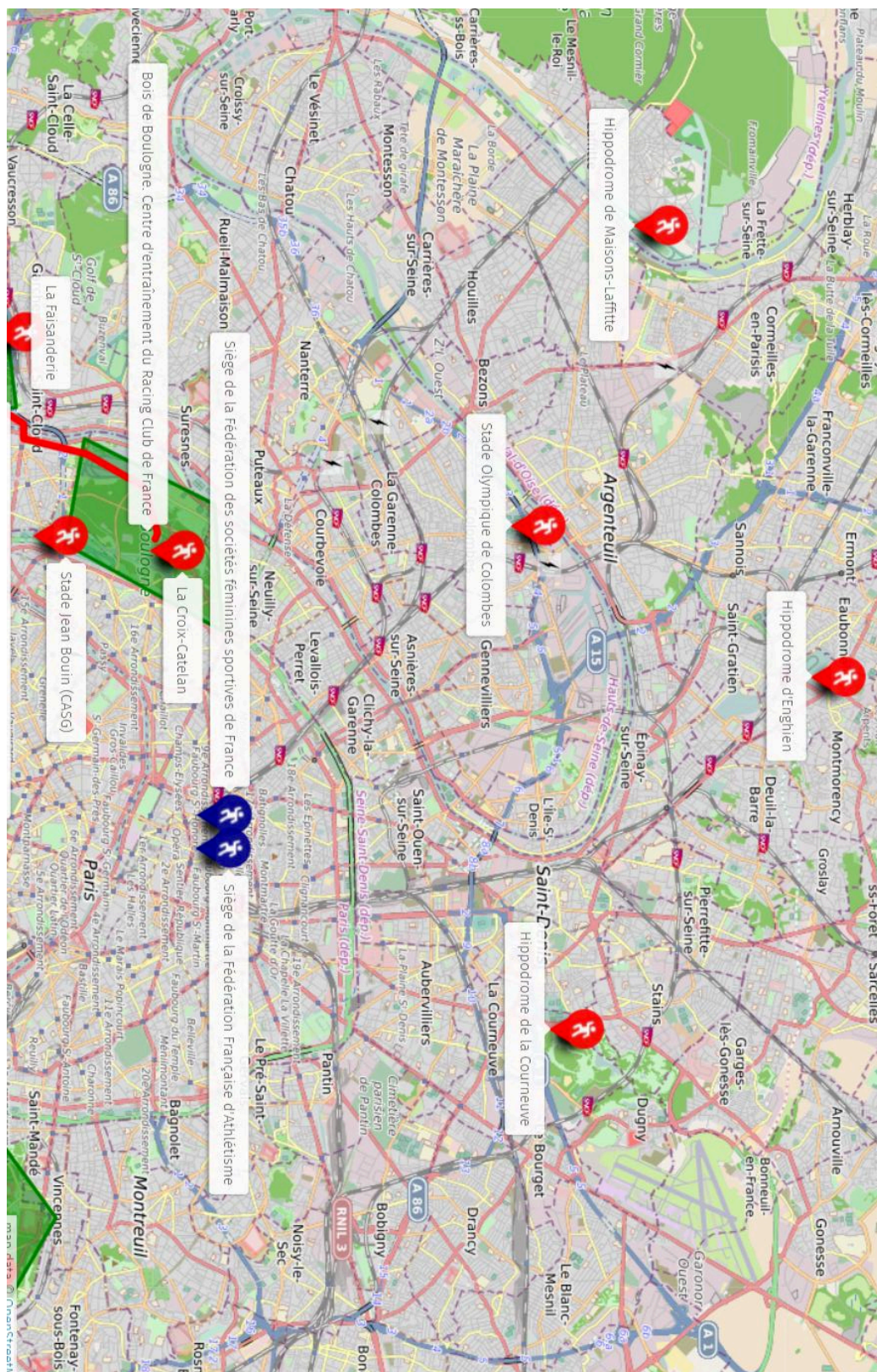
s'attachent à décrire les émotions suscitées par le spectacle athlétique naissant. Les manuels d'entraînement, les récits de course et les œuvres littéraires en plein essor durant l'Entre-deux-guerres viennent encore enrichir le lexique sportif : « Le sport ne peut être que l'élixir de l'écrivain »<sup>55</sup>. Retracer les contours d'une communauté émotionnelle en course à pied suppose de mettre au jour les spécificités de ce langage.

---

<sup>55</sup> Paul Guitard, « De l'influence du sport dans le langage, le style et la manière de se vêtir », *L'Auto*, 11 922, 06 août 1933, p. 2.







Pour accéder à la carte interactive, il suffit de renseigner l'adresse suivante sur un navigateur web : <http://u.osmfr.org/m/792849/>. Le fond de carte de Paris n'est pas d'époque, et peut apparaître anachronique, au regard des lignes SNCF, des noms de rue, etc., mais les étiquettes, zones et tracés restent fidèles aux localisations des années 1910-1940.

## Annexe n°3 : Calendrier des principales épreuves athlétiques (1910-1940)

Janvier	Février	Mars
<p><b>Prix Ayçaguer (Lyon)</b></p> <p><b>Cross de <i>L'Auto</i> (Vincennes)</b></p> <p>Cross du Mans</p> <p>Challenge International de Chartres</p> <p>Cross des 5 provinces (Bretagne)</p> <p><b>Prix Lemonnier organisé par le RCF (Versailles...)</b></p> <p><b>Cross de <i>L'Intransigeant</i> (Bois de Boulogne)</b></p> <p>Challenge Pesch (Clamart)</p> <p>Challenge Biscot (Clamart)</p>	<p><b>Cross de <i>L'Humanité</i> (hippodrome de la Courneuve)</b></p> <p>Championnats régionaux de cross-country</p>	<p>Championnat Interscholaire de France de cross-country</p> <p><b>National de cross-country amateur</b></p> <p>Championnat de France professionnel de cross-country</p> <p>Prix Guillemare (cross-country pour les jeunes organisé par le Stade Français)</p> <p><b>Cross des 5 Nations</b></p>

<b>Avril</b>	<b>Mai</b>	<b>Juin</b>
<p>Challenge Doyen</p> <p><b>Cross du <i>Petit Parisien</i> (dernière épreuve de la saison à Saint Cloud)</b></p> <p>Championnat de France militaire de cross</p> <p><b>Fin de la saison de cross et Début de la saison sur piste</b></p>	<p>Challenge du « Mille »</p> <p>Championnat Interscholaire de France d'athlétisme (à Saint Cloud au Parc de la Faisanderie)</p> <p>Match International</p> <p>Prix Blanchet (mi-mai, piste de la Croix Catelan Bois de Boulogne, organisé par le Racing Club de France)</p>	<p>Championnats régionaux de l'USFSA</p> <p>Challenge Legrand (critérium interscolaire d'athlétisme organisé par le PUC)</p> <p><b>Match international</b></p>

<b>Juillet</b>	<b>Août</b>	<b>Septembre</b>	<b>Octobre</b>
<p><b>Championnats de France d'athlétisme amateur</b></p> <p><b>Jeux Olympiques</b></p> <p>Match international</p>	<p>Challenge Bessonneau, puis Journées Bessonneau</p> <p>Championnat de France militaire</p>	<p><b>Tour de Paris, professionnel, organisé par <i>L'Auto</i></b></p>	<p>Prix Gondrand (épreuve de relais dans l'heure, Organisé par le RCF)</p>

<b>Novembre</b>	<b>Décembre</b>
<p>Prix international Roosevelt, organisé par le RCF) <b>Fin de la saison sur piste</b></p>	<p>Challenge de la Nézière, cross-country par relais (dans les parages de la Faisanderie)</p>

**Annexe n°4 : Réunions, fêtes, compétitions sportives comprenant une ou plusieurs épreuves de course à pied, dans les dépôts, centres d'instruction, casernes, cantonnements, et au front, recensées dans *L'Auto* entre août 1914 et décembre 1918**

<b>Date de l'article</b>	<b>Titre et auteur de l'article</b>	<b>Unité(s) militaire(s)</b>	<b>Localisation géographique</b>	<b>Epreuves sportives</b>
07/01/1915 (n°5107), p.°1	« Les vœux du Front. Un cross sous les obus », par Alphonse Steinès	303 <sup>e</sup> RI (20 <sup>e</sup> Compagnie).  Organisé par le sergent Durand	« dans les bois, à 1,500 mètres des Boches »	Cross-country de 1,600 mètres. Course par section qualifiant un homme pour la finale. Une épreuve pour les officiers.  Premier Prix offert par le lieutenant Guiraud.
08/01/1915 (n°5108), p.°2	« Sur le front »	5 <sup>e</sup> Régiment d'artillerie de forteresse	« Du côté de Verdun [...] très près des Allemands »	100m, sauts, lancements, grimper
05/02/1915 (n°5128), p.°2	« Course à pied et concours athlétique (Sur le front) », par F.Mercier	10 <sup>e</sup> RI  Organisé par M. Frèrejacques, caporal, ancien secrétaire du Comité de Paris de l'Union	« [...] proximité des Boches [...] »	Course à pied 5 kilomètres, 38 partants  Concours  Football-association
21/05/1915 (n°5233), p.°2	« Sur le Front, au 1 <sup>er</sup> d'artillerie lourde »	1 <sup>er</sup> Régiment d'artillerie lourde	Non renseigné	100m., 400m., relais 1.500m. (3 coureurs), saut en longueur et hauteur, lutte à la corde, musique.
24/05/1915 (n°5236), p.°1	« Le sport au front »	Non renseigné	Non renseigné	Installation d'un gymnase :

				gymnastique, lutte, haltères, lancements, football-association
26/05/1915 (n°5238), p.°1	« Quatre contre un : J.Vermeulen »	Non renseigné	Camp de Potigny (Calvados)	Course de 3 kilomètres sur route, 4 contre 1
18/08/1915 (n°5322), p.°1	« La vie sportive au front dans la légion étrangère »	Bataillon G du 2 <sup>e</sup> de la légion étrangère	Non renseigné	Cross-country (10kil.), 100m., 100m. haies, 400m., 800m., sauts, lancements, tir à la corde, boxe, football-association
20/08/1915 (n°5324), p.°2	« Les résultats sur le front »	67 <sup>e</sup> de ligne, 2 <sup>e</sup> compagnie	Non renseigné	100m., 1.000m.
28/09/1915 (n°5363), p.°2	« Au groupe sportif des poilus du 36 <sup>e</sup> d'infanterie »	Groupe Sportif des Poilus de la classe 1916 du 36 <sup>e</sup> d'infanterie et du 129 <sup>e</sup> d'infanterie	Camp de Potigny (Calvados)	Exhibition de Vermeulen devant des spectateurs.  100m., 400m., 1.000m. relais (250*4), course en sac, course à la brouette humaine, 3.000m. handicap, lutte à la corde par équipes, 10 kil. Relais, saut en longueur  90 participants  + « Le 3 octobre, meeting retour organisé par le 129 <sup>e</sup> d'infanterie »
25/11/1915 (n°5421), p.°1	« Le sport aux tranchées »	Non renseigné  Organisé par le capitaine Parmentier	Non renseigné	Course de côte, 500m., Course à trois jambes, Course aux pommes de terre.
27/11/1915 (n°5423), p.°1	« Les sports sur le front »	49 <sup>e</sup> chasseurs à pied	Non renseigné	100m., 400m., concours, football-

				association, distribution de prix
27/11/1915 (n°5423), p.°1	« Les sports sur le front »	1 <sup>er</sup> régiment du génie	Non renseigné	Football-association, 100m., 400m., cross- country, concours, sauts, lutte à la corde, nombreux prix offerts par les officiers
08/12/1915 (n°5434), p.°2	« Sur le Front »	150 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Non renseigné	100m.
09/12/1915 (n°5435), p.°2	« Les sports au front »	1 <sup>er</sup> régiment du génie. « La Flambée, société sportive et lyrique des sapeurs de la compagnie 22/10, donnait sa première réunion sportive »	Non renseigné	100m., 300m., 1.200m., lutte à la corde, football- association
23/12/1915 (n°5449), p.°2	« Fête sportive au 130 <sup>e</sup> d'infanterie »	130 <sup>e</sup> régiment d'infanterie.  Présence de nombreux officiers	En Champagne	100m., 400m., 1.500m., football- association
16/03/1916 (n°5533), p.°2	« Le sport aux armées »	18 <sup>e</sup> chasseurs à pied, classe 1917	Au dépôt	Rally-paper (8kil.) avec obstacles, 260 partants, football-association
15/04/1916 (n°5563), p.°1	« Les sports aux armées »	1 <sup>er</sup> Génie (« La Flambée », société sportive et lyrique des poilus de la	Non renseigné	60m., Disque, poids, saut en longueur, lutte à la corde, football- association

		compagnie 22/10)  Organisé par le lieutenant Gachet		
09/06/1916 (n°5636), p.°2	« Les résultats sur le front »	419 <sup>e</sup> Régiment d'infanterie, 1 <sup>er</sup> bataillon	Non renseigné	5 kil.
30/06/1916 (n°5639), p.°2	« Les résultats sur le front »	82 <sup>e</sup> régiment d'infanterie (9 <sup>e</sup> bataillon)	Non renseigné	100m.
21/07/1916 (n°5660), p.°2	« Le sport aux armées »	5 <sup>e</sup> batterie du 43 <sup>e</sup> régiment d'artillerie  Organisé par le capitaine Lebreton	Non renseigné	100m., saut en hauteur, lutte à la corde, football-association
22/07/1916 (n°5666), p.°2	« Les résultats sur le front »	420 <sup>e</sup> régiment d'infanterie  Organisé par le capitaine Hugot et le lieutenant Labat	Non renseigné	6kil., 100m., lutte à la corde, saut en hauteur avec élan, saut en longueur, lancement de grenade
27/07/1916 (n°5666), p.°2	« Le sport aux armées »	33 <sup>e</sup> compagnie...  Organisé par le commandant de bataillon Valet et par le capitaine Ganisset	Non renseigné	100m., 110m. haies, 1.500m. relais, 4kil. Route, saut en hauteur, et longueur, boxe anglaise

04/08/1916 (n°5674), p.°2	« Les résultats sur le front »	3 <sup>e</sup> régiment d'artillerie coloniale (54 <sup>e</sup> batterie)	Non renseigné	100m., 400m., 1.000m., disque, 2.000m., relais
06/08/1916 (n°5676), p.°1	« Le sport aux armées »	173 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Non renseigné	100m., 400m., 1.500m., football- association
08/09/1916 (n°5709), p.°2	« Le sport aux armées »	81 <sup>e</sup> , 96 <sup>e</sup> , et 153 <sup>e</sup> régiment d'infanterie (classe 17)  Nombreux officiers	Camp de Larzac (Aveyron)	100m., saut en hauteur, 400m. obstacles, saut en longueur, 1.500m., relais, lancement de grenade, distribution de prix
13/09/1916 (n°5714), p.°2	« Les résultats sur le front »	Non renseigné : artillerie française et section sanitaire anglaise	Non renseigné	100m., 400m., lancement de poids, saut en hauteur
20/10/1916 (n°5751), p.°2	« Les résultats sur le front »	Comité sportif franco-belge	Non renseigné	100m., 800m., 1.500m., 5.000m.
08/11/1916 (n°5770), p.°2	« Le sport aux armées »	251 <sup>e</sup> régiment d'infanterie  Organisé par le lieutenant Blochet, ex-membre du Club athlétique périgourdin	« qu'à 4 kil. Des Boches », sur hippodrome	100m., 400m. haies, poids, saut en hauteur, saut en longueur
23/11/1916 (n°5785), p.°1	« Le sport aux armées »	29 <sup>e</sup> régiment d'infanterie  Sous la direction du Dr Michot	Non renseigné	Cross-country (6kil.), cross cyclo-pédestre, boxe anglaise



15/12/1916 (n°5807), p.°2	« Le sport aux armées »	Fusiliers marins avec le concours du Comité sportif franco-belge	Non renseigné	100m., 400m., 1.500m., match football-association
28/03/1917 (n°5910), p.°2	« Le sport aux armées »	171 <sup>e</sup> régiment d'infanterie. « Chaque compagnie possède son équipe de cross-country »	Non renseigné	Cross-country de 8kil., matchs de football-association et de rugby.  « chaque dimanche, a lieu une véritable fête sportive »
18/05/1917 (n°5961), p.°2	« Le sport aux armées »	1 <sup>er</sup> bataillon de chasseurs à pied  Présidence du colonel Guy	Non renseigné	Cross-country, 100m., 400m., Match de football-association  5.000 spectateurs !
18/05/1917 (n°5961), p.°2	« Le sport aux armées »	161 <sup>e</sup> batterie du 9 <sup>e</sup> régiment d'artillerie  Présidence du sous-lieutenant Caffin	Non renseigné	100m., 1.500m., Saut en longueur, Match de football-association
08/06/1917 (n°5982), p.°2	« Le sport aux armées »	Réunion inter-régiments	Non renseigné	100m., 400m., 1.500m., Saut en hauteur avec élan
08/06/1917 (n°5982), p.°2	« Le sport aux armées »	21 <sup>e</sup> colonial 2 <sup>e</sup> section	Non renseigné	600m., 400m., 800m., Saut en longueur avec élan, Saut en hauteur, lancement de grenade, lever de gueuse
15/06/1917 (n°5989), p.°2	« Le sport aux armées »	113 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Non renseigné	100m., 400m., 200m., lutte à la corde, lancement de grenade,

		Nombreux officiers		5.000m. plat par relais de 4 coureurs  Nombreux prix
15/06/1917 (n°5989), p.°2	« Le sport aux armées »	63 <sup>e</sup> division (2 <sup>ème</sup> réunion organisée) + 8 <sup>e</sup> Génie  Présidence du général Andlauer	Non renseigné	100m., 300m., saut en hauteur, lancement de grenades, 1.500m., saut en longueur, lutte à la corde, 2.000m. relais, 100m. en sac
16/06/1917 (n°5990), p.°2	« Le sport aux armées »	63 <sup>e</sup> division  Avec le concours de la présidente du Foyer du soldat Mlle Marchal	Non renseigné	100m., 300m., 1.500m., 2.000m. relais, saut en hauteur, lancement de grenade, lutte à la corde  110 engagements
18/06/1917 (n°5992), p.°2	« Le sport aux armées »	82 <sup>e</sup> régiment d'artillerie lourde  Des officiers	Non renseigné	Cross-country
19/06/1917 (n°5993), p.°2	« Le sport aux armées »	Non renseigné	« Sur le front belge »	100m., 400m., demi-heure, 3.000m. marche
19/06/1917 (n°5993), p.°2	« Le sport aux armées »	71 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Non renseigné	100m., Cross-country  35 partants, 15 arrivants
21/06/1917 (n°5995), p.°2	« Le sport aux armées »	D.D.125.	Non renseigné	100m., saut en hauteur avec élan, saut à la perche, saut en longueur, 800m. relais
21/06/1917 (n°5995), p.°2	« Le sport aux armées »	9 <sup>e</sup> chasseurs (1 <sup>ère</sup> section)	Non renseigné	60m., 400m., 800m., saut en hauteur, saut en longueur, lancement de grenade

25/06/1917 (n°5999), p.°2	« Le sport aux armées »	103 <sup>e</sup> régiment d'artillerie lourde (3 <sup>e</sup> groupe)	« Près du front »	100m., 1.500m., courses à la nage, 1.000m.
28/06/1917 (n°6002), p.°2	« Le sport aux armées »	403 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Non renseigné	100m., 400m., 1.000m., saut en hauteur, saut en longueur, lancement de la pierre, grimper à la corde, levé de gueuse
03/07/1917 (n°6007), p.°2	« Le sport aux armées »	118 <sup>e</sup> régiment d'artillerie lourde	« Sur le terrain du Stade Rochelais »	60m., 800m., 70m. haies, saut en hauteur, Relais 1.200m.
07/07/1917 (n°6011), p.°2	« Le sport aux armées »	Réunion inter-régiments  Présence d'officiers	Non renseigné	110m. haies, saut en longueur, saut en hauteur, saut à la perche, lancement de poids, 400m. plat
09/07/1917 (n°6013), p.°2	« Le sport aux armées »	1 <sup>er</sup> régiment d'infanterie légère  Organisé par les officiers	Non renseigné	« Au repos, il [le commandant] a organisé [...] de nombreuses réunions sportives »
11/07/1917 (n°6015), p.°2	« Le sport aux armées »	15 <sup>e</sup> régiment d'infanterie  Présence d'officiers	Non renseigné	100m., 110m. haies, 400m., 1.500m., football-association
14/07/1917 (n°6018), p.°2	« Le sport aux armées »	163 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Non renseigné	Football-association inter-bataillon, 100m. (séries), 400m., rallye-papier (4kil.), saut en longueur, saut en hauteur
16/07/1917 (n°6020), p.°2	« Le sport aux armées »	71 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Non renseigné	100m., Cross-country (16kil.), 1.500m.

16/07/1917 (n°6020), p.°2	« Le sport aux armées »	80 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Non renseigné	100m., 110. Haies, 400m., 800m., saut en hauteur, saut en longueur, match de football-association
16/07/1917 (n°6020), p.°2	« Le sport aux armées »	2 <sup>e</sup> groupe mixte A.M.	Non renseigné	100m., saut en hauteur, saut en longueur, poids, match de boxe, match de lutte libre
16/07/1917 (n°6020), p.°2	« Le sport aux armées »	43 <sup>e</sup> colonial Organisé par le lieutenant Dumas	« près des lignes »	100m., 400m., saut en hauteur, saut en longueur, poids, disque, match de football-association  Prix
17/07/1917 (n°6021), p.°2	« Le sport aux armées »	21 <sup>e</sup> colonial	Non renseigné	100m., 800m.
19/07/1917 (n°6023), p.°2	« Le sport aux armées »	103 <sup>e</sup> régiment d'artillerie lourde (3 <sup>e</sup> groupe) « deuxième réunion »	« sur le front »	100m., saut en longueur, saut en hauteur, natation
19/07/1917 (n°6023), p.°2	« Le sport aux armées »	Au parc de Révision n°10	Non renseigné	100m., 400m., 1.000m., 110m. haies, 400m., saut en hauteur, saut en longueur
19/07/1917 (n°6023), p.°2	« Le sport aux armées »	76 <sup>e</sup> batterie du 10 <sup>e</sup> régiment d'artillerie à pied	Non renseigné	Course en sac, course sur les mains, match aux confitures, match de football-association
19/07/1917 (n°6023), p.°2	« Le sport aux armées »	26 <sup>e</sup> compagnie du 21 <sup>e</sup> colonial	Non renseigné	100m., 400m., 800m.

28/07/1917 (n°6032), p.°2	« Le sport aux armées »	14 <sup>e</sup> Corps d'armée	Parc d'artillerie du 14 <sup>e</sup> Corps d'armée	Courses à pied de fond et de vitesse, saut en hauteur et longueur, course cycliste, concours de grenades
28/07/1917 (n°6032), p.°2	« Le sport aux armées »	71 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Non renseigné	1.500m., 100m.
31/07/1917 (n°6035), p.°2	« Le sport aux armées »	63 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	« malgré la dure période de combats »	100m., 300m., 1.500m., saut en hauteur, saut en longueur, lancer de la grenade
04/08/1917 (n°6039), p.°2	« Le sport aux armées »	14 <sup>e</sup> corps d'armée	Parc d'artillerie du 14 <sup>e</sup> Corps d'armée	Lancement de grenades, saut longueur, 1.200m., hauteur, Cross-country, cyclisme, football-association, gymnastique
05/08/1917 (n°6040), p.°2	« Le sport aux armées »	Réunion inter-régiments	Non renseigné	100m., 400m., 3.000m., 1.800m. par équipe, saut en longueur, grenade, poids, football-association
09/08/1917 (n°6042), p.°2	« Le sport aux armées »	1 <sup>er</sup> groupe cycliste du 26 <sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied	Non renseigné	100m., 400m., saut en longueur, lancement de poids, lancement de grenades
11/08/1917 (n°6046), p.°2	« Le sport aux armées »	44 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Non renseigné	100m., saut en longueur, 1.500m.
11/08/1917 (n°6046), p.°2	« Le sport aux armées »	Au 2 <sup>e</sup> groupe mixte A.M.	Non renseigné	100m., 110m. haies, 800m., 1.500m., lancement de poids, saut en hauteur, boxe

12/08/1917 (n°6047), p.°2	« Le sport aux armées »	Club sportif du 105 R.A.L. (Régiment d'Artillerie lourde)	Dépôt de Joigny	« Grande fête sportive militaire suivie de concert vocal et instrumental »
17/08/1917 (n°6052), p.°2	« Le sport aux armées »	Réunion inter-régiments	Non renseigné	100m., 400m., lancement de grenade, 900m. relais, Cross-country (6kil.500), football-association  95 concurrents (6 régiments)
22/08/1917 (n°6057), p.°2	« Le sport aux armées »	170 <sup>e</sup> Régiment d'infanterie	Non renseigné	100m., 400m., saut en hauteur, saut en longueur, 1.500m. relais
23/08/1917 (n°6058), p.°2	« Le sport aux armées »	Club sportif du 105 <sup>e</sup> B.A.L.	Dépôt de Joigny	Boxe anglaise, concert, 40m. handicap, 800m., saut en hauteur, saut à la perche
27/08/1917 (n°6062), p.°2	« Le sport aux armées »	23 <sup>e</sup> colonial	Non renseigné	100m., 400m., 1.500m., lancement de grenades
27/08/1917 (n°6062), p.°2	« Le sport aux armées »	7 <sup>e</sup> de ligne (classe 18)  Organisé par le professeur de boxe M.Petit	Cahors (dépôt ?)	100m., 800m., Cross-country (4kil.), grimper à la corde, lancer de grenades, lever de gueuse
27/08/1917 (n°6062), p.°2	« Le sport aux armées »	« à l'artillerie d'assaut » (A.S. 33)	Non renseigné	Méthode Hébert, football-association, courses à pied, sauts, gymnastique
29/08/1917 (n°6064), p.°2	« Le sport aux armées »	Groupe sportif du 46 <sup>e</sup>	Non renseigné	Saut en hauteur et longueur, 400m., 8000m., lancer de

		régiment d'infanterie		grenades, 60m., 1.500m., 1.000m. relais, football-association, cross-country (6kil.)  Prix nombreux
31/08/1917 (n°6066), p.°2	« Le sport aux armées »	32 <sup>e</sup> régiment d'artillerie	Non renseigné	100m., 400m., 2.000m., 5.000m., saut en hauteur, saut en longueur, lancement de pierre
02/09/1917 (n°6068), p.°2	« Le sport aux armées »	3 <sup>e</sup> zouaves	Non renseigné	Une réunion sportive agrémentée d'une partie théâtrale (nombreux spectateurs)
02/09/1917 (n°6068), p.°2	« Le sport aux armées »	8 <sup>e</sup> génie, réunion inter-régiment	Non renseigné	100m., 400m., 1.800m. relais, saut en longueur
04/09/1917 (n°6070), p.°2	« Le sport aux armées »	S.S.4  Organisé par le lieutenant Coursin	« à quelques kilomètres des boches »	Football-association, 100m., 110m. haies, 200m., lutte à la corde, saut
06/09/1917 (n°6072), p.°2	« Le sport aux armées »	Section Automobile B.97	Non renseigné	200m., 1.000m. relais, saut en hauteur, lutte à la corde
09/09/1917 (n°6075), p.°2	« Le sport aux armées »	114 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Non renseigné	100m., saut en hauteur, saut en longueur
09/09/1917 (n°6075), p.°2	« Le sport aux armées »	Non renseigné	Camp belge d'Auvours	100m., 400m., 1.500m., saut en hauteur et longueur, lancement de poids, 800m. relais (4*200m.), football-association.

13/09/1917 (n°6079), p.°2	« Le sport aux armées »	113 <sup>e</sup> et 131 <sup>e</sup> régiments d'infanterie  Présidence du colonel Hérouard	Non renseigné	60m., 400m., 800m., 3.000m., saut en hauteur, lever de gueuse, cross-country (6kil.500, 800 partants !!)  4 à 500 américains + public nombreux
14/09/1917 (n°6080), p.°2	« Le sport aux armées »	Association Amicale et Sportive de l'Escadrille 20  Sous la présidence du médecin-major Jean Clair	Non renseigné	100m., 400m., 1.500m., saut en hauteur
20/09/1917 (n°6086), p.°2	« Le sport aux armées »	131 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Non renseigné	100m., 200m. haies, 400m., saut hauteur, lancement de grenades
24/09/1917 (n°6090), p.°2	« Le sport aux armées »	92 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Non renseigné	100m., course en sac, 5.000m. relais, lancement de grenades, football-association
24/09/1917 (n°6090), p.°2	« Le sport aux armées »	131 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Non renseigné	100m., 200m., haies, 400m., 200m.
24/09/1917 (n°6090), p.°2	« Le sport aux armées »	Escadrille F.20  Présence d'officiers	Non renseigné	100m., 400m., 1.500m., saut en hauteur, poids
26/09/1917 (n°6092), p.°2	« Le sport aux armées »	Réunion interalliés	Camp d'Auvours	100m., 400m., saut en hauteur, triple saut, javelot, grenade  2000 personnes



26/09/1917 (n°6092), p.°2	« Le sport aux armées »	7 <sup>e</sup> régiment d'infanterie (classe 18)  Sergent Petit	dépôt	Championnat d'athlétisme
26/09/1917 (n°6092), p.°2	« Le sport aux armées »	4 <sup>e</sup> zouaves	Centre d'instruction de Milly	100m., 400m., saut en longueur, en hauteur, football-association, concert
27/09/1917 (n°6093), p.°2	« Le sport aux armées »	6 <sup>e</sup> génie	Angers, au stade du 6 <sup>e</sup> génie	Concours militaire régional d'instruction physique
30/09/1917 (n°6096), p.°2	« Le sport aux armées »	21 <sup>e</sup> colonial	Non renseigné	100m., 5.000m., saut hauteur, longueur
03/10/1917 (n°6099), p.°2	« Le sport aux armées »	Groupe Sportif du Parc d'Artillerie du ... <sup>e</sup> corps d'armée colonial	« Sur le front français. AV... en Lorraine »  « au repos un peu en arrière du front »	Lancement de grenade, saut en hauteur, match pédestre franco-italien (2.000m.), match franco-italien de football-association
03/10/1917 (n°6099), p.°2	« Le sport aux armées »	71 <sup>e</sup> chasseurs + parc d'aviation n°1  Présence d'officiers	Non renseigné	100m., 3.000m., saut en longueur et en hauteur, poids, disque, grenade, concours de gymnastique, football-association
03/10/1917 (n°6099), p.°2	« Le sport aux armées »	28 <sup>e</sup> dragons	Dinan (classe 18)	100m., 800m., 1.000m. relais
03/10/1917 (n°6099), p.°2	« Le sport aux armées »	23 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Non renseigné	100m., 400m., 1.500m., 800m. relais, lancement de grenades, match de football-association, et de football-rugby

05/10/1917 (n°6101), p.°2	« Le sport aux armées »	85 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Non renseigné	100m., 400m., saut en longueur, grenades, escrime à la baïonnette
05/10/1917 (n°6101), p.°2	« Le sport aux armées »	71 <sup>e</sup> , 94 <sup>e</sup> , 132 <sup>e</sup> et 154 <sup>e</sup> régiments d'infanterie	Centre d'instruction de Quintin	Football-association, 2.000m. avec obstacles, course à l'équipement, course de relais
11/10/1917 (n°6107), p.°2	« Le sport aux armées »	113 <sup>e</sup> et 131 <sup>e</sup> régiments d'infanterie	Romorantin (Loir-et-Cher)	60m., 400m., 800m., 3.000m. relais, grimper au mât, lancers de grenades, longueur, cross-country (6kil.) avec 900 partants
12/10/1917 (n°6108), p.°2	« Le sport aux armées »	21 <sup>e</sup> colonial	Non renseigné	100m., 400m., 1.500m., 3.000m.
12/10/1917 (n°6108), p.°2	« Le sport aux armées »	Groupe Sportif du Parc d'Artillerie du 2 <sup>e</sup> corps d'armée colonial	Non renseigné (aux cantonnements)	« a donné jusqu'ici douze réunions de plein air dont trois avec les sportsmen italiens »
12/11/1917 (n°6139), p.°1	« Le sport aux armées »	21 <sup>e</sup> chasseurs et 50 <sup>e</sup> régiment d'infanterie  Nombreux officiers	Non renseigné	100m., saut en longueur, 1.000m., saut en hauteur, 3.000m. relais, match de football-rugby
22/12/1917 (n°6119), p.°2	« Le sport aux armées »	26 <sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied	Non renseigné	100m., 400m., course en sac, cross-country (20 partants), course à cloche-pied, saut en hauteur, luge
08/01/1918 (n°6196), p.°2	« Le sport aux armées »	Non précisé, avec des anglais	Amiens, stade de la citadelle	Saut en hauteur, 60m., 400m., 800m., lancement de boulet,

				Cross-country (2.000m.)
06/02/1918 (n°6225), p.°2	« Le sport aux armées »	103 <sup>e</sup> régiment d'artillerie lourde	Non précisé	100m., 110m. haies, 5kil., match football-association
06/02/1918 (n°6225), p.°2	« Le sport aux armées »	C.M.2 du 5 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Non renseigné	600m.
15/02/1918 (n°6234), p.°2	« Le sport aux armées »	G.S.P.A. (2 <sup>e</sup> C.A.C.)	Non renseigné	10kil. Sur route 200francs de prix
15/05/1918 (n°6323), p.°3	« Le sport aux armées »	Club sportif d'Armée d'Orient	Non renseigné	Prix d'ouverture : 100m., 400m., 1.500m.
18/05/1918 (n°6326), p.°3	« Le sport aux armées »	G.S.P.A. (2 <sup>e</sup> Corps d'armée colonial)	Non renseigné	« trois réunions », football-association, soirée artistique et athlétique
16/06/1918 (n°6355), p.°2	« Le sport aux armées »	9 <sup>e</sup> bataillon des 48 <sup>e</sup> , 71 <sup>e</sup> régiments d'infanterie	Non renseigné	100m., 400m., 200m. haies, saut en longueur, grenades, course de relais
27/06/1918 (n°6366), p.°2	« Le sport aux armées »	G.S.P.A. (2 <sup>e</sup> Corps d'armée colonial)	Non renseigné	100m., longueur, hauteur, triple saut, poids, grimper à la corde
10/07/1918 (n°6379), p.°3	« Le sport aux armées »	Club sportif d'Auvours	Camp d'Auvours	10kil. route
10/07/1918 (n°6379), p.°3	« Le sport aux armées »	147 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Non renseigné	100m., 1.500m., football-association
18/07/1918 (n°6387), p.°2	« Le sport aux armées »	Union Franco-américaine, Foyer du soldat	« arrière-front lorrain »	100m., hauteur, longueur, football-association

18/07/1918 (n°6387), p.°2	« Le sport aux armées »	102 <sup>e</sup> régiment d'infanterie (2 <sup>e</sup> bataillon)	Non renseigné	100m. (32 partants), 1.609 mètres relais (4 coureurs)
18/07/1918 (n°6387), p.°2	« Le sport aux armées »	82 <sup>e</sup> et 169 <sup>e</sup> régiments d'infanterie	Montargis	Hauteur, longueur, 100m., lancement de poids, de la grenade, grimper, lever de gueuse, concours de l'athlète complet
18/07/1918 (n°6387), p.°2	« Le sport aux armées »	Association sportive brestoise et YMCA	Brest (stade de Kerabécam)	Réunion franco-américaine, 100 yards, 440 yards, 880 yards, hauteur, longueur, lancement du poids, 1.004m., relais
18/07/1918 (n°6387), p.°2	« Le sport aux armées »	2 <sup>e</sup> groupe d'aviation	Dépôt Personnel Technique d'Aviation	« Match de vitesse », cross cyclo-pédestre
20/07/1918 (n°6389), p.°3	« Le sport aux armées »	1 <sup>e</sup> et 8 <sup>e</sup> R.A.P. 108 <sup>e</sup> R.A.L. (classe 19)	Centre d'instruction des élèves-aspirants	100m., 400m., 800m., 1.500m., hauteur, longueur
20/07/1918 (n°6389), p.°3	« Le sport aux armées »	30 <sup>e</sup> régiment d'artillerie (classe 19)  Officiers	Non renseigné	100m., 400m., 110m. haies, 1.500m.
20/07/1918 (n°6389), p.°3	« Le sport aux armées »	G.S.P.A., Foyer du soldat 502, l'Union franco-américaine, 21 <sup>e</sup> , 22 <sup>e</sup> , 23 <sup>e</sup> régiment du génie américain, 53 <sup>e</sup> section	Non renseigné	100m., course de relais 300m., disque, boxe anglaise, « plusieurs milliers de personnes assistaient aux épreuves »

		automobile française		
20/07/1918 (n°6389), p.°3	« Le sport aux armées »	C.I.A.O.  Réunion franco-américaine	Secteur 240	100m., 400m., 800m., saut en longueur, en hauteur, 1.600m. relais, 800m. relais, lutte à la corde
24/07/1918 (n°6393), p.°3	« Le sport aux armées »	108 <sup>e</sup> régiment d'artillerie lourde (classe 19)	Non renseigné	100m., 400m., 800m., saut en hauteur, longueur, lancement de grenade
24/07/1918 (n°6393), p.°3	« Le sport aux armées »	Au G.I.A.C.4 (groupe C)	Non renseigné	100m., 400m., 90m. haies, saut en hauteur, longueur, lancement de grenade, 1.000m. relais  « un millier de spectateurs »
31/07/1918 (n°6400), n°3	« Le sport aux armées »	G.S.P.A. du 2 <sup>e</sup> C.A.C. réunion franco-italienne	Non renseigné	Lutte à la corde, 100m., 800m., gueuse, poids, hauteur, longueur, lutte à la corde  67 concurrents
31/07/1918 (n°6400), n°3	« Le sport aux armées »	G.S.P.A. du 2 <sup>e</sup> C.A.C. match franco-italien	Non renseigné	Saut en longueur, hauteur, 800m. relais, lancement de poids, 1km. Marche
02/08/1918 (n°6402), p.°2	« Le sport aux armées »	G.S.P.A. du 2 <sup>e</sup> C.A.C. match franco-italien	Non renseigné	Lancement de poids, saut en hauteur, 800m. relais, 1.000m. marche
16/08/1918 (n°6416), p.°2	« Le sport aux armées »	G.S.P.A.	Non renseigné	Lancement de grenade, lancement du poids, 1.000 mètres relais
28/08/1918 (n°6428), p.°3	« Le sport aux armées »	Escadrille Spad 266	Non renseigné	100m., 400m., 1.500m., 5.000m. relais, saut en hauteur et

				longueur, lancement de grenade
04/09/1918 (n°6435), p.°3	« Le sport aux armées »	G.S.P.A.	« « quelque part », sur le front »	Musique, sports athlétiques et de combat
07/10/1918 (n°6468), p.°1	« Le sport aux armées »	44 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Non renseigné	100m., 400m., 110m. haies, hauteur, 1.000m.
07/10/1918 (n°6468), p.°1	« Le sport aux armées »	5 <sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins	Non renseigné	100m., saut en hauteur, saut en longueur, 1.000m.
06/11/1918 (n°6498), p.°3	« Le sport aux armées »	83 <sup>e</sup> régiment d'artillerie lourde	Centre d'organisation d'artillerie du 83 <sup>e</sup> R.A.L. à Châtillon-sur-Loire	100m., 110m. haies, 400m., longueur, hauteur, perche, 1.500m. relais
06/11/1918 (n°6498), p.°3	« Le sport aux armées »	85 <sup>e</sup> régiment d'artillerie lourde	Dépôt des Chauffeurs d'artillerie du 85 <sup>e</sup>	100m., 250m., 1.500m., 1.000m. relais
07/11/1918 (n°6499), p.°2	« Le sport aux armées »	C.I. des élèves aspirants	Centre des E.A. d'Issoudun	60m., 400m., 800m., 60m. haies, hauteur, longueur, combat à la baïonnette, lutte à la corde, relais
15/11/1918 (n°6507), p.°2	« Le sport aux armées »	G.S.P.A. Réunion sportive franco-américaine	« dans le secteur de Verdun »	60m. scratch, lancement disque, saut en hauteur, football-association
18/12/1918 (n°6540), p.°3	« Le sport aux armées »	29 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	En Belgique	100m., 400m., 1.200m., 5.000m., longueur, hauteur

## **Annexe n°5 : Les coureurs de Verdun. Communication de l'État-major**

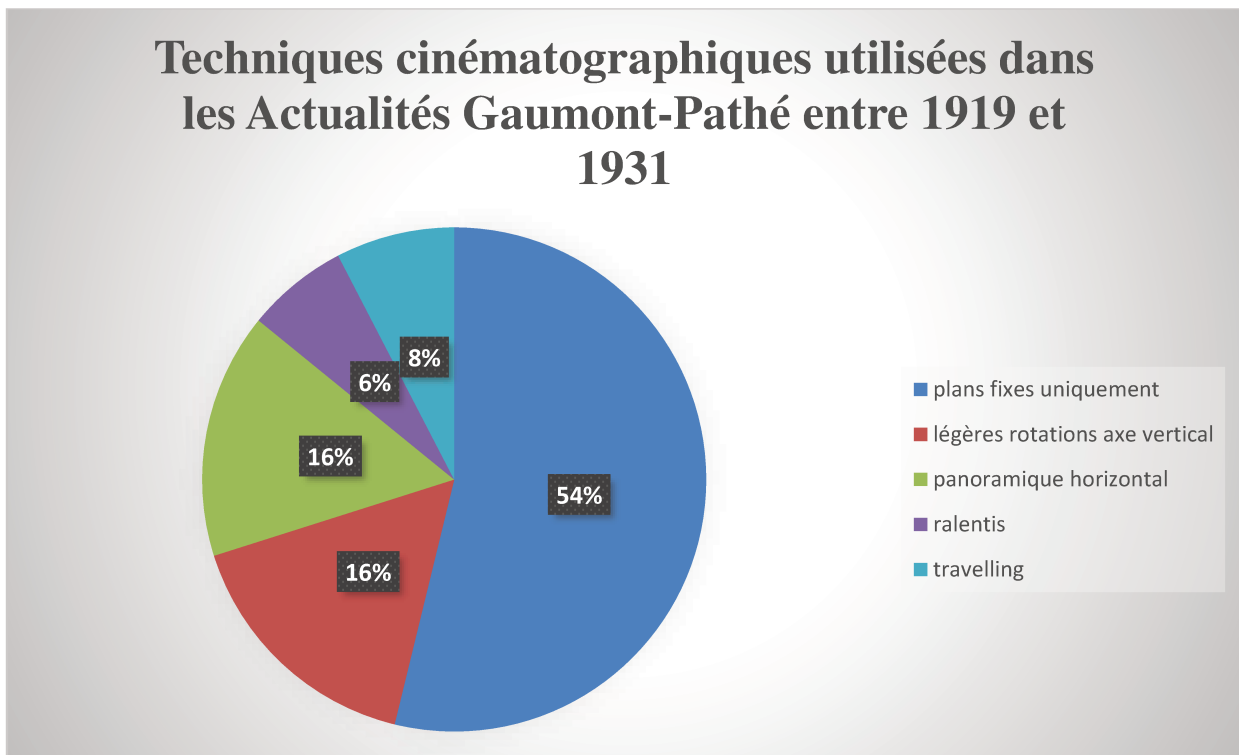
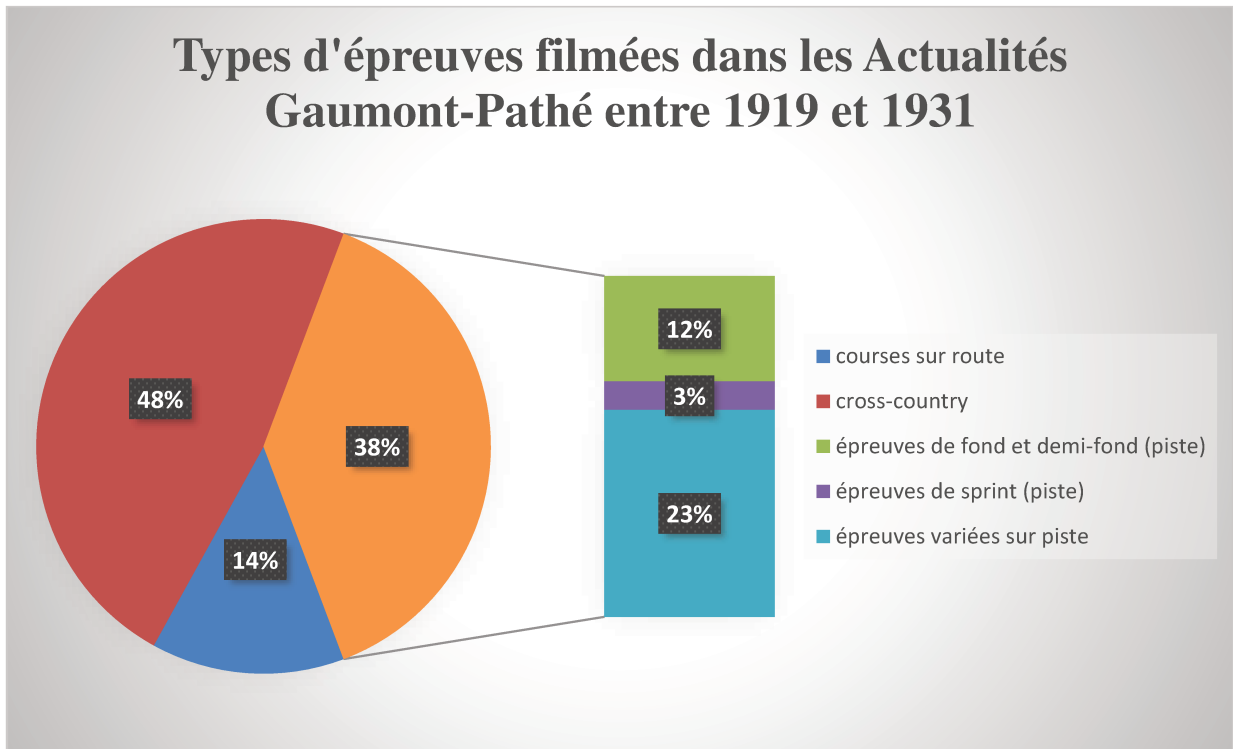
Une zone désolée où de grasses fumées, blanches ou sombres, mettent seules une apparence de vie changeante, tel est un champ de bataille d'aujourd'hui. Hors le temps bref des attaques d'infanterie, l'œil n'y découvre aucun mouvement humain ; des raies de terre remuée sillonnent le sol de leur fraîche zébrure et, dans les tranchées, le peuple invisible des soldats résiste et attend. Cependant, dans ce désert étrange, voici que des silhouettes d'hommes surgissent et se hâtent : d'obstacles en obstacles, de trou en trou, ils bondissent, se couchent, se relèvent, reprennent la course ; ils glissent parmi le fouillis d'un petit bois ravagé et échappent au regard. Ces hommes, ce sont les messagers de la bataille moderne, les « coureurs ». Jamais ils n'ont été plus utiles auxiliaires qu'à Verdun. Assurer les liaisons est le problème quotidien. Pas une ligne téléphonique ne résiste au bombardement incessant qui défonce le sol et rase les travaux : les communications par pigeons sont aléatoires, les signaux optiques insuffisants... Ici, l'homme domine le matériel ; pour transmettre les renseignements et les ordres, il faut surtout un cœur bien trempé. Qu'on imagine la tâche. La protection des boyaux encombrés de corvées de blessés, de détachements de relève, parmi lesquels les coureurs qui doivent aller vite ; ils vont à découvert et c'est déjà une marque de courage. Traverser les barrages de la grosse artillerie allemande, obus de 210, de 150, de 105 aux explosions formidables, nappes de balles des mitrailleuses, vapeurs empoisonnées, s'écraser sous les rafales, buter sur des cadavres, voir partout le spectacle de la mort, l'attendre à chaque pas et marcher toujours, nerfs et esprit tendus, vers le terme de la course, c'est le devoir des agents de liaison. Ils l'accomplissent simplement. Leur mérite est grand sous l'invraisemblable ouragan d'artillerie de la bataille de Verdun ; jamais les traits de leur vaillance n'ont été aussi nombreux. Pour tenter de communiquer avec la petite garnison du fort de Vaux, que composaient sous les ordres du commandant Raynal une compagnie du 142<sup>e</sup> d'infanterie et une compagnie de mitrailleuses du 53<sup>e</sup>, les coureurs ont montré un dévouement et un esprit de sacrifice dont voici quelques exemples. C'est un fantassin de 19 ans, à l'aspect enfantin, qui, chaque fois qu'on demande un volontaire, s'offre et exige presque d'être choisi. « Il avait toujours la main levée, dit son capitaine. » Un autre, criblé par les éclats d'un obus qui l'a arrêté dans sa course, se traîne jusqu'à son chef et fait simplement : — Mon colonel, je suis foutu ; d'abord que je rende compte de ma mission. Devant Verdun, les risques sont tels qu'on a doublé les coureurs ; si l'un est frappé, l'autre doit le remplacer. Deux hommes s'élancent d'un poste de commandement de brigade ; ils ont traversé le bois de Fumin, ils vont arriver au but quand un 77 atteint le premier de plein fouet dans la poitrine. Son

camarade s'arrête, cherche le pli, ne trouve rien ; l'obus a emporté la poche et le papier est volatilisé. Alors il retourne, revient au poste ; il est presque honteux et explique : — Mon colonel, faites-moi un autre pli. On lui donne un demi-quart d'eau, la récompense des coureurs, et il repart. Un soldat se présente au P.C. d'un colonel. Il est maculé de terre, sanglant, essoufflé : il a passé sous un de ces tirs de barrage qui retournent le sol mètre par mètre, méthodiquement, et il tend une enveloppe. — Comment es-tu passé ? interroge le chef. — Mon colonel, il y avait écrit « Urgent ». Cette réponse ne juge-t-elle pas les coureurs de Verdun ?

« Les coureurs de Verdun », *Le Figaro*, 62<sup>e</sup> année, n°183, 01 juillet 1916, p. 1-2.



## Annexe n°6 : La course à pied dans les Actualités Gaumont-Pathé entre 1919 et 1931



## Annexe n°7 : Débat sur les parcours de cross-country

Article	Position
Gaston Bénac, « Où en est le cross-country français ? Uniformisons le plus possible les parcours des cross internationaux pour obtenir une ligne », <i>Sport Banque. Organe mensuel du CASG</i> , n°185, Mai 1931, p. 9.	
G.K., « Athlétisme. La Réouverture de la saison de cross-country », <i>Le Racing Club de France. Bulletin hebdomadaire paraissant le Samedi</i> , n°18, 30 octobre 1928, p. 7	Le sens classique du cross est à la française, varié, avec bois et nature, mais pour briller dans les compétitions internationales, il vaut mieux se préparer sur des tracés à l'anglaise.
Gaston Ragueneau, « École de volonté, le cross-country est actuellement méconnu », <i>Match-L'Intran</i> , n°60, 29 novembre 1927, p. 3	L'esprit traditionnel du cross ne se prête pas aux parcours « hippodromesques » de la FFA. Il regrette les parcours pittoresques à la française.
Céagé, « Nos cross attestent la vitalité de ce sport ingrat », <i>Match-L'Intran</i> , n°68, 24 janvier 1928, p. 4	Il vante l'intérêt des parcours sur hippodrome
Pierre Lewden, « Mode nouvelle : le cross-country sur hippodrome », <i>Match-L'Intran</i> , n°75, 13 mars 1928, p. 12	Il semble apprécier la formule sur hippodrome, excellemment organisée par la FFA, avec une foule conséquente
L.Cazalis, « Ah ! les boucles d'un parcours de cross » ! », <i>Match-L'Intran</i> , n°77, 27 mars 1928, p. 6	Tracer un cross en plusieurs boucles pour renforcer la volonté des hommes fatigués qui seraient tenter de s'arrêter
Pierre Lewden, « Waltis, Rochard, gagnants des cross de l'Auto », <i>Match-L'Intran</i> , n°228, 20 janvier 1931, p. 4	Il regrette le tracé « uniformément plat », qui ne prépare pas aux rencontres internationales, avec plus de déclivités de terrain et d'obstacles
Marcel Delarbre, « Le Cross "National". Nouveau triomphe de Guillemot », <i>L'Écho des sports</i> , n°775, 22 mars 1920, p. 1	Le Cross ne sera jamais un spectacle

Marcel Delarbre, « Cross-country. Encore une “Internationale” à reconstituer », <i>L'Écho des sports</i> , n°912, 05 janvier 1921, p. 3	Les anglais proposent des parcours autrement plus accidentés qu'en France, ce qui handicape les <i>crossmen</i> tricolores plus habitués aux parcours plats.
Marcel Delarbre, « Le 29 <sup>e</sup> Cross National. Guillemot reprend sa place de Champion de France », <i>L'Écho des sports</i> , n°1 158, 20 février 1922, p. 1	Le cross n'est et ne sera jamais un spectacle
Pierre Pelletier, « Cross-country. La grande querelle des parcours de cross », <i>L'Écho des sports</i> , n°1 822, 20 février 1924, p. 3	Il s'appuie sur les propos de Bouchard : Les parcours sur hippodromes sont monotones, et réservés aux communes suffisamment riches. Il admet les hippodromes, mais à condition d'en sortir !
« Ce que sera le parcours du cross national », <i>L'Écho des sports</i> , n°1 825, 23 février 1924, p. 1	La FFA réussit à satisfaire à la fois le côté sportif et le côté spectaculaire avec le cross national
Paul Bouchard, « Cross-country. À propos du “National” », <i>L'Écho des sports</i> , n°2 088, 12 novembre 1924, p. 4	Critique de la ligue d'athlétisme de Bourgogne contre les parcours sur hippodrome pour le National, alors que beaucoup de régions n'en disposent pas.
Marcel Delarbre, « Le “sens classique” du cross-country s'est hélas ! perdu. Quel lévrier nous le rendra ? », <i>L'Écho des sports</i> , n°2 109, 03 décembre 1924, p. 1	Le « sens classique » du cross se perd. La monotonie et l'ennui prennent le dessus. Il faut réapprendre à tracer des parcours variés et amusants.
A.Baker, « Le cross country spectacle », <i>L'Écho des sports</i> , n°2 141, 04 janvier 1925, p. 1	Il raconte les plaisirs de l'attente pour le spectateur au milieu du bois, et non pas dans un hippodrome.
A.Brunel, « À propos de parcours de cross country », <i>L'Écho des sports</i> , n°2 502, 31 décembre 1925, p. 4	Certains voudraient que le cross se déroulent sur hippodromes pour préparer aux rencontres internationales. Mais Brunel n'est pas d'accord.

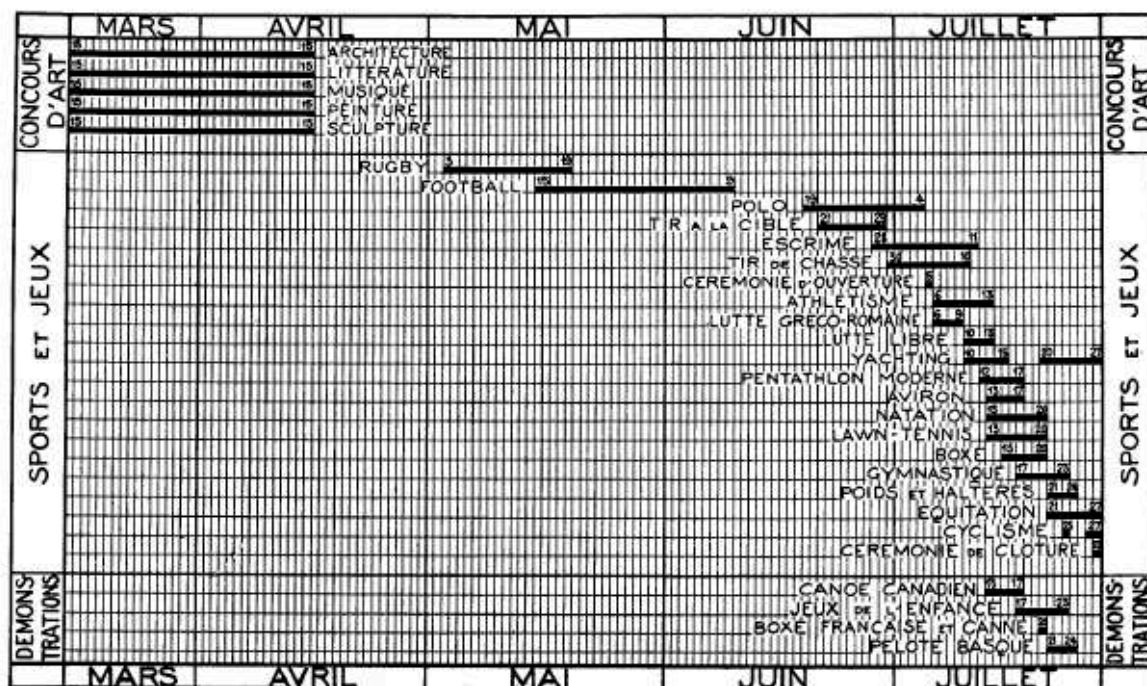
Pierre Pelletier, « Le parcours en cross », <i>L'Écho des sports</i> , n°2 529, 27 janvier 1926, p. 4	Pour suivre l'exemple des Anglais et pour faire recette, les parcours sur hippodromes monotones sont privilégiés. Il n'est pas contre les hippodromes, mais à condition qu'on en sorte !
Paul d'Ariste, « Souvenirs et réminiscences du Cross National », <i>L'Écho des sports</i> , n°2 939, 13 mars 1927, p. 1	Les cross sur hippodromes favorisent le spectacle, mais c'est monotone pour les pratiquants
Alphonse Luthéreau, « Précis d'histoire du "National" de cross-country. De 1889 à 1927 », <i>L'Écho des sports</i> , n°3 296, 04 mars 1928, p. 2	En 1921, la FFA ajoute au côté sportif, l'aspect spectaculaire
A. Brunel, « Le sport spectacle », <i>L'Écho des sports</i> , n°3 595, 28 décembre 1928, p. 1	Il ne faut pas blâmer la fédération qui propose des parcours sur hippodromes. Cette formule a du bon sur le plan financier et du spectacle.
Paul d'Ariste, « Souvenirs », <i>L'Écho des sports</i> , n°3 701, 13 avril 1929, p. 1	Il préfère les parcours à travers bois et plaines plutôt que les parcours sur la piste monotone d'un hippodrome
Alphonse Luthéreau, « Comment tracer les parcours de cross country en forêt ? », <i>L'Écho des sports</i> , n°4 288, 21 novembre 1930, p. 5	Difficulté de tracer dans les bois comme par le passé car l'administration des eaux et forêts interdit le jet de papiers dans les bois
Paul Roux, « Les suites d'une erreur », <i>L'Écho des sports</i> , n°4 710, 10 mars 1932, p. 5	Il faut revenir aux tracés d'autrefois, et abandonner les hippodromes !
Gaston Ragueneau, « Cross-countries d'autrefois et cross-countries d'aujourd'hui », <i>Le Miroir des sports</i> , n°428, 02 mars 1922, p. 143	Objectif de faire recette avec la formule hippodrome. Mais « le site n'est plus enchanteur ». Il vaut mieux tracer à la française.
Lucien Duquesne, « L'entraînement au cross-country », <i>Très Sport</i> , 22, février 1924, p. °1-20	Le parcours sur hippodrome à l'anglaise est monotone, contrairement aux parcours à la française

<p>Géo André, « La grande controverse au sujet des courses à travers champs. Devons-nous adopter les parcours de cross-country anglais ? Mais non. Contentons-nous de tracer des cross à la Française », <i>Le Miroir des sports</i>, 572, 17 décembre 1924, p. 442</p>	<p>Il faut tracer les parcours de cross en fonction de la région : des tracés à l'anglaise en Angleterre, et des tracés à la française en France.</p>
<p>Géo André, Paul Bouchard, « Deux opinions », <i>L'Athlétisme</i>, n°167, 13 décembre 1924, p. 6</p>	<p>La formule sur hippodrome (à Maisons-Laffitte) est un heureux compromis s'il y a des variations de terrain</p>
<p>Gaston Frémont, « Propos d'un vieux crossman. Sur le parcours », <i>Athlétic</i>, n°82, 30 novembre 1933, p. 1</p>	<p>Selon lui, les cross à la française n'ont pas d'obstacles contrairement aux cross à l'anglaise (il dit l'inverse de Ragueneau et André). Les cross sur hippodromes constituent une troisième catégorie.</p>
<p>Gaston Frémont, « Propos d'un vieux crossman. Les différents tracés », <i>Athlétic</i>, n°83, 07 décembre 1933, p. 1</p>	<p>Le parcours idéal doit être tracé en pleine campagne, avec des variations (à l'anglaise du coup). Aujourd'hui, tracés sur hippodromes.</p>
<p>Jacques Keyser, Gaston Frémont, <i>Le Cross-country</i>, Paris, Bornemann, 1924, p. 8</p>	<p>Tracé sur hippodrome aujourd'hui, idéal pour le spectateur, bien qu'il ne goûte pas à l'émotion de l'attente et de la disparition des coureurs. Pour ces derniers, les tracés sur hippodrome sont monotones</p>

## Annexe n°8 : Les Jeux Olympiques de Paris en 1924

Figure 78 : La temporalité de la fête<sup>56</sup>

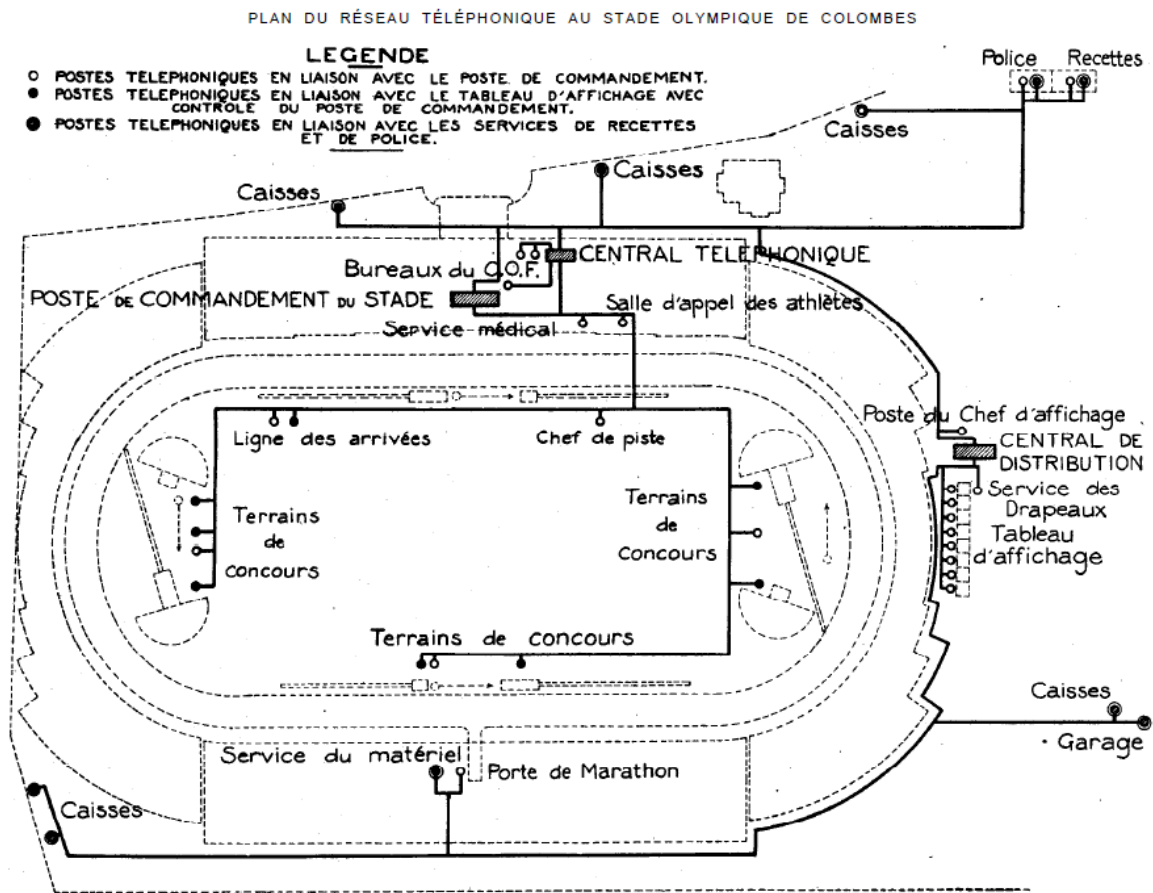
Tableau Synoptique du Calendrier des Jeux de Paris 1924



<sup>56</sup> C.O.F. *Les Jeux de la VIIIe Olympiade (Paris 1924), Rapport Officiel*, Paris, Librairie de France, 1924, p. 76.



Figure 81 : Plan du réseau téléphonique au stade Olympique de Colombes<sup>59</sup>



<sup>59</sup> C.O.F. *Les Jeux de la VIIIe Olympiade (Paris 1924)...*, op. cit., p. 73.



Figure 82 : Géo André prête le serment olympique<sup>60</sup>



L'ATHLETE FRANÇAIS GEO ANDRÉ PRÊTE LE SERMENT OLYMPIQUE

---

<sup>60</sup> C.O.F. *Les Jeux de la VIIIe Olympiade (Paris 1924)...*, op. cit., p. 85.

## Annexe n°9 : Brève anthologie de la course à pied

### 1) Joies de la course à pied

**Victor Bonnans, « Le coureur », *Sport-banque*, n°106, décembre 1913, p. 3**

« A notre camarade Jean Bouin ».

Le regard rayonnant d'une clarté sereine,  
Il avance et l'on voit les muscles de son corps  
Se détendre et saillir... L'Espérance l'entraîne,  
Moissonneur de lauriers à l'assaut des records.  
Le soleil vient poser, caresse souveraine  
Sur la piste, un instant, la gloire de ses ors,  
L'air est vibrant comme une harpe de l'haleine  
Des brises qui, pour lui, modulent leurs accords...  
Il avance et l'on voit sa poitrine superbe  
Haleter sous l'effort terrible et continu,  
Il avance bombant son torse demi-nu  
Ainsi que le héros de Marathon, sur l'herbe,  
Il semble qu'il va choir, vaincu, les yeux éteints...  
Mais il court radieux vers le but qu'il atteint.

## A JEAN BOUIN

IN MEMORIAM.

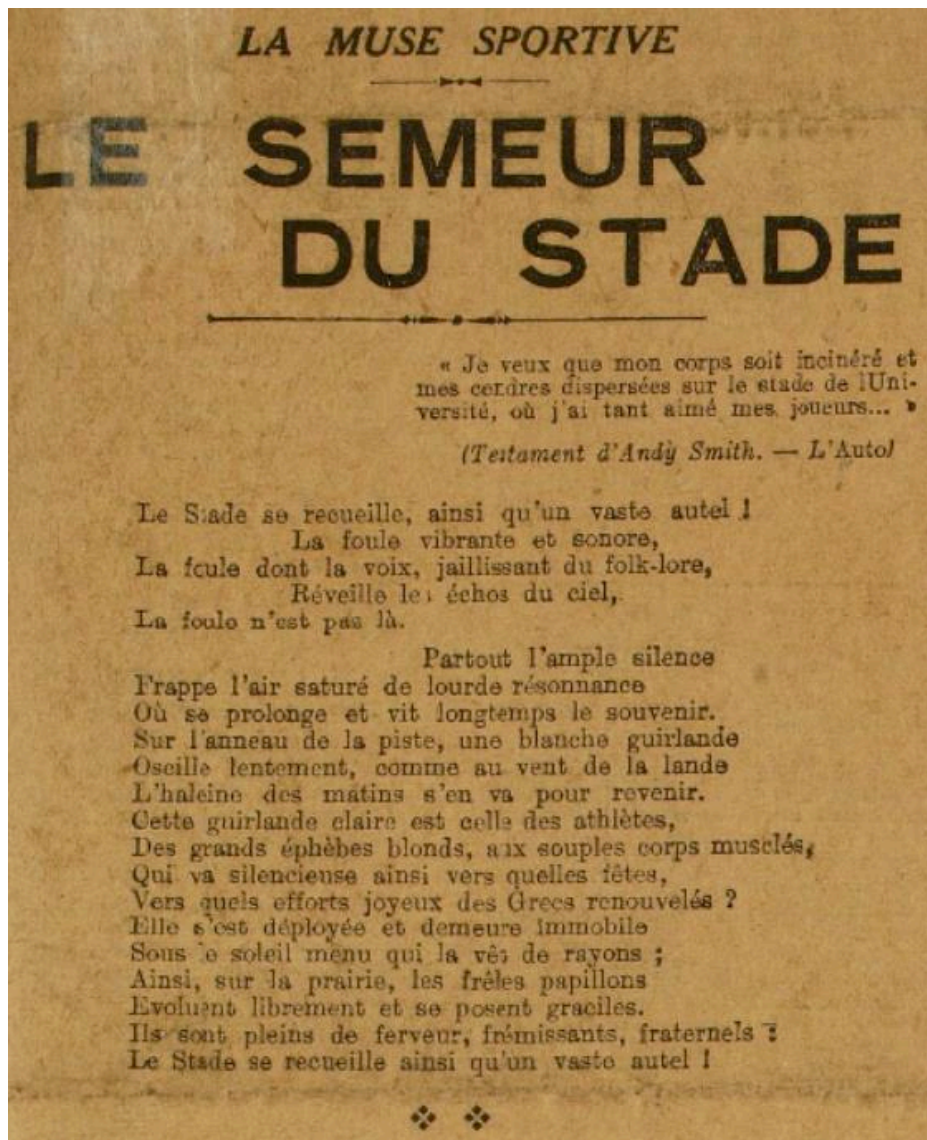
Devant le Héros mort, plie ton genou, Poète.  
Sur le Stade il guidait par la course essaimé  
Le groupe harmonieux, sa bouche était muette  
Mais son regard brillait par l'orgueil animé.

Les palmes du triomphe honcrèrent l'athlète  
Et du nord au midi son nom fut proclamé  
Mais jamais sa gloire n'aurait été complète  
S'il n'était mort vainqueur sur le sol bien-aimé.

Dans la bataille immense il ne fut qu'un point  
Qu'une herbe moissonnée en la prairie qui bouge  
Qu'une écume des flots dans l'incessant reflux.

Pourtant il souriait et l'âme de la France  
Par ses lèvres passa quand dans la délivrance  
Il tomba sur le sol qu'il ne défendra plus.

Achille Duchenne.



Voici que se détache et foule l'herbe rase  
Un athlète portant une urne dans ses bras !  
Il va, dans le soleil, tout droit, comme au gymnase,  
Elevant l'urne d'or à chacun de ses pas.  
Et l'urne d'or rutille aux rayons qu'elle capte,  
L'urne mystérieuse aux lueurs d'ostensoir,  
Ruiselante du rêve où la pensée adapte,  
Avec le souvenir, la piété d'un devoir.  
Il va, dans le soleil, jeune dieu sur la plaine,  
Balance l'urne d'or et, d'une geste fervent,  
Répand, dans l'air léger, comme une douce haleine,  
Une blanche poussière essaimée dans le vent.



Oh ! Vole, vole, impondérable,  
Ardente poussière d'un mort !  
Comme une semence innombrable,  
Tu germeras d'un rude effort.  
Sur la plaine qu'on enseme  
A passé l'aile du silence ;  
Et dans tous les cœurs éplorés,  
L'hymne doucement se recueille,  
L'hymne mystique dont s'endeuille  
Le grand souvenir qui s'effeuille  
Avec ces grains incirérés.



L'athlète a vu partir, dans un poudroïement blâmé,  
Cette gerbe funèbre où vont se poursuivant  
Tous ces restes chétifs qu'au hasard le vent sème,  
Et l'urne à bout de bras suit le vol émouvant.  
La cendre qui s'épand au soleil tourbillonne,  
Prisonnière du vent dans son dernier envol ;  
Et le cœur de chacun s'attendrit et bouillonne ?  
La cendre lentement s'abolit sur le sol.  
Les athlètes pensifs ont senti comme une aile  
Tenter l'essor ardent dont frissonnent leurs cœurs,  
Comme une magnifique et divine étincelle  
Claironner l'espérance et les élan vainqueurs.  
Du sol, régénéré par ce désir suprême,  
Monte, monte vers eux une nouvelle ardeur,  
Puisqu'ils ont célébré, dans ce nouveau baptême,  
L'ultime volonté du vaillant entraîneur.  
Ils ont l'instinct profond d'une chose très grande,  
D'un fier et tout nouvel épanouissement ;  
Leurs bras se sont levés dans un jaillissement  
Qui monte de leur âme en juvénile offrande  
Vers ce geste d'amour, ce geste de légende.

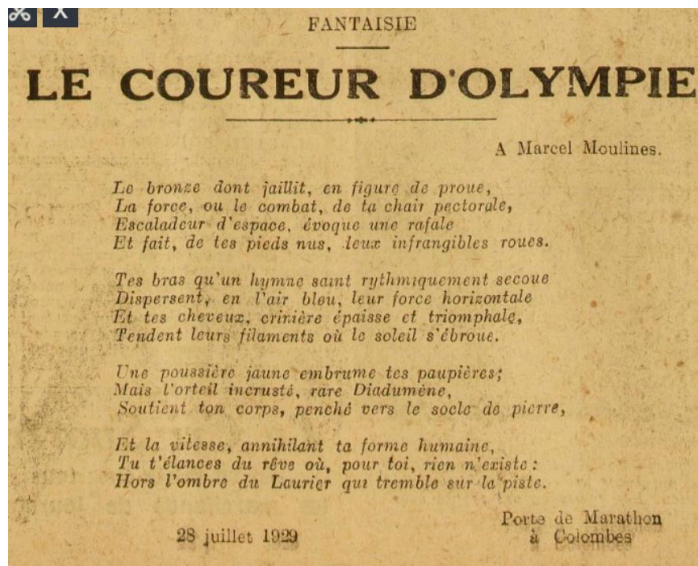
Gilbert SORE.

**Philippe Encausse, « Quand la défaillance... », *Match-L'Intran*, n°9, 04 janvier 1927, p. 14**

Souffle rauque, mains crispées, volonté farouche... le coureur s'engage sous bois... Encore un tour ! Tiendra-t-il ! L'autre, le leader, se rapproche !... Quelle lutte ! Dominant son épuisement, l'athlète s'acharne ; déjà son âme sourit à l'espoir ; 1.200 mètres et c'est la délivrance, le triomphe, la consécration, le juste prix d'un labeur obscur. Oh, vaincre ! Hélas !... Sournoisement, la fatigue s'empare de la machine humaine ; plus de souffle ; plus de forces... L'homme se débat contre la torpeur qu'il sent en lui et ne peut situer ! Un sursaut, un râle... Il s'écroule. Autour de lui les oiseaux se poursuivent, ivres d'espace. Envols joyeux. Pépiements... Au pied de l'arbre, le ruisseau murmure son infinie chanson. Les mille rumeurs du bois font une musique étrange. La nature salue le magnifique et divin Amon-ra, le soleil... Elle n'a rien vu ! Elle ignore l'homme ! Ainsi le veut sa loi !... Lui, abattu, meurtri, pleure silencieusement son espérance.

**Raymond Gérard, « Le plaisir de la course », *L'Écho des sports*, n°2 970, 13 avril 1927, p. 1**

[...] Le vrai dilettante de la course se préoccupe peu des records accomplis. Il pratique son sport favori uniquement pour le plaisir. L'acte de courir s'enveloppe, chez lui, d'un charme assez complexe. Il éprouve, d'abord, une satisfaction sensuelle à être à peu près nu en plein air. [...] Notre amateur de course ne s'élanche jamais à travers la plaine pour un cross country solitaire. Il n'a aucune envie de se livrer à un acte qui le ferait prendre pour un dément. Il se rend sagement à son club, souvent à une heure où il sait y devoir trouver la solitude. Comme à tout artiste le recueillement lui est nécessaire pour obtenir la sensation chère à son goût raffiné. Seul il se met en piste, bienheureux quand, par hasard, il peut disposer d'un sol herbeux dont l'élasticité atténue la chute de son pied. Il ressent un contentement délicat, au seul mouvement de ses jambes, au fonctionnement accentué de ses poumons. Je ne fais pas ici allusion à un vertigineux déboilé sur cent mètres. Non. Notre coureur préfère la joie plus durable que lui procure la course de fond. La sensation du rythme, qu'il recherche, ne peut exister qu'avec la vitesse modérée. [...] On pourrait comparer l'état mental de ce sportif à celui du rameur glissant mystérieusement entre les rives ombreuses de la rivière. [...] Malgré les apparences, la plus pure essence de l'esprit sportif est dans ce coureur original qui recherche une perfection dont sont seuls témoins les harmonies de la nature et le ciel bleu.





**Gaston Sévrette, « L'Athlétisme », *L'Écho des sports*, n°4 155, 11 juillet 1930, p. 1**

Chaque sport a son âme, sa poésie, qui enveloppe l'athlète d'une atmosphère de plaisir. La course à pied est une joie d'autant plus vive qu'elle est un mouvement naturel, l'effort le plus irréfléchi de tous, le plus inconscient, celui qui accapare le moins nos forces cérébrales. Sous sa forme embryonnaire la course est spontanée, dans les jeux de l'enfant et de l'animal. Elle devrait être la diversion quotidienne de l'homme, après la sédentarité détestable des bureaux et des ateliers. Il nous fait aspirer à une époque où les stades seront, dans les villes, presque aussi nombreux que les garages le sont aujourd'hui et où l'on ira se dévêtir, exercer ses muscles et développer ses poumons à l'heure où beaucoup s'en vont présentement absorber les lents poisons distribués dans les bars et les cafés. Tous ceux qui ont fréquenté la piste ont connu l'impression de sentir, à cette heure, leur personnalité dédoublée. Il leur est arrivé de pénétrer dans le stade avec une sensation de lassitude, d'amoindrissement physique, causée par une journée de travail. Il semble alors que notre corps soit monté non pas sur deux piliers faits d'os et de muscles, mais sur deux inconsistantes saucisses de Strasbourg. Vous avez plutôt envie de vous allonger dans un rocking chair et de griller une cigarette que de tenter une quelconque performance. Sans enthousiasme, vous passez au vestiaire, vous donnez de l'air à votre académie, puis vous voilez vos intimités d'un fin tissu de lin et, chaussé des souliers à pointe, vous vous mettez en piste. Aussitôt, vous prenez l'allure apprise et un bien-être spécial vous envahit. Vous retrouvez force, élasticité, courage. Votre second moi, soudain, renaît et vous oubliez totalement d'agir, d'avancer, de détendre tout ce que la vie absurde avait comprimé. La course à pied, lorsque l'homme est harmonieusement bâti, est le plus esthétique de tous les sports. Mais sa beauté n'apparaît que dans l'allure modérée, c'est-à-dire à l'entraînement, en dehors des compétitions, ou pendant les courses de fond, quand un coureur de classe lutte non pas par un effort désespéré, mais par la supériorité de son train. Alors, ce qui nous charme dans un pareil spectacle, c'est la splendeur du rythme. « La course, a dit Pierre de Coubertin, c'est, comme la danse, un rythme incarné, le rythme par excellence. » Et, pour que notre jouissance soit complète, il importe que nous sentions, d'après l'aspect du coureur, que sa volonté n'est pas en train d'opérer sur ses muscles et ses nerfs une contrainte implacable, mais que l'homme est devenu par l'entraînement un splendide automate, quelque chose d'analogue à la machine qui soulève et abaisse ses bielles puissantes. Par exemple, la femme sportive nous donne rarement cette grande impression, parce que nous la devinons mue par l'orgueil que par la force et nous sommes hantés par la vision de l'effondrement final. Il est bien des attitudes différentes chez les coureurs de fond. L'un, qui doit gagner par la capacité exceptionnelle de ses poumons,

exhibe une poitrine anormale, bombée comme celle d'un acrobate barriste et perchée sur de maigres jambes et fauchoux. L'autre, court et énergique, se glisse rapidement sur la piste comme un train sur ses rails. Son pas de chenille déconcerte les purs, mais l'homme gagne des courses quand même. Et puis, enfin, il y a le style classique, la magnifique foulée du steppeur, la machine à grande multiplication. Là est la vraie beauté. C'est l'attitude qu'ont choisie les sculpteurs et qui révèle que le sport peut être autre chose qu'un combat, plus qu'un jeu ; il peut indéniablement être une des plus nobles formes de l'art.

**Henri Desgrange, « Les joies des sports », *L'Auto*, n°10 974, 01 janvier 1931**

Offrez -vous — la vue n'en coûte rien — le spectacle à l'époque des étrennes, des enfants devant les jouets que leur présentent nos grands magasins de nouveautés. Ils sont impatients de contempler ces merveilles, ils jouent des coudes pour approcher d'elles plus vite. Les voici au contact des joujoux. Leurs yeux s'ouvrent, leur gorge est sèche, l'émotion les fait silencieux ; ils ouvriraient tout grands leurs petits bras, s'ils étaient assurés de tout emporter. Leur désir, comme l'amour maternel que chante Rostand, se divise en autant de parcelles qu'il y a de jouets, mais il demeure entier dans sa volonté de tout conquérir. C'est un peu, c'est même beaucoup, de ce sentiment-là que j'ai éprouvé, toute ma vie, devant la gamme des sports qui s'offrait à mon activité musculaire. J'ai été, depuis mon enfance, de l'un à l'autre, avec un enthousiasme toujours renouvelé, avec des joies qui changeaient sans cesse d'aspect comme les feux de la Loïe Fuller. Le meilleur était toujours celui que je pratiquais dans le moment, et il fallait que j'en adopte un nouveau pour m'apercevoir qu'il valait bien le précédent. C'est qu'ils satisfaisaient tous mes besoins de mouvement, c'est qu'ils me donnaient toutes les joies, c'est qu'ils me procuraient tous les contentements de moi-même, c'est qu'ils me faisaient le cerveau lucide, c'est qu'ils faisaient tous de moi un homme meilleur et aussi un animal satisfait dans ses instincts d'activité. En ai-je vraiment préféré un aux autres ? Encore aujourd'hui, en est-il un que je préfère ? Voyons ! Souvenons-nous ! Les premières galopades à cheval dans les allées du vieux parc de ce collège provincial. Ma monture se prénomrait Noisette. J'en rêvais la nuit et je ne me possédais plus quand, sur son dos, au grand galop, les arbres de l'avenue semblaient venir au-devant de ma jeunesse. Il ne fallut pas moins qu'un grand bicycle pour me faire oublier la blondeur de Noisette. J'avais, comme dit l'autre, « une pièce » de 15 ans. Mais cette grande roue, quand j'y songeais, à l'étude, me faisait penser à une harpe chargée d'exprimer toutes les aspirations de mon enfance. Juché sur ce bicycle, il me semblait que, comme le poète, j'avais la tête dans les nuages. Une réparation à ma monture ? c'était pour moi comme une catastrophe ; je pensais que les dieux justes n'avaient pas le droit de me priver de mon ivresse. Mais, plus tard, le démon de la compétition devait forcer mon cœur, pénétrer toutes mes artères, toutes les circonvolutions de mon cerveau, exiger le plein rendement de toute ma volonté. Ah ! « gratter le copain », le passer d'un petit air suffisant. Se dire en soi-même : « Qu'est-ce que je viens de lui « mettre » au frère ? » Ah ! les rudes pénitences de l'entraînement ! Puis, plus tard, la compensation : cette entrée sur la piste blanche, ou l'on pénètre comme un taureau entre dans l'arène, au milieu du public tumultueux, sous des ciels bleus comme les ciels de l'Attique, sous des soleils qui dorent les muscles. La joie de se battre ! l'ivresse de la victoire ! l'orgueil des

distances ou des hommes vaincus. Tout cela vient au-devant de l'athlète comme un poison délicieux qui amplifie le rythme du cœur et le détestable orgueil de la créature. Mais les nuits ! les nuits sportives, les belles nuits solitaires, les nuits sans public autre que les millions d'étoiles. Que j'en ai vécues de ces nuits ! Combien de fois, sur ma jolie bicyclette, suis-je, au soir tombant, parti de Paris, suis-je entré bientôt sous le tunnel de la nuit, duquel je ne sortais que le lendemain matin devant les verdure de la Normandie ! Puis, quel souvenir ! aux premiers rayons du soleil levant, là, en haut de cette petite côte, la mer apparue tout à coup dans l'éventail immense de ses bleus, de ses verts, de ses jaunes, de ses écumes. Ah ! La joie d'avoir fait la distance tout seul, avec ses seuls muscles et sa seule volonté ! La nuit ! Mais cette fois je suis à pied, et suis devenu marcheur ! Nous sommes une vingtaine, partis de Paris pour aller à Rouen, — 130 kilomètres. L'obscurité nous a saisis après Mantes, nous a happés. Et nous marcherons ainsi des heures entières sous les myriades d'étoiles. Ah ! la belle nuit, les chers villages paisibles, la solitude divine ! Pas de joies plus vives que les joies venues cette nuit-là. Puis, il nous parut tout simple que l'horizon pâlit un peu d'abord, s'éclaircît bientôt, et que, violent, brutal, rouge comme un furoncle qui va percer, le Soleil apparût pour nous menacer de nous rôtir la peau tout le jour. Une fois, plus tard, un camarade m'emmène courir dans les bois de Saint-Cloud. Il y a, de cela, vingt ans. Je vis alors que toutes mes joies de mouvement d'autrefois n'étaient, à côté de la course à pied, que de pauvres petites joies. Celles-là sont complètes et inexplicables. Depuis 20 ans, elles me sont un besoin violent que, des narines et du cœur, je convoite toute la semaine. Chaque jour, je pense à cette côte où je vais râler dimanche prochain, à cette descente où il s'agit de ne pas se casser la « margoulette », à ces buissons qui vous caressent au passage comme les poils d'une fourrure un peu rude, à ces arbres qui forment des voûtes comme des arceaux de cathédrales, où les écureuils à votre passage semblent penser de leurs petits yeux noirs ; « Quel est ce piqué qui vient nous déranger ? » Et les joies inexplicables de patauger dans la boue, sous la pluie, sous la neige, de faire des éclaboussures ! Et l'ivresse de la douche au vestiaire et la plénitude de vie que l'on transporte avec soi toute la semaine, le cerveau décrassé et la carcasse en pleine forme ! Et j'ai fait de l'escrime avec Mérignac, le grand, qui vient de mourir. Et j'ai joué au basket-ball. Et j'ai tant fait de culture physique, qu'elle m'est une joie autant qu'un besoin. Et j'ai fait de la boxe, parce que la boxe... Mais faites-en, vous me comprendrez. Et vous ne saurez jamais ce que c'est que trente-six chandelles si vous n'en avez pas fait. Mais c'est une admirable école de volonté et de beauté que la boxe. Ce serait peut-être la boxe que je préférerais si... s'il n'y avait pas la natation. Ah ! la natation ! La caresse chantante de l'eau sur le corps ! Les gouttes qui dégoulinent sur les omoplates puissantes ! Le calme de l'être tout entier après le bain ! - Mais voici qu'un beau jour, un sale individu a inventé

le crawl. Le crawl ? c'est un truc qui consiste à convertir : les deux jambes en tire-bouchon et les deux bras en hélices. Je ne sais pas si vous vous rendez compte. Cela à l'air très simple. A mon âge, c'est pourtant un coup de deux ans d'apprentissage. Quel âge j'ai ? cela ne vous regarde pas. Mais si vous voulez connaître le fin du fin des joies sportives, arrivez à faire, sans trop peiner, cent mètres en crawl, et vous m'en direz des nouvelles. Cela confine à l'ivresse sportive parfaite. Est-ce la natation que je préfère aux autres sports ? Non ! Au bout de 50 ans d'expériences, le sport que je préfère, c'est celui que je pratique, et je les pratique encore presque tous.

**Charles de Saint-Cyr, « Les joies de la course à pied », *L'Auto*, n°11 191, 06 août 1931, p. 1**

La course à pied est le plus merveilleux et le plus athlétique des sports parce que le plus direct, parce que le seul qui ne s'embarrasse d'aucune règle, sauf l'honnêteté naturelle ; courir est la manifestation la plus naturelle à la nature humaine désireuse de mouvement. Mais si la course à pied reste ainsi le sport véritablement sans second, les joies qu'elle a dispensées, ces joies que nous autres avons connues, ces joies ne sont plus ce qu'elles ont été et c'est ici le cas de rappeler le proverbe japonais : « La fleur tombée jamais ne remonte sur l'arbre. » Aujourd'hui, sur des pistes en cendrée, les athlètes se retrouvent, surveillés de près par des entraîneurs ; chacun de leurs gestes est, ordonné, méthodisé, standardisé ; bientôt peut-être leur sera-t-il interdit de penser. Il en allait à l'opposé pour nous. Ce « pour nous » il faut que je l'explique, que je le situe, que je le date. J'avais toujours rêvé de course à pied et je l'avais pratiquée du temps que j'étais encore au lycée, en l'occurrence Janson-de-Sailly. Je fus ainsi naturellement conduit au Racing Club. En ce temps-là presque tout Janson sportif allait au Racing. Le Racing d'alors, il s'en fallait que ce fût le Racing d'aujourd'hui, avec ses pavillons nombreux et élégants, ses douches, son restaurant, que sais-je encore ! Il n'y avait alors (je suis entré au Racing comme membre vers la fin de 92, mais déjà j'avais couru sur la piste en tant que scolaire), il n'y avait, dis-je, qu'un chalet agreste et bien moins de cours de tennis qu'aujourd'hui, outre que les tennismen, gardant leurs distances, n'eussent pas osé se comparer aux athlètes que nous étions. La piste circulaire sur laquelle j'ai couru par la suite n'avait pas encore été réalisée; nous courions sur une première piste à laquelle sa forme avait valu le nom de « haricot ». Vous pensez les « tassages », les bousculades qui résultaient de ce double virage contrarié peu après le départ du 400. D'autant que le « haricot » débouchait sous un petit bois où nous échappions aux regards des commissaires des courses. D'ailleurs, n'étions-nous pas favorisés ? Les athlètes de l'U.A.I. s'entraînaient de nuit sur la place du Carrousel. Tout d'abord cela leur valut des contraventions, puis les choses s'arrangèrent et on obtint l'éclairage intensif de la place jusqu'à dix heures du soir. N'empêche que c'était là, vous le pensez, un piètre sol d'entraînement. Quant aux réunions de l'U.A.I, elles avaient lieu aux Tuileries, autre terrain non moins défectueux. Le Stade Français n'avait pas encore son terrain de la Faisanderie.- Il organisait ses réunions notamment à l'intérieur du vélodrome de Bécon. Personnellement je me rappelle avoir été courir à une réunion organisée par le C.P.A. sur la place publique d'Asnières. Aussi nous retrouvions-nous avec joie sur notre terrain de la Croix-Catelan. Enfin vint la piste circulaire sur laquelle se sont disputés les, Jeux Olympiques de 1900. Une des particularités de l'ancienne piste était la

ligne droite montante : on l'avait faite volontairement ainsi, de peur qu'elle ne fût descendante, ce qui eût empêché d'homologuer les records. Mais je vous assure que la montée se sentait à la fin du 400. Bien entendu il s'agissait de pistes en herbe. Ah ! qu'il fait donc bon flâner sur une piste en herbe. Nous nous y retrouvions, les uns chaque jour, les autres seulement deux ou trois fois par semaine. L'entraînement n'avait pas encore de règle très précise, aussi nous amusions-nous et en toute liberté. Car si en course nous luttions rudement les uns contre les autres, dès l'épreuve terminée nous n'étions même plus des rivaux, mais tous camarades et amis. La piste en cendrée, d'un rendement supérieur, est, paraît-il, notamment meilleure pour un athlète un peu lourd comme j'en étais un. Mais pour le plaisir des yeux et pour l'agrément d'y flâner, il s'en faut qu'elle vaille la piste en herbe. La génération sportive à laquelle j'appartiens n'a pas donné ce qu'elle aurait pu donner. Nous étions des fantaisistes. Je ne l'ai réalisé que depuis. A cette époque je ne m'en doutais pas : il n'est de véritable fantaisiste que celui qui s'ignore. Il y eut cependant alors des athlètes étonnants. Leurs noms ? Ils vivent en ma mémoire, ces noms oubliés aujourd'hui dont certains furent portés par des hommes que la mort a déjà pris. Ainsi mon vieil ami Ricardo de Zevallos, champion du cent mètres, est mort professeur de droit à Lima. Ainsi Paul Blanchet, qui fut plusieurs fois champion de France du 400. Il était alors élève à Normale. Je le vois encore avec sa longue barbe blonde si claire. La veille du jour où il passa son agrégation de géographie, il vint au Racing pour se délasser et nous causâmes assez longtemps : Il m'indiqua a question sur laquelle on pouvait toujours « sécher » ; elle lui fut posée, ce qui ne l'empêcha pas d'y répondre brillamment. Peu après il se maria avec une de nos camarades de club et partit pour Alger comme professeur, devint l'explorateur que l'on sait, mourut des suites de sa captivité chez les Maures. Mais sa trace n'aura pas été vaine dans le vaste désert africain. Les jeunes d'aujourd'hui sourient peut-être de ce que fut son record de France du 400. Pour moi, plus qu'aucune autre des victoires que j'ai remportées, je suis fier d'avoir été le seul qui ait égalé officiellement ce record jusqu'au jour où il fut battu par mon cadet Widmer. Je vous prie de croire que Blanchet, Houdet, moi-même, nous avançons. Je reste persuadé que, dans les conditions où nous étions, les champions d'aujourd'hui ne nous auraient pas eus. Encore moins eussent-ils triomphé d'un Widmer ou d'un Faillot. De même je vous prie de croire qu'il n'y a plus eu chez nous de coureur de 100 ayant valu Guy Gautier. Sur la piste montante du Racing, sans aucune sorte d'entraînement, Gautier faisait « 11 » tout juste, sans pousser. Je pourrais vous donner de pareils exemples pour les coureurs de fond, mais tenons-nous-en à la vitesse. En ce-temps-là, pour le 400 mètres, il ne fallait pas seulement des jambes, il fallait de la tête. C'est qu'on n'avait pas encore imaginé ce non-sens, cette absurdité ; le 400 mètres entre lignes, comme un 100 mètres. On partait en peloton, ce peloton était

souvent nombreux. Je me souviens de tel Championnat de France où nous étions plus de vingt. Guy Gautier, le plus rapide d'entre nous, qui se trouvait à l'extérieur, voulut gagner trop vite la corde ; il en résulta une terrible bousculade où nous tombâmes à trois ou quatre et j'enfonçai mes six pointes dans la cuisse de Houdet. Il en a gardé six cicatrices au-dessus desquelles est placée une septième cicatrice due à un éclat d'obus. Il n'y avait pas que les départs : dans ces pelotons nombreux on « s'expliquait » aussi en cours de route. A vrai dire, où était le mal ? Peu après mon vieux camarade et ami Henri Desgrange n'écrivit-il pas *La Tête et les Jambes* ? Aujourd'hui on ne demande plus de tête aux coureurs ; pourvu qu'ils aient des jambes, du souffle et obéissent à l'entraîneur, cela suffit ; on les réduit au rôle de machines. Et c'est pourquoi sont mortes les vraies joies de la course à pied. Si vous préférez, les coureurs exercent un métier ; nous, nous nous délassions. Une partie du mal est dû aux Jeux Olympiques et à l'acceptation des règlements anglo-saxons souvent irrationnels. J'ai toujours été un adversaire déterminé des Jeux Olympiques. Je ne connais rien de plus déplorable, de plus déraisonnable que cette compétition ayant lieu tous les quatre ans (comme si les athlètes gardaient leur meilleure forme pendant quatre ans !) et forçant à d'aussi longs déplacements. Cette soi-disant glorification de l'amateurisme en fut la mort ; ou bien elle force à ne mettre en ligne que des étudiants (pour qui l'étude est une manière de jeu) ou bien elle fait des professionnels déguisés. Du point de vue parisien ce ne fut pas le seul méfait des Jeux Olympiques. C'est à l'occasion de ceux de 1924 qu'on créa, en effet, le pitoyable terrain de Colombes, aussi difficile à atteindre que Véga, de la Grande Ourse. Il n'y a pas de terrain où l'on perde davantage le sens des proportions dans les épreuves pédestres. Il n'y en a certes pas où l'on voit plus mal les concours. Comparez une des réunions qui s'y font à ce qu'était jadis une réunion sur le terrain du Racing. Les spectateurs étaient alors tout près des athlètes, ils avaient en quelque sorte part à leur effort. C'est nécessaire pour bien goûter une réunion pédestre. Aussi peut-on dire qu'aujourd'hui les joies de la course à pied en tant que spectacle ont été rejoindre dans le néant les joies de la course à pied en tant qu'exercice. Le sport redeviendra-t-il ce qu'il fut ? Très certainement non. On fera des performances de plus en plus étourdissantes, je m'en réjouis du point de vue sportif pur, mais cela n'a aucune portée sociale. Je regrette, en outre, que ces performances ne soient plus le fait de l'individualisme, mais bien le produit de la standardisation. Je n'ai pour la standardisation que du mépris. Elle tue la personnalité. En l'occurrence elle va de pair avec les affaires. Les athlètes ne répugnent pas à débattre les questions d'argent et je vous prie de croire que maint dirigeant s'y entend de son côté. Le mal, il est bien certain, ce sont les recettes. Quelques centaines de francs étaient autrefois un maximum rarement atteint. Aujourd'hui que les guichets donnent à plein rendement, les athlètes se sont, dit qu'ils étaient la source de ce pactole. Ils ont



voulu en avoir leur part. Certains touchent des cachets d'une façon plus ou moins cachée. Les meilleurs moralement veulent du moins que cela leur vaille la bonne vie : déplacements en sleepings, séjours-aux meilleurs hôtels et... travail facultatif. De notre temps, quand on se déplaçait, c'était à ses frais. Si l'un de nous était gêné pour payer ses troisièmes, les autres l'aidaient; on s'arrangeait entre camarades. Car il y eut une belle camaraderie entre nous et nous avons vécu ainsi une heure merveilleuse. Que ce quelque chose ait disparu, c'est ce que je ne pardonnerai jamais à ceux qui, chargés de la direction du sport, alors que nous nous en sommes écartés, n'ont su ni vouloir, ni pouvoir.

Maurice Goddet, Jacques Goddet, *Les joies du sport*, Paris, Editions d'art « Le document », 1932

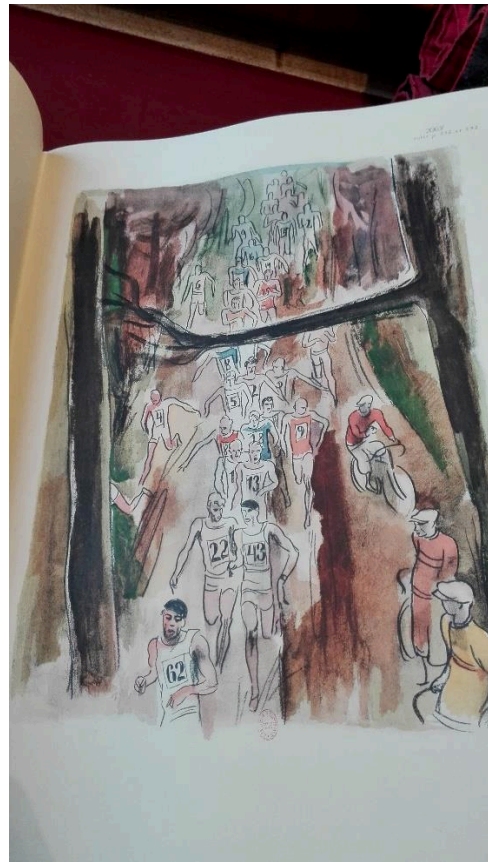
La joie des sports

Où j'ai vu - le vieil et le jeune - la joie de  
 a d'après des écrivains, des enfants devant les fêtes qui leur  
 présentent ces grandes réunions de musiciens. Ils sont impa-  
 tients de contempler ces merveilleux, ils font de ces fêtes, pour approcher  
 et aller plus vite. On voit au centre de toujours, dans l'air  
 - surtout tout à fait, leur pays est riche, d'écouter la joie  
 résonner, ils sourient tout grands, leurs yeux sont  
 et aucun d'eux ne s'ennuie, car dans ces fêtes, comme  
 d'aucun moment, le chant, l'histoire, la danse, le jeu  
 se partent, et il y a de la joie, mais il demeure entier dans sa  
 vie, et il est toujours là.

C'est un peu, c'est une passion de ce sentiment de  
 que j'ai éprouvé, tout cela devant la gamme des sports  
 qui m'offrait à mon activité musculaire. J'ai été, depuis  
 mes années, de l'un à l'autre, avec une intensité toujours  
 renouvelée, avec des joies qui changeaient sans cesse d'aspect  
 comme les joies de la vieillesse. Les meilleurs d'entre  
 toujours celui qui fait plus dans le moment et il fallait  
 que j'adoptasse une nouvelle pour me reconstruire, ce  
 valait bien le précédent.

C'est qu'on satisfaisait tous ses besoins et  
 en revanche, c'est qu'on ne dormait toute la nuit, c'est  
 qu'on se reposait tous les deux jours de sa vieillesse,  
 c'est qu'on se reposait de sa vieillesse, c'est qu'on se reposait  
 tous les jours, un homme meilleur et avec un amour  
 satisfait dans ses instincts d'activité.

En si - je vraiment, j'ai une autre ? En un  
 aujourd'hui, en est-il un peu plus près  
 voyez ! Sans cesse - nous.



Les Jours du  
Cross Country

La piste 16 du terrain vert

dépendent des sensations au fur de l'effort entre elles, à peu près, que celles du banc d'espace ou de la route. La vitesse sur la piste s'apparente à la résolution d'un problème plus ou moins arabe, la joie d'un cross ~~très~~ dérive l'émotion d'une création maternelle.

Non abstraite, la route s'empare tout de même d'unité: le décor y est à peu près dépourvu d'influence, la grammaire ses sols y est bien étroite, la limite de temps y est observée, sauf dans les très longues épreuves dont je n'ai pas pu parler (à chasser les jours).

Pour contenter M. Dubouché, j'appellerai volontiers le cross country, non ~~le~~ <sup>chez</sup> cross, la « traversée ». A travers les pays, les chemins, les heurs, les saisons, leurs instants impitoyables, à travers les âges, on court, pour gagner parfois, mais souvent aussi pour courir, pour un congrès de l'homme ou de la nature plus ingénue, plus ineffable que bien des congrès annuels.

Les Jours de la Course à Pied

La course à pied est la plus ancienne et la plus athlétique des sports pour que le pied s'ent, pour que le pied ait le seul axe de sa hauteur d'origine, sans l'os. C'est cette unité, courir est, pour elle, la manifestation de la nature humaine de l'homme à l'homme. Mais la course à pied est aussi le sport le plus abstrait pour nous, les jours qu'on adhésive, ce pied que nous sentons à nos courues, ce pied qui nous fait oublier et c'est c'est le cœur qui rappelle la (le) recherche d'origine: "la fleur blanche"

**Raymond Thoumazeau, « Soleil sur le Stade », *Match-L'Intran*, n°592, 21 septembre 1937,  
p. 2**

Beauté du Sport, jet de l'élan, splendeur de vivre !  
Les muscles au soleil ont le ton chaud du cuivre,  
Le sable de la piste est tout de poudre d'or.  
La pipe d'une usine, au loin, troue le décor...  
Cent jeunes gens sont là, princes de ce domaine,  
La passion les anime et l'ardeur les entraîne  
Tous à se défier du geste ou de la voix.  
(Ceux qui n'aiment pas ça ne sont que vieilles noix !)

S'empoignent les lutteurs dont la chair se torture  
Et se soude en un bloc qui se sculpte et s'indure,  
Tandis qu'on les entend ahanner sous l'effort.  
Chacun d'eux, tour à tour, a semblé le plus fort.  
L'équilibre se rompt et tout le groupe oscille  
Pour s'écrouler soudain comme un hôtel de ville.  
Un sauteur s'est dressé sur la piste d'élan...  
Il prend son souffle, il part, s'avance d'un pas lent,  
Tous ses sens en éveil, pointilleux à l'extrême,  
Frissonnant d'un soupçon, d'un rien... son ombre même...

A dix pas de la barre, il s'enrage soudain,  
Trépigne sur la cendre et bondit, surhumain,  
Dans l'azur qu'il érafle au « ciseau » de ses pointes.  
On contemple son vol, stupéfait, les mains jointes...  
Ses pieds ont battu l'air d'un preste coup de fouet.  
Au-dessus du roseau dont il fut le jouet  
On l'a vu, un instant, passer comme une flamme.  
C'est ainsi qu'un sauteur accomplit son programme.

Un javelot, lancé d'une main preste,  
Découd le ciel d'un sifflement funeste.

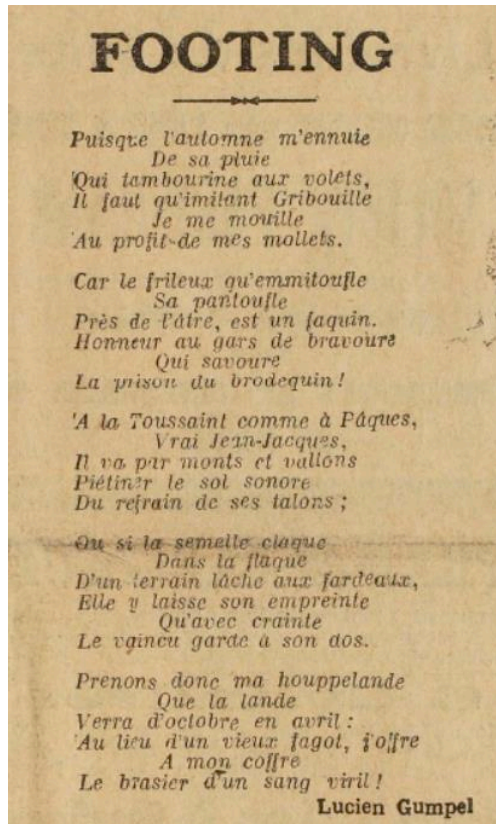
A la fin de son orbe, en frémissant, le dard  
Va se ficher très loin au pied d'un étendard.  
Invocation aux Dieux, figé comme en prière,  
Le discobole, tel que taillé dans la pierre,  
Elève ses deux bras enserrant le palet...  
L'homme esquisse d'abord quelques pas de ballet,  
Puis, giflé violemment, le disque qui s'envole  
Ne semble plus, là-bas, qu'une demi-pistole.  
La danse des coureurs à l'effort parallèle  
Cisèle  
De telles harmonies dont l'écheveau s'emmêle  
Qu'on la voudrait, en bloc, fixer sur une stèle...  
A l'approche du but, s'évade le champion.  
De sa longue foulée, il a damé le pion  
A tous ses poursuivants que la fatigue accable  
Et dont les pas pesants s'imprègnent dans le sable.  
Le voici qui s'emballe... Or les autres, dès lors  
Voguent en perdition comme des poissons morts.  
Là, le pur sang humain se donne ample carrière,  
Ici, on voit planer le sauteur de barrière.  
Bref, chacun se desporte, en cent actes divers,  
Heureux dans le succès, oublieux des revers.  
La fierté d'être beau se lit sur leur visage  
Où l'effort a tracé le masque du courage.

Bien mieux que leurs exploits j'aime qu'ils aient du cœur,

J'acclame le vaincu qui sourit au vainqueur,  
Et m'enflamme de voir, en aube pathétique  
Cette armée de la Paix, renaître de l'Antique.

## 2) Joies du cross-country

Lucien Gumpel, « Footing », *L'Auto*, n°3 670, 02 novembre 1910, p. 1



**Henri Desgrange [Desgrenier], « Le printemps », *L'Auto*, n°6 234, 15 février 1918, p. 1**

Ce matin, dans la forêt, c'est le printemps qui nous a réveillés. Il faisait, en courbant la cime des grands arbres centenaires, un vent de tous les diables ; c'était comme une brise venue des larges au-delà, messagère des temps nouveaux, des joies humaines, filles du soleil splendide et des ciels bleus. Là-haut, tout là-haut, de tout petits nuages blancs, tout ronds, pressés comme un troupeau de tendres moutons frisés ; le ciel était de ceux qu'on voit dans le Midi, magnifique, calme, reposant. Le soleil faisait déjà, dans les matins plus précoces, sa ronde de bon garçon réjoui. Une boue innommable, dans les layons de la forêt, disait déjà que ç'en était fini des journées pétrifiantes et glacées du long hiver que les poilus de France venaient de souffrir. De fait, des cagnas, des huttes, des abris, des têtes sortaient, des têtes d'hommes des bois, embroussaillées, des cheveux rebelles, des yeux à peine libérés des lourds sommeils : « Ben ! mon vieux ! fait bon à c'te heure ! » Et ils se promenaient en chemise, en culotte et en sabots, comme de bons propriétaires à la conscience en repos. Encore un de passé ! disaient-ils, et puis c'étaient les mots habituels, les phrases toutes faites que les soldats se repassent de générations en génération : « Vivement la classe ! » « Ben ! mon colon, y n'était que temps ; j'allais me plaindre à Pétain. » Quelques semaines à peine et tous nos poilus, dans les petits villages évacués, mangeront devant les maisons et dans les bois, se confectionneront des bancs rustiques, des fauteuils en simili bambou. Ils planteront des fraises des bois, « ce sera, comme ils disent, la vie de château ! ». Ainsi se sera passé ce quatrième hiver, plus rigoureux encore que le précédent et qui vient de jeter un pont énorme et qui nous a semblé interminable, entre l'inutilité de 1917 et les espérances de 1918. La nature ne s'inquiète pas des petites contingences qui obsèdent notre pauvre humanité dans le cercle invariable de ses quatre saisons. Voyez : il y a trois ou quatre jours, la terre était gelée et durcie, les rivières de la contrée charriaient des glaces, les étangs étaient pris, les hommes étaient enfouis dans leur capote et dans leur cache-nez ; la forêt, avec tous ses habitants bleu horizon, rappelait quelque bois de la retraite de Russie où Ney, avec ses grognards, s'abritait la nuit avant de faire, au petit jour, et par 30 degrés de froid, l'arrière-garde de la Grande-Armée. Ce matin, la forêt est échevelée, les braseros des cagnas sont éteints ; la joie humaine, partout, annonce le printemps et l'éternelle espérance, née avec lui, va mettre au cœur de nos hommes des ardeurs nouvelles. Je n'ai pu y tenir non plus et je suis parti, avec mes gros souliers ferrés, patauger dans la boue, humer le grand air du matin, entendre hurler la forêt, contempler les plaines immenses où dorment les moissons nouvelles, les horizons énormes où les villages sont à peine visibles, où les fleuves paraissent de minces filets d'eau. Nulle verdure encore ; c'est le gris uniforme des terres desséchées par l'hiver,

tachées par la masse des bois. J'ai senti les caresses embaumées du vent, ma poitrine s'ouvrait comme un large soufflet de forge, mes muscles me semblaient rajeunis et, comme un cabri, j'ai grimpé sur la colline pour voir à mes pieds et la terre bénie de Lorraine et aussi, hélas ! à quelques centaines de mètres, la ligne des organisations ennemies. J'ai retrouvé là des impressions du début de la guerre, lorsque j'étais quelque journaliste convié sur le front et en quête d'émotions à dire à nos jeunes lecteurs. L'effarant est que deux grands peuples sont là, s'observant, se guettant, prêt à bondir. Chez tous les deux, des millions d'hommes, une organisation formidable, toute l'énorme quantité obligatoire de matériel, de vivres, de munitions. Le pays que j'ai là, sous les yeux, vous l'avez contemplé comme moi ; vous le verriez aujourd'hui qu'il vous paraîtrait inchangé. On ne voit rien que la nature éternelle qui bat la mesure des saisons, que la forêt qui ondule aux souffles du vent, que des villages lointains que l'œil ne saurait deviner aussi anéantis, aussi pulvérisés. Parfois seulement, un sifflement traverse cette solitude, ou bien une gerbe de fumée blanche ou grise fuse du sol comme un immense geyser ; par ces signes seulement, les hommes révèlent la présence des canons. La nature ne saurait se troubler pour de semblables incidents ; elle continue à vivre. Du haut de la colline, la vue s'étend à plus de 30 kilomètres. Avec ma jumelle, je parcours la plaine immense étendue à mes pieds. Sur la ligne d'horizon, je distingue nettement les pointes de quelques clochers, puis une masse noire plus imposante. Je ressens au cœur une poignante émotion. Là-bas, tout là-bas, Metz, la lorraine, est étalée comme un beau tapis fleuri. Je vois maintenant sa cathédrale immense, ses églises où viennent, depuis quarante-deux mois, prier tant de cœurs lorrains pour la victoire de la France ; l'horizon est dentelé des masses boches de la gare des Sablons, du gazomètre, de toutes les constructions kolossales dont ils ont voulu flétrir notre chère cité. Hélas ! de tous les points de la ville s'échappent des fumées de trains emmenant des troupes vers les prochaines boucheries, fumées d'usines qui flambent de toutes leurs fabrications monstrueuses. A quelques kilomètres de nous, une ville française, volée à la France, semble quelque atelier gigantesque où nos ennemis fabriquent journallement de quoi alimenter leur front énorme. Et rien n'est plus poignant que ce spectacle et l'on n'en peut détourner ses yeux, d'abord parce que, de tout l'horizon, c'est le seul endroit où l'activité humaine se révèle, et aussi en raison des souvenirs émus qu'évoquent en nous cette terre lorraine, dont les habitants sont aussi Français que les Tourangeaux ou les Dauphinois. Et ces usines de guerre qui salissent le ciel des panaches de leurs fumées, ces trains qui se démènent comme des déments forcenés, toute cette œuvre qui semble une œuvre d'enfer et comme une dernière injure dont les Boches ont voulu salir notre terre lorraine avant de nous la rendre. Et je redescends l'âme bouleversée, fortifié dans mes vœux, plus tenace et plus décidé que jamais !



Il faut, pour me calmer, pour apaiser mon émotion rude, que j'aie sous les yeux, à la descente, le tableau de la nature immuable, de la forêt qui s'agite, des rivières enfin libérées de la glace et du printemps vainqueur qui ouvre, depuis ce matin, la porte des hommes frileux et qui va faire bientôt éclater les bourgeons des arbres et craquer le corset du grain.

**Paul Souchon, « Cross-country », dans *Les chants du stade*, Paris, Editions du nouveau monde, 1923, p. 96-98**

Courbés en ligne sur le sol  
Où nos doigts à l'herbe s'accrochent,  
Nous allons prendre notre vol  
Dont les secondes se rapprochent.  
Enfin ! Le coup de pistolet !  
Le peloton, sous les bois, gagne  
Et bientôt, comme un chapelet,  
Il s'égrène dans la campagne.  
Demi-nus, les cheveux aux vents,  
Nous sommes légers à l'allée  
Et sentons nos corps plus vivants  
A chaque nouvelle foulée.

Piquant nos yeux et notre peau  
Des rayons rouges nous imprègnent,  
Dans l'air lisse comme de l'eau  
Nos poitrines heureuses baignent.  
O pure ivresse de courir !  
Les bras, rythmiques, se balancent,  
Un paysage vient s'ouvrir  
Au-devant des pas qui s'élancent.

Sous ce toit, qu'il doit faire bon !  
Des fleurs retombent sur la porte...  
Adieu, maison, jardin, un bond  
Et la descente nous emporte !  
Le vent plaque les maillots clairs  
Contre les torsos qu'il modèle,  
Des feuillages griffent nos chairs,  
La Victoire, au loin, nous appelle.  
Dans nos muscles et nos tendons  
La volonté devient plus grande  
Et, les bras en croix, nous tendons  
Notre dernier souffle en offrande.

**Jean Prévost, « Retrouver la nature », dans *Plaisirs des sports : Essais sur le corps humain*, Paris, La table ronde, 2003 [1925], p. 123-135**

Dès qu'il eut caché ses vêtements à l'orée du bois, le coureur sentit tous ses muscles se blottir l'un contre l'autre, et dut lutter contre leurs craintes secrètes. Ses jambes amollies, allongées par le sommeil, restaient enroulées encore dans l'étoffe tiède et les entraves de la nuit. Il dut partir à grand pas, agrandir ses efforts, insinuer partout ses commandements. [...] Il semble que notre corps, étendu par le sommeil en une ampleur flottante, doive à chaque réveil se resserrer, durcir, revenir pour agir à de solides contours. Bientôt les jambes s'aidèrent des reins et du buste dont l'équilibre s'assouplit ; les chevilles se jouèrent du poids du corps et chaque bond prit du sentier une part plus grande. Puis l'air brûla dans sa poitrine, et l'irrita : la distance et les pentes lui devinrent ennemies. Chaque arbre au passage lui soufflait une haleine humide où le coureur sentait le bois s'opposer à sa course et lui insinuer des conseils malsains. Mais ses pas oublièrent bientôt la mollesse moussue du sentier entre les chênes : un air vaste l'assainit d'un seul coup ; une terre dure fit claquer ses talons, étonna ses genoux [...] l'oubli de l'effort de ses pas adoucèrent sa joie ; son bonheur épuré lui rafraîchit la bouche. Il souffla, dut régler son souffle sur trois pas, chasser avec colère, en serrant les côtes, l'air trop frais qui voulait l'envahir. Une descente unie laissa croire qu'il s'allégeait, que dans le feu dont sa course le brûlait, une partie de son poids avait pu se consumer. [...] Il imagina un instant que des chevilles ailées le lançaient dans le glissement onduleux des oiseaux planeurs. Un vallon rocailleux et troué le fit buter et sauter par bonds inégaux, qui coupèrent et saccadèrent son allure devant les obstacles imprévus. Pour trouver un objet à sa course et à la colère animale que soulevaient les obstacles il s'imagina poursuivre quelques bêtes. Cependant, la souffrance croissait dans sa poitrine, la fatigue lui tirait sur les épaules ; agitant dans son buste un dur désordre ; ses jambes se balançaient comme égarées. Le bois se montrait dans sa profondeur, et surtout se colorait, car l'homme qui court ne voit pas les couleurs. Eveillés par le soleil, les parfums s'excitaient et montaient, comme ceux d'une femme bien caressée. Un soleil sournois lui caressait les bras, appuyait sur sa nuque, se déroba longtemps pour revenir soudain lui sauter aux yeux. [...] Ce bois cependant lui paraissait imprégné d'étrange nouveauté et de mystère. Son sang fiévreux, sa chair indépendante et mobile, ne sentaient pas de fraternité pour la sève et les aubépines juteuses. Il évitait de faire craquer le bois mort, allégeait ses pas et en améliorait passionnément le silence. Son souffle déroba un air stagnant et comme réservé, le bruit de ses pas blessait le silence, il sentait l'insolence des traces qu'il laissait dans l'enchevêtrement des rameaux. Toute vie en ce bois semblait conjurée par des puissances

mauvaises, et l'exaltation de la vie corporelle, la course, y blasphémait. À demi étouffé dans l'air avare et figé, il s'arrêta et s'étendit, pour jouir du peu de brise qui passait au ras du sol. [...] Comme si ses semelles s'étaient amincies, le sol se faisait plus sensible sous ses pieds ; ses jambes reprochaient leur gêne au coureur et s'efforçaient de mauvaise grâce. Se sentant courir jusque dans les muscles les plus fins, sans distinguer s'il sentait plaisir ou douleur, il parvenait à cette pleine conscience de ses efforts et de ses forces, d'où naissent le style économe et heureux et une richesse fraîche de l'esprit. Il arriva dans le coin de forêt d'où il était parti, et où le soleil maintenant creusait de hautes ombres. Il fit une trace sombre dans une herbe douce et trempée de rosée, qui serra ses chaussures sur lui. Il y trouva un asile contre la chaleur et la soif, car déjà midi alourdissait le ciel. Il se dégaina de son maillot, courut nu à la nappe d'herbe la plus trempée et la plus profonde, s'y étendit bras allongés puis tourna, d'un effort des hanches et des épaules. [...] Puis il s'ébroua dans une lame de soleil qui tombait d'aplomb, secoua les gouttelettes qui glissaient sur lui.

**Paul d'Ariste, « À la Faisanderie, un dimanche matin... », *L'Écho des sports*, n°3 238, 06 janvier 1928, p. 1**

Le parc de Saint-Cloud, un dimanche matin d'hiver. Tout le long de la grande allée qui, de l'emplacement de l'ancien château monte jusqu'au Stade Français, ce ne sont, étagés, que petits groupes de sportifs, leur sac d'équipement à la main, et cela quelque temps qu'il fasse. Tous se hâtent vers le même but : les vestiaires de la Faisanderie. [...] Voici les athlètes en petite culotte et maillot recouvert d'un chandail qui se préparent à partir. Ils vont, de leur foulée souple, parcourir les bois et cela pour le plus grand bien de leur organisme. La bonne humeur, la bonne santé se lisent sur tous ces visages. [...] Mais le peloton des crossmen est en route. Une piste a été tracée par un jeune stadiste dévoué à l'aide de petits piquets portant des fanions. Les groupes, chacun conduit par leur chef, partent à intervalles réguliers, suivant la force des hommes qui les composent. [...] Les vétérans sont partis sagement. [...] Ils ont escaladé le raidillon de la Ménagerie et, du plateau, une vue superbe s'étend sur la vallée dorée par le pâle soleil d'hiver ; les brindilles craquent sous les pieds ; il fait délicieux. Voici nos vétérans sur la fin du parcours. Sans crier gare, un homme a démarré ; il a pris deux mètres qui en sont vite devenus cinq, puis dix, puis vingt ; alors, c'est la bataille ; les dents se serrent, la foulée s'allongent ; on n'entend que les respirations, et personne ne songe plus à bavarder. [...] C'est ensuite, les hommes rhabillés, la descente joyeuse sur Saint Cloud, chacun éprouvant le bien être dû à la pratique du cross et prêt, l'appétit aiguisé, à faire honneur au déjeuner familial. Que ceux qui n'ont pas le courage de se lever le dimanche matin leur jettent la première pierre !

**Rodolphe Muller, « Cross, plaisir d'hiver », *L'Écho des sports*, n°3 245, 13 janvier 1928, p. 1**

Pourquoi j'aime l'hiver ? Parce que c'est la saison du cross. J'aime l'hiver et le solennel silence prisonnier de la forêt aveugle de feuillage, arbres qui portent, dans leurs hauts branchages la lune endormie. La neige, Carnaval follement léger, est tombée dans la nuit. Elle a redonné à la terre sa virginité perdue dans la longue bacchanale de Messidor. Avec la candeur de la prière ; aussi, j'ai senti, sous mes pas, en bordure de l'ornière gelée, ses phalanges jointes... Le brouillard, gardien de grisailles, arrête le son des cloches par respect de cette parfaite immobilité de la nature... j'ai voulu être léger en courant, afin de moins blesser du pied la paupière de la belle endormie. Un corbeau s'est détaché d'une branche. C'est, très bas, un deuil qui évente le sommeil de la campagne. Des racines, muscles agacés, émergent de la chemise déchirée ; muscles tortueux dans lesquels, déjà, le printemps prépare sa féerie. J'ai couru, ô paradis d'une heure, code d'une intime allégresse, joie égarée au caprice des sentiers, échappée du collier de la niche : le faux-col, le vestiaire. Combien poncives apparaissent toutes les richesses auprès de ce plaisir sans égal de posséder, toutes vives, les juvéniles facultés et de les voir s'acheminer dans l'enthousiasme sur l'autre versant d'un siècle !...

**Dominique Braga, « Sous-bois en cross-country », *L'Auto*, n°9 972, 04 avril 1928, p. 1**

L'air est parfumé. Il fait matin. Vous posez le pied sur un tapis de brindilles et vous n'entendez pas les craquements. Les brindilles sont humectées de rosée. Une fraîcheur molle adoucit vos pas. Vous allez parmi les susurrements. L'atmosphère est imprégnée d'exquis cris : ceux des insectes à la vie menue dans l'humus végétal, ceux des oiseaux libres aux cimes d'arbres. Vous pénétrez dans la forêt aux orchestres à vents. En automne, les foulées des coureurs sur les pistes fauves crissent et mille petites morts de feuilles accompagnent l'homme. En hiver, c'est la boue, les sillons ruisselants, le gel. La neige, parfois, plaque son écume friable sur les tracés. Au printemps, apparaissent les terres sèches, bientôt moussues, les parcours fermes aux phalanges athlétiques. Quand vous entrez dans les bois en séquelle, c'est une invasion désordonnée de ruffians. Les coureurs soufflent, salivent de fatigue, aux talus s'accrochent aux arbustes ployés, de grands mouvements traversent les zones réveillées. Quelquefois, vous vous détachez. Vous êtes trois, quatre, en tête. Vous percez l'inconnu des sylves, derrière chaque tronc il y a un appel, la lisière est une clarté promise. Mais j'aime mieux la course aimable de camarades, l'effort amusé, le plaisir, la joie vague, vagabondage, vacances, victoire panique, élans subits, retours, gaîtés. Vous bavardez en suivant le sentier de guerre à travers les dômes s'élèvent vos respirations jeunes, fumées de vos poitrines. À l'occasion, comme un chien attendant son maître, vous vous arrêtez au carrefour et tournez, pour ne pas perdre le rythme, sur place, jusqu'à ce qu'arrive le bon ami plus lourd et moins favorisé des Dieux païens. Vos talons ont des ailes, c'est agréable de voler, coudes dégagés, dans le milieu murmurant des satyres, oegyans [sic], nymphes. Ou bien, seul, vous lancez vos jambes en mesure, marquez le sol de vos empreintes régulières, conquérez un espace géométrique. Vous vous entendez courir. Vous filez sous les frondaisons comme un animal sûr de son haleine, fier et seigneur des attentifs silences des grandes plantes. J'ai joué à bien des jeux. Rugby noble et fort, tonique et aventureux, toi qui requiers de tes hommes un blason brodé sur les maillots de combat, rugby épique, j'ai tenu ton ballon ovale entre mes bras de trois-quarts et porté ton emblème convoité jusqu'à l'affalement épuisé derrière la ligne blanche. J'ai conçu, football, des passes au centimètre, tandis qu'encore enfant je formais un des pions postés à l'extrême droite de la partie d'échecs sur l'herbe. Tennis, j'ai voulu porter la précision jusqu'au point où elle se marie à la vitesse et les renvois devançant l'attaque. Sur la piste fermée, j'ai enroulé mes boucles pour atteindre au minimum de temps, économies grignotées peu à peu sur l'inexorable horaire. J'ai aussi fendu l'onde, peignoir vert sans cesse glissant sur mon corps de poisson. J'ai ramé. J'ai parfois essayé d'échanger quelques bons coups de poing avec ce porteur de catapultes ouatées

qui en voulait particulièrement à ma mâchoire. Mais non. Tout cela procurait des sensations qui comptent, tout cela vous emplissait d'un sentiment solide, d'un réconfort et d'une impétuosité, d'une belle audace et d'assurance. Pourtant, il y a, dans l'ivresse de ces sports, quelque chose d'abstrait. La jouissance se complique. Des règles vous brident, vous triomphez d'obstacles humains. Quand je nage au large des plages, je commence à goûter l'impression de confusion dans la nature. Puis-je oublier que ce n'est pas là mon élément, que je coule si je n'applique certain artifice de gestes ? Dans la forêt, rien ne me gêne, que le souvenir des heures de travail dans les villes. Mais, dès quelques centaines de mètres au cœur des palais d'arbres, je respire les relents nourriciers, les effluves uniques, je suis entouré des arômes bons de notre mère la Terre, à laquelle je reviendrai quand sera finie la course de ma vie. Et c'est pourquoi je chante ce petit air de flutreau pour dire tes bienfaits, cross-country dominical, dans le pays des rafraîchissants sous-bois.



**André Obey, « Amour du cross », *L'Auto*, n°10 238, 26 décembre 1928, p. 1**

Le soir, vers sept heures et demie, je descends d'un de ces mille trains électriques qui prennent leur source à Saint-Lazare et arrosent la banlieue sud-ouest. Il y a du monde avec moi. Nous sommes cinq cents à prendre d'assaut la passerelle en dessous de laquelle les grands toits blancs des wagons glissent déjà vers Versailles en emportant le bruit et l'odeur de Paris. Nous montons lentement dans l'ombre. L'œil rouge du train cligne vainement, entre deux rangs d'arbres noirs, en prodiguant les allusions, qu'il voudrait ironiques, en multipliant les adieux, qu'il voudrait déchirants, de la « ville lumière ». Dès qu'il s'éteint, la nuit et le silence des bois nous enveloppent de toutes parts. Et j'ai, chaque soir, le même plaisir à respirer, du haut d'un pont, ces belles ténèbres riches, sœurs de celles qui régner, pareille heure, sur le Morvan, sur les Vosges ou le Limousin, ou même sur cette Touraine où poussent les plus vraies nuits de France. Le cortège des banlieusards se disperse tout de suite sur une petite place provinciale : beaucoup descendent sur Sèvres, quelques-uns montent à Ville d'Avray, je suis seul ou presque à prendre un chemin qui grimpe au parc de Saint-Cloud entre de vieux murs de jardins — oui, qui grimpe, je vous-prie de le croire. Et je me mets à courir. Chaque soir, je cours du bas en haut de ce maigre chemin de chèvres où, quand il pleut, l'eau trouve la voix rauque du ruisseau montagnard. Je cours sérieusement, non comme qui est en retard, non comme qui a froid et veut se réchauffer, non comme qui a peur et veut se rassurer, non comme qui est presse, car j'ai l'éternité devant et derrière moi : je cours comme un crossman. Ça me fait du bien ? Je l'ignore. Ça m'amuse ? Il faut croire. Pourtant, je sais tout de cette course, pareille à elle-même chaque soir. Je sais que cette rampe a trois « pourcentages » différents et qui me valent, chaque fois, de vivre les trois actes d'une tragédie express : espoir, découragement, triomphe. Je sais que, tous les soirs, j'attaque la rampe n° 1 comme un pianiste attaque un allegro en ut majeur ; qu'au virage, une brusque épouvante organique bloque mon souffle le temps de passer à l'andante et de moduler au ton de mi bémol majeur ; que, sur la rampe n°2, mon découragement n'a besoin que de trois foulées pour devenir résignation, ma vanité de trois secondes pour se transformer en orgueil. Je sens, aux approches du deuxième et dernier virage, la révolte de mes poumons, mes battements de cœur protestataires acquiescer, en même temps que moi, à cet effort que je croyais exiger d'eux et qu'ils exigent maintenant de moi. Et j'arrive à la troisième rampe — la moins raide, il est vrai — en soufflant fort, mais plus trop fort. Et je m'offre, pour terminer, un sprint de vingt-cinq mètres comme fait Bach, ni plus ni moins, dans la strette qui couronne ses fugues. Rentré chez moi, hier soir, et reprenant mon souffle devant ma fenêtre ouverte, je songeais à mon petit cross quotidien. Je me disais : « Pourquoi cours-tu ? Tu es tout seul. Il fait

noir. Tu n'épates ni ne scandalises personne. Tu es libre. Tu as le temps. On te prend, chez toi, quand tu rentres. Est-ce que tu fuirais, par hasard, le général en retraite. - qui parle de voirie avec l'ancien notaire ? Ou courrais-tu, sans te l'avouer, après cette jeune femme odorante qui, si vite que tu sautes du train, en est descendue avant toi et qui, chaque soir, fond dans l'ombre en laissant son parfum sur la place de la gare ? Voyons, cours-tu pour ta santé ? Ou bien pour t'entraîner ? Cours-tu, même, pour le sport ? Et même, veux-tu courir ? » Je vais vous dire — j'ai trouvé ça — je cours à cause des arbres. A cause de la présence et de la vie des arbres sur mon chemin. Etes-vous comme moi ? La promenade m'embête, le footing me courbature, la course me délasse. J'ai trouvé ça : c'est une simple question de rythme. Les arbres, la forêt, la sylve, la préhistoire et cet homme primitif cher à Rosny aîné, tout cela me fourmille dans le sang quand, sortant de Paris, j'entre dans le chœur de la vie végétale que la nuit d'hiver sublimise. Si je cours, c'est pour faire ma partie dans ce chœur. Car la forêt est chose si pure, si jalouse que s'y promener, c'est la ternir, la trahir presque. Il faut y courir pour y vivre. Question de rythme, je vous dis. En été, je passe mes vacances dans un parc de Touraine. Soixante hectares de bois, de pré, de champs, de vignes. La Loire tout en bas, le plus beau coude d'une Loire toute blanche d'histoire, toute bleue de géographie. Entre l'est, à ma gauche, et l'ouest, à ma droite, il y a dix lieues d'un ciel ruisselant de météorologie. Le sud, devant moi, ressemble à une splendide femme rousse et je sens, dans mon dos, le nord, debout entre deux sapins verts, le nord tout blanc comme un vieillard plein de soucis. Et de l'histoire naturelle partout !.. Eh ! bien, là-dedans, je fais du cross. Je ne m'en suis aperçu qu'hier, en songeant à ma course nocturne. Je cours pour me mettre à la page. Je cours, avant le jour, en partant pour la pêche, mon seau à une main, mes gaules dans l'autre main. Dès que je quitte la terrasse du vieux château, où la clarté de l'aube et son souffle tournent ensemble, pour entrer sous les arbres, je prends le trot, naturellement. Je ne dérange personne, au contraire. C'est si je marchais que je dérangerais des tas de choses, des foules d'êtres, des monceaux de mystères. Si je ne courais pas, je serais dépassé par le fleuve de la vie. J'entraverais le vol des oiseaux, je serais suspect au renard, j'embrouillerais les bonds de l'écureuil, je romprais la, toile de l'araignée et je poserais le pied sur une vipère. Et l'immobilité des arbres, au lieu d'être comme elle est, active, confiante et vivante, serait inerte, inquiète et morte. Je cours, et tout dans la forêt se remet merveilleusement en place. J'ai de vieux comptes à régler avec une grosse perche bleue qui chasse un quart d'heure à l'aurore, avec un grand brochet d'argent, casseur de lignes, avec le peuple des gardons, avec la crue de la Loire et le coucher de la lune. Je descends en courant vers l'eau du commencement du monde. Est-ce que je vais chercher la provende des miens qui dorment au château ? Je cours. Je sens sortir, de moi cette course, pas très rapide, mais longue,

coulée, inépuisable, que la nature a mise dans les jambes de nos pères, cette course d'homme qui devait être, au temps jadis, assez semblable au trot du loup. Si je m'arrête, il me semble que je rapetisse jusqu'à disparaître du monde et que le soudain silence de la forêt surprise éclate comme, une bombe en mitraillant les bêtes et en fauchant les arbres. Tel est le cross, père du Sport, plus grand que le roi des sports, l'athlétisme. O paix du cœur plus douce que la satisfaction de l'esprit ! O piste forestière, plus vraie que cette cendrée rouge qui sent la lave et le désert !...

**Paul d'Ariste, « Le “cross” dans la neige », *L'Écho des sports*, n°3 608, 10 janvier 1929, p. 1**

J'ai enfin pu reprendre, dimanche dernier, mon entraînement de « cross » pédestre, retardé par une série de malencontreux rhumes. Oh ! délices des bois de Saint-Cloud, hivernaux ! Quelle joie de courir dans ce paysage, dont les tons varient du brun des feuillants mortes au blanc de la neige, qui ne recouvre les allées que d'une mince couche ! Gâteau de marrons à la crème fouettée. En montant à la Faisanderie, j'avais croisé pas mal de jeunes gens qui trottaient, les jambes sagement préservées par des collants ou des caleçons. Tous étaient chaussés de souliers à pointes. Que n'ai-je pris les miens ! Glissant avec mes chaussures à caoutchouc, je dois raccourcir ma foulée à tel point que les quatre kilomètres de cette première sortie se sont révélés tout à fait insuffisants au point de vue du travail d'entraînement. Le cross dans la neige ! Je me souviens d'avoir couru pour la première fois, dans ces conditions, avec le Racing, il y a bien longtemps, durant l'hiver 1896-1897. Nous partions, comme d'habitude, du restaurant des Jardies, devant la gare de Ville d'Avray, et, comme chaque dimanche, nous commençons par grimper cette côte des Jardies, si redoutée des crossmen. [...] par cette neige, on glissait tellement qu'on faisait un pas en avant et deux en arrière ; aucun de nous n'avait de pointes [...] dix kilomètres d'entraînement étaient un minimum et seize un maximum à cette époque. [...] Mais en fait de cross dans la neige, c'est à Pontarlier que je connus les plus beaux. J'ai fait, il y a une dizaine d'années, tout un hiver d'entraînement au cross dans cette pittoresque station du Jura. Or, à Pontarlier, pays de sports d'hiver, les chutes de neige sont fréquentes, et quand il y en a un mètre d'épaisseur dans les prairies, il ne faut pas songer aux vrais parcours de cross, absolument impraticable. [...] quels délicieux parcours on trouve, là-bas ! J'en connais un de six kilomètres qui serait bien joli, pour un cross national (en l'effectuant deux fois), si toutefois la F.F.A. avait continué la politique de décentralisation qu'elle semblait avoir adoptée, il y a quelques années. Et quel cadre, pour un cross national ! [...]

**Paul d'Ariste, « La poésie du cross-country », *L'Écho des sports*, n°4 001, 07 février 1930, p. 1**

Les bois sont couleur de rouille. Les allées sont brunes de feuilles mortes. Des gouttelettes tombent des arbres, qui semblent, ainsi, pleurer l'envol de l'été. Le vent fait grincer les branches. L'ambiance est triste pour le promeneur non sportif qui parcourt les bois, en cette saison, le dimanche matin. Mais tel n'est pas l'avis de cet homme qui court en maillot et petite culotte, ses pieds chaussés de « bains de mer » ou de « pointes ». Pour lui, rien n'est triste, ce matin, dans cette nature hivernale ; c'est parce qu'il court et que tout son corps est en mouvement, et qu'un bien-être immense pénètre en lui-même, en raison même de ce mouvement qu'il se donne. Il reprend possession de ses bois familiers, abandonnés depuis le printemps dernier. Il reconnaît des coins favoris. « Ici, se dit-il, un tel me rejoignit, telle année, dans telle épreuve. Là, dans telle course, j'attaquai un tel et le passai. » Un écureuil, apeuré, se précipite vers un arbre, monte à un mètre, s'arrête net, tourne sa tête, puis reprend son ascension. Nous estimons qu'il faut avoir atteint l'âge de vétéran pour saisir toute la poésie du « cross », tout le charme de la course dans les bois, même faite en solitaire. A vingt ans, on ne pense qu'à la compétition, à « coller dans la foulée », tandis qu'à quarante ans et, mieux encore, à cinquante, on sait apprécier la joie des bois en hiver, des feuilles mortes, des effets de soleil sur Ville-d'Avray, aperçue soudain, tout en bas, par une tournée à travers les arbres. Mais tout a une fin, et le coureur, ruisselant de sueur, heureux et satisfait, rentre au vestiaire. Une atmosphère de vapeur d'eau, de gaies exclamations d'hommes vigoureux et pleins de santé. Des vétérans de rugby, couverts de boue, font une bruyante apparition dans le vestiaire. Ils semblent des sauvages, mais, écoutez-les parler, et vous découvrirez le gentleman sous l'épaisse couche de glaise. C'est que nous sommes dans un « club select ». Puis, après la douche, chacun, crossmen comme joueurs de rugby, reparaît nettoyé, heureux d'avoir sacrifié à la saine pratique sportive. Et nous espérons ainsi convertir le profane ahuri qui, foulard au tour du cou et parapluie à la main, contemple, stupéfait, ces gens courts vêtus qui courent ainsi, tels des fous, parmi les bois.

**Rodolphe Muller, « Adieu, cross... », *L'Écho des sports*, n°4 070, 17 avril 1930, p. 1**

Dimanche, dans le beau parc de Saint-Cloud, les Ancêtres ont disputé le dernier cross de l'année. C'est une saison qui finit. D'ailleurs, le cadre familial du cross s'estompe, car la forêt s'éveille au souffle tiède, printanier. Les oiseaux, par leurs chants, mettent toute cette verte féerie en fête. Malgré l'apparent courroux du ciel l'hiver est vaincu. Force nous est de plier bagages et d'attendre la feuillée d'automne pour rechausser à nouveau les pointes et secouer de sa torpeur la blanche culotte de toile. Tous y reviendront, car, il ne saurait y avoir de doute : les vieux pratiquants ne peuvent renoncer à leur sport favori. Que dis-je, sport ? Non, le cross est plus qu'un sport. C'est un culte. Un culte pour tout ce qui est sain, simple et sincère. Sans nul appareil, courir par les bois dénudés cela nous ramène, sinon à l'époque embryonnaire du moins à l'aube des joies, alors que le mouvement flatta la matière et que la mobilité des êtres surprit la forêt enracinée. Courir ? Ce fut la première ivresse physique, l'éveil de la conception de la liberté, avant même que le cerveau de l'homme mît en branle ses rouages ingénieux... On fait du cross avec persuasion comme si une voix intime vous promettait d'immenses trésors de bien-être, de santé et de satisfaction générale. Nous devinons presque l'inconcevable que nous allons atteindre, qui ne figure sur aucun opuscule, dans aucun programme... Là, devant nous, un mirage de vie splendide. L'homme, par inclination, revient à la nature. La terre lui parle maternellement. Revenu à de modestes ambitions, tout lui semble être conseil, leçon de droiture. En se déshabillant, chacun laisse au vestiaire futiles vanités, état social, âge et le fardeau de soucis pour communier dans une agréable amitié, au seuil d'un paradis, d'un matin scintillant de givre... [...] Le cross n'est pas spectaculaire ; il est trop académique. L'effort est très dur. Et pourtant, si pénible qu'il nous apparaisse, ne laisse-t-il pas de profonds regrets au cœur des pratiquants éliminés par l'âge... ou un embonpoint important ? [...] Le cross a son cadre spécial : Un sentier désert, le vol bas et endeuillé du corbeau, une ornière grasse. Des arbres qui s'élancent vers un ciel trop bas pour raconter une plainte au vent. Parfois, c'est le sommeil blanc sous la neige. Tout est muet pour respecter de fragiles échafaudages, des flocons et des paupières semblent baissées par tant d'innocence. Là-dessus, un soleil tiède jette un sourire. Le cross, si on le comprend, on l'aime parce que, dans toute l'histoire du monde, la dernière heure ressemble étonnamment à la première...

**Jean de Lascoumettes, « Leclerc de Paris et Rochard d'Evreux ont gagné les cross de l'Intran et de Match », *Match-L'Intran*, n°224, 23 décembre 1930, p. 3**

Dans le cadre élégant du bois de Boulogne, où une telle animation sportive apparaissait insolite, se sont disputés, dimanche, les cross de *l'Intran* et de *Match*. La forêt, emmitouflée dans une très légère brume qui la rendait plus précieuse, dont le sommeil n'était troublé que par le son mou des sabots des chevaux, s'éveilla tout soudain au bruit des cris. Et, comme des flammes, les vives couleurs mouvantes de plusieurs centaines de maillots l'enflammèrent par deux fois. Par deux fois, jeunes coureurs dont le cœur chavirait grisé de trop d'espoirs et athlètes confirmés, réfléchis et volontaires, sachant la difficulté de la tâche et leurs possibilités, dans une envolée, s'élancèrent sur la piste où traînaient de blancs serpentins. Puis, tout soudain, le mystère de la forêt les prit. Et ceux qui les avaient vu partir demeurèrent dans le silence et dans l'attente. Pourtant l'on respirait un air étrange que troublait tant d'efforts dépensés au long des taillis, dans les clairières, sous les futaies. Comme les écharpes aux ronces des fourrés, des espoirs s'effilochaient. L'harmonie des rythmes se brisait en saccades. Et les volontés réagissaient, maîtresses de muscles près d'être las. Les groupes s'étiraient, les valeurs prenaient leur place. Là-bas, deux disques rouges immobiles, mais qui bougeaient devant les yeux troubles, indiquaient l'arrivée. Alors les mâchoires se crispèrent, et tout ce qu'il avait dans le ventre le vainqueur le donnait, dans l'exaltation de tout son être. Cela avait duré une demi-heure environ. Mais pendant ces trente minutes toutes les divinités de la forêt, invisibles dans le vent que soulevait la troupe juvénile, écarquillaient leurs prunelles, découvrant une autre beauté virile et énergique, morale et plastique, sportive en un mot, dont le passage ne troublait point l'éternelle harmonie de la nature. Puisse le Bois, qui frémissait sous la galopade des athlètes, garder ce frémissement dont s'émeuvront les promeneurs placides que n'a point touchés la grâce du sport. Leclerc et Rochard, deux noms, deux chefs de file, deux exemples, deux porte-drapeau. Derrière eux y a toute la longue série de ceux qu'animait une même foi et qui connurent d'autres trahisons que celles de leur cœur. Et, quelques instants plus tard, douchés, massés, rhabillés, avec de clairs visages où ne se lisait plus de fatigue, ces athlètes, qu'avaient fêtés les fanfares et salués les bravos de leurs amis, de leurs maîtres, de la foule tout entière, n'étaient plus, autour d'Auteuil, que des jeunes gens heureux de vivre, rieurs, amusés, dans la joie de leur force manifestée.

**Rodolphe Muller, « Adieu, cross ! », *L'Écho des sports*, n°4 436, 18 avril 1931, p. 1**

Une fois encore, l'autre dimanche, jeunes et vieux s'en sont offert à cœur joie. Hélas ! pour cette année, il va falloir bientôt dire adieu à ce sport si pur, si enchanteur, exercice de tout âge, plaisir intense et si franchement sain. Pour le crossman, l'air est déjà trop plein de douceur, l'atmosphère, saturée d'émollientes tiédeurs détend les nerfs, émousse cette énergie si farouche dont le coureur dispose au cœur d'un hiver rigide. Le cross est un sport de saison ; une fleur qui s'accommode des flocons, des brumes glaciales et aussi des pluies fines que le ciel tend, comme un rideau de branchages, jusqu'à la terre. Voilà que le buisson vient d'emprisonner les rais d'or du soleil, qui ont fait éclater les bourgeons, lourds de sève. La forêt se vêt de sa tendre parure ; les oiseaux de leurs chants enivrent cette magie qu'est le printemps. L'éveil de la nature est un spectacle si prodigieux qu'il éclipse tous ceux qui se confondent dans son cadre. La tradition de cette course au hasard du caprice veut que le cross galope sur le sommeil de la terre. Un soleil tout blanc. La longue foulée, dans les descentes, ne trouble en rien le calme profond d'une campagne dénudée ou d'un bois aux fougères rouillées par les frimas de pluviôse. La neige crisse sous le pied ; sous cette blancheur le sol semble aciéré. L'ornière, molle par temps humide, s'est durcie par le gel. La terre a endossé sa cuirasse. La vision si fugitive des maillots colorés, ce charme vibrant des teintes vives, égrénés au fil d'un sentier, ne troublera pas la solennelle majesté de l'hiver. Maillots légers qui recèlent des poitrines au souffle puissant, des énergies tendues que le froid trempe comme on trempe un métal chaud dans un bain glacé. Enseignement philosophique d'une joie si instinctive qui nous ramène aux sources de la vie. Je voudrais que le cross fût obligatoire, afin de permettre à tout être de se retrouver face à la nature. Une stricte égalité dans l'effort, le bien-être de la liberté des mouvements, le sentiment bien net d'une liberté plus grande que le mot, dépassant son sens, tout cela c'est le cross. Au cours d'un entraînement, dans l'isolement de toute préoccupation, qui n'a donc éprouvé cette étrange sensation qu'une origine lointaine cherchait à nous donner des réminiscences animales, alors que, peut-être, avec les chevreuils et les cerfs, d'une peur commune, nous cherchions à fuir l'orage annoncé par le roulement du tonnerre au creux des nues ? Cela devait être en deçà de l'ambition première, presque au seuil du souci. Nos destinées étaient encore au sein des aurores. Adieu ! cross. Pardon : au revoir. Nous gardons, au fond de notre cœur, le culte sublime des bois, alors que les splendeurs de l'été ne seront plus à terre, qu'un léger tapis de rouille et d'or. Quand les corbeaux croasseront à nouveau dans le ciel d'automne et que la terre aura pris le voile, nous rechausserons les pointes et nous endosserons à nouveau le cher petit maillot — tout coton...



**Léon Baranger, « Les joies du cross-country », *L'Auto*, n°11 212, 27 août 1931, p. 1**

La piste et le terrain varié dispensent des sensations aussi différentes entre elles, à peu près, que celles du banc d'essai et de la course. La victoire sur le stade s'apparente à la résolution d'un problème plus ou moins ardu, le gain d'un cross délivre l'émotion d'une création maternelle. Moins abstraite, la route s'empreint tout de même d'unité : le décor y est à peu près dépourvu d'influence, la gamme des sols y est bien étroite, et l'unité de temps y est observée, sauf dans les très longues épreuves dont je n'ai pas ici à chanter les joies. Pour contenter M. Dubech, j'appellerais volontiers le cross-country, mon cher cross, la « traverse ». A travers les pays, les chemins, les heures, les saisons et leurs intempéries, à travers les âges, on court, pour gagner parfois, mais souvent aussi pour courir, pour un congrès de l'homme et de la nature plus ingénu, plus délectable que bien des congrès amoureux. Partout ailleurs, la course vise la victoire sur autrui ou sur soi-même. Il est possible ici de se lancer à travers bois comme souvent on se jette à l'eau, pour le seul plaisir de prendre un bain. Seuls, en effet, la natation et le cross-country admettent cette sorte d'ébats qui, au prix d'un effort léger mais incessant, permet la communion de l'individu et de l'élément. La marche trop lente exige, à la vitesse propice, une participation de la volonté qui gâte le jeu comme la présence d'un tiers entre deux amoureux. Les joies, les vraies joies du cross-country ? Venez les chercher au matin, pour voir disparaître au bout du chemin le manteau des fées, où les oiseaux viendront grappiller les diamants dont s'iriseront leurs chansons. Emportez-les dans les routes fangeuses, au vol plané de vos foulées par-dessus les flaques profondes. Faites-les jaillir des prés inondés où les semelles donnent la cadence. Protégez-les des cahots dans les terres labourées où chaque pas surmonte une difficulté. Enlevez-les par les sentiers sonores, triomphant du froid et du vent à l'allégresse d'un trot bien coulé où rit l'illusion de la grande forme. Défendez-les dans les sous-bois contre les griffes des ronciers et l'ondoiement païen des feuillages violés. Rapportez-les d'une course folle au vestiaire où, en leur honneur, se disputera le tournoi de la douche contre la boue. Sensations, impressions ? Voilà. Il ne s'agit ni de regarder ni d'aspirer. Vous serez un tapis que remorque un bateau descendant la rivière ; les images du monde vous traverseront, emportant les autres, celles de la veille, de toujours. Un animal naîtra, vierge de sentiments humains, jusqu'au moment où, redevenu civil, vous submergera la grande joie de jeunesse ; l'avidité vers des nourritures de toutes sortes mais de toute noblesse, pour ne souiller point le palais intérieur surgi sous l'extraordinaire nettoyage. Soudainement, vous serez émerveillé d'avoir fait de la beauté, comme on fait de la prose, et parfois de la fièvre. Se peut-il tant de joie, et pour vous ? Mais oui, et cette inconscience immédiate, cette gratitude de l'escalier, c'est bien là ce qui définit

le bonheur. Mais, trop tard initié, vous ne saurez jamais la seule joie qui vaille, celle de tous les stades, celle aussi qui fleurissait quelquefois, naguère, entre deux systèmes de barbelés, cette mobilisation unanime où l'homme sent gronder en soi toutes les forces de la victoire. Cross-country ! Départ à toutes jambes neuves. Examen bref mais soigneux des organes, et l'on passe les vitesses, posément. Tout le corps donne en silence un bercement de machine. Sans effort s'enregistrent les repères du parcours et les hectomètres effacés. Un maillot surgit au détour du chemin. Les nerfs se tendent comme les cordes d'un violon, un peu, un peu plus, encore : voilà le ton. Comme un rapace, il faut fondre et passer, mais voici la côte. Pauvre fou, qui démarres à longs traits au pied des Jerdies ! Ne connais-tu pas cette merveille : Jouer de soi-même comme d'une lame sonore et flexible. Ecoute la souple régularité de ma foulée raccourcie derrière la tienne, à dix mètres, à huit, plus près encore. Que ne sens-tu en moi ce roulement à billes ? Tiens, vois comme je tourne rond, vois ces éléments d'homme qui glissent à côté de toi et lentement se transforment sans que tu puisses fixer Une image. En beauté, je passe. Jusqu'au sommet, garder la même cadence. C'est dur, mais si bon de vaincre ensemble, homme et terrain, deux adversaires. Et puis, là-haut, c'est le plateau où s'allongent mes jambes, un peu plus à chaque pas, dans un effort qui n'est plus que devoir et souffrance, tandis que la poitrine pousse davantage sa paroi vibrante vers le juge à l'arrivée. Plus rustique, moins abstrait que la piste, le cross offre à ses martyrs une promesse autre que celle d'un anneau de chair humaine subitement livré aux tourments de l'enfer, où le vainqueur semble un scorpion à l'agonie. Ici, la double haie canalise le calvaire jusqu'au point de rêve où, tout souvenir de peine parfaitement aboli, on se prend à vivre éperdument derrière le masque en se criant : « Victoire, ma victoire, ma chère petite victoire ! »

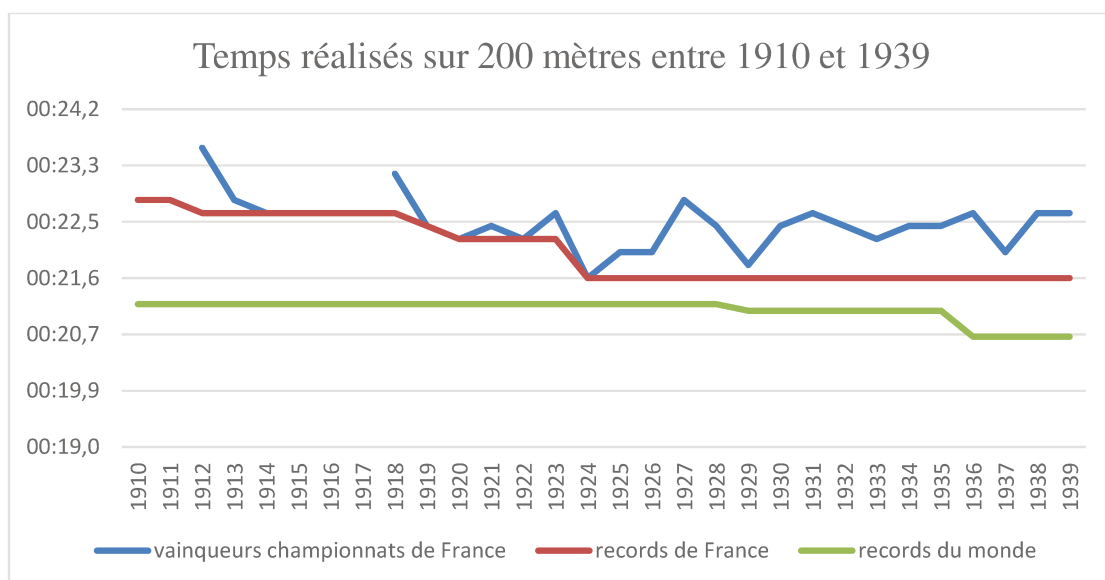
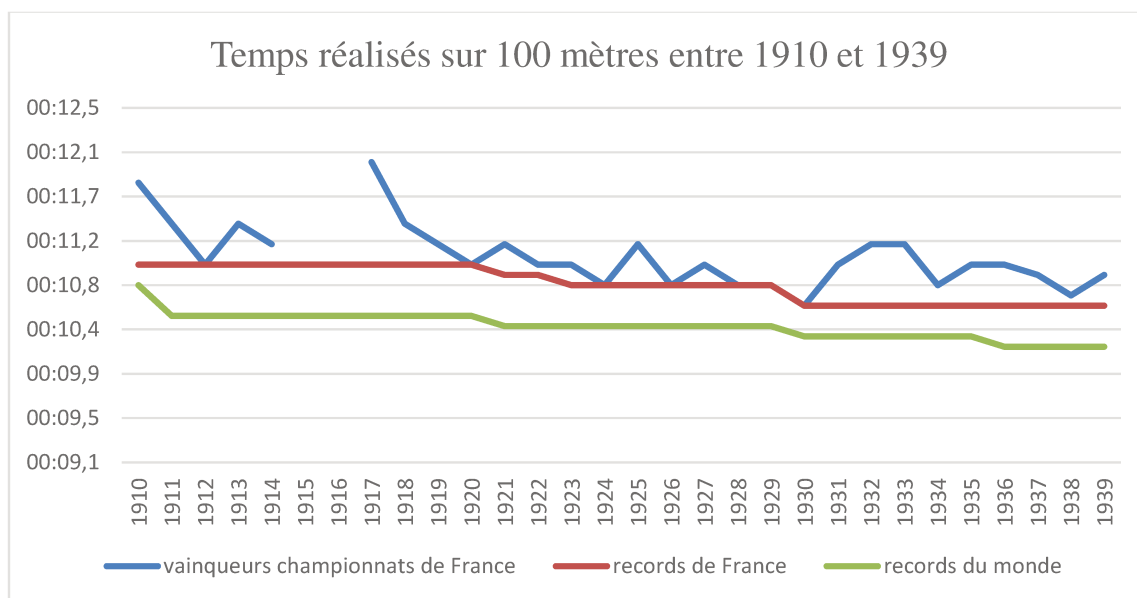
***Match-L'Intran, n°549, 22 décembre 1936, p. 5***

Le plus simple des sports, le plus facile à pratiquer, mais aussi le plus rude. Une longue course à travers la campagne, semée d'obstacles divers, pénibles et sans gloire, avec, pour seule satisfaction, les bravos brefs de l'arrivée, au moment où les oreilles bourdonnent, où le beau mécanisme se détraque, où l'on a expiré le dernier souffle utile. Mais les crossmen, les sportifs qui ont le moindre public, courent vraiment pour leur plaisir, luttent pour la volupté de vaincre la difficulté, aiment l'effort pour lui-même et pour le bonheur que l'on ressent à se trouver supérieur à lui. Cross-country, sport que l'on pourrait pratiquer sans le savoir, s'il ne fallait s'astreindre, avant de s'y livrer, à une sévère, rude et obscure préparation. Mais aussi quelle joie de galoper allègrement à travers la campagne gelée ou boueuse, de se sentir les muscles sûrs, la poitrine plus vaste, le sang vif et l'œil clair ! Il semble alors que la campagne tout entière participe à cette exaltation. Et c'est cela que synthétise cette composition de Pellos. Tout s'anime, tout se déracine, tout court, s'envole, des arbres aux fumées, des lièvres aux taureaux, des carrioles aux cameras. Il ne reste d'insensible — et de transi — à l'arrivée, que les officiels... dont on ne sait s'ils n'aimeraient pas mieux s'ébattre, délestés de leur dignité.

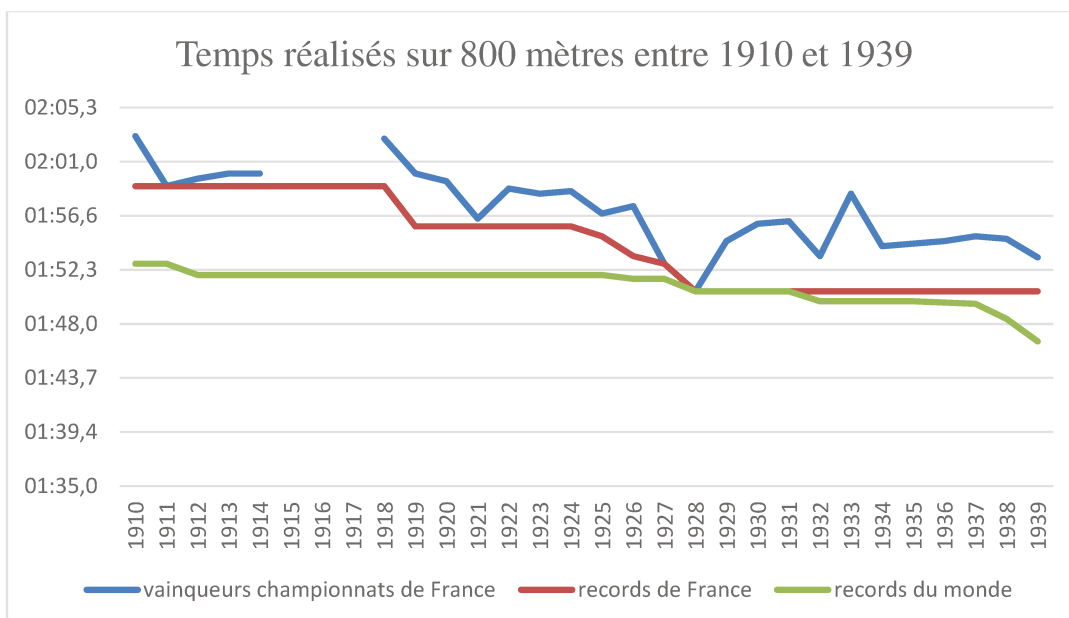
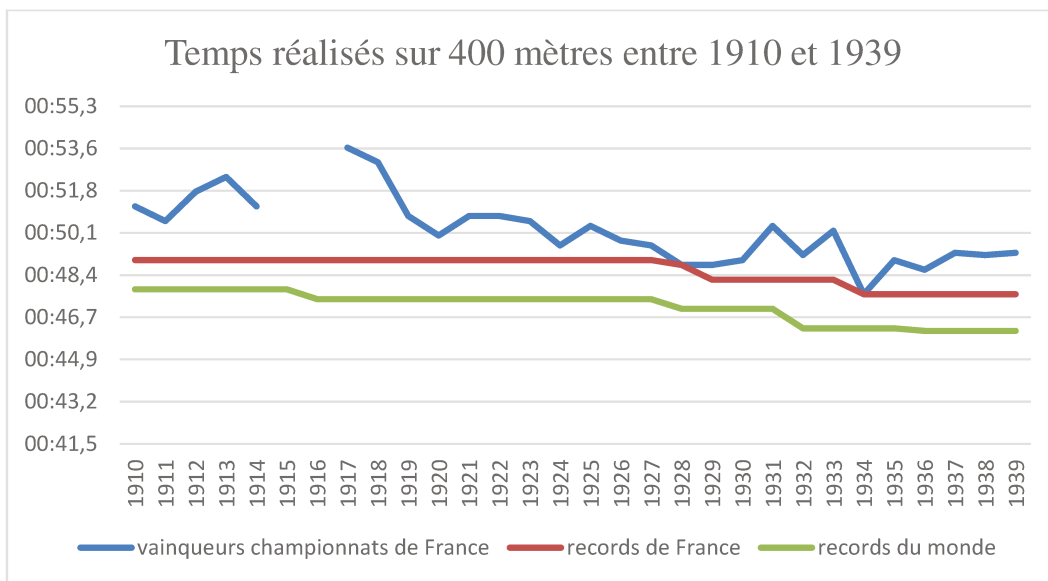
## Annexe n°10 : Performances des athlètes français entre 1910 et 1940

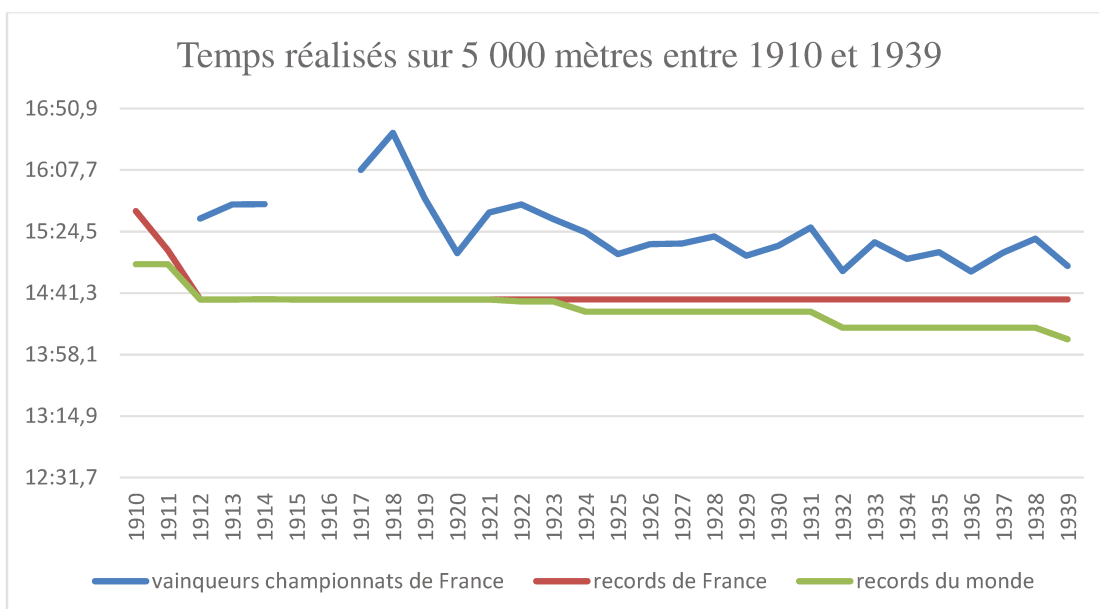
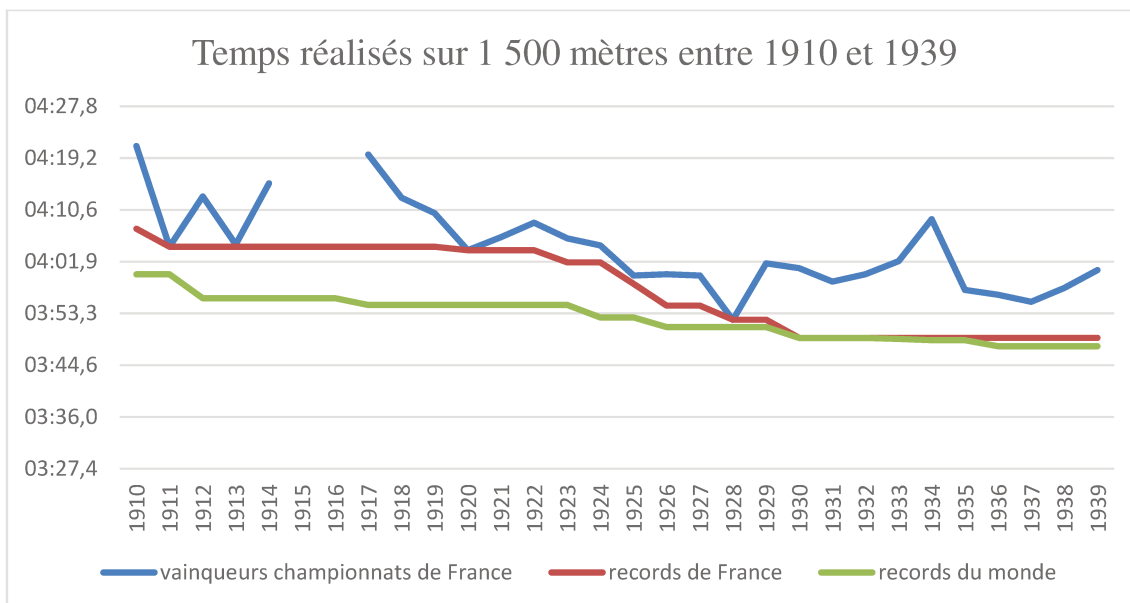
### 1940

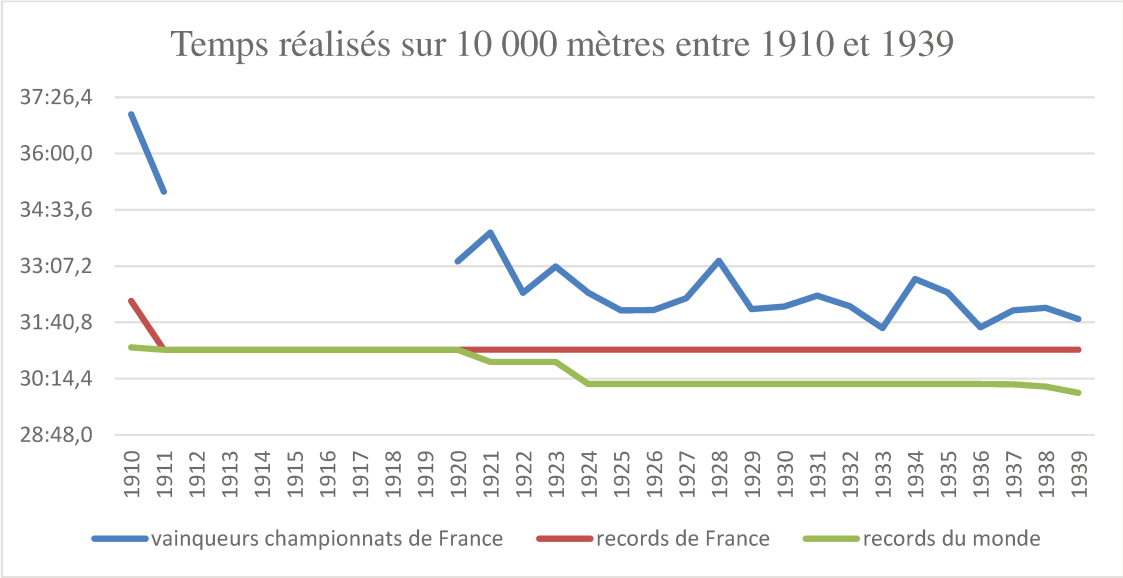
#### 1) Évolution des records de France et du monde entre 1910 et 1940<sup>61</sup>



<sup>61</sup> Ces graphiques ont été réalisés à partir des données recueillies par la commission de la documentation et de l'histoire de la FFA (<http://cdm.athle.com/>).







2) Résultats des principales rencontres internationales masculines auxquelles participe la France entre 1930 et 1940<sup>62</sup>

<b>1930</b>	<b>Cross des Nations</b> (22 mars 1930) : 2 <sup>e</sup>	<b>France-Italie</b> (13 juillet 1930) : 1 <sup>er</sup> (81 pts à 67)	<b>Angleterre-France</b> (02 août 1930) : 2 <sup>e</sup> (65 pts à 55)	<b>Allemagne-France</b> (31 août 1930) : 2 <sup>e</sup> (84 pts à 67)	<b>France-Hongrie</b> (28 septembre 1930) : 2 <sup>e</sup> (79 pts à 70)
<b>1931</b>	<b>Cross des Nations</b> (28 mars 1931) : 2 <sup>e</sup> ex-aequo	<b>Italie-France</b> (07 juin 1931) : 2 <sup>e</sup> (78 pts à 69)	<b>France-Angleterre</b> (02 août 1931) : 2 <sup>e</sup> (67 pts à 53)	<b>France-Allemagne</b> (06 septembre 1931) : 2 <sup>e</sup> (89 pts à 62)	
<b>1932</b>	<b>Cross des Nations</b> (20 mars 1932) : 2 <sup>e</sup>	<b>Jeux Olympiques</b> d'été, épreuves athlétiques (31 juillet au 07 août 1932 : 1 médaille de bronze)	<b>Allemagne-France</b> (18 septembre 1932) : 2 <sup>e</sup> (87 pts à 64)	<b>France-Finlande</b> (09 octobre 1932) : 2 <sup>e</sup> (78 pts à 62)	
<b>1933</b>	<b>Cross des Nations</b> (25 mars 1933) : 3 <sup>e</sup>	<b>France-Italie</b> (11 juin 1933) : 2 <sup>e</sup> (80 pts à 68)	<b>Grande-Bretagne-France</b> (29 juillet 1933) : 2 <sup>e</sup> (65 pts à 54)	<b>France-Finlande</b> (23 et 24 août 1933) : 2 <sup>e</sup> (103 pts à 66)	<b>France-Allemagne</b> (17 septembre 1933) : 2 <sup>e</sup> (83 pts à 68)

<sup>62</sup> Code couleur : en rouge les défaites de l'équipe de France, en vert les victoires.



<b>1934</b>	<b>Cross des Nations</b> (24 mars 1934) : 2 <sup>e</sup>	<b>France-Grande-Bretagne</b> (29 juillet 1934) : 2 <sup>e</sup> (66 pts à 53)	<b>Allemagne-France</b> (23 septembre 1934) : 2 <sup>e</sup> (95 pts à 55)		
<b>1935</b>	<b>Cross des Nations</b> (23 mars 1935) : 3 <sup>e</sup>	<b>Grande-Bretagne-France</b> (27 juillet 1935) : 2 <sup>e</sup> (64 pts à 56)	<b>France-Allemagne</b> (15 septembre 1935) : 2 <sup>e</sup> (102 pts à 48)	<b>Italie-France</b> (22 septembre 1935) : 2 <sup>e</sup> (83 pts à 65)	
<b>1936</b>	<b>Cross des Nations</b> (28 mars 1936) : 2 <sup>e</sup>	<b>Jeux Olympiques</b> d'été, épreuves athlétiques (02 au 09 août 1936 : 0 médailles)	<b>France-Japon-USA</b> (23 août 1936) : 3 <sup>e</sup> (131 pts à 82)	<b>France-Finlande</b> (20 septembre 1936) : ex aequo (70 pts)	
<b>1937</b>	<b>Cross des Nations</b> (20 mars 1937) : 2 <sup>e</sup>	<b>France-Grande-Bretagne</b> (24 juillet 1937) : 2 <sup>e</sup> (66 pts à 54)	<b>Allemagne-France</b> (08 août 1937) : 2 <sup>e</sup> (103 pts à 48)	<b>France-Italie</b> (12 septembre 1937) : 2 <sup>e</sup> (75 pts à 73)	
<b>1938</b>	<b>Cross des Nations</b> (02 avril 1938) : 2 <sup>e</sup>	<b>Pologne-France</b> (18 et 19 juin 1938) : 2 <sup>e</sup> (119 pts à 91)	<b>France-Allemagne</b> (03 juillet 1938) : 2 <sup>e</sup> (105 pts à 46)	<b>Grande-Bretagne-France</b> (13 août 1938) : 2 <sup>e</sup> (70 pts à 50)	<b>Suisse-France</b> (10 septembre 1938) : 1 <sup>er</sup> (93 pts à 80)
<b>1939</b>	<b>Cross des Nations</b>	<b>Allemagne-France</b> (02	<b>Pays-Bas-France</b> (13		

	(01 avril 1939) : 1 <sup>er</sup>	juillet 1939) : 2 <sup>e</sup> (106 pts à 45)	août 1939) : 1 <sup>er</sup> (92 pts à 76)		
--	-----------------------------------	---	--	--	--

## Annexe n°11 : Liste non exhaustive des soirées de propagande de la FFA entre 1933 et 1935<sup>63</sup>

Dates	Lieu	Films projetés	Invités de marque	Commentaires
10 mai 1933	Paris (salle Susset)	Sport et Beauté, JO 1932	Élie Mercier, Dr Mathieu, Étienne Gajan	
18, mars 1934	Montbéliard	Sport et Beauté, JO 1932		
19 mars 1934	Belfort	Sport et Beauté, JO 1932		
20 mars 1934	Besançon	Sport et Beauté, JO 1932		
12 avril 1934	Paris (Amicale Didot)	Sport et Beauté, JO 1932	Gaston frémont, Élie Mercier	
20 avril 1934	Poitiers	Sport et Beauté, JO 1932	Gaston Frémont	« Devant des milliers d'auditeurs »
26-27 avril 1934	Nancy	Sport et Beauté, JO 1932	R.Petit	

<sup>63</sup> Il s'agit des réunions de propagande indiquées dans le bulletin officiel de la FFA. Voir les numéros suivants : *Athletic* (n°55, 18 mai 1933, p. 1-2) ; *L'athlétisme* (n°5, 29 mars 1934, p. 2 ; n°7, 19 avril 1934, p. 2 ; n°8, 03 mai 1934, p. 2 ; n°9, 17 mai 1934, p. 3 ; n°10, 31 mai 1934, p. 2 ; n°12, 28 juin 1934, p. 5 ; n°13, 12 juillet 1934, p. 3 ; n°15, 09 août 1934, p. 2 ; n°16, 23 août 1934, p. 5 ; n°22, 15 novembre 1934, p. 2 ; n°23, 29 novembre 1934, p. 2 ; n°24, 13 décembre 1934, p. 2 ; n°26, 10 janvier 1935, p. 1 ; n°29, 07 février 1935, p. 4 ; n°31, 07 mars 1935, p. 3 ; n°34, 18 avril 1935, p. 5 ; n°38, 13 juin 1935, p. 6 ; n°53, 17 octobre 1935, p. 3 ; n°55, 14 novembre 1935, p. 6.

5 mai 1934	Paris (école de la rue Saint-Martin)		Élie Mercier	
12 mai 1934	Argenteuil (Cité d'Orgemont)			« plus de 600 personnes »
13 mai 1934	Orléans		Gaston Frémont, Maurice Baquet	
18 mai 1934	Cahors			Finalem <sup>ent</sup> annulée
25 mai 1934	Suresnes		Élie Mercier	« 500 élèves assistèrent à la projection » (entre 13 et 16 ans)
26 mai 1934	Paris (AS Léopold Bellan)		Gaston Frémont	
28 mai 1934	Paris (Magic-city)	« Tu seras sportif »	Colonel Lecoq	« véritable première [...] devant plus de 500 notabilités sportives »
14 juin 1934	Senlis (collège Saint-Vincent)			« devant près de 500 élèves »
18 juin 1934	Troyes			
20 juin 1934	Chaumont			« plus de 309 personnes »

				assistèrent à la soirée »
22 juin 1934	Nogent-en-Bassigny			
4 et 5 juillet 1934	Reims		Capitaine Clayeu	« plus de 1.500 « gosses » s'enthousiasmèrent devant les projections »
Août 1934	Tours		Joseph Renard, Jules Ladoumègue, Gaston Frémont	
Août 1934	Commentry			
19 décembre 1934	Fontaine-les-Grès		Gaston Frémont	« Plus de 200 personnes »
06 janvier 1935	Châlon-sur-Marne			« Près de 500 personnes étaient présentes »
	+ des projections prévues à Montreuil-sur-mer, Tournas, Autun, Nogent-sur-Seine, Angoulême, Bastia, en			

	Afrique du Nord, Touquet			
--	--------------------------	--	--	--

# Sources et Bibliographie

## Sources

### I. Fonds d'archive

#### 1) Archives publiques

##### a) *Archives départementales des Vosges*

Archives départementales des Vosges, registre d'état civil, acte de naissance, 4E419/33-66176,

[https://recherche-](https://recherche-archives.vosges.fr/ark:/50275/vta53c0f67bd6970/daogrp/0#id:1371668083?gallery=true&brigh)

[archives.vosges.fr/ark:/50275/vta53c0f67bd6970/daogrp/0#id:1371668083?gallery=true&brigh](https://recherche-archives.vosges.fr/ark:/50275/vta53c0f67bd6970/daogrp/0#id:1371668083?gallery=true&brigh)  
[tness=100.00&contrast=100.00&center=794.639,-1009.185&zoom=6&rotation=0.000,](https://recherche-archives.vosges.fr/ark:/50275/vta53c0f67bd6970/daogrp/0#id:1371668083?gallery=true&brigh)

archive consultée le 02 août 2022 à 12h19.

##### b) *Musée National du Sport [Nice]*

Fond Braga-Montherlant, DOC00021326

Fond Gaston Ragueneau, DOC00021284

Fond Jules Ladoumègue, DOC00021342



## II. Sources Imprimées

### 1) Dictionnaires, encyclopédies, annuaires et rapports

#### a) *Bibliothèque Nationale de France : Site François Mitterrand*

Académie française, *Dictionnaire de l'Académie française*, 8<sup>e</sup> édition, Paris, Hachette, 2 tomes, 1932-1935.

*Annuaire général des sports illustré. Encyclopédie universelle du tourisme de tous les sports et jeux de plein air*, Paris, Gervais et Cie éditeurs, deuxième année, 1905-1906.

AUGE Claude (dir.), *Petit Larousse Illustré. Nouveau dictionnaire encyclopédique*. Paris, Librairie Larousse, 1907.

AUGE Claude, *Le Larousse pour tous, Nouveau dictionnaire encyclopédique*, Paris, Librairie Larousse, 2 tomes, 1907-1910.

AUGE Claude (dir.), *Petit Larousse Illustré. Nouveau dictionnaire encyclopédique*, Paris, Librairie Larousse, 1914.

AUGE Claude, *Larousse Classique Illustré, Nouveau dictionnaire encyclopédique*, Paris, Librairie Larousse, 1919.

AUGE Claude (dir.), *Petit Larousse Illustré. Nouveau dictionnaire encyclopédique*, Paris, Librairie Larousse, 185<sup>e</sup> édition, 1922.

AUGE Claude, *Larousse Universel en 2 volumes : nouveau dictionnaire encyclopédique*, Paris, Librairie Larousse, 2 tomes, 1922.

AUGE Paul (dir.), *Larousse du 20<sup>ème</sup> siècle en six volumes*, Paris, Librairie Larousse, 1928-1933.

AZED, *Dictionnaire essentiel de la langue française*, Paris, Librairie Hatier, 1936.

BERTHELOT Marcellin (dir.), *La grande encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts par une société de savants et de gens de lettres*, Paris, Lamirault et Cie, 31 volumes, 1885-1902.

BOISSIERE Prudence, *Dictionnaire analogique de la langue française : répertoire complet des mots par les idées et des idées par les mots*, Paris, Librairie Larousse, 10<sup>e</sup> édition, 1908.

BONNAFFE Edouard, *L'anglicisme et l'anglo-américanisme dans la langue française : dictionnaire étymologique et historique*, Paris, Librairie Delagrave, 1920.

DANJOU [Dr], « L'Éducation physique de la femme », *Congrès International de l'Éducation Physique. Paris 17-20 mars 1913. Rapports*, Paris, Baillière et Fils, 1913, p. 397-427.

DARYL Philippe (dir.), *Encyclopédie des sports*, Paris, librairies-imprimeries réunies, 4 volumes, 1892-1895.

DE MONZIE Anatole, FEBVRE Lucien (dir.), *Encyclopédie Française*, Tome 6 dirigé par LERICHE René : *L'être humain*, Paris, Librairie Larousse, Société de gestion de l'encyclopédie Française, 1936.

DE MONZIE Anatole, FEBVRE Lucien (dir.), *Encyclopédie Française*, Tome 8 dirigé par WALLON Henri : *La vie mentale*, Paris, Librairie Larousse, Société de gestion de l'encyclopédie Française, 1938.

DE MONZIE Anatole, FEBVRE Lucien (dir.), *Encyclopédie Française*, Tome 15 dirigé par BOUGLE Célestin : *Éducation et instruction*, Paris, Librairie Larousse, Société de gestion de l'encyclopédie Française, 1939.

GUERIN Paul, BOVIER-LAPIERRE Gaspard, *Nouveau Dictionnaire universel illustré contenant : langue française, histoire, biographie, géographie, sciences et arts*, Tours, Maison Alfred Mame et Fils, 1904.

GUERIN Paul, BOVIER-LAPIERRE Gaspard, *Nouveau dictionnaire universel illustré, contenant : langue française, histoire, biographie, géographie, sciences et arts. Et contenant les simplifications orthographiques autorisées par l'Académie française en 1901 et 1905*, Tours, Maison Alfred Mame et Fils, 1910.

GUERIN Paul, BOVIER-LAPIERRE Gaspard, *Nouveau dictionnaire universel illustré. Nouvelle édition remaniée, augmentée et contenant les simplifications orthographiques autorisées par l'Académie française en 1901 et 1905*, Tours, Maison Alfred Mame et Fils, 1913.

GUERIN Paul, BOVIER-LAPIERRE Gaspard, *Nouveau dictionnaire universel illustré, contenant : langue française, histoire, biographie, géographie, sciences et arts. Nouvelle édition remaniée, augmentée et mise à jour*, Tours, Maison Alfred Mame et Fils, 1921.

HATZFELD Adolphe, DARMESTETER Arsène, *Dictionnaire général de la langue française*, Paris, Delagrave, 4 tomes, 1926.

LAROUSSE Pierre, *Nouveau dictionnaire illustré*, Paris, Librairie Larousse, 1905.

LITRE Emile, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Hachette, 4 tomes, 1873-1874.

LITRE Emile, *Dictionnaire de la langue française. Abrégé du dictionnaire de E. Littré de l'académie Française par A. Beaujean*, Paris, Hachette, 11<sup>e</sup> édition, 1905.

LITRE Emile, *Dictionnaire de la langue française. Supplément renfermant un grand nombre de termes d'art, de science, d'agriculture, etc*, Paris, Hachette, 1910.

LITRE Emile, *Dictionnaire de la langue française. Abrégé du dictionnaire de E. Littré de l'académie Française par A. Beaujean*, Paris, Hachette, 12<sup>e</sup> édition, 1914.

LITRE Emile, *Dictionnaire de la langue française. Abrégé du dictionnaire de E. Littré de l'académie Française par A. Beaujean*, Paris, Hachette, 13<sup>e</sup> édition, 1918.

LITRE Emile, BEAUJEAN Amédée, *Dictionnaire universel*, Paris, Hachette, 12<sup>e</sup> édition, 1912.

MAQUET Charles, *Dictionnaire analogique. Répertoire moderne des mots par les idées, des idées par les mots, d'après les principes de P.Boissière*. Paris, Librairie Larousse, 1936.

Ministère de l'économie nationale et des finances, « sports et loisirs », *Annuaire statistique*, vol. 55, année 1939, Paris, Imprimerie nationale, 1941.

MOREAU. P., VOULQUIN G., (dir.), *Les sports modernes illustrés. Encyclopédie sportive illustrée (813 gravures)*, Paris, Librairie Larousse, 1906.

Patronage de l'Académie des sports et du Comité National des Sports (C.O.F.), *Encyclopédie des sports*, Paris, Librairie de France, t. 1, 1924.

ROUAIX Paul, *Dictionnaire-Manuel illustré des idées suggérées par les mots contenant tous les mots de la langue française groupés d'après le sens*. 17<sup>e</sup> édition, Paris, Armand Colin, 1936.

SAINEAN Lazare, *L'Argot des Tranchées d'après les lettres des Poilus et les Journaux du Front*, Paris, De Boccard, 1915.

TROUSSET Jules (dir.), *Nouveau dictionnaire encyclopédique universel illustré*, Paris, À la librairie illustrée, 7 volumes, 1885-1891.

b) *Rapports numérisés*

Comité exécutif des Jeux d'Anvers, *Rapport officiel des Jeux de la VII<sup>e</sup> olympiade. Anvers 1920*, s. n., 1957, <https://library.olympics.com>, consulté le 23 février 2020.

Comité International Olympique (C.I.O.), *V<sup>e</sup> Congrès international de psychologie et physiologie sportive sous le haut patronage du conseil fédéral de la confédération helvétique*, Rapport officiel, Lausanne, Imprimerie Toso, 7-11 mai 1913 (<https://books.google.fr>).

Comité Olympique Français (C.O.F.), *Les Jeux de la VIII<sup>e</sup> Olympiade (Paris 1924). Rapport Officiel*, Paris, Librairie de France, 1924, <https://digital.la84.org>, consulté le 12 août 2021.

The swedish olympic committee, *Fifth olympiad. The official report of the Olympic games of Stockholm 1912*, Stockholm, Wahlström & Widstrand, 1913, <https://library.olympics.com/Default/doc/SYRACUSE/31965/the-official-report-of-the-olympic-games-of-stockholm-1912-the-fifth-olympiad-issued-by-the-swedish-?lg=en-GB>, consulté le 15 mars 2022.

c) *École Normale Supérieure de Rennes [département Sciences du sport et éducation physique]*

BUISSON Ferdinand, *Nouveau dictionnaire pédagogique et d'instruction primaire*, Paris, Hachette, 1911.

d) *Archives privées (M. Chèbre Serge)*

AUGE Claude, *Nouveau Larousse Illustré. Dictionnaire universel encyclopédique*, Paris, Librairie Larousse, 7 volumes, 1897-1904.

AUGE Paul, *Grand mémento encyclopédique Larousse*, Paris, Librairie Larousse, 2 tomes, 1936-1937.

MORTIER Raoul, *Dictionnaire encyclopédique Quillet*, Paris, Librairie Aristide Quillet, 6 volumes, 1934.

## 2) Manuels scolaires et militaires

a) *Bibliothèque Nationale de France : Site François Mitterrand*

BOUCHER Paul, DELARBRE Marcel, PLASSON René, *L'Education Physique à l'Ecole primaire des Garçons. Guide de l'instituteur*, Paris, Henri Dangles, 1933.

CHAPUIS Félix, *Manuel de la préparation militaire en France à l'usage des Sociétés (S.A.G.) de préparation militaire, de tir et de gymnastique, des sociétés scolaires (S.S.), des lycées, collèges, écoles et de tous les jeunes gens de 16 à 20 ans*, Paris, Berger-Levrault, 1914.

CHATINIERE Henri, *Pour sa santé. Ce qu'un poilu doit savoir*, Paris, Charles-Lavauzelle, 1916.

Grand Quartier Général [3<sup>e</sup> Bureau], *Manuel du Chef de section d'infanterie*, Paris, Imprimerie nationale, 1916.

Grand Quartier Général [3<sup>e</sup> Bureau], *Manuel du Chef de section d'infanterie*, Paris, Imprimerie nationale, 1918.

Grand Quartier Général, « Instruction concernant les permissions, les repos à assurer aux troupes, et l'alimentation », n°1 080, [signé Pétain] du 2 juin 1917, annexe n°399, *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, t. 5, vol. 2, annexes vol. 1, Paris, Imprimerie nationale, 1937, p. 670-672.

JOFFRE Joseph [Grand Quartier Général des armées de l'est. Etat-major — 3<sup>e</sup> bureau], *Instruction sur la liaison [n°1698] du 4 décembre 1915*, Paris, Imprimerie nationale, 1916.

*L'Infanterie en un volume. Manuel d'instruction militaire à l'usage des élèves-caporaux, sous-officiers, élèves-officiers de réserve candidats aux écoles de Saint-Maixent ou de Saint-Cyr*, Paris, Chapelot, 1915.

*Le livre du gradé d'infanterie à l'usage des élèves caporaux, caporaux et sous-officiers de l'infanterie et du génie, contenant les matières nécessaires à l'exercice de leurs fonctions et conforme à tous les règlements parus jusqu'à ce jour*. Paris, Berger-Levrault, 1916, édition remaniée et mise à jour.

*Le Soldat de demain. Manuel militaire de la jeunesse française à l'usage des sociétés de Préparation militaire / des sociétés de gymnastique*, Paris, Chapelot, 1913.

« Les pertes des nations belligérantes au cours de la grande guerre », *Les Archives de la Grande Guerre*, Paris, Chiron, t. 7, 1921.

Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, *Manuel d'exercices gymnastiques et de jeux scolaires*, Paris, Hachette, 1892.

Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, *Manuel d'exercices physiques et de jeux scolaires*, Paris, Hachette, 1910.

Ministère de la Guerre, *Règlement sur l'instruction de la gymnastique approuvé par le Ministère de la guerre le 22 octobre 1902*, Paris, Chapelot, 1903.

Ministère de la guerre, *Règlement d'éducation physique, approuvé par le ministère de la guerre le 21 janvier 1910 [édition mise à jour le 1<sup>er</sup> juin 1914]*, Paris, Charles-Lavauzelle, 1914.

Ministère de la Guerre [Direction de l'infanterie], *Guide pratique d'entraînement physique à l'usage des armées. Entraînement général, entraînements spéciaux, combat à la baïonnette et corps à corps*, Paris, Imprimerie Nationale, 1<sup>er</sup> septembre 1917.

Ministère de la Guerre [Direction de l'infanterie], *Entraînement physique du combattant*, Nancy, Berger-Levrault, 1918.

Ministère de la Guerre [Direction de l'infanterie], *Guide pratique d'Education physique. Jeunes classes, préparation au service militaire, services auxiliaires, etc.*, Paris, Imprimerie Nationale, 1918.

PETAINE Philippe [Ministère de la Guerre, G.Q.G.], *Instruction du 28 décembre 1917 sur la liaison pour les troupes de toutes armes*, Paris, Charles-Lavauzelle, 1922.

ROYET [commandant], *Préparation au service militaire. Allons ! enfants de la patrie. Guide pratique d'entraînement physique et de formation civique des jeunes Français, conforme au programme du 6 novembre 1916, arrêté par le ministre de la Guerre*, Paris, Larousse, 1916.

### **3) Lettres et carnets de guerre**

#### *a) Bibliothèque François Lebrun [Université Rennes 2, site de Villejean]*

BACH André, *Carnets de guerre (4 août 1914-30 décembre 1916). Vie et mort d'un patriote de la Grande Guerre à Buchenwald*, Pau, Cairn, 2013.

BEDEL Maurice, *Journal de guerre 1914-1918*, Paris, Tallandier, 2013.

CRU Jean Norton, *Du témoignage*, Paris, Gallimard, 1930.

DEMEURISSE René, *Peintre dans les tranchées. Croquis et lettres (1914-1918)*, Paris, Imago, 2016.

DUPIN Thierry, *1914-1918 : le journal du soldat Jean Dupin. Mes carnets de guerre*, Paris, Publibook, 2014.

DUPRE Léon-Antoine, *Carnet de route d'un gosse des tranchées*, Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon, 2013.

GUILLAUME Agnès, HARDIER Thierry, LASBLEIS André (dir.), *Les lettres de guerre du sergent Eugène Lasbleis (1915-1918)*, Senones, Edhisto, 2015.

LABY Lucien, *Les carnets de l'aspirant Laby. Médecin dans les tranchées. 28 juillet 1914-14 juillet 1919*, Paris, Bayard, 2013.

LE SEGRETAIN DU PATIS Joseph, *Écrire la Guerre. Les carnets d'un poilu (1914-1919)*, Paris, Little Big Man, 2014.

SENTILHES Henri, *Lieutenant à 19 ans dans les tranchées. Henri Sentilhes – Lettres à ses parents (1915-1916)*, Rouen, Point de vues, 2013.

b) *Bibliothèque Nationale de France : Site François Mitterrand*

BLOCH Marc, « Souvenirs de Guerre. 1914-1915 », *Marc Bloch. L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, 2006.

*Carnets de guerre d'Alexis Callies (1914-1918)*, Tours, Sutton, 2017.

GENEVOIX Maurice, *Ceux de 14*, Paris, Omnibus, 1998.

GERMAIN José, *Notre Guerre*, Paris, La Renaissance du livre, 1918.

GILLET Louis, *La bataille de Verdun*, Paris et Bruxelles, Van Oest, 1921.

JOLLIVET Gaston, *L'épopée de Verdun*, Paris, Hachette, 1916.

LAPORTE A. (de), *Aux Épargnes. Zizi, agent de liaison*, Paris, Rouff, 1917.

MAUFFRAIS Louis, *J'étais médecin dans les tranchées. 2 août 1914 – 14 juillet 1919*, Paris, Pocket, 2010.

PERICARD [Lieutenant], *Ceux de Verdun*, Paris, Payot, 1917.

PETITHUGUENIN Jean, *Verdun*, Paris, Rouff, 1919.

PEZARD André, *Nous autres à Vauquois*, Paris, La table ronde, 2016 [1918].

POIRIER Jules, *La bataille de Verdun (21 février – 18 décembre 1916)*, Paris, Chiron, 1922.

VEBER Jean, *J'y étais ! un peintre dans la Grande Guerre*, Triel-sur-Seine, Italiques, 2005.

#### **4) Littérature sportive, romans et essais**

##### *a) Bibliothèque Nationale de France : Site François Mitterrand*

ADAM Jean-Henri, *L'Éducation physique et les sports* [extrait des Cahiers du Redressement Français], Paris, impr. De Lahure, 1927.

ADAM Paul, *La morale des sports*, Paris, La librairie mondiale, 1907.

ARNOUX Alexandre, *Poésie du hasard*, Paris, Grasset, 1934.

BEAUMONT André, *Mes trois grandes courses*, Paris, Hachette, 1912.

BERGER Marcel, *Pourquoi je suis sportif ?* Paris, éditions de France, 1930.

BERTHEAUME Marthe, *Sportive*, Paris, Editions de la vraie France, 1925.

BOISSET Raymond, *À vos marques, trois courses, trois victoires, trois records*, 1949.

BOURDON Georges, *La renaissance athlétique et le Racing Club de France*, Paris, Paris, RCF, 1906.

CASELLA Georges, *Le sport et l'avenir. Opinion des écrivains contemporains sur l'influence sociale des sports*, Paris, Mathot Editeur, 1910.

CAZANAVE André, *Le stade aux cent portes*, Paris, Flammarion, 1930.



- CHABROL Henri, *Poèmes. Lyrisme du corps*, Marseille, Editions des Cahiers du Sud, 1927.
- CHARLES Géo, *Sports. Poèmes*, Paris, Editions de Montparnasse, 1923.
- CHARLES Géo, *Jeux Olympiques. Premier spectacle du théâtre de plein air*, Paris, Nouvelle Revue Française (N.R.F.), 1925.
- CHARLES Géo, *VIII<sup>e</sup> Olympiade (1924-1928)*, Paris, Editions l'Equerre, 1928.
- COUBERTIN Pierre (de), *Essais de psychologie sportive*, Paris, Payot, 1913.
- COUBERTIN Pierre (de), *Pédagogie Sportive*, Paris, Vrin, 1972 [1922].
- COUBERTIN Pierre (de), *Mémoires olympiques*, Lausanne, Bureau International de Pédagogie Sportive, 1931.
- DECOIN Henri, *Le sport, Monsieur...* Paris, Goulet, 1924.
- DIEUDONNE Robert, *Le manuel du parfait sportif*, Paris, Librairie Baudinière, 1924.
- DUBECH Lucien, *Où va le sport ?* Paris, Redier, 1930.
- GENEVOIX Maurice, *Vaincre à Olympie*, Paris, Editions du Rocher, 2004 [1<sup>ère</sup> édition Flammarion, 1924, publiée sous le titre *Euthymos, vainqueur olympique*].
- GIRAUDOUX Jean, *Le sport*, Paris, Grasset, 1977 [1928].
- GUASCO Raymond, *Le collège d'athlètes. Ecole française de l'Education physique et des sports*, Paris, Oudin, 1914.
- HEBERT Georges, *Le sport contre l'Education physique*, Paris, Revue EPS, Collection « Archives et mémoire de l'éducation physique et du sport », 1993 [1925].
- HUGO Victor, *Les Misérables*, Genève, éditions Famot, t. 1, 1983.
- JOLINON Joseph, *Le jeune athlète*, Editions de la Sirène, Paris, 1922.
- LE BON Gustave, *Psychologie des foules*, Paris, Félix Alcan, 1895.
- MARCHAND Robert, *Les athlètes sur le stade*, Susse, 1944.

- MEILLAC Camille, *Les sports à la mode*, Paris, Paclot, 1909.
- MONTHERLANT Henry (de), « Chant funèbres pour les morts de Verdun », *Essais*, Paris, La Pléiade, 1963.
- MONTHERLANT Henry (de), *Les Olympiques*, Paris, Gallimard, 1973 [1924].
- MORAND Paul, *De la vitesse*, Paris, Kra, 1929.
- PELLETIER Pierre, *La religion du record*, Paris, Editions de l'As, 1927.
- PREVOST Jean, *Plaisirs des sports : essais sur le corps humain*, Paris, La Table ronde, 2003 [1925].
- PROUTEAU Gilbert, *Rythme du stade*, Lyon, Lugdunum, 1944.
- REUZE André, *Le Tour de souffrance*, Paris, Fayard, 1925.
- ROBERT Alfred, *Au soleil du stade. Poèmes*, Paris, Elaia, 1924.
- ROZET Georges, *La défense et illustration de la race française*, Paris, Félix Alcan, 1911.
- ROZET Georges, *Les fêtes du muscle*, Paris, Grasset, 1914.
- ROZET Georges, « La jeunesse et le sport », dans MASSIS Henri, TARDE Alfred (de) [Agathon], *Les jeunes gens d'aujourd'hui. Le goût de l'action, la foi patriotique — une renaissance catholique. Le réalisme politique*, Onzième édition, Paris, Plon, 1919 [1913].
- SAINT-CYR Charles (de), *Jean Picquet homme de sport*, Paris, La Renaissance du Livre, 1920.
- SOUCHON Paul, *Les chants du stade*, Paris, Editions du nouveau monde, 1923.
- UZES [Duchesse], *Pour bien faire du sport*, Paris, Lafitte, collection Fémina-bibliothèque, 1912.
- VAUX [baron (de)], *Les femmes de sport*, Paris, Flammarion, 1885.

b) *Bibliothèque Nationale de France : Site Richelieu [Département des Arts du spectacle]*

- BELL Hamilton, *Un sculpteur moderne de l'athlétisme. R.Tait Mackenzie*, Paris, Gazette des Beaux-Arts, 1920.

BERGER Marcel, *Jean Bouin, évocation radiophonique en 5 tableaux*, Radio-Paris, 1940

GIENGER Charles, *La philosophie du sport (Essai). Dédié aux athlètes des jeux olympiques de 1924*, Paris, Imprimeries réunies de Senlis, 1924.

OBEY André, *L'Orgue du stade*, Paris, Fluo INSEP, 2012 [1924].

c) *Bibliothèque Nationale de France : Site Richelieu [Département des manuscrits]*

GODDET Maurice, GODDET Jacques, *Les joies du sport*, Paris, Editions d'art « Le document », 1932.

d) *Médiathèque de l'Institut National du Sport, de l'expertise et de la performance*

BRAGA Dominique, *5.000 : récit sportif*, Paris, Editions de la Nouvelle Revue Française (N.R.F.), 1924.

PIERREFEU Jean (de), *Paterne, ou l'ennemi du sport*, Paris, Ferenczi, 1927.

e) *Musée National du Sport [Nice]*

BENAC Gaston, *Champions dans la coulisse*, Toulouse, L'Actualité sportive, 1944.

BERGER Marcel, MOUSSAT Émile, *Anthologie des textes sportifs de l'antiquité*, Paris, Grasset, 1927.

GILLET Bernard *et al.*, *Esprit du sport*, Paris, Editions « Je sers », 1941.

*Les jeux olympiques dans l'antiquité et de nos jours*, Paris, Rhéa, 1924.

MARTIN Paul, *Le sport et l'homme. Principe de pédagogie sportive*, Genève, Cailler, 1948.

MARTIN Paul, *Au dixième de seconde. Souvenirs olympiques*, Genève, Caillier, 1952.

PROUTEAU Gilbert, *Anthologie des textes sportifs de la littérature*, Paris, Editions défense de la France, 1948.

RENAITOUR Jean-Michel, *Vive le sport !* Paris, Nouvelles éditions latines, 1934.

f) *Université de Mc Gill [Canada]*

ALWARD Frederick Porter, *Le sport dans le roman français d'après-guerre*, thesis submitted in partial fulfillment, master of arts, Mc Gill University, department of romance languages, 1928  
[https://escholarship.mcgill.ca/concern/file\\_sets/gh93h2278?locale=en](https://escholarship.mcgill.ca/concern/file_sets/gh93h2278?locale=en)

## 5) Manuels d'entraînement pour la course à pied

### a) Bibliothèque Nationale de France : Site François Mitterrand

ANDRE Géo, *Course à pied. Vitesse*, Paris, Bornemann, collection « tous les sports par les champions », 1924.

AUGER Jean, *Athlétisme*, Paris, Garnier Frères, 1924.

BAQUET Maurice, *Education sportive. Initiation et entraînement*, L'Harmattan, 1998.

BELLIN du COTEAU Marc, *La course à pied. Les courses de haies*, Paris, Berger-Levrault, 1918.

DUPRE Michel, *L'allure dans la course à pied et la marche*, Paris, Librairie de l'Auto, 1909.

LADOUMEGUE Jules, *Comment j'ai battu deux records du monde*, Paris, Nilsson, 1930.

LADOUMEGUE Jules, *Dans ma foulée*, Paris, Amiot-Dumont, 1955.

LEVEQUE Jacques, *La course à pied. Demi-fond*, Paris, Bornemann, 1942.

LEWDEN Pierre, *Un champion à la hauteur. Les souvenirs d'un médaillé olympique*, Paris, Polymédias, 1991.

SALMSON-CREAK, *Guide du parfait sportif. L'entraînement américain. Tome 1 : L'entraînement à tous les sports*, Paris, Brenet, 1924.

SALMSON-CREAK, *Guide du parfait sportif. L'entraînement américain. Tome 2 : Le développement musculaire*, Paris, Brenet, 1924.

SALMSON-CREAK, *Guide du parfait sportif. L'entraînement américain. Tome 3 : La course – Le saut – Le Lancer*, Paris, Brenet, 1924.

WEBER Ernest, *L'entraînement à tous les sports*, Paris, Nilsson, 1913.

### b) Médiathèque de l'Institut National du Sport, de l'expertise et de la performance

ANTHOINE Emile, *L'athlétisme*, Paris, Nilsson, 1914.

BANDEVILLE Maurice, *L'Athlétisme pour tous*, Paris, Berger-Levrault, 1936 [1926]

BELLIN DU COTEAU Marc, *Le livre du sportsman*, Paris, Sporting, 1913.

BELLIN DU COTEAU Marc, *L'entraînement aux sports athlétiques*, Paris, H.Jardin, 1919.

BELLIN DU COTEAU Marc, *La course à pied. « Les courses de haies »*, Paris, Berger-Levrault, 1921.

BELLIN DU COTEAU Marc, PEFFERKORN Maurice, *L'entraînement sportif: Manuel d'entraînement et de préparation générale à tous les sports*, Paris, Flammarion, 1924.

BELLIN DU COTEAU Marc, PEFFERKORN Maurice, *Les sports athlétiques : étude de la technique et de la pratique des courses, des sauts et des lancers*, Paris, Flammarion, 1924.

BELLIN DU COTEAU Marc, CHAUVIRE Maurice, BERGERON Marcel, *Préparation aux sports. Conseils d'entraînement*, Paris, Editions des nouvelles médicales de Paris, 1929.

BOUCHER Paul, *La course à pied éducative et sportive*, Amiens, Léveillard, collection Olympic, 1925.

BOUIN Jean, GLARNER André, *Comment on devient champion de course à pied*, Paris, Lafitte et Cie, 1912.

CASTE [Lieutenant] René, *Vers l'Olympiade (Courses – Sauts – Lancements)*, Paris, Vuibert, 1922.

CURSOR Jacques, *La course à pied. Comment on les pratique, Règles qui les régissent, Conseils à ceux qui veulent s'y livrer*, Paris, Morice frères, 1923.

DAÇAY Jean, *L'Athlète complet*, Paris, Nilsson, 1913.

DE FLEURAC Louis, FAILLIOT Pierre, *Les courses à pied et les concours athlétiques*, Paris, Lafitte et Cie, 1911.

DUPRE Michel, *La gymnastique sportive*, Paris, Félix Alcan, 1921.

GARCET DE VAURESMONT Pierre et Jean, *Les sports athlétiques. Football – course à pied - saut – lancement*, Paris, Bibliothèque Larousse, 1924.

KEYSER Jacques, FREMONT Gaston, *Le cross-country*, Paris, Bornemann, Tous les sports par des champions, 1924.

LE ROY Georges, *Athlétisme et gymnastique suédoise*, Paris, Lafitte, Collection Sports-Bibliothèque, 1913.

LHERMIT Jean, *Les sports pédestres*, Paris, Nilsson, 1911.

MAERTENS Louis, *La course à pied : piste, route, cross-country*, Paris, Lucien Laveur éditeur, 1909.

MERCIER Elie, *L'Éducation physique par l'Athlétisme (résumé des cours de la F.F.A.)*, F.F.A., 1925.

POULENARD Charles, *La course à pied : vitesse et haies*, Paris, Nilsson, Collection « Les sports », 1930.

REICHEL Frantz, MAZZUCHELLI L. [Éole], *Les sports athlétiques*, Paris, Éditions Revue EPS, 1993 [1895].

ROGER Martien, *Pour devenir Bon coureur à pied*, Paris, Nilsson, collection « Hebdo-sport », 1931.

SCHROEDER Louis, CHAILLEY-BERT Paul-André, *La course à pied*, Paris, Doin, collection médico-sportive, 1927.

THOORIS Alfred, *La vie par le stade*, Paris, Librairie scientifique Amédée Legrand, 1924.

VERMEULEN Jean, *La course à pied. Cross et fond*, Paris, Nilsson, 1930.

c) *Musée National du sport [Nice]*

FAILLIOT Pierre, *La course à pied. Athlétisme ! Sachez respirer, etc. etc.*, Paris, Nilsson, 1913.

MEYER Louis, *Comment s'entraîner au football (Rugby association), à la course à pied, à l'athlétisme*, Paris, Nilsson, n.d.

PREVOST Jean, *Maîtrise de son corps*, Paris, Flammarion, 1938.

RAGUENEAU Gaston, BOUCHER Paul, *Le cross-country. Conseils techniques d'entraînements aux débutants et aux amateurs*, Amiens, Lèveillard, 1922 [1907].

ROCHARD Roger, SPITZER Alfred, *Les cahiers de l'athlétisme*, n°4 : *Courses de fond, marche*, Paris, FFA, 1940.

VAN SCHOORE Auguste, *Rigueurs et beautés du cross-country*, Collection olympique publiée par le journal « Les Sports », 1946.

WEBER Ernest, *Sports athlétiques*, Paris, Garnier Frères, 1905.

## **6) Ouvrages scientifiques sur l'effort physique et les perceptions du corps**

### *a) Bibliothèque Nationale de France : Site François Mitterrand*

AMAR Jules, *Le rendement de la machine humaine. Recherches sur le travail*, Paris, Librairie Baillière et Fils, 1910.

BAIN Alexandre, *Les émotions et la volonté*, Paris, Félix Alcan, traduit par Le Monnier pour la 3<sup>e</sup> édition, 1885.

BELBEZE Raymond, *La neurasthénie rurale. Fréquence, Causes sociales et individuelles. Etude psychologique et clinique de la neurasthénie chez le paysan contemporain*, Paris, Vigot, 1911.

BEZY François-Ernest, *Contribution à l'étude du « courir » chez l'homme*, Thèse de doctorat en médecine, Bordeaux, Imprimerie du midi, 1903.

BOIGEY Maurice, *L'élevage humain. Formation du corps, éducation physique*, Paris, Payot, t. 1, 1917.

BOIGEY Maurice, *Physiologie appliquée à l'éducation physique. Conférences Générales*, Paris, Lavauzelle, 1922.

BOIGEY Maurice, *Manuel scientifique d'éducation physique*, Paris, Payot, 1923.

BOIGEY Maurice, *L'entraînement, bases physiologiques, technique, résultats*, Paris, Masson, 1942.

- BONNET Géraud [Docteur], *Précis d'auto-suggestion volontaire*, Paris, Rousset, 1910.
- BOURGUIGNON Jean, *La neurasthénie. Ses causes, ses symptômes, son traitement*, Mâcon, Protat frères, 1911.
- CAUSTIER Eugène, *La Vie et la Santé*, Paris, Vuibert et Nony, 1904.(Gallica)
- CORBIN R., BOUCHER Paul, *Il faut savoir respirer. L'Art de la respiration dans l'éducation physique et les sports. Méthode d'exercices respiratoires*, Paris, Armand Girard, 1932.
- COUE Emile, *La maîtrise de soi-même par l'auto-suggestion consciente*, Nancy, Nouvelle édition, 1923.
- DEMENÏ Georges, *Les bases scientifiques de l'Education physique*, Paris, Félix Alcan, 1903.
- DEMENÏ Georges, *L'éducation de l'effort : DemenÏ, L'éducation de l'effort : Psychologie, Physiologie*, Paris, Félix Alcan, 1914.
- DIFFRE Henri, *Contrôle du sport et de l'éducation physique*, Paris, Masson et cie, 1923.
- DOLONNE Amédée, *L'Autoathlétisme par l'autosuggestion*, Paris, Leymarie, 1924.
- HEBERT Georges, *Le code de la force. La Force physique, ses éléments constitutifs et sa mesure pratique*, Paris, Vuibert, 1911.
- HEBERT Georges, *L'éducation physique ou l'entraînement complet par la méthode naturelle. Exposé et résultats*, Paris, Vuibert, 1912.
- IOTEYKO Josefa, « Fatigue », dans Charles Richet, *Dictionnaire de physiologie*, t. 6, Paris, Felix Alcan, 1904, p. 29-213.
- IOTEYKO Josefa, *Encyclopédie scientifique*, publiée sous la direction du D<sup>f</sup> Toulouse, bibliothèque de physiologie dirigée par le D<sup>f</sup> Langlois [n°16], t. 9 : *La fonction musculaire*, Paris, Doin, 1909, p. 357-358.
- JAMES William, *Précis de psychologie*, Paris, Rivière, 1909.
- LABBE Marcel (dir.), *Traité d'éducation physique*, Tomes 1 et 2, Paris, Doin, 1930.



LAGRANGE Fernand, *Physiologie des exercices du corps*, 4<sup>e</sup> édition, Paris, Felix Alcan, 1890 [1888].

LAGRANGE Fernand, GRANDMAISON Fernand (de), *La fatigue et le repos*, Paris, Félix Alcan, 1912.

LANDRY Maurice, *Neurasthénie et psychasthénie*, Bordeaux, thèse de médecine, 1912.

LATARJET André, *Quelques conférences scientifiques et techniques du cours supérieur et du stage d'information d'Education physique de l'Université*, Lyon, Société anonyme de l'imprimerie A. Rey, 1930.

MAGENDIE A., *Les effets moraux de l'exercice physique*, Paris, Armand Colin, 1893.

MAREY Étienne-Jules, *La méthode graphique dans les sciences expérimentales et principalement en physiologie et en médecine*, Paris, Masson, 1885.

MERKLEN Louis, *La pratique actuelle du sport. Conférence à l'Amicale de l'Union des Femmes de France, 19 novembre 1929*, Nancy, Camille André, 1930.

MOSSO Angelo, *La fatigue intellectuelle et physique*, Paris, Félix Alcan, 1894, traduit de l'Italien pour la 5<sup>e</sup> édition par Paul Langlois.

PERRET Georges, *Etude Physiologique de l'effort athlétique. Rapports avec la respiration en particulier*, Thèse de doctorat, Paris, Imprimerie de la faculté de médecine, 1914.

PIEDALLU Pascal, *Contribution à l'étude et à l'interprétation des phénomènes cardiovasculaires engendrés par l'effort (Le cœur dans le Sport)*, Travail du Laboratoire de Physiologie appliquée à l'EP, Thèse soutenue devant la faculté de médecine de de Paris, Société moderne d'impression et d'édition, 1925.

RIBOT Théodule, *Les maladies de la volonté*, Paris, Félix Alcan, 5<sup>e</sup> édition, 1888 [1884].

RICHER Paul, *Physiologie artistique de l'homme en mouvement*, Paris, Doin, 1895.

RICHER Charles, *Essai de psychologie générale*, Paris, Félix Alcan, 10<sup>e</sup> édition, 1919 [1887].

SOURIAU Paul, *L'esthétique du mouvement*, Paris, Félix Alcan, 1889.

SOURIAU Paul, *La beauté rationnelle*, Paris, Félix Alcan, 1904.

SOYER Robert-Victor, « La respiration et l'exercice », *L'Aptitude à l'Effort*, Thèse soutenue devant la Faculté de Médecine de Marseille. Travail de l'Institut Régional d'Education Physique de Marseille, Décembre 1934.

TISSIE Philippe, *La fatigue et l'entraînement physique*, Paris, Félix Alcan, 1897.

TISSIE Philippe, *L'Education Physique au point de vue historique, scientifique, technique, critique, pratique et esthétique*, Paris, Librairie Larousse 1903.

VORNIERE Edouard, *La Course. Physiologie des mouvements*, Thèse de doctorat, Faculté de médecine de Paris, Librairie Médicale et scientifique Jules Rousset, 1906.

b) *Médiathèque de l'Institut National du Sport, de l'expertise et de la performance*

RICHARD George-André, *La respiration dans l'exercice et le sport : l'éducation respiratoire*, Paris, Amédée Legrand, 1927.

TISSIE Philippe, *L'éducation physique et la race : santé, travail, longévité*, Paris, Groupe Flammarion, 1919.

c) *Musée National du Sport [Nice]*

LAGRANGE Fernand, *Hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens*, Paris, Félix Alcan, 1890.

## 7) Périodiques [Bibliothèque Nationale de France]

a) *Bulletins de clubs ou de fédérations*

***Bulletin officiel du Stade Français. Société d'encouragement à l'éducation physique de la jeunesse*** [hebdomadaire], de 1912 à 1939.

***L'Athlétisme : bulletin officiel de la fédération d'athlétisme*** [hebdomadaire], de 1921 à 1940.

***Le Racing Club de France. Bulletin hebdomadaire paraissant le Samedi*** [hebdomadaire], de 1914 à 1932, puis ***RCF. Revue mensuelle des sports***, de 1932 à 1936.

***Sport-Banque. Organe mensuel officiel du Club athlétique de la Société Générale*** [mensuel], de 1910 à 1937.

**Tous les sports. Seul organe officiel de l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques**  
[hebdomadaire], de 1912 à 1914.

b) *Presse sportive [analyse systématique du corpus]*

**L'Auto** [quotidien], de 1910 à 1940.

**L'Écho des sports** [hebdomadaire et quotidien], de 1910 à 1940.

**La Vie au grand air : revue illustrée de tous les sports** [hebdomadaire], de 1910 à 1922.

**Le Miroir des sports** [hebdomadaire], 1920 à 1939, ainsi que l'**Almanach du Miroir des sports**, de 1923 à 1937.

**Match-L'Intran** [hebdomadaire], de 1926 à 1938.

**Sporting** [hebdomadaire], de 1914 à 1918.

c) *Articles de presse*

**Bulletin de la Société historique du VI<sup>e</sup> arrondissement de Paris**

« Croix de guerre. Ordre de la brigade », *Bulletin de la Société historique du VI<sup>e</sup> arrondissement de Paris*, année 1916, t. 18, p. 34.

**Bulletin des Armées de la république. Réserve à la zone des Armées**

DESGRANGE Henri, « Tous les sports en 40 lignes », *Bulletin des Armées de la république. Réserve à la zone des Armées*, n°235 [3<sup>e</sup> année], 28 février 1917, p. 10.

POINCARÉ Raymond, « La Guerre moderne. Comment on se prépare aux assauts », *Bulletin des armées de la République. Réserve à la zone des Armées*, 2<sup>e</sup> année, n°201, 05 juillet 1916, p. 8.

**But et Club**

BERRETROT Georges, « Les champions tels que je les ai connus... ou 30 ans dans les coulisses du sport ! », *But et Club*, n°214, 26 décembre 1949, p. 2-3.

BERRETROT Georges, « Les champions tels que je les ai connus... ou 30 ans dans les coulisses du sport ! », *But et Club*, n°215, 02 janvier 1950, n. p.

**Comoedia**

« Arts et sports. Un nouveau groupement », *Comoedia*, n°3 289, 17 décembre 1921, p. 2.

BERGER Marcel, « Un gala Art et Sport à la Salle Comoedia. Le vendredi 19 février, à 21 heures », *Comoedia*, n°4 790, 03 février 1926, p. 1.

BOULENGER Marcel, « Définition du mot “Sport” », *Comoedia*, n°2 901, 25 novembre 1920, p. 1.

J.A., « Les conférences Comoedia. Arts et sport par Marcel Berger », *Comoedia*, n°4 808, 21 février 1926, p. 5.

JEAN René, « Parmi les petites expositions », *Comoedia*, n°4 183, 01 juin 1924, p. 4.

« L’Association “Lettres, Arts et Sports” est fondée », *Comoedia*, n°3 380, 18 mars 1922, p. 1.

« Notre Gala Art Sport ce soir, à 21 heures, salle Comoedia », *Comoedia*, n°4 806, 19 février 1926, p. 2.

P. G., « Le Challenge des gens de Lettres », *Comoedia*, n°1 958, 10 février 1913, p. 3.

« Un centre d’Art et de Sport », *Comoedia*, n°6 295, 12 avril 1930, p. 3.

VALMY-BAYSSE J., « Le carnet des Lettres et des Arts », *Comoedia*, n°2 835, 20 septembre 1920, p. 3.

VALMY-BAYSSE J., « Le carnet des Lettres et des Arts », *Comoedia*, n°3 027, 31 mars 1921, p. 4.

### ***Excelsior***

« “Academia” est fondée », *Excelsior*, n°1 627, 30 avril 1915, p. 9.

« “Académia” », *Excelsior*, n°1 696, 08 juillet 1915, p. 11.

*Excelsior*, n°609, 16 juillet 1912, p. 1.

« Les coureurs de la bataille de Verdun », *Excelsior*, n°2 055, 01 juillet 1916, p. 7.

« La guerre anecdotique. La pipe du “petit” », *Excelsior*, n°1 496, 20 décembre 1914, p. 7.

« Petites nouvelles », *Excelsior*, n°4 035, 29 décembre 1921, p. 6.

PAYS Marcel, « Comme dans la Grèce antique : Les Jeux Olympiques qui se dérouleront à Paris en 1924 doivent constituer une manifestation non seulement sportive mais encore intellectuelle et artistique », *Excelsior*, n°3 995, 19 novembre 1921, p. 2.

RAMEIL Pierre, interviewé par GLARNER André, « Le Programme de l'Olympiade : Les Jeux olympiques de 1924 doivent constituer une véritable exposition universelle de l'activité humaine », *Excelsior*, n°3 992, 16 novembre 1921 p. 2.

VAUXCELLES Louis, « Art et Sport », *Excelsior*, n°3 646, 05 décembre 1920, p. 4.

### ***Je sais tout. La grande revue de vulgarisation scientifique.***

BELLIN DU COTEAU Marc, « L'effort sportif est-il dangereux ? », *Je sais tout. La grande revue de vulgarisation scientifique*, n°272, août 1928, p. 311-313.

### ***Journal officiel de la République française***

*Journal officiel de la République française*, n°205, 31 juillet 1915, p. 5 268.

*Journal officiel de la République française*, n°77, 19 mars 1918, p. 2 525.

« Chambre des députés », 1<sup>re</sup> séance du jeudi 05 décembre 1929, *Journal officiel de la République française*, n°103 [année 1929], 06 décembre 1929, p. 3 918.

« Création d'un brevet sportif populaire », décret du 10 mars 1937, *Journal officiel de la République française*, n°61 [69<sup>e</sup> année], 13 mars 1937, p. 3 057.

« Modification de certains articles de l'arrêté du 18 janvier 1887, relatifs à l'examen du certificat d'études primaires », arrêté du 23 mars 1938, *Journal officiel de la République française*, n°76 [70<sup>e</sup> année], 30 mars 1938, p. 3 728-3 729.

### ***L'Afrique du nord illustré : journal hebdomadaire d'actualités nord-africaines***

FONTAINES Pierre, « Sport et littérature », *L'Afrique du nord illustré : journal hebdomadaire d'actualités nord-africaines*, n°168, 19 juillet 1924, p. 2-3.

### ***L'Éducation Physique, revue scientifique et critique***

« Au stade de l'Île Saint-Germain (Paris-Billancourt). Le Plume Palette Club », *L'Éducation physique*, n°56, avril 1929, p. 149.

NADAL Pierre, « Notes pédagogiques », *L'Education Physique, revue scientifique et critique*, n°42, avril 1937, p. 102.

STROHL David, « L'Art Antinaturel : Les représentations conventionnelles en Sculpture », *L'Education Physique*, n°30, 15 avril 1925, p. 26-29.

TABOUREAU Jean [Jean Des Vignes Rouges], « La gymnastique psychique : l'influence des attitudes des attitudes corporelles sur les états de conscience », *L'Education Physique*, n°11, 15 mai 1923, p. 13-14.

TABOUREAU Jean [Jean Des Vignes Rouges], « La gymnastique psychique : l'éducation de la Volonté par l'image », *L'Education Physique*, n°28, 15 février 1925, p. 12.

TABOUREAU Jean [Jean Des Vignes Rouges], « La gymnastique psychique : L'importance du rythme dans l'activité. L'éducation du sens rythmique », *L'Education Physique, revue scientifique et critique*, n°37, 15 janvier 1926, p. 11-12.

TABOUREAU Jean [Jean Des Vignes Rouges], « L'hygiène mentale : Les volontaire de la mélancolie », *L'Education Physique, revue scientifique et critique*, n°46, 15 décembre 1926, p. 15.

### ***L'Humanité***

« Les Jeux Olympiques. Journée creuse, l'odieux cross-country », *L'Humanité*, n°7 502, 13 juillet 1924, p. 3.

### ***L'Illustration***

« Comment on entretient le moral d'un corps d'armée », *L'Illustration*, n°3 814, 8 avril 1916, p. 356.

### ***L'Illustré National***

« Histoire anecdotique de la guerre européenne. Les coureurs de Verdun », *L'Illustré National*, n°48, n. d., p. 382.

### ***L'Informateur***

« Canton de Montereau », *L'Informateur*, n°49, 03 décembre 1915, p. 1.

### ***L'Intransigeant***

GIRAUDOUX Jean, « Le cas Ladoumègue », *L'Intransigeant*, n°19 136, 14 mars 1932, p. 1, 5.

« Les “coureurs” dans la bataille », *L'Intransigeant*, n°13 907, 11 août 1918, p. 1.

MAERTENS Louis, « La défaite de Bouin à Stockholm. Une grosse faute de tactique », *L'Intransigeant*, n°11 686, 13 juillet 1912, p. 3.

PEYRONNET DE TORRES Roger, « L'Activité des Sports féminins », *L'Intransigeant*, n°16 300, 22 mars 1925, p. 3.

VOULQUIN Gustave, « Les sports collaborateurs de la victoire », *L'Intransigeant*, n°12 865, 05 octobre 1915, p. 1.

### ***L'Œuvre***

Georges Rozet, « Et vous, mesdemoiselles !... », *L'Œuvre*, n°1 007, 25 juin 1918, p. 3.

### ***L'Ouest éclair***

« La vie sportive », *L'Ouest Eclair*, n°6 238, 29 novembre 1916, p. 3.

### ***La Baïonnette***

Joë Bridge, « On r'met ça », *La Baïonnette*, n°117, 27 septembre 1917, p. 612-613.

MAC ORLAN Pierre [Illustrations de Gus Bofa], « Sur le front Khaki (Les grands reportages de la Baïonnette) », *La Baïonnette*, n°123, 08 novembre 1917, p. 714.

### ***La Croix de la Charente***

« Les Charentais à la guerre », *La Croix de la Charente*, n°44, 31 octobre 1915, p. 3.

### ***La Culture physique***

DUBOIS Dr, « La gymnastique féminine », *La culture physique*, n°221, 15 avril 1914, p. 7.

### ***La dépêche : édition de Toulouse***

GAYOT André, « La Femme et le sport. Le sport est-il nécessaire à la Femme ? Quel Sport doit-elle choisir ? Des Artistes, des Femmes de Lettres, des Femmes du Monde, des Sportswomen répondent à notre Enquête », *La Dépêche, édition de Toulouse*, n°16 586, 22 décembre 1913, p. 5.

GAYOT André, « La Femme et le sport. Le sport est-il nécessaire à la Femme ? Quel Sport doit-elle choisir ? Des Artistes, des Femmes de Lettres, des Femmes du Monde, des Sportswomen répondent à notre Enquête », *La Dépêche, édition de Toulouse*, n°16 599, 05 janvier 1914, p. 5.

### ***La femme sportive***

« Historique », *La Femme sportive : organe officiel de la Fédération des Sociétés Féminines Sportives de France*, n°1, 01 mai 1921, p. 2.

### ***La Gymnastique***

*La Gymnastique*, n°19, 12 mai 1889, p. 142.

### ***La revue de Paris***

ROZET Georges, « Les Jeux Olympiques de Stockholm », partie 2, *La revue de Paris*, 19<sup>e</sup> année, t. 4, 15 août 1912, p. 830.

### ***La revue des vivants***

BERGER Marcel, « La régénération par le sport », *La revue des vivants*, n°10, octobre 1930, p. 499.

### ***La revue des deux mondes***

BORDEAUX Henry, « La vie est un sport », *La revue des Deux mondes*, 1923, p. 5-40.

### ***La Revue des sports***

« L' Athlétisme en Angleterre », *La Revue des sports*, n°962, 08 août 1891, p. 2018.

### ***La revue mondiale***



BERGER Marcel, « Besoin d'une propagande sportive », extrait de *La Revue Mondiale*, 15 mai 1927, p. 168.

***La voix de Saint Nicolas : bulletin mensuel paroissial***

« Une belle citation », *La voix de Saint Nicolas : bulletin mensuel paroissial*, n°237, 01 novembre 1917, p. 246.

***Le XIX<sup>ème</sup> siècle***

BRUNI Georges, « Les Jeux Olympiques de Stockholm », *Le XIX<sup>e</sup> siècle*, n°15 491, 13 juillet 1912, p. 3.

CABS Maurice, « Carnet littéraire », *Le XIX<sup>e</sup> siècle*, n°13 979, 19 juin 1908, p. 1.

***Le Bulletin officiel du « club vosgien »***

*Le Bulletin officiel du « club Vosgien »*, 4<sup>e</sup> année n°1, 01 janvier 1924, p. 136.

***Le cafard muselé : organe des « foyers du soldat »***

« La vie sportive. Ce que les Foyers du Soldat feront pour le Sport », *Le cafard muselé : organe des « foyers du soldat »* n°23, 27, 42 et 43, n°2, 01 mars 1917 p. 4.

« La vie sportive », *Le cafard muselé : organe des « foyers du soldat »* n°23, 27, 42 et 43, n°4, 01 avril 1917 p. 4.

***Le Gaulois***

« Devant Verdun. Les coureurs de l'armée », *Le Gaulois*, n°14 141, 02 juillet 1916, p. 2.

***Le Journal***

« Le concours de l'athlète complet organisé par le "Journal" en 1913 », *Le Journal*, n°7 498, 07 avril 1913, p. 1.

PRADE Georges, « Le concours de l'Athlète complet organisé par Le "Journal". », *Le Journal*, n°7 568, 16 juin 1913, p. 1-2.

PRADE Georges, « La troisième épreuve du concours de l’Athlète complet », *Le Journal*, n°7 582, 30 juin 1913, p. 1-2.

PRADE Georges, « Une grande fête sportive sur le terrain de Colombes », *Le Journal*, n°7 588, 06 juillet 1913, p. 1-2.

### ***Le Figaro***

« Les coureurs de Verdun », *Le Figaro*, 62<sup>e</sup> année, n°183, 01 juillet 1916, p. 1-2.

MARINETTI Filippo Tommaso, « Manifeste du futurisme », *Le Figaro*, 55<sup>e</sup> année, n°51, 20 février 1909, p. 1.

### ***Le Matin***

FOREST Louis, « Échos », *Le Matin*, n°11 904, 30 septembre 1916, p. 2.

« La vie sportive », *Le Matin*, n°11 726, 05 avril 1916, p. 4.

« Récits de bataille. Agents de liaison et poilus. Quelques traits admirables de nos soldats qui combattent devant Verdun », *Le Matin*, n°11 721, 31 mars 1916, p. 2.

« Récits de poilus. L’héroïque aventure d’un soldat blessé au cours d’une attaque dans le bois de Malancourt », *Le Matin*, n°11 775, 24 mai 1916, p. 2.

### ***Le Miroir Olympique***

Gérard Edelstein, « L’aigle Nurmi a plané au-dessus de Colombes », *Le Miroir Olympique*, n°7, n. d. [surement juillet 1924], p. 22.

### ***Le Monde Nouveau***

SOUCHON Paul, MAY Jacques, « La littérature sportive contemporaine », *Le Monde nouveau*, Numéro spécial, n°4, 1924.

### ***Le Petit journal***

CHAMP Paul, « Les Jeux Olympiques de Stockholm. Notes d’un spectateur », *Le petit journal*, n°18 105, 22 juillet 1912, p. 2.

*Le Petit Journal*, n°14 727, 23 avril 1903, p. 1.

« Les Jeux Olympiques. La finale de la course plate », *Le Petit Journal*, n°18 094, 11 juillet 1912, p. 1.

MARTIN Georges, « Mademoiselle... jouez-vous au hazéna ? », *Le Petit journal*, n°21 675, 21 mai 1922, p. 2.

« Mlle Thérèse Brulé est la Française Sportive Idéale », *Le Petit journal*, n°21 340, 20 juin 1921, p. 2.

« Sports féminins. — La fête de Femina-Sport », *Le Petit journal*, n°24 994, 22 juin 1931, p. 4.

« Un Grand Chef. Le Général Pétain », *Le Petit Journal*, n°19 425, 3 mars 1916, p. 1.

### ***Le Petit Parisien***

« Gymnastique. Une fête féminine », *Le Petit Parisien*, n°13 632, 24 février 1914, p. 6.

ROUSSET Lieutenant-colonel, « Pour Verdun. L'Offensive allemande faiblit. Rien que des attaques partielles », *Le Petit Parisien*, n°14 286, 19 mars 1916, p. 1.

### ***Le Petit provençal***

BOUIN Jean, « Comment j'ai été battu », *Le Petit Provençal*, n°12948, 17 juillet 1912, p. 1.

### ***Le Républicain***

« Affichage des citations », *Le Républicain*, n°736, 16 juillet 1916, p. 2.

### ***Le Temps***

GABION Marius, « Notes du front », *Le Temps*, n°19 784, 06 septembre 1915, p.°3 ; Article repris dans *L'Humanité*, n°4163, 10 septembre 1915, p.°3.

### ***Les cahiers de Radio-Paris***

CHAILLEY-BERT Paul-André, série de conférences publiées dans *les cahiers de Radio-Paris* :

« La médecine préventive », supplément n°2, 15 novembre 1930, p. 16-21 ; « les sports d'hiver » le 03 décembre 1930, et « les abus des sports » le 10 décembre 1930 (2<sup>e</sup> année, n°1,

15 janvier 1931, p. VII) ; « Le sport et son adaptation à l'individu » le 16 mars 1932 (3<sup>e</sup> année, n°4, 15 avril 1932, p. VII) ; « L'Éducation physique féminine » le 06 avril 1932 (3<sup>e</sup> année, n°5, 15 mai 1932, p. VII) ; « L'éducation physique féminine » (4<sup>e</sup> année, n°11, 15 novembre 1933, p. 1 106-1 111) ; « La thérapeutique par l'exercice » le 14 février 1934 (5<sup>e</sup> année, n°3, 15 mars 1934, p. V) ; « L'Art de bien respirer » le 21 mars 1934 (5<sup>e</sup> année, n°4, 15 avril 1934, p. VI) ; « L'Entraînement aux sports d'hiver » le 30 décembre 1937 (9<sup>e</sup> année, n°1, 15 janvier 1938, p. VI) ; « Le surmenage scolaire » le 03 mars 1938 (9<sup>e</sup> année, n°4, 15 avril 1938, p. VI) ; « Les réactions du cœur aux efforts sportifs » le 28 avril 1938 (9<sup>e</sup> année, n°5, 15 mai 1938, p. VI) ; « La coordination des mouvements » le 28 juillet 1938 (9<sup>e</sup> année, n°8, 15 août 1938, p. VI) ; « Les sports de l'eau » le 25 août 1938 (9<sup>e</sup> année, n°9, 15 septembre 1938, p. IV).

### ***Lectures pour tous***

ROZET Georges, « Ce que la guerre a fait pour le sport », *Lectures pour tous*, 19<sup>e</sup> année, 9<sup>e</sup> livre, 01 octobre 1916, p. 579.

ROZET Georges, « Les sports au front », *Lectures pour tous*, 01 janvier 1917, p. 430-432.

ROZET Georges, « Par le sport – Pour le combat », *Lectures pour tous*, 01 mai 1918, p.°1060-1061.

ROZET Georges, « L'avènement du sport féminin », *Lectures pour tous*, n°22, 15 août 1919, p.°1562.

### ***Les cahiers de la république des lettres des sciences et des arts***

*Les cahiers de la république des lettres des sciences et des arts*, n°6, *Sport*, Paris, *Edition d'études et de documents*, 15 mai 1927.

### ***Mercure de France***

*Mercure de France*, n°625, 35<sup>e</sup> année, 01 juillet 1924, n. p.

### ***Nouvelles de France : Bulletin des Français résidant à l'étranger***

« Les coureurs de Verdun », *Nouvelles de France : Bulletin des Français résidant à l'étranger*, n°2, vol. V, 13 juillet 1916, p. 31.

### ***Paris-Soir***

« Carnet de la T.S.F. », *Paris-Soir*, n°169, 21 mars 1924, p. 5.

FRANÇOIS Robert, « Une foule immense a acclamé Jules Ladoumègue de la Porte Maillot à la Concorde », *Paris-Soir*, n°4 521, 11 novembre 1935, p. 3.

« Le Cross olympique. Les Anglais ne sont pas contents !!! », *Paris-Soir*, n°226, 18 mai 1924, p. 4.

« Ladoumègue exclu des stades courra bientôt en plein Paris », *Paris-Soir*, n°4 508, 29 octobre 1935, p. 1.

« Ladoumègue va courir de la Porte-Maillot à la place de la Concorde », *Paris-Soir*, n°4 518, 08 novembre 1935, p. 1.

LIEVIN Fred, « Les Anglais ne peuvent pas déclarer forfait au cross olympique », *Paris-Soir*, n°223, 15 mai 1924, p. 4.

MARCHAND Robert, « Pauvre athlétisme... Jules Ladoumègue, vous êtes barré. Les regards sur vous, M. le Ministre », *Paris-Soir*, n°4 490, 11 octobre 1935, p. 4.

MARCHAND Robert, « Ladoumègue ! Ladoumègue !... Monsieur le Ministre, n'abandonnez pas ! », *Paris-Soir*, n°4 511, 01 novembre 1935, p. 4.

MERCIER Fernand, « Ladoumègue a fait ce matin sa demande de requalification », *Paris-Soir*, n°4 482, 03 octobre 1935, p. 4.

### ***Revue philosophique de la France et de l'étranger***

REGIS Emmanuel, « Les troubles psychiques et neuro-psychiques de la Guerre », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, t. 80, juillet-décembre 1915, p. 105-117.

### ***Sport***

ROUSSEAU René, « Il y a trente ans était formé à Paris le premier club travailliste », *Sport*, n°208, 22 septembre 1937, p. 1.

### ***Très sport***

CAMBIER Maurice, « Athlètes complets ou spécialisés ? », *Très sport*, n°37, 01 mai 1925, p.°15-16.

CAMBIER Maurice, « Les courses de longue distance aux Jeux Olympiques de Paris », *Très sport*, n°31, 01 novembre 1924, p. 12-13.

DUQUESNE Lucien, « L'entraînement au cross-country », *Très sport*, n°22, février 1924.

FERY Gaston, « Les courses de 400 à 1.500 mètres », *Très sport*, n°24, 01 avril 1924, p. 15.

LEWDEN Pierre, « La formation du coureur olympique », *Très sport*, n°26 spécial : *la formation du coureur olympique*, 01 juin 1924, p. 11.

MARCHAL Robert, « L'entraînement en cross-country », *Très sport*, n°46, février 1926, p. 20-21.

MORTANE Jacques, « Le bilan des Jeux d'Athlétisme de la VIII<sup>e</sup> olympiade », *Très sport*, n°28, 01 août 1924, p. 37.

RICHARD Georges-André, « Pourquoi et comment l'on respire ? », *Très sport*, n°46, février 1926, p. 37-38.

RICHARD Georges-André, « Faites de l'exercice, mais respirez ! », *Très sport*, n°48, avril 1926, p. 5-6.

RICHARD Georges-André, « Comment doit-on respirer ? », *Très sport*, n°47, mars 1926, p. 3-4.

RICHARD, Georges-André, « La respiration dans le sport », *Très sport*, n°50, juin 1926, p. 15-16.

PELLETIER Pierre, « Est-il une limite au muscle humain ? », *Très sport*, n°36, 01 avril 1925, p. 14-15.

### III. Sources audiovisuelles

#### 1) Émissions radiophoniques

##### a) *Institut National de l'Audiovisuel : Site François Mitterrand*

Radiodiffusion Télévision française, « Jeux olympiques d'hier et de demain », *Programme National*, émission enregistrée le 02 février 1948, date de diffusion inconnue, 1h16'16''.

Radiodiffusion Télévision française, « Champions et records : 50 ans de sport français 5/6 », *Programme National*, diffusé le 15 novembre 1950, 19'55''.

Radiodiffusion Télévision française, « La joie de vivre » [Henri Spade et Jacqueline Joubert reçoivent Gaston Bénac], *Programme Parisien*, diffusé le 13 juin 1952, 1h12'30''.

Radiodiffusion Télévision Française, « Il y a 50 ans : souvenirs de Paris-Versailles : Course à pied Paris-Versailles », collection « Sports et musique », enregistré le 01 février 1954, 11'15''.

Radiodiffusion Télévision Française, « le cross-country » par Jules Ladoumègue, *Gazette de Paris, Journal Parlé*, diffusé le 18 février 1956.

Radiodiffusion Télévision Française, « Jules Ladoumègue : souvenirs de jeunesse », *Paris-Inter, journal de Paris*, diffusé le 28 octobre 1962, 9'15''.

#### 2) Vidéogrammes et Actualités filmées

##### a) *Institut National de l'Audiovisuel (Site François Mitterrand)*

COUPAN Jean, CASTELOT André, *La machine à écrire l'histoire*, France Actualité, 1943, 12'41'', Archives INA. (<https://www.ina.fr/video/AFE01000801>) vu le 27 novembre 2020.

##### b) *Archives Gaumont-Pathé*

Je ne ferai pas ici l'inventaire exhaustif des quelques 400 extraits vidéo analysés sur la course à pied entre 1910 et 1940, mais seulement des extraits qui ont fait l'objet d'une mention dans le manuscrit. La présentation se fera par ordre chronologique

- *Gaumont journal*

« 12<sup>e</sup> Prix Lemonnier de course à pied », *Gaumont journal*, 1913, 1304GJ00008, 1'24'', noir et blanc, muet.

« 200 concurrentes pour le cross couru au stade Pershing : victoire de Melle Neveu », *Gaumont journal*, 1923, 2307GJ00002, 1'23'', noir et blanc, muet.

« 1.100 coureurs au cross organisé par le journal "L'Intran" au Bois de Boulogne. Roger Pelé en est le vainqueur », *Gaumont journal*, 1927, 2702GJ00002, 1'17'', noir et blanc, muet.

« 2.000 concurrents participent au V<sup>ème</sup> cross de "l'Auto". Gaston Huet est vainqueur », *Gaumont journal*, 1924, 2404GJ00001, 1'18'', noir et blanc, muet.

« 2.000 concurrents participent au VI<sup>ème</sup> cross de l'Auto. Duquesne remporte l'épreuve », *Gaumont journal*, 1925, 2504GJ00002, 1'14'', noir et blanc, muet.

« Athlétisme féminin. Le match France-Italie se termine par la victoire de l'équipe italienne », *Gaumont journal*, 09 octobre 1936, 3642GJ00007, 2'05'', noir et blanc, sonore.

« Aux Tuileries, exercices sportifs et entraînement des jeunes recrues », *Gaumont journal*, 1915, 1519GJ00013, 1'18'', noir et blanc, muet.

« Belgique. Le grand Cross-country populaire National est gagné par le crossman Honoré », *Gaumont journal*, 30 novembre 1934, 3448GJ00015, 1'12'', noir et blanc, sonore.

« Cross-country à Vincennes », *Gaumont journal*, 1937, 3705GJ00014, 50'', noir et blanc, sonore.

« Fémina sport. Concours annuel de sports athlétiques », *Gaumont journal*, 1916, 1642GJ00011, 1'13'', noir et blanc, muet.

« France. Circuit de l'Ouest », *Gaumont journal*, 1913, 1333GJ00015, 44'', noir et blanc, muet.

« France. Les grandes épreuves sportives. Le Prix Jean Bouin », *Gaumont journal*, 1921, 2146GJ00001, 55'', noir et blanc, muet.

« Girardin remporte le cross populaire organisé par le journal "L'Auto" devant 1200 concurrents », *Gaumont journal*, 26 janvier 1938, 3804GJ00007, 42'', noir et blanc, sonore.

« Hannes Kolchmainen [sic], coureur pédestre finlandais », *Gaumont actualité : série portrait*, 1920, 2000GP01530, 16'', noir et blanc, muet.



« L'«Auto» a fait courir ses 4 cross-countries dans le bois de Vincennes », *Gaumont journal*, 20 janvier 1933, 3303GJ00011, 1'32'', noir et blanc, sonore.

« L'annuel cross-country de L'«Intran» et de «Match» se dispute au Bois de Boulogne pour la quatorzième fois », *Gaumont journal*, 22 décembre 1933, 3351GJ00005, 51'', noir et blanc, sonore.

« Le XVIe Prix Lemonnier a été couru sur Versailles Paris, *Gaumont journal*, 1922, 2202GJ00004, 45'', noir et blanc, muet.

« Le XIX<sup>e</sup> Prix Lemonnier disputé sur la route de Versailles à Paris est gagné par le régional Chapuis », *Gaumont journal*, 1925, 2514GJ00003, 1'00'', noir et blanc, muet.

« Le XXe Prix Lemonnier. La classique épreuve de course à pied est disputée sous la pluie par 250 coureurs sur le parcours Versailles Paris », *Gaumont journal*, 1926, 2602GJ00003, 56'', noir et blanc, muet.

« Le 14<sup>e</sup> Prix Lemonnier a été couru sur le parcours Versailles Paris », *Gaumont journal*, 1920, 2003GJ00008, 50'', noir et blanc, muet.

« Le 15<sup>ème</sup> Prix Lemonnier est couru sur le parcours habituel Versailles Paris. Le gagnant est De Nys », *Gaumont journal*, 1921, 2104GJ00004, 1'31'', noir et blanc, muet [avec musique].

« Le 32<sup>e</sup> championnat de France de cross country couru sur l'hippodrome de Maisons Laffitte est gagné par Lucien Dolques », *Gaumont journal*, 1925, 2510GJ00003, 1'57'', noir et blanc, muet [avec musique].

« Le Challenge Doyen. Course pédestre organisée par le cercle olympique de France est remporté par Vignaud », *Gaumont journal*, 1913, 1307GJ00023, 52'', noir et blanc, muet.

« Le cross de L'Auto », *Gaumont journal*, 01 février 1939, 3905GJ00013, 1'04'', noir et blanc, sonore.

« Le cross du journal L'Intransigeant », *Gaumont journal*, 25 décembre 1936, 3652GJ00015, 1'30'', noir et blanc, sonore.

« Les épreuves pédestres. Vermeulen a gagné brillamment le XVIIe Prix Lemonnier », *Gaumont journal*, 1923, 2302GJ00001, 46'', noir et blanc, muet.

« Les sports et la femme. Au stade Jean Bouin, championnats féminins d'athlétisme... », *Gaumont journal*, 1918, 1828GJ00003, 2'13'', noir et blanc, muet.

« Lundgren, champion suédois du 800 mètres », *Gaumont actualité : série portrait*, 1920, 2000GP01637, 12'', noir et blanc, muet.

« Mademoiselle Neveu, championne de France de cross-country », *Gaumont actualité : série portrait*, 1920, 2000GP01590, 14'', noir et blanc, muet.

« Monsieur Charles Poulenard, coureur pédestre », *Gaumont actualité : série portrait*, 1920, 2000GP00138, 20'', noir et blanc, muet.

« Monsieur Gaston Heuet, coureur pédestre », *Gaumont actualité : série portrait*, 1920, 2000GP01708, 19'', noir et blanc, muet.

« Monsieur Guillemot, coureur à pied », *Gaumont actualité : série E*, 1920, 2000GE02739, 07'', noir et blanc, muet.

« Paris : Fémina sport. Un match de football au stade Brancion », *Gaumont journal*, 1917, 1744GJ00005, 45'', noir et blanc, muet.

« Paris - Jules Ladoumègue s'attaque au record des 1.000 yards », *Gaumont journal*, 06 juillet 1934, 3427EJ22763, 2'03'', noir et blanc, sonore.

« Paris. Plus de 1100 coureurs ont pris part au bois de Boulogne au cross du journal L'Intransigeant », *Gaumont journal*, 1927, 2702GJ00002, 1'17'', noir et blanc, muet.

« Plus de 2.000 personnes ont pris part au cross-country du Bois de Boulogne organisé par le journal "L'Intransigeant" », *Gaumont journal*, 1925, 2502GJ00007, 1'13'', noir et blanc, muet.

« Robert, coureur pédestre », *Gaumont actualité : série portrait*, 1920, 2000GP00196, 26'', noir et blanc, muet.

« Robert Marchal, vainqueur du cross populaire disputé par 1700 concurrents dans le Bois de Vincennes », *Gaumont journal*, 1926, 2605GJ00002, 1'17'', noir et blanc, muet.

« Un cross country organisé par L'Intransigeant et l'USFSA », *Gaumont journal*, 1920, 2006GJ00007, 1'42'', noir et blanc, muet.

« Une exhibition du champion Ladoumègue à travers Paris », *Gaumont journal*, 15 novembre 1935, 3546GJ00010, 1'04'', noir et blanc, sonore.

- *Pathé journal*

« Chronique sportive. 1500m en 3'49'' par Ladoumègue », *Pathé journal*, 17 octobre 1930, PJ19300495, 1'00'', noir et blanc, sonore.

« Course de vitesse », *Pathé documentaire*, 1924, PR1924271, 6'44'', noir et blanc, muet.

« Cross-country », *Pathé journal*, 10 janvier 1930, PJ19300094, 2'31'', noir et blanc, sonore.

« Gala de la jeunesse », *Pathé reportage*, 1934, CM707, 24'39'', noir et blanc, sonore.

« Gymnastique harmonique. Les élèves de Madame Irène Popard donnent, au Théâtre de la Gaîté, leur démonstration annuelle », *Pathé journal*, 14 février 1930, PJ19300142, 2'36'', noir et blanc, sonore.

« Jeux Olympiques de Stockholm 1912 », *Pathé documentaire*, 1912, CM1014, 13'41'', noir et blanc, muet.

« Jean Bouin à Stockholm », *Pathé actualité*, 1912, CM1593, 5'40'', noir et blanc, muet.

« Jeux Olympiques de 1924 à Paris », *Pathé documentaire*, 1924, DOC55SEQ2, 7'08'', noir et blanc, muet.

« Jeux Olympiques de Paris. 1924 », *Pathé documentaire*, 1924, DOC55, 69'00'', noir et blanc, muet.

« Jeux Olympiques de 1924. Cérémonie d'ouverture », *Pathé documentaire*, 1924, DOC55SEQ1, 10'48'', noir et blanc, muet.

« La puissance militaire de la France [1<sup>ère</sup> partie] », *Pathé Journal*, 25 avril 1917, 1917171, 14'49'', noir et blanc, muet.

« Ladoumègue », *Pathé journal*, 13 novembre 1935, PJ19353144, 2'34'', noir et blanc, sonore.

« Ladoumègue gagne les 1500m à Moscou », *Pathé journal*, 17 octobre 1934, PJ19342581, 1'07'', noir et blanc, sonore.

« Le Cross de l'Intran », *Pathé journal*, 23 décembre 1936, PJ19363721, 42'', noir et blanc, sonore.

« Lettres et Sports. M. Tristan Bernard qui vient d'être élu président de l'association des écrivains sportifs, nous dit : », *Pathé journal*, 30 octobre 1931, PJ19311037, 1'57'', noir et blanc, sonore.

- *Éclair journal*

*Éclair Journal*, 24 juin 1936, 3626EJ 25973, 40'', noir et blanc, sonore.

« À Saint-Cloud a lieu un important championnat de cross-country féminin », *Éclair journal*, 10 mars 1937, 3711EJ26771, 52'', noir et blanc, sonore.

« Au bois de Boulogne, les meilleures championnes se disputent le cross féminin de l'Île de France », *Éclair journal*, 23 mars 1938, 3812EJ28538, 51'', noir et blanc, sonore.

« Cross de "L'Intran" au bois de Boulogne », *Éclair journal*, 25 décembre 1935, 3552EJ25210, 1'41'', noir et blanc, sonore.

« France. Clamart. Le sport et la femme. Le Cross de Fémina-sport... », *Éclair journal*, 1922, 2207EJ00010, 35'', noir et blanc, muet.

« Ladoumègue. Sport », *Éclair journal*, 24 juin 1936, 3626EJ25973, 40'', noir et blanc, sonore.

« Ladoumègue court dans Paris. Sport », *Éclair journal*, 15 novembre 1935, 3546EJ25064, 1'08'', noir et blanc, sonore.

« Le cross du journal "L'Intransigeant" au bois de Boulogne », *Éclair journal*, 21 décembre 1938, 3851EJ29790, 1'05'', noir et blanc, sonore.

« Match athlétique France-Allemagne à Paris », *Éclair journal*, 22 septembre 1933, 3338EJ21418, 1'42'', noir et blanc, sonore.

« Sports », *Éclair journal*, 24 juin 1936, 3626EJ25973, 40'', noir et blanc, sonore.

c) *Bibliothèque Nationale de France : Site François Mitterrand*

LODS Jean, *Le Mile*, Filmtac, 1932, 39'28'', Archives audiovisuelles de la BNF, NUMAV-44276.

d) *Archives du Comité International Olympique*

WOOD Adrian (dir.), *The Games of the V Olympiad. Stockholm, 1912*, Comité International Olympique (CIO), version restaurée, 170 min., noir et blanc, muet, 2016, 1h23'34'', <https://olympics.com/fr/video/film-officiel-stockholm-1912-the-games-of-the-v-olympiad-stockholm-1912>, vidéo consultée le 02 novembre 2021 à 16h08.

**3) Photographies**

a) *Bibliothèque Nationale de France*

Agence Meurisse, « Les Jeux Olympiques : Poulenard, en course », photographie de presse, n°26 677, négatif sur verre, 13 x 18 cm, 23 juin 1912.

Agence Rol, « Portrait de Jacques Keyser, coureur », photographie de presse, n°23 181, négatif sur verre, 13 x 18 cm, 1912.

Agence Rol, « Juvisy, cross-country international de *l'Auto* », photographie de presse, n°18 981, négatif sur verre, 13 x 18 cm, 10 mars 1912.

Agence Rol, « Kolehmainen coiffe Jean Bouin sur le fil », photographie de presse, n°22 071, négatif sur verre, 13 x 18 cm, 10 juillet 1912.

Agence Rol, « Prix Lemonnier, le départ », photographie de presse, n°26 134, négatif sur verre, 13 x 18 cm, 19 janvier 1913.

Agence Rol, photographie de presse, n°26 994, négatif sur verre, 13 x 18 cm, 16 février 1913.

Agence Rol, « Vermeulen, vainqueur du cross-country des 10 km [Jeux interalliés, 30-6-19, stade Pershing] », photographie de presse, n°54 649, négatif sur verre, 18 x 13 cm, 30 juin 1919.

Agence Rol, « Saint-Cloud, [28/12/19], challenge de la Nézière, équipe de la Société générale », photographie de presse, n°57 343, négatif sur verre, 13 x 18 cm, 28 décembre 1919.

Agence Rol, « Guillemot vainqueur du Lemonnier », photographie de presse, n°57 602, négatif sur verre, 18 x 13 cm, 11 janvier 1920.

Agence Rol, « Colombes, André vainqueur d'un 400m haies », photographie de presse, n°60 816, négatif sur verre, 18 x 13 cm, 11 janvier 1920.

Agence Rol, « Départ du cross de *l'Intransigeant* au Bois de Boulogne, pelouse de la Muette », photographie de presse, n°57 830, négatif sur verre, 13 x 18 cm, 01 février 1920.

Agence Rol, « Championnats de France féminins, Mlle Thérèse Brulé, saut », photographie de presse, n°59 986, négatif sur verre, 13 x 18 cm, 11 juillet 1920.

Agence Rol, « Anvers, Joseph Guillemot gagne le 5 000m », photographie de presse, n°60 586, négatif sur verre, 18 x 13 cm, 17 août 1920.

Agence Rol, « Challenge Biscot, équipe S.A.M., gagnante du cross », photographie de presse, n°71 476, négatif sur verre, 13 x 18 cm, 22 janvier 1922.

Agence Rol, « Docteur Bellin du Coteau [8 juin 1922, St Cloud, réunion des médecins sportifs] », photographie de presse, n°75 118, négatif sur verre, 18 x 13 cm, 08 juin 1922.

Agence Rol, « Stade Pershing, Mlle Neveu gagnante du cross organisé par *l'Auto* », photographie de presse, n°81 276, négatif sur verre, 18 x 13 cm, 11 février 1923.

*b) Iconothèque de l'INSEP*

Service photo-ciné de l'institut national des sports, « Maurice Baquet, directeur technique de l'I.N.S. échange avec M.Gustave Lysensoon, ingénieur au laboratoire central des sols sportifs », négatif noir et blanc sur bande souple, 60 x 85 cm, Iconothèque de l'INSEP, INS\_012\_PL61b, avril 1950.

#### IV. Sources nativement numériques

BEUCHER Luc, *Géo André*, 2003, site de la Commission de la documentation et de l'histoire, <http://cdm.athle.com>.

Dictionnaire Larousse en ligne : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/sensibilit%C3%A9/72107>, consulté le 02 septembre 2020 à 15h33.

<https://www.cnrtl.fr/definition/sensibilit%C3%A9> consulté le 02/09/2020 à 15h32

« Discours de Léo Lagrange à la jeunesse du 10 juin 1936 », *CHMJS*, [https://www.sports.gouv.fr/IMG/pdf/discours\\_du\\_10\\_juin\\_1936.pdf](https://www.sports.gouv.fr/IMG/pdf/discours_du_10_juin_1936.pdf) consulté le 28 avril 2022 à 10h39.

<https://gallica.bnf.fr/html/presse-et-revues/les-principaux-quotidiens>. Consulté le 10 décembre 2018 à 14h46.

LAGUZET Christophe, VOLLARD Luc, Dossier *Joseph Guillemot. Le souffle unique d'un exploit dans un parcours mythique*, 2020, site de la Commission de la documentation et de l'histoire, <http://cdm.athle.com>.

LASSUS Marianne, « Baquet Maurice, Albert », *Dictionnaire biographique du Maitron* <https://maitron.fr/spip.php?article15601>, consulté le 17 avril 2021.

LEMAITRE Christophe, interview réalisée par BFM TV et RMC sport, mise en ligne le 15 juillet 2017. <https://rmcsport.bfmtv.com/mediaplayer/video/athletisme-lemaitre-enchaîner-les-courses-pour-retrouver-des-sensations-964837.html> vidéo consultée le 29 mai 2019 à 11h38.

MERCURIN Audrey, « Vers un retour du cross-country aux JO ? », *Ouest-France* [En ligne], publié le 11/03/2018 à 02h53, <https://www.ouest-france.fr/bretagne/finistere/vers-un-retour-du-cross-country-aux-jo-5618172> consulté le 23 avril 2020 à 21h03.

ROUGERON Georges, « Rives Paul, Jacques, Marius », *Dictionnaire biographique du Maitron*, <https://maitron.fr/spip.php?article129075>, consulté le 06 août 2021, à 10h56.

SORDELLO Jérôme, « Progresser en s'entraînant aux sensations », *U-run.fr*, 27 juillet 2013. <https://www.u-run.fr/26399-progresser-en-sentraînant-aux-sensations> article consulté le 29 mai 2019 à 14h44.

VERAY Laurent, « Le sport et la photographie scientifique », *Histoire par l'image* [en ligne].  
<http://www.histoire-image.org/fr/etudes/sport-photographie-scientifique> article consulté le 31  
mars 2019.



## Bibliographie

### I. Histoire culturelle, histoire sociale

ATTALI Michaël (dir.), *Sports et Médias. Du 19<sup>ème</sup> siècle à nos jours*, Biarritz, Atlantica, 2010.

ATTALI Michaël, SAINT-MARTIN Jean (dir.), *Dictionnaire culturel du sport*, Paris, Armand Colin, 2010.

AUMONT Jacques, MARIE Michel, *Dictionnaire théorique et critique du cinéma*, Paris, Armand Colin, 2016 [2001].

BARD Christine, *Les femmes dans la société française au 20<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, 2003.

BARD Christine, *Une histoire politique du pantalon*, Paris, Seuil, 2010.

BAUBEROT Arnaud, *Histoire du naturisme : le mythe du retour à la nature*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004.

BEAUPRE Nicolas, *Les Grandes Guerres (1914-1945)*, Paris, Belin, 2014.

BERNEDE Guy (dir.), « Sport et Radio, l'épopée du radioreportage sportif », *Cahiers d'Histoire de la Radiodiffusion*, n°79, Janvier-Mars 2004.

BIMBENET Jérôme, « Les Barbares et le cinéma. Le cinéma de propagande nazi (1933-1945) », *Film et histoire*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 200-240.

BLED Jean-Paul, *Les hommes d'Hitler*, Paris, Perrin, 2021.

BURCH Noël, *La lucarne de l'infini. Naissance du langage cinématographique*, Paris, L'Harmattan, 2007.

CHAPOUTOT Johann, *Le nazisme et l'Antiquité*, Paris, PUF, 2012.

CORBIN Alain (dir.), *L'avènement des loisirs (1850-1960)*, Paris, Flammarion, 2009.

DE CERTEAU Michel, *La culture au pluriel*, Paris, Points, 1993.

DUBAR Claude, « Régimes de temporalités et mutation des temps sociaux », *Temporalités*, n°1, 2004, p. 118-129.

DUBY Georges, PERROT Michelle, *Histoire des femmes en occident*, t. 5 : *Le XX<sup>e</sup> siècle*, dirigé par THEBAUD Françoise, Paris, Perrin, 2002 [1992].

FERRO Marc, « Le film, une contre-analyse de la société ? », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, n°1, 28<sup>e</sup> année, 1973, p. 109-124.

GAUVARD Claude, SIRINELLI Jean-François, *Dictionnaire de l'historien*, Paris, PUF, 2015.

GOETSCHEL Pascale, JOST François, TSIKOUNAS Myriam (dir.), *Lire, voir, entendre. La réception des objets médiatiques*, Paris, Publication de la sorbonne, 2010.

GOETSCHEL Pascale, LOYER Emmanuelle, *Histoire culturelle de la France. De la belle époque à nos jours*, Paris, Armand Colin, 5<sup>e</sup> édition, 2018.

HULAK Florence, « En avons-nous fini avec l'histoire des mentalités ? », *Philonsorbonne*, n°2, 2008, p. 89-109.

JACQUET-PFAU Christine, « Lexicographie et terminologie au détour du XIX<sup>e</sup> siècle : la Grande Encyclopédie », *Langages*, n°168, 2007, p. 24-38.

KALIFA Dominique *et al.*, *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011.

LALLEMENT Michel, « Du temps aux régimes de temporalités sociales. Éléments sur le parcours épistémologique de Claude Dubar », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, n°25 : *Temporalités et sports*, 2017 [En ligne].

LE GOFF Jacques, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, Paris, Points, 2016 [2014].

LODS Jean, *La formation professionnelle des techniciens du film*, Paris, UNESCO, 1951.

MATORE Georges, *Histoire des dictionnaires français*, Paris, Librairie Larousse, 1968.

MEADEL Cécile, *Histoire de la radio des années 1930. Du sans-filiste à l'auditeur*, Paris, Anthro/INA, 1994.

MONSAINGEON Églantine, « Les actualités cinématographiques au début du XX<sup>e</sup> siècle : une pratique intermédiatique », *Sociétés & Représentations*, n°9, p. 105-114.

MONTEBELLO Fabrice, « Des films muets aux films parlant. Naissance de la qualité cinématographique », *Politix*, vol. 16, n°61, 2003, p. 51-80.

MONTEBELLO Fabrice, *Le cinéma en France depuis les années 1930*, Paris, Armand Colin, 2005.

NORA Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire*, t. 1, Paris, Gallimard, 1997.

OLIVIER Timothée, *Voir et goûter l'or brun bernois. Les films de propagande Ovomaltine dans la politique promotionnelle de Wander S.A. (1930-1960)*, Mémoire de Maîtrise dirigé par François Vallotton, Université de Lausanne, 2016.

ORY Pascal, *La belle illusion. Culture et politique sous le signe du Front Populaire*, Paris, CNRS éditions, 2016 [1994].

ORY Pascal, *L'Histoire culturelle*, Paris, PUF, Que sais-je ?, 5<sup>e</sup> édition, 2019 [2004].

PERROT Michelle, *Les femmes ou le silence de l'histoire*, Paris, Flammarion, 2020 [1998].

PIKETTY Thomas, *Les hauts revenus en France au XX<sup>e</sup> siècle. Inégalités et redistributions 1901-1998*, Paris, Grasset, 2001.

PITTE Jean-Robert, *Géographie culturelle*, Paris, Fayard, 2006.

RIOUX Jean-Pierre, SIRINELLI Jean-François, *Histoire culturelle de la France*, t. 4 : *le temps des masses. Le XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2005 [1998].

RUBIO Vincent, « Psychologie des foules, de Gustave Le Bon. Un savoir d'arrière-plan », *Sociétés*, n°100, 2008, p. 79-89.

SIRACUSA Jacques, « Deux formes d'actualités centenaires », *Réseaux*, n°208-209, 2018, p. 259-284.

STUDENY Christophe, *L'invention de la vitesse. France (18<sup>e</sup> – 20<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Gallimard, 1995.

THIBAUDET Albert, *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours*, Paris, Stock 1936.

VERAY Laurent, « Aux origines du spectacle sportif télévisé : le cas des vues Lumière », dans VERAY Laurent, SIMONET Pierre (dir.), *Montrer le sport. Photographie, cinéma, télévision*, Paris, Les cahiers de l'INSEP, hors-série, 2000.

VEZYROGLOU Dimitri, *Pour une histoire culturelle du cinéma*, dossier présenté pour l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches, Université de Lorraine, volume 1, 2019.

## II. Histoire, sociologie et anthropologie des sensibilités

### 1) Méthodologie, épistémologie et historiographie

AMBROISE-RENDU Anne-Claude, DEMARTINI Anne-Emmanuelle, ECK Hélène, EDELMAN Nicole, *Emotions contemporaines (19<sup>ème</sup>-21<sup>ème</sup> siècles)*, Paris, Arman Colin, 2014.

BANTIGNY Ludivine, *L'œuvre du temps. Mémoire, histoire, engagement*, Paris, Editions de la Sorbonne, 2019.

BARTHES Roland, *La Chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Gallimard, 1980.

BLOCH Marc, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1952 [1949].

BOQUET Damien, « Le concept de communauté émotionnelle selon B. H. Rosenwein », *Bulletin du Centre d'études Médiévales*, Hors-série n°5, 2013 [En ligne].

BOQUET Damien, LETT Didier, (dir.), « Le Genre des émotions », *Revue Clio*, n°47, 2018.

BOQUET Damien, NAGY Piroska, *Sensible Moyen-Âge. Une histoire des émotions dans l'Occident médiéval*, Paris, Seuil, 2015.

BOURDIEU Pierre, *La distinction : critique sociale du mouvement*, Paris, Editions de minuit, 1979.

BOURDIEU Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Editions de minuit, 1980.

BOURDIEU Pierre, « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°43, 1982, p.°58-63.

CAILLOIS Roger, *Le Mythe et l'homme*, 2002 [1998].

CHEVANDIER Christian, « Objet de recherche, méthodes et sources en histoire », *Recherche en soins infirmiers*, n°109, 2012, p. 33-36.

CORBIN Alain, « Histoire et Anthropologie Sensorielle », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 14/2, 1990, p. 13–24.

CORBIN Alain, « Le Vertige des foisonnements : Esquisse Panoramique d'une Histoire sans nom », *Revue d'histoire Moderne et Contemporaine*, n°39, 1992, p. 103–126.

CORBIN Alain, *Les Cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 1994.

CORBIN Alain, *La Douceur de l'ombre. L'arbre, source d'émotions, de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Fayard, 2013.

CORBIN Alain, *Le Miasme et la Jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Flammarion, 2016 [1982].

CORBIN Alain, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot : sur les traces d'un inconnu. 1798-1876*, Paris, Flammarion, 2016 [1998].

CORBIN Alain, *La Fraîcheur de l'herbe. Histoire d'une gamme d'émotions de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Fayard, 2018.

CORBIN Alain, VIGARELLO Georges, COURTINE Jean-Jacques (dir.), *Histoire des émotions*, 3 tomes, Paris, Seuil, 2016-2017.

DE CERTEAU Michel, « L'Opération historique », dans LE GOFF Jacques, NORA Pierre (dir.), *Faire de l'histoire. Nouveaux Problèmes*, Paris, Gallimard, 1974.

DE CERTEAU Michel, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.

DELUERMOZ Quentin *et al.*, « Ecrire l'histoire des émotions : de l'objet à la catégorie d'analyse », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, n°47, 2013, p.°155-189.

DELUERMOZ Quentin, DODMAN Thomas, MAZUREL Hervé, (dir.), *Sensibilités. Histoire, critiques et sciences sociales*, n°5 : *Controverses sur l'émotion. Neurosciences et sciences humaines*, Anamosa, 2018.

DEMARTINI Anne-Emmanuelle, « Sensibilité(s) », dans GAUVARD Claude, SIRINELLI Jean-François (dir.), *Dictionnaire de l'historien*, Paris, PUF, 2015, p. 644-645.

DUMEZ Hervé, « Faire une revue de littérature : pourquoi et comment ? », *Le Libellio d'AEGIS*, vol. 7/2, 2011, p. 15-27.

DURKHEIM Émile, « Communauté et Société selon Tönnies », *Revue philosophique*, n°27, 1889, p. 416-422.

ÉLIAS Norbert, *Du temps*, Paris, Fayard, 2014.

FARGE Arlette, *Le goût de l'archive*, Paris, Points, 1997 [1989].

FARGE Arlette, *La vie fragile : violence, pouvoirs et solidarités à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Point, 2016 [1986].

FEBVRE Lucien, « Comment reconstituer la vie affective d'autrefois ? La sensibilité et l'histoire », *Annales d'histoire sociale*, t. 3, janvier-juin 1941, p.°5-20.

FEBVRE Lucien, *Combats pour l'Histoire*, Paris, Armand Colin, 1992 [1952].

GELARD Marie-Luce, « L'anthropologie sensorielle en France, un champ en devenir ? », *L'Homme*, n°217, p.°91-107.

GRANGER Christophe (dir.), *Vingtième siècle. Revue d'histoire. Spécial : Histoire des sensibilités au 20<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Presses de Sciences Po, (3), n°123, 2014.

- GRANGER Christophe, « Le monde comme perception », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°123, 2014, p. 3-20.
- MAZUREL Hervé, « De la psychologie des profondeurs à l'histoire des sensibilités : une généalogie intellectuelle », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°123, 2014, p. 22-38.
- HALBWACHS Maurice, texte présenté et annoté par Christophe Granger, « L'expression des émotions et la société », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°123, 2014, p. 39-48.
- GRANGER Christophe, « Le coq et le klaxon, ou la France à la découverte du bruit (1945-1975) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°123, p. 85-100.
- GRANGER Christophe, « Retour sur la méthode », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°123, 2014, p.°173-191.

HARTOG François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Points, 2015 [2003].

HOWES David, « Présentation. Les sensations discrètes de la bourgeoisie », *Anthropologie et sociétés*, vol. 14/2, 1990, p. 5-12.

HOWES David, « Les techniques des sens », *Anthropologie et Société*, vol. 14/2, 1990, p.°99-115.

IKHLEF Nadia Soussi, « Analyse synchronique et diachronique du mot *barbare* dans les discours dictionnaires », *Multilinguales* [en ligne], n°7, 2016.

JABLONKA Ivan, *L'Histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Points, 2017.

JOSSELIN-LERAY Amélie, « Affiner la description des termes dans les dictionnaires généraux : l'apport d'un corpus de vulgarisation », *Lexis* [En ligne], n°4, 2010.

LANGLOIS Charles-Victor, SEIGNOBOS Charles, *Introduction aux études historiques*, Paris, Kimé, 1992 [1898].

LE GOFF Jacques, « Les Moyen-Âge de Michelet », *Un Autre Moyen- Âge*, Paris, Gallimard, 1999, p. 23-47.

LENCLUD Gérard, « La tradition n'est plus ce qu'elle était... Sur les notions de tradition et de société traditionnelle en ethnologie », *Terrain*, n°9, 1987, p. 110-123.

MANDROU Robert, « Pour une histoire de la Sensibilité », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, n°3, 14<sup>e</sup> année, 1959, p.°581-588.

MARROU Henri-Irénée, *De la connaissance historique*, Paris, Point, 2016 [1954].

MAUSS Marcel, « L'expression obligatoire des sentiments (rituels oraux funéraires australiens) », *Journal de psychologie*, n°18, 1921, p. 425-434.

MICHELET Jules, « Préface de l'auteur (1869) », *Histoire de France*, t. 1, Paris, De Bonnot, 1976 [1833].

MORIN Edgar, « Pour une crisologie », *Communications*, n°91, 2012 [1976], p. 135-152.

NAGY Piroska, « L'émotion et l'historien : de nouveaux paradigmes », *Critique*, n°716-717, 2007, p.°10-22.

NAGY Piroska, BOQUET Damien, *Le sujet des émotions au moyen-âge*, Paris, Beauchesne, 2009.



PLAMPER Jan, « L'histoire des émotions », dans GRANGER Christophe, *À quoi pensent les historiens ? Faire l'histoire au 21<sup>e</sup> siècle*, Paris, Autrement, 2013, p. 225-240.

PLAMPER Jan, *The history of emotions : an introduction*, Oxford University Press, 2015 [2012].

PROST Antoine, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Points, 2014 [1996].

REDDY William, *The Navigation of Feeling : A Framework for the History of Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

ROSENWEIN Barbara H., « Worrying about Emotions in history », *American historical review*, vol. 107/3, 2002, p.°821-845.

ROSENWEIN Barbara H., *Emotional communities in the Early Middle Ages*, Ithaca, Cornell University Press, 2006.

ROSENWEIN Barbara H., « Les communautés émotionnelles et le corps », *Médiévales*, n°61 : *La chair des émotions*, 2011, p.°55-75.

ROSENWEIN Barbara H., *Generations of Feeling : A History of Emotions, 600-1700*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015.

ROSENWEIN Barbara H., CRISTIANI Riccardo, *What is the history of emotions ?* Cambridge, Polity Press, 2018.

ROSENWEIN Barbara H., DEBIES Marie-Hélène, DEJOIS Catalina, « Histoire de l'émotion : méthodes et approches ». *Cahiers de civilisation médiévale*, n°193, Janvier-mars 2006, p.°33-48.

SIMMEL Georg, *Les grandes villes et la vie de l'esprit, suivi de Sociologie des sens*, Paris, Payot et Rivages, 2013 [1903].

VALADE Pauline (dir.), « Sens et émotions en ville », *Histoire urbaine*, n°54, 2019.

VIDAL Laurent, *Les hommes lents. Résister à la modernité XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 2020.

## 2) Histoire du corps, histoire par corps

ARNAL Thierry *et al.*, *Le corps au travail. Performance, discipline, fatigue*, Palermo, New Digital Frontiers, 2021.

BOURGUIGNON Abigail, FABRE Clément, GRANGER Christophe (dir.), « Lire les corps », *Genèse*, n°123, Paris, Belin, juin 2021.

BRUANT Gérard, *Anthropologie de l'effort. Expériences vécues et représentation du monde*, Paris, L'Harmattan, 2017.

CAROL Anne, *Histoire de l'Eugénisme en France : Les médecins et la procréation (XIXe – XXe siècle)*, Paris, Seuil, 1995.

CORBIN Alain, VIGARELLO Georges, COURTINE Jean-Jacques, *Histoire du corps*, 3 tomes, Paris, Seuil, 2005-2006.

DAMASIO Antonio, *L'erreur de Descartes : la raison des émotions*, Paris, Odile Jacob, 2010 [1995].

GRANGER Christophe, *L'Ordre des corps. Eléments pour une sociologie historique des formes corporelles de la vie collective : l'exemple des corps d'été, 20<sup>e</sup>-21<sup>e</sup> siècles*, Thèse de doctorat sous la direction de Laurent Le Gall, Université Bretagne Occidentale, 2018.

FOREST Denis, « Le concept de proprioception dans l'histoire de la sensibilité interne », *revue d'histoire des sciences*, n°57, 2004, p. 5-31.

HERITIER Françoise, XANTHAKOU Margarita (dir.), *Corps et affects*, Paris, Odile Jacob, 2004.

LE BRETON David, *Les passions ordinaires. Anthropologie des émotions*, Paris, Armand Colin, 1998.

LE BRETON David, *Passion du risque*, Paris, Métailié, 2002.

LE BRETON David, *La saveur du monde. Une anthropologie des sens*, Paris, Métailié, 2006.

MAUSS Marcel, « Les techniques du corps », Article originellement publié *Journal de Psychologie*, XXXII, n° 3-4, 15 mars - 15 avril 1936. Communication présentée à la Société de Psychologie le 17 mai 1934.

MOSSE Georges, *De la Grande Guerre au totalitarisme : la brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 2003.

PINÇON Michel, PINÇON-CHARLOT Monique, *Sociologie de la bourgeoisie*, Paris, 2003.

RABIMBACH Anson, *Le moteur humain : l'énergie, la fatigue et les origines de la modernité*, Paris, La Fabrique, 2004.

RECOPE Michel, « Sensibilités », dans ANDRIEU Bernard, BOËTSCH Gilles, *Dictionnaire du corps*, 2008, p.°300-302.

REY Roselyne, *Histoire de la douleur*, Paris, Le Découverte, 2000.

SEIGNAN Gérard, « Quand la psychologie détaille les forces du psychisme : Épistémologie et histoire du concept d'“effort volontaire” du début du XIX<sup>e</sup> siècle au milieu du XX<sup>e</sup> », *Revue d'histoire des sciences*, t. 67, 2014, p. 93-114.

SEIGNAN Gérard, *La fatigue : une histoire de ses théories du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècles*, thèse de doctorat sous la direction de Serge Fauché, Bordeaux 2, 2007.

SERRES Michel, *Variations sur le corps*, Paris, Le Pommier, 2013.

STAROBINSKI Jean, « Brève histoire de la conscience du corps », *Revue française de psychanalyse*, vol. 45/2, 1981, p. 261-280.

VIGARELLO Georges, *Une histoire culturelle du sport. Techniques d'hier... et d'aujourd'hui*, Paris, Robert Laffont et Revue EPS, 1988.

VIGARELLO Georges, *Le sentiment de soi. Histoire de la perception du corps (16<sup>e</sup> - 20<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Seuil, 2014.

VIGARELLO Georges, *Le corps redressé. Histoire d'un pouvoir pédagogique*, Paris, Félin, 2018 [1978].

VIGARELLO Georges, *Histoire de la fatigue. Du Moyen-Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 2020.

### **3) Le corps à l'épreuve de la guerre (1914-1918)**

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Combattre : Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Seuil, 2008.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Jean-Jacques, *Encyclopédie de la Grande Guerre (1914-1918)*, 2 tomes, Paris, Perrin, 2012 [2004].

BECKER Jean-Jacques, Agathon, *Les jeunes gens d'aujourd'hui*, Paris, Imprimerie Nationale, 1995.

BOULANGER Philippe, « Les conscrits de 1914 : la contribution de la jeunesse française à la formation d'une armée de masse », *Annales de démographie historique*, n°103, 2002, p. 11-34.

COCHET François, PENICAUT Emmanuel, « Le soldat au front », dans NIVET Philippe, COUTANT-DAYDE Coraline, STOLL Mathieu (dir.), *Archives de la Grande Guerre. Des sources pour l'histoire*, Rennes, PUR, 2014.

CUCHE Vincent, « Le coureur et le guerrier. Anthropologie de la course à pied et de ses vertus militaires », *Kernos* [En ligne], n°27, 2014.

DIETSCHY Paul, « Du champion au poilu sportif. Représentations et expériences du sport de guerre », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°251, 2013, p. 9-23.

DIETSCHY Paul, *Le Sport et la Grande Guerre*, Paris, Chistera, 2018.

GILLES Benjamin, « Lire en guerre. La lecture de la presse chez les combattants français entre 1914 et 1918 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°247, 2012, p. 7-21.

HARDIER Thierry, JAGIELSKI Jean-François, *Oublier l'apocalypse ? Loisirs et distractions des combattants pendant la Grande Guerre*, Paris, Suger, 2014.

HERAN François, « Générations sacrifiées : le bilan démographique de la Grande Guerre », *Population & Sociétés*, n°510, 2014, p. 1-4.

JOVELIN Hervé, « Poilu's Park (1914-1919), un parc d'attraction pour soldats sur le front », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°183, 1996, p. 111-123.

LAFON Alexandre, *La camaraderie au front 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 2014.

LAGRANGE François, *Moral et opinions des combattants français durant la Première guerre mondiale d'après les rapports du contrôle postal de la IV<sup>e</sup> armée*, Thèse de doctorat sous la direction de Georges-Henri Soutou, Paris IV Sorbonne, 2009.

MERKEL Michel, *14-18, le sport sort des tranchées : un héritage inattendu de la Grande Guerre*, 4<sup>e</sup> éd., Toulouse, Le Pas d’oiseau, 2017 [2012].

PABION Lionel, « “L’Union Chéron” : Le sport en uniforme (1906-1939) », *STAPS*, n°127, 2020, p. 29-43.

POIRRIER Philippe (dir.), *La Grande Guerre. Une histoire culturelle*, Dijon, Editions Universitaires de Dijon, 2015.

PROST Antoine, « Les représentations de la guerre dans la culture française de l’entre-deux-guerres », *Vingtième siècle. Revue d’histoire*, n°41, 1994, p. 23-31.

PROST Antoine, « Les limites de la brutalisation. Tuer sur le front occidental, 1914-1918 », *Vingtième Siècle. Revue d’histoire*, n°81, janvier-mars 2004, p. 5-20.

ROBENE Luc, (dir), *Le sport et la guerre. XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013.

TERRET Thierry, « Les Young Men’s Christian Associations, les foyers du soldat Franco-américains et la diffusion du sport pendant la Première guerre mondiale », *Les sportifs français dans la Grande Guerre*, s. l., le fantascopie, 2010, p. 115-127.

TETART Philippe, « Entre solidarité et défi. Le sport, la guerre, la grande presse », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 251, 2013, p. 77-93.

THEBAUD Françoise, *Les femmes au temps de la guerre de 14*, Paris, Payot & Rivages, 2013 [1986].

VERAY Laurent, « Les représentation de la guerre dans les actualités françaises de 1914 à 1918 », *1895, revue d’histoire du cinéma*, n°17, 1994, p. 3-52.

VERGEZ-CHAIGNON Bénédicte, *Pétain*, Paris, Perrin, 2018.

WAQUET Arnaud, « Le « sport de guerre » dans l’armée Française (1914-1918) », *Navigator*, n°23, vol. 12, 2016, p. 13-32.

WAQUET Arnaud, TERRET Thierry, « Ballons ronds, *Tommies* et tranchées : l’impact de la présence britannique dans la diffusion du football-association au sein des villes de garnison de

la Somme et du Pas-de-Calais (1915-1918), *Modern & Contemporary France*, vol. 14, n°4, 2006, p. 449-464.

### III. Les sensibilités à l'effort : sports, éducation physique et course à pied.

#### 1) Sports

ARNAUD Pierre, *Les athlètes de la république : Gymnastique, sport et idéologie républicaine (1870-1914)*, Paris, L'Harmattan, 1998 [1987].

BARBE Adrien, « Le Tour d'honneur. Gestualité rituelle du Tour de France cycliste, des actualités cinématographiques à la télévision », *Images Re-vues*, n°16, 2019, [En ligne].

BAUER Thomas, *La sportive dans la littérature française des Années folles*, thèse de doctorat sous la direction de Claude Leroy, Paris ouest Nanterre, 2008.

BAUER Thomas, « Sur les pas de Joseph Guillemot : Le roman 5.000 de Dominique Braga », *Les cahiers de l'INSEP*, n°46, 2010, p. 160-166.

BAUER Thomas, « Le quotidien sportif L'Auto : un objet romanesque ? », *The French Review*, Vol. 84, n°3, février 2011, p. 556-566.

BERTELOOT Anne, TROHEL Jean, SEVE Carole, « Analyse sémiologique de l'activité d'un coureur de demi-fond en situation compétitive », *STAPS*, n°90, 2010, p. 7-23.

BOLZ Daphné, *Les arènes totalitaires. Hitler, Mussolini et les jeux du stade*, Paris, CNRS éditions, 2008.

BOUET Michel, *Signification du sport*, Paris, L'Harmattan, 1995 [1968].

BREUIL Xavier, *Le Club Athlétique de la Société Générale. Histoire d'une succursale de champions*, Saint-Cyr-sur-Loire, Sutton, 2008.

BROSSARD Frédéric, DUBOIS Daniel, *Barefoot et minimalisme, courir au naturel*, Paris, Amphora, 2012.

BRUANT Gérard, *La construction sociale du geste athlétique*, thèse de doctorat sous la direction de Jean-Pierre Deconchy, Paris 10, 1988.

BRUANT Gérard, *Anthropologie du geste sportif : La construction sociale de la course à pied*, Paris, PUF, 1992.

CALLEDE Jean-Paul, « Les politiques du sport en France », *L'Année sociologique*, vol. 52 [2], 2002, p. 437-457.

CAMPO Mickaël, LOUVET Benoît, (dir.), *Les émotions en sport et en EPS. Apprentissage, performance et santé*, Louvain-La-Neuve, De Boeck supérieur, 2016.

CARPENTIER Florence, « Alice Milliat et le premier “sport féminin” dans l’entre-deux-guerres », *20&21. Revue d’histoire*, n°142, 2019, p. 93-107.

CASTAN-VINCENTE Florys, « Suzanne Lenglen et la définition du professionnalisme dans le tennis de l’Entre-deux-guerres », *Le Mouvement social*, n°254, 2016, p. 87-101.

CHARRETON Pierre, *Les fêtes du corps : histoire et tendances de la littérature à thème sportif en France 1870-1970*, Saint-Etienne, Editions Travaux XLV, Centre Interdisciplinaire d’Études et de Recherches sur l’Expression Contemporaine, 1985.

CHARRETON Pierre, *Le sport, l’ascèse, le plaisir. Ethique et poétique du sport dans la littérature française moderne*, Saint-Etienne, Travaux LXVI, Centre Interdisciplinaire d’Études et de Recherches sur l’Expression Contemporaine, 1990.

CHEBRE Aurélien, « *Rythmes du stade* ». *Les sensibilités à l’effort en course à pied en France (1910-1930)*, Mémoire de Master 2 dirigé par Pascale Goetschel, Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2019.

CHEBRE Aurélien, RENAUD Jean-Nicolas, « Le vêtement sportif féminin durant l’Entre-deux-guerres : la révolution de velours du magazine *Vogue Paris* », *Modern and Contemporary France*, vol. 28/3, 2020, p. 329-343.

CHEBRE Aurélien, RENAUD Jean-Nicolas, « La socialisation par l’effort. L’exemple du cross-country en France (1907-1924) », *20&21. Revue d’histoire*, n°149, 2021, p. 3-18.

CLASTRES Patrick, « Inventer une élite : Pierre de Coubertin et la “chevalerie sportive” », *Revue française d’Histoire des idées politiques*, n°22, 2005, p. 51-71.

CLASTRES Patrick, *La chevalerie des sportsmen. Pierre de Coubertin (1863-1937)*, thèse de doctorat sous la direction de Jean-François Sirinelli, vol 1, Paris, IEP, 2011.

CLASTRES Patrick, MEADEL Cécile, « Présentation. Quelle fabrique du sport ? Quelques éléments introductifs », *Le Temps des médias*, n°9, 2007, p. 6-18.



DAY Dave, *Professionals, Amateurs and Performance. Sports Coaching in England, 1789-1914*, Bern, Peter Lang, 2012.

DEFRANCE Jacques, *Sociologie du sport*, Paris, La Découverte, 2011.

DELEPINE Michaël, « Le stade de Colombes et la question du grand stade en France (des origines à 1972) », *Sciences sociales et sport*, n°7, 2014, p. 69-100.

DELEPINE Michaël, *Le stade de Colombes et l'enjeu d'un grand stade en France : des origines à 1972*, thèse de doctorat sous la direction de Francis Demier, Paris Ouest Nanterre La Défense, 2015.

DERYCKE Sylvaine, « La pensée d'un vécu ou le vécu d'une pensée : tous et détours réflexifs », *Diversité REcherches et Terrains (DIRE)*, n°2, 2012, p. 3-14.

ÉLIAS Norbert, DUNNING Éric, *Sport et civilisation : La violence maîtrisée*, Paris, Pocket, 1998 [1986].

ESPANA René, *Jean Bouin de Marseille*, Marseille, Autres temps, 1999.

FARAULT Jean-Claude, *Athlétisme : culture, sensibilité, performance*, EPS Editions, 2011.

FLEURIEL Sébastien, SCHOTTE Manuel, « Dépasser l'alternative amateur/professionnels. Programme pour une histoire sociale des sportifs au travail », *Le Mouvement social*, n°254, 2016, p. 3-12.

FORTUNE Yohann, *L'école sur les chemins du stade. L'athlétisme scolaire et son enseignement en France dans le second degré : entre mise en conformité du sport dans l'éducation physique scolaire et enculturation sportive de la jeunesse (1941-1967)*, thèse de doctorat sous la direction de Jean Saint-Martin, Grenoble, 2012.

FORTUNE Yohann, « Jean Bouin : un atout pour la promotion du collège d'athlètes de Reims », dans FROISSART Tony, SAINT-MARTIN Jean, *Le Collège d'athlètes de Reims : institution pionnière et foyer de diffusion de la Méthode naturelle en France et à l'étranger*, Reims, Épure, 2014, p. 145-165.

GACHET Stéphane, *Le dictionnaire des médaillés olympiques français*, Le Rheu, La maison d'édition LME, 2011.

GACHET Stéphane, *Alice Milliat. Les vingt ans qui ont fondé le sport féminin*, La Crèche, Compagnie du livre, 2019.

GAUDART René, GAUDART Maryvonne, *Dieux des stades As du ciel, Géo et Jacques André des J.O. de 1908 à 1948 aux guerres 14-18 et 39-45*, JPO, 2021.

GENEY Laurent *et al.*, « Champions du Tour à la Une du Miroir des sports. 1919-1939 », *Revue européenne d'histoire sociale*, n°7, 2003, p. 21-34.

GOMET Doriane, BAUER Thomas, « Maurice Baquet : l'homme derrière le mythe », *STAPS*, n°135, 2022, p. 13-36.

GRANGER Christophe, « Les lumières du stade : Football et goût du spectaculaire dans l'entre-deux-guerres », *Sociétés et Représentations*, n°31, 2011, p. 105-124.

GRITTI Jules « Le vocabulaire des sports, les anglicismes », dans ANTOINE Gérald, MARTIN Robert, *Histoire de la langue française (1880-1914)*, Paris, CNRS éditions, 1999, p. 175-191.

GUILLAIN Jean-Yves, « Des territoires rêvés aux espaces d'action. Les affiches touristiques à thème sportif de l'Entre-deux-guerres en France (1918-1939) », *Loisir et Société*, n°30, 2007, p. 43-68.

GUTTMANN Allen, *Du rituel au record, La nature des sports modernes*, Paris, L'Harmattan, [Traduit et présenté par Terret Thierry], 2006 [1978].

HUTCHINSON Andrew Boyd, *The complete history of cross-country running. From the nineteenth century to the present day*, New-York, Carrel Books, 2018.

JAMAIN-SAMSON Sandrine, *Sport, genre et vêtement sportif : une histoire culturelle du paraître vestimentaire (Fin XIX<sup>e</sup> siècle – début des années 1970)*, Thèse de doctorat sous la direction de Thierry Terret, Université Claude Bernard, Lyon 1, 2008.

JEU Bernard, *Le sport, l'émotion, l'espace : essai sur la classification des sports et ses rapports avec la pensée mythique*, Paris, Vigot, 1977.

KEYS Barbara, « Senses and emotions in the History of Sport », *Journal of Sport History*, vol 40, 2013, p. 21-38.

LANFRANCHI Pierre, « Entre initiative privée et question nationale. Genèse et évolution des politiques sportives en Europe (Grande-Bretagne, Allemagne, France, Italie) », *Politix*, n°50, 2000, p. 29-48.

LASSUS Marianne, *L'affaire Ladoumègue. Le débat amateurisme/professionnalisme dans les années trente*, Paris, L'Harmattan, 2000.

LE-GERMAIN Élisabeth, GROS Pierre-François, « Le football et sa professionnalisation tardive à Lyon : de la confidentialité à la notoriété (1918-1964) », *STAPS*, n°68, 2005, p. 7-23.

LEBECQ Pierre-Alban (dir.), *Sports, éducation physique et mouvements affinitaires au 20<sup>e</sup> siècle*, t. 2 : *Valeurs affinitaires et sociabilité*, Paris, L'Harmattan, 2004.

LOUIS Fabrice, « L'essence du sport. Pour une approche anthropologique et métaphysique », *STAPS*, n°124, 2019, p.°59-73.

MACCARIO Bernard, *Jean Bouin : Héros du sport, héros de la Grande Guerre*, Paris, Chistéra, 2018.

MACCARIO Bernard, *Le souffle et le fond. Marathonien et marcheurs de la Belle Époque à aujourd'hui*, Paris, L'Harmattan, 2022.

MCDUGALL Christopher, *Born to run (Né pour courir)*, Paris, Guérin, 2012 [2009].

MEYER Gaston, *Le grand livre de l'athlétisme français*, Paris, Calmann-Lévy, 1975.

PARIENTE Robert, BILLOUIN Alain, *La fabuleuse histoire de l'athlétisme*, Genève, Minerva, 2003.

POCIELLO Christian, *Les cultures sportives. Pratiques, représentations et mythes sportifs*, Paris PUF, 2005 [1995].

RAUCH André, *Le corps en Education Physique : histoire et principes de l'entraînement*, Paris, PUF, 1982.

ROBENE Luc, *L'homme à la conquête de l'air. Des aristocrates éclairés aux sportifs bourgeois. L'aventure aéronautique et sportive 19<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècles*, t. 2, Paris, L'Harmattan, 1998.

ROGER Anne, *L'entraînement en athlétisme en France (1919-1973) : une histoire de théoriciens ?*, thèse de doctorat sous la direction de Thierry Terret, Université Claude Bernard Lyon 1, 2003.

ROGER Anne, TERRET Thierry, *European Athletics. Une histoire continentale de l'athlétisme (1912-2010)*, Stuttgart, Neuer Sportverlag, 2010.

ROSOL Natalie, « « Le sport vers le féminisme ». L'engagement du milieu athlétique féminin français au temps de la FSFSF (1917-1936) », *STAPS*, n°66, 2004, p. 63-77.

ROSOL Natalie, *L'Athlétisme féminin, en France (1912-fin des années 1970). Des athlètes en quête d'identité*. Thèse de doctorat, Université Claude Bernard, Lyon 1, 2005.

SAINT-MARTIN Jean, « La création des Instituts Régionaux d'éducation physique et le modèle du médecin gymnaste en France à la fin des années 1920 », *STAPS*, n°71, 2006, p. 7-22.

SAINT-MARTIN Jean, TERRET Thierry, *Le sport français dans l'Entre-deux-guerres. Regards croisés sur les influences étrangères*, Paris, L'Harmattan, 2000.

SCHOTTE, Manuel, « Dans la course. La construction d'une hiérarchie en action », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°209, 2015, p. 100-115.

SEIDLER Édouard, *Le sport et la presse*, Paris, Armand Colin, 1964.

SOLDANI Jérôme, « Ce que les régimes de temporalités peuvent nous apprendre sur les sports », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, n°25 *Temporalités et sports*, 2017, [En ligne].

TERRET Thierry, *Les Jeux Interalliés de 1919 : sport, guerre et relations internationales*, Paris, L'Harmattan, 2002.

TERRET Thierry (dir.), *Les paris des jeux olympiques de 1924*, Paris, Atlantica, Volume 1-4, 2008.

TERRET Thierry, *Histoire du sport*, Paris, PUF, Que sais-je, 3<sup>e</sup> édition, 2012 [2007].

TETART Philippe (dir.), *Histoire du sport en France : du second empire au régime de Vichy*, Paris, Vuibert, t. 1, 2007.

TETART Philippe (dir.), *Côté tribunes. Les supporters en France de la Belle Époque aux années 1930*, Rennes, PUR, 2019.

THIBAUT Jacques, *Sports et éducation physique (1870-1970)*, Paris, Vrin, 1987.

VIAUD Baptiste, « Médecines du sport, sports de médecins : quand les biographies sportives s'invitent dans le jeu des carrières professionnelles », *Sciences sociales et sport*, n°2(1), 2009, p. 129-169.

VILLE Sylvain, « Portrait des boxeurs de métier en France (1905-1914), *Le Mouvement social*, n°254, 2016, p. 13-29.

VIVIER Christian, LOUDCHER Jean-François, RENAUD Jean-Nicolas, « Le Tour de France à la “une” de la presse spécialisée hebdomadaire (1903-1939) », dans Patrick PORT, Dominique VILA (dir.), *Maillot jaune. Regards sur cent ans du Tour de France*, Anglet, Atlantica, 2003.

VOILLEY Pascale, « Une mode et une mission : écrire le sport dans l'entre-deux-guerres », *Modern & contemporary France*, Vol. 6, n°3, 1998, p. 327-337.

## 2) Education physique à l'école

ANDRIEU Gilbert (dir.), *Le brevet sportif populaire et la politique du Front Populaire en faveur des sports et des loisirs*, Journée d'étude organisée à Paris 10, Nanterre, 14 mars 1987.

ANDRIEU Gilbert, *Force et beauté, Histoire de l'esthétique en Education Physique aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1992.

ANDRIEU Gilbert, « L'École de Joinville contrainte au changement. 1872-1914 », dans SIMONET Pierre, VERAY Laurent (dir.), *Les cahiers de l'INSEP*, Hors-série : *L'École de Joinville, 150 ans d'histoire*, 2003.

DELAPLACE Jean-Michel, *Georges Hébert, la méthode naturelle et l'école (1905-1957)*, thèse de doctorat STAPS sous la direction de Pierre Arnaud, Université de Lyon I, 2000.

FARAULT Jean-Claude, *Athlétisme. Culture, sensibilité, performance*, Paris, éditions EP&S, 2011.

FOUQUET Gérard, PETER Jean-Michel, « Création de l'ENEP à Paris en 1933 et formation des enseignants d'éducation physique sous la III<sup>e</sup> République », *STAPS*, n°95, p. 75-90.

HERR Michel, « Les textes officiels et l'histoire », dans ARNAUD Pierre (dir.) *Education physique et sport en France (1920-1980)*, AFRAPS, 1989.

LIOTARD Philippe, « “L’EP n’est pas jouer” : La maîtrise pédagogique du plaisir en éducation physique », *Corps et culture*, n°2, 1997, p. 63-88.

MAYEUR Françoise, *Histoire générale de l’Enseignement et de l’éducation en France*, t. 3 : *De la révolution à l’École républicaine (1789-1930)*, Paris, Nouvelle librairie de France, 1981.

MORIZUR Yvon, *Le plaisir en éducation physique de 1882 à 2010 : usages d’une notion mythifiée et clivante*, thèse de doctorat sous la direction de Jacques Gleyse et Julien Fuchs, Université de Montpellier, 2019.

NEAUMET Philippe, *L’éducation physique et ses enseignants au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Amphora, 1992.

OTTOGALLI-MAZZACAVALLO Cécile, LIOTARD Philippe (dir.), *L’éducation du corps à l’école. Mouvements, normes et pédagogies 1881-2011*, Paris, AFRAPS, 2012.

POCIELLO Christian, *La Science en mouvements : Etienne Marey et Georges Demeny (1870-1920)*, Paris, PUF, 1999.

PROST Antoine, *Histoire de l’enseignement en France (1800-1967)*, Paris, Armand Colin, 2<sup>nd</sup> édition, 1970 [1968].

VILLARET Sylvain, DELAPLACE Jean-Michel, « La méthode naturelle de Georges Hébert ou « l’école naturiste » en éducation physique (1900-1939) », *STAPS*, n°63, 2004, p. 29-44.

## Index général des noms

Cet index général des noms comporte les noms des personnes, des lieux, des institutions, des titres d'ouvrages et des périodiques cités dans le texte, hors notes de bas de page.

«

« 5.000 ». *Récit sportif*, 288, 292

### A

Abrahams Harold, 213  
Abran Georges, 141  
Académia, 140, 150, 151, 152, 153, 155, 159, 160, 331, 398  
Académie d'épée, 279  
Académie de médecine, 83, 90  
Académie de Médecine, 308  
Académie de Paris, 266  
Académie des arts et des sports, 280  
Académie des Beaux-Arts, 277  
Académie Française, 475, 481, 484, 487  
Adam Paul, 82  
Afrique du Nord, 414  
Agathon, 285  
Agnelet Paul, 414  
Alcan Félix, 464  
Alfortville, 325  
Alger, 538  
Amar Alim, 234  
*Almanach du miroir des sports*, 249  
Allemagne, 46, 59, 77, 135, 207, 250, 375, 379, 380, 381, 404, 415, 416, 423, 442, 571, 572  
Allier, 250  
*Almanach du miroir des sports*, 311  
Alsace, 144, 430  
Alward Frederick Porter, 288, 289  
Amateur Athletic Club, 362  
Amérique, 152, 341  
Amicale des Éducateurs sportifs, 303  
Amiens, 301, 509  
Amsterdam, 63, 213, 301, 331, 342  
André Géo, 17, 27, 108, 110, 111, 116, 204, 205, 205, 207, 211, 213, 215, 216, 222, 245, 246, 253, 294, 310, 314, 315, 326, 327, 329, 332, 334, 335, 336, 344, 349, 360, 361, 383, 388, 524  
Anthoine Émile, 68, 86, 119, 311  
Audinet André, 137  
Angleterre, 59, 152, 237, 260, 261, 271, 342, 344, 364, 379, 381, 442, 444, 571  
*Annales d'histoire sociale*, 21

Ambroise-Rendu Anne-Claude, 48  
Années folles, 46  
*Annuaire du Comité national des sports*, 145  
*Annuaire général des sports illustré*, 118  
Antibes, 435  
Antiquité, 43, 120, 417  
Antoine Jean, 40, 212, 271, 389, 417, 419, 421  
Anvers, 207, 209, 211, 250, 268, 341, 343  
Appell Paul, 266  
Apremont, 173  
Archives Nationales, 36  
Ardant du Picq Charles, 188  
Argonne, 163  
Arlequin, 439  
Armistice, 207, 341  
Arnaud Henri, 61, 122  
Arnoux Alexandre, 72, 73, 290  
AS Lyon, 211  
Asnières, 537  
Association des Écrivains sportifs, 291  
Association féminine d'éducation physique et de sports, 153  
Association Sportive de la Seine, 153  
Association Sportive de Strasbourg, 356  
Association sportive Michelin, 144  
Association Sportive Transport, 383  
*Athletic*, 366, 394, 409, 427, 442  
Attali Michaël, 29  
Aubert Solange, 427  
Auger Jean, 310  
Auteuil, 138  
Auvours, 510  
*Aux Épargnes. Zizi, agent de liaison*, 198  
Avé Alexandre, 98, 140  
Aveyron, 498  
Azède, 475, 482

### B

Baccarat, 188  
Bach André, 167, 186, 188  
Bailby Léon, 212  
Baillette Marcel, 393  
Bain Alexandre, 89  
Balleyguier Pierre, 133  
Bandeville Maurice, 452

Baquet Maurice, 46, 370, 382, 425, 429, 434, 435, 437, 439, 440, 441, 443, 445, 446, 447, 448, 449, 451, 452, 453, 454, 455, 459  
 Baquet, 301, 382, 442, 444, 445, 447, 448, 449, 450, 451, 454  
 Baranger Léon, 290, 564  
 Baron de Vaux, 147  
 Barrès Maurice, 267  
 Barthes Roland, 54  
 Bartok Bela, 267  
 Baudet Raoul, 161  
 Beauce, 245  
 Beaumont André, 73, 74  
 Beaupuis, 301  
 Beaux-Arts, 279  
 Bedel Maurice, 165, 188, 189, 197  
 Belgique, 513  
 Bell Hamilton, 273  
 Belle Époque, 37, 46, 142, 144, 160  
 Bellecroix, 306  
 Bellevue, 102  
 Bellin du Coteau Marc, 28, 31, 89, 98, 128, 130, 141, 142, 143, 290, 298, 303, 308, 309, 310, 314, 318, 319, 320, 327, 350, 364, 368, 410, 411, 450, 461, 486  
 Bénac Gaston, 56, 246, 253, 360, 372  
*Benjamin*, 406  
 Berger Marcel, 36, 72, 184, 239, 268, 271, 277, 287, 289, 290, 291, 292, 296  
 Berlin, 45, 112, 358, 367, 379, 415, 416, 417, 422, 425, 440, 443, 447  
 Bernard Tristan, 289  
 Berretrot Georges, 211, 306, 405  
 Bertheaume Marthe, 328, 333  
 Besançon, 430  
 Beuve Camille, 277  
 Bézy François-Ernest, 69, 70  
 Bibliothèque Nationale de France, 33  
 Bimbenet Jérôme, 418  
 Biran Maine (de), 484  
 Biscot Georges, 275, 276, 372  
 Blanchet Paul, 538  
 Blériot Louis, 74  
 Blum Léon, 385, 386  
 BNF, 35, 38  
 Bofa Gus, 184, 186, 190  
 Boigey Maurice, 147, 251, 273, 274, 295, 308, 313, 324, 336, 350, 450, 451, 461, 486  
 Boirac Émile, 12, 477, 478  
 Boisset Raymond, 392, 393  
 Boissière, 474  
 Bordeaux, 301, 373, 434, 478  
 Bordeaux Henry, 289  
 Bordeaux-Paris, 78  
*Born to run*, 11, 638  
 Boroira Jean, 440  
 Bouchard Paul, 126, 246, 247  
 Bouchard Louis, 98, 140, 157, 210, 243, 245, 363  
 Bouchavesnes, 190  
 Boucher Alfred, 270, 272  
 Boucher Paul, 310, 321, 334, 449  
 Bouet Michel, 19  
 Bouin Jean, 17, 31, 45, 46, 48, 51, 52, 53, 54, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 65, 67, 69, 74, 79, 80, 86, 87, 92, 102, 108, 112, 113, 114, 116, 118, 119, 120, 121, 122, 124, 128, 130, 137, 154, 155, 157, 171, 195, 204, 207, 208, 209, 210, 213, 216, 229, 231, 247, 270, 310, 323, 356, 357, 363, 426, 450, 460, 464, 525, 526, 590, 611, 613, 614, 616, 635, 638, 655, 656  
 Bouin, 43, 52, 54, 55, 56, 58, 61, 63, 65, 70, 81, 116, 122, 123, 144, 207, 209, 210, 323, 382  
 Boulogne, 102, 103, 140, 230, 493, 494, 562  
 Bourdariat Albert, 141, 143  
 Bourdelle Antoine, 266  
 Bourgogne, 246  
 Bouvot Jeanne (du), 148  
 Bovier-Lapierre, 481  
 Braga Dominique, 11, 283, 288, 289, 290, 292, 294, 329, 392, 462, 554, 634, 656  
 Brancion, 151, 152, 154  
 Bretagne, 301, 346  
 Breuil Xavier, 464  
 Brevet Sportif Populaire, 45, 386, 390, 415, 422  
 Briquet Georges, 40, 417, 419  
 Bromberger Christian, 30  
 Bron Paulette, 329  
 Bruant Gérard, 15, 30, 32, 124  
 Brûlé Jeanne, 158  
 Brulé Thérèse, 156, 158, 159, 459  
 Brun Mario, 360  
 Bruni Georges, 55  
 Brussels Femina Club, 330  
 BSP, 388, 389  
 Buffalo, 419  
 Buffon, 148  
 Buisson Ferdinand, 474, 483

## C

Cabs Maurice, 82  
 Caen, 171, 301  
 Californie, 185  
 Callias Suzanne (de), 291  
 Calvados, 170, 171, 496  
 Cambier, 301  
 Carpentier Georges, 40, 74, 205, 372, 393, 419  
 Cartel des gauches, 256  
 Casablanca, 371  
 CASG, 133, 137, 139, 145, 211, 213, 305, 356, 357, 369  
 Caste René, 316, 321, 450  
 Centre de Recherche inter-langues sur la signification en contexte, 476  
 Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, 474  
 Centres Régionaux d'Éducation Physique, 431  
 Centres Régionaux d'Instruction Physique, 307  
 CEP, 140, 141, 142, 143



Certificat d'aptitude à l'enseignement de la gymnastique, 306  
 Chabrol Henri, 284  
 Chailley-Bert Paul-André, 308, 309, 310, 316, 350, 420, 421, 428, 429, 450, 461, 486  
 Challenge *Ayçaguer*, 102  
 Challenge Berenger, 138  
 Challenge Biscot, 98  
 Challenge de la Nézière, 99, 103  
 Châlons-sur-Marne, 182  
 Champagne, 163, 414, 497  
*Champions dans la coulisse*, 56  
 Champoudry Albert, 98  
 Champs-Élysées, 372  
 Charles Géo, 258, 283, 284  
 Charreton Pierre, 11, 30, 32, 42, 283, 291, 392  
 Chatinière Henri, 164  
 Chaville, 103  
 Chemin des Dames, 174, 185  
 Chéron Adolphe, 144, 148  
 Chevalier Maurice, 372, 373  
 Chiron Louis, 393  
 Christie Walter M., 115  
 Cirque d'hiver, 406  
 Clamart, 102, 103, 275, 326, 493  
 Claudel Paul, 267  
 Clayeux André, 301, 387, 415, 430, 431, 434, 437  
 Clermont-Ferrand, 301  
 Clichy, 282  
*Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 23  
 Club Athlétique de la Société Générale, 34, 57, 88, 95, 98, 113, 136, 210, 273, 299, 349, 355, 356, 360, 363, 381, 463  
 Club Athlétique des Sports Généraux, 96, 357  
 Club Athlétique Jean Bouin, 384  
 Club Français, 151  
 Cochet François, 163, 175  
 Cochet Henri, 406  
 Cocteau Jean, 268, 269, 271  
 Conneau Jean, 73  
 Collège d'athlètes de Reims, 112, 113  
 Collège de France, 90  
 Cologne, 316  
 Colombes, 120, 144, 210, 221, 237, 239, 240, 241, 250, 251, 252, 254, 255, 256, 259, 260, 261, 283, 318  
 Comité d'Éducation Physique, 138, 139, 141, 143  
 Comité International Olympique, 140, 365  
 Comité Olympique Français, 260, 267, 431, 434  
 Comité pour la propagation des exercices physiques, 82  
 Comité Sportif des Régions Envahies, 144  
*Comment on devient champion de course à pied*, 31  
 Commercy, 173  
 Commissariat général à l'Éducation générale et sportive, 440  
 Commission des Arts et Relations Extérieures, 267  
*Comoedia*, 33, 267, 277  
 Compayré Gabriel, 483  
 Compiègne, 165

Concorde, 372, 373, 405  
 Congrès International d'Éducation Physique, 148  
 Congrès international d'éducation physique et des sports, 88  
 Congrès international de Lausanne, 133  
 Congrès international et exposition de l'Éducation Physique, 110  
 Conseil supérieur de l'éducation physique d'URSS, 371  
 Copenhague, 417  
 Corbin Alain, 20, 23, 24, 25, 42, 43, 75  
 Corlet Louis, 100  
 Cotterell Bill, 261  
 Coubertin Pierre (de), 76, 77, 82, 86, 120, 140, 141, 149, 180, 249, 267, 268, 365, 366, 367, 489, 532  
 Courneuve, 242  
 Cours supérieur d'Éducation physique, 427  
 Courtine Jean-Jacques, 23  
 Crimée, 188  
 CRIP, 307  
 Croiset Maurice, 266  
 Croix, 171  
 Croix Catelan, 140, 230, 231, 494, 537  
 Cross des Nations, 52, 59, 62, 65, 102  
 Cursor Jacques, 310

## D

D'Ariste Paul, 244, 552, 559, 560  
 Daçay Jean, 79, 109, 216  
 Dalbiez Jean, 368  
*Dans ma foulée*, 357, 373  
 Dardignac Catherine, 464  
 Daudet Léon, 279  
 De Certeau Michel, 44, 463  
 De Falla Manuel, 267  
 De Fleurac Louis, 67, 86, 131, 243  
 De Nys Léon, 370  
 Decoin Henri, 180, 183, 184, 185, 186, 187, 203, 248, 268, 271, 291  
 Dedet Louis, 185, 186, 190, 205  
 Defrance Jacques, 18  
 Degrelle Maurice, 301, 370  
 Dehorter Edmond, 40, 419  
 Delarbre Marcel, 55, 97, 98, 116, 193, 211, 237, 245, 246, 275, 280, 298, 300, 303, 329, 368, 394, 449  
 Demený Georges, 64, 67, 69, 70, 83, 91, 257, 271, 311, 329, 337, 449  
 Demeurisse René, 169  
 Denys Léon, 100  
 Derycke Sylvaine, 41  
 Desgrange Henri, 141, 142, 292, 359, 534, 539, 546  
 Dézarnaulds Pierre, 385  
*Dictionnaire culturel du sport*, 29  
*Dictionnaire Électronique des Synonymes*, 476  
 Diderot, 477  
 Dietschy Paul, 35, 167  
 Dieudonné Robert, 15, 288  
 Dijon, 434  
 Dinan, 508

Diodore, 179  
 Dolonne Amédée, 340  
 Dolquès Lucien, 100, 262  
 Dorizon Louis, 356  
 Douaumont, 171  
 Doumergue Gaston, 253  
 Dublin, 246  
 Duchenne Achille, 526  
 Duchesse d'Uzès, 150  
 Duchesse de Hohenberg, 135  
 Ducos Hippolyte, 385  
 Ducret Roger, 277  
 Duncan Raymond, 148, 149, 154  
 Dunning Éric, 71  
 Dupin Jean, 189, 195  
 Dupin Thierry, 169, 196  
 Dupré Léon-Antoine, 195, 196  
 Dupré Michel, 69, 273  
 Duquesne Lucien, 100, 239, 243, 245  
 Durand Marguerite, 147  
 Durkheim Émile, 27  
 Dynamo de Moscou, 371

## E

Eaux et Forêts, 97  
*Éclair journal*, 38, 326, 372, 383, 403  
 École Centrale de Paris, 331  
 École normale d'Éducation physique, 428, 431  
 École normale de gymnastique et d'escrime de Joinville-le-Pont, 64  
*Économie et société*, 27  
 Écosse, 239  
 Etling Edmond, 144  
 Edelstein Gérard, 254  
 Edström Sigfrid, 254, 264  
 Éducation nationale et des Beaux-Arts, 432  
 Éducation Physique et Sportive, 11  
*Éducation sportive. Initiation et entraînement*, 440, 447  
 Eintracht Francfort, 355  
 Mercier Élie, 278, 303, 414, 422, 426, 431, 449  
 Ekman Paul, 21  
 Élisabeth, 158  
 Empire austro-hongrois, 135  
 En-Avant, 152, 153  
 Encausse Philipe, 216, 222, 423, 529  
*Encyclopédie des sports*, 311, 348  
*Encyclopédie Française*, 484  
 ENEP, 440  
 Enghien, 103, 111, 440  
 Entre-deux-guerres, 10, 40, 237, 420, 489  
 Épargés, 189  
*Les Cahiers de Radio-Paris*, 421  
*Essai de psychologie générale*, 479  
*Essai de psychologie sportive*, 76  
*Essais sur le XX<sup>e</sup> siècle*, 279  
 États-Unis, 10, 46, 59, 115, 341, 347, 358, 381, 442  
 Etling, 303  
 Europe, 26, 135, 358, 393, 416, 440, 450

Evelyn Harold, 113  
*Excelsior*, 33, 54, 180, 198, 199, 266

## F

Failliot Pierre, 86, 108, 110, 131  
 Faisanderie, 103, 239, 494, 537, 552  
 Faubourg Saint-Honoré, 281  
 Fausses-Reposes, 97  
 Febvre Lucien, 26, 475  
 Fédération Cycliste et Athlétique de France, 138  
 Fédération des sociétés féminines sportives de France, 153  
 Fédération des Sociétés Athlétiques de France, 363  
 Fédération des Sociétés Athlétiques Professionnelles de France, 139  
 Fédération des sociétés féminines sportives de France, 154, 329, 330, 332  
 Fédération féminine française de gymnastique et d'éducation physique, 399  
 Fédération finlandaise d'athlétisme, 358  
 Fédération française d'athlétisme, 98, 306, 387, 391, 393, 399, 410, 425, 426  
 Fédération Française d'Athlétisme, 34, 95, 214, 240, 241, 260, 278, 297, 298, 354, 355, 367  
 Fédération Française de Hockey sur gazon, 319  
 Fédération française de sports féminins, 398, 399, 427  
 Fédération française de tennis, 361  
 Fédération française des sports athlétiques, 369  
 Fédération Gymnastique et Sportive des Patronages de France, 138  
 Fédération Internationale d'Athlétisme, 264  
 Fédération Internationale d'Athlétisme Amateur, 358, 359  
 Fédération Internationale de Hockey, 319  
 Fédération sportive et gymnique du travail, 389, 440  
 Fémina-sport, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 158, 159, 278, 326, 398  
 Lagrange Fernand, 66, 84, 87, 91, 128, 130, 147, 297, 311, 317, 425, 449, 477  
 Féry, 239  
*Fest der Schönheit*, 416  
*Fest der Völker*, 416  
 Fez, 371  
 FFA, 36, 46, 96, 103, 242, 243, 246, 247, 260, 298, 300, 301, 302, 303, 304, 306, 307, 308, 311, 319, 337, 341, 350, 354, 355, 356, 358, 361, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 376, 377, 378, 381, 383, 384, 385, 387, 388, 389, 390, 399, 404, 405, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 422, 424, 426, 427, 429, 430, 431, 432, 434, 435, 439, 444, 445, 450, 455, 460, 465  
 FFSA, 370  
 Finlandais, 52  
 Finlandais volant, 257  
 Finlande, 59, 215, 261, 341, 346, 347, 359, 379, 571, 572  
 Fonsegrivé Georges, 478  
 Fontaines Pierre, 285  
 France, 10, 16, 21, 24, 28, 29, 36, 38, 40, 47, 53, 57, 59, 61, 62, 63, 72, 82, 83, 95, 98, 99, 102, 107, 110, 115, 125, 135, 136, 144, 148, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 170, 171, 183, 206, 210, 211, 219, 220,

223, 224, 226, 231, 233, 237, 239, 240, 245, 246, 250, 253, 262, 266, 283, 285, 287, 295, 298, 300, 303, 305, 310, 314, 319, 331, 341, 342, 343, 344, 347, 360, 361, 362, 364, 371, 372, 373, 375, 378, 379, 380, 382, 383, 388, 389, 392, 401, 404, 405, 410, 413, 415, 417, 420, 424, 426, 427, 430, 431, 432, 437, 440, 444, 445, 447, 448, 449, 452, 455, 458, 460, 493, 494, 518, 520, 538, 546, 556, 567, 571, 572, 580, 582, 583, 584, 586, 587, 589, 590, 591, 594, 596, 597, 603, 607, 608, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 620, 622, 626, 627, 629, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 655, 656, 657, 658, 663

Franquenelle André, 108, 110, 425, 434, 455  
 Féry Gaston, 226, 316  
 Reichel Frantz, 118, 136, 141, 266, 292, 311, 322  
 Fontaine Paul, 304  
 Frémont Gaston, 245, 264, 298, 360, 378, 381, 384, 394, 412, 413, 414, 422, 426, 449  
 Front Populaire, 45, 385, 387, 388, 389, 390, 392, 415, 432, 448, 456  
 Fournial Henry, 487  
 FSAPF, 139  
 FSFSF, 153, 157, 158, 161, 162  
 FSGT, 440  
 Führer, 416

## G

Gabin Jean, 408  
 Gajan Étienne, 303, 413, 425, 429, 430, 434, 455  
 Garros Roland, 73, 74  
 Garcet de Vauresmont Jean, 349  
 Gaudin Lucien, 406  
*Gaumont journal*, 104, 153, 235, 372, 404  
*Gaumont-journal*, 38, 229, 232, 405, 406  
 Gaumont-Pathé, 38, 227, 228, 398, 401, 413, 516  
 Gautier Guy, 538, 539  
 Gayot André, 146, 147  
 Gélard Marie-Luce, 19  
 Genet Joseph, 298, 366, 370  
 Genevoix Maurice, 189, 191, 196, 197, 283, 284, 290  
 Gérard Raymond, 530  
 Germain José, 167, 292  
 Gibassier Arthur, 57, 357, 363  
 Gillou Pierre, 373  
 Giraudoux Jean, 184, 283, 284, 290, 360, 361  
 Glarner André, 27, 31, 55, 63, 65, 115, 117, 240, 280, 329, 344, 364  
 Goddet Jacques, 222, 541  
 Goddet Maurice, 541  
 Goerg Édouard, 290  
 Grand Palais, 267, 268, 272, 281, 281  
 Grand Quartier Général, 35, 164, 187, 191, 192, 193  
 Grande Armée, 372  
 Grande Encyclopédie, 21, 478, 479, 480, 482, 485, 488, 489  
 Grande Guerre, 35, 46, 107, 143, 146, 155, 159, 162, 176, 198, 204, 210, 237, 250, 279, 294, 363, 385, 459, 489  
 Grande-Bretagne, 572

Granger Christophe, 20, 22, 23, 24, 25, 31, 42  
 Grèce, 179, 266  
 Grenoble, 477  
 Groupe des Six, 276  
 Groupe Sportif du Parc d'Artillerie, 168  
 Groupe Sportif du Parc d'Artillerie du 2<sup>e</sup> Corps d'armée coloniale, 172  
 Grousset Paschal, 83  
 Grünewald, 416  
*Guide pratique d'éducation physique*, 177  
*Guide pratique d'entraînement physique*, 177  
 Guillemot Joseph, 48, 207, 208, 209, 210, 211, 213, 215, 231, 239, 292, 323, 342, 356, 382, 450, 460  
 Guillou Robert, 279, 280, 281, 282, 296  
 Guimier Jean, 440  
 Guiraud-Rivière Maurice, 272  
 Gumpel Lucien, 545  
 Guttmann Allen, 71  
 Guyot Sébastienne, 330, 331, 333, 459

## H

Hamel Maurice, 276  
 Hamelle Paul, 216, 217, 218  
 Hanot Gabriel, 360, 389, 404, 405  
 Hardier Thierry, 167  
 Hatzfeld, 475  
 Haubourdin Lucien, 205  
 Haute-Vienne, 208, 210, 211  
 Havre, 277  
 Havre Athlétique Club, 356  
 Hayward Billy, 342  
 Hébert Georges, 109, 110, 112, 181, 275, 291  
 Herckelbout Raoul Albert, 158  
 Héritier Françoise, 19  
 Hérodote, 179  
 Herriot Édouard, 278, 361  
 Heuet, 262  
 Hindenburg, 416  
*Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours*, 392  
*Histoire de la perception du corps*, 10, 630  
*Histoire de la virilité*, 10  
*Histoire des émotions*, 10, 23, 30, 625  
*Histoire du corps*, 10, 629  
*Histoire du sport*, 29  
*Histoire Urbaine*, 23  
 Hitler Adolf, 416  
 Hockey-club de Paris, 319  
 Hoenig Henri, 133  
 Holmer Hans, 171  
 Honegger Arthur, 267, 276, 277  
 Hongrie, 379, 571  
 Howes David, 19  
 Huyghens, 148

## I

Impérial Pathé, 417

INAthèque, 40, 413  
INSEP, 41, 413  
Institut Lyonnais d'Éducation Physique, 306  
Institut National du Sport, de l'Expertise et de la Performance, 35  
Instituts Régionaux d'Éducation Physique, 306, 429, 431  
International Amateur Athletics Federation, 16  
International Board, 245  
International Board of Cross-country, 265  
Iossmann Charlotte, 287  
Ioteyko Josefa, 90  
IREP, 307  
Issoudun, 512  
Italie, 67, 375, 379, 381, 415, 570, 571

## J

Jacques-Dalcroze Émile, 148  
Jacquet-Pfau Christine, 477  
James William, 89  
Janus, 46  
Japon, 572  
Jagielski Jean-François, 167  
Jeffreys Winnie, 397  
Jeu Bernard, 19  
Jeux Interalliés, 237, 310, 316, 341  
Jeux Olympiques, 33, 45, 52, 53, 55, 58, 59, 61, 71, 102, 112, 115, 144, 183, 200, 207, 213, 215, 220, 237, 249, 250, 253, 256, 259, 263, 265, 266, 277, 282, 283, 294, 295, 301, 303, 306, 307, 331, 333, 341, 342, 353, 355, 357, 358, 359, 360, 364, 365, 367, 379, 380, 392, 412, 413, 415, 416, 419, 420, 422, 424, 426, 430, 455, 460, 465, 494, 521, 537, 539, 571, 572  
JO, 46, 113, 122, 202, 208, 211, 214, 250, 252, 255, 256, 257, 260, 266, 267, 268, 276, 294, 319, 343, 346, 358, 361, 365, 367, 431, 434, 437, 443, 447  
Johan Huizinga, 26  
Joinville, 110, 148, 278, 279, 301, 302, 305, 306, 343, 413, 415, 430, 431, 432, 434, 440, 443, 449  
Joinville-le-Pont, 64  
Jouclard Adrienne, 272  
Jourdain Frantz, 266  
*Journal*, 138  
Jura, 559  
Juvisy, 65, 126

## K

Keyser Jacques, 17, 51, 62, 102, 116, 138, 140, 231, 234, 243, 245, 310, 316, 323, 361, 382, 520, 616, 655  
Kolehmainen Hannes, 46, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 70, 81, 126, 144, 171, 208, 209, 210, 346  
Kolehmainen Willie, 171

## L

L'Aéro-Club de France, 76  
L'Aptitude à l'effort, 449  
*L'Athlète complet*, 109

*L'Athlétisme*, 432, 446  
*L'Auto*, 17, 33, 35, 56, 103, 126, 138, 140, 141, 143, 144, 149, 152, 157, 158, 167, 168, 170, 171, 172, 173, 203, 222, 246, 279, 291, 292, 298, 305, 326, 330, 331, 349, 355, 358, 361, 377, 383, 394, 395, 408, 420, 422, 439, 445, 446, 493, 494, 527, 531, 534, 537, 545, 546  
L'Automobile Club de France, 76  
*L'Écho des sports*, 17, 33, 35, 116, 211, 222, 241, 244, 273, 279, 299, 301, 361, 364, 373, 376, 394, 421, 423, 530, 532  
*L'Éducation de l'effort*, 91  
*L'Éducation Physique*, 269  
*L'Encyclopédie des sports*, 313  
*L'esprit nouveau*, 267  
*L'esthétique du mouvement*, 66  
*L'Humanité*, 493  
*L'Illustré national*, 198  
*L'Image de la guerre*, 35  
*L'Intransigeant*, 33, 56, 102, 103, 207, 212, 214, 230, 360, 399, 408, 411, 421, 493  
*L'Orgue du stade*, 318  
*La Baïonnette*, 35, 184  
*La beauté rationnelle*, 66  
La Courneuve, 103  
*La Culture physique*, 149  
*La dépêche de Toulouse*, 146  
*La fatigue et l'entraînement physique*, 87  
La Flambée (société sportive et lyrique des poilus de la compagnie 22/10), 172  
*La gazette des Beaux-Arts*, 267  
*La Grande Encyclopédie*, 477  
*La Morale des Sports*, 82  
La Palette Française, 279, 280, 281  
*La Revue des deux mondes*, 82  
La Société des Artistes Français, 280  
*La Vie au grand air*, 17, 27, 33, 35, 53, 57, 58, 59, 64, 73, 74, 79, 87, 95, 115, 123, 146, 157, 158, 179, 180, 185, 186, 204, 207, 208, 225, 343, 392, 395  
Labbé Marcel, 320  
Labouchère René, 205  
Laby Lucien, 172, 192  
Lacretelle, 428, 435, 450  
Lacroix-Saint-Ouen, 171  
Ladoumègue Jules, 36, 38, 40, 46, 211, 213, 214, 215, 222, 223, 235, 301, 305, 310, 323, 338, 353, 355, 357, 361, 363, 366, 369, 370, 371, 388, 391, 393, 404, 405, 406, 414, 433, 460  
Ladoumègue, 43, 213, 214, 222, 235, 323, 354, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 378, 380, 388, 389, 391, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 423, 424, 456, 459  
Laffitte Pierre, 33  
Lafitte Pierre, 59, 225  
Lafitte Robert, 291  
Lafon Alexandre, 167  
Lafont Ernest, 371, 388  
Lafreté Gustave (de), 141, 150, 151, 160, 161

Lagrange Léo, 125, 313, 314, 315, 387, 388, 390, 391, 452, 456, 488, 491  
 Langlois, 309  
 Larousse, 476, 477, 484, 486, 487, 489  
 Larousse Classique Illustré, 482, 484  
 Larzac, 501  
 Lasbleis Eugène, 166  
 Lascoumette Jean (de), 278, 361, 564  
 Latarjet André, 428  
 Laufée, 198  
 Lauri Pihkala, 347  
 Lavoquer Suzanne, 428  
 Le Bon Gustave, 490  
 Le Breton David, 21  
*Le cafard muselé : organe des « foyers du soldat » n°23,* 27, 42 et 43, 36  
*Le code de la force,* 110  
 Le Dorat, 211  
*Le Figaro,* 199  
*Le Figaro Artistique,* 268  
*Le Gaulois,* 199  
 Le Hanvic Moïse, 426, 435, 456  
*Le Journal,* 34, 55, 111, 112  
*Le Livre du sportsman,* 319, 320  
*Le Matin,* 198  
*Le Miasme et la jonquille,* 44  
*Le Mile,* 409, 410  
*Le Miroir,* 55  
*Le Miroir des sports,* 18, 28, 34, 54, 101, 213, 214, 221, 222, 225, 242, 311, 315, 322, 325, 326, 347, 376, 396, 399, 401, 405, 423, 453  
*Le monde nouveau,* 268  
*Le Paris,* 429  
*Le Petit Journal,* 175, 276  
*Le Petit Parisien,* 150  
*Le Petit Provençal,* 55, 58  
 Le Roy Georges, 70  
*Le sport dans le roman français d'après-guerre,* 289  
*Le Sport universel illustré,* 55  
*Le territoire du vide,* 44  
*Le Vélo,* 34  
*Le XIX<sup>e</sup> siècle,* 56, 83  
*Lectures pour tous,* 181, 182  
 Lefèvre Géo, 54, 79, 116  
 Lehmann René, 223, 292, 361, 367  
 Lemai Simone, 428  
 Lemaitre Christophe, 11  
 Lemonnier Jacques, 232  
 Lenglen Suzanne, 333, 362, 407  
 Leni Riefenstahl, 416, 417, 418, 425  
 Lenoir Suzanne, 159, 460  
 Léon Paul, 280  
*Les arts à Paris,* 268  
*Les bases scientifiques de l'Éducation Physique,* 313  
*Les cahiers de la république des lettres, des sciences et des arts,* 272  
*Les Cahiers de Radio-Paris,* 41, 422  
*Les Cloches de la terre,* 44

*Les fêtes du corps,* 283  
*Les fêtes du muscle,* 249  
*Les grandes villes et la vie de l'esprit,* 77  
 Les Miracles, 408  
*Les Nouvelles médicales de Paris,* 31  
*Les Olympiques,* 328, 395  
 Lévêque Jacques, 432, 454  
 Lewden Pierre, 27, 36, 95, 215, 222, 245, 301, 361, 379, 382, 421, 437  
 Liébrard Suzanne, 152, 156, 157, 158, 159, 459  
 Liévin Fred, 260  
 Ligue Parisienne d'Athlétisme, 239  
 Lille, 171, 301, 434  
 Limousin, 555  
 Lion d'or, 417  
*Littré,* 15, 474, 475, 480, 481, 485, 486, 487, 582  
 Lods Jean, 38, 408, 409  
 Loire, 557  
 Loir-et-Cher, 509  
 Lorraine, 173, 547  
 Los Angeles, 46, 214, 264, 353, 357, 358, 359, 360, 369, 379, 396, 413, 426, 434  
 Louis-le-Grand, 319  
 Lumières, 477, 484  
 Luthéreau Alphonse, 211, 300  
 Lycée Henri IV, 309  
 Lyon, 102, 211, 301, 381, 434

## M

Mac Orlan Pierre, 184, 185, 186, 190  
 Mademoiselle de Plémeur, 328  
 Magic-city, 415  
 Mainguet Paul, 161  
 Maisons-Laffitte, 103, 246, 247  
 Maertens Louis, 55, 56, 118, 131, 360  
 Malesherbes, 279  
 Maloney Harry, 343  
 Mamelle Edmond, 144  
 Manaud, 149  
 Manche, 74  
 Mandrou Robert, 22  
*Manuel d'éducation gymnastiques et de jeux scolaires,* 84  
*Manuel d'Éducation Physique,* 324  
*Manuel d'exercices physiques et de jeux scolaires,* 84  
*Manuel du parfait sportif,* 15, 288  
*Manuel scientifique d'Éducation Physique,* 273  
 Marathon, 525  
 Marchal, 262  
 Marchand Robert, 360  
 Marey, 64, 66, 69, 70  
 Martin Paul, 432  
 Mauss Marcel, 19, 187, 259  
 Marey Étienne-Jules, 63, 81  
 Marion Henri, 485  
 Marne, 163  
 Marseille, 57, 301  
 Martin Séra, 222, 290, 301, 305, 393, 413

*Match-L'Intran*, 27, 33, 212, 213, 214, 222, 241, 277, 330, 331, 357, 360, 368, 369, 379, 389, 392, 393, 400, 423, 433, 434, 437, 529, 543

Mathieu Pierre, 434

May Jacques, 284, 285

May Jeanne, 157, 329, 333

May Simone, 291

Mayenne, 331

Mazurel Hervé, 22, 23

McDougall Christopher, 11

Méadel Cécile, 40, 423

Méditerranée, 74

Médrano, 373

Méliès Georges, 406

Mérand Robert, 440

Mercier, 301, 303

*Mercurie de France*, 288

Méricamp Paul, 368, 370, 387, 442

*Mes trois grandes courses*, 73

Mestre Gillette, 427

Metcalf Ralph, 453

Métropolitan Club, 62, 96, 98, 99, 100, 241, 349

Metz, 306, 434, 547

Meudon, 102, 103, 327

Meunier Maurice, 137

Meyer Gaston, 222, 361, 366, 369, 377, 379, 381, 384, 394, 430, 431, 434, 437

Michelet Jules, 42, 427

Milliat Alice, 152, 161, 329, 331, 332, 333, 459

Ministère de l'Éducation Nationale, 385, 422

Ministère de la Guerre, 144, 162, 182, 198

Ministère de la Santé, 386

Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, 140

Minvielle Louis, 356

*Miroir des sports*, 205, 207, 347, 417, 421

*Mon Programme*, 40

*Monde Illustré*, 280

*Monde Nouveau*, 284

Monnerot Léon, 292, 293, 294

Montargis, 511

Monte-Carlo, 331

Montherlant Henry (de), 189, 200, 284, 290, 294, 328, 392, 395

Montparnasse, 79

Montsouris, 98

Morand, 290

Moreau Luc-Albert, 271

Mortane Jacques, 342

Morvan, 556

Mosso Angelo, 90

Mostra de Venise, 417

Mouettes lyonnaises, 148

Moulines Marcel, 369, 531

Mourlon André, 40, 224

Mourlon René, 45, 233, 438, 454

Moyen-Âge, 26, 43

Moyse René, 329, 330

Muller Rodolphe, 553, 561, 563

Musée National du Sport, 36

Musnik Henry, 213

## N

Nancy, 301, 304, 429, 430, 434

National Cross Country Union, 260

Neuilly, 137

Neveu Marcelle, 326, 330, 331, 332, 333, 459

New York Athletic Club, 115

Newcastle, 260

New-York, 408

Nicole Rose, 329, 333

Nilles, 419

Noël, 73, 74

Norbert Élias, 26, 71

Nord, 376

Norland, 262

Norton Cru Jean, 186, 188

*Nouvelles médicales de Paris*, 411

Nungesser Charles, 205

Nurmi Paavo, 48, 207, 208, 209, 210, 214, 256, 257, 258, 259, 261, 264, 342, 346, 347, 358, 359, 360

## O

Obey André, 11, 36, 283, 289, 292, 293, 294, 295, 318, 329, 556

Olympia, 415, 416

Ondine, 148

Oradour-Saint-Genest, 211

*Orgue du Stade*, 293

Orléans, 301

Ory Pascal, 415, 466

Oslo, 417

Ovomaltine, 309, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 418, 424

Owens Jesse, 396, 417, 447

## P

Paddock Charles, 207, 233, 336, 343

Parc des Princes, 137

Paris, 46, 63, 79, 97, 100, 103, 104, 110, 143, 148, 161, 200, 202, 211, 213, 220, 221, 237, 240, 242, 249, 250, 253, 256, 257, 266, 272, 273, 276, 277, 283, 294, 295, 301, 303, 304, 306, 318, 359, 371, 372, 376, 379, 387, 392, 401, 403, 405, 406, 408, 414, 417, 429, 430, 434, 464, 479, 491, 492, 521, 535, 556

Paris Université Club, 319, 440

*Paris-Ring*, 361

Paris-Rome, 73

*Paris-Soir*, 33, 260, 361, 372, 399

Paté Henry, 278, 385

*Pathé*, 113, 263

*Pathé journal*, 38, 234, 235, 372, 405

Paul Robert, 393

Pavillon des Princes, 357

Pays-Bas, 572

Payssé Pierre, 148, 149, 161

Pefferkorn Maurice, 216, 218, 268, 271, 310, 361, 366  
 Pelletier Pierre, 211, 216, 220, 239, 240, 246, 316  
 Pellos, 358  
 Pène Annie (de), 147  
 Pénicaut Emmanuel, 163  
 Pershing, 171, 221, 237, 240, 326, 341, 370  
 Pétain, 174, 175, 176, 177, 546  
 Petit-Breton Lucien, 74  
*Petit Journal*, 174,300  
*Petit Parisien*, 103, 349, 421, 422, 494  
*Petit Provençal*, 57  
 Pétain Philippe, 174, 450  
 Pézard André, 190  
 Philippe Jean, 91  
 Philippon Louis, 369  
 Phocée Club de Marseille, 57  
*Physiologie artistique de l'homme en mouvement*, 66  
*Physiologie des exercices du corps*, 312  
 Péliissier Henri, 372  
 Peltzer Otto, 355  
 Perret Georges, 128, 130  
 Plamper Jan, 26, 29, 42  
 Plessis Pierre, 222  
 Piédallu Pascal, 309  
 Pierrefeu Jean (de), 60, 252, 255, 283, 294  
 Pierrefitte-sur-Seine, 36  
 Pinagot Louis-François, 461  
 Pindare, 217  
 Pitte Jean-Robert, 265  
 Place de l'Étoile, 372  
 Place Maillot, 372, 405  
*Plaisirs des sports*, 42, 287  
 Plan Dézarnaulds, 386  
 Plasson René, 449  
 Plume-Palette-Club, 290, 291  
 Pociello Christian, 19  
 Poilu's Park, 173  
 Poincaré, 385  
 Polignac, 267  
 Polignac Melchior (de), 112  
 Pologne, 379, 380, 440, 572  
 Pons Adolphe, 98  
 Pont-L'Évêque, 440  
 Popard Irène, 277, 278, 329  
 Porte Dorée, 221  
 Poste parisien, 421  
 Potigny, 170, 171, 496  
 Poulénard Charles, 40, 137, 211, 222, 305, 310  
*Pour bien faire du sport*, 150  
 Pourpe Marc, 74  
 Poznan, 440  
 Prade Georges, 109, 322  
 Pré Catelan, 103  
 Préjean Albert, 372, 408  
 Première Guerre mondiale, 34, 148, 152, 179, 186, 207,  
 211, 257, 302, 329, 392  
 Presle, 197

Prévost Jean, 11, 283, 287, 289, 290, 294, 295, 329, 392,  
 550  
 Princip Gavrilo, 135  
 Prix Blanchet, 103  
 Prix Lemonnier, 63, 103, 137, 211, 230, 231, 232, 234, 493  
 Pyrénées-Orientales, 266

## Q

Quentin Deluermoz, 23  
 Quilgars François, 369, 370  
 Quillet, 475

## R

Rabat, 371  
 Racine Georges, 337  
 Richard Georges-André, 315, 324, 338  
 Racing Club de France, 16, 28, 34, 62, 95, 96, 98, 102,  
 103, 139, 150, 206, 231, 240, 245, 288, 299, 301, 305,  
 319, 349, 354, 360, 362, 364, 370, 373, 382, 439, 440,  
 443, 444, 446, 449, 452, 463, 493  
*Radio-Cité*, 423  
 Radiodiffusion française, 61  
 Radiodiffusion-Télévision Française, 40  
*Radiola*, 282  
*Radio-Magazine*, 40  
*Radio-Paris*, 420  
*Radio-PTT*, 422  
*Radio-Sport*, 423  
 Ragueneau Gaston, 36, 40, 51, 62, 98, 102, 116, 131, 231,  
 243, 244, 245, 382, 393, 426  
 Rameil Pierre, 266  
 Rauch André, 30  
 Ravigny, 331  
 Ravel Maurice, 267  
 RCF, 140  
 Reddy William M., 24  
 Rehm Pierre-Louis, 172  
 Reich, 416  
 Reichssportführer, 416  
 Reims, 112, 413  
 Renaïtour Jean-Michel, 392  
 Renard Michel, 98, 246  
 Rennes, 301, 304, 429, 430  
 République, 83, 253  
 République de Weimar, 250  
 Rérolle Roger, 212  
 Reuzé André, 205  
 Ribot Théodule, 89  
 Richelieu, 303  
 Richepin Jean, 267, 281  
 Richer Paul, 66, 67, 70, 270  
 Richet Charles, 89, 119, 478, 484  
 Riefenstahl, 416, 417  
 Rigal André, 403  
 Rioux Jean-Pierre, 19  
 Ritola, 218, 262, 346  
 Rives Paul, 197

Rochu-Méry, 88  
 Robert Alfred, 284  
 Rochard Roger, 393, 450  
 Roger Anne, 30, 32, 99, 465  
 Roger Martien, 310, 315  
 Rol, 53, 104, 125  
 Roland-Garros, 435  
 Romainville, 100  
 Rome, 417  
 Romorantin, 509  
 Ronsay Jeanne, 155, 273  
 Rosenthal Georges, 128  
 Rosenwein Barbara H., 24, 25, 27, 28, 30, 45, 458  
 Rosol Natalie, 148, 159  
 Rouaix, 481  
 Roubaix, 171, 301, 465  
 Rouen, 100, 301, 434, 535  
 Rouff, 198  
 Rougon-Macquart, 283  
 Rousseau, 483  
 Rousseau Paul, 359, 366  
 Roussel Alice, 427  
 Routhier Jean, 280  
 Routier Jean, 403  
 Routrier Jean, 360  
 Roux Paul, 364, 373, 378  
 Roz Firmin, 285  
 Rozet Georges, 55, 61, 67, 110, 112, 151, 180, 181, 249, 271, 283, 284, 285, 286, 294, 295  
 Rucart Marc, 385  
 Russie, 546

## S

Sailly-la-Bourse, 184  
 Saint-Clair Georges (de), 16  
 Saint-Cloud, 97, 102, 103, 104, 106, 136, 139, 140, 141, 154, 190, 221, 244, 331, 383, 399, 494, 535, 552, 559, 561  
 Saint-cyr, 165  
 Saint-Cyr Charles (de), 184, 537  
 Saint-Dié, 158  
 Saint-Étienne, 434  
 Saint-Germain, 291  
 Saint-Junien, 332  
 Saint-Lazare, 556  
 Saint-Louis, 319  
 Saint-Martin Jean, 29  
 Saint-Ouen, 38  
 Salmson-Creak, 334  
 Salon de Paris, 270  
 Samaritaine, 100  
 Sarajevo, 135  
 Sarraut Albert, 140  
 Saussure, 240  
 Sauvy Alfred, 378  
 Schroeder Louis, 310, 343, 450  
 Schultz Wettel Fernand, 274

Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives, 41  
 Sighele Scipio, 488  
 Simmel Georg, 77, 78  
 Sore Gilbert, 527  
 Siret Henri, 195, 363  
 Second Empire, 75  
 Seconde Guerre mondiale, 40, 45, 61, 419, 439, 445  
 Seconde Révolution industrielle, 100  
 Sellier Henri, 386  
*Sensibilités. Histoire, critique & sciences sociales*, 23  
 Sentilhes Henri, 165  
 Serruys Yvonne, 291  
 Sèvres, 556  
 Sévrette Gaston, 532  
 SO Givors, 211  
 Société Athlétique de Montrouge, 51, 97, 98, 275, 309, 383, 410  
 Société d'Encouragement à l'Athlétisme, 241  
 Société de Médecine de l'Éducation Physique et des Sports, 320  
 Société des Artistes Français, 279  
 Société des Nations, 250  
 Société des peintres et sculpteurs de sport, 281  
 Société Générale, 88, 356, 464  
 Société médicale d'Éducation Physique, 315  
 Société médicale d'Éducation physique, 308  
 Sommaisne, 189, 190  
 Somme, 195  
 Sorbonne, 249, 278, 303  
 Souchon Paul, 284, 285, 292, 549  
 Souriau Paul, 66, 68, 257, 271, 295  
 Sous-secrétariat des Sports et des Loisirs, 387  
 Soyer Robert-Victor, 449  
 Speich Gustave, 137  
 Spitzer Alfred, 99, 100, 180, 194, 366, 381, 384  
 Spitzer Max, 141  
*Sport-Banque*, 137, 139  
*Sporting*, 33, 35, 136, 143, 180, 194, 198, 381, 384  
*Sportive*, 328  
 Stade Bordelais, 442  
 Stade Bordelais Université Club, 144  
 Stade de Reims, 414  
 Stade des Vallées, 309, 410  
 Stade Français, 16, 34, 96, 97, 98, 99, 102, 103, 139, 301, 303, 305, 349, 356, 371, 413, 426, 442, 463, 493, 537, 552, 597  
 Station physiologique du Parc des Princes, 64  
 Stenberg d'Helsingfors, 347  
 Stockholm, 45, 46, 52, 53, 55, 56, 58, 61, 71, 112, 113, 114, 115, 116, 208, 209, 249, 267, 273, 305, 341, 417  
 Strasbourg, 274, 301, 434, 532  
 Stravinsky Igor, 267, 291  
 Strohl David, 269, 270, 291  
 Suède, 261, 342, 379  
 Suisse, 572  
 Suresnes, 414  
 Susset, 414



Stankovitz Szilard, 358  
Steinès Alphonse, 495

## T

Taboureau Jean, 275, 339  
Taillefontaine, 165  
Tait Mackenzie Robert, 273  
Tarde Gabriel, 488  
Taris Jean, 393  
Tavannes, 197  
Tchéco-slovaquie, 158  
Téléphonie Sans Fil, 251, 261  
Téry Simone, 291  
Théâtre des Champs-Élysées, 267  
Thébaud Françoise, 159, 160  
Thibaudet Albert, 392  
Thil Marcel, 372, 406  
Thooris Alfred, 298, 303, 308, 312, 315, 337, 350, 461  
Thoumazeau Raymond, 543  
Thuault Suzanne, 330, 333  
*Times*, 174  
Tissié Philipe, 83, 87, 89, 91, 124, 128, 297, 311, 313, 314, 317, 425, 451, 455, 461, 486, 489  
Toché François, 122  
Tönnies Ferdinand, 27  
Toulouse, 301  
Tour d'Auvergne, 301  
Tour de France, 60, 74, 78, 205, 212, 249, 419  
Tour de Paris, 247, 494  
Tour Eiffel, 421  
Touraine, 556  
Tourcoing, 100, 171  
Touring Club de France, 75  
*Tous les sports*, 95  
*Traité d'éducation physique*, 320  
*Très Sport*, 225, 227, 228  
Trocadéro, 79  
Trousset Jules, 481, 482  
Tschammer und Osten Hans, 416  
Tuileries, 110, 145  
Tunisie, 207  
Turin, 440

## U

Udine Jean (d'), 148  
Union Athlétique Bordelaise, 363  
Union Athlétique de Paris, 171  
Union Athlétique Intergadz' arts, 383  
Union des sociétés de préparation militaire de France, 144  
Union des Sociétés Française de Sports Athlétiques, 242  
Union des Sociétés Françaises de Courses à Pied, 16  
Union des sociétés françaises de sports athlétiques, 136, 362, 443  
Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques, 16, 95, 250, 298, 385, 425, 598  
Union française des sociétés de gymnastiques féminines, 150

Union Sportive Clodoaldienne, 331  
United Sportswomen Voltaire, 153  
Université de Bruxelles, 90  
Université de Nancy, 66  
URSS, 371  
USFSA, 34, 36, 96, 102, 108, 116, 137, 138, 139, 144, 145, 146, 151, 153, 182, 298, 357, 363, 368  
USPMF, 145, 148

## V

Valéry Paul, 267  
Van Roose Henri, 141  
Vanves, 154, 427  
Varsovie, 440  
Vaux, 197, 514  
Vauxcelles Louis, 281  
Veber Jean, 165  
Velu Lucienne, 332  
Verdun, 170, 174, 197, 198, 495, 513, 514  
Vermeilles, 184  
Vermeulen Jean, 100, 110, 140, 170, 171, 172, 195, 231, 316, 323, 363, 369, 496  
Versailles, 143, 230, 556  
Vialar Paul, 291  
Vichy, 324  
Victor Breyer, 255  
Victor Jacob, 361, 371  
Victor Laloux, 279  
Vidal Gaston, 250, 303, 385  
Vidal-Naquet Clémentine, 23  
Vigarello Georges, 23, 25, 29, 43, 71  
Vignes Rouges Jean (des), 339  
VIII<sup>e</sup> Olympiade (1924-1928), 283  
Ville Sylvain, 361  
Ville Ritola, 261  
Ville-d'Avray, 103, 244, 556, 559, 560  
Vincennes, 102, 103, 341, 383, 384, 395, 493  
*Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 22, 23  
Violette Gouraud-Morris, 332  
Viroflay, 99  
Virot Alex, 40, 212, 419  
Vitau Georges, 355  
*Vive le sport !*, 392  
*Vogue Paris*, 10, 635  
Voilley Pascale, 392  
Voisin Gabriel, 74  
Vollard Luc, 36  
Vornière Édouard, 67  
Vosges, 556  
Vuibert, 464

## W

Wall Street, 377  
Wallon Henri, 484  
Wander, 410, 411, 413, 414, 415, 424, 434  
Weber Ern, 161  
Weber Jack, 342

Weber Max, 26  
White, 121  
Wide Edvin, 218, 261  
Wills Helen, 361  
Woodring Allen, 207

## **X**

Xénophon, 179

## **Y**

Young Men's Christian Association, 341

## **Z**

Zay Jean, 432  
Zola Émile, 305

## Table des illustrations

Figure 1 : Lexicographie du sensible d'après les articles de la Grande Encyclopédie (1885-1902).....	14
Figure 2 : Périodiques consultés entre 1910 et 1940.....	34
Figure 3 : Une journée à la Bibliothèque Nationale de France. Site François Mitterrand .....	36
Figure 4 : Nombre de séquences vidéo sur la course à pied entre 1911 et 1939, aux archives Gaumont-Pathé.....	38
Figure 5 : Carton introductif de l'Éclair Journal (24 juin 1936).....	39
Figure 6 : Hannes Kolehmainen devance Jean Bouin en finale du 5 000 mètres .....	53
Figure 7 : Chronophotographie d'un départ, réalisée par Demeny en 1902 à l'école de Joinville .....	64
Figure 8 : Une de La Vie au grand air, représentant Jean Bouin au Cross des Nations 1913 à Juvisy.....	65
Figure 9 : Analyse Factorielle des Correspondances (AFC) entre le thésaurus sur les sensibilités et le type d'article de presse.....	93
Figure 10 : Calendrier athlétique au CASG, saison d'hiver 1910-1911 (cross-country).....	101
Figure 11 : Calendrier athlétique au CASG, saison d'été 1911 (piste).....	101
Figure 12 : Départ du championnat de Paris de cross-country 1913 à Saint-Cloud .....	104
Figure 13 : Quatrième journée du concours de l'athlète complet présentée dans Le Journal .....	111
Figure 14 : Jean Bouin exécutant des ouvertures thoraciques dans le style de la méthode naturelle.....	113
Figure 15 : Tableaux d'entraînement pour les épreuves des 400 et 800 mètres par André Glarner .....	117
Figure 16 : Jean Bouin s'attaquant au record du monde de la demi-heure le 16 novembre 1911 .....	121
Figure 17 : Kern, Kolehmainen, Bouchard, Holmer, Rivez, au cross international de L'Auto à Juvisy, 1912.....	126
Figure 18 : Affiche publicitaire Williams & C <sup>o</sup> pour l'équipement de l'athlète en 1912 .....	127
Figure 19 : Départ du cross des Alliés (29 octobre 1916) à Auteuil. Jacques Keyser remporte l'épreuve .....	138
Figure 20 : Nombre de sociétés affiliées à l'USFSA entre 1887 et 1914 d'après La Vie au grand air.....	146
Figure 21 : Programme de la fête de gymnastique organisée par Fémina-sport le 22 février 1914 .....	149
Figure 22 : Premiers records de France établis lors des championnats de France d'athlétisme féminin des 14 et 15 juillet 1917 .....	153
Figure 23 : épreuve des 1 000 mètres remportée par M <sup>me</sup> Cadies de Fémina sport aux championnats de France féminins .....	155
Figure 24 : Suzanne Liébrard, cinq fois championne de France en 1918 .....	156
Figure 25 : Commissions sportives de la F.S.F.S.F. en 1918.....	161
Figure 26 : Arrivée d'un 100 mètres disputé dans une clairière par un groupe de soldat au repos .....	172

Figure 27 : Séances spéciales consacrées aux jeux et aux sports au sein du Guide pratique d'éducation physique de 1918.....	177
Figure 28 : Photographies superposées, illustrant la correspondance entre la charge à la baïonnette, et un départ de courses à pied.....	181
Figure 29 : Dessin de Gus Bofa assimilant l'assaut à un départ de cross-country.....	184
Figure 30 : Une de Sporting présentant un agent de liaison en culotte courte de sportif.....	194
Figure 31 : Guillemot remporte le 5 000 mètres olympique d'Anvers le 17 août 1920, devant Nurmi .....	209
Figure 32 : Signature manuscrite de Jules Ladoumègue dans un article de Match-L'Intran .	214
Figure 33 : Tableau comparatif des records du monde et de France, par Pierre Pelletier en 1926 .....	220
Figure 34 : Tableau II proposé par Le Miroir des sports pour mieux suivre et comprendre les JO de Paris 1924.....	221
Figure 35 : André Mourlon remporte « d'extrême justesse » le 200 mètres des championnats de France 1924.....	224
Figure 36 : Description technique et tactique d'une course grâce à l'image commentée .....	226
Figure 37 : Panoramique au stade lors du Prix Jean Bouin 1921 dans le Gaumont-journal..	229
Figure 38 : Travelling réalisé lors du Prix Lemonnier 1925 .....	230
Figure 39 : Travelling réalisé lors du Prix Lemonnier 1921 dans le Gaumont-journal .....	232
Figure 40 : Prise de vue au ralenti lors d'un franchissement d'obstacle aux championnats de France de Cross-country 1925.....	233
Figure 41 : Jules Ladoumègue livre ses impressions après son record du 1 500 mètres pour le Pathé journal en 1930.....	235
Figure 42 : Dessin humoristique de RED, illustrant les nouvelles problématiques que posent les jeux du stade en 1928 .....	238
Figure 43 : Tracé « à l'anglaise » sur l'hippodrome de la Courneuve .....	242
Figure 44 : Plan du réseau téléphonique au stade olympique de Colombes .....	252
Figure 45 : Nurmi aux Jeux Olympiques de Paris, surnommé le "Finlandais volant" .....	257
Figure 46 : Parcours du cross olympique de 1924, à proximité du stade de Colombes.....	261
Figure 47 : Défaillance d'un athlète lors du cross olympique de 1924 .....	263
Figure 48 : La laideur de l'athlète en plein effort selon Jean Cocteau .....	269
Figure 49 : « Au but ! », Groupe de coureur sculpté par Alfred Boucher primé au Salon de Paris en 1886, sculpture critiquée par David Strohl.....	270
Figure 50 : Sculpture de Guiraud-Rivière "L'arrivée d'un 400 mètres" exposé au concours d'Art olympique de Paris en 1924 .....	272
Figure 51 : Affiche récompensée au concours d'art lors des journées Bessonneau .....	275
Figure 52 : Démonstration annuelle de gymnastique harmonique au théâtre de la Gaîté.....	278
Figure 53 : Notice de l'ouvrage 5.000 de Dominique Braga paru en 1924 .....	289
Figure 54 : Publicité Wiliams and Co. Sport en 1927 dans le journal L'Athlétisme.....	317
Figure 55 : Comparaison de style entre quatre champions de fond, par le capitaine Cambier .....	321
Figure 56 : Arrivée d'une course de 250 mètres à la fête annuelle de l'A.S. d'Alfortville en 1923 .....	325

Figure 57 : Gros plan sur les jambes de Marcelle Neveu, après sa victoire lors du Cross Fémina-sport 1922 à Clamart .....	326
Figure 58 : Tableau d'entraînement progressif proposé par Géo André en 1921.....	335
Figure 59 : Dessin de Pellos pointant le rôle de la FFA dans la disqualification de Ladoumègue pour les JO de 1932 .....	358
Figure 60 : Arrivée de Ladoumègue place de la Concorde, lors de son exhibition de 1935 .	373
Figure 61 : Une du Miroir des sports sur le Cross de L'Auto 1935, à Vincennes .....	395
Figure 62 : Départ d'un 100 mètres de Jesse Owens en 1935, à Los Angeles.....	396
Figure 63 : Arrivée de Winnie Jeffreys lors d'une course de 100 mètres féminin.....	397
Figure 64 : Première Une du Miroir des sports sur le cross-country féminin .....	398
Figure 65 : Travail des opérateurs et photographes au départ d'un cross-country .....	402
Figure 66 : Exhibition de Ladoumègue à Paris, filmée par des opérateurs sur le toit des voitures .....	403
Figure 67 : Carton introductif de l'Éclair journal lors du match France-Allemagne 1933 ....	404
Figure 68 : Exhibition de Ladoumègue à travers Paris en 1935. Surimpression proposée par le Gaumont journal.....	406
Figure 69 : Exhibition de Ladoumègue au gala de la jeunesse 1934, au Cirque d'hiver .....	407
Figure 70 : Foulée aérienne de Ladoumègue dans le film de Jean Lods « Le Mile ».....	409
Figure 71 : Publicité Ovomaltine dans le bulletin officiel de la FFA .....	412
Figure 72 : émissions sportives du 02 avril 1937 relayées par L'Auto .....	420
Figure 73 : Radioreportage sportif du Miroir des sports et du Petit Parisien, au Poste parisien .....	421
Figure 74 : Programme sportif du 03 janvier 1937 à la T.S.F. relayé par L'Auto .....	422
Figure 75 : Conseils aux athlètes formulés par la commission de préparation olympique en janvier 1935.....	436
Figure 76 : Dans Le Miroir des sports en 1937, gymnastique respiratoire du coureur à pied	452
Figure 77 : Lexicographie du sensible d'après les articles de la Grande Encyclopédie (1885-1902).....	479
Figure 78 : La temporalité de la fête .....	521
Figure 79 : Les lieux de la fête .....	522
Figure 80 : Stade de Colombes .....	522
Figure 81 : Plan du réseau téléphonique au stade Olympique de Colombes .....	523
Figure 82 : Géo André prête le serment olympique .....	524

## Liste des tableaux

Tableau 1 : Calendrier athlétique 1915-1916 au CASG d'après Sport-Banque.....	137
Tableau 2 : Thématiques principales des 14 articles de Desgrange sur le cross-country au CEP en 1915 .....	141
Tableau 3 : Actualités cinématographiques du journal Gaumont relatives à l'athlétisme féminin entre 1916 et 1919 .....	154
Tableau 4 : Classification des loisirs du poilu selon Alexandre Lafon .....	167
Tableau 5 : Effectifs de la FFA entre 1921 et 1929, selon Gaston Frémont .....	298
Tableau 6 : Effectifs du Racing Club de France de 1918 à 1927 .....	299
Tableau 7 : Corpus dictionnaire mobilisé pour l'étude des "sensibilités" .....	474

# Table des matières

Remerciements .....	5
Sommaire .....	7
Prolégomènes .....	8
<b>Introduction .....</b>	<b>9</b>
Vous avez dit « sensibilités » ?.....	10
Course à pied et culture athlétique .....	15
Les histoires du sensible : un <i>puzzle</i> historiographique.....	21
a) De l'accumulation théorique à l'avalanche de concepts.....	21
b) Une approche du sensible par les « communautés émotionnelles ».....	25
À propos des sources .....	30
a) Sources imprimées.....	30
b) Sources audiovisuelles.....	37
c) Une lecture personnelle des sources .....	41
De Bouin à Ladoumègue, une périodicité resserrée .....	43
<b>Partie 1 (1910-1919) : <i>Éveils des corps : les fondements d'une communauté émotionnelle singulière</i> .....</b>	<b>49</b>
<b>Chapitre 1 : Apprécier l'effort athlétique : la « formation des habitudes perceptives ».</b>	<b>51</b>
1) Le duel Bouin-Kolehmainen aux Jeux Olympiques de 1912, ou la mise en récit d'une course mémorable.....	52
2) Courir avec « style », ressentir la beauté de son propre geste.....	61
3) Les griseries de la vitesse : l'incorporation sensible de la modernité .....	71
4) Education, dosage et contrôle de l'effort : le regard scientifique.....	81
a) Prudente éducation physique scolaire.....	82
b) À l'entraînement : limiter les fatigues excessives .....	86
c) Contrôler son effort, une lutte entre volonté et sensibilité .....	89
<b>Chapitre 2 : Intégrer un club, se trouver une seconde famille.....</b>	<b>94</b>
1) De la cendrée aux feuilles mortes : la saisonnalité des émotions athlétiques .....	95
a) Combien sont-ils ? Essai de caractérisation sociale des pratiquants .....	95
b) L'émotion en cross-country comme rite de légitimation.....	100
c) Le modèle de l'athlète complet .....	107
2) Les sensations en course : un guide pour l'entraînement ?.....	115

a) Les limites de l'entraînement rationnel .....	115
b) Débats techniques, adaptations pratiques, les querelles du sensible .....	120
c) Suivre les anciens, la force du groupe .....	132
<b>Chapitre 3 : Courir en temps de guerre (1914-1919) : trois espaces de pratiques pour trois registres de sensibilités distincts .....</b>	<b>135</b>
1) « À l'arrière », la perpétuation d'une sociabilité athlétique .....	136
a) La course à pied pour dégrossir les jeunes classes et exalter le sentiment national	136
b) Agrémenter la gymnastique rébarbative d'une pointe de sport : l'essor de l'athlétisme féminin .....	146
2) « Au cantonnement », entre délassement et préparation du soldat .....	163
a) Se détendre au retour de la « ligne de feu », malgré la fatigue .....	164
b) Fêtes sportives, joies du poilu.....	168
c) La sportivisation de la préparation militaire : le tournant 1917 .....	173
3) « En 1 <sup>ère</sup> ligne », une expérience de course limitée ? .....	179
a) « La plus émouvante olympiade » : culture de guerre et artefacts journalistiques..	179
a) La charge ou la fuite .....	187
b) Vaincre sa peur pour assurer la liaison pedestre.....	191
<b>Partie 2 (1919-1932) : Profondeurs des corps : l'acmé du sensible .....</b>	<b>201</b>
<b>Chapitre 4 : La mise en spectacle des émotions athlétiques, une entreprise pédagogique .....</b>	<b>203</b>
1) Faire connaître les impressions du champion .....	204
a) Géo André, un athlète parmi les aviateurs.....	204
b) Joseph Guillemot venge Bouin aux Jeux Olympiques de 1920 .....	207
c) Les confidences de Jules Ladoumègue.....	211
2) Le record, étalon athlétique .....	216
3) À vos marques, prêts, filmez !.....	224
a) Un arrêt sur image .....	224
b) Jouer sur les effets de spectaculaire dans les actualités filmées Gaumont-Pathé....	227
4) Controverses dans l'arène : privilégier les spectateurs ou les pratiquants ? .....	237
a) Le stade idéal n'est ni trop grand, ni trop petit.....	237
b) De l'ombre des sous-bois à la lumière des hippodromes. La spectaculaire mue du cross-country .....	241
<b>Chapitre 5 : Les Jeux Olympiques de Paris en 1924, une fête du muscle .....</b>	<b>249</b>
1) Mettre en valeur le répertoire festif, créer de la sympathie musculaire .....	251



a)	Un billet pour le stade de Colombes, s.v.p. !.....	251
b)	Paavo Nurmi, un champion taciturne .....	256
2)	Les déboires du cross olympique, la fête gâchée ? .....	260
3)	Célébrer la beauté de la fête par l'art sportif.....	266
a)	Cinq concours d'Art sportif aux Jeux Olympiques .....	266
b)	Balbutiements, erreurs et difficultés de l'art sportif.....	268
c)	Artistes sportifs, à vos pinceaux !.....	271
d)	Les arts au pluriel .....	276
e)	Salons, expositions, associations : le volontarisme de Robert Guillou .....	279
3)	Traduire l'émotion athlétique par la plume, ou l'essor de la littérature sportive .....	283
a)	Le souffle littéraire de la fête olympique.....	283
b)	Sensibilités oui, sensiblerie non ! L'épineux choix des mots.....	285
c)	Les écrivains doivent être sportifs .....	288
d)	La course à pied, sport roi des écrivains.....	292
<b>Chapitre 6 : Anatomie du sensible et dissections athlétiques. L'enrichissement des savoirs pour l'entraînement .....</b>		<b>297</b>
1)	Démocratiser l'accès aux connaissances athlétiques : un défi pour la FFA.....	298
a)	Des effectifs fédéraux stationnaires jusqu'à la fin des années 1920 .....	298
b)	La vulgarisation athlétique par les conférences cinématographiques .....	300
c)	Former des entraîneurs compétents .....	302
2)	Une tradition scientifique de « l'effort modéré » qui perdure.....	308
a)	L'autorité des médecins-sportifs et l'expérimentation de terrain .....	308
b)	Les athlètes prennent la plume .....	310
c)	Un sillon hygiéniste déjà ancien.....	311
d)	Respiration nasale, poignées d'effort... les habitudes techniques .....	314
3)	Différenciation, hiérarchisation et individualisation des efforts .....	318
a)	L'Orgue du stade .....	318
b)	La sensibilité féminine. Un obstacle aux efforts intenses ?.....	323
c)	Le rôle des sensations .....	333
4)	L'influence des modèles étrangers : l'athlète américain et l'athlète nordique.....	341
a)	L'Américain sprinteur .....	341
b)	Le Finlandais fondeur .....	345
<b>Partie 3 (1932-1940) : Désenchantement des corps : la tradition athlétique en question .</b>		<b>352</b>

**Chapitre 7 : « On ne court plus pour le plaisir » : les crises de la Fédération Française d’Athlétisme ..... 354**

- 1) Jules Ladoumègue face au « Don Quichottisme » de la FFA ..... 355
  - a) Disqualifications aux Jeux Olympiques de 1932 ..... 355
  - b) Amateurisme contre professionnalisme. Un débat déjà ancien ..... 361
  - c) Exhibitions, propagande et ferveur populaire..... 369
- 2) Crises de l’athlétisme, démocratisation des loisirs sportifs..... 375
  - a) Une crise multifactorielle ..... 375
  - b) Les temps moroses du cross-country ..... 382
  - c) Absence de l’État, volontarisme du Front Populaire ..... 385

**Chapitre 8 : Cinéma et radiodiffusion. Les nouvelles médiations culturelles des émotions athlétiques ..... 391**

- 1) Une production littéraire en berne ? ..... 392
  - a) Raconter la course, se raconter en course ..... 392
  - b) *Le Miroir des sports* porte bien son nom..... 395
- 2) Magnifier l’athlète moderne grâce aux films ..... 401
  - a) La course à pied s’entend et se commente ..... 401
  - b) La foulée de « Julot » à l’écran..... 404
  - c) « Le Mile » de Jean Lods, premier film documentaire sur la course à pied ..... 408
  - d) Les films sportifs au service de la propagande ..... 410
- 3) Vivre la course à pied par les ondes. Les émotions athlétiques radiodiffusées ..... 419

**Chapitre 9 : Déplacer les seuils de tolérance à l’effort, vers un entraînement plus intense ..... 425**

- 1) Où sont passés les entraîneurs ? ..... 426
  - a) Un encadrement défaillant au début des années 1930..... 426
  - b) ...malgré une formation des entraîneurs qui se poursuit au sein de la FFA..... 427
  - c) Volontarisme et programmes d’actions : la démarche proactive d’une fédération en quête de résultats..... 430
- 2) Maurice Baquet, André Franquenelle, Étienne Gajan, Moïse Le Hanvic, les quatre fantastiques de la préparation olympique ..... 434
- 3) Maurice Baquet et le « bon sens » de l’athlète : une conception moderne de l’entraînement..... 439
  - a) Athlète, n’aie pas peur de l’effort ..... 441
  - b) Athlète, méfie-toi des discours scientifiques éloignés des pratiques du stade ..... 449

**Conclusion : La fabrique des sensibilités athlétiques ..... 457**

Annexe n°1 : Analyse synchronique et diachronique du terme « sensibilité » à travers les discours dictionnaires [1873-1939] .....	474
1) « Sens », « sensation », « Sensibilité » : distinguer les termes avec la Grande Encyclopédie .....	477
2) Des définitions imprécises, qui évoluent peu entre 1873 et 1939 .....	480
3) Sensibilité physique et sensibilité morale .....	482
4) Sensibilité externe et sensibilité interne .....	484
5) La plurivocité du terme « émotion » .....	486
Conclusion : Les discours dictionnaires face au vocabulaire spécifique d'une communauté athlétique .....	489
Annexe n°2 : Cartographie de la course à pied à Paris et ses alentours .....	491
Annexe n°3 : Calendrier des principales épreuves athlétiques (1910-1940) .....	493
Annexe n°4 : Réunions, fêtes, compétitions sportives comprenant une ou plusieurs épreuves de course à pied, dans les dépôts, centres d'instruction, casernes, cantonnements, et au front, recensées dans <i>L'Auto</i> entre août 1914 et décembre 1918 .....	495
Annexe n°5 : Les coureurs de Verdun. Communication de l'État-major .....	514
Annexe n°6 : La course à pied dans les Actualités Gaumont-Pathé entre 1919 et 1931 .....	516
Annexe n°7 : Débat sur les parcours de cross-country .....	517
Annexe n°8 : Les Jeux Olympiques de Paris en 1924 .....	521
Annexe n°9 : Brève anthologie de la course à pied .....	525
1) Joies de la course à pied .....	525
2) Joies du cross-country .....	545
Annexe n°10 : Performances des athlètes français entre 1910 et 1940 .....	567
1) Évolution des records de France et du monde entre 1910 et 1940 .....	567
2) Résultats des principales rencontres internationales masculines auxquelles participe la France entre 1930 et 1940 .....	571
Annexe n°11 : Liste non exhaustive des soirées de propagande de la FFA entre 1933 et 1935 .....	574
<b>Sources et Bibliographie .....</b>	<b>578</b>
<b>Index général des noms .....</b>	<b>642</b>
<b>Table des illustrations .....</b>	<b>654</b>
<b>Liste des tableaux .....</b>	<b>657</b>
<b>Table des matières .....</b>	<b>658</b>

**Titre :** Les sensibilités à l'effort en course à pied (France, 1910-1940). Genèse d'une culture athlétique

**Mots clés :** Sensibilités, course à pied, effort, émotions, corps, France

**Résumé :** Cette thèse vise à comprendre comment s'opère la construction d'une valorisation de certains affects dans l'expression et la perception de l'effort athlétique en France, au début du 20<sup>e</sup> siècle. À la croisée de l'histoire des sensibilités, de l'histoire culturelle, et de l'histoire par les corps, l'histoire des sensibilités sportives reste, à ce jour, un terrain d'étude en friche. L'originalité de la démarche consiste à chercher les traces du sensible non seulement dans la presse, bulletins de clubs, manuels d'entraînement, littérature, mais aussi à travers les sources audiovisuelles : radiodiffusion, actualités filmées. L'analyse du corpus montre que l'intégration des athlètes au sein d'un club nécessite une forme d'initiation à et par l'effort. Une fois intronisés, les néophytes découvrent la saisonnalité des émotions athlétiques, perfectionnent leur style, éprouvent les notions

d'allure, de rythme, de respiration, guidés par les plus expérimentés. La fabrique de cette « communauté émotionnelle » singulière suppose un narratif partagé, développé notamment par les athlètes de renom comme Jean Bouin qui témoignent régulièrement sur l'émotion d'un record ou d'une course gagnée de haute lutte. Ce n'est qu'au début des années 1930 que le contenu émotionnel de la communauté est questionné, sur fond de conflit amateurisme-professionnalisme suite à l'affaire Ladoumègue. Les cadres de la FFA craignent que l'appât du gain vienne gangréner la course à pied, au détriment d'une pratique où le plaisir désintéressé prime. Paradoxalement, les crises des années 1930 sont moins le signe d'une fragilisation de la communauté que celui de l'affirmation d'une culture athlétique en France.

**Title :** Sensibilities to effort in running (France, 1910-1940). Genesis of an athletic culture

**Keywords :** Sensibilities, running, effort, emotions, body, France

**Abstract :** This thesis aims to understand how the construction of a valuation of some affects take place, in the expression and perception of athletic effort in France, at the beginning of the 20th century. At the crossroads of the history of sensibilities, cultural history, and history through the bodies, the history of sports sensibilities remains, to this day, an unexplored field of study. The originality of the approach consists in looking for traces of sensibilities not only in press, club newsletters, training manuals, literature, but also through audiovisual sources : broadcasting, filmed news. The analysis of the corpus shows that the integration of athletes within a club requires a form of initiation to and through effort. Once inducted, newcomers discover the seasonality of athletic emotions, perfect their style, test the notions of pace,

rhythm, breathing, guided by the most experienced. The construction of this singular « emotional community » supposes a shared narrative, developed in particular by renowned athletes like Jean Bouin who regularly testify to the emotion of a record or a race won through hard struggle. It was only at the beginning of the 1930s that the emotional content of the community was questioned, against a background of the amateurism-professionalism conflict following the « Ladoumègue affair ». FFA executives fear that the lure of profit will contaminate running, to the detriment of a practice where disinterested pleasure comes first. Paradoxically, the crises of the 1930s are less the sign of a weakening of the community than the affirmation of an athletic culture in France.